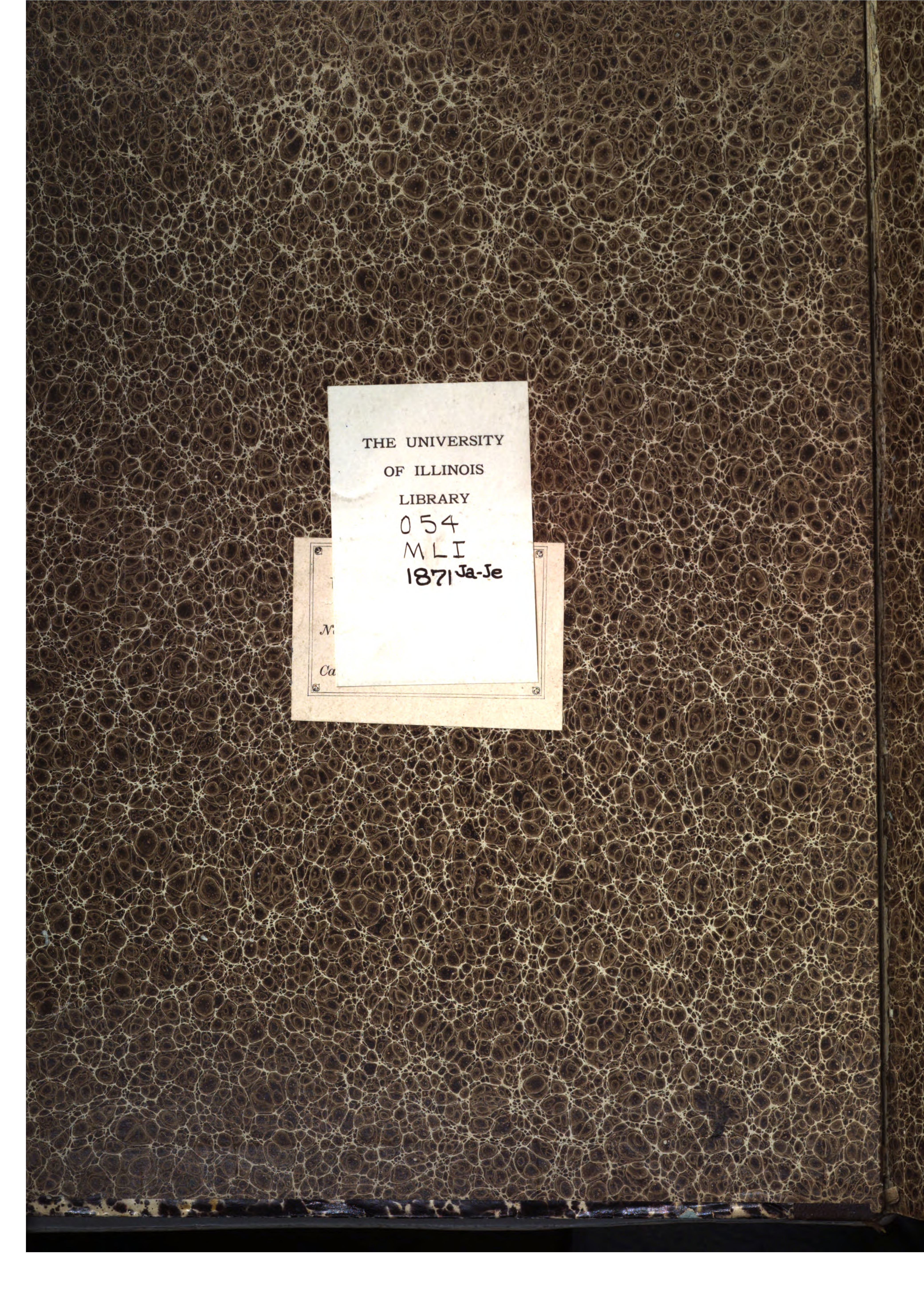
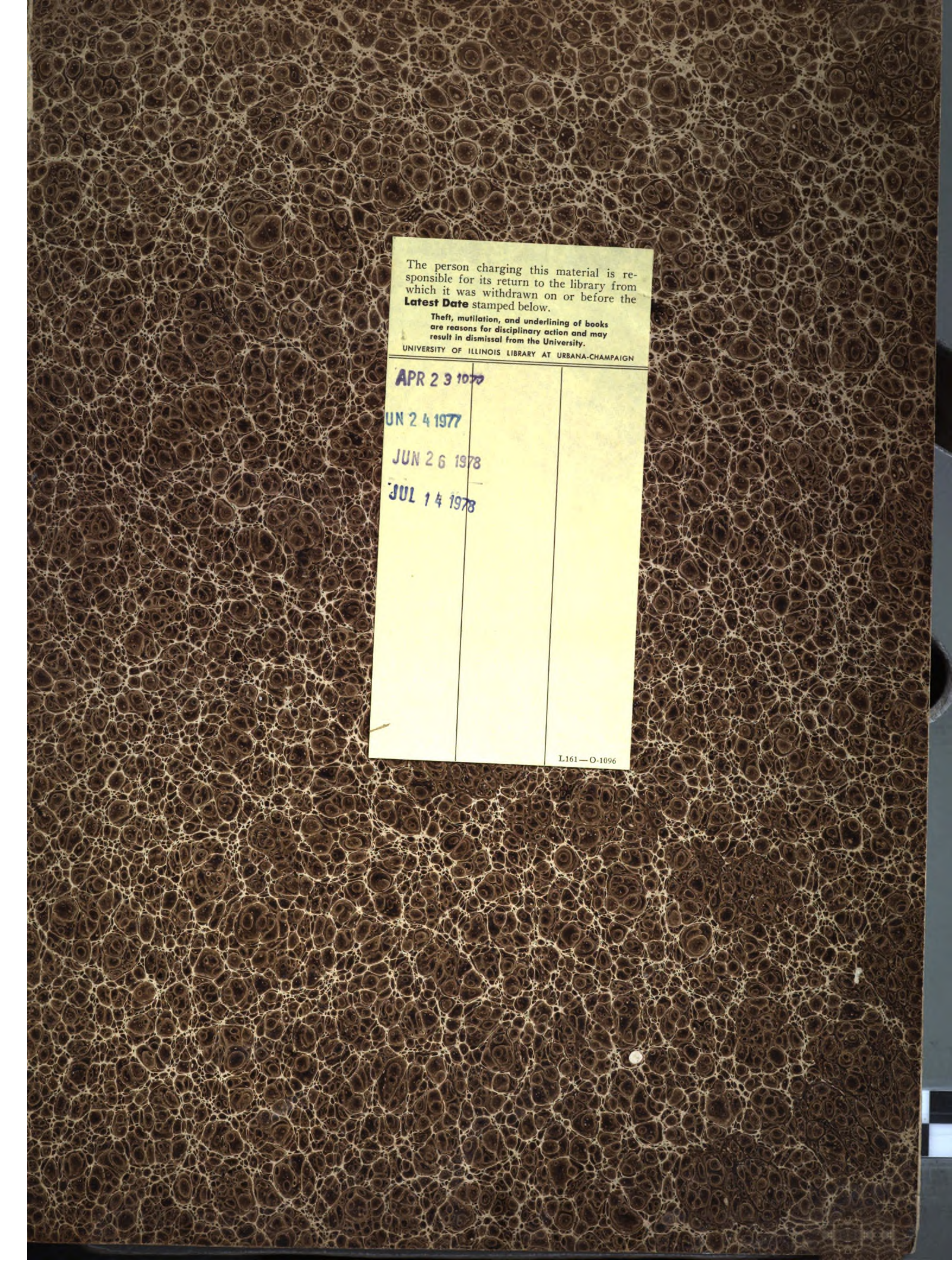








LE

MONDE ILLUSTRÉ

PARIS — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE

LE

MONDE ILLUSTRÉ

Directeur : M. PAUL DALLOZ

Administrateur : M. A. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. E. HUBERT

PARTIE LITTÉRAIRE

MM. Amédée Achard, Achille Arnaud, Xavier Aubryet, Élie Berthet, Gustave Claudin, Louis Dépret, Jean Du Boys. Paul Féval, Th. Gautier, Lorédan Larchey, Albert de Lasalle, Auguste Luchet, Charles Monselet, Jules Noriac, Petit-Jean, Pierre Véron, Charles Yriarte. — Mme la Vsse de Renneville.

PARTIE ARTISTIQUE

DESSINS : MM. de Bérard, Bertall, Bertrand, Bocourt, Cham, F. Chifflart, Hubert Clerget, Couverchelle, Crafty, Darjou, Deroy, Gustave Doré, Durand-Brager, Duvivier, Férat, Godefroy-Durand, Grandsire, Ed. Hubert, Gustave Janet, Lalanne, Lancelot, Lançon, Jules Lavée, F. Lix, de Montaut, Edm. Morin, Moullin, A. Provost, E. Riou, Robida, Ryckebusch, Sahib, Sellier, Thérond, Valério, Van Elven, Vierge, Yan Dargent, Ch. Yriarte.

TOME XXVIII

ORNÉ DE NOMBREUSES GRAVURES D'ACTUALITÉ

JANVIER, FÉVRIER, MARS, AVRIL, MAI, JUIN

1871

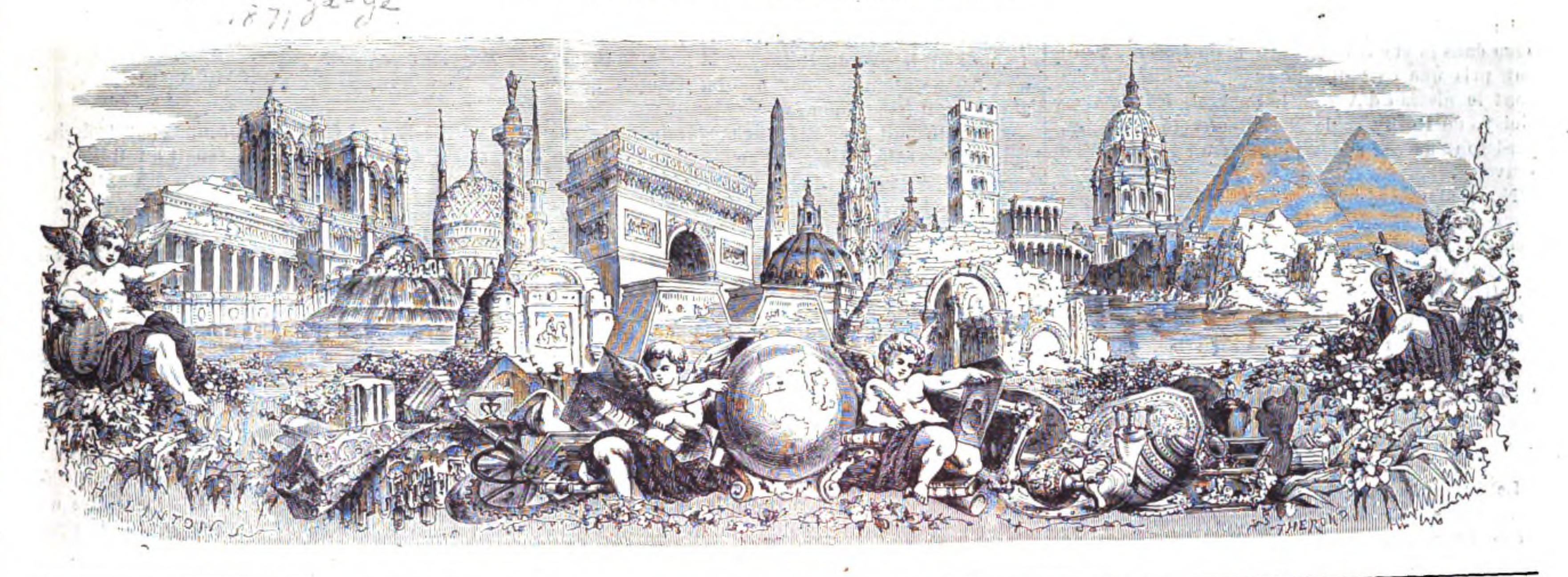
PARIS

DIRECTION ET ADMINISTRATION : QUAI VOLTAIRE, 13

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 9, RUE DROUOT

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 717. — 7 Janvier 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT.



LA DÉFENSE. — Le général Vinoy parcourant les tranchées du plateau d'Avron, pendant la canonnade du 27 décembre.

COURRIER DE PARIS

La semaine qui s'est écoulée comptera pour beaucoup dans la vie des assiégés; mais tous ceux qui ont pris une part directe aux différentes actions dont le plateau d'Avron, le Bourget, les forts de Noisy, de Rosny et de Nogent ont été le théâtre, garderont de ces rudes journées un impérissable souvenir.

Nous allons résumer les événements auxquels nous avons assisté et dire nos émotions personnelles. Que chacun, de son côté, en fasse autant honnêtement et sincèrement, en se gardant de toute exagération; et de tous ces récits épars sortira l'histoire de ce siége mémorable, le récit suivi de cette effroyable aventure noblement supportée, dans laquelle la France a été engagée, presque sans le savoir.

∴

Le lundi 19, personne n'ignorait plus qu'une grande opération allait être tentée, et que le point où se ferait l'effort principal serait la plaine de Saint-Denis. Il ressort désormais de toutes les dispositions prises et des mouvements opérés que le village du Bourget, qui déjà avait été en notre pouvoir, et dont la reprise avait déterminé dans Paris une si grande émotion, devait être le point principal d'attaque, le pivot de la grande opération.

Autant qu'on en peut juger encore, quand on n'est point dans les secrets du plan conçu par le gouverneur de Paris, il s'agissait cette fois, non pas de donner la main à Chanzy et à l'armée de la Loire, mais de se frayer un passage au prix du sang, et de s'échapper dans le nord avec une petite armée de braves.

Le lundi soir, le général Ducrot occupait les positions vers le nord, l'amiral La Roncière était chargé d'enlever le Bourget avec ses marins, le général Trochu, de sa personne, s'établissait au fort d'Aubervilliers, et, sur un autre point, le général Vinoy, commandant en chef la 3e armée, devait opérer une sérieuse diversion qu'on abandonnait à sa prudence et à son énergie.

C'est de ce côté que nous nous dirigions nous-même. Du combat du Bourget, nous n'avons vu que la fumée et entendu que le bruit; le sort nous a fait le compagnon d'armes des soldats du 13e corps, et, plus tard, de ceux de la 3e armée où étaient ces forces; les opérations qu'elles ont accomplies sont donc les seules dont nous puissions parler en connaissance de cause et en témoin oculaire.

∴

Dès le lundi, le général en chef de la 3e armée établissait son quartier général au fort de Rosny, là même où, pendant les grands combats de Villiers-sur-Marne et de Champagny, s'était établi le général Trochu. Dès le lendemain, accompagné de tous les chefs des différentes armes, le général se rendait sur les positions et étudiait les dispositions à prendre pour l'attaque qu'il méditait. Le froid était vif; les soldats, campés sur le plateau élevé, paraissaient beaucoup souffrir, mais le moral était solide; et quelques officiers de la mobile, entre autres le capitaine Dufouc qui devait périr trois jours après, atteint par un obus qui mettait d'un coup six hommes hors de combat, venaient à nous se plaindre de rester inactifs sur le plateau.

La nuit du 20 au 21 fut très-agitée et très-solennelle, comme toutes les veilles de bataille; les cavaliers partaient dans toutes les directions, les ordres se succédaient, les chefs de corps venaient s'entendre avec le général en chef; le pauvre général Blaise partagea cette nuit-là le dîner de son chef; il avait quitté le Moulin-Saquet avec une partie de sa brigade pour venir nous prêter la main.

Cet énorme travail qui consiste à donner les ordres était à peine terminé, que le gouverneur de Paris, par une dépêche, vint faire changer tous les plans, en observant que l'objectif du général de la 3e armée contrariait son propre objectif à lui. C'est là un détail ignoré du public et qu'on peut dévoiler aujourd'hui. Abandonné à sa propre initiative, ignorant les directions prises par les forces du général Ducrot, le général Vinoy s'était proposé d'attaquer le Raincy; mais il n'était pas impossible que le canon de Bondy et l'artillerie de la 2e armée frappassent la côte du Raincy et la forêt de Bondy et vinssent atteindre nos propres troupes de la 3e armée, il fallait donc éviter ce point.

En un instant l'objectif fut changé; au lieu de se porter de ce côté, on résolut de marcher sur Gournay par la Ville-Évrard et la Maison-Blanche.

Au petit jour, nous quittâmes Rosny; déjà le canon tonnait du côté du Bourget; une dépêche, venue de l'amiral Pothuau, nous signalait que le roi de Prusse quittait Versailles en toute hâte; trente voitures de luxe, fourgons, calèches, matériel de voyage, suivaient la route qui passe par le Plessis-Piquet. Le roi en avait agi de même chaque fois qu'une sortie sérieuse s'était effectuée : il se rendait à Meaux ou à Ferrières.

∴

A notre arrivée sur le plateau, les troupes étaient déjà en mouvement; la division Malroy tout entière occupait le village de Neuilly-sur-Marne, dans la plaine, au pied du plateau d'Avron. Le général Blaise tenait la tête avec sa brigade. Sur la gauche, le capitaine de vaisseau Salmon allait occuper la Maison-Blanche et marchait parallèlement au général Blaise.

Derrière eux, les troupes s'échelonnaient dans la plaine, défilant lentement et suivant le mouvement.

Cette première journée fut, à vrai dire, un combat d'artillerie. L'ennemi occupait la Ville-Évrard, mais ne parut pas vouloir accepter le combat; la fusillade, cependant, avec ses petites détonations pressées, ses fumées blanches qui partent des murs crénelés, dénonçait la présence des Saxons dans la ville.

Dès que le mouvement en avant fut dessiné, la côte de Noisy, qui domine la plaine de Neuilly et regarde le plateau d'Avron en s'élevant de l'autre côté de la Marne, commença à se couvrir de feux d'artillerie; sur notre droite, une batterie de six pièces ouvrit son tir sur nos batteries d'Avron et sur les tranchées où le groupe que formait notre état-major dénonçait la présence d'un général. En même temps les obus tombaient avec insistance sur les masses noires des bataillons formés dans la plaine.

Ces feux de Noisy nous poursuivirent avec une telle insistance, les obus nous arrivaient si dru, que le général nous fit porter sur la partie sud, au pied du mât de pavillon, où le même feu nous poursuivit avec l'insistance que mettent les artilleurs prussiens à jeter le désordre dans les groupes où ils distinguent les torsades d'or des képis.

Nos batteries éteignirent bientôt le feu de ces pièces; mais, un instant après, sur la pelouse d'un beau château qui regarde la Ville-Évrard, de nouvelles batteries couvrirent de feu les batteries volantes du général Favé, qui tenait la tête du mouvement à l'extrémité du parc.

Nos marins du plateau d'Avron, par un tir très-juste, portèrent bientôt le désordre dans ces nouvelles tranchées; mais à peine faisions-nous taire une batterie, qu'une batterie nouvelle s'ouvrait un peu plus loin; celle-ci, divisée en deux sections de trois pièces, vint se loger dans une tranchée tout à fait à notre gauche, sur une autre petite pelouse, où un parapet avait été préparé. Les pièces tiraient avec une grande énergie; les artilleurs qui les chargeaient dépassaient le parapet de la moitié du corps, trois d'entre eux furent blessés devant nous. Le général Favé fit avancer les mitrailleuses et les cribla pendant un instant. C'est à ce moment qu'un éclat d'obus vint l'atteindre à la cuisse.

Pendant ce temps-là, le commandant Salmon fouillait le bois de la Maison-Blanche, entrait dans le château, s'y logeait et chassait vigoureusement l'ennemi.

A quatre heures, le général Blaise s'installait avec trois bataillons dans la Ville-Evrard, pendant que notre artillerie frappait le pont de Gournay. La nuit venait, nous étions maîtres des positions, et nous n'avions perdu que quelques hommes. C'était une opération bien menée, bien exécutée; le soldat était satisfait; les bataillons de la garde nationale mobilisée, sentant le succès, brûlaient d'aller en avant.

∴

La Ville-Evrard était donc occupée par trois bataillons; le général Blaise se tenait au milieu de ses troupes, il bivouaquait dans un des bâtiments de l'immense asile qui forme une ville tout entière avec des rues, des places, des jardins, une église et, sur la partie regardant Gournay et Chelles, un parc immense clos de murs.

Avec l'expérience et la fermeté d'un chef comme le général Blaise, il n'y a point à douter qu'il n'ait pris les précautions nécessaires, c'est-à-dire posé des grand'gardes du côté de Gournay, fait surveiller le passage de la Marne sur Noisy et échelonné des sentinelles tout le long des murs, à l'extérieur.

A cinq heures la nuit était venue, on s'était établi dans la ville, on l'avait fouillée (peut-être un peu à la hâte et sans les moyens suffisants pour s'assurer qu'elle était complétement évacuée), les soldats du 111e et du 112e bataillon, fatigués d'une nuit de marche et d'une journée de combat, se laissaient aller au repos, quand, vers 6 heures 1/2 ou 7 heures, un gros d'ennemis venu de Gournay se jeta à l'improviste sur le premier poste, l'enveloppa tout entier et, supprimant par ce seul fait toute relation entre les gardes avancées et les bataillons, s'avança jusqu'à la ville, en la tournant par les bords de la Marne et par le mur qui regarde la Maison-Blanche

Il y eut là un moment d'effarement; les soldats postés aux créneaux à l'intérieur ne perdirent point leur sang-froid; ils firent feu sur ces ombres noires qui rasaient les murs, entendirent les Saxons qui les interpellaient en français et dont quelques-uns demandaient à se rendre, les engageant, si vraiment ils avaient l'intention de le faire, à jeter bas les armes et à escalader le mur pour se constituer prisonniers. Six d'entre eux en agirent ainsi, dans le but sans doute de permettre à ceux qui étaient en avant de tourner la position et d'entrer par la porte de la ville qui regarde Neuilly-sur-Marne.

Mais la fusillade était vive de part et d'autre; on revenait de la surprise première; le général Blaise, en entendant les détonations, s'élança le premier, s'avança dans la cour, et voyant subitement en face de lui un groupe de Saxons dont les casques luisaient dans l'ombre, fit un tour sur lui-même, revint aux premières maisons en appelant « aux armes ! »

A peine le malheureux général avait-il jeté ce cri, une balle saxonne le frappait dans le dos, elle traversait le poumon, coupait une artère, et Blaise tombait sur le sol. Son corps resta sur la terre glacée et les Saxons s'avancèrent avec des hurrahs et des coups de sifflets aigus. En même temps, de l'intérieur, des cris semblables leur répondirent, poussés sans doute par quelques individus saxons restés prisonniers et qui s'étaient cachés dans les caves.

C'était une complication qui, il faut l'avouer, était faite pour jeter un certain désordre parmi nos soldats; des officiers effarés oublièrent leurs devoirs, abandonnèrent le champ de bataille, se jetèrent à l'étourdi dans la plaine tournant le village de Neuilly, ou errant à travers champ, ils passèrent Neuilly-sous-Bois, Rosny-sous-Bois, et vinrent jusque dans le fort de Rosny jeter l'alarme dans le quartier général.

Nous sautâmes à bas de nos lits, chacun fut sur pied en un instant; on écouta ces récits exagérés, empreints d'une panique coupable, et le général en chef, toujours ferme, regardant d'un œil sévère ces soldats qui abandonnaient leurs troupes, fit partir ses aides de camp, ordonna à la division Malroy, postée dans Neuilly, d'avancer sur la Ville-Evrard, de soutenir l'attaque, annonçant que lui-même irait au petit jour dégager les bataillons assaillis, qui ne pouvaient point être coupés de leur ligne de retraite, puisqu'ils avaient à leur gauche la Marne.

à leur droite nos positions d'Avron, et en face une division de dix mille hommes campée dans Neuilly.

∴

Nous montâmes à cheval à tâtons, et les premières lueurs du jour éclairaient les coteaux de Noisy quand nous débouchâmes dans la plaine; déjà les troupes massées dans Neuilly se mettaient en mouvement avec toutes les précautions d'usage, disposant leurs colonnes, détachant leurs tirailleurs, s'éclairant enfin comme il convient de le faire, quand nous vîmes les soldats du 112e, qu'au dire des fuyards on avait coupés de leur base d'opération, s'avancer le fusil en bandoulière, pleins de sécurité, abandonnant la Ville-Evrard et portant sur leurs sacs les choux et les légumes qu'ils avaient coupés dans la plaine.

En somme, cet épisode, aussi obscur que la nuit pendant laquelle il s'est accompli, pouvait se résumer à ceci : la Ville-Evrard, occupée par trois bataillons, avait été attaquée la nuit par douze à quinze cents Saxons; l'attaque avait été vigoureusement repoussée, mais une panique, inexplicable comme toutes les paniques, avait donné à l'attaque ce caractère de débandade partielle.

L'abandon de la ville était le fait important; le public et les journaux ont longtemps erré à ce sujet; les uns crurent que l'ennemi nous en avait chassés, les autres que nous l'occupions encore, jusqu'au jour où les Prussiens ouvrirent sur Avron leur furieuse canonnade.

Au moment même où nous arrivions sur place, c'est-à-dire le 22 au matin, une dépêche du gouverneur, qui ignorait encore l'incident de la nuit, ordonnait l'évacuation de ces deux points avancés, la Ville-Evrard et la Maison-Blanche, les trouvant beaucoup trop loin de nos lignes et beaucoup trop exposés à recevoir le feu des coteaux de Noisy où (on l'avait vu la veille) l'ennemi avait trois formidables batteries.

Par conséquent, l'épisode de la nuit ne changeait rien à la situation militaire; pour parler sincèrement, l'effet moral était cependant regrettable, en ce que l'opération de la veille, galamment menée, bien exécutée, n'avait plus que la proportion d'une diversion devenue inutile puisque le grand mouvement du Bourget avait échoué.

∴

Notre journée du 23 se passa sans incidents; cependant on avait donné l'ordre à quelques bataillons de mobiles de descendre du plateau pour entrer dans la Maison-Blanche, et démolir complétement la face du mur regardant la plaine de Neuilly-sur-Marne.

La tactique des Prussiens est toujours la même. Remarquez que dans chaque opération militaire il y a un mur de parc crénelé derrière lequel s'abrite l'ennemi. On avait pénétré dans la Maison-Blanche; en s'y installant, on avait négligé d'en abattre les murs : c'était une faute. Dès le lendemain, quand nos soldats, afin d'augmenter leur bien-être, descendaient en plaine faire des légumes, le moindre soldat ennemi, abrité derrière la muraille, tirait sans danger et nous mettait des hommes hors de combat.

L'opération ordonnée fut contrariée par l'ennemi, qui tenait à son mur. On prépara le travail; mais comme le tir était très-vif, on résolut de suspendre.

Nous passâmes ce jour-là l'après-midi sur le plateau, et le général en chef prit une décision très-importante, qui, selon nous, fut une véritable inspiration.

Le plateau est dominé de toute part; le Raincy peut le foudroyer de ses feux au nord; Chelles le menace à l'est, et Noisy le commande au sud. Voyant dix mille hommes campés sous la tente sur ce plateau ainsi exposé, le général Vinoy escompta les terribles intentions de l'ennemi et ordonna de faire camper sur le versant sud toutes ces troupes, qu'une pluie d'obus pouvait atteindre d'un moment à l'autre.

Trois jours après, à l'heure où personne n'y songeait, les craintes du général de la 3e armée devenaient une réalité terrible. On frémit en pensant à ce qui serait arrivé si les tentes étaient restées dressées et si les baraquements en voie d'exécution avaient été occupés.

∴

La journée du 24 fut employée à faire une exécution militaire. Pour l'honneur de nos armes, nous la passerons sous silence, mais, pour le succès de nos efforts, cette scène pénible n'était pas indifférente : la discipline et les vertus militaires sont les seules garanties qui nous puissent sauver dans ces désastres.

Une petite reconnaissance poussée dans la forêt de Bondy par les bataillons de la garde nationale mobilisée, aux ordres de M. de Fonvielle, occupa le reste de la journée. Ces gardes firent bien leur devoir; l'ennemi les attendait derrière ses éternels retranchements. Il enleva un capitaine de francs-tireurs qui s'était trop vaillamment porté en avant et blessa un homme.

La journée de Noël s'écoula sans incidents. Nous entendîmes le matin une messe dite dans une casemate, devant l'état-major et les marins formant la garnison du fort. L'ennemi n'avait pas intérêt à nous attaquer ce jour-là, le froid était intense. Le soir, nous fîmes tristement la Noël, comme des assiégés qui n'ont plus au cœur qu'un rayon d'espérance. Avant de nous endormir, nous voulûmes contempler du haut des bastions le linceul de neige qui couvrait au loin la terre. L'étoile de Bethléem qui guida les rois mages brillait dans un ciel clair. Les matelots en vigie interrogeaient l'espace; quelques lumières isolées dans l'avancée du fort et des feux de bivac dans la plaine indiquaient nos campements; sur les hauteurs, rien ne dénonçait la présence de l'ennemi, qui, plus que nous, devait, en cette nuit solennelle, penser à ses foyers déserts. Et le cœur triste, nous fermâmes les yeux en répétant tout bas : — « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

∴

Le 26, le général ordonna de renouveler l'opération du mur à démolir et de la mener à bonne fin quand même. Les mobiles de la Seine, de l'Ille-et-Vilaine et de la Vendée descendirent les pentes d'Avron et s'avancèrent vers la Maison-Blanche, dirigés par le colonel Valette. La fusillade fut trop vive, comme lorsque l'on emploie de jeunes troupes; mais l'affaire, bien menée, réussit de tous points. On nous blessa un officier et quelques hommes; nous fîmes six prisonniers saxons, et ce fut une fête pour les mobiles, qui s'attardèrent dans cette plaine fertile où tous les légumes croissent en abondance. Au retour, chacun portait sa part d'innocente maraude, pendant que l'ennemi, croyant que l'opération avait pour but l'occupation de la Maison-Blanche, tirait à pleine volée sur le parc vide.

Le 27 au matin, vers sept heures et demie, nous reposions encore dans le fort de Rosny, couché dans le bâtiment de droite, qui sert de caserne, où s'était installé le quartier général, quand un sifflement aigu fortement prononcé, suivi d'une épouvantable détonation, nous fit sauter à bas du lit. Un obus, entrant dans le fort, venait de passer devant notre fenêtre, éclatant dans la cour et projetant dans les carreaux des éclats de terre ou de sable. Un second projectile perça le mur lui-même, pénétra dans la chambre à côté de la nôtre, occupée par le sous-intendant militaire Moyse, qui se présenta à notre porte en tenant à la main le morceau qui avait bousculé tout son matériel. A partir de ce moment le tir fut incessant. C'était un bombardement en règle; les marins qui veillaient aux bastions se mirent en devoir de répondre et tout le monde fut sur pied dans le fort.

L'alarme donnée, chacun à son poste de combat, nous montons aux bastions pour voir d'où part le feu. Les hauteurs du Raincy, couvertes de neige, laissaient de temps en temps percevoir, partant de six embrasures bien distinctes, des petits nuages de fumée et des éclairs précédant chaque détonation. C'était pour nous un signal, et nous nous abritions derrière les parapets. Bientôt un matelot blessé par un éclat dut quitter la batterie. Un projectile passant par dessus la courtine et enfilant la poterne d'entrée, encore qu'elle fût protégée par un grand cavalier de terre, entrait jusque dans le corps de garde, atteignant un homme, bouleversant le poste et brisant le râtelier des fusils.

Ce n'était cependant pas sur Rosny seulement que les coups étaient dirigés, d'autres batteries de même portée couvraient littéralement de feux le plateau d'Avron, dont les soixante pièces répondaient de leur mieux. Il nous fallut abandonner nos logements où les obus pleuvaient; notre salle à manger était ruinée; on porta à la hâte nos légers bagages dans une casemate, et le général en chef, qui avait le plateau sous son commandement, crut de son devoir de courir au feu et d'aller prendre les mesures nécessaires pour répondre à cette rude attaque.

A tout instant les dépêches arrivaient de plus en plus urgentes, et le général D'hugues s'attendait à une attaque de vive force contre le plateau; ses dispositions étaient prises, mais la responsabilité était grande et ce n'était pas trop du général en chef pour juger sainement des conditions de la défense et de la force de l'attaque.

Le devoir retenait dans le fort la plus grande partie de l'état-major avec son chef, le général de Valdan, qui devait pourvoir à tous les mouvements et donner tous les ordres; le général Vinoy désigna pour l'accompagner son aide de camp, le chef d'escadron d'état-major de Sesmaisons, son officier d'ordonnance le lieutenant Castelnau, le brigadier Boitelle et nous-même. Le sol était gelé, les chevaux ne tenaient point, et d'ailleurs, sous cette pluie de feu, il était prudent de se diriger à pied vers le plateau.

Nous y parvînmes au moment où le feu était le plus terrible. Le général parcourut toutes les tranchées, ranima les soldats par sa bonne humeur intarissable, son calme incroyable et sa promptitude de décision. M. Guinnebault, un lieutenant-colonel de la mobile, voulut l'accompagner dans ce cratère et prit crânement la tête. A tout moment les obus éclataient autour de nous, et je dois dire que l'attitude des troupes aux tranchées, qu'on nous avait représentée comme un peu ébranlée, était vraiment digne et ferme.

En certains points la tranchée d'abri s'arrête pour laisser place aux batteries, et la route qui suit, complétement à découvert, est désignée au tir de l'ennemi par les pièces qui répondent à leurs feux. Ces espaces où nous apparaissions jusqu'à mi-corps, suivant un général de haute taille, portant le képi à grosses tresses d'or du divisionnaire, étaient autant d'étapes rudes à franchir. Il semblait que le feu poursuivît ce chef inaltérable qui trouvait un bon mot pour chaque bataillon et semblait, non pas mépriser le danger, mais l'ignorer.

Nous eûmes le bonheur de n'avoir personne de blessé dans notre petite escorte, et, arrivés à la partie du plateau où les grosses batteries de marine sont prises de trois côtés par le feu ennemi, nous traversâmes Avron perpendiculairement, du nord au sud, pour rejoindre le général D'hugues.

C'est un spectacle à ne point oublier que celui de notre entrevue, dans cet enfer, avec le général de division commandant le plateau d'Avron.

La maison qui lui servait d'état-major était transpercée; il s'était abrité derrière une maisonnette à l'abri de laquelle, à trois heures de l'après-midi, il cassait une croûte pour tromper la faim. Il était là en plein air, par quatorze degrés de froid, vêtu de son légendaire petit caban bleu de ciel, avec sa longue barbe blanche d'où pendaient des glaçons qui le faisaient ressembler à une allégorie du Rhin, père des fleuves. A ses pieds brûlait un petit feu bien maigre; autour de lui son état-major recevait ses ordres. Enfin, objet inattendu, et qui est la note pittoresque dans ce croquis pris sur nature, un délicieux fauteuil Louis XV en bois sculpté, un fin Beauvais à dessins rocaillé, agrémenté de bergers de Lancret ou de Watteau, était dressé là en plein air, mélancolique contraste, épave élégante de temps plus heureux, souvenir d'une villégiature terriblement compromise par les obus.

CHARLES YRIARTE.

LE BULLETIN

DE LA GUERRE

La situation. — Le 1er janvier 1871, Paris célébrait son cent deuxième jour de siége.

Depuis le 19 septembre au soir nous sommes investis, séparés du reste de la France et du monde. Les Prussiens nous tiennent sous clef.

Cette claustration, dirait un vaudevilliste, n'est pas des plus folâtres. Notre patriotisme la trouve humiliante; notre honneur veut que nous en sortions à tout prix.

Pour rompre les lignes prussiennes qui enserrent la grande cité frémissante, les tacticiens et les stratégistes mettent en avant plusieurs moyens.

Le général Ducrot est, paraît-il, pour la *trouée*. Il est d'avis que la puissante armée de Paris doit forcer les positions qu'on a laissé prendre à l'ennemi tout autour de l'enceinte fortifiée.

C'est un plan.

Le général Vinoy voudrait, dit-on, qu'on contournât par des tranchées les retranchements prussiens et qu'on les fît tomber par une série de travaux systématiques.

C'est un autre plan.



Le quartier général du général d'Hugues, commandant la division du plateau d'Avron pendant l'attaque de l'ennemi.



Funérailles des officiers Berthier, Dufouc, Bury et Jules Séry, victimes du bombardement d'Avron (cimetière de Mont-Parnasse.)

Au-dessus de Ducrot et de Vinoy plane le gouverneur général Trochu, dont personne, et lui-même moins que qui que ce soit, n'a dévoilé les idées. Son fameux plan dont il a laissé tant parler et qu'il environne de si profonds mystères, ne nous a été révélé jusqu'à ce jour que par les mécomptes de Châtillon, du Bourget, de Chennevières, du plateau d'Avron.

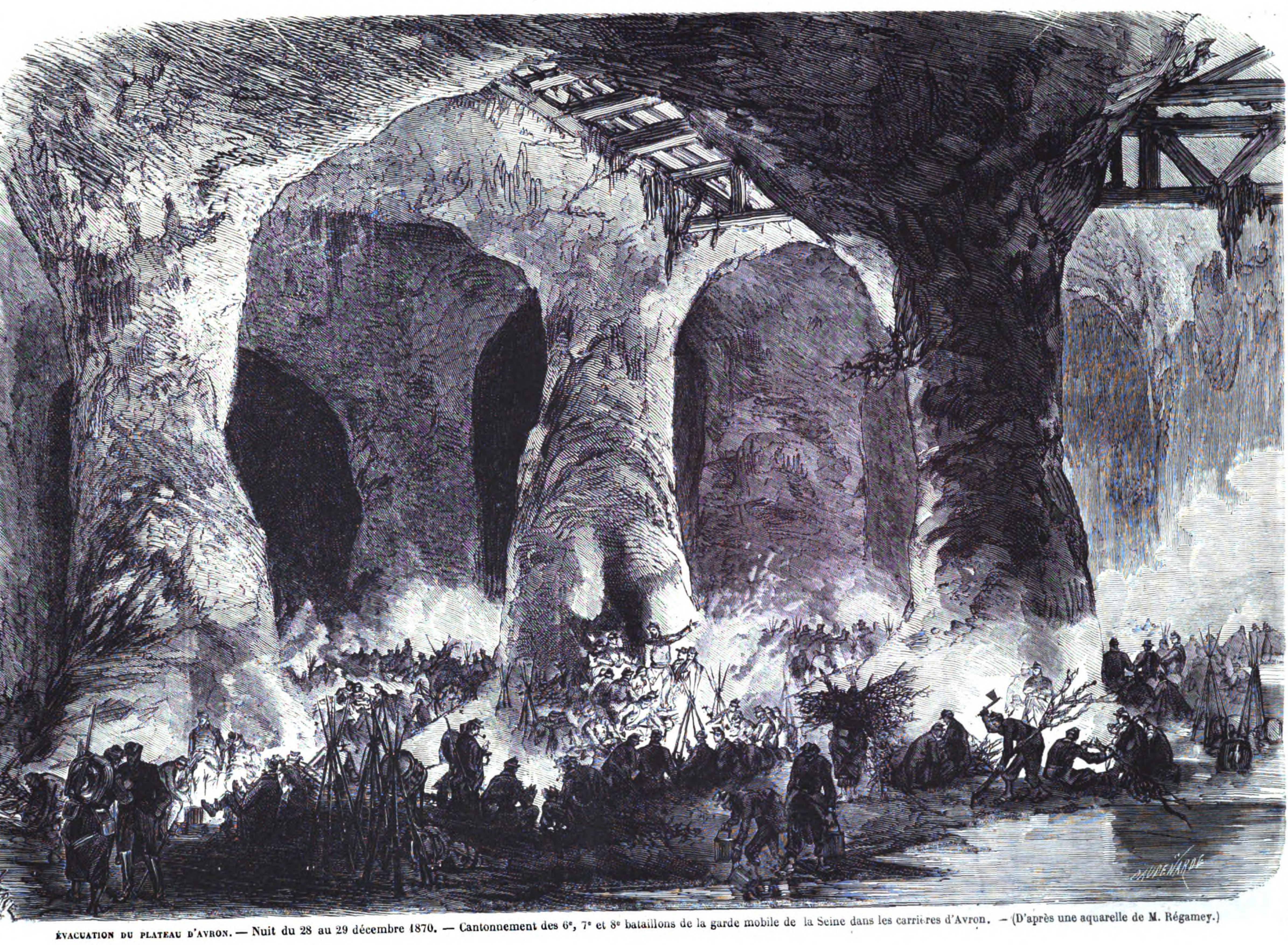
Nous nous donnons beaucoup de mal, nous perdons du temps et des hommes pour prendre des positions que nous abandonnons le jour même ou quarante-huit heures après.

Ces attaques, où l'intrépidité de nos soldats s'est toujours affirmée, suivies de la retraite obligatoire, peuvent rentrer dans le plan général du général Trochu, mais le gouverneur de Paris doit s'apercevoir que le public ne comprend rien à sa science de tacticien. Ce brave public, qui jeûne et se bat, aime bien à savoir si, pour ne pas jeûner et ne plus se battre, il n'y aurait pas autre chose à faire que de fausses attaques et des proclamations diffuses. Il y va, d'ailleurs, de son intérêt majeur.

Le peuple, et principalement le peuple



Bivouac de la 6e compagnie du 8e bataillon de la garde mobile de la Seine dans le jardin de Gil Pérès au plateau d'Avron. — (D'après le croquis de M. Jules Rigo.)



ÉVACUATION DU PLATEAU D'AVRON. — Nuit du 28 au 29 décembre 1870. — Cantonnement des 6e, 7e et 8e bataillons de la garde mobile de la Seine dans les carrières d'Avron. — (D'après une aquarelle de M. Régamey.)

français et le Parisien, aime la netteté et dans les actions et dans le style. Il comprend parfaitement le langage d'un grand capitaine qui lui dit : « Nous partons tel jour, dans une semaine nous atteindrons l'ennemi à tel endroit, et nous le battrons. » Il comprend surtout qu'on le fasse comme on l'a dit.

Nous haïssons de marcher à l'aveuglette. En fait de confiance, que nous ne marchandons guère à ceux que nous en croyons dignes, nous demandons un peu de réciprocité, et si volontiers nous nous abandonnons tout entiers, nous ne sommes pas trop exigeants en réclamant qu'on se laisse un peu aller avec nous.

Un mystère trop prolongé irrite notre patience, surtout quand nous redoutons que sous ce mystère ne se dérobe une insuffisance qui serait fatale.

Les Parisiens veulent voir clair dans leurs affaires, alors qu'elles sont compromises comme au moment présent. La réunion des maires qui a fait connaître à M. Jules Favre les inquiétudes et les appréhensions de la cité-reine, l'adjonction probable au gouverneur de Paris d'un conseil permanent de la défense pour discuter et arrêter les mesures qui paraîtraient les plus utiles, sont autant d'indices de l'inquiétude générale.

Tout en reconnaissant les grands services qu'a rendus le gouverneur Trochu en organisant la défense, le peuple de Paris s'effraye, peut-être à tort, en pensant que le sort de la capitale et de la France puisse être subordonné à l'idée plus ou moins juste qu'un seul cerveau aurait pu se faire de la défense.

Il sent trop ce qu'il en coûte d'avoir subi le régime personnel. Ses malheurs actuels peuvent, jusqu'à un certain point, légitimer les reproches d'indécision, de manque de vigueur qu'il adresse au gouverneur, qui, si bien inspiré dans l'organisation de la défense, semble user de trop de temporisation au moment où l'offensive apparaît comme la seule ancre de salut.

Ce n'est pas assez d'avoir mis Paris à l'abri d'un coup de main, de tenir les Prussiens à une distance que, si nous continuons, saura bien ne pas respecter la portée de leurs canons Krupp; il faut encore sauver Paris, briser cette ceinture de fer qui l'étouffe, afin qu'il puisse proclamer, sur les ruines du vieux monde, de la féodalité royale effondrée, l'indestructibilité de la République française.

Je crains que le général Trochu, dont je me suis plu à reconnaître les éminentes et rares qualités, ne se laisse aller à un sentiment de méfiance injuste vis-à-vis de la population parisienne qui ne demande qu'à le seconder dans l'œuvre de délivrance. Je crains aussi que, trop porté par tempérament à la philosophie, il ne se rende pas un compte exact des forces vives qu'il tient entre ses mains, et que dans l'accomplissement de ses opérations militaires il ne fasse pas une juste part à cette force invincible que donne l'enthousiasme à la *furia francese*.

Le général Chanzy, auquel les journaux anglais se plaisent à décerner la qualification de « héros », me paraît mieux comprendre le caractère français. Lui aussi a eu à combattre la terrible artillerie prussienne, et cependant il est parvenu à couper l'armée du prince Frédéric-Charles. Il a su combiner les effets de ses nouveaux canons avec l'impétuosité nationale, et de cette combinaison est sortie la victoire.

Pourquoi Paris, comme Orléans, n'aurait-il pas son *héros*?

Il s'agit de le découvrir, de le produire au grand jour des batailles, sans se confiner dans cette malheureuse routine qui consiste à confier une œuvre nouvelle à des ouvriers dont le grand mérite est d'appliquer les vieilles méthodes.

La France politique et morale s'est régénérée. On a infusé à l'armée un sang nouveau, c'est le moment ou jamais pour le régime militaire de changer d'hygiène et de tempérament. Il faut faire table rase du passé en art militaire, comme nous l'avons fait dans notre Constitution, comme nous sommes en train de le faire dans notre vie morale.

Notre délivrance est à ce prix et Paris veut se délivrer des Prussiens.

Le gâteau des rois à Versailles. — **Le roi boit!** — Il était un roi d'Allemagne, fort connu dans les tavernes d'Heidelberg. C'était un grand buveur de bière. Les professeurs de Gœttingue prétendent même que c'est lui et non pas l'Égyptien Osiris qui le premier mélangea le houblon avec l'orge fermentée.

Il s'appelait Gambrinus.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux
Il faut bien qu'un roi vive
Lui-même, à table, et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! Ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Le portrait de ce digne et bon prince se trouve encore partout. C'est l'enseigne de toutes les tavernes fameuses, et il n'est pas d'honnête étudiant, dans la blonde Germanie, qui, savourant son dixième bock, n'envoie, à travers les bleus méandres du tabac qu'il grille dans sa longue pipe de porcelaine, un sourire à Gambrinus.

Le roi de la bière est là, dans son cadre doré, resplendissant de béatitude bachique, la face épanouie et encadrée d'une belle barbe blonde crépue, vêtu de velours et d'or. Il tient à la main une vaste choppe dans laquelle mousse une bière généreuse. De sa bouche de géant et de ses lèvres épaisses il semble dire à ses sujets posthumes : *Buvez toujours, vous n'aurez jamais soif.*

Ainsi que notre roi d'Yvetot, le bon Gambrinus germanique dormait fort bien sans gloire. Il n'était pas de ces affairés, de ces ambitieux qui sont pour les saveurs ce que les aveugles sont pour la lumière, qui boivent vite et mal, irréguliers dans leurs repas, et qui finissent comme Napoléon à Sainte-Hélène, l'estomac rongé par un cancer.

Le sommeil de Gambrinus était une sensation voluptueuse. Il s'y abandonnait en toute confiance. Ses songes, ils étaient toujours dorés. Il rêvait fleurs et bombances. Les angoisses ne venaient jamais troubler son repos, car s'il s'endormait le ventre plein, son cœur et sa conscience étaient légers.

Oh! oh! oh! oh! Ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

C'étaient là les bons jours de la royauté germanique.

Les temps sont bien changés.

Guillaume Ier de Prusse n'a point ambitionné l'innocente gloire de Gambrinus. Il a voulu batailler, agrandir ses États, être un voisin incommode.

Au pétillement mousseux de la bière nationale, il a préféré, pour parler le langage de l'Edda scandinave, le hurlement lointain du loup Fenris, qui annonce l'arrivée du règne d'Héla. Il a apporté chez nous la voracité germaine et teutonique, et son estomac d'une capacité peu commune.

Il a voulu boire des vins de France. A Potsdam, il n'avait pu que les déguster; il a tout fait pour pouvoir s'en gorger à Versailles.

Le voilà arrivé dans le palais de Louis XIV. Pour manger le gâteau des rois, Guillaume-le-Boucher a choisi la *salle du Sacre*, où David a peint le sacre de Napoléon Ier.

Autour d'une large table il a réuni ses féaux, ses fidèles, les princes allemands, et Bismark, et de Moltke et son bien-aimé Fritz.

La mangerie et la buverie vont un train d'enfer. Les soudards allemands boivent à leurs faciles victoires, aux triomphes qu'ambitionne leur orgueil.

Le bourgogne et le bordeaux coulent à pleins



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XIII

Le spectateur de la Comédie-Française dont la ressemblance avec Chanvallon venait d'être constatée par le régisseur Florence, n'avait pas attendu la fin de la représentation pour se retirer.

Il traversait la place du Palais-Royal lorsque, à quelques pas du café de la Régence, il s'entendit appeler de la sorte :

— Hé! monsieur l'abbé!

se retourna et vit un vieillard cassé, maigrelet, vêtu d'un habit de tapisserie ample comme une maison, qui attachait sur lui deux yeux vifs et profondément malins.

L'homme interpellé s'arrêta, et chercha dans sa mémoire où il avait déjà vu cette figure dont l'âge n'avait pas éteint l'effronterie.

Tout à coup il crut se rappeler.

— Le neveu de Rameau! s'écria-t-il.

— Moi-même, monsieur l'abbé, Rameau le fainéant, fils de Rameau le violon et neveu de Rameau le compositeur.

Celui qu'on venait d'appeler l'abbé ne revenait pas de sa surprise.

— Est-ce possible? disait-il, vous ici! Mais vous ne savez donc pas que tout le monde vous croit mort? Voyons, parlez vrai : êtes-vous bien sûr d'être encore vivant?

Le neveu de Rameau sourit mélancoliquement et murmura :

— Ai-je jamais été bien sûr de quelque chose! Et vous-même, monsieur l'abbé...

— Chut! chut! ne prononcez pas mon nom; il pourrait réveiller d'anciens ennemis.

— Soit, mais apprenez-moi ce que vous êtes devenu depuis le temps où vous faisiez de si jolis bouquets à Chloris? Vous n'avez pas vieilli, vous, je vous retrouve tel que je vous ai laissé, la tête toujours droite, le jarret toujours ferme. On voit bien que vous n'avez fait que prospérer; à chacun selon ses œuvres!

— Ah! mon pauvre Rameau, il s'est passé terriblement de choses depuis que nous ne nous sommes parlé, et je peux dire que j'en ai vu de grises... ou plutôt de rouges.

— Qu'avez-vous donc vu de si extraordinaire, monsieur l'abbé?

— Hélas! j'ai vu la Révolution française, et si je suis debout à cette heure, c'est que le hasard s'en est mêlé.

— Comme moi, soupira le neveu de Rameau; mais ne serions-nous pas mieux pour causer à cette table de café? S'il faut que je vous en fasse l'aveu, il y a trois mois que je n'ai pris une bavaroise.

— Ah! Rameau, Rameau, je vous reconnais maintenant tout à fait...

C'est une étrange et exceptionnelle figure que celle de ce neveu de Rameau. Chenapan magnifique, moitié littérateur et moitié musicien, professeur de chant et d'infamie, il a dicté à Diderot le chef-d'œuvre que l'on connaît. Mercier a, lui aussi, hanté le personnage; les pages qu'il lui a consacrées, et qu'on connaît beaucoup moins, ont ce mérite qu'elles complètent sous le rapport biographique l'étude éblouissante de Diderot. « Une fois dans la conversation, — raconte Mercier, — Rameau neveu me dit : Mon oncle compositeur est certainement un grand homme, mais mon père violon était un plus grand homme que lui; vous allez en juger. Je vivais dans la maison paternelle avec beaucoup d'insouciance, car j'ai toujours été fort peu curieux de *sentineller l'avenir...* »

Hein! Sentineller l'avenir! qu'en dites-vous?

L'expression est bien certainement de Mercier, l'homme aux néologismes.

bords; le champagne, honteux de petiller pour des Prussiens, ruisselle du verre sur la table et sur le parquet.

On boit et on chante. On se rappelle avec de gros rires qu'en 1815, lorsque l'armée d'invasion passa en Champagne, elle prit six cent mille bouteilles dans les caves de Moët. On se pâme en songeant que dans cette guerre on a fait bien mieux; qu'avec les vins, on a volé les métiers du tisserand, les récoltes du laboureur, les montres et les pendules, les nippes dans l'armoire.

On chante et l'on boit encore; tellement

Que le roi se laisse endormir.

Pendant ce temps gouverne
Le ministre, ce mauvais chien
Dont l'aboiement grondeur
Retentit tout à l'entour.

Dans son sommeil, le vieux roi balbutie :
« Régner est une chose bien difficile.
Ah! déjà je voudrais être
A la maison près de ma reine!

Dans les bras de ma reine
Ma tête royale repose si mollement!
Et dans ses beaux yeux s'étend
Mon royaume infini.

HENRI HEINE. (Chansons.)

Mais la douce image de la tendre Augusta n'est pas longtemps à égayer la lourde somnolence du bien-aimé Guillaume.

Le roi de Prusse ne s'est pas assez méfié.

Le vin de France a ses fumées vengeresses.

Noble et généreux comme son peuple, il sait remuer les consciences et fouailler dans les cœurs tout ce qu'il y a de vil et de bas. Il sait évoquer les crimes dans les âmes coupables, et Dieu sait si tu en as commis, ô roi Guillaume!

Ah! toi qui as passé le Rhin, la Bible dans une main, un flacon de kirsch dans l'autre, tu as voulu te soûler des vins de France! Eh bien! regarde en face la vision qu'enfantent dans ton cerveau troublé les vapeurs du bourgogne et du champagne.

Vois la France outragée se ruer sur toi et cinglant au-dessus de ta tête ses fouets vengeurs.

Pendant que tes stratégistes et tes diplomates, les têtes froides de ton royaume, partagent la France comme un gâteau et y font de larges entailles, vois courir au-dessus de ta couronne mal assise ces légions de malheureux que tu fais mourir! L'Allemagne et la France en deuil te les amènent innombrables. C'est là une sanglante revue évoquée par le remords. Tombant les uns sur les autres, les cuirassiers de Reichshoffen et les grenadiers de ta garde te maudissent. Ils te maudissent ces prisonniers que tu as envoyés en Allemagne et que tu laisses mourir de faim. Ils te maudissent aussi ceux que ton ambition condamne à mourir sous les murs de Paris et à être enterrés sous la terre glacée!

Écoute, ô roi Guillaume, les imprécations de ces mères des deux pays qui, en expirant, apprennent à leurs enfants à maudire ton nom.

Et tu n'es pas encore rassasié de meurtres! Tu demandes à l'Allemagne de nouvelles victimes, une nouvelle armée. Mais entends donc les plaintes de ces pauvres gens qui, avant de te saluer empereur, au moment de mourir, fredonnent la vieille chanson de Schubart :

An Deutschlands grenzen füllen wir
Mit erde noch die hand;
Und küssen sie, das sey dein dank
Fur schirmung, plege, speis'und trandk
Du liebes vaterland.

(A la frontière d'Allemagne, nous remplissons encore nos mains avec de la terre, et nous la baisons; que ce soit notre remerciement pour l'abri, les soins de l'enfance, la nourriture et le breuvage que tu nous as donnés, douce patrie!)

Ah! ceux-là peuvent bien dire adieu à leur douce patrie. Les conscrits comme les vétérans, ils seront tous sacrifiés à ta folie guerrière. La France ne t'en rendra pas un, vieux roi pris de vertige.

Va, race de Germains maudite, jette-toi sur le gâteau que tes laquais te servent en ce moment à Versailles. Dépèce la France en hurlant : LE ROI BOIT!

Salue ton Guillaume-le-Boucher, empereur d'Allemagne; mais, à travers les fumées du vin de France que tu bois après nous l'avoir volé, vois Paris et la Province debout, courant sus à l'envahisseur, et dis-nous si Morin n'a pas fait œuvre charitable en te disant, avec son crayon indigné, tout ce que nos vins, avec leur générosité, portent de vengeance.

Ecoute, il en est temps, le dernier avertissement que te donne la colère patriotique de notre artiste; amoindris, s'il se peut, les remords que son talent évoque contre toi.

Assez bu, assez chanté la guerre, ô Germain! Le vin de France est trop capiteux pour toi. Retourne à la bière et à Gambrinus.

Va-t'en, si tu ne veux pas que nos vignerons te chassent à coups de serpe, à coups de fourche, à coups d'échalas.

Le Raincy. — En 1652, l'architecte Levau faisait construire, pour le compte de Jacques Bordier, secrétaire du conseil, le célèbre château du Raincy, dont le parc se trouvait enclavé dans la forêt de Bondy. Ce château ne coûta pas moins de 4,500,000 livres, équivalant à dix millions d'aujourd'hui. Un siècle après, les seigneurs de Livry cédaient le domaine au duc d'Orléans.

La Révolution en fit une propriété nationale. Gabriel Ouvrard, qui s'en était rendu acquéreur, y donna, sous le Directoire et le Consulat, des fêtes splendides. La magnifique avenue qui donnait accès à la route d'Allemagne et les grands arbres du parc ont été témoins des triomphes d'esprit, de beauté et de luxe que remportèrent, à cette époque, les deux reines de la mode : Mme Tallien et Mme Récamier.

Ce furent là les beaux jours du Raincy aristocratique et élégant.

Le roi Louis-Philippe racheta cette propriété princière et patrimoniale. Il la conserva en bon père de famille jusqu'à la Révolution de 1848, qui dispersa les restes du château déjà bien éprouvé. Depuis, ce beau domaine passa aux mains de spéculateurs, qui divisèrent le terrain par lots et le revendirent au dernier et plus offrant enchérisseur.

Depuis quelques années seulement, le Raincy formait un groupe de villas d'une architecture des plus variées, mais d'un aspect pittoresque.

Pour alimenter maisons de campagne et jardins, squares et promenades, les industriels propriétaires avaient aménagé et fait venir les eaux du ruisseau Saint-Florian, dont la chute, au milieu de rochers factices, avait un faux air de la cascade du bois de Boulogne.

C'était le beau temps du Raincy bourgeois.

Depuis l'investissement de Paris, le Raincy, déserté par ses habitants légitimes, est devenu une colonie militaire prussienne.

Les Saxons y vivent en maitres. Ils usent et abusent du confortable que quelques propriétaires imprudents ont abandonné à leur indiscrétion. Sans scrupules, sans méfiance de représailles possibles, ils mettent au pillage et au gaspillage les caves et les greniers. Si un paysan se plaint, ils le jettent en prison; s'il fait mine de se révolter, ils le fusillent.

Ce n'est pas moral, mais c'est si commode!

Sur les hauteurs du Raincy, au-dessus de la route de l'Hermitage, presque sur la crête, au-dessus de la cascade, les Allemands ont installé leurs batteries. Nous leur avons laissé tout le temps pour cela faire. Aussi ont-ils travaillé sans se presser.

En première ligne, ils ont creusé les tranchées,

Rendons la parole à Rameau neveu : « J'avais vingt-deux ans révolus lorsque mon père entra dans ma chambre et me dit : — Combien de temps veux-tu vivre ainsi, lâche et fainéant? Sais-tu bien qu'à ton âge j'étais déjà pendu, et que j'avais un état? — Vous avez été pendu, mon père! et comment le fûtes-vous, s'il vous plaît? — Ecoute, me dit-il; j'étais soldat et maraudeur; le grand prévôt me saisit et me fit accrocher à un arbre. Une petite pluie empêcha la corde de glisser comme il faut, ou plutôt comme il ne fallait pas. Le bourreau m'avait laissé ma chemise parce qu'elle était trouée; des housards passèrent : d'un coup de sabre ils coupèrent ma corde, et je tombai sur la terre; elle était humide, la fraîcheur réveilla mes esprits. Je courus vers un bourg voisin, j'entrai dans une taverne, et je dis à la femme : « Ne vous effrayez pas de me voir en chemise, j'ai mon bagage derrière moi; vous saurez tout. Je ne vous demande qu'une plume, de l'encre et quatre feuilles de papier. J'écrivis sur les quatre feuilles de papier :

AUJOURD'HUI, GRAND SPECTACLE!

Les premières places à six sous, et les secondes à trois.

TOUT LE MONDE ENTRERA... EN PAYANT.

« Je me retranchai derrière une tapisserie; j'empruntai un violon. Je coupai ma chemise en morceaux; j'en fis cinq marionnettes, que j'avais barbouillées avec de l'encre et un peu de mon sang; et me voilà tour à tour à faire parler mes marionnettes, à chanter et à jouer du violon derrière ma tapisserie. — Le spectateur accourut, la salle fut pleine jusqu'au toit.

« L'odeur de la cuisine, qui n'était pas éloignée, me donna de nouvelles forces; la faim, qui jadis inspira Horace, sut inspirer ton père. Pendant une semaine entière, je donnai deux représentations par jour. Je sortis de la taverne avec une casaque, trois chemises, des souliers et des bas, et assez d'argent pour gagner la frontière. Un petit enrouement occasionné par la pendaison avait disparu totalement, de sorte que l'étranger admira ma voix sonore. Tu vois que j'étais illustre à vingt ans, et que j'avais un état. Tu as vingt-deux ans, tu as une chemise neuve sur le corps; voilà douze francs, sors vite de chez moi! »

Ce discours du père est superbe. Les réflexions de Rameau neveu qui le suivent ne sont pas moins originales : « Depuis ce temps-là, je vois tous les hommes coupant leur chemise selon leur génie, et jouant des marionnettes en public, pour remplir leur bouche, car la mastication est, selon moi, le mobile de toutes les choses du monde; tout se fait pour la mastication, les édits, les grandes actions, les beaux poëmes! »

Et en disant cela, Rameau neveu, qui était un excellent mime, avait un mouvement de mâchoire fort pittoresque.

Mais j'oublie — en voulant ajouter des touches à son portrait — que je l'ai laissé à une table du café de la Régence en compagnie d'un ex-abbé.

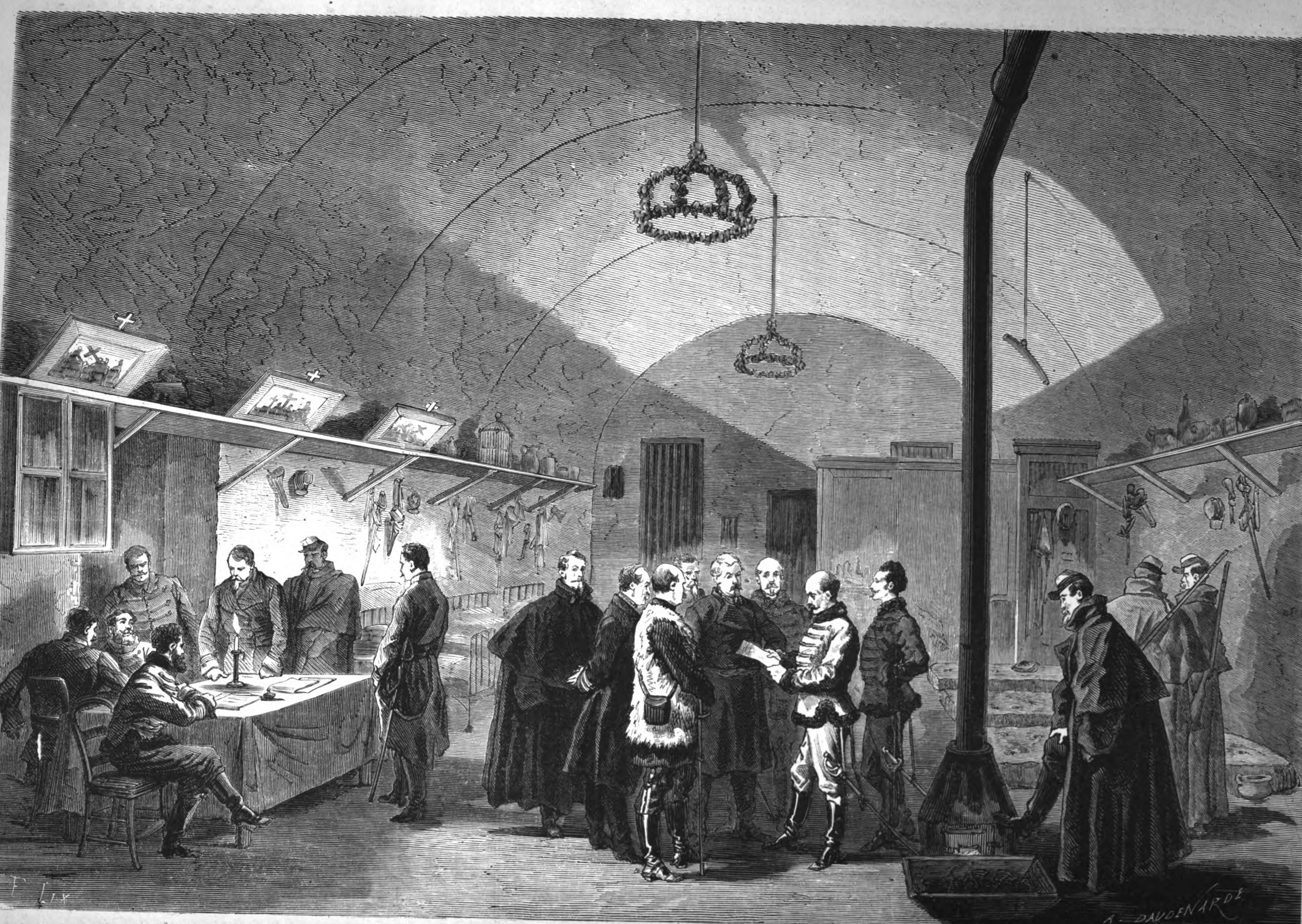
Dès qu'ils furent assis devant deux bavaroises, l'entretien commença.

— Étiez-vous à la prise de la Bastille? demanda l'abbé.

— Parbleu! j'étais dedans, répondit Rameau neveu, grâce à M. de Saint-Florentin, qui m'y avait fait enfermer pour se débarrasser de mes demandes d'argent. Le peuple me délivra, et me porta même un peu en triomphe, grâce à ma barbe qui avait eu le temps de croître. Je ne tardai pas à regretter la Bastille, où j'avais le gîte et la pitance. Le peuple ne me donna rien de tout cela; lui et moi nous ne pouvions pas nous comprendre. J'errai longtemps par les rues, comme le spectre de l'ancien régime, et j'assistai d'en bas, comme le plus obscur de tous les mendiants, à tous les événements épouvantables ou sublimes de cette époque sans pareille. J'étais à Versailles les 5 et 6 octobre, confondu avec les poissardes; j'étais à l'Abbaye et aux Carmes les 3 et 4 septembre...

— Oh! monsieur Rameau!

— En spectateur, monsieur l'abbé, toujours en spectateur. J'étais de la fameuse séance de la Convention qui détermina du sort de Louis XVI et qui dura soixante-douze heures. Vous vous représentez sans doute dans cette salle le recueillement, le silence, une sorte d'effroi religieux? Point du tout. Le fond de la salle était transformé en loge, où des dames, dans le plus charmant négligé, mangeaient des glaces, des oranges, buvaient des liqueurs. On allait les saluer, on revenait. Les huissiers, du côté de la Montagne, faisaient le rôle des ouvreuses de loges à l'Opéra : on les voyait ouvrir à chaque instant les portes des tribunes de réserve et y con-



LA DÉFENSE. — Conseil tenu entre le général Trochu, le général Vinoy et les commandants de l'artillerie et du génie du plateau d'Avron pendant le bombardement du fort de Rosny. — (Dessin de M. Lix.)



LE GÂTEAU DES ROIS À VERSAILLES. — Le roi boit! — O roi!... méfiez-vous des fumées vengeresses des vins de France! — (Composition de M. Edmond Morin.)

les épaulements et les ouvrages de campagne de toute sorte. En arrière, ils ont élevé leurs redoutes fermées, disposées de manière à se flanquer mutuellement.

Les redoutes une fois terminées et rendues excessivement solides, les Saxons ont amené sur les plates-formes des pièces françaises de 12 et de 24 prises à Sedan ou à Metz.

En attendant que les canons Krupp fussent arrivés, cette disposition permettait de garnir suffisamment la position en vue d'une attaque venant de Paris, et de ne pas exposer les pièces à longue portée avant que la série d'ouvrages ne fût entièrement achevée.

Aujourd'hui, il y a deux batteries prussiennes au Raincy : celle de droite destinée à battre le fort de Rosny; celles de gauche, plus importante, dirigée contre toute la partie nord du plateau d'Avron et notre grande batterie de pièces marines qui regarde Chelles.

Les batteries du Raincy sont armées de canons de 24 en acier fondu, lançant des projectiles du calibre de 14 centimètres 8 millimètres. Ces canons sont connus en Prusse sous la dénomination de *vier und zwanzig pfundiger*. Le capitaine Schott, dans son traité intitulé *Grundiss der Waffenlehre*, nous décrit ainsi ce puissant engin d'artillerie : « La pièce de 24 rayée prussienne a un diamètre d'âme de 148 millimètres, et lance un projectile oblong de 28 kilogrammes. Sa fermeture de culasse est du système Krupp *à coins*; elle porte 24 rayures régulières rétrécies, c'est-à-dire plus larges dans le voisinage de la chambre, de manière à faciliter le forcement du projectile en compensant l'usure de la chemise ou enveloppe de plomb pendant le trajet du projectile dans la pièce. »

A 1,000 mètres l'obus, envoyé par la pièce prussienne de 24 perce un mur de 3 mètres 50 centimètres d'épaisseur et s'enfonce de 4 mètres 60 centimètres avant d'éclater. Il peut arriver jusqu'à une portée de 7,000 et 8,000 mètres.

C'est avec ces pièces remarquables que sont armées les trois batteries du Raincy, dont la transformation en parc d'artillerie prussienne n'est pas faite pour réjouir des yeux parisiens.

Chelles. — Ils sont encore là ces maudits Prussiens, souillant de leur présence la place où faisaient jadis leurs dévotions Marie-Henriette de Bourbon, fille naturelle de Henri IV, et plus tard la fille du Régent, la belle Louise-Adélaïde d'Orléans. Ces deux princesses de sang royal ont porté la mitre abbatiale dans cette fameuse abbaye des bénédictines de Chelles, fondée par sainte Clotide.

La vertueuse abbaye de Chelles fut plusieurs fois violée par les Anglais. Bâtie et rebâtie, elle renfermait au moment de la Révolution trois églises qui furent démolies toutes trois à cette époque.

Chelles, aujourd'hui bourg du département de Seine-et-Marne, était sous les Mérovingiens une résidence royale. Il a été le témoin des crimes et des désordres de Chilpéric et de Frédégonde.

Souvenirs religieux, souvenirs historiques, tout cela, pour le moment, a disparu sous la botte prussienne qui écrase tout ce qu'elle touche.

Sans aucun respect pour ce qui nous est sacré, les hordes teutoniques ont envahi le plateau de Chelles sur lequel elles ont aussi installé de redoutables batteries destinées à battre notre seconde enceinte du côté de l'est.

Comme au Raincy, elles sont encore ici disposées par trois et se flanquent mutuellement.

En établissant là leurs travaux d'attaque, ils nous ont forcés, nous Français, à envoyer nos obus et nos bombes sur ce bourg que les poétiques souvenirs auraient dû préserver de toute atteinte.

Chelles est pour l'armée allemande d'une importance capitale, au point de vue stratégique. Il commande le chemin de fer de Strasbourg, la route de Montfermeil et, par ses ouvrages reliés à ceux de Gournay, le passage de la Marne au petit pont.

Déloger les Allemands de Chelles et de Gournay, c'est leur couper leur plus précieux point de jonction entre les corps cantonnés à l'est sur la route d'Allemagne, dans la forêt de Bondy, et le quartier général de Créteil et leur importante position de Choisy-le-Roi.

Aussi aux batteries de Chelles et de Gournay, les Prussiens ont ajouté les trois batteries de Noisy-le-Grand qui menacent directement le fort de Nogent.

Le bombardement. — En nous emparant le 30 novembre du plateau d'Avron, nous tenions sous le feu de nos canons, non-seulement les batteries du Raincy et de Gagny, le cantonnement de Montfermeil, mais encore Chelles, une clef de position pour les Prussiens.

Nous avions installé sur la Grande Pelouse d'Avron une artillerie respectable, et déjà, le 25, cinq de nos obus, lancés par nos pièces marines, arrivaient et éclataient dans le village de Chelles.

Les Allemands s'émurent et on décida à Versailles d'essayer des moyens violents. Le bombardement fut décidé.

On commença par le plateau d'Avron, dont l'artillerie devenait incommode et que nous n'avions pas suffisamment fortifié. Dès le matin du 27 décembre, l'ennemi démasquait ses batteries de siége contre les forts de l'est, de Noisy à Nogent, et contre le plateau d'Avron. Cette dernière position recevait des projectiles de front par Chelles, d'enfilade par le Raincy et Gagny, et de dos par Noisy. Le feu était engagé avec la plus grande violence. Un silence relatif s'est fait un peu avant midi, mais à cette heure le bombardement a repris toute son intensité, toute sa fureur.

Le plateau d'Avron était criblé d'éclats d'obus. Passer sur la Pelouse, c'était risquer sa vie.

Au moment du déjeuner, quelques officiers s'étaient réunis autour d'une table et s'apprêtaient à attaquer leur frugal repas, lorsqu'un obus vint effondrer le toit qui les abritait et éclater au milieu d'eux; sur huit personnes, six furent tuées sur le coup. C'étaient trois officiers et un sous-officier du 6e bataillon de la garde mobile de la Seine : MM. Berthier, capitaine adjudant-major; Dufouc, capitaine; Bury, lieutenant et Sery, sergent-major. L'abbé Gros, l'aumônier, avait été frappé en même temps. M. Heintzler, chef de bataillon, ne fut que blessé. Mme Heintzler qui se trouvait avec son mari, fut également atteinte.

Le général d'Hugues au plateau d'Avron. — L'ouragan de fer et de feu lancé par les Prussiens sur le plateau sifflait et tonnait. Les obus et les boulets, au lieu de s'enfoncer dans le talus du parapet, rebondissaient sur la terre durcie par la gelée, dentelant nos ouvrages protecteurs et mettant à découvert nos soldats.

Au milieu de ce feu d'enfer, le général d'Hugues, chargé de la défense du plateau, campait, avec son état-major, autour d'un maigre feu de bivouac. Là il donnait ses ordres, mais, malgré toute son intrépidité, le général dut quitter la maison qui l'abritait et que criblaient les obus. Il vint s'abriter derrière une mince muraille auprès de laquelle se tenaient le colonel d'artillerie Stoffel et M. Guillemot, colonel du génie.

Le plateau était littéralement couvert des feux de l'ennemi, et on estime à 15,000 le nombre de projectiles lancés ce jour-là par les Prussiens.

Les soldats abrités dans les tranchées, les marins à leurs pièces, ainsi que l'artillerie de la garde nationale et les travailleurs civils, tous ont supporté avec la plus grande fermeté cette première journée de bombardement inouï, plus serré et plus impres-

---

duire galamment les maîtresses du duc d'Orléans-Égalité, caparaçonnées de rubans tricolores. L'ennui, l'impatience, la fatigue, se peignaient sur presque tous les visages. C'était à qui dirait : Mon tour approche-t-il? On appela je ne sais quel député malade ou convalescent; il vint affublé de son bonnet de nuit et de sa robe de chambre. Cette espèce de fantôme fit rire l'assemblée. Passaient à cette tribune des visages rendus plus sombres par de pâles clartés, et qui, d'une voix lente et sépulcrale, ne disaient que ce mot : La mort! Toutes ces physionomies qui se succédaient, tous ces tons, ces gammes différentes; tel député, calculant s'il aurait le temps de manger avant d'émettre son opinion; tel autre qui tombait de sommeil et qu'on réveillait pour prononcer; Manuel, secrétaire, escamotant quelques suffrages en faveur du roi, et sur le point d'être mis à mort dans les corridors pour prix de son infidélité, — voilà le spectacle auquel j'ai assisté et à la peinture duquel la grande histoire n'osera jamais descendre.

L'abbé, appuyé sur le coude, l'écoutait attentivement.

— Avez-vous assisté également au dernier acte de ce terrible drame? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit le musicien. J'étais sur la place de la Révolution, comme partout. J'ai vu Louis Capet bousculé par quatre valets de bourreau, garrotté à une planche, et recevant si mal le coup de la guillotine, qu'il n'eut pas le col, mais l'occiput et la mâchoire horriblement coupés. Son sang coule, et c'est à qui y trempera le bout de son doigt, une plume, un mouchoir, un morceau de papier; quelques-uns le goûtent, en lui trouvant un goût salé. Autour du cadavre royal, les marchandes crient des petits pâtés et des gâteaux.

— Assez! assez! murmura l'abbé.

Le neveu de Rameau avala doucement une gorgée de sa bavaroise.

Puis, il reprit :

— Je n'ai pas vu seulement les événements, j'ai connu aussi les hommes, j'ai connu tous les meneurs du peuple, tous les remueurs de systèmes, tous les législateurs en bonnet de laine rouge. J'ai connu Heuriot le domestique, Hébert l'escroc, Chabot le capucin, Poultier le joueur de gobelets. J'ai connu Jacob Dupont qui demanda d'installer une chaire d'athéisme sur la place de la Révolution. J'ai entendu David, peintre du roi et de la République, crier à tue-tête : « Tirez, tirez à mitraille sur tous les artistes! vous êtes sûrs de ne tuer aucun patriote parmi ces gens-là! » Que n'ai-je pas entendu, miséricorde! A présent, j'ai fini par me boucher les oreilles.

Et Rameau neveu cessa de parler.

Mais il ne cessa pas de boire.

Je crois même qu'il demanda une seconde bavaroise.

Après en avoir souri, l'abbé consulta sa montre et se leva.

— Au revoir, Rameau, lui dit-il, je suis content de vous avoir retrouvé, mais il faut que je vous quitte.

— Déjà!

Le musicien regrettait de quitter un endroit où il se sentait si bien.

— Adieu donc, dit-il en serrant la main que l'abbé lui tendait.

— Où allez-vous?

— Ma foi, répondit le neveu de Rameau, il n'y a guère plus rien à faire pour moi dans votre monde nouveau, et je crains que la révolution ne recommence un jour ou l'autre. Je m'en vais mourir.

Il le fit comme il l'avait annoncé.

Lecteur, si vous allez à Dijon saluer la statue de l'oncle, — ayez un souvenir de commisération pour le neveu.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les renseignements n'abondent pas sur son compte; en voici un qui peut passer pour inédit.

Le jour de ses noces, — qui diable avait-il pu épouser? — Rameau neveu loua toutes les veilleuses de Paris, à un écu par tête.

En cela, il devançait M. de Saint-Cricq, qui, vers 1830, loua tous les joueurs d'orgue, à la tête desquels il organisa une promenade triomphale sur les boulevards.

CHARLES MONSELET.

(*La suite au prochain numéro.*)

sionnant que celui des grands jours de Sébastopol. Le feu n'a cessé qu'à la nuit.

Le lendemain 28, la canonnade recommença aussi terrible, aussi enragée.

Campement des mobiles dans les carrières d'Avron. — En prévision d'une attaque qui aurait pu être tentée sur le plateau à la suite du bombardement, on avait envoyé à Avron plusieurs corps de troupes. Des détachements d'infanterie de marine, des bataillons de garde nationale étaient venus renforcer les mobiles et la troupe de ligne.

Pour les abriter autant que possible, on avait fait camper les uns dans les tranchées, les autres dans les grandes carrières creusées sous le plateau. Vingt mille mobiles s'étaient engouffrés sous ses vastes et grossières voûtes soutenues par de frustes piliers. Mais on était à l'abri du froid et des obus. On faisait la soupe et le rata avec tout autant d'entrain qu'aux baraquements de Paris.

Le dessin que donne le *Monde illustré* de ce lieu souterrain et de ces scènes militaires est un vrai décor nocturne d'opéra comique. Les effets des feux de bivouac sous ces sombres voûtes sont saisissants. Il est vrai que les mobiles tenaient, au moment où ils étaient là consignés, en petite estime le pittoresque.

La situation était trop grave, et ils pensaient, non sans quelque appréhension, que si, par hasard, la fantaisie prenait aux Prussiens de diriger une attaque sur nos batteries, il leur serait fort difficile de sortir à temps, eux 20,000, par l'étroite entrée qui donne accès dans ces carrières. Un coup d'audace de l'ennemi, et ces 20,000 mobiles pouvaient être pris d'un coup comme dans une ratière.

Les Prussiens heureusement n'étaient occupés qu'à croiser leurs feux sur le plateau. Il leur fallait faire évacuer la place. Ils y sont arrivés. L'ordre d'évacuer cette position, rendue intenable, est arrivé dans la nuit du 28. A deux heures du matin, tout était prêt; les pièces avaient été enlevées de leurs affûts, les bagages chargés sur les voitures, les munitions dans les fourgons.

Ce n'était pas une petite affaire que de faire descendre par la pente roide du plateau, convertie en glissoire par le verglas, les soixante-dix-sept pièces d'artillerie qui garnissaient les batteries, et cela sans feux ni lumières, qui auraient révélé à l'ennemi notre déménagement.

Les pièces de 7 et les mitrailleuses du commandant Pothier ouvraient la marche; les grosses pièces de marine suivaient péniblement, les fourgons et les voitures de bagage fermaient la marche. On marcha bien jusqu'à quatre heures, mais à ce moment, des obus prussiens arrivèrent sur le versant de Rosny, alors que le convoi franchissait le village. Plusiurs chevaux sont tués, quelques conducteurs sont blessés. Les attelages des pièces prennent le galop, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont hors de portée. Pas un canon n'a été perdu. Toute cette artillerie a été conduite à Vincennes et à Montreuil.

A huit heures du matin, l'évacuation du plateau d'Avron était chose terminée. Nous avions une excellente position de moins.

Obsèques des officiers tués à Avron. — Les trois officiers et le sous-officier tués sur le plateau d'Avron au moment où ils allaient se mettre à table dans la journée du 27 décembre, avaient été transportés à la mairie du 6ᵉ arrondissement.

Le 30 eurent lieu leurs obsèques. Le convoi, précédé par M. Hérisson, maire, et de MM. Jozon et Lauth, adjoints, quitta la mairie et se dirigea vers l'église Saint-Sulpice.

Un détachement de garde civique du quartier et une députation des officiers du 6ᵉ bataillon des mobiles de la Seine et des représentants de tous les bataillons de la garde nationale appartenant à l'arrondissement formaient le cortége qui accompagnait les cercueils de MM. Berthier, Dufouc, Bury et Sery.

Toute l'église était tendue de noir. L'office a été célébré par le curé de Saint-Sulpice. Après la cérémonie religieuse, le cortége s'est dirigé vers le cimetière Montparnasse, où ont été inhumés ces soldats morts pour la patrie.

Pendant que cette triste cérémonie avait lieu sur la rive gauche, l'aumônier Gros, victime aussi des obus prussiens tombés ce jour-là sur Avron, était porté à l'église de la Madeleine.

La question du bois. — Les bûcherons municipaux. — La queue aux chantiers. — En s'abaissant de plus en plus au-dessous de 0, en descendant, le 25 décembre, jusqu'à 11 degrés 5 dixièmes, le thermomètre a élevé à la hauteur d'une question capitale l'approvisionnement du combustible.

Voici quinze jours bien comptés que la température persiste à nous tenir rigueur. Il gèle sans désemparer. On a vu rarement des froids plus consécutifs. Leur venue subite a pris au dépourvu le Gouvernement, qui, obligé de conserver le peu de charbon qui restait à Paris pour le gonflement des ballons et la fonte des canons, a dû recourir, pour pourvoir immédiatement à la nécessité absolue de procurer du bois à la population, aux moyens extrêmes.

On a d'abord réquisitionné tous les bois de chauffage entassés chez les charbonniers et dans les chantiers. Puis on a eu recours au combustible sur pied. La municipalité a embrigadé des nuées de bûcherons qui, armés de haches et de scies, partent tous les matins de Paris pour aller dans les bois de Vincennes et de Boulogne, sur nos grandes routes et dans certains quartiers où ils végètent sans grand profit, couper et débiter les arbres condamnés par les conservateurs.

Bien des gens s'imaginent qu'après la guerre Paris sera complétement dépouillé de sa belle et splendide couronne de verdure. Ils ont tort. De nombreuses coupes sont faites tous les jours dans les bois de Vincennes et de Boulogne; mais ces coupes ne sont pas œuvre de Vandales. Le travail est conduit par les conservateurs et par M. Alphand, ingénieur en chef des promenades et plantations de la ville. Chaque arbre destiné à tomber est marqué d'avance; les grandes avenues sont respectées. On ne fait dans les bois que des éclaircies, et l'aspect général n'aura pas à souffrir des coupes que nous imposent la rigueur de cet hiver et l'investissement.

Depuis la fin de décembre on a amené dans les chantiers assez de bois pour approvisionner Paris pendant un mois, et nos bûcherons municipaux continuent leur travail quotidien. Nous ne manquerons pas plus de combustible que de pain.

Que les trembleurs se rassurent.

Aujourd'hui les mairies des vingt arrondissements distribuent le combustible comme elles distribuent la viande, les harengs et les légumes. Au moyen des *cartes de famille*, chaque ménage peut, au jour indiqué, se présenter au chantier désigné, et prendre là sa provision proportionnelle.

Mais comme tous ne peuvent être servis à la fois, il arrive aux portes des chantiers ce qui arrive à la grille des boucheries : c'est qu'une *queue* de ménagères est toujours là en permanence, grelottant et bavardant. Grâce à ces sages mesures nous n'aurons plus à déplorer le triste spectacle que nous offraient ces pessimistes qui recommençaient au sujet du bois ce qu'ils ont fait déjà pour le pain, perdant la tête pour rien, et criant qu'on allait mourir de froid comme ils avaient crié qu'on allait mourir de faim.

Vente au profit des victimes de la guerre, au ministère de l'instruction publique. — La misère dans Paris assiégé et bombardé est grande, mais aussi grande se manifeste chaque jour la charité, de plus en plus ingénieuse. Les quêtes, les tombolas, les représentations dans lesquelles les artistes prodiguent gratuitement leurs talents ont été organisées pour venir en aide aux souffrances qu'amène toujours avec lui l'hiver et que cette année nous impose l'état de guerre. Les moins malheureux pensent aux pauvres plus que jamais, et ce sera une des belles gloires du siége de Paris d'avoir vu les effets d'un dévouement et d'une fraternité infatigables.

Parmi les appels faits à la bienfaisance parisienne nous devons particulièrement noter l'invitation faite par les dames du Comité de secours destinés aux victimes de la guerre.

M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, a mis à la disposition du Comité les salons du rez-de-chaussée du ministère. Un bazar s'organise, et les tableaux, les gravures, les objets d'art, en argent et en bronze, sont étalés à côté des pièces d'étoffe, des boîtes de bœuf en daube, des sacs d'oignons, des pommes de terre, des harengs, de mignons sacs de farine enguirlandés de faveurs roses ou bleues, de dindons peu dodus, d'oies et de canards de siége.

Les comptoirs sont tenus par les dames des ministres de la République, MMmes Jules Simon, Dorian, Magnin, et par celles qui ont voulu contribuer de leur gracieuse et charitable personne à cette œuvre patriotique, MMmes Charles Hugo, Paul Meurice, Floquet, Clamageran, Balli, Ulbach, Millard, Béquet, Trotot, Toussaint, Goudchaux, Vée et tant d'autres.

Le premier jour la vente a produit 18,000 francs.

Une boite de cigares a été vendue 1,000 francs; 25 francs, une boite de lentilles avec l'étiquette de Boissier; 10 francs, les bottes de radis; 69 francs 50, deux pieds de céleri; un dindon, 200 francs; un verre de champagne exhumé des caves des Tuileries, 5 francs; 10 francs, un casque prussien.

Ces prix sont d'une fantaisie toute chevaleresque. Que voulez-vous?

— C'est pour les pauvres et les blessés.

MAXIME VAUVERT.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

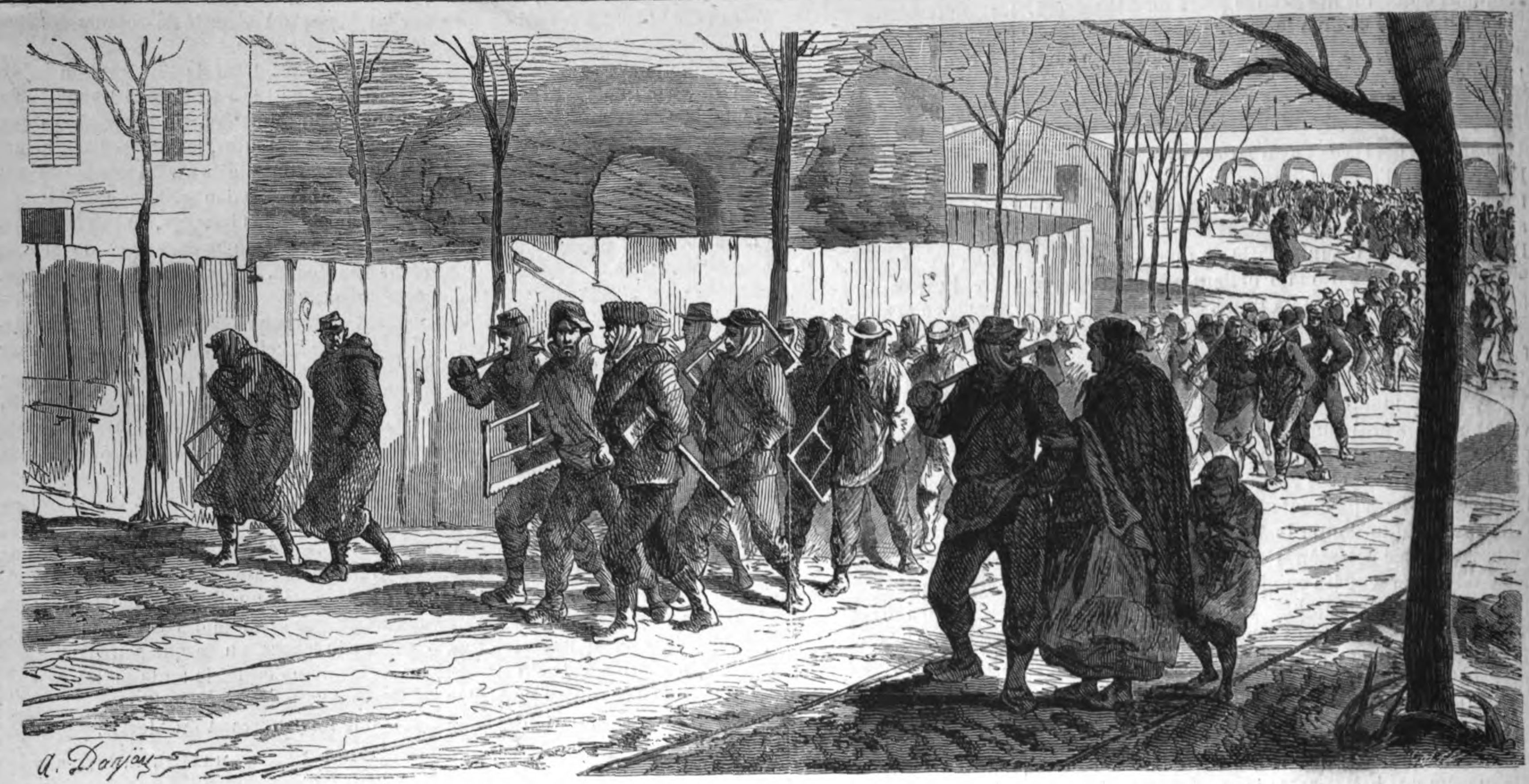
MORELLET (suite et fin).

Morellet nous fournissait, il y a huit jours, l'occasion de raconter un des épisodes les plus touchants des massacres de septembre. Nous avons vu comment on pouvait sauver un homme quand on le voulait à tout prix. Mais notre sauveteur n'en était encore, si on s'en souvient, qu'à la moitié de son œuvre. Il avait arraché aux membres de la commune l'ordre d'élargissement de son ami, mais faire exécuter cet ordre n'était plus facile. Il ne s'effraye pas cependant.

« Pour se frayer la route à l'Abbaye et exécuter son courageux projet, il avait besoin de quelques secours, et il fallait qu'il fût armé. Il trouve heureusement sous sa main un jeune homme de ses amis qu'il engage à se joindre à lui. Ils vont ensemble dans la maison où logeait l'abbé G.; là, il prend un fusil avec sa baïonnette, et fait donner un sabre à son ami. Arrivés à l'Abbaye, ils parviennent à percer la foule et à gagner la porte de la salle basse où il s'était assuré le matin même, et par le rapport du geôlier, que son ami était renfermé. Les avenues n'en étaient pas encore obsédées par le peuple, qui ignorait qu'il y eût des prisonniers, par l'effet des précautions qu'avait prises le geôlier, et que je dirai tout à l'heure.

« Là, il montre au geôlier l'ordre dont il était porteur. Celui-ci observe avec raison que l'ordre était adressé au concierge, et qu'il n'est, lui, qu'un subalterne, ne pouvant rien prendre sur lui; que, d'ailleurs, l'élargissement ne peut se faire que par un commissaire de section. Dreux combat sa résistance par toutes sortes de raisons. Personne ne saura que l'élargissement s'est fait sans commissaire; il lui laissera l'ordre aussitôt qu'il l'aura exécuté, etc., à quoi il ajoute un assignat de 50 fr., et la promesse de 250 encore s'il lui délivre son prisonnier. Le geôlier s'adoucit, mais sans faire de promesse bien positive, ce qui fait sentir à Dreux la nécessité de ne pas désemparer.

« Il se met donc en sentinelle à la porte, et, sous ce prétexte, il s'occupe d'empêcher qu'il ne se fasse près de son poste aucun attroupement, observant que s'il s'y rassemblait quatre hommes, il y en aurait bientôt dix, et puis vingt, et puis cent. Pour cela, comme on arrivait, en passant devant lui, à un petit passage derrière l'église, il s'imagine de dire à tous venants d'une voix brutale : *On ne passe*



LE CHAUFFAGE. — Escouade de travailleurs allant abattre les arbres désignés par l'administration pour le chauffage de Paris. — (Croquis de M. Lorédan Larchey.)

point; et à ceux qui insistaient : *Vous voulez donc forcer la consigne?*

« Dans cette salle étaient renfermées environ soixante personnes amenées dans la nuit du samedi au dimanche. L'abbé G. conte comment cette nuit et la journée du dimanche jusqu'au moment du massacre se passèrent.

« Il n'y a qu'un témoin oculaire qui puisse peindre cette terrible situation. Outre qu'ils s'attendaient dès le matin à leur destinée, d'après les bruits vagues dont ils avaient été instruits avant leur translation, le canon d'alarme, tiré vers les dix heures, le mouvement qu'ils entendaient autour d'eux, et, lorsque les massacres furent commencés, des bruits plus distincts leur annonçaient un sort funeste. A plusieurs reprises, le geôlier était entré pour leur dire que le peuple était attroupé, mais que la garde nationale les défendrait, et qu'il ne leur arriverait rien (quoiqu'il n'y eût aucune garde nationale, et qu'aucune défense n'eût été faite). Vers les sept heures, il leur avoua qu'on avait massacré les prisonniers des autres salles, mais que, s'ils voulaient s'abstenir de parler et éteindre leur lumière, on ne s'apercevrait peut-être



LA CHARITÉ PENDANT LE SIÉGE. — Vente au profit des victimes de la guerre dans les salons du ministère de l'instruction publique. — (Croquis de M. Urrabieta).



Le plateau du Raincy, côté sud, où sont établies les batteries prussiennes bombardant le plateau d'Avron. — (Dessin de M. Deroy, d'après l'album de M. Peulot.)



1. Gagny. 2. Plateau Florian. 3. Parc Montguichet. 4. Plateau de Bellevue. 5. Pont du chemin de fer. 6. Butte de Chelles. 7. Le Chesnay. Station de Chelles.

LE BOMBARDEMENT. — Principales positions de l'ennemi bombardant nos forts de l'Est. — (Dessin de M. Sabatier, d'après l'album de M. Peulot.)

pas qu'il y avait du monde en cet endroit, et qu'on n'arriverait pas jusqu'à eux; mais dans ce silence même que son conseil fit garder, les malheureux entendaient les cris féroces du peuple et ceux des victimes qu'on immolait, et, après s'être prêté les uns aux autres les secours de la religion, ils attendaient la mort à laquelle les avis du geôlier étaient autant de préparations oratoires.

« L'abbé G. avait observé dans la salle une fenêtre assez élevée, mais à laquelle on conçut qu'on pouvait atteindre en s'aidant d'une fontaine de grès qui n'en était pas éloignée. Il y était monté, et avait reconnu que cette fenêtre donnait sur une petite cour dans laquelle il était possible de descendre. Il avait fait part à ses compagnons de sa découverte. Le moment vint bientôt d'en faire usage.

« La nuit s'avançait et le danger s'approchait. Les Marseillais et autres tigres rôdaient autour de l'enceinte où ils sentaient leur proie, et commençaient à se rassembler près de la porte en plus grand nombre; plusieurs fois, quelques-uns avaient proposé à Dreux de le relever de son poste; il les refusait obstinément, disant qu'il n'était pas las, et lorsqu'on le pressait davantage, il prenait leur langage, en disant : « *Que sais-je si on ne veut pas m'éloigner pour trahir la nation? Mais je resterai.* »

« Enfin, vers minuit, la horde féroce remplissant les avenues de la salle où étaient nos prisonniers, et demandant à grands cris qu'on la leur ouvrît, le geôlier, forcé de leur livrer les victimes, s'approcha de la porte contre laquelle était collé Dreux. Celui-ci ne se retire qu'autant qu'il le fallait pour laisser passer le bras du geôlier, qui est obligé par-là de s'approcher du jeune homme.

« Comme il mettait la clef dans la serrure sans faire mention de l'ordre de Manuel, Dreux, qui avait mis la crosse de son fusil à terre, lui applique la baïonnette sur le côté, en lui jetant un regard non moins expressif que son geste, et qui lui fit entendre très-clairement qu'il fallait montrer le billet. Le geôlier, si bien averti, tire en même temps la clef de la serrure et le billet de sa poche, et dit à la troupe des assassins : « *Messieurs, je dois vous dire, avant d'ouvrir, que je suis porteur d'un ordre de M. Manuel, procureur de la commune, pour délivrer un des prisonniers qui sont là-dedans.*

« — *Un ordre de M. Manuel!* s'écrie Dreux aussitôt. *M. Manuel est un magistrat du peuple, un bon citoyen, mais il faut voir cet ordre.* » Alors il le prend des mains du geôlier, a l'air de l'examiner et de reconnaître la signature, le lit ensuite à haute voix, omet la clause que le citoyen n'a pas monté sa garde en personne, fait valoir les signatures des Montmoro et autres agitateurs du peuple dont l'ordre est muni, et, mettant le papier à terre pour le faire lire, à la lueur des torches, par ceux qui l'environnaient et dont aucun peut-être ne savait lire, il fait passer tout d'une voix la résolution de sauver d'abord l'abbé G.

« Le geôlier ouvre et crie : « *Monsieur G..., sortez! M. Manuel vous réclame!* » Point de réponse. Dreux et son camarade répètent cet appel à grands cris. On garde un profond silence. L'abbé G. n'était plus dans la salle; il était passé avec huit ou dix autres par la fenêtre, dans la petite cour.

« Lorsque les prisonniers avaient entendu redoubler autour d'eux, dans la prison, le bruit qui leur annonçait l'approche des assassins, plusieurs d'entre eux avaient mis en usage la découverte de l'abbé G. Celui-ci dormait alors sur une chaise depuis environ une heure d'un sommeil assez tranquille. Aux cris du peuple, il s'était réveillé en sursaut. Il avait vu plusieurs de ses compagnons escalader la fenêtre, et il en avait fait autant.

« Il faut se peindre maintenant la désolation de Dreux, ne trouvant pas son ami dans cette même salle où il l'avait vu le matin. Il ne peut se persuader qu'il n'y est pas. Il prend lui-même une torche et parcourt la salle, appelant de nouveau, visitant tous les coins, éclairant et fixant tous les visages, et laissant trop voir son désespoir de ne pas trouver le prisonnier qu'on réclamait et qu'il avait jusque-là fait semblant de ne pas connaître.

« Il voyait échouer là tous ses efforts et s'évanouir toutes ses espérances. Où retrouver l'homme qu'il cherchait? Était-il encore vivant, ou s'était-il trouvé dans quelqu'une des salles où les assassins s'étaient déjà portés? Comment sortir de cette cruelle incertitude? Il s'en tira pourtant, en s'avisant de la petite fenêtre, soit de lui-même, soit d'après quelques signes de quelqu'un des prisonniers qui, l'ayant vu plusieurs fois venant visiter l'abbé G. à la mairie, voyait bien qu'il n'était là qu'à bonne intention. Quoi qu'il en soit, car je n'ai pas éclairci ce doute, il comprit qu'il fallait que l'abbé G. fût sorti par cette fenêtre, et songea sur-le-champ par quelle route il pourrait arriver jusqu'à lui.

« L'intérêt qu'avait laissé voir Dreux à chercher l'abbé G., et son chagrin de ne pas le trouver, le rendirent à la fin suspect. Quelques-uns des brigands dont il était environné se communiquent leurs soupçons. Dreux ne s'amuse pas à les combattre, ce qui aurait accru son danger sans mesure; mais, avec une présence d'esprit vraiment étonnante, il imagine sur-le-champ de les détourner, en saisissant rudement le bras d'un de ces pauvres prêtres, et le traînant vers la porte avec un air brutal et des mots menaçants. Le malheureux ecclésiastique, qui l'avait vu plus d'une fois à la mairie venant visiter l'abbé G., imagina assez naturellement qu'à défaut de son ami, qu'il ne trouvait point, le jeune homme voulait bien le sauver. Il serrait affectueusement la main de son libérateur. Dreux, de son côté, démêlant cette erreur dans les regards et les gestes de ce pauvre homme, éprouvait un serrement de cœur inexprimable; mais, résolu de sauver son ami et son bienfaiteur, arrivé à la porte, il lâche la main du prêtre, prévoyant, sans pouvoir l'empêcher, que le malheureux serait une des premières victimes; et à ce moment, en effet, commencèrent les meurtres, et tout ce que renfermait la salle fut massacré.

« Échappé lui-même à un si grand danger, et suivi de loin de son camarade et d'une troisième personne, l'hôte de l'abbé G., qui, revenu de la campagne le soir même, était accouru à l'Abbaye sur la nouvelle du danger de son ami, il cherche la porte qui pouvait le conduire à la petite cour : dans ses recherches, il arrive à une ruelle terminée par un mur peu élevé, qu'il imagine fermer un des côtés de la petite cour; un tas de terre et de pierres amassées contre ce mur lui donne la facilité d'y monter et de vérifier sa conjecture. Au clair de la lune, il distingue fort bien huit à dix personnes, parmi lesquelles il reconnaît l'abbé G. à sa grande taille. Pendant cette observation, il voit à ses côtés un homme monté comme lui, mais avec d'autres intentions, qui, armé d'un fusil, allait tirer sur les gens de la petite cour. Dreux fait un mouvement brusque qui a l'air d'une maladresse, et qui, relevant le fusil par le haut, le fait tomber des mains de son homme, à qui il fait mille excuses, et qui descend avec lui dans le dessein de chercher la porte de la cour, mais dont il a bientôt l'adresse de se séparer.

« Il revient alors joindre ses deux amis; et les observations qu'il venait de faire lui ayant servi à s'orienter parfaitement, il alla se placer à la porte de l'endroit où son ami s'était réfugié. Il y serait demeuré sans agir, s'il l'eût pu; mais le peuple s'attroupait en cet endroit, et bientôt les massacreurs s'en approchèrent. Comme ils n'avaient point de geôlier avec eux, on se disposa à enfoncer la porte; mais, auparavant, Dreux ayant demandé et obtenu du silence, rappelle et répète l'ordre de Manuel aux assassins, parmi lesquels plusieurs en avaient déjà entendu la lecture à la porte de l'autre salle et avaient promis de sauver le prisonnier. On enfonce la porte; on appelle Étienne G. : celui-ci, voyant les baïonnettes baissées et les sabres nus, croit aller à une mort certaine, et se persuade qu'on ne le distingue de ses compagnons que pour le traiter avec plus de barbarie, car il n'avait point reconnu encore la voix de Dreux. On peut imaginer quelle fut sa surprise, lorsqu'il voit son ami, qui, aidé de ses deux camarades, lui fait percer la foule et gagner le petit passage dont j'ai parlé plus haut, et qui avait une issue dans l'église.

« Il était une heure du matin; une assemblée de section venait de s'y tenir; le suisse venait de fermait les portes, excepté celle par laquelle Dreux et ses compagnons venaient d'entrer, et qui les aurait ramenés au lieu d'où ils fuyaient. Ils ne doutaient pas que les assassins ne vinssent bientôt poursuivre dans l'église ceux qui pourraient s'y réfugier, comme il arriva en effet peu de moments après. Ils parviennent, après beaucoup d'instances, aidées de menaces, à se faire ouvrir la grande porte et puis celle de la grille, et en criant à tue-tête : *Venez ici; ils sont par là; Vive la nation!* Ils traversent heureusement une autre foule de peuple assemblée de ce côté, et débouchent dans la rue Sainte-Marguerite. »

Nous voici arrivés à la fin d'un drame qui ne manque pas de péripéties émouvantes et imprévues. Il pourrait être utilisé à la scène et mérite certes sa bonne place dans les recueils de traits de courage et de vertu qui ont le défaut de se copier un peu trop les uns les autres.

LORÉDAN LARCHEY.

SCÈNES DE LA VIE DE SIÉGE

LES THÉATRES

Je suis, après-mûres et très-mûres réflexions, du parti de ceux qui prétendent que le Théâtre-Français a raison de faire bonne contenance au milieu de nos désastres et de continuer ses représentations au son du canon. L'art doit être représenté toujours et quand même, puisque c'est la seule chose qui dure et qui survit. On m'objecte qu'après de longues et froides stations aux remparts, les gardes nationaux ne doivent guère songer aux distractions du théâtre; les joies du foyer leur suffisent largement. Soit, mais tous les gardes nationaux ne sont pas pères de famille; il y en a de célibataires, il y en a de veufs. La plupart de ceux-ci n'ont pas de foyer, pas de caresses à attendre à leur retour; ils ne tirent leurs jouissances que de l'art, dont ils se sont fait une habitude. Pourquoi leur supprimeriez-vous cette habitude? Pourquoi les renverriez-vous, solitaires et tristes, à leur intérieur glacé? Les chefs-d'œuvre classiques ne sont pas des agents de corruption, au contraire; Corneille élève le courage, Racine ennoblit l'esprit, Molière affermit le bon sens. Ne fermez pas plus les théâtres que vous ne fermez les boutiques des libraires: la Comédie-Française est la voisine naturelle de Michel Lévy.

Puis, si vous m'en croyez, en ce qui concerne les autres spectacles, les Bouffes, les Athénées, les Bata-clan, laissez vivre comme il peut ce petit monde, cette nombreuse et désolée population d'acteurs, de chanteurs, de contrôleurs, d'allumeurs, de machinistes; laissez-les gagner leur pain à l'aide de leurs chansonnettes, de leurs poésies patriotiques, sous la clarté lamentable de leur pauvre rampe, au son de leur rare orchestre. A qui cela nuit-il? Qui cela peut-il énerver, juste ciel!

Et si vous saviez combien ces représentations sont quelquefois touchantes! Témoin celle de la soirée du 24 décembre au théâtre Cluny; un ténor, M. Guyot, s'avance pour chanter l'indispensable *Noël* d'Adolphe Adam; il commence :

Minuit! Chrétiens, c'est l'heure solennelle.

Aussitôt, une femme du peuple s'écrie avec l'accent du désespoir :

— Minuit... Ah! mon Dieu! il n'y aura plus d'omnibus!

UNE NOCE

— C'est un scandale! disaient quelques gardes nationaux arrêtés une de ces dernières nuits devant deux fenêtres éclairées d'un restaurant du faubourg du Temple.

Restaurant de troisième ordre d'ailleurs, malgré son enseigne ambitieuse : *Au feu éternel*.

A ces fenêtres passaient et repassaient de vivantes silhouettes. On entendait le son d'un piano mêlé à des éclats de rire. Il était évident qu'on s'amusait là, — qu'on s'y amusait trop.

— Nous ne devons pas souffrir cela, dirent les gardes nationaux, qui avaient pour meneur un homme austère.

— Il faut monter et faire cesser ce bruit indécent! ajouta l'un d'eux.

— Oui! oui!

On frappa, même un peu rudement, comme il convient à des âmes vertueuses.

— Entrez, messieurs, entrez, dit le propriétaire du restaurant, les prenant pour des invités en retard.

Les gardes nationaux montèrent, et se trouvèrent en présence de douze à quinze personnes, hommes, femmes, vieillards, — une famille d'ouvriers, assurément.

On achevait de danser un quadrille.

Après la dernière figure, un jeune homme à la physionomie ouverte se dirigea vers les survenants.

— Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs? leur demanda-t-il.

— Citoyen, nous venons savoir la cause de ce tapage à pareille heure, dit le garde austère.

— Oh! oh! répondit en souriant le jeune homme, tapage est un mot bien gros pour une aussi petite noce.

— Une noce?

— Eh! oui, messieurs, une noce. Je me marie; qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela? Rassurez-vous, toutefois; je ne me marie pas uniquement pour le plaisir de me marier, comme le premier amoureux venu. Non, j'accomplis un devoir plus sérieux, *je régularise une situation*, pour parler comme les gens d'affaires; en un mot, j'épouse ma maîtresse, et je légitime ainsi deux enfants qu'elle m'a donnés. Il n'y avait pas de temps à perdre, car je fais partie d'un bataillon de marche qui est appelé à sortir après-demain. Combien de temps durera le voyage, c'est ce que personne ne sait. Mais, quoi qu'il arrive, je peux mourir maintenant. Ma femme et mes enfants auront un nom; la République fera le reste.

L'accent de franchise de ce jeune homme parut produire une impression favorable sur les gardes nationaux.

— C'est différent... murmura l'un d'eux.

Pourtant le plus austère trouva quelque chose à répliquer.

— Un peu moins de bruit eût été convenable, dit-il, et le mariage civil suffisait dans les circonstances où nous sommes.

Le marié se tourna vers sa femme :

— Tu entends ce que dit le citoyen : le mariage civil. C'était ce que je t'avais proposé. Mais allez donc faire comprendre cela aux femmes! — continua-t-il en s'adressant aux gardes nationaux; — elles ne se croiraient pas mariées si elles ne mettaient pas le pied dans l'église. J'ai cédé, parce que cela m'est indifférent, au fond. Quant au bal, ah! je l'avoue, c'est moi qui l'ai voulu. Il se peut que cela ne soit pas très-convenable, comme vous le dites; mais nous autres Parisiens, nous ne savons pas nous marier sans musique; c'est plus fort que nous. D'ailleurs, j'ai fait les choses aussi modestement que possible : quatre lampes de pétrole, et un piano qui n'a aucune espèce de méchanceté. Afin d'éviter le bruit, j'avais demandé au restaurateur une chambre sur la cour, mais il n'y en a pas. Vous voyez, citoyens, que ce qui se passe ici est la chose la plus simple du monde, et que ce n'est pas la peine de faire les gros yeux. Après-demain, à pareille heure, je danserai sans doute d'une bien autre façon. Posez donc vos fusils dans un coin et vidons ensemble un saladier de vin chaud, à la santé de mon épouse... et à celle de la France.

Les gardes nationaux se consultèrent du regard, et furent tous d'accord pour accepter.

L'homme austère lui-même sentit fondre son austérité.

Ce n'est pas la première fois que le vin chaud a triomphé des principes.

FACTION NOCTURNE

Le vent, sur les remparts épais,
Caresse mon front et le baise.
O le joli petit vent frais,
Favorable au guerrier obèse!

Blafarde dans les grands cieux gris,
La lune argente avec mystère
Des files d'hommes aguerris,
Gardant des sacoches de terre.

Un chassepot entre les mains,
L'œil interrogeant la distance,
Je songe à des temps plus humains,
Je repasse mon existence.

O beaux jours, vite évaporés!
Jours d'inconsciente jeunesse!
Que ne vous ai-je savourés
Avec une plus lente ivresse!

Hélas! et maintenant holà!
Dire que j'ai (rage infernale!)
Passé ma vie à railler la
Digne garde nationale!

Jadis, les voyant s'emboîter,
Bombés, sous l'épaulette blanche,
M'aurais-je pu jamais douter
Qu'ainsi je serais un dimanche?

O châtiment du fanfaron!
Avoir fait mon plaisir unique
De me moquer du ceinturon,
Et finir dans une tunique!

« Qui vive? Avance au ralliment!
Caporal, venez! »... — Oh! quel style!
N'importe! allons-y noblement :
Homme autrefois doux, sois utile!

EPITRE AU ROI DE PRUSSE

S'il prenait fantaisie au roi de Prusse de publier ses fascicules, à l'imitation de ceux des Tuileries, il pourrait y placer la lettre suivante que je lui adressai il y a cinq ou six ans, — par la voie des journaux, bien entendu.

C'était le temps alors des badinages littéraires, temps lointain! Mais peut-être certains curieux trouveront-ils un intérêt dans la reproduction de ce document, si frivole qu'il soit.

« Sire,

« Voilà bien longtemps que je travaille pour Votre Majesté. L'heure de ma récompense est-elle proche?

« Voilà bien longtemps que je me dévoue, et que je m'épuise, et que j'espère, — et que j'attends.

« Il y a vingt ans à peu près que je suis à votre service, Sire, et que je fais partie du régiment des Gens de lettres, qui est un beau régiment, modestie à part, aussi beau dans son genre que celui de vos cuirassiers. Ah! Votre Majesté peut se flatter de posséder en nous une vaillante armée. Des troupes que l'on mène avec une promesse, rien de plus, ce qui n'est pas cher.

« Seulement, de même que les troupes de notre vieille République, elles auraient bien besoin qu'on leur votât une paire de souliers.

« Mais il faut croire que l'auguste oreille de Votre Majesté est devenue un peu dure, — ou que vos courtisans ne laissent pas parvenir jusqu'à elle nos réclamations et nos plaintes.

« Jadis, vos recruteurs, en m'entraînant au cabaret pour me faire mettre mon parafe au bas d'un enrôlement, m'avaient promis un avancement rapide. Un d'entre eux même n'avait pas hésité à m'affirmer que j'avais un bâton de maréchal dans mon buvard.

« Moyennant quoi j'avais signé.

« Hélas! c'est absolument comme si j'avais signé un pacte avec la misère, l'affront, l'injustice et l'angoisse.

« Vingt ans se sont écoulés, pendant lesquels je vous ai donné, Sire, ma force et ma santé, ma bonne humeur, mes jours les plus superbes, mes heures les plus fécondes, les jours et les heures qu'on regrette éternellement.

« Pendant vingt ans, la tête grosse du fatras des bibliothèques, j'ai chaque soir, régulièrement et patiemment, allumé ma lampe et écrit des pages sur toutes sortes de choses. — Et j'ai reconnu que j'écrivais pour Votre Majesté.

« J'ai voulu aimer, et les trésors de mon cœur je les ai versés aux pieds de statues habillées de robes de soie. — Et j'ai reconnu que j'aimais pour Votre Majesté.

« Aujourd'hui, je suis las; je suis las et je suis presque vieux. De mes cheveux noirs, la moitié est partie à votre service, Sire, et l'autre moitié est en train de blanchir. Et de tous les points, du nez, du front, des yeux, partent, se croisent, s'élancent des rides longues et sinueuses, — qui sont les fusées de ce feu d'artifice que le temps met quarante ans à tirer sur une face humaine.

« L'admirable ressort qui ouvrait et fermait ma bouche avec tant de précision s'est insensiblement détendu; je me surprends quelquefois la lèvre pendante sans savoir pourquoi.

« Ma pensée aussi est sans ressort. C'est le commencement de la fin. O mes aspirations et mes ambitions! O les gloires rêvées, les joies entrevues! — Les recruteurs m'avaient menti!

« Le vieux raccoleur s'était gaussé de moi. En fait de bâton de maréchal, je ne trouve dans mon buvard qu'un tout petit bâton de cire à cacheter, — dérisoirement pailleté, — qui me sert à cacheter cette dolente épître à Votre Majesté. »

Cette mince raillerie ne sert qu'à affirmer une fois de plus la vérité du proverbe : *Travailler pour le roi de Prusse*. Le moment n'est pas loin sans doute où la landwehr et toute l'Allemagne en seront cruellement convaincues.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

COUP D'ŒIL SUR L'ANNÉE 1870

Où la guerre ne porte-t-elle pas la ruine et la désolation?

Samedi, fidèle à une vieille habitude, nous avons dressé la table des œuvres lyriques représentées dans l'année. Ce relevé de compte est piteux, misérable de tout point : une demi-colonne de journal, rien de plus, et qui vous a un air dévasté comme une maison du Bourget.

Il y a des théâtres qui, comme le Théâtre-Lyrique, n'ont pas mis au jour le plus mince couplet de musique inédite. Le Théâtre-Italien a été aussi infertile. Quant à l'Opéra, il n'a donné qu'un ballet en deux actes.

Dans cette malheureuse année 1870 nous avons en tout *dix-sept* actes, lesquels sont « nouveaux pour Paris » sinon « inédits », puisque nous sommes obligés de compter *les Brigands* de M. Verdy que l'on joue à Londres depuis plus de vingt ans, et *Valse et Menuet*, un petit opéra-comique écrit pour je ne sais quelle ville d'eaux allemande.

Encore nous ne chicanerions point s'il y avait quelque *Zampa* ou quelque *Guillaume Tell* inscrit sur la liste; mais de ces belles choses le moule est brisé. Les opéras de 1870 sont même si peu valables et résistants à l'action du temps que c'est à peine si on en sait les titres aujourd'hui.

Dix-sept actes, c'est peu, même en considérant qu'ils ne représentent que six mois de production, car l'année précédente en avait vu éclore cinquante-huit.

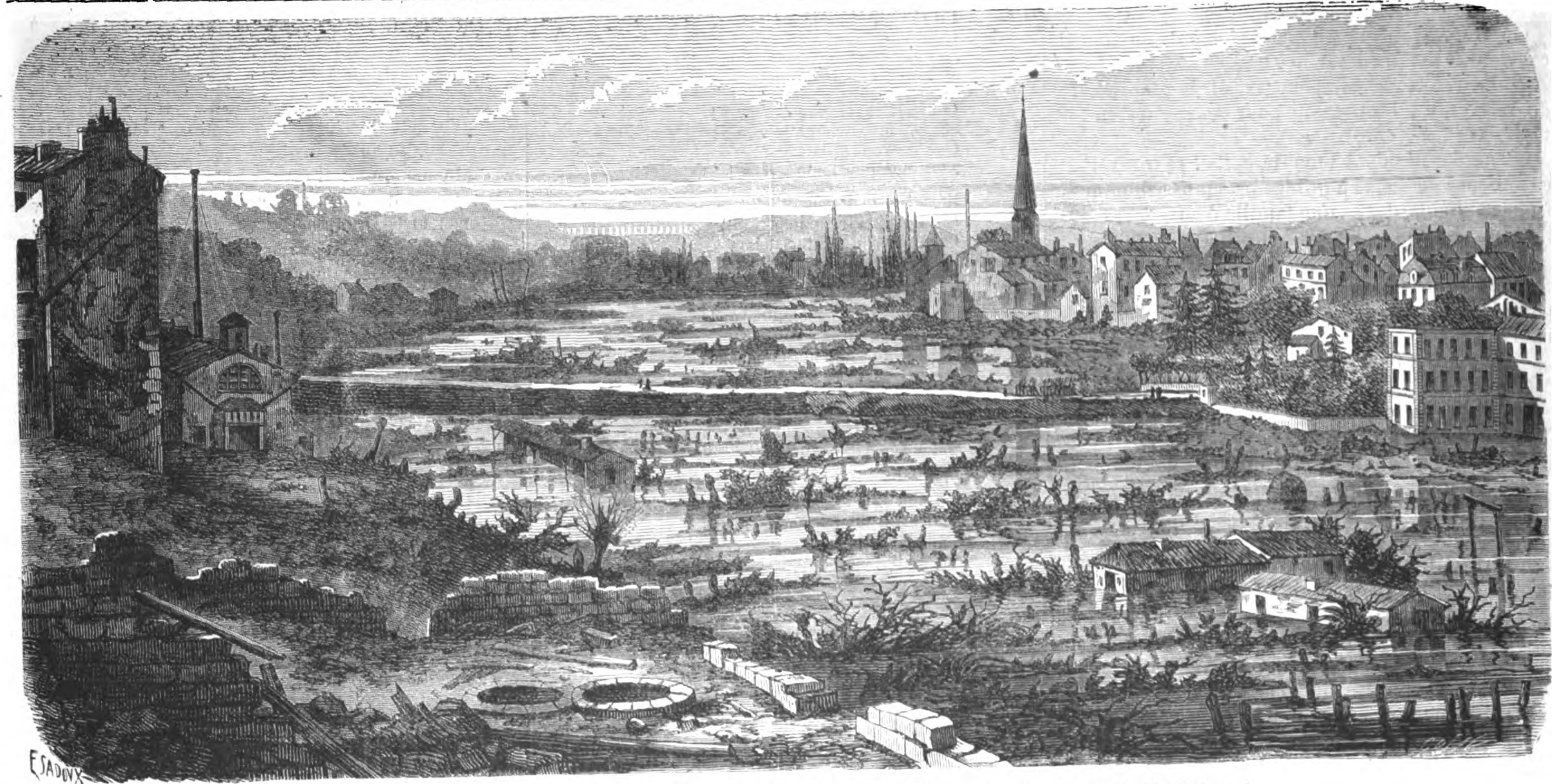
Encore sur ces dix-sept actes nous en avons quatre qui sont signés d'un Italien, — trois d'un Allemand — et un d'un Hollandais... Il n'en reste donc que neuf au compte des Français.

Ainsi l'Etat subventionnait des théâtres et des conservatoires pour n'obtenir en retour de ses millions que neuf petits actes très-minces et qui ne valent pas une ariette. L'opération est tout à fait pauvre; et c'est le cas de dire avec Bilboquet que « l'art est dans le marasme. »

A ce propos on peut aussi se rallier à la doctrine de ceux qui affirment que nous sortirons plus grands, plus forts, plus sains d'esprit, de l'épreuve douloureuse que nous traversons : la douleur est, en effet, un des symptômes de l'enfantement.

Ce qui est certain aussi, c'est qu'en musique un peuple de quarante millions d'âmes ne peut guère descendre plus bas que le point où nous avons atteint cette année.

Une autre remarque que je fais devant mon catalogue de 1870, et qui s'adresserait aux personnes superstitieuses, c'est que le sujet du ballet de *Copelia* est une légende allemande, que le livret des *Brigands* est imité de Schiller, que l'*Ombre* est signée de M. de Flottow, compositeur d'outre-Rhin, que l'opérette *Valse et Menuet* a été jouée en Allemagne avant d'être exécutée à l'Athénée, que la dernière partition reprise à l'Opéra est celle du *Freischutz*, que la dernière œuvre donnée à l'Opéra-Comique



GENTILLY. — Inondation de la Bièvre comme moyen de défense. — (Dessin d'après nature de M. Sadoux.)

a un nom allemand : le *Kobold*..... Autant de pronostics !

Depuis quelques années il soufflait, en effet, un mauvais vent d'Est qui apportait sur la France tous les miasmes germaniques. L'Allemagne nous envahissait de toutes les façons, sans compter la dernière, qui est celle que tôt ou tard il lui faudra expier.

Nous avons donné aussi le catalogue des livres traitant de musique qui ont paru dans l'année. Même indigence !...... Il est vrai que M. Thoinon allait publier son histoire des *Musiciens du temps de Louis XIV*, que M. Arthur Heulhard fouillait au profit des curieux les *Origines de l'Opéra-Comique*, que M. Pougin mettait sous presse une *biographie de Boieldieu*... .

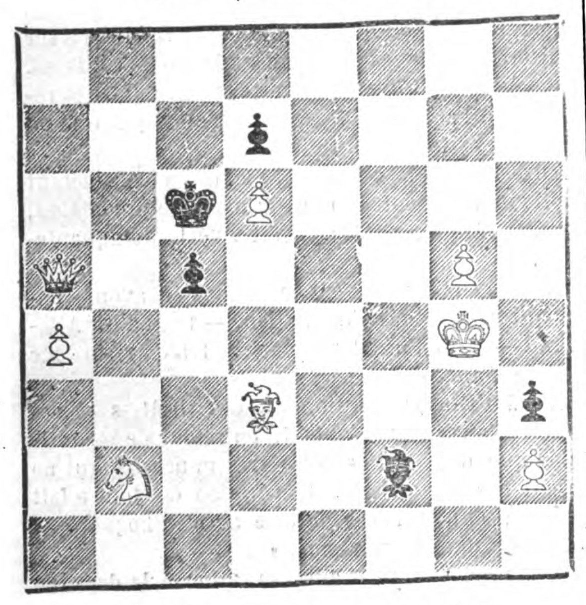
Mais le roi de Prusse et...... un autre s'étant querellés...... (Vous savez le reste !)

ALBERT DE LASALLE.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 358

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 356.

1. C 2 FD — 1. T pr. C
2. T 2 D, échec — 2. T pr. T (1) (2)
3. D 5 C, échec et mat

(1)

2. F 6 D
3. D 4 R, échec et mat.

(2)

2. R 5 F
3. T 4 D, échec et mat.

(A)

1. F pr. P
2. D 5 C, échec — 2. F couvre
3. C, échec et mat.

P. JOURNOUD.

ALMANACH DES ASSIÉGÉS

POUR L'ANNÉE 1871

Parmi les gros mécomptes de cette année, il faut signaler ceux qui ont affligé les faiseurs d'almanachs. .

Dans le but d'arriver premier, chacun faisait imprimer son petit livre bien à l'avance. Le mois d'août 1870 n'était pas entamé que les plus malins avaient déjà tout bâclé pour l'an 1871.

L'almanach dont nous annonçons aujourd'hui l'apparition n'a rien de commun avec ces trop tôt venus. Eclos le dernier, il paraîtra cependant et premier, pour donner raison une fois de plus à l'Evangile.

Son titre, — *Almanach des assiégés*, — dit assez qu'il serre l'actualité de près.

Ses nombreuses illustrations n'ont rien de commun aves les clichés vénérables que vous connaissez trop.

Ses articles rentrent dans le même ordre d'idées. Ils font rigoureusement honneur à leur titre. C'est de Paris assiégé qu'ils nous parlent et non d'autat chose. On y envisage le Paris moral et raisonneur avec ses alarmistes et ses optimistes de toute nuance, comme le Paris matériel avec ses nécessités alimentaires, dont l'importance ne saurait être méconnue.

Un petit dictionnaire de cuisine, — où vous chercheriez en vain les mots *poule, poisson, beurre et œufs*, — vous enseigne la manière de faire quelque chose avec rien. S'il n'y est pas question de veau, le chat et le chien y figurent, et je crois que le rat même n'y a pas été négligé.

Nous ne parlons point du chapitre qui traite de la poste par ballon, par pigeons et par photographie; il fournit encore la matière des vignettes les plus intéressantes et les plus instructives.

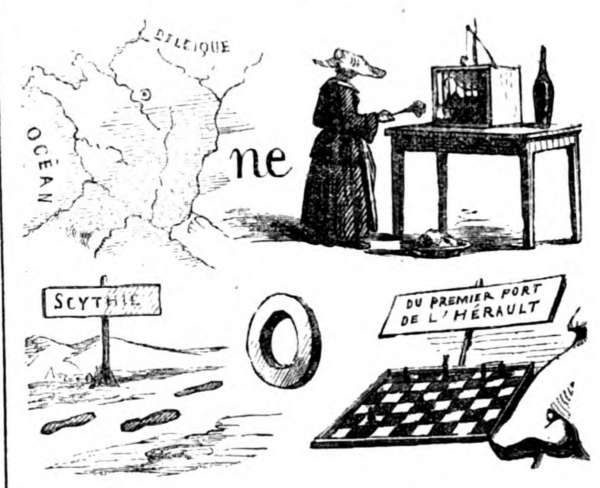
Il n'est pas jusqu'au prix (trente centimes) qui ne soit aussi un prix de siége. Par un temps où la nourriture du corps se fait si chère, il est bon que la nourriture de l'esprit soit presque pour rien.

Prix : **30** centimes.

En vente au bureau du *Petit Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris, — et chez tous les libraires.



RÉBUS



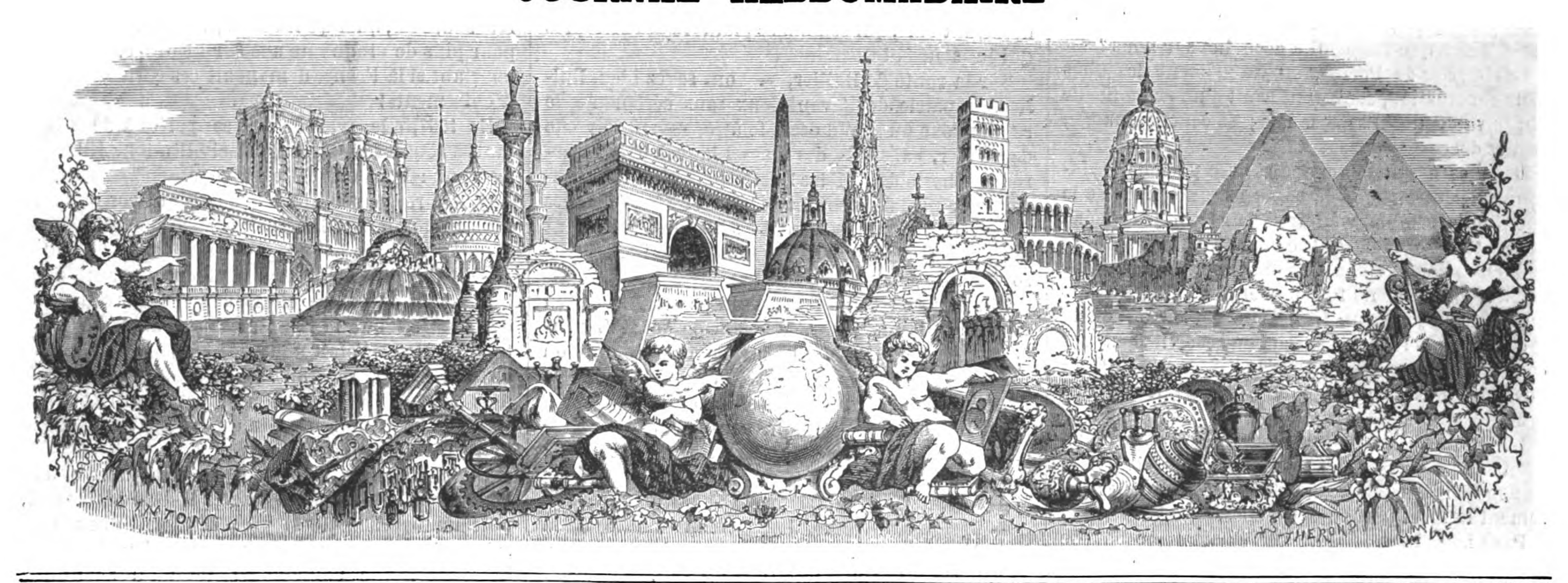
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le système des nationalités a perdu Napoléon III.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

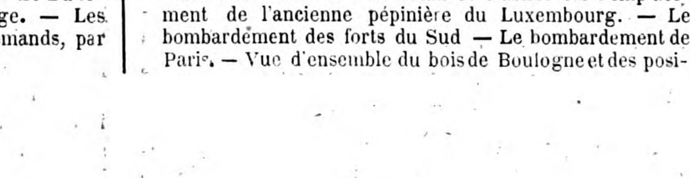
15e Année. N° 718 — 14 Janvier 1871.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration à M. [illegible]

SOMMAIRE



LE GÉNÉRAL CHANZY

Le général en chef de l'armée de la Loire n'est pas né « un héros, » comme l'appellent déjà les journaux anglais. Les choses de la guerre, il les a apprises tout enfant de son père, qui se trouvait être un ancien capitaine de cuirassiers, licencié en 1815. Il a étudié les principes militaires à l'école de Saint-Cyr, où il est entré en 1841.

Chanzy n'est pas un de ces officiers aussi légers qu'incapables, avec lesquels un général en chef, fût-il empereur, *ne saura jamais un mot des mouvements de l'ennemi*. Comme de tels hommes, il n'a pas laissé s'énerver sa jeunesse dans les hébétements de la vie de caserne. Il a cherché à mettre à profit les loisirs des campements, des bivouacs et ceux que pouvaient lui faire l'administration des bureaux arabes et le secrétariat du gouverneur de l'Algérie.

Il a étudié la guerre, en Syrie, sous d'Hautpoul; sous Pélissier, en Afrique. Il a voulu comprendre ce qu'il voyait. Il a peiné, il a travaillé à développer l'intelligence et le bon sens dont il était heureusement doué. A force de peine, de travail et d'application, Chanzy en est arrivé à raisonner la manœuvre qui consiste à déjouer les mouvements tournants de Frédéric-Charles aussi clairement qu'il prédisait, lors de son dernier voyage à Paris, au commencement de la guerre, les défaites de l'armée impériale.



LE GÉNÉRAL CHANZY, général en chef de l'armée de la Loire. (Phot. Bertaut.)

Ce qui fait la supériorité du général Chanzy, c'est son instruction, instruction qui le fait l'égal des généraux prussiens. Ce qui fait ses succès, c'est qu'il sait combattre l'artillerie allemande avec notre nouvelle artillerie, tout en utilisant la supériorité de notre impétuosité nationale sur le flegme germanique.

En voyant le général Chanzy à l'œuvre, Frédéric-Charles a compris qu'il n'avait plus devant lui *une armée de lions commandée par des ânes*. En face du général ardennais, le prince prussien a reconnu que quand il le voudrait, Chanzy, lui aussi, pourrait publier une brochure ayant pour titre : *L'art de combattre les Prussiens.*

Au physique, le général Chanzy porte juvénilement ses quarante-sept ans. On ne lui en donnerait pas plus de quarante.

Il est de haute taille. Sa physionomie est sympathique. La vivacité et l'éclat de ses yeux, ainsi que la courbure accentuée du nez, dénotent une intelligence réfléchie servie par une volonté peu commune.

Sa bouche fine, abritée sous une longue moustache blonde et soyeuse comme les cheveux, tempère ce qu'il pourrait y avoir de dur dans l'ensemble du visage.

Nature énergique, calme, sérieuse, droite surtout, le général Chanzy a pris pour devise : « Bien servir. »

La France compte sur lui.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DE PARIS

De quoi parler, si ce n'est de ce bombardement *féroce que l'ennemi a déchaîné sur nous?*

Le courrier de Paris a en ce moment des obus pour ponctuation, et c'est au bruit d'une canonnade impitoyable que Paris se lève, se couche, mange, boit et dort.

Dans les premiers moments, avec plus de fanfaronnade peut-être que de bon sens, une partie de la population sembla vouloir se faire un jeu puéril des épreuves terribles qui venaient s'ajouter à toutes celles que nous avions déjà traversées. Mais ce ne pouvait être et ce ne fut en effet que l'affaire d'une ou de deux journées. La gravité des circonstances se chargeait de rappeler chacun au recueillement qui convient, et par cela même, l'attitude générale est devenue plus imposante et plus digne de respect.

L'histoire dira un jour avec quelle résignation véritablement héroïque, femmes, enfants, vieillards, ont supporté ces ouragans de fer, ces trombes qui sèment la mort tout autour d'elles.

Pas une minute de défaillance. Pas une bouche qui ait osé murmurer seulement le mot de capitulation.

C'est vraiment un Protée que ce Paris qui se transforme avec les événements, qui passe du grotesque au sublime, de l'égoïsme au dévouement, de la cupidité à l'abnégation, avec une incroyable rapidité.

La nuit dernière, à minuit, je parcourais les rues désertes.

Mentalement je me rappelais ce qu'elles étaient à pareille date il y a un an.

L'ère des soirées et des bals masqués avait commencé. Partout des passants se rendant à quelque fête. Devant les portes des hôtels élégants, de longues files de voitures dont les cochers devisaient joyeusement, tandis qu'à travers les vitres ruisselantes de lumière arrivaient les bouffées d'une valse entraînante qui faisait tourbillonner les couples qu'on voyait passer rapides derrière les rideaux frissonnants.

Plus loin, les lanternes engageantes du restaurant nocturne. Par l'escalier devant lequel stationnait le *chasseur*, s'engouffraient incessamment les nouveaux arrivants.

— Garçon, un cabinet!

— Garçon, des truffes!

— Garçon, du champagne!

— Garçon... garçon... garçon...

Et le cliquetis des fourchettes se mêlait au cliquetis des joyeux propos; et les détonations des bouteilles allaient frapper le plafond; et l'on trinquait du rire, en même temps que l'on trinquait du verre.

Puis, tout le long des trottoirs, c'étaient d'interminables théories de masques de seconde catégorie se rendant à la guinguette prochaine. Le mousquetaire d'occasion cachait son pourpoint sous son paletot, tandis que la pierrette emmaillottée dans un tartan choisissait les pavés pour ne pas crotter ses souliers de satin blanc prudemment enfouis dans une paire de caoutchouc.

On se rencontrait par instants, et ce choc des noctambules de carnaval battait le briquet de la gaieté.

— Ohé! les autres!

— Tiens, c'est Lambert!

— Madame va au bal des Tuileries?

— Merci, je ne vois que de la bonne compagnie!

Bref, tout le répertoire de Gavarni vivant, chantant, grouillant.

Voilà ce qu'on voyait, voilà ce qu'on entendait autrefois à pareille époque en ce mois de janvier qui donnait le branle à tous les plaisirs d'hiver, avec éclairage *a giorno*.

Voici maintenant ce qu'on voyait et entendait la nuit dernière dans ce même quartier latin, rendez-vous des insouciances passées.

Pas une lumière aux fenêtres. Tous les volets hermétiquement clos, toutes les portes fermées soigneusement.

De distance en distance, seulement quelques rares groupes de trois personnes... des gardiens de Paris guettant les incendies à venir.

Les restaurants? c'est à peine si, dans le jour, ils peuvent nourrir leur clientèle.

En fait de musique, les âpres sifflements des obus déchirant l'air, qui semble se plaindre des blessures qui lui sont faites.

Sur la route de Bullier, — vous savez bien, Bullier, la patrie de l'avant-deux sans cérémonie, le rendez-vous du grand écart folâtre, — sur la route de Bullier, j'aperçois des masses blanchâtres bizarrement bariolées. Hélas! cette fois, c'est le carnaval du deuil et de la souffrance. Des blessés, échappés des ambulances qu'éventrent les bombes, cheminent drapés dans des couvertures sous lesquelles ils frissonnent en geignant.

Plus loin, c'est une famille qui passe. Au milieu de la nuit, la maison a été fendue en deux. Les enfants ont été blessés. On les emporte comme on peut. La mère sanglote derrière, le père ferme la marche, portant un matelas sur son dos.

Au lieu des *ohé!* d'antan, ce sont quelques chuchotements échangés à voix basse entre victimes :

— D'où venez-vous?

— J'habite le quatorzième.

— Moi le cinquième. J'ai passé la moitié de la nuit dans ma cave, mais, ma foi, je n'y tiens plus. Je vais demander l'hospitalité à un ami.

— Les infâmes!

— Oh! oui, c'est horrible, n'est-ce pas, monsieur, de tuer les enfants dans les bras de leur mère? Mais c'est égal, nous ne leur céderons pas, n'est-ce pas...

Et l'on se hâte de tirer chacun de son côté, car une nouvelle explosion vient, sinistre avertissement, d'inviter à quitter la place.

Qu'en pensez-vous? Le contraste est-il assez saisissant, l'antithèse assez effroyable?

Eh bien, n'importe, Paris accepte tout cela, Paris brave tout cela, Paris défie tout cela. C'est admirable tout de même, cette ville de rires qui, sans broncher, s'accoutume à devenir une ville de larmes et de sang.

Aux femmes surtout, l'honneur de cette victoire morale. Si elles avaient faibli, notre défaillance eût suivi la leur. Au contraire, elles nous ont donné l'exemple de la fermeté. Nous n'avons pas eu à les rassurer, nous avons plutôt été réconfortés par elles.

J'en sais une qui a dit un mot charmant de cœur et de sensibilité profonde.

Elle habite un des quartier les plus exposés aux rages de l'ennemi. Et comme un ami lui demandait si elle avait eu peur :

— Oh! pas du tout hier. *J'ai passé la journée toute seule* à la maison.

La veille, en effet, le mari avait conduit les enfants chez leur grand'mère.

Qu'en pensent les psychologistes allemands? Conviendront-ils cette fois que ceux qui sont frappés ne sont pas inférieurs à ceux qui frappent, et que les victimes valent bien les bourreaux?

On ne tarirait pas sur ce sujet si l'on voulait l'épuiser.

On nous a raconté des détails épouvantables.

Au Val-de-Grâce, le fils de M. Jules Simon, qui remplit les fonctions d'aide-major, achève de panser un blessé.

— Allons, tout va bien, demain vous sortirez.

Sur quoi il s'éloigne de deux pas. Au même moment un obus s'abat sur la salle et tue ce pauvre guéri, dont le bras est emporté avec l'obus à travers la cloison de deux étages.

Dans un pensionnat, plusieurs enfants sont atteints à la fois par un seul projectile. La tête de l'un d'eux franchit quatre lits du dortoir et va, sanglante, s'abattre sur un oreiller vide.

Les chers petits, réveillés dans leur sommeil, pleuraient toutes leurs larmes. L'un d'eux surtout, à travers ses sanglots, ne cessait de répéter :

— Oh! les méchants! oh! les méchants!

Prenez garde! cette méchanceté, messieurs les Prussiens, sera chèrement expiée un jour. Cette semence de carnage que vous jetez sur le sol fera lever une moisson tôt ou tard.

Jusqu'à ce qu'ils soient grands, tant qu'on verra passer dans les rues ces petits mutilés, les pères grinceront des dents et serreront les poings.

Puis, plus tard, quand les enfants d'aujourd'hui seront devenus des hommes à leur tour, ils se souviendront, je vous en réponds. Et les obus de 1871 feront fructifier des haines implacables. Ce que vous faites là, c'est, quoi qu'il arrive, la guerre déchaînée pour plus de cinquante ans sur l'Europe. Dieu sait pourtant si la France demandait ces carnages et ces déchirements!

En 1867, elle avait ouvert ses portes à deux battants à tous les envoyés de la civilisation. Elle leur avait dit : Vous êtes ici chez vous.

Que la responsabilité des colères qui vont s'accumuler retombe sur la tête des provocateurs!

Ce qui est particulièrement navrant dans les circonstances actuelles, c'est ce morcellement des familles qui fait naître tant d'angoisses mutuelles. Hier, c'était nous qui tremblions pour les absents aimés, espérant vainement quelque message de province. A présent, c'est la province qui va trembler pour tous ceux qu'elle sent ici sous la grêle de mitraille de M. de Bismark.

Paris bombardé! Combien de sollicitudes et d'alarmes ces seuls mots vont porter là-bas! Mais aussi, puisque psychologie il y a, comment nos adversaires n'ont-ils pas pensé, eux, les calculateurs par excellence, que l'annonce seule d'un acte aussi monstrueux allait décupler les forces des amis et des parents qui combattent loin de nous, mais pour nous?

Paris bombardé! je ne sais si je m'abuse, mais cela équivaut à cent mille hommes de plus jetés sur le prince Charles.

Tenez, je me rappelle et vous vous rappelez comme moi une scène véritablement admirable de cette étrange pièce de Barrière qui s'intitulait *les Parisiens*. Barrière avait introduit dans son drame un personnage de poltron qui, la veille d'un duel motivé par je ne sais plus quelle querelle futile, passait par toutes les transes de la panique. Mais soudain un ami venait lui apprendre que l'homme avec qui il allait croiser le fer avait insulté publiquement sa mère. Et alors, le jeune homme timoré de tout à l'heure se changeait en un lion de courage qui appelait avec ardeur de tous ses vœux cette heure du combat qu'il voyait naguère venir avec tant d'effarement.

Il y a quelque chose de la scène de Barrière dans ce qui va se passer en France; non pas que les vaillantes recrues qui marchent avec Chanzy ou avec Faidherbe aient besoin, elles, que leur courage soit stimulé. Elles sont pleines de bon vouloir et de dévouement, elles l'ont prouvé déjà héroïquement. Mais, enfin, ce ne sont pas de vieilles troupes aguerries.

Or, le bombardement de Paris, si je ne m'abuse, vaudra pour elles dix ans de campagne. Elles ne marcheront plus à la bataille, elles y voleront, croyant entendre dans le lointain le sourd écho du canon qui tue les enfants sans défense et les mères qui veillent près d'un berceau.

Comment aussi ne pas reporter sa pensée, aux bruits de ces sinistres grondements, vers celui qui a déchaîné sur notre pays ces misères et ces ruines?

Justement, comme pour rendre plus lourde encore l'écrasante responsabilité qui pèsera sur cet homme dans l'histoire, on a publié cette semaine de nombreux rapports attestant qu'il avait été dix fois prévenu de la folie qu'il commettrait en provoquant la Prusse.

Dix fois on lui a répété sur tous les tons que ce serait une lutte pour laquelle il n'était pas prêt.

Hier encore, on nous racontait un mot historique prononcé par Bonaparte aux dernières réceptions de Compiègne.

Un général étranger qui faisait partie d'une des séries d'invités causait avec lui des éventualités militaires, et précisément fournissait sur l'organisation de l'armée prussienne des détails circonstanciés et redoutables.

Bonaparte, alors, assez sèchement l'interrompit, et d'un ton d'impatience contenue :

— Général, on ne fait pas seulement la guerre

avec des hommes, on fait la guerre avec sa chance!...

Superstition et incapacité, voilà le bel attelage qui remorquait le char de l'Etat. Qu'on s'étonne ensuite que ce char-là se soit embourbé.

~~~ Sans compter que les flatteurs ne cessaient par leurs flagorneries odieuses d'accroître cette confiance aveugle que toute nullité a généralement en soi.

Sous ce rapport, la dernière livraison des *Papiers des Tuileries* fournit vraiment un modèle du genre.

C'est cette lettre écrite par un employé de l'administration des Beaux-Arts, et qui commençait par ces lignes :

« Mon cher Conneau,

« On place dans le tombeau de l'empereur, à l'entrée de la crypte, deux bas-reliefs représentant le prince de Joinville à Sainte-Hélène et Louis-Philippe recevant les restes de l'empereur. Je trouve cela inconvenant. Je viens d'en causer avec Romieu, qui est de mon avis... »

Supprimer l'histoire au nom de l'adulation, voilà la besogne que se proposait l'entourage du vaincu de Sedan. Laisser croire que le bonapartisme pouvait devoir quelque chose à l'orléanisme! fi donc! Un peu plus, on aurait trouvé quelque historien pour raconter que le squelette de Napoléon Ier était revenu tout seul de Sainte-Hélène.

Le plus beau de l'affaire, c'est feu Romieu trouvant *inconvenant*, lui aussi, qu'on osât évoquer le souvenir de ce Louis-Philippe dont il avait été le servile préfet.

Peuples! peuples! si vous ne vous instruisez pas, ce ne sera certes pas faute d'avoir reçu des leçons.

~~~ A propos de leçons, il en est une dont Gambetta a profité. Il a compris qu'à tâche nouvelle il fallait des hommes nouveaux, et voilà pourquoi les derniers bulletins de victoire qui nous sont arrivés ont mis en lumière des inconnus de la veille.

Parmi ces inconnus glorieux se place en première ligne le général Cremer, naguère encore simple capitaine d'état-major. Nous avons eu la bonne fortune de le connaître avant l'heure où il devait se révéler, et où il nous avait été permis d'apprécier tout ce qu'il y avait de perspicacité intelligente, d'initiative hardie, d'observations philosophiques et d'énergie active dans ce jeune officier svelte, mince et frêle.

Le général Cremer, qui n'a pas la quarantaine, était de ceux à qui il ne manquait qu'une occasion pour se produire. Et ces occasions-là ne venaient pas sous le second empire; on y gardait toutes les faveurs pour les favoris d'antichambre.

D'où l'impatience profonde qui s'était emparée de lui.

Quand on causait avec lui quelques instants, on était aussitôt frappé des facultés qui s'étiolaient, faute d'action, dans ce cerveau exceptionnellement bien organisé! Il fallait des dérivatifs à cette activité qui restait stérile dans la vie de garnison. Le capitaine Cremer maniait tantôt la plume et tantôt le pinceau. Ses tableaux, sans être des chefs-d'œuvre, ne sont pas dépourvus de mérite. Quant à son style, une heureuse fortune me permet de vous en faire juger; car j'ai pu glaner çà et là dans un manuscrit autographe que le capitaine Cremer consacra au récit de l'expédition du Mexique, à laquelle il prit part.

Le livre devait paraître sans signature. La publication en fut ajournée, puis les événements se précipitèrent, et..., vous savez le reste. Rien de plus curieux que ces pages railleuses, ou sévères, philosophiques ou émues, qui sont restées en manuscrit.

Tous les abus dont l'expédition du Mexique offrit une véritable collection et à laquelle il prit part sont passés en revue.

Nous voulons profiter d'une occasion si tentante pour faire connaître par quelques extraits celui qui combat en ce moment pour la délivrance de notre chère patrie.

Et d'abord constatons que, forcé par les règlements militaires à ne pas signer son œuvre, l'auteur avait pris le soin de la terminer par cette loyale déclaration : « J'ai dû heurter dans ce livre bien des personnalités, mais j'ai la conviction de n'avoir jamais dit que la vérité. Aussi mon anonymat cessera-t-il pour quiconque le demandera, y étant personnellement intéressé. »

~~~ Cela dit, voulez-vous que nous commencions par un fragment qu'on dirait en vérité, tant ce hasard est curieux, avoir été écrit en vue des événements actuels?

Le capitaine Cremer y parle de la torpeur dans laquelle tombent certains généraux et du besoin d'infuser sans cesse un sang jeune dans les veines de notre armée, et voici ce qu'il écrivait à ce propos, lui qui devait trois ans plus tard devenir général d'un bond :

« Avez-vous remarqué combien, quand ils sont devenus vieux et que, parvenus à une grande situation, ils n'ont plus rien à espérer, les hommes se cramponnent avec rage aux restes d'une vie que dans leur jeunesse ils exposaient si volontiers, alors que cependant elle leur offrait bonheur et plaisirs?

« Les rhumatismes auraient-ils des charmes cachés? Devient-on donc forcément égoïste lorsqu'on cesse d'être ambitieux?

« Ce vice se trouve d'ailleurs un peu à tous les degrés de la hiérarchie militaire, chez les gens d'un certain âge qui ont, comme on dit, conquis leur bâton de maréchal. Que de fois n'ai-je pas entendu un de ceux-là s'écrier : J'ai assez fait autrefois! s'il y avait encore une campagne je saurais bien m'arranger pour ne pas partir, car je n'aurais plus rien à y gagner.

« Croyez-vous donc, messieurs, que les services que vous avez pu rendre vous donnent le droit de refuser les services que l'on peut vous demander encore? Place aux jeunes alors! Et j'appelle jeunes, dans l'armée, tous ceux qui vont de l'avant. Il y a tel capitaine de cinquante ans qui est jeune; j'ai vu, au contraire, des vieillards parmi les sous-lieutenants à peine sortis de Saint-Cyr. La carrière militaire fournit, elle aussi, son contingent de petits-crevés. »

~~~ Le croquis est réussi, n'est-ce pas?

Passons à un autre portrait, celui de l'état-major :

« C'était dans le Nord, une colonne en route avait trouvé de la farine, et comme depuis longtemps on ne mangeait que du biscuit, on s'apprêta à faire du pain. Arrivés à l'hacienda où l'on devait passer la nuit, les ouvriers boulangers montent les fours de campagne et se mettent en devoir de pétrir, quand arrive le colonel B..., très-pressé, comme toujours; mais soudain il s'arrête extasié; il tire un carnet de sa poche et écrit : « Dans les fermes du Nord du Mexique, il existe des fours en tôle qui se démontent avec la plus grande facilité; leur fabrication ingénieuse permettrait, au besoin, de les transporter et de les utiliser en tous endroits. Il semble que cette invention pourrait être avantageusement utilisée dans l'armée. »

« On eut beaucoup de peine à le convaincre qu'il avait devant les yeux des ustensiles que lui-même traînait à la remorque depuis près d'un mois.

« Ainsi, voilà un officier supérieur, un chef d'état-major, qui ignorait que l'armée possède depuis des années des fours mobiles de campagne, et qui ne sait pas quelles sont les ressources dont dispose une colonne qui lui est confiée, ni quel est le chargement du convoi qu'il traîne avec lui. Il est juste de dire que dans l'état-major on avance surtout par la topographie et la bureaucratie, et quand un homme a usé un nombre respectable de fonds de culotte et de ronds de cuir en faisant des hachures à la section topographique du dépôt de la guerre ou en remplissant des imprimés à la division de Clermont-Ferrand, quand il a complétement perdu l'habitude du cheval et qu'il a pris du ventre, on l'improvise guerrier et on l'envoie, sur ses vieux jours, faire le métier le plus délicat et le plus difficile de l'art militaire.

« Il y a cependant des officiers d'état-major qui font la guerre; oui, mais ceux-là sont trop soldats et ne deviennent jamais chefs d'état-major, ou bien rarement. Le clan des topographes est puissant, et il jette l'anathème sur tout ce qui préfère un sabre à un grattoir. »

~~~ Au tour de l'Intendance, maintenant :

L'Intendance était largement représentée à Mexico, comme de raison. Ces messieurs ne courent guère les champs, on les trouve toujours là où il y a bonne table, bon gîte et le reste. Je ne leur en voudrais pas pour cela, mais malheureusement pour nous, plus ils deviennent gras, plus ils s'acharnent à vouloir faire maigrir les autres.

« C'est dans l'intérêt du gouvernement, me direz-vous. Mais alors comment se fait-il que ces gens si zélés tout à l'heure s'amusent en tant d'occasions plus importantes à gaspiller les deniers de l'Etat avec tant d'indifférence?

« Etait-ce aussi dans l'intérêt de l'Etat qu'ils prenaient dans leurs magasins de France des blés avariés (par leur faute) pour les faire transporter à la Vera-Cruz (afin qu'ils fussent censés avariés pendant la traversée)? Ces mêmes blés furent transportés à dos de mulet jusqu'à Puébla où l'on dut les jeter au fumier; or le transport jusqu'à Puébla coûtait plus cher que le blé de très-bonne qualité pris sur place.

« En passant, je veux signaler encore une inconséquence de notre administration militaire.

« Ce sera la dernière; ce n'est pas que je n'en connaisse d'autres, mais cela m'entraînerait à faire un nouveau livre plus gros que celui-ci.

« L'intendant passe un marché avec un Robert-Macaire quelconque; supposons que ce soit pour une fourniture de fourrage, afin de fixer les idées. Robert-Macaire fait des achats, et l'intendant (*qui a passé le marché*) autorise l'entrée en magasin des marchandises plus ou moins conformes aux modèles et échantillons.

« Quelque temps après, un corps, ou partie prenante comme on dit en administration, vient pour toucher des fourrages. On lui offre quelque chose qui ressemble vaguement à de la poussière ou à du fumier. L'officier de service refuse la distribution. De là on nomme une commission composée de gens compétents, un vétérinaire, un officier supérieur de cavalerie etc.... (D'ailleurs, les meilleurs juges là dedans sont généralement les chevaux, qui refusent de manger ce qu'on leur sert sous le nom de fourrages). Bref, cette commission, d'accord avec les chevaux, déclare que ce fourrage n'en est pas et qu'il est tout au plus bon à faire de la litière.

« Vous croyez la question décidée?

« Pas du tout. Arrive l'intendant (*Deus ex machinâ*), *le même qui a passé le marché et qui a ensuite admis les denrées en magasin*, qui, juge suprême et *sans appel*, décrète l'excellence du fourrage et force le corps à le recevoir.

« L'Intendance est comme la femme de César, elle ne devrait pas pouvoir être soupçonnée!... »

~~~ Je me suis laissé entraîner à citer; mais, je n'ai pas à le répéter, les sujets ainsi traités n'ont-ils pas une brûlante actualité?

Et puis, n'était-ce pas le meilleur moyen de nous faire faire connaissance avec le général Cremer?

Il est en train de prouver que si la critique est aisée, il sait vaincre les difficultés de l'art; — sans compter les Prussiens, dont il vient aussi à bout.

Vous ne vous plaindrez donc pas, j'en suis sûr, de la connaissance que je vous ai fait faire.

Et en terminant, je veux placer sous le patronage de nos lecteurs et de nos lectrices l'œuvre fondée par le Comité de prévoyance pour fournir de chauds vêtements à nos soldats.

Toutes les offrandes en argent et en nature sont reçues au siége de la Société, 192, rue de Rivoli.

Au coin de votre feu où ce courrier ira vous trouver, pensez à ces vaillants qui grelottent sans chaussettes, sans gants, presque sans chemises, sous la bise stridente.

Pensez à ce qu'ils souffrent, aussi à ce qu'ils valent.

Il faut ménager leurs vies précieuses.

Donnez donc! donnez!

C'est à la fois du dévouement et de l'économie, humainement parlant.

PIERRE VÉRON.



Les malades des ambulances annexes du Luxembourg sont transportés au Val-de-Grâce par les habitants du quartier, la première nuit du bombardement.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Le Moment psychologique du Bombardement. — Le mot restera. Il est typique. Il caractérise en termes ineffaçables ce caporalisme prussien fardé de science et d'hypocrisie sous lequel l'Allemagne cache ses appétits de vengeance grossière et de rapacité haineuse.

Pour les simples et les ignorants, pour la plèbe des soldats et des paysans, la Prusse avait déjà trouvé le mot de circonstance : « Guillaume était *l'Envoyé de Dieu.* »

Il s'agissait pour l'Allemagne de faire œuvre pie devant le Seigneur, « de renverser le Moloch de duperie et de mensonge. »

Ce langage de métaphysique judaïque ne déplaisait pas aux Hohenzollern, qui sentent fermenter dans leur tempérament le sauvage sang des Germains, et qui, s'ils décrètent dans leur politique l'extermination de la France, ne sont pas fâchés d'entendre leurs pasteurs en chaire puiser dans la Bible, et y

LE BOMBARDEMENT DE PARIS. — Vue d'ensemble des ambulances établies sur l'emplacement de l'ancienne pépinière du Luxembourg, et évacuées la nuit du 5 janvier.



1. Route d'Orléans. 2. Batterie prussienne. 3. Bagneux. 4. Fontenay-aux-Roses. 5. Batterie prussienne. 6. Châtillon. 7. Fort de Montrouge.



1. Fort d'Issy. 2. Batterie du cimetière d'Issy. 3. Bastion du parc de l'Épine. 4. Château de Meudon. 5. Batterie prussienne. 6. Parc de l'Épine. 7. Le Val Fleury et les Moulineaux. 8. Plaine d'Issy, la Seine (petit bras).

LE BOMBARDEMENT DES FORTS DU SUD. — Vue d'ensemble des positions ennemies. — (D'après nature de M. Sellier.)

1. Châtillon. 2. Fort de Vanves. 3. Plateau de Châtillon. 4. Batteries prussiennes. 5. Clamart. 6. Batterie française, gare de Clamart. 7. Fort d'Issy. 8. Vanves. 9. Chemin de fer de Versailles, rive gauche.

LE BOMBARDEMENT DE PARIS. — Ensemble des positions ennemies de Châtillon à Meudon, vues des remparts. — (Dessins d'après nature de M. Sellier.)

découvrir de bonnes raisons pour excuser la guerre de barbares qu'ils mènent si rondement en France.

Le mystique Guillaume n'est pas fâché de remonter aux Hébreux et de s'entendre comparer à Samson, le terrible manieur de mâchoire d'âne. Il a un peuple de sauvages à mener.

Grattez le Badois, le Wurtembergeois, le Bavarois, le Saxon, le Prussien surtout, vous trouvez les barbares du moyen âge, les Vandales, les Huns.

Ce sont toujours les mêmes peuples de proie, conduits à la curée par un Envoyé de Teutatès, leur dieu sanglant.

Guillaume Ier et Attila, c'est tout un. A treize siècles de distance, c'est la même incarnation. Devant l'histoire, ils ont l'un et l'autre les mêmes droits à porter le titre de : « Fléau de Dieu. »

Villes détruites, villages en cendres, campagnes ravagées, peuples noyés dans le sang, voilà le bilan de leur gloire à tous deux. Ces monstres couronnés se disent Envoyés du Très-Haut, et la civilisation épouvantée tremble devant eux.

Comme autrefois Attila, Alaric, Genséric et Totila, Guillaume de Prusse trouve aujourd'hui des prêtres qui excusent, motivent, approuvent, sanctifient même ses barbaries sanglantes. Du haut des chaires allemandes, les bénédictions sacerdotales l'accompagnent sur le champ de bataille, au milieu des tueries. Ses docteurs en théologie proclament « qu'une race supérieure, comme la race allemande, a le droit de détruire et de remplacer une race inférieure, la race gallo-romane. » Et le peuple écoute ces prédicateurs piétistes, et il croit que Guillaume est l'Envoyé de Dieu.

Mais il est en Allemagne une race de savants et de philosophes, matérialistes et athées, qui ne se laisseraient pas prendre à ces déclamations bibliques. Les dissecteurs de l'Ancien et du Nouveau Testament, de Dieu lui-même, les Bauer, les Daub, les de Wette, les Lengerke, les Bolhen, les de Watke, les Strauss, les Feuerbach et leurs disciples, tous ces théologiens, en un mot, qui se croient obligés, chacun pour sa part, de jeter dans le gouffre une feuille des Écritures, auraient difficilement accepté la mission divine de ce *non-moi piétiste* incarné dans la personne du roi Guillaume.

A cette révélation biblique et posthume, l'ombre d'Henri Heine doit avoir répondu par un éclat de rire homérique.

Les savants allemands, innombrable armée de termites, qui ont pris possession du vieux bâtiment de la nature, le sciant dans tous les sens, le rongeant, le dissolvant, le brûlant de leurs acides jusqu'à ce qu'en entier il ait passé dans des millions de petits estomacs, qui l'analysent, le digèrent et l'indigèrent, les savants auraient réclamé la démonstration analytique de cette transsubstantiation biblique. Ils auraient voulu la manipuler, la soumettre à leurs réactifs, la faire passer par leurs creusets et sous leur cloche pneumatique.

De la divine mission du roi Guillaume, il ne serait rien resté de palpable. Physiciens, chimistes et naturalistes n'auraient pas reconnu leur Élu dans le chef des Hohenzollern.

Pour ces incrédules, pour ces analystes, il fallait trouver un autre langage, un jargon plus approprié, plus scientifique.

M. de Bismark avait déjà trouvé une bien jolie formule, en proclamant, aux applaudissements de l'Allemagne matérialiste, son fameux axiome : « La force prime le droit. »

Philosophes nihilistes et professeurs naturalistes comprirent du premier coup toutes les déductions que l'Allemagne pouvait tirer de ce principe politique. C'était leur parler leur langue, aussi le mot eut-il grand succès dans le monde savant. Il s'accordait d'ailleurs si bien avec le caractère national!

Le vieux germanisme avait retrouvé un article de son catéchisme barbare. L'Allemagne l'a adopté.

Son sentimentalisme hypocrite vient de s'enrichir d'un nouvel aphorisme. C'est un écrivassier de la *Gazette de Silésie* qui a trouvé cette monstruosité. Il ne l'a pas signée de son nom, mais sa trouvaille doit le mener forcément à l'immortalité:

Le *Moment Psychologique du Bombardement de Paris est arrivé.*

L'érudition de la pédantesque Allemagne a trouvé là sa nouvelle formule pour dire que la population de Paris, affaiblie par le jeûne et une captivité de quatre longs mois, en est arrivée au point attendu où les canons Krupp n'ont plus qu'à donner le coup de grâce, qu'à forcer la capitulation.

Le diagnostic psychologique porté par le rédacteur de la *Gazette de Silésie* a été signifié à M. de Moltke, qui s'est chargé d'ausculter Paris.

Il paraît que l'auscultation s'est accordée avec le diagnostic, car quelques jours après commençait le bombardement de la grande ville.

Bombardement de Paris. — Bagneux, Clamart, Châtillon, Meudon. — Après l'évacuation du plateau d'Avron, amenée par la canonnade insoutenable des batteries du Raincy, de Gagny, de Noisy-le-Grand et de Chelles, les Prussiens dirigèrent leurs feux sur les forts de l'Est. Le fort de Nogent à lui seul recevait, dans la journée du 4 janvier, plus de 1,200 obus. Le fort de Rosny était bombardé avec le même acharnement, et le village de Montreuil recevait une grêle de projectiles qui forçait ses paisibles habitants à rentrer dans Paris.

Le 5 commençait le bombardement des forts du Sud. Une batterie établie sur la crête du plateau de Châtillon, un peu en arrière de notre redoute abandonnée, tirait contre le fort de Vanves. Les pièces de cette batterie croisaient leurs feux avec ceux d'autres batteries très-puissantes construites à la droite du château de Meudon. Elles envoyaient leurs obus sur le fort d'Issy et la redoute des Moulineaux. Le fort de Montrouge était battu par la batterie de Fontenay-aux-Roses situé en arrière de Bagneux.

Nos redoutes du Moulin-Saquet et des Hautes-Bruyères recevaient les projectiles prussiens de Chevilly et de Thiais.

Les positions de l'artillerie allemande prises sur les plateaux de Châtillon, de Clamart, de Meudon, dominent Paris comme les nôtres, à Montmartre et aux buttes Chaumont, dominent les plaines de Saint-Denis et des Vertus. On tient sous son regard et sous le feu de ses canons Paris, ses forts et ses remparts. On voit, comme si on y était, le fort de Vanves et les bastions de l'enceinte. Sur l'échiquier formé par les rues de la capitale, on n'a qu'à choisir le monument qui doit vous servir de point de mire.

Jusqu'à présent le fort de Vanves est celui qui a le plus souffert du bombardement. Dès les premiers jours ses casemates ont été ébranlées. Un magasin à vin a été effondré, les tonneaux ont été défoncés par la mitraille.

Ce brave fort, pris un peu en écharpe par les batteries prussiennes, répond vigoureusement à l'attaque.

La canonnade, commencée sur les sept heures du matin, se ralentit vers les onze heures, mais reprend de plus belle à midi. Le fort de Montrouge se met cette fois de la partie, et, sous un soleil éclatant sur la neige, la tempête de fer et de feu fait rage.

A une heure, la première bombe prussienne éclate sur Paris, près la barrière d'Enfer, rue Lalande, près du Champ-d'Asile. Deux autres tombent dans le cimetière Montparnasse.

Le crime est consommé, l'attentat contre la cité-reine est chose accomplie. Les *puissantes jupes* de Berlin n'ont pu sauver Paris de cette œuvre de vandalisme teutonique.

Ils ont commencé le 27 décembre à bombarder.



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XIV

L'abbé, après avoir quitté le neveu de Rameau, se dirigea vers la Seine et traversa le Pont-Neuf.

Il s'arrêta sur le quai des Augustins, devant une boutique où, — quoiqu'il ne vendît rien du tout, — demeurait un personnage très-connu alors dans Paris, le docteur Meister.

Ce docteur, vulgairement appelé le médecin des pauvres, était une physionomie curieuse, originale, honorable. Il avait été à l'école de Boerhaave, et ses lumières méritaient de le classer auprès des Sydenham et des Louis.

Seulement, le docteur Meister avait des idées audacieusement avancées sur l'organisation des corps et sur les expériences auxquelles il est possible de les soumettre. C'est de lui qu'on tient cette recette pour faire des cyclopes : « Prenez deux enfants nouveau-nés, mâle et femelle; masquez-leur l'œil gauche; mariez ces deux borgnes artificiels quand ils seront grands; suivez le même procédé pour les enfants qui naîtront d'eux, et obtenez une dispense du pape pour les marier ensemble; masquez toujours les yeux gauches, mariez toujours les frères et les sœurs, et, au bout de quelques générations, vous aurez le plaisir de voir les yeux gauches s'oblitérer, disparaître, et l'œil droit se déplacer petit à petit pour venir se fixer au milieu du front... »

A part ses manies expérimentales, le docteur Meister était le meilleur homme de la terre.

Il était des plus savants aussi, et ses recherches sur les diverses applications de l'électricité avaient particulièrement attiré l'attention de l'abbé.

Cet abbé était, comme on a pu le soupçonner, un des membres les plus influents de l'association des Philadelphes.

Sous le prétexte de construire une machine de guerre destinée aux ennemis de la France, il avait engagé le docteur Meister à lui soumettre un plan d'une puissance nouvelle et extraordinaire.

Mais le docteur faisait des façons, comme tous les détenteurs d'une force inconnue, comme l'inventeur des miroirs ardents et comme l'inventeur du feu grégeois.

Il se faisait prier, — et marchander.

Pourtant, l'abbé avait obtenu de lui un rendez-vous pour ce soir-là. Ce soir-là, le docteur Meister devait lui dévoiler les ressorts de sa machine, et peut-être lui vendre son secret tout entier.

On comprend que l'abbé n'avait garde de manquer à ce rendez-vous, quelque indue que fût l'heure à laquelle il était donné. Mais, malgré sa connaissance des hommes, il était loin de se douter de l'original auquel il allait avoir affaire.

En entendant frapper d'une certaine façon à la devanture de sa boutique du quai des Augustins, le docteur Meister, reconnaissant un *frère*, s'enveloppa à la hâte d'une douillette couleur *souris qui trotte*, et passa sa tête à travers un petit œil-de-bœuf pratiqué dans le haut d'un volet.

Apercevant cette digne figure dans ce cadre improvisé, l'abbé ne put s'empêcher de sourire.

— Daignez tourner votre prunelle un peu plus de ce côté, docteur, dit-il en reculant de quelques pas.

— Très-bien... Vous êtes l'abbé... je suis à vous dans deux minutes.

Et le reste de cette phrase, commencée à la lucarne, s'acheva dans les profondeurs de la boutique, tant l'estimable Meister apporta d'empressement à venir tirer les verrous de la porte.

— Ma foi, vous êtes de parole, fit-il en se présentant d'un air à la fois épanoui et curieux.

— Est-ce à dire que vous ne comptiez pas sur ma visite? dit l'autre légèrement inquiet.

— Bon! je ne dis pas cela... Mais entrez donc, entrez donc...

Reste à savoir s'ils disaient vrai, ces officiers allemands qui prétendaient qu'ils ne seraient pas embarrassés pour en finir.

« Nous savons ce qu'il faudra faire, s'écriaient-ils dans leur forfanterie tudesque; en quarante-huit heures, nos feux convergents auront anéanti les défenses de deux de vos forts; nous irons assez vite à l'assaut pour les enlever sans trop perdre d'infanterie; et, une fois dans vos redoutes, vous verrez ce que nous ferons de votre enceinte, et si nous nous gênerons pour envoyer nos bombes jusqu'aux Tuileries et à Notre-Dame. »

Le fait est qu'ils ne se gênent pas beaucoup pour lancer leurs obus, de jour et de nuit, sur les femmes, les enfants et les vieillards inoffensifs. Ils ne se sont pas même assez gênés, car il est de règle dans le code militaire international que toute place assiégée doit être avertie quarante-huit heures à l'avance avant d'être bombardée. La philanthropie prussienne a négligé cette formalité comme tant d'autres. Portons-la-lui en compte.

La nuit n'a point interrompu l'attaque. Jusqu'à trois heures du matin, le feu de l'ennemi a été d'environ trente coups à l'heure contre les forts du Sud, y compris Montrouge et même Bicêtre. Il a repris à huit heures du matin sur toute la ligne des fortifications et sur Paris.

Le caractère parisien supporte avec un stoïcisme patriotique, mélangé parfois d'une certaine gaieté, cette nouvelle épreuve du siége. Son courage finira bien par venir à bout de la forfanterie et de la brutalité allemandes.

Les obus prussiens. — L'obus prussien, dont la fureur allemande nous gratifie avec tant de prodigalité, est de forme cylindro-ogivale, armé d'une fusée percutante logée dans la lumière pratiquée à la partie antérieure du projectile.

Une partie de la lumière, la supérieure, est seule taraudée; l'autre partie est lisse et munie, à mi-hauteur, d'un petit épaulement.

La fusée se compose d'une enveloppe en laiton, du percuteur, d'un écrou évidé et d'un bouton à tige qui contient la composition détonante. Au fond de l'enveloppe se trouve un fond percé d'un trou central, sur lequel sont appliquées deux rondelles, l'une en mousseline, l'autre en laiton.

Sur la tête du percuteur, qui repose sur le rebord de l'enveloppe de la fusée, est encastrée une aiguille centrale qui fait saillie sur la tranche de cette tête.

Au-dessus de la fusée se trouve un écrou évidé, vissé dans le haut de la lumière de l'obus et traversé par le bouton à tige dans lequel est fixée la capsule fulminante.

Le poids de l'obus prussien ordinaire varie de 27 à 35 kilogrammes. Il est lancé par des pièces du calibre de 148 millimètres et avec une charge de poudre qui va de 3 à 7 kilos. Sa vitesse moyenne ne dépasse pas 200 mètres par seconde, à une distance de 5,000 mètres.

Outre ces obus de 27 à 35 kilos, Paris en a reçu de plus redoutables, lancés, croit-on, par une pièce dont les dimensions ne sont pas moindres que celles de la pièce monstre Krupp amenée à l'Exposition de 1867.

Ces énormes projectiles, qui mesurent 0,22 centimètres à la base, pèsent 121 kilos. Le canon qui les envoie est en acier, cerclé de frettes à partir de sa culasse. Le poids de la pièce est de *quinze mille kilos*. La charge est de 22 kilos de poudre dont l'inflammation produit une tension de 2,800 atmosphères et imprime au projectile une vitesse initiale de 420 mètres par seconde.

On suppose, en raison des divers endroits où sont tombés ces obus monstres, que, de Meudon à Choisy, les Prussiens ont installé quatre ou cinq de ces pièces qui, munies de leurs affûts, ne représentent pas un poids moindre de 25,000 kilogrammes.

Pour hisser ces colosses d'artillerie sur la terrasse de Meudon, les Allemands ont dû employer un temps et des efforts inouïs.

Les résultats de leur bombardement répondront-ils aux terribles espérances de nos enragés ennemis?

Les échos de la Sarthe et de l'Est nous fixeront bientôt sur ce point. Jusqu'à présent Paris, assourdi nuit et jour par le bruit de la canonnade, n'est pas terrifié. Il ne demande pas à capituler, au contraire. Il pourrait bien se faire que les Prussiens se fussent cette fois trompés sur le *moment psychologique* du bombardement.

La psychologie est la science du cœur humain, et comme c'est une science, les docteurs en *us* de Berlin se flattent de la connaître sur le bout du doigt. Malheureusement pour eux, ils ont étudié le cœur de la population parisienne en prenant pour type le cœur de la race germanique. Voilà pourquoi ils se sont imaginé que le bombardement serait d'un effet irrésistible sur un peuple de deux millions sept cent mille âmes, enfermé depuis quatre mois dans ses murailles et soumis au rationnement.

Les Allemands auraient capitulé, les Parisiens sont plus que jamais disposés à la résistance. Telle est la différence psychologique des deux races, et c'est cette différence dont les professeurs et les gazetiers de Silésie n'ont pas su tenir compte.

Depuis le 5 janvier les Allemands lancent sur Paris une pluie de projectiles dont quelques-uns offrent une dimension et une puissance de destruction inconnues dans l'histoire des siéges. Ils bombardent depuis les Invalides jusqu'au jardin des Plantes, criblant d'obus l'Odéon, Saint-Sulpice, la Sorbonne, le Val-de-Grâce, le Luxembourg, tuant des femmes dans la rue, d'autres dans leur lit, les enfants dans les écoles, les malades dans les ambulances, effondrant les bibliothèques et les serres du Muséum, commettant toutes ces atrocités sans qu'aucun avertissement préalable ait été signifié aux assiégés.

Nous ont-ils terrifiés?

Nous ont-ils découragés?

Ont-ils fait naître en nos cœurs la pensée d'une défaillance?

Demandez-le aux femmes de Paris, qui, le Gouvernement le proclame, se sont montrées aussi intrépides que les citoyens.

Leurs obus, en éclatant sur la grande cité, ont semé la colère, l'indignation, la haine du nom allemand, le désir d'une vengeance qui ne veut plus attendre.

Ambulance de la Pépinière au Luxembourg. — Transport des blessés au Val-de-Grâce. — Dès le début du siége de Paris il fallut penser, en même temps qu'à la défense des remparts, à l'établissement de vastes locaux hospitaliers supplémentaires. Quelque importants que soient nos hôpitaux, ils ne devaient pas suffire à l'encombrement des malades et des blessés que la guerre sous Paris allait nous amener.

M. Michel Lévy, médecin inspecteur de l'armée et directeur de l'école du Val-de-Grâce, qui avait étudié en Orient, lors de la guerre de Crimée, la question des hôpitaux en baraques, sollicita du Gouvernement un emplacement assez vaste où pût être construite une succursale de notre grand hôpital militaire.

La Pépinière du Luxembourg présentait tous les avantages de salubrité, d'aération et de proximité. C'est sur son emplacement que le génie militaire, sous les ordres directs de M. le lieutenant-colonel Laussedat, commandant du génie de la rive gauche, et sur les plans de M. F. Jaeger, architecte, construisit vingt-deux baraques formant chacune, une salle de 30 mètres de long sur 10 mètres de largeur, et pouvant contenir 40 malades.

Dans ce baraquement d'ambulance étaient soi-

L'abbé ne se le fit pas répéter, et une fois au cœur de la place, c'est-à-dire au fond de la boutique, il se plongea dans l'unique fauteuil qui en faisait l'ornement.

Pendant ce temps-là, le docteur Meister avait assujetti sur ses genoux les boucles de sa vieille culotte de velours.

— A présent, dit-il, mon honorable hôte, je suis tout à votre service.

— Causons donc.

— Causons.

Le docteur était visiblement embarrassé; il chercha aux alentours de son oreille une démangeaison absente; enfin, il poussa un profond soupir.

L'abbé, se carrant dans le fauteuil, lui dit :

— Quand vous voudrez...

— Je veux bien, dit le docteur Meister, je veux certainement bien... Vous venez chercher le plan d'une... d'une...

— D'une machine de destruction, dit l'abbé.

— Oui... de destruction... pour le bien de l'humanité... le bien futur, cela se comprend... Je suis si troublé... il faut vraiment que la nécessité me force la main... J'ai tant besoin d'argent!

— D'argent?

L'abbé, en répétant ce mot, essayait d'en lire à l'avance la signification sur le visage du médecin.

La bénignité parfaite de cette physionomie déroutait toutes ses suppositions.

— Venez, dit le docteur Meister d'un air solennel et comme s'il se fût décidé à l'accomplissement d'un grand acte; venez et suivez-moi.

Il remua deux ou trois clefs dans sa poche et précéda son visiteur, fort intrigué.

Dans l'arrière-boutique où ils pénétrèrent tous deux, le carreau était encombré d'un amas de livres rances, ternes, jaunâtres, recroquevillés, plus répugnants à voir et à humer qu'une collection du *Journal de Trévoux*, qui constitue, comme on le sait, le paradis du rat.

— Voilà ma bibliothèque, prononça le docteur Meister avec orgueil.

— Ah! ah!

— De bien bons livres, ajouta-t-il, et tous bien chers.

— Vraiment! dit l'abbé en jetant un coup d'œil dédaigneux sur les bouquins.

— Vous plaît-il d'examiner les titres de quelques-uns?

Déjà, sans attendre une réponse, le docteur avait saisi au hasard quelques-uns des volumes les plus hérissés d'aspect.

Mais l'abbé, lui frappant sur l'épaule :

— Un autre jour, mon cher docteur, nous examinerons cela à loisir; aujourd'hui, vous savez ce qui m'amène...

— C'est juste, dit le savant en replaçant à terre plusieurs in-folio dont il avait les bras surchargés avec tendresse.

Et, se redressant, il guida son interlocuteur dans une pièce qui tirait sa lumière d'une cour étroite en forme de puits.

— Nous sommes dans mon cabinet, articula-t-il avec respect, ou plutôt dans mon laboratoire : c'est ici que, loin des regards profanes, j'accomplis mes expériences, grandes et petites.

Le magasin d'un docteur Faust ou d'un Paracelse eût pu seul offrir une idée de l'étrange et malpropre confusion qui régnait dans cet habitacle. Les rayons étaient envahis par une armée de cylindres, de fioles aux becs variés, de métaux de toute couleur et de paquets de drogues qui saisissaient l'odorat. A travers ces aspirations multiples, fuyantes, criardes, plaintives et si cruellement en opposition, un poëte allemand n'eût pas manqué d'écrire le « ballet des Odeurs » pour le théâtre impossible d'une principauté imaginaire.

— Hein? s'écria le docteur en se retournant vers l'abbé, comme pour provoquer son admiration.

Mais celui-ci se sentait évidemment mal à l'aise au milieu de cette atmosphère faite pour des hommes spéciaux épris de science jusqu'à la gorge.

— Oui, oui, c'est très-beau, certainement... Mais ce n'est pas ici, je pense, que nous devons avoir notre entretien.

— Avez-vous vu mes deux cyclopes?

— Quels cyclopes?

— Et mon colosse?

— De quel colosse parlez-vous?

— Du colosse que j'ai formé et que j'élève, parbleu!

L'abbé toussait.

— Mes cyclopes ont encore leurs deux yeux, il est vrai, continua le docteur Meister; mais dans

gnés 880 blessés. Tout avait été prévu au point de vue hygiénique. Cuisines, tisanerie, pharmacie, dépôts, bureaux, étaient disposés de manière à faciliter et à activer le service; l'aération et la désinfection avaient été appliquées dans la plus large mesure par les soins de M. Jaeger qui, se servant des connaissances spéciales qu'il avait des baraquements américains et prussiens, a surpassé les conditions hygiéniques de ces derniers. Ainsi, à l'ambulance de la Pépinière chaque malade avait 51 mètres cubes d'air au lieu de 33. Les salles, chauffées à la température réglementaire des hôpitaux, 14 degrés, peuvent être ventilées de la façon la plus énergique. Un réservoir d'eau de 150 mètres cubes, faisant réserve en cas d'incendie, alimente tout l'établissement. Les salles des malades, en grande partie ombragées par les beaux arbres du Luxembourg, ont vue directe sur les plates-bandes, gazons, statues et colonnades du square.

Les malades de la Pépinière étaient là on ne peut mieux. L'installation de ces baraquements d'ambulance avait été si bien appréciée que l'administration avait chargé M. Jaeger d'en établir de semblables au Jardin des Plantes pour 480 blessés.

Grâce à la barbarie du bombardement prussien, l'ambulance de la Pépinière est devenue impossible. Dès la première nuit, du 5 au 6, une dizaine d'obus sont tombés dans le jardin du Luxembourg. Il fallut songer à déménager nos pauvres blessés qui, éprouvés une première fois par la mitraille, pou-



Sèvres. Viaduc d'Auteuil. Boulogne. Serres de la vi[lle]

VUE PANORAMIQUE DU BOIS DE BOULOGNE ET DES POSITIONS Q[...]

vaient être écrasés par les bombes. La garde nationale du quartier fut rappelée et le sauvetage des malades organisé sous le feu des obus. Notre dessinateur Bocourt, réveillé en sursaut par le tambour, et qui, esclave enthousiaste de ses devoirs de citoyen, avait contribué pour sa bonne part à ce sauvetage périlleux, nous en a raconté les péripéties émouvantes. La lune brillait dans le ciel froid et sa clarté se répandait scintillante sur le tapis de neige qui recouvrait le jardin. Les projectiles prussiens troublaient seuls de leur bourdonnement sinistre les échos du palais de Marie de Médicis. Les baraquements de la Pépinière étaient menacés par le bombardement continu. On courut à l'ambulance, on plaça les malades sur les brancards, et quand les brancards vinrent à manquer on les mit sur une chaise qu'on portait à deux. Les chaises faisant défaut, on les emporta sur les épaules. On dirigeait les blessés sur le Val-de-Grâce dont l'ambulance était une succursale. Le chemin est court, mais cette nuit-là ceux qui s'employaient au sauvetage des malades le trouvèrent bien long. De temps à autre, un obus sifflait aux oreilles des porteurs dévoués, qui n'avaient que le temps de se jeter à terre pour laisser éclater le projectile. Il fallait pendant ce temps déposer le malade, l'exposer aux éclats de la mitraille, au froid intense. L'explosion ayant eu lieu, on reprenait le précieux fardeau; heureux si on arrivait sans nouvel accident jusqu'à l'hôpital militaire que les Prussiens ne devaient pas plus res-

pecter que les autres établissements hospitaliers.

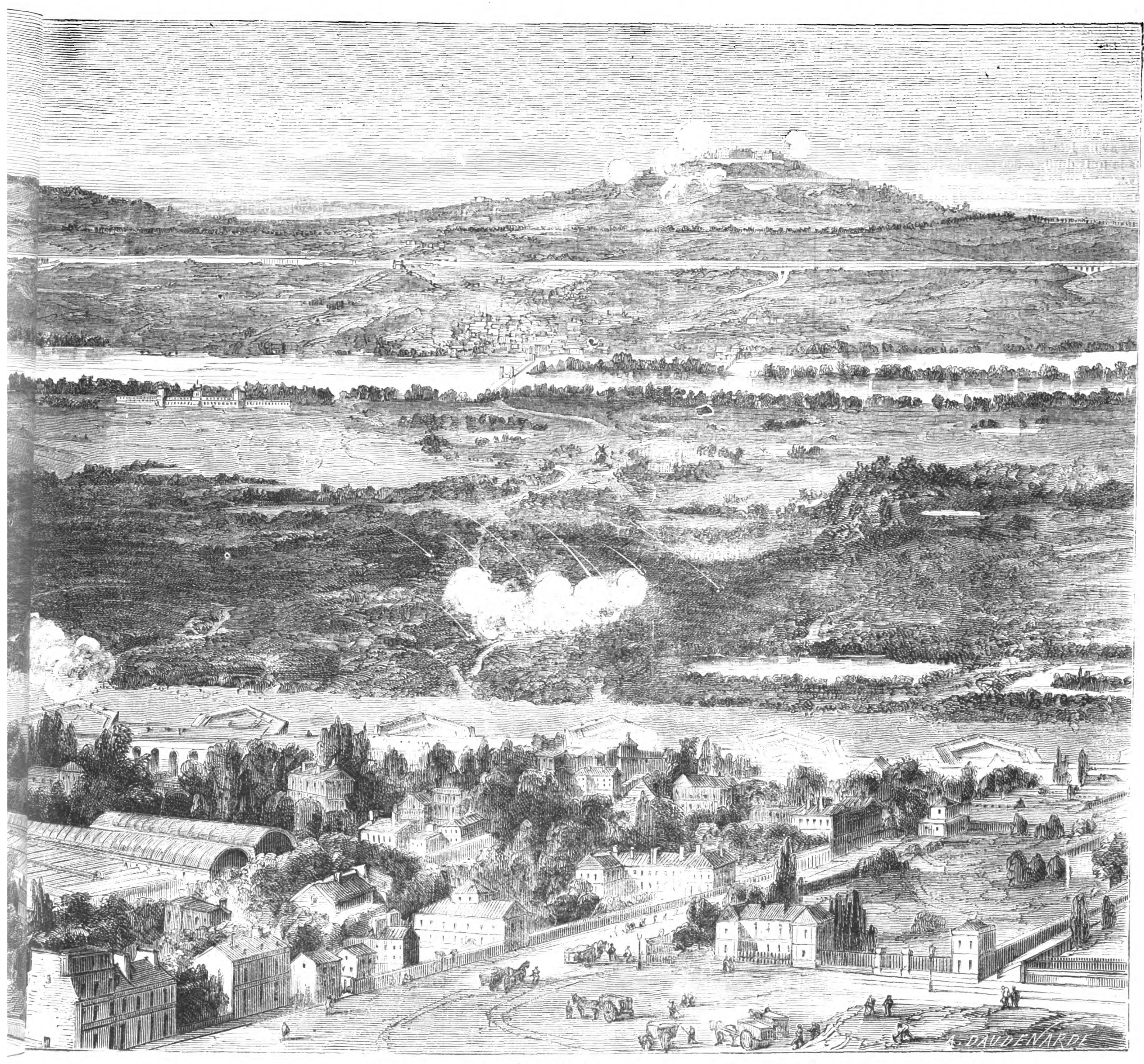
Pour mettre à l'abri le Val-de-Grâce, le général Trochu y a fait transporter les blessés prussiens et a fait prévenir M. de Moltke que si ses pointeurs continuaient à prendre la coupole de Mignard pour point de mire, ils tireraient sur les leurs. Nous verrons si la barbarie des Germains s'arrêtera devant cette considération.

Espérons que bientôt le moment viendra où tout bombardement ayant cessé, on pourra réinstaller malades et blessés dans cette précieuse ambulance de la Pépinière qu'on a mis tant de soins et d'intelligence à aménager.

L'expérience de ces hôpitaux en baraques avait été déjà faite en Amérique pendant les quatre années que dura la guerre de sécession. On avait construit sur ce modèle 262 hôpitaux, où furent installés 136,000 lits et soignés 2,247,403 malades et 143,318 blessés.

Les médecins avaient constaté de grands avantages à soigner dans l'établissement de la Pépinière. L'étude de cette installation hospitalière sera reprise, et nous ne doutons pas qu'à Paris, comme à New-York, la chirurgie militaire n'en recommande l'utilisation générale.

Vue générale du bois de Boulogne. — Boulogne, Sèvres, Saint-Cloud, Auteuil. — Des forts du Sud, le bombardement s'est étendu à l'ouest. Les batteries de



Suresnes. La batterie Mortemart. Le Mont-Valérien.

QUI LE DOMINENT. — (Vue prise d'un observatoire de Passy, par M. Provost.)

Saint-Cloud et de Meudon ont tiré sur les 6e et 7e secteurs, compris entre la porte de Neuilly et celle de Montrouge. Le bois de Boulogne, le village de Boulogne, Passy, Auteuil, le Point-du-Jour, Grenelle, Vaugirard, Issy, sont bombardés sans relâche. Les bastions au nord de la porte de Saint-Cloud sont battus à 3,000 mètres par les batteries établies à Breteuil. Leurs pièces de petit calibre fouillent Billancourt et Boulogne, celles plus puissantes battent le viaduc du chemin de fer de ceinture, mais ici, comme en bien d'autres endroits, les projectiles prussiens viennent émousser leurs éclats sur la solidité des ouvrages.

Dans la journée du 7, le Point-du-Jour et Auteuil ont reçu pour leur compte plus d'un millier d'obus.

C'est la batterie située dans le parc de Saint-Cloud, en arrière de la Lanterne de Démosthène, qui se livre à cette débauche de projectiles.

A Grenelle, on entend bourdonner les obus comme autour d'une ruche bien garnie de miel bourdonnent les frelons pillards.

Les villages de Plaisance et de Boulogne sont à peu près détruits. C'étaient là des points inoffensifs et non fortifiés. Il faut croire que la rage de détruire tient fortement au cœur des Prussiens. Si nous en doutions quelque peu, la lettre qui a été trouvée ces jours derniers sur un prisonnier bavarois pourra nous convaincre. Elle est datée du 7 janvier, de Clamart, et elle dit :

« Le feu a été ouvert par nos gros canons de siége. On aurait pu croire que le jugement dernier était arrivé. En l'espace d'une heure et demie, quatre-vingt-neuf obus ont été lancés, obus variant de poids depuis 24, 60, 110 et 219.

« Dans le seul jour d'aujourd'hui, nous avons lancé avec tous nos canons huit mille obus, et, afin de ne pas rester exposés au feu des forts, nous avons occupé les caves. Dans les maisons, pas une fenêtre n'a résisté; c'était à croire à tout moment que tout allait s'écrouler. J'ai été bien heureux d'être au premier rang, car les obus sifflaient au-dessus de nos têtes et allaient frapper les Prussiens par derrière.

« Notre artillerie tire si bien, qu'à trois heures et demie de l'après-midi l'artillerie du fort d'Issy a été réduite au silence.

« A neuf heures du soir, nous serons relevés par l'autre brigade et nous retournerons à Bièvre. Le feu a continué à tonner pendant toute la journée. Après avoir jeté les huit mille obus, on lancera, dans la nuit du 8, —300 bombes incendiaires; elles arriveront dans ce grand Paris et ôteront enfin du cœur de messieurs les Français ces éternelles espérances qu'ils trouvent toujours en eux.

« Ce *sacré cochon de diable* de Paris, déjà depuis si longtemps endurant, finira enfin par se rendre. »

Bavarois et Prussiens se valent.

Animés de la même haine contre la France, ils en sont tous à croire que le bombardement est seul capable de mettre notre courage à la raison.

Pauvres psychologues!

Allez, allez; canonnez des hauteurs de Sèvres et de Saint-Cloud, que vous souillez de votre présence détestée, Auteuil, Passy, nos villas du bois de Boulogne et de Neuilly. Détruisez-nous nos magiques panoramas, jettez vos obus à pleine volée, et quand vous aurez fini votre tapage de barbares en délire, venez demander à Paris de se rendre. Il vous répondra par un immense éclat de rire dont frémiront en Allemagne vos veuves et vos orphelins.

Vous avez sommé le gouverneur du Mont-Valérien de vous remettre les clefs de la citadelle. Avez-vous compris ce qu'il voulait vous exprimer en vous disant finement: « Je suis bien fâché de ne pouvoir aller porter les clefs de la forteresse à votre roi, mais je ne puis sortir. S'il les veut, dites-lui qu'il vienne lui-même les prendre. »

Voilà cinq jours et plus que vous avez fait la menace de bombarder notre forteresse géante, et vous n'avez pas encore osé l'attaquer. « Allons, messieurs les Prussiens, à vous de tirer les premiers. »

On attend le bon plaisir de vos canons Krupp.

Reconnaissance faite à Bagneux. — Un épisode rétrospectif du siége. — Les volontaires de Montrouge, partis depuis le commencement de décembre pour les avant postes de Bagneux et de Cachan, n'avaient eu à combattre jusqu'aux derniers jours du mois que le froid. Il est vrai que c'est là un ennemi tout aussi redoutable que les Prussiens.

Etablis à Cachan, dans la maison et le parc de Raspail, nos volontaires avaient devant eux, à la Grange-Ory, les Bavarois qui, de temps à autre, leur envoyaient quelques balles de fusils de rempart. Ils y répondaient de leur mieux avec leurs chassepots. Une distance de six à sept cents mètres les séparait.

Dans la nuit du 30 décembre, la compagnie étant de grand'garde entre la Grange-Ory et le parc d'artillerie, reçut l'ordre d'exécuter une reconnaissance sur le village de Bagneux, de fouiller toutes les maisons situées de notre côté et de les créneler.

La terre était couverte de neige. Le commandant Delamarche ordonna à ses hommes de se couvrir avec leurs couvertures blanches afin que leur marche fût mieux dissimulée aux yeux de l'ennemi. Nos volontaires de Montrouge avaient ainsi l'air d'Arabes enveloppés dans leur burnous.

Pour arriver au village, on se dissimula au milieu des carrières qui sont creusées en grand nombre dans le pays. On marcha avec les plus grandes précautions et on atteignit les premières maisons du village, qu'on fouilla de la cave au grenier sans trouver un seul Allemand.

Les volontaires s'attendaient à surprendre les sentinelles ennemies, quand, à cent cinquante mètres de l'église, les aboiements de chiens de haute taille dénoncèrent leur arrivée aux Prussiens. La fusillade ne se fit pas attendre; les sentinelles qui se repliaient en entraînant leurs chiens dressés à la chasse du Français, déchargeaient leurs Dreysses sur les nôtres tout en regagnant le gros de leurs forces établies à l'autre extrémité du village.

Les volontaires restèrent à Bagneux une partie de la nuit à protéger les sapeurs qui crénelaient les murailles. L'ennemi, croyant sans doute à une attaque sérieuse, attendit sur le qui-vive et resta coi.

Le but de la reconnaissance étant atteint, on regagna Cachan, espérant que cette reconnaissance n'était que le prélude d'une affaire sérieuse.

Le jour de l'action n'est sans doute pas éloigné.

MAXIME VAUVERT.

SCÈNES DE LA VIE DE SIEGE

LES THÉATRES

Le paisible Odéon a reçu sa part d'obus. Qui s'y serait attendu : l'Odéon bombardé! Ce temple du silence et de la tragédie, de l'engelure et de la tirade, des pompiers engourdis et des succès d'estime! L'Odéon devenu un point de mire pour les Prussiens! — Ombre de Lireux, qu'est-ce que tu as dû penser, toi le plus fantaisiste des directeurs de théâtres! Ce bombardement inattendu, tu l'aurais affiché en lettres gigantesques pour attirer ton public rebelle et folâtre, ton public des écoles. Le « *Il y aura des obus* » aurait remplacé pour toi le « *On fera de la musique* » des soirées bourgeoises. A la faveur de ce formidable appât, ô Lireux, tu aurais transformé en événement une pièce nouvelle de M. d'Epagny ou même une simple reprise de Picard ou de Patrat.

L'Odéon bombardé! bombardé en même temps et au même titre que le Jardin des Plantes! Ces deux refuges, ces deux sanctuaires, que leur mystérieuse majesté avait protégés jusqu'à cette heure! Tirer sur M. Geoffroy Saint-Hilaire et sur M. de Chilly, sur la girafe et sur le *Passant*, sur des oiseaux et sur des alexandrins! Briser des serres, incendier des répertoires! Est-ce croyable? Il faut qu'il y ait là-dessous quelque vengeance secrète, — et qu'un général allemand, doublé d'un poëte malheureux, ait eu jadis un drame refusé par la direction de l'Odéon.

Et voilà la seule nouvelle théâtrale importante de la semaine.

BORDEAUX

Une partie du Gouvernement réside en ce moment à Bordeaux. La noble ville doit en recevoir une extrême animation.

Bordeaux! ce nom éveille immédiatement une idée de grandeur, de magnificence, d'orgueil. Une forêt de mâts et de pavillons se dresse tout à coup aux regards; on aperçoit de vastes rues, bordées de maisons hautes, larges, imposantes, sculptées avec faste, et qui sont les hôtels d'une aristocratie commerciale. Il semble qu'on connaisse Bordeaux avant de l'avoir vu; c'est une des villes qui réalisent le plus complétement l'idée qu'on s'en est formée.

Dès le quatrième siècle, Bordeaux avait rang

---

quelque temps j'espère qu'ils n'en auront plus qu'un.

L'abbé s'agitait en faisant la grimace.

— Mon colosse n'est encore qu'au berceau, mais il est certain qu'il ne peut manquer d'atteindre graduellement au développement gigantesque préparé par mes soins.

L'abbé piétinait.

— Je vous en prie, docteur, laissez là votre colosse et vos cyclopes, et songez à ce qui m'amène.

— Volontiers.

— D'abord, sortons d'ici.

— C'est ce que j'allais vous proposer, dit le médecin en soulevant une trappe.

— Qu'est-ce que vous faites donc? demanda l'abbé étonné.

— J'ouvre la porte de sortie, venez.

— Où cela?

— Venez, vous dis-je; il vous reste encore d'autres choses à connaître.

— Mais, docteur, vous me menez à la cave.

— Je le sais bien. Venez toujours.

Poussé par la curiosité, l'abbé se décida à le suivre, bien qu'en grommelant.

— A quoi diable aboutiront tous ces préliminaires? pensait-il.

Ils descendirent ainsi au fond d'un caveau assez bas, mais spacieux et frais, et qui était éclairé par deux soupiraux ouvrant sur le quai.

Cette fois, ce fut une odeur de comestibles qui s'empara de l'appareil olfactif de l'abbé.

Cette cave n'était en effet qu'un véritable garde-manger. D'énormes fromages hollandais et normands en garnissaient les parois; des buissons d'artichauts s'échafaudaient dans les angles; on remarquait, pendus par les pieds, deux ou trois coqs.

Le reste des provisions se composait de fruits secs et de salaisons, telles qu'anchois de Nice, olives du Var, morues vertes et harengs de Flandre.

— Diantre! docteur, s'écria l'abbé, il paraît que vous apportez des soins tout particuliers à votre nutrition.

— Oh! oh! ce n'est pas pour moi, dit le docteur Meister avec un rire d'humilité.

— Et pour qui donc?

— C'est pour mes mégalanthropogénésiens.

— Comment dites-vous cela?

— Je dis mégalanthropogénésiens... de mégalanthropogénésie ou l'art de procréer de grands hommes.

— Vous procréez des grands hommes?

— Certainement.

— Mais encore, dans quel genre?

— Dans tous les genres, et au choix. Voulez-vous des mégalanthropogénésiens guerriers ou savants, un Alexandre ou un Newton? Je peux vous en montrer. J'ai des mégalanthropogénésiens musiciens et poëtes, sculpteurs et peintres, navigateurs et médecins. Tel que vous me voyez en ce moment, je m'occupe de former un mégalanthropogénésien de l'ordre des voleurs ou bandits, destiné à lutter avec les modèles du genre, et qui surpassera un jour, j'en suis certain, les plus célèbres malfaiteurs, tels que Mandrin et Cartouche. Mais, comme vous le pensez bien, ceci n'est qu'un pur article de curiosité et de fantaisie.

— Je comprends, dit l'abbé, qui ne comprenait pas du tout.

— Prévenez-moi lorsque vous désirerez avoir un mégalantrhopogénésien.

— Je vous remercie!

— Ou une mégalanthropogénésienne.

— Fort bien.

— Il ne s'agit que de faire suivre au sujet un régime dont je possède seul le secret, et pour la composition duquel sont rassemblées et fréquemment renouvelées les provisions que vous voyez ici.

Pendant que le docteur Meister parlait, l'abbé le regardait dans les yeux, étourdi de ce qu'il entendait, et cherchant vainement son chemin au milieu de ces paroles entrelacées et déraisonnables. A la fin, il se fatigua de prêter son attention à ces sornettes, et frappant du pied sur le sol gras et noir du caveau :

— Au nom du ciel, docteur, quittez pour un instant vos dissertations! Venons-en au but. Vous m'avez donné un rendez-vous, me voici. Causons de ce que vous savez.

— Je ne fais pas autre chose, dit le savant avec une douce simplicité.

— Comment cela?

— Je veux vous faire participer à l'œuvre immense et glorieuse des mégalanthropogénésiens dans la limite de vos moyens pécuniaires, c'est-à-dire en vous instituant le banquier de cette entreprise scientifique. Qu'en pensez-vous?

parmi les villes célèbres. Son enfant, le poëte Ausone, devenu consul à Rome et gouverneur du fils de l'empereur Valentinien, parle d'elle en ces termes : « Depuis longtemps je me reproche un impie silence, ô ma patrie, toi grande par Bacchus (*vous voyez, déjà !*), illustre par tes fleuves, tes grands hommes, les mœurs et l'esprit de tes citoyens, et la noblesse de ton sénat ! »

Il trace ensuite un tableau de Bordeaux, plein de lignes majestueuses : « Bordeaux est le lieu qui m'a vu naître ; Bordeaux, où le ciel est clément ; où la terre, fécondée par l'humidité, prodigue ses largesses ; où sont les longs printemps, les rapides hivers et les coteaux chargés de feuillage. Son fleuve qui bouillonne imite le reflux des mers. L'enceinte carrée de ses murailles élève si haut ses tours altières, que leurs sommets aériens percent les nues. On admire au dedans les rues qui se croisent, les maisons bien alignées et la largeur des places ; puis les portes qui répondent en ligne directe aux carrefours, et, au milieu de la ville, le lit d'un fleuve alimenté par des fontaines. Lorsque le père Océan l'emplit de son reflux, on voit la mer tout entière s'avancer avec ses flottes. »

A part les hautes murailles dont il ne reste aucun vestige, on pourrait croire ce tableau signé d'hier.

Mais ce n'est pas le Bordeaux d'Ausone que je prétends évoquer, — non plus que le Bordeaux de Huon, du prince Noir ou des deux Sourdis. Peut-être aurais-je aimé à m'arrêter sur la période brillante du gouvernement du duc de Richelieu, et, le loisir aidant, j'aurais essayé de reconstruire une société bordelaise toute d'opulence et d'éclat.....

Du plus loin qu'il m'en souvienne, je revois un Bordeaux que j'appellerai le *Bordeaux gascon*, et dont les traces n'existent plus guère. Je revois des femmes d'une haute stature, couronnées de coiffes géantes, droites et carrées ; ce sont les matrones du Grand-Marché et du marché des Récollets. Ces amazones de la marée parlaient un patois vivement accentué, qui me fut toujours singulièrement agréable et où revenait souvent le fameux *quésaco*. En ce temps-là, on avait les oreilles si généralement frappées par ce patois que tout le monde le comprenait, — si tout le monde ne le parlait pas. Elles ont disparu peu à peu les grandes coiffes : les dernières s'étaient réfugiées autour de l'église Saint-Michel, ce quartier de la vieille artisanerie. C'était là aussi qu'il fallait aller chercher ces grisettes dont la réputation fut pendant si longtemps européenne, ces jolies filles qui faisaient une population à part dans la population ; race fine, petite, brune, aux cheveux lisses sur le front et au chignon enveloppé dans un foulard de couleur éclatante.

Voilà pour mon *Bordeaux gascon*, quant aux costumes et au langage.

Les rues, les édifices, à présent transformés et qui se lient à la même époque, ne sont pas moins présents à ma mémoire. Sans remonter au Tourny planté d'arbres et dont la physionomie offrait, à ce qu'on rapporte, un caractère autrement amusant que de nos jours, — je puis accorder un regret au Jardin Public que j'ai vu si ombreux, si solennel, avec ses tilleuls centenaires, ses taillis profonds, ses pelouses et sa terrasse d'un si noble style. Je ne prends pas aussi facilement mon parti de la métamorphose de la rue Sainte-Catherine, « cette principale artère de la cité. » La rue Sainte-Catherine actuelle porte dans son long parcours l'empreinte de l'esprit moderne, froidement pratique et ingénument positif, l'esprit d'un siècle sans architecture, ce qui sera la grande insulte que l'on jettera plus tard au dix-neuvième siècle.

L'ancienne rue Sainte-Catherine était tortueuse, sombre, étroite ; elle changeait dix fois de physionomie et de nom dans sa route, et jouant des coudes à droite et à gauche, elle débouchait sur les fossés des Carmes, qu'elle traversait. Elle s'enfonçait alors dans le quartier israélite, et s'intitulait la rue Bouhaut.

— Oh ! ce quartier et cette rue ! je voudrais rendre l'impression étrange qu'ils m'ont laissée ; je voudrais donner une idée de ces grandes maisons sévères, aux portes toujours closes, aux cours à galeries superposées et ouvertes. Le bas de ces maisons était presque uniformément occupé par des boutiques de marchands d'habits, de ces boutiques encombrées et profondes où les juifs excellent à faire la nuit. Des noms d'origine espagnole ou portugaise s'étalaient sur les enseignes : Chimène, Léon, Mendès, Rodriguez, Nunez, Lopez, Diaz, etc.

Chaque maison était exhaussée de cinq ou six marches sur lesquelles jouaient et criaient des enfants singulièrement nombreux. Toute une population reconnaissable à ses yeux perçants, vieillards à barbe blanche, jeunes filles à chevelure noire, se pressaient, circulaient dans cette rue Bouhaut, appelée familièrement par ses habitants eux-mêmes *le canton* ou *la nation*, et qui était le centre du quartier israélite, si considérable et si important à Bordeaux, à toutes les époques.

Au bout de la rue Bouhaut était la place Saint-Julien, où avaient lieu les exécutions capitales. Ce théâtre sanglant faisait le pendant du magnifique Grand-Théâtre, situé à l'autre extrémité de la rue Sainte-Catherine.

On a tout dit sur le Grand-Théâtre de Bordeaux, sur cette majestueuse œuvre d'art dont l'édification dura sept ans, et dont l'architecte Louis mourut à l'hôpital. Je ne m'y arrêterai donc pas ; mes souvenirs m'ont déjà entraîné bien loin. Que voulez-vous ? Je cherche tous les moyens d'échapper à l'horrible obsession du siége.

J'ai commencé cet article sur Bordeaux par une page d'un poëte, Ausone ; je le finirai par une page d'un autre poëte, Hégésippe Moreau :

> Bordeaux, paradis de mes anges,
> Olympe de mes dieux, Bordeaux,
> J'irai te chanter mes louanges,
> La besace homérique au dos !
> Sur le grand chemin noir de pluie
> Qu'un blanc rayon tombe et l'essuie,
> Et demain, troubadour piéton,
> Dans la haie aux grappes vermeilles
> Où dansent mes sœurs les abeilles,
> J'irai me tailler un bâton.
>
> Humble oiseau, ma voix tremble : il neige...
> Belle veuve du beau Ducos,
> Pour dire tes gloires que n'ai-je
> Un luth fécond en mille échos !
> Vers ta rive qu'il a choisie,
> Tout mon fleuve de poésie
> Bondirait, dévorant ses bords,
> Et chaque vague, chaque rime,
> Bordeaux, ferait le bruit sublime
> Que fait l'Océan dans tes ports !

Les deux poëtes, à travers les siècles, se sont rencontrés dans la même image, rendue chez tous les deux avec une égalité de mouvement et d'éclat.

CADEAUX DE CIRCONSTANCE

*A madame ****

> Dans cet écrin, je vous envoie
> Un fragment de pâté de foie,
> Merveilleusement retrouvé
> Et conservé.
>
> *Item*, une mince rondelle
> D'une attrayante mortadelle,
> Qu'à l'étalage de Chevet
> Mon œil couvait.
>
> Puis, sous un fin papier de soie,
> Quatre pommes de terre, ô joie !
> Mieux qu'oranges de Portugal,
> Friand régal !
>
> Hélas ! hélas ! le poisson manque :
> Avec tout l'argent de la Banque
> On ne trouverait chez Chabot
> Pas un turbot.
>
> Pourtant j'ai, ce matin, aux halles,
> (Sonnez, trompettes triomphales !)
> Mis sur un morceau de Mondor
> Un monceau d'or.

Et il se campa sur ses hanches comme un homme content de lui-même.

L'abbé ne répondit pas, mais il fit entendre un gémissement plaintif.

— Eh bien ? reprit le docteur Meister, qui attendait une réponse.

— Si nous sortions de cette cave ? murmura son interlocuteur.

— Pas encore ; mais asseyez-vous sur ce fromage.

L'abbé s'assit sur un fromage.

Il avait l'air d'un patient.

Il n'écoutait plus.

— J'ai besoin de beaucoup d'argent pour mes expériences, dit le médecin.

— Encore une fois, docteur, vous en aurez ; je vous en ai apporté ; mais exécutez-vous, de grâce.

Meister tira avec effort un papier de sa poche.

— Vous trouverez là, dit-il, un dessin et des instructions écrites.

— Enfin !

— C'est le résultat de plusieurs années de travaux et d'essais ; aujourd'hui, ma machine est arrivée à son degré de perfection ; sa portée sera terrible sur un champ de bataille.

— Sur un champ de bataille... ou ailleurs, murmura l'abbé, absorbé dans l'examen de ce document.

— Comment, ailleurs ? s'écria le docteur Meister avec un sursaut.

— Que vous importe ?

— Cela m'importe beaucoup, diable ! Je n'ai travaillé qu'en vue de la guerre et dans le but d'arriver à sa disparition totale dans un temps donné, en exagérant la puissance de ses moyens de destruction. J'avais pensé d'abord à proposer mon invention à Bonaparte, mais vous m'en avez détourné.

— Il n'en profitera pas moins, dit l'abbé.

— J'ai été heureux de vous donner la préférence, continua le docteur, car vous êtes un de mes confrères, monsieur l'abbé ; je sais vos brillants ouvrages...

— Chut ! chut !

— Tant de modestie...

— Brisons là, dit l'abbé ; j'emporte votre dessin pour l'étudier ; en attendant, voici un à-compte de deux cents louis ; prenez-le, et puisse cette somme doter la France d'un couple ou deux de mégalanthropogénésiens !

— Deux cents louis !

Le docteur Meister tenait le rouleau d'or dans sa main. Il le regardait, il le soupesait. Il s'en méfiait aussi. Chez les gens honnêtes, l'argent gagné trop facilement épouvante. Ses yeux exprimaient une crainte enfantine, et le tremblement de ses lèvres trahissait une lutte intérieure.

— Deux cents louis ! répéta-t-il.

— Le reste vous sera compté après l'essai de la machine.

Le docteur Meister passa lentement la main sur son front.

— Ecoutez-moi, dit-il d'une voix émue ; je vous ai dévoilé mes travaux, je vous ai raconté mes espérances. La science n'a pas, je crois, de disciple plus zélé que moi, d'adorateur plus enthousiaste. L'argent que vous m'offrez, je l'accepte avec gratitude... mais je le refuserais sans hésitation s'il devait être le prix d'un attentat ou d'une vengeance particulière.

L'abbé eut un haussement d'épaules.

— Que vous êtes enfant ! lui dit-il.

Et, se levant, il se dirigea vers la porte du caveau.

Le docteur Meister le suivait en joignant les mains.

— Promettez-moi au moins que ma machine ne sera tournée que vers les ennemis de ma patrie.

L'abbé réfléchit un instant.

— Vers les ennemis ?... Oui, je vous le promets, dit-il ; et maintenant, docteur, remettez-moi dans mon chemin.

— Volontiers.

Tous deux repassèrent par le laboratoire et par la bibliothèque, et ils se retrouvèrent dans la boutique du quai des Augustins.

Là, avant d'ouvrir la porte de la rue, le docteur Meister se retourna une dernière fois vers son visiteur.

— J'ai votre promesse, dit-il encore anxieusement.

— Soyez donc tranquille. A revoir, docteur.

— A revoir, monsieur l'abbé.

En écoutant s'éloigner le bruit de ses pas, le bon Meister s'écria en levant les yeux vers le ciel étoilé :

— O mégalanthropogénésie ! que tu me coûtes de sacrifices !

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

Voilà votre menu, mignonne,
Peu digne de votre personne;
Plaignez-vous, fille de Boucher,
A mon boucher.

Je pourrais y joindre autre chose;
Mais à votre air, je le suppose,
Vous n'aimez qu'en poudre le riz,
Charmante Iris!

MADEMOISELLE
LA GELÉE

Les gardes nationaux de service au bastion s'approchèrent d'une petite marchande de pain d'épice qui criait sa marchandise, les pieds dans la neige, et qui essayait de réchauffer ses mains sous un châle en lambeaux.

— Achetez du pain d'épice! Brrr....... du bon pain d'épice! Brrr.....

— C'est mademoiselle la Gelée, je la connais bien, dit notre lieutenant.

— Le drôle de nom! murmurai-je.

— Il paraît que c'est toute une histoire, reprit le lieutenant; mais nous pouvons la lui faire dire. Eh! petite poupée de chapelle d'enfant, voilà un citoyen qui désire savoir pourquoi on t'appelle mademoiselle la Gelée. Raconte - lui donc cela.

— Je veux bien, répondit-elle, à condition que vous m'achèterez de mon pain d'épice.

— Cela va sans dire, prononçai-je.

La petite marchande commença, sans cesser de frotter ses mains.

— Voici ce que c'est. Un jour de Sainte Geneviève, qu'il faisait un froid à couper le visage, comme aujourd'hui, ma mère m'avait envoyée vendre mon pain d'épice devant la porte de Saint - Étienne - du - Mont. J'étais toute transie, parce que mon chaudron s'était éteint. Il y a deux ans de ça, et je ne peux jamais y penser sans grelotter. Brrr..... Ce qui fait que j'avais quinze ans, car j'en ai dix-sept du mois dernier, mais j'étais fraîche alors comme de la salade de mâche, si bien que les hommes me reluquaient, cela n'est pas pour dire. Par exemple, ce jour-là, ils ne s'arrêtaient guère autour de mon étalage, car il faisait un temps à ne pas mettre dehors le cousin de mon chien. Brrr..... Avec ça que la nuit arrivait avec ses grandes jambes noires, et que la neige commençait à tomber, brin à brin, comme de la charpie. Le suisse de Saint-Étienne, qui est un bel homme, était venu fermer les portes de l'église après m'avoir souhaité une bonne nuit... Ah bien! oui; moi, il fallait que je demeure pour attendre ma mère, à preuve qu'elle m'avait donné une petite chandelle que j'essayai d'allumer plusieurs fois, mais que la neige éteignait toujours...

Alors, j'eus l'invention d'aller me mettre sous le bec de gaz, et de crier bien fort, puisqu'on ne me voyait plus : « Pain d'épice! Achetez du bon pain d'épice! »

— Et il passait du monde? demandai-je.

— Pas l'âme d'un juif, mon cher monsieur! et c'est ce qui me désolait, car je sentais mes lèvres se fendre et mes yeux se remplir d'eau; et puis j'avais l'onglée si fort, si fort, que j'aurais pu me couper les doigts avec les dents sans rien sentir du tout. Brrr... Ne voilà-t-il pas cependant, sur les huit heures, que je vois venir M. Baptiste, le cocher, grimpé sur sa voiture, avec ses gros gants fourrés et sa grosse couverture sur les genoux, qui me regarde et qui me dit : « Tout de même, vous ne devez pas avoir chaud, la belle? — Non, monsieur Baptiste.— Voulez-vous venir vous dégourdir un petit instant chez le marchand de vins de la place? — Vous êtes bien honnête, monsieur Baptiste, que je lui répondis malgré moi; mais ma mère m'a dit de rester, voyez-vous; ainsi sans rancune; à une autre fois! » Et je me remis à crier : « Pain d'épice! qui est-ce qui veut du pain d'épice? » Pourtant, mes pieds devenaient de glace. Brrr...

— Combien de temps restâtes-vous donc là? dis-je à la petite marchande, dont le récit me faisait mal.

— Ma foi, à dix heures, je ne me sentais plus de nulle part; ma mère m'avait oubliée en buvant sa goutte au Vieux-Chêne... Tout ce que je sais, c'est que lorsque je me réveillai au milieu de la nuit, couchée tout de mon long sur le trottoir, j'avais une belle robe blanche qui m'avait été cousue par la neige pendant mon sommeil. J'en fus malade tout un mois, et depuis, j'ai toujours conservé une grande peur de la neige et de l'hiver. Brrr... Voilà pourquoi les moqueurs du quartier Saint-Marcel ont pris l'habitude de ne plus m'appeler que Mlle la Gelée.

CH. MONSELET.



VERCINGÉTORIX ET JEANNE D'ARC.
Projet de monument par M. Émile Chatrousse, sculpteur. — (Dessin de M. G. Janet.)

LES MÉMOIRES
DE LA
RÉPUBLIQUE

POISSONNIER-DESPERRIÈRES

Avec de beaux faits de guerre, avec des grades importants conquis de très-bonne heure, avec toutes les qualités nécessaires pour faire son chemin, le général Poissonnier-Desperrières vit sa fortune compromise sous tous les régimes. La République le mit en prison, le Directoire l'eut pour ennemi, l'empire le tint en disgrâce et la Restauration ne fit rien pour récompenser une fidélité qui l'avait compromis sous les régimes précédents. Abreuvé de dégoûts et d'humiliations de toutes sortes, il voulut prendre le public à témoin de l'injustice des gouvernants, il écrivit, vers 1824, sa *Vie politique et militaire.*

En lisant cette biographie, ou plutôt ce plaidoyer, on ne tarde pas à deviner la cause de tant de déboires. Poissonnier-Desperrières manquait évidemment de tact, et il était maladroit jusque dans l'exercice de ses vertus. Deux faits vont nous le prouver.

Le premier date du temps où il commandait à l'armée de la Moselle le camp de Blise-Castel.

« Quelques jours après mon arrivée, un particulier se présente, et demande à me parler en secret; c'était le maître maçon qui avait caché dans le châ-



LA DÉFENSE DE PARIS. — Une reconnaissance à Bagneux par les volontaires de Montrouge, le 30 décembre. — (Dessin de M. Lançon.)

teau le trésor et l'argenterie de Mme la comtesse de la Layen; il offrait, moyennant la rétribution de 24,000 fr., de défaire ce mur, et de mettre à ma disposition tout ce que cette cachette renfermait, et qu'il estimait à près de 500,000 fr., observant que le château, dont on avait enlevé tous les fers, menaçait ruine (en effet, par ordre des représentants, balcons et ferrures avaient été enlevés, et le château était destiné seulement au fourrage et à la sûreté des prisonniers), que ce trésor ne pouvait tôt ou tard manquer de devenir la proie des troupes françaises ou de l'ennemi; je me bornai à lui faire sentir combien, ayant eu la confiance de ses maîtres, sa conduite était coupable; je lui défendis de parler à qui que ce fût, sous peine de la vie, de ce qu'il m'avait dit, lui déclarant que, s'il lui échappait un mot, je le ferais arrêter, et je le livrerais aux autorités de son pays; après quoi je le congédiai. Quand je quittai Blise-Castel, le trésor intact était toujours là.

Une autre circonstance est relative au bourgmestre de Blise-Castel: c'était un père de famille chez qui je prenais mes repas, en payant, et dont je n'avais que lieu de me louer. Un jour il m'arrive une dépêche de M. de Schœnbourg par un adjudant-général portant moustaches, chapeau ciré, l'un de ces révolutionnaires dont on commençait à empoisonner nos armées, et dont l'éducation militaire a tant coûté de sang à la France; j'ouvre cette dépêche, et je vois qu'elle est relative à ce bourgmestre, dont on m'ordonne l'arrestation, pour l'envoyer au tribunal révolutionnaire sous la conduite de cet officier. La terreur s'établissait en France d'une manière effrayante, et commençait ces horribles ravages dont quelques individus ne se ressouviennent pas assez, puisqu'ils voudraient nous ramener à ces bons temps. *Obéir*, c'était l'envoyer à une mort certaine. Je demandai à l'homme à moustaches s'il connaissait la mission dont il était chargé. Sa réponse fut affirmative. Je n'avais auprès de moi que mon aide de camp Urbain, lieutenant de hussards et excellent officier, dont les principes étaient en tout conformes à ceux de son général. *Lecture faite, tout haut*, de la dépêche, je donnai l'ordre à cet officier de monter au camp, d'en faire descendre cent cinquante hommes d'infanterie et trente chevaux, pour bien cerner la maison, et empêcher que l'homme réclamé ne pût échapper; j'accompagnai cet ordre d'un coup d'œil que le bon Urbain comprit parfaitement; et, pour arrêter le commissaire adjudant-général, je lui fis servir à déjeuner dans mon cabinet même. Urbain part aussitôt, se rend à pied chez le bourgmestre, le prévient de ma part que les ordres sont venus pour le faire arrêter, qu'il va monter au camp chercher les troupes à l'effet de cerner sa maison: il l'engage en conséquence à profiter du moment pour se sauver, à éviter les postes qu'il connait, et à passer de l'autre côté; il ajoute qu'il n'a rien à craindre pour sa famille, que c'est à lui seul que l'on en veut.

Quelque temps après, c'est la dame au trésor qui, par un hasard singulier, se charge d'apprendre au général que son étourderie a été aussi grande que son honnêteté.

Poissonnier l'avoue lui-même en ces termes:

«A Francfort, à un grand souper auquel je fus invité, chez M. Schouartz, allié de la famille de ma femme, il m'arriva une chose qui mérite d'être rapportée.

« On a vu qu'en 1798, lorsque je commandais le camp de Blise-Castel, je refusai le trésor de Mme la comtesse de La Layen, et que je contribuai à sauver le bourgmestre qui devait être arrêté pour être conduit au tribunal révolutionnaire. Au souper, je fus placé en face de Mme de La Layen; la manière dont cette dame m'observait me donna le désir de connaître son nom; ayant appris que c'était la personne à laquelle, sans la connaître, je croyais avoir rendu quelques services, après le souper, je m'empressai de lui rendre mes devoirs: « Mme la comtesse, lui dis-je, me permet-elle de lui demander si elle a été assez heureuse pour sauver l'argent et l'argenterie qu'elle avait fait murer dans son château, et qu'un agent indiscret tint à ma disposition en 1793, quand je commandais le camp de Blise-Castel? » — « J'ai su, monsieur, me répondit cette dame, que vous aviez refusé cet argent; je ne vous en ai aucune obligation, d'autres l'on pris, et j'aimerais autant que vous l'eussiez. » — « Madame la comtesse n'ignore sûrement pas à qui son pauvre bourgmestre doit la vie? » — « A vous, monsieur; mais tant pis, c'est un fripon qui servait les deux partis; vous eussiez aussi bien fait de le laisser pendre. » On sent quel fut mon désappointement à de pareilles réponses; il fut tel que je cessai toute conversation avec la comtesse.»

Mais revenons aux faits d'un intérêt plus général. Poissonnier en rapporte plusieurs qui pourraient fournir matière à de singuliers rapprochements. Celui-ci remonte à l'année 1789, où il commandait à Paris un corps de canonniers volontaires.

« C'est pendant les premiers mois qui suivirent l'organisation provisoire de ces canonniers qu'il m'arriva une de ces scènes révolutionnaires qui prouvent jusqu'à l'évidence à quel point les pouvoirs étaient alors confondus, et combien étaient folles et exagérées les prétentions des individus qui se formaient en réunions patriotiques. Le fait mérite d'être rapporté.

« Le prêt des canonniers se faisait tous les cinq jours, comme celui des compagnies soldées des districts, sur un contrôle nominatif des hommes présents, lequel était signé du commandant. Quelques canonniers, désirant doubler leur paye, avaient été se présenter dans d'autres sections, s'y étaient fait inscrire, et, après avoir touché la paye aux canonniers, allaient la recevoir à leur nouvelle compagnie. Mais cet abus, qui, en leur imposant de nouveaux devoirs, les mettait dans le cas de manquer aux appels, ne pouvait exister longtemps: j'en fus instruit, et, ne voulant pas me compromettre, je m'empressai d'en rendre compte à M. de Lajard, adjudant-général de la garde nationale, chargé du détail. Nous convînmes ensemble que le prêt se ferait, jusqu'à nouvel ordre, journellement, au lieu de se faire pour cinq jours. Cette nouvelle disposition, qui contrariait les coupables, leur causa un mécontentement qu'ils mirent leur soin à rendre général; aussi la fermentation fut-elle à son comble. Les instigateurs firent rappeler dans la caserne; ils voulaient que les canonniers se rendissent à l'Hôtel-de-Ville; mais le bon esprit de ceux-ci l'emporta, et ce fut en vain qu'informé de ce qui se passait, je me rendis à l'Hôtel-de-Ville, près de M. de Lajard, pour les recevoir. Rentré le soir, je me fais rendre compte par les sergents-majors de ce qui s'est passé; je demande si l'on a pris les noms des chefs d'émeute. Sur la réponse affirmative, j'ordonne que l'on rappelle à six heures du matin; que l'on assemble les compagnies; ce qui ayant eu lieu le lendemain, je leur expose les motifs qui ont forcé ces nouvelles dispositions, qui, d'ailleurs, ont été prises d'accord avec l'autorité supérieure. Je leur fais sentir l'inconvenance de leur conduite de la veille; je félicite les canonniers d'être revenus aux principes de discipline qui constituent les bons soldats; j'ordonne la punition du sergent, du caporal, et de trois canonniers qui avaient provoqué le murmure, je les fais conduire à l'Abbaye, et, comme ce n'est jamais en vain que l'on parle le langage de l'honneur aux bons soldats et qu'on leur expose franchement la vérité, tout rentra bientôt dans l'ordre. Mais les hommes punis, qui sûrement avaient leurs instructions secrètes pour semer le trouble, s'adressèrent au fameux district des Cordeliers, lequel députa près de moi des commissaires pour réclamer leur sortie. Je m'amusai fort d'une pareille ambassade; et cependant, comme ces commissaires se présentèrent sous les formes les plus honnêtes, je consentis à entrer avec eux en pourparler, bien résolu de ne rien céder à des prétentions ridicules. D'abord, je contestai l'autorité du district; j'établis en principe que je ne devais rendre compte de ma conduite qu'à M. de Lafayette; ensuite je racontai les faits, les motifs d'ordre qui m'avaient fait agir; je fis sentir la nécessité de maintenir la discipline, et je conclus à ne rien changer à mes dispositions. MM. les commissaires, fort honnêtes gens dans le fond, qui sentaient l'inconvenance de leur mission et la justesse de mes observations, étaient fort embarrassés: ils finirent par convenir qu'ils avaient plus qu'une mission, qu'ils avaient des ordres de ne revenir qu'après les mises en liberté, et que mon refus allait non-seulement les compromettre, mais les mettre dans le cas d'être fort mal reçus. Aussi touché de leur position qu'indigné des prétentions du district qui s'érigeait en souverain, je leur proposai de soumettre la question aux canonniers, et que la majorité en déciderait. C'était risquer mon autorité; mais j'étais tellement sûr du bon esprit qui animait les canonniers, que je ne redoutais aucune chance. La proposition fut acceptée avec reconnaissance, elle couvrait la responsabilité des commissaires. Les ordres aussitôt sont donnés: les canonniers assemblés se rendent, sans armes, à l'Hôtel-de-Ville, conduits par les officiers qui ont ordre de ne rien dire, de les placer dans la cour, et de prévenir seulement M. de Lajard. Quant à moi, je monte en voiture avec les commissaires.

« Rendu à l'Hôtel-de-Ville, le cercle est formé; j'y entre avec M. de Lajard et les commissaires. Les faits posés: « Que ceux, leur dis-je, qui sont jaloux de maintenir la discipline, et qui pensent que la punition que j'ai infligée est juste et méritée, passent à droite; que ceux qui sont d'un avis contraire passent à gauche. » Tous les canonniers se précipitent à droite; un sergent, un caporal seuls passent à gauche: indignés de se voir abandonnés, non-seulement ils apostrophent leurs camarades, mais, dans leur colère impuissante, ils s'oublient au point de manquer à leur chef.

« Sans plus m'émouvoir, j'appelle les cavaliers de maréchaussée présents; je leur ordonne de saisir les coupables, de les conduire dans une voiture à l'Abbaye: ce qui eut lieu à l'instant; et me tournant vers MM. les commissaires: « Vous voyez, messieurs, ajoutai-je, à quoi mène une démarche inconsidérée. Le district des Cordeliers s'est mêlé d'une affaire qui ne le regardait pas; il a voulu empiéter sur les droits du commandant en chef, qui cependant réunit la confiance générale. Il vous est aisé de juger quels auraient pu être les résultats de votre demande, si ces braves gens n'étaient animés d'un aussi bon esprit. Retournez vers vos commettants, dites-leur ce que vous avez vu; dites-leur qu'au lieu de cinq soldats punis, il y en a sept; que jamais ils ne rentreront au corps: les uns pour s'être adressés au district, les autres pour m'avoir manqué, et que, leur punition expirée, ils seront chassés. » Ces commissaires partirent fort désappointés; ils convinrent que j'avais raison, mais ils avouèrent que le district ne céderait pas. »

LORÉDAN LARCHEY.

(La suite au prochain numéro.)

(La suite au prochain numéro.)

NOS BONS ALLEMANDS

Ils jettent le masque, rois et ministres, landgraves et margraves, hobereaux et bourgeois, étudiants et diplomates, pasteurs et professeurs, docteurs *in utroque jure*, qui ne reconnaissent plus que le droit-canon. Leur bonhomie et leur prudhomie, leur candeur et leur rêverie, leur romantisme et leur mysticisme, leurs couronnes patriarcales et leurs lunettes contemplatives tombent pêle-mêle à la fois. Ils reparaissent ce qu'ils sont, les fils des Huns et des Vandales, les Barbares de Priscus et de Jornandès, disciplinés à la prusienne, mieux armés, mais aussi farouches, n'ayant fait que changer leurs haches fossiles contre des fusils à aiguille, adorant toujours Teutatès qu'ils appellent le « Dieu des armées. »

Il n'est pas jusqu'à leurs femmes et leurs jeunes filles qui ne redeviennent, comme au temps des Cimbres, des furies enivrées de sang. Ces vierges blondes, chantées par leurs poëtes, se changent en mégères pour exciter leurs frères et leurs amants à la curée de la France; elles allongent vers le pillage des griffes de harpies. La Marguerite de Goëthe fait place à Marguerite Schneider, fiancée de Jean Dietrick, fusilier de la 7e compagnie, du 88e régiment, de la 42e brigade, de la 21e division de l'armée allemande, laquelle invite son « bien aimé » à « entrer dans une boutique de bijoutier où l'on pourrait piller. » O maison de Gretchen devenue une caverne de recel et de brigandage! Du nid de la colombe sort la Pie voleuse, une paire de boucles d'oreilles au bec.

Ils sont des Barbares et ils s'en vantent. Dans le Walhalla du roi de Bavière, dans ce panthéon tragi-comique érigé aux grands hommes de la Germanie, les bustes d'Alaric, de Genséric et de Totila trônent au premier rang. Ces rois de proie, horreur du monde, exécration de l'histoire, l'Allemagne les glorifie et les canonise; elle les revendique comme ses héros et ses patriarches; elle les encense, de loin aujourd'hui, avec la fumée de ses canons Krupp bombardant Paris. L'Allemagne reprend l'exécution des hautes œuvres de ces bourreaux du vieux monde; elle rentre, avec son artillerie incendiaire, dans la voie scélérate qu'ils lui ont frayée avec la framée et la hache. L'Allemand est fier d'avoir reculé de quinze siècles et d'être redevenu un Germain à l'état sauvage. — Une légende rapporte qu'Attila entendant un ermite l'appeler « le Fléau de Dieu », bondit sur lui-même dans un accès de joie infernale : — « L'étoile tombe, s'écria-t-il, la terre frémit, je suis le Maillet qui frappe le monde! » *Stella cadit, tellus fremit, en ego Malleus orbis!* Les Prussiens de l'armée de Guillaume mettraient la fatuité d'une pirouette dans cette gambade frénétique. Souvenez-vous de ce télégramme apocryphe où ils se donnaient à eux-mêmes le sobriquet de « ces Diables », visiblement ravis de poser en monstres, de jouer aux démons, de recourber en corne satanique la pointe de leur casque. Ainsi faisaient leurs ancêtres qui, masqués de la tête des loups, dont la peau recouvrait leur corps, marchaient en hurlant contre l'ennemi.

Mais, d'une ère à l'autre, les Vandales ont étudié aux universités, pris leurs grades et passé leurs thèses. Ce sont maintenant des Barbares en *us*, ferrés à glace sur le subjectif et sur l'objectif, sur le Non-Moi créé et mis au monde pour être exterminé par le Moi. Il était réservé à l'Allemagne de montrer au monde les métaphysiciens du meurtre et les pédants du ravage. Cette monstruosité a trouvé sa définition; la *Gazette de Silésie* en a eu l'honneur. « Le Moment Psychologique du Bombardement » est un de ces mots qui résument et caractérisent toute une race. Ineffaçable comme une marque, inexpiable comme le *Racca* hébraïque, il restera imprimé sur sa mémoire et dans son histoire. L'obscur plumitif qui l'a écrit couramment ne se doutait pas qu'il faisait du style lapidaire. Son *lapsus calami* est une formule immortelle. Il croyait noircir du papier et il gravait sur le bronze. Son trognon de plume a pris, à ce *moment*, l'indélébilité du burin. Némésis lui poussait le coude lorsqu'il a tracé cette ligne vengeresse. Tous les flots d'encre qui coulent de Kœnigsberg à Heidelberg ne parviendraient pas à la raturer. « Goddem », selon Figaro, est le fond de la langue anglaise. Le « moment psychologique du bombardement » restera le fond de la langue et du caractère de l'Allemagne prussienne.

Sommes-nous assez loin de cette Allemagne édénique que nous rêvions naïvement, d'après les poëtes et les romanciers! Pays nébuleux, paradis de neige, étoilé de vergiss-mein-nicht, qui apparut à Mme de Staël en extase, où des philosophes, à peine incarnés, conversaient de morale et de métaphysique, comme les Ombres des Champs-Élysées; où des couples mystiques glissaient enlacés, sous un rayon de lune, sur le rhythme des valses du *Freyschutz*. L'Allemagne réalisa en effet cette Arcadie légendaire, aux premières années de ce siècle, alors que réduite à l'impuissance politique elle s'était réfugiée dans la poésie comme dans une forêt enchantée. Mais cette vision se dissipa vite : dès 1815, l'Allemagne était redevenue ce qu'elle est au fond : une nation rapace et haineuse, vindicative et grossière, couvant des convoitises sourdes et des rancunes implacables qui n'attendaient que l'occasion d'éclater. Une réaction violente contre son existence poétique la ramenait au culte de la force brutale et de la rapine. De son Age d'or intellectuel elle aspirait à l'Age de fer. — Depuis deux siècles, la Prusse faisait chez elle bande à part. Né par la force et dressé par lui, ce peuple enrégimenté ne connaissait que ses œuvres. Sans imagination et sans enthousiasme, il était inaccessible aux scrupules. Apre au travail, dur à la peine, façonné à l'obéissance, les passions généreuses n'avaient aucune prise sur son égoïsme revêche. Sa discipline inflexible tendait des cadres tout prêts aux ambitions confuses de sa race. Aussi, après quelques tâtonnements et quelques révoltes, avec quelle soumission résolue l'Allemagne s'est-elle rangée sous sa dictature! Elle a abdiqué entre ses rudes mains sa souveraineté spirituelle; elle a jeté aux orties, comme une robe puérile, sa draperie de Muse, pour endosser son roide uniforme. Elle a fait de lui son homme d'affaires et son chef de bandes. Son idéalisme a pris le mot d'ordre du caporalisme qui règne à Berlin. Le même phénomène historique qui entraina toutes les hordes tudesques autour d'Attila, rallie toutes les populations de l'Allemagne autour de la Prusse. Elle se les est assimilées en les absorbant. La vache maigre de Brandebourg a dévoré les vaches grasses qui ruminaient auprès d'elle. Le monstre formé par ces annexions n'a plus aujourd'hui qu'un même appétit et qu'une même fureur.

Cette transformation date de loin et se révélait par mille signes; mais la France s'obstinait toujours à ne voir l'Allemagne qu'à travers le mirage de ses mélodies et de ses légendes. Les cris de haine de ses Gallophobes nous arrivaient modulés par ses musiciens en soupirs d'amour, les bocages de ses idylles nous masquaient les casernes où elle s'exerçait à nous asservir. Ce qu'il y avait de comique dans le quiproquo, c'était le dépit de ce peuple indigné d'être pris au mot de ses poëtes, sentimental sans le savoir et idéal malgré lui. Sa renommée d'ingénuité l'exaspérait jusqu'à la fureur. Cet antre rugissait de colère d'être pris pour une bergerie. Dans la guerre atroce que les Allemands nous font aujourd'hui, il y a la rage des renégats du rêve et des apostats de l'idée.

Comme les Barbares voulaient détruire Rome, l'extermination de la France est le but avoué des Prussiens. Ils la décrètent et ils la proclament. Entre les explosions de leurs canons monstres, on entend la voix furibonde de leurs professeurs prophétiser sa ruine et dogmatiser son pillage. Leurs invectives pédantesques commentent le fracas de leur artillerie. L'un souhaite que « la famille gallo-romaine soit anéantie; » l'autre proclame « qu'une race supérieure, comme la race allemande, a le droit de détruire et de remplacer une race inférieure; » un troisième s'écrie : « De nos jours, la civilisation romane succombe, et l'Allemagne, le vrai cœur de l'Europe, le pays aux mœurs pures et au profond génie politique, renverse le Moloch de duperie et de mensonge. C'est tout l'ensemble de la civilisation romane qu'il faut briser pour toujours. On a dit que nous devions aux Français la culture moderne : eh bien! voilà précisément ce qu'il faut écraser. »

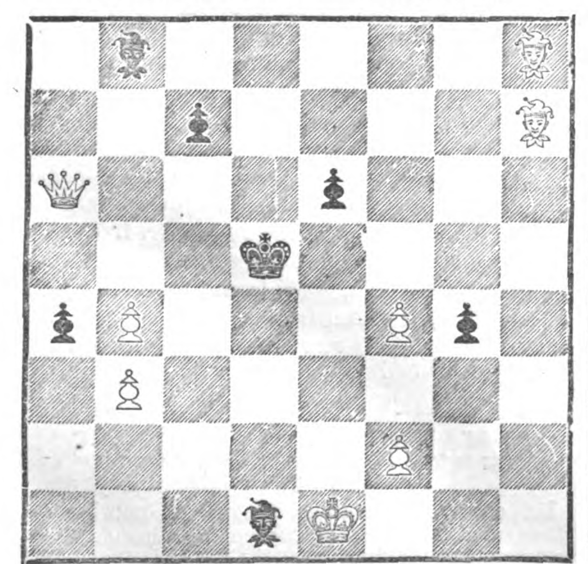
On croit rêver en écoutant ces derviches hurleurs de la science. L'esprit s'épouvante à l'idée d'un empire prussien installant sa suprématie sur les ruines de la France. La civilisation ne se relèverait pas d'un tel cataclysme. Ce serait le moyen âge revenant, à reculons, ressaisir l'Europe; non plus inconscient et naïf, plein de vertus profondes et d'énergies créatrices, mais mécanique et machiavélique, garrotté sous des oripeaux plus étouffants qu'un linceul. En haut, un césarisme bâtard, drapant des loques gothiques du saint empire son autocratie militaire. Au-dessous de lui, une vassalité de rois asservis et de principicules domestiques. Plus bas, la féodalité grossière et hargneuse des hobereaux, — *Iunkerthum* — burgraves d'état-major, paladins de places fortes et de corps de garde, auprès desquels les vieux tories anglicans du dernier siècle étaient des libéraux éclairés et des esprits lu-

ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 359

COMPOSÉ PAR MM. KOHTZ ET KOCKELKORN



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 357.

1. D 7 TR — 1. R pr. T (A)
2. D 7 TD — 2. R *ad libitum*
3. D 5 FD ou 4 D ou 7 CR, suivant le coup joué par les noirs, échec et mat.

(A)

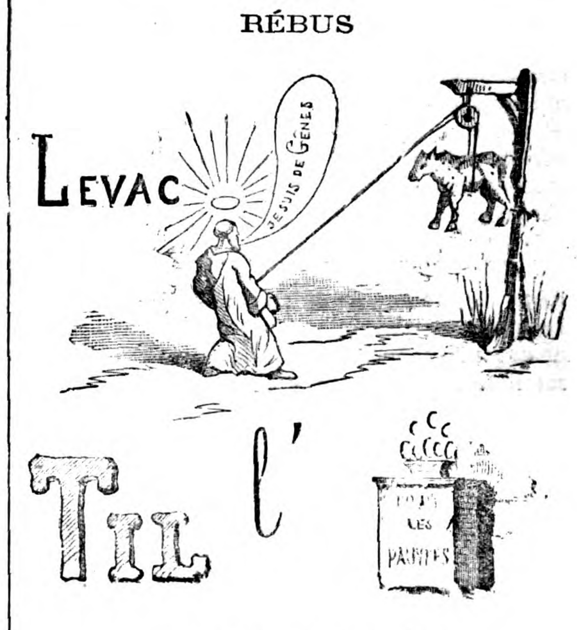
1. R 6 F
2. D 1 CD — 2. R 7 D (1)
3. P 5 C, échec déc. et mat.

(1)

2. R 5 D
3. D 1 T ou 2 C, échec et mat.

P. JOURNOUD.

RÉBUS

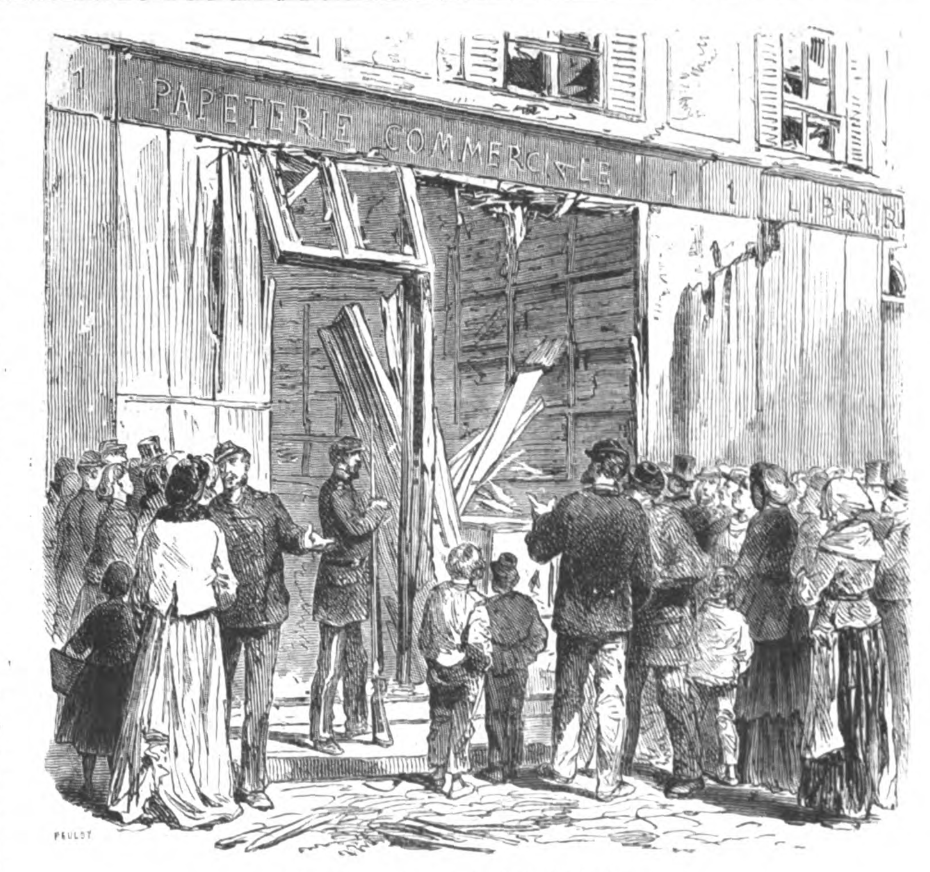


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La France ne se relèvera pas de si tôt des échecs de cett année.

mineux. Au fond, une plèbe de soldats et de fonctionnaires automates.

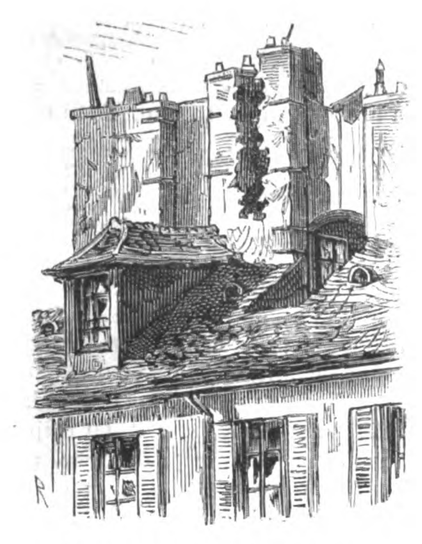
L'idéal de la Prusse, c'est l'Etat; elle n'en a point d'autre. Et, par ce mot, n'entendez point la Patrie, dans le sens héroïque et tendre que les autres nations attachent à ce mot sacré. L'Etat prussien n'a ni cœur ni âme; il ne croit pas devoir à ses sujets le bonheur. La corvée constante, le service passif, l'effort assidu qu'il exige d'eux sans relâche n'a d'autre compensation que son accroissement. C'est une idole de fer, montée comme une machine, pour broyer et pour dévorer. Chaque individu s'y adapte comme un rouage, et n'a d'autre fonction que d'obéir au moteur. De la civilisation il n'a pris que les ressorts et les armes, la bureaucratie et la police, l'administration et les sciences exactes. Derrière cette façade hérissée comme un arsenal, le Moyen-Age est resté campé. Cette Prusse, qui se pose en modèle des nations modernes, est le conservatoire de toutes les idées arriérées de l'Europe, le musée des antiquailles de la politique. La féodalité s'y roidit dans sa vieille armure, l'esprit de caste y sévit dans toute sa rigueur, la jurisprudence y radote encore le jargon carlovingien des vieux *Miroirs de Saxe et de Souabe*. Sous sa couronne luisant neuf, le spectre du passé ricane et menace. La civilisation prussienne est un sépulcre blanchi.



Dégât causé rue Casimir-Delavigne
par le projectile qui enleva le drapeau d'ambulance de l'Odéon.

Et ce ne serait pas seulement la liberté, ce serait encore le génie de l'Europe qu'étoufferait la suzeraineté de la Prusse. Il ferait nuit sur le monde si la science allemande éteignait la lumière de l'esprit français. Sa langue indigeste et sombre qui, en poésie, prend parfois des ailes, ne sait que ramper pesamment en prose. Les idées ne circulent pas, elles pataugent dans ce rauque idiome. Comparé au nôtre, c'est une fondrière auprès d'un courant. L'érudition germanique ne prend sa valeur que lorsqu'elle est éclairée et débrouillée par des mains françaises. Quel fatras qu'un livre d'exégèse ou de critique allemande, avec ses notes qui noient le texte, ses sous-notes qui submergent les notes, son enchevêtrement de prolégomènes et de corollaires! Cela fait l'effet de ces grimoires que les sorciers lisent à rebours, à la lueur d'une lanterne sourde, pour évoquer des fantômes. Et que dire de sa philosophie dissolvante, où des systèmes chimériques s'entre-tuent dans la nuit d'une phraséologie ténébreuse, où des idées, passées chez nous à l'état de lieux communs, prennent, pour paraître profondes, les masques du mythe et du symbolisme! A tel gros livre de Strauss, à tel traité de Hégel, tout hérissé de termes abstraits et de formules dialectiques, on pourrait répondre, comme l'Agnès de Molière à la harangue ampoulée d'Arnolphe :

Voltaire, avec deux mots, en dirait plus que vous.

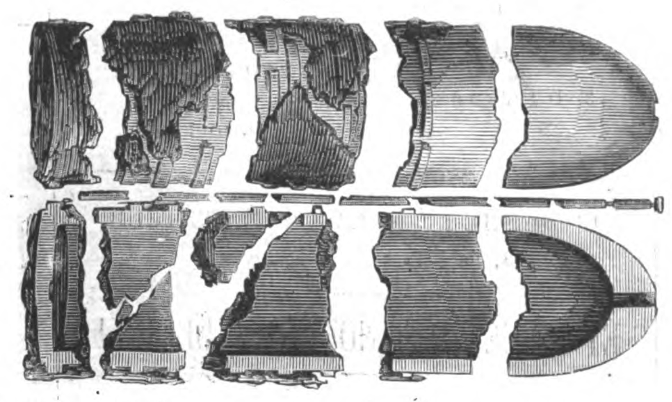

Un des premiers obus pénètre
par la cheminée, rue des Feuillantines.


Vue intérieure de la chambre de la rue des Feuillantines
après l'explosion de l'obus. (5 janvier 1871, à 2 h. 30 m. du soir.)


Le premier projectile lancé sur Paris
(couvent des Dames de l'Adoration).

Hégel disait à son lit de mort : — « Je n'ai été compris par personne; il n'y a que Goeschel qui m'a compris. » Quelques instants après il se retourna sur l'oreiller et murmura : « — Et encore il ne m'a pas compris du tout. »

— Mais pour que l'empire germanique usurpe l'Europe, il faut qu'il tue la France; et la France est immortelle, et l'ineptie de cette Prusse brutale est de croire qu'elle peut l'écraser. Trois puissances énormes — elle en fait partie — pèsent depuis cent ans sur la Pologne, vulnérable et faible par tant de côtés; elles la déchirent et la martyrisent, sans avoir pu l'étouffer encore. Et la Prusse croit anéantir en six mois ce grand pays d'une vitalité invincible, dont les racines plongent au cœur de l'histoire, dont la tête domine l'humanité tout entière! L'infatuation portée à ce comble, touche à la folie. La France est une lumière, on ne tue pas la lumière. Il n'y a que les Barbares pour croire que l'éclipse dévore le soleil.


Obus tombé rue Bertrand, qui a éclaté à 1 m. 55 sous le trottoir.

Un autre signe de la démence de la Prusse est l'effroyable abus qu'elle fait de ses victoires. Ne lui pardonnons point; mais, en vérité, elle ne sait pas ce qu'elle fait. Son orgie sanglante accumule sur elle un siècle de revanches et de représailles. Elle sème la tempête pour récolter l'ouragan. La France ressuscitera, quoi qu'elle fasse, et les résurrections de la France sont des éruptions. Entre elle et nous s'est creusé un gouffre de haine, un Rhin de sang et de larmes qu'aucune paix ne pourra combler. A sa porte veillera désormais, le glaive à la main, attendant son heure, un ennemi irréconciliable. Quel que soit le dénouement de cette guerre, l'Allemagne doit renoncer au repos, à la sécurité, au loisir. L'Allemagne, ayant voulu tuer la France, peut dire, comme Macbeth, après le meurtre de Banquo : « J'ai tué le sommeil! »

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(*La Liberté*.)

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, *directeur.*

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 719 — 21 Janvier 1871.

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, *administrateur.*

E. BOCOURT. L. CHAPON

LE GÉNÉRAL CREMER,
commandant en chef à la bataille de Nuits.

LE GÉNÉRAL FAIDHERBE,
général en chef de l'armée du Nord.

NOS GRANDS COMMANDEMENTS MILITAIRES

COURRIER DE PARIS

« Enfin nous avons trouvé des auxiliaires, la maladie, le froid et la famine! » Ainsi s'exprime notre chevaleresque ennemi dans le *Publiciste de Berlin*, à la date du 7 janvier.

Dans notre malheur, acculés comme nous l'étions, nous avions rêvé une attaque de vive force où nous aurions pu nous mesurer poitrine contre poitrine; mais le Prussien préfère bombarder une cité, fortifiée il est vrai, mais où chaque maison abrite une femme, un vieillard et un enfant.

Ce n'est plus le défenseur qui est atteint, c'est le passant inoffensif, la mère de famille, l'enfant qui joue innocemment dans la rue, le nouveau-né qui dort dans son berceau, le blessé qui repose dans son ambulance, ou le malade couché sur son lit de souffrance dans un hôpital.

Rien n'aura manqué à notre long martyre: la tristesse profonde qui étreint un cœur patriotique à la nouvelle d'une bataille perdue, l'angoisse qui s'empare d'un Français en apprenant que sa patrie est envahie, la fatigue du combat, l'absence de nouvelles de tout ce qui nous est cher, la famille errante, dispersée; la faim, le froid et la misère.

Nous avons tout perdu, nos armées, nos chefs, nos canons, et Paris reste debout. Son honneur est sauf, personne ne peut le contester; l'ennemi victorieux de toute part, soûl de l'ivresse du triomphe, courbé sous le poids des couronnes qu'il s'est décernées, nous rend une justice tardive, et le roi Guillaume, dans un discours solennel, avoue que, « *par un effort des plus extraordinaires,* » l'ennemi a réuni des armées nouvelles.

En ces armées nous avons mis notre espoir; déjà des noms nouveaux surgissent; des généraux, hier inconnus, tiennent tête aux plus glorieux généraux prussiens, et quel que soit le sort qui les attend, nous ne serons pas ingrats à leur mémoire. Il est possible que demain le succès les trahisse; il faudra se rappeler qu'ils nous ont ramené la victoire au moment où nos drapeaux étaient couverts d'un crêpe.

Ne faiblissons point, ayons l'âme haute et ferme! Peut-être, après tant de désillusions, nos cœurs, enclins à la paix, amollis par de longues souffrances, ont pu aspirer à la conciliation et accueillir avec une certaine joie l'espérance de voir mettre un terme aux maux de la France; aujourd'hui ce bombardement sauvage, ce mépris des lois de la guerre, le droit des gens foulé aux pieds, quelque chose de lâche et de cruel qui se fait jour dans tous les actes de l'ennemi, nous rend notre énergie et nous affermit dans la résistance.

Personne ne peut dire ce qui nous est réservé. Après Sedan, la honte était notre partage; après Metz, nous n'avions plus de degrés à franchir dans la voie du désespoir, et tout Français devait se sentir envahi par une tristesse profonde. Il semblait à chacun de nous qu'il portait au front je ne sais quel sceau de malédiction, et tout citoyen hors de son pays, ces Français généreux, accueillis autrefois avec tant de sympathie sur la terre étrangère, devaient raser les murs des cités comme si la honte du pays tout entier était devenue la honte fatale de chacun.

Dieu merci, quatre mois de résistance héroïque ont changé la face des choses; nous pouvons marcher la tête haute, et, pour notre part, malgré les provinces envahies, les villes pillées, les châteaux et les chaumières saccagés, nos finances détruites, l'avenir compromis et le sort du riche, comme celui du pauvre, devenu précaire, nous estimons que nous n'avons pas payé trop cher la rançon de l'honneur.

Que la France soit réduite, que son territoire ne compte plus ces deux belles provinces aussi françaises que celles qui le sont le plus, si nous ne pouvons pas les arracher au vainqueur par la victoire, qu'importe? Nous restons Français nous-mêmes, nous sommes encore loyaux et braves, et personne, pas plus le vainqueur que les neutres, n'a le droit de nous regarder de haut et de nous dénier, sinon l'admiration, que nous ne réclamons point, au moins l'estime, que nous méritons, quoi qu'ils en disent.

⁂

M. Jules Favre peut donc hardiment se présenter à la conférence de Londres, il le doit; le scrupule qui l'attache à Paris est celui d'une âme loyale et d'un cœur de patriote, mais il ne faut pas qu'il s'en exagère la portée.

La France ne doit pas abdiquer; nous n'aurions jamais voulu admettre qu'un ministre humilié s'y présentât en notre nom. Jules Favre est le digne représentant d'une nation qui combat pour son indépendance et l'intégrité de son territoire, et cette nation n'est encore ni brisée ni vaincue. Nous sommes sûrs que sa place au congrès sera aussi large et aussi honorable que celle de quiconque. Il pourra regarder les yeux dans les yeux le représentant de la Prusse et marcher l'égal de tous.

Il est éloquent, il est humain, il saura trouver des accents émus et remuer dans le cœur des ambassadeurs des puissances quelqu'une de ces fibres secrètes qui ne sont jamais tout à fait inertes chez l'homme, même le plus bronzé par l'égoïsme et la triste expérience des choses de la politique.

Il dira nos luttes, nos droits et nos devoirs; il évoquera devant les hommes d'État de l'Europe assemblés, l'image de la France en armes, livrée d'abord pieds et poings liés par des ministres ineptes et des généraux ignorants et présomptueux. Il dira Wissembourg et Reichshoffen, Sedan et Metz, Gravelotte et Orléans; il montrera cette nation épuisée, vaincue, acculée, se redressant de toute sa hauteur, répudiant une honteuse tradition, soulevant son épée brisée, offrant à ses enfants sa mamelle tarie, appelant à elle ses légions d'enfants et le dernier ban de ses vieillards, forgeant des canons, organisant des armées, harcelant de toute part un ennemi victorieux et rappelant la victoire sous ses drapeaux.

A l'Allemagne hautaine et féroce qui aspire à la domination du monde, à ce peuple rude, à cette armée qui tient une nation, enrégimente les confédérations, substitue la force au droit, et veut ressusciter l'empire d'Occident, il opposera la République française désintéressée, libérale, modérée, qui respecte les nationalités étrangères, veut pour tous l'indépendance et la liberté, ne réclame d'autre droit dans le monde que ceux de la pensée et de la civilisation. Il fera toucher du doigt à chacun de ces hommes d'État aveugles l'abîme dans lequel va rouler chaque nation de l'Europe sans cesse menacée par ce gigantesque pouvoir militaire, par ces hordes toujours en armes, sans cesse envahissantes et dont l'ambition démesurée n'a plus de limite, dont l'orgueil est comparable à celui du Nabuchodonosor antique, toujours insatiable et mêlant à ses ambitions sans bornes une sorte d'hallucination religieuse, exaltation biblique où l'idée de meurtre, de rapine, d'incendie, trouve sa place à côté de l'adoration du Très-Haut.

Jules Favre doit parler, il le faut, ou c'en est fait de la paix du monde.

Non, la force n'est pas le dernier mot de la civilisation! Non, le canon n'est pas le dernier argument des rois! Non, l'idée n'a pas cessé d'être la reine du monde, et ces sinistres hypocrites qui veulent rayer notre pays de la carte de l'Europe ne sauraient être à la tête des nations.

Le rouleau de bronze passera sur l'Europe si Favre ne parle pas, et Favre doit parler.

Il est impossible qu'il ne se sente point au cœur la flamme qui nous brûle et l'enthousiasme qui nous exalte.

Que la Muse de la patrie outragée l'inspire, que le génie de la France en deuil le couvre de son aile; que sa voix trouve des vibrations inconnues, que son éloquence ait des éclairs qui illuminent, et que les charbons d'Isaïe brûlent ses lèvres!

Nous le voulons, il le faut, il le doit. Nous combattrons, nous; lui sera notre porte-voix; tous les morts glorieux qui dorment dans les campagnes de l'Alsace, dans les bois des Vosges, dans les plaines d'Orléans, tous ces cadavres que les sables de la Meuse charrient dans son lit empoisonné, toutes les mères en deuil, tous les orphelins et les pères sans soutiens, veulent qu'une grande voix s'élève qui réclame les droits de la France, et demandent qu'on leur tienne compte de leurs sanglants sacrifices.

Jamais homme n'eut pareille mission, jamais citoyen ne trouva plus solennelle occasion de servir son pays et d'illustrer son nom!

⁂

L'amiral Pothuau, qui joue un rôle si effectif, si sérieusement rempli dans la défense de Paris, effectue chaque jour des reconnaissances en avant de Vitry, qui ont presque toujours pour résultat la capture de quelque prisonnier.

Un officier, un lieutenant faisant fonction d'aide de camp, jeune homme très-intelligent, qu'on avait trouvé muni d'un chassepot et faisant le coup de feu, a été amené au fort de Bicêtre. La seule nouvelle vraiment intéressante qu'on ait obtenue de lui, c'est qu'effectivement le prince Frédéric-Charles avait été blessé, comme le bruit en avait couru.

Le prince Albert, un frère du roi, avait été aussi blessé au combat de Champigny, et n'avait pu, à la dernière date, reprendre encore son commandement.

Pendant que nous écrivons, on amène un nouveau prisonnier; c'est un pauvre diable de maçon qu'on interroge devant nous sans grand résultat. Quand on lui demande si le soir, à son bivouac, en fumant sa pipe, alors qu'on parle de ce Paris qui les arrête si longtemps, ses camarades pensent qu'ils entreront dans la grande ville, — il répond: « Les uns le croient avec arrogance, les autres commencent à douter. — Et vous? — Moi, mon intelligence est trop bornée pour avoir une opinion sur une si grosse question. »

Ce qui n'est évidemment pas d'un sot.

Voici quelques extraits des lettres trouvées sur ce soldat; il s'appelle Auguste Marleïn, de la 7e compagnie du 11e régiment de Silésie, 6e corps d'armée, commandé par ce général Tumpling qui, depuis si longtemps, tient les positions en avant du plateau de Villejuif.

Cette première lettre est adressée au soldat par un artilleur de ses amis, qui a dû prendre part aux combats devant Orléans.

Blois, le 18 décembre.

« Tu as sans doute entendu parler du nombre d'ennemis dont la brave armée s'est débarrassée; l'on ne sait vraiment pas d'où sortent les pantalons rouges, c'est comme si la terre les engendrait.

« Tout ce qui peut porter même une arquebuse et possède un peu de courage est soldat, et même les jeunes filles accompagnent leurs fiancés. »

....

Voici la réponse à une des lettres du soldat; elle est du père à son fils fait prisonnier aujourd'hui:

« Une semaine succède à l'autre, et toujours nous attendons la paix; le désir ardent chez nous tous est de voir revenir les nôtres, mais combien de temps cela va-t-il durer?

« On espérait qu'avec la nouvelle année, elle viendrait cette paix tant désirée, mais c'est en vain. Cette année 1870 a causé bien des maux pour ceux qui sont orphelins et pour les pères sans enfants désormais; je suis triste et je plains ceux qui combattent pour la patrie; il y a six mois que vous êtes en pays ennemi et Paris ne succombe pas, et cela nous coûtera une innombrable légion de bons et loyaux Prussiens.

« Que Dieu te préserve! »

....

« L'ouvrage ne va plus nulle part; les femmes de soldats sont les seules qui soient heureuses, car tous les mois elles reçoivent leur paye; par contre, les autres doivent souffrir, l'ouvrage leur manque, et il faut vivre cependant, le besoin est là. »

⁂

Ce soldat qui doute de son intelligence et déclare lui-même qu'il est un «gros ignorant, a dans son portefeuille une pièce de vers qu'il a patiemment copiée; voici un extrait de cette poésie d'actualité.

....

« Je suis souvent de garde devant l'ennemi dans la nuit sombre; pense à moi, mon trésor, dans ton cœur que l'angoisse oppresse.

« Bien des semaines sont passées depuis que le signal de la guerre m'a arraché de ma patrie, ainsi qu'un nombre incommensurable de ses enfants, pour courir à la guerre sous la conduite d'un vieillard qui sait conduire ses héros et les mène de victoire en victoire par maintes batailles sanglantes, jusqu'à ce que la paix vienne sourire à la liberté allemande. Il faudra que plus d'un tombe sur la terre étrangère, que plus d'un meure foudroyé, mais du moins ils meurent pour la patrie.

« Nous voulons sans souci et avec fierté continuer ainsi jusqu'à ce qu'un beau matin l'aurore de la paix vienne dorer le jour levant.

« Portez-vous bien, mes fidèles trésors; dans ma patrie vous prierez pour moi et pour mon salut; dussé-je mourir devant les remparts de Paris, j'ai votre bénédiction pour aujourd'hui et pour l'éternité.

« Le regret de l'absence m'oppresse, le chagrin m'accable, mes soucis me rendent inerte, je suis las de la vie tout entière.

« Voilà déjà trois mois passés loin de vous; bientôt je serai libre, je ne serai plus à l'attache devant cette oppression. Quand je pense aux marches que nous avons faites au clair de la lune, alors que nous allions en Alsace faire prisonniers les Français! Nous avons veillé fidèlement pendant de longues nuits à la fois froides et douces, pour éviter la surprise de ces ennemis vigilants.

« Quand Strasbourg s'est rendu, l'horizon s'est illuminé d'une lueur d'espérance; mais la page a été tournée, nous avons pris la route de Paris; sans doute on nous a oubliés, car nous n'avions rien à manger; il nous fallait nous-mêmes moudre le blé, comme si le soldat n'avait pas des devoirs militaires plus sérieux à remplir.

« Le meunier moud le blé, le boulanger fait du pain; en France, le vieux Dieu vit encore, vous aurez tous de l'ouvrage: demain il faudra aller déterrer les pommes de terre. Il nous faudra tout récolter pour ceux qui ont délaissé leurs chaumières. »

⁂

Le bombardement est l'effroyable actualité du moment. Les Prussiens avaient reculé pendant trois mois devant cette extrémité; la résistance de Paris, ses approvisionnements invraisemblables, la sagesse de la population enfermée dans la ville, leur ont prouvé que ni l'anarchie à l'intérieur, ni le découragement, ni les attaques de vive force de l'ennemi ne pouvaient nous réduire; il faut des moyens héroïques, la plus cruelle des extrémités, le bombardement d'une ville de deux millions d'âmes.

Tout autre peuple eût reculé devant une telle responsabilité; l'histoire ne pourra point la pardonner. Les Prussiens bombardent les villes ouvertes qui se défendent, parce qu'étant « villes ouvertes » elles ne doivent pas résister; et ils bombardent les villes fortifiées parce qu'elles accomplissent leur mission. C'est là une nouvelle maxime du droit des peuples.

La population parisienne conserve une attitude tout à fait admirable; je ne sais pas pour quelle proportion la bravoure, l'abnégation, l'entêtement, le patriotisme, et peut-être une certaine ignorance, entrent dans cet héroïsme qui leur fait supporter tant de maux; mais personne ne peut refuser son admiration aux habitants de la grande cité assiégée.

L'héroïsme, pour un soldat, consiste à s'en aller le front haut sous son drapeau flottant, la poitrine au feu et le fusil au poing, prêt à mourir pour Dieu et la patrie. Pour un homme du peuple, ouvrier honnête, le devoir est de respecter les lois de son pays, d'accepter les tristes circonstances dans lesquelles le siége le place, de souffrir en silence sans concevoir de haine contre ceux qui sont plus heureux que lui, accomplissant obscurément le devoir consenti par tous.

Pour l'humble ménagère, c'est de subir avec patience ces longues stations qu'il lui faut faire aujourd'hui pour recevoir sa nourriture; c'est la souffrance du froid et de la faim, des intempéries des saisons. Pour la mère de famille, c'est le rigoureux accomplissement des devoirs de son intérieur, malgré la tristesse que cause à son foyer l'absence des siens éloignés de Paris, la présence de son enfant sous les drapeaux. C'est l'acceptation virile de toutes les charges, de toutes les tristesses sans laisser entendre un murmure.

A ce prix-là on est héroïque, et on peut dire que Paris l'est en ce moment. Nous avons vu, de nos yeux vu, des mères de famille chassées la nuit de leurs foyers menacés par les obus, portant leurs enfants dans leurs bras, suivies de leurs serviteurs et cherchant un abri pour la nuit. Nous avons accompagné de nos vœux les pauvres habitants, traînant dans une charrette leurs meubles et leurs tristes pénates.

Pas un d'eux ne murmurait, pas un d'eux n'accusait le sort, et ils avaient froid, et ils avaient faim, et tout leur manquait à la fois. Au milieu de tant de maux, les femmes restaient patriotes et poussaient leurs maris à la défense; les hommes réclamaient la résistance à outrance, et, chassant de leurs cœurs l'idée de la paix, qui est la pente naturelle des âmes, ils ne voulaient pas admettre qu'on en vînt à traiter avant d'avoir brûlé leur dernière cartouche, mangé leur dernier biscuit et fait donner leur dernier bataillon.

Oui, Paris a racheté bien des fautes; il a été noble et digne, et c'est pour nos cœurs une bien douce joie. Désormais, nous pouvons lever la tête, Sedan et Metz n'effaceront pas Paris. Nous n'affectons pas ce sot optimisme qui, selon nous, est aussi coupable que le pessimisme de certains citoyens; nous disons seulement, quoi qu'il arrive : chacun a fait son devoir sous les murs de la ville.

⁂

La grosse question que nous pose en ce moment le public est celle ci : Peut-on prendre un fort, et un fort étant pris, quelle destinée est réservée à l'enceinte et par contre à la Ville?

C'est assurément une grave question qu'on nous pose et nous ne sommes pas de taille à y répondre. On peut tout au plus remuer une série d'hypothèses et les soumettre de bonne foi au public, avec la petite expérience que donne l'habitude des choses de la guerre.

Tout d'abord, le bombardement n'a été pour l'ennemi qu'un dernier et cruel argument; il est certain (et sur ce point nous avons son aveu direct) qu'il ne croyait pas être réduit à cette extrémité. Il a attendu trois mois l'épuisement de nos vivres, les dissensions intérieures, la désorganisation de la défense; et, ne pouvant arriver à entrer dans Paris alors que l'Allemagne tout entière murmurait et demandait à grands cris qu'on achetât à tout prix la reddition, M. de Moltke s'est décidé à agir.

Le plateau d'Avron gênait les Prussiens, c'était pour eux comme une avancée du fort de Rosny; ils ont entassé tant de feux contre cette position — 77 pièces de canons Krupp, au dire du rapport officiel allemand, — qu'il a fallu l'abandonner.

Le bombardement des forts de l'Est n'était que la conséquence de l'attaque sur Avron, puisque les canons de ces forts pouvaient contrarier l'effet du tir ennemi.

Avron abandonné, le bombardement des forts du sud a commencé, et cette opération, menée avec une très-grande vigueur, nous a révélé le plan définitif de l'ennemi :

Ecraser Issy et Vanves, les rendre intenables, en même temps balayer par des feux les bastions de l'enceinte continue que Meudon et Breteuil prennent en enfilade, tout en complétant cet ensemble par un bombardement des quartiers qui se trouvent à portée extrême de ses grandes batteries de Châtillon, de Fontenay, de Meudon et de Saint-Cloud.

Il serait puéril de dire qu'un tir aussi continu, avec des pièces aussi exceptionnelles comme portée et des projectiles d'une aussi considérable dimension, n'endommage point nos forts : ils souffrent. La garnison est plus épargnée que le matériel; les canons répondent dans une proportion assez faible, mais c'est un parti pris, et ce parti a pu faire croire à l'ennemi qu'il avait éteint nos feux.

On a cependant, contre cette destruction lente et fatale, des armes assurées; le travail, la réparation quotidienne des dommages quotidiennement essuyés, et la substitution d'un fort en terre aux éboulements, aux brèches que peuvent produire les projectiles.

Nous aurons aussi comme recours, et nous en avons largement usé, la construction de batteries nouvelles, batteries enterrées comme celles de l'ennemi, emploi des obusiers (que la proximité à laquelle nous sommes des assiégeants nous permettra d'employer), et ayant derrière nous, à quelques pas, nos arsenaux, nous substituerons à une pièce entamée une pièce nouvelle amenée à la hâte.

Enfin, poussant jusqu'au bout la conjecture, supposons pour un instant que le feu soit tellement effroyable, que ni nos forts, ni nos bastions, qui sont derrière eux, ne puissent lutter, et que ce rempart qui présentait une redoute puissamment armée ne soit plus qu'un amas de terre et de pierre non défendu. Il faudra encore que l'ennemi, pour venir prendre possession et s'établir à notre place, lance des colonnes d'assaut, et pour ce faire, ordonne à ses batteries de siége de cesser leur feu qui désormais, au lieu de mitrailler Issy et Vanves, mitraillerait ses propres soldats.

C'est alors que nous entrerions dans la période de l'*attaque de vive force*, et, pour la première fois depuis cette lugubre campagne, nous verrions l'ennemi en face, nous lui opposerions poitrine contre poitrine et cœur contre cœur. Nos masses seraient à portée, elles arriveraient à temps pour lutter contre les siennes qui rencontreraient les fossés, l'escarpe, les bastions même ruinés; en un mot, ce serait aussi un moment *psychologique*, que l'ennemi désire peut-être, ceci est un mystère, mais qu'à coup sûr nous appelons tous de nos vœux.

Continuons encore, allons plus loin. Cette attaque, si périlleuse pour les Prussiens, et devant laquelle ils ont reculé partout, puisqu'ils n'ont pas donné un seul assaut pendant cette guerre où ils ont investi tant de places, cette attaque a réussi, nous l'admettons, et nous admettons en même temps qu'elle a coûté au bas mot dix ou quinze mille hommes à l'ennemi.

Quel est notre rôle? Nous plions, nous nous débandons (pure hypothèse, naturellement), et nous rentrons dans l'enceinte.

Voilà l'ennemi libre d'occuper non-seulement le fort, mais même les positions intermédiaires entre l'enceinte et celui-ci; il fait ses travaux, dispose ses canons et attaque la ville. Mais alors nos bastions deviennent nos véritables forts, et la partie recommence; le véritable résultat obtenu pour l'ennemi, c'est de nous lancer des obus, non plus à cinq mille mètres des bastions, mais à deux mille tout au plus, et d'arriver au cœur de la ville.

Paris n'est pas encore à lui; il lui faut faire une nouvelle brèche, lancer encore ses colonnes d'attaque, se mesurer avec cette population, un peu neutralisée aujourd'hui, mais qui devient alors effroyablement active. Il doit franchir nos fossés, monter à un nouvel assaut bien autrement formidable que le premier, essuyer le feu de nos torpilles, de nos mines, se heurter à nos chevaux de frise et à nos obstacles de toute sorte.

Mais l'ennemi ne nous suit plus sur ce terrain-là; il a déclaré qu'il s'installe dans nos forts, nous menace perpétuellement et attend nos parlementaires. Il n'entre nullement dans son plan de se mesurer homme à homme. Lisez ce qui suit, et croyez que ce sont là des déclarations qui ont plus de valeur que celles que pourrait faire ici tel ou tel journal officieux :

« Si Paris succombait aujourd'hui, il faudrait au moins une quinzaine de jours avant que nous puissions desserrer notre cercle de fer; avant que tous les forts soient occupés, toutes les armes livrées, toutes les mines déchargées, les casernes, les arsenaux intérieurs garnis par nos troupes, les prisonniers transportés, les rues évacuées; avant tout cela, et dans la crainte des actes de perfidie auxquels le désespoir pourrait pousser les individus isolés, nous n'oserions pas faire notre entrée tambour battant, car l'expérience nous a donné de la prudence. »

CHARLES YRIARTE.

CREMER

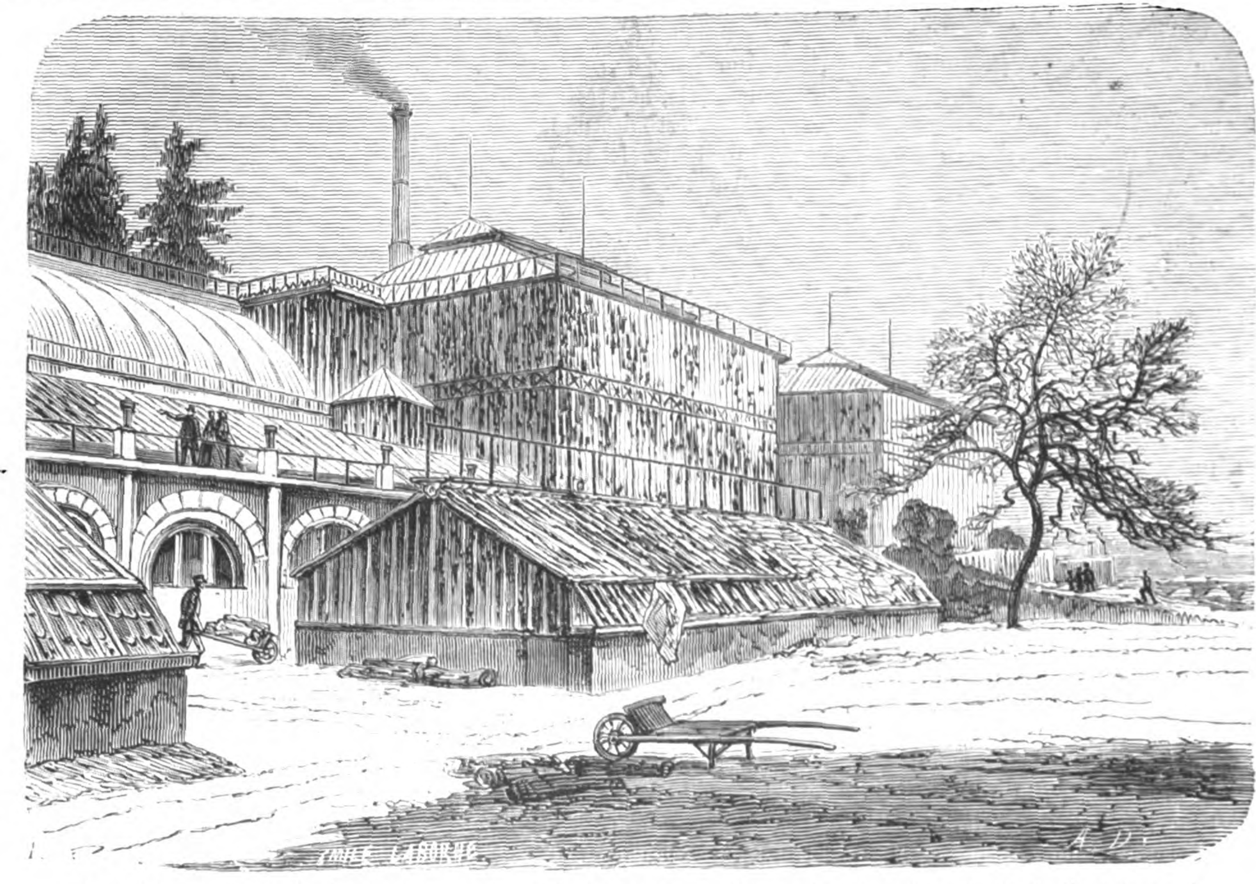
—

Le général Cremer (Camille), dont nous donnons le portrait, est à la tête d'un des corps d'armée placés sous le commandement en chef de Bourbaki.

Cremer est le fils d'un aubergiste de Sarreguemines (Moselle), où il est né le 6 août 1840.

Dès sa plus tendre enfance il eut le goût et le désir d'entrer dans la carrière des armes. Admis à Saint-Cyr, en 1857, il en sortit deux ans après avec un numéro qui lui permit de suivre les cours de l'état-major.

Placé comme lieutenant au régiment des dragons de l'impératrice, à sa sortie de l'école d'application, il demanda et obtint, pour son stage d'infanterie, d'être placé au 1er de zouaves alors au Mexique, afin de faire campagne. Il y fit très-durement la guerre, ce régiment étant toujours en expédition dans le Michoacan, et s'y fit remarquer par le colonel Clinchant. Il a été cité maintes fois à l'ordre de l'armée pour son sang-froid, son énergie et sa grande bravoure au feu.



Aspect des serres du Jardin-des-Plantes depuis le 6 janvier. — (Dessin d'après nature de M. Emile Laborne.)

Nous lui faisions raconter à plaisir les péripéties du combat dans lequel il avait repoussé, à la tête de sa compagnie de zouaves, la charge d'une colonne de cavalerie de partisans dont il tua de sa propre main le général, s'emparant de sa magnifique selle qu'il garde comme trophée.

Nommé capitaine, décoré de l'ordre mexicain de N.-D. de Guadeloupe et de la médaille du Mexique, il rentra en France en 1866 pour refaire sa santé, gravement compromise. Aussitôt rétabli, il fut placé dans un régiment d'artillerie en garnison à Paris.

Ce dernier stage terminé, le général Clinchant, qui avait pu apprécier les qualités militaires de son ancien lieutenant, le prit auprès de lui en qualité d'aide de camp.

La brigade Clinchant resta trois années consécutives à Paris. Pendant ce temps, Cremer a beaucoup travaillé, et tout spécialement sur l'art militaire. Il a dirigé ses deux jeunes frères dans le début de leur carrière. Son cadet est déjà un peintre distingué, et le plus jeune, sorti de Saint-Cyr en 186‚ est officier au régiment étranger, où il donne de grandes espérances.

Les journaux ont raconté que, compris dans l'armée de Metz, le général Clinchant et son aide de camp Cremer refusèrent la liberté oiseuse qui leur était offerte, et qu'emmenés prisonniers et internés dans Mayence, ils furent assez heureux pour s'échapper des mains de l'ennemi. Libres de



LES EFFETS DU BOMBARDEMENT. — Aspect du dortoir des frères de Saint-Nicolas le lendemain du jour où quatre enfants y furent tués par un obus.

(Dessin d'après nature de M. Vierge.)



LA POSTE PENDANT LE SIÉGE. — Départs de nuit des ballons construits à la gare d'Orléans par les frères Godard. — Le *Guttenberg* et le *Parmentier*.

tout engagement, ils allèrent immédiatement se mettre à la disposition du gouvernement à Tours.

Nommé général et mis à la tête de 10,000 hommes, Crémer donna bientôt de ses nouvelles en battant à Nuits (Côte-d'Or) un corps prussien de 25,000 hommes, qui en laissa 7,000 sur le terrain après un combat terrible et acharné.

Modeste, instruit, énergique et studieux, le général Cremer, quoique d'un caractère très-froid, est un de ces hommes qui gagnent de suite les sympathies de ceux qui l'approchent. De taille moyenne, élancée et souple, c'est un cavalier très-distingué. Sa petite moustache châtain, ses yeux bleus et ses cheveux coupés ras le font paraître beaucoup plus jeune qu'il n'est.

Dans les corps dont il a fait partie, il a su conquérir, par son mérite et son bon caractère, l'estime et l'affection de tous, et nous en trouvons la preuve dans la satisfaction qu'ont éprouvée ses anciens camarades en apprenant sa nomination.

Nous espérons beaucoup des capacités du général Cremer, et surtout de son amour de la patrie qu'il possède au plus haut degré.

ERNEST CHOTARD.

FAIDHERBE

Le vainqueur de Bapaume, le général Faidherbe, n'était pas un officier inconnu, oublié.

Il était général avant que Gambetta l'appelât à commander l'armée du Nord. Sorti de l'école polytechnique en 1840, avec le grade de sous-lieutenant, il avait étudié les grands principes de l'art militaire à l'école d'application de Metz.

Malgré son mérite, il ne fut pas d'abord son apprentissage de la guerre sur les champs de bataille. On utilise ses capacités dans des missions spéciales et il reste en Afrique pendant huit ans, de 1844 à 1852. Il est envoyé au Sénégal en qualité de directeur du génie et passe gouverneur de la colonie en 1854.

Le *Monde illustré* a noté en leur temps les opérations militaires si multipliées et si utiles accomplies sous sa direction. La ville de Saint-Louis se souviendra longtemps de ses qualités administratives et des talents militaires que déploya le général Faidherbe dans l'annexion de tous les territoires dont il a enrichi notre colonie sénégalienne.

Il commandait la subdivision de Bône, en Algérie, au moment où le Gouvernement de la défense nationale, pauvre d'officiers supérieurs, jeta les yeux sur lui, le nomma général de division et l'envoya à Lille, la ville où il est né le 3 juin 1818.

Son génie organisateur a eu bien vite créé une armée dans un pays dont son enfance connaissait toutes les ressources. Autour d'un noyau formé de nos soldats échappés du désastre de Sedan à travers le Luxembourg, il a groupé les gardes mobiles et la garde nationale mobilisée du Nord. Il n'avait pas d'artillerie de campagne, il en a improvisé une en empruntant des canons à telle et telle place où ils étaient inutiles.

Cette petite armée une fois organisée, le général Faidherbe l'a si bien manœuvrée, qu'après avoir concentré ses troupes à Douai, il s'est porté avec toutes ses forces à la rencontre du général Manteuffel, auquel il a infligé sous les murs de Bapaume, le 2 janvier, la sanglante défaite dont parlent les dépêches de Bordeaux et sa dépêche rectificative.

Depuis ce succès, Faidherbe a-t-il poursuivi les Prussiens dans la vallée de la Somme?

Se porte-t-il sur Paris par la Fère en descendant la vallée de l'Oise?

Nous pensons qu'il a laissé au général Briant le soin d'arrêter et d'écraser, s'il se peut, le corps ennemi chargé de mettre notre littoral en coupe réglée. Briant aurait déjà commencé l'œuvre aux Moulineaux, entre Rouen et Elbeuf, où il aurait fait subir un échec sérieux à un détachement allemand.

Quant à lui, Faidherbe, nous pensons qu'à l'heure qu'il est, il opère, ainsi que Chanzy, dans la direction de Paris.

Que nous entendions ses canons du côté de Chantilly, et ce général, dont l'honnêteté proverbiale égale le mérite militaire, sera le bienvenu, car il nous apporte dans les plis de son drapeau le signal de la lutte suprême et de la délivrance.

LÉO DE BERNARD.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Le bombardement. — Ils continuent à bombarder sans relâche, sans merci. La solide attitude de Paris désespère ces hordes de Prussiens affamés qui, ne sachant pas faire acte de vaillance, veulent du moins faire œuvre de barbarie.

Ils n'ont pas su monter à l'assaut de la grande ville désarmée; leur prudence a eu le vertige en face de ce peuple de Paris qu'ils cernaient et dont les cris de rage les épouvantaient.

Et cependant alors ce peuple n'avait pour se défendre que sa colère. Il y a quatre mois de cela, nos forts et nos murailles étaient sans canons, sans munitions.

Paris était sans armée.

Ils n'ont pas osé prendre Paris.

Ils ont commis là une première faute.

Ils en ont commis une seconde en n'acceptant pas la paix que la République se soumettait à accepter après le désastre de Sedan.

Il n'y a personne à qui on pardonne moins qu'à soi-même une faute commise.

Les Prussiens en sont là.

M. de Moltke ne trouve plus d'excuse à sa timidité de stratégiste. M. de Bismark s'accuse tous les jours d'avoir impertinemment et cruellement repoussé les propositions de Jules Favre à Ferrières.

De dépit et de rage, ils bombardent Paris, bien convaincus, le premier, que les canons prussiens n'ouvriront jamais une brèche à travers nos bastions; le second, que l'effet *psychologique* du bombardement est manqué.

Le vieux Guillaume trouve que la destruction de Paris est œuvre sainte et que, si les obus prussiens tuent les enfants dans leurs écoles, écrasent dans leurs lits les femmes malades, les pieux projectiles ne travaillent que pour la plus grande gloire du Dieu des Hohenzollern.

Les Allemands sont entêtés et Guillaume Ier est leur empereur, voilà pourquoi le bombardement ne cesse ni jour ni nuit depuis le 5 janvier, et que les détonations se précipitent comme les pulsations du pouls d'un fiévreux.

Ah! l'inspiration patriotique de M. Gondinet, dite par Coquelin au Théâtre-Français, traduisait bien la note du moment:

> Ce sont les battements de nos cœurs que tu comptes,
> Roi Guillaume! Eh bien! va, compte-les jusqu'au bout.
> La France d'un coup d'aile a secoué ses hontes,
> Et ses envahisseurs la retrouvent debout.
>
> Debout, le front baigné de gloire et de lumière
> Et montrant sa blessure au monde épouvanté,
> Plus belle que jamais, plus ardente, plus fière,
> Dominant tous les bruits des cris de liberté!

On fêtait à la Comédie-Française l'anniversaire de Molière. Le canon scandait les strophes. Entre deux coups de canon, Paris trouvait un moment pour rendre hommage à la mémoire de l'auteur de *Tartufe*, de ce puissant génie dont la pénétration aurait reculé devant le faux dévot couronné qui, les



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XV

En ce temps-là, sur la recommandation de Carnot, le Premier Consul accorda une place de quatre mille francs, dans les bureaux de la police générale, à un pauvre écrivain du nom de Rétif de la Bretonne.

— Eh quoi! il existe encore? s'était écrié Bonaparte.

— Oui, général, il est septuagénaire et infirme.

— Je me souviens d'avoir lu autrefois son *Paysan perverti*... Il y avait de bonnes choses, mal digérées... Mais les *Contemporaines*, quel fatras!

La postérité a ratifié le jugement de Bonaparte sur Rétif.

Ce romancier populaire, qui a eu sa période de vogue, fut une des plus curieuses expressions littéraires du dix-huitième siècle.

Il était né en 1734, à la Bretonne, une petite propriété de village, à quelques lieues d'Auxerre. Nicolas-Edme Rétif était l'aîné d'un second lit et le huitième de quatorze enfants.

On voit que cela commence à peu près comme un conte de Perrault.

Son père, honnête et simple laboureur, en fit tout de suite un gardeur de troupeaux, un véritable berger, avec une peau de mouton sur le dos et de la paille dans les cheveux.

Le soir, on le voyait courir dans la prairie, aux époques du regain et des vendanges, pour jouer avec les grandes filles au jeu de *la Chèvre*, du *Loup*, de *la Belle-Mère*, de *Monsieur le Curé*.

La plupart de ces jeux ont à peu près entièrement disparu du Bourbonnais.

Celui de *la Vierge* était le plus amusant et affectait des formes dramatiques. On recouvrait une jeune fille des tabliers de ses compagnes et des vestes des garçons, jusqu'à ce que le tout formât une sorte de pyramide. Entourée et défendue par les filles, la vierge était alors assiégée par les garçons :

— Nous voulons l'épouser par mariage, disaient-ils.

— Non, non, vous la battriez avec rage! répondaient-elles.

L'adresse des garçons consistait à enlever, sans toucher à une seule fille, tout ce qui couvrait la vierge. Ce résultat obtenu, elle leur appartenait, et les filles se lamentaient en disant :

— Comme la rose effeuillée — elle sera bientôt; — comme la prune secouée, — elle sera mangée par le *ravousio!*

Une espèce de mélopée!

Puis, elles la livraient aux garçons en poussant des cris de douleur; l'une d'elles lui éparpillait les cheveux, tandis que les garçons s'avançaient et l'environnaient. Elle se mettait à genoux en élevant les mains; ils feignaient de se laisser fléchir et lui disaient :

— Viens, viens; mieux te garderons — que ces filles à cotillons, — qui te garder ne pourront!

La vierge se levait alors et donnait la main à celui qui lui plaisait le mieux. C'était son mari, et le jeu finissait là.

Sous son attifement champêtre, le petit Rétif, qui avait de grands traits à l'italienne et des cheveux frisés à l'ange, fut bientôt trouvé si joli qu'il ne tarda pas à avoir toutes les *filles à la joue*, selon son expression pittoresque. Aussi l'amour vint-il de bonne heure allumer ses sens.

Le père, effrayé d'une précocité que n'excusait pas suffisamment le sang bourguignon, le mit en apprentissage chez un imprimeur d'Auxerre, après avoir vainement essayé d'en faire un enfant de chœur. Peines perdues! Une fois à Auxerre, Rétif n'eut rien de plus pressé que de séduire la femme de son patron, une grande blonde dont le souvenir a toujours tenu une large place dans sa vie, et qu'il a dé-

genoux dans le sang, ose faire de Dieu le complice de son ambition et de ses crimes.

C'est toujours avec cette componction hypocrite que Sa Majesté Guillaume traîne et envoie les peuples à la boucherie.

C'est en invoquant Dieu qu'il écrit le 5 janvier, 10 heures du matin, à la reine Augusta : « A 9 heures, le bombardement des forts du Sud de Paris commence par une splendide journée d'hiver, sans le moindre vent, 9 degrés de froid, sans neige.

« GUILLAUME. »

Bombarder Paris, pour un roi pieux comme l'époux d'Augusta, rien de plus simple.

L'émotion ne l'empêche pas, tout en dictant son télégramme, de consulter attentivement son thermomètre et de jeter un regard sur la campagne de Versailles inondée, malgré le froid, d'un soleil éclatant.

Sans le moindre vent **est précieux. On voit que le roi de Prusse tient compte de tout dans ses opérations militaires. Les obus iront droit au but, leur trajectoire ne sera pas contrariée par la bise du Nord. Augusta a dû être bien heureuse en apprenant ce détail important. Avec son cœur de mère, elle a dû se dire que ses braves enfants, les artilleurs prussiens, n'auraient pas trop de mal à atteindre l'hôpital de la Pitié, les ambulances des sœurs Bénédictines, la maison des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, le Muséum du Jardin-des-Plantes, la Sorbonne, le Val-de-Grâce, le collége Henri IV, les Invalides, les Gobelins, les ambulances de Sainte-Périne.**

Ah ! elle aussi aura le cœur léger lorsqu'un nouveau télégramme de son seigneur et maître lui fera connaître qu'un obus prussien, un obus piétiste celui-là, a fait explosion dans le cabinet de travail de M. Littré, que tout le mobilier de cet impie a été brisé en mille pièces, qu'un buste de Sainte-Beuve a été réduit en poussière, ainsi que le portrait d'Auguste Comte, le chef de notre école positiviste.

Pour le coup, le pieux et auguste couple verra le ***doigt de Dieu*** **dans le bombardement de Paris. Malheureusement pour ces puissants dévots, les manuscrits, les papiers, les notes de M. Littré avaient été transportés à l'Institut par les soins de son ami M. Daremberg.**

Qu'avons-nous dévoilé ? Si le roi de Prusse vient à apprendre ce dernier détail, il est capable de faire prendre pour point de mire la coupole du palais Mazarin.

Michelet, l'auteur des *Jésuites*, reste en face de M. Littré. Si l'obus avait ricoché d'une maison sur l'autre, ou bien, ce qui arrive toujours, si un second avait été lancé dans la même direction, on pouvait dans le même quart d'heure délivrer de deux rudes adversaires la Prusse et la bigoterie piétiste.

Quelle grande gloire alors pour le Dieu du roi Guillaume !

Le hasard a ménagé au souverain de Potsdam une désillusion ; M. Littré n'est pas à Paris, M. Michelet a déménagé.

Aussi, que diable ! on ne peut pas avoir tous les bonheurs, vaincre le héros de Sedan, bombarder Paris, se laisser offrir la couronne de Charlemagne et tuer les libres penseurs.

Et cette couronne d'empereur, elle commence à être bien lourde, même avant d'être portée. Guillaume lui-même ne la voit pas déjà si facile à mettre sur sa tête chenue.

Sa Majesté Prussienne trouve que la guerre contre la France est *une sérieuse, une longue guerre*. Dans sa réception du 1er janvier, qui a eu lieu dans la galerie *des glaces*, au palais de Versailles, il s'est cru obligé de modérer la bouillante ardeur de ses officiers :

« Qui nous aurait prophétisé, s'écrie-t-il dans une exclamation plus désespérée que résignée, qu'au 1er janvier 1871 nous nous trouverions encore sous les murs de Paris ! »

Nous voici arrivés au 19. Il y a quatre mois, jour pour jour, que dure l'investissement de la plus grande citadelle de la terre, ainsi que Guillaume Ier appelle Paris, et les Prussiens n'ont pas fait un pas en avant, quoi qu'ils en disent.

Ils sont probablement à la veille d'en faire plusieurs en arrière. Les échos d'Orléans, de Nuits, de Belfort, de Bapaume, arrivent nécessairement à Versailles. Ces échos doivent apprendre à l'état-major de M. de Moltke et au roi Guillaume que Chanzy a repris l'offensive avec son armée de l'Ouest, qui compte 200,000 hommes ; que Bourbaki est arrivé à Nancy ; que Faidherbe manœuvre dans le Nord pour donner la main à l'un et à l'autre ; que la jonction des quatre corps de Garibaldi, Bressolles, Cremer et Bourbaki est chose accomplie ; que les communications de l'armée prussienne avec l'Allemagne sont sérieusement menacées ; qu'enfin, après avoir été si heureux dans les premières parties, le roi Guillaume pourrait bien voir la plus sérieuse et la dernière lui échapper pour de bon.

Le cercle de fer formé par les armées de province soude à ses anneaux, chaque jour, un nouvel anneau. Les provinces envahies sont prises de révolte. Metz et Strasbourg disent ce que disait Venise sous la domination autrichienne :

Siamo servi si, ma servi ognor frementi.

« Nous sommes esclaves, oui, mais esclaves toujours frémissants. »

Encore quelques jours et nous apprendrons que la battue aux Prussiens est commencée, que nos frères du Nord, de l'Ouest, de l'Est et du Midi rabattent sur nos remparts le gibier maudit. Paris est à l'affût. Il n'attend que le signal pour se mêler à la chasse. Son impatience, contenue si longtemps, compte les heures et trouve que le moment de la vengeance est bien long à sonner.

Qu'ils bombardent pendant les quelques jours que leur laisse notre colère. Qu'ils fassent du bruit et du mal, qu'ils se grisent de poudre et de notre dernier verre de vin, mais qu'ils cessent leurs vantardises et qu'ils ne pensent pas réduire Paris en faisant beaucoup de fumée autour de ses forts et de ses remparts. Ils savent bien qu'ils perdent leur peine à canonner nos murailles, nos monuments et nos maisons ; que s'ils tuent nos frères, nos femmes et nos enfants, c'est pour le plaisir de tuer.

A voir cette imbécillité cruelle accomplissant mathématiquement et majestueusement une si honteuse et ridicule besogne, on s'étonne que Bismark ne crie pas à l'éditeur responsable de ces dévastations inutiles :

Tu tonnes, Jupiter, donc tu as tort.

EPISODES DU BOMBARDEMENT. — *Déménagements du quartier Mouffetard. — Les Parisiens réfugiés dans les caves. — Les gardes nationaux dans les casemates. — Une bombe au café d'Harcourt. — Dortoir des jeunes enfants de Saint-Nicolas. — Les serres du Jardin des Plantes.* — Depuis le 5 janvier, la parole était aux canons prussiens. Les krupp se livraient à un monologue vif et animé. Pas une petite pièce française qui interrompît leur grosse voix.

Ces bons Prussiens en étaient à se demander si Paris avait épuisé ses munitions dans les combat du Bourget, de Champigny et dans la canonnade du plateau d'Avron.

Et ils allaient bombardant depuis Bercy jusqu'à Auteuil.

Leurs batteries du château de Meudon surtout faisaient rage. La première, établie sur la terrasse qui regarde le sud-est, battait les forts de Montrouge, de Vanves, et jusqu'au plateau de Villejuif,

---

peinte en maint endroit sous le nom de Mme Parangon.

A vingt et un ans, Rétif quitta Auxerre, pleuré de toutes les grisettes de la ville, et il s'en alla faire son compagnonnage à Paris. Il entra dans l'Imprimerie royale, sous la direction de M. Anisson-Duperron, au prix de deux francs cinquante centimes la journée.

Jusqu'à présent la vocation littéraire ne s'était encore annoncée chez lui que par quelques mauvaises chansons composées pour ses camarades ; — et peut-être va-t-on croire qu'une fois à Paris son premier soin fut de hanter les sociétés savantes, de rechercher l'entretien des écrivains célèbres ; on se trompe fort. Peu importaient alors à Nicolas Rétif la Sorbonne et le *Mercure*, les jésuites et le Théâtre-Français ! — Il voulait vivre avant d'écrire ; or, vivre, pour lui, c'était aimer.

Il faudrait la plume d'Homère pour tracer le dénombrement des maîtresses de l'insouciant Bourguignon. Avec lui les aventures galantes se succédaient sans intervalle ; son cœur n'était jamais vide, et la blonde s'y rencontrait souvent en même temps que la brune.

Cependant la misère le guettait au détour des folles passions. Il atteignait l'âge de trente-trois ans, et ce n'était encore qu'un pauvre ouvrier imprimeur, souvent sans ouvrage, jamais sans amour. Or, l'amour ne se fait pas scrupule de laisser les siens en haillons. Rétif, voulant sortir un matin pour aller déjeuner, trouva le diable assis sur le seuil de sa porte. Il rentra chez lui, regarda le bout de ses ongles, et écrivit son premier roman tout d'une haleine.

Puis, l'ayant fini, il le dédia : *Aux Beautés*.

Aux beautés ! — Tel est le cri de départ de Rétif de la Bretonne, telle fut toujours sa devise. Le secret de sa vie est là, et aussi celui de son talent, de sa grandeur et de sa décadence.

Ce premier roman fut suivi de deux ou trois autres, d'ailleurs fort médiocres, et qui passèrent complétement inaperçus. *Le Pied de Fanchette* seul força quelque peu l'attention.

Mais le *Paysan perverti* devait bientôt tirer tout-à-fait Rétif de son obscurité.

Ce livre est, de ses nombreux ouvrages, je ne dirai pas le plus connu, mais le moins généralement oublié. Style, mœurs, gravures, tout concourt à en faire un des monuments les plus singuliers du dernier siècle. Le *Paysan perverti* réussit beaucoup, et fut traduit en plusieurs langues. Il est juste de dire que c'est un tableau vigoureux, plein de grandes lignes, et fourmillant de détails délicieux, — surtout dans la première partie, qui se passe aux champs.

C'en était donc fait, le nom de Rétif de la Bretonne venait d'être inscrit au livre de la littérature. Saisie aux cheveux en une heure de colère, la fortune monta, moitié souriant, moitié boudant, son escalier obscur et sans rampe.

En moins de dix ans il amassa plus de soixante mille francs. Il devint célèbre en dépit de la critique de tout le monde, en dépit de lui-même et de ses habitudes vulgaires. Les libraires vinrent à sa rencontre, la province le rechercha. Il ne prit pas une place au milieu des écrivains d'alors, il resta une exception étrange au milieu d'eux. Sans grammaire et sans orthographe, il balança la vogue des savants et des beaux esprits. Ce fut un spectacle unique.

Rétif de la Bretonne eut la chance heureuse de donner un pendant au succès du *Paysan perverti*.

Les *Contemporaines* sont le résultat de ses excursions et de ses espionnages persistants à travers Paris ; elles présentent un ensemble formidable de soixante-cinq volumes. Imaginez un énorme magasin de nouvelles, un panorama à la façon de Boccace et de la reine de Navarre.

Cette publication fut pour Rétif l'apogée de sa fortune et de sa réputation. Le grand monde lui-même commença à s'enquérir curieusement de cet auteur, vivant en dehors des salons et n'ayant d'autre compagnie que celle des ouvriers imprimeurs, ses confrères. Quel était son âge, sa figure, son caractère ? se demandait-on dans plusieurs cercles aristocratiques. Il fallut user de subterfuges pour l'attirer au sein d'une société pour laquelle il ne se sentait pas fait, et qu'il avait évitée jusque-là avec autant d'obstination qu'elle en mettait maintenant à le rechercher.

Un jour de novembre 1789, il reçut une invitation à dîner de Senac de Meilhan.

Rétif de la Bretonne, qui l'avait connu autrefois, se rendit chez lui, rue Bergère, à l'issue de la séance de l'Assemblée nationale. Il pouvait être trois

St Pierre par Tours nº 6417 — [illegible] 30 groupes 2h 30 matin le 4 octobre.
Steenackers Dr Gal et Commissaire du Gouvernement — St Pierre.
Lignes télégraphiques Paris — Chiffre spécial vos 2412 2184 avec bai 7631 0326 7413 6874 8420 1371 0840 ball à la 3321 2148 2488 ma oppo de 4 que les 4212 2341 0145 2418 2004 1204 a été 2486 4482 1853 2104 0734 4836 4673 1045 2468 ce 2330 2914 4806 1810 5641 car nous ne pourrons 8803 0689 0840 0673.

Spécimen des premières dépêches envoyées par pigeon. Écriture ordinaire sur papier pelure.

la seconde, du haut de la terrasse la plus élevée et placée à côté du château, lançait ses obus sur le Point-du-Jour et Auteuil.

Nos artilleurs avaient beau chercher avec leurs lunettes le point vulnérable, ils ne découvraient des pièces prussiennes que la gueule. Les batteries, entièrement couvertes, sont construites dans les terre-pleins mêmes des terrasses, enfouies à une profondeur de deux et trois mètres.

Les batteries de Bagneux, de Châtillon, de Clamart, du Moulin-de-Pierre, de Bourg-la-Reine, couvraient de leurs feux nos forts et nos bastions du sud.

Les unes et les autres, avec leurs *monitors* de terre ferme, lançaient des bombes sur Paris.

Nous ne pouvions les laisser continuer ainsi.

La Saint-Guillaume venait à échéance le 16. En ennemis qui se piquent de politesse, nous ne pouvions moins faire que de souhaiter sa fête au roi de Prusse. Nos artilleurs de la marine et de l'armée se sont mis à leurs pièces, et toutes nos batteries des bastions, depuis Auteuil jusqu'à Montrouge, ont carillonné un concert dont les oreilles de Sa Majesté Prussienne ont dû être contentes.

Depuis la nuit du 15 au 16 janvier, le vacarme infernal ne cesse pas. J'écris, et le bruit du canon scande chacune de mes phrases, chacun de mes mots. Ce bruit infernal est incessant. Il ne s'arrête ni la nuit ni le jour. Les forts, les bastions, tout s'en mêle, et c'est à croire que Paris est une fournaise dont chaque étincelle est une détonation.

Si nous ne devenons pas sourds au milieu de tout ce tapage, c'est que nous avons le tympan diablement solide.

Pendant notre feu terrible, l'ennemi a restreint ses feux.

Meudon et Saint-Cloud ont d'abord gardé un silence absolu. Bagneux, Châtillon et Bourg-la-Reine n'ont que faiblement répondu. Dans ce duel d'artillerie nous avions la haute main.

La gigantesque lutte se réduisait à trois groupes : Vanves contre Bagneux, Issy contre Châtillon, le Point-du-Jour contre Clamart et Meudon.

La ville a un peu moins souffert.

Ce n'était plus comme dans la journée du 10 au 11, où les obus prussiens atteignaient les quartiers des Invalides, du Panthéon, de Saint-Sulpice, de la Sorbonne, du Jardin des Plantes. Vaugirard et Grenelle ont été ce jour-là littéralement criblés. De neuf heures du soir à trois heures du matin, on



Spécimen du deuxième moyen employé
Dépêches manuscrites réduites par la photographie.

LES NOUVELLES DE [...]

Transcription à l'administration des Télégraphes des dépêches privées apportées par pigeon. — Les dépêches, photogra[...]
Dessin d'après nature de M. Marie. — (...)

Faidherbe au Ministre de la Guerre.
Aujourd'hui 3 Janvier bataille sous Bapaume, de huit heures du matin à six heures du soir Nous avons chassé les Prussiens de toutes les positions et de tous les villages. Ils ont fait des pertes énormes et nous des pertes sérieuses
Avesne-Bapaume 3 Janvier

Fac-simile de la dépêche annonçant la victoire de Bapaume grossie au microscope

Cette dépêche est la seule du Gouvernement qui ne soit pas en caractères et chiffres d'imprimerie comme les télégrammes aux particuliers

Dimension exacte de la dépêche ci-dessus photographiée sur une couche de collodion comme les autres dépêches du Gouvernement.

DÉPÊCHES PRIVÉES
F.A = P.11 = D
Tours = Steenackers
Télégraphes. = Grandel

Grosseur des caractères projetés par l'appareil [...]

Dimension réelle du carré où la dépêche ci-dessus [...]

LE TÉLÉGRAPHE P[...]

PROVINCE

graphiées et réduites sur une feuille de collodion, sont projetées sur un mur par un appareil électrique grossissant. — (Voir l'article page 42.)

S-2e SÉRIE-PAGE 10.

D.P. — 22 — X1.

à chef de Cabinet
élan armée Bretagne

e pour la lecture et la transcription des télégrammes.

us se trouve réduite et contenant en moyenne
es privées.

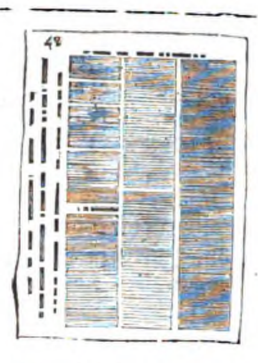
PENDANT LE SIÉGE

DÉPÊCHES PRIVÉES — 2e SÉRIE — PAGE 10

F.A — P.II — D.P. — 22 — X1.

Tours. Steenackers à chef de cabinet télégraphe. — Grand élan armée Bretagne. — Abbé Vallée nommé grand aumônier de cette armée. — Le Chartier et Cuzon donnent bonnes nouvelles des familles des mobiles des arrondissements de Fougères, Redon et Montfort. — 5,000 fr. pour mobiles malades et blessés Ille-et-Vilaine sont à votre disposition au ministère des finances qui est avisé par le trésorier général. — M. Blaize préfet de Rennes fait savoir aux mobiles de l'Ain que leurs familles vont bien, elles comptent sur leur patience et leur courage. Il n'y a que de bonnes nouvelles à annoncer à chacun d'eux.

Spécimen des dernières dépêches privées amplifiées photographiquement sur la toile cirée, pouvant être découpées et collées sur les feuillets d'expédition.



Troisième système de dépêches envoyées par pigeon. Caractères d'imprimerie réduits photographiquement et imprimés des deux côtés.

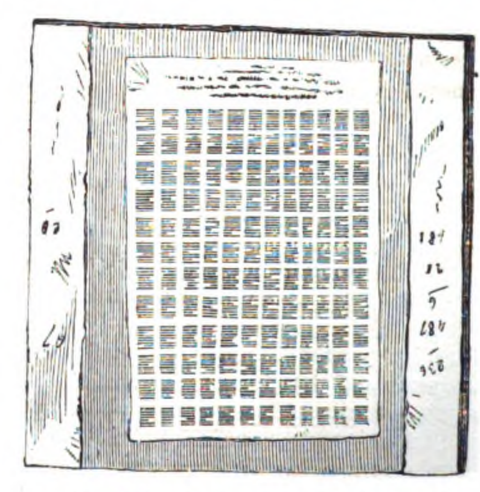
a compté 237 coups tirés par les batteries prussiennes, 89 bombes éclatant sur Vaugirard et 38 sur Grenelle et le faubourg Saint-Germain, jusqu'au haut du quartier Mouffetard.

Les Parisiens de la rive gauche ont dû déménager, et il fallait voir les habitants de la Montagne-Sainte-Geneviève courant et allant sur la rive droite, plus hospitalière, chercher un refuge plus assuré. L'émigration de ces quartiers de Paris rappelait celle que firent aux premiers jours de l'investissement les habitants de la campagne sur Paris. Les voitures, les charrettes, les haquets ne suffisaient pas aux impatiences de ces pauvres gens bombardés dans leur domicile. L'un emportait ses matelas sur son dos. La mère traînait son enfant à moitié endormi par la main. Le vieillard se hâtait avec toute la célérité fiévreuse que pouvaient donner à sa marche ses soixante-quinze ans. On aurait dit la fuite des Troyens après la prise de leur ville.

Les plus courageux ou ceux qui ne savaient où trouver un gîte descendaient dans les caves, abandonnant à la rage des obus les étages supérieurs. On s'entassait souterrainement. Tous les habitants d'une même maison, suivis quelquefois des voisins, se groupaient dans les sous-sols où un poêle avait été installé. On étendait des matelas par terre, et dormait qui pouvait. On vivait là-dessous comme des lapins terrés, mettant de temps à autre le nez au soupirail de la cave pour signaler aux amis l'obus qui échancrait le coin de la maison. On se soulageait en maudissant les Prussiens, le roi de Prusse et M. de Bismark.

Aux fortifications, sur lesquelles pleuvaient les projectiles, les gardes nationaux avaient quitté leurs baraquements en planches pour se réfugier dans les casemates blindées de chevrons en fer, de bois non équarri et recouvertes de gazon. Nos soldats citoyens n'en prenaient pas plus de souci. Comme sous la tente ou sous la baraque, ils n'en faisaient pas moins leur partie aux cartes, chère à tous les troupiers. On s'arrangeait pour le mieux, quoique respirant moins à l'aise, mais on n'en avait que plus d'entrain pour lancer à chaque bombe une malédiction nouvelle à ces damnés Prussiens dont on espérait bientôt voir arriver le tour.

Parmi les établissements atteints pendant les pre-



Dernier perfectionnement. — Caractères d'imprimerie réduits photographiquement sur feuilles transparentes de collodion. Spécimen de l'une des feuilles contenant 144 feuillets d'imprimerie et placées entre deux verres pour être introduites dans l'appareil grossissant.

miers jours du bombardement, nous avons à enregistrer l'Ecole polytechnique, l'Ecole pratique de médecine, le couvent du Sacré-Cœur, l'hospice de la Salpêtrière, le dôme du Panthéon, l'Ecole normale, l'institution des Jeunes-Aveugles, les hospices de l'Enfant-Jésus et de la Maternité.

Le quartier Latin a été éprouvé. Outre le Luxembourg et l'Odéon, plusieurs maisons particulières ont reçu le choc des obus. Le café d'Harcourt, situé au coin de la place de la Sorbonne et du boulevard Saint-Michel, a vu un projectile prussien venir troubler les loisirs des consommateurs. Le dessin que reproduit le *Monde illustré* donne l'idée exacte des dégâts commis dans cet établissement.

Nous reproduisons aussi l'aspect qu'offrait le dortoir des jeunes enfants de Saint-Nicolas le lendemain de la catastrophe. C'était navrant.

Dans la journée du 8 au 9, un obus éclatait dans la maison des Frères de la rue de Vaugirard. Cinq enfants étaient tués sur le coup, quatre autres étaient blessés par les éclats du projectile. A ce fait ignoble, il n'y a qu'une chose à répondre aux Prussiens qui l'ont commis : supportez-en la honteuse responsabilité et que ce sang innocent retombe sur votre tête.

Que ces barbares acceptent aussi la réprobation qui doit rejaillir sur les destructeurs de nos monuments scientifiques, propriété non-seulement de la France, mais du monde savant des Deux-Mondes.

Ils ont bombardé le Jardin des Plantes. A coups de canon ils ont mitraillé les serres qui abritaient des collections uniques. Ils ont effondré la toiture de verre qui préservait des froids de l'hiver nos précieuses orchidées. Demain ils tireront sur la Victoria regina dont les larges feuilles s'étalent sur les tièdes eaux d'un bassin de marbre et dont la fleur est saluée à son éclosion comme un événement parmi les botanistes.

Ah! c'est qu'ils avaient une raison pour bombarder le Jardin des Plantes et ses serres. Leurs espions leur avaient fait croire qu'on transportait les poudres du Panthéon dans les caves de notre grand établissement scientifique et qu'il se pourrait bien qu'on abritât, sous les toits de verre où végètent nos incomparables collections de plantes exotiques, nos munitions de guerre.

Nos ennemis ne laissent rien au hasard, et quand ils tuent les femmes malades et les enfants dans leurs écoles, comme lorsqu'ils détruisent nos orchidées, ils savent bien ou croient du moins savoir ce qu'ils font.

La mort d'une femme, celle d'un enfant, impressionne d'une manière plus poignante une ville assiégée et la pousse plus vite dans les bras du vainqueur.

Mais ils doivent voir, à l'attitude de Paris, que leur calcul, quelque bien mené qu'il soit, n'éveille dans le cœur des Parisiens qu'un sentiment : la rage et le désir d'une prompte vengeance.

P. S. A l'heure où nous mettons sous presse, une grande action est engagée dans les positions indiquées dans la vue panoramique de notre dernier numéro. Nous engageons nos lecteurs à s'y reporter.

MAXIME VAUVERT.

LA POSTE PENDANT LE SIÉGE

Les ballons-poste. — De tous les moyens de locomotion, rapides, innombrables, que Paris possédait, le seul qui lui reste et dont il n'usait, avant l'investissement, que dans les occasions carillonnées, c'est l'aérostat. Depuis le siége, la nacelle des montgolfières est le seul coupé que puissent se payer les voyageurs, l'unique facteur auquel il nous soit donné de confier nos correspondances.

C'est dans la cour de celle d'Orléans que nous avons assisté au double départ du *Parmentier* et du *Guttenberg*, par une nuit humide et froide de décembre.

Il était minuit. Le temps était calme. Les deux aérostats, gonflés chacun de 2,500 mètres cubes de gaz, se balançaient majestueusement et mollement comme deux navires à l'ancre dans une baie tranquille. Leur force ascensionnelle était neutralisée par la pesanteur des sacs à terre fixés à chaque extrémité du filet.

Quand approcha le moment du départ, les marins affectés au service des ballons rapprochèrent de la nacelle les sacs qui faisaient contre-poids. On les décrocha les uns après les autres, et le ballon fut maintenu par une escouade spéciale. Un omnibus de la poste venait d'amener les sacs de dépêches et correspondances qui furent solidement fixés à l'extérieur de la nacelle. Au-dessus on attacha la cage des pigeons voyageurs destinés à nous rapporter des nouvelles et les réponses à nos lettres.

A l'appel fait par M. Godard de : « Messieurs les voyageurs, en nacelle! » nous vîmes se détacher des groupes des personnages enveloppés de fourrures et encapuchonnés de leur mieux.

Nous reconnûmes parmi les quatre personnes qui se plongèrent dans la nacelle M. d'Almeida, un savant chargé de remettre à Gambetta les dépêches de Trochu, et M. Lévy, le photographe auquel la microphotographie doit la récente découverte qui a permis à Paris de lire de longues et bonnes nouvelles de la province.

Au signal donné, toutes les cordes furent lâchées, et les deux ballons s'enlevèrent doucement au milieu des cris de : Vive la France! Quelques minutes après ils se perdaient dans les nuages, qui couraient bas cette nuit-là. Ils avaient complétement disparu à nos yeux, que nous entendions les adieux des voyageurs arriver encore jusqu'à nous.

Le *Parmentier* et le *Guttenberg* ont atterri à bon port, et M. Lévy a pu appliquer à Bordeaux ses perfectionnements de photographie microscopique.

Il a rendu un réel service à la France, et bien des familles lui doivent déjà de grandes consolations.

Et maintenant, nous n'avons plus qu'une chose à demander, c'est que le déblocquement de Paris nous permette de supprimer le ballon-poste, ressource précieuse en temps de siége, mais bien insuffisante dans les temps ordinaires.

Notre reconnaissance n'en devra pas moins aux aéronautes la première place dans toutes nos fêtes publiques.

LÉO DE BERNARD.

MODE D'ENVOI

ET PROCÉDÉS DE TRANSCRIPTION DES TÉLÉGRAMMES APPORTÉS PAR PIGEONS-VOYAGEURS

Bien des personnes se sont demandé comment un tuyau de plume pouvait contenir 15,000 dépêches privées et la valeur de 500 pages de dépêches officielles, de manière que le tout nous soit apporté par un seul pigeon sans gêner son vol, sous le double rapport du poids et du volume.

On n'est pas arrivé tout d'abord à ce merveilleux résultat. Nos messagers ailés ont été dans le principe chargés de dépêches manuscrites sur papier pelure; puis de dépêches manuscrites transportées par la photographie microscopique sur papier; puis de dépêches photographiées après impression typographique du texte, ce qui en diminuait encore les dimensions, tout en en rendant la lecture plus facile. Enfin une grande amélioration fut réalisée par l'envoi des collodions diaphanes contenant la photographie presque imperceptible des dépêches. Ces feuillets de collodion sont dix fois plus minces et plus légers que le papier pelure, ce qui explique comment sous un volume et un poids aussi ré-

---

heures; on attendait encore deux dames et plusieurs messieurs.

A quatre heures et demie, tout le monde étant arrivé, on se mit à table. Rétif fut placé entre une sorte d'amazone aux mouvements mâles, à la voix haute, au regard assuré, qu'on lui dit être une Mme Denis, marchande de mousseline rayée, — et une autre dame, plus timide ou plus fière, à qui l'on ne donna point de qualité.

Les autres convives étaient un petit homme propret, en surtout de laine blanche; un beau garçon de vingt à vingt-cinq ans à physionomie ouverte; un quatrième, un peu boiteux, et deux autres qu'il ne remarqua pas.

On causa politique; la marchande de mousseline demanda à diverses reprises :

— Que dit le peuple?

Elle fit beaucoup d'amitiés à Rétif et lui demanda la permission d'aller le voir, ce qu'il n'eut garde de refuser.

Bref, le repas fut des plus animés; Rétif, d'ordinaire renfrogné et taciturne, devint fort éloquent dès qu'on le mit sur le chapitre de ses ouvrages. Il charma tout le monde par le feu et l'abondance de sa parole, surtout Mme Denis, surtout l'homme à la physionomie ouverte.

Le lendemain, voici le billet qui lui fut remis de la part de Senac de Meilhan : « Mme Denis, marchande de mousseline rayée, est la duchesse de Luynes; l'autre dame, la comtesse de Laval; le beau fils, Mathieu de Montmorency; l'homme un peu âcre, un peu boiteux, l'évêque d'Autun; l'homme au surtout blanc, l'abbé Sieyès. C'est pour vous que cette compagnie est venue. On m'avait chargé de vous inviter. »

Tels étaient en effet les personnages brillants dont Rétif avait excité la curiosité et qui avaient voulu le voir de près. Leur désir ne se borna pas là. La duchesse de Luynes vint au bout de trois semaines lui faire la visite qu'elle lui avait promise; elle revint même plusieurs fois, tantôt avec son neveu, tantôt avec l'abbé Sieyès. Ce dernier, voulant donner à Rétif de la Bretonne un témoignage de sa sympathie, lui avait envoyé tous ses ouvrages politiques.

A peine cette aventure se fut-elle répandue dans le public, que tout le monde voulut l'avoir à souper. Ce fut une mode, une folie. Le duc de Mailly et le comte de Gemonville renouvelèrent la scène des travestissements en se faisant passer pour des académiciens de Picardie. Rétif finit par prendre son parti en galant homme et par s'amuser de la flatterie des grands, — d'autant plus que ce n'était pas un commensal ordinaire, celui qu'il fallait avoir par force ou par surprise. Il ne caressait pas, il se laissait caresser.

J'insiste sur le côté heureux et brillant de la vie de Rétif de la Bretonne, parce que ce côté est à peu près ignoré. Oui, l'auteur si dédaigneusement surnommé le *Rousseau des halles*, le *Voltaire du ruisseau*, eut de grandes relations et de hautes amitiés. Il fut jusqu'au dernier moment le camarade de Beaumarchais, et sa sauvagerie ne put lui faire éviter les éloges de Delille, de Chénier, de Joubert, de Fontanes. Lui-même sollicita la faveur d'être présenté à Mme de Staël, et il eut avec elle plusieurs entretiens qui le transportèrent d'enthousiasme.

Rétif de la Bretonne fut un des plus grands noctambules qui jamais aient été. A l'époque où il composait les *Nuits de Paris*, ouvrage qui comprend l'histoire nocturne de la capitale pendant six années, il n'était pas rare de le rencontrer le soir, adossé contre une borne, les bras croisés, l'œil fixé obstinément sur la lueur tremblante d'une fenêtre, cherchant à pénétrer ce qui se passait à l'intérieur : travail, souper ou agonie. Son instinct le portait de préférence vers les ruelles les plus sinistres, là où les réverbères étaient éteints ou cassés. Il ne redoutait rien. Le guet le connaissait, et, le voyant de loin venir, disait : « C'est Rétif! » puis le laissait faire. C'était le Don Quichotte de passé minuit, le ramasseur des ivrognes gelés, le protecteur des femmes que leur mari ou leur amant venait de jeter à la porte. « Prenez mon bras, madame, et ne tremblez plus! » leur disait-il. Il a su ainsi toutes les histoires espagnoles de Paris, toutes les jalousies, toutes les passions, toutes les turpitudes, tous les mystères.

Ses causeries avec la marquise de Montalembert remplissent une grande partie des *Nuits de Paris*. Rétif s'était lié de sympathie avec elle, un soir qu'il l'entendait soupirer à sa fenêtre. — Qui que vous soyez, s'était-il écrié, ne craignez pas de confier vos souffrances à un être qui connait le malheur.

— O homme noir, que me veux-tu? avait répondu la marquise de Montalembert.

duits, un seul pigeon peut apporter autant de matière à lecture.

Ces divers progrès ont été conçus, élaborés et mis en pratique par M. Steenackers, directeur général des télégraphes, qui signale son entrée à l'administration par plus d'une heureuse entreprise avec l'aide de M. Bareswil qui se trouvait à Tours, de MM. Dagron et Fernique, partis de Paris en ballon et dont on s'est empressé d'utiliser les services.

Restait alors à déchiffrer et expédier ces nombreuses dépêches. Pour celles des premiers jours, les loupes montées suffisaient. Pour les dernières, il fallut employer le microscope composé, mais il ne pouvait fournir qu'un travail limité et insuffisant, d'autant plus qu'une seule feuille de collodion de 4 centimètres de large sur 6 de long contient 144 pages ou carrés, c'est-à-dire environ 1,600 télégrammes. C'était une tâche trop longue à terminer même avec 5 ou 6 microscopes à la fois et autant de copistes.

On eut donc recours au microscope photoélectrique de M. Duboscq, au moyen duquel les feuilles de collodion sont projetées sur un grand écran et considérablement amplifiées sur un champ assez vaste pour que quatre expéditionnaires puissent transcrire en même temps quatre pages de dépêches.

Voici quelques détails sur l'opération : l'appareil de grossissement est un microscope photoélectrique, ou pour mieux dire un microscope solaire adapté à un régulateur de lumière électrique. Le microscope solaire donne une image réelle et agrandie d'un objet très-petit; mais il faut que cet objet soit fortement éclairé, au moyen par exemple d'un miroir porte-lumière, sur lequel on fait arriver les rayons du soleil, qu'un système de lentilles fait converger sur l'objet en expérience. Or le soleil étant un agent trop inconstant par le temps qui court, on lui substitue la lumière électrique, qui est plus intense et mieux dirigeable.

Le jet de cette lumière est placé dans une boîte rectangulaire en cuivre, noircie, fermée hermétiquement par de petits volets et surmontée d'une cheminée, le tout figurant assez exactement la lanterne magique à l'usage du jeune âge. La lumière est produite par le courant électrique d'une pile de 50 éléments Bunsen. Ce courant, en franchissant à travers la résistance de l'air l'intervalle qui sépare ses extrémités de deux baguettes de charbon mises en regard bout à bout, donne lieu à un arc lumineux. Le charbon qui donne la meilleure lumière sans fumée ni pétillement, est le résidu des cornues à gaz d'éclairage. Il est plus dur que l'acier, homogène comme la plombagine et très-bon conducteur. Ces charbons sont taillés en baguettes carrées et effilés en pointe à la lime. On les dispose verticalement dans deux viroles de métal terminées en crémaillères engrenées toutes deux dans un rouage d'horlogerie qu'un ressort de montre, enfermé dans un barillet, tend à faire tourner. Ces charbons s'usent par la combustion, et surtout par le transport continuel qui se fait d'un charbon à l'autre. Par suite, la distance entre les pointes des deux baguettes tend à varier sans cesse. Or, il faut que cette distance reste toujours égale, que le milieu de l'intervalle entre les deux baguettes reste à la même hauteur verticale, enfin que la source de lumière ne s'écarte pas de l'axe de l'appareil optique, ce qui s'obtient en réglant un ressort moteur qui le fait agir au moment et pendant le temps nécessaires.

L'appareil, ainsi disposé, est placé dans une chambre noire, en face d'un grand écran, à une distance qui, pour une pile de 50 éléments Bunsen, peut être évaluée à 5 mètres. La feuille de collodion est assujettie entre deux lames de verre et introduite entre des plaques à ressort qui sont mobiles, de manière à bien ajuster l'objet au foyer et à lui donner toutes les positions sans le déranger.

Lorsque l'arc lumineux brille entre les deux charbons, les pages de dépêches se trouvent projetées, amplifiées sur l'écran, et on les lit comme on ferait d'une page de journal en colonnes serrées.

Néanmoins, ce procédé ne donnait pas encore un mode de lecture et d'expédition assez rapide, et la division du travail n'était pas suffisante. C'est alors que M. Mercadier, directeur général par intérim, et M. Cornu, ingénieur des mines, eurent l'idée ingénieuse de fixer par la photographie les rayons lumineux après leur passage à travers chaque feuille de collodion contenant les dépêches originales. Saisis à une certaine distance de l'objectif, ces rayons donnent une amplification suffisante des caractères microscopiques, et l'on obtient sur verre un cliché négatif qui se lit comme les pages d'un livre, soit en le plaçant sur un fond noir, soit même en transparent. Le format de ces pages est un peu plus petit que celui d'un in-18.

Le miroitement du verre, sa fragilité, son poids, son volume, ont porté M. Mercadier et M. Cornu à poursuivre leurs recherches, et voici les résultats successivement obtenus :

Le collodion qui forme le cliché est enlevé de la plaque de verre et transporté sur des feuilles de papier noir vernissé, ou mieux de toile cirée noire enduite de gomme arabique.

Quand on songe avec quelle rapidité ces études ont été poursuivies et ces perfectionnements obtenus, on ne saurait trop louer l'initiative et l'habileté de ceux qui les ont entrepris et menés à bonne fin. Espérons que Paris recevra bientôt de nouvelles dépêches par milliers, afin de voir appliquer ces heureuses innovations.

E. DUVAL.

SCÈNES DE LA VIE DE SIÉGE

LES THÉATRES

Inouï, l'Ambigu! — Seul, il continue à donner des premières représentations. Il vient de jouer *le Forgeron de Châteaudun*, un drame en cinq actes et en sept tableaux, par M. Charles Noël. Eh bien! il se trouve des spectateurs pour *le Forgeron de Châteaudun*, qui joint aux éléments ordinaires de tous les drames l'élément patriotique à sa plus haute dose. Et ces braves spectateurs de faire chorus avec enthousiasme au refrain du *chant des forgerons*, à la *ronde de la mobile châteaudunoise*. Dumaine est le héros de ce drame, un héros de bonne mine en dépit de la guerre.

La Porte-Saint-Martin a organisé une reprise de *François-le-Champi*, avec un intermède dramatique intitulé : *l'Enfantement de la Marseillaise*. C'est la mise en scène du tableau si connu : Rouget de l'Isle chez le maire de Strasbourg, Mlle Diétrich au piano, quatre ou cinq auditeurs frappés d'étonnement et d'admiration.

Quelque lugubres que soient les circonstances, on comprend que la Comédie Française ne pouvait laisser passer sans le célébrer l'anniversaire de la naissance de Molière. En conséquence, dimanche dernier, à l'heure où le bombardement continuait son œuvre impie, le rideau se levait sur *Amphitryon*, la comédie par excellence, la satire effrontée et suprême, le poëme étoilé. L'effet en a été plus grand que jamais; chaque vers sifflait et tonnait avec le bruit que fait le génie. Le public guettait les moindres allusions, et l'on sait qu'elles ne manquent pas dans le monologue de Sosie.

La rivière est comme là.
Ici, nos gens se campèrent;
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Était leur infanterie;
Et plus bas, du côté droit,
Était la cavalerie.
Après avoir aux dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donna le signal.
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée.

Et l'entretien s'était engagé sur ces frais.

Depuis, Rétif n'avait pas manqué de se rendre régulièrement toutes les nuits sous son balcon. Une fois arrivé, il racontait à la marquise ses rencontres, ses impressions, les observations recueillies en chemin. S'il y avait du bien à faire quelque part, une aumône à glisser sous la porte d'une mansarde ou une jeune fille à retirer du vice, c'était la marquise de Montalembert qui s'en chargeait, en remerciant Rétif du fond du cœur.

— A demain, lui disait-elle, et puissiez-vous rencontrer beaucoup d'autres malheureux!

Cela n'est pas une fiction.

Il vaguait encore une heure ou deux par les rues désertes avant d'aller se coucher. Entre autres aventures, il lui en arriva une du genre gracieux et fantasque, qu'il a poétiquement racontée sous le titre de *Nuit au Luxembourg*.

Entré dans le jardin par une grille laissée ouverte, Rétif se trouve en pleine fête d'Arcadie.

« Toute la société était en bergers et en bergères; on feignait de garder les troupeaux au clair de la lune; on s'asseyait sur le gazon, en troupes ou deux à deux. Je pliai mon manteau, que je mis dans un coin, et je suivis en habit. Jamais je n'ai rien vu de si pittoresque, de plus délicat...

« Bientôt il m'arriva une aventure à moi-même : deux jeunes personnes me prirent (le dirai-je?) pour un maréchal de France, auquel apparemment je ressemblais un peu. « Vous êtes en berger, monsieur le maréchal, me dit l'aînée, rien qui vous distingue, c'est bien. » Je souris. La jeune personne me prit une main; sa sœur, âgée de treize ans, me prit l'autre, et nous marchâmes, nous courûmes. J'étais ému. Je ne sais quel charme élyséen était répandu sur tout le jardin! La lumière de la lune, les ombres, la liberté, la beauté des femmes, surtout celle de mes deux compagnes, donnaient à cette partie l'air d'un rêve...

« Nous étions tout au bout du jardin, dans l'endroit le plus solitaire. C'est là qu'étaient réunis quelques groupes de bergers; l'un d'eux avait sa musette, et l'on dansa une ronde; j'étais de tout cela, tenant mes deux Grâces. Dans un moment où je louais leur légèreté, un homme vint leur frapper sur l'épaule; elles lui dirent : « Laissez-nous! » sans le regarder. Je levai les yeux sur cet homme... Je lui ressemblais... Je compris que c'était le maréchal. Lui, de son côté, vit que les deux jeunes personnes le boudaient, et il se retira en riant... Cependant, pour ne pas me discréter (*sic*), je m'éclipsai adroitement, je sortis par le jardin grillé, je traversai l'hôtel, le portier m'ouvrit, et je me trouvai dehors à quatre heures du matin. »

Quelle touche délicate! quel tableau vaporeux!

La Révolution vient surprendre Rétif au milieu de ses *Nuits de Paris*. Il n'en continua pas moins ses promenades en dépit des rondes de sections et des metteurs à la lanterne; — mais la fenêtre de la marquise de Montalembert se referma.

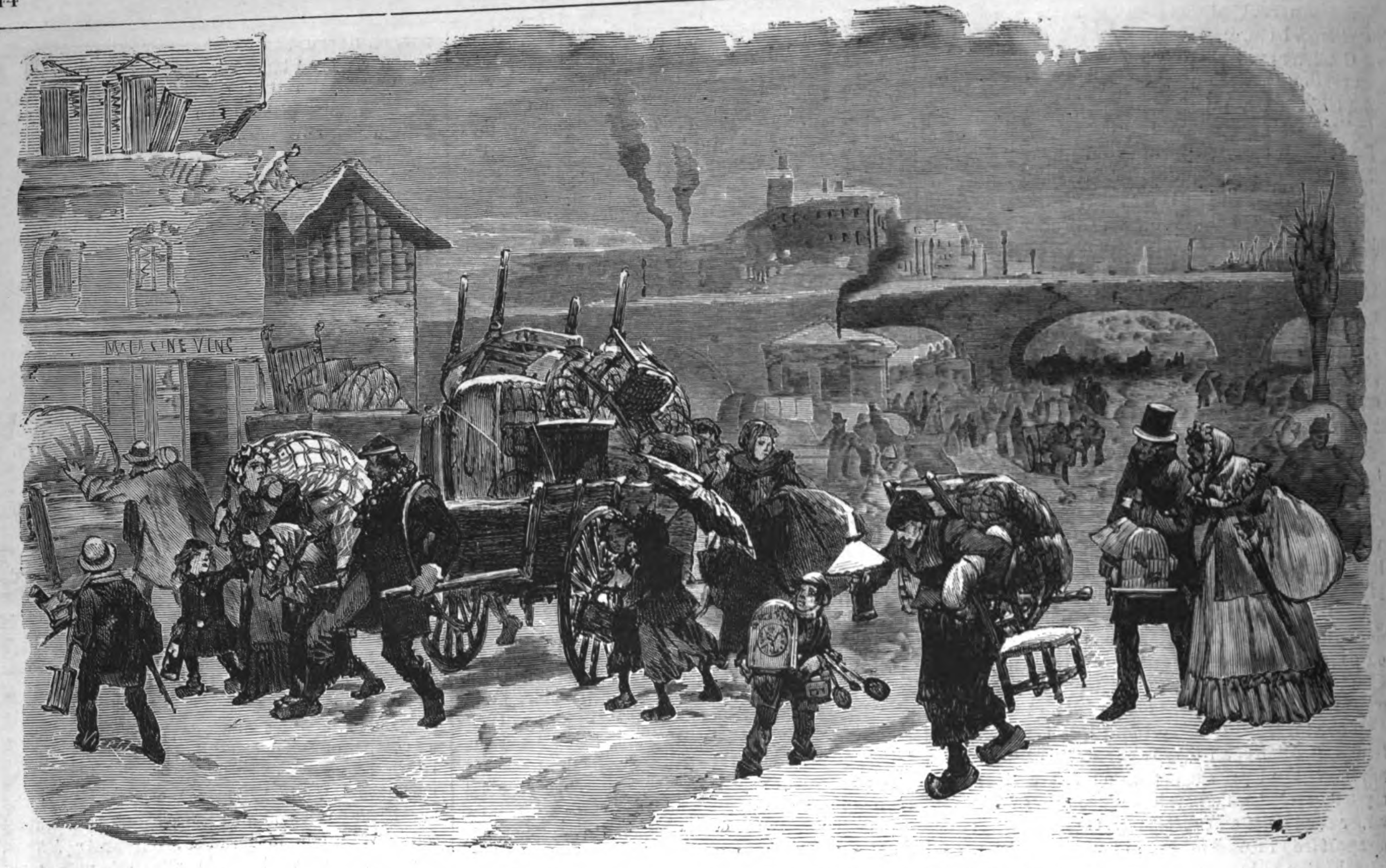
Il joua souvent sa tête à ce jeu de spectateur intrépide. Poussé par une invincible mais non point stérile curiosité, il se mêlait à tous les groupes, il était de tous les mouvements et de toutes les séditions. Dans ces cas-là, disons-le à sa louange, il lui est arrivé fréquemment de détourner le couteau d'un assassin et de plaider la cause d'une victime. Orateur malencontreux, les patriotes le repoussaient en haussant les épaules; les femmes le regardaient de travers. Deux fois même il fut dénoncé, — mais son âge et surtout la simplicité de ses vêtements le protégèrent mieux que ne l'eussent fait son nom et ses ouvrages.

Il a raconté une soirée qu'il passa en 1793 avec Mlle de Saint-Brice, ancienne femme de chambre du petit dauphin.

« Auprès du feu, dit-il, l'aimable Saint-Brice nous détailla les particularités de la fuite du roi. On la pria ensuite de nous donner des détails de sa salvation (*sic*) de la prison de la Force avec Mme et M. de Tourzel lors des massacres de septembre. Elle s'y refusait. M. de Lalande se mit à genoux le premier; l'abbé Delille en fit autant; je les imitai. Nous la fléchîmes. Elle nous raconta comment le municipal Tallien les avait tirées de prison à travers les sabres nus, et les avait conduites, elle et Mlle de Tourzel, dans le petit Saint-Antoine; comment elle avait été ramenée chez ses parents par le même municipal. Quant à Mme de Tourzel, Tallien avait eu la précaution de l'envoyer précédemment à Sainte-Pélagie. » Ce récit fut très-intéressant. Je n'ai revu qu'une fois depuis Mlle de Saint-Brice.

CHARLES MONSELET.

(*La suite au prochain numéro.*)



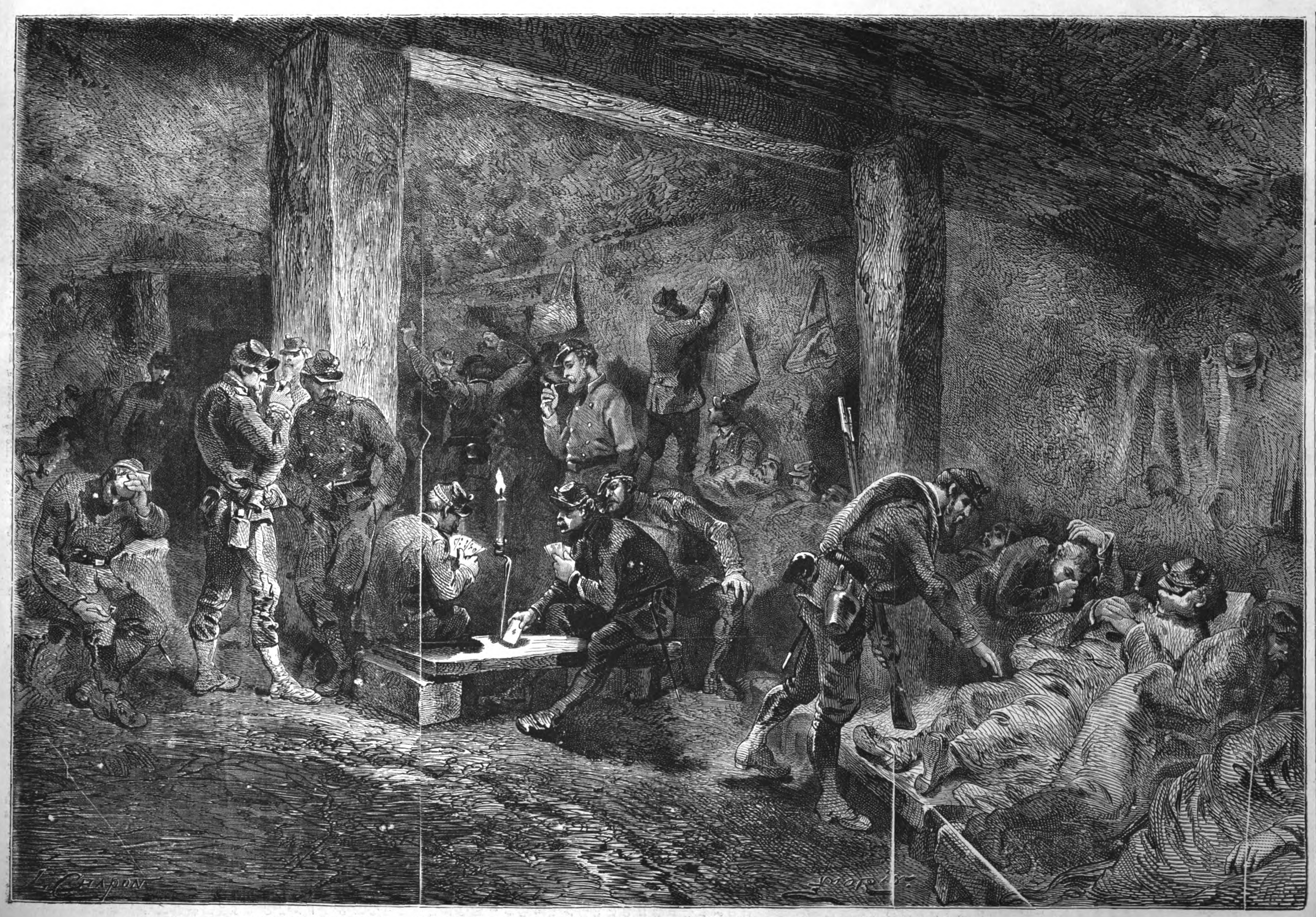
Les habitants de la chaussée du Maine fuyant leurs demeures menacées par les projectiles ennemis.

L'excellente troupe (Got, Coquelin, Maubant, Mme Madeleine Brohan, Mme Ponsin) s'est surpassée. On a couronné le buste du grand homme selon le rite habituel; le compliment de cette année avait été demandé à M. Edmond Gondinet; il est grave, élevé, comme il devait l'être.

Hélas! la figure légendaire de Molière semblait encore plus penchée, plus souffrante, plus fatiguée que d'ordinaire. On eût dit qu'il était instruit du sombre drame qui se jouait autour de lui. C'était plus que jamais l'auteur du *Misanthrope*. Pourtant il a toujours, de son vivant, ignoré les désastres de



LE BOMBARDEMENT. — Les premiers obus, avenue de l'Observatoire, pendant l'exercice des gardes nationaux. — (Dessin d'après nature de M. Lançon.)



LE BOMBARDEMENT DE PARIS. — Les gardes nationaux dans leurs casemates des remparts. — (Dessin d'après nature de M. Edmond Morin.)

la guerre; ce fut un fardeau de moins au fardeau si lourd de ses infortunes.

Les « victoires de Louis » ne lui arrivaient qu'à l'état d'écho. Au fond il n'y comprenait rien ou n'y voulait rien comprendre. Dans une bataille il ne voyait que dryades effarouchées, bergers en fuite, Philomèle interrompant ses concerts; d'ailleurs, jamais de sang, de massacres, de corps fracassés; tout au plus quelques humains chargés de fers, et encore ces fers ressemblent à des guirlandes. Au camp de L'Ile, il dépêche vers le roi ses deux camarades La Thorillière et La Grange, avec un placet pour lui demander la levée de l'interdiction qui pesait sur *Tartuffe*. « Puissé-je, Sire, — disait-il en terminant, — au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe. »

On n'est pas plus inconscient.

Peu de jours auparavant, le Théâtre Français avait joué *Bataille de Dames*, une des pièces les plus ingénieuses du répertoire moderne.

Çà et là encore des spectacles improvisés à l'Athénée, aux Bouffes. Les cafés-concerts, — les Porcherons, la Gaîté, Tivoli, — retrouvent une partie de leur clientèle, revenue entre deux factions. Là fleurissent surtout les chansonnettes aristophanesques : *le Sire de Fiche-ton-kang, le général Lasoupe-et-Lebœuf, le Préfet Mal-Pétri*, etc., etc. Cela n'est peut-être pas d'un goût très-délicat, mais cela a vengé le peuple pour le moment.

PROMENADE DANS LE PARC DE VERSAILLES

Parmi les livres qui ont été publiés dans ces derniers temps, et dont le sort méritait d'être meilleur, un des plus importants est le troisième volume du *Tableau de la littérature française*, par M. Staaff. Ce volume comprend une longue suite de morceaux choisis chez les prosateurs vivants. J'y figure, moi très-humble, pour un fragment dont le choix jure singulièrement avec l'époque épouvantable que nous traversons. *Le parc de Versailles*! Ainsi est intitulée cette page qui nous reporte à des jours calmes et roses: lisez-la, si vous voulez oublier — ou vous souvenir — pendant cinq minutes.

..... Une promenade, en semaine, dans le parc de Versailles, est une de mes distractions favorites. Je sais bien que le parc de Versailles n'est plus que le antôme de lui-même; on ne peut aller à l'encontre de ce lieu commun. Ce domaine pompeux dont on a vainement essayé de railler la magnifique symétrie, et dont les arbres, pareils à des alexandrins, vont si bien deux à deux qu'on est tout étonné de ne pas les entendre rimer à leurs cimes, ce domaine a cessé de vivre de la vie spirituelle. C'était un tableau, ce n'est plus qu'un cadre maintenant.

Ces pelouses qui appelaient si bien les robes ramagées et ramageantes, les souliers de satin furetants, les petits talons rouges; — ces avenues où les chaises à porteurs, avec leurs rideaux frangés d'or et leurs armoiries finement peintes, se reposaient doucettement;— ces lacs où de tendres compagnies venaient perpétuellement s'embarquer pour Cythère; — ces Amours qui décochaient leurs flèches sur de vrais cœurs; — ces Vénus qui avaient quelque raison d'être pudiques en face de tant de monde; — ce paysage enfin, si hyperboliquement coquet, recevait la splendeur et la joie d'une foule de toutes les couleurs, marquises, courtisans, mousquetaires rouges, gendarmes-dauphin. Après l'ombre géante de Louis XIV, l'ombre galante de Louis XV. A présent, il n'y a plus de roi-soleil à Versailles, mais il y a toujours un soleil-roi. Et il faut lui rendre cette justice qu'en ces derniers jours, cet astre absolu s'est superbement acquitté de son rôle.

C'était pas plus tard qu'avant-hier. J'avais passé l'après-midi à errer autour des deux Trianons, où l'on donnait jadis la comédie avec des agneaux, des abbés et des musiciens. Il allait être six heures du soir. Apollon se disposait à remiser son char dans les écuries de Téthys. Une chaleur pénétrante enveloppait la terre comme d'un réseau de feu, et ordonnait despotiquement le repos aux êtres comme aux plantes. C'était miracle lorsqu'un chant d'oiseau venait à rompre ce silence général; encore ne tardait il pas à se taire après avoir lancé de son gosier brûlant deux ou trois notes voluptueuses. Il semblait qu'avant de partir, le soleil rassemblât toute sa force et plongeât plus avant ses rayons dans la vapeur des herbes.

Éblouissement! — Je marchais dans ces longues allées que l'on a justement comparées à des nefs de cathédrale. En vérité, les arbres de Versailles sont tout à fait différents des autres arbres : ils ont leurs quartiers de noblesse; il ne leur plaît pas d'être confondus avec ces rustiques plébéiens, poussés au hasard, penchés sur le bord d'une grande route ou tordus en manière de spectres au fond d'un ravin, mal bâtis, mal peignés, moussus, frayant avec les insectes. — Les arbres de Versailles forment entre eux une aristocratie; il y a des ormes barons, des hêtres-ducs, des chênes-vicomtes, des peupliers-chevaliers et des arbustes-pages.

Longtemps après le soleil couché, l'horizon demeura comme ensanglanté. Je ne voulus perdre aucune des nuances infinies de cet admirable spectacle. Je restai à regarder la clarté devenir brume, la brume devenir ombre. J'assistai à cette insensible dégradation des couleurs, alors que le jour abandonne la campagne feuille à feuille, fleur à fleur, brin à brin, comme un ami qui se décide avec regret à quitter son amie.

Ainsi faisait le soir, s'efforçant de retarder son départ le plus qu'il pouvait. — « Encore un adieu à cette prairie! disait-il; encore un baiser à cette rose! » Mais la nuit le traquait impitoyablement. Il essayait en vain de se réfugier dans le fond des bosquets, de se cacher dans les clairières en se faisant petit, ou sur le bord de l'eau tranquille et fascinante, espérant être confondu avec elle. La nuit arrivait tout à coup pour le débusquer de sa cachette; elle le poussait devant elle et semblait lui dire ; « Allons dépêchons-nous, allons! » Bientôt il ne restait plus au pauvre soir un pouce de terrain. Délogé de partout, il perdait pied de tous côtés, et il s'envolait tristement dans les cieux, où s'allumaient les premières étoiles.

Moment décisif où la victoire reste à la nuit! C'est l'heure où le vent renaît et bat joyeusement des ailes, où les arbres se mettent à babiller par leurs millions de petites langues vertes, comme feraient entre eux de bonnes gens après la dînée sur le devant de leurs portes.

C'est aussi l'heure du chemin de fer.

CHARLES MONSELET.

ANNIVERSAIRE
DE LA NAISSANCE DE MOLIÈRE

A MOLIÈRE

En quel temps serions-nous plus jaloux de nos gloires?
Il semble que jamais ton nom n'avait jeté
Tant d'éclat, ô poëte ! et leurs sombres victoires
Nous font plus grande encor ton immortalité!

Mais ce n'est plus Paris souriant et sceptique
Qui va fêter Agnès, Alceste ou Scapin; non!
C'est Paris prisonnier, meurtri, blessé, stoïque,
Qui fête le génie au bruit de leur canon.

En s'élevant à toi, l'âme se rassérène ;
Jamais l'esprit français n'a résonné si fort,
Et dans le doux pays où ton rêve nous mène
Nous nous sentons plus loin de ces hordes du Nord.

Nous cherchions la bataille audacieuse et fière.
Mais eux, patiemment, sourdement, par les bois,
Ils ont versé sur nous leur Allemagne entière,
Pour nous vaincre sans gloire, écrasés sous leur poids.

Comme ils nous voient vivants dans leurs savantes trames,
Comme notre agonie à leur gré tarde un peu,
Pour tuer au hasard des enfants et des femmes
Ils font passer sur nous des ouragans de feu.

Vous disiez que Paris appartenait au monde,
Stupides nations! Paris est bien à nous.
Nous le sentons enfin à la haine profonde
Qui, mieux que nos remparts, nous sépare de vous!

Ils traînent avec eux le meurtre et la souillure;
Ils ont tout dévasté dans leurs plis insultants.
Sur notre sol béni qu'enchante la nature
Ils ont peur de laisser une place au printemps.

Ils brûlent nos palais, ils campent à Versailles,
Ce Versailles, Molière, où tout parle de toi,
Plein de notre passé, vivant de nos batailles ;
Ils croient que nos splendeurs peuvent grandir leur roi

Qu'ils refassent un trône au maître qui les mène,
Qu'ils fixent à son front la couronne de fer.
Qu'ils se courbent encore et qu'ils rivent leur chaîne
Jusqu'à ce que l'anneau pénètre dans la chair!

Qu'ils aillent, promenant par la ville muette
Des fantômes de rois pour se faire une cour ;
O sublime railleur, ô penseur, ô poëte
Qu'ils te semblent petits, ces conquérants d'un jour!

Que ce vieil empereur, triomphateur inerte,
Prépare à son tombeau de superbes lambris,
La pourpre ne vaut pas la tombe toujours verte
Du dernier des soldats qui meurt pour son pays.

Bénissons nos revers. Que l'Europe assombrie
S'agenouille à loisir sous le droit du plus fort.
Nous avons retrouvé l'amour de la patrie,
Le mépris du succès et l'orgueil de la mort.

Nous vivions follement, dédaigneux de conquêtes,
Jetant notre existence aux dieux que nous aimons,
Et les peuples jaloux se ruaient à nos fêtes
Pour voir ce qu'il restait de sang à nos poumons.

Ce sont les battements de nos cœurs que tu comptes,
Roi Guillaume! Eh bien! va, compte-les jusqu'au bout
La France, d'un coup d'aile, a secoué ses hontes,
Et ses envahisseurs la retrouvent debout.

Debout, le front baigné de gloire et de lumière
Et montrant sa blessure au monde épouvanté,
Plus belle que jamais, plus ardente, plus fière,
Dominant tous les bruits des cris de liberté!

EDMOND GONDINET.

Lettre de Louis Blanc à Victor Hugo

Mon cher ami,

J'ai souvent senti mon esprit se réchauffer à la flamme du vôtre, et dans les battements de votre cœur, j'ai toujours reconnu les battements du mien. C'est pourquoi je vous adresse les remarques que la situation me suggère. Et je vous les adresse publiquement, parce qu'aujourd'hui, aujourd'hui surtout, il est commandé à quiconque pense avoir quelque chose d'utile à dire, de le dire bien haut.

Je ne sais si tout le monde a été frappé de cette idée, cependant très-simple, que pour Paris l'héroïsme, qui était il y a deux mois un noble entraînement, est désormais devenu, à quelque point de vue qu'on se place, une nécessité. Un grand effort, soutenu, décisif, voilà ce que la sagesse, même la plus vulgaire, réclame aussi impérieusement que le courage le plus exalté, voilà ce qui répond aux exigences de l'intérêt personnel autant qu'à celles de l'honneur.

Lorsque, après le désastre de Sedan, si horriblement complété par la capitulation du maréchal Bazaine, la province, à travers l'obscurité qui nous environne, apparaissait troublée, paralysée, livrée au fatalisme du désespoir, et se cherchant pour ainsi dire sans se trouver, on conçoit que l'idée de la paix ait pu s'associer dans des âmes sans ressort à celle de Paris dompté. Paris dompté, c'était, si la province fût restée immobile, la guerre finie. La France en serait morte, attendu que la honte, qui ne fait que flétrir les individus, tue les peuples; mais enfin ceux-là, — s'il en existe de tels, — auraient eu la paix en perspective pour qui l'humiliation de la patrie n'est pas le dernier des malheurs.

Aujourd'hui, rien de semblable. Le cri *Aux armes!* poussé d'un bout du pays à l'autre avec l'irrésistible accent des époques héroïques; chaque citadin transformé en soldat ; le fusil remplaçant la bêche dans la main du paysan furieux ; le tocsin de la guerre sainte faisant comme jaillir du sol de cette France, grand « nid de guerriers », des armées puissantes par le nombre, par l'organisation, par les engins de mort, par le patriotisme en ébullition, la victoire enfin ressaisie par des recrues, tout cela dit assez que, si Paris succombait, sa chute n'amènerait nullement la fin de la guerre. Cessant de combattre pour dégager Paris, la France continuerait de combattre pour le relever et le venger.

Donc, loin de marquer la fin de nos souffrances matérielles, une capitulation en serait l'effroyable couronnement. Une fois dans nos murs, les Prussiens voudraient-ils, pourraient-ils nous en laisser

sortir ? La défense nationale aurait trop à y gagner ; l'invasion trop à y perdre. Nous serions plus étroitement prisonniers que nous ne le sommes. Ce qui d'un poids étouffant pèserait alors sur notre liberté, ce serait quelque chose de bien autrement terrible que la difficulté de percer les lignes prussiennes : ce serait l'insolence prussienne. Au lieu d'avoir autour de nous des ennemis, nous aurions devant nous des geôliers ; au-dessus de nous des maîtres.

La barrière inhumaine, odieuse, mais quelquefois franchie, qui aujourd'hui nous sépare des chers absents, serait devenue absolument infranchissable. Plus de ballons ! Plus de pigeons ! Plus de lueurs passagères traversant l'ombre affreuse où nous sommes en ce moment plongés ! Ce serait la nuit, la nuit noire, une nuit de l'enfer !

Et ce serait la faim, aussi ! Qu'on ne parle pas de l'intérêt que les Prussiens auraient à nourrir la capitale condamnée au dégradant supplice de leur devoir son pain : pourraient-ils pourvoir, au moins d'une façon régulière et permanente, à la subsistance de l'énorme population de Paris, ayant à pourvoir à leur propre subsistance, au milieu d'un pays ravagé, et, — dans l'hypothèse de la guerre se continuant, se développant, — traversé au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, par des armées sans cesse en mouvement qui occuperaient les routes et intercepteraient les convois, à moins que la défense nationale ne renonçât à couper les vivres aux dominateurs de Paris, seul moyen de les en chasser, puisque Paris rendu imprenable se trouverait imprenable à leur profit dès qu'ils y seraient ! On frissonne quand on songe aux scènes de délire que deux jours, rien que deux jours de retard dans l'arrivée des vivres pourraient enfanter, au sein d'une ville de deux millions d'âmes occupée par l'ennemi, prisonnière et affamée ! Etre esclave d'un vainqueur farouche ; être complètement retranché du monde, se traîner dans les ténèbres jusqu'à la mort par l'égorgement ou par la faim, telle est la situation sans exemple que la reddition de Paris menacerait de réaliser dans tout ce qu'elle contient d'effroi et d'angoisses, dans toute son inexprimable horreur.

A qui dirait : Cela ne sera point, je réponds : En êtes-vous bien sûr ? Et j'ajoute : Il suffit que cela soit possible pour que la nécessité de briser, coûte que coûte, le cercle qui nous étreint soit démontrée, non-seulement comme affaire d'honneur, mais comme affaire de haute prudence. Non, depuis que la France est debout, depuis que, tirant l'épée, elle en a jeté au loin le fourreau, il n'y a plus pour les habitants de Paris deux dénoûments à mettre en balance : le dénoûment que la sagesse conseille, que la nécessité commande, c'est le dénoûment héroïque.

Et d'où nous viendrait le droit de trouver chimérique l'espoir du salut par la victoire ? Est-il une intelligence si obscure, est-il un cœur si timide que ne puissent raffermir et convaincre les merveilles opérées depuis deux mois dans Paris ? En quel lieu du monde, à quelle époque vit-on une ville prise au dépourvu, cernée, isolée du reste de la terre, improviser tant de moyens de défense et d'attaque, tirer d'une foule une armée, répondre à l'appel de chaque besoin nouveau par une invention nouvelle, arracher coup sur coup à la nature mille secrets libérateurs, créer par les mains de l'industrie privée des centaines de canons d'une excellence reconnue et d'une portée formidable, obtenir d'une seule usine jusqu'à deux mille obus par jour, mettre tous les éléments à profit pour sa conservation, et devenir du jour au lendemain un vaste champ de manœuvres, une immense fabrique d'armes, une pépinière de soldats ?

« A supposer que nous puissions avoir assez de canons », me disait, il y a deux mois, un personnage considérable, « comment avoir assez d'affûts ? et si nous avions assez d'affûts, comment avoir assez d'attelages ? et si nous avions assez d'attelages, comment avoir assez de canonniers ? » Eh bien, canons, affûts, attelages, canonniers, Paris a tout créé, tout trouvé, tout donné. Et lorsque, pour rentrer en communication avec la France, avec le monde, elle a, cette ville sans égale, une artillerie puissante et cinq cent mille vaillantes mains tenant un fusil, son lot serait d'attendre à l'abri de ses remparts que la famine vînt nous prendre à la gorge !

A ce compte, nos généraux seraient des personnages parfaitement inutiles. Quel besoin aurions-nous de leur savoir militaire, et de quoi nous servirait même leur génie si nous devions nous borner, sous leurs ordres, à épier sur le cadran l'heure de la soumission ? Le succès est à notre portée ; seulement, pour l'atteindre, la première condition est d'y croire ; pour sauver la patrie, la première condition est de croire à la patrie. Ils n'auraient que faire à la tête des troupes, ceux qui seraient incapables de leur inspirer, faute de la ressentir, cette virile confiance qui est le côté radieux du courage et conduit par la volonté de vaincre au pouvoir de vaincre.

Qu'il soit donc coupé court, et promptement, — le temps presse ! — à ce système d'inaction qui pendant que le froid engourdit les corps, tend à engourdir les âmes.

Deux batailles mémorables ont montré ce que pourrait l'offensive prise avec décision et habilement conduite. Ce n'était pas, j'imagine, pour nous prouver les avantages de l'immobilité sous les armes que le général Ducrot, il y a un mois, se lançait en avant, après avoir, dans une proclamation admirable, poussé un cri vengeur, le cri de l'offensive, et ce n'est pas, que je sache, pour leur donner la glace seule à combattre que le général Trochu a formé les compagnies de guerre !

N'y a-t-il pas, d'ailleurs, un intérêt suprême à faciliter la marche, à empêcher la destruction possible des armées de secours, en retenant autour de Paris la totalité des forces qui l'assiégent ?

Je le répète, ce qu'il faut, c'est ceci : croire à la patrie. Voilà seulement, voilà ce qui doit nous sauver. Et de quel éclat souverain ne rayonnera pas notre cher pays ! La grandeur même de ses revers épiques et leur foudroyante succession seront portées au compte de sa gloire, car vaincre après tant de défaites, et en quelque sorte à force de défaites, est-il rien de plus imposant ? Combien elles sont dignes de mépris, des victoires qui, dues à la supériorité du nombre, à la ruse, à la force, ne développent chez le peuple qui les a remportées que l'orgueil, la cruauté, la rapacité des races conquérantes ! Ce qui est digne d'admiration, c'est la défaite noblement subie et vaillamment réparée parce qu'elle atteste la présence et le triomphe de toutes les vertus qui sont l'honneur de l'espèce humaine : le calme dans le malheur, la persévérance stoïque, la fermeté d'âme, une résolution d'airain, et, avec la volonté de ne jamais fléchir, le pouvoir de ne jamais désespérer. Les véritables marques de l'invincibilité sont là. Or, la gloire n'est pas de vaincre, mais d'être invincible.

LOUIS BLANC.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

POISSONNIER-DESPERRIÈRES (fin)

Nous avons vu comment Poissonnier n'avait craint d'entrer en lice avec un club qui voulait perdre la discipline de ses canonniers.

Une lutte avec les assemblées populaires était alors trop inégale pour ne pas être dangereuse. On le déplace, on l'envoie successivement commander les 104ᵉ et 49ᵉ de ligne. C'est dans ce dernier poste qu'il put contribuer à l'avancement d'un héros futur.

« Ma nomination à ce régiment est du 27 mai 1792.

« Hoche, qui, comme je l'ai dit plus haut, est devenu depuis général en chef, et qui tiendra sa place dans l'histoire, était adjudant sous officier au 104ᵉ régiment. Déjà, à trois reprises différentes, il n'avait pu passer sous-lieutenant, au choix des officiers. Me voyant promu au grade de colonel et quitter le régiment, il vient chez moi, les larmes aux yeux, me prier, à quelque prix que ce fût, de le faire sortir du 104ᵉ, où le corps d'officiers paraissait si peu disposé en sa faveur. Plein d'attachement pour Hoche, dont j'estimais la tenue, l'activité et l'instruction, j'en parlai au ministre de la guerre avec toute la chaleur du plus sincère intérêt.

« Le lendemain, il me fit signer un engagement de garantie des principes et de la moralité de Hoche, et me remit pour lui, non un brevet de sous-lieutenant, mais un brevet de lieutenant au deuxième bataillon de Rouergue, en garnison à Thionville.

Appelé à l'armée du maréchal Luckner réunie sous Metz, Poissonnier prend le commandement d'un bataillon de grenadiers de la réserve. Tout d'abord, il lui faut en imposer
ne sont pas des modèles de discipline.

« Ce fut au bivouac de Voippy, on y eut une alerte. Le calme ayant succédé, j'allai me chauffer à l'un des feux des grenadiers, autant pour chercher à les connaître que pour me faire connaître moi-même ; la conversation roula naturellement sur la campagne qui était ouverte. Un caporal de Beauce se permit de me dire : « Mon colonel, vous êtes un officier de l'ancien régime ; vous pourriez bien penser comme ces messieurs qui sont de l'autre côté ; prenez-y garde, car mon premier coup de fusil serait pour vous. »

Cette apostrophe ayant fait rire les grenadiers, je sentis que j'aurais mauvaise grâce de m'en fâcher, je répondis aussitôt : « Caporal, j'accepte votre proposition, tout incivile qu'elle est ; mais il n'est pas de bon contrat s'il n'est synallagmatique ; nous sommes à l'avant-garde, les grenadiers doivent voir le feu de près : je suis chargé de vous conduire, comportez-vous-y comme un caporal de grenadiers doit le faire ; car je vous déclare que si vous pâlissez, la garde de mon épée vous servira d'emplâtre. » Cette réponse, faite d'un ton ferme, mais calme, rangea les rieurs de mon côté ; les grenadiers crièrent bravo !

C'était bien répondu, sauf le mot *synallagmatique*, un peu docte pour l'auditoire ; mais celui-ci n'en conserva pas moins d'estime pour son nouveau chef, et le lui prouva en se battant très-bien à Valmy. Poissonnier donne sur les dispositions de l'armée, avant cette journée fameuse, des détails curieux. On y verra qu'on commençait déjà à s'édifier sur la foi prussienne.

Le 19 septembre, l'avant-garde prit position en arrière du moulin de Valmy, et j'eus mon quartier chez Mᵐᵉ de Dampierre, dont le mari avait eu le bras cassé à Varennes. Vingt-trois officiers soupèrent dans le château, et l'indignation sur le 10 août fut manifestée en termes même peu mesurés ; ce qui étonna beaucoup Mᵐᵉ de Dampierre, qui ne pouvait se faire à l'idée de trouver tant de royalistes sous des bannières insurgées. Qui eût cru alors qu'une armée aussi exaspérée, forte seulement de 22,000 hommes, mais de bonnes troupes, presque toutes royalistes, arrêterait l'armée prussienne, qui venait, disait-elle, pour sauver le roi ? Un seul mot suffira pour expliquer ce miracle, comme deux mots ont suffi pour l'opérer.

A trois heures du matin, l'armée prussienne défile sur le flanc de l'armée française, pour tâcher de s'ouvrir un passage ; des lettres sûres, parvenues à des officiers et à des soldats, courent de rang en rang ; elles apprennent que les Autrichiens plantent leurs aigles sur les places du nord qu'ils ont prises et que les Prussiens en ont fait autant dès leur entrée à Verdun et Longwy. Les officiers se réunissent en groupes, voient que la cause du roi paraît totalement oubliée, et que c'est pour eux seuls que les ennemis envahissent le territoire ; l'indignation s'empare des esprits, elle devient générale : *On veut nous poloniser !* est le cri universel ; les officiers s'embrassent, jurent de faire leur devoir, et d'être Français avant tout ; la journée a prouvé si ce serment avait été rempli.

Bien que les termes ne soient point catégoriques, il est évident que les lettres sûres dont il est ici question proviennent des émigrés désillusionnés sur le compte de leurs amis.

Il est évident aussi, comme le prouvera encore ce dernier extrait, que beaucoup de royalistes se trouvaient dans les armées républicaines. Il est heureux que l'amour de la patrie n'ait pas été moins vif que leurs regrets de l'ancien ordre de choses :

« Quelques jours après je reçus l'ordre de partir avec huit cents grenadiers, pour me joindre au colonel Landremont qui commandait Schomberg (17ᵉ dragons), à l'effet d'attaquer une colonne ennemie quelques hussards furent adjoints à cette expédi-

LE BOMBARDEMENT DE PARIS. — Un obus au quartier latin. — Le café d'Harcourt. — (D'après le croquis de M Sahib.)

tion, et comme elle se faisait en plaine, le commandement en appartenait à Landremont. J'étais loin de connaître la nature de l'expédition à laquelle j'étais destiné, car je frémis quand je sus que la colonne était une colonne d'émigrés, et qu'à Busancy on avait manqué surprendre un prince auguste. Mais, eussions nous dû passer avec lui, le prince aurait pu être tranquille, car Landremont partageait mes opinions, et était sûr de son régiment comme je l'étais de mes grenadiers.

« Cependant l'affaire dura trois jours et deux nuits; on prit quelques bagages, beaucoup de portemanteaux qui furent la proie des soldats, et soixante-dix émigrés, qui n'étaient point sans inquiétude, ne s'attendant point au dénouement. En effet, le troisième jour, au milieu de l'affaire, Landremont et moi, d'accord, nous fîmes sonner la trompette et demander l'échange des prisonniers. L'ennemi avait à nous un brigadier et deux hussards : il nous les rendit, et nous renvoyâmes tous les émigrés, à leur grande satisfaction, à la nôtre, et l'on peut dire à celle de nos troupes. Les soldats n'en voulaient qu'aux Prussiens.

« Le troisième jour, l'affaire terminée, M. le général Valence vint se promener à Busancy. Les journaux d'alors lui donnèrent avec beaucoup d'emphase l'honneur de ces trois journées, auxquelles il n'assista seulement pas. Nous nous contentâmes d'en rire, et nous regardâmes comme au-dessous de nous de réclamer.

« Cette campagne se termina par la retraite consentie des Prussiens hors du territoire français. L'avant-garde fut chargée de les suivre, mais sans les attaquer; et c'était toujours à portée de fusil qu'elle prenait position en vue des Prussiens; ceux-ci souffraient tellement de la maladie épidémique qui s'était déclarée parmi eux, que nos grenadiers trouvaient les chemins jonchés de morts et de mourants; quelques-uns même de ces derniers se trouvaient couverts de terre, quoique leurs membres remuassent encore. On n'a que trop raison de dire que guerre et pitié ne s'accordent pas!

LORÉDAN LARCHEY.

ÉCHECS

Solution du problème nº 358.

1. C 4 F D	1 R 4 D (meilleur)
2 D 2 D	2. F 5 D ( ) (2)
3. F 7 T	3 R *ad libitum*
4. F 8 C ou 4 R, échec et mat.	

(1)

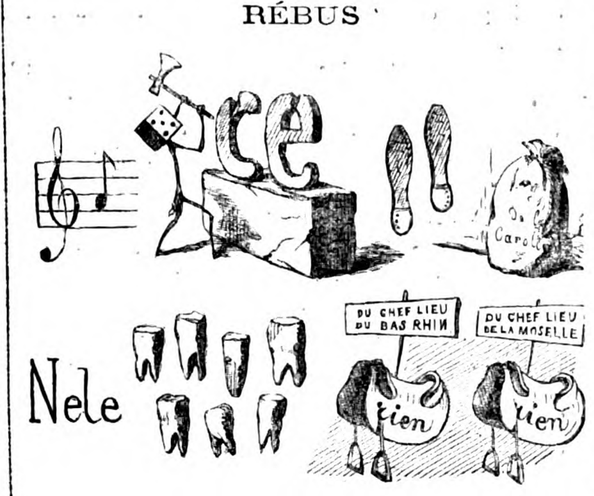
	2. R 3 R ou F 8 C
3. D 4 FR, et mat le coup suivant.	

(2)

	2. F 6 R
3. D pr. F, et mat le coup suivant.	

P. JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le vaccin de génisse vaut-il l'autre? On ne sait.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 720. — 28 Janvier 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

SOMMAIRE



LE BOMBARDEMENT. — Les habitants de la rive gauche s'installant dans leurs caves. — (Dessin de M. E. Morin.)

COURRIER DE PARIS

A mesure que les événements se précipitent, la tâche du Courrier de Paris devient plus pénible et plus difficile.

Chaque période de vingt-quatre heures qui s'écoule peut apporter avec elle une modification complète dans la marche des choses ou un incident imprévu qu'il faudrait pour ainsi dire saisir au vol.

Et puis, comment voulez-vous qu'on prenne avec entrain la plume, quand il s'agit de raconter des péripéties aussi douloureuses que celles qui ont ensanglanté au commencement de la présente semaine la place de l'Hôtel-de-Ville?

L'avez-vous visitée, cette place, depuis les derniers événements?

C'est navrant. Elle rappelle Juin 1848, alors que le fronton de ce pauvre Panthéon fut criblé de balles.

Mais en 1848, au moins, l'ennemi n'était pas à nos portes.

Les vieux murs noircis du palais municipal sont, de distance en distance, sillonnés de cicatrices blanchâtres qu'on ne peut regarder sans douleur.

Qu'ont dû en penser les statues de nos gloires, qui, rangées comme les fantômes de l'histoire dans leurs niches de pierre, ont presque toutes reçu les éclaboussures de ce commencement de guerre civile?

Pauvre vieux Rollin! lui, l'homme de la paix et de l'étude, se serait-il jamais attendu à ce qui lui est arrivé? Une balle française lui a emporté le poignet, et ce moignon lugubre attire tous les regards.

Colbert, Catinat, Condorcet, ont été également frappés.

Et La Fayette, le vieux républicain! quelle n'a pas dû être sa douleur en entendant siffler autour de lui les projectiles criminels!

Henri IV a eu sa part aussi : deux balles.

Tout cela est trop triste. Hâtons-nous de passer en détournant les yeux.

~~~ Hélas! ce sont encore des spectacles de dévastation qui nous attendent d'un autre côté.

Nous avons voulu vérifier nous-même l'état dans lequel la troisième phase du bombardement a mis l'antique cité de Saint-Denis.

Nous l'avions visitée quelques jours auparavant. artout c'était l'animation, la vie, l'entrain. Dans les rues hérissées de barricades allaient et venaient mobiles, artilleurs, lignards, gardes nationaux. Presque toutes les boutiques étaient restées ouvertes, les cafés regorgeaient.

Matin et soir, la population ouvrière, si nombreuse dans ces parages, s'acheminait par longues files vers l'usine, d'où elle revenait, la journée faite.

Quelle métamorphose aujourd'hui!

La population a fui, et, en effet, la place n'était plus tenable. On nous a montré une rue dans laquelle, en trois jours, sont tombés trente-huit obus!

Les boutiques ont fermé leurs volets. La circulation ne se fait plus qu'avec une extrême difficulté. Chacun rase le sol en tombant par instants à plat ventre, pour laisser passer le projectile qui siffle. Quelques traînards, avec des charrettes, des tapissières, des voitures à bras, des haquets, se hâtent d'empiler tout ou partie de leur mobilier.

Mais c'est surtout dans ces vastes ateliers où le travail bourdonnait comme les abeilles dans la ruche, que le contraste est saisissant et douloureux. Naguère encore, sur le bord de la Seine, l'immense établissement de M. Claparède occupait un millier d'hommes. Nous l'avions admiré dans le courant de décembre, alors que la fabrication des nouveaux canons y stimulait toutes les ardeurs.

C'était un spectacle magnifique.

Sous les gigantesques hangars, des centaines de marteaux frappaient en cadence, des centaines de roues tournaient, dociles à l'impulsion de la vapeur intelligente. Ici le canon était foré, plus loin alésé plus loin encore, ajusté sur son affût.

Que d'espérances! que de rêves de victoires! quels glorieux combats on entrevoyait dans l'avenir pour ces pièces nouvelles, filles de la République...

Aujourd'hui, l'usine fait silence. Les bombes en ont crevé le toit en maint endroit. C'est un colossal blessé qui étale aux regards du passant d'effroyables plaies. Et les canons! quel rôle ont-ils joué?

La psychologie de M. de Molke, qui ne respecte rien et ne fait pas de sentimentalité, a prouvé qu'elle ne faisait pas plus de cas du droit divin que du droit humain.

La cathédrale de Saint-Denis où dorment les vieux oints du Seigneur, sert volontiers de cible aux artilleurs prussiens. Dagobert doit en être fort ému. Quant à Louis XVIII, s'il reconnaît la voix du canon de ses anciens amis, il ne doit rien comprendre à la façon irrévérencieuse dont ils procèdent à son endroit. C'était bien la peine de signer une sainte alliance!...

Au milieu de cette pluie de fer, je ne sais rien de plus lugubre que de voir tout le long de l'Ile-Saint-Denis, ces cabarets dont les enseignes rivalisent d'hilarité: *Au rendez-vous des Amis du plaisir! Au Pêcheur matinal! Au Canotier badin!* Cela fait mal à lire. Quelques-unes des boutiques sont surmontées de tableaux où l'on voit des tables chargées de mets et entourées de convives qui chantent à tue-tête. Les obus ont ajouté au paysage des échancrures imprévues. Rire des grisettes, refrain des marins d'eau douce, qu'êtes-vous devenus, et quand reviendrez-vous? L'appétit seul est resté, mais l'appétit quand on n'a plus rien à manger, quelle ironie!

Allons! décidément, si vous voulez faire une promenade d'agrément, je ne vous recommande pas un voyage à Saint-Denis pour le quart d'heure.

~~~ J'ai parlé d'appétit. Rendons aux savants cette justice, qu'ils font de leur mieux, sinon pour rassasier, du moins pour tromper les estomacs.

Nous connaissions déjà le simili-marbre, le similor, et autres simili jadis inventés.

Mais le simili-lait est une découverte tout à fait obsidionale.

Il faut avouer que les descriptions qu'on nous donne de ce produit sont plutôt faites pour soulever le cœur que pour faire venir l'eau à la bouche.

A la dernière séance de l'Académie des sciences, un des inventeurs a fait lire une note sur le faux lait. C'est évidemment pétri de bonnes intentions, mais n'aurait-on pas pu nous dissimuler les détails de cette abominable cuisine?

Écoutez plutôt, en vous bouchant le nez :

« Récemment, c'est notre inventeur qui parle, j'ai été chargé de rechercher un procédé pour désinfecter les graisses d'os, très-puantes, de façon à les rendre comestibles, ce qui m'a amené à reconnaître, en même temps que M. Dubrunfaut, qu'une température ménagée avec le concours de la vapeur d'eau permettait d'en faire disparaître toute mauvaise odeur, au point que j'ai pu consommer du chocolat additionné de graisse d'os ainsi purifiée sans lui trouver le moindre goût désagréable.

En présence de ces résultats, j'ai songé immédiatement à produire du lait artificiel, en additionnant des graisses purifiées de gélatine également comestible. »

Ce qui précède est déjà peu fait pour affrioler. Toutefois le tableau n'a pas paru complet au savant qui a éprouvé le besoin d'y ajouter ce charmant détail :

« Ce lait artificiel est de très-près assimilable au lait de vache.

En vieillissant, il émet à s'y méprendre l'odeur du lait aigri et celle du fromage. »

C'est comme si un non moins savant venait dire :

— Je suis parvenu à fabriquer une viande artificielle si bien imitée, que quand elle se décompose, on croirait absolument sentir un cadavre.

Pouah! On assure que si on pénétrait dans les arrière-boutiques des restaurateurs, on ne pourrait jamais goûter un seul de leurs plats.

Les arrière-boutiques de la science nous paraissent leur faire une singulière concurrence.

Après cela, notre inventeur a peut-être pensé qu'il rendrait au pays un véritable service patriotique en coupant à tout Paris l'appétit pour huit jours.

S'il en est ainsi, il a réussi du premier coup.

— A côté des fabricants de lait artificiel se place la tribu des cynophages, tribu affamée et impitoyable.

Si le hasard conduit vos pas dans la direction des Halles centrales, vous y assisterez aux grandes enchères de la cynophagie. Ce ne sont plus seulement les chiens morts qu'on débite, ce sont les chiens vivants.

Des industriels, au costume invraisemblable, y tiennent en laisse de malheureux toutous qui n'ont pas l'air de se douter du sort qui les attend. Le vendeur fait l'article avec un cynisme (c'est le mot), qui soulève l'indignation des braves dames d'alentour :

— Voyez, monsieur! un terrier superbe. C'est gras, on dirait un petit mouton.

— Combien?

— Vingt-cinq francs.

— Quelle horreur!

— Comment quelle horreur! j'ai vendu hier un caniche quarante.

— Je suis sûr que votre terrier ne pèse pas seulement trente livres.

— Par exemple! tatez-le plutôt.

— Je n'ose pas, j'ai peur qu'il me morde.

— Faites semblant de le caresser, il ne se doutera de rien.

Le malheureux animal semble en effet ignorer absolument quels destins lui sont réservés. L'affaire se négocie et l'on passe à un autre. Mais soudain un épisode vient mouvementer la séance. Une vieille femme qui passait, tombe en arrêt devant un des quadrupèdes offerts aux amateurs:

— Je le reconnais!

A ces seuls mots, le marchand a commencé à se troubler.

— Je le reconnais! C'est Phanor. Viens mon petit Phanor.

Le chien agite la queue avec une certaine émotion. Trouble croissant du marchand.

— Vous voyez! il a entendu ma voix! Phanor, mon chéri!

Le chien jappe avec attendrissement.

— Messieurs, je vous en supplie, c'est mon chien qu'on m'a volé : c'est positivement lui!

— Ce n'est pas vrai! c'est un animal que j'ai élevé.

— Mon Dieu! il ne passera donc pas un gardien de la paix!

Juste au moment où la maîtresse de Phanor émet ce vœu, un gardien de la paix débouche; mais pressentant une contestation, il s'empresse de passer sur l'autre trottoir.

— Eh! monsieur!... Il s'en va! Monsieur le gardien!... c'est une indignité! Je vais aller au poste de la garde nationale... Attendez-moi cinq minutes.

Naturellement le marchand de chiens profite de la circonstance pour s'esquiver au milieu des rires de l'auditoire, pour recommencer un peu plus loin son commerce interlope.

Ceci, du moins, n'est que l'exception; mais d'autres érigent en système la destruction de la race canine. C'est à qui poussera le cri de mort contre ces bêtes infortunées, comme si chacun n'avait pas le droit de se priver du nécessaire et de partager son morceau de pain avec qui bon lui semble.

Cette croisade contre les chiens prouve une fois de plus jusqu'où peut aller l'ingratitude humaine. Oubliez-vous donc déjà ce que vaut la race contre laquelle vous vous déchaînez?

— Les chiens ne servent à rien, disent les utilitaires d'un ton doctoral.

En vérité, rien! Donc, vous êtes seul. La maison est lugubre, les angoisses sont poignantes, le foyer est sans feu. Torturé par les souffrances publiques et privés, vous rentrez au logis désert, abattu et découragé.

Soudain quelque chose vient à vous, quelque chose qui vit, quelque chose qui aime : c'est votre chien. Il est étranger, lui, à toutes les combinaisons de la politique et de la stratégie; il ne sait ni pourquoi on s'égorge ni ce que rêve M. de Bismark. Il

ne se plaint ni de sa pitance plus maigre, ni de journées d'abandon, ni du reste. Tout ce qu'il veut savoir, c'est que vous êtes son maître et qu'il vous est dévoué.

Et sa caresse vous réconforte. Et au milieu de tant d'émotions terribles, elle vous donne une émotion douce.

Ah! messieurs les positivistes, si vous trouvez que tout cela n'est rien, je vous plains sincèrement. Ah! messieurs les réglementaires, si vous me contestez la faculté de partager ma maigre pitance, je proteste et je refuse de vous obéir.

~~~ Tenez. Pas plus tard qu'hier, nous causions des chiens avec un de mes amis, qui crèverait plutôt de faim que de laisser mourir sa bête.

Si les cynophages les plus endurcis avaient entendu son plaidoyer, ils se seraient rendus à l'évidence. C'étaient des arguments plus péremptoires les uns que les autres; et des récits et des anecdotes à convaincre les plus incrédules.

Ce n'est pas un chien, qui aurait déclaré la guerre à la Prusse sans être prêt à vaincre. Ils sont bien trop intelligents pour cela.

De cette intelligence, mon ami me cita, entre mille autres preuves, les deux traits suivants.

Il possédait un terre-neuve dont il avait fait son commissionnaire ordinaire et extraordinaire. Il lui envoyait régulièrement, chaque matin, chercher deux sous de tabac.

Un jour, comme ledit Black revenait, son paquet de tabac entre les dents, passe une compagnie de troupiers. L'un d'eux, voyant l'occasion d'un bon tour, empoigne le paquet de tabac et s'éloigne.

Grande perplexité.

Black se recueille un moment, après quoi, bondissant, il rejoint le soldat, lui enlève son bonnet de police, et se sauve avec. Il avait compris que c'était la pièce à conviction qui pouvait le disculper.

Un juge d'instruction lui aurait adressé ses félicitations les plus sincères.

Qu'on dise encor après ceci
Que les bêtes n'ont pas d'esprit!

Vous aurez beau faire, apôtres de l'utilitarisme, vous ne parviendrez pas à persuader à la population que le chien est inutile. C'est le cas ou jamais d'appliquer le mot de Voltaire : Ce superflu, chose si nécessaire.

Et ici, le superflu de l'affection passera avant le nécessaire de l'estomac.

~~~ Ce n'est pas l'heure de chercher des transitions; nous sommes bien trop cahotés pour cela.

Parlons d'un projet qui nous paraît digne d'intéresser sérieusement Paris.

Il serait superflu de le dissimuler, la mortalité est grande dans nos ambulances. Les opérations réussissent mal; les affections épidémiques s'y propagent. En conséquence, on a cherché le moyen de remédier à ce triste état de choses par quelque innovation pratique.

Entre tous les projets mis en avant, il en est un qui préoccupe sérieusement la médecine, et dont M. le docteur Rochard est l'initiateur.

Il s'agirait d'établir sur la Seine, en amont de Paris, un système de pontons baraqués sur lesquels on établirait des hôpitaux flottants.

Ce qu'il faut avant tout, pour une ambulance, c'est l'air circulant librement et largement. Les ambulances flottantes, sous ce rapport, donneraient une satisfaction complète aux lois de l'hygiène.

On a objecté que l'humidité pourrait créer un danger sérieux et provoquer des affections de poitrine.

L'expérience a répondu.

L'Hôtel-Dieu, qui est baigné par la rivière, est le plus salubre de tous nos hôpitaux. L'humidité paludéenne est seule à redouter, car elle tient en suspension des germes organiques. Au contraire, l'air que charrie un fleuve est le plus salubre de tous. A ce propos, le baron Larrey a cité une expérience curieuse faite par Faraday, le fameux physicien anglais.

Faraday, pour se renseigner sur l'impureté de l'air que respiraient les auditeurs de ses cours, avait placé deux assiettes à chaque extrémité de l'amphithéâtre : l'une d'elle était vide, l'autre était pleine d'eau.

Le soir, quand Faraday vint examiner les assiettes, il ne trouva rien de remarquable dans l'assiette dépourvue d'eau, mais dans l'autre on pouvait apercevoir une véritable boue.

La vapeur d'eau s'élevant sans cesse de l'assiette pendant la journée avait créé autour d'elle une atmosphère humide qui avait imbibé les poussières de l'air et les avait alourdies. Saletés atmosphériques, germes de toute nature étaient tombés dans l'assiette.

Cette expérience élémentaire met clairement en évidence cette déduction importante : c'est que là où la vapeur d'eau existe en abondance, les poussières prennent du poids et tombent. Conséquence : au-dessus d'un cours d'eau sans cesse renouvelée, et dont la vapeur n'est pas elle-même souillée par une émanation morbide incessante, l'air est dépourvu de poussière et reste pur.

Nous croyons savoir que l'idée du docteur Rochard ne restera pas à l'idée d'embryon et que l'autorisation nécessaire vient de lui être accordée pour qu'il puisse faire une expérience sur une vaste échelle.

Qui sait si ce projet n'est pas le germe d'une réforme capitale, et si les hôpitaux flottants ne survivront pas au siége de Paris, ne fut-ce que pour donner une fois de plus raison au proverbe : A quelque chose malheur est bon.

~~~ Le monde des arts avait déjà payé son funèbre contingent à la guerre actuelle.

Eugène Leroux, dans l'affaire de la Jonchère, a été grièvement blessé.

Des peintres, des sculpteurs de talent ont été frappés. Mais le deuil le plus cruel que l'art ait à déplorer jusqu'ici, est la mort d'Henri Regnault, l'auteur si jeune et déjà si célèbre de la *Salomé*.

Vous souvenez-vous des attroupements de curieux qui stationnaient devant ce tableau au dernier salon.

Les plus hostiles étaient forcés de convenir qu'un maître-peintre nous était né. C'est qu'en effet, Henri Regnault réunissait les qualités les plus diverses. Il avait la fougue et le savoir, l'élan et la mesure.

Ce n'était pas un de ces chercheurs d'originalité malsaine qui, comme on dit en style d'atelier, tirent des coups de pistolet pour ameuter les badauds Son étrangeté restait toujours maîtresse d'elle-même. La séve courait dans sa peinture sans déborder.

Ne vous semble-t-il pas qu'il y a comme une cruauté nationale à laisser de telles gens exposer leur vie, qui certainement vaut dix fois celle des autres ?

Comme soldat c'était une unité, rien de plus. N'aurait-il pas été possible d'utiliser d'une façon plus intelligente son dévouement, en le sauvegardant contre son propre zèle.

Henri Regnault n'avait pas trente ans!

Tout Paris connaît son père, l'illustre chimiste, directeur de la manufacture de Sèvres.

L'été dernier, je le rencontrais souvent dans les vagons du chemin de fer de l'Ouest, regagnant Sèvres par le train du soir. C'était au mois de juin. Tout était rayons et gaieté; les Parisiens en villégiature se pressaient à toutes les stations, bien ignorants du sort qui les attendait le lendemain.

Plus tard, quand la guerre fut déclarée, je retrouvai encore M. Regnault père, et je me rappelle une conversation qu'il tint à côté de moi avec M. Renan.

Cette guerre qui commençait, il la maudissait d'avance avec une énergie qu'il serait permis aujourd'hui de prendre pour de la prescience. Je vois sa tête fine s'animant à mesure qu'il parlait, et ses longs cheveux à la Garnier-Pagès secoués par la conviction de son langage.

Ensuite, la conversation tomba sur son fils.

Avec quelle bonhomie sincère il était fier de ses succès! Comme il acceptait avec gratitude les éloges de chacun! Comme on sentait bien que c'était là désormais l'espérance et le but de sa vie! Pauvre père! il n'a pu rentrer à Paris, resté à Sèvres où le devoir le retenait. Il a ensuite été envoyé à Versailles par les Prussiens. De là, dit-on il a pu gagner l'étranger.

Songer que c'est par quelque article banal de journal qu'il apprendra la mort de son fils chéri! C'est horrible.

Quant à Henri Regnault, le peu qu'il a fait suffira, avec sa mort glorieuse, à le faire vivre dans tous les souvenirs. Il est tombé à l'assaut de Buzenval, marchant intrépidement vers ce Versailles où il espérait peut-être délivrer son père...

Et voyez combien le hasard se plait aux rapprochements étranges.

A l'avant-dernier Salon, Henri Regnault exposait un portrait équestre du général Prim, un des auteurs de la guerre actuelle, un de ceux par qui il devait mourir.

Nous n'en sommes plus à compter nos pertes et nos douleurs, et pourtant lorsqu'on voit succomber au seuil de la vie un de ces élus du talent à qui l'avenir échappe à l'heure même où il semblait que l'avenir lui appartînt, il passe dans ce public qui devrait être blasé sur les larmes, comme un frisson de regrets qui est certes le plus honorable témoignage qu'un pays puisse accorder à ceux dont il déplore la fin prématurée.

Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux, disait l'Ancien. Qui sait si plus que jamais aujourd'hui, ce dicton n'est pas une poignante vérité! Qui sait si demain ceux qui sont restés, n'envieront pas le sort de ceux qui sont partis hier!...

~~~ Les jeunes ne sont pas seuls frappés. Une lettre de Dumas fils confirme définitivement la mort de son père, mort tour à tour annoncée et démentie à plusieurs reprises.

Notre ami et collaborateur, Charles Yriarte nous a parlé ici même du fécond écrivain qui se dépensa si longtemps sans compter.

Son fils l'a dit: Alexandre Dumas est mort sans s'en douter, comme il avait vécu. En effet, jamais il ne se douta, ce fantaisiste, des réalités de l'existence.

Le même Dumas fils disait de lui :

— C'est un grand enfant que j'ai eu quand j'étais tout petit.

Ce mot qui n'était que charmant devait devenir cruel sur les derniers jours du poëte.

La dernière fois que je me rencontrai avec lui, c'était chez le docteur Piorry. Nous dînâmes à la même table. *Quantum mutatus!* Affaissé, absorbé, l'œil éteint, il mangeait comme une machine à digérer, presque sans prononcer une parole. A deux ou trois reprises seulement, comme Lachaud qui était un des convives évoquait des souvenirs de jeunesse, Alexandre Dumas sembla secouer sa torpeur.

Ce réveil nous valut quelques lueurs, crépuscule de ce soleil couché. Puis ce fut tout. Il retomba dans son inertie. Déjà l'on pouvait dire : feu Dumas!

La mort, du moins, ne nous aura rien volé de son intelligence.

~~~ Nous finissons.

Au point où en sont les choses, il est plus que probable, on peut dire même qu'il est certain que d'ici à la prochaine quinzaine où nous devons causer de nouveau avec nos lecteurs, des événements décisifs seront venus trancher les grands et redoutables problèmes de la défense nationale.

Puissent ces événements répondre aux vœux que forme le patriotisme de chacun de nous!

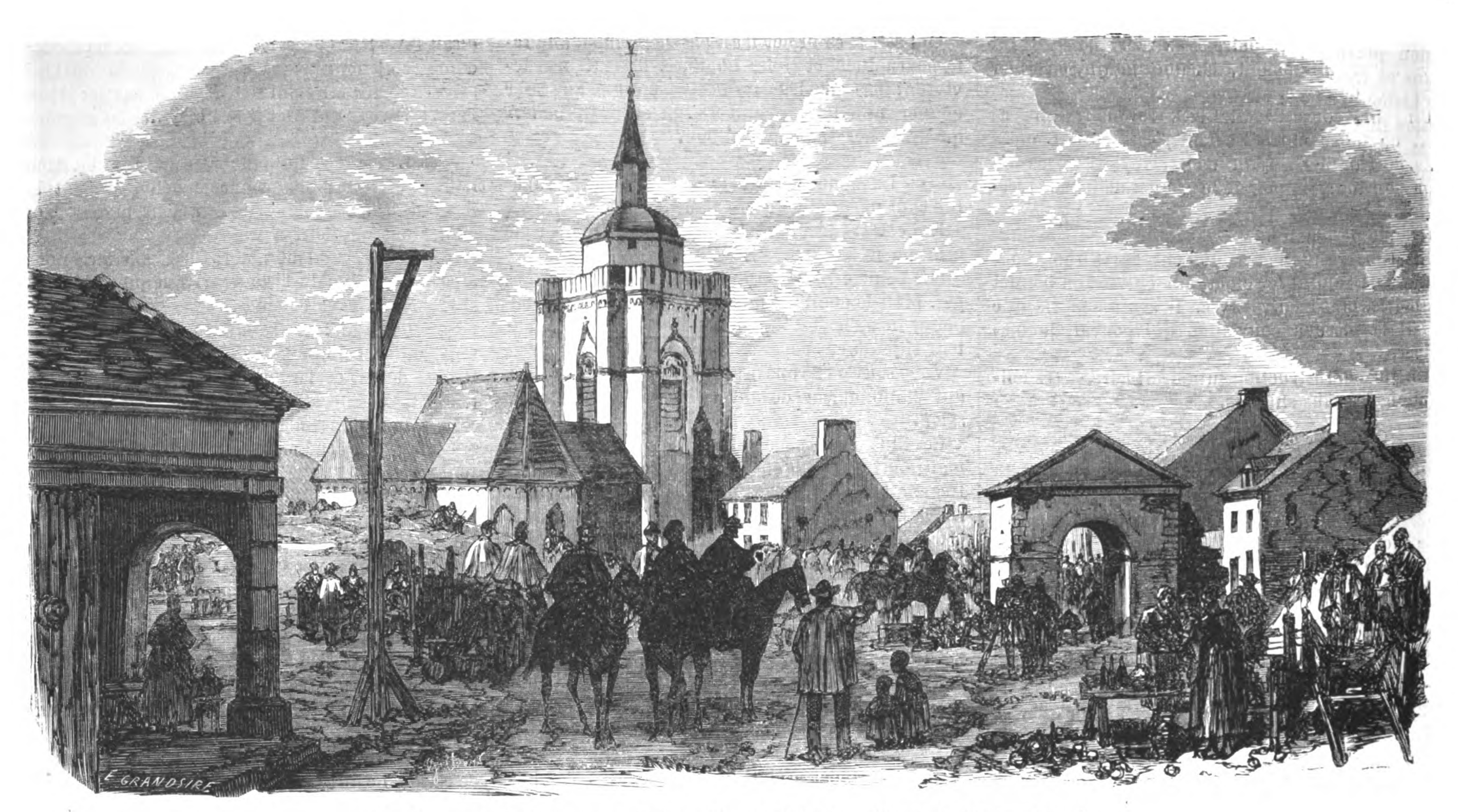
Dans tous les cas, nous en sommes sûr d'avance, et le passé nous en est un garant, ce vaillant Paris dont nous écrivons ici l'histoire au jour le jour aura rempli son devoir jusqu'au bout.

Quand plus tard nos fils liront les annales de ce siége de plusieurs mois, ceux qui survivront n'auront ni à rougir, ni à baisser les yeux, car ils auront pris pour devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra!*

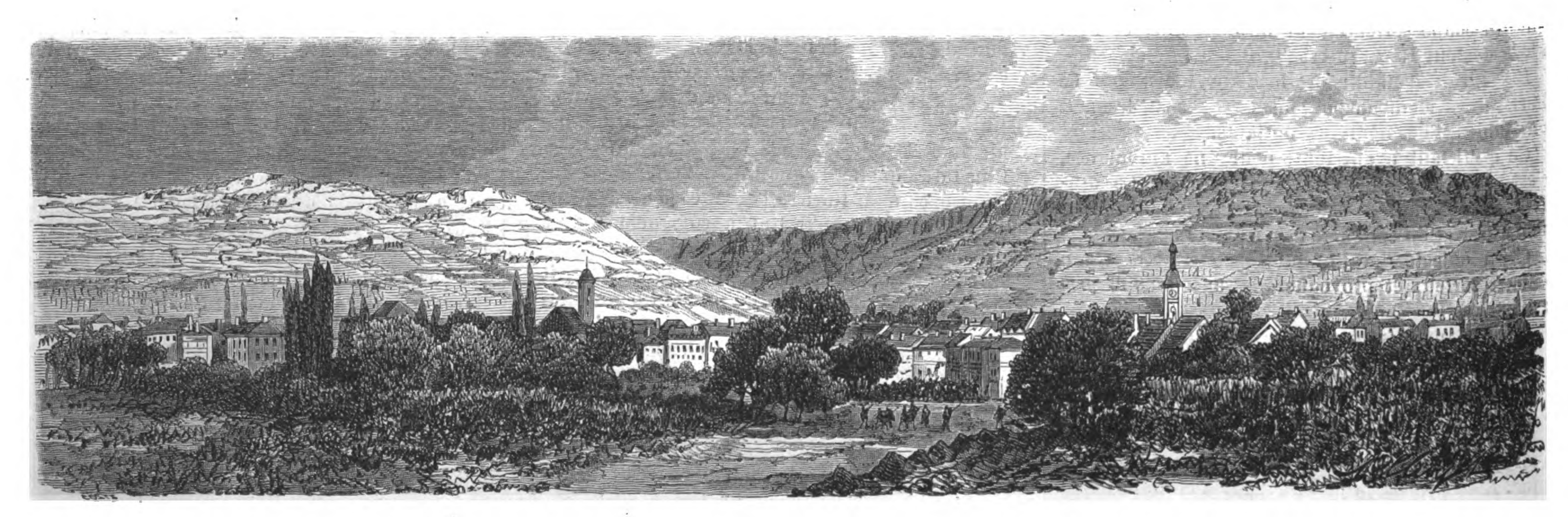
PIERRE VÉRON.
~~~



Vue générale de Trôo, près de Montoire (Loir-et-Cher). — (Dessin communiqué par M. Guettrot, notre abonné.)



Une des portes de Bapaume, près Arras (Pas-de-Calais). — (Dessin de M. Grandsire.)



Vue générale de Nuits (Côte-d'Or.) — (Dessin de M. Clerget.)

M. STEENACKERS

—

Voilà un homme nouveau qui a vite fait sa place. Il date d'hier, aujourd'hui il dirige, non sans honneur, l'un des grands services administratifs de la République.

Francis Steenackers a quarante ans à peine. Né à Lisbonne d'une famille flamande, venu bientôt à Paris avec son père, il suivit les cours du lycée Louis-le-Grand. Doué d'une imagination vive, d'un goût prononcé pour les arts et d'un besoin impérieux de mouvement, le jeune Steenackers compléta par des voyages l'instruction trop uniforme que distribuent nos colléges. Il visita successivement l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse. Musicien, peintre et sculpteur, il composa une messe en musique que le pape apprécia fort, dans son temps, et exposa au Salon plusieurs statues, dont l'une se trouve dans une galerie de Lisbonne et lui valut la décoration du Portugal.

M. Steenackers, après avoir visité presque toute l'Europe, se maria et s'établit au château d'Arc, en Barrois, dans la Haute-Marne. La bibliothèque du château était riche en livres anciens et M. Steenackers s'oublia quelques années dans des études variées; il publia deux volumes, dont un consacré à la belle Agnès Sorel, cette légendaire amie de Charles VII.



M. Steenackers, directeur général des télégraphes en province.

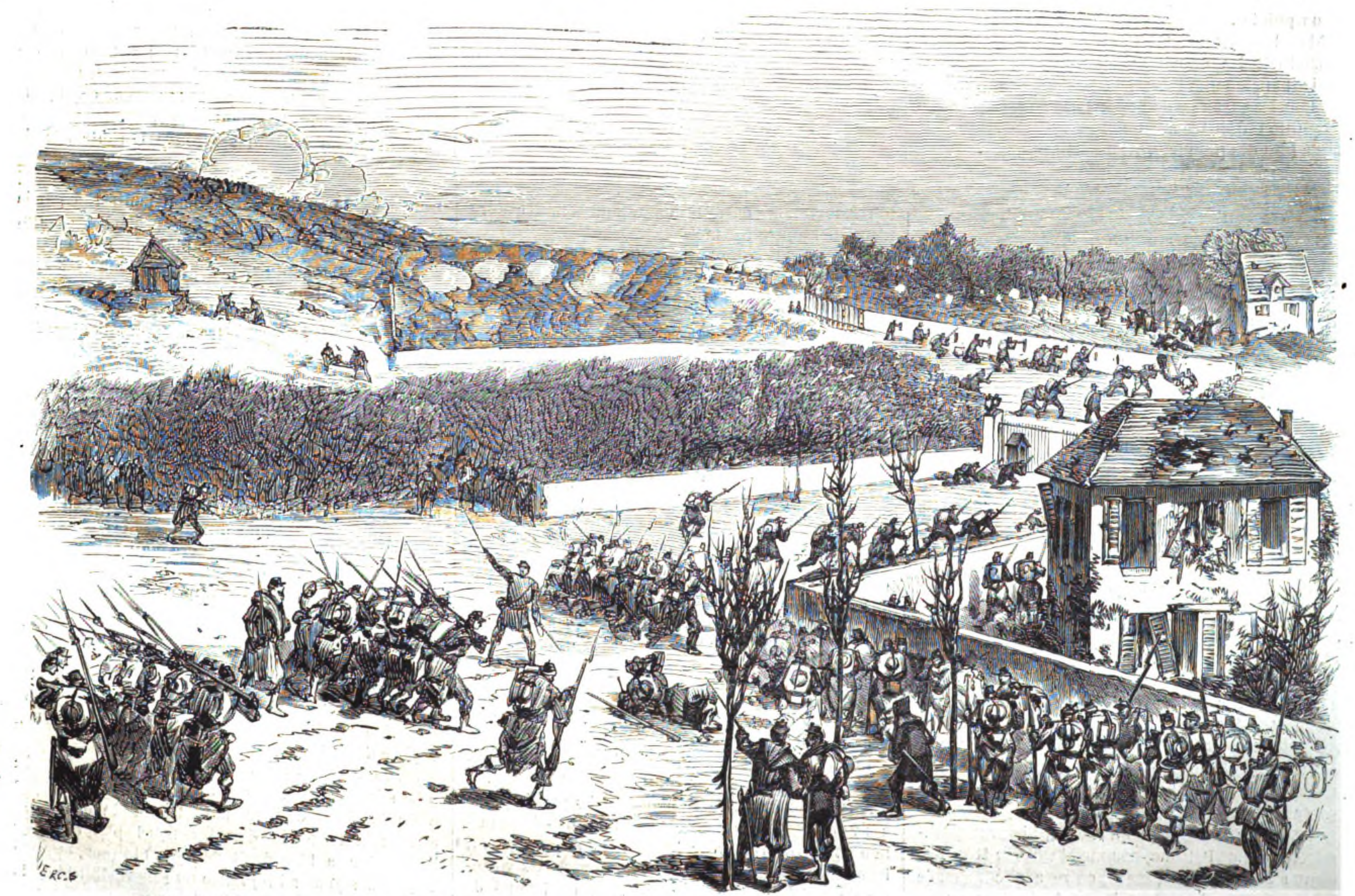
M. Alph. Feillet et M. Le Goff, de savants amis, lui conseillèrent de consacrer désormais ses loisirs aux travaux sévères de l'histoire et de la politique, et M. Steenackers écrivit alors *l'Invasion de 1814 dans la Haute-Marne*, récit dramatique et fidèle de souvenirs étudiés sur place.

En quelques jours M. Steenackers était devenu, au même titre que le digne baron Lespérut, le citoyen populaire de la Haute-Marne. Aussi ses concitoyens l'envoyèrent-ils au conseil général d'abord, au Corps législatif de 1869 ensuite.

Du coup la candidature officielle mourut dans la Haute-Marne, et nous, qui connaissons le bon sens des électeurs de Chaumont et de Langres, nous doutons qu'elle y ressuscite jamais.

Ce n'était pas une chose facile pour M. Steenackers que de choisir à la Chambre le parti dans les rangs duquel il militerait.

Le député de la Haute-Marne eut le bon sens de comprendre qu'avant de pousser les charges à fond et d'engager les grandes batailles il devait pratiquer l'école du tirailleur. Il avait longuement observé, longtemps étudié les habitudes du parlement anglais; il essaya de les transporter au Palais-Bourbon en tenant compte des différences qui existent entre le tempérament de l'Angleterre et le nôtre. Au début des séances, il se levait de sa place, simplement, froidement, comme un membre de la Chambre des



Affaires du 19 janvier. Les 90e et 160e bataillons de gardes nationaux de marche s'emparent des hauteurs de Buzenval. (Croquis de M. Harant.)

Communes; il mettait un ministre sur la sellette, il posait dans une langue claire, incisive, alerte, une question précise, et, suivant les réponses favorables ou dilatoires du gouvernement, ou bien il prenait acte des déclarations qu'il avait provoquées, ou bien il enfonçait plus avant le trait qu'il avait lancé.

C'est ainsi qu'il demanda, par respect pour les règles éternelles du droit, l'abolition de la loi de sûreté générale.

C'est ainsi qu'il cribla de ses épigrammes les chanoines évêques de Saint-Denis.

C'est de cette façon qu'il proposa, dans un discours qui restera, que les exécutions à mort s'accomplissent désormais dans l'intérieur des prisons.

Mais M. Steenackers rêvait une guerre plus sérieuse.

Il avait décidé d'éplucher, dans la prochaine discussion du budget, le chapitre du ministère des travaux publics; il se mit en mesure d'approfondir les matières qui relevaient de ce département.

Dans ses études économiques, M. Steenackers rencontra pour la première fois son chef de cabinet actuel, M. Leveillé, agrégé à la faculté de droit de Paris, aujourd'hui maître des requêtes au Conseil d'État. Un exemple de ce que peut l'intelligence doublée de la volonté.

M. Leveillé a souvent reproché à nos écoles de droit de propager trop exclusivement la science du mur mitoyen et les théories parfois vieillies de nos codes, tandis qu'elles passent sous silence les lois du travail et le régime des industries françaises. Notre siècle, disait-il récemment dans une de ses conférences populaires, est vraiment le siècle de la démocratie laborieuse; le travail, qui fait la richesse des nations et la grandeur des États, doit donc être pour les jurisconsultes l'objet principal de nos méditations et de nos leçons.

M. Steenackers avait lu quelques-unes des publications économiques de M. Leveillé, quand il le rencontra dans un voyage d'étude que le député de Langres faisait sur la Seine pour constater l'état de navigabilité du fleuve. M. Steenackers devait, à la discussion du budget, soulever, pièces en main, un débat qui eût été instructif pour la Chambre, sinon agréable pour l'administration des travaux publics.

Mais les événements se précipitaient; la politique déchainait les orages et les questions d'affaires étaient encore une fois reléguées dans l'ombre.

Dans les angoisses de la patrie, la gauche [illegible] une résolution décisive à laquelle M. Steenackers s'associa l'un des premiers. Elle soutint que le mandat conféré à l'Empereur par les plébiscites était brisé par l'incapacité du souverain; elle osa proposer, par l'organe de Jules Favre, à cette majorité de trembleurs, de prononcer elle-même la déchéance de l'Empereur et de sa dynastie. Le député de la Haute-Marne, en prenant avec ses collègues et ses amis cette attitude, jouait sa tête; mais l'heure du naufrage était venue pour Napoléon III, et, le 4 septembre, la République remplaçait l'Empire.

Le lendemain de la révolution, M. Steenackers était nommé directeur général des lignes télégraphiques. Paris et la province savent ce que sa prodigieuse activité a déjà produit.

Quand M. Steenackers quitta Paris, il confia l'administration supérieur du télégraphe à trois hommes qui avaient sa confiance, MM. Pierret, Mercadier et Leveillé.

M. l'inspecteur général Pierret est aujord'hui la personnalité la plus éminente de l'hôtel de la rue de Grenelle. Ancien élève de l'École polythechnique, il a véritablement construit le réseau que nous possédons et organisé le service qui fonctionne.

A partir de 1860, il prépara la grande réforme de l'unification et de l'abaissement des taxes, et c'est encore M. Pierret qui constitua le réseau électro-sémaphorique du littoral, l'organisation du réseau cantonal, et l'introduction de l'appareil Hughes.

M. Mercadier, qu'un arrêté de M. Cambetta a nommé commissaire du Gouvernement auprès des lignes télégraphiques, est aussi un ancien polytechnicien. La nature studieuse, distinguée, le caractère indépendant de M. Mercadier justifièrent les excellents rapports que faisaient sur son compte les inspecteur généraux. Sa modestie, son dévouement à la science et spécialement à l'enseignement populaire lui aquirent promptement les sympathies universelles, au point d'avoir un instant alarmé le caractère ombrageux de M. de Vougy qui mit de sa main cette annotation en marge de certain rapport trop favorable à son subordonné : « Ne jamais l'envoyer dans une ville importante. » M. Mercadier, éclairé sur la malveillance de son directeur général, après huit ans de fonctions, découragé, donna sa démission. Mais sa valeur était connue à Paris, et MM. Gambetta et Steenackers ont sérieusement réparé envers un homme de grand mérite, l'injustice de M. de Vougy, qu'on a assez re[illegible]é lui-même quand il disparut à la chute de l'Empire.

E. DUVAL.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Combat de Buzenval. — **La journée du 19 janvier a été un insuccès et non une défaite.**

Le peuple de Paris en a accueilli la nouvelle avec une mâle fermeté parce que, somme toute, il se sent fort et qu'il comprend qu'il n'y a pas à désespérer dans une ville qui est un monde de ressources, de science et de courage.

Nous sommes résolus à tout souffrir, même les échecs. Nous avons une force morale contre laquelle sont venues se briser les conceptions militaires de M de Moltke et les appréciations psychologiques de M. de Bismark et qui jamais ne nous fera résigner à la honte de Sedan.

La force morale de Paris fait, plus que ses murailles, son invincibilité. Au combat de Buzenval, la garde nationale en a donné des preuves irrécusables, écrites avec son sang sur l'autel de la patrie. Il s'agit seulement de trouver un chef capable de comprendre cette force morale et de l'utiliser à propos.

Ce chef, il se trouvera.

Le plan de l'attaque de Buzenval était, dit-on, bien conçu. Il y a eu des fautes d'exécution. Nous n'avons pas à apprécier ici si ces fautes n'auraient pas dû être prévues, évitées. Notre rôle se borne simplement à celui de narrateur impartial. Tâchons de nous en acquitter de notre mieux.

Il s'agissait, le 19, de s'emparer des contreforts de Buzenval, de la Jonchère et de Garches, d'enlever les positions culminantes de la Bergerie et de la Celle-Saint-Cloud, de prendre en main la route qui va de Saint Cloud à Versailles.

Il fallait débloquer de Rueil à Saint-Cloud, en dessous du mont Valérien et d'un bras de la Seine à l'autre, la presqu'île de Gennevilliers.

L'entreprise n'était pas facile et l'exécution n'était pas l'affaire d'un jour.

Le chateau de Buzenval, qu'habitait le prince Murat, et qu'occupent aujourd'hui les Prussiens, s'élève au dessus du plateau découvert de Rueil. Il est entouré d'un parc qui forme rectangle et dont les soldats du roi Guillaume ont crénelé les murs tout en les consolidant par un fort revêtement en terre à l'intérieur. Du côté de Rueil se trouve, dans ce parc, la maison du garde chasse Mévat, maisonnette à pignon élevé qui porte le nom de celui pour qui elle a été primitivement construite.

En avant du château se trouve la route dite de



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

De tous ceux qui se sont évertués à peindre Paris vers la fin du dix-huitième siècle, Rétif est, avec Mercier, celui qui y a le mieux réussi.

J'ai étudié assez longuement son œuvre, il y a quelques années; j'ai essayé de détruire en partie ce préjugé qui consiste pour beaucoup de personnes, à regarder l'auteur des *Contemporaines* comme un écrivain exclusivement immoral.

Rétif de la Bretonne a pu avoir ses heures d'égarement comme Pétrone, comme Mathurin Régnier, comme Jean-Jacques; mais, en revanche il a eu de longues heures de mélancolie et de douleur expiatoires. S'il en eut été autrement, jamais cette cendre n'eut été remuée par moi.

Aujourd'hui j'ajouterai qu'il est impossible de bien connaître le dix-huitième siècle sans recourir au *Paysan perverti* et aux *Contemporaines*, qui, comme je l'ai dit, sont ornés d'une grande quantité d'estampes exécutées sous l'inspiration immédiate de Rétif. Il a toujours attaché une importance extrême à *l'illustration* de ses ouvrages; c'est ce qui les rend si précieux pour les amateurs.

Quant aux mœurs populaires, elles n'ont jamais été décrites plus fidèlement et plus exactement que par lui. A ce point de vue, il peut être considéré comme le père du réalisme. — On a vu comment il peignait sur le vif. — Un de ses grands plaisirs, lorsqu'il avait terminé sa journée à l'imprimerie, c'était de se déguiser en commissionnaire et de remettre, sous ce costume, aux plus jolies boutiquières, des poulets amoureux qu'il signait du nom de « *mousquetaire Leblanc.* » De cette façon, il pénétrait dans les intérieurs, étudiait les physionomies, et, selon l'impression produite par son style, il revenait le lendemain en habit de mousquetaire chercher la réponse à sa lettre qu'il avait portée lui-même en habit de ramoneur.

Puis, lettres et réponses étaient publiées par lui, sans vergogne, dans ses romans.

Aussi les héros de Rétif n'avaient-ils pas de peine à s'y reconnaître. « Combien de fois, dit-il, au milieu des rues où je méditais silencieusement, parmi les embarras des chars rapides, des pesantes voitures de bois, de boues, de pierres, environné de troupeaux de moutons et de bœufs; entraîné par la foule qui sortait des églises, des spectacles, ou qui poursuivait un voleur, combien de fois ne me suis-je pas vu retenu par le bras : — Vous avez bien peint M. un tel avec Mme une telle, c'est leur aventure mot pour mot. »

Dans les *Nuits*, un chapitre en forme de rêve, intitulé : *l'An* 1888, contient ce passage qui voudrait être prophétique : « Je me suis trouvé en 1888, au mois d'Auguste, sur le pont Henri (le Pont-Neuf). Louis XVIII régnait; tous les ponts et tous les quais étaient libres; la rue de la Pelleterie et celle de la Huchette étaient des quais; l'Hôtel-Dieu n'était plus; la Cité était un beau quartier tiré au cordeau comme Nancy; un architecte avait transporté ailleurs les deux ridicules pavillons du collége Mazarin (l'Institut); l'autre galerie du Louvre était achevée; une cour immense se trouvait au milieu, dans laquelle se trouvaient isolés les trois théâtres royaux. »

Rétif devait fatalement rencontrer tôt ou tard Mercier, cet autre observateur qui, comme lui, « pensait dans la rue et écrivait sur la borne. »

Sans connaître Rétif de la Bretonne autrement que par ses productions, Mercier, emporté par son caractère généreux, consacra tout un chapitre du *Tableau de Paris* au *Paysan perverti.*

Entre autres choses excellentes, il disait ceci : « Le silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie et d'expression, et dont si peu d'entre eux seraient capables d'avoir conçu le plan et formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, et nous engage à signaler l'injustice ou l'insensibilité de la

l'Empereur et qui va de Saint-Cloud à la Malmaison.

La Jonchère, qui se dresse au-dessus de la route de Cherbourg et que défend au nord le fossé de la Seine qui la sépare de l'Ile de la Chaussée, est dans une position escarpée sur un plateau dénudé.

Buzenval et la Jonchère sont reliés par une vallée dans laquelle se trouve la porte de Longboyau.

Garches, bâti sur le mamelon qui forme le dernier anneau de la chaine de hauteurs qui barrent l'entrée de la presqu'île, se trouve en arrière de Saint-Cloud et constitue le troisième point stratégique qui donne l'accès du plateau de la Bergerie et de la position culminante de la Celle-Saint-Cloud, d'où l'on embrasse du regard tout l'espace qui s'étend de Paris à Saint-Germain et de Saint-Germain à Versailles.

La terre de la Celle fut achetée, en 1683, par Louis XIV qui voulait agrandir Versailles. Elle passa plus tard, en 1748, entre les jolies mains de Mme de Pompadour et c'est sous ses ombrages que Collé composa la *Partie de chasse de Henri IV.*

Les temps sont bien changés.

Aujourd'hui la Celle-Saint-Cloud est une redoute prussienne, défendue en avant par la profonde vallée et l'étang de Saint-Cucufa, lieux témoins du martyre d'un saint de ce nom, sous le règne de Dioclétien, c'est-à-dire, en l'an 304. C'est du moins la légende qui donne cette étymologie.

Maîtres du quadrilatère formé par la Jonchère, Buzenval, la Celle-Saint-Cloud et Garches, nous tenions toutes les routes qui convergent de Saint-Germain et de Paris à Versailles. Nous coupions aux Prussiens leurs lignes de communication de Saint-Germain et de Sèvres, nous rompions une des fortes rivures de la chaine d'investissement.

Tel était le but que s'était proposé le général Trochu.

Cent mille hommes, pourvus d'une nombreuse artillerie, c'est la dépêche officielle qui le dit, avaient mis sac au dos et étaient sortis de Paris pour exécuter cette opération.

L'armée était partagée en trois colonnes composées de troupes de ligne, de mobiles et de garde nationale mobilisée.

La colonne de gauche, commandée par le général Vinoy, devait enlever la redoute de Montretout et Garches.

Celle du centre, sous les ordres du général Bellemare, avait pour objectif la Bergerie.

Le général Ducrot, à la tête de l'aile droite, avait mission d'occuper Buzenval, d'attaquer Longboyau.

L'engagement débuta par la gauche sur Montretout. Il était six heures et demie du matin; il ne faisait pas encore jour. Des compagnies des 6e, 7e, 84e, 97e bataillons de la garde nationale, le 135e de ligne, des francs-tireurs et des mobiles, grimpent à travers les vignes, se traînant à terre, se dissimulant derrière le moindre repli du terrain, enfonçant dans la boue jusqu'aux genoux, mais montant toujours, malgré la grêle d'obus qu'envoyaient les Prussiens. On se rend maître de la position; on pénètre dans le bois de Saint Cloud et on arrive jusqu'à la rue de la Station.

La droite, avec le 16e régiment de Paris, colonel de Brancion, formant tête de colonne, marche droit sur Buzenval. Il y avait là le 69e, le 71e, le 72e et le 78e bataillons de garde nationale, ayant à leur droite le 109e de ligne, les zouaves et les mobiles du Loiret. On attaque le château et le parc. Nos tirailleurs, après avoir traversé la route dite de l'Empereur, débusquent du premier mur l'ennemi qui se replie, comme toujours, des premiers postes sur les positions principales et rentre sous bois. Les Prussiens se massent derrière le second mur, aux alentours de la maisonnette Mévat et dirigent sur les nôtres de terribles feux plongeants.

Nos gardes nationaux, qui reçoivent là le baptême du feu, ne bronchent pas sous cette pluie de balles Dreysse. Ils tiennent bon, ripostant de leur mieux, mais atteignant rarement l'ennemi abrité derrière un rempart de pierres crénelé et soutenu par une banquette en terre, contre lequel les obus eux-mêmes viennent éclater impuissants. Nos batteries de canons et de mitrailleuses ne parviennent pas à l'entamer. Etablies sur la route dite de l'Empereur, sur les Moulins des Gibets, à l'extrémité de la rampe même du Mont-Valérien, elles sont contre-battues par les batteries prussiennes de Louveciennes, de Buzenval, de Chatou et de Carrières-Saint-Denis.

Deux locomotives blindées courent sur le chemin de fer de Saint-Germain et envoient leurs terribles bordées contre les points de tir des Prussiens.

La fusillade ne cessait pas. On se battait avec acharnement autour de la maisonnette du garde-chasse Mévat. La lutte était circonscrite sur une longueur de cent mètres, pris, lâchés, repris encore.

A quatre heures, les Prussiens redoublent leurs feux. Nous fléchissons de quelques pas, mais sans abandonner les murs du parc, la porte de Longboyau, point principal de notre attaque.

Le jour baissait. A ce moment, une colonne prussienne, se glissant à travers les jardins de Cucufa, arrive sur le parc de la Malmaison, où se trouvent en réserve les volontaires de Montrouge, qu'ils fusillent à bout portant, mais qui tiennent bon, malgré la vigueur de la surprise.

Pendant ce temps, le général de Bellemare, avec le centre, tenait la crête de la Bergerie, et se maintenait avec ses réserves sur les positions conquises.

Malheureusement, l'aile droite de notre armée, pour arriver sur le champ de bataille, avait eu à parcourir 12 kilomètres, au milieu de la nuit, dans des chemins détrempés. Elle eut à vaincre plusieurs obstacles qu'on n'avait pu prévoir. Une colonne d'artillerie égarée lui coupa la route un moment; à un autre endroit, la voie ferrée qu'elle suivait se trouva obstruée; enfin, à la hauteur de Nanterre, sa marche avait été inquiétée par les batteries prussiennes de Carrière-Saint-Denis.

Tous ces *impedimenta* lui avaient causé un retard de deux heures. Elle ne parvint à son point de réunion qu'après l'attaque commencée à gauche et au centre.

La surprise était manquée.

Quand il aurait fallu agir par masses dans une attaque vigoureuse et d'ensemble, nous en avons été réduits à attaquer par groupes isolés : la première colonne entre six et sept heures, le centre huit heures et demie, la droite après onze heures.

Avec de l'ensemble, on pouvait réussir l'entreprise et camper le soir du premier jour au carrefour de la Jonchère, ainsi qu'il avait été résolu, quitte à reprendre le lendemain la lutte, dont le succès devait nous donner les routes de Versailles.

La nuit venue, on campait sur les positions chèrement acquises.

L'action s'était étendue depuis Montretout jusqu'à la Celle-Saint-Cloud, se développant tout le long des bois de la Jonchère, à la Bergerie, à Buzenval et à Garches.

Des cent mille hommes mis sur pied dans cette journée, vingt mille à peine ont été engagés. Les réserves tenaient Rueil que les batteries prussiennes avaient pris pour objectif et où les obus tombaient drus et serrés. Les voitures d'ambulance ont eu quelque peu à souffrir de ces projectiles. Le drapeau de la Convention de Genève ne suffisait pas aux yeux des Prussiens pour les mettre à l'abri.

La réserve de la garde mobile, composée des 6e, 7e et 8e bataillons de Paris, s'échelonnait sur les flancs du Mont-Valérien, prête à venir à la rescousse à la première sonnerie de combat.

On raconte qu'à un moment donné une batterie prussienne a poussé la témérité jusqu'à se porter sur la pente de notre forteresse-maîtresse, pour de là canonner par derrière nos troupes engagées. Ce coup d'audace n'a pas réussi à nos ennemis, car

---

plupart des gens de lettres qui n'admirent que de petites beautés froides et conventionnelles, et qui ne savent plus reconnaître ou avouer les traits les plus frappants et les plus vigoureux d'une imagination forte et pittoresque. Est-ce que le règne de l'imagination serait totalement éteint parmi nous, et qu'on ne saurait plus s'enfoncer dans ces compositions vastes, morales et attachantes qui caractérisent les ouvrages de l'abbé Prévost, et de son heureux rival, M. Rétif de la Bretonne? »

Le pauvre Rétif, qui n'était pas accoutumé à pareille aubaine, lui écrivit une lettre toute surprise, et qui dut bien faire sourire Mercier.

« Pourquoi êtes-vous juste? » lui demandait Rétif dans cette lettre.

— Parce que j'ai une conscience, répondit Mercier; parce que je vous ai lu et que je sais lire....... Mes confrères ne savent pas tous lire: ils lisent en auteurs; moi, je lis en qualité d'être sensible et qui demande à être remué. Vous m'avez donné des idées que je n'aurais pas eues sans vous; voilà le fondement de mon estime, et de là à l'aveu public il n'y a qu'un pas.

Cette sympathie entre les deux écrivains excita la raillerie de Rivarol, qui les exposa de la manière suivante dans son *Petit Almanach des grands hommes*:

MERCIER (voir Rétif de la Bretonne).

RÉTIF DE LA BRETONNE (voir Mercier).

La République devint fatale à Rétif; il y perdit sa réputation et son argent. Il n'y perdit pas le courage.

Il avait acquis une petite imprimerie, qu'il faisait marcher avec un ou deux ouvriers seulement. Les dictionnaires biographiques répètent tous à l'envie qu'il *composait* lui-même ses ouvrages à la *casse*, sans manuscrit. Outre qu'il n'y a pas lieu à s'étonner outre mesure, Rétif n'était pas aussi coutumier du fait qu'on a bien voulu le dire. Lorsque cela lui arrivait, comme dans quelques notes du *Drame de la vie*, il avait d'ailleurs le soin de mettre à la suite: *Imprimé sans copie.*

A cette époque, il avait coutume d'aller tous les soirs au café Manouri, sur la place de l'Ecole. Il y faisait régulièrement sa partie d'échecs.

J'ai connu autrefois plusieurs personnes qui se souvenaient de l'y avoir vu; il portait en toute saison un manteau court, c'est-à-dire qui lui arrivait à peine aux genoux, et un grand chapeau rabattu; sa taille était d'environ cinq pieds deux pouces; il avait le front large et découvert, le nez aquilin, la bouche petite, les yeux éclatants et vifs sous des sourcils très-noirs qui, dans sa vieillesse, descendant sur ses paupières, rappelaient à la fois l'aigle et le hibou.

« Je l'ai vu, dans les jours d'été, — raconte Dorat-Cubières, — travailler à son imprimerie avec l'habit d'ouvrier, et par conséquent la poitrine découverte, velue comme celle d'un ours. Il n'y avait pas un homme plus robuste que lui. Une dame fort honnête, le voyant pour la première fois, s'écria : — Oh! la belle tête! et lui demanda la permission de l'embrasser. Rétif ne se le fit pas demander une seconde fois. »

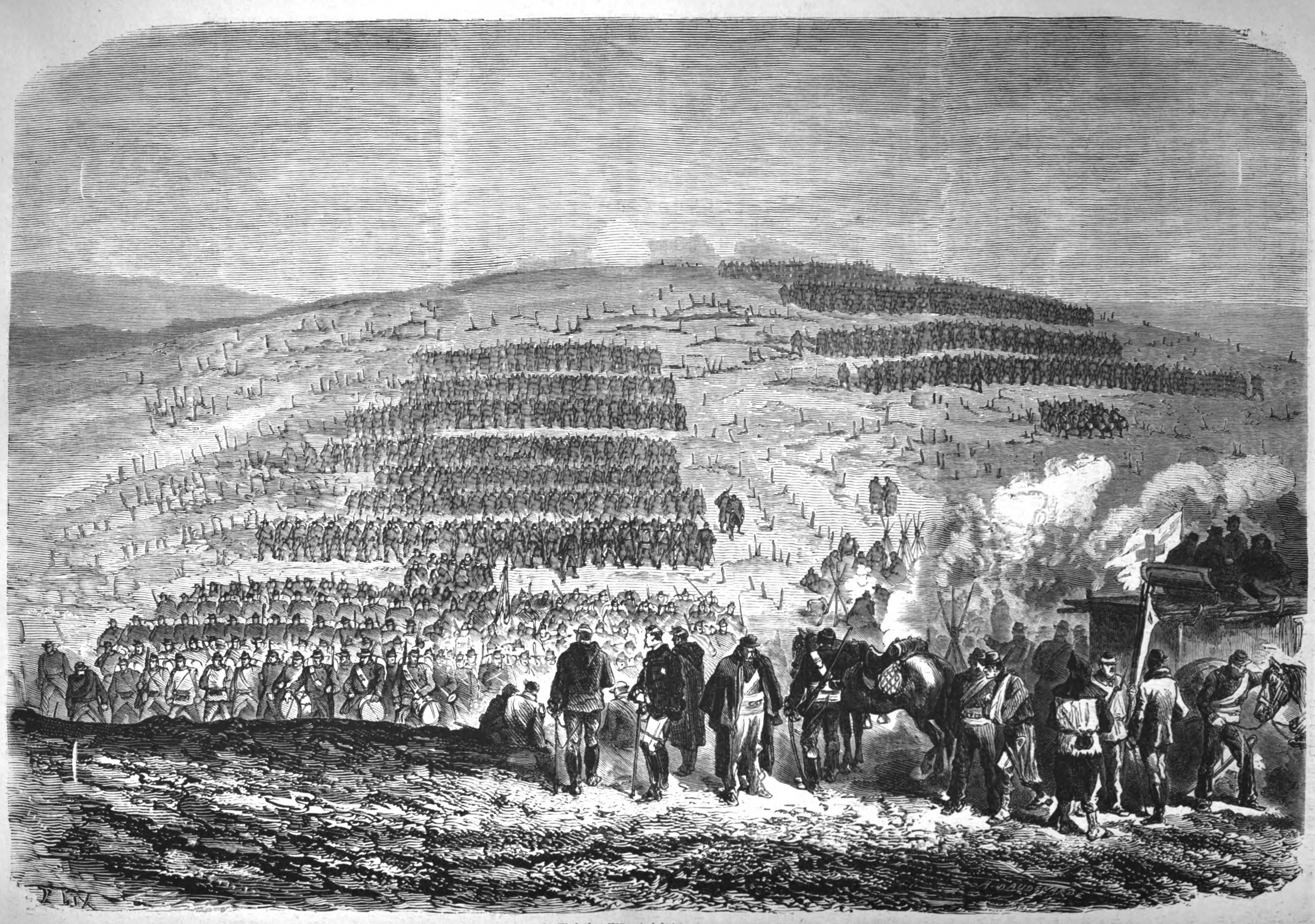
Avec le caractère qu'on lui connaît, on comprend que Rétif ait salué avec joie l'avénement des principes révolutionnaires. A la fin de son *Palais-Royal*, où il se met en scène sous le nom bizarre de M. Aquilin des Escopettes, il s'exprimait de la façon suivante, en 1790: « La Révolution est opérée, citoyens! Tous les abus vont disparaître et l'égalité va ramener les bonnes mœurs. Hé! ne dites pas que le riche fait vivre le pauvre: il le corrompt plus sûrement qu'il ne le fait vivre..... Cependant nous observerons les mœurs, nous les guetterons pour ainsi dire, et nous crierons sus au vice, comme vos sentinelles nationales crient sus aux ennemis du peuple! »

La Semaine nocturne, publiée à la même date, porte pour épigraphe : « Je ne m'apitoie pas sur un roi! Que les rois plaignent les rois; je n'ai rien de commun avec ces gens-là, ce n'est pas mon prochain. » Ce volume est très-rare; il a peu circulé, à cause des frayeurs du libraire, qui finit même par le retirer de la vente. Je ne l'ai eu qu'une fois entre les mains.

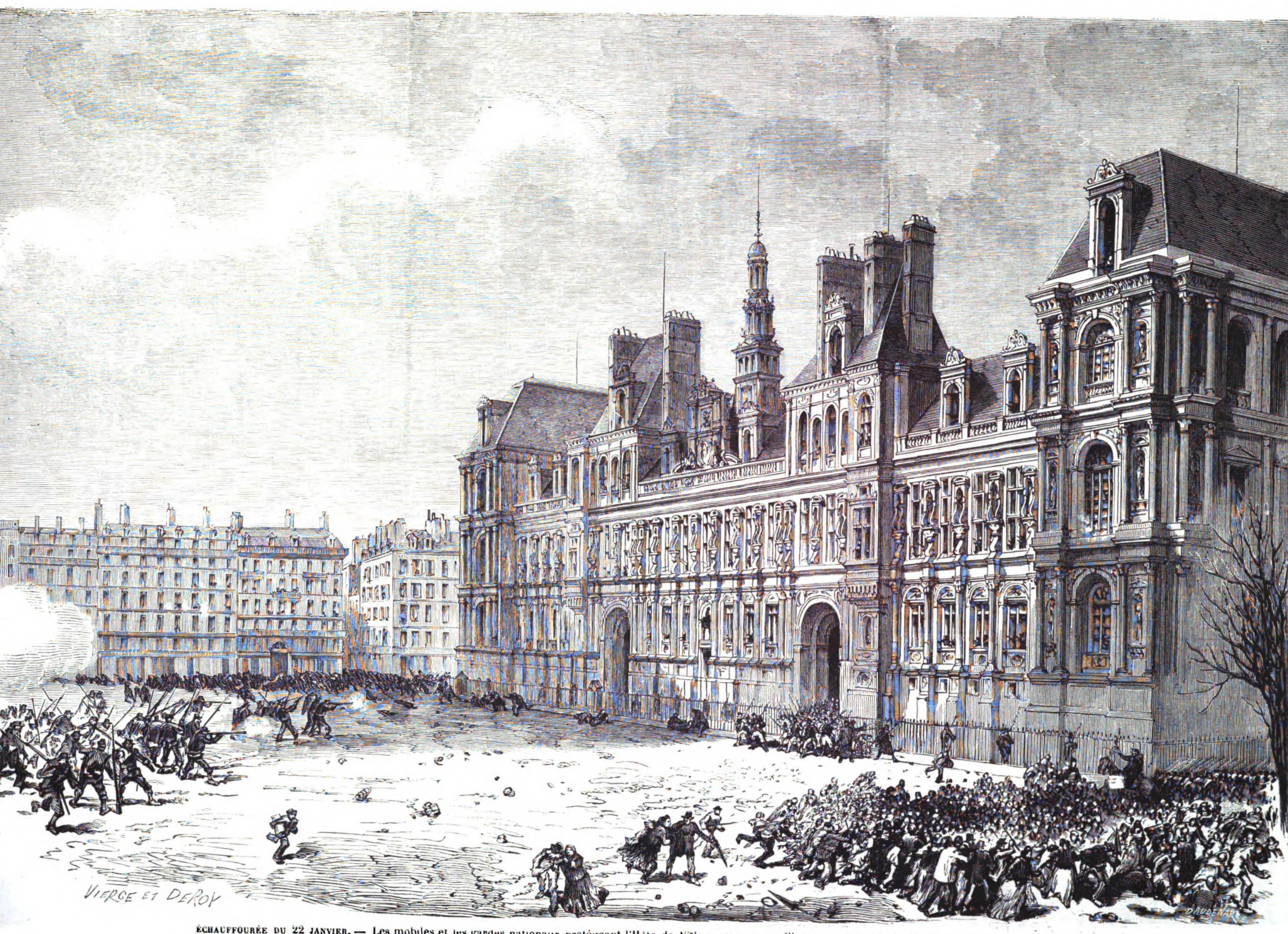
Là s'arrêtèrent à peu près les seules manifestations de Rétif en politique.

Le décret de la Convention du 14 nivôse an III, qui accordait des secours à plusieurs gens de lettres, comprit Rétif pour deux mille francs dans cette répartition.

Il en avait bien réellement besoin, car quelque temps ensuite il sollicitait du secours auprès de Beaumarchais, et voici ce que Beaumarchais lui répondit:



Affaire du 19 janvier. — La réserve des 6e, 7e et 8e bataillons de mobiles de Paris et les mobiles du Finistère venant s'abriter dans un pli de terrain entre Buzenval et le Mont-Valérien. (Croquis d'après nature de M. Sahib, mobile de Paris.)



ÉCHAUFFOURÉE DU 22 JANVIER. — Les mobiles et les gardes nationaux protégeant l'Hôte-de-Ville contre ses assaillants. — (Croquis de M. Vierge et dessin de M. Deroy.)

quelques moments après son installation, il ne restait ni hommes, ni chevaux, ni affûts. Tout avait été foudroyé par les batteries du fort.

La journée de Buzenval est pleine d'épisodes glorieux pour notre jeune armée de Paris. Le *Monde illustré* en reproduit quelques-uns, entre autres la prise du parc Pozzo di Borgho par les tirailleurs des Ternes.

Tous les Parisiens connaissent cette dangereuse série de tunnels et d'escaliers qui mettent en communication la route impériale avec la place d'Armes et l'avenue du Château de Saint-Cloud, rachetant une différence de niveau qui n'est pas moins de cent mètres. La position est dangereuse, difficile à occuper et à surveiller.

Nos troupes avaient ordre d'occuper toutes les propriétés et jardins qui s'échelonnent là dans la direction de Garches et surtout la maison Zimmermann et le château du duc Pozzo di Borgho situé en face sur la route nationale de Saint-Cloud à Versailles et à l'entrée du parc de Montretout.

« Maîtres de ces positions, nous devions surveiller la voie du chemin de fer qui mène au bas Saint-Cloud.

Le plan d'attaque de la redoute de Montretout commandait l'occupation du parc Pozzo et celle de la propriété de Mme Zimmermann, femme de l'ancien professeur de composition au Conservatoire, belle-mère de Gounod, l'auteur de *Faust*, de Dubuffe, le peintre de portraits, et de M. Pigny, l'architecte du ministère.

Le 6e régiment de la garde nationale, composé des 111e, 13e, 113e et 12e bataillons, est parti vers trois heures du matin de Suresnes, précédé par un bataillon de mobiles d'Ille-et-Vilaine et par les francs-tireurs des Ternes.

La marche est protégée par les feux du Mont-Valérien.

A sept heures, on arrive au château Pozzo di Borgho, d'où le 58e régiment de Silésie qui l'occupait est délogé au pas de course. On s'empare du jardin et des bâtiments, et on fortifie les uns et les autres pendant qu'on masse les réserves sur la pelouse du château. On se déploie en tirailleurs, tout en avançant sur Saint-Cloud au milieu d'une grêle d'obus.

Les Prussiens tirent de toutes les maisons crénelées, ce qui n'empêche pas les tirailleurs du 113e de s'emparer, maison par maison, de la rue tout entière. La fusillade dura jusqu'à midi. Nous n'en arrivâmes pas moins juqu'à l'église, ayant soin d'établir des barricades de distance en distance, afin de prévenir un retour offensif.

Vers deux heures, le feu des Prussiens reprenait plus vif, mais l'ennemi était tenu en respect, et ne pouvait dépasser l'église aux abords de laquelle nous avions établi une barricade et dont nous avions crénelé les maisons voisines.

A partir de cinq heures, et durant toute la nuit, le Mont-Valérien ne cessa de bombarder Saint-Cloud. On se fusilla de part et d'autre, du soir au matin, et grand fut l'étonnement de nos troupes quand le lendemain elles reçurent l'ordre d'évacuer les positions conquises.

Là, comme à Buzenval, comme à la Bergerie, on se demandait à quoi avaient servi tant d'efforts, puisqu'il fallait s'en retourner comme on était venu, laissant aux Prussiens un champ de bataille que nous nous étions contentés d'occuper quelques heures.

On a dit que l'ennemi, que nous avions cru surprendre le matin, et qui n'avait été distrait de notre attaque par aucune diversion utile, réglementaire, si je puis dire, faisait converger sur nos troupes des masses d'artillerie énormes, avec ses réserves d'infanterie.

Mais, somme toute, la journée avait été bonne, nous avions au moins 75,000 hommes qui n'avaient pas encore été engagés et qui ne demandaient qu'à l'être. La victoire pouvait être au bout et couronner nos efforts et nos sacrifices du lendemain.

On s'arrêta sur un premier succès, et le général Ducrot jugeant, *dit-il*, qu'il lui serait impossible de soutenir l'assaut des forces prussiennes, donna l'ordre de la retraite, et nos troupes désappointées, mais fort tranquillement, rentrèrent dans leurs cantonnements de la veille.

A Versailles, l'état-major prussien en avait été quitte pour la peur.

Le combat de Buzenval n'a pas été assurément une victoire.

Ce n'est pas un échec non plus.

C'est un insuccès.

Nous nous plaisons à croire que Paris ne s'endormira pas là-dessus. Ce serait un oreiller trop énervant.

Nos victoires de province — batailles de Nuits, de Bapaume, de Troô et de Montoire. — Pour nous consoler des victoires avortées, de notre état-major parisien, nous devons nous reporter un peu en arrière et étudier les opérations de nos généraux de province, dont l'ardeur, quelquefois heureuse, entretient notre foi en la délivrance finale.

Nous donnions la semaine dernière le portrait de ce jeune capitaine de 31 ans, auquel Gambetta n'a pas craint de confier un corps d'armée et dont les premiers succès ont étonné les gazettes de Berlin et de l'Allemagne entière. Les journaux ennemis ont cette fois la franchise de reconnaître les talents militaires du général Cremer, qu'ils appellent « un chef jeune et intelligent. »

Dans le commencement de décembre, le général Cremer opérait en Bourgogne.

Il a gagné une importante bataille à Nuits, célèbre par son coteaux de généreux vignoble où

Coquitur vendemia saxis.

La petite ville, dont notre dessin reproduit l'heureuse situation, est placée au pied d'une montagne de 300 pieds de hauteur qui la domine et la défend. Cette défense naturelle est complétée et par le viaduc du chemin de fer de Paris à Lyon qui court du nord au sud et par la vallée très-encaissée du Meuzin.

Nuits a environ 4,000 habitants et se trouve à cinq bonnes lieues de Dijon, près de la grande route de Châlons sur Saône.

Le 18 décembre, le corps du général Cremer y occupait très-fortement les positions stratégiques de Nuits, lorsque le général prussien de Werder qui avait résolu d'occuper la place, l'attaqua dès le matin et se présenta avec le prince Guillaume de Bade, sur les routes venant de Saulon-la-Rue, Épernay et Boncourt.

La lutte devint bientôt une bataille en règle. Les Badois cherchaient à emporter la double et haute chaussée du chemin de fer et les deux *contreforts* qui commandent la ville, mais plus les bataillons s'avançaient, plus ils se trouvaient à découvert sous les coups de l'artillerie française qui les criblait de projectiles.

Nos batteries placées sur le monticule méridional tiraient avec une vigueur et une précision dont l'ennemi lui-même était étonné.

Les officiers, les soldats et les chevaux prussiens jonchaient le champ de bataille. Vers deux heures le prince Guillaume de Bade recevait une balle qui entrait sous l'oreille gauche pour sortir à travers la joue, au-dessous de l'œil. L'affaire fut des plus chaudes le long du talus de la voie ferrée et contre les bâtiments de la gare. D'après les rapports allemands la bataille de Nuits a été « le combat le plus sanglant qui ait encore été livré. »

Le général Cremer, avec 10,000 hommes avait eu à faire à deux divisons badoises composées de deux brigades appuyées par une nombreuse artillerie et comptant 25,000 Allemands.

« 7 frimaire an V.

« En effet, mon pauvre Nicolas, vous aviez oublié de m'indiquer votre demeure, et je ne savais où vous prendre. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que le diplôme honorable qui m'a rendu à mon pays après trois ans de proscription, en attendant les idées de justice qu'adopte le gouvernement actuel, n'a pas réparé le pillage, la dilapidation entière d'une fortune considérable. Depuis cinq mois que je suis revenu, je n'ai, sur tous mes capitaux et mes arrérages, touché que trois louis et demi.

« J'ai perdu, mon ami, le plus touchant plaisir de mon aisance, la possibilité d'obliger, du moins jusqu'à des temps moins désastreux. Je souffre, j'attends et j'espère; c'est toujours un bienfait d'espérer! Mais, auprès d'un luxe effréné, voir une misère effroyable! Ceux qui étaient derrière les fiacres insulter, du fond des voitures, tous ceux qu'ils en ont fait descendre, en déshonorant les grands mots de liberté, d'égalité, les lois, la morale publique! Il faut être bien philosophe pour voir tout cela de sang-froid.

« Je vous aime, et ne puis vous aider.

« BEAUMARCHAIS. »

Un des derniers ouvrages de Rétif de la Bretonne, et le non moins extraordinaire est son *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*, en dix-neuf volumes, Pas un de moins!

Ce sont ses mémoires, racontés avec une verdeur de langage qui dépasse souvent les *Confessions* de Rousseau.

Cette publication, qui dura trois ans, fut interrompue plusieurs fois par le manque de ressources. A divers intervalles, Rétif s'arrêta au milieu de son livre, coupant court au récit commencé, pour exhaler l'amertume dont son âme est remplie, et pour retracer sa misère profonde.

« Lecteurs, — dit-il, — je vous livre mon moral pour subsister quelques jours de plus, comme l'Anglais condamné vend son corps. A quoi tient ma vie? *Je manque de chemises*. Tout mon travail, quoique redoublé, ne suffit plus, depuis sept ans, à payer mes detics. »

Néanmoins, il poursuit son œuvre jusqu'à la fin. Une fois l'heure donnée au découragement, l'énergie reprend le dessus et il retourne à sa tâche. *Monsieur Nicolas* lui sert, en outre, de petites affiches; il y rédige ses annonces au public, ses avis et demandes, comme dans le passage suivant, empreint d'une bonhomie navrante : « J'ai soixante-trois ans; je vis seul, isolé. Ma fille Marion, chez laquelle je mange, est veuve, a l'embarras de trois enfants et point de fortune. Il me faudrait une compagne de quarante à soixante ans, assez aisée pour me nourrir. J'ai encore d'excellents ouvrages à faire, dont les plans sont tracés; je les ferais paisiblement et *produirais au delà de ma dépense.* »

Les luttes incessantes de ce vieillard, qui se débat dans le silence, voyant la ruine et l'oubli le gagner peu à peu, rendent ce livre d'une lecture vraiment pénible, et font qu'on se sent tout à coup attristé, au milieu d'une folle amourette, par quelque confidence du genre de celle que nous venons de citer.

Il ne faut donc pas être trop surpris si, au terme de cette vie exubérante et remplie comme pas une, il est quelquefois arrivé à Rétif de la Bretonne de chanceler dans sa raison et de sentir monter à son visage de grandes bouffées d'orgueil. Une patrouille de nuit l'arrêtait-elle dans ses promenades et lui demandait-elle son nom :

— Je suis le *Paysan perverti* et le *Contemporaniste!* répondait-il en relevant fièrement la tête.

Le treizième volume de *Monsieur Nicolas* porte cette inscription au bas de son frontispice : « Se vend à Paris et chez tous les libraires de l'Europe, *cet ouvrage étant destiné à toute la terre.*

Malgré cela, *Monsieur Nicolas* eut peu de succès, très-peu; Rétif essaya vainement d'en faire une édition nationale à dix louis l'exemplaire; il ne put réussir à trouver un nombre suffisant de souscripteurs.

Alors il imagina d'imprimer et de placarder dans les rues de Paris une affiche dont on s'émut un peu plus. Il est vrai que le style en était fait pour attirer l'attention. Voici le début : « L'auteur de *Monsieur Nicolas* est le fils d'un pauvre paysan de Saci; cet homme, vraiment né observateur, n'avait reçu d'autre éducation que celle d'une imagination ardente. Dans sa première jeunesse le voilà apprenti imprimeur, compagnon imprimeur, et toujours errant d'imprimeries en imprimeries. A trente-deux ans, condamné au travail le plus rude, abreuvé

Le lendemain de la bataille de Nuits, le général de Werder qui s'en est attribué tout l'honneur, se trouvait à Dijon, ayant fait 23 kilomètres de marches forcées en arrière du champ de bataille et opérant, le 20 décembre, une retraite à tire d'aile jusqu'à Gray, dans la direction de Vesoul, à une dizaine de lieues du chef-lieu de la Côte-d'Or.

Curieuse façon de vaincre que celle qui consiste à battre en retraite à dix-huit lieues en arrière.

Dans cette affaire, qui fait le plus grand honneur à son intelligence militaire, le général Cremer avait su éviter le fameux mouvement tournant des Prussiens. C'est dans le vallon de la Serrée que les Allemands ont cherché à exécuter ce mouvement, dans cette riche vallée que reproduit le dessin de notre dessinateur, M. Hubert Clerget, un Bourguignon qui connaît admirablement tout le pittoresque de son pays et qui, professeur de dessein à l'école d'état-major, compte parmi ses anciens élèves le jeune vainqueur de Nuits, le général Cremer.

C'est aussi M. Clerget, qui nous a dessiné le site de Bapaume, ville sous les murs de laquelle le général Faidherbe, dont nous donnions avec celui de Cremer le portrait dans notre numéro de la semaine dernière, a livré bataille, le 3 janvier, depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir.

A la suite de cette bataille, dont les Prussiens nous contestaient le succès, le corps d'armée du général de Manteuffel a été chassé de toutes ses positions et de tous les villages qu'il occupait, après avoir éprouvé des pertes énormes.

L'armée française a passé la nuit du combat dans les villages de Grevilliers, Biefvillers, Favreuil, Sapignies, Behagnies et Achien qui avaient été repris aux Prussiens.

Après cette victoire, dont l'honnêteté bien connue du général Faidherbe revendique justement tout l'honneur, le commandant de notre armée du nord ne craint pas d'écrire : « L'armée est pleine de confiance et ne doute pas de sa supériorité sur les Prussiens. »

La ville de Bapaume, auprès de laquelle s'est livrée la bataille du 3 janvier, est une petite ville du département du Pas-de-Calais, de 3,500 habitants au plus, bâtie sur un plateau élevé, qui commande la garnde route de Péronne et à 150 kilomètres de Paris.

C'est une antique cité dont l'origine remonte à l'existence de cette forêt d'Arronaise dont parle César dans ses *Commentaires* et qui s'étendait depuis Encre jusqu'à la Sambre, vers les Ardennes.

Elle devint plus tard une place forte opposée à Péronne, et dès 862, elle est citée parmi les villes reçues en dot par Judith, fille de Charles-le-Chauve.

Bapaume fut définitivement réunie à la France par l'art. 35 du traité des Pyrénées en 1639. A cette date finissait son histoire, car un décret impérial du 17 novembre 1804 lui ôta son titre de place de guerre.

La bataille du 3 janvier vient de faire éclater au grand jour de la gloire son vieux nom un peu oublié. Bapaume a marqué la première étape victorieuse de l'armée de Faidherbe. Puisse cette armée ne s'arrêter qu'à Paris.

Quel dommage que les dernières dépêches du général Chanzy soient venues refroidir les espérances que ses premiers succès nous avaient fait concevoir!

Les combats livrés le 10 et le 11 janvier au Mans, ont été funestes à nos armes.

Nous avons été battus par Frédéric-Charles et Mecklembourg, renforcés de 50,000 hommes empruntés aux troupes d'investissement de Paris. Chanzy, après deux jours de brillantes batailles, a été forcé de battre en retraite sur le bassin de la Mayenne, probablement entre les villes de Mayenne et de Laval.

La défaite du Mans nous a fait regretter ces beaux jours où la 2e armée tenait en échec Frédéric-Charles sur la Loire, où se livraient les brillants engagements des 26 et 27 décembre, à Montoire et au petit village de Troô, où l'ennemi fut un jour maintenu pendant deux heures; où, la seconde fois, nous faillîmes faire prisonnière la colonne prussienne.

La vallée de la Sarthe a été moins favorable à nos armes que celles du Loir.

Malgré son échec, Chanzy ne désespère pas. Ne nous montrons pas plus découragés que lui, qui peut bien, d'un jour à l'autre, forcer la victoire à revenir à ses drapeaux.

Les succès de Bourbaki dans l'Est, sa victoire de Villersexel, nous ont consolé un peu de notre défaite du Mans.

L'émeute à Paris. — Attaque de l'Hôtel de Ville. — L'insuccès de Buzenval et la triste nouvelle de la défaite de notre deuxième armée sur la Sarthe avaient vivement impressionné la population de Paris.

Les journaux du 21 nous apprenaient à la fois ce double mécompte.

C'était le samedi.

Dans la soirée, les orateurs des clubs avaient tonné contre le Gouvernement. Les passions s'allumaient.

On s'était donné rendez-vous pour le lendemain midi sur la place de l'Hôtel de Ville. Une manifestation avait été jugée nécessaire, dont le but devait être la demande du renvoi du général Trochu.

Tous jurèrent de se trouver à leur poste.

Quand le dimanche fut venu et que l'heure convenue eut sonné, la place de Grève était à peu près vide.

Jusqu'à deux heures, au milieu des allants et venants assez clairsemés quelques groupes, les uns sans armes, les autres avec des fusils s'agitaient et criaient dans un quasi désert: à bas Trochu! Vive la commune!

Les curieux s'amassaient mais restaient froids. L'émeute ne trouvait pas d'écho.

Les portes de l'Hôtel de Ville étaient fermées. Les factionnaires doublés étaient placés de 3 en 3 mètres. A travers les carreaux du premier étage on distinguait dans le palais municipal des gardes mobiles qui regardaient de temps à autre ce qui se passait sur la place. Quelques officiers se promenaient en causant derrière la grille.

A deux heures une trentaine de gardes nationaux débouche sur la place, la crosse du fusil en l'air. Ils crient: A bas Trochu! On leur fait entendre que depuis le matin Trochu a été remplacé par Vinoy dans le commandement de l'armée de Paris.

Cette première troupe quitte la place.

Une nouvelle, composée de 2 à 300 gardes nationaux armés marchant en ordre et tambours battants, arrive du côté de la Bastille.

A peine atteignent-ils le coin de la rue de Rivoli, que le crépitement des coups de fusils se fait entendre. On tire contre l'Hôtel de ville. Des tirailleurs, déployés sur la place et dans les rues environnantes, d'autres placés aux fenêtres des maisons qui font face au palais municipal, envoient leurs projectiles contre la façade sur laquelle elles forment des lignes et des points blancs en écornant la pierre noircie. Beaucoup de vitres sont brisées.

Dès les premiers coups de feu, le capitaine adjudant major Bernard, du 3e bataillon des mobiles du Finistère, reçoit une balle au bras droit, une seconde dans l'épaule gauche, une troisième à la tête.

Il tombe. Les mobiles bretons le croient morts et font feu à leur tour. En un moment, toutes les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, les corniches, les balcons, depuis la grande porte d'entrée jusqu'au sommet du campanille, tout est garni de soldats qui déchargent

---

d'opprobres, il écrit son premier roman pour triompher de la misère et du crime. Vive le désespoir, qui réveille les nations et les grands hommes!

« Les cent-quarante volumes qu'il a donnés depuis, quel que soit leur succès, ne l'ont point ébloui, etc., etc. »

Cette affiche se terminait par ces mots : « Rétif a été oublié dans la première formation de l'Institut national; on avait bien oublié l'article *Paris* dans l'*Encyclopédie.* »

On a prétendu que cette affiche n'avait pas été rédigé par Rétif, mais par son éditeur et ami Bonneville, auteur lui-même, philosophe avancé et fondateur du Cercle social.

Quoi qu'il en soit, Rétif de la Bretonne n'en était pas à compter ses accès de vanité. Déjà une fois, il avait carrément dit son fait à l'empereur Joseph II, qui lui avait envoyé son portrait enrichi de diamants sur une tabatière enfermant un diplôme de baron du Saint-Empire. Rétif avait sur le champ répondu : « Le républicain Rétif-la-Bretonne conservera précieusement le portrait du philosophe Joseph II, mais il lui renvoie son diplôme de baron, qu'il méprise... et ses diamants dont il n'a que faire. »

La place qu'il dut au Premier Consul n'empêcha pas son libre parler. Il se fit arrêter deux ou trois fois (on le relâchait aussitôt) pour ses boutades en pleine rue contre l'ordre de choses politique. Il admirait Bonaparte, mais il tenait avant tout pour le principe républicain.

Ils étaient beaucoup comme cela.

Nous reverrons plusieurs fois Rétif de la Bretonne dans le cours de ce récit.

On me pardonnera de m'être arrêté trop complaisamment peut-être sur cette figure étrange; mais il est si bon de protester quelquefois contre les jugements tout faits que se repassent de main en main les faiseurs de dictionnaires!

S'il me fallait achever de conquérir à Rétif les sympathies de mes lecteurs, il me suffirait de citer de lui deux fragments qui tranchent absolument sur le ton qu'on lui attribue.

Voici le premier:

« Ce matin, mes larmes coulaient de mes yeux comme de deux fontaines, en me remémorant une veille de Fête-Dieu, où je fenais seul du sainfoin dans notre vallée du Vau de-Lannard. Que j'étais heureux! Tout était pour moi un sujet de plaisir; le temps demi-sombre qu'il faisait, le cri du culblanc solitaire; l'herbe même, l'herbe des coteaux avait une âme qui parlait à la mienne. Le fruit de la ronce sauvage me semblait délicieux, j'en mangeais pour me rafraîchir la bouche..... Ah! si le bonheur était là, pourquoi donc l'être venu chercher ici?

« Pendant que je chantais, j'entendis une marche comme d'une jeune fille; je m'arrêtai, prêtant l'oreille, et je l'entrevis derrière les noyers. Elle s'est approchée; à sa taille légère, je l'ai prise pour Fanchon Berthier, ou pour Marie-Jeanne Lévêque, ou pour Madelon Polvé. C'était Fanchon qui venait des vignes.

— Edmond, dit-elle, auriez-vous de l'eau? j'étrangle la soif.

— Oui, Fanchon, en voici sous les noyers. Je m'en privai pour elle, car j'avais soif aussi, et je lui tins le baril pendant qu'elle buvait. »

Savez-vous une page de *Galatée* ou une églogue de Gessner, qui vaille ce petit tableau, plein de senteurs agrestes?

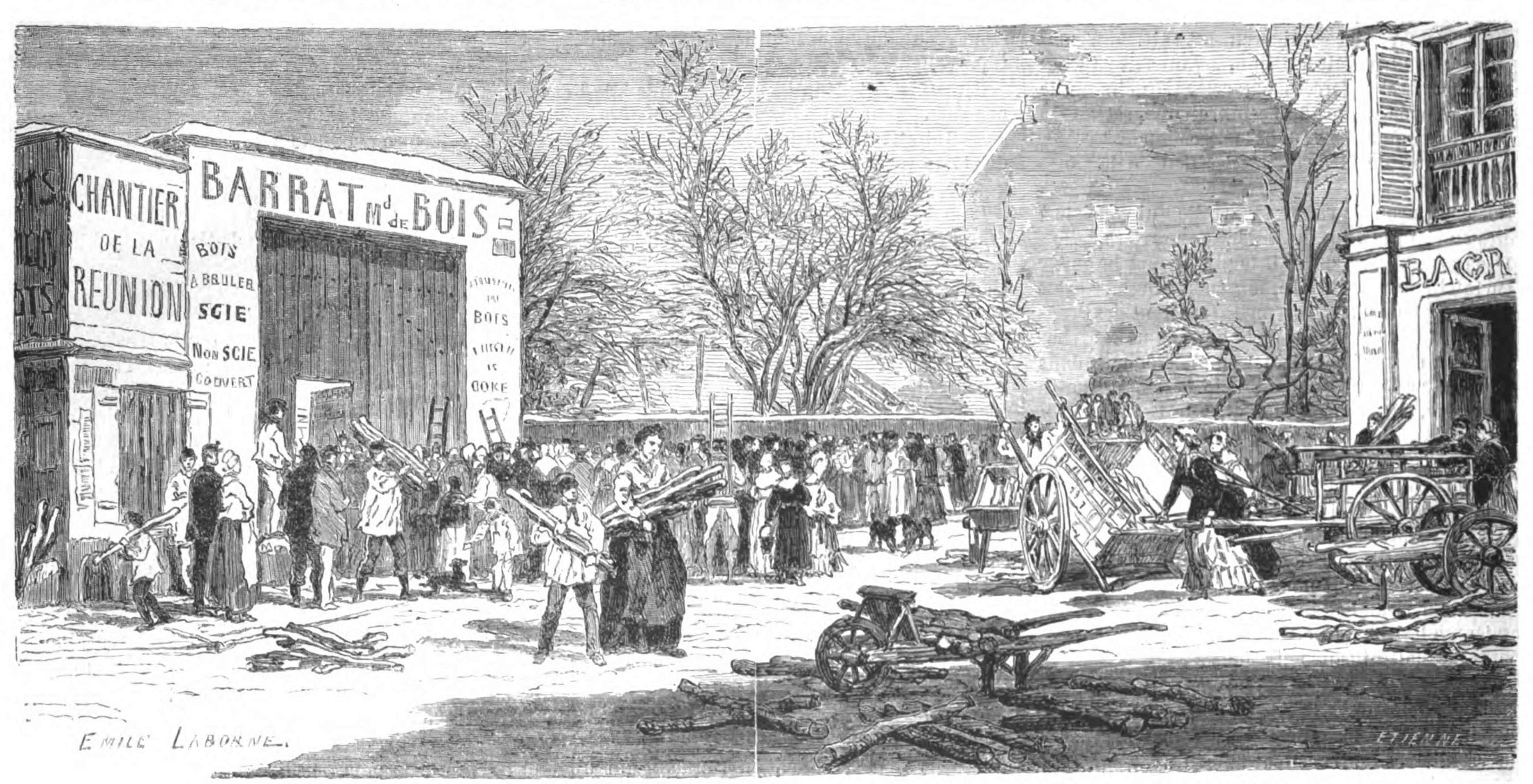
A présent, lisez le brave discours d'Edmond à Fanchon :

« Fanchon, vous me paraissez bien soigneuse, vous serez bonne ménagère quand nous serons ensemble; vous aimerez votre père et votre mère, vous aimerez ceux qui viendront de vous, et ils vous aimeront bien, et vous en ferez de bons sujets. Nous serons toujours de bon accord, car vous êtes douce, et je ne suis pas méchant. Tout me revient en vous, Fanchon, des pieds à la tête; vous êtes un peu délicate sur le manger, tant mieux, notre petite famille en sera mieux nourrie. Vous ne sauriez voir battre un chien; vous élevrez doucement nos enfants par réprimandes tempérées de bonté, et vous les engagerez à bien faire, par ce petit sourire gracieux que vous faites à présent. Vous êtes un peu dévote, c'est bien fait, je ne le suis guère moi; mais j'aime le bon Dieu, et le prie matin et soir pour mon père, ma mère, mes frères et sœurs, et je ne vous oublie pas.

« Par ainsi, Fanchon, nous serons bien ensemble. »

CHARLES MONSELET.

(*La suite au prochain numéro.*)



Les abords d'un chantier de marchand de bois de chauffage, à Ménilmontant. — (Dessin d'après nature de M. Emile Laborne.)

eurs chassepots sur la place et envoient leurs balles dans les maisons de l'Assistance publique, d'où est partie la principale attaque.

Dès les premiers coups de fusils, les curieux, au milieu desquels se trouvent beaucoup de emmes et d'enfants, se précipitent les uns sur les autres, courant à qui se mettra le premier à l'abri. Tout le monde veut fuir à la fois. Il s'ensuit une bousculade effrayable, dans laquelle bien des gens tombent et se sentent piétiner par les moins maladroits.

En un clin d'œil, la place est couverte de gens étendus à terre, dans la boue. Mais la première décharge une fois faite, on voit se relever la plupart de ces personnes, qu'on croyait atteintes et qui ne se sont jetées à terre que pour éviter les balles.

Malheureusement on eut à constater avec douleur qu'il y avait des victimes. Des Français avaient été tués par des Français, au moment où le canon prussien bombardait Paris. On a compté sept morts et une vingtaine de blessés.

En entendant les premiers coups de fusils, la municipalité fait battre le rappel dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville. La garde nationale, la cavalerie, les gendarmes à pied et à cheval, accourent et se massent sur la place, où arrivent bientôt le général Vinoy avec le général Clément-Thomas.

On fait plusieurs arrestations et l'ordre est réta-



LE BOIS PENDANT LE SIÉGE. — La population pauvre se partage le bois abattu par l'ordre de l'administration, boulevard Montparnasse. — (Dessin de M. Lançon.)

Un bataillon de la garde nationale offrant, le 20 janvier, un canon nouveau modèle au Gouvernement de la défense nationale. — (Dessin d'après nature de M. G. Janet.)

bli. Ce qui a pu échapper d'émeutiers s'est dérobé aussi lestement que possible.

Le bois. — On fait la queue aux chantiers de bois comme on l'a faite chez les bouchers, chez les boulangers.

Quand le froid était si intense, dans les premiers jours de janvier et les derniers de décembre, on a vu les malheureux se jeter sur les clôtures des maisons en construction et en arracher les planches et les madriers qui devaient servir à faire cuire le pot-au-feu ou à réchauffer les membres engourdis des petits enfants. On a vu ces déshérités se disputer les branches d'un arbre que la cognée venait d'abattre sur le boulevard, s'arracher les uns aux autres les moindres brindilles dont ils se hâtaient de former le fagot que réclamait la ménagère aux abois. Heureusement, depuis, l'administration y a pourvu, et le riche comme le pauvre peuvent attendre le soleil. MAXIME VAUVERT.

P. S. *Affaire du parc de Buzenval, d'après notre correspondant.*

Monsieur,

Ayant assisté comme capitaine-major à l'affaire du 19, dans laquelle les volontaires de Montrouge faisant partie du 53e régiment de Paris se sont si admirablement battu, j'ai fait à mon retour au cantonnement un croquis de l'un des épisodes dont je vous garantis la parfaite exactitude.

Pour expliquer au dessinateur, si vous croyez pouvoir tirer parti de mon dessin, les détails que je n'ai pu y mettre, voici quelle était la situation.

A notre arrivée à Ruel, nous fûmes envoyés pour remplacer un régiment de ligne qui avait pris position dans le parc de Bois-Préau, pour occuper le chemin qui contourne le parc de la Malmaison, et contenir les Prussiens dans le parc, afin de les empêcher de faire un mouvement vers les hauteurs de Buzenval où avait lieu le combat du centre de l'armée. Nous arrivâmes sans trop de peine par l'Allée AB jusqu'à ce chemin et malgré la fusillade venant du parc de la Malmaison, et celle qui, partie de la droite l'enfilait dans sa longueur, nous pûmes, en passant un par un par la porte C, nous établir le long du mur et y faire pratiquer immédiatement des créneaux. Là nous tînmes bon pendant plusieurs heures sans céder un pouce de terrain et sans permettre aux Prussiens de s'avancer en dehors des bois où ils se cachaient. Dans l'après-midi, on laissa aux volontaires de Montrouge le temps d'aller se reposer et manger, car, depuis deux heures du matin nous étions en marche et nous étions allé au feu à peine arrivés à Ruel.

Nos soldats s'installent dans la Grande-Rue, et, malgré une pluie d'obus qui vient un quart d'heure après, à point nommé, tomber juste dans cette rue; ils ont bien vite trouvé des cuisines dans les maisons de la rue, ouvertes de fort mauvaise grâce par les habitants, et s'y abritent des obus, en se mettant gaîment à faire leurs préparatifs culinaires. Ils n'eurent pas le temps de jouir de leurs préparatifs.

Un bataillon de notre régiment, qu'il est inutile de nommer, nous avait remplacé aux créneaux; lorsque les Prussiens venant en force du côté des hauteurs de Buzenval, battent les deux allées et même les réserves de la seconde ligne d'un feu violent.

Le bataillon, surpris, perd son équilibre et, le long de la ligne AB, se débande entraînant la réserve de gauche, et ne laissant que la réserve de droite formée du 115e de ligne qui ne bouge pas, mais qui reste derrière le second mur. Je revenais avec le jeune et intrépide lieutenant-colonel Delesnoche, qui a créé de toutes pièces le bataillon des volontaires de Montrouge, pour savoir où nous en étions, quand dans les allées de droite nous nous trouvons face à face avec les fuyards.

Nous nous précipitons au-devant d'eux et, moitié de gré, moitié de force, nous les ramenons au combat par l'allée AB. Le général, apercevant le danger, fait appeler les volontaires de Montrouge, et en un clin d'œil, abandonnant marmites et bidons, ils arrivent crânement au pas de charge rejoindre leur lieutenant-colonel et se disposent à reprendre les positions qu'ils occupaient avant. Déjà les Prussiens avaient repris les créneaux et c'est par ces ouvertures faites par nous que maintenant ils nous déciment. Il s'agissait de reprendre les créneaux; c'est le moment que mon dessin représente.

Pendant que deux compagnies s'établissent en réserve l'une le long de la haye du parc inoccupé à gauche, l'autre, à plat ventre, dans l'allée AB où les balles pleuvaient comme la grêle; le colonel enlève en avant les deux autres, et pendant qu'une partie se porte vers la gauche pour repousser les tirailleurs du parc supérieur, lui, avec le premier, s'avance résolûment et fait faire deux feux de pelotons vers la grille, qui nous dégagent de nouveau de ce côté. Alors les officiers, le revolver à la main, s'avancent de créneau en créneau, avec les hommes armés de fusils, tirent un coup en se tenant de côté et n'avançant que la main dans le trou du créneau, tandis que le garde replace brusquement son fusil à la place de celui du Prussien surpris par le coup de revolver. Nous reprenons ainsi notre position du matin et nous la tenons ferme jusqu'au bout, après plusieurs reprises de feux violents des deux côtés. Vers onze heures de la nuit, l'officier prussien, dont nous entendions distinctement la voix calme et sonore et dont un jeune officier des nôtres nous traduisait les commandements clairs et intelligents et les recommandations minutieuses qu'il faisait à ses soldats, pendant le feu, et que répétaient des officiers inférieurs, cet officier dis-je nous demande un armistice de deux heures pour enlever les blessés et les morts. Après avoir été mal accueilli par nos intrépides faubouriens exaspérés par la lutte, le colonel, d'accord avec le commandant du régiment de ligne qui venait nous appuyer, fait cesser le feu en gardant les positions; — deux heures se passent; — chacun attend le moment où son adversaire reprendra le feu dans la nuit noire; — à ce moment ordre de se replier en silence. Notre rude journée était finie. Sur 400 hommes au plus nous en avons quarante et quelques hors de combat — dont cinq tués roides.

Veuillez excuser, monsieur, la précipitation de ma narration, l'inexpérience et le laché de mon dessin. Mais ces choses n'ont d'intérêt réel qu'au moment même où elles ont lieu, c'est pourquoi je me décide à vous l'envoyer. Vous pouvez l'intituler: *Reprise du mur de la Malmaison par les volontaires de Montrouge.*

Votre serviteur, capitaine-major volontaire, 9, rue de Jouy. H. HARANT.

SCÈNES DE LA VIE DE SIÉGE

LES QUARTIERS BOMBARDÉS

Pauvre boulevard des Invalides! — Il a reçu sa part d'obus, lui aussi. S'y serait-il jamais attendu!

Lodève et Sisteron sont moins éloignés de Paris que le boulevard des Invalides, magnifique ceinture du faubourg Saint-Germain, large comme une grande route, et qui garde le caractère solennel du temps passé.

Ce boulevard commence non pas au bord de la Seine, mais un peu plus loin, à l'angle de la rue de Grenelle. Il se développe sur une double allée, bordée de vastes trottoirs, et ne s'arrête qu'à la barrière du Maine, pour prendre le nom de boulevard Mont-Parnasse et monter vers les régions paisibles de l'Observatoire.

En son chemin, le boulevard des Invalides longe un assez grand nombre d'établissements religieux, qui contribuent à lui donner cet aspect exceptionnel et grandiose entretenu par le souvenir de Louis XIV.

C'est, à gauche, le couvent du Sacré-Cœur, qui occupe un emplacement immense, protégé par un mur au-dessus duquel on voit se balancer les branches d'un parc vraiment royal. La religion, la science et la poésie berçaient encore sous ses charmilles, il y a six mois, les gracieuses titulaires des plus belles dotes de France.

Puis, voici l'asile plus modeste des Frères de la Doctrine chrétienne, dont il n'était pas rare autrefois de rencontrer les noires phalanges se dirigeant, noires et recueillies, vers les campagnes d'Issy, — où les guettait le peintre Amand Gautier.

A la hauteur de la rue de Sèvres, on passe devant l'institution des Jeunes-Aveugles, renommée aux alentours par l'effervescence de ses essais musicaux. — Ils ne chantent plus depuis que les obus, plus aveugles qu'eux, ont semé l'épouvante et la mort dans leurs rangs!

Plus loin est la maison dite des *Oiseaux*, qui tient le milieu entre le couvent et le pensionnat, entre la religion et le monde, — et qui est à peu près au Sacré-Cœur ce que la finance est à la noblesse.

Si l'on parcourt le boulevard des Invalides le dimanche, à l'heure des offices, on est sûr d'entendre pendant une demi-heure un concert de voix pieuses et argentines. Les sons de l'orgue s'élèvent au-dessus des jardins; des notes de plain-chant traversent les airs et viennent expirer sur la chaussée.

Le côté droit du boulevard est la partie déserte; les murailles de l'hôtel des Invalides, de nombreux chantiers de bois; çà et là un pavillon couvert d'ardoises, ou bien une petite maison composée d'un rez-de-chaussée et d'une mansarde, repaire abandonné de quelque fermier général libertin.

Les mœurs de ce faubourg sont inconnues, — principalement de ceux qui l'habitent; ce sont pour la plupart des employés de ministères, des rentiers modestes, gens peu observateurs de leur nature, n'estimant la promenade qu'au point de vue de l'hygiène, et ne craignant rien tant que de se trouver attardés sur la voie publique. Aussi, si la vie de famille, ou plutôt l'amour du chez soi, est pratiqué quelque part à Paris, c'est surtout dans ces zones lointaines, — où la porte de chaque logis se ferme régulièrement dès le crépuscule pour ne se rouvrir qu'à l'aurore, où se trouve encore, dans toute sa pureté, la race du Parisien économe, qui se loge à la hauteur d'un bec de gaz, afin d'éclairer gratuitement ses lares.

Les existences mystérieuses, celles que de grandes déceptions ont atteintes ou que de grandes fautes ont flétries, — semblent aussi se réfugier de préférence sur le boulevard des Invalides, le boulevard austère. On pourrait y découvrir d'anciennes héroïnes de cour d'assises, des naufragés politiques, des ambitieux sans nom, cent misères d'autant plus féroces qu'elles sont fièrement cachées et noblement portées. Là, plus qu'ailleurs, vous rencontrez de ces fronts dépouillés, de ces regards creusés par le regret, de ces démarches insouciantes du but, de ces haillons qui disent la lutte — et la défaite.

LES PROTESTATIONS.

Goethe.

Moi, le grand Allemand, l'homme demi-dieu, moi qui donne la main à Shakspeare avec *Faust* et à l'abbé Prévost avec *Werther*; moi, la grande voix écoutée pendant près d'un siècle, je vous dis, ô mes compatriotes, que vous accomplissez une œuvre épouvantable en bombardant Paris! Vous déshonorez la victoire et transformez Bellone en une mégère hideuse. De guerriers que vous étiez, vous voilà devenus incendiaires et bourreaux. Hélas! à quoi m'a servi d'avoir fait de la cour de Weimar une autre Athènes? Et quelle erreur était la mienne en vous croyant conquis à la philosophie et à la civilisation! Vous reculez dans la nuit en vous plongeant dans le sang; vous détruisez de vos propres mains tout votre passé d'intelligente élaboration. Tant d'universités, tant de bibliothèques, tant de docteurs, tant de livres, pour en arriver à bombarder Paris! Est-ce possible, et avez-vous pu y songer froidement, ô mes compatriotes? Au nom du progrès et du génie humain, je proteste.

Schiller

En 1792, l'Assemblée nationale me décerna le titre de citoyen français. Je n'ai point été ingrat, et j'ai célébré l'héroïne de la France dans ma tragédie de *Jeanne d'Arc*. Pourquoi faut-il aujourd'hui que les nôtres se ruent sur une nation qui devrait être notre sœur? Pourquoi faut-il que leur torche se promène sur Paris, la ville incomparable? Mes *Brigands* en auraient peut-être tenté l'assaut, mais ils ne l'auraient pas bombardée. Je proteste, moi, Frédéric Schiller, le poëte de l'enthousiasme, des nobles aspirations, des sentiments généreux; je proteste au nom de la liberté universelle dont je fus toujours l'apôtre!

Beethoven

Qui est ce qui a dit que j'étais sourd? Un bruit terrible vient de me réveiller, tel que je n'en avais pas entendu depuis 1814. C'est la revanche des guerres de l'Empire, à ce que prétendent nos journaux. Où donc le Seigneur a-t-il ordonné les revanches? A quelle page de son livre divin a-t-il commandé de frapper et de brûler? Je proteste, au nom de la *Symphonie pastorale* et du *Christ au mont des Oliviers !*

Hoffmann

A travers la fumée de ma pipe, dans les vapeurs de la Mère, je vois se dresser des spectres sanglants. On dit autour de moi dans la taverne, que ce sont des Parisiens qu'on écrase dans leur ville et dans leurs maisons. Tant pis. J'ai vu autrefois les obus effondrer les toits de Dresde, alors que j'y étais chef d'orchestre; les obus sont de mauvaises raisons. Cela empêche de faire de la bonne musique et de la littérature; ils brisent les verres et dispersent les buveurs. Je proteste contre les obus, de quelque part qu'ils viennent.

Alexandre de Humboldt

Au nom de la science, je proteste. Quelque courtisan que j'ai pu être, moi, baron, chambellan, diplomate, ami de tous les souverains, membre de toutes les académies, chamarré de toutes les croix et de tous les cordons de la terre, j'ai bondi en apprenant qu'on avait canonné le Jardin des Plantes et tiré sur l'Observatoire.

Meyerbeer

La Prusse m'a donné la vie, mais la France m'a donné la gloire. C'est à Paris que j'ai fait représenter pour la première fois mes quatre chefs-d'œuvre : *Robert le Diable*, les *Huguenots*, le *Prophète* et l'*Africaine*. Épargnez Paris! Par quoi le remplaceriez-vous? par Berlin qui m'a sifflé? Cela serait dérisoire; vous n'avez ni faste, ni goût, ni argent à jeter dans une pièce grandiose. Vous ne pouvez donc obéir qu'à une basse jalousie en envoyant vos bombes sur la ville des magnificences. — Et dire que j'ai composé des marches triomphales pour le couronnement de vos princes!

Henri Heine

Je proteste, au nom de l'esprit. Ah! ce n'est pas là votre fort, mes chers compatriotes, vous le savez; aussi me répudiez-vous à moitié; mon nom vous fait froncer le sourcil. Vous savez que j'avais fait de Paris ma patrie d'élection, et vous ne me pardonnez pas les épigrammes que je vous ai décochées pendant plusieurs années du haut de mon modeste étage du faubourg Poissonnière. Vous êtes étonnants! Vous trouvez tout naturel qu'un Français, nommé Voltaire, soit allé s'établir à Berlin, et vous êtes surpris qu'un Prussien, nommé Henri Heine, soit venu s'établir à Paris. Cela était bien simple cependant. J'ai fait ici l'œuvre qu'il a fait là-bas. Soyez tranquilles, mes chers compatriotes, et même un peu fiers : j'ai eu autant d'esprit chez nos ennemis qu'il en a eu chez les siens, autant d'esprit avec un peu plus de poésie. J'ai glorieusement inscrit mon nom à la fois chez vous et chez eux, chez vous à côté de Jean-Paul, chez eux à côté d'Alfred de Musset, voilà pourquoi je proteste contre vos sauvageries et contre vos violences; voilà pourquoi, vous trouvant odieux jusqu'alors, je voudrais vous avertir d'éviter d'être ridicules dans l'avenir. Prussiens! Prussiens! écoutez la voix de Henri Heine : vous foulez la terre classique de l'esprit, et l'esprit est une arme plus dangereuse que vous ne semblez le croire. Retirez-vous, pendant qu'il en est temps encore! Guillaume, mon souverain, retire-toi! Retire-toi, roi Goliath! Qui sait si, à l'heure où je parle, la fronde d'un David Gavroche ne te vise pas au front, à la place réservée pour ton diadème impérial!

CHARLES MONSELET.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

Mlle DE GIRARDIN

Je veux parler ici de la fille du comte de Girardin, l'hôte et l'ami de Jean-Jacques Rousseau. Le souvenir du philosophe ne la protégea point sous la Terreur. Comme tant d'autres femmes innocentes, elle connut les angoisses des prisons révolutionnaires. Ses récits de ces temps d'épreuves présentent le plus vif intérêt, et je leur emprunterai d'autant plus qu'on me paraît généralement les avoir omis dans les très-nombreuses compilations qui ont paru en ces derniers temps sur le même sujet.

C'est à Senlis, où Mlle de Girardin est déjà détenue dans sa maison sous l'œil d'un gardien particulier, que commence la triste odysée dont nous allons donner un aperçu.

L'arrestation.

« A trois heures du matin ma chambre fut bruyamment investie par deux gendarmes, précédés de mon gardien, qui leur dit en ouvrant mes rideaux : la voilà! « Point de ménagements pour les suspects, s'écria le brigadier; lève-toi, me dit-il, dans un quart d'heure nous te conduirons à Chantilly. » Il plaça une sentinelle au pied de mon lit. Je prévoyais mon sort, je ne me déshabillais plus. Mon Amédée, âgé de dix ans, devait le partager. Je lui avais peint la veille toutes les horreurs d'une prison. « Laisse-moi, me demanda-t-il, laisse-moi te suivre, ma mère. » Il embrassait mes genoux. « J'aime mieux te suivre que d'aller avec eux. » Age heureux, où la prévision n'éteint pas le sentiment.

« Au moment même où je me disposais à dire à ma sœur un tendre et pénible adieu : « Je ne te quitterai pas, dit-elle en m'abordant, nous partirons ensemble. » Je la serrai dans mes bras, je reçus cette offre comme je l'eusse faite, mais ma reconnaissance et mon émotion furent sans bornes.

« Cependant les gendarmes préposés à notre garde, déclamaient violemment contre les aristocrates, leur attribuant les périls qui menaçaient alors la France. « Il était à regretter, disaient-ils, que cette mesure patriotique d'incarcérer les suspects, n'eût pas été prise dès 1789. »

« Les arrangements de notre translation dépendaient d'eux. Je leur fis donc servir, vers cinq heures du matin, un bon déjeuner qu'ils accueillirent avec plaisir. Nous apprîmes que tous les quatre jours ils étaient de garde au château de Chantilly. Nous pouvions, ajoutèrent-ils, compter dorénavant sur leurs bons offices. Une fois gagnés, je dois avouer qu'ils mettaient de la bonne foi et même du zèle à remplir les commssions dont ils se chargeaient. Je n'en ai jamais fait usage que pour des objets de peu d'importance.

« A neuf heures du matin nous montâmes en voiture : c'était la nôtre, les gendarmes l'avaient permis. Une foule prodigieuse et les nouvelles recrues nous entouraient demandant à grands cris que les stores fussent levés. Nous baissâmes même les glaces; et ces furieux apercevant avec surprise deux femmes et deux enfants : « Est ce donc là, disaient-ils, ces conspirateurs qui font tant de mal à la nation? »

« Des oiseaux privés que ma sœur aimait beaucoup étaient aussi du voyage; l'un d'eux, Goliath, beau moineau franc, s'effraya, s'envola, et se posa sur le siége occupé par un gendarme; celui-ci saisit avec égards le fugitif, nous le rendit obligeamment. Nous cheminions cependant au milieu des vociférations, et blessés par des cailloux lancés contre nous; mais l'injustice des hommes nous inspirait un tel mépris, qu'oubliant en quelque sorte le fatal convoi dont nous faisions partie, nous nous occupions d'un oiseau. »

A la prison de Chantilly.

« Les prisonniers s'amoncelaient à Chantilly, il en arrivait de chaque district du département; on vociférait alors aristocrate sur son ennemi, comme jadis on criait *haro*.

« Pour caser ces nombreux détenus, l'administration fit construire à la hâte un nombre considérable de casemates; les galeries du château y furent toutes employées. Le commissaire entassa dans ces étroits réduits, dix à dix, pêle-mêle, sans distinction ni d'âge ni de sexe, tous les prisonniers pauvres qui arrivaient à Chantilly. La misère et la faim les consumaient; le concierge se fit enfin adjuger par le commissaire le droit de les nourrir à raison de cinquante sous par tête. Ces frais devaient être prélevés sur les détenus réputés riches.

« Outre son exécrable gargote, le concierge seul était autorisé à nous vendre du vin, du bois, du charbon, de la poterie; louait 20 francs par mois, à ceux qui n'en avaient pas, et pouvaient payer, les matelas, les draps, les couvertures qu'il enlevait journellement aux détenus qui en étaient pourvus. Il fallait subir tranquillement ses exactions, s'en exempter à grands frais, ou éprouver de sa part des tracasseries continuelles.

« Cette réunion si nombreuse vicia l'air, le chagrin, le mal-être, la douleur présente, un avenir menaçant, causèrent parmi nous des maladies contagieuses. La rougeole se propagea avec une rapidité effrayante; une jeune dame remplie de grâces et de talents en fut la première victime. Elle périt sans avoir reçu aucun secours médical, et le concierge, pour toutes funérailles, enveloppa le corps dans un mauvais drap, puis, en plein jour, passant au milieu de nous, il porta son fardeau mortuaire à l'entrée du bois, en face de mes fenêtres; le jetant dans les ruines d'une chapelle, il ne l'en terra même pas.

« A peu près vers ce temps, ma sœur fut atteinte de cette cruelle maladie. L'humidité qui régnait dans notre logement aggravait journellement le mal. Les quatre filles de M. Picot la gagnèrent. Le jeune M. Picot, qui logeait au petit château, prit mon fils sous sa garde; dès lors, libre de toute inquiétude maternelle, je me dévouai entièrement à soigner les cinq malades; aucune crainte personnelle ne vint me saisir; qui que ce soit ne s'offrit pour me seconder, qui que ce soit ne voulait même approcher de nous.

« Il fallut donc s'installer en prison, prévoir que nous y passerions l'hiver, s'y meubler, s'y considérer comme dans un domicile, entrevoir que nous pourrions y séjourner des années... peut-être la vie entière... Les mesures prises par le gouvernement d'alors avaient un caractère de violence, de ténacité qui atterrait les victimes.

« Les prisonniers pauvres manquaient de tout, couchaient sur un amas de paille pourrie, souvent sur le parquet, huit ou dix pêle-mêle dans des casemates dont les croisées ne s'ouvraient pas. Les riches réglèrent leur petit ménage, distribuèrent leur temps, leurs occupations, sortirent peu à peu de leurs gîtes; des visites furent rendues, reçues, exigées régulièrement. On joua aux barres, aux cartes, au ballon, aux échecs; on dîna en piquenique, on prit du thé, on fit de la musique; enfin, les mœurs, les habitudes, les usages, les exigences, les ridicules de la haute société se montrèrent ouvertement. Les toilettes furent recherchées. On vit même flotter sur certaines têtes des fleurs, des plumes, des rubans; les toupets frisés, bouclés, poudrés à blanc, parurent au grand jour. La nécessité de prendre l'air, de faire de l'exercice, engagea les jeunes à se réunir dans la grande cour; des concerts eurent lieu, on joua des proverbes; il arriva même que des liaisons dignes d'un meilleur séjour charmèrent les ennuis de la captivité. Je me suis souvent demandé : la mort en permanence ne plane-t-elle plus sur le seuil de cette demeure? Oubliant, supportant tout, ni souvenir ni avenir ne troublent la plupart des Français!

« Là, comme ailleurs, les gens riches se tourmentaient pour des puérilités, des tracasseries de société; les médisances, les calomnies y renaissaient chaque jour, occupaient les esprits, suscitaient des haines.

« Marchand, agent de la commune de Paris, chargé, comme il le disait, de *mettre au pas* le département de l'Oise, voulut avant de le quitter visiter Chantilly, accompagné de l'état-major de l'armée révolutionnaire; il parcourut en courant l'intérieur de la prison, et trouvant encore çà et là des

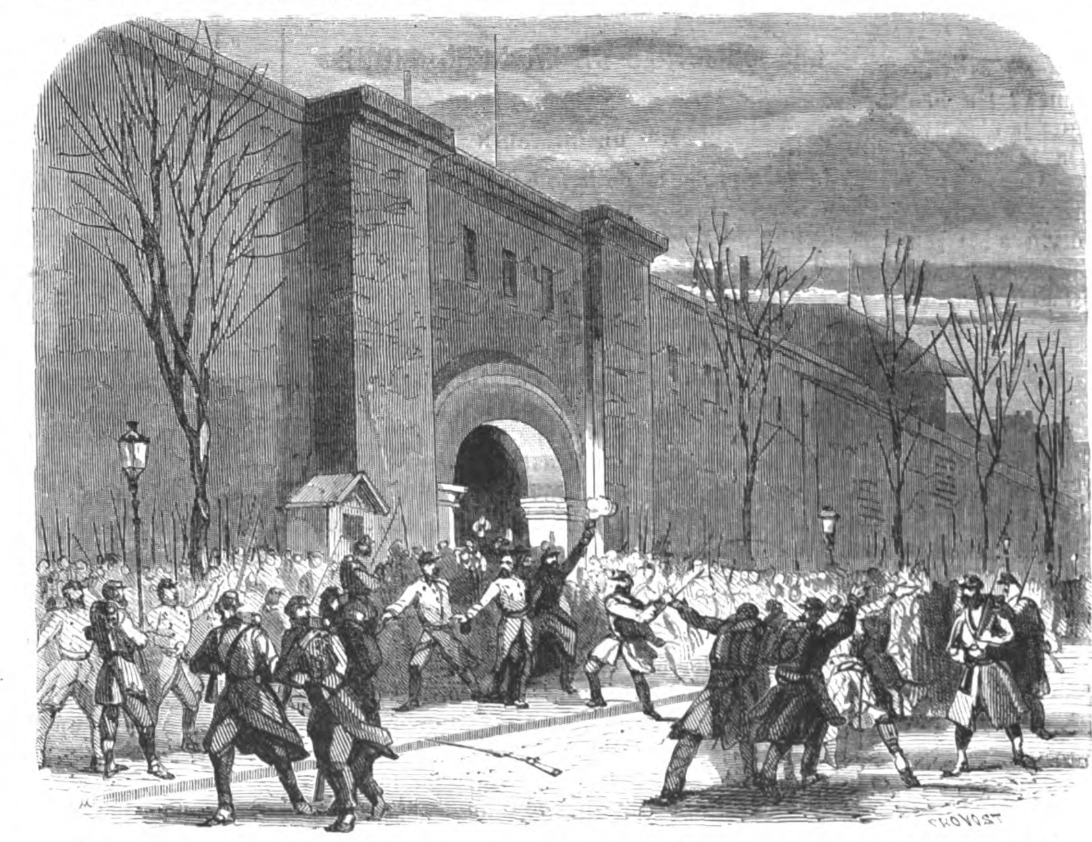
prisonniers vêtus élégamment, des hommes habillés avec soin, il en témoigna son mécontentement, se permit les expressions les plus grossières, tançant vivement le commissaire, blâmant le régime de la prison : « Je veux, dit Marchand, que les sans-culottes partagent la table et le logement des *muscadins* ; c'est la volonté expresse de la nation, exécutez-la, ou bien j'en rendrai compte à la commune.

« Cet infâme agent renouvela l'ordre de faire coiffer de nuit toutes les prisonnières, interdissant de plus la poudre et la frisure; le commissaire nous signifia le soir même ce singulier arrêt. Les hommes, grâce à la protection des perruquiers Ducros père et fils, qui en écrivirent sur-le-champ à Robespierre, se coiffèrent comme ils l'entendirent; il révoqua même entièrement l'arrêté de Marchand, et dès lors chaque tête de détenu s'orna et végéta à son gré.

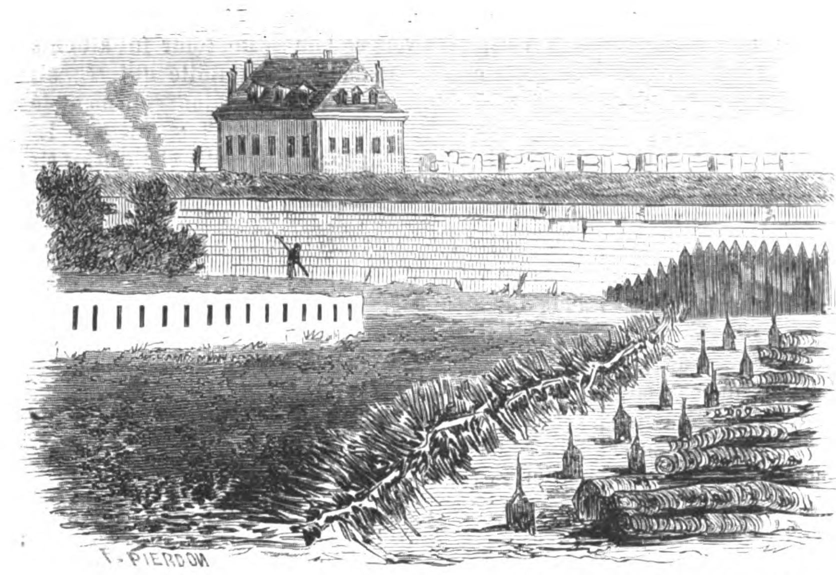
« Il n'en fut pas ainsi des logements; le commissaire déploya, sous ce rapport, la force de ses infatigables poumons. Il convoqua dans la cour les prisonniers les plus pauvres, les plus infirmes, et leur distribuant des billets de logement, il les envoya dans les chambres des riches. Ces infortunés montrèrent, à la vérité, des sentiments aussi élevés que leur fortune était mauvaise; mais il fallut obéir : les hommes logèrent avec des femmes, et de vieilles femmes furent placées chez des hommes. »

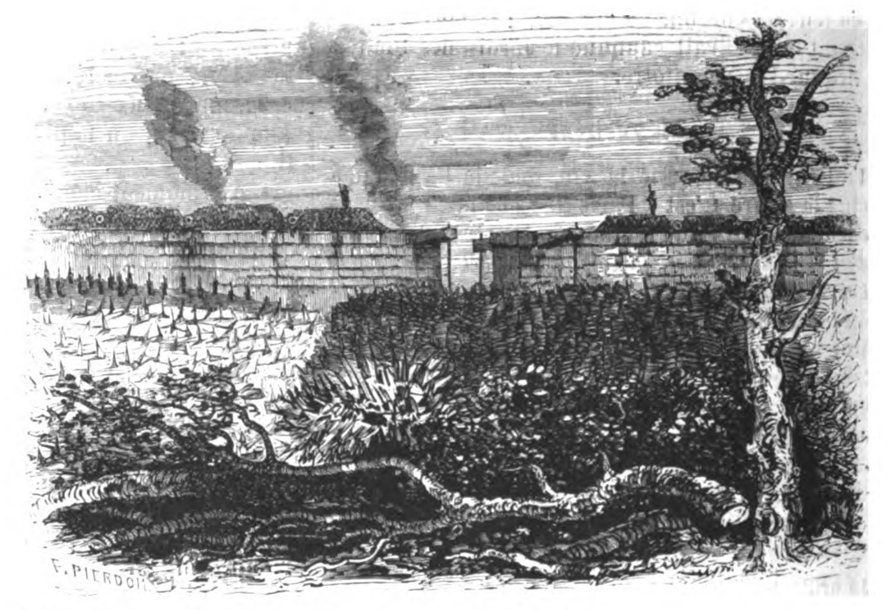
LORÉDAN LARCHEY.

(*A continer.*)



La prison Mazas dans la nuit du 21 janvier. — Sortie de M. Flourens. — (Dessin de M. Provost.)





LA DÉFENSE DE PARIS. — Les abords de certaines portes de l'enceinte. — (Dessin d'après nature de M. Pierdon.)

ÉCHECS

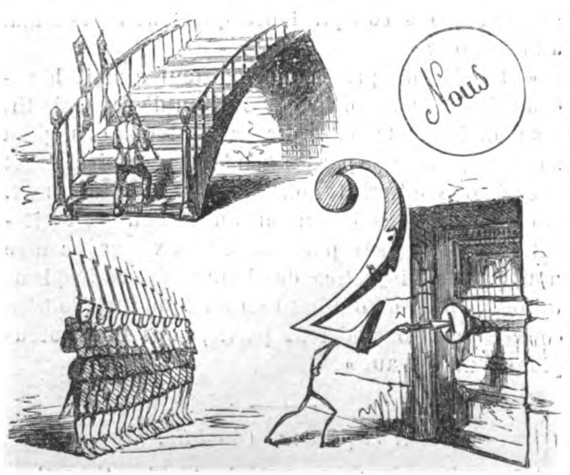
—

Solution du problème n° 359

1. P. 5 FR	1. R 5 R (A) (B)
2. D 3 D, échec	2. R pr. D ou 5 F
3. P pr. P ou D 3 R, échec et mat.	
(A)	
	1. P pr. P
2. F pr. P	2. P 3 F (1)
3. D 3 D, mat.	
(1)	
	2. Tout autre coup.
3. D 6 R, mat.	
(B)	
	1. P 4 R
2. D 4 F, échec	2. R 3 D
3. D 6 R, mat.	

P. JOURNOUD.

REBUS



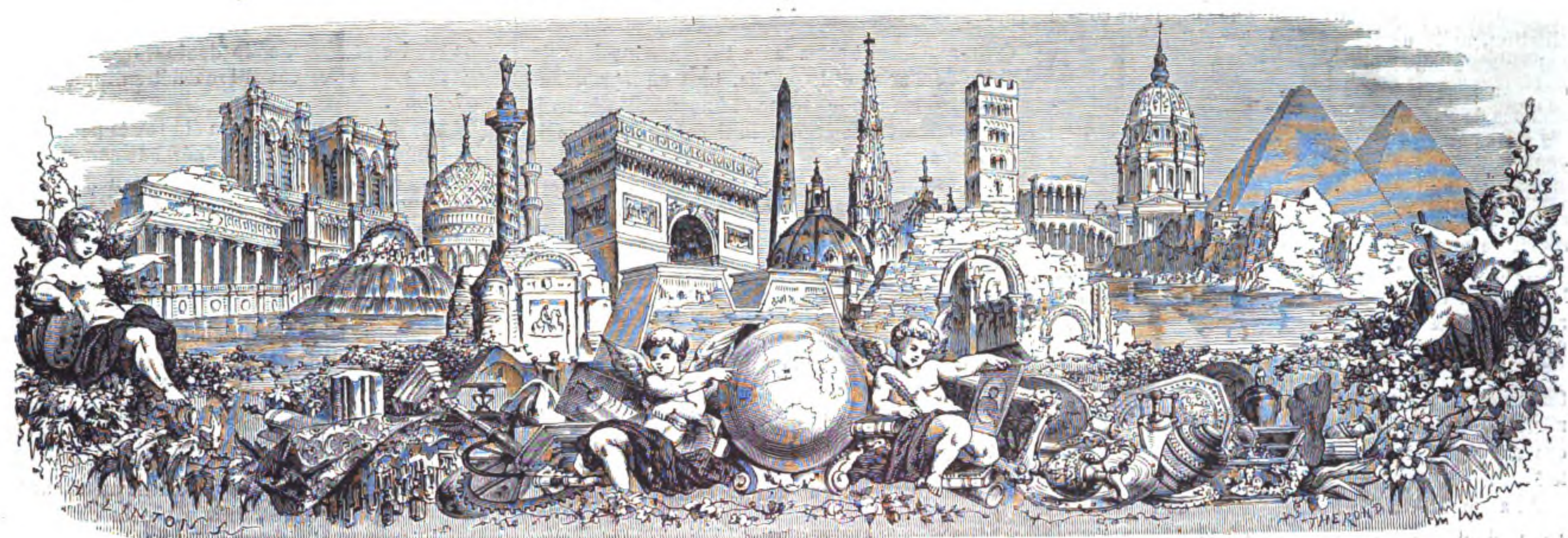
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La défense de Paris ne le cède en rien à celle de Strasbourg et Metz.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



15e Année. N° 721. 4 Février 1871.

L. GAMBETTA

Il ne nous appartient pas de porter un jugement sur les actes de notre ministre de l'intérieur et de la guerre auprès de la délégation de Tours, car ces actes nous les connaissons à peine, et les dernières nouvelles de province sont tellement contradictoires, en ce qui le concerne, que de toute façon il vaut mieux s'abstenir. Ce que nous savons, c'est que pendant plusieurs mois Paris, confiant dans le souffle patriotique dont il avait animé, disait-on, la province, rendant justice à son infatigable énergie, excusant ses mesures presque dictatoriales pour le salut de la patrie, Paris, suspendu aux dépêches que lui seul adressait, Paris, partageant pour ainsi dire avec lui cette sainte folie de la défense, dont il s'était fait l'expression au dehors, et s'appuyant sur de premiers succès, a été bien près de voir en lui un sauveur.

Soit que, vu la fougue patriotique qui animait notre jeune ministre, il ait dépassé les bornes de l'autorité dont il était investi; soit que, vu son grand désir de vaincre et de vaincre vite, il se soit cru autorisé, comme ministre de la guerre, à prendre imprudemment le commandement en chef de nos armées, les échos qui nous viennent de province semblent assumer sur sa tête de graves responsabilités. Encore une fois, attendons pour juger. Trahi par ses propres forces, ou trahi par le sort, qui nous est si funeste depuis six mois, M. Gambetta n'en reste pas moins une grande figure de l'histoire liée à la grande catastrophe dont le dénouement se prépare à Bordeaux.

Né en Provence, sous ce soleil de feu dont il a toute la fougue méridionale, Léon Gambetta se révéla à Paris dans le fameux procès Baudin où son éloquence vigoureuse commença à s'affirmer librement.

Ses discours et son attitude au Corps législatif, où il siégeait en qualité de député de Paris, l'avaient désigné d'avance au choix du gouvernement de la défense qui inaugurait la République du 4 septembre.

E. H.



M. LÉON GAMBETTA

ministre de l'intérieur et de la guerre près de la délégation de Tours et Bordeaux. (Photog. Liebert.)

COURRIER DE PARIS

Nous aimons l'ordre, nous aimons la paix et nous sommes avant tout animés de l'esprit de conciliation, mais ne disons donc point dans ce journal paisible tous les sentiments que nous inspire ce qu'on appelle la *Convention* qui met fin à la résistance de Paris.

La plus grande faute à notre sens, faute irrémissible, impardonnable et que l'histoire n'expliquera jamais, c'est celle de ne pas s'être rendu compte de ce qu'on possédait de vivres, on eût dû chaque jour savoir de combien se diminuaient nos chances de résistance et quand nous nous serions vus réduits à la famine dans un délai donné, quand les armes seraient tombées de nos mains nous aurions succombé comme des soldats:

Nous aurions mieux aimé défiler drapeau déployé, tambours battants devant ces vainqueurs sans générosité, on eût fait de nous ce qu'on fait des vaincus et nous pourrions lever la tête et porter haut le front.

On a amoindri cette belle résistance de la grande ville, on en a diminué l'effet moral et nous ne savons plus aujourd'hui si nous avons droit, je ne dis pas à l'admiration, mais au moins à la considération du monde.

Nous avons le cœur déchiré, jamais le mot de *Patrie* n'a eu pour nous une signification plus cruelle. Comme nous l'aimons cette pauvre France foulée par l'étranger, pressurée, vaincue, humiliée!

Les larmes qui baignent notre visage n'effaceront pas le stigmate que cette douteuse capitulation nous imprime, pas un Français ne pourra comprimer les battements de son cœur, et si Paris n'avait pas manifesté par ses tressaillements la tristesse qui s'emparait de la ville, c'était à désespérer du nom français.

⁂

Quand on est venu nous dire tout d'abord « l'ennemi n'entre pas dans Paris, il vous rend justice, il reconnaît que votre grande ville a fait son devoir jusqu'au bout et qu'elle succombe dignement quand son arme est brisée dans sa main » — nous l'avons cru, parce que de tels sentiments sont ceux qui nous animeraient nous-mêmes si les positions étaient interverties; mais quand paraît à l'*Officiel* la déclaration exacte, précise, nous voyons qu'il n'y a peut-être là qu'une restriction hypocrite.

« *Pendant la durée de l'armistice*, l'armée allemande n'entrera pas dans la ville de Paris. »

C'était un piége qu'on nous tendait et nous avons donné dans ce panneau comme déjà nous avions donné dans tant d'autres.

Le malheur est consommé, la France est livrée pieds et poings liés, il n'y a plus à revenir sur une aussi triste solution et un seul mot part de toutes les lèvres, une seule idée se fait jour : « nous allons recommencer la France. »

Oui nous la recommencerons, oui nous reprendrons le rang que nous avions dans le monde, mais avant, il nous faudra moraliser ce malheureux pays et faire des hommes. Nous avions caressé ce rêve d'être le pays de l'intelligence et de ne jamais être le pays de la force; nous voulions faire des penseurs, et non des soldats, nous avions cru que les idées de justice, d'humanité, de concorde, primeraient toutes les autres, nous nous sommes trompés.

Une nouvelle philosophie gouverne le monde, on intronise la force, on sacre la violence, on couronne le succès à tout prix; il faut encore des soldats, rien que des soldats, il faut fondre des canons, construire des redoutes, dessiner des plans de fortification. C'est horrible, le monde recule de cent ans, l'humanité marche à reculons, le progrès se voile la face, l'idée s'éteint, les arts jettent à terre le divin flambeau qui éclairait le monde, la boussole des sciences est affolée.

Allons, le sac au dos, le fusil au poing! Les armes ont le pas sur la toge, le monde se fait soldat, d'un pôle à l'autre pôle on se soupçonne, on se surveille, on s'espionne, M. Krüpp est plus grand que Copernic et que Gœthe, Chassepot est supérieur à Papin, Remington et Martini surpassent Raphaël et Le Tasse.

⁂

On n'a point dit assez la part des marins dans la défense de Paris, et le public, tout en éprouvant pour eux une grande estime et une admiration véritable, ne sait pas encore tout ce qu'ils ont fait pour notre honneur.

Paris est immense. Il suffit que le vent souffle et emporte vers le Nord ou vers le Midi les bruits du canon pour qu'il oublie qu'on l'assiége. Mais nous avons eu l'honneur, pendant ces quatre mois, d'être à *toute heure* du jour le témoin de cette lutte acharnée, de cet incessant combat, de cette vigilance qui n'a jamais désarmé.

D'autres diront ce qu'ils ont vu dans les forts de Saint-Denis et du Mont-Valérien, (nos fonctions nous appelaient surtout dans les forts de l'Est et du Sud), et quand a sonné la dernière heure, celle du bombardement à outrance, chacune des garnisons a été d'un héroïsme qui aurait touché un ennemi plus généreux.

Quand le premier obus lancé par les Krüpp des batteries du Raincy entrait dans le fort de Rosny et rasait la fenêtre de la caserne, nous occupions la chambre de l'*angle*; le second, *perçant* le mur mitoyen du nôtre, chassait notre voisin, et bientôt après, pendant plusieurs jours de suite, sous une pluie de projectiles qui semaient la mort, nous avions devant les yeux le spectacle de ce constant dévouement des marins qui forment la garnison des forts. Nous ne dirons jamais assez quelle solidité, quelle discipline, quel calme dans le danger, quelle abnégation de toute heure, quel dévouement, sans compensation autre que celle du devoir accompli, ils ont tous déployés pendant le siége.

L'amiral Saisset à Rosny, à Noisy, à Nogent; l'amiral Pothuau à Ivry, à Bicêtre, à Montrouge; La Roncière à Saint-Denis, ont fait l'admiration de tous, et dans chacun des forts que nous avons nommés, sans vouloir faire à l'un une part plus large qu'à l'autre, on a bien mérité de la patrie.

Qu'ils s'appellent Mallet, Krantz, Fournier ou Amet, les commandants ont été quatre mois sur la brèche, toujours l'œil au guet, toujours dévoués prêts à l'attaque ou à la défensive; jamais un seul de leurs hommes n'a désespéré de son pays ou failli dans l'exercice de son devoir. Qu'ils aient servi en fantassin comme avec le capitaine Salmon, qu'on les ait lancés à l'attaque d'un village barricadé comme au Bourget, ou que, canonniers intrépides, ils aient riposté à des batteries d'une puissance supérieure aux leurs, ils ont toujours été à la hauteur de leur mission et ont égalé en discipline cette rude armée qui les attaquait.

Issy et Vanves, criblés, ont réparé, la nuit, le dommage qu'on leur causait pendant le jour. Montrouge a été au-dessus de tout éloge; on ne comptait plus le nombre de batteries qui vomissaient le feu pour le réduire et cribler ses bastions, et ses canons ripostaient toujours; ils n'ont jamais désarmé.

Qui a vu, comme nous l'avons vu nous même, les dépêches qu'à chaque heure de la journée les combattants échangeaient avec leurs chefs, peut seul juger du degré d'héroïsme de cette résistance.

Quel exemple et quel enseignement! Il y a quelque chose de grand, de noble et de digne dans cette résistance-là, et le jour où il a dû rendre son fort, un homme comme le commandant Amet a dû avoir le cœur aussi déchiré que le jour où l'amiral Saisset apprenait que son fils était mort à l'ennemi.

Nous sommes peu de chose, mais nous voulons payer ici un tribut d'admiration et de gratitude à ces marins, nos frères dans la résistance, notre exemple et l'objet de notre envie, à ces soldats errants venus des quatre points cardinaux pour sauver la nef en péril de la ville de Paris, nef symbolique qui devait flotter sans jamais sombrer et que tout leur dévouement, tout leur courage et leur héroïsme n'a pu préserver du naufrage.

Désormais le souvenir des marins est lié intimement à la ville de Paris, et l'histoire dira que si les forces humaines avaient pu nous sauver du désastre, nous n'eussions point succombé.

⁂

La remise des forts, cette douloureuse opération, s'est faite dans les conditions déterminées par la convention.

Le fort du Mont-Valérien a été remis par le capitaine Gonze, de l'état-major général du commandant en chef. Le général Noël, qui a bravement défendu cette importante position pendant toute la durée du siége, était dans un état d'exaltation que nous comprenons et que nous partageons, — car sur ce point nous pouvons dire que nous ne désarmons point et dévorons silencieusement notre honte.

Le capitaine Gonze était chargé d'aller chercher la colonne prussienne sur la route de Rueil; il l'attendit d'abord au rond-point de Nanterre, puis se rendit au-devant d'elle. Quelques francs-tireurs, accompagnés d'un officier, n'acceptaient point de gaieté de cœur cette cruelle extrémité; ils avaient conservé leurs armes et se portaient au-devant de l'ennemi, malgré les conseils de leurs chefs et les observations du délégué.

Bientôt la colonne s'avança; elle se composait d'un très-fort détachement de l'armée prussienne (5e corps). Un officier de l'état-major général du comte de Moltke voulait se rendre compte par lui-même de la façon dont se passerait la remise; bientôt un général aide-de-camp du roi se présenta à son tour; il paraît que le Mont-Valérien était l'objet de la convoitise et de la curiosité des Prussiens, car un nombre relativement considérable d'officiers supérieurs du parti ennemi accompagnaient la colonne.

La remise a été aussi sommaire que possible; on comprend que notre état-major général n'avait nullement l'intention de s'appesantir sur cette pénible formalité.

Un instant après, Suresnes et Puteaux, jusqu'à la ligne de démarcation consentie par les deux partis étaient occupés par l'ennemi, c'est ainsi que la maison du célèbre faiseur de robes couturées pour dames, Worth et Behberg était déjà occupée par des officiers supérieurs qui avaient jeté leur dévolu sur ce cottage pourvu de nombreuses écuries et remises qui font de ce lieu de plaisance un quartier commode pour un état-major particulier.

⁂

Le fort de Vanves a été rendu par un jeune lieutenant d'état-major, M. Bouchez, c'est aux Bavarois de Châtillon que ce fort si héroïquement défendu a été livré. La colonne s'avançait sur la route stratégique, marquant le pas avec la régularité allemande. Une petite avant-garde tenait la tête, commandée par un officier; un simple mouvement de conversion a fait entrer cette petite force dans le poste de la poterne, et le reste de la garnison a pris silencieusement possession du fort ruiné, à moitié démoli par les batteries ennemies. Pas un soldat ennemi ne levait la tête; c'est avec une régularité automatique que ce mouvement s'est accompli.

Au dire de l'officier qui commandait le détachement, les batteries de Châtillon ont beaucoup souffert de notre feu, et aucun officier ennemi ne songe à dissimuler l'admiration que cause à toute l'armée assiégeante la défense des forts.

A Montrouge, où le sacrifice était peut-être plus douloureux, s'il est possible, à cause de la résistance de ce fort, c'est le lieutenant de vaisseau Benoist d'Azy, aide-de-camp de l'amiral Pothuau, qui a été chargé de surveiller l'opération. Quelques hommes encore armés se tenaient aux avant-postes de Vitry où le brave colonel Roger du Nord avait fait opérer le mouvement en ce qui concernait son service. C'est alors que l'amiral Pothuau a fait dire à l'ennemi que, quoique l'heure prescrite fut accomplie, il lui conseillait de suspendre pour un instant l'occupation, parce qu'il ne pouvait pas, dans les circonstances actuelles répondre de ses troupes encore armées.

On a vu dans la journée les marins se répandre

dans la ville, comme à la suite d'un voyage au long cours ils descendent à terre à Brest, à Toulon ou à Cherbourg. Tous étaient émus, nous devons le dire, mais ce n'est pas nous qui nous sentons le courage de les blâmer; jamais jour ne fut plus cruel pour eux, jamais ils n'éprouvèrent plus profondément l'envie de s'étourdir.

Et de fait il faut reconnaître que les marins ont vécu dans les forts comme ils auraient vécu à bord d'un bâtiment en station dans les mers de la Chine. Tel ou tel capitaine de vaisseau, afin de conserver cette admirable discipline qui caractérise l'armée de mer, a poussé la conscience jusqu'à ne jamais permettre à un seul de ses hommes de venir à Paris pendant le siége. Aussi les marins disaient-ils d'un camarade appelé par un ordre à venir à Paris : « Un tel est allé à terre ».

⁂

La mission de M. Jules Favre et du général de Valdan, à Versailles, fournirait une page bien curieuse de l'histoire anecdotique de la diplomatie.

On sent bien que le récit de ces transactions n'appartient qu'aux personnages qui en ont été chargés, cependant quelques bribes de ces récits sont parvenues jusqu'à nous, et méritent d'être fixées quelque part.

Les envoyés du Gouvernement de la défense nationale représentant, l'un le Gouvernement lui-même, l'autre l'armée de Paris, sont arrivés à Versailles le matin du vendredi, vers dix heures et demie, sans autre escorte que celle d'un officier d'état-major. Ils ont pris la route de Sèvres en traversant la Seine en bateau; la route est libre, deux barricades seulement sont élevées à l'entrée, mais jusqu'à Versailles aucun obstacle ne barre le passage.

C'est par erreur qu'on a avancé que la ville de Versailles était entourée d'une enceinte continue de fortifications, aucun obstacle sérieux n'a arrêté la marche de ces messieurs. A leur entrée dans Versailles, dès qu'ils ont vu M. Jules Favre, dont ils épiaient la voiture, et dès qu'ils ont aperçu l'uniforme français, les habitants de Versailles se sont pressés sur la route en envoyant des baisers aux négociateurs.

Versailles était morne, plus silencieux, plus glacial que jamais. Les envoyés ont été présentés le matin même et ont accepté le déjeuner qui leur était offert, et bientôt ils se sont mis en relation avec le comte de Bismark, puis l'heure est venue de travailler avec M. de Moltke.

C'est alors qu'a commencé le rôle du général de Valdan, qui, pied à pied, article par article, a dû défendre les intérêts de l'armée. M. de Moltke, à chaque objection poussée à fond répondait par une objection tout aussi énergique. et s'abritait parfois derrière la volonté du Roi.

Nous n'avons pas à entrer dans les détails d'une entrevue qui, on le sait, doit rester secrète et sera peut-être un jour dévoilée dans des mémoires particuliers par ceux qui en furent les acteurs. Il paraît cependant que le général de Valdan ne put s'empêcher de dire au chef d'état-major général des armées allemandes que l'histoire ne lui pardonnerait pas le bombardement de Paris.

M. de Moltke se retrancha pour répondre derrière des objections d'un ordre tout politique. — Il fallait bien en finir, le siége avait été trop long, qui veut la fin veut les moyens. — Il dut entendre de la bouche de son interlocuteur l'assurance que l'extrémité cruelle à laquelle on avait voulu réduire Paris par ce bombardement n'avait pas avancé d'un pas la solution de la question; que ce dernier et effroyable prestige qui entoure un bombardement avait été pour ainsi dire détruit par la réalité. On avait constaté l'inefficacité d'un tel moyen. Des femmes, des vieillards, des enfants, des citoyens désarmés avaient été les victimes innocentes d'un ennemi qui les frappait sans courir lui-même aucun danger; on les atteignait la nuit, pendant leur sommeil et au jour le courage des défenseurs en était ranimé. C'est la faim qui nous avait fait tomber les armes des mains, et non la force de l'armée assiégeante. En somme, Paris n'était pas pris, et comme la glace nous avait vaincus en Russie, la famine nous avait vaincus ici.

M. de Moltke fut ce qu'il a toujours été, dur et inflexible, d'une courtoisie stricte, sans liant. Ceux qui connaissent ce masque implacable, ce visage parcheminé, émacié, ce regard sec et ces mouvements automatiques voient d'ici l'attitude du grand stratégiste avec lequel le général de Valdan a dû débattre les questions qui intéressaient à un si haut degré l'honneur de l'armée.

M. de Bismarck lui, fut ce qu'il a toujours été, indifférent en apparence aux immenses intérêts qu'on allait débattre, jovial à froid, pétillant, bruyant, brillant, vif, étourdissant de verve, d'une politesse aimable et très-familière, parlant à ses interlocuteurs comme s'il les connaissait depuis dix ans; enveloppant dans un miel de la forêt noire les amères pilules qu'il leur présentait, et semblant trouver facile et douce la terrible digestion de conditions aussi cruelles. Ceux qui, comme nous, ont eu la fortune d'entendre le chancelier développer des thèses politiques entremêlées de plaisanteries du *Charivari* de Berlin, ne songeront point à s'étonner de cette manière d'être si particulière au Richelieu de l'Allemagne moderne.

Il avait convié les négociateurs à dîner avec lui, et les attendait à six heures; ce n'est que vers sept heures que la rude besogne fut terminée, scellée et signée, et M. Jules Favre et le général de Valdan vinrent s'asseoir à une grande table d'état-major, dont le menu rappelle celui des tables d'hôte allemandes.

Des conversations incidentes ont révélé que le roi avait été couronné empereur d'Allemagne d'une façon symbolique à Versailles; M. de Moltke avait lui-même reçu les honneurs du triomphe et accepté deux couronnes de lauriers qui ornaient la cheminée du cabinet où eut lieu la discussion des conditions. Quant à M. de Bismark, nous l'avons connu chef d'escadron des cuirassiers blancs; il est monté en grade et est aujourd'hui lieutenant général. J'assure avec modestie que c'est à peine s'il est digne de faire un caporal.

Le comte de Palikao n'avait pas tout à fait altéré la vérité, les cuirassiers blancs de M. de Bismark n'existent plus, ils ont subi le choc de la cavalerie dans de rudes charges devenues historiques; ils ont été décimés par notre artillerie et par le feu de la mousqueterie; il n'en reste aujourd'hui que des débris. — C'est la funèbre revanche des cuirassiers de Reichshoffen.

⁂

Se figure-t-on deux millions de citoyens isolés pendant quatre mois et demi de leurs parents et de leurs amis, n'ayant communiqué entre eux que par pigeons, fidèles messagers, ou des ballons, soumis à toutes les éventualités, à tous les dangers, dont le moindre est de ne pas arriver à destination. Puis, tout d'un coup, la porte s'ouvre et une signature en assure l'entrée. La population tout entière se précipite : celui-ci est candidat, celui-là est fils, époux et père, et veut serrer les siens dans ses bras, et on s'arrête, et on s'inquiète et on se dépite.

Celui qui n'attend personne et qui se tient à l'écart, triste et sombre navré d'avoir assisté à ce grand naufrage du plus grand pays de l'Europe, ne peut retenir ses larmes.

Hier, après les scènes cruelles de la guerre, nous avons touché du doigt l'invasion et ressenti aussi profondément que ceux qui l'ont ressenti le plus la honte et l'ignominie de notre situation. Un des premiers nous avons voulu user de cette faculté de passer, traversant les lignes, pour nous avancer sur la route de Versailles. La voie du pont de Neuilly est la plus fréquentée et le spectacle qu'elle présente en ce moment est des plus curieux. La Barricade ennemie limite d'occupation, commence de l'autre côté de la Seine, l'entrée extérieure du pont est fermée par deux chevaux de frises qui touchent les deux parapets et le milieu est clos par une énorme caisse retournée. En delà se tient une sentinelle prussienne et un officier, autour d'eux des groupes nombreux de soldats en casquettes et en bérets fument leurs grandes pipes de porcelaine. En deçà stationne une foule énorme, foule de curieux qui ne sont attirés que par le désir de voir l'armée qui nous envahit.

C'est avec la plus grande peine et une lutte sérieuse, qu'on peut franchir cette masse compacte, pas un de ceux qui la composent n'a un laisser-passer à présenter, et peu à peu on se rend compte d'une terrible vérité, c'est que le soldat allemand au contact de cette foule sans armes qui a beaucoup souffert depuis quatre mois, arrivera cependant à une promiscuité complète avec l'ennemi et *popotera* avec elle comme nous disait hier un officier prussien familier avec le langage parisien.

Un grand calme règne sur la route de Courbevoie, aux fenêtres on voit apparaître les têtes des soldats cantonnés dans les maisons qui bordent la route, quelques officiers prussiens isolés galopent vers le fort. Si on tourne immédiatement le pont, en s'engageant sur la route de Puteaux, le long du bord de l'eau, on voit toutes les maisons occupées et, de distance en distance, de nombreuses sentinelles observent l'autre rive. Ici une ordonnance étrille un cheval à l'entrée d'un parc, là une voiture de l'intendance représentée par une petite charrette sordide attelée de deux chevaux rugueux et conduits par un soldat à barbe rouge se tient à la porte, le Poméranien fume sa pipe placidement ou interpelle quelques soldats qui lavent du linge au fleuve.

La garnison est nombreuse elle est composée du 2[e] régiment de la garde royale. Le comte Nilewski a été chargé du service de la sortie du pont de Neuilly. Depuis Puteaux jusqu'à Sèvres toutes les barricades sont renversées et la circulation est la même qu'autrefois. Un promeneur en bourgeois égaré dans ces parages occupés par les troupes ennemies les étonnait encore à la date ou nous traçions ces lignes, mais demain les nombreux paysans des environs, les habitants des villages, chassés par la guerre vont peu à peu revenir et reprendre possession de leurs foyers déserts.

⁂

Nous ne savons pas la fatalité qui pèse sur ce pauvre pays de Saint-Cloud, mais il est inouï de croire, que depuis le 19 janvier la seule partie du pays qui avait échappé à l'incendie n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres.

Le 19, pendant qu'on attaquait Montretout, nous avons quitté un instant le rang pour aller jeter un coup d'œil sur des villas d'amis, où nous avons passé de si doux instants au milieu des loisirs de la paix, sur ces terrasses ombreuses qui dominent Paris à perte de vue, et nous avions constaté qu'à part les grands sinistres de ce beau château des Bearn et des maisons de la place de l'hospice, à défaut des mobiliers pillés, brisés, volés, les maisons au moins étaient encore debout.

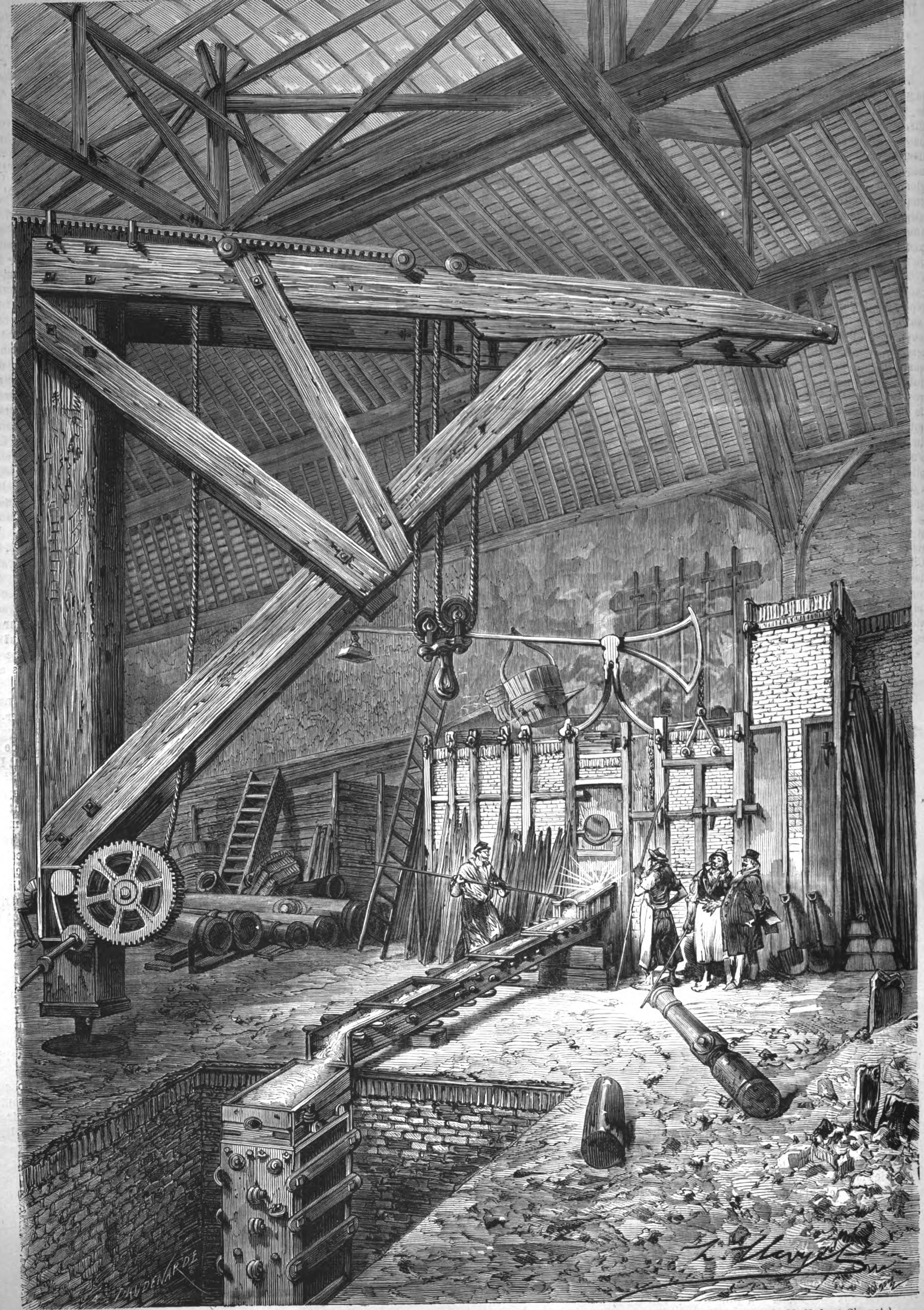
Aujourd'hui nous avons eu un horrible spectacle devant les yeux. Les villas les plus charmantes, des maisons de famille contemporaines de la création de Saint-Cloud sont devenues la proie des flammes, il ne reste qu'un monceau de cendres de ce qui fut un foyer. Les murs déchiquetés sont en ruine, ni les toitures, ni les plafonds n'ont résisté, c'est la ruine la plus complète.

Ceux-là n'ont pas d'âme qui ne sentent point la poésie qui se dégage de ces foyers où l'enfant a fait son premier pas, où l'aïeul en cheveux blancs a rendu le dernier soupir. Un tison jeté par un méchant dans ces demeures abandonnées réduit en cendre tout l'espoir de nos vieux jours, le fruit de nos veilles et l'objet de nos soins de chaque jour.

C'est comme un morceau du cœur qu'on nous arrache; nos souvenirs gisent à terre; on a souillé nos pénates, et l'étranger, au lieu de s'asseoir en vainqueur généreux à ces foyers vides de leurs hôtes, vent en détruire jusqu'au souvenir.

Que Dieu leur pardonne le mal qu'ils nous ont fait à nous, hommes de bonne volonté, qui, lorsque chacun appelait aux armes parmi les *conservateurs* du moment, demandions la paix à mains jointes, au nom de la concorde immortelle et de la communion des cœurs.

CHARLES YRIARTE.



L'INDUSTRIE PENDANT LE SIÉGE. — La fonte du canon le *Petit Moniteur* dans les ateliers de MM. Broquin et Lainé. — (Dessin d'après nature de M. Hubert Clerget.)

HENRI REGNAULT

ET SON ŒUVRE

En ces jours même, où la patrie déchirée n'a plus le temps de pleurer ses fils, où les pertes isolées passent inaperçues au milieu de la catastrophe générale, la fin tragique et glorieuse de Henri Regnault, tué dans la dernière bataille de Paris, a ému et attendri tous les cœurs. Chacun a senti qu'une flamme venait de s'éteindre, que quelque chose de précieux et d'irréparable venait d'être à jamais brisé. Une si belle jeunesse, un talent si précoce et si éclatant, la renommée d'un maître conquise avant l'âge, un avenir rayonnant et plein de promesses, le bonheur qui l'attendait, au seuil du mariage, sous la figure d'une jeune fille accomplie..... une balle stupide a détruit, en un instant, tout cela. Elle a frappé ce front plein de lumière et de rêves, marqué du signe des élus de l'art. Une fatalité si cruelle donne l'idée d'un crime commis par la mort. Lorsqu'il immole de pareilles victimes, le meurtre inconscient de la guerre fait l'effet d'un assassinat.



Henri Regnault, peintre, engagé volontaire, tué à Buzenval, le 19 janvier. (Phot. de M. Berthaut.)

Fils d'un savant célèbre, membre de l'Institut et directeur de la manufacture de Sèvres, Henri Regnault, en sortant du collége, entrait dans l'atelier. La peinture était en lui à l'état d'instinct et de don natif : jamais vocation ne fut plus ardente et plus spontanée. Admis au concours de l'Ecole des Beaux-Arts, il remporta le prix de Rome en 1866. Deux ans plus tard, il débutait, au Salon de 1868, par un portrait de femme que je vois encore. — La dame, vêtue d'une robe rouge, se détache, debout, sur un rideau écarlate et caresse du revers de la main le cou tendu d'un grand lévrier. Cette fanfare de couleur donne à la figure quelque chose de hardi et de triomphal. Les bras nus sont d'un jet superbe et d'un ton vivant. Le peintre de tempérament et de race se révélait déjà dans ce beau portrait, dont la grâce toute moderne est rehaussée d'une nuance de grandeur.

Quelques mois après, le jeune Regnault envoyait à l'exposition annuelle de l'Ecole des Beaux-Arts un autre tableau d'un caractère plus accusé et plus saisissant. Les amateurs furent vivement frappés



Fabrication des mitrailleuses Pothier et transformation des canons de 7 dans les ateliers de H. Flaud. — (Dessin d'après nature de M. Rychebush.)

par cette fière peinture, qui dépassait singulièrement le niveau des envois de Rome. On retint le nom du jeune peintre, et l'attention fut désormais assurée à tous ses ouvrages. Le sujet choisi par l'artiste était *Automédon*, le conducteur des coursiers d'Achille. Un élève ordinaire aurait traduit en poncif académique ce thème homérique; Henri Regnault en fit une forte et violente étude, mélangée de réalité et de style. — Son *Automédon* est représenté par un homme nu, debout entre deux chevaux qui se cabrent sous ses poings passés dans leurs brides. Ce sont bien là, en effet, les coursiers d'Achille, tels que l'imagination les conçoit, plus grands que nature, glorieux et furieux, soufflant l'écume et la flamme. L'exagération de leurs crinières soulevées les grandit encore. Ils secouent, comme de monstrueux panaches, les rudes chevelures qui s'épanchent à flot jusque sur leurs yeux. Homère, décrivant l'attelage du fils de Pélée, indiquait, du reste, à l'artiste ce signalement caractéristique. — « Leurs crinières, dit-il, flottant autour du timon, tombaient jusqu'à terre. » Le cheval des frises du Parthénon, au poil court, à l'encolure droite, à l'amble correct, aurait été ici déplacé. On ne se représente les chevaux d'Achille qu'emportés dans le tourbillon des mêlées, et participant à la rage guerrière de leur maître. L'*Automédon* est fièrement campé; son torse ressort en puissant relief sur le cheval bai brun qui se regimbe à sa gauche. Il adresse sans doute « des paroles ailées, » comme dit le poëte, à l'animal qui peut le comprendre. Car Xanthos, dans l'*Iliade*, est doué de la parole, et parle en pur grec au héros lorsqu'il va venger la mort de Patrocle. — « Certes, nous te sauverons encore aujourd'hui, très-brave Achille; cependant, ton dernier jour approche. Ne nous en accuse point; mais le grand Zeus et la Parque puissante... Quand notre course serait telle que le souffle de Zéphiros, le plus rapide des vents, tu n'en tomberais pas moins sous les coups d'un Dieu ou d'un homme. » — Hélas! lui aussi, le jeune et fougueux artiste, ses jours étaient comptés lorsqu'il peignait cette toile héroïque; et il devait tomber dans une mêlée sanglante, sous les murs d'une ville assiégée. — Le groupe se détache sur un ciel chargé de nuées noires, au bord d'une mer agitée. Il y a comme une sauvage harmonie entre cette tempête équestre et l'orage. Les chevaux semblent hennir à l'unisson des flots mugissants.

Ce beau début rappelait les premiers essais d'Eugène Delacroix. A un degré inégal, c'était la même imagination de dessin, la même couleur remuante et vivante, le même mélange d'ardeur et d'aplomb dans le maniement du pinceau. On y remarquait sans doute quelques incorrections de détail; mais ces fautes même n'étaient que les écarts de la force en verve. Un maître futur perçait, avec éclat, sous cette étude d'écolier.

Une des meilleures innovations de la réforme, qui reconstitua il y a quelques temps l'Ecole des Beaux-Arts, est celle qui réduit de cinq à deux années le séjour obligatoire, à Rome, des élèves qui ont remporté le grand prix, et qui leur permet de consacrer les deux autres années, selon leur goût et leur convenance, à des voyages instructifs. Cette mesure, nous l'espérons, ne sera point rapportée, car elle est une véritable émancipation. Réduire le temps inutile passé dans l'école, c'est hâter la majorité du talent. Il semble que rien ne soit plus facile à un jeune homme bien doué que de produire de belles œuvres, dans un palais rempli de marbres et d'ombrages, et posé sur le sommet du Monte-Pincio, comme l'observatoire de la vie éternelle. Il vit sous un beau ciel, au milieu d'une race admirable, libre des soucis du pain quotidien. Rome offre à son étude les plus hautes ruines de l'histoire, les plus grandes peintures de la Renaissance, l'élite des statues antiques. Cependant il est assez rare qu'une œuvre éclatante nous arrive de l'Ecole de Rome. Trop souvent les talents en fleur s'y dessèchent, comme sous l'atteinte d'une *malaria* spirituelle. A quoi tient cette funeste influence? Au génie même du lieu, à l'imposante oppression des maîtres, à la servilité qu'ils inspirent lorsqu'on les contemple trop longtemps et de trop près; dans leur gloire; à ce style général et universel des chefs-d'œuvre de l'Ecole romaine, qu'on ne saurait guère imiter sans l'affaiblir, et qui, du sublime, tombe si vite sous la main des copistes, dans la redite et dans le poncif. Rome est un clocher plus élevé que les autres, mais c'est un clocher. Cinq années passées à son ombre risquent de rouiller le talent le plus énergique. Les artistes cloîtrés dans leur villa, vivant entre eux, enorgueillis de leur laurier scholastique, dédaigneux des idées nouvelles, ressassant les formules de l'Ecole, entre des copies et des plâtres, sont comme retranchés du monde des vivants de l'art. Ils perdent de vue leur temps et leur pays; ils deviennent bientôt des cénobites du Monte-Pincio. Lorsqu'après ce long exil, ils reviennent en France, si leur talent n'est pas très-souple et très-fort, ils ne peuvent plus reprendre le courant qui a marché pendant leur absence. Les palmes de leur lauréat ne produisent que des fleurs fanées. Ils se trouvent dépaysés au milieu d'un mouvement qu'ils repoussent et qu'ils méconnaissent. Vous diriez des moines défroqués rentrant dans le monde. En abrégeant le séjour à Rome des pensionnaires qui n'y trouvaient pas le milieu propre au développement de leur vocation, on leur rendit donc un très-grand service. S'il est bon de doubler sa rhétorique, il est mauvais de la quintupler.

Henri Regnault profita vite des vacances ouvertes par ce nouveau règlement. Ce n'était point un contemplatif : il avait l'humeur voyageuse et le goût de l'étrangeté. Rome pesait comme un cloître à son talent indompté. Ses tendances toutes pittoresques le portaient à préférer le caractère au grand style, et l'imitation énergique de la réalité à la recherche de l'idéal. Il alla droit en Espagne où il tomba en pleine révolution madrilène. Ce fut de là qu'il envoya au Salon de 1869 la toile qui restera son chef-d'œuvre, le *Portrait équestre du maréchal Prim*, ce capitan de théâtre, paladin de *pronunciamientos* et d'échauffourées; un des auteurs de la guerre maudite qui nous a perdus. La France gardera, comme une rancune implacable, la mémoire de cet aventurier malfaisant. — Henri Regnault l'a peint au vif, dans l'infatuation de sa fortune insolente. Prim, passe dans son tableau, devant le défilé de l'insurrection victorieuse, tête nue, les cheveux au vent, serrant les brides de son cheval noir, qui s'arrête droit en rongeant son frein, les jambes de devant brusquement roidies. Sa physionomie fébrile et nerveuse est bien celle d'un héros précaire, doutant de sa victoire, inquiet du lendemain qui suivra ce jour de bruyant triomphe, ne sachant s'il conduit l'émeute qui le pousse ou s'il est entraîné par elle. Il s'enlève, de toute sa hauteur, sur un fond de foule qui est l'Espagne même : silhouettes de toreros, faces de trabucaires, têtes fanatiques ou féroces nouées de mouchoirs aux vives bigarrures, gamins braillards, officiers hautains. Ce pêle-mêle étourdissant d'armée et de peuple, d'uniformes et de guenilles, est brossé, sur un ciel d'orage, avec une vigueur d'accent, une chaleur de ton, une enluminure harmonieuse qui rappellent les plus grouillantes populaces que Goya ait peintes. Le cheval, grandement construit, semble gagné par cette fièvre humaine; ses naseaux l'aspirent, sa crinière se dresse, il mâche un mors imprégné d'écume. — Ce qui frappe dans ce fier tableau, ce n'est pas tant la fougue entraînante de l'exécution que l'émotion qu'il respire. On sent que l'artiste a été saisi par le spectacle héroï-comique qu'il a vu passer sous ses yeux, et qu'il l'a jeté sur la toile, dans le premier feu de son impression.

Avec ce grand tableau, M. Henri Regnault exposait à ce même salon, dans un petit cadre, le *Portrait de la marquise de B...*, une jeune femme en robe rose et en mantille noire, brodée, en quelque sorte, comme une fleur humaine, sur l'étoffe d'une tapisserie de boudoir. Rien de plus gai et de plus galant que cette toilette qui est un bouquet dans ce boudoir qui est un écrin. Il y a du parfum dans l'harmonie de leurs tons veloutés et tendres, si heureusement assortis.

De l'Espagne à l'Afrique il n'y a qu'un détroit; Henri Regnault le franchit bien vite. L'Orient l'attirait par ses mœurs tranchées, par ses types étranges, par les spectacles excentriques de la vie barbare. Il y aurait, s'il avait vécu, naturalisé son talent. Débarqué à Tanger, il y planta d'abord son atelier comme une tente; puis l'enchantement le prit, il acheta un terrain et s'y fit construire une habitation. L'Afrique produisit sur lui le même effet que sur Eugène Delacroix. Son talent fut frappé d'une sorte d'insolation pittoresque. C'est avec un éblouissement qui tient de l'ivresse, qu'il la fit revivre et miroiter sur ses toiles. L'idée et l'expression sont absentes de ses tableaux orientaux; il ne faut leur demander que des fêtes de couleur, des prismes de palette, une féerie des yeux. Plus tard, sans doute, le jeune artiste eût interprété par la réflexion et le sentiment le monde étrange dont il se contentait de refléter, à première vue, les brillants spectacles. — Dans la *Judith* qu'il exposa à l'Ecole des Beaux-Arts, en 1867, Henri Regnault s'est évidemment amusé du sujet terrible qu'il avait à rendre. Il n'y a vu qu'un prétexte à faire scintiller des bijoux, reluire des étoffes, et contraster des carnations de couleurs diverses. De la tente tragique d'Holopherne, il a fait quelque chose de gai, de bizarre et de bigarré comme l'intérieur d'un bazar turc. — De même, la *Salomé* qui remporta un si grand succès au dernier Salon, n'a de biblique que le nom. Cette belle fille au rire lascif, aux yeux fous, qui, assise sur un coffret de nacre, tient, entre ses genoux, dans un bassin de cuivre, le manche d'un yatagan ciselé, n'est qu'une almée mauresque rapportée de quelque harem africain. Elle se détache en clair, sur un immense rideau jaune, comme sur une toile d'apothéose. Tout est caprice, vision, prestige, fantaisie, dans cette figure sensuelle et sauvage. Ses chairs diaphanes ne sont pas celles de son type barbaresque, ni des cheveux noirs entassés sur son front étroit. On dirait une gitana déguisée sous une peau d'Anglaise. Mais, si l'intelligence discute cette peinture d'effet à outrance, les yeux sont ravis et comme fascinés. Quelle fleur de ton : que de fins passages dans ces carnations transparentes! La ceinture violette qui serre la danseuse, le cimeterre dont sa main étreint la poignée, le bracelet qui enroule à son bras ses nœuds de serpent, sont des bijoux de couleur. On entend craquer et bruire la jupe de gaze rayée d'or qui voile ses jambes nues. Et quelle adresse merveilleuse dans l'accord de ces tons clairs, à peine rompus par d'imperceptibles demi-teintes, que domine, d'un hardi contraste, le noir opaque de la chevelure! — On se souvient du succès : ce fut un vrai *charme*. Cette Salomé fantastique ensorcela tout Paris.

Le dernier tableau exposé par Henri Regnault, à l'Ecole des Beaux-Arts, au mois d'août dernier, — une *Exécution sous les rois de Grenade*, — est d'une inspiration moins heureuse. Il représente un bourreau more qui vient de trancher, dans un vestibule d'Alhambra, la tête d'un condamné roulant à ses pieds, et qui essuie tranquillement son cimeterre au pan de sa robe. Ici, comme dans la *Judith*, les variations étourdissantes du pinceau couvrent le thème du sujet, la mise en scène absorbe le drame, l'idée disparaît étouffée sous le luxe bruyant de l'exécution.

Chose étrange, malgré la splendeur dont il les recouvre, les tableaux de Henri Regnault représentent, presque tous, des sujets de meurtre. Cette prédilection singulière était-elle un pressentiment? Quoi qu'il en soit, son imagination d'artiste apparaît tout ensanglantée. Bien plus, dans son dernier tableau, il s'était complu, par je ne sais par quel bizarre caprice, à étaler au bas de la toile une large tache de sang peinte en trompe-l'œil, de manière à produire une effrayante illusion. Hélas! ce flot de sang rejaillit maintenant sur son œuvre entière et la marque comme d'une tragique signature.

Il est mort à vingt-sept ans, aux rayons de cette gloire naissante que Vauvenargues dit « plus douce que les premiers feux de l'aurore, » mort en soldat intrépide pour son pays, auquel, exempt par la loi, il a volontairement dévoué sa jeunesse. La France, reconnaissante, illustrera sa mémoire. A la renommée du jeune maître, elle ajoutera une consécration héroïque. Le martyre achèvera ce que son talent avait commencé.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(*La Liberté*.)

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Le Gouvernement du 4 septembre a décidé de mettre fin à la résistance de Paris.

Après avoir inséré au *Journal officiel* les extraits du *Journal de Versailles*, qui, par la plume des rédacteurs à la solde de M. de Bismark, nous annonçaient les échecs de nos armées de province, le gouvernement a publié la *Convention* qui, dans ses quinze articles, règle l'armistice suspendant toutes les hostilités entre les armées belligérantes et la capitulation de Paris.

L'armistice sera de vingt et un jours à partir du 28 janvier. Il doit se terminer le 19 février à midi. Il règle les positions respectives des armées française et prussienne et a pour but de permettre la convocation d'une Assemblée nationale qui se prononcera sur la question de savoir : « si la guerre doit être continuée, ou à quelle condition la paix doit être faite. »

L'Assemblée se réunira à Bordeaux.

La capitulation de Paris livre à l'armée allemande tous les forts du périmètre de la défense extérieure de Paris, ainsi que leur matériel de guerre.

Les remparts seront désarmés.

L'armée de ligne, la mobile et les marins sont prisonniers de guerre, sauf une division de douze mille hommes conservés pour le service intérieur de la capitale.

La garde nationale, chargée du maintien de l'ordre dans la cité, conserve ses armes, ainsi que la gendarmerie, la garde républicaine, les douaniers et les pompiers.

Tous les corps de francs-tireurs seront dissous.

Paris payera à la Prusse une contribution municipale de guerre fixée à la somme de *deux cents millions de francs.*

Sous ces conditions, le ravitaillement de Paris s'opérera librement, et un service postal de lettres non cachetées sera organisé entre la capitale et les départements.

C'est à Versailles, le 28 janvier 1871, que M. Jules Favre, vice-président du gouvernement et ministre des affaires étrangères, a apposé, au bas de cette convention, sa signature à côté de la griffe de M. de Bismark.

L'histoire jugera la Convention de Paris comme elle jugera la capitulation de Metz, de Sedan et celle de Strasbourg.

Pour nous, qui avions pensé un moment que de la résistance opiniâtre de Paris pouvait sortir le salut de la France, le journal du siége est clos, le Bulletin de la guerre suspendu.

La douleur qui nous brise le cœur ne nous enlève pas le courage de regarder notre malheur en face et, malgré la fatalité mystérieuse qui l'accable, nous ne désespérons pas de la France, notre patrie.

Le canon du PETIT MONITEUR. — *Les ateliers Flaud.* — Depuis l'investissement de Paris, rien n'avait coûté aux Parisiens pour seconder le gouvernement de la défense nationale. Les privations de toutes les heures, l'abnégation sous les rigueurs d'un hiver exceptionnel, les sacrifices d'argent, de temps et de sang, nous avions tout supporté avec un stoïcisme tout patriotique. Chacun faisait de son mieux; qui aux tranchées, qui aux remparts; celui-ci sur le champ de bataille, celui-là où il s'agissait de forger des armes contre l'ennemi.

Dès le principe on manquait d'artillerie. On nous disait que notre infériorité dans la qualité et le nombre de nos canons avait été la principale cause de nos défaites. Paris qui ne fond d'ordinaire que des pièces de mécanique industrielle ou des bronzes d'art, improvisa son outillage de guerre. Chaque usine métallurgique eut son haut fourneau d'où le bronze coula en fusion dans les moules des nouvelles pièces de 7. Chaque compagnie de chemin de fer, chaque corps d'état voulut offrir son canon à la défense de Paris. Le journal le *Petit Moniteur* eut l'heureuse et patriotique pensée de donner, lui aussi, son canon à la République. Il ouvrit une souscription dans ses bureaux et dans quelque temps il put réunir parmi ses milliers de lecteurs assez d'adhérents pour commander la pièce d'artillerie qui devait porter son nom.

Ce fut M. Pihet, ingénieur mécanicien, réorganisateur des fabriques d'armes de Bourges et de Châtellerault qui fut chargé de donner les derniers soins, dans ses ateliers de la rue Neuve-Popincourt, au canon le *Petit Moniteur*, fondu dans l'usine de MM. Broquin et Lainé.

Les ateliers de la maison Flaud, dont nous donnons aussi un dessin, ont su transformer leur outillage et l'organiser au profit de la défense de Paris.

Le canon, débarrassé des aspérités et du sable qui adhèrent à sa surface après sa fusion, de l'excès de métal, appelé *manchette*, qu'on est obligé d'ajouter pour assurer l'homogénéité de la pièce, excès qui s'élève presque au poids de la pièce elle-même, le canon est livré au mécanicien.

La pièce est d'abord *écroûtée* par un tournage grossier, et si les défauts extérieurs ne se révèlent pas trop compromettants après cette première opération, on passe au forage.

Placé dans un encadrement de pièce de fonte et soumis par la vapeur à un mouvement de rotation longitudinale, le canon tourne comme un arbre de machine sur des coussinets; un foret d'environ 80 millimètres de diamètre, également doué par la vapeur d'un mouvement rotatoire, s'y enfonce peu à peu de manière à le traverser de la bouche à la culasse.

Perforée d'un bout à l'autre, la pièce est soumise à l'action de la presse hydraulique, et si, ce qui arrive quelquefois, le métal se trouve d'une densité insuffisante, on voit alors l'eau suinter à traver les pores sous l'action de la presse.

Dans ce cas, la pièce est mise au rebut.

Si le canon résiste à l'épreuve de la presse hydraulique, on le remet sur le tour; un deuxième foret, puis un troisième, travaillent à l'aléser à l'intérieur pour amener sa capacité à la mesure réglementaire.

La culasse est l'objet d'un travail tout spécial. La chambre conique destinée à recevoir le boulet et sa gargousse, est préparée, ainsi que le filetage de l'obturateur, c'est-à-dire le pas de vis qui doit recevoir cet obturateur d'acier avec ses divers ajustements.

Ces opérations terminées, on procède au rayage, qui consiste à faire passer un outil qui suit toute la longueur de l'âme du canon, en décrivant une direction hélicoïdale déterminée. Dans le canon de 7, il y a quatorze rayures. Leur largeur n'est pas uniforme; elles sont plus larges près de la culasse qu'à la bouche, ce qui permet au boulet, garni de plomb, de prendre plus aisément leur empreinte.

Vient ensuite le tournage du canon, où le seul soin à prendre est de faire ce tournage bien concentrique à l'âme de la pièce.

Le tournage fait, le canon est posé sur une autre machine, qui, armée de deux outils opposés l'un à l'autre et tournant également autour d'un axe commun, façonne les deux tourillons.

Telles sont les grosses opérations mécaniques auxquelles est soumis tout bon canon, comme l'est celui du *Petit-Moniteur.*

Le polissage des surfaces, l'ajustement de la porte de culasse, l'emplacement de la hausse et du cran de mire complètent la série de travaux auxquels est soumise une pièce d'artillerie.

Après cela il ne reste plus qu'à lui faire subir l'épreuve de la poudre et, si le canon en sort sans avaries, à le placer sur son affût et à l'amener sur le lieu du combat.

Le canon du *Petit Moniteur* a passé par ces opérations multiples et délicates; il a subi toutes ces épreuves, et il en est sorti tout brillant et tout vaillant.

C'est dans cet état qu'il a été offert et amené au Gouvernement de la défense nationale, non sans fierté patriotique; car si l'ennemi avait été vaincu, le *Petit Moniteur* aurait contribué pour sa part à la victoire.

Malgré la capitulation de Paris, il reste là sur son affût, il nous reste encore. Un jour viendra peut-être où l'histoire écrira la page glorieuse de ses hauts faits.

Les fondeurs et les mécaniciens de Paris, pour arriver à réussir vite et bien la fabrication improvisée de nos canons de 7, ont fait preuve, pendant le siége, d'une activité, d'une intelligence et d'un dévouement dont la patrie doit leur tenir compte. En deux mois, ils nous ont créé une artillerie qui devait rivaliser en nombre et de portée avec les batteries prussiennes. Ce n'est pas leur faute à eux si les Prussiens n'ont pu être chassés loin des murs de Paris.

— *Les habitants du 5e arrondissement réfugiés dans les caveaux du Panthéon.* — L'armistice est venu suspendre le bombardement de Paris et ses scènes désolantes. Il était temps. Les projectiles prussiens pleuvaient sur nos quartiers de la rive gauche. Si le bombardement laissait quelques heures de répit de temps à autre à ces malheureux arrondissements, c'était pour, quelques heures après, recommencer de plus belle.

Nos forts et nos bastions du sud et de l'ouest répondaient de leur mieux, et quelquefois avec bonheur, surtout lorsque comme dans la journée du 24, ils faisaient sauter la poudrière de Châtillon.

Mais c'étaient toujours les forts de Vanves, d'Issy, de Montrouge, les batteries Mortemart, du Point-du-Jour et d'Auteuil qui étaient le point de mire constant des artilleurs allemands.

Les quartiers de Montrouge, du Jardin des Plantes, du Panthéon sont ceux qui ont souffert le plus.

Pour éviter les obus qui défonçaient les toits et les planchers, les habitants avaient élu domicile dans les caves des maisons. Ils vivaient là en troglodytes, n'osant mettre le pied dans la rue de peur de se voir emporter la jambe par un projectile.

A ceux qui n'avaient pas la ressource d'une cave particulière, l'administration municipale du 5e arrondissement avait ouvert les caveaux du Panthéon, ces souterrains où furent déposés un moment les cendres de Mirabeau, de Voltaire, de Rousseau.

Ils sont là ces pauvres émigrés que le bombardement a chassés de leur mansarde, vivant au milieu de ces tombes que la reconnaissance de la patrie a consacrées aux grands hommes. Dans ces galeries souterraines, dont la naturelle et tiède température est précieuse par le temps qui court, ils sont installés grandement. Sur les larges dalles sont rangés les matelas sur lesquels ils couchent, et on peut circuler à l'aise dans cet immense dortoir où le chiffonnier et le gavroche dorment côte à côte avec les généraux du premier empire.

Oh! Lannes, et vous grands capitaines qui voliez à Berlin d'une enjambée triomphale, que doivent penser vos grandes ombres en entendant le canon prussien troubler votre dernier sommeil! De quelle indignation ne devez-vous pas frémir en voyant ces fils des vaincus d'Iéna brutaliser à coups d'obus ce grand Paris où vous étiez si fiers de rentrer après vos victoires.

Alimentation. — L'hippophagie. — Les chiens et les chats. — Sous les conditions imposées par la convention de Versailles, le ravitaillement de Paris va pouvoir se réorganiser. Les lignes du Nord, de l'Ouest et d'Orléans, coupées, ravagées par les armées en campagne, vont être rétablies, et les denrées reparaîtront dans quelques jours sur le carreau des halles.

Les habitudes de l'existence étaient complétement bouleversées depuis l'investissement, les règles hygiéniques révolutionnées de fond en comble.

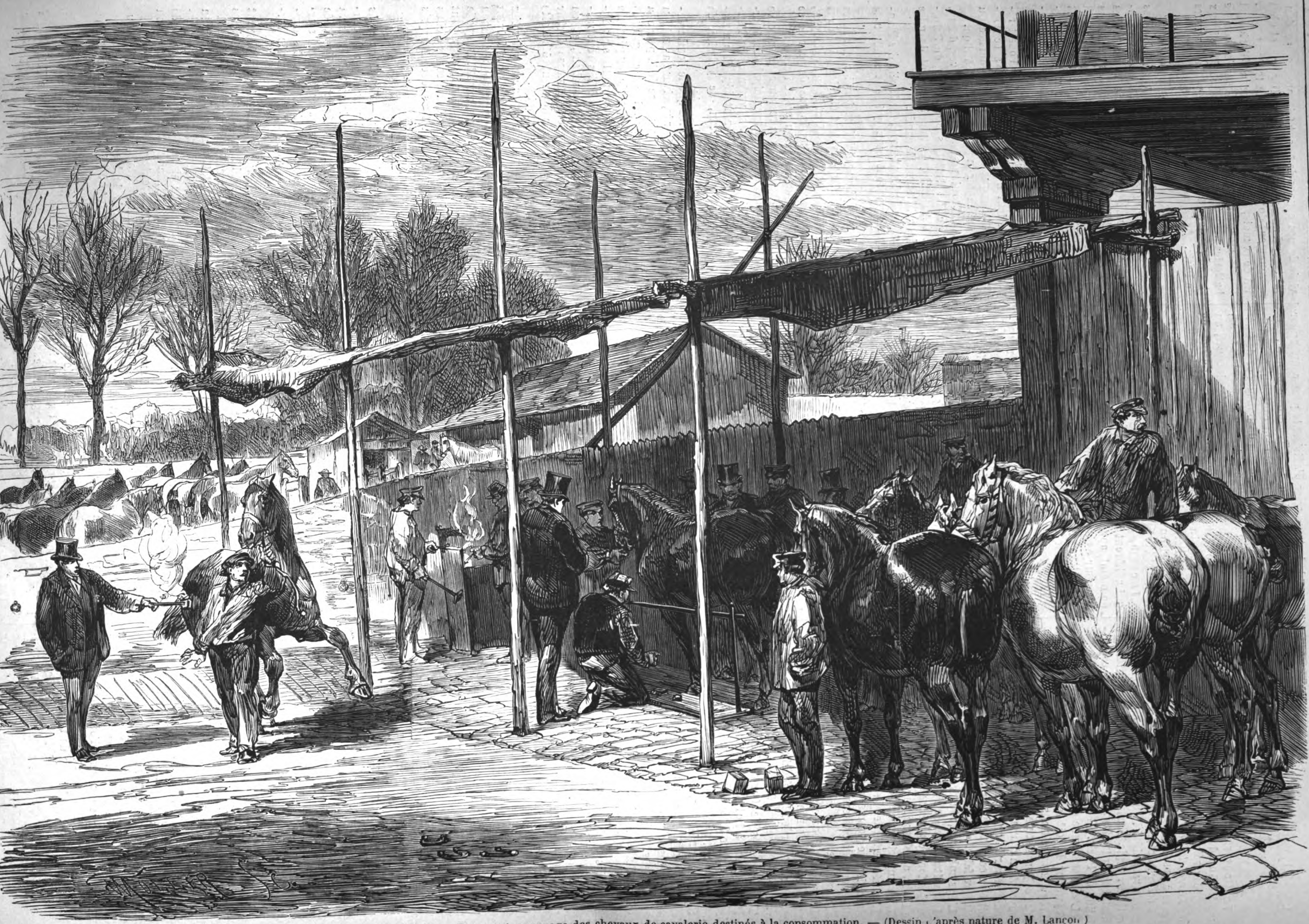
Qui nous aurait dit, il y a six mois, que Paris en masse se plierait si complaisamment à l'hippophagie, lui qui riait de si bon cœur des théories de M. Geoffroy Saint-Hilaire et de ses agapes où on mettait le cheval à toutes sauces?

On s'y est fait pourtant, et la grande cité, qui trouvait autrefois le bœuf du Cotentin trop coriace, en est arrivée à faire son régal d'un filet de cheval de fiacre.

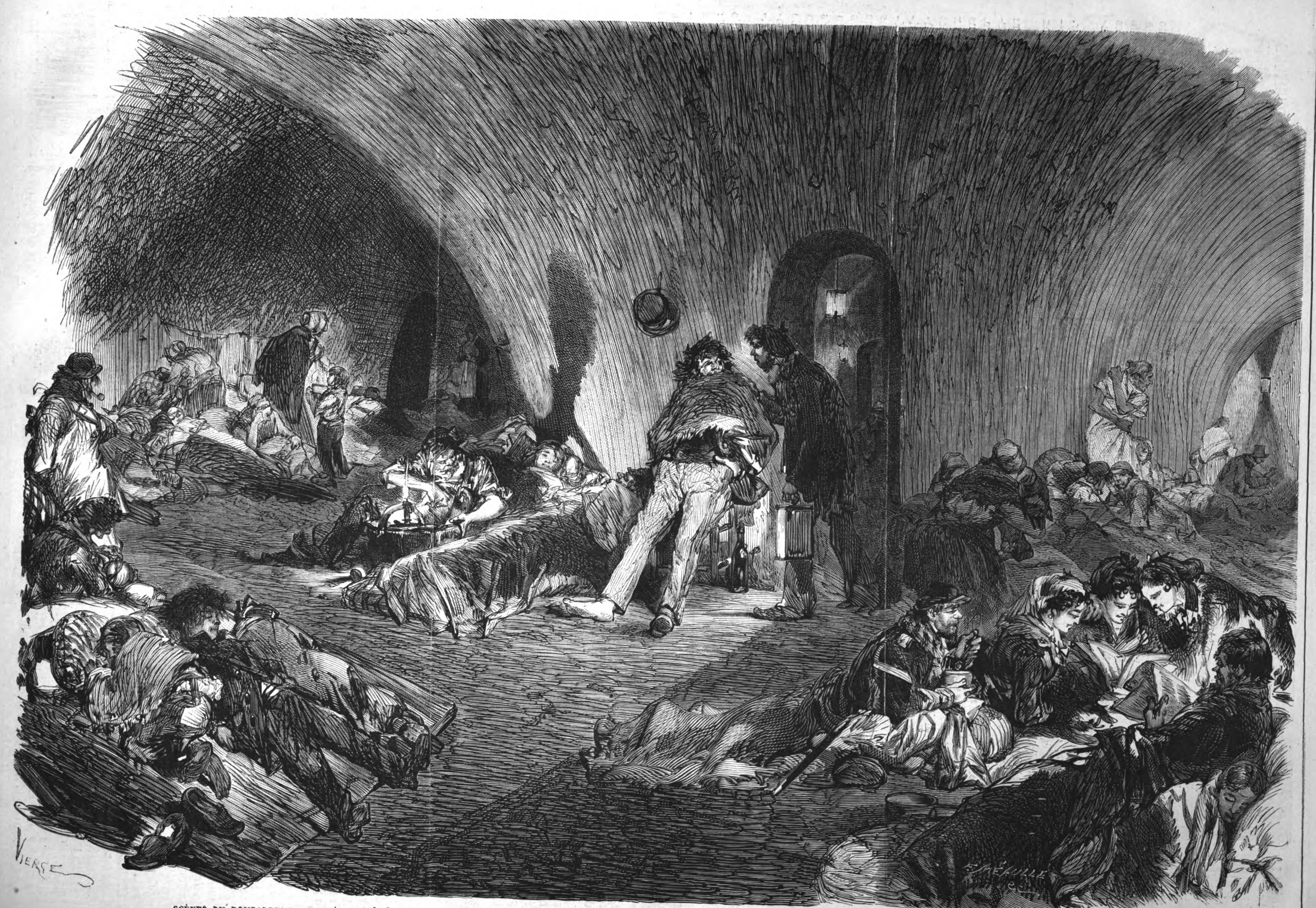
La viande de cheval est encore la grande base de l'alimentation publique.

Son débit a dû être organisé comme l'était jadis celui de la viande de bœuf et du mouton, avec le rationnement en plus.

Il y a un marché de chevaux comestibles, comme



L'ALIMENTATION DE PARIS. — A l'abattoir. — Pesage et marquage des chevaux de cavalerie destinés à la consommation. — (Dessin d'après nature de M. Lançon.)



SCÈNES DU BOMBARDEMENT. — Aspect de la crypte circulaire, dite *voûte de l'Écho*, servant de refuge aux habitants de la butte Sainte-Geneviève. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

Il y avait le marché de Poissy et de la Villette. Là, tout se fait réglementairement. Il y a des inspecteurs pour constater si la bête amenée à la vente n'a pas de vices rhédibitoires au point de vue sanitaire, pour voir si l'animal est *bien en graisse*.

Quand le cheval est reconnu bon pour le service alimentaire, on le marque avec un fer rouge sur la cuisse ou sur l'épaule. Le boucher peut alors s'en saisir, l'emmener, l'abattre, le dépecer, le vendre. Il en fait des beefsteacks, des rumstecks, des aloyaux, voire même des saucissons, des galantines, des pâtés, que sais-je encore?

Tout cela se mange, car on en est arrivé à ne plus se demander ce qu'on se met sous la dent, pourvu qu'on ait quelque chose à y mettre.

Grâce à Dieu, il nous reste encore pas mal de chevaux à digérer. Mais, c'est égal, Paris aura bien mérité de la patrie, pour avoir déjà, depuis quatre mois, supporté sans se plaindre, avec un certain entrain philosophique même, un régime alimentaire dont Brillat-Savarin n'aurait jamais prévu toutes les excentricités culinaires.

Du siége de Paris datera le triomphe des hippophagistes.

Les amateurs du gigot et des côtelettes de chiens, les gourmets de gibelottes de chats auront vu arriver aussi leurs jours de gloire.

Il fallait bien varier le menu.

Bien des gens se fatiguaient de la viande de cheval et bien des palais fantaisistes, saturés de ce simili-bœuf, demandaient autre chose.

L'industrie parisienne, toujours à l'affût des appétits du public et d'un lucre possible quelque excentrique qu'en soit la provenance, eut bien vite trouvé la diversion gastronomique exigée. On se jeta sur les chiens et les chats, et bientôt on vit dans les marchés et même au centre des quartiers aristocratiques, comme la Chaussée-d'Antin, s'établir de ces boucheries où se débitait à des prix impossibles la viande de nos animaux les plus domestiques. Un gigot de chien se vendait couramment 10 et 12 francs, 15 francs un chat tout dépouillé. Les clients étaient nombreux, et certains restaurateurs ne se faisaient pas scrupule de venir dans ces boucheries canines et félines s'approvisionner de chevreuil et de lapin. Grâce à leur sophistification culinaire, les gâte-sauces transformaient en fine venaison les dépouilles de nos carlins et de nos matous.

Les gourmands intrépides jouaient franc jeu. Ils mangeaient carrément du chien et le trouvaient bon. Ils en prônaient même les qualités savoureuses. Pour eux, un chat était un chat, et le gargottier n'était pas un fripon. Ils ne reculaient pas devant l'exhibition de la tête de l'animal et attaquaient bravement le civet à la chair tendre et molle.

Je ne sais si ces goûts excentriques persisteront après le siége, et si après avoir passé par l'hippophagie, il nous sera donné de voir survivre à l'investissement ces étals peu ragoutants où s'alignent sur la même étagère et aux mêmes crocs des chiens, des chats et même des rats dépouillés de leurs fourrures; mais ce dont je suis sûr, c'est que, pour ma part, j'aimerais mieux attendre encore une fois la reddition de Paris en ne mangeant que ma modeste ration de ce mauvais pain noir et indigeste que nous fait distribuer la municipalité, que de réduire mon estomac récalcitrant à digérer ces viandes dont le seul aspect vous défend d'avoir faim.

C'est un préjugé, me diront les cynophages. Je le veux bien, mais je trouve que c'est bien assez déjà d'en avoir été réduit à manger du cheval pendant quatre mois. Quand je n'aurais que ce motif pour haïr les Prussiens, ma haine n'en serait pas moins vigoureuse. Mais des motifs, j'en ai bien d'autres.

Coup d'œil rétrospectif sur le combat du 19. — La redoute de Montretout. — C'est fini. Paris a cédé. L'Allemagne triomphe. Subissons cette expiation avec courage et les yeux tournés vers l'avenir, vers la régénération du pays.

Nous succombons, mais disons avec une certaine fierté que nos derniers combats, où nous avons prodigué notre sang, ont prouvé au monde qu'un peuple dont les enfants savent mourir si noblement peut un jour être prêt à recommencer les grandes luttes qui ont illustré son histoire.

Dans notre défaite, nous avons pour nous consoler quelques-unes de ces journées où, si le salut de la patrie avait dépendu du courage déployé, la France aurait été sauvée. Le combat de Buzenval, sur lequel nous nous sommes étendus la semaine dernière, a présenté des épisodes glorieux sur lesquels le crayon de nos dessinateurs est heureux de revenir.

La prise de la redoute de Montretout est un de ceux-là.

C'était le 19 janvier et il était huit heures du matin, lorsque le 2e régiment de Paris, ayant à sa tête le lieutenant-colonel Martin (du Nord) arriva, après trois heures de marche, sur la route de la Tuilerie, en face de la redoute de Montretout.

On s'engage dans les vignes, au milieu des échalas et sur un terrain glaiseux, détrempé et glissant. Les balles ennemies arrivent serrées; on n'en piétine que plus intrépidement, chacun cherchant à s'arc-bouter de son mieux pour répondre à la fusillade prussienne, et faisant avec peine quelques pas en avant. Enfin on arrive sur la crête du mamelon et ce n'est qu'alors qu'on aperçoit les bérets allemands qui dépassent les revêtements de la redoute.

On sonne la charge et on arrive sur les Prussiens. Le 7e bataillon de marche de la garde nationale, ceux des 36e, 53e et 71e, mêlés aux mobiles et aux francs-tireurs des Ternes, se précipitent. La redoute est enlevée. Cinquante-sept Allemands sont faits prisonniers.

Vers deux heures l'ennemi fait une tentative pour reprendre la position. Il est repoussé, mais la fusillade ne discontinue pas. Elle ne cesse qu'à la nuit. A sept heures et demie, l'ordre arrivait au 2e régiment de quitter la redoute qu'il avait si vaillamment, mais si inutilement conquise. Le Français est encore le soldat de Dieu.

Minoterie. — L'usine Cail. — La question du pain a toujours été la grosse question du siége. C'est même, disent nos gouvernants, faute de pain que Paris succombe.

Lorsque les approvisionnements en farines ont été épuisés, on a songé à attaquer le stock des blés emmagasinés et à les moudre. Aux gares du Nord et d'Orléans furent, le *Monde illustré* l'a déjà constaté par ses gravures, installées des meules à vapeur qui travaillaient nuit et jour.

La grande usine Cail, installée à Grenelle pour la fabrication des locomotives, des bateaux en fer et des grandes pièces nécessaires aux entreprises industrielles, fut transformée en usine de guerre. On y fondit des obus et des bombes. Au moment où la disette de farine s'imposa aux Parisiens assiégés, le Gouvernement eut encore recours à ces grands ateliers, disposant d'une puissante force de vapeur, pour y installer une de ses minoteries. On se mit à l'œuvre, et, quelques jours après, des centaines de meules verticales transformaient en farine le blé qu'on leur apportait du grenier d'abondance.

L'usine Cail, devenue en minoterie, accomplit son œuvre avec le même dévouement qu'elle avait mis à accomplir celles que la patrie avait d'abord imposées à son activité prodigieuse. Grâce à elle, nous ne sommes pas restés un jour sans pain. Les Prussiens connaissaient si bien son importance dans notre système d'alimentation, que, lors du bombardement, ils ont pris à tâche d'envoyer leurs obus sur l'usine Cail, afin de porter le trouble dans son fonctionnement. Mais la mitraille a été impuissante, et malgré les bombes, la minoterie n'a pas cessé de faire tourner ses meules avec la rapidité que nécessite leur position verticale. Elle nous aura fourni du pain jusqu'au jour du ravitaillement, et si la paix succède à l'armistice, la brave usine reprendra ses travaux industriels, tout en se rendant cette justice que si Paris a lancé des obus contre les batteries prussiennes, il y en avait beaucoup dans le nombre qui sortaient de ses creusets; que si Paris a eu encore du pain jusqu'à la fin de janvier, c'est qu'elle ne s'est reposée ni jour ni nuit pour lui fournir de la farine.

MAXIME VAUVERT.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

Mlle DE GIRARDIN

(Suite)

En route pour Paris.

« Martin prenait l'avance à chaque village que nous traversions; son secrétaire mettait pied à terre, ameutait les habitants, venait à leur tête nous insulter, nous couvrir de boue, nous jeter des pierres : c'était, suivant eux, remplir un vrai devoir civique!

« Nous entrâmes à Paris vers dix heures du soir, nous nous arrêtâmes à la maison d'arrêt de Saint-Lazarre. Le concierge, tant nous étions en piteux état, refusa de nous y recevoir.

« Sans avoir donné aucune instruction sur notre destination, Martin nous avait quittées à la barrière. Ce fut alors que, repoussées de Saint-Lazare, l'impitoyable commandant de notre escorte nous conduisit successivement à Sainte-Pélagie, aux Madelonnettes, à la Conciergerie, enfin au guichet extérieur de toutes les geôles de Paris; nous y fûmes constamment injuriées et refusées. Ici la maison regorgeait de prisonniers; là des femmes n'étaient point admissibles; ailleurs nous n'étions pas annoncées... Ces cupides concierges ne nous estimaient pas assez riches pour payer des geôliers et des bourreaux. Lorsque le commandant eut enfin deviné ou présumé la vraie cause des refus obstinés qu'il essuyait, il s'efforça de les désabuser, et, en dépit de notre chétive apparence, il répondit de nous sur sa tête : « Ce sont, leur disait-il, des nobles, des duchesses, des comtesses, toutes fort riches. » On ne le croyait point.

« Enfin, ce méchant homme, voulant à toute force se débarrasser de nous, leur disait en jurant: « Si le salut de la nation n'en dépendait pas, je les laisserais s'enfuir. » Il demandait à tous les concierges qui nous éconduisaient de vouloir bien, au nom du repos public, lui indiquer un lieu sûr où il pût nous déposer!

« Tel était l'excès de nos souffrances qu'un cachot nous paraissait un asile sortable; on y mourrait peut-être de suite et moins douloureusement. Le commandant parlait déjà de nous reconduire à Chantilly : « Il ne prétendait pas risquer sa tête pour de semblables pécores! » Les charretiers s'y refusaient; mais, en dernier lieu, à la prison de la Force, où nous fûmes présentées, le concierge le Beau, ayant indiqué le Plessis comme une maison d'arrêt nouvellement ouverte, nous y allâmes.

« Parvenues au haut de la rue Saint-Jacques, un soldat de notre escorte frappa violemment à la porte extérieure de cette maison; le portier répondit que la demeure n'était pas encore habitable : « Ouvrez, ouvrez, criait le commandant, ce sont des dames de haut parage, une aubaine infiniment meilleure qu'elle ne le paraît! »

« A ces mots de dames, d'aubaine, à la menace que firent les gardes nationaux et les charretiers de nous abandonner au hasard dans la rue, faisant ainsi retomber sur le portier tous les dangers dont notre évasion menaçait la République, la porte tourna bruyamment sur ses gonds; nous entrâmes dans une vaste cour, encombrée de pierres et de charpentes. La nuit était profonde, l'enceinte obscure; les conducteurs accrochèrent plusieurs fois, faillirent nous verser, nous mirent à terre, ainsi que nos effets, nous accablèrent d'injures, nous demandèrent pourboire, plaignirent leurs chevaux, nous envoyèrent mille fois au diable, et se battirent avec le portier pour sortir.

« Cependant à droite, à peu de distance de nous, une porte bâtarde s'ouvre avec fracas; un nègre bien vêtu descend lestement, s'avance, nous éclaire, nous aide à monter un escalier extérieur roide, sans rampe, à moitié achevé, et nous fait asseoir dans un vestibule nouvellement peint. »

Au Plessis.

Vers deux heures du matin, le concierge, en robe de chambre de piqué blanc, un madras artistement

arrangé sur la tête, arriva dans la salle, nous regarda fort attentivement l'une après l'autre, nous passant une lanterne sous le nez, et disant d'un air patelin : « Allons, soyez tranquilles, mes belles; vous achèverez la nuit ici, on m'a trompé, je le vois; vous paraissez, pour la plupart, des femmes bien nées, je m'y connais! »

« Il nous quitta; les geôliers nous apportèrent en jurant deux seaux; l'un, rempli d'eau, s'épancha presque entièrement sur le carreau, et le guichetier nous dit dédaigneusement : « Buvez, puisque vous avez soif; on ne refuse ici de l'eau à qui que ce soit. Mais ces maudites femmes, ça ne boit que de l'eau; ces bons lurons d'hier, c'étaient aussi des prisonniers buvant des liqueurs, nous en donnant; il n'y a rien à faire aujourd'hui, car ces duchesses, ces comtesses, comme notre Haly les nomme, elles font pitié! »

« Ils fermèrent la porte, nous laissèrent dans l'obscurité; les fenêtres n'étaient pas vitrées; le vent était froid et impétueux, nous avions passé trois nuits sans dormir; nos vêtements, trempés par la pluie, contribuaient encore à rendre notre malaise plus insupportable. Nous nous occupâmes néanmoins de dérober à l'œil de nos cupides gardiens les effets précieux que nous possédions; et, lorsque le jour vint à poindre, l'aspect hideux des objets qui frappèrent nos regards nous prouva que nous étions renfermées dans la prison la plus vaste et la plus rigoureuse.

« Nos réduits nouvellement blanchis, les fenêtres à demi murées, les vitrages couverts de plâtre, ainsi que les planchers, les couchettes, les chaises grossières, les matelas de coton provenant des maisons royales, enfin l'ensemble et les détails donnaient à cette prison l'aspect le plus bizarre. Le ci-devant collége du Plessis, réuni à celui de Louis-le-Grand, formait, sous le nom du premier, la plus vaste prison de l'Europe.

« Pendant les trois premières semaines nous n'eûmes nulle communication avec les prisonnières qui habitaient l'étage inférieur; aucun guichet ne nous en séparait, mais la plupart d'entre nous se flattant encore d'être d'un moment à l'autre transférées au Luxembourg ou ailleurs, savait un gré infini à Grandpré de nous tenir éloignées des prévenues de conspiration, et même quelques-unes nous parlaient avec effroi, mépris, éloignement, de ce genre de prisonniers. Cette idée absurde soutint assez longtemps le courage de notre petite troupe, dont le plus grand nombre rédigeait, signait, envoyait journellement des pétitions, soit à Fouquier-Tinville, soit au comité de sûreté générale. J'en redoutais le résultat; mais heureusement les geôliers auxquels ces dames le confiaient en furent si ennuyés qu'ils les brûlaient, même en notre présence, et l'un d'eux m'ayant souvent vue chez la duchesse de Narbonne, son ancienne maîtresse, me dit confidentiellement : « Si vous continuez à pétitionner, vous ne passerez pas la semaine, car l'accusateur public, Haly et nous, en sommes fatigués. »

« En effet, déclinant sans cesse la juridiction du tribunal révolutionnaire, nous devions irriter Fouquier-Tinville, qui débarrassait promptement, et lui et les concierges et les gardiens, de tout prisonnier devenu importun.

« Nous cessâmes donc cette écrivaillerie, et bien nous en prit; d'ailleurs, les communications clandestines au dehors étaient plus faciles qu'à Chantilly. Les geôliers se prêtaient volontiers à porter des lettres, à faire de petits achats; s'arrangeaient de telle sorte avec leurs camarades des autres maisons d'arrêts, que plusieurs d'entre nous, ayant leurs maris ou leurs frères, soit au Luxembourg, soit aux Madelonnettes, en recevaient journellement des nouvelles.

Peu à peu nous perdîmes la faculté de nous faire apporter à manger du dehors. Le *maximum* rendait les vivres chers, rares et mauvais. Les gardiens s'ennuyaient de ces allées et venues continuelles; et bien que chaque cruche d'eau qu'ils nous apportaient leur fût très-largement payée, ils refusaient assez souvent de nous en monter.

« Haly avait donné aux nombreux corridors de la prison les dénominations les plus bizarres : ceux qu'habitaient les femmes se nommaient corridors des *Grâces*, corridors des *Parques*; ceux des hommes portaient les noms de *Brutus*, de *Scévola*, etc.

« Ce corridor des Grâces, qui servait de dégagement à nos réduits, avait trente-cinq pieds de long sur trois et demi de large; logées deux à deux dans chaque cellule, nos lits se touchaient; l'espace vacant était si borné que, pour placer une chaise, il fallait tenir la porte ouverte. Cependant, durant six semaines, il fut notre seule promenade; nous le parcourions successivement à heure fixe, pendant un certain laps de temps; et, malgré les soins multipliés que nous prenions, soit en y jetant du vinaigre, soit y brûlant du genièvre, il devint bientôt infect et putride. Les maçons travaillaient sans cesse dans nos chambres; ils muraient ou démuraient nos fenêtres, renversaient par malice ou maladresse du plâtre sur nos meubles, et nous assourdissaient par d'atroces chansons.

« Les nombreux mois que j'ai passés en prison ont plus avancé mon étude favorite, la connaissance du cœur humain, que ne l'aurait pu faire la plus longue vie, car, dans cette demeure, je voyais moralement les individus comme la nature les créa, ou tels que les distinctions sociales les avaient modifiés. Vices, vertus, bons ou mauvais penchants, préjugés, mœurs, coutumes, croyances, opinions, s'y montraient sans contrainte, sans restriction. J'habitais familièrement avec les femmes les plus distinguées; je logeais porte à porte avec cinq crieuses des rues, et, soit que j'entrasse dans mon réduit, soit que j'en sortisse, elles m'arrêtaient, me débitaient leurs grossières apostrophes; et pour leur échapper si je leur donnais quelque argent, elles achetaient à l'instant même du Cognac, et devenaient d'autant plus bruyantes. Ces créatures éhontées que produit seul ce Paris si renommé par l'élégance de ses mœurs, offrent dans toute leur personne les traces de la dégradation la plus hideuse, celles-là cependant portaient le royalisme à l'excès. Grand Dieu, où allait-il se nicher! Leurs chansons, leurs toasts étaient constamment entremêlés des cris de *Vive le roi!*

« Ces sonores exclamations désolaient les geôliers; et, sans réussir à leur imposer silence, ils menaçaient ou frappaient journellement ces ivrognesses. Cette manière libre, exaltée, téméraire de révéler ses sentiments au risque de périr sur l'heure, préférant ainsi la mort à la contrainte, indique une sorte de grandeur d'âme, une indépendance sauvage, qui contrastaient étrangement avec la bassesse, la grossièreté, les habitudes obscènes de mes voisines. Cette énergie qui m'étonnait, qui me plaisait, était, hélas! le résultat journalier d'un excès de boisson joint à la coutume vulgaire de manifester sans retenue toutes leurs sensations. Je leur représentais quelquefois les dangers qu'elles couraient. « Eh bien! ma fille, nous serons guillotinées; on ne meurt qu'une fois. »

« Les guichetiers, ennuyés de ces vociférations, les dénoncèrent; jugées et condamnées, elles montèrent sur l'échafaud, criant à tue-tête : *Vive le roi!* »

Les théophilantropes.

« La dénonciation de Vadier contre Don Gerle causa un étrange vacarme au Plessis. Nous entendîmes pendant la nuit des geôliers qui traînaient dans notre corridor de malheureuses prisonnières; ils les forcèrent à se coucher sur des couvertures jetées sur le carreau; ces femmes avaient été horriblement maltraitées. Les verroux ouverts, le matin suivant, nous cherchâmes avec empressement ces nouvelles arrivées, espérant leur porter secours. Nous les trouvâmes tranquillement assises dans la chambre des gardiens, et groupées autour d'une vieille fille, sèche, pâle, silencieuse, meurtrie de la tête aux pieds; les geôliers l'avaient traînée de la cour jusqu'à notre sixième étage, sans que la moindre pitié ni la résignation de leur victime les eût émus. Un tremblement involontaire et de nombreuses plaies attestaient ses souffrances; elle ne se plaignait pas, elle encourageait ses compagnes en leur serrant affectueusement la main; celles-ci la regardaient avec attendrissement et respect. Nous leur offrîmes, suivant notre usage, un repas frugal qu'elles acceptèrent d'autant plus volontiers que depuis trente heures elles étaient à jeun.

« Elles nous répondaient par oui ou par non, et nous témoignaient en toute rencontre la plus parfaite indifférence. Cependant une grosse paysanne de leur troupe, moins bien stylée, ou plus communicative, s'exprima en notre présence avec une telle vivacité, une irrévérence si choquante sur le culte, sur les couvents, sur les prêtres, que nous nous en étonnâmes. « Elle ne croit pas à ces momeries, dit la paysanne en nous désignant la vieille fille; mais elle connaît le passé, le présent et l'avenir. » Toutes, et même une jeune et jolie personne, fraîche comme la rose, dont elle portait le nom, paraissaient haïr également et les révolutionnaires et les royalistes; les opinions politiques et religieuses de ces femmes étaient d'une nature particulière, et constamment enveloppées de formes mystérieuses.

Haly traita cette Catherine Théos, si connue alors sous le nom de la *Mère de Dieu* avec plus d'égards que n'en montrèrent les geôliers. Il plaça ces sectaires dans le bâtiment dit de la *Police*; elles y vécurent isolées, mais à leur gré, pratiquant en commun une sorte de culte, parlant comme des sibylles, en termes concis, ambigus et prophétiques. En prairial, une d'elles me dit : « Dans deux mois, nous ne serons plus ici! — Je le crois, répondis-je, — Fouquier-Tinville abrégera notre captivité. » Elle me prit la main, ajoutant : « Lui, son tribunal, les jurés, les juges n'existeront plus! Tout changera en France! — Le trône sera donc rétabli? — Non. — Les étrangers s'empareront du royaume? — Ni l'un ni l'autre. »

« Lorsque ce mot *roi* venait à être prononcé, on apercevait dans leurs traits une sorte de contraction. Le culte catholique romain excitait en elles la même répugnance; cependant, trois fois par jour ces femmes priaient en commun; et prophétiser était une manie tellement inhérente en Catherine Théos, que, d'un ton sentencieux et exalté, elle débitait journellement à Haly, au cuisinier, au marchand de vin, et même aux guichetiers, ses innombrables prédictions. Ils la maltraitaient, se moquaient d'elle; sa patience, à toute épreuve, ne pouvait être vaincue, ni sa fureur prophétique restreinte. « Je ne périrai pas sur un échafaud, comme vous l'espérez sans doute; un événement qui jettera l'épouvante dans Paris annoncera ma mort! » Et ceux-ci riaient. « Voilà une belle péronnelle, répliquèrent-ils, pour faire tant de bruit en disparaissant! »

« Le chartreux Don Gerle et un grand nombre de ses affidés, hommes et femmes, furent arrêtés et amenés de suite au Plessis. Vadier, membre du comité de sûreté générale, les dénonça à la Convention comme une société fanatique et liberticide, présidée par un moine et une vieille folle se faisant appeler la mère de Dieu, tous deux travaillant de concert à renverser la République. Le nombre et le fanatisme de ces soi-disant illuminés m'étonnèrent. Une de ces femmes-là, ci-devant servante, me dit un jour « Si Catherine Théos m'ordonnait de vous tuer ou de me tuer, j'obéirais à l'instant. » Je souriais. Elle s'empara vivement d'un couteau oublié sur ma table et me poursuivit. Je fus heureusement plus leste qu'elle. »

LORÉDAN LARCHEY.

(La suite au prochain numéro.)

M. ED. DE SAISSET

LIEUTENANT DE VAISSEAU

« Encore un deuil, encore une mort ajoutée à
» toutes ces morts glorieuses, à ce long martyrologe
» du siége de Paris. Chaque jour, officiers et ma-
» telots tombent côte à côte, unis dans la mort
» comme ils le sont dans le devoir, par une étroite
» solidarité de périls et d'honneur. Ils tombent, et
» la France reconnaissante recueille leurs noms
» pour les honorer dans l'histoire de cette lutte su-
» prême.

» Adieu! jeune et généreuse victime d'une cause



M. EDGARD DE SAISSET,
tué au fort de Montrouge par un obus.

« juste et sainte. Dieu a des miséricordes infinies « pour le défenseur du pays qui tombe sur le champ « de bataille. Déjà il vous a recueilli dans son sein; « implorez pour le salut de la patrie sa bonté et sa « justice. »

Telles sont les paroles prononcées par l'amiral Touckerd sur la tombe du lieutenant de vaisseau Edgard de Saisset, tué le 16 janvier 1871 au fort de Montrouge, à vingt-quatre ans, après six années du grade d'officier, dont cinq passées à la mer.

Ces paroles nous semblent être le meilleur texte à offrir à nos lecteurs en même temps que l'image du brave officier, fils unique de l'amiral de Saisset.

Nous y ajoutons seulement nos vœux pour que l'amiral Saisset, aux élections de ce jour, devienne l'un des représentants à l'assemblée nationale à qui incombera plus spécialement la défense de notre marine militaire, si la Prusse osait en faire un des objets de sa convoitise.

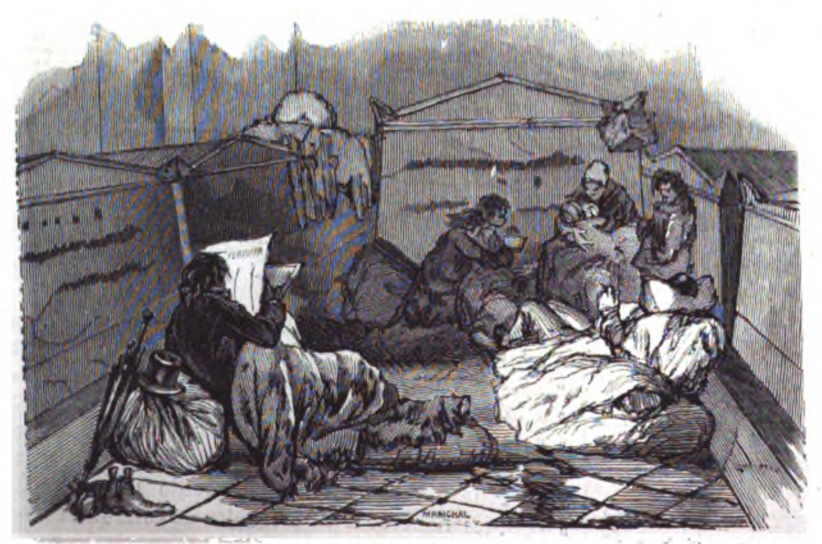
MAC VERNOLL.



M. DE CORIOLIS D'ESPINOUSSE,
volontaire du 15e bataillon, tué à Buzenval.



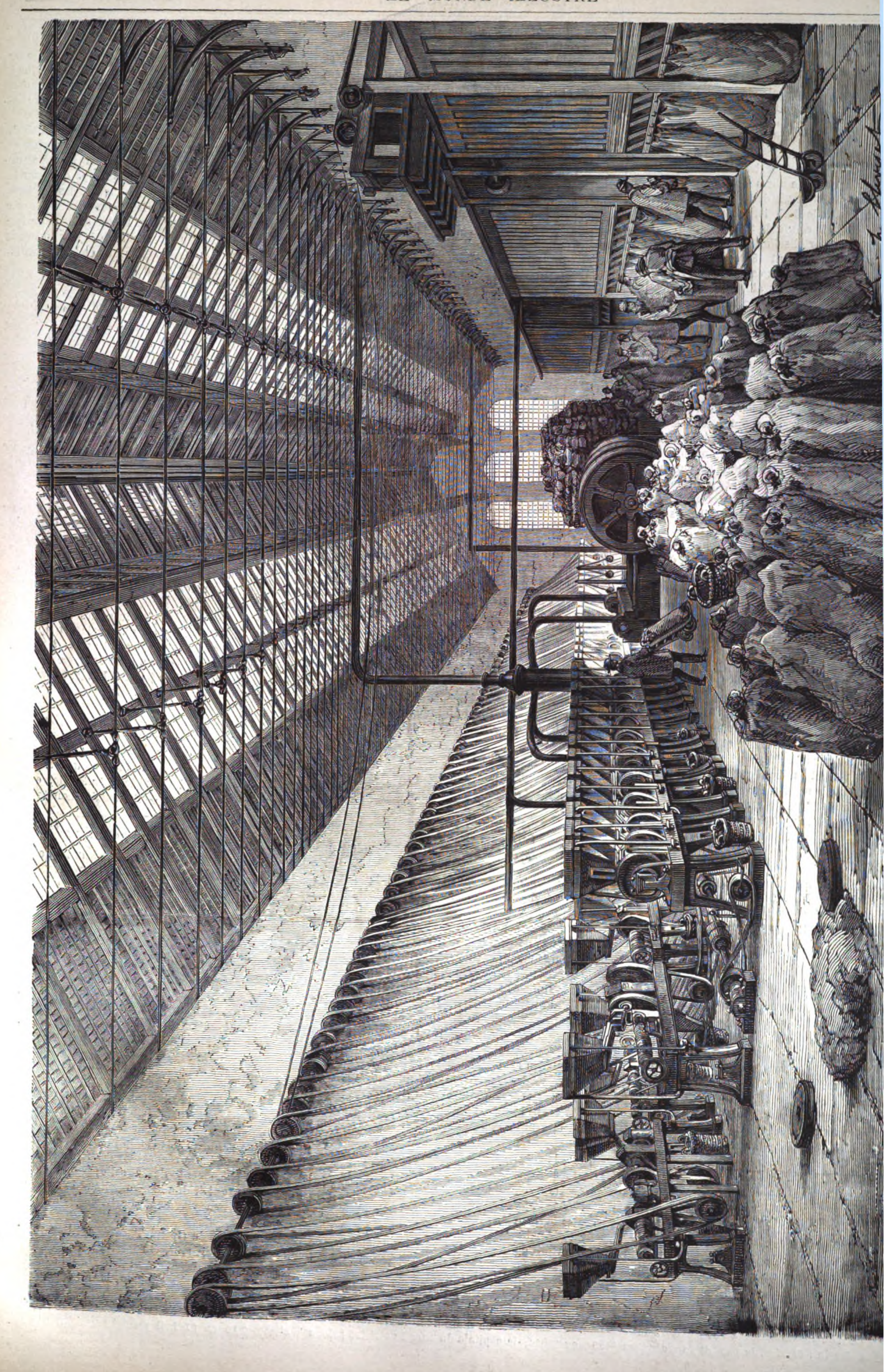
AFFAIRE DU 19 JANVIER. — Prise de la redoute de Montretout par les bataillons de la garde nationale de marche et les francs-tireurs des Ternes. (Dessin de M. Darjou, croquis de M. Deloye.)



LE BOMBARDEMENT. — Aspect de l'un des caveaux des sénateurs de l'Empire.



Aspect des caveaux vides du Panthéon.



M. DE CORIOLIS

Les obsèques du marquis de Coriolis d'Espinouse, tué au combat de Buzenval, dans les rangs des volontaires de la garde nationale du 15e bataillon, ont été célébrées au milieu d'un immense concours d'amis et de camarades. L'amiral de Montagnac, le colonel de Narcillac, les officiers supérieurs de l'état-major, les membres du Cercle agricole, qu'il présidait, suivaient le deuil, mené par le frère et le neveu de M. de Coriolis, accompagnés de son plus intime ami, le comte de Saint-Aignan.

Le marquis de Coriolis était né en 1804. Élève de Saint-Cyr, il avait, avant 1830, pris part, comme officier du 35e de ligne, aux campagnes d'Espagne, de Grèce, d'Alger. Il avait alors donné sa démission, accepté de briser sa carrière et enseveli volontairement sa vie dans l'honneur sans tache de son premier serment. La fidélité fut la passion de son âme, car nul ne fut plus fidèle à ses convictions, à Dieu, à la France, à ses amis. Les Anglais enferment toutes ces qualités dans le beau nom de *loyauté*. Le marquis de Coriolis était un homme loyal. Il semble que la Providence ait voulu le récompenser d'avoir si bien honoré sa jeunesse en le conservant toujours jeune. A l'âge de 67 ans, il était fort, actif, gai comme à 30 ans. Comme on aimait à le voir entrer avec sa grosse tête barbue, sa démarche solide, son fin regard et sa franche poignée de main! Cet homme, volontairement inutile, était utile à tous, à la politique, dont il a si souvent aidé à aplanir les difficultés par son esprit conciliant, à la bonne société, qui le recherchait et le consultait, aux pauvres gens, dont il était, quoique pauvre lui-même, le bienfaiteur infatigable, à ses amis surtout, qui ne pourront jamais se consoler de ne l'avoir pas revu. Le devoir l'avait ramené à Paris, parce que la patrie allait y livrer son plus rude combat. On votait: il fut des plus actifs à soutenir les bonnes listes pour l'élection des maires. On donnait, il se fit quêteur à domicile. On se battait, il s'enrôla dans la garde nationale, et s'il eût été le maître, il serait rentré dans les rangs du 35e de ligne. Quand la garde nationale fut conduite au feu, il marcha en avant, près du parc de Boispréau, à côté de la Malmaison, et là, deux balles, le frappèrent, l'une à la tête, l'autre au cœur, toutes les deux en face et au bon endroit. Quelle noble vie et quelle noble mort pour récompense!

Le marquis de Coriolis restera un type et un exemple. Il était vieux, et il a donné l'exemple aux jeunes gens, auxquels il aurait volontiers répété :

Donnez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien.

Il était de grande naissance, et il est mort simple citoyen et simple soldat. Il était légitimiste inébranlable, mais aimé des hommes des partis les plus divers, et quand la République a tenu le drapeau dans la guerre nationale, il a suivi le drapeau. Il était de ce faubourg Saint-Germain, que les Prussiens couvrent de bombes et les Bellevillois d'injures, et il a montré aux prétendus maîtres de l'avenir ce que vaut la vieille France. Il était, de plus, et sans le montrer, un ami passionné des arts et de la littérature, et un solide chrétien. Un pays qui renferme un grand nombre de tels citoyens n'est jamais complètement perdu. Auprès de tombes comme celle du marquis de Coriolis et de tant d'autres, morts bravement dans ces jours de ténèbres sanglantes, on pleure, mais on espère; on est bien triste, mais on se sent fier.

(*Le Français.*) AUGUSTIN COCHIN.

Dans notre numéro du 28 janvier, page 53, se trouvait un dessin représentant un épisode du combat de Buzenval. Au-dessous de ce dessin, on lisait la légende suivante :

Affaire du 19 janvier : Les 90e et 160e bataillons de gardes nationaux de marche s'emparent des hauteurs de Buzenval.

Or, l'auteur du croquis, M. Harant, nous avait adressé en même temps que son dessin une lettre, à la fin de laquelle il disait : « Vous pouvez intituler mon dessin : *Reprise du mur de la Malmaison par les volontaires de Montrouge*. Le *Monde illustré* a publié cette lettre.

Nous allions rectifier l'erreur de notre légende et rendre aux *volontaires* ce que nous avions attribué aux 90e et 160e bataillons, lorsqu'une nouvelle lettre nous arrive.

La voici :

Paris, le 2 février 1871.

« Monsieur le directeur du *Monde illustré*,

« Dans votre numéro du 28 janvier dernier, nous trouvons un article signé : Harant, capitaine-major aux volontaires de Montrouge.

« Nous vous prions de vouloir bien le rectifier de la manière suivante :

« Le 53e régiment de Paris, composé des 90e, 160e et 161e bataillons de marche et des volontaires de Montrouge, est arrivé à Rueil dans l'ordre suivant :

« 1° 161e bataillon;
« 2° 160e —
« 3° 90e —
« 4° Volontaires de Montrouge.

« C'est le 161e bataillon qui a reçu du général Rogort l'ordre de marcher le premier et c'est lui qui a pris le premier possession de la maison située au delà du parc de Boispréault en faisant faire une brèche au mur du parc par les soldats du génie.

« Le 161e bataillon a conservé cette position depuis onze heures et demie du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, heure à laquelle il a été relevé par le 160e bataillon.

« C'est alors que le 161e, toujours d'après l'ordre du général, s'est replié pour prendre position dans le jardin du maire de Rueil, où il est resté jusqu'à dix heures et demie du soir.

« Ont signé pour tous les officiers :

DENAX,
Chef de bataillon.

CH. BOUVRET,
Capitaine, 3e comp., 161e bat.

H. DEBUSCHER,
Chirurgien-major.

Entre ces versions, le public jugera. Nous nous bornons à mettre sous ses yeux l'exposé des causes.

SCÈNES DE LA VIE DE SIÉGE

PARIS LA NUIT.

Les plus noires eaux-fortes de Rembrandt pourraient seules donner une idée de l'aspect de Paris la nuit, à l'époque où nous sommes. Imaginez une immense tache d'encre, un fond de ténèbres envahissant les places, bouchant les rues, grimpant aux murs. Ainsi se représente-t-on les villes au moyen-âge, après l'heure du couvre-feu. J'ai vu des passants regagner leur logis, un falot à la main, comme cela ne se pratique plus, même dans les provinces les plus éloignées.

Je les ai vus, car, pendant le siége, je n'ai pas renoncé à mes habitudes de noctambule. J'ai continué mes flâneries d'après minuit, avec plus d'intérêt qu'autrefois, un intérêt triste et poignant. C'est que le tableau est bien changé. Le temps n'est plus où les vitres des restaurants flamboyaient, où l'on sortait du théâtre, où l'on se rendait au bal. A présent, Brébant et Peters ferment leurs portes à onze heures et demie; la Maison-d'Or a l'air d'un tombeau.

Reste la rue, — la rue qui, le soir venu, ne reçoit guère d'autre lumière que des fenêtres de ses maisons, comme dans la toile d'Eugène Delacroix : *le Duel de Valentin*, de *Faust*. La rue, mystérieuse et sourde; la rue qu'ont tant aimée Gérard de Nerval, Privat d'Anglemont, Alfred Delvau, — et leur père à tous, Rétif de la Bretonne, qui écrivait en tête de ses *Nuits de Paris* : « Que de choses à voir quand tous les yeux sont fermés. »

Le pauvre homme n'aurait pas vu grand chose par l'éclairage actuel. Le gaz a vécu, l'huile est sur le point de darder sa dernière flammèche... Depuis le 25 novembre, la capitale du monde civilisé (vieux style!) est éclairée au pétrole. Encore doit-elle s'estimer heureuse d'y voir à demi. Elle pouvait être aveugle, elle n'est que borgne. Vingt mille lampes ont été installées du jour au lendemain dans tous les quartiers, même dans les plus pauvres, surtout dans ceux-là. Il fallait éviter qu'on put y crier à l'injustice.

L'organisateur de cet éclairage, M. Fabius Boital, avait déjà, il y a cinq ans, éclairé Moscou par ce système. Je conviens volontiers que ce n'est pas un idéal; mais trouvez mieux par le temps qui court. Le café Foy, le café de Madrid, le café des Variétés s'en contentent et n'en resplendissent pas moins que par le passé. Il y a peut-être là un avenir, perfectible sans doute. Nous marchons de leçons en leçons depuis six mois, d'enseignements en enseignements, de révélations en révélations.

LES ENTERREMENTS

Que d'enterrements! Jamais on n'en avait tant rencontré. Ce ne sont à toute heure que de longues files silencieuses, chars sombres semés d'étoiles et traînés par les derniers chevaux maigres échappés à l'alimentation. Les compagnies de la garde nationale, rendues à de tristes loisirs, ne sont occupées qu'à suivre les convois de leurs chefs, ou même de leurs simples collègues. Au fronton des églises, drapées de deuil, l'alphabet égrène sans relâche ses lettres d'argent. On se croirait revenu aux époques de choléra.

Ce n'est pas seulement de la guerre que l'on meurt. On meurt de tout, de maladie, de misère, de douleur, de folie, de découragement. On meurt pour un oui, ou pour un non. On meurt pour n'avoir plus à vivre, c'est-à-dire pour n'avoir plus à s'affliger ou à s'indigner. Et qui est-ce qui oserait prendre sur soi de blâmer ceux qui se laissent mourir.

Les enterrements les plus humbles sont les plus nombreux, cela va sans dire. Paris est appauvri jusque dans ses familles bourgeoises. Il a à peine de quoi donner au boulanger, il ne lui reste rien pour le fossoyeur. Il se laisse jetter à la fosse commune. Dieu reconnaîtra les siens. Et je ne sais pas de spectacle plus navrant, par ces temps de glace et de neige, que la marche cahotée d'un corbillard suivi d'une demi-douzaine d'hommes et de femmes, pâles, muets, les yeux rouges, les dents serrées, traversant une foule également sinistre, qui se découvre avec un regard de tristesse indéfinie, et dont l'attitude semble dire : — A demain mon tour!

LE THÉATRE DE BORDEAUX.

C'est au Grand-Théâtre de Bordeaux que doit se réunir l'Assemblée nationale. La magnificence extérieure et intérieure de cet édifice est célèbre dans le monde entier. Pourtant ce ne fut pas sans subir de longues luttes, sans endurer d'odieuses tracasseries que l'architecte Louis put le mener à fin. Un jour que Beaumarchais, de passage à Bordeaux, était venu le voir au milieu de ses échaffaudages, Louis lui confia ses chagrins et ses découragements.

— Allons, lui dit en riant l'auteur de *Figaro*, faisant allusion aux appareils de toute sorte qui l'environnaient, allons, en élevant ce théâtre à ta gloire, ne t'attendais-tu pas à être encombré par les *grues*?

Malgré cette apparence de plaisanterie, Beaumarchais s'intéressa sérieusement aux projets de son ami, l'aida de son influence, qui était grande, et de ses conseils, qui étaient bons; ce fut même à cause de Louis que Beaumarchais resta à Bordeaux une partie de l'année 1778; il appliqua son imagination et son activité à la réalisation des fonds nécessaires pour l'achèvement de la salle; — et ce diable d'homme, qui traînait en tous lieux le succès après lui, contribua vivement au triomphe définitif de Louis.

L'ouverture du Grand-Théâtre eut lieu solennellement le 8 avril 1780. On joua *Athalie*.

Cinq genres s'emparèrent de cette salle toute resplendissante : le grand opéra, la tragédie, la comédie, l'opéra comique et le ballet.

Trois ans après l'ouverture du Grand-Théâtre, c'est-à-dire en 1783, il y éclata une émeute consi-

cérable, Gaillard et Dorfeuille étaient alors directeurs. Le parterre les demanda un soir, en criant qu'il voulait voir jouer *Castor et Pollux* par un acteur de Paris, alors de séjour à Bordeaux. Méconnaissant le vœu du public, les jurats défendirent aux directeurs de se présenter; ils allèrent même plus loin, et comme on insistait, ils firent baisser la toile sans annonce et éteindre les lumières. Le parterre indigné cria beaucoup; il évacua la salle pourtant, mais la sortie fut si bruyante, que les jurats se crurent obligés de faire enlever un des cabaleurs et de le faire conduire à l'Hôtel-de-Ville dans une voiture escortée du guet à cheval, le sabre nu.

Jusque-là ce n'était rien, ou du moins c'était peu de chose.

Mais le lendemain, les têtes avaient fermenté. On se rendit en foule au Grand-Théâtre, avec la résolution de ne point laisser jouer avant qu'on n'eût rendu à la liberté le jeune homme arrêté la veille, et que les directeurs ne fussent venus eux-mêmes présenter des excuses.

Les jurats avaient prévu ces dispositions et répandu en conséquence dans le parterre un grand nombre de *mouches* ou espions; reconnus, ceux-ci furent renversés et foulés aux pieds. Des valets de ville survinrent, et, le sabre au bras, tombèrent sur la jeunesse.

Un cri général d'indignation partit des loges, des balcons et du parquet. « Tue! tue! » exclame-t-on de tous côtés; ces mots raniment les jeunes gens, et la soldatesque est repoussée. Mais ce triomphe ne leur suffit pas: il leur faut la délivrance du prisonnier, ainsi que la punition des directeurs. Dorfeuille paraît et essaye quelques soumissions; on les rejette. Alors un jeune homme se hausse sur les épaules d'un groupe, et fait défense à tout le monde de revenir au théâtre d'ici à trois mois.

A neuf heures et demie on se sépara; le spectacle n'ayant pas eu lieu, la recette dut être versée dans la caisse de l'hôpital.

Les jours suivants, trois mille personnes au moins, rassemblées sur la place, s'emparaient des avenues du théâtre, les barricadaient, empêchaient les abonnés d'entrer, chassaient la garde bourgeoise, et reconduisaient les femmes avec recommandation de ne plus revenir, si elles ne voulaient s'exposer à être fouettées.

Cette mise en interdiction ne pouvait durer longtemps. Malgré le privilége qu'avait la ville de se garder elle-même, M. de Fumel fit demander des troupes. Deux cents dragons arrivèrent. En outre, le parlement lança ses foudres et ordonna une instruction contre les séditieux. Ces coups d'autorité firent renaître le calme, mais néanmoins on continua à ne pas aller à la comédie, excepté quelques capitaines de navires et quelques étrangers.

En fait de cabale, convenez que celle-ci est une des plus importantes que les annales dramatiques aient eues à constater.

En juin 1793, Lays donna douze représentations; mais la municipalité, le considérant comme suspect de modérantisme, l'empêcha de continuer. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'après Thermidor, ce même voyage fut reproché à Lays, et qu'à Paris on l'accusa de s'être rendu à Bordeaux avec une mission du comité de salut public.

Pendant quelques années les représentations furent plus orageuses que jamais; elles devinrent même sanglantes à l'époque de la réaction thermidorienne. Au commencement de 1795, l'acteur Compain fut massacré en plein théâtre. Il avait paru un instant au spectacle du Lycée des Arts, à Paris.

La réaction n'épargna pas les femmes. Madame Louise Fusil, engagée pendant cette même année pour remplir les Dugazon, a raconté dans ses *Souvenirs* la scène dont elle faillit être victime:

« Je jouais *la Pauvre femme*, opéra royaliste de Marsollier. Au moment où je m'écrie: *La terreur ne reviendra jamais, j'en prends à témoin tous mes concitoyens!* on applaudit avec fureur et l'on cria *bis*. Je répétai avec un très-grand plaisir, et m'avançant sur la scène, je dis avec beaucoup d'énergie: *Non, la terreur ne reviendra jamais!* A peine avais-je terminé cette phrase, qu'on me lança une pièce de monnaie en cuivre, appelée *monneron*, et presque aussi grosse qu'un écu de cinq francs; elle me tomba sur la poitrine et me fit perdre l'équilibre. Fort heureusement j'avais un fichu très-épais; mais si je l'eusse reçue à la tête, j'étais tuée. On ne peut se faire une idée des vociférations et du tumulte que cela occasionna; si l'on eût trouvé celui qui avait jeté ce *monneron*, il eût été écharpé. J'en éprouvai cependant beaucoup moins de mal qu'on ne pouvait le craindre ou qu'on l'avait espéré. On rejoua cette pièce le lendemain, et l'on peut penser combien je fus applaudie; mais lorsque je redisais les mêmes phrases, je jetais involontairement un coup d'œil fugitif vers l'endroit d'où était parti le projectile. « N'ayez pas peur! me criait-on; ils ne s'en aviseront pas! » En effet, tout se passa sans opposition. On rejoua plusieurs fois cette pièce, et chaque soir j'étais accompagnée par une foule de jeunes gens qui me suivaient jusque chez moi, dans la crainte qu'il ne m'arrivât malheur. M. Brochon, ami de Barbaroux et de M. Ravez, me reconduisit pendant longtemps. C'était un avocat d'autant plus estimé à Bordeaux qu'il avait été le défenseur officieux de plusieurs accusés dans un temps où cette noble mission n'était pas sans danger. »

Avec l'Empire revinrent les belles soirées du Grand-Théâtre. Elles se sont continuées jusqu'à nos jours. — Un autre spectacle va s'y produire maintenant......

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Notre collaborateur Albert de Lasalle, étant indisposé, ne pourra de quelque temps reprendre la suite de ses chroniques musicales.

PERCEMENT DU MONT CENIS

Au milieu de nos douloureuses préoccupations, la nouvelle du percement du Mont-Cenis a passé pour ainsi dire inaperçue: l'événement est cependant tellement important qu'il convient de lui consacrer quelques lignes.

A l'époque exacte prédite, cette œuvre immense, qui restera à travers les siècles comme l'un des monuments impérissables des temps modernes, a été menée à bonne fin. Conquête pacifique de l'homme sur la nature, bien autrement glorieuse que les victoires qui font couronner de lauriers sanglants des soldats vainqueurs; barrière qui s'élevait entre deux nations sœurs, et qui est tombée comme par enchantement sous les efforts de la science!

Ce serait maintenant le moment de s'écrier: « Les Alpes sont forcées! » avec plus de vérité que n'ont pu le faire jadis, à tant de siècles de distance, Annibal et Napoléon. Les Alpes sont forcées, oui! mais par la paix et pour la paix! Désormais, les vallées fertiles qu'arrose le Rhône s'ouvrent de plain-pied sur les admirables plaines du Pô.

Notre ami et collaborateur de Parville écrivait, le 28 décembre 1862, — il y a huit ans par conséquent, — les lignes suivantes, que j'extrais de son remarquable article sur le tunnel des Alpes, et publié à la fin du tome second des *Causeries scientifiques*:

« L'avancement actuel de 3 mètres 80 par vingt-quatre heures sera porté prochainement à 5 mètres 60, et même à 6 mètres. Dans ces conditions de fonctionnement, et si une difficulté imprévue ne survient tout à coup, le percement sera terminé en 1870. »

Combien cette date semblait alors lointaine! Et combien le calcul des ingénieurs a été précis et mathématique! Car c'est dans les derniers jours de décembre que les deux tronçons du tunnel ont été mis en communication, à l'aide d'un trou de mine qui assurait la confirmation expérimentale des mesures géodésiques. Cet événement si heureux, attristé par nos malheurs, a été célébré par une inauguration presque entièrement italienne.

La France avait donné généreusement la plus large part des capitaux nécessaires à cette œuvre gigantesque; si elle n'a pu célébrer, comme elle l'aurait voulu, cette fête si belle, dans laquelle, au cœur des Alpes, sous les voûtes creusées par l'art de l'ingénieur, les mains italiennes serraient les mains françaises, c'est qu'elle était debout, tout entière au devoir de rassembler ses enfants, de leur forger des armes, de les pousser en avant contre l'envahisseur! Mais elle n'en a pas moins vu avec un regard plein de fierté, de joie et d'espérance, cet embrassement des deux peuples!

Elle n'a pas manqué d'envoyer à la fête internationale un de ses représentants pour crier aux échos retentissants de cette galerie immense: « Vive la France! vive l'Italie! vive Rome! la ville éternelle, gloire du monde moderne, qui ne cessa jamais d'être le cœur de la patrie française! »

La rupture des deux tronçons français et italien, l'un allant de Modane vers l'Italie, l'autre de Bardonnèche vers la France, s'est effectuée sous la direction du commandeur Grattione, en présence des sommités scientifiques et administratives de l'Italie, accourues par le chemin de fer Victor-Emmanuel à la cérémonie, et en présence du préfet de la Haute-Savoie, des représentants de la presse et de divers invités des deux pays.

Le cortége a été accueilli à l'entrée du tunnel de Bardonnèche, que décoraient les couleurs des deux nations, par le corps des savants ingénieurs qui ont si patiemment et si vaillamment mené à bonne fin ce merveilleux travail. N'oublions pas de les nommer.

Ce sont d'abord M. Sommeiller, l'auteur des admirables machines à forer mécaniquement les trous de mine.

Les Romains avec leurs esclaves, le feu et la pointerolle, eussent employé deux cents ans à ouvrir ce tunnel.

Par nos moyens ordinaires, nous aurions employé quarante ans, à raison de dix-sept mètres par mois; grâce aux machines de M. Sommeiller, on a tout terminé en moins de treize années!

Citons ensuite MM. Colladon, de Genève, et M. Caligny, de l'Institut, qui eurent les premiers l'idée d'appliquer l'air, comprimé par une colonne d'eau, à la perforation et à la ventilation de cette immense galerie souterraine.

Nommons encore à côté d'eux MM. Grandi, Grattione, Borelli et Boni.

L'entrée du tunnel, du côté italien, se trouve dans la vallée du Melzet, à 131 mètres en contre-haut de la sortie du côté de Modane.

Le tunnel ne pénètre point dans le Mont-Cenis, comme on le croit généralement, mais bien dans un fort chaînon latéral, à dentelures aiguës, séparé du Mont-Cenis par le col de la Boue et le val d'Arionda.

Le pic du chaînon a 2,770 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, et l'entrée italienne est elle-même à 1,333 mètres au-dessus du même niveau.

La direction de la galerie est de nord 22 degrés ouest: chose curieuse! presque exactement celle de la déclinaison de l'aiguille aimantée. Le creusement s'est effectué d'abord sur 7,000 mètres environ de schistes calcaires, puis 2,000 mètres de calcaires compactes. On dut lutter ensuite contre les épanchements durs et massifs des quartzites, qui constituent le noyau de la montagne. Le tunnel débouche, à travers une grande étendue de terrain anthraciteux, sur l'Arc, rivière française de Modane.

Telle est, à grands traits, la physionomie souterraine de ce canal immense, de plus de 12,000 kilomètres de longueur, creusé dans la roche solide des Alpes. De plus amples détails ne sauraient trouver place ici, mais se lisent dans l'article cité de M. H. de Parville.

A l'entrée du tunnel, le cortége tout entier dut s'arrêter pour changer de costume; il allait, en effet, avoir à supporter pendant un assez long temps une température très-élevée, et cela au cœur de l'hiver; il fallut endosser une légère cotte de mineur, avant de se remettre en wagon. A la distance d'environ 1 kilomètre du front de taille, nouvel arrêt du train. Il s'agissait, au milieu d'une atmosphère lourde, mais rendue respirable par les injections puissantes d'air frais qu'envoyaient les machines de M. Sommeiller, et tout ruisselant de sueur, sous une température de 39 degrés, il s'agissait, dis-je, d'aller à pied jusqu'au front de taille, où les trous de mine



L'ALIMENTATION DE PARIS PENDANT LE SIÉGE. — Un coin du marché Saint-Germain. — Boucheries canine et féline. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

qui devaient pulvériser le mur encore debout, le dernier obstacle, — étaient déjà forés à l'avance.

Après un examen rapide et général, après des poignées de main chaleureuses échangées à travers un orifice partiel préalablement ouvert dans l'épaisseur du mur, on dut revenir sur ses pas. Les trous de mine furent chargés, et, au signal donné, un effroyable roulement de tonnerre, mille fois répercuté par les échos des voûtes sonores, annonçait aux assistants noyés dans un nuage épais de fumée, de poudre et de vapeur la chute de la dernière barrière.

On se figure aisément quels vivats, quels cris de joie, quels embrassements, quels enthousiasmes célébrèrent l'événement et accueillirent cette salve terrible. On se ruait, au dire des assistants, au milieu des déblais, entre les wagons chargés des décombres, des pierres et des quartiers de rochers, vers la brèche toute noircie de poudre.

Le commandeur Grattione, enjambant les monceaux de matériaux accumulés, passa le premier, aux cris de la foule, qui se précipitait pour le suivre, dans une ivresse et une joie extrêmes!

A l'heure présente, déjà les locomotives sillonnent le tunnel d'un bout à l'autre : à partir du 1er février, les voyageurs pourront éviter la montée du Mont-Cenis et circuler, sans arrêt, de France en Italie, et réciproquement. La galerie a 12,259 mètres de longueur, c'est-à-dire 39 mètres de plus que la projection horizontale calculée.

Il est inutile d'insister sur les conséquences sociales, industrielles, commerciales, politiques de cet immense fait moderne : cette coupure et celle de Suez sont deux événements grandioses, dont, par intuition, on saisit la haute portée.

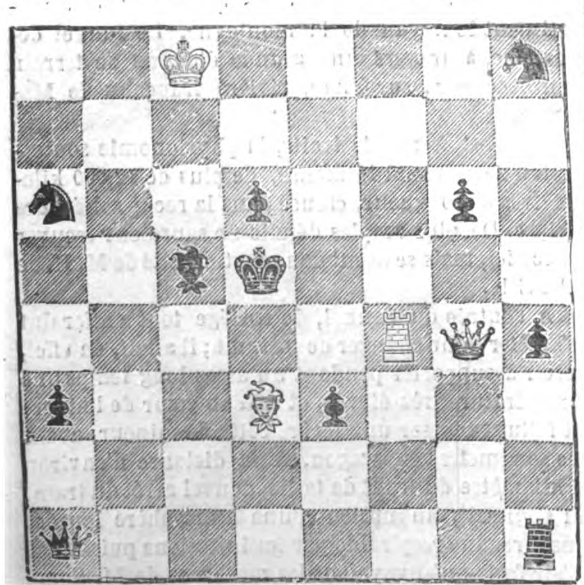
Nous terminerons ces lignes par un vœu que le tunnel des Alpes fait naître presque spontanément. Que l'Espagne, elle aussi, fasse comme sa sœur l'Italie! Qu'elle fasse tomber la barrière des Pyrénées!

M. V.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 360

COMPOSÉ PAR MM. KOHTZ ET KOCKELKORN.



Les blancs font mat en trois coups.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les ballons montés nous ont rendu de bien grands services.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 722 — 11 Février 1871.

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration à M. BOURDILLIAT, administrateur.

Le comte de Bismark. Le général de Valdan. M. Jules Favre. Le général de Moltke.

L'ARMISTICE. — Discussion des articles de la convention d'armistice signée le 28 janvier à Versailles.

COURRIER DE PARIS

Les événements se succèdent, les catastrophes s'accumulent, les années s'ajoutent aux années.

Seuls, les ridicules restent immuables.

Dans la crise électorale que nous venons de traverser, nous avons retrouvé, en effet, toutes les inepties, toutes les fantaisies, tous les débordements dont les annales de 1848 avaient gardé le souvenir.

Nous avons vu sur les murailles s'épanouir le lieu commun et la La Palissade, nous avons entendu dans les réunions tous les monomanes de la capitale exécuter des variations paganiniennes sur le *carnaval de la candidature.*

— Ce qu'il faut à la France, ce sont des hommes intelligents, dévoués, convaincus.

Eh! nous le savons bien!

> Tirez-nous d'abord du danger,
> Vous ferez après vos harangues!

Ces entasseurs de banalités nous font toujours l'effet d'un médecin qui, appelé au chevet du malade, lui tiendrait à peu près ce discours :

— Monsieur,

Votre cas est grave, le pouls est capricant, la langue est saburrale.

Pour vous tirer de là, il est indispensable de vous donner des remèdes efficaces. Il faut savoir les choisir, car autrement ils n'agiraient pas. Ces remèdes doivent être combinés de façon à vous rendre la santé, car s'ils ne vous la rendaient pas, ce ne seraient pas des remèdes. Ils doivent...

Sur ce, je vois d'ici le malade interrompant cette litanie :

— Docteur! Écrivez-moi vite sur votre ordonnance le nom de ces remèdes bénis.

— Moi!... Je ne les connais pas! Je vous dis seulement ce qu'il vous faudrait.

Il est fortement probable que, si vous rencontriez un pareil médecin, vous vous hâteriez de le flanquer à la porte, comme coupable de vous avoir escroqué vos vingt francs.

Les rebouteurs politiques qui impriment ou débitent leur phraséologie oiseuse dans les circonstances où nous sommes, escroquent, eux aussi, le temps et la conscience du public.

~~~ A côté des solennels, les excentriques.

Le premier prix, sous ce rapport, a été mérité, sans contestation aucune, par M. Marinoni, qui a jugé à propos d'offrir à Paris cent mille exemplaires de son portrait, accolés à sa profession de foi.

La vérité me force à déclarer que les réflexions des dames qui contemplaient son image, n'étaient pas de nature à satisfaire beaucoup sa coquetterie.

Mais évidemment, les femmes n'étant pas encore électrices, c'est le sexe fort que M. Marinoni devait viser.

Probablement il comptait sur son air noble, digne, imposant, pour fasciner les suffrages. Le scrutin hélas! lui a prouvé qu'il s'était trompé. Mais aussi pourquoi s'être contenté d'un portrait au repos?

Pourquoi ne pas nous avoir donné un Marinoni en action.

Il n'y avait que l'embarras du choix. L'en-tête des proclamations de l'ingénieux mécanicien, aurait pu nous représenter *ad libitum* :

Marinoni à la tribune foudroyant les ennemis de la France.

Marinoni déposant dans une urne son vote pour ou contre la paix;

Marinoni méditant le matin dans son lit, avant de se rendre à la chambre, le discours qu'il fera dans la journée;

Marinoni élu président ou vice-président par la confiance de ses collègues, et agitant la fameuse sonnette d'une main olympienne.

Je passe dix sujets de lithographies, et des meilleurs. Peut-être même, pour ne laisser perdre aucun de ces motifs intéressants aurait-on pu composer l'album-Marinoni.

Quoiqu'il en soit et quoiqu'il m'en coûte, je suis forcé de déchirer le cœur de ce candidat malheureux, en lui apprenant qu'il n'est pas l'inventeur du système par lui pastiché cette semaine.

Du temps du second empire, en effet, un précurseur avait devancé le système de la candidature illustrée.

Notez que nous n'inventons rien. Nous avons les noms et les preuves à l'appui.

Dans un de nos départements du Centre, un candidat officiel fit fabriquer et distribuer un dessin où il était représenté assis devant son bureau et décachetant un pli.

Au-dessous cette légende :

« *M. X. recevant la lettre par laquelle Sa Majesté l'empereur daigne lui déclarer qu'il patronnera sa candidature.* »

Rien de nouveau sous le soleil.

~~~ Tout cela pourrait être fort gai si la France n'était pas aussi triste.

Avez vous vu parfois, en passant sur la lisière d'un champ, tourbillonner un noir essaim?

La bande est si compacte qu'elle en obscurcit presque le ciel. Et ce sont des ébattements interminables; et ce sont des croassements assourdissants.

Hardiment, à l'aspect de ces corbeaux qui se démènent, vous pouvez dire ?

— Il y a un cadavre là.

Est-ce à dire qu'ils regardent notre malheureux pays comme mort, les ambitieux de tous les partis qui croassent, eux aussi, s'apprêtant à tirailler en tous sens les lambeaux de la nation.

Jamais, croyons-nous, aucun peuple ne traversa des épreuves semblables à celles par où nous passons en ce moment. Couchés en joue à la fois par les fusils prussiens et les fusils de la guerre civile, nous avons derrière nous un passé effroyable, devant nous un avenir dont nul ne peut pénétrer le secret.

L'abîme du déficit a été creusé à des profondeurs insondables par les folies d'hier. Les contributions de demain ne feront qu'agrandir le gouffre.

Or ça, tandis que tous nos intérêts sont remis en question, tandis qu'aucune existence n'est sûre d'elle-même, tandis que c'est le désastre, le chaos, le cataclysme, vous ouvrez le *Journal Officiel*, et vous y trouvez au compte rendu de l'Académie des sciences, des racontars de ce genre :

« M. Chasles revient de nouveau sur la question Cassini-Perrault. Est-ce Cassini qui doit être responsable de la mauvaise organisation de l'Observatoire de Paris, est-ce au contraire Perrault qui, dans son orgueil d'architecte, n'aurait voulu faire aucune concession au premier directeur de l'Observatoire? M. Chasles plaide énergiquement la cause de Charles Perrault.

« On se rappelle que M. Delaunay a communiqué une lettre de Cassini IV, lettre curieuse à tous égards trouvée dans les archives de l'Observatoire, de laquelle il résulte que malgré les représentations de Cassini Ier, Perrault a tenu à faire son monument tel quel. Devant le roi et devant Colbert, l'architecte aurait appelé l'astronome fraîchement débarqué d'Italie : « un baragouineur » aux idées duquel on ne saurait sérieusement s'arrêter. »

M. Chasles entame une longue discussion pour prouver que c'est la faute de Cassini.

N'est-ce pas incroyable, pyramidal, monumental, ce flegme que rien n'émeut? Quand plus tard l'histoire écrira : En 1871, sous les bombes de l'ennemi, devant la France ruinée, des hommes graves se réunissaient toutes les semaines dans une salle pour savoir si feu Cassini fut oui ou non cause que l'escalier de l'Observatoire eut soixante-deux marches au lieu de n'en avoir que cinquante neuf; quand l'histoire écrira cela, personne ne voudra le croire.

~~~ Et pourtant, il y a plus fort encore.

Dans le dernier compte rendu de l'Académie des sciences, Cassini enterré (requiescat in pace), le vénérable M. Chevreul a pris la parole pour annoncer qu'il vient de publier une brochure intitulée : *Distractions d'un membre de l'Académie des sciences pendant le siége de Paris.*

Ils étaient heureux de se distraire, ces bons savants!

Or, savez-vous quels ont été les fruits de ces distractions?

Primo, une note toujours rédigée pendant le siége, dans laquelle M. Chevreul donne des détails palpitants sur un acide nouveau qu'il prétend avoir trouvé dans les plumes d'oiseau et qu'il intitule : *acide avique.*

Cet acide, d'après lui, a une odeur *sui generis.* Il suffit pour se le procurer, de placer dans une éprouvette renfermant de l'eau de baryte, des plumes. Au bout de quelque temps, les plumes auront perdu toute trace d'odeur, et l'acide aura passé dans la baryte et aura formé un aviate de baryte.

A quoi M. Chevreul d'ajouter :

— Le parfum est si caractéristique, que, dernièrement, obligé par le bombardement de quitter ma chambre, je m'étais réfugié dans une pièce de l'administration du Muséum. Au bout de quelques minutes, je restai convaincu qu'un oiseau devait être quelque part dans l'appartement. Et en effet, il se trouvait dans un coin un goëland oublié qui avait été déposé là depuis environ six ans.

Ce petit speech distractif terminé, il paraît qu'on a apporté sur le bureau de l'Académie un oiseau empaillé, sur lequel chacun a été invité à venir passer la main pour sentir l'*acide avique.*

O! les hommes graves!

Cela me rappelle une anecdote dont je puis garantir l'authenticité, en ayant été le témoin oculaire et auriculaire.

C'était à une séance d'une des commissions les plus sérieuses instituées pendant le siége pour étudier les problèmes si importants de l'alimentation.

Un membre demande la parole et prononce un long discours pour démontrer que dans le pain, on trouve une substance particulière appelée *céréaline*, laquelle substance peut, dans l'hypothèse de certaines combinaisons, créer un danger pour la santé publique.

Un autre membre riposte :

— La *céréaline*, au contraire, n'a que des propriétés nutritives, digestives, apéritives.

Un troisième membre intervient.

Puis un quatrième...

Bref, une discussion à fond de train.

Cela durait depuis une demi heure, quand un chimiste de l'Assemblée, qui n'avait rien dit jusqu'alors, intervenant tout à coup :

— Messieurs, je dois vous faire une observation, c'est que la céréaline est une substance hypothétique rêvée il y a quelques années par M. X., et qui, en réalité, n'a jamais existé.

Voyez-vous d'ici les figures de l'aréopage!...

~~~ Cette mémorable séance de l'académie des sciences délibérant sous le canon prussien, et à la veille d'un scrutin mémorable, devait se terminer par une communication encore plus immense.

Le même M. Chevreul (quelle actualité), est venu déclarer qu'il avait trouvé le secret des tables tournantes!!!

En attendant qu'il explique tout au long ces jeux des muscles et de la pensée, il a invité ses collègues, en rentrant chez eux, à se livrer à la petite expérience récréative que voici :

« Prenez un pendule, suivez-le des yeux en attendant qu'il se mette à osciller, comme vous le présumez en pensée. Le système musculaire entrera en fonctions sans que vous en ayez conscience, et le pendule oscillera. Bandez-vous les yeux de façon que toute excitation extérieure n'éveille plus l'influence musculaire et le pendule restera en place. »

Le pendule qui marche tout seul au commandement du regard, restera comme une des jolies inventions de la drôlerie moderne.

Nous invitons nos lecteurs, s'ils ont besoin de distractions, comme nos académiciens, à essayer, le jour où il s'arrêtera, de refaire marcher le balancier de leur horloge, en le regardant.

C'est un passe temps innocent, qui ne coûte pas cher et qui peut durer assez longtemps pour leur

faire oublier les révolutions qui nous agitent, et pour laisser aux Prussiens le loisir d'évacuer la France, avant que le balancier se soit remis en marche.

~~~ Tandis qu'à l'Institut on fait du temps un si intéressant usage, la curiosité parisienne ne se rassasie pas de la contemplation des uniformes prussiens.

Triste curiosité!

Il faut avoir vu l'inqualifiable spectacle que présentent nos frontières nouvelles pour comprendre jusqu'où peut aller la badauderie effrénée dans ces manifestations pitoyables.

Au pont de Neuilly, comme à Saint-Denis, comme au pont de Saint-Cloud, des hommes, des femmes, des enfants viennent se faire bousculer par les rebuffades des soldats ennemis. Il y a là comme une fraternisation odieuse que rien ne saurait justifier.

Du côté d'Issy, les choses se passent avec plus de calme. Les Prussiens sont au bout de la Grand'rue, en avant d'une sorte de barricade. Les Parisiens, en assez petit nombre, les regardent sans leur parler. Cela rappelle assez bien l'attitude célèbre des chiens de faïence.

Hélas! une fois ces lignes franchies, commence une odyssée lugubre, d'où l'on revient le cœur navré et humilié tout à la fois.

A deux reprises, nous avons dû faire le voyage de Paris à Versailles par la route. Sombre voyage, en vérité. Tout le long du chemin, jusqu'à Sèvres, des cadavres d'arbres gigantesques jonchent le sol. On les a coupés, puis abandonnés là, je ne sais pourquoi. L'île Séguin est rasée comme si une trombe avait passé par là. Le parc d'Issy n'a plus que quelques bouquets de végétation.

En revanche, les maisons situées sur le versant du coteau qui descend de Bellevue au Bas-Meudon, paraissent avoir été épargnées.

Sur la berge, au contraire, quel sens dessus dessous! Les vitriers auront de la besogne cette année. Sans exagération, en effet, il y a bien de Paris à Versailles cinquante mille carreaux cassés.

Il y a du reste des anomalies incompréhensibles dans la façon de procéder des Prussiens.

Tandis qu'à droite et à gauche ils ont plus ou moins dégradé ou détruit, j'ai vu, à Chaville, une magnifique propriété qu'ils entretiennent eux-mêmes. Comme je passais, des soldats en uniforme taillaient les tilleuls, d'autres y bêchaient les parterres.

Arnal, dans *Riche d'amour*, disait :

— Si, par hasard, des filous s'étaient introduits chez moi, et que l'un d'eux eût, par extraordinaire, laissé un portefeuille plein d'or dans un de mes tiroirs! Ce n'est guère probable, mais pourtant....

J'imagine que le propriétaire de la maison de Chaville, sachant que l'étranger l'a envahie, est loin de supposer que c'est pour en améliorer les terres et y greffer des rosiers plus ou moins mousseux.

~~~ Au Bas-Meudon, nous rencontrons des soldats prussiens faisant l'exercice.

Quand on a assisté à cette répétition, on comprend ce qu'a pu être la représentation du drame militaire qui vient de se jouer. C'est un immense mécanisme que cette armée. Elle n'est pas composée d'hommes, elle est composée d'engrenages.

A un signal, tous les pieds se lèvent, la jambe tendue comme par un ressort, j'allais dire comme ankylosée. Tous les talons retombent avec un fracas voulu. Pas une tête qui dévie; tous les nez sont dans le même axe; les regards eux-mêmes ne se détourneraient pas, quand bien même un obus tomberait à l'improviste. Ce sont des gestes anguleux et roides, mais aussi précis et mathématiques que ceux d'un automate.

L'officier commande avec volubilité et autorité. On sent une discipline de fer planer sur toutes ces obéissances passives qui ont abdiqué toute initiative individuelle pour devenir la pièce d'une machine gigantesque.

Autre détail qui a bien sa signification :

Dans ces deux voyages, aller et retour, nous avons rencontré des milliers de Prussiens, et nous n'avons pas vu un homme ivre, pas un!

~~~ A Viroflay, toutes les maisons occupées ont été respectées, toutes les maisons vides envahies. Le haras de M. Lupin loge de la cavalerie, hussards et cuirassiers. La villa de M. Cresson, le préfet de police, est garnie de cent cinquante fantassins.

Quant aux bois, si admirables de ce côté, ils sont heureusement restés debout.

En arrivant à Versailles, lundi, les abords avaient changé d'aspect. Au lieu du va-et-vient dont nous avions été témoin la semaine précédente, c'était un encombrement que de loin nous ne nous expliquions pas. En approchant, nous eûmes la clef du mystère.

Un officier, d'une politesse irréprochable, arrêta notre voiture :

— On ne passe pas!

— Pardon! avec un sauf-conduit.

— Même avec un sauf-conduit. Il y avait trop de monde, *notre Empereur ne veut pas!*

— Pourtant...

— Je regrette infiniment.

L'officier répéta cette formule à deux reprises, puis finit par nous adresser à un monsieur en paletot marron, qui était probablement un employé de la police prussienne. De tous les côtés cependant s'élevaient des réclamations de gens qui, venus à pied de Paris sans avoir été prévenus, protestaient contre la fatigue cruelle d'une course inutile.

Quand, à force de parlementer, nous fûmes parvenu à franchir la grille, nous apprîmes le véritable motif de l'interdiction.

Chaque jour, des excursionnistes s'abattant sur Versailles, il y avait été fait des rafles de comestibles telles, que le prix des denrées haussa presque de moitié. Les soldats et les officiers murmurèrent. D'où le *veto* impitoyable.

Les habitants de Versailles paraissent d'ailleurs ne pas tous regretter qu'on interdise leurs portes aux Parisiens.

Témoin ce mot d'une brave fruitière, d'un patriotisme limité, qui me disait l'autre jour à ce propos, en hochant la tête :

— C'est égal, notre bon temps est passé.

Le bon temps pour elle était celui où, avec accompagnement de Prussiens, on ne payait le beurre que trente sous la livre.

Hâtons-nous d'ajouter que ces sentiments sont loin d'être partagés par la majorité de la population versaillaise, qui est triste, vit à l'intérieur de ses maisons, et ne met le pied dehors que pour les nécessités strictes de la vie.

Ce qu'il faut voir, par exemple, si l'on veut avoir sous les yeux le spectacle d'agitation inouïe d'une dévorante activité, c'est l'hôtel des Réservoirs... *Quantum mutatus...* Ce rendez-vous ordinairement si paisible des Anglais en villégiature et des ladys rêveuses, ressemble à une fournaise.

A l'intérieur, cent cinquante officiers de tous grades et de tous uniformes, déjeûnent, causent, boivent, fument. La grande salle est noyée dans un nuage de tabac, à travers lequel se meut un peuple de garçons affairés.

Dans la cour, c'est une agglomération invraisemblable de calèches, de tilburys, de chevaux, de pataches, de berlines crottées jusque par-dessus le faîte. Tout cela amène ou emmène des touristes militaires, des estafettes en mission, des généraux arrivant d'Allemagne ou repartant.

Nulle trace, d'ailleurs, dans tout Versailles, de dégâts ou de violences. La garnison, qui doit avoir des instructions sévères dans ce sens, se fait aussi peu encombrante que possible.

A Porchefontaine, les tribunes sont restées intactes sur le champ de courses; il est loin le temps où elles pourront recommencer à servir!

Les courses! cela ne vous produit-il pas l'effet de quelque chose d'antédiluvien. Songer qu'il y eut une époque (c'est hier cependant), où Paris entier, pour ne pas dire la plupart des grandes villes, étaient suspendues aux sabots de *Sornette!* Elle rapportait à son maître deux cent mille francs dans une journée. Elle vaudrait aujourd'hui trois francs le kilo dans la balance du boucher!

Au parc Louis quatorzien, tout est dans l'ordre habituel. On a fait comme d'ordinaire la toilette aux grands ifs qui n'ont pas perdu l'habitude de représenter des pains de sucre, mais absence complète et systématique de promeneurs. Les officiers prussiens seuls y circulent à cheval, galopant sur ce tapis vert que frôlaient en bruissant les robes à longue traîne de la cour du grand roi.

Ah! je vous réponds qu'on fait de singulières réflexions sur le néant des choses humaines, en parcourant les allées désertes de ce morne jardin qui, après avoir été le rendez-vous de toutes nos joies, est devenu le quartier général de nos désastres.

~~~ Si quelque chose, au milieu de ces désastres-là, peut être pour nous une consolation, c'est de voir que notre pauvre France, si meurtrie qu'elle soit, commande encore tout autour d'elle le respect et la sympathie.

Certes, les Anglais ne nous ont pas gâtés par leur tendresse, depuis six mois. Mais malgré eux, quand ils ont vu les courageux efforts que faisait notre pays pour soutenir la lutte dans laquelle il avait été engagé malgré lui, il y a eu à Londres un débordement de sentiments trop longtemps contenus.

Il y a plus qu'un ravitaillement matériel dans ces trains qui nous arrivent de la part des Anglais. Il y a un ravitaillement moral.

Je ne me fais aucune illusion sur les mérites et les vertus du dix-neuvième siècle. Il a assisté impassible à tant de crimes de lèse-humanité, il a laissé se consommer tant d'iniquités flagrantes, que je n'entends pas vous le donner pour meilleur qu'il n'est.

Pourtant, la civilisation trouve moyen de s'affirmer, au milieu de tous les abus de la force. Regardez en effet en arrière, interrogez l'histoire, vous y verrez toutes les protestations, tous les égards tous les présents aller au vainqueur.

Aujourd'hui, c'est au vaincu que l'Angleterre les envoie.

C'est que ce vaincu-là tient en main le drapeau de l'idée; c'est qu'on ne peut pas se soustraire à l'influence que bon gré mal gré Paris exerce sur le monde entier; c'est que l'Europe sent bien que ce cerveau-là ne peut pas cesser de penser, que ce cœur-là ne peut cesser de battre.

Allons! messieurs les Anglais, il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez un peu aimé.

~~~ Et la mort s'en donne toujours à faulx que veux-tu!

Je me rappelle, au moment du choléra, avoir vu à la porte d'une église, un prêtre venir précipitamment jeter un peu d'eau bénite collective sur une grande tapissière pleine de cercueils.

Les journaux sont forcés de procéder à peu près ainsi à l'heure où nous vivons. Est-ce qu'on a le temps de fabriquer des nécrologies?

Deux lignes :

« Ponson du Terrail est mort. Il avait écrit trois cents volumes. »

Ou bien :

« Bancel vient de succomber. Il avait été représentant du peuple et député. »

Et la tapissière de se remettre en marche.

Méry disait :

— Je m'arrangerai pour ne pas mourir au mois d'août. Les listes de distributions de prix y tiennent trop de place dans les journaux.

Bancel, s'il avait été frappé en 1869, au lendemain de sa réélection, aurait eu un *requiem* à grand orchestre.

Ce n'est point une raison pour que ceux qui l'ont connu et apprécié ne redisent pas bien haut que c'était un vaillant cœur et une belle intelligence.

Mais le triste temps que celui où l'on a tant de peine à vivre, et où l'on est si mal venu à mourir!

PIERRE VÉRON.
~~~

LE GÉNÉRAL
DE VALDAN

Le général Horix de Valdan, qui a eu la mission de traiter des stipulations au point de vue militaire avec M. de Bismark et le comte de Moltke, a fait une grande partie de sa carrière en Afrique. Il commandait la subdivision du Tarn au moment où il a été appelé à remplir les fonctions de chef d'état-major général du 13e corps.

C'est un homme du monde plein de tact en même temps qu'un esprit très-libéral et très-ouvert à toute chose; il s'occupait de science avec distinction et a montré dans ces négociations difficiles et dans cette mission cruelle une grande dignité jointe à un véritable esprit des affaires.

Le général de Valdan appartient à une famille d'un patriotisme éprouvé; il est le fils du capitaine de Valdan qui, avec un faible détachement, couvrit la retraite de la petite division des Ardennes au déblocus de Maubeuge, en décidant ses soldats, par son exemple énergique, à soutenir les efforts de l'ennemi. Blessé de deux coups de feu au bras lors de la conquête de la Hollande en l'an II, et de trois autres coups à la bataille de Sainte-Euphémie en Calabre, il eut la jambe amputée sur le champ de bataille même.

Les conditions qui nous sont faites sont cruelles; cependant c'est au général de Valdan qu'on doit la non-occupation du fort de Vincennes par l'ennemi.



LE GÉNÉRAL HORIX DE VALDAN
Chef d'état-major général de l'armée de Paris, chargé des négociations militaires à Versailles.

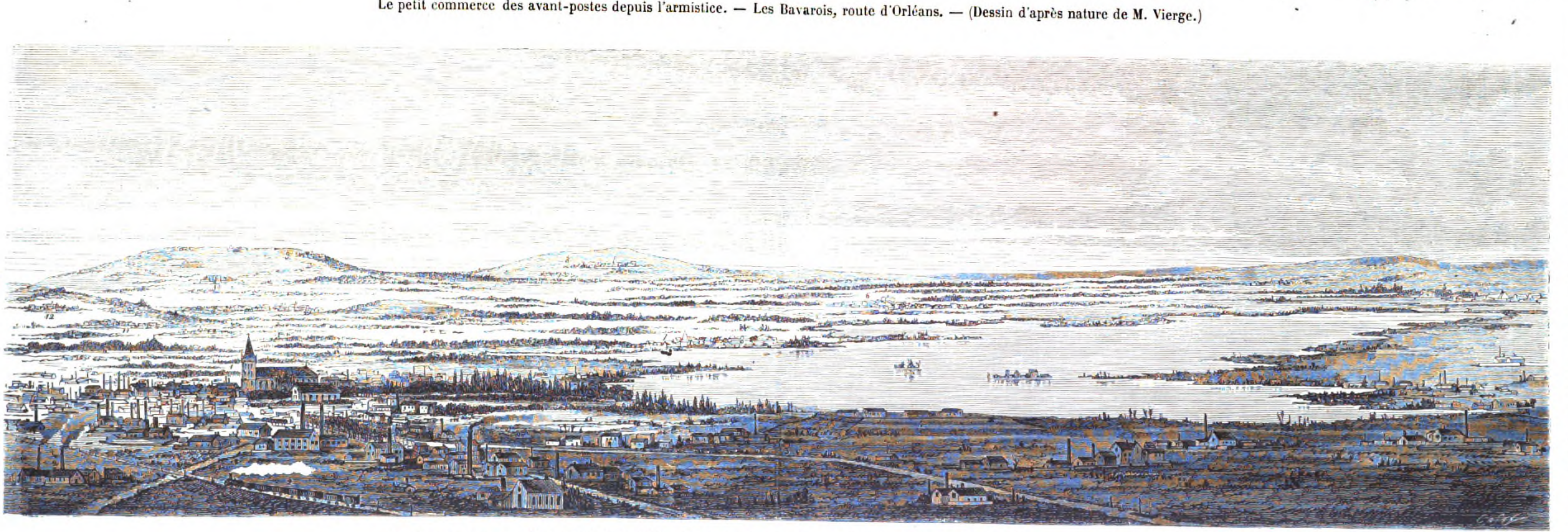
L'ARMISTICE

Nous ne saurions donner des détails précis sur les entrevues multiples qui ont amené la conclusion des négociations qu'on est convenu d'appeler *la convention de Paris*. Ce que nous savons c'est que chaque point de ce document a été rigoureusement discuté entre notre ministre des affaires étrangères, M. Jules Favre et M. de Bismarck, chancelier de la confédération du Nord



LE RAVITAILLEMENT. — Arrivée aux Halles centrales du premier convoi de marée.

Le petit commerce des avant-postes depuis l'armistice. — Les Bavarois, route d'Orléans. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)



ENVIRONS DE PARIS. — Etat actuel de la plaine Saint-Denis, inondée pendant le siége. — (Dessin d'après nature de M. Sellier.)
1. Saint-Denis. 2. Chemin de fer de Soissons. 3. Canal Saint-Denis. 4. Fort de l'Est. 5. Le Bourget. 6. Dugny. 7. Stains, 8. Gonesse. 9. Ecouen. 10. Pierrefite. 11. Montmagny-Grosley. 12. Deuil.

d'une part, le général de Valdan et le général de Moltke, chefs d'état-major des armées belligérantes d'autre part; nous nous contentons donc de représenter l'une des séances sur laquelle nous croyons avoir des renseignements authentiques.

Quant aux appréciations politiques qui découlent d'un événement d'une importance si capitale, nous laissons la parole à notre cher directeur qui, de loin, est peut-être meilleur juge que nous ne pourrions l'être au milieu des passions que cette douloureuse nécessité a surexcitées.

Voici donc, l'article du *Moniteur universel*, publié à Bordeaux, où se trouve en ce moment M. Paul Dalloz.

PARIS

Paris, après cent quarante jours de siége, après vingt-deux jours de bombardement, après trois grandes sorties dont deux au moins comptent parmi les importantes opérations de cette guerre; Paris, après une défense qui, dans les conditions où elle s'est produite, n'a pas d'égale dans l'histoire, Paris n'était pas à bout de dévouement, mais les vivres, déjà rares, allaient lui manquer complétement.

Le Gouvernement n'a pas pensé que l'humanité lui permît d'attendre que les provisions fussent entièrement épuisées, et que Paris se trouvât réduit à cette extrémité où les hommes n'auraient eu qu'une alimentation misérablement insuffisante pour réparer leurs forces, et où des milliers de femmes et d'enfants, qui ne peuvent vivre de la rude nourriture du soldat, auraient journellement expiré de privation. Qui sait si la faim inexorable n'avait pas déjà frappé au seuil de bien des demeures?

Pour une ville de plus de deux millions d'habitants, la perspective était effroyable et certaine. Qui oserait blâmer le Gouvernement de n'avoir pas attendu qu'elle fût une réalité? Qui oserait prétendre que notre noble ville, plus chère que jamais à tous les Français, puisqu'elle est plus malheureuse, n'avait pas assez souffert; qu'elle devait souffrir encore jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un monceau de ruines et de cadavres?

Ce n'est pas nous qui nous arrogerions ce droit. Nous avons toujours dit qu'il appartenait au Gouvernement de décider quand la limite des sacrifices serait atteinte. Cette limite fatale s'est rencontrée après l'infructueuse sortie du 19 janvier. Le cercle de fer s'est trouvé infranchissable pour les assiégés, et les armées de la province étaient trop loin pour le briser.

Ce cercle, il a fallu s'adresser aux assiégeants pour qu'il s'entr'ouvrît.

Nous ignorons encore à quelles conditions a été obtenu l'armistice qui va permettre de ravitailler Paris et de convoquer une assemblée. Nous ne doutons pas que le Gouvernement de la défense n'ait fait tous ses efforts pour les obtenir aussi favorables que possible; mais, quand il n'aurait qu'imparfaitement réussi dans cette négociation, quand il aurait dû subir ce que la plus impérieuse nécessité pouvait seule l'obliger d'accepter, nous jugerions encore peu généreux et peu patriotique d'ajouter par nos reproches à sa profonde douleur et de retirer quelque chose de notre admiration pour Paris. Cette ville a bien mérité de la patrie; son dévouement a contribué à sauver l'honneur de la France; et sur cet honneur, plus que sur les ressources matérielles qui nous restent, se refera notre pays et s'élèvera notre avenir.

PAUL DALLOZ.

LE PREMIER CONVOI DE MARÉE

ARRIVANT AUX HALLES

Ah! il aurait été fort embarrassé l'expérimentateur qui, pendant nos cinq mois de siége, aurait été chargé de résoudre le problème depuis longtemps posé à la science gastronomique : savoir lequel doit l'emporter, du poisson de mer ou du poisson d'eau douce; estimer si un cabillaud, une sole ou un turbot valent mieux qu'une truite saumonée, un brochet de haut bord, ou même une tanche de six ou sept livres.

Les éléments de comparaison manquaient absolument.

En fait de poissons de rivière, nos riches gastrosophes en étaient réduits à quelques maigres et microscopiques goujons qu'ils se disputaient à raison de 1 franc 50 centimes la douzaine. Dans les restaurants de *premier cartel*, on payait cette douzaine 3 francs, et encore cette douzaine était-elle réduite de deux.

Le poisson de mer était représenté par de rares échantillons de harengs fumés cotés à 2 francs pièce, et par des rations municipales d'une morue immangeable.

On racontait comme un miracle, et bien des gens n'y croyaient guère, qu'un certain jour, chez un certain Vatel, sur une certaine table privilégiée, il avait été servi une certaine douzaine d'huîtres dont chaque coquille avait été soldée au taux fabuleux de 1 franc.

Mais ce fait-là se rattachera à la légende du siége de Paris.

N'insistons pas.

Placé entre un hareng-saur et une friture de goujons étiques, le baron Brisse lui-même aurait donné sa langue aux chiens avant de se prononcer sur la supériorité gastronomique du poisson de l'Océan ou sur celle du poisson de Seine.

Aujourd'hui, grâce à l'armistice, le procès peut être soumis à la dégustation des juges compétents.

Samedi dernier, 4 du mois, le premier convoi de marée est arrivé au pavillon des halles centrales affecté à la criée du poisson.

A la première nouvelle de la suspension des hostilités, et sur l'initiative des pourvoyeurs habituels de Paris, un service de poste, avec force relais, a été organisé entre Dieppe, la côte normande et la Capitale.

En moins de 24 heures, ce service apporte aux Halles la marée si attendue.

Dans le premier convoi, les poissons plats étaient en majorité; les turbots, les limandes, les soles, les raies surtout, se déballaient à pleines bourriches, les merlans ne venaient qu'en seconde ligne.

Malgré une abondance relative, il n'y en a pas eu pour les plus pressés. Les restaurateurs ont tout enlevé. Quelques marchands privilégiés ont pu cependant mettre à leur étalage de beaux poissons qui n'y restaient pas une heure.

Depuis si longtemps qu'on en était privé, on en avait perdu le goût et chacun voulait s'y remettre. A l'heure qu'il est tout le monde a pu en goûter un peu, mais l'empressement, l'acharnement du premier jour est toujours le même au pavillon des Halles, surtout depuis que M. de Bismark a arrêté un convoi de marée, le jour où il était si en colère contre la proclamation de Gambetta.

Le fait est que le grand chancelier prussien nous tient et nous tient bien, et que le jour où nous ne serons pas sages, il peut, s'il lui en prend la fantaisie, non-seulement suspendre nos arrivages de blé et de viande, mais encore ceux de poissons de mer.

Le ministre de l'empereur Guillaume n'est pas homme à se laisser toucher par les larmes de nos gastronomes qui auront bien de la peine à lui démontrer l'importance physiologique du problème qu'ils sont chargés de résoudre pour le bien de l'humanité : savoir si le poisson de mer est supérieur au poisson d'eau douce.

M. V.

LA VENTE DES DENRÉES

AUX AVANT-POSTES PRUSSIENS

Aux nouveaux avant-postes prussiens se tiennent aujourd'hui de véritables foires tenues par les soldats de sa majesté impériale Guillaume Ier.

Ces allemands sont gens pratiques avant tout.

Ils se sont dit : du moment que l'armistice autorise le ravitaillement et permet de faire passer aux Parisiens affamés les provisions dont nos excursions dans les plus riches provinces de France nous ont largement pourvus, nous serions bien niais de laisser à d'autres le bénéfice que doit donner l'échange de denrées cueillies à si bon marché contre du bel argent tout neuf.

Et ils l'ont fait ainsi qu'ils se l'étaient dit.

Aux ponts de Neuilly et d'Asnières, comme à Vanves et à Montrouge, les guerriers de la victorieuse Allemagne se sont, du jour au lendemain, transformés en boulangers, en bouchers, en marchands de pommes de terre.

Mais leur grand marché est surtout à Saint-Denis qu'ils ont bombardé sans pudeur. A voir le va-et-vient de ces troqueurs de denrées et des ravitailleurs parisiens on se croirait revenu aux beaux jours de la *Foire du Landit* où au même endroit, vers le milieu de juin, et sous le règne de saint Louis, se rencontraient toutes les nations et où s'échangeaient les produits du monde entier.

Ces bons Prussiens tiennent du pain blanc, de la viande de bœuf et de porc, du beurre et du fromage, des pommes de terre et tous les légumes. Relativement, ils donnent leurs marchandises à des prix raisonnables. Pour ce que cela leur coûte!

Nos revendeurs se montrent plus Prussiens que ces Bavarois à qui est dévolue l'exploitation de Saint-Denis. Ils font payer cher leur voyage de Paris aux avant-postes. Non-seulement ils doublent, mais ils sextuplent le prix d'achat et leur patriotisme ne s'effarouche nullement d'un gain si effronté.

Ce déplorable trafic va cesser, car chaque jour le ravitaillement de Paris se fait sur une grande échelle et travaille à nous débarrasser des revendeurs bavarois et de leurs amis nos ennemis les exploiteurs parisiens.

Inondation de la plaine Saint-Denis

Depuis qu'il est à peu près donné à tout le monde de franchir sans danger les murailles qui nous enserrent depuis de longs mois, il se fait aux portes de Paris un va-et-vient extraordinaire. — Beaucoup de gens, hélas! sont intéressés à aller rechercher qui sa demeure, qui son usine, qui son champ... Cependant tous ne retrouveront pas leurs champs, au moins ne le reverront plus de si tôt : ce sont ceux qui ont leurs propriétés dans cette immense plaine de Saint-Denis que depuis les premiers jours de l'investissement nous avons inondée nous-mêmes comme moyen de défense.

On a laissé là un jardin, une vigne, un parc, des prairies, des sillons, on ne retrouve plus qu'un lac immense d'où s'échappent quelques cimes d'arbres protégés, hélas! de la destruction, quelques toits de maison, etc... Notre gravure est l'impression fidèle d'un des derniers visiteurs de cette partie de la banlieue, cette inondation est un des multiples moyens qui ont permis notre héroïque résistance.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

Mlle DE GIRARDIN (FIN)

Les tireuses de cartes.

« Cette manie de tirer les cartes, manie fatale des esprits faibles, était, au Plessis, l'occupation journalière de la plupart des prisonnières, la seule qui les intéressât. On ne voyait que cartes en main, la comtesse de*** en devint folle.

« Une vieille porteuse d'eau, native d'Orléans, profitant, comme de raison, de la sottise publique, usurpa dans ce genre une sorte de réputation dont elle jouissait, chose rare, sans brigues et sans envieuses, mais non sans orgueil; le sien était sans bornes. Un babil intarissable l'avait aussi accréditée au Plessis; une sorte d'éloquence populaire, une assurance imperturbable, l'habitude de son métier la faisaient rechercher.

« Un jour, je la trouvai seule dans le corridor obscur servant de promenade aux prisonnières qui n'aimaient pas plus que moi à descendre dans la cour; la devineresse y tenait ses assises; une planche appuyée sur deux chaises lui servait de tréteau. Survint inopinément une jeune dame, belle, altière, femme d'un accusateur public en Lorraine. « Voyons, dit-elle à l'Orléanaise, si tu es aussi habile que moi : point d'amour, de mariage, d'arbie que moi : les ci-devant rois seront des accusateurs pugent : les ci-devant rois seront des accusateurs publics; les reines, de bonnes républicaines; le neuf de pique l'échafaud! Tire les cartes pour toi; je les expliquerai, » ajouta-t-elle, jetant sur la table une pièce de 5 francs.

« Cette jactance terrifia la vieille prophétesse; elle hésita, puis trembla. Fouquier-Tinville, disait-elle tout bas. Il fallut passer outre, la chance fut affreuse : la belle provinciale la commentait malicieusement. Le fameux *à quoi vous ne vous attendez pas* découvrit le neuf et l'as de pique. « Eh bien! que dis-tu de cette accolade? Tu pâlis, » dit en riant la femme de l'accusateur public! « Ce soir au tribunal, demain guillotinée. »

« La malheureuse Orléanaise pleurait amèrement; j'étais révoltée de la méchanceté de la jeune Lorraine. Je cherchais à consoler la porteuse d'eau; elle aurait dû, elle aurait pu mieux que personne apprécier l'extravagance d'un tel jeu. Mais sa tristesse, sa préoccupation, ses craintes parvinrent à leur comble; et les événements ayant confirmé subitement la prédiction, l'art divinatoire acquit au Plessis un immense crédit. »

Le déménagement.

« Le local que nous occupions depuis notre arrivée au Plessis devenait impraticable. Notre nombre s'étant prodigieusement accru, la chaleur extrême, le manque d'espace et d'air, multipliaient les maladies, les rendaient contagieuses; Haly craignait d'en être atteint.

« Il décida donc que nous serions *provisoirement* transférées dans le bâtiment en face, nommé *Police correctionnelle*.

« Ceux qui n'ont point éprouvé, dans le cours de la vie, ces cruelles privations, en concevront difficilement la rigueur : dix pieds carrés pour se mouvoir; être contraint, pour respirer, d'appuyer ses lèvres desséchées sur des barreaux de fer, qui tout à la fois interceptaient la libre circulation de l'air et le bienfait de la lumière; tenir sans cesse à la main un mouchoir trempé de vinaigre afin d'échapper aux dangereuses exhalaisons qui s'élevaient des cachots infects où les vivants, les mourants, les morts restaient souvent oubliés. Chaque jour, à diverses reprises, nous brûlions des herbes dont l'épaisse vapeur nous portait à la tête et excitait les larmes. Ces pénibles soins prolongeaient, à la vérité, notre existence. Quelle existence! Ils absorbaient une partie de notre temps, mais ils activaient à un degré inexprimable les tristes sensations qui nous dominaient.

« Les administrateurs venaient chaque semaine inspecter la prison, et enlevaient aux prisonniers, argent, billets, bijoux; à la vérité, au moyen d'une assez légère rétribution, nos geôliers s'en chargeaient pendant la visite, et, il faut l'avouer, nous les rendaient exactement après le départ de nos spoliateurs. Ne voulant pas néamoins renouveler trop souvent cette épreuve, je couvris de laine cent pieces d'or, et, au moyen du plâtre, qui abondait dans nos chambres, j'imaginai follement de maçonner ces deux pelotons contre l'embrasure extérieure de ma croisée. J'avais soin d'y entretenir de l'humidité. Cependant mon trésor avait tellement adhéré à la muraille, qu'à l'aide même d'un couteau il me devint impossible de l'en détacher. L'heure donnée s'écoulait; les gardiens, comme de nouveaux *Barbe-Bleue*, nous sommaient sans cesse de descendre. J'éprouvais une anxiété extrême. La jeune G... me prêta obligeamment un compas de toilette; il se rompit deux fois, mais à force de persévérance et d'efforts nous parvinmes à notre but. J'enlevai en hâte cet or, seule ressource qui me restât.

« A peine échappée à cette contrariété, je retombai dans un danger plus réel. Il s'agissait immédiatement de la vie.

« J'avais entrepris, dans ma prison, la traduction de l'*Essai sur l'histoire*, par Bolinbroke, et de plus un journal en chiffres de mon séjour à Chantilly et au Plessis. Afin d'accélérer mon déménagement, qui se trouvait fort en retard, j'avais vite roulé pêle-mêle dans un couvre-pied, linge, plumes, papiers, livres. Les gardiens, en jetant du haut en bas nos effets dans la cour (car c'est ainsi qu'ils traitaient et brisaient nos misérables effets), aperçurent mes livres, mes papiers, les apportèrent soigneusement dans ma nouvelle demeure. L'un d'eux, ce fut le cocher, ferma la porte avec rudesse, s'appuya contre, et parla ainsi : « Nous ne voulons pas te dénoncer, car ce soir tu n'existerais plus; mais pourquoi diable écris-tu, lis-tu? les patriotes n'ont pas besoin d'être savants; *Vive la nation!* c'est assez pour eux. »

« Sans tenter aucune explication je leur donnai 200 francs; ils me remercièrent, sourirent et me quittèrent. Je n'ai jamais eu lieu de les soupçonner de m'avoir trahie; la conscience d'un geôlier est un étrange ingrédient! »

Promenades.

« Les femmes se promenaient chaque jour une ou deux heures dans une cour exécrable, elles se tenaient constamment à l'opposite des corps de logis des prisonniers; elles pouvaient même s'y asseoir sur un amas de pierres et le concierge leur disait journellement : « Ceci ressemble au Palais-Royal; je vous permets, mes belles, d'envoyer chercher des glaces. »

« Les fenêtres de son vaste logement, ornées des plus belles fleurs, étaient perpétuellement encombrées de curieux, tantôt Fouquier-Tinville, tantôt les Samsons. Je suis convaincue que tous ces indignes personnages, soit en se rendant à la place de la Révolution, soit en revenant, venaient chez Haly ou pour prendre un avant-goût des exécutions dont ils seraient témoins, ou pour en prolonger le souvenir.

« Parmi les assidus se trouvaient force concierges, greffiers, huissiers, recors; et lorsque, après un somptueux repas, Haly voulait leur donner fête complète, il les menait dans nos réduits; nous étions pour eux une véritable ménagerie. La vue d'une duchesse, d'une marquise, d'une comtesse, d'un prêtre, d'une religieuse, les réjouissait comme s'ils eussent regardé un animal rare.

« Un soir, la jeune madame Haly appela indistinctement les prisonnières, et d'un air riant leur dit : « Vos vêtements sont usés; Fouquier-Tinville ordonne que vous les renouveliez; » puis, accompagnée d'une trentaine de pauvres détenues qui s'étaient rendues à cette sommation, elle entra dans une des salles du greffe où se trouvaient amoncelés des habillements d'hommes et de femmes. La nécessité la plus urgente incita quelques prisonnières à s'approprier plusieurs de ces dépouilles; elles les choisirent à leur gré; mais la salle était obscure, et à leur sortie, le jour venant éclairer ces dons exécrables, elles aperçurent le sang dont ils étaient imprégnés : alors, les rejetant au loin, elles s'éloignèrent en tremblant.

« Cette horrible distribution achevée, l'insensible petite créature revint gaiement vers nous. « Pourquoi donc, nous dit-elle, ne prenez-vous pas votre part? ces vêtements sont meilleurs que les vôtres. »

« La rapidité, l'étendue, la ténacité de la persécution, soit à Paris, soit dans les départements, semblaient outre-passer les forces humaines. La capitale en était le point central. Là, jurés, juges, accusateurs, témoins, soldats, peut-être même les bourreaux, tous gens étrangers aux remords et à la pitié, succombaient de fatigue, quoiqu'en général les scélérats soient plus fortement organisés que les hommes de bien.

« Haly nous disait un jour : « Je sors de chez Fouquier-Tinville; je l'ai trouvé étendu sur le tapis, pâle, anéanti; ses enfants le caressaient, essuyaient la sueur de son front. Il me répondit, lorsque je lui demandai ses ordres pour la liste du lendemain : — Laissez-moi, Haly, je n'y suffis pas! Quel métier!... » Puis, comme par instinct, il ajouta : « Voyez mon secrétaire; il m'en faut soixante, n'importe lesquels; qu'il les assortisse. »

La délivrance.

« Depuis quelques jours nous partagions, sans trop en savoir la cause, l'inquiétude générale. Enfin le *neuf thermidor*, jour à jamais mémorable pour la France et pour les détenus, vint heureusement à luire. Nos gardiens, dès la veille, avaient négligé la fermeture de nos chambres, déserté presque continuellement leurs postes; leurs vociférations contre Robespierre s'exhalaient plus librement; M. et Mme Haly ne se montraient pas; la générale battait dans Paris.

« Vers cinq heures après-midi, Mme d'Hécourt, à l'aide d'une longue-vue, jeta par hasard les ... sur un grenier où habitait un jeune homme ... plaisantant nous nommions Vert-Vert : H... tenait depuis quinze jours au secret; ma... geôliers le servaient à souhait tant il était ... saient-ils, bon et généreux. Nous vîmes que, ... attirer notre attention, il faisait flotter en deh... sa fenêtre un mouchoir blanc; ensuite, prése... à nos regards des feuilles de papier chargé... grandes lettres, nous apprimes par ce moyen ... Robespierre, attaqué, mutilé, mourant, ... d'être rapporté aux Tuileries. Vert-Vert para... au comble de la joie.

« Pour la première fois, et à compter de c... stant, nous entrevîmes quelque espoir, quelq... curité. Nos idées dans cette prison chang... même du noir au blanc : force pétitions furen... voyées çà et là pour solliciter des délivrances. ... engeance qui, à Paris, ne vit que d'intrigue ... fluait au Plessis : Haly ne s'y opposait pas. O... frait des services, on les marchandait, on cher... des clients, on trafiquait directement ou par i... médiaire; les geôliers employaient plus volon... leur crédit en faveur des prisonniers, les a... d'affaires s'adressaient aux femmes. A chaque h... depuis la mort de Robespierre, des détenus ... taient la prison.

« Le 14 fructidor au matin, le greffier m'ap... un mandat de sortie, signé de trois membre... Comité du sûreté générale. Quel fut l'être oblig... qui me le fit obtenir, jamais, malgré toutes m... cherches, je n'ai pu le connaître; qu'il reçoiv... l'hommage de ma reconnaissance. »

Pour copie conforme.

LORÉDAN LARCHE...

LES FEMMES DE PARIS PENDANT LE S...

« Quand on écrit des femmes, dit Diderot, il ... tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter ... ses lignes la poussière du papillon. Comme le ... chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secou... patte, il faut qu'il en tombe des perles. »

Pour l'esprit de Diderot, rien n'était plus si... que d'iriser son style et de donner à sa phrase ... tes les couleurs de ce prisme vivant aux ailes ... et d'azur qui bourdonne ses amours à la ros... n'avait qu'à secouer son imagination, et il en t... bait des perles, alors surtout qu'il reprochait à ... mas, l'auteur de l'*Essai sur les femmes*, d'avoir ... posé sur le sexe féminin un livre sans sexe.

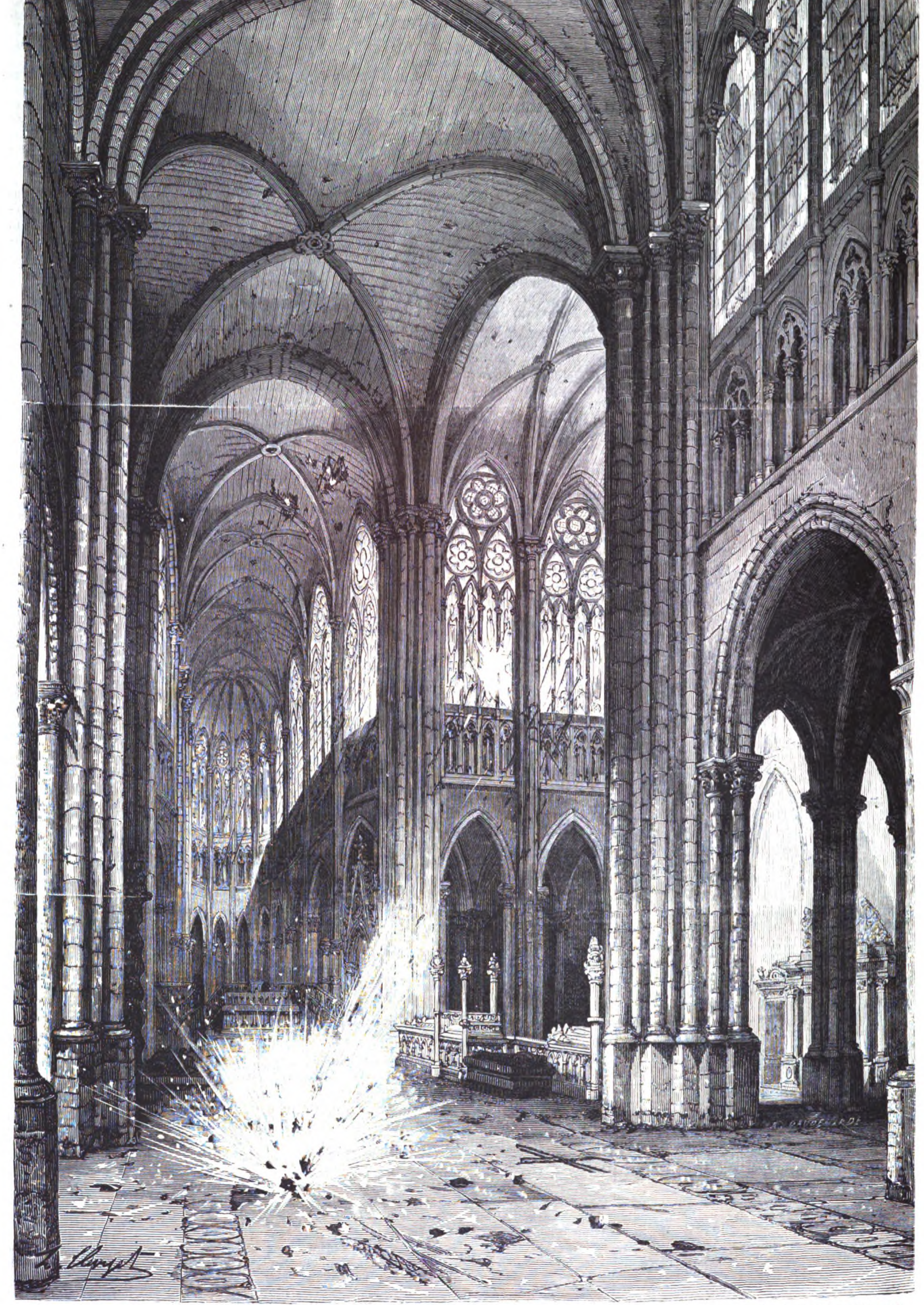
Pour notre mince talent, l'arc-en-ciel est ... haut et les papillons sont encore trop loin, et ... nous ne sommes pas le petit chien du pèl... Aussi pour raconter les miracles de bienfais... qui ont été accomplis par les femmes de Paris ... dant ce long et douloureux siége, pour retracer ... actes de cette compassion qui unit si bien l'... des Parisiennes aux malheureux, nous nous ... tenterons de suivre pas à pas le dessin attendr... notre ami Morin, dont le crayon a su dramat... le patriotique sentiment qui a si dignement ... posé le cœur de nos femmes à l'attendrissemen... la pitié.

Pendant le siége, les femmes de Paris se ... montrées à la hauteur de la situation. On au... dit, dans les plus dures circonstances, tellem... leur âme s'est montrée pleine de courage, de b... veillance et de pitié, qu'elles semblaient je... comme des êtres tutélaires entre l'homme et les ... cissitudes du sort.

Pendant que le soldat citoyen était de servic... la tranchée, on voyait la ménagère faire la qu... à la grille des boucheries, à la porte des boulang... des chantiers de bois, aux cantines municipales ... faisait froid, il neigeait, elle était là, transie, n... courageuse et patiente, les pieds dans la boue ... cée, attendant que son tour vienne d'obtenir la ... tion municipale.

Elle ne se plaint point de la neige, elle ne ... pas contre le rationnement; elle souffre, mais ... père qui grelotte aux avant-postes, que vise pe... être en ce moment une balle prussienne, est-il p... heureux? Pourquoi supporterait-il seul le m... heur des temps?

C'est un dur moment à passer, mais il passera...



HORS LES MURS. — Intérieur de la basilique de Saint-Denis pendant le bombardement. — La grande nef nouvellement restaurée. — (Dessin de M. Hubert Clerget.)



LES FEMMES DE PARIS PENDANT LE SIÉGE. — (Dessin de M. Edmond Morin.

Et que de scènes touchantes au milieu de ces processions de mères de famille qui s'entassent devant les magasins. Toutes sont pressées d'arriver à l'étal, au comptoir. Les premières sont là depuis de longues heures.

Eh bien, parmi ces femmes du peuple, il y a une délicatesse dont bien des hommes ne sauraient se montrer susceptibles. Nous avons vu un jour, placée au centre d'une queue interminable, une pauvre mère, jeune encore, tenant entre ses bras son petit enfant, tout pâle de froid. Comme les autres, elle attendait patiemment, avançant de quelques mètres tous les quarts d'heures. L'enfant grelottait et elle l'enveloppait de son mieux dans son châle. Ses voisines devinèrent sa tristesse et le cœur pris de pitié: « Allons, lui dirent-elles, ma petite mère, passez devant; nous pouvons attendre mieux que l'enfant. » Pas une ne protesta et la jeune femme arriva à la première place que chacune fut heureuse de lui céder.

Quand elle avait passé la journée à faire la queue, à apprêter la mince ration de cheval ou de légume, la femme s'acheminait, avec son aînée, jusqu'aux fortifications. Elle marchait dans la boue, sous le givre, la nuit, et apportait au père qui était de garde au bastion, la maigre pitance du siége. « Mange vite, cela va se refroidir, » disait-elle à son mari, et elle retournait vivement à la maison où on dînait de ce qu'on pouvait, prêt à recommencer le lendemain. Ce dur manége a duré cinq mois et cinq mois d'hiver. Et il en est beaucoup qui seraient prêtes à recommencer si on leur disait que Paris peut tenir encore.

L'héroïsme des femmes de Paris s'est manifesté partout. Dans la rue, dans les hôpitaux, où les sœurs de charité se sont montrées infatigables de dévouement, même jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort; dans chaque famille, où les jeunes filles passaient leurs soirées à effilocher de la charpie pour les blessés; dans les salons, où chaque maîtresse de maison avait toujours l'aumônière à la main pour recevoir les offrandes qu'elle sollicitait en faveur de nos soldats.

Paris, pendant le siége, a vu plus d'une de ses grandes dames renoncer aux plaisirs mondains pour se faire infirmière. Bien de nos aristocratiques beautés ont prêté leur bras au blessé convalescent qu'elles avaient soigné et qu'elles promenaient maintenant dans les allées de leur jardin, transformé en parc d'ambulance. Au contact de ces natures de choix, le soldat le plus rude, le plus grossier, le plus misanthrope, se sentait redevenir plus assoupli, un sentiment de délicatesse inconnue lui était révélé; il devenait plus sociable, meilleur.

Ah! c'est que dans le cœur de la femme il y a plus de choses mystérieuses et diverses que dans tout le reste de la création.

Nos champs de bataille ont eu aussi leurs héroïnes parisiennes, et le crayon de notre dessinateur Morin s'est bien gardé d'oublier cet épisode du combat de Champigny où nos soldats ont vu une cantinière prendre le fusil de son mari tombé et faire le coup de feu contre les Prussiens.

Ce courage-là, toutes nos Parisiennes l'auraient eu, si les Allemands étaient entrés à Paris par la brèche. Ils n'ont osé nous prendre que par la famine, et, dans cette guerre de malthusiens, nos femmes ont combattu pied à pied chaque jour, à chaque heure.

Elles avaient élevé leur courage et leur dévouement en face de la patiente cruauté des Allemands; elles ont été vaincues. Honneur à elles!

Et maintenant que nos Parisiennes pensent à la vengeance. C'est d'elles en tout que dépend notre régénération. Qu'elles n'oublient pas la parole du grave Joseph de Maistre : « Les femmes n'ont fait ni l'*Iliade*, ni l'*Enéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni l'église de Saint-Pierre, ni l'Apollon du Belvédère; elles n'ont inventé ni l'algèbre ni les télescopes, mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde, un honnête homme et une honnête femme. »

LÉO DE BERNARD.

LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS

La ville de Saint-Denis a subi un bombardement en règle.

Avec ses trois forts de la Briche, de la Double-Couronne et de l'Est, elle formait au nord le point le plus important de la défense de Paris. Protégée, en outre, par la rive droite de la Seine, par son canal qui fait communiquer le fleuve avec le canal de l'Ourcq, par les inondations de ses deux petites rivières le Crould et le Bouillon elle défiait l'assaut des Prussiens qui se hasardent peu aux attaques franches et de vive force.

Ne pouvant l'emporter, les allemands ont préféré bombarder et incendier la ville au moyen de leurs batteries établies à la butte Pinson, à Pierrefitte, à Stains, au Bourget.

Les dégâts que ces barbares ont commis à Saint-Denis sont épouvantables. L'hôtel du Grand Cerf a été démoli de fond en comble par les obus, la préfecture, la mairie, la maison de la légion d'honneur, le théâtre, l'église neuve ont été éprouvés. Des rues entières ont toutes leurs maisons criblées par les projectiles.

Les Vandales avaient choisi pour point de mire la basilique et son clocher. C'est sur la cathédrale, dont le dessin de M. Clerget, notre dessinateur, reproduit la précieuse architecture, que visaient les Prussiens. Plusieurs de leurs bombes ont effondré la toiture, écorné le clocher, brisé les vitraux, éclaté dans la nef. La statue de Saint-Denis lui-même n'a pas été épargnée. Un obus lui a enlevé la tête, le décapitant une seconde fois.

On sait cependant le respect qu'aurait dû inspirer à un ennemi civilisé un monument tel que la basilique de Saint-Denis dont les premières constructions remontent à Chilpéric, à Dagobert I[er] et à Pépin. Des chapiteaux et des arcs à plein-cintre du centre de la crypte sont reconnus pour être des vestiges architectoniques du temps de Charlemagne.

Suger, le régent sous Louis VI, celui qu'on avait appelé le *Père de la patrie*, et qui était abbé de Saint-Denis, agrandit et embellit la basilique. On lui doit le portail, le vestibule, les tours et le rond-point de la crypte où étaient les caveaux. Saint Louis fit joindre ce rond-point au portail par la nef. Le chœur et le chevet ne furent terminés qu'en 1281 sous le règne de Philippe le Hardi.

La cathédrale de Saint-Denis est un des plus remarquables specimens de l'architecture gothique. Rien de plus élégant et de plus religieusement aérien que les colonnes et les nervures de la nef. Rien de plus imposant que le portail et ces solides tours qui ont plus de cinquante mètres de hauteur.

Avant la révolution, tous les souverains de France, depuis Dagobert, avaient leur sépulture dans l'église de Saint-Denis. Duguesclin et Turenne, par dérogation spéciale aux usages royaux, reposaient dans la basilique.

En 1793, les tombes royales furent bouleversées, et la poussière des morts couronnés fut jetée dans une fosse commune. Les couronnes, les sceptres, les tissus d'or et de soie furent dispersés à tous les vents, et du plomb des cercueils on fabriqua des balles.

La dépouille de Turenne fut respectée seule. On la transporta plus tard aux Invalides.

Après cette dévastation, la basilique de Saint-Denis était sur le point de tomber en ruines. Napoléon I[er] la fit restaurer. Lui et ses successeurs, jusqu'en 1847, y employèrent plus de sept millions, et tout n'était pas réparé.

Dans ces dernières années, M. Violet Leduc fut chargé de la restauration générale de l'édifice. Il abaissa le niveau du sol, fit repeindre la voûte, restaura les chapelles et leurs magnifiques rosaces avec les vitreaux du douzième siècle. Les monuments funéraires, les statues des rois furent retirées de la crypte et placées dans les chapelles, le chœur, autour de la nef, en pleine lumière. A droite de l'autel, le tombeau de Dagobert; à gauche, le tombeau de François I[er], du sire de Philibert Delorme. Les autres, dus au ciseau de Germain Pilon, Edme Bontemps, Ambroise Perret, Jean de Bourges, étaient à peine mis en place quand éclata le désastre de Sedan.

Napoléon III y avait fait déjà construire son tombeau, et son intention était d'y faire transporter le chef de sa race qui repose aux Invalides.

Les Prussiens ont dérangé tous ces plans de grandeur impériale, et il n'a pas tenu à leurs obus que la basilique de Saint-Denis ne fût qu'une immense ruine. Elle est endommagée, mais ses désastres sont réparables.

MAC VERNOLL.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro la suite de *Chanvallon*, roman-feuilleton de M. Charles Monselet.

ENCORE BORDEAUX

I

Le rôle important joué pendant ces derniers mois par cette cité m'engage à continuer et à étendre l'étude que j'en ai ébauchée dans les précédents numéros du *Monde illustré*. Je suis d'autant mieux préparé à ce travail que j'ai habité Bordeaux pendant longtemps, que j'y reviens toujours avec plaisir, et que rien de ce qui concerne son histoire ne m'est absolument étranger.

Quel éblouissement à l'arrivée! Il y a peu de spectacles aussi imposants que le panorama de la rade de Bordeaux. On en jouit dès la station de Lormont, c'est-à-dire pendant vingt minutes avant l'entrée en gare. La gravure a popularisé cet immense fer à cheval d'une longueur de deux lieues environ, enfermant une multitude infinie de navires de toutes les dimensions et de toutes les formes, pavoisés aux couleurs de tous les peuples (1). Pour peu que l'horizon y prête et soit baigné d'une vapeur de soleil, le coup d'œil est admirable. C'est d'abord, dominant tout le lointain, le clocher pyramidal de Saint Michel, réédifié depuis quelques années; ce sont les flèches élégantes et légères de la cathédrale Saint-André, auprès desquelles reluit la statue dorée de Pey-Berlan; — puis, à mesure que le train du chemin de fer s'avance de tunnel en tunnel jusque sur les bords de la Gironde, qu'il rase avec de longs sifflements, ce sont les quais de Bacalan et des Chartrons, habités par le haut commerce; la cale Fenwick et l'entrepôt; la promenade en terrasse des Quinconces, avec ses deux colonnes rostrales, célèbres dans l'univers entier; la place Richelieu; les majestueux hôtels en perspective du Chapeau-Rouge; — puis, toujours au cours du fleuve, les nobles pavillons de la Bourse et de la Douane; les masses régulières et ornées du quai de Bourgogne; la porte Caillau ou du Caillou, un bijou architectural; la porte des Salinières, et enfin, comme fond du tableau, le pont aux dix-sept arches, cet effort suprême de l'art industriel!

Je le répète, peu de villes en Europe ont une façade aussi superbe. Et lorsqu'on met le pied dans l'intérieur, c'est un charme non moins conquérant. Le point central est ce beau quartier qui comprend la place du Grand-Théâtre, la Préfecture, la rue de l'Intendance, la rue Esprit-des-Lois et la chaussée de Tourny; quartier vaste, monumental, aéré, sentant la richesse et le faste. Aux proportions hardies des maisons, à la grâce des détails, on voit que Gabriel et Louis, ces deux derniers architectes, ont passé par là. Ce quartier est, en partie, leur création; et c'est aujourd'hui l'orgueil des Bordelais.

Un autre créateur du Bordeaux moderne, tel que nous l'a légué le XVIII[e] siècle, c'est M. de Tourny, intendant-général de la province de Guienne. M. de Tourny, — à qui l'on a accordé une si pauvre statue en échange de tant de services, — avait le goût des grandes choses. On lui doit, entre autres embellissements, ces cours nombreux et larges, plantés d'arbres, qui font une ceinture aux trois-quarts de la ville. On lui doit aussi le Jardin-Public, que, dans ma jeunesse, j'ai vu si ombreux, si solennel, avec ses tilleuls centenaires, ses taillis profonds, ses pelouses spacieuses. Les jeudis et les dimanches,

(1) Déjà, Chapelle et Bachaumont, dans leur joli *Voyage* avaient dit :

Nous vîmes au milieu des eaux
Devant nous paraître Bordeaux,
Dont le port en croissant resserre
Plus de barques et de vaisseaux
Qu'aucun autre port de la terre.

« Sans mentir, la rivière en était alors si couverte que notre felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. »

tout un peuple d'écoliers s'ébattait dans ses herbes, et autour des chevaux de bois. Les militaires y faisaient l'exercice le matin; d'autres fois, c'était une classe de tambours qui assourdissait les échos. Aux heures embrasées de l'après-midi, quelques comédiens y venaient apprendre leurs rôles à l'ombre. — Ce jardin public là n'existe plus; il a été remplacé par un autre jardin, fort élégant sans doute, planté d'arbustes et de plantes rares, très-bien entretenu, mais comme on en rencontre partout.

Beaucoup de choses, d'ailleurs, ont été transformées à Bordeaux, plus ou moins heureusement, depuis dix ou quinze ans. D'abord, on a débaptisé la plupart des rues, comme à Paris, — niaise, absurde, détestable habitude, qui détruit toute légende et rend difficile la reconstruction historique. Ainsi, dans ces derniers temps, les fossés Saint-Éloi, des Carmes, des Tanneurs, étaient devenus le cours Napoléon; les rues Bouhaut, du Cahernan, du Poisson-Salé, des Trois-Marie, s'étaient fondues dans une rue unique : la rue Sainte-Catherine. A quoi bon?

O mes vieilles rues! — Laissez-moi retourner la tête vers elle un instant encore; laissez-moi en finir avec les pierres avant d'arriver aux individus. Ma mémoire est elle-même semblable à un carrefour où je me sens attiré de tous les côtés. C'est la rue du Puits de Bagne Cap, qui veut me dire son fabliau du basilic; c'est la rue des Argentiers et la rue des Bahutiers qui essayent de m'induire en moyen âge; c'est la rue Saint-James, pleine des souvenirs de la domination anglaise; c'est la rue des Ayres, où il n'y a que des fleuristes; la rue Bouquière, où il n'y a que des tourneurs-tabletiers; la rue Bouffard, où il n'y a que des cordonniers; c'est la rue Victoire-Américaine, avec sa double rangée de maisons uniformes et fières; ce sont des rues aux noms plus bizarres les uns que les autres : la rue Tombe-Loly, la rue des Menuts, la rue Maucoudinat, la rue du Grand-Cancéra et la rue du Petit-Cancéra, la rue de la Grande-Taupe et la rue de la Petite-Taupe, la rue du Fort-Lesparre, la rue Judaïque, la place Colombe, le chemin de Terre-Nègre, la rue Coupe-Gorge, derrière le cimetière de la Chartreuse. — Horreur!

II

Ceci, comme on s'en aperçoit, n'est qu'une causerie sans prétentions d'aucune sorte. Voilà pourquoi je glisserai rapidement sur les origines gauloises et sur l'histoire de Bordeaux. Tout le monde sait quel fut son accroissement sous les Romains; ses écoles et ses vins étaient déjà renommés du temps d'Ausone; il nous l'a appris lui-même dans ses écrits élégants et efféminés. — Les vestiges de l'antiquité y sont rares aujourd'hui; il n'en reste guère que le bon vieux palais Galien, cette ruine ennuyée, perdue au milieu des échoppes d'un faubourg, s'affaissant chaque jour et s'en allant en poussière. Le palais Galien, ce reste misérable d'un amphithéâtre merveilleux, au dire des savants. Des fragments d'arceaux briquetés et durement cimentés s'en voyaient encore, de distance en distance, encastrés dans les murailles des maisons de la rue Fondaudége. Je ne saurais mieux comparer ces débris vénérables qu'aux Thermes avoisinant l'hôtel Cluny, à Paris.

Il ne faudrait pas trop cependant chercher à contrarier certains archéologues du crû sur l'authenticité de ces ruines. Ils se sont accoutumés à la tradition; leur siége est fait, et ils n'y renonceraient pas pour un camp de César. Aussi fût-ce une violente secousse pour eux lorsque M. Francisque Michel, peu de temps après sa réception à l'Académie de Bordeaux, se mit en tête de leur arracher leur illusion. Il avait voulu faire acte de politesse et de membre actif en publiant un mémoire sur le palais Galien, mémoire dans lequel il bat en brèche l'erreur accréditée qui attribue la construction de ce palais à l'empereur du même nom. M. Francisque Michel s'efforça de prouver que ce monument avait été bâti par une princesse Galienne, espagnole de naissance. Les académiciens du crû, — M. Jouannet en tête, qui avait écrit d'éloquentes pages sur la période romaine, — prirent très-mal la découverte et engagèrent même son auteur à y renoncer, sans doute sur l'air :

> Ne dérangez pas le monde,
> Laissez chacun comme il est.

En effet, approuver un tel mémoire, c'était pour les gens de Bordeaux convenir d'une ignorance au moins singulière; c'était brûler ce qu'ils avaient si longtemps adoré. M. Francisque Michel tint bon; de là une animosité et des tracasseries qui finirent par l'amener à donner sa démission d'académicien.

De la même façon que nous avons glissé sur l'occupation romaine, nous glisserons sur l'occupation anglaise qui dura trois siècles et qui a laissé de profondes traces. Nous ne nous arrêterons pas davantage aux luttes fameuses du Parlement, c'est l'affaire des graves écrivains. J'ai hâte d'arriver à la période la plus brillante de Bordeaux, au gouvernement du maréchal de Richelieu. On ne saurait nier l'influence considérable exercée sur l'esprit des habitants par le séjour du vainqueur de Mahon, une des expressions les plus séduisantes de son siècle. Il se mit à la tête d'une renaissance : il donna des fêtes et en fit donner; sa galanterie triompha comme partout. — A un grand bal masqué que lui offrit la ville, un domino vint lui parler, s'exprimant avec infiniment de grâce et d'esprit. Le maréchal de Richelieu le prie de se faire connaître; le domino refuse, s'esquive, et revient quelques minutes après en laissant aux mains du maréchal les vers suivants :

> Quoique sous ce déguisement
> Tu peux me connaître aisément
> Aux seuls sentiments de mon âme :
> Si je te crains, je suis Anglais;
> Si je t'aime, je suis Français;
> Si je t'adore, je suis femme.

C'est le dernier mot du madrigal!

Entre autres titres réels, éclatants, à la reconnaissance locale, le maréchal de Richelieu a la gloire d'avoir mis ou plutôt remis en faveur le vin de Bordeaux par tout le monde entier. A peine, en effet, eut-il touché le sol girondin, qu'il s'émerveilla du Médoc et du Saint-Emilion (et sans doute aussi du Sauterne), à ce point qu'il ne voulut plus voir désormais d'autres vins sur sa table. Ne croyez pas qu'il y eut là une adroite flatterie pour ses administrés. Le maréchal était arrivé de Paris un peu fatigué, l'estomac délabré. Au bout de quelques mois, il avait recouvré ses forces et se prétendait même rajeuni. Il célébra hautement sa reconnaissance; et, comme il était un oracle en toute chose et que sa parole s'entendait de loin, il n'en fallut pas davantage pour donner une vogue prodigieuse à des crûs simplement estimés jusqu'alors.

A Paris, où la moquerie ne perd jamais ses droits on plaisanta sur l'enthousiasme du maréchal; quelqu'un proposa d'appeler le vin de Bordeaux *la tisane de Richelieu*. Les Bordelais prirent le mot au bond et l'adoptèrent. La « tisane de Richelieu » s'imposa et s'impose encore à toutes les poitrines délicates, — et Dieu sait si le nombre en est grand! Cela méritait peut-être une statue; on la cherche vainement sur les places de Bordeaux.

Je soupçonne que les habitants ont été arrêtés dans l'élan de leur gratitude par de petites rancunes dont le temps n'a pas entièrement effacé le souvenir. Le maréchal de Richelieu, plus que tous les autres hommes de cour, avait une liberté de langage faite pour effaroucher quelquefois des esprits provinciaux. On cite de lui des boutades d'une impertinence achevée, et aussi quelques actes d'arbitraire, parmi lesquels les Bordelais ont eu longtemps sur le cœur l'arrachement nocturne des arbres des allées de Tourny, leur promenade favorite. — Mais ces ressentiments ne sauraient prévaloir contre l'immense impulsion communiquée par le maréchal au commerce de Bordeaux.

La Révolution interrompit cette ère de prospérité. Il est inutile de rappeler la légende des députés girondins, qui existe dans toutes les mémoires. L'échafaud fut dressé en permanence sur la place Dauphine par les ordres de Lacombe, un ex-instituteur, un de ces hommes obscurs, sans valeur, sans idées, sans vertus, nés pour les besognes sinistres. Lacombe, que rien n'excuse aux yeux de l'histoire, pas plus que Carrier, envoya à la mort un assez grand nombre de citoyens, jusqu'à ce qu'il y fût envoyé à son tour par Tallien. Tigre lui aussi à ses débuts, Tallien se vit bientôt muselé par la belle Thérésia Cabarrus, dont il fit une s[...] dide déesse de la Raison, et avec laquelle il se [...] tra publiquement dans un char de forme ant[...] A partir de ce moment, celle qui devait être [...] tard Mme Tallien, — sans cesser pour cela de [...] craquer les anneaux d'or de ses pieds nus, — d[...] la divinité protectrice de Bordeaux. Les pro[...] tions cessèrent comme par enchantement. C[...] une halte dans le sang et les calamités ..

Depuis lors, Bordeaux a traversé diverses p[...] de grandeur et de décadence, que le défaut [...] pace nous empêche d'étudier ici. En ces der[...] vingt ans, sa population avait doublé.

III.

Quelques mots sur le caractère des Bordelai[...] général compléteront cet article rétrospectif.

Je regrette cet ancien type du Gascon qui tra[...] de sa longue et innocente épée les dix-septiè[...] dix-huitième siècles; type charmant, juran[...] *sandis* et *cadédis*, presque touchant sur les ruin[...] son *pétit castel*. Quel pourfendeur de montagn[...] a l'air si martial qu'il n'ose pas se regarder dan[...] miroir. Quel spadassin! « Amorcez, je pars! » [...] il à un adversaire toulousain. Quel poëte! « L'[...] d'un gascon est la clef de l'autre monde. » [...] amant! Il conduit au bal une femme de qu[...] vêtue en domino. « Je crains qu'on ne me re[...] naisse, » lui dit-elle. « Non, madame, je vous [...] guise au dernier point : *on mé régarde*. »

Cette assurance indéconcertable, cette vanité [...] riante semblent avoir été de tout temps le fon[...] caractère des Bordelais. Les *Mémoires* de Fleury [...] légant comédien, contiennent d'ingénieuses [...] flexions à ce sujet : « Ils ont eu plusieurs gr[...] hommes; ils n'en parlent pas, non par indiffér[...] mais parce qu'un grand homme est tout simple[...] un bordelais pur sang. Leur originalité est passé[...] proverbe, mais elle est la même chez tous, c'es[...] dire qu'on trouve de la gaieté, de la verve et de[...] propos chez chacun d'eux de la même manièr[...] à la même dose. En résumé, il n'y a dans cette [...] ville qu'un seul Bordelais tiré à plusieurs ex[...] plaires. »

Le Bordelais d'aujourd'hui n'a gardé du Ga[...] d'autrefois que le fracas des manières et l'apl[...] spirituel. Mais quelle différence dans le costu[...] Le Gascon ne possédait qu'un habit sur lequ[...] n'y avait pas plus de poil que sur un œuf, un [...] peau fané et des dentelles problématiques; le [...] delais, au contraire, se distingue par l'élégan[...] sa mise, qui raffine même sur les modes parisien[...] Il soupe galamment et joue gros jeu. Pourquo[...] voudriez vous pas qu'il fût sati fait de lui-mê[...] Il n'y a plus un seul Bordelais misérable à l'h[...] qu'il est; le dernier est mort depuis longtemps[...] il s'appelait Chodruc-Duclos.

Le Bordelais, c'est le Gascon arrivé. Demar[...] plutôt à Mirès et aux frères Péreire.

Bordeaux a produit des hommes remarqua[...] dans tous les genres, depuis Montesquieu, le s[...] président, jusqu'à Dupaty, le président aima[...] depuis Berquin jusqu'à Vergniaud; depuis le [...] quis de Saint-Marc, qui couronna Voltaire, jus[...] M. Nicolas qui a écrit les *Études sur le Christian[...]* depuis Rode, le violon magique, jusqu'à Trénis[...] beau danseur; depuis Diaz, l'allumeur de fée[...] jusqu'à Rosa Bonheur, cette Deshoulières d[...] palette.

Son barreau a été le premier du monde : de S[...] Lainé, Ravez, Ferrère, Martignac. Ses publici[...] se résument dans l'énergique Henri Fonfrè[...] qui aurait inventé la polémique si elle n'a[...] pas existé, et qui a tenu une grande place [...] le gouvernement de Louis-Philippe. Il faut [...] le portrait de Henri Fonfrède, dans un charm[...] volume, *le Train de Bordeaux*, par M. Louis Lur[...]

« Henri Fonfrède est, à coup sûr, une des fig[...] les plus originales de notre siècle. Petit, sec et [...] veux, il ajoutait encore, par la matière et la f[...] de ses habits, quelque chose d'étrange aux a[...] rences de sa personne. D'ordinaire il portait [...] ville, avec une simplicité qui n'avait rien de [...] gueilleuse comédie de Diogène, une méchante [...] dingote verte beaucoup trop longue, un panta[...] noir beaucoup trop court, des bas de laine gris[...] gros souliers et un chapeau de paille. S'il avait t[...]

une lanterne à la main, on aurait pu croire qu'il cherchait, non pas un homme, mais un gouvernement. »

Que de fois ne l'ai-je pas entendu, contemplé et admiré, cet honnête grand homme, dans le cabinet de rédaction du *Courrier de Bordeaux*, cet entre-sol des fossés de l'Intendance! Que de fougue, d'énergie, de passion, d'originalité, dans cette discussion quotidienne avec ses amis, avec ses collaborateurs, avec tout le monde! Rien n'était comparable à l'abondance éloquente de cet improvisateur. Henri Fonfrède fut, pendant dix ans, l'infatigable serviteur du pouvoir royal, sans penser à devenir le courtisan de la royauté. Il poussa bien des fois à la roue ministérielle, sans renoncer au droit de l'arrêter quand elle irait trop vite. Il créa des préfets, des colonels, des receveurs, des chevaliers, des juges, des pairs, des députés, sans vouloir être lui-même quelque chose d'officiel ou de parlementaire. Après avoir *déhabillé une situation ou une renommée de la tête aux pieds, d'un coup de sa griffe de lion*, suivant l'énergique image de M. de Cormenin, l'intraitable polémiste s'en allait à Montferrand, au bord de sa petite maison de campagne, pour y pêcher une alose ou pour y tuer une grive. »

Bordeaux a encore produit beaucoup d'acteurs. Je n'en citerai que deux : Lafon et Ligier. J'ai connu personnellement le premier, « l'Achille gascon, » comme on l'appelait. Il fut un des soutiens du Théâtre-Français, et ses rivalités avec Talma ont amusé toute une génération, qu'elles ont divisée en deux camps. Lafon et ses partisans ne prononçaient jamais le nom de Talma; ils disaient : *l'autre*. — Retiré aux Chartrons, le *Tancrède* des beaux jours de l'Empire avait beaucoup perdu de sa majesté; il était devenu très-obèse, et il ressemblait à un serrurier énorme. Mais ce qu'il n'avait pas perdu, c'était le port de tête, l'ampleur du geste, et cette affabilité que tout homme intelligent gagne au contact habituel des chefs-d'œuvre et dans la fréquentation des personnages illustres.

Lafon a laissé des Mémoires, — quarante volumes environ! — dont je m'étonne de ne pas voir paraître une partie. Ils ne peuvent cependant qu'être infiniment curieux, car leur auteur a vécu dans une période splendide, et il s'est trouvé mêlé à des événements trop romanesques pour n'être pas de l'histoire.

Quant à Ligier, cette autre célébrité de la tragédie et du drame, espérons que lui aussi écrira ses Mémoires, et qu'il les publiera de son vivant. L'homme qui a créé le Christian de *Clotilde* et le Triboulet du *Roi s'amuse*, cet homme-là doit avoir de piquantes anecdotes à nous révéler sur la littérature moderne. En attendant, Ligier, revenu à sa ville natale, goûte le repos bien dû à sa verte vieillesse, dans sa petite maison de la rue Ségalier.

CHARLES MONSELET.



M. PONSON DU TERRAIL

Romancier, notre regretté collaborateur, décédé à Bordeaux le 20 janvier 1871.

PONSON DU TERRAIL

Quand un journal étranger annonça, il y a quelques jours, qu'un mal subit venait d'enlever Ponson du Terrail, aucun de ceux qui l'avaient connu et aimé ne prit au sérieux la funeste nouvelle. Personne de nous ne voulait croire que la mort était venue surprendre ainsi notre brave, loyal et joyeux ami. Ponson!... mais c'était la vie elle-même, et dans cette existence si active il n'y avait jamais eu de place pour une maladie.

L'horrible fléau est tombé sur lui comme la foudre, et il ne lui a pas laissé le temps de se défendre.

Maintenant il ne reste de cette riche et généreuse organisation qu'un nom, mais ce nom, ceux que Ponson a amusés et intéressés pendant quinze ans, ne l'oublieront pas.

Les lecteurs du *Monde illustré* ont eu leur part dans ce trésor d'histoires attachantes que le romancier populaire a semées dans la presse parisienne, et ils ont gardé le souvenir des heures passées à suivre l'inépuisable conteur; mais l'homme fut aussi sympathique que l'œuvre, et c'est de l'homme que nous voulons parler aujourd'hui.

Alexis Ponson du Terrail était né dans les Alpes dauphinoises, d'une vieille race militaire, qui était fière de compter parmi ses ancêtres le chevalier Bayard, et le futur auteur de Rocambole avait été dans son enfance destiné au métier des armes.

Quel vaillant soldat eût fait ce travailleur intrépide! A l'armée comme au journal, il eût été l'homme du devoir, et il aurait marché au péril comme il abordait la rude besogne de chaque jour.

Du reste, il l'avait prouvé.

En 1848, il fut officier dans cette garde mobile de Paris qui teignit de son sang les barricades de juin et il s'y fit remarquer par sa bravoure et son entrain.

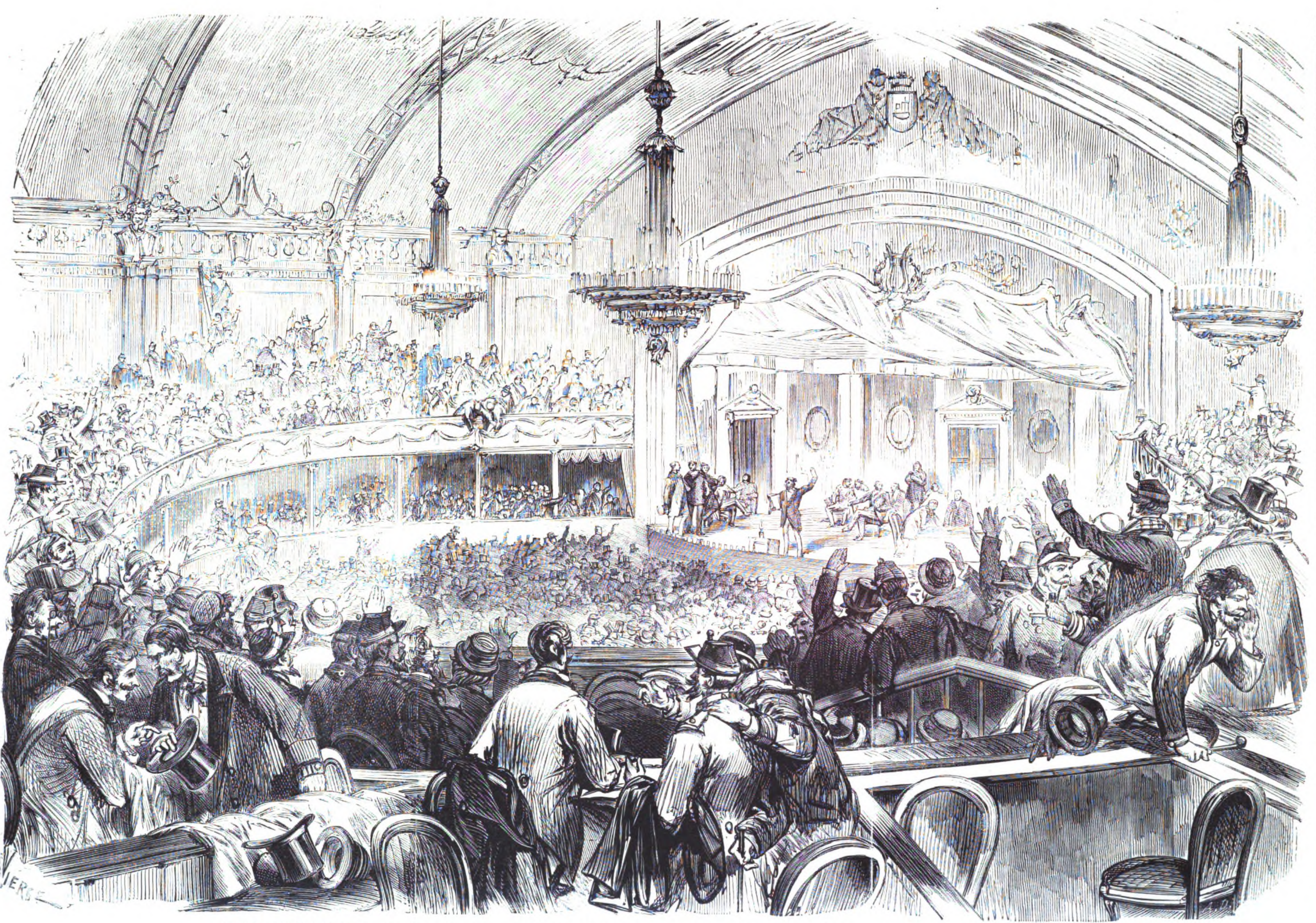
Mais le temps n'était pas alors aux actions de guerre et Ponson revint bientôt à sa véritable vocation.

Des jours passés sous l'épaulette, il lui était resté un levain d'ardeur patriotique et guerrière et son cœur battait toujours comme à vingt ans quand on lui parlait de la gloire de notre pauvre France.

Qui ne se souvient des lignes émues et vibrantes qu'il écrivait dans le *Petit Moniteur* il y a six mois, quand éclata la funeste guerre dont il a eu du moins le bonheur de ne pas voir la triste fin!

Ce feuilleton, qui s'appelait, hélas! *les Français à Berlin*, et qui fut la dernière œuvre de notre ami, commençait par un véritable chant de bataille, et, dans cette hymne enthousiaste, le soldat reparaissait sous le romancier.

Comme tous ceux qui ont tenté les dures épreuves de la littérature, Ponson eut des débuts péni-



LES RÉUNIONS ÉLECTORALES. — Aux Folies-Bergère. — Lecture et proclamation des candidats à l'Assemblée nationale. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

bles, et il lutta longtemps avant d'arriver même à cette demi-célébrité qui est comme la première étape des écrivains prédestinés.

Mais il traversa la tête haute et le cœur ouvert ce noviciat de la vie des lettres. Son inaltérable bonne humeur le soutenait, et d'ailleurs il comptait sur une arme avec laquelle on se fraye toujours un chemin — le travail.

Dès ce temps, Ponson était à la besogne à cinq heures du matin et se reposait seulement quand l'œuvre quotidienne était achevée.

Ce prodigieux labeur dura vingt ans, et, l'été dernier, il s'asseyait encore devant la table de chêne sculpté de son élégant cabinet avec la même ardeur ponctuelle et matinale qu'au temps où il écrivait dans la mansarde traditionnelle du romancier qui débute.

La célébrité était venue et avec elle la vie douce, opulente et honorée.

Combien de ceux qui ont envié sa fortune auraient eu le courage de la gagner à ce prix?

Tous ces biens, toutes ces joies, Ponson les appréciait surtout pour les faire partager à ses amis.

Sa maison d'Auteuil était ouverte comme son cœur, et tous ceux qui y sont entrés ont gardé la mémoire de la simplicité affectueuse qui était le trait saillant de cette nature aimante et droite.

Notre cher et regretté camarade laisse des œuvre qui ont été lues avidement. Elles n'ont pas été moins discutées, mais ce n'est ni dans ce journal ni à l'heure présente qu'il convient de les apprécier.

Disons seulement que tout succès a sa raison d'être et que l'immense vogue des romans de Ponson du Terrail a dépassé presque tous les succès connus. On lisait ses feuilletons en Californie comme au Caucase, et il nous souvient d'avoir trouvé dans la Haute-Égypte un exemplaire de la Jeunesse du roi Henri, qui, par parenthèse, obtint au théâtre deux cents représentations.

Le genre dont il a été le créateur peut sans doute avoir le sort de toutes les modes de ce monde, mais s'il passe, il passera comme Scribe, en restant au répertoire, et, d'ailleurs, Ponson avait assez de jeunesse, de volonté et de talent pour suivre les voies nouvelles.

Il aurait fait le roman de l'avenir comme il a fait celui des années que nous venons de traverser — en charmant ses lecteurs.

Toutes les promesses qu'aurait tenues cette féconde organisation d'écrivain viennent de s'évanouir sous le souffle empoisonné du fléau, mais le passé survivra et l'homme sera éternellement regretté, car Ponson du Terrail a peut-être eu des envieux, mais nous ne lui avons jamais connu un ennemi.

F. DU BOISGOBEY.

OBSÈQUES DE PONSON DU TERRAIL

Un journal qui se publie à Bruxelles nous donne, à la date du 1er février, le récit des funérailles de notre malheureux collaborateur :

« Aujourd'hui, à 11 heures, à l'église Sainte-Eulalie, (Bordeaux,) ont eu lieu les obsèques de M. Ponson du Terrail. Malgré les douloureuses préoccupations de l'heure actuelle, et bien que plusieurs des amis du défunt n'eussent pas eu le temps d'être avertis, une foule nombreuse était venue rendre les derniers devoirs au charmant et regretté conteur.

« La presse parisienne y était représentée par la plupart des directeurs et rédacteurs en ce moment à Bordeaux : MM. Dalloz, Joubert, Claudin, Debans, du *Moniteur*; MM. Gibiat et Léon Dupont, du *Constitutionnel*; M. Ganesco, de la *Liberté*; MM. Jenty et Garcin, de la *France*. La presse bordelaise y était représentée par M. Doinet, du *Journal de Bordeaux*, et M. Ribadieu, de la *Guienne*.

« On y remarquait M. Royer, ancien directeur de l'Opéra, et plusieurs artistes des théâtres de Paris; M. André de Bellecombe, de la Société des gens de lettres, M. Filippi, du ministère de l'intérieur, etc. Après la cérémonie religieuse, le cortége funèbre s'est mis en marche vers le cimetière de la Chartreuse.

« Une scène déchirante s'est produite au moment où le cercueil a été descendu pour être déposé dans un caveau provisoire : la vénérable mère de M. Ponson du Terrail et sa femme, qui avaient suivi courageusement à pied le cortége, se sont précipitées pour embrasser une dernière fois les restes mortels de leur fils et de leur mari. Leurs larmes et leur désespoir ont profondément ému l'assistance.

« Un discours a été prononcé par M. Dalloz, qui a retracé, avec une émotion partagée par tous, les qualités attachantes de l'écrivain populaire, si cruellement frappé dans la force de l'âge et dans la maturité du talent.

« Un détachement du 5e de ligne a rendu, au départ, les honneurs militaires attachés au grade de chevalier de la Légion d'honneur. »

LES RÉUNIONS ÉLECTORALES

LA SALLE DES FOLIES-BERGÈRE

La Prusse, en souscrivant à la réunion d'une Assemblée nationale en France, ne nous a pas donné grand temps pour nous recueillir, pour nous concerter.

Il a fallu faire vite, marcher militairement et s'organiser en une semaine pour nommer nos candidats.

Paris n'avait pas de temps à perdre et il n'en a pas perdu.

Dès le lendemain de la signature de l'armistice, les réunions électorales avaient lieu. On s'assemblait le soir dans les locaux les plus spacieux et les séances électorales s'ouvraient à la fois à la salle Valentino, au Casino Cadet, à l'Alcazar, aux Porcherons, dans la salle des Folies-Bergère pour les arrondissements situés entre la Madeleine et le Gymnase, entre les boulevards et les hauteurs de Batignolles et de Montmartre.

Toutes les réunions n'ont pas été calmes. On était si pressé. Si dans chaque local, chacun des quarante-trois candidats parisiens avait dû payer de sa personne et de son éloquence, les listes n'auraient pu être arrêtées à temps.

Le bureau mettait un nom en avant, et les électeurs acclamaient ou rejetaient la personnalité proposée, non sans interruptions, interpellations, vociférations même.

La réunion des Folies-Bergère a eu, comme les autres, ses jours d'émotions bruyantes, mais enfin elle en est arrivée à compléter sa liste.

Notre dessinateur a saisi le moment où l'assemblée électorale acclame un nom que vient de dire le président M. Laborde. Ce nom est-il celui de Schœlcher, de Rochefort, de Beaurepaire, d'Henri Martin, de Michelet, de Léon Say, de Farcy ou de Lavigne? Je ne sais. Tout ce que je puis dire, c'est que dans la séance du 2 février, ces huit noms avaient été adoptés aux Folies-Bergère.

MAXIME VAUVERT.

LETTRE DE MONSEIGNEUR DUPANLOUP

LE DEVOIR DES HONNÊTES GENS

Mon cher ami,

Oui, vous avez raison, ce qui nous arrive est sans exemple dans notre histoire, et, je l'ajouterai, dans l'histoire d'aucun peuple. Comme vous le dites, dans une telle série de calamités, il est impossible de ne pas sentir la main de Dieu : aussi je vois les plus irréfléchis chercher avec anxiété quels ont pu être ici les desseins de sa providence.

Mais, je le pense comme vous, au milieu de tant de désastres, une chose du moins est sauvée, c'est l'honneur : l'honneur des armes, l'honneur de Paris, l'honneur de la France. Nos ennemis eux-mêmes ont dû rendre hommage au courage de nos soldats; Paris, dans sa résistance inattendue, s'est montré héroïque; et, malgré l'incohérence politique qui, trop souvent, hélas! a déconcerté les meilleures combinaisons, l'attitude de la France, dans cette lutte si ardemment prolongée, et sur tant de points à la fois, par des armées inespérées, nous a ramené, comme me l'écrivait de l'Allemagne même une noble femme, le respect du monde.

Mais enfin, il est vrai de le dire, les revers militaires et la rigueur du vainqueur, en ce moment, nous placent dans une situation qui ne s'est jamais vue. Il s'agit de faire la paix, et voici qu'il va devenir, par suite des complications où nous sommes, presque aussi difficile de faire la paix qu'il l'a été après Sedan de faire la guerre.

Avant tout, il faut élire une Assemblée.

. . . .

C'est là, mon cher ami, ce qui vous effraye, et avec raison. D'un vote si précipité, me dites-vous, que peut-il sortir?

. . . .

Qu'on soit navré jusqu'au fond de l'âme, je le comprends; mais je ne comprends pas qu'on désespère et qu'on défaille. Il faudrait puiser, au contraire, dans le sentiment même de nos revers et de nos périls, le courage de tout faire pour sortir de l'abîme. Le contraire serait la plus indigne défaillance, ou plutôt ce serait toutes les défaillances à la fois!

Défaillance de la conscience d'abord! oui; s'imaginer que la conscience n'a rien à voir ici, ce serait l'erreur la plus étrange. Ç'a été là longtemps l'illusion des honnêtes gens. En se renfermant dans un système d'inaction, ils s'imaginaient ne sacrifier qu'un droit; en réalité ils sacrifiaient leur conscience et un devoir.

. . . .

Défaillance aussi de l'intelligence! si on ne voit pas les besoins et les périls de la France, ou si, les voyant, on méconnait ce qu'elle vaut encore et ce qu'elle peut, et si on désespère de son avenir.

Défaillance du cœur, enfin! si en présence de la patrie en détresse, et qu'il faut secourir et relever, on ne sent pas que, pour une telle œuvre et dans un tel moment, nul ne peut refuser son concours.

Des revers inattendus, tombés sur nous comme la foudre, et dépassant nos plus fameux désastres; notre vieille fortune militaire nous trahissant tout à coup; une succession de capitulations sans exemple; après les héroïques batailles de Reichsoffen et de Gravelotte, Sedan; après Sedan, Metz; après Metz, Paris; et en même temps l'étranger couvrant de ses innombrables soldats un tiers de la France! A côté d'une telle situation militaire, un état politique et social non moins inquiétant; le gouvernement, improvisé dans la tourmente, non reconnu par le vainqueur; une paix à conclure, et quelle paix! le pays à reconstituer; et cela en face de tout ce qui fermente dans la capitale et dans la France entière : voilà où nous en sommes!

. . . .

Ce que cette Assemblée aura à faire en France, ne voyez-vous pas que c'est tout? N'entendez-vous pas le cri qui s'échappe de toutes les âmes : « Il faut sauver la France! » Oui, mais pour sauver la France, savez-vous ce qu'il faut, il faut la refaire.

O mon ami, notre état politique est triste, oui; mais notre état moral et religieux...! Dieu me garde, quand toutes les plaies de ma patrie sont encore saignantes, d'y porter une main dure! Ne nous roidissons pas toutefois contre l'évidence : de tels désastres ne sont pas sans cause, et les causes immédiates ne sont pas celles que nous devions seulement regarder : il faut aller jusque aux causes premières et profondes. Non, ne refusons pas d'avouer ce qu'il est impossible de ne pas voir.

Regardez où en était cette pauvre France, quand on l'a jetée si imprudemment dans la guerre. Depuis vingt ans, quel abaissement des âmes, des caractères, des mœurs! Et tout à coup quelle impuissance des institutions et des forces sociales! au milieu d'une nation pleine de vie, quelle décadence de Bas-Empire!

Qui aurait jamais cru qu'une nation, que nous tous, et moi-même, avions si souvent proclamée la première nation du monde, fût sitôt jetée à terre? Qui n'a été stupéfait de ce désarroi immense après nos premiers revers, et de toute cette machine gouvernementale comme brisée et sans ressorts? De quelles funestes illusions on avait aimé à se bercer! quelles déceptions cruelles nous préparaient la flatterie et l'hypocrisie, ne reculons pas devant les mots vrais! Car comme l'écrivait le général Trochu, citant Tacite : *Pessimum inimicorum genus, laudantes!* Qui n'a vu éclater, dès le début de cette funeste

campagne, les imperfections, révélées déjà par nos meilleurs généraux, qui minaient notre armée, et ont rendu impuissant son plus grand courage sur les champs de bataille? Et que de gens, à l'heure qu'il est, ne voient pas encore à quel degré le péril social s'est accru par les doctrines d'impiété et d'immoralité qui nous désolent!

Ah! quel examen de conscience nons avons tous à faire! Serions-nous donc un peuple irrémédiablement léger, endormi dans sa frivolité et son insouciance, et que les coups de foudre même ne parviennent pas à réveiller? Quelles vérités il y aura à dire à la France, quand le temps sera venu!

Le poëte romain s'écriait autrefois :

Altis urbibus
Ultimæ stetere causæ,
Cur funditus per rent!

Nous aussi, si nous voulons être instruits par nos malheurs, reconnaissons-le, nous avons laissé dans tout le corps social s'envenimer des plaies profondes, et tout est pour ainsi dire à guérir chez nous. Nos ennemis nous condamnent à dire ces choses devant eux. Mais qu'ils ne l'oublient pas trop, ils ont, eux aussi, connu le malheur, en 1807 et en 491 Et c'est pour eux comme pour d'autres que Virgile a dit cette grande parole que nous avons bien le droit de leur rappeler en ce moment :

Haud ignara mali, miseris succurrere disco!

Quoi qu'il en soit, voilà donc la haute mission qui va être dévolue à la prochaine Assemblée : elle aura la France à reconstituer! Elle aura entre les mains, autant du moins que ces grandes choses peuvent être entre les mains des hommes, l'indépendance, l'honneur, le salut du pays, l'avenir de la liberté et de l'autorité, le sort de la société elle-même, la paix de l'Europe et la sécurité du monde, si intéressé toujours aux destinées de la France; car cette funeste guerre n'a pas seulement déchaîné sur nous les horreurs de l'invasion, elle a rouvert encore l'abîme des révolutions.

Cette Assemblée aura encore à trouver des solutions aux grands problèmes qui depuis si longtemps nous travaillent, à discerner et séparer ce qu'il y a de vrai et de légitime d'avec ce qu'il y a de faux et de mauvais dans toutes ces idées si complexes, si fécondes en redoutables malentendus, qui agitent nos temps modernes.

Les deux grandes forces de l'humanité sont l'autorité et la liberté : l'autorité, force conservatrice; la liberté, force conquérante, mais toutes deux forces divines, nécessaires toutes deux à la grandeur d'un pays, et qui devraient, par conséquent, être toujours alliées, jamais en guerre. Elles luttent cependant chez nous l'une contre l'autre. Il y aura à les réconcilier enfin.

Et il y a de plus ces graves et difficiles questions sociales dont le seul programme a de quoi effrayer les plus forts esprits, mais qui, une fois posées, ne permettent pas qu'on les écarte.

. . . .

Ah! si profond que soit son malheur, la France, n'en doutez pas, est encore la France. Immenses peuvent être encore nos ressources si on sait les employer et appliquer toutes les forces vives du pays à l'œuvre de reconstruction qui est à faire. Mais combien il importe de ne pas se tromper sur les conditions ni sur les instruments d'une telle œuvre!

J'entends dire de tous côtés que le grand malheur de l'heure présente, c'est que nous manquons d'hommes, de ces hommes tels que la situation en réclame, autour desquels on se rallie et on reprend courage. Il n'en faudrait pas beaucoup, peut-être, dans une assemblée, pour tout sauver; mais il en faudrait. *Exoriare aliquis!* Voilà le cri universel. Mais quoi donc? Est-ce que véritablement la France serait stérile en hommes? Je ne puis le croire. Nous en avons, mais il faut savoir les trouver. Il y a des régimes qui les écartent ou qui les étouffent. Que ce soit au moins le bénéfice du suffrage universel et une compensation à ses périls, de les appeler, ces hommes, de les faire surgir, d'aller les prendre là où ils sont.

. . . .

Je le sais, on s'aigrit par le malheur, on devient facilement injuste, on crie vite à la trahison, c'est l'accusation banale et commode sous laquelle on cherche à couvrir sa propre incapacité. On rend les plus valeureux capitaines responsables de l'impossible. L'histoire est pleine de ces injustices et de ces ingratitudes. Ah! si, troublés par ces mauvais sentiments, on allait semer la défiance, écarter de l'urne du scrutin ceux qui étaient les premiers au péril, faire la guerre aux hommes qui ont si courageusement fait la guerre pour nous, rien ne serait plus malheureux! Ce serait le triomphe le plus sûr de passions détestables. On éloignerait ceux qui, hier encore, étaient le bras du pays devant l'ennemi, et demeurent le rempart de la société. Les grands peuples et les grands rois, Rome comme Louis XIV, remerciaient les hommes à qui il n'avait manqué que le succès. Ils honoraient ceux qui avaient, malgré tout, sauvé l'honneur. Imitons ces grands exemples; que les honnêtes gens se lèvent autour des hommes d'honneur, qu'ils soient unis et qu'ils se groupent autour de ceux qui, debout au milieu de tant de ruines, tiennent toujours haut et ferme leur drapeau.

. . . .

Quelle est la famille, quelle est la fortune, quel est l'individu qui n'a pas eu à souffrir de la guerre et de l'invasion? Qui serait assez insensé pour se flatter de sauvegarder ses intérêts privés au milieu d'une ruine générale? Qui ne sent que l'anarchie, après la guerre étrangère, serait pour tous le comble des désastres? Certes, personne ne peut dire : Cela ne me regarde pas! et pour le sentir, il n'est pas nécessaire de croire en Dieu, ni en l'autre vie; il suffit de croire à celle-ci, à son champ, à sa vigne, à son foyer, à sa femme, à ses enfants, à son pain quotidien, à son pot-au-feu!

. . . .

Oh! qu'il serait nécessaire que tous les bons citoyens comprissent enfin ces choses, et que, s'élevant au-dessus des questions secondaires et des mesquines ambitions, ils s'unissent dans un grand et large sentiment de patriotisme, pour arracher notre patrie aux abîmes où elle peut sombrer, lui donner enfin un gouvernement incontesté, la constituer dans l'ordre, par le respect des principes et de tous les droits et, afin qu'elle ne soit pas l'éternel jouet des révolutions, concilier l'autorité et la liberté, ces deux grandes puissances, harmoniser les conditions éternelles de la société avec les aspirations légitimes et les besoins des générations nouvelles, et remettre enfin notre pays dans des voies où il puisse retrouver son antique grandeur.

Le moment est suprême, car pour la France en ce moment, devant l'Europe et devant le monde, il s'agit d'être ou de n'être plus la France.

† FÉLIX, *évêque d'Orléans.*

Orléans, le 1er février 1871.

Le Français.)

La France nouvelle jugée par le Times.

Un article de fond du *Times*, du 30 janvier, dans lequel on examine les résultats de la guerre entre la France et l'Allemagne, se termine ainsi :

..... Mais la paix conclue, que reste-t-il à la France de sa grandeur, de sa prospérité, de ses prétentions? Cela dépend beaucoup plus d'elle-même que de ses voisins, qu'ils soient amis ou ennemis. Les Anglais, considérant les quatre-vingts dernières années de l'histoire de France, auront de la peine à tenir la république pour autre chose qu'une phase très-passagère (*fleeting stage*) des événements politiques. En tout cas, il serait oiseux de conjecturer ce que la France sera ou ne sera pas dans cinq ans. Personne ne saurait dire d'où viendra le vent à cette époque, ou s'il fera beau ou vilain temps. Mais il convient de se dire que lorsque les Allemands auront fait tout ce qu'ils auront pu, et que la France aura donné tout ce qu'on aura pu lui demander, ce pays continuera d'être habité par une population nombreuse, industrieuse, ingénieuse et frugale, qu'il disposera d'une vaste étendue, d'un sol fertile, et qu'il aura des côtes offrant pour le commerce international des facilités plus grandes que les nôtres et elles-mêmes.

La France ne cessera pas d'être le rendez-vous des nations, et très-peu parmi ses innombrables visiteurs la considéreront comme sensiblement endommagée ou diminuée par la perte du territoire qu'elle aura à céder à l'Allemagne. L'énorme indemnité de guerre qu'elle aura à payer, figurera comme une addition à sa dette consolidée, et la dépense sera aisément compensée par une réduction correspondante sur ses dépenses militaires et navales dont l'élévation est loin de s'être montrée efficace. La France payera la grosse note en modérant son ambition. Le gouvernement actuel a déjà fait comprendre qu'il se propose de profiter des leçons données par le vainqueur, et il conviendrait peut-être de lui emprunter autre chose encore que son organisation militaire.

L'impérialisme et la conscription ne sont pas les seules institutions françaises qui n'ont pas supporté l'épreuve de la crise actuelle. Mais avant tout, c'est la paix qui est le plus efficace des remèdes, et surtout une paix qui exclue la crainte et le dessein d'une nouvelle guerre. . La France reprendra bientôt son ancien éclat; de nouvelles maisons remplaceront les anciennes, et bientôt l'étranger ne s'apercevra plus que Paris et le quart de la France ont passé par l'épreuve du feu et du sang. Le temps couvre rapidement d'un manteau de fleurs les plus profonds ravages de l'homme. Ajoutons que la France aura été moralement relevée par les derniers événements. Ses annales se sont grandement enrichies d'actes d'héroïsme, de dévouement, de souffrances patriotiques, et le souvenir en vivra dans de nombreux contemporains. Ce sont de pareils actes qui sanctifient la vie d'une nation et lui donnent un caractère sérieux et solennel qu'elle n'aurait jamais pu obtenir par la prospérité. La France a été grande dans l'adversité, et elle y trouvera une force supérieure à celle des armées, des flottes et des empires.

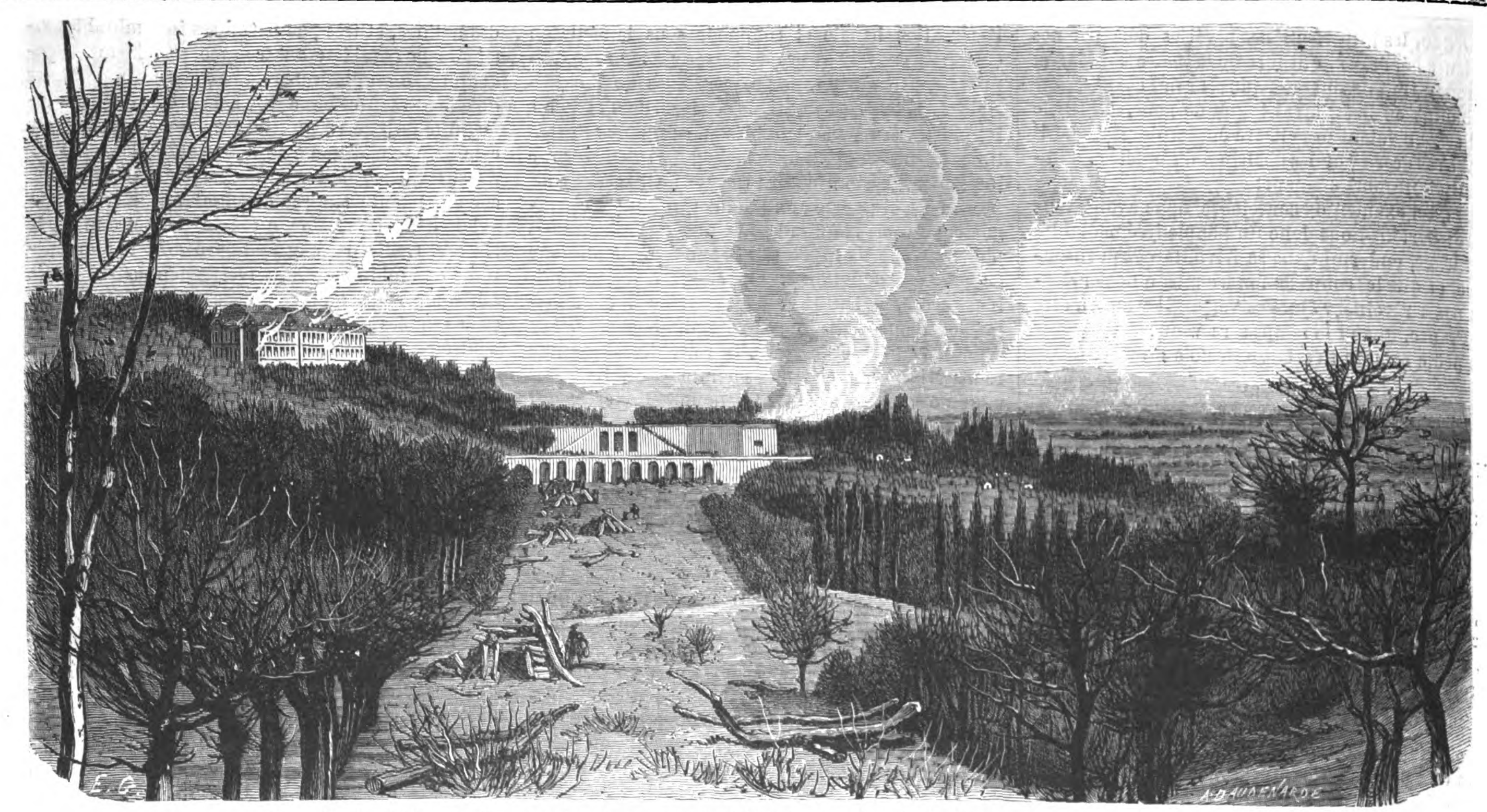
AU THÉATRE FRANÇAIS

Les vers touchants de M. Eugène Manuel ont eu un bien grand succès aux Français. Ils répondaient à l'émotion universelle. Ils ont fait pleurer dans la bouche de Coquelin, voilà leur meilleure louange, et nous les recueillons ici avec plaisir, sans essayer de critique. La critique n'a pas de prise sur des larmes. Voici ces vers :

HENRI REGNAULT

(Vendredi, 27 janvier 1871.)

Ils lui disaient : « Allons! viens! quittons cette place
Le clairon nous rallie en bas!
Contre ce mur d'airain que veux-tu que l'on fasse?
Ils sont trop forts : on ne peut pas!
La retraite a sonné; rentrons! sur cette pente,
Assez de morts dorment ce soir.
La brume est plus épaisse, et la boue est sanglante :
Nous avons fait notre devoir! »
Mais lui, distrait et sombre, absorbé dans un rêve,
A peine il entend ses amis.
« Partez! laissez-moi seul, dit-il d'une voix brève.
Je reviendrai : je l'ai promis.. »
Il sent bondir en lui le cœur de la patrie,
Et dans ses veines le sang bout.
Résolu, sans bravade et sans forfanterie,
Il veut demeurer jusqu'au bout.
La rage sourde emplit son âme généreuse;
Un vague éclair sort de ses yeux;
Et pressant son fusil d'une étreinte fiévreuse,
Il s'écarte silencieux.
Lentement il gravit la pelouse, et farouche,
Sondant la profondeur des bois,
Il saisit à regret sa dernière cartouche,
Pour tirer encore une fois.
Ils l'appellent en vain : leurs voix jeunes et franches
Se perdent le long du chemin;
Les balles ont sifflé de nouveau dans les branches :
Quelqu'un manquait le lendemain!
Quelqu'un! — Le plomb stupide de la mitraille infâme
Pourraient faucher un siècle encor,
Avant de nous ravir deux fois une telle âme
Et deux fois un pareil trésor!
Qui que tu sois, posté derrière un tronc de chêne,
Ou qu'un mur crénelé masquait,
Vainqueur obscur, qui tins une minute à peine
Sa tête au bout de ton mousquet;
Toi qui n'auras été qu'une inepte matière,
Un aveugle instrument de mort,
Sans quoi l'éternité, — sache-le, — tout entière
Serait trop peu pour ton remord;
Maudit sois-tu, soldat, toi, ton peuple, et la guerre
Et ton vieux roi tout le premier,
Puisqu'il n'aura fallu qu'un paysan vulgaire,
Fils de l'étable et du fumier,



HORS LES MURS. — Incendie du château de Meudon dans la journée du 1er février. — (Dessin de M. Grandsire, d'après un croquis de M. Regamey.)

Quelque bouvier pétri pour les œuvres serviles,
Marchant sous la crosse et les coups,
Un balayeur peut-être échappé de nos villes,
Encor puant de nos égouts,
Pour trouer au hasard, bêtement, cette face,
Comme par un défi moqueur,
Pour trancher, dans sa sève abondante et vivace,
Tout ce génie et tout ce cœur,
Etouffer à son aube une lueur si pure,
Eteindre un tel rayonnement,
Que la France mourante en ressent la blessure
Jusque dans cet écroulement!

Sais-tu ce que ton doigt, lâchant cette détente,
A frappé dans l'ombre? Sais-tu
Ce que ta main détruit de poésie ardente,
D'intelligence et de vertu?
Ah! soyez donc de ceux que Dieu choisit lui-même
Et qu'il a marques de son sceau;
Que l'artiste charmé vous admire et vous aime;
Rendez fameux votre pinceau;
Soyez plus qu'un espoir et plus qu'une promesse,
Ayez la force et la beauté,
Ayez toute la grâce et toute la jeunesse,
Ayez l'avenir enchanté,
Pour qu'un soir il suffise à la brutale envie
D'un goujat qui sait son métier,
De faire feu : du coup il supprime une vie
Qui va manquer au monde entier!

Pauvre enfant, il rêvait encor la délivrance;
Nos vœux brûlants étaient les siens;
Et voilà pour adieu ce que te laisse, ô France!
Le dernier plomb de ces Prussiens...
Oh! qu'il fut triste et noir le jour des funérailles!
Va, tu fais bien d'être endormi :
C'était l'heure où la faim désarmait nos murailles
Et nous courbait sous l'ennemi!

Paris était venu, près de ta fiancée,
Au grave et sombre rendez-vous :
Chaque regard cachait une morne pensée
Faite de honte et de courroux.
Tous, les jeunes, les vieux, dans la foi, dans le doute,
Nous méditions, le cœur navré;
Et le *De Profundis* qui montait vers la voûte
Jamais n'avait ainsi pleuré;
Car, en couvant des yeux cette bière drapée,
Nous conduisions un autre deuil :
La patrie avec toi, du même coup frappée,
Dormait aussi dans ce cercueil!

Non, poëte! la patrie malheureuse pleure sur ce cercueil, mais elle n'est pas ensevelie avec le glorieux jeune homme qu'elle recouvre. Ou si elle semble aujourd'hui, comme lui, gisante et endormie dans ses ruines, elle, du moins, ce n'est pas pour toujours. Elle se réveillera, si nous le voulons, la patrie, et renaîtra plus belle au milieu de ses larmes! LOUIS RATISBONNE.

(*Les Débats*).

INCENDIE DU CHATEAU DE MEUDON

Malgré l'armistice, les Prussiens se sont passé la fantaisie de brûler le château de Meudon. Ils ont prétendu, sur l'humble observation qu'on leur a faite, qu'une bombe française, lancée avant le 28 janvier, avait mis le feu à cette résidence. Le projectile, avant d'éclater, aurait couvé l'incendie pendant dix jours.

Je voudrais bien savoir si à Berlin on se contente de pareilles raisons.

Le château incendié, et qui fume encore, avait été construit sous Louis XIV sur l'emplacement d'une grotte qu'on avait fait disposer pour le duc de Guise, ce fameux cardinal de Lorraine, propriétaire de la terre de Meudon qu'il avait acquise de la belle duchesse d'Etampes. Sous le grand roi, qui avait payé le domaine neuf cent mille livres, ce n'était là que le *petit château*. L'autre, le grand château, avait été bâti sur les dessins de Philibert-Delorme, et avait appartenu à Louvois. Le comité de Salut-Public, en 1793, l'avait entouré de fossé, de courtines et de redoutes, et en avait fait une école d'expérimentation pour l'artillerie et les engins de guerre.

Le petit château, celui que viennent d'incendier les Allemands, sans rime et surtout sans raison, était, sous Napoléon Ier, la demeure favorite de Marie-Louise. Il avait été déjà la résidence préférée de mademoiselle Choin que le Dauphin avait épousée secrètement, comme Louis XIV avait, secrètement aussi, épousé la veuve Scarron. Sous le dernier empire, le prince Jérôme et après lui son fils, en avaient joui comme de leur résidence d'été.

Ce dernier, bien avant le désastre de Sedan, en avait prudemment enlevé tout ce qui pouvait se transporter en Suisse, même, a-t-on dit, les marbres des cheminées. Les Prussiens n'ont donc brûlé que les quatre murs. M. V.

ÉCHECS

Solution du problème n° 360.

1. T 6 F	1. D 4 R (var.)
2. T pr. P, échec	2. R, D ou F pr. T
3. D 7 D ou 4 R ou 4 FD, échec et mat.	
(A)	
	1. D 5 D
2. D 2 C, échec	2. R 4 R ou D couvre
3. D 5 C, ou pr. D, échec et mat.	
(B)	
	1. R 3 F
2. D 4 TD, échec	2. R *ad libitum*
3. D pr. C ou 4 R, échec et mat.	
(C)	
	1. F 5 D
2. D 6 R, échec	2. R 4 F
3. D pr. P, échec et mat.	
(D)	
	1. F 5 C
2. D 4 FD, échec	2 R 4 R
3. T 6 R, échec et mat	

P. JOURNOUD.

RÉBUS



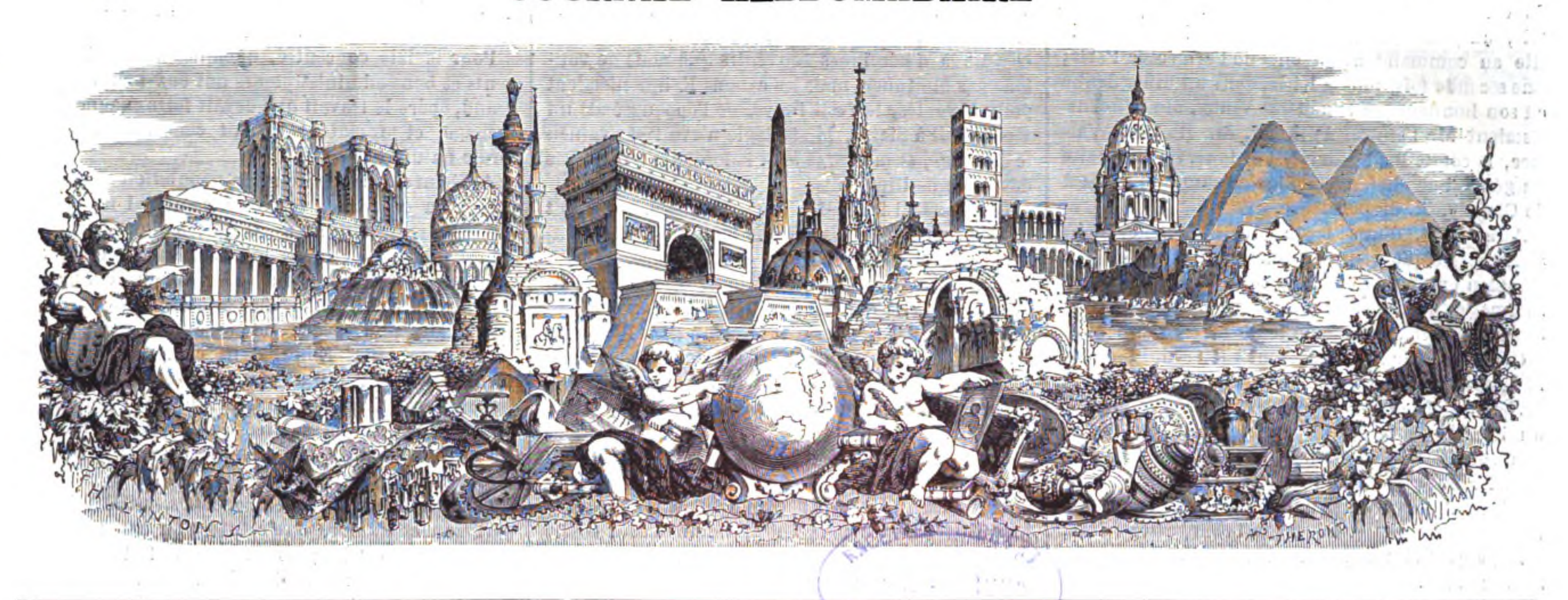
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les chiens, les chats, sont régal en ville.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 725. — 18 Février 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

BORDEAUX LE 12 FÉVRIER 1871. — Arrivée au Grand-Théâtre, siége de l'Assemblée nationale, des premiers députés de la province, pour la séance d'ouverture.

COURRIER DE PARIS

Nous avons eu la bonne fortune de voir le général de Chanzy à son passage à Paris, une première fois, un peu rapidement, quand il vint rendre visite au commandant en chef de l'armée de Paris; une seconde fois, plus à loisir, dans un dîner donné en son honneur par le général Vinoy, et auquel assistaient M. l'amiral Pothuau, M. Richard Wallace, le comte Roger du Nord et le service militaire du général en chef, avec l'aide de camp du général de Chanzy, M. de Boisdeffre.

Autre part, d'une façon plus solennelle, nous avons dit ce que nous pensions de Chanzy, mais il est bien entendu que dans cette chronique nous sommes entre amis, et nous causons sans détours et sans apprêts, comme on ferait au coin du feu.

Ce général Chanzy nous a tout à fait séduit; jamais l'énergie, poussée jusqu'à sa dernière limite, ne sut revêtir une forme plus douce et plus réservée. C'est un homme jeune et qui paraît encore plus jeune que son âge; il est blond, porte la moustache de l'officier français avec l'impériale, et caractérise assez bien l'idée qu'on se fait du colonel jeune, arrivé de bonne heure. Le teint est clair, assez coloré, l'œil perçant et doux, le front très-élevé et légèrement chauve.

La tenue est très-soignée, très-stricte, tout en ayant l'allure militaire; on sent l'homme du monde très à l'aise sous l'habit civil, et la tenue générale, le ton du commandant en chef de l'armée de la Loire sont véritablement si retenus, si simples et si modestes, qu'un convive, qui tenait le dé de la conversation depuis assez longtemps, s'avisa de demander à son voisin quel était ce jeune général qui tenait la droite : et il fit un soubresaut en entendant le nom de Chanzy dont il ignorait même la présence à Paris.

Des liens d'amitié très-étroits et qui nous sont devenus très-chers, nous unissent à l'aide de camp du général; celui-ci a vécu de longues années avec lui en Afrique; dans ces causeries sans fin, loin du pays, en colonne expéditionnaire ou dans les campements africains, l'âme de l'homme finit toujours par transparaître à un moment donné, le cœur s'échappe dans un récit ou dans une expansion rapide, et ceux-là seuls peuvent dire d'un homme qu'ils le connaissent, qui ont vécu dans la solitude auprès de lui, en entendant battre son cœur, en épiant sur son visage les traces d'un sentiment fugitif.

Souvent aussi il y a dans tout être vivant un être secret qui échappe aux passants. Pendant vingt ans on les ignore, un seul mot les révèle, une larme secrète furtivement essuyée, un mot entrecoupé, un geste, dénoncent un cœur d'or là où on croyait trouver un cœur de bronze; le masque tombe, l'homme reste, et c'est la solitude qui a révélé cette âme ignorée ou arraché un cri à celui qui souffrait d'une plaie mystérieuse dont on ne voyait pas la cicatrice.

C'est ainsi que des conditions pittoresques de notre vie de voyageur et de soldat nous avaient lié à un homme qu'on appelait volontiers dans le monde un aventurier, qui est mort sous le poignard pendant que nous étions investis, et qui apparaît dans l'histoire de chaque jour sous un faux jour.

Comme le monde s'était trompé sur lui! Ce général Prim, arrogant et violent, était au fond un timide, cet être sans cœur et sans émotion avait des tressaillements intérieurs et d'exquises pudeurs... Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit, et on devra donc pardonner ces lignes purement psychologiques.

Il nous semble donc que nous avons entendu le général lui-même plus longtemps que nous l'avons entendu réellement, et que nous le connaissons mieux que par une entrevue trop rapide, et une de ces conversations de faits qui ont toujours un caractère de généralité.

Chanzy était un jeune général de brigade; il avait eu des commandements supérieurs à son grade comme chef de bataillon et colonel, et avait acquis une certaine autorité dans la colonie. Il était très-peu connu à Paris, à cause de son long séjour en Algérie. Mais dès qu'on a prononcé son nom ici, tous les officiers ont pressenti que quelque chose de glorieux s'attacherait à ce nom, très-aimé et très-respecté dans la colonie. Il était colonel du 48e avant d'être appelé au généralat.

Tout ce que peut faire un homme pour sauver sa patrie, Chanzy l'a fait: mais on ne forme pas des armées en deux mois; on parle des armées de la République, du bataillon de la Moselle en sabots, ce sont là d'héroïques souvenirs que nous ne voulons pas diminuer, mais les canons Krüpp n'étaient point inventés, le fusil Dreyse de l'époque était un vieux fusil à pierre, la stratégie n'avait pas vaincu le courage, et la charge à la baïonnette n'était pas devenue une illusion.

D'ailleurs, il faut dire toute la vérité, on la doit de tout temps, et nous aurions mieux fait nos affaires si on nous l'eût toujours dite, l'armée de Chanzy était mal outillée, et, un jour, à la bataille du Mans, on vit des soldats français charger des Saxons à la baïonnette *sans baïonnette*. Ils poussaient l'ennemi le canon dans les reins ou le culbutaient avec la crosse, vingt fois Chanzy avait demandé qu'on complétât l'armement sans pouvoir l'obtenir.

Un homme qui, au dire du général, s'est fait un nom exceptionnel dans cette guerre, c'est le contre-amiral Jauréguiberry; il commandait d'abord une brigade de l'armée de la Loire, bientôt on lui confia une division, puis un corps d'armée. Jamais homme plus solide, plus sûr, plus ferme dans le commandement ne tint tête à l'ennemi sur un champ de bataille. En vingt combats différents Jauréguiberry affronta la mort, on nous racontait que séparé de ses marins qui servaient les batteries, à cause de son commandement qui l'appelait sur tous les points du champ de bataille, il revenait toujours à eux comme à ses soldats de prédilection, se tenait dans les batteries, à cheval au milieu du feu, malgré l'averse d'obus qui tombait dans les épaulements. Souvent encore il mettait pied à terre pour pointer une pièce, il avait la nostalgie du canon.

L'amiral a eu la moitié de son cheval emportée par un obus, il était en plein dans le coup; derrière lui, le même projectile tua un colonel, Jauréguyberry ne broncha pas. On se loue beaucoup aussi du capitaine de vaisseau Jaurès.

Le général Chanzy a une qualité qui prime tout dans une circonstance aussi grave que celle où nous sommes. Il a le sang-froid, le calme et rien ne l'émeut. Susceptible d'une terrible énergie, il ne se démonte jamais et aujourd'hui encore si la France voulait recommencer la lutte, en face de conditions auxquelles la France ne pourrait absolument pas souscrire, il serait homme à recommencer la lutte sans peur, sans reproche, avec son calme éternel et sa décision rapide.

Chanzy a fait le sacrifice de sa vie, il n'envisage que le grand but à atteindre.

*
* *

Les Anglais nous ont tendu la main, ils ont ouvert une souscription qui en quelques jours a atteint un million, elle continue et atteindra certainement plusieurs millions. Londres, qui regorge de substances alimentaires en offre à Paris épuisé et qui allait mourir de faim. C'est un sentiment fraternel que nous ne voulons pas méconnaître et auquel il faut rendre hommage.

La commission est présidée par le lord maire; deux délégués représentant les deux grandes classes de l'aristocratie et du commerce de la cité, sont venus à Paris accompagnant le premier envoi, et s'occupant de la répartition.

Le colonel Stuart Wortley et M. Georges Moore nous ont expliqué le but de leur mission. C'est un don patriotique de l'Angleterre à la France et non pas seulement de Londres à Paris, car Orléans, le Mans, Dijon, et les villes les plus éprouvées recevront la même offrande.

On veut atteindre la population tout entière, mais cependant il est bon que le riche laisse la place au pauvre.

Nous avons déjà entendu nombre de plaintes se produire; on demande qui bénéficie de ces distributions, voici ce que nous savons à ce sujet.

Les produits sont variés; Londres envoie du lard, du lait concentré, du bouillon concentré, des biscuits anglais, du riz, des viandes conservées.

D'abord chacun des vingt arrondissements a reçu une part; c'est alors à la municipalité à opérer la répartition, et il est évident que certaines mairies sont mieux organisées que d'autres. Mais en agissant ainsi, on atteint la population tout entière qui, munie des cartes de boucherie, peut réclamer sa part du don de nos voisins.

Pour le lait concentré, quelques maires intelligents et bons administrateurs ont eux-mêmes et en grand, opéré le travail que devait faire chaque petit ménage, et présentent ce lait concentré sous sa forme naturelle.

Après avoir atteint toute la population munie de cartes, on cherche à arriver à celui qui n'a même pas de cartes et qui n'a pas de feu dans l'âtre, en créant un bon qu'on va lui distribuer à domicile. On fait appel à tous pour aider à faire le bien, et aux bureaux de bienfaisance et aux sœurs de charité et aux prêtres de tous les cultes, abbés, pasteurs et rabbins. Enfin, dans chaque arrondissement de Paris, on a convoqué trois ou quatre notables, des hommes considérables par leurs services rendus, par la surface qu'ils présentent, par les moyens dont ils disposent et par leur profonde honorabilité.

Chacun d'eux offre son concours, veille à la répartition et s'assure que celui qu'on assiste est le plus méritant et le plus pauvre; il fait aussi que cette dilapidation du bien du nécessiteux devant laquelle ne recule pas certaine race d'hommes, ne puisse pas se produire aussi effrontément.

Rien n'est plus difficile à faire que le bien, tout le monde l'éprouve. On se rappelle que M. Richard Wallace a voulu mettre deux cent mille francs à la disposition des maires pour que les pauvres, par les temps rigoureux fussent chauffés gratuitement. A l'heure qu'il est la somme n'est pas employée; on arrête jusqu'aux affiches qui doivent l'annoncer, grâce à ces mille retards, et ces mesquineries administratives qui nous ont coûté si cher et auxquels un si grand désastre avait, croyait-on, porté le dernier coup.

La souscription pour les familles atteintes par le bombardement a été menée avec une grande rapidité; les sommes sont là, elles ne sont pas encore distribuées, les pauvres eux-mêmes ne se présentent pas, on ne sait où atteindre celui qui souffre; on crée à celui qui donne des embarras sans fin.

Ce n'est pas assez d'être charitable, on rend la vie de celui qui l'est, difficile et misérable par les embarras qu'on lui suscite; du jour où il veut faire le bien, il perd le repos, sa tranquillité est compromise, et il lui faut une âme bien haute, une volonté bien forte pour persévérer dans cette voie.

Pauvre humanité, qui ne sait pas s'aider elle-même et décourage ses bienfaiteurs! elle est sotte et incapable quand elle n'est pas ingrate et méchante; elle force à l'égoïsme celui qui était tout expansion, dont l'âme généreuse s'ouvrait à toutes les émotions.

*
* *

Il est un sujet plus que délicat, un sujet grave, effroyablement grave que nous n'avons fait qu'effleurer dans les journaux parisiens par ce qu'un Français ne saurait le traiter de sang-froid; nous l'aborderons cependant sans crainte, parce qu'il faut envisager toute chose le front haut dans cet épouvantable désastre.

Un article de la convention d'armistice porte que « l'armée ennemie n'entrera pas dans Paris *pendant l'armistice.* »

Ceux qui savent lire les documents diplomatiques ne s'y sont pas trompés un instant; cette clause, avec sa réticence cruelle, veut manifestement dire qu'une fois l'armistice expiré, quand la paix sera faite, les Prussiens réservent leur liberté d'action et peuvent entrer.

On sait que l'entrée à Paris est le vœu de l'Allemagne tout entière; l'armée, frémissante autour de la ville, trouve d'une souveraine injustice de camper sous ses murs sans y pouvoir entrer. Les Prussiens surtout, soutenus par une haine invincible, voyant se profiler sur l'horizon les monuments de cette immense cité demandent qu'on la leur livre.

Le gouvernement de l'Allemagne prétend que si désintéressé qu'il soit personnellement, il ne peut refuser à tout un peuple la légitime récompense de six mois de victoires, de six mois de luttes et de six mois de fatigue.

L'entrée à Paris serait donc possible. Quand ? Nous ne le savons point; par quelle voie? Nous l'ignorons; mais il est enfantin de se dissimuler que c'est l'ardente aspiration de tout ce qui porte une épée et un fusil et que la prise de la France tout entière ne sera qu'une victoire incomplète si les soldats allemands n'ont pas défilé, les enseignes au vent, sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile, au bruit de leurs musiques et au son du tambour.

Pourquoi cacher à la population parisienne que les Allemands voulaient même faire de cette stipulation du défilé de leurs troupes, une des conditions *sine quâ non* de la prolongation de l'armistice. Les négociateurs français ont protesté, sans doute; ils ont fait au vainqueur les objections les plus sérieuses : comment répondre de cette immense population vaincue mais encore armée? Comment éviter la collision sinistre, l'immense, l'incommensurable désastre que pourrait produire un acte de désespoir isolé que personne ne pourrait conjurer.

Il y a eu des Staub, il y a eu des Blind en Allemagne et des Bérézowski; pourrait-on empêcher que dans une population de deux millions trois cent mille hommes, il ne se lève aussi un vengeur, un patriote fanatisé par la défaite et par la douleur qui seul, à l'écart, dans quelque mansarde ignorée, à l'heure qu'il est, roule dans sa tête le projet de mourir pour son pays, sacrifiant sa vie pour frapper une tête, auguste pour tous les Allemands, et sacrée pour les Prussiens?

Je sais bien qu'on prendrait des précautions, que nos ennemis sont de grands stratégistes, qu'ils disposeraient leurs troupes pour assurer la sécurité de ce défilé triomphal, mais les armes nouvelles portent bien loin, la science a des secrets bien dangereux. On ne fouille pas jusqu'aux derniers recoins d'une cave ou d'un grenier.

D'ailleurs il n'y a plus à dissimuler que le préfet de police a saisi sept mille bombes Orsini dont on ne s'explique pas l'usage. Ces bombes se lancent avec une fronde, elles portent vingt cheminées à capsules et ressemblent d'ailleurs, à peu de chose près, à celles qui ont figuré au fameux procès.

La masse des citoyens de Paris répugne à ces moyens horribles, mais ce centre est si grand, si houleux, si agité, comment obtenir ici l'organisation de la seule protestation noble et digne, celle du silence?

A Venise, toutes les femmes ont porté le deuil, et pendant neuf ans ont tenu rigueur à la population autrichienne, par une renonciation admirable. A Varsovie, tout Polonais qui parlait à un Russe était renié par ses compatriotes. A Madrid, à Saragosse, au Caucase, on a vu des populations entières s'unir dans une protestation muette et rester fidèles à la conspiration du silence; mais ici, comment faire?

Nous resterons chez nous, nous autres; nos volets seront fermés; notre cœur se gonflera, nous répéterons tout bas le *Credo* à la France, à la Liberté, à la Patrie; mais qui nous dit qu'il n'y aura pas des lâches ? En haut, parmi les cœurs blasés qui ne croient pas à l'idée de patrie; en bas, parmi les esprits sauvages ou grossiers qui ont perdu toute pudeur ou ne comprennent pas que la simple satisfaction d'une curiosité bestiale est un crime de lèse-nation.

Et les étrangers qui viendront assister à ce spectacle, qui loueront des fenêtres aux Champs-Elysées, essuieront leurs lorgnettes pour cet épouvantable spectacle et salueront de la main les amis qu'ils reconnaîtront dans ce lugubre défilé ;

Et les femmes sans cœur, sans foi, sans vertu, sans pudeur, qui ne verront dans ces officiers vainqueurs que des clients riches, à la forte carrure et à l'allure fière;

Qui nous répondra d'elles et saura nous sauver de ce déshonneur?

On sait comment on écrit l'histoire. Qui nous dit que demain les gazettes allemandes, celles qui ont inventé le moment *psychologique*, et n'ont pas trouvé une parole généreuse pour le vaincu pendant cinq mois de victoire, ne viendront pas travestir la vérité et dire que ces étrangers étaient l'élite de notre aristocratie française, et ces femmes sans pudeur, la fleur du panier de ces Parisiennes célèbres dans le monde entier par leur beauté, leur esprit, et désormais célèbres, après le siége, par leur patriotisme.

Si nos renseignements sont exacts, le roi veut donc défiler ici ; il entrerait par l'avenue de la Grande-Armée, l'Arc de Triomphe, les Champs-Élysées, et sortirait par la barrière du Trône; M. de Moltke le veut aussi, M. de Bismark, plus pratique qu'eux tous, et qui aime mieux ce qui sonne moins creux que la gloire, renoncerait volontiers à cette dangereuse formalité.

Le prince royal, esprit libéral et moins impitoyable que les autres, inclinerait aussi à ne point exiger cet horrible sacrifice. Mais tous invoquent le sentiment de l'Allemagne, et disent que la nation tout entière veut qu'on foule le sol parisien. Notre opinion personnelle n'est pas tout à fait formée, car elle naît des conversations que les diplomates étrangers qui entrent depuis huit jours dans Paris échangent avec les ministres et les généraux prussiens; et dans ce moment cette idée, si arrêtée il y a huit jours, cette clause si inéluctable, semble avoir perdu un peu de terrain.

S'il fallait boire le calice jusqu'à la lie, nous supplions à deux genoux ceux qui nous lisent de ne point sortir de chez eux le jour où l'armée allemande défilerait. C'est la seule protestation digne qui nous soit permise au point où nous en sommes.

Tout Français qui, ce jour-là, assisterait à ce défilé, devrait être marqué au front, et toute femme, qui lèvera son voile et se présentera au regard de l'ennemi, déclarée publiquement impudique.

⁂

Il est certain que Paris est pris d'un *delirium tremens*, les élections ne laissent plus de doute à cet égard, les noms les plus glorieux et les plus méritants sont sortis de l'urne à côté de noms singuliers, invraisemblables. Des individus dont on est en droit de contester jusqu'à l'état de raison sont institués les représentants réguliers, légaux, officiels, de la grande ville de Paris. Trois cent mille électeurs se sont abstenus de voter.

Le bourgeois de Paris, bien équilibré, celui qui a fait son devoir partout, aux remparts, aux avant-postes, à Montretout, partout où l'a appelé la consigne militaire, désarme de son plein gré, il renonce à l'exercice d'un droit qui est un devoir, il ne veut plus lutter, il ne s'organise point, ne cherche pas à rallier autour de lui tous ceux qui pensent comme il pense lui-même.

C'est là une défection regrettable et dangereuse; qui connaît mieux les besoins de cette grande cité, ses aspirations et ses droits, que ceux qui habitent Paris de père en fils depuis de longues années? Le banquier, le commerçant, le petit rentier, l'employé parisien ont renoncé à manier l'arme du suffrage universel, et à combattre avec cette épée à deux tranchants qui peut se retourner contre celui qui l'emploie. C'est plus qu'une faiblesse, c'est une lâcheté. Il faut le proclamer bien haut.

Celui-ci voulait être député, et Dieu sait si on a abusé de la qualité vraie ou supposée de candidat pour franchir immédiatement les lignes.

Celui-là voulait embrasser ses enfants, sa femme ou ses proches. Tel autre voulait veiller à des intérêts d'un ordre matériel, et plus de deux cent mille habitants ont abandonné Paris au moment solennel. C'est une faute, c'est un crime; un combat tout aussi décisif que ceux qui se livraient naguère sous les murs de Paris, allait se livrer dans les municipalités. Nous avions le droit de compter les uns sur les autres, et le nombre des déserteurs est incommensurable.

Si les citoyens ne se sauvent pas eux-mêmes, si chaque individu qui compose cette famille des Atrides, qui s'appelle la société parisienne, ne combat pas pour son propre foyer, le pays est perdu, et il n'est pas un homme, si énergique qu'on le suppose, qui puisse essayer de lutter contre ce flot qui tend à nous envahir.

Que chacun, ferme et calme, reste au seuil de sa demeure, à la tête de ses affaires, pour protéger sa famille. Qu'on se regarde comme chargé d'une responsabilité grave, et qu'on assume les devoirs et les charges qu'une telle responsabilité impose, et nous pouvons refaire la France. Mais si la défection s'en mêle, soyons la Pologne, rayée de la carte d'Europe, ou je ne sais quelle terre sans nom, quel pays démantelé, qui n'a plus de place dans l'histoire, et chantons le *De profundis* de la France !

Et si nous sommes la Pologne, plaise à Dieu que nous soyons aussi digne qu'elle, aussi respectueux envers nous-mêmes et aussi attristés du grand désastre qui nous emporte, que le furent les défenseurs de Varsovie.

⁂

Il est un certain parti en France qui couvre Garibaldi d'ignominie; on accole à son nom les épithètes les plus malsonnantes; les Prussiens n'aspiraient qu'à une chose, s'emparer de sa personne et le fusiller; M. de Bismark, le général de Moltke et d'autres parlaient de la prise du grand condottière, et du désir qu'ils avaient de lui mettre du plomb dans la tête, avec une sorte d'ivresse; et beaucoup de Français, un grand nombre, se signent en parlant du grand Italien, comme ferait un Breton qui parle de M. Mégy ou d'Assy (du Creuzot).

On nous permettra, à nous qui ne sommes pas révolutionnaire, de présenter quelques observations au sujet de Garibaldi.

En vain nous objectera-t-on que nous sommes de la paroisse, que nous avons assisté à l'épopée italienne, suivi les campagnes du célèbre... (mettons aventurier, puisque c'est le mot consacré); nous répondrons que nous en sommes bien peu, que l'aventure ne nous déplaisait pas en elle-même comme question de principe, et qu'en tout cas, pour un dilettante, c'était une assez jolie condition de pouvoir assister de près au grand prologue de l'unité italienne, qui ne doit pas être plus méprisable et plus méprisée que l'unité allemande.

Or, Garibaldi a donné un royaume au roi de Naples, un beau matin, vers onze heures, et le lendemain, à midi, nous l'avons vu monter dans un canot à l'amirauté de Naples, emportant dans le fond de la barque cinq cents plants de rosiers et un sac de pois chiches, oubliant qu'il n'avait même pas de quoi vivre pendant un mois dans son île de Caprera, et il fallut qu'un de ses aides-de-camp lui demandât si sa bourse n'était pas vide. Il lui tendit la sienne. Garibaldi y prit cinquante francs. Il s'en fut dans son île, et n'en sortit que pour Aspromonte et Mentana.

Cette fois, accablé d'ans, perclus, rhumatisant, il accourt quand la France est envahie, soutient des combats terribles, et dont quelques-uns ne furent pas sans gloire. Paris le nomme; quatre départements lui donnent leurs suffrages; il arrive à Bordeaux, fait acte de présence et donne sa démission.

Il est probable que la paix faite, il retournera à Caprera, dans son île toujours battue par les flots.

Et si, par aventure (ce qui est bien invraisemblable), la guerre recommençait, il reprendrait l'épée et combattrait pour nous, pour notre indépendance et pour la suprématie du droit sur la force.

Que les implacables s'exaltent dans leur haine pour un tel homme, un aussi prodigieux désintéressement a quelque chose d'extraordinaire et de surhumain. On ne peut pas s'empêcher de remarquer qu'ici-bas tout se solde par des questions d'intérêt; que celui-ci veut un ruban, de l'or, des honneurs, le prestige de la position ou la gloire du commandement, et que celui-là ne veut rien, qu'il n'ambitionne rien que sa bêche, sa cabane de Caprera, sa barque à voile latine et la solitude sur son rocher.

Si c'est une folie, il en est de plus tristes et de plus méprisables, et nous nous étonnons un peu de voir les partis réactionnaires se déchaîner contre un tel homme. Qu'ils choisissent une autre victime, il y a assez d'ambitieux à l'heure présente qui n'ont pas rendu les services que celui-ci nous a rendus, et qui sont prêts à profiter des malheurs de la patrie, si ce n'est déjà fait.

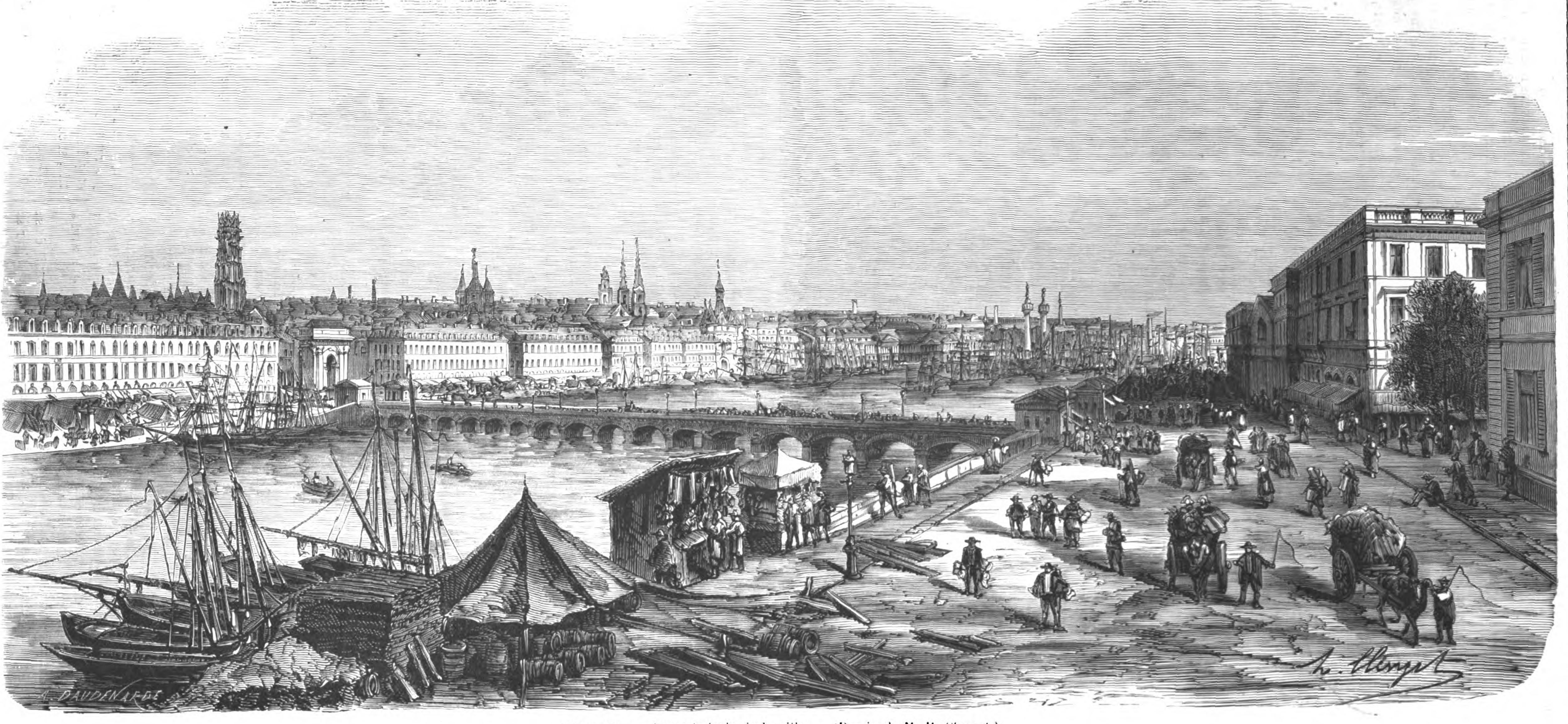
CHARLES YRIARTE.

VUE GÉNERALE DE BORDEAUX

Je n'ai pas la prétention, à propos de la vue générale de Bordeaux, que publie le *Monde illustré*, de revenir sur la description du chef-lieu de la Gironde, après l'analyse si pittoresque et si humouristique qu'en a faite, dans nos derniers numéros, mon ami et collaborateur Charles Monselet. Pour ce délicat appréciateur de grandes et belles œuvres, Bordeaux a un charme conquérant. Il y a passé quelques années de sa belle jeunesse, et il vous a dit dans son style si correct et si plein de science anecdotique, toutes les impressions qu'avaient fait alors sur son imagination de dilettante et la rade et les bords de la Gironde; les quais de Bacalan et des Chartrons; la promenade des Quinconces et la grande avenue du Chapeau-Rouge; la rue de l'Intendance, celle de l'Esprit-des-Lois; les Allées de Tourny et le Grand-Théâtre, ce chef-d'œuvre d'architecture dû au génie de Louis, le même qui fit bâtir la salle de l'Opéra à Paris, ce merveilleux vaisseau d'acoustique musicale.

Je ne reviendrai pas sur ces descriptions faites par Monselet avec une admiration si convaincue et si légitime et qui m'ont fait revoir Bordeaux tel que je l'ai admiré le premier et le dernier jour où j l'ai vu.

Je dirai simplement que ce magnifique théâtre, où, après celui de l'Opéra de Paris, se voyaient les plus brillants ballets de France, va être transformé en palais politique. Les nouveaux représentants de la nouvelle République vont siéger dans cette salle où jusqu'à présent avaient seulement été applaudis les virtuoses du chant et de la danse.



BORDEAUX. — Vue générale de la ville. — (Dessin de M. H. Clerget.)

L'Assemblée nationale a choisi le théâtre de Bordeaux pour salle de ses graves délibérations. Elle y a tenu même sa première séance dimanche dernier. Deux cent cinquante membres seulement y assistaient. On s'est borné à constituer un bureau provisoire, avec M. Benoist-d'Azy, doyen d'âge, pour président. L'Assemblée ne se réunira que le 18.

En attendant, on continue les travaux d'appropriation. Les banquettes des 753 représentants occuperont toute la partie de la salle réservée d'ordinaire au parterre et à l'orchestre. Les députés n'auront point, comme ils avaient au Corps législatif, chacun un bureau-pupitre devant soi. S'ils ont à prendre des notes pendant la séance, ils seront obligés d'écrire au crayon sur un carnet. La tribune et l'estrade de la présidence seront placées sur le devant de la scène. A l'heure qu'il est, les charpentiers travaillent à assembler les échafaudages.

Tout cela n'est probablement que pour quelques jours; mais enfin, si le sort de la guerre voulait que cette installation parlementaire fût de quelque durée, les membres de notre nouvelle Assemblée nationale devront se rappeler que, dans la salle du Jeu-de-Paume, à Versailles, leurs aînés de 1789 avaient encore moins leurs aises, et qu'ils n'en ont pas moins fait de grandes choses.

LES ÉLECTIONS DE L'ARMÉE DE PARIS

Les Prussiens, dans les premiers jours de la lutte, ne voulaient pas reconnaître aux mobiles la qualité de belligérants. Ils les fusillaient sans pitié si le sort des combats les faisait tomber entre leurs mains.

Depuis, messieurs les Allemands sont venus à

taient. On s'est borné à constituer un bureau provisoire, avec M. Benoist-d'Azy, doyen d'âge, pour président. L'Assemblée ne se réunira que le 13.

ui, chacun un bureau-pupitre devant soi. S'ils ont à prendre des notes pendant la séance, ils seront obligés d'écrire au crayon sur un carnet. La tribune et l'estrade de la présidence seront placées sur

rée, les membres de notre nouvelle Assemblée nationale devront se rappeler que, dans la salle du Jeu-de-Paume, à Versailles, leurs aînés de 1789 avaient encore moins leurs aises, et qu'ils n'en ont pas moins fait de grandes choses.

Les Prussiens, dans les premiers jours de la lutte, ne voulaient pas reconnaître aux mobiles la qualité de belligérants. Ils les fusillaient sans pitié si le sort des combats les faisait tomber entre leurs mains.



LES ÉLECTIONS. — Les divers corps de l'armée de Paris votant au scrutin spécial de leur département. — Soldats et marins de Loir-et-Cher dans le magasin d'habillement militaire du Louvre. — (D'après le croquis de M. Vierge.)

composition, et ont accepté les gardes mobiles comme des adversaires. Dans plusieurs rencontres sous les murs de Paris, ces jeunes soldats leur ont démontré que leur intrépidité pouvait tenir tête à la solidité de leurs plus vieilles troupes.

Dans la convention de Paris, M. de Bismark les a traités comme des soldats et a exigé leur désarmement. Il a même exigé que les mobiles faisant partie de l'armée de Paris fussent tenus de se constituer prisonniers de guerre à la première réquisition prussienne.

Les élections du 8 février sont arrivées, et le grand chancelier de la Confédération du Nord, qui avait bien voulu reconnaître au peuple français son droit de suffrage universel, ne s'est pas opposé à ce que les mobiles de l'armée de Paris fissent connaître, par leur vote, leur opinion politique.

Ainsi que les autres citoyens, les mobiles ont déposé leurs bulletins. Quoique prisonniers de guerre, ils ont pu exercer leurs droits de citoyens français. Ils ont procédé à cette opération patriotique dans les magasins d'habillement militaire, situés dans la partie du Louvre qui avoisine la rue de Rivoli, et dans laquelle se trouvait jadis le quartier général du général Trochu, alors gouverneur de Paris.

Les mobiles et l'armée ont voté là par départements séparés. Un écriteau, placé au-dessus de chaque porte, indiquait aux électeurs militaires la salle qui représentait pour eux leur chef-lieu de canton. Tout s'est passé dans le meilleur ordre; mais nous ne connaissons encore rien des votes de l'armée, car le gouvernement n'a pas publié de résultat spécial.

M. V.

LE JOURNAL D'UN AÉRONAUTE

On se rappelle l'émotion que produisit à Paris la nouvelle d'un étrange voyage signalé ici.

Le ballon tombé en Norvége était la *Ville-d'Orléans*, parti de la gare d'Orléans le 24 novembre, à onze heures du soir.

En voici le procès-verbal.

Rapport d'un franc-tireur de la Seine à son commandant.

Bordeaux, le 24 décembre 1870.

Mon commandant,

Le 16 novembre dernier, vous avez mis au service du Gouvernement de la défense nationale huit hommes du corps, et le 18, deux de nos camarades partaient en ballon, avec mission de rapporter des nouvelles de l'extérieur de Paris, en traversant, à tous risques, les lignes prussiennes.

Vous m'aviez fait l'honneur de m'accorder le n° 3, et le 24 novembre vous m'annonciez que j'eusse à me preparer à partir le soir même.

Ce départ s'effectua de la gare du Nord, à 11 heures 40 minutes du soir, dans un ballon, la *Ville-d'Orléans*, cubant 2,300 mètres et monté par M. Paul Rolier, aéronaute. J'emportai quelques provisions, pouvant, à la rigueur, durer vingt-quatre heures, et la dépêche du Gouvernement; nous avions, de plus, une cage contenant six de ces messagers d'État improvisés, six pigeons, dont je me fis l'ami tout de suite, environ 250 kil. de dépêches privées et 10 sacs de lest.

Minuit. — Nous sommes partis avec une brise modérée du sud-sud-est, faisant par conséquent le nord-nord-ouest, c'est-à-dire à peu près dans la direction de Saint-Valery-sur-Somme. Le ballon, qui s'était élevé à une hauteur de 800 mètres, commençait à descendre; nous fûmes obligés de sacrifier environ deux sacs et demi de sable pour arriver à 1,100 ou 1,200 mètres, hauteur à laquelle nous sommes à l'abri des balles de ces messieurs. Quelques coups de feu sont tirés sur nous sans résultat.

Minuit et demi. — Nous arrivons à 1,400 mètres: tout est tranquille, la nuit est d'une extrême sérénité.

1 heure du matin. — Nous sommes à 2,700 mètres; nous nous maintenons à cette hauteur jusqu'au jour.

2 heures et demie. — Bien au-dessous de nous s'étend une brume compacte qui nous cache absolument la vue de la terre; un bruit que je ne peux comparer qu'à celui d'un train de chemin de fer en marche, nous fait croire que nous nous trouvons à proximité d'une ligne ferrée; mais ce bruit persiste jusqu'au jour et nous préoccupe.

6 heures un quart du matin. — Le jour commence à poindre; le ballon est redescendu à une hauteur d'environ 1,400 mètres; nous n'apercevons pas de terre à l'horizon, et au-dessous de nous s'étend.... la mer! La mer, pour nous, c'est la mort! Ce bruit continu qui nous a fait croire à une ligne de chemin de fer, n'était autre chose que celui des lames.

6 heures et demie. — Perdus dans l'immensité, dépourvus de tout instrument qui nous permette de faire notre point et de reconnaître où nous sommes, et le vent nous poussant toujours vers le nord, nous préparons une dépêche pour la France: «6 *heures et demie du matin, en pleine mer, ne voyant aucune côte. A la grâce de Dieu!*» Nous confions cet adieu suprême à l'un de nos pauvres petits messagers; mais le brouillard, s'épaississant de minute en minute, nous fait renoncer au projet; nous réintégrons tristement notre pigeon dans sa prison d'osier.

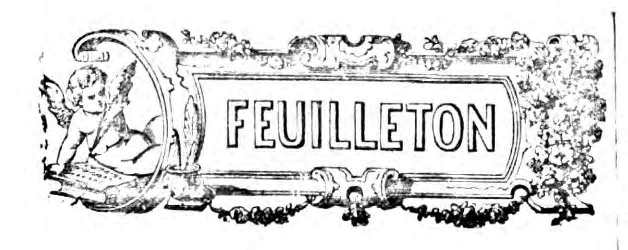
11 heures et demie du matin. — Toujours même hauteur; beaucoup de navires passent en vue au-dessous de nous, mais nos signaux et nos cris d'appel restent inutiles; nous ne sommes ni vus ni entendus, ou plutôt la prodigieuse rapidité de notre marche ne permet pas aux marins de venir à notre secours; cette dernière hypothèse est la plus probable.

Nous étions alors considérablement redescendus, et l'aéronaute eut l'idée de laisser pendre le guide-rope dans toute sa longueur (120 mètres), dans l'espérance (insensée!) qu'un navire passant au-dessous de nous pût le crocher et arrêter le ballon; nous n'eûmes pas cette chance, et il nous fallut remonter péniblement le câble.

11 heures trois quarts. — Un gros navire dans l'est nous aperçoit et tire un coup de canon de détresse.

11 heures 55 m. — Une goëlette, la dernière que nous devions rencontrer sur notre route, nous signale; les marins sont sur le pont, nous faisant des signaux, manœuvrant pour nous porter secours; M. Rolier pèse sur la drisse qui correspond à la soupape; nous descendons rapidement à quelques mètres à peine au-dessus du niveau de la mer; mais là seulement nous nous apercevons de la vitesse vertigineuse de notre marche; les 3 minutes environ que nous avons mises à descendre ont suffi pour nous porter à plus de huit kilomètres de la goëlette. C'est alors que, comprenant l'impossibilité où nous nous trouvons d'être sauvés par un navire, nous nous décidons à remonter, et comme il ne nous reste plus qu'environ deux sacs et demi de sable que nous devons conserver pour un dernier et suprême effort, nous nous déterminons à sacrifier un sac de dépêches privées pesant environ 60 kilos; le ballon remonte à 3,700 mètres.

Midi 20 minutes. — Une brume extrêmement compacte nous enveloppe; à peine pouvons-nous distinguer notre ballon; l'abaissement de la température est excessif, et nous souffrons du froid; nos cheveux et nos moustaches, et surtout nos cils, ne sont plus que de petits glaçons. Le givre tombe d'une manière continue. Je suis obligé de sacrifier ma couverture pour couvrir et protéger mes pauvres pigeons.



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

XVI

Mlle Destigny ne s'en tint pas à un premier entretien avec le général Lafosse.

Elle revint chez lui le lendemain, et les premiers mots qu'elle prononça furent ceux-ci :

— J'empêcherai ce mariage!

— A votre aise, répliqua Lafosse; vous pouvez agir à votre guise. Pourvu que l'obstacle ne vienne pas de moi...

— Il est donc vrai que vous ne tenez pas à cette femme? dit Mlle Destigny.

— Combien de fois faut-il vous le répéter?

— Quelle est-elle?

— Une fort jolie femme, morbleu! répondit involontairement le général en caressant sa moustache.

Puis, se ravisant :

— Moins jolie que vous, toutefois, dit-il.

— Ainsi, vous me laissez libre de faire ce que je voudrai? reprit Mlle Destigny, poursuivant son idée.

— Carte blanche! dit Lafosse.

— C'est bien, murmura-t-elle.

Et Mlle Destigny sortit sans ajouter un mot.

— Que diable pourra-t-elle bien imaginer? se demanda Lafosse. Bah! cette colère tombera... J'étais comme elle il y a quelques jours, et maintenant...

Il sourit, et n'acheva pas.

C'est que le général Augustin-Martial Lafosse était en train de fournir un exemple de plus aux annales de la faiblesse humaine. Il s'était cru bien fort contre la marquise d'Ermel, et pourtant, sans se l'avouer tout à fait, il cédait insensiblement au charme qu'il avait d'abord reconnu en elle.

Il avait obtenu de se présenter chez la belle veuve sous la formidable recommandation de Bonaparte. Dès la seconde visite, la *corvée* s'était changée en distraction? elle devint bientôt un plaisir, puis une habitude.

De son côté, la marquise avait fini par envisager froidement sa position et par la raisonner avec calme.—Voulait-elle, oui ou non, rendre Chanvallon à la liberté? Oui, sans doute. Or, il n'y avait qu'un seul moyen pour cela. Peut-être Chanvallon l'eût-il repoussé s'il l'eût connu; il ne fallait donc pas le lui faire connaître. C'était d'une bonne logique. La marquise évitait de la sorte tout débat de générosité, où sa fierté se fût compromise, et elle marchait au sacrifice dans toute la grandeur de son immolation.

Il suffirait plus tard à Chanvallon d'apprendre qu'elle avait eu la main forcée.

Voilà tout.

Était-ce bien tout?

N'y avait-il pas encore au fond de la conscience de Louise d'Ermel une autre raison pour accepter ce sacrifice, — une raison secrète, mystérieuse?

Evidemment oui.

Cette raison devait se trahir, à quelques jours de là, dans une conversation avec le général Lafosse.

Assise dans son salon, auprès d'une fenêtre ouverte, la marquise travaillait avec une apparente application à un ouvrage de broderie.

A ses côtés, Lafosse s'essayait au jeu, nouveau pour lui, du marivaudage.

Elle ne l'encourageait pas plus qu'il ne fallait, mais elle l'écoutait et le voyait sans déplaisir. Elle se faisait peu à peu à ce caractère ouvert.

La causerie avait roulé jusque-là entre eux deux sur des banalités, lorsque la marquise s'avisa de lui dire tout à coup :

— Aimez-vous le théâtre, général?

— Mais oui, répondit-il; il faut bien qu'un garçon passe ses soirées quelque part.

— Vous allez quelquefois aux Français? continua la marquise.

M. Rolier essaye de se hisser sur mes épaules pour arriver à fermer complétement l'appendice du ballon, le gaz se congelant et formant une fine pluie de neige qui tombait sans discontinuité sur nos têtes; il y réussit, mais le gaz se dilatant et remontant avec force vers la partie supérieure du ballon, M. Rolier craint qu'une explosion ne soit déterminée par la fermeture de la soupape, et remonte trois fois sur mes épaules pour ouvrir momentanément la soupape.

Une heure. — Le brouillard épaissit toujours, et, malheureusement pour nous, le froid semble devenir plus vif de minute en minute; c'est alors que, d'un commun accord, nous croyant absolument perdus, nous prîmes la résolution de faire sauter le ballon. Je ne prétends pas, mon commandant, justifier cet acte de désespoir, c'est-à-dire de faiblesse, mais je vous dois un récit sincère, et nous ne voulions pas souffrir plus longtemps.

Je donnai un dernier souvenir à ma patrie absente, à ma femme, à mes trois pauvres petits enfants, et l'aéronaute essaya à plusieurs reprises d'enflammer des allumettes; mais nos vêtements, nos semelles, tout ce qu'il frottait était tellement humide, qu'aucune allumette ne put prendre; je repris un peu de confiance, et nous nous dîmes : « Dieu ne veut pas nous abandonner! »

2 heures 20 minutes. — Le ballon redescend avec une grande rapidité, arrivés à une hauteur de 30 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, toujours dans la brume, nous apercevons la cime d'un sapin qui émergeait d'une épaisse couche de neige, la nacelle, presque instantanément, toucha terre, et l'aéronaute sauta, sans perdre un instant, au dehors; je voulus en faire autant, mais je me pris les pieds dans les cordes de l'ancre ou du guide-rope, et je me trouvais pendu, la tête en bas, en dehors de la nacelle, et le ballon, délesté d'une notable partie de son poids, remontait avec une extrême rapidité. Heureusement pour moi, M. Rolier put se cramponner au guide-rope, ce qui ralentit le mouvement ascensionnel. Je profitai du temps d'arrêt pour me dégager, et tous deux nous pûmes tomber d'une hauteur de vingt à vingt-cinq mètres dans une couche de neige récente, c'est-à-dire molle, d'un peu plus d'un mètre d'épaisseur. Nous étions sauvés, mais nous avions perdu notre ballon et nos pauvres pigeons.

Nous étions alors au vendredi 25 novembre 1870, il était 2 heures 25 minutes de l'après-midi; l'endroit où nous opérâmes notre heureuse descente s'appelle le Mont-Lid, tout à fait dans le nord de la Norvége, par 62 degrés et quelques minutes de latitude nord.

LE RAVITAILLEMENT DE PARIS

La faim qui a livré Paris à la vaillante armée prussienne, sa fidèle alliée, n'avait rien de commun avec cette sensation pleine de promesses qui vous prend quatre ou cinq heures après un léger déjeuner et qui donne à l'estomac l'impatience d'un dîner succulent.

La faim qui a fait tomber nos armes des mains était bel et bien ce qu'on peut appeler la *faim-famine.*

La grande cité était devenue un immense radeau de *la Méduse* sur lequel le Schaunard de la *Vie de Bohême* aurait inutilement cherché à faire pousser des truffes.

L'ami de Murger aurait semé dans nos rues de la graine de côtelettes et de beefsteacks, qu'il n'aurait récolté que des gastrites et des anémies.

Plus rien ne poussait derrière la devanture de nos marchands de comestibles et de nos épiciers. Abrités sous les glaces les plus luxueuses, comme sous les carreaux de vitres les plus enfumés, s'étiolaient seuls quelques rances pots de confiture, de rares et problématiques boîtes de conserve dont l'étiquette seule garantissait la pudeur.

Encore quelques jours, et après avoir dévoré les chevaux, les chiens, les chats, les rats, nous allions être réduits à nous manger les uns les autres.

Le cannibalisme nous répugnait.

Nous avons préféré échanger nos forts, nos canons, nos fusils contre des bœufs, des moutons et des sacs de farine.

Nous n'avions plus à offrir à la patrie que notre consomption jusqu'à l'anéantissement. Le gouvernement de la défense a décidé que nous n'avions plus rien à souffrir. Il a signé la convention du 28 janvier qui autorisait, on sait à quel prix, le ravitaillement de Paris.

Nous sommes en pleine période de réapprovisionnement, et la France et le monde peuvent juger à quel point de pénurie notre résistance de plus de quatre mois avait réduit les magasins de l'Etat et ceux des particuliers.

A voir les chiffres que depuis une semaine publie *l'Officiel*, à lire le nombre des arrivages qui, du 1er au 12 février sont entrés dans nos gares, il est facile de se convaincre que toute nourriture manquait à Paris.

Dans les douze premiers jours du mois il nous est arrivé :

6,920 bœufs;
8,854 moutons;
578 vaches;
590 porcs;
9,700,000 kil. de conserves de viandes diverses, jambons, lard;
2,600,009 kil. de poissons;
600,000 kil. de beurre et graisses;
470,000 kil. de fromage.

C'est là, avec quelques moutons en moins, le menu d'une semaine.

Eh bien, malgré ces quantités qui paraîtraient respectables même à une capitale comme Berlin, on payait encore, le 14 : le bœuf, à raison de 5 francs la livre; 1 franc une cotelette de mouton; le porc, 4 francs; 3 fr. 50 le beurre; 1 franc un quart de gruyère.

Le prix du poisson était variable comme l'humeur des Prussiens qui arrêtent aujourd'hui un convoi qu'ils ont laissé arriver hier, qui font rétrograder le soir un train dont ils avaient autorisé la libre circulation le matin.

La rareté de la marchandise, viande comestible, est encore si constante que les marchands tiennent très-haut leurs prix sans se soucier de la concurrence.

L'ensemble des farineux panifiables ou leurs équivalents donne un total qui a permis de supprimer le rationnement chez les boulangers et par conséquent les stations qu'il fallait faire à leur porte pendant de mortelles heures pour obtenir les 300 grammes de pain noir auxquels nous étions réduits dans les derniers jours.

Paris a reçu dans la première duodécade du mois :

10,407,000 kil. de grains;
23,900,000 kil. de farines;
2,700,000 kil. de biscuit;
4,000,000 kil. de pommes de terre et légumes;
400,000 kil. de fruits.

En tout 340,000 quintaux de farineux ou de légumes, soit la consommation normale de quarante et un jours.

Pour ce qui est du combustible nous sommes moins heureux avec les

4,197,000 kil. de houille
907,000 kil. de coke

reçus jusqu'à présent; c'est à peine si nous en avons pour trois jours et le temps s'est remis au froid et à l'humide. Et nous n'avons plus de bois. Et nous avons grand besoin que le blanchissage, les forges,

---

Lafosse leva les yeux sur elle avec une certaine inquiétude.

— Oui, répondit-il; quelquefois... comme à l'Opéra, comme partout.

— On parle beaucoup en ce moment des débuts d'une jeune actrice, Mlle Destigny ou Destilly, je crois... La connaissez-vous?

— Moi!

Pour le coup, le général Lafosse se sentit décontenancé. Il regarda une seconde fois la marquise, mais il ne remarqua rien de particulier dans son regard ni dans son accent.

Néanmoins il crut flairer un piége.

— Pourquoi m'adressez-vous cette question? dit-il.

— Curiosité pure... Tous les journaux s'entretiennent avec éloge de cette demoiselle et des espérances qu'elle donne. Comment est-elle?

— S'il vous plaît?

— Je vous demande quel genre de physionomie elle a... Ah çà! général, d'où vous vient votre air étonné? Vous me regardez comme si mes interrogations vous inspiraient de la méfiance.

— Quelle idée! s'écria Lafosse en s'efforçant de sourire.

— Alors, répondez-moi.

— Avec empressement, madame.

— Est-ce une brune ou une blonde, cette Destigny?

— Brune, je crois... Oui, brune.

— C'est la couleur ordinaire des tragédiennes... Sa taille?

— Assez élancée, autant qu'il m'en souvienne.

— Et sans doute, poursuivit la marquise, un port majestueux, des gestes mesurés, une voix sonore, à la façon des princesses ou des reines qu'elle représente. Je la vois d'ici, votre tragédienne.

Cette fois encore, Lafosse chercha à lire sur son visage le sens qu'elle appliquait à ces mots : *Votre tragédienne.*

Mais le visage de la marquise continua à demeurer impénétrable.

Elle reprit :

— Ai-je complété le portrait de Mlle Destigny?

— Vos dernières touches manquent d'exactitude, répondit le général; Mlle Destigny n'a rien d'outré dans la physionomie ni dans la démarche. On peut même dire que sa qualité principale est la simplicité. Elle ne cherche pas à s'imposer, quoi qu'elle joue avec beaucoup d'âme et de sentiment.

— A vous entendre, le Théâtre-Français aurait trouvé une perle en elle.

— Une perle, non, mais une fleur d'un charme tout particulier.

La marquise se tut.

Lafosse respira plus à l'aise, croyant l'interrogatoire épuisé.

Il se trompait, car, au bout d'un instant, la marquise lui adressa brusquement ces mots :

— Est-elle sage?

Lafosse était si loin de s'attendre à cette question qu'il demeura bouche béante, ne sachant que répondre.

— Vous ne m'avez pas entendu? reprit-elle.

— Si fait, balbutia-t-il.

— Eh bien?

— C'est que... je manque de renseignements.

— Je me serai mal exprimée. J'ai voulu savoir quelle réputation on lui donnait.

— La meilleure, oh! la meilleure! répondit Lafosse.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire, murmura la marquise; on m'a parlé d'une liaison....

Lafosse rougit jusqu'au sang; cette fois il se crut deviné.

— Une liaison? répéta-t-il machinalement.

— Avec une personne de son théâtre.

Il était écrit que le pauvre Lafosse devait passer par toutes les nuances de l'étonnement.

Mensonge! répliqua-t-il vivement; calomnie! rien de semblable n'est parvenu à mes oreilles.

A moitié rêveuse, la marquise ne remarqua pas l'accent chaleureux avec lequel il défendait Mlle Destigny.

— Je conviens, dit-elle, que toutes ces choses ne me regardent guère... Où la curiosité ne va-t-elle pas se nicher?... N'importe, je veux voir cette actrice. Général, je compte sur vous pour me prévenir la prochaine fois qu'elle jouera.

— Rien de plus facile.

— Ce soir-là ma loge sera ouverte à mes amis, ajouta-t-elle en lui adressant un gracieux sourire.

Le général Lafosse s'inclina d'un air reconnaissant.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

la serrurerie, les ateliers à moteurs à vapeur puissent donner du travail à ceux que la guerre fait chômer depuis six mois et qui chargent individuellement le budget de 1 fr. 50 c. d'indemnité quotidienne.

Maintenant que nous avons du pain sur la planche que les charbons de l'Angleterre, de la Belgique, du Nord, du centre et même du midi de la France se mettent de moitié avec le travail pour détourner de nous la misère.

Dans le ravitaillement de Paris, la ville de Londres a tenu à honneur de nous envoyer les premières subsistances. Les premiers convois de ce secours alimentaire et fraternel nous sont arrivés par la gare du Nord. Les denrées anglaises ont été déjà distribuées dans les boucheries municipales, et plus d'un ouvrier, en recevant la quote-part qui lui venait du peuple anglais, se demandait s'il ne vaudrait pas mieux pour les nations entretenir leurs amitiés par des petits cadeaux de ce genre que de raviver les vieilles haines en échangeant bombes, boulets, mitraille et misère.

Après Sedan, les Prussiens auraient dû le comprendre ainsi; mais alors, pour la plus grande gloire du nouvel empereur d'Allemagne, on n'aurait pas continué à se massacrer les uns les autres, on n'aurait bombardé ni le Panthéon, ni les hôpitaux, ni le Jardin des Plantes; et Paris n'en aurait pas été réduit à capituler ou à se laisser mourir de faim-famine.

LÉO DE BERNARD.

PARIS ASSIÉGÉ

La scène qu'on va lire est rétrospective; elle date de novembre, c'est-à-dire du temps où la garde nationale n'avait pas franchi l'enceinte. On était déjà



Le bétail de ravitaillement, traversant les rues de Paris. —

Gare du Nord. — Arrivage des farines et transbordement des convois de la v

LE RAVITAILLEM



...versaille. — Aspect du boulevard Saint-Michel, le 11 février.

loin de la honteuse époque où notre milice renvoyée au soleil couchant de son unique post l'Hôtel-de-Ville, mais on n'était pas encore au glorieux où nos soldats citoyens montraient de Buzenval et Montretout qu'ils sauraient verser sang pour la patrie. Les seuls ennemis qu'on e combattre étaient alors l'ennui, le froid et l'hu dité.

LA NUIT AU POSTE

Scène orageuse.

PERSONNAGES

Le Lieutenant.	MM. Moussu.	Gardes natior de la 13e con du 301e bataill
Le Sergent.	Vachelet.	
Premier Caporal.	Raflart.	
Deuxième Caporal.	Bontemps.	
	Duval.	

Factionnaires, dormeurs.

(Le théâtre représente un corps de garde improvisé dar rez-de-chaussée d'une maison, vis à-vis du rempart. fond, un lit de camp, sur lequel s'allongent une dou de dormeurs.)

SCÈNE I.

MOUSSU (*rentrant*). — Brrr! Messieurs, je v annonce un vent du nord carabiné. Après la p de cette après-midi, cela n'a rien de réchauffant

VACHELET. — Et dire que nous avons un p qui ne sert à rien !

MOUSSU. — Ce ne serait pas à faire.

LE SERGENT. — Monsieur Vachelet, vous a entendu comme moi le major du secteur. Il a

(1). On sait que ce bataillon comique est dissous de longtemps.

...le Londres offerts à la ville de Paris. — (Dessin d'après nature de M. G. Janet.)

...MENT DE PARIS

commandé expressément de ne pas faire de feu. Vous savez qu'il y a un dépôt de cartouches à côté.

MOUSSU. — Eh bien alors! pourquoi la femme du gardien des cartouches fait-elle la cuisine ardessus? S'il y a réellement du danger, doit-il lui être permis de nous faire de la soupe à l'oignon?... Je vous le demande. Il faut que la justice soit pour tous la même. Je n'connais que ça.

LES GARDES NATIONAUX. — Bravo, Moussu! Moussu a raison.

MOUSSU (*animé*). — Et pour commencer, je vais aller chercher du bois. (*Il sort.*)

PREMIER CAPORAL. — Voyons, messieurs, voici l'heure de relever. (*D'une voix forte*). Numéro huit?

UN GARDE. — Présent!

PREMIER CAPORAL. — Numéro neuf?

VACHELET. — Présent! Mais je vous déclare une chose : c'est que je ne prendrai la faction que dans une demi-heure.

PREMIER CAPORAL (*stupéfait*). — Dans une demi-heure!

VACHELET. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. A ma dernière faction, on m'a laissé une demi-heure en trop, et il faut que je me rattrape.

PREMIER CAPORAL. — Quand cela?

VACHELET. — A notre dernière faction, je devais être relevé à midi; on a eu la lâcheté de ne venir qu'à midi et demi.

PREMIER CAPORAL. — Oh! la lâcheté.

VACHELET (*très-haut*). — Oui, la lâcheté... Moi, je suis pour la justice, comme Moussu. Je ne demande pas mieux de faire mon affaire, mais je veux que tout le monde soit de même.

SCÈNE II

Les mêmes. Le lieutenant

LE LIEUTENANT. — Eh bien! messieurs, que se passe-t-il?.. Nous sommes donc en insurrection?

PREMIER CAPORAL. — Encore M. Vachelet qui fait des siennes.

VACHELET (*avec animation*). — Oui, je suis, je serai toujours pour la justice...

LE LIEUTENANT (*avec un ton oratoire*). — En principe, monsieur Vachelet, vous auriez quelque motif de plainte. Je vous ai entendu de mon cabinet (*souriant*), ce qui n'est pas difficile (*sérieux*). Mais vous avez tort d'accuser le caporal. L'autre fois, j'avais remarqué l'inexactitude dont vous vous plaignez. Mais c'est à vos camarades et non au caporal qu'il en faut attribuer la cause. Si vous ne vous entendez pas pour la régularité du service, que voulez-vous que nous fassions? (*Avec un ton insinuant.*) Allons, tout est arrangé pour cette fois. M. Vachelet voudra bien se rendre à son poste.

(*Vachelet fait entendre un sourd grognement.*)

PREMIER CAPORAL. — Voyons, Messieurs, continuons l'appel.... Nous avons perdu déjà du temps. Numéro dix?...

UN GARDE. — Il était là tout à l'heure.

PREMIER CAPORAL (*crescendo*). — Numéro dix?

SCÈNE III

Les mêmes. Moussu entre, en traînant une forte pièce de bois

MOUSSU. — Place au combustible! Voilà de quoi se rôtir les mollets.

DEUXIÈME CAPORAL. — Merci du peu! c'est un arbre que vous apportez là.

MOUSSU. — Un arbre, je ne dis pas. Mais si le bois est long, la nuit est longue aussi.

DEUXIÈME CAPORAL. — D'où cela vient-il?

MOUSSU. — Du chantier d'à côté.

DEUXIÈME CAPORAL. — C'est un vol.

MOUSSU. — Un vol! un vol!!! Mon petit caporal, allez donc faire un tour là-bas, et vous verrez au moins une vingtaine de particuliers qui en prennent plus gros que moi. Et ceux-là ne montent pas leur garde, allez!... Ah! mais non, tous pillards, tous voleurs. (*Il commence à fendre son bois à coups de sabre.*)

PREMIER CAPORAL. — Je ne dis pas. Mais il faut relever... Voyons, monsieur Moussu, je vous en prie... Il n'y a donc pas moyen de s'entendre ici?.. (*Criant très-haut.*) Numéro dix? Voici la troisième fois que j'appelle... Personne ne répond? (*Silence prolongé.*) C'est désolant. Pour le service qu'on demande ici, c'est le cas de dire, moins on en a, moins on en veut.

UN DORMEUR. Il n'y a donc pas moyen de reposer ici? quel charivari!

1er CAPORAL. Pour la deuxième fois, le numéro dix n'y est pas?

LE SERGENT. Mais si vous l'appeliez par son nom... Voyez donc la liste de présence.

1er CAPORAL, *cherchant*. C'est que, justement, le nom n'y est pas.

LE SERGENT. Bah!... Monsieur Moussu apportez donc le falot. On n'y voit goutte ici. Quel numéro dites-vous?

UN DORMEUR, *exaspéré*. Dix! nom d'un petit bonhomme! Dix, voici assez longtemps qu'on le corne.

LE SERGENT, *cherchant*. Dix... Dix... Effectivement, il n'y a pas de nom.

2e CAPORAL. Ce doit être M. Venelle. Il me semble qu'il est parti dès notre arrivée. On n'aura pas eu le temps de lui demander son nom.

VACHELET. Parbleu! c'est toujours comme cela que ça se joue. Il y en a qui font tout, et les autres rien... Ma parole d'honneur, si ça continue, je m'esbigne à mon tour... C'est dégoûtant.

LES GARDES, *en chœur*. C'est vrai! c'est vrai!

Voix lamentables au dehors. Caporal de pose! caporal de pose!

LE SERGENT. Qui est-ce qui crie là-bas?

1er FACTIONNAIRE, *entr'ouvrant la porte* : On est donc sourd par ici? Voilà vingt minutes que l'heure a sonné... Où est le caporal?

1er CAPORAL, *furieux*. C'est à donner sa démission sergent, je vous prends à témoin. Que voulez-vous que je fasse?

LE SERGENT. Eh bien! passons le dix. Nous verrons après... Monsieur Moussu, je vous en prie, un peu moins de bruit avec votre sabre. Vous reprendrez votre besogne après... Caporal, continuez.

1er CAPORAL. Numéro onze!... douze!... treize!... quatorze!... (*Les appelés viennent se ranger successivement.*) Comme le dix a manqué, le quinze marchera pour cette fois... Voyons! Le numéro quinze?

LE NUMÉRO QUINZE. Me voilà. Mais cependant, si je n'y étais pas! Je ne devais prendre la faction qu'à neuf heures. C'est sur le tableau. Cependant, vous me la faites prendre à huit. Tout se trouve dérangé par le fait d'un seul.

1er CAPORAL. Je vous le dirai encore une fois : Que voulez-vous que j'y fasse?

(*Voix lamentables au dehors*) : Caporal de pose!!!

1er FACTIONNAIRE, *entr'ouvrant la porte*. Je vous préviens que je lâche tout si on ne vient pas... Il est huit heures et demie. Ça n'a pas de nom.

1er CAPORAL. Vous entendez, messieurs... Voyons en route! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Les mêmes. Le lieutenant.

LE LIEUTENANT. Sergent, où est le caporal de pose?

LE SERGENT. Il est parti à la minute, mon lieutenant.

LE LIEUTENANT (*regardant sa montre*). C'est trop tard. Vous êtes chef de poste, vous ne deviez pas souffrir un tel oubli.

LE SERGENT. Si vous croyez que c'est facile...

LE LIEUTENANT. Vous êtes sergent ou vous ne l'êtes pas, que diable! Un chef de poste ne doit recevoir aucune observation.

LE SERGENT. Pourquoi m'en faites-vous alors?

LE LIEUTENANT. Sergent! vous vous oubliez.

LE LIEUTENANT (*ironiquement*). Moi, je n'oublie rien. Je me rappelle ce que vous dites, voilà tout.

UN DORMEUR. Allons! c'est fini. Il n'y aura pas moyen de dormir ici.

LE LIEUTENANT (*au sergent avec dignité*). C'est assez. Vous êtes impoli. J'en informerai le capitaine.

LE SERGENT. Informez qui vous voudrez. Ça m'est bien égal!

LE LIEUTENANT. Assez, je vous le répète. (*Il sort.*)

SCÈNE V

DUVAL (*descendant du lit de camp*). Décidément, on ne peut pas fermer l'œil ici. Sergent, voulez-vous faire une partie de piquet?

LE SERGENT. Je vous remercie, monsieur Duval... Je suis trop énervé... Quand on voit des choses pareilles, c'est à dégoûter du service. Je sais bien qui rendra ses galons.

DUVAL. Bah! vous les garderez, comme les autres fois. On les connaît, vos démissions.

MOUSSU. Duval a raison. Vous êtes un tas d'ambitieux. Quand on est dans les honneurs, il faut en supporter la peine.

LE SERGENT. Ils sont propres, vos honneurs!

MOUSSU. Vous vous êtes laissé nommer cependant, mon vieux.

DUVAL. Ils sont tous comme cela... C'est à qui aura l'air de cracher sur ses sardines, et puis, pour changer, ils les gardent tout de même.

LE SERGENT. Eh bien! vous verrez cela demain. Aussi vrai que...

DUVAL. C'est bon! C'est bon!... Alors, décidément le piquet ne vous dit rien.

LE SERGENT. Je vous remercie.

MOUSSU (*bas à Duval*). Il est vexé. (*Haut*). Hé bien! dormons.

(Silence prolongé, interrompu par un ronflement très-sonore.)

1er DORMEUR. Il est dit qu'on ne reposera pas ici. Qui est-ce qui se permet de ronfler de la sorte?

2e DORMEUR. Comment! vous n'avez pas reconnu le nez de Duval.

1er DORMEUR. Attendez un peu. (*Il siffle à plusieurs reprises.*)

DUVAL (*s'éveillant*). Va-t-on rester tranquille! Qui est-ce qui siffle ici?

1er DORMEUR. Elle est bien bonne, celle-là... C'est pour vous empêcher de ronfler, il le faut bien.

DUVAL. Moi, ronfler! Jamais! (*Il se rendort et recommence à ronfler de plus belle.*)

SCÈNE VI

Les mêmes. Raflard, Bontemps.

RAFLARD. Bonsoir, messieurs. On se chauffe donc ici?

MOUSSU. C'est-à-dire qu'on va se chauffer. Prêtez-moi donc votre sabre, monsieur Raflard. Le mien est tout ébréché. Ce bois est d'un dur!

RAFLARD. Merci!

MOUSSU. Comment, vous, un quincaillier, vous allez faire des façons? Alors, c'est que vous avez peur; vous fournissez des lames encore plus mauvaises que la mienne.

RAFLARD (*piqué*). Vous allez voir ça, blagueur! (*Il dégaîne et frappe à grands coups le bois, qui finit par se séparer en deux.*)

UN DORMEUR. Avez-vous fini à la fin?

MOUSSU. Enchanté de votre vigueur, monsieur Raflard!... Mes compliments!... On voit que vous avez bien dîné... Cela vous a donné du poignet.

RAFLARD (*se rajustant*). Pour ce que j'ai mangé, ce n'est pas la peine d'en parler.

BONTEMPS. Où avez vous été?

RAFLARD. A la cantine, comme tout le monde.

BONTEMPS. Tout le monde, si vous voulez, mais pas moi... J'en ai eu assez de ce matin... une ignoble baraque. De la boue jusqu'aux genoux, de la pluie comme dans la rue; avec cela une fumée à vous rendre aveugle.

RAFLARD. C'est égal, la soupe était bonne, et le bœuf aussi.

BONTEMPS (*avec mépris*). Le bœuf!... dites le cheval, cher ami.

RAFLARD. C'était du bœuf, s'il vous plaît; j'en suis sûr, et vous n'en pourriez pas dire autant du *Panier fleuri*, où vous avez été sûrement ce soir.

BONTEMPS. Certainement que j'y ai été au *Panier*, qu'on y est mille fois mieux qu'à votre sale cantine.

MOUSSU. On sait ce que ça coûte aussi.

RAFLARD. J'en ai eu pour mes deux francs vingt, c'est vrai; mais je dis et je maintiens que c'est encore moins cher que vos vingt-trois sous de la cantine... Au moins on a du linge.

MOUSSU (*avec ironie*). Et avec le linge, qu'est-ce qu'on vous a donné à manger?

BONTEMPS. Nous avons eu un potage pas mauvais, un excellent bifteck.

MOUSSU. De bœuf?

BONTEMPS. Oui, de bœuf. Qu'est-ce qu'il y a de si étonnant?

MOUSSU. Si vous disiez un bifteck d'âne, vous seriez plus dans le vrai.

BONTEMPS. Laissez-moi donc tranquille! A vous entendre, on ne mangerait partout que de l'âne... Que diable! il n'y en a pas tant à Paris.

MOUSSU (*riant*). Hé! hé! il y en a peut-être plus que vous ne croyez.

BONTEMPS. Comment l'entendez-vous, monsieur Moussu?

RAFLARD. Voyons, messieurs, voyons... pas de mauvaise plaisanterie!

MOUSSU. C'est étonnant comme il y a des gens qui prennent la mouche!... Parlez-leur d'âne, ils croient tout de suite qu'il s'agit d'eux.

RAFLARD. Messieurs, je vous en prie!

BONTEMPS. Soyez tranquille, monsieur Raflard, je me respecte trop pour répondre.

MOUSSU. Si vous vous respectez, vous êtes le seul, alors.

BONTEMPS. Répétez ce que vous venez de dire!

RAFLARD. Messieurs!!!

UN DORMEUR (*furieux*). Allez-vous vous taire, nom d'un nom!

RAFLARD. Tenez, voici celui qui parle le mieux. Faisons comme lui et tâchons de dormir. (*Il s'approche du lit de camp.*) Eh bien! qui est-ce qui a pris ma place. Donnez donc des numéros aux gens pour qu'ils prennent ceux des autres. (*Criant*) Hé! monsieur!... monsieur!! pardon de vous déranger, mais vous avez ma place. (*Le dormeur ne bouge point.*) Etes-vous sourd? (*Même silence.*) Mais, Dieu me pardonne, c'est dans ma propre couverture qu'il se cache. Pour le coup, c'est trop fort. (*Il tire la couverture en secouant le dormeur qui s'écrie :* On a donc juré de ne pas nous laisser une minute de repos ici.)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE

Les mêmes, Vachelet.

VACHELET. Vite, le falot! Il y a tellement de boue là-haut, qu'on n'en démarre point. Le caporal s'est étalé deux fois; M. Roussin a glissé le long de l'escalier du talus. Il ne peut pas se relever. On craint qu'il ne se soit cassé quelque chose.

(*On sort en tumulte.*)

LORÉDAN LARCHEY.

OUVERTURE DU PARLEMENT ANGLAIS

DISCOURS DE LA REINE

Milords et Messieurs,

A l'époque d'une telle importance pour les destinées futures de l'Europe, je désire tout particulièrement profiter de vos conseils.

La guerre qui a éclaté au mois de juillet entre la France et l'Allemagne s'est prolongée jusque dans ces derniers jours avec une fureur non interrompue et sans exemple, et ses ravages peuvent se renouveler dans quelques jours, à moins que la modération et la prudence, surmontant tous les obstacles, ne guident les conseils des deux puissances dont la prospérité est si vitalement intéressée.

Au moment où vous vous êtes séparés, j'ai promis d'apporter une attention constante au sujet des obligations des États neutres, et j'ai fait tous mes efforts pour empêcher l'extension du théâtre de la guerre et pour coopérer, si l'occasion s'en présentait, au rétablissement d'une paix prompte et honorable.

Conformément à la première de ces déclarations, j'ai soutenu les droits, fidèlement accompli les devoirs de la neutralité. La sphère de la guerre ne s'est pas étendue au-delà des deux pays qui y étaient engagés dès l'origine.

Maintenant avec soin la cordialité de mes rapports avec chacun des belligérants, je me suis abstenue de tout ce qui aurait pu être interprété comme une intervention gratuite ou non justifiée entre les parties, dont l'une ou l'autre ne s'était montrée disposée à proposer des conditions d'arrangement susceptibles d'être acceptées par son adversaire.

J'ai été à même en plus d'une occasion de contribuer à mettre en communication confidentielle les représentants des deux pays en lutte; mais, jusqu'à ce que la famine ait forcé Paris à se rendre, on n'avait obtenu aucun résultat. L'armistice, qu'on utilise pour la convocation d'une Assemblée en France, a amené un temps d'arrêt dans les souffrances humaines, qui ne faisaient que s'aggraver de part et d'autre, et a fait renaître l'espoir d'un arrangement complet.

Plaise à Dieu que cette suspension d'armes aboutisse à une paix compatible avec les intérêts de deux grandes nations : sûre, honorable et propre à donner l'espoir d'une grande durée!

C'est à mon grand regret que je me suis trouvée dans l'impossibilité d'accréditer mon ambassadeur d'une façon formelle auprès du Gouvernement de la défense nationale qui existe en France depuis la révolution de septembre; mais ni la bonne harmonie, ni le caractère officiel des relations entre les deux Etats n'en ont été nullement altérés.

Le roi de Prusse a accepté le titre d'empereur d'Allemagne, sur les instances des autorités supérieures de la nation. Je lui ai adressé mes félicitations à propos de cet événement, qui témoigne de la solidité et de l'indépendance de l'Allemagne, et qui, je l'espère, contribuera à la stabilité de l'équilibre européen.

Je suis entrée en correspondance avec les autres puissances de l'Europe, pour faire respecter l'inviolabilité des traités, et pour écarter toute fausse interprétation relative à leurs engagements obligatoires. Les puissances qui ont participé au traité de 1856 sont convenues de réunir une conférence à Londres.

Cette conférence a depuis quelques temps commencé ses travaux, et j'ai la confiance que ses délibérations auront pour résultat le maintien du principe de droit public et la politique générale qui forment les bases du traité, et qu'en même temps, par la révision de quelques-unes de ses dispositions, dans un esprit de loyauté et de conciliation, elles aboutiront à une coopération cordiale des puissances par rapport à la question d'Orient.

Je regrette de n'y voir point siéger un représentant de la France, qui était une des parties principales du traité de 1856, et qui doit toujours être regardée comme un membre principal indispensable de la grande famille européenne.

A différentes reprises ont surgi plusieurs questions importantes qui ne sont pas encore réglées, et qui affectent essentiellement les relations entre les Etats-Unis et les territoires et les populations de l'Amérique britannique du Nord. Je mentionnerai, entre autres, celle qui concerne les pêcheries, qui réclame une prompte solution, de peur que l'indiscrétion de certains individus ne vienne troubler les bons rapports de voisinage qu'il importe tant, à tous égards, de conserver et d'entretenir.

C'est pourquoi j'ai entamé des pourparlers amiables avec le président des Etats-Unis, dans le but de déterminer le mode le plus convenable de traiter ces questions.

Le campement des spahis au Cours-la-Reine

J'étais arrivé de la veille à Constantine. Nous étions au mois d'août et le soleil africain semblait pris d'une congestion ignée tellement ses rayons implacables dardaient leurs feux sur la tête des nouveaux débarqués.

Le ciel était d'un bleu à faire pâlir l'habit neuf d'un roi de Prusse. Le ton des terres sablonneuses, que ne sauraient rafraîchir les eaux rares du Rummel, s'enlevait en jaune d'or pailleté sur les teintes brunies des rochers.

Au sud de la colline sur laquelle est bâtie à pic la ville de Constantine, dans une vaste plaine, étaient réunis plusieurs régiments. Le général Youssouf passait une revue.

C'était là une curiosité locale et, malgré la chaleur, je me fis un devoir de m'acheminer jusqu'au champ de manœuvres.

Placé sur un tertre, je jouissais de ce spectacle militaire où les couleurs voyantes du costume sont si bien appropriées au climat.

Les turcos exécutèrent les mouvements voulus.

Mais après les tirailleurs algériens, vint le tour des spahis, de ces cavaliers indigènes au teint bronzé, aux larges pantalons bleus, au vaste burnous blanc doublé de rouge. Vissés, pour ainsi dire, sur leur haute selle arabe, chaussés de leurs bottes plissées en maroquin rouge, maniant, sans avoir l'air de tirer sur la bride, leurs petits chevaux nerveux, ces cavaliers étaient bien les fils du désert.

A un moment donné les trompettes sonnèrent la charge et je vis alors le régiment entier s'élancer au galop. La rapidité de la course faisait courber les spahis sur l'encolure de leurs chevaux, tandis que leurs burnous blancs doublés de rouge flottaient au dessus de la croupe. L'allure était vertigineuse et à suivre le régiment entier dévorant la plaine, on aurait dit une mer mouvante faite de neige et de sang.

Les naseaux des chevaux fumaient, et les yeux ardents des cavaliers semblaient chercher devant eux un ennemi invisible contre lequel ils couraient le sabre haut.

Cette charge de spahis fut pour moi un merveilleux spectacle dont je revois encore les magiques couleurs. J'en fus enthousiasmé et l'impression qu'il produisit sur moi ne sortira jamais de ma mémoire.

Hélas! je les ai revus hier, ces brillants spahis qui, comme d'autres enfants de la France, étaient venus ici pour arracher Paris aux Prussiens. Ils sont campés aux bords de la Seine, sur le Cours-la-Reine. Ils n'ont rien perdu de leur fierté native, quoique déjà les teintes de la mélancolie assombrissent par moment leurs traits accentués. Mais combien ils promènent tristement leur nostalgie sous notre ciel froid et brumeux! Quels pas alanguis ils traînent sur ces trottoirs qui suent la boue avec l'humidité!

Que je les ai plaints ces courageux enfants de notre Afrique, qui semblent porter leur part des douleurs qui accablent la patrie; qui au lieu de laisser flotter au vent les riches couleurs de leurs burnous national, s'enveloppent dans ce manteau, transis de froid et de tristesse.

Tant que la lutte a duré, tant qu'a parlé la poudre, ils ne sentaient ni les rigueurs de l'hiver, ni la pluie qui les transperçait. Comme nous ils aiment la bataille, et le bruit du canon leur tient lieu de soleil.

Mais aujourd'hui que l'armistice, que la convention de Paris les condamne au repos, à l'inaction, ils sont tristes de ne plus voir leur ciel de feu échauffer le sable de leurs plaines, ils regrettent leurs courses à fond de train à travers leurs vallées sans fin, et leurs *fantasias* qu'ils exécutaient si brillamment au champ de manœuvre de Mustapha, à Alger, ou bien au pied de la colline sur laquelle se dressent les murs de Constantine.

Qu'ils se consolent. Les beaux jours reviendront.

MAXIME VAUVERT.

LE VISA DES LAISSEZ-PASSER

Le pont de Courbevoie est, avec le pont de Sèvres, celui d'Asnières et les portes de Saint-Denis, un des points par lesquels les Prussiens nous permettent de sortir de la zone parisienne. Encore n'est-il pas donné à tout le monde de quitter ces murailles qui durant cinq mois nous ont servi de prison.

Les formalités exigées par la police de M. de Bismark ne sont pas des plus simples. On a édicté plusieurs formules officielles auxquelles ont dû se soumettre les plus pressés.

Aujourd'hui, on a simplifié les choses. Pourvu que vous soyez porteur d'une feuille imprimée sur laquelle sont indiqués vos nom, prénoms, âge, qualité, le motif du voyage, la durée de votre excursion; pourvu que cette feuille soit signée du préfet de police et du chef d'état-major du général Vinoy; pourvu que sur le double de cette feuille soient répétés en caractères allemands les mêmes indications sur votre individualité; que ce double

AUX AVANT-POSTES. — Aspect du pont de Neuilly depuis l'armistice. — Visa des laissez-passer. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

original tudesque porte la signature des deux autorités germaniques dont le titre et les fonctions correspondent au titre et aux fonctions des autorités françaises; pourvu que vous soyez patient de caractère, et que vous ne sentiez pas le patriotisme français bouillonner et déborder à la vue d'un casque prussien, ou d'une chenille noire de Bavière, alors, mais seulement alors vous avez le droit de vous présenter aux avant-postes allemands.

Sur le pont de Courbevoie, qu'on passait jadis si gaiement pour aller de Neuilly manger une fraiche friture sur le bord de la Seine, vous êtes arrêté par un cordon de soldats prussiens qui occupe le milieu de cette voie. Vous exhibez au premier soldat venu votre laissez-passer. Le Germain victorieux le regarde, le lit, confronte votre visage avec le signalement écrit, analyse votre nez, votre front, votre bouche, votre menton; détermine la couleur de vos cheveux, de vos sourcils et de votre barbe; supputе votre âge et votre taille; vérifie les signatures, passe votre double feuille de papier imprimé à son sergent, qui, à son tour, la transmet à l'officier de service. Si tout est en règle, au bout d'un quart d'heure on vous permet de franchir les lignes prussiennes, et vous allez à la destination indiquée sur votre feuille de route. Mais s'il vous est prescrit de passer à gauche, ne vous avisez pas de glisser à droite, car immédiatement vous seriez hélé en allemand et ramené dans le bon chemin, à la manière allemande, c'est-à-dire sans politesse et



LES DÉFENSEURS DE PARIS. — TYPES. — Campement de spahis au Cours-la-Reine, après la signature de l'armistice.



LES DÉFENSEURS DE PARIS. — TYPES. — Campement des mobiles de la Côte-d'Or dans l'ancienne ambulance du Luxembourg. — (Dessin d'après nature de M. Lançon.)

avec accompagnement de coups de crosse de fusil dans les reins.

Si par hasard votre figure dénote une certaine éducation acquise; si votre attitude digne, mais froide, révèle que vous appartenez à la classe à laquelle n'est pas applicable la schlague, ne soyez pas étonné de voir arriver à vous le commandant du poste, le sourire, et le sourire bienveillant aux lèvres. Cet officier vous fait pour ainsi dire accueil. Il vous tend la main. Il sera heureux de presser la vôtre.

Ces Allemands ont lu dans les livres que le Français n'avait pas de rancune et ils s'imaginent que nous avons le caractère assez bien fait pour leur serrer, sans avoir envie de la briser entre nos doigts, cette main qu'ils nous présentent toute dégouttante encore du sang de nos frères. Attendez au moins, messieurs les Prussiens, que le gazon du printemps ait poussé sur les tombes que votre haine a creusées si profondément autour de Paris et dans le pays entier. Ayez la pudeur de la victoire et ne criez pas comme je ne sais quelle de vos gazettes: l'Allemagne et la France vont maintenant *marcher la main dans la main.*

C'est peut être votre politique, mais tel n'est pas encore notre sentiment.

La morgue des soldats, l'obséquiosité familière des officiers ont rebuté quelques-uns de nos amis qui, pris une première fois à l'hypocrite *anodinité* du laissez-passer, s'étaient laissés aller à courir respirer l'air de leurs jardins suburbains. Ils ont passé sous les fourches caudines d'une politesse que les Germains cherchent à nous emprunter mais qu'ils ne parviendront jamais à acquérir. Ils ont fait l'épreuve d'un voyage extra-muros, mais tous ont bien juré qu'on ne les y prendrait plus.

Malheureusement il s'en trouve de moins délicats et chaque jour il y a foule sur le pont de Courbevoie.

MAXIME VAUVERT.

LA FRANCE DEVANT L'EUROPE

Le *Moniteur Universel* de Bordeaux du 31 janvier reproduit cette page très-éloquente d'un volume publié à Florence par M. Michelet : *la France devant l'Europe :*

L'Europe, qui en 1815 avait, malgré les Prussiens, rejeté l'idée du démembrement de la France, en 1870 n'en fut nullement éloignée, trouva naturel que la Prusse lui arrachât sa frontière de l'Est, cette France d'Alsace et de Lorraine, sans laquelle le centre découvert n'a plus de sécurité.

Elle fut, en 1815, relativement clémente, après tant de sang, tant de maux qui avaient pu l'irriter. En 1870, après cinquante-cinq ans de paix, n'ayant reçu de la France nulle injure, elle applaudit tout d'abord à la prétention étrange, à l'inexplicable fureur de l'Allemagne, qui n'avait rien encore souffert de nous, et qui disait sans prétexte : « Je veux arracher un membre à ce corps, lui couper tout près du cœur un morceau de chair sanglante. »

Cette énorme représaille des maux que la France eût pu faire, qu'elle n'avait pas faits encore, parut juste et naturelle à nos voisins et amis, auxquels nous venons d'ouvrir nos marchés commerciaux, qui vivent de nos denrées, et dont la France est la nourrice.

Les petits États, menacés par le dangereux voisinage d'un gouvernement militaire et vexés de sa police, comme Genève, étaient bien plus excusables. Mais, en général, la haine, dans chaque État, fut en raison de la jalousie, de l'envie, beaucoup plus que relative au mal qu'eût pu faire la France, qu'elle ne faisait pas encore, mais que l'on craignait toujours.

Chacun s'empressait de dire : « C'est la France qui l'a voulu! Les Français ont commencé. » Personne ne voulait tenir compte des engagements violés, des provocations constantes de la Prusse pendant quatre années, de l'espionnage militaire, des officiers, ingénieurs, surpris sur nos forteresses, dont ils relevaient les plans, etc.

La Pologne s'attrista. On assure que ceux de Posen montraient une vive répugnance à combattre contre la France. Aussi on les a jetés à Wœrth, à Gravelotte, au feu le plus meurtrier.

Le Danemark s'attrista. Il se souvint que la France avait stipulé pour lui « que le Sleswig voterait librement. » Stipulation dont la Prusse se moqua.

La Suisse, d'abord favorable aux Allemands, n'en fut pas moins admirable de sagesse, de charité, de désintéressement. Elle refusa les agrandissements que M. de Bismark lui offrait généreusement aux dépens de la France.

Il en offrait à tout le monde. Il cherchait partout des complices. Il éprouva de l'Italie même refus, quoiqu'elle restât aigrie contre ceux qui si longtemps lui avaient détenu Rome.

Même rancune en Amérique pour la secrète intelligence de l'Empire avec les Sudistes. Elle reconnut la République, mais lui nuisit extrêmement par la présence de ses illustres généraux au camp de nos ennemis.

L'Amérique et l'Angleterre avaient été habilement travaillées. Celle-ci, au moment du désastre, offrit un étrange spectacle. Ses ministres se cachèrent, s'enfuirent (aussi bien que la reine, toute prussienne), pour ne rien savoir, n'avoir à répondre à rien.

La reine Victoria, la reine Augusta sont chrétiennes, très chrétiennes. Leurs sentiments méthodistes, l'aigreur dévote des hautes classes contre la France voltairienne, sont pieusement exprimés par un lord (*Pall Mall Gazette*, 15 décembre) : « Quel spectacle odieux, dit-il, de voir des coupables vaincus qui refusent l'expiation ! » Ils ne remercient pas la Prusse qui leur fait faire pénitence et travaille à leur salut.

Ils sont tellement endurcis, si féroces, selon ce lord, que ces pauvres Allemands pourront être assassinés, s'ils entrent jamais dans Paris.

Les reporters de Bismark, qu'il mène avec lui, qu'il régale, enchérissaient sur ces aigreurs par de lâches risées, des nouvelles d'invention, donnant des tableaux sarcastiques de Paris qu'ils ne voyaient plus, qui, dès le 19 septembre, était investi et clos. Tout à coup un éclair luit... la note russe du 1er novembre... un bruit aigre de raquette comme fait une mitrailleuse... Jean qui rit devient Jean qui pleure... Quelle grimace! quel jeu des muscles bizarre et démoniaque dans ce rire brusquement tondu!

Au reste, la grande Angleterre n'était pas avec ces bouffons. Elle hésitait, ne riait point. Elle sembla s'éveiller, en se voyant seule au monde en face de l'ours blanc, seule!... Elle dit : « Où est la France? »

Oh! qu'on sent bien dans ces moments combien chacune de ces grandes nations est nécessaire au monde, quelle éclipse épouvantable ce serait si une seule périssait! Quelle serait la désolation, l'horreur de toute la planète, si l'on apprenait un matin que l'Angleterre a sombré, descendue dans l'Océan!... Cette folle Allemagne elle-même qui, contre ses intérêts, s'acharne tellement sur nous, si la Baltique descendait sur elle, quel serait notre deuil!

Le sentiment européen peu à peu s'est réveillé. Ceux qui croyaient nous aimer peu, que l'empire tenait en crainte ou la France en jalousie, se sont trouvés tout à coup pris d'un retour fraternel. Cela a été admirable chez le chaleureux peuple belge, touchant et attendrissant. On ne lira pas sans larmes l'empressement, la violence, le transport de charité qu'ils eurent en voyant nos blessés, en se les partageant de maison en maison, se les disputant. Les chirurgiens n'avaient rien vu de tel, ne le verront jamais. On querellait pour en avoir. Tel disait à son voisin : « Pendant que je suis sorti, tu m'as donc volé mon blessé? rends-le-moi!... sinon... » Et voilà que les deux voisins se battaient!

Il y a un héros en Europe. Un. Je n'en connais pas deux. Toute sa vie est une légende. Comme il a les plus grands sujets d'être mécontent de la France, comme on lui a volé Nice, comme on a tiré sur lui à Aspromonte, Mentana, vous devinez que cet homme va se dévouer pour la France. Et combien modestement! Peu importe où on le mette, au poste le plus obscur et le moins digne de lui... Grand homme, mon seul héros, toujours plus haut que la fortune, comme sa sublime pyramide monte, grandit vers l'avenir!

Elle sera belle l'histoire des nobles cœurs italiens qui firent tant d'efforts pour le suivre. Ni la mer, ni l'horreur des Alpes en plein hiver, ne les arrêtait. Quel hiver! le plus terrible. Dans une tempête de neige qui a duré plusieurs jours et fermé tous les passages (fin novembre), un de ces vaillants n'a pas voulu s'arrêter. A travers l'affreux déluge, de station en station, il a obstinément monté. Le tonnerre des avalanches n'a pu le retarder. Il a monté, opposant aux frimas qui le roidissaient la force de son jeune cœur. Tout hérissé de glaçons, quand il arriva au haut, il n'était plus qu'un cristal. La tempête avait fini, l'homme aussi. Il se trouva fini, roidi sous la voûte d'où l'on voit déjà la France. C'est là qu'on l'a retrouvé. Rien sur lui. Point de papier qui le fit connaître. Tous les journaux en parlèrent, mais ne purent pas dire son nom... Son nom? Je vais le révéler. Celui qui d'un si grand cœur, dans cet abandon de la France, s'était élancé vers elle, il s'appelait..... *Italie.*

Enregistrons les témoignages généraux que des Anglais nous ont donnés à ce moment, pour avertir dignement leur nation de ce qu'elle doit de secours à une sœur. J'aime la simplicité du noble testament de Clyde, un des généraux de Crimée : « Douze millions à la France qui, dans la guerre de Crimée, sauva les Anglais trois fois. » Et cela recommandé à la reine Victoria, qui nous chargeait en 56 de décorations anglaises, et qui depuis s'est montrée si cruellement oublieuse. Ce mot grave avertira peut-être sa conscience.

L'illustre John Russell et nombre d'Anglais ont, dans différents journaux, parlé noblement pour nous, pour leur patrie elle-même, si intéressée dans notre sort. Mais personne ne s'est exprimé avec plus de verve, de vigueur et de raison que M. Harrisson dans un mémorable article (*Fortnightly Review*), article que je considère comme un fait national d'importance supérieure, et qui restera pour témoigner de la communion profonde qui existe entre les deux grandes nations de l'Occident.

Il y déplore le pas immense que la Prusse, dans cette guerre, fait faire en arrière à l'Europe, pas moins de cinquante années. Guerre sauvage, d'un caractère que n'eurent pas même les grandes guerres de l'Empire, guerres d'élan et de vaillance, sanguines, moins froidement calculées.

Il y dit ce que peu disent : c'est que la défense inespérée de la France est une chose héroïque, étonnante, que nulle nation n'offrit en pareils revers.

« Ce qu'elle perd en ascendant matériel, elle le regagne en ascendant moral. Autour d'elle se grouperont les peuples, les républicains d'Europe. Ses souffrances donneront à cette cause une nouvelle impulsion. Dorénavant on sent que le peuple français (même aux yeux des démocrates allemands) porte l'étendard du progrès. »

Le même écrivain affirme ce qui d'ailleurs se voit assez par les grandes manifestations, c'est que les ouvriers anglais ont ressenti devant ce spectacle de la France une émotion profonde, et cela malgré les efforts étonnants que l'on faisait pour en neutraliser l'effet.

Malgré tant d'indignes journaux sur qui pèsent l'aristocratie et l'influence prussiennes;

Malgré les gros fabricants, tellement voués à la paix, qu'ils la soutiendraient encore quand la guerre viendrait dans Londres;

Malgré leurs propres intérêts en jeu, la crainte du chômage, ces ouvriers jugent avec beaucoup de sens que si l'Angleterre est perdue comme puissance extérieure, la fabrique ne sera pas seulement suspendue, mais tuée.

Au reste, il y a dans ce peuple une gravité naturelle qui, par moments, le rend très-juste. Chacun en a été frappé pour la grande affaire du coton dans la dernière guerre d'Amérique. Dans leurs meetings ils ont voté pour la justice absolue et contre leurs intérêts.

J. MICHELET.

(*La suite au prochain numéro.*)

LETTRES HISTORIQUES

LETTRE DU PRINCE DE JOINVILLE

Le *Moniteur universel* de Bordeaux publie, d'après le *Times*, une lettre du prince de Joinville qui explique sa présence à l'armée.

A M. l'éditeur du *Times*.

« Monsieur,

« La publicité du *Times* est trop grande pour qu'il me soit possible de laisser accréditer sans rectification le récit que vous donnez aujourd'hui de mon arrestation au Mans et des circonstances qui l'ont amenée.

« Voici les faits :

« J'étais en France depuis le mois d'octobre. J'y étais allé pour offrir de nouveau mes services au gouvernement républicain, et lui indiquer ce que, avec son aveu, je croyais pouvoir faire utilement pour la défense de mon pays. Il me fut répondu que je ne pouvais que créer des embarras.

« Je n'ai plus songé, dès lors, qu'à faire anonymement mon devoir de Français et de soldat.

« Il est vrai que je suis allé demander au général d'Aurelles de me donner, sous un nom d'emprunt, une place dans les rangs de l'armée de la Loire. Il est vrai aussi qu'il n'a pas cru pouvoir me l'accorder, et que ce n'est qu'en spectateur que j'ai assisté au désastre d'Orléans.

« Mais lorsque plus tard j'ai fait la même demande au général Chanzy, elle a été accueillie. Seulement, en m'acceptant au nombre de ses soldats, le loyal général a cru devoir informer M. Gambetta de ma présence à l'armée, et lui demander de confirmer sa décision.

« C'est en réponse à cette demande que j'ai été arrêté le 13 janvier par un commissaire de police, conduit à la préfecture du Mans, où on m'a retenu cinq jours, et enfin embarqué à Saint-Malo pour l'Angleterre. Je n'ai pas besoin d'ajouter que quels que soient les sentiments que j'ai éprouvés en étant arraché d'une armée française la veille d'une bataille, je n'ai tenu aucun des propos que l'on me prête sur M. Gambetta, que je n'ai jamais vu.

« Agréez, monsieur l'éditeur, l'assurance de ma haute considération.

« FR. D'ORLÉANS, prince de Joinville,

« Twickenham, le 24 janvier 1871. »

LETTRE DU DUC D'AUMALE.

Messieurs les électeurs,

Il y a quatre mois, plusieurs d'entre vous m'ont offert leurs suffrages; j'ignore s'il vous convient de me les donner aujourd'hui. Je ne puis d'ailleurs vous parler aussi complétement, aussi librement que je voudrais, et il me faut refouler dans mon cœur tous les sentiments qui en débordent. Je ne sais même si ces quelques lignes arriveront jusqu'à vous; j'essayerai cependant de vous les faire parvenir, car, à ceux qui voudraient encore me choisir pour les représenter à l'Assemblée nationale, je crois devoir donner quelques explications sur deux questions capitales qui seront posées à cette Assemblée : la question de paix ou de guerre, la question constitutionnelle.

Sur le premier point, comme je n'ai eu aucune part de responsabilité directe ou indirecte dans les événements ou les actes qui ont préparé la guerre et la situation actuelle, je dois stipuler mon entière liberté d'appréciation ou de réserve. J'y suis encore autorisé par l'inaction qui m'a été imposée alors que je réclamais avec instance le droit de combattre pour mon pays.

Sur le second point, je m'expliquerai avec une complète sincérité. Quand je considère la situation de la France, son histoire, ses traditions, les événements des dernières années, je reste frappé des avantages que présente la monarchie constitutionnelle; je crois qu'elle peut répondre aux légitimes aspirations d'une société démocratique, et garantir, avec l'ordre et la sécurité, tous les progrès, toutes les libertés. C'est avec un mélange de fierté filiale et de patriotique douleur que je compare la France, en son état actuel, à ce qu'elle était sous le règne de mon père.

Cette opinion, j'ai le droit de l'avoir comme homme, et je crois avoir aujourd'hui le devoir de l'exprimer comme citoyen, mais je n'y mêle aucun esprit de parti, aucune tendance exclusive. Dans mes sentiments, dans mon passé, dans les traditions de ma famille, je ne trouve rien qui me sépare de la République. Si c'est sous cette forme que la France veut librement et définitivement constituer son gouvernement, je suis prêt à m'incliner devant sa souveraineté, et je resterai son dévoué serviteur.

Monarchie constitutionnelle ou république libérale, c'est par la probité politique, la patience, l'esprit de concorde, l'abnégation, que l'on peut sauver, reconstituer, régénérer la France.

Ce sont les sentiments qui m'animent.

H. D'ORLÉANS, duc d'Aumale.

1er février 1871.

PROTESTATION DU COMTE DE CHAMBORD CONTRE LE BOMBARDEMENT DE PARIS.

Nous trouvons dans l'*Union* le texte de la protestation suivante du comte de Chambord contre le bombardement de Paris :

Il m'est impossible de me contraindre plus longtemps au silence.

J'espérais que la mort de tant de héros tombés sur le champ de bataille, que la résistance énergique d'une capitale résignée à tout pour maintenir l'ennemi en dehors de ses murs, épargneraient à mon pays de nouvelles épreuves; mais le bombardement de Paris arrache à ma douleur un cri que je ne saurais contenir.

Fils des rois chrétiens qui ont fait la France, je gémis à la vue de ces désastres. Condamné à ne pouvoir les racheter au prix de ma vie, je prends à témoin les peuples et les rois, et je proteste comme je le puis, à la face de l'Europe, contre la guerre la plus sanglante et la plus lamentable qui fut jamais.

Qui parlera au monde, si ce n'est moi, pour la ville de Clovis, de Clotilde et de Geneviève; pour la ville de Charlemagne, de saint Louis, de Philippe-Auguste et de Henri IV; pour la ville des sciences, des arts et de la civilisation ?

Non! je ne verrai pas périr la grande cité que chacun de mes aïeux a pu appeler : *Ma bonne ville de Paris*.

Et, puisque je ne puis rien de plus, ma voix s'élèvera de l'exil pour protester contre les ruines de ma patrie, elle criera à la terre et au ciel, assurée de rencontrer la sympathie des hommes et attendant tout de la justice de Dieu.

HENRI.

UNE LETTRE DE JACOBY.

Le docteur Jacoby, chef des libéraux allemands, a écrit à un de ses amis de Bruxelles une lettre qui est communiquée à la *Cloche* et dont voici la traduction :

« Nous sommes, à présent, complétement édifiés sur la politique de Bismark. Au lieu du mouvement ascendant promis si franchement et avec tant de laisser-aller à la Prusse et à toute l'Allemagne, les Berlinois n'éprouvent qu'un mouvement de stupeur, de peur et de désappointement.

« En échange de leurs espérances, Bismark ne leur donne que le spectacle d'une boucherie écœurante, de parades triomphales, de chants de victoire et de *Te Deum*.

« Il s'est imaginé de mener les imbéciles en leur faisant subir toutes sortes d'hallucinations! il les stupéfie en les accablant de gloire, en se vantant lui-même et en se parant, avec une ostentation prétentieuse, des lauriers de Sedan : succès que personne n'eût jamais osé prévoir, et qui ne fut dû qu'au nombre des troupes allemandes et à l'incapacité des généraux français.

« C'est ainsi que le « lieutenant-général du Souverain-Céleste, » — tel est le titre que nos libéraux et nos radicaux donnent à leur roi de droit divin, — a rendu de nouvelles actions de grâce au Tout-Puissant pour la faveur que celui-ci lui a accordée en donnant la victoire à son armée une fois plus nombreuse que son adversaire, et en livrant à cette armée des places militaires écrasées par une artillerie formidable. Le destructeur de l'humanité « Guillaume » est arrivé devant Paris avec son masque piétiste, a tourné ses regards vers le ciel et invoqué contre ses ennemis le dieu des armées; mais il a oublié que l'Allemagne est déjà et continuera de plus en plus à être plongée dans une misère plus profonde que le pays ennemi lui-même.

« Il est généralement admis parmi toutes les classes de la société européenne que la défaite de la France est simplement une déclaration de guerre contre la souveraineté de tous les peuples. Quant aux républicains de Berlin, ils deviennent légion. Il y a en Allemagne des milliers de républicains dignes de ce nom qui pensent comme moi et savent parfaitement que le démembrement de la France ne sera pas seulement un crime, mais encore un acte qui pèsera sur nous, et annihilera non seulement chez nous, mais dans l'Europe entière, toute espèce de liberté.

« Les libéraux allemands se plaignent que les femmes des détenus politiques à Leipzig ne peuvent voir leurs maris qu'une fois par semaine, et cela toujours en présence du juge d'instruction. Le métier du juge d'instruction est d'interroger (portes closes) le prisonnier, de lui arracher son secret si c'est possible, et de remettre à l'accusateur public le dossier qui peut servir de base à l'accusation contre les détenus.

« Les deux membres du parlement de l'Allemagne du Nord Liebnecht et Bebel, et le deuxième éditeur du journal des classes ouvrières, le *Volkstatt-Kepner*, sont depuis plus de cinq semaines sous les verrous, sans avoir jamais comparu devant aucun tribunal public. Les prisonniers du Brunswick, qui furent arrêtés au commencement de septembre et conduits enchaînés dans une forteresse prussienne à plus de 200 lieues de distance, puis ramenés à leur point de départ, sont aussi dans la même position. On les accuse publiquement d'actes de haute trahison, mais on ne dit pas en quoi ces actes consistent et aucun examen judiciaire n'a encore eu lieu.

« JACOBY. »

UNE LETTRE D'ALPHONSE KARR.

Alphonse Karr vient d'adresser la lettre suivante au *Journal de Genève* :

Monsieur le rédacteur,

Aidez-moi, par le secours de votre publication, à accomplir un devoir.

Je ne veux pas quitter Genève, où je viens de passer quelques jours, sans proclamer hautement les sentiments d'admiration attendrie et de profonde reconnaissance dont je suis ému en voyant avec quelle touchante fraternité la Suisse accueille nos malheureux soldats.

Pour nous autres Français, livrés aux souffrances et aux crimes de la guerre, tour à tour par la trahison, par l'ineptie et par les mesquines ambitions personnelles, lorsque nous ne trouvons autour de nous, chez ce qu'on appelle les « grandes » puissances de l'Europe, que l'ingratitude et l'égoïsme également aveugles, c'est un spectacle consolant de voir que l'humanité et la fraternité, ces fleurs bénies, ne sont pas partout desséchées et mortes, et s'épanouissent encore sur cette petite terre libre et généreuse de la Suisse.

C'est la vraie grandeur, c'est la vraie gloire.

Veuillez, etc. ALPHONSE KARR.

LES LÉGUMES.

Madame La Verdure persiste à nous bouder.

Elle s'entête à ne pas se prodiguer sur le carreau des Halles, son domicile ordinaire, où cependant on la réclame tous les jours.

Je sais bien que la dame est frileuse et que tant

LE RAVITAILLEMENT DE PARIS. — Arrivée des premières pommes de terre sur la place de l'Observatoire. — (Dessin d'après nature de M. Lançon.)

que durent les frimas, sa constitution ne lui permet guère de sortir de chez elle.

Elle habite la banlieue où, faute de soleil, ses fidèles la calfeutrent dans les serres chaudes et lui procurent ainsi une vie artificielle qu'au besoin ils savent admirablement exploiter.

M. Joigneaux, un des nouveaux élus de Paris, lui a fait pendant toute la durée du siége des avances dont la péronnelle lui a su quelque gré. Le vulgarisateur de l'agronomie maraîchère lui avait trouvé dans l'enceinte des murs de Paris une superbe villa où elle pouvait prendre toutes ses aises. On lui avait ménagé les courants d'air et on l'avait mise là comme dans du coton. On l'a prise par les sentiments, faisant vibrer dans son cœur refroidi la fibre patriotique. Elle s'est laissé tenter, mais à quel prix! Madame La Verdure a consenti à délier les cordons de sa bourse, à laisser échapper d'entre ses mains quelques bribes de ses richesses!

A Paris affamé et dont l'estomac altéré par une nourriture faite de salaisons continues demandait à tous les fruitiers quelques légumes frais, elle a maigrement distribué quelques laitues, de rares bottes de carottes avec de maigres feuilles de mâches.

Il a bien fallu se contenter de ce parcimonieux rationnement tant qu'a duré le blocus.

Les céréales se sont empressées d'arriver dans nos magasins, les bœufs et les moutons se promènent dans nos rues, la conduite de madame La Verdure devient inexplicable. Ses bouderies, nous les trouvons féroces.

Heureusement que le printemps s'avance et que la frileuse va se décider à se montrer en plein soleil.

Encore un mois et elle se prodiguera tellement que bien des yeux ne voudront plus d'elle, même pour peu d'argent. En attendant, elle nous tient la dragée haute. Ses choux, elle ne les lâche pas à moins de 2 et 3 francs; ses salades sont cotées 2 fr. 50 la livre et ses oignons sont introuvables.

Quand par hasard une de ses voitures traverse nos boulevards, chargée de ses chers produits, tous les passants ouvrent de grands yeux d'envie et suivent l'équipage, comme jadis on suivait un fourgon du Trésor. Encore un peu, et on mettrait le chargement au pillage et on appliquerait à madame La Verdure la loi de Lynch.

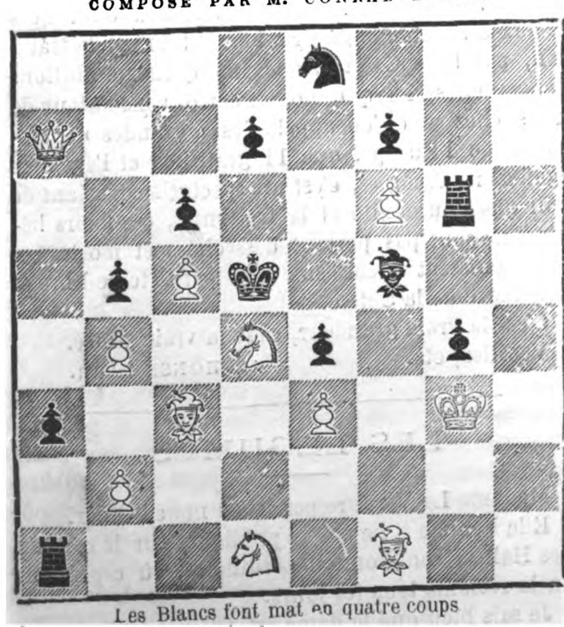
Si la bonne dame veut éviter ce dernier supplice, qu'elle se hâte, car notre patience est à bout et nous voulons enfin pouvoir manger à notre faim tous les produits de madame La Verdure.

M. V.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 361

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les Blancs font mat en quatre coups

RÉBUS



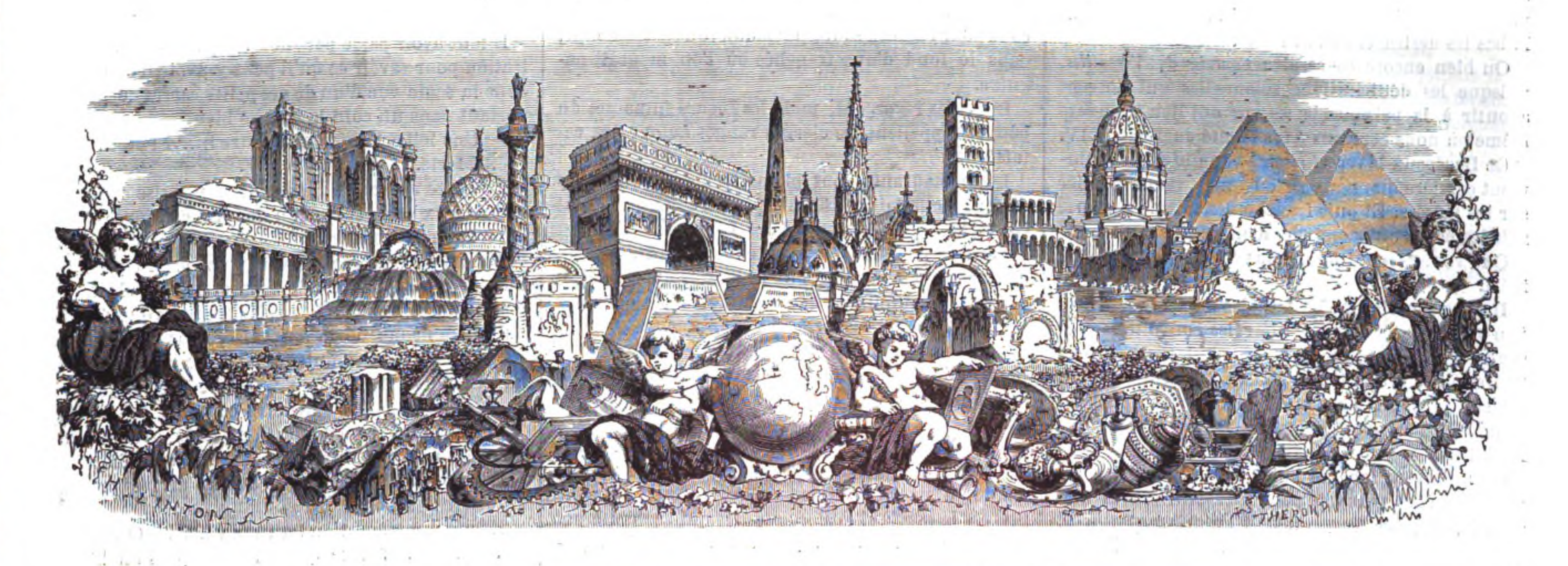
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le sage dans son pays natal, est comme l'or dans la mine.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 724. — 25 Février 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

M. GRÉVY

M. Grévy est venu au monde en 1807, une année où la France célébrait ses victoires sur la quatrième coalition dirigée par la Prusse.

Les bulletins de l'armée française étaient encore chauds du récit des batailles d'Iéna et d'Auerstaedt et de l'occupation de Berlin.

Le 15 août, jour précis de la naissance de M. Grévy, la nation, enivrée de gloire et aveuglée par de si grands triomphes, fêtait avec enthousiasme la Saint-Napoléon. . . . .

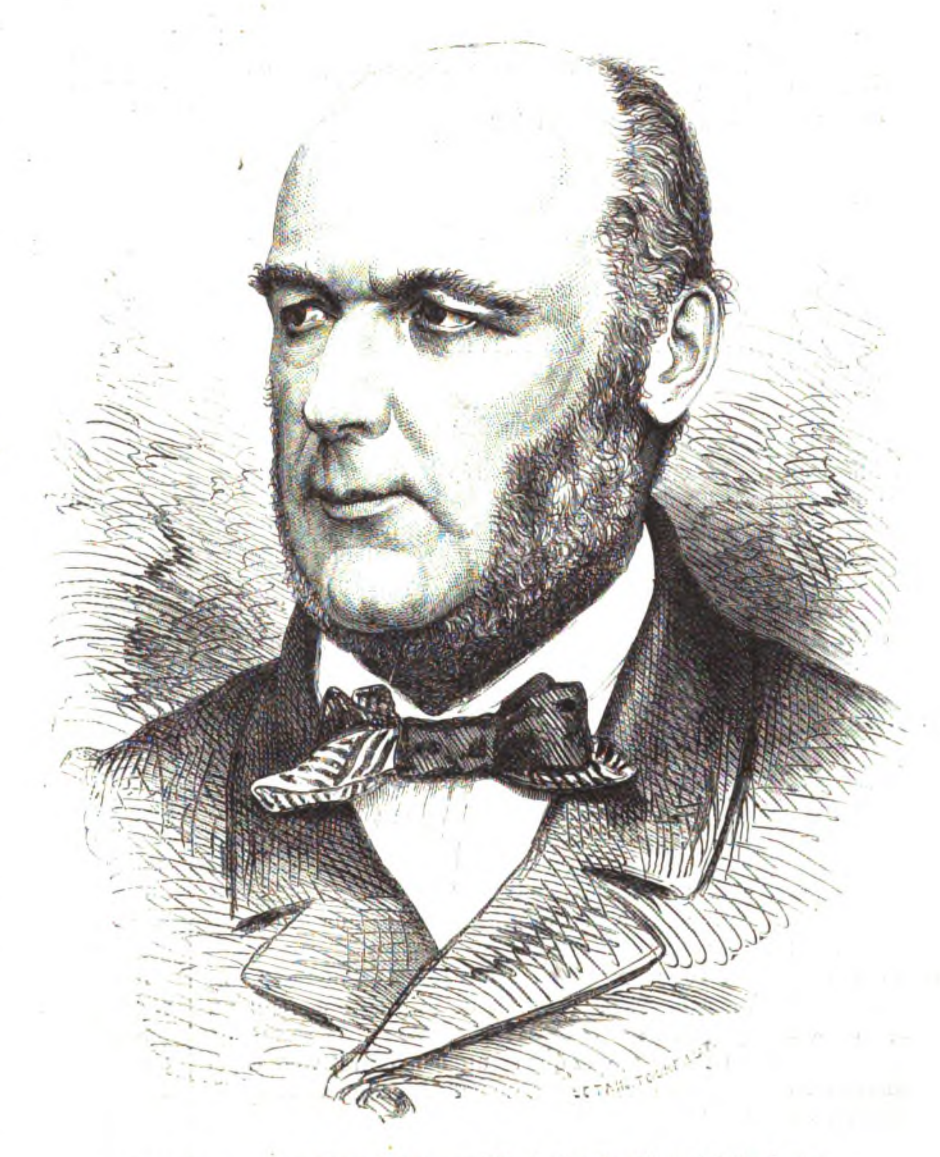
. . . .

Les temps sont bien changés.

Quand, dans la séance du 16 février, 519 voix sur 529 votants l'ont porté au fauteuil de la présidence de l'Assemblée nationale, M. Grévy, appelé à ce poste de haute responsabilité, n'a pu faire autrement que de jeter un regard rétrospectif sur la date de son premier sourire et un rapprochement entre cette époque et les tristes jours d'épreuve que nous traversons.

Son courage, nous n'en doutons pas, se montrera à la hauteur de cette situation douloureuse dont sa nouvelle position lui permet de nous épargner certaines amertumes.

M. Grévy est une nature fortement trempée. Il a le cœur haut, et en ce moment la patrie a besoin de gens de cette qualité. Il aime le travail et sait mettre de l'ordre dans sa vie. Ces dons-là sont précieux pour un président chargé de régler les délibérations d'une Chambre où le choc des opinions fera quelquefois éclater les tempêtes que sa grande capacité d'esprit saura dominer.



M. GRÉVY. — Président de l'Assemblée Nationale siégeant à Bordeaux.
(D'après la photographie de M. Reutlinger.)

Au milieu de l'Assemblée souveraine de la nouvelle République, M. Grévy est républicain convaincu.

Il fut un des héros de Juillet.

Né dans le Jura, à Mont-sous-Vandrez, il a été élevé dans les solides traditions. Au collége de Poligny, à la faculté de droit de Paris, M. Grévy a fait de fortes études. Il a beaucoup travaillé comme avocat, acquérant tous les jours un nouveau droit à l'estime publique.

Ses confrères du barreau de Paris l'ont nommé bâtonnier en 1868.

Membre de l'Assemblée nationale en 1848, M. Grévy est l'auteur du fameux amendement qui porta son nom et qui réservait à l'Assemblée la nomination du président de la République.

Le Jura l'envoya, en 1869, au Corps législatif, où, aux derniers jours, son nom fut mis en avant par la gauche dans les élections pour le fauteuil de la présidence.

Les événements ont fait ce que la majorité impériale avait combattu si énergiquement, et M. Grévy préside aujourd'hui l'Assemblée qui tient dans ses mains les destinées de la France.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DE PARIS

~~~ *Courrier de Paris!* C'est *Courrier de Bordeaux* que souhaiterait plutôt le lecteur au moment où la vie politique s'est déplacée, au moment où se règlent là-bas les destinées de la France.

Ou bien encore ce serait : *Courrier de Versailles*, puisque les délibérations solennelles qui doivent aboutir à la paix ou à la guerre ont lieu à l'heure même où nous écrivons dans la cité de Louis XIV.

De Bordeaux le *reporterisme* se donne si abondamment carrière que nous serions mal venus à aller sur ses brisées. Et puis franchement ils ne sont pas gais les échos qui nous viennent de là-bas.

Que voulez-vous! nous nous étions fait un autre idéal.

Il nous semblait qu'en face des deuils de la patrie il n'y aurait pas de place pour les convoitises personnelles et les rancunes de parti. C'est le contraire qui se produit. Bordeaux est une arène. On est sur le point d'en venir aux mains entre soi avant même d'avoir songé à délivrer le sol des Prussiens.

On a souvent raconté l'histoire de ce fameux remède qui était mauvais pour les serruriers et bon pour les maçons. Ce qui n'était qu'une fantaisie est devenu une réalité. Ce remède-là s'appelle le suffrage universel.

Il a été déclaré solennellement jadis que le suffrage universel était le remède béni, la Revalescière de la politique. Seulement depuis lors chacun des élus s'est réservé l'étrange droit de dire :

— Bon, quand il s'applique à moi; mauvais quand il s'applique aux autres.

Les avancés se déclarent bien et dûment nommés, mais ajoutent que leurs opposants sont de faux élus. Ces derniers ripostent en disant la même chose c'est-à-dire tout le contraire.

Jugez si en partant de là on doit patauger dans le gâchis à perpétuité.

Feu Sainville, dans une pièce du Palais-Royal où il remplissait un rôle de souverain grotesque disait à un favori :

— Je te prends pour ministre mais à la condition que tu ne me conseilleras jamais que ce que j'aurai envie de faire.

Ce pauvre suffrage universel est traité absolument de la même façon. On le consulte avec la prétention de lui souffler sa réponse de part et d'autre.

En temps ordinaire passe encore. Si le linge est sale on le lave du moins en famille. Mais dans les circonstances actuelles, sous l'œil des Prussiens!

Bien décidément je suis charmé de ne pas être allé à Bordeaux et vous me permettrez de parler d'autre chose que des séances de l'assemblée de Babel ou des protocoles lugubres échangés dans le département de Seine-et-Oise.

~~~ Ce n'est pas que Paris soit gai au moins; pour ma part je ne l'ai jamais trouvé plus lugubre que dans cette période de transition qui n'est plus la guerre et qui n'est pas encore la paix. Quand le siége sévissait avec toutes ses rigueurs on savait à quoi s'en tenir, on s'attendait à tout, on s'était roidi contre toutes les souffrances.

Aujourd'hui, on vit dans un milieu énervant, écœurant, insipide.

On n'est plus soldat, on n'est pas encore redevenu citoyen libre.

On ne monte plus la garde, on ne travaille pas encore.

D'où une détente universelle, un affadissement général. Voyez ces rues encombrées par toutes les oisivetés qui bâillent aux corneilles : ouvriers sans ouvrage, troupiers sans armes, commerçants sans commerce.

C'est triste comme le spectacle d'une infirmerie. C'est le repos dans la maladie. Paris entier est un convalescent qu'on n'est pas encore sûr de sauver, et pour lequel on craint une rechute.

Notez que dans cet ensemble affligeant ce qu'il y a de plus affreux peut-être, ce sont les tentatives de distractions auxquelles on se livre çà et là.

Les théâtres sont entre-bâillés; mais dans les entr'actes les spectateurs s'y regardent d'un air qui semble dire :

— Savez-vous tout de même que nous n'avons pas beaucoup de cœur de rire comme ça?

On se promène, surtout le dimanche; mais les curiosités bourgeoises sont horribles. Prudhomme et Toto révoltent, quand le premier fourre sa canne dans les trous de bombe, ou donne la main au second pour l'aider à sauter, en manière de passe-temps, dans le fond d'une tranchée où l'on mourait naguère.

Les cafés regorgent, mais les lueurs fumeuses du pétrole rappellent les cierges rangés autour des catafalques.

Les restaurants sont pleins, mais chaque coup de fourchette fait penser aux enterrements de cent couverts des environs du Père-Lachaise.

Pour le bouquet, on a entendu, mardi, cinq ou six cornets à bouquin sonner le glas du carnaval, et des malheureux ont eu l'impudeur de crier par les rues l'*Ordre et la marche du bœuf gras*.

Cette ordure offerte aux passants par les vociférateurs était une honteuse plaisanterie fabriquée en vue de l'entrée hypothétique des Prussiens dans Paris.

Mon Dieu oui, il s'est trouvé de spirituels farceurs qui ont estimé que nous étions dans une situation à insulter nos ennemis.

C'est le pendant des ignominies qui se débitèrent au lendemain du 4 septembre sur la place publique.

Franchement, la caricature de carrefour s'est déshonorée depuis cinq mois par toutes les inepties qu'elle a mises en circulation.

Un deuil à ajouter à tant d'autres.

~~~ Sans compter qu'il y a, dans les circonstances comme celles où nous nous trouvons, de ces détails tout petits qui serrent plus cruellement le cœur que de gros événements.

L'autre jour, par exemple, il est arrivé un pigeon. Le pauvret, qui s'était attardé en route, apportait des dépêches de novembre. Il y était question de victoire.

Quoi de plus horrible?

On se sentait, malgré soi, l'envie de brutaliser le pauvre animal, on lui aurait presque tordu le cou.

Ainsi sont tous les lendemains de la vie. Vieilles modes, vieilles affiches, vieilles amours, vieux pigeons.

On aurait fait des folies pour eux il y a un mois. A la casserole, aujourd'hui.

Est-ce notre faute ou la leur?

~~~ Pendant ce temps-là, plane sur Paris la menace de Damoclès.

Et tout le monde de se répéter avec angoisse :

— Entreront-ils?

Il y a là de graves dangers en perspective, il y a là des possibilités de conflits redoutables; mais ce qui nous touche encore plus, il y a là pour la population parisienne un risque de déshonneur.

Quoi qu'on fasse, en effet, quoi qu'on dise, quelles que soient les supplications des journaux et les instances du patriotisme, vous verrez que le cas échéant il sortira de terre des badauds, et de l'égout des gavroches pour faire la haie sur le passage des envahisseurs.

Il y en aura, vous dis-je, vous ne l'empêcherez pas. Toutes les objurgations du monde ne prévaudront pas contre cela. Jugez-en plutôt par ce qui se passe tous les jours aux avant-postes.

Et alors, vous imaginez-vous ce que dira l'histoire, forcée d'écrire :

« Tel jour, à telle heure, une partie des habitants de Paris s'est fait de sa propre douleur un spectacle. »

Et vous croyez que si un bon décret vous expédiait ces curieux-là à un conseil de guerre il aurait tort?

Plaise au ciel que l'avenir ne vienne pas donner impitoyablement raison à nos appréhensions! Je sais bien que nous ne sommes pas solidaires des lâchetés de quelques-uns.

Pourtant, quoique vous n'ayez jamais eu aucun rapport avec lui, si un voyou met le pied dans un ruisseau au moment où vous passez et vous éclabousse, il y a quelque chose de commun entre vous : la boue.

~~~ Cependant, pour faire un peu compensation à toutes ces mélancolies, nous avons eu quelques joies.

D'abord la première lettre reçue de province!

Il faut avoir passé par nos cinq mois de séquestration pour savoir ce qu'il peut y avoir d'émotions dans la seule vue d'un de ces petits carrés de papier portant dans un coin le timbre bleu.

— Une lettre! Une vraie lettre!.... Ernest... Jules... Marie...

Et toute la famille de s'appeler pour se montrer le précieux colis et chacun de prendre place pour en écouter le contenu.

Toutes ces épitres reçues de province attestent au même degré la profonde impression produite au dehors par le siége de Paris. Nous autres qui vivions au centre même de la fournaise, nous ne pouvions nous rendre bien compte de notre propre état. C'est en entendant parler la province et l'étranger que nous sommes édifiés sur notre compte.

Pour compléter l'édification, nous avons commencé à recevoir aussi des journaux du dehors.

L'*Indépendance belge*, entre autres, arrive presque régulièrement.

Encore une sensation tout à fait neuve. On tourne et retourne la feuille qu'on n'avait plus l'habitude de voir; on est tout surpris de constater que parallèlement les autres pays ont continué à vivre leur vie tranquille et normale.....

~~~ Tenez, j'ai précisément là sous les yeux un des derniers numéros de l'*Indépendance*.

La première chose que j'y trouve, dans les faits divers, c'est ce paragraphe :

— Il vient de mourir à Bruxelles une dame qui était veuve de son quatrième mari....

Ah! l'heureux peuple que celui qui peut encore se soucier de ces babioles! Comme on sent bien qu'il n'a pas connu nos effroyables angoisses!

Plus bas je lis cet avis :

— Kœnigsberg en Prusse, Gottschalk, 6, rue du Théâtre, est le seul qui vende depuis vingt ans du tabac français.

Cela n'a l'air de rien cette réclame; et pourtant que de réflexions elle fait naître!

C'est en vue de nos pauvres prisonniers que le marchand prussien se donne le luxe d'une publicité exceptionnelle. On les voit là-bas sombres, amaigris, malheureux; on les voit..... tenez, passons à autre chose.

Le programme des théâtres de Bruxelles est fécond en détails intéressants. Nous y apprenons tout d'abord qu'on y fait joyeusement le carnaval.

Au théâtre de la Monnaie, bal de nuit avec *fancy-fair*.

L'année dernière à pareille époque, nous assistions à la même fête.

C'est une sorte de foire de Saint-Cloud tenue sur la scène, avec boutiques où toutes les actrices sont installées.

Qui aurait pensé alors aux catastrophes qui s'approchaient?

Ces catastrophes-là ont fait affluer en Belgique toutes nos célébrités artistiques. Sur le programme du Conservatoire je lis les noms de Warot et de Mlle Battu, Faure et Mme Carvalho chantent les *Huguenots* au Grand-Théâtre. Mme Thierret et Mlle Chaumont jouent au Parc.

Les derniers événements sont déjà exploités là-bas par les dramaturges.

Au Gymnase dramatique de Bruxelles on joue le *Siége de Metz*, drame-actualité en six tableaux.

Aux Variétés de la Porte de Laeken on donne : *L'Homme de Sedan ou les Martyrs du despotisme*, drame à grand spectacle en cinq actes et six tableaux.

Oh! oui, drame!

Les annonces de l'*Indépendance* nous apportent des nouvelles d'une autre notabilité. Duprez, ex-premier sujet de l'Opéra de Paris (*sic*), publie chez nos voisins des brochures à cinquante centimes. Celle qu'on annonce est intitulée:

UN BARDE AU XIX[e] SIÈCLE

Quatre chants français sur les événements de 1870 et 1871.

Numéro 1 : La Guerre.
Numéro 2 : Le Vœu.
Numéro 3 : La Défense nationale.
Numéro 4 : La Paix.

Est-ce bien le moment de chanter ?

~~~ C'est encore dans l'*Indépendance* que nous trouvons l'entrefilet que voici :

— Le port d'Anvers présente depuis plusieurs jours un aspect des plus animés. Toute la rive est comme une forêt de mâts depuis Calloo jusqu'à Borght. Hier matin encore plusieurs navires, presque tous de long cours, sont venus en rade et notamment plusieurs sous pavillon prussien, qui profitaient de l'armistice pour gagner le port. Il y avait plusieurs mois que le pavillon allemand n'avait été vu dans le port. Un trois-mâts allemand est entré en rade, côte à côte avec une barque française. Ce spectacle a produit une certaine émotion parmi les promeneurs.

Allons, décidément on a beau chercher à s'abstraire, tout vous ramène à l'impitoyable réalité de l'heure présente.

~~~ Si les journaux et les lettres nous arrivent, il n'en est pas de même des chers absents qu'un veto impitoyable empêche de rentrer dans Paris.

On espère cependant que ce veto-là sera bientôt levé, et ce sont partout des préparatifs incessants, dans les maisons particulières aussi bien que dans les hôtels. Ceux qui s'étaient montrés les plus empressés pour installer des ambulances témoignent aujourd'hui le plus de hâte de s'en débarrasser.

Dame la clientèle va revenir.

Quant aux retours privés, nul n'a encore mesuré la profondeur des abîmes de surprises qu'ils réservent.

Quoi, c'est toi! C'est moi!
Oui, c'est moi! c'est toi!

Ainsi chantait Levassor dans la parodie de *Robert le Diable*. Ainsi dira-t-on prochainement sur toute la ligne.

C'est que cinq mois suffisent pour opérer de fières révolutions dans le physique et dans le moral des gens. Depuis que monsieur et madame ne se sont vus, chacun a eu le temps de prendre de son côté des habitudes!..... Quand je dis habitudes, honni soit qui mal y pense!

Et le chapitre des transformations!

— C'est drôle, je n'avais pas remarqué que ma femme était si grasse.

— C'est singulier, mon mari me semblait mieux conservé.

— Elle est véritablement énorme; il faut croire qu'elle ne ne se tourmentait guère pour avoir tant mangé en mon absence.

— Ce pauvre Léon, les fatigues et les privations du siége ne lui ont positivement pas réussi. Il a l'air d'un vieux, maintenant, avec ses deux grandes rides qui lui partent de chaque côté du nez. Au revoir, Léon.

— Comment, au revoir. Où donc allez-vous, madame?

— Je vais faire un tour sur la plage..... pardon, sur les boulevards.

— Comme cela, sans me rien demander?

— Vous demander quoi?

— Dame, si cela me convient ou si je veux vous accompagner.

— C'est juste, excusez-moi; je me suis si bien faite à ma liberté que maintenant........

— C'est charmant pour moi!

La scène continue.

Autre tableau :

— Amélie.......

— Qu'y a-t-il?

— Il y a que je viens de recevoir ceci par la poste.

— Qu'est-ce?

— Lisez.

— Ah! je sais.

— Vous savez et vous croyez que cela me suffit?

— Je ne vous comprends pas.

— Comment! vous ne me comprenez pas? Une marchande de nouveautés de Genève m'envoie une facture de 990 francs de chapeaux, et un marchande de soieries du Havre une autre facture de 2,800 francs?

— Puisque je n'avais pas d'argent et que j'avais emporté en quittant Paris tout juste de quoi manger, il a bien fallu...

— Vous auriez pu au moins faire preuve de quelque économie.

— Comme si j'avais assez l'esprit à moi pour songer à ces détails!

— Détails! détails... Je vous trouve charmante, ma chère, depuis six mois qu'on ne gagne pas un sou, si vous croyez qu'il est agréable...

— Reprochez-moi tout de suite le pain que vous allez me donner.

— Je ne...

— Au fait, je vous gêne peut-être maintenant et vous cherchez peut-être un prétexte pour me renvoyer dans ma famille. Qui sait ce que pendant le siége...

— Je n'en sais pas davantage sur ce que de votre côté...

— Monsieur!.

— Madame!..

— Une de mes amies qui est restée ici m'a donné à entendre que vous saviez vous consoler.

— Et moi, si j'en crois certains rapports, relatifs à votre cousin Jules, qu'on voyait partout avec vous...

— Ah, c'est ainsi!

— Ah, vous le prenez sur ce ton!

La scène continue également.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que prochainement les tribunaux auront pas mal de besogne au chapitre des séparations de corps.

Ce sera comme le post-scriptum de l'invasion.

Ah! messieurs les Prussiens!

~~~ A propos de post-scriptum, un des abonnés du *Monde Illustré* veut bien nous communiquer un document pour lequel il nous demande la publicité.

Il en vaut la peine.

Nous parlions dans notre dernière chronique des fantaisies électorales. C'est là ce qui nous a valu les communications de notre correspondant.

Quoique la comédie soit jouée, ce souvenir rétrospectif déridera, nous l'espérons, le lecteur à titre d'épilogue.

Voici donc la profession de foi scrupuleusement copiée sur l'imprimé qu'a lancé un estimable limonadier, brûlant de troquer son comptoir contre la tribune de Bordeaux:

« Citoyens,

« Je suis un républicain ferme et énergique, auquel j'ai beaucoup souffert depuis le 4 septembre, en voyant par moi-même l'incapacité du Gouvernement de la défense nationale, par ses décrets et par la mise en exécution desquels il n'y avait jamais de résultat ni de succès, et comme je me suis occupé beaucoup de débloquer Paris, j'ai fait un plan et une organisation militaire où je répondais sur ma vie de débloquer Paris en quinze jours, et je n'ai jamais pu avoir de réponse des généraux de la défense nationale. En visitant les redoutes en avant de nos forts, par la négligence qu'on avait mise à les armer, et en voyant faire des barricades dans Paris, j'ai vu que nous étions trompés, car je prévois les choses à l'avance. Citoyens, d'après les renseignements que vous pouvez prendre sur moi, je crois mériter d'être porté sur votre liste pour aller protester contre ceux qui nous ont livrés sans nous consulter, et j'en demande la mise en accusation pour qu'ils soient jugés comme ils l'auront mérité.

« Salut fraternel.

« Citoyen F..... (glacier). »

N'est-ce pas que le morceau est réussi?

~~~ Je n'ai pas encore prononcé dans ce Courrier le nom qui est dans toutes les bouches. C'est à dessein.

Que dire de M. Thiers qui n'ait été dit déjà?

Faire sa biographie? Elle est partout. L'apothéose? Il est au pouvoir, c'est-à-dire que des milliers de gens encombrent déjà tson antichambre, se disposant à épuiser en son honneur toutes les formules de louange connues. Le calomnier? Par ce seul fait qu'il est en vedette sur l'affiche politique, des centaines de plumes ont déjà commencé à le larder tout vivant.

D'ailleurs il est trop tôt ou trop tard, à notre sens, pour apprécier le rôle de M. Thiers.

Trop tard, si l'on veut regarder en arrière; car la situation nouvelle que lui ont créée les circonstances peut en faire un homme nouveau.

Trop tôt, car personne ne peut escompter l'avenir réservé au chef du pouvoir exécutif.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que jamais il ne fut donné à un homme, dans l'histoire, de terminer une carrière éclatante par une aussi solennelle épreuve.

Une chanson, colportée longtemps dans les cours (les cours des maisons), s'écriait en *la mineur* :

Ah! si j'étais le roi d'Espagne...

M. Prudhomme avait volontiers l'habitude, dans l'intimité, de dire :

— Ah! si j'étais le gouvernement!

Ah! si nous étions M. Thiers, dirons-nous à notre tour! Il peut, lui aussi, couronner l'édifice, et ce couronnement-là peut, grâce au ciel, n'avoir rien de commun avec celui que rêvait le second empire.

Avoir pris la France défaillante, répandant son sang par toutes ses plaies, décomposée matériellement aussi bien que moralement, et pouvoir la ressusciter, la régénérer, panser ses blessures, relever son moral, la faire grande en même temps que réglée, donner pour assises à sa nouvelle fortune la loi d'un côté, la liberté de l'autre; puis, cette tâche accomplie (cette tâche gigantesque!), descendre du pouvoir simplement, loyalement, sans avoir cherché à le garder pour soi ou à en disposer au profit d'un autre. Mourir après cela en honnête homme, ou plutôt s'endormir dans sa gloire de grand citoyen!

Cela paraît un rêve. M. Thiers n'a qu'à vouloir pour que ce soit une réalité.

~~~ En attendant, on gratte et nettoie les Tuileries. Je n'entends pas vous donner cela pour un symptôme. M. Thiers aurait tout simplement, dit-on, l'intention de grouper dans ce palais et dans le Louvre tous les ministères.

Les Tuileries! voilà un édifice qui écrirait de curieux mémoires.

On s'occupe aussi de préparer le nettoyage en grand du jardin qui va être débarrassé de ses cabanes. Il en coûtera cinquante mille francs de nivellement.

Ce n'est là, au reste, qu'une bien faible partie des dépenses obligatoires auxquelles Paris va être condamné pour refaire sa toilette de propreté.

Voulez-vous quelques chiffres? La statistique en pareil cas frappe plus que tous les commentaires.

On estime que dans l'enceinte de Paris seulement il y aura quatorze mille arbres à replanter.

Au bois de Boulogne et au bois de Vincennes on ne remettra pas les choses dans l'ancien état, il faudrait quatre ou cinq millions de dépenses, un arbre demi-grand coûtant pour être transporté et remis en place la bagatelle de 280 francs.

On se bornera en conséquence à créer des pelouses avec quelques massifs clair-semés comme au Pré-Catelan. Des taillis d'arbustes et des fleurs feront tous les frais de la transformation. Tant pis pour les coups de soleil.

Le rétablissement des bancs et clôtures de planches arrachés çà et là est évalué à deux cent mille francs.

Sur les routes de la banlieue dans le département de la Seine on ne compte pas moins de deux mille neuf cents becs de gaz à rétablir. Les chaussées à repaver présenteront une dépense de huit cent mille francs au moins.

Quant aux maisons endommagées, aux mobiliers détruits, un statisticien a calculé que dans un rayon de six lieues autour de Paris seulement il y avait pour deux cents millions de dégâts.

Voilà du travail pour l'avenir.

Puisse-t-on se remettre bien vite à ces besognes! Travailler, espérer, ce sont désormais nos deux devises!

PIERRE VÉRON.
~~~



LES ENVOIS DE LONDRES. — Les abords du *Bon Marché*, rue de Sèvres, les jours de distribution des dons anglais. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

LES DONS ANGLAIS

—

Les Prussiens avaient réduit Paris à la famine.

Le peuple anglais, *en dehors* de son gouvernement, a tout fait pour adoucir les misères qu'un siége de cinq mois avait accumulées autour de nous. Des meetings et des souscriptions se sont organisés à Londres, des achats de comestibles ont été faits, des navires ont été frétés et les approvisionnements anglais dirigés sur Paris dès que les Allemands ont levé le blocus.

Déjà le gouvernement lui-même avait expédié sur Dieppe des chargements de farines, de biscuits, de lait concentré et de conserves. Ces denrées, destinées aux indigents de la capitale, ont été distribuées, on sait avec quelle intelligence, par l'entremise des administrations des hospices et des bureaux de bienfaisance.

Cette distribution officielle a si fort enchanté les Anglais, que les délégués du peuple de Londres, le colonel Stuart, Wortley et George Moore ont immédiatement fait appel à l'initiative privée et constitué un comité parisien représentant la commission présidée par le lord maire, et des sous-comités chargés de la répartition et fonctionnant dans chaque arrondissement.

Grâce à ces mesures, les choses marchent aujourd'hui rondement et le public n'a qu'à s'en louer.

Les sous-comités sont composés de notables des différents quartiers. La plupart des membres, propriétaire de vastes locaux, ont mis à la disposition des délégués anglais leur nombreux personnel.

Ainsi M. Boucicaut, propriétaire du *Bon-Marché* et du *Grand-Condé*, a converti ses immenses magasins de nouveautés en larges buffets où les dons anglais sont distribués avec ordre et promptitude à tous ceux qui se présentent munis de leur carte de fa-

LES DONS ANGLAIS. — Distribution, dans les magasins du *Bon Marché*, des envois de la ville de Londres à la ville de Paris. (Dessin d'après nature de M. Sellier.)





ESPAGNE. — Madrid. — Assassinat du maréchal Prim, à sa sortie des Cortès, dans la rue del Turco, le 28 décembre 1870. — (D'après le croquis de notre correspondant.)

mille. Son nombreux personnel, habitué à servir rapidement le public, distribue tous les jours des quantités énormes de provisions sans que la plus légère réclamation se fasse entendre.

Par exemple, l'affluence est tellement grande rue du Bac, que la queue des postulants et surtout des postulantes s'allonge démesurément sur les trottoirs. Les derniers venus attendent de longues heures, malgré la célérité des distributeurs, et plus d'un qui pose là depuis une demi-journée, maugrée contre les Anglais qui l'obligent à faire le pied de grue si longtemps. Mais lorsque le même impatient, entré dans le magasin avec la mine toute maussade, sort après avoir reçu sa part de ravitaillement, vous le voyez la figure rayonnante, pressant avec reconnaissance entre ses bras et sur son cœur un fort quartier de Chester, des biscuits, une bonne ration de viande conservée, etc. Il n'est pas rare alors d'entendre sortir d'entre les dents qui maugréaient tout à l'heure ces paroles attendries : « Ces bons Anglais ! »

Dans la rue Notre-Dame-des-Victoires, contre l'église Notre-Dame-des Victoires et à deux pas du passage où, en 1793, habitait le philanthrope anglais Thomas Payne, conventionnel français et auteur des *Droits de l'homme* et du *Sens commun*, on voit également s'acheminer vers les magasins d'un commissionnaire en marchandises anglaises une queue interminable qui s'allonge tous les jours dans la rue Notre-Dame-des-Victoires, tourne la rue Paul-Lelong et se continue rue de la Banque presque jusqu'à la Bourse. C'est là que se trouvent les magasins de distribution pour le deuxième arrondissement. Là encore on entend en passant causer ceux qui ont été si éprouvés par les rigueurs de l'hiver et du siége, s'écrier dans un mouvement de reconnaissance attendrie : « Ces bons Anglais ! »

Heureux les peuples, comme celui de Londres, qui ne se font connaître à leurs voisins que par les secours qu'ils savent leur prodiguer aux temps difficiles. De ceux-là l'humanité en est fière et au dixneuvième siècle l'humanité devrait avoir à s'enorgueillir de tous les peuples de l'Europe.

MAXIME VAUVERT.

ASSASSINAT DU MARÉCHAL PRIM

ESPAGNE, 28 *décembre*. — Le maréchal Prim, sortant, à sept heures et demie du soir, de la séance des cortès, est assailli dans la rue del Turco par une bande d'assassins.

Deux voitures, disposées en travers de la rue, barrent le passage à son cocher. Pendant que celui-ci parlemente pour se faire ouvrir la route, les meurtriers, embusqués sous les portes cochères, font feu sur le maréchal, qui est frappé de huit balles à l'épaule gauche et de deux à la main droite.

Son aide de camp est grièvement blessé.

Dans le tumulte qui suit l'attentat, les assassins prennent la fuite dans toutes les directions, sans qu'un seul puisse être arrêté.

Le maréchal, reconduit chez lui au milieu des manifestations sympathiques de la foule, supporte avec courage l'extraction de sept balles et l'amputation d'un doigt de la main.

Son état, quoique grave, ne paraît pas alarmant. Le malade est calme.

A la nouvelle du crime qui vient d'ensanglanter les rues de Madrid, une grande agitation règne dans la ville. La population manifeste une profonde indignation contre les assassins.

Le maréchal Serrano et tous les membres du gouvernement se rendent à l'hôtel de la présidence, et prennent toutes les mesures propres à maintenir la tranquillité.

L'amiral Topete, malgré son désir de rentrer dans la vie privée, accepte les fonctions de ministre des affaires étrangères et la présidence du conseil, en remplacement du maréchal Prim.

Il part pour Carthagène, où il va recevoir le roi.

29 *décembre*. — L'état de Prim, quoique dangereux, ne s'aggrave pas.

A l'ouverture de la séance des cortès, une proposition tendant à réprouver l'attentat est adoptée à l'unanimité de 200 voix.

Tous les députés flétrissent les assassins et repoussent énergiquement le reproche de complicité morale adressé à quelques-uns d'entre eux.

Six bataillons républicains de la milice nationale de Madrid refusent d'assister à la revue d'inauguration que le roi doit passer le 31. — Leurs commandants donnent leur démission.

30 *décembre*. — Le maréchal, à la suite d'une journée assez calme, est pris, dans l'après-midi, d'un accès de fièvre auquel il succombe à neuf heures du soir, en présence de sa famille et du maréchal Serrano.

Don Juan Prim, comte de Reuss, marquis de los Castillejos, grand d'Espagne de 1re classe, né en 1814, était âgé de cinquante-six ans.

31 *décembre*. — Les cortès apprennent avec une profonde douleur la mort de Prim.

Elles déclarent que le maréchal a bien mérité de la patrie, et décident que son nom sera inscrit dans la salle des séances.

Sa famille est mise sous la protection de la nation; elle continuera à jouir des priviléges et honneurs attribués au maréchal.

2 *janvier*. — L'enterrement du maréchal Prim a lieu au milieu d'une foule immense qui manifeste hautement ses regrets de la mort tragique de l'auteur de la révolution de 1867.

Le convoi est suivi par tous les membres du gouvernement, un aide de camp du roi et la plus grande partie des députés.

Prim est enterré dans l'église d'Atocha, en face d'O'Donnel, son compagnon d'armes de la guerre du Maroc.

Le roi fait son entrée à Madrid et se rend directement aux cortès, où il prête le serment constitutionnel.

De là, il va chez la maréchale Prim lui exprimer tous ses regrets de l'assassinat de l'homme auquel il doit sa couronne. M. V.

N. B. — Ces renseignements que nous savons très-précis, sont un *extrait inédit* du précieux recueil que publie M. Albert Lacroix et qui en est à sa huitième livraison.

Le journal des Deux-Mondes, tel est le titre de cet ouvrage, rédigé par les soins de M. Gaston Mitchell, a déjà obtenu la faveur du public; il lui manquait pour être aussi universel que son titre l'indique, l'ouverture des portes de Paris, on voit que nous sommes les premiers à profiter de ses nouvelles informations.

LETTRES BORDELAISES

Bordeaux, 20 février.

Depuis une semaine que je suis à Bordeaux, que de tableaux divers se sont succédé sous mes yeux ! Que d'événements se sont passés et se passent encore! Quelle animation continuelle! Quelles fièvres mêlées de sursauts! Une vie effrayante circule dans cette grande ville habituellement livrée aux quiétudes et aux régularités. Pas un esprit n'y demeure indifférent, pas un visage n'y reste impassible. Les habitants, d'ordinaire assez réservés et même un peu froids envers les étrangers, se départent de cette attitude pour les interroger avidement, pour savoir leurs appréhensions, leurs espérances, leurs craintes.

Les rues roulent des flots humains. Comme à Paris, force gardes nationaux; force mobiles, venus de tous les points de la France; des gendarmes à cheval, des marins, des cuirassiers, des lanciers, des canonniers. Tout ce monde afflue vers le Grand-Théâtre, où se fait l'histoire. Vous avez su par les journaux politiques les scènes qui s'y sont déroulées et les intérêts qui s'y sont débattus. Je n'ai pas à y revenir ici. Le spectacle n'est pas moins curieux à l'extérieur qu'à l'intérieur; c'est celui-là seulement que je veux essayer de retracer. A de certains moments, surtout dans les premiers jours, la place du Grand-Théâtre avait de faux airs de la place de l'Hôtel-de-Ville, à Paris. C'était une surexcitation, une houle, des cris, des claqueurs passionnés, tout ce qui se voit et ne se représente que chaque quart de siècle. Depuis, des escadrons de renfort ont dégagé les abords de l'Assemblée nationale; il ne reste plus guère pour la circulation publique que la partie réservée aux trottoirs. Cette partie est régulièrement encombrée de midi à six heures; on se presse, on se bouscule, on s'arrête pour voir entrer et sortir les députés; on se hisse sur les marches des magasins. Aux fenêtres même affluence; les balcons des cercles fléchissent sous leur double rang d'habitués.

A côté des députés, ces hôtes naturels de Bordeaux, il faut signaler cette nuée de journalistes, d'écrivains, et même de simples curieux, que l'on retrouve partout et qui sont les comparses obligés de tous les événements historiques, petits ou grands. La mémoire me manque pour les citer tous; je me contente d'aligner, au courant de la plume, sans ordre et sans distinctions : MM. Alphonse Royer, Arnould Frémy, Hippeau, Édouard Fournier, Benjamin Gastineau, les frères Lionnet, Gustave Isambert, Cavalier, Gabriel Guillemot, Alfred de Caston, Alexis Bouvier, Michel Lévy, etc., etc.

Si la place du Grand-Théâtre rappelle la place de l'Hôtel-de-Ville, le café de Bordeaux fait songer au café de Madrid, et puis aussi au café de Mulhouse, au café de Suède, à tous ces milieux parisiens où la conversation prime la consommation. Ce sont en partie les mêmes clients; c'est le même bruit, la même ardeur de discussion se poursuivant jusqu'après minuit.

Je demeure à vingt-cinq minutes de ce centre, dans un faubourg qui est déjà la campagne, — car il y aurait de la présomption à prétendre se loger dans la ville. Tous les hôtels regorgent de voyageurs; les auberges même sont inabordables. M. Champfleury et M. Eudore Soulié ont été forcés de pousser jusqu'à Saint-Macaire.

Tous les soirs, après une station dans les bureaux du *Moniteur universel*, — qui se fait la nuit comme la plupart des journaux ici, — je regagne à pied ma petite chambre, qui donne sur des jardins. Les nuits sont étoilées; le temps a la douceur du climat de Nice. Je m'accoude pendant quelques instants à ma croisée, cherchant à écarter l'image affreuse du présent, pensif devant le ciel immense et silencieux... Est-il possible, ô mon Dieu, que vos regards se soient détournés de la France?

CHARLES MONSELET.

LE PONT DE SÈVRES

L'invasion prussienne de 1870 a rendu désormais historique le pont de Sèvres, qui relie avec le village de ce nom la presqu'île parisienne de Billancourt.

Déjà, en 1815, les Prussiens, chassés le premier jour du village, y avaient laissé leurs traces sanglantes en pillant toute la contrée. On les y connaissait et on les estimait ce qu'ils valent.

Lors de l'investissement de Paris, Sèvres a été occupé l'un des premiers par les fils des soldats de Blücher. On les a trouvés peu changés, grâce à leurs façons d'agir, qui ressemblent tant à celles de leurs pères. Ils y sont encore, et on ne voit pas le moment où on en sera débarrassé.

En entendant venir de loin les hordes du roi Guillaume, le génie militaire avait fait sauter l'arche du pont qui mord sur la rive gauche de la Seine. Tout le temps du siége, la berge du fleuve en cet endroit a été la ligne avancée de nos ennemis, comme le village était leur plus proche avant-poste.

Son voisinage avec le quartier général prussien de Versailles en avait fait la ligne la plus directe pour les communications d'un ennemi à l'autre. Le pont de Sèvres rompu servait de trait d'union entre les assiégeants et les assiégés. C'est là que se présentaient les parlementaires, que les ministres étrangers échangeaient leurs correspondances. Un service de bateaux neutralisés faisait traverser la Seine aux favorisés. C'est au pont de Sèvres que M. Thiers, de retour de son voyage à Londres, Saint-Pétersbourg et Vienne, vint conférer avec M. Jules Favre. C'est encore par le pont de Sèvres que passa le ministre des affaires étrangères allant à Versailles signer la convention de Paris.

Aujourd'hui le pont de Sèvres, comme celui de Courbevoie, est devenu un marché de ravitaille-

ment. On a, tant bien que mal, établi à la place de l'arche rompue une passerelle en bois, sur laquelle fourmillent toute la journée des essaims bourdonnants de vendeurs, d'acheteurs, de troqueurs, allemands et français, qui vont, viennent, piaillent, baragouinent, crient, jurent, mais au fond s'entendent comme larrons en foire pour duper le Parisien affamé.

Il est vrai qu'à l'heure qu'il est le ravitaillement est en bonne voie et fonctionne sur une grande échelle. Les spéculations ne sont plus si fructueuses, toutes les denrées tendant chaque jour à reprendre leur cours normal. Les Prussiens n'auront bientôt plus de provisions à nous vendre. Malgré cela, je ne crois pas que leur âpreté au gain renonce aux bénéfices commodes, et je suis persuadé que du moment qu'ils ne pourront plus nous vendre sur le pont de Sèvres ou celui de Courbevoie nos pommes de terre ou les moutons volés chez nos paysans, ils se mettront à troquer des casques prussiens ou le bonnet de coton de l'empereur Guillaume, ou la trique de M. de Bismark.

Et ce qu'il y a de triste à dire, c'est qu'il se trouvera mille imbéciles qui, tous, achèteront l'unique couvre-chef nocturne du roi de Prusse et le toujours unique gourdin de M. le grand chancelier.

Qu'on le rétablisse dans son intégrité ou qu'on le laisse avec sa passerelle de bois, le pont de Sèvres verra encore longtemps couler l'eau de la Seine le long de ses piles avant que le Parisien soit revenu de sa badauderie.

M. V.

ASSEMBLÉE NATIONALE

(Première séance)

Le dimanche 12 février avait lieu dans le Grand-Théâtre de Bordeaux une séance préparatoire de l'Assemblée nationale. Cette séance se tint dans la salle des conférences. M. Benoist-d'Azy fut appelé à présider comme le plus âgé des membres présents. La réunion des représentants arrivés les premiers se borna à déclarer que dès ce jour l'Assemblée nationale de la République française était constituée. On procéda après à la nomination des secrétaires provisoires.

Le lendemain lundi, la séance était ouverte à deux heures un quart.

M. Benoist-d'Azy présidait.

Les quatre plus jeunes membres de l'Assemblée, nommés secrétaires, montent au bureau et se placent : MM. Paul de Rémusat et Duchâtel, à droite, MM. Gabriel l'Ebraly et Castellane, à gauche du fauteuil présidentiel.

Au troisième banc, à gauche, prennent place : M. Jules Favre, vice-président du gouvernement de la défense nationale, et les autres membres du même gouvernement présents à Bordeaux : MM. Jules Simon, Garnier-Pagès, Eugène Pelletan, Emmanuel Arago, Glais-Bizoin, et les ministres : MM. le général Le Flô et l'amiral Fourichon.

Le président lit la lettre suivante qui vient de lui être remise :

« Citoyen président de l'Assemblée nationale,

« Comme un dernier devoir rendu à la cause de la République française, je suis venu ici porter mon vote, que je dépose entre vos mains.

« Je renonce aussi au mandat de député dont j'ai été honoré par divers départements.

« Je vous salue.

« Signé G. GARIBALDI.

« Bordeaux, 13 février 1871. »

La lecture de cette lettre produit une certaine sensation dans l'Assemblée, qui, un instant après, prête toute son attention à M. Jules Favre qui parle de sa place.

Le vice-président du gouvernement dépose, tant en son nom qu'au nom de ses collègues, les pouvoirs du gouvernement de la défense nationale entre les mains du président de l'Assemblée, ainsi que la démission des ministres.

Le président donne acte de ces démissions, et il indique l'ordre de répartition entre les quinze bureaux chargés de la vérification des pouvoirs.

Sur la proposition de M. Cochery, l'Assemblée décide l'application provisoire du règlement qui a régi les délibérations de l'Assemblée de 1848 à 1851.

A la fin de la séance, le général Garibaldi se lève et demande la parole.

Le président M. Benoist-d'Azy déclare la séance levée, et comme une certaine agitation tumultueuse se manifeste dans les tribunes : « J'ordonne, dit-il, que les tribunes soient évacuées. »

Il était trois heures un quart.

La première séance de l'Assemblée nationale avait duré une heure.

COMMUNICATION DE M. THIERS.

(Séance du 19).

Messieurs,

Je dois, avant toutes choses, vous remercier, non pas du fardeau accablant dont vous venez de me charger, mais du témoignage de confiance que vous m'avez donné dans la séance d'avant-hier. Quoique effrayé de la tâche difficile, périlleuse, et surtout douloureuse qui m'est imposée, je n'ai éprouvé qu'un sentiment, un seul, celui de l'obéissance immédiate, absolue, à la volonté du pays, qui doit être d'autant plus obéi, d'autant mieux servi, d'autant plus aimé, qu'il est plus malheureux.

Hélas! oui, il est malheureux, plus qu'il ne le fut à aucune époque de son histoire, si vaste, si accidentée, si glorieuse, où on le voit tant de fois précipité dans un abîme d'infortune, pour remonter tout à coup au faîte de la puissance et de la gloire, et ayant constamment la main dans tout ce qui a été fait de grand, de beau, d'utile à l'humanité!

Il est malheureux, sans doute; mais il reste l'un des pays les plus grands, les plus puissants de la terre, toujours jeune, fier, inépuisable en ressources, toujours héroïque surtout, témoin cette longue résistance de Paris, qui demeurera l'un des monuments de la constance et de l'énergie humaines!

Plein de confiance dans les puissantes facultés de notre chère patrie, je me rends sans hésitation, sans calcul, à la volonté nationale par vous exprimée, et me voici, à votre appel, à vos ordres, si je puis dire, prêt à vous obéir, avec une réserve, toutefois, celle de résister, si, entraînés par un sentiment généreux, mais irréfléchi, vous me demandiez ce que la sagesse politique condamnerait, comme je le fis, il y a huit mois, lorsque je me levai soudainement pour résister aux entraînements funestes qui devaient nous conduire à une guerre désastreuse.

Dans l'intérêt de l'unité d'action, vous m'avez laissé le choix de mes collègues : je les ai choisis sans autre motif de préférence que l'estime publique universellement accordée à leur caractère, à leur capacité; et je les ai pris, non pas dans l'un des partis qui nous divisent, mais dans tous, comme a fait le pays lui-même en vous donnant ses votes, et en faisant figurer sur la même liste les personnages les plus divers, les plus opposés en apparence, mais unis par le patriotisme, les lumières et la communauté des bonnes intentions.

Permettez-moi de vous énumérer les noms, les attributions des collègues qui ont bien voulu me prêter leur concours :

M. Dufaure, ministre de la justice;

M. Jules Favre, ministre des affaires étrangères;

M. Picard, ministre de l'intérieur;

M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique;

M. de Larcy, ministre des travaux publics;

M. Lambrecht, ministre du commerce;

M. le général Le Flô, ministre de la guerre;

M. l'amiral Pothuau, ministre de la marine.

Dans cette énumération manque le ministre des finances. Ce choix est déjà arrêté dans la pensée du conseil; mais l'honorable membre auquel sera attribué ce département n'étant point encore à Bordeaux, je n'ai pas cru devoir livrer son nom à la publicité.

Vous avez remarqué, sans doute, que je ne me suis chargé d'aucun département ministériel, afin d'avoir plus de temps pour ramener à une même pensée, entourer d'une même vigilance, toutes les parties du gouvernement de la France.

Sans vous apporter aujourd'hui un programme de gouvernement, ce qui est toujours un peu vague, je me permettrai de vous présenter quelques réflexions sur cette pensée d'union qui me dirige, et de laquelle je voudrais faire sortir la reconstitution actuelle de notre pays.

Dans une société prospère, régulièrement constituée, cédant paisiblement, sans secousse, au progrès des esprits, chaque parti représente un système politique et les réunit tous dans une même administration; ce serait, en opposant des tendances contraires qui s'annuleraient réciproquement ou se combattraient, ce serait aboutir à l'inertie ou au conflit.

Mais, hélas! une société régulièrement constituée, cédant doucement au progrès des esprits, est-ce là notre situation présente?

La France, précipitée dans une guerre sans motif sérieux, sans préparation suffisante, a vu une moitié de son sol envahie, son armée détruite, sa belle organisation brisée, sa vieille et puissante unité compromise, ses finances ébranlées, la plus grande partie de ses enfants arrachée au travail pour aller mourir sur les champs de bataille, l'ordre profondément troublé par une subite apparition de l'anarchie, et après la reddition forcée de Paris, la guerre suspendue pour quelques jours seulement, et prête à renaître si un gouvernement estimé de l'Europe, acceptant courageusement le pouvoir, prenant sur lui la responsabilité de négociations douloureuses, ne vient mettre un terme à d'effroyables calamités!

En présence d'un pareil état de choses, y a-t-il, peut-il y avoir deux politiques? Et, au contraire, n'y en a-t-il pas une seule, forcée, nécessaire, urgente, consistant à faire cesser le plus promptement possible les maux qui nous accablent?

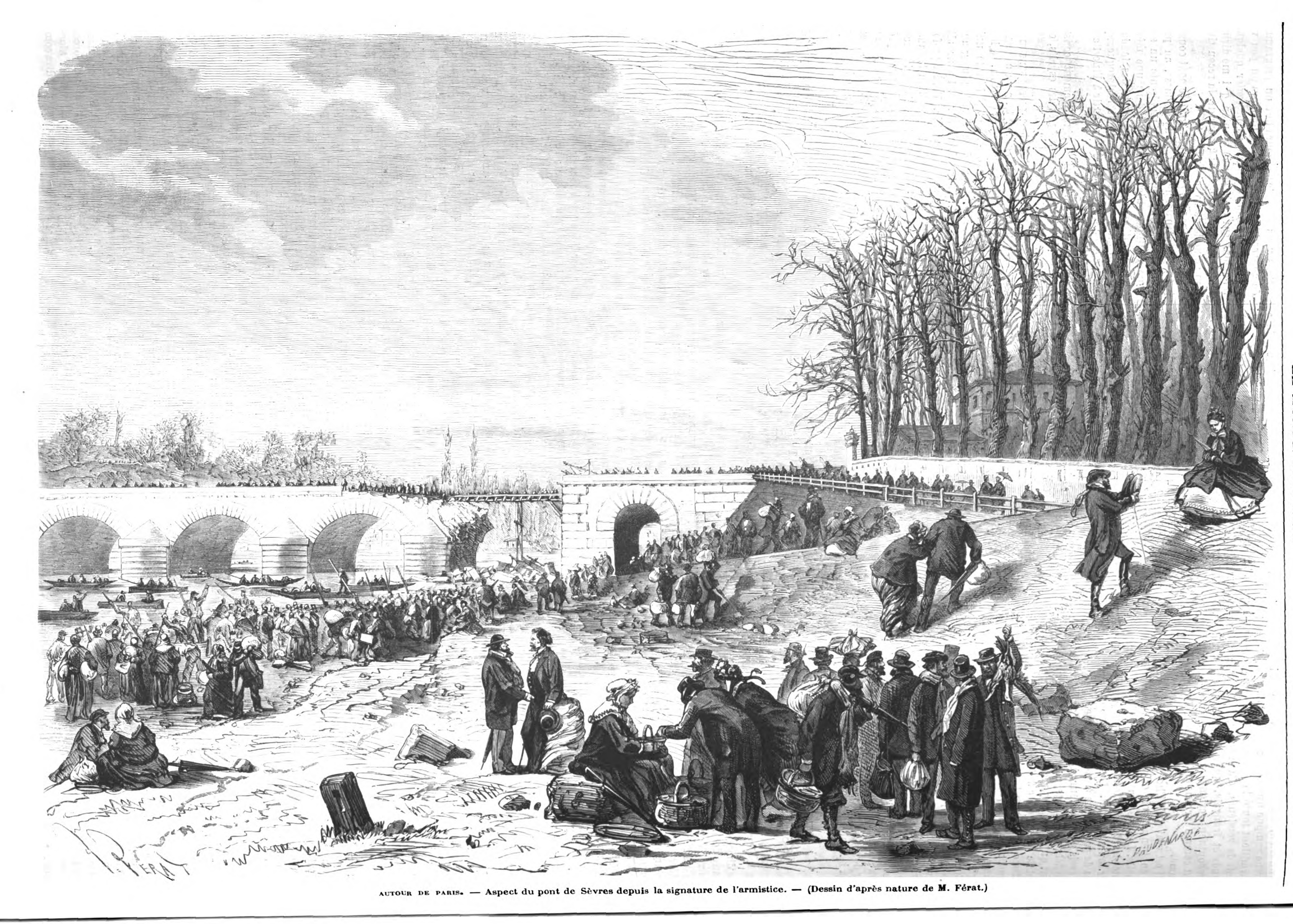
Quelqu'un pourrait-il soutenir qu'il ne faut pas, le plus tôt, le plus complétement possible, faire cesser l'occupation étrangère, au moyen d'une paix courageusement débattue, et qui ne sera acceptée que si elle est honorable, débarrasser nos campagnes de l'ennemi qui les foule et les dévore; rappeler des prisons étrangères nos soldats, nos officiers, nos généraux prisonniers; reconstituer avec eux une armée disciplinée et vaillante, rétablir l'ordre toublé; remplacer ensuite et sur-le-champ les administrateurs démissionnaires ou indignes; reformer par l'élection nos conseils généraux, nos conseils municipaux dissous; reconstituer ainsi notre administration désorganisée; faire cesser des dépenses ruineuses; relever, sinon nos finances, ce qui ne saurait être l'œuvre d'un jour, du moins notre crédit, moyen unique de faire face à des engagements pressants; renvoyer aux champs, aux ateliers nos mobiles, nos mobilisés; rouvrir les routes interceptées; relever les ponts détruits; faire renaître ainsi le travail interrompu, le travail qui peut seul procurer le moyen de vivre à nos ouvriers, à nos paysans?

Y a-t-il quelqu'un qui pourrait nous dire qu'il y a quelque chose de plus pressant que tout cela? Et y aurait-il, par exemple, quelqu'un qui oserait discuter savamment des articles de la Constitution pendant que nos prisonniers expirent de misère dans des contrées lointaines, ou pendant que nos populations, mourantes de faim, sont obligées de livrer aux soldats étrangers le dernier morceau de pain qui leur reste?

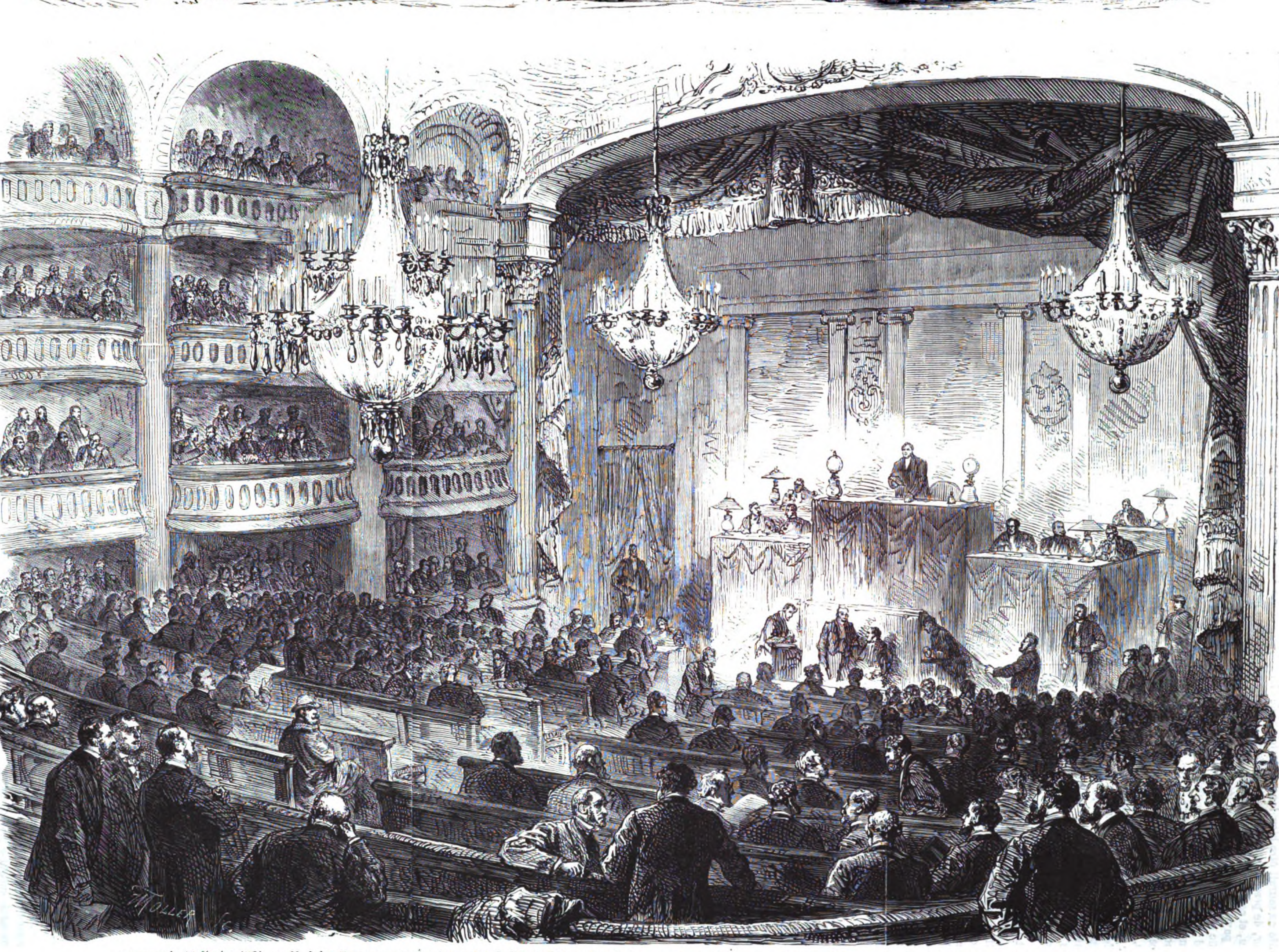
Non, non, messieurs! pacifier, réorganiser, relever le crédit, ranimer le travail, voilà la seule politique possible, et même concevable en ce moment. A celle-là, tout homme sensé, honnête, éclairé, quoi qu'il pense sur la monarchie ou la république, peut travailler utilement; et n'y eût-il travaillé qu'un an, six mois, il pourra rentrer dans le sein de la patrie le front haut, la conscience satisfaite.

Ah! sans doute, lorsque nous aurons rendu à notre pays les services pressants que je viens d'énumérer, quand nous aurons relevé du sol, où il gît, ce noble blessé qu'on appelle la France; quand nous aurons fermé ses plaies, ramené ses forces, nous le rendrons à lui-même : et, rétabli alors, ayant recouvré la liberté de ses esprits, il dira comment il veut vivre.

Quand cette œuvre de réparation sera terminée,



AUTOUR DE PARIS. — Aspect du pont de Sèvres depuis la signature de l'armistice. — (Dessin d'après nature de M. Férat.)



BORDEAUX le 12 février 1871. — M. Jules Favre remet entre les mains de l'Assemblée nationale les pouvoirs du Gouvernement de la défense nationale. (D'après le croquis de notre correspondant.)

et elle ne saurait être bien longue, le temps de discuter, de peser ces théories de gouvernement sera venu, et ce ne sera plus un temps dérobé au salut du pays. Déjà un peu éloignés des souffrances d'une révolution, nous aurons retrouvé notre sang-froid; ayant opéré notre reconstitution sous le gouvernement de la République, nous pourrons prononcer en connaissance de cause sur nos destinées, et ce jugement sera prononcé, non par une minorité, mais par la majorité des citoyens, c'est-à-dire par la volonté nationale elle-même.

Telle est la seule politique possible, nécessaire, adaptée aux circonstances douloureuses où nous nous trouvons. C'est celle à laquelle nos honorables collègues sont prêts à dévouer leurs facultés éprouvées; c'est celle à laquelle, pour ma part, malgré l'âge et les fatigues d'une longue vie, je suis prêt à consacrer les forces qui me restent, sans calcul, sans autre ambition, je vous le jure, que celle d'attirer sur mes derniers jours les regrets de mes concitoyens, et permettez-moi d'ajouter, sans même être assuré, après le plus complet dévouement, d'obtenir justice pour mes efforts.

Mais n'importe! devant le pays qui souffre, qui périt, toute considération personnelle serait impardonnable. Unissons-nous, messieurs, et disons-nous bien que, en nous montrant capables de concorde et de sagesse, nous obtiendrons l'estime de l'Europe, avec son estime, son concours, de plus le respect de l'ennemi lui-même, et ce sera la plus grande force que vous puissiez donner à vos négociateurs pour défendre les intérêts de la France dans les graves négociations qui vont s'ouvrir.

Faites donc renvoyer à un terme qui, du reste, ne saurait être bien éloigné, les divergences de principes qui nous ont divisés, qui nous diviseront peut-être encore; mais n'y revenons que lorsque les divergences, résultat, je le sais, de convictions sincères, ne seront plus un attentat contre l'existence et le salut du pays.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

LES CORRESPONDANTS DE ROBESPIERRE

Au point de vue de la vérité, on peut dire que l'histoire trouve son compte à chaque changement de régime. Comme en 1848, lorsque M. Taschereau donna sa *Revue rétrospective* (où se trouve, soit dit en passant, sous la signature du prince de Joinville, la lettre la plus belle et la plus prophétique), comme à la fin de 1870, lorsque commença la publication actuelle des *Correspondances impériales*, la chute de Robespierre, fournit l'occasion de publier les *Papiers* trouvés chez lui. La dernière édition, que j'ai entre les mains, date de 1828 (Paris, Baudouin frères).

Un homme qui fit tomber tant de têtes devait nécessairement recevoir un grand nombre de lettres. Ceux qui accusent et ceux qui se justifient ont à la plume un égal recours. En dehors d'eux, se trouvent quelques réformateurs, dont le plus bizarre, le sieur Niveau, me paraît mériter ici une place.

Niveau était un Hollandais qui venait de se baptiser ainsi pour faire honneur au calendrier républicain, récemment édicté par Robespierre. En l'informant du fait, il lui suggère une idée, qui reçut un commencement d'exécution; — celle des repas républicains. Je ne sais, par exemple, si elle porta du premier coup les fruits économiques qu'il en espérait. — La lettre de Niveau est également remarquable par les tendances peu égalitaires qu'il manifeste dès le début pour le pouvoir absolu. C'était mal inaugurer son sobriquet égalitaire.

NIVEAU...

« Amsterdam, le 1er jour de la 1re décade du 3e mois de la République, une et indivisible.

« Il y a déjà longtemps que je vous dois une réponse, mon cher Robespierre, mais vous n'en devez attribuer le retard qu'à la rapidité avec laquelle vous faites succéder les événements en France. Les coups d'éclat qui partent de votre intrépide assemblée, et les triomphes que vous obtenez chaque jour, ne me donnent pas le temps de vous en féliciter. Poursuivez, généreux citoyen, poursuivez! Nous voyons avec une secrète joie que vous touchez au but que vous vous êtes proposé. *Encore quelques têtes à bas et la dictature vous est dévolue; car nous reconnaissons avec vous qu'il faut un seul maître aux Français*, n'importe quel nom on veuille lui donner.

« Malgré l'admiration où nous a jetés le plan de vos institutions civiles, nous avons remarqué que vous paraissez avoir omis ou oublié un point qui nous semble cependant d'une grande importance. Dans les beaux jours de la République d'Athènes, vous savez que tous les citoyens, selon leur classe, étaient obligés de se rendre aux lieux marqués pour y prendre leurs repas en commun. Dans votre République, où tous les citoyens sont égaux, il ne s'agirait point de classe, mais de section, je veux dire que tous les Français généralement ne pourraient manger chez eux, mais dans chaque lieu désigné dans chaque section. Vous devez sentir le bon effet qui résulterait de ces repas publics et communs, pour ce qui regarde la politique, aussi je ne vous en dirai rien; mais le principal objet de cet établissement serait les profits immenses qui vous en reviendraient. Voici comment:

« Il n'est guère possible, sans courir de grands risques, de songer, pour le présent du moins, à niveler les fortunes, surtout entre les bons sans-culottes ou ceux qui paraissent tels, car, entre nous, il n'est guère vraisemblable que les citoyens riches soient patriotes de cœur et dans la bonne foi. Les repas publics et communs peuvent vous faire suppléer à ce défaut. Pour cela il suffirait d'obliger tous les citoyens de *tout* sexe, de tout âge et de tout rang, de se trouver, à une heure fixée, dans le lieu de leur section à cet effet désigné, pour y manger ensemble. Vous les taxeriez proportionnellement à la différence d'âge et de sexe, pour leur nourriture. Cette taxe vous serait remise comme toutes les autres, et sans contredit elle serait la plus considérable, en même temps qu'elle exempterait les citoyens de dépenses considérables pour leur table.

« Vous savez que dans une pension ce qui fait le profit du maître, c'est le nombre des pensionnaires; vous, vous seriez les maîtres de pension, et tous les Français seraient les pensionnaires; vous n'auriez jamais à craindre que votre table ne fût pas bien garnie, puisque vous auriez fait une loi qui obligerait de s'y trouver. Ainsi votre spéculation serait faite sur un point stable et invariable. Supposons donc maintenant, pour juger un peu de ce projet, une section composée de 3,000 personnes; toutes, vu leur âge et leur sexe, ne payeraient pas le même prix; prenons un moyen terme qui soit par tête 250 francs par an, pour un repas par jour; ce n'est pas trop assurément; cette somme payée par 3,000 personnes en donnera une de 750,000 francs par an, et de 2,000 francs et plus par jour; or, je prétends qu'avec 1,800 francs aussi par jour on peut nourrir 3,000 personnes, en leur donnant une livre de pain à 3 sous, une livre de viande à 6 sous, une chopine de vin à 2 sous, ce qui fait 11 sous par tête pour un repas, comme j'ai dit. Permis ensuite aux citoyens d'en faire un le soir chez eux. Voilà donc plus de 200 francs de bénéfice sur 3,000 personnes, rien que dans un jour, et, pour toute l'année, 73,000 francs, ce qui donne, pour 25,000,000 d'individus, une somme fixe et annuelle de 608,309,000 francs, ce qui en vaut la peine, comme vous voyez. Il y a des frais, me direz-vous? Oui, mais les bois et les maisons nationales étant à vous, voilà les plus grandes dépenses d'épargnées. Les gens employés seraient nourris par surcroît et sur le total; leurs gages seraient peu de chose, et pourraient être même payés par les citoyens, en donnant une fois l'an un petit écu. Vous me direz encore qu'il y a plus de la moitié des citoyens hors d'état de payer ces 250 francs par an: d'accord, mais il y en a aussi dans le cas de payer dix à vingt fois plus; or, il faudrait mettre sur eux une taxe, en raison de leur fortune, que vous nommeriez, par exemple, *taxe de l'égalité*, puisqu'elle servirait à rétablir entre tous les citoyens l'égalité des fortunes. Au surplus, vous avez dans les mains une ressource continuelle, celle qui vous donne le droit que vous avez de faire des lois; tantôt vous en feriez pour diminuer le prix de la viande, du pain, du vin, etc., tantôt pour condamner à de grosses amendes ceux qui ne se trouveraient pas aux repas. Aux fêtes civiques, vous établiriez l'usage de faire donner aux citoyens un écu, six francs, plus ou moins, selon leurs moyens, pour mieux donner la fête; enfin, *quand on est maître*, on a *mille moyens* de faire *argent de tout*. Pesez bien ceci, mon cher citoyen; nous avons voulu n'en faire part qu'à vous, afin que vous paraissiez avoir seul le mérite de l'invention aux yeux du peuple qu'il vous faut entièrement gagner. Adieu, mon ami. *Vale*; comptez toujours sur nous, et en particulier sur l'attachement inviolable de votre fidèle,

« *Signé* NIVEAU. »

« P. S. Nos braves sans-culottes m'imitent enfin, et *prennent tous des noms plus conformes que les leurs à l'égalité et à la liberté.* »

Au citoyen Robespierre, à la Convention nationale à Paris; par Liège.

Après notre dîneur Batave, je n'ai rien vu de plus intéressant que Guérin dans les correspondants de Robespierre.

Guérin était, ce qu'on appelle sous tous les régimes, un mouchard. On s'en apercevra en lisant ses rapports dignes des agents du pouvoir déchu; ils prouvent bien que, malgré les changements d'étiquettes, il est des sacs où tous les pouvoirs en viennent toujours à fourrer la main.

GUÉRIN

« Le 4 messidor, l'an 2 de la République, etc.

« ... Le citoyen Legendre était hier matin, 3 du courant, sous l'arcade du théâtre de la République, rue de la Loi, environ dix heures du matin, il était avec le général Parein en grande conversation, qui a duré plus de demi-heure. Ils se sont quittés à environ onze heures. Le citoyen Legendre a traversé le jardin Égalité et est allé à la trésorerie nationale, où il s'est arrêté une demi-heure. De là il est revenu aux Tuileries, où il est resté jusqu'à une heure, et est entré ensuite à la Convention, où il est demeuré jusqu'à la fin de la séance. Pendant le temps qu'il a été aux Tuileries, on a remarqué qu'il avait de l'ennui; il a fait divers tours; il a fait rencontre d'un citoyen avec lequel il a beaucoup parlé avant d'entrer à la Convention. La séance levée, il est revenu dans les Tuileries, où il est resté trois quarts d'heure avec le même particulier, avec qui il s'entretenait mystérieusement, et ils paraissaient éviter le monde. Ils ont été ensemble jusqu'à l'allée du pont ci-devant Royal. Le citoyen Legendre l'a traversé, et l'autre citoyen est rentré dans les Tuileries, de là est allé dans la maison du commissionnaire au mont-de-piété, proche le ci-devant hôtel d'Angleterre, au coin de la place Égalité; après une demi-heure d'attente, il n'en était pas encore redescendu.

« G. »

« Du 8 messidor.

« Citoyen,

« Il n'a pas été possible de joindre le député Bourdon (de l'Oise) ni à la Convention nationale, ni chez lui; tout ce qu'on a pu savoir, c'est qu'il va quelquefois dans sa rue, dans la maison n° 557.

« Le député Thuriot, au sortir de la Convention nationale, le 6 courant, est allé rue Jacques, section du Panthéon français, n° 35, chez un fabricant de portefeuilles, où il s'est arrêté à parler avec une citoyenne environ dix minutes; après il est allé rue des Fossés-Saint-Bernard, section des Sans-Culottes, n° 1,220, où il est entré pour dîner à deux heures trois quarts, et est sorti de cette maison à sept heures et demie; il a ensuite rencontré un citoyen sur le quai de l'École, section du Muséum, proche le café Manoury, où ils sont entrés et ont bu ensemble une bouteille de bière; après, il est allé rue d'Orléans-Honoré, section de la Halle-au-Blé, maison de la Providence, meublée, n° 16, où il s'est arrêté environ vingt-cinq minutes, en est sorti à huit heures et demie, avec une citoyenne qui avait une lévite couleur puce et un grand châle

à bordure de couleur, jupon blanc et sur sa tête un mouchoir blanc arrangé de manière qu'il formait un bonnet : ils sont allés ensemble au jardin Égalité, où ils ont fait trois tours, après lesquels ils sont allés place Égalité, au n° 163, où ils ont parlé un instant à la portière, et sont revenus audit jardin Égalité, où ils ont fait le tour des galeries, et sont retournés au même n° 163, place Égalité, où ils ont soupé ; ils y sont entrés à neuf heures et demie, et à onze heures ils n'en étaient pas encore sortis ; nous nous sommes retirés, n'étant pas certains s'ils en sortiraient.

« Le citoyen Tallien est resté, le 6 messidor au soir, aux Jacobins jusqu'à la fin de la séance; il a attendu son homme au gros bâton rue Honoré, devant une porte cochère; nous avons remarqué qu'il avait beaucoup d'impatience. Enfin, il est arrivé; il n'y a pas de doute qu'il était dans les tribunes. Ils ont remonté la rue Honoré, celle de la Loi, les baraques, la galerie à droite de la maison Égalité, se sont assis dans le bas du jardin, ont pris chacun une bavaroise, ont remonté sous les galeries de bois, dont ils ont fait trois fois le tour, se parlant toujours mystérieusement et se tenant sous le bras. A onze heures, ils ont traversé la cour du palais et ont gagné la place Égalité; le garde a été arrêté, un fiacre a salué Tallien, et ils se sont qualifiés réciproquement d'amis, en disant : « A demain, mon ami. » Nous nous sommes approchés de la voiture : Tallien a dit au cocher de le conduire rue de la Perle; l'autre s'en est allé par la rue de Chartres, à pied. Nous avons couru jusqu'au pont ci-devant Royal, nous n'avons pu le rejoindre; nous présumons qu'il est entré dans une allée, ou qu'il demeure sur la section des Tuileries. Nous l'avons signalé hier soir, une veste rouge et blanche, à grandes raies, culotte noire, un gilet, chapeau rond, cheveux blonds et en rond, presque de la taille de Tallien.

« Le citoyen Thuriot est sorti, hier 7 courant, de la Convention, à trois heures, et est allé rue Honoré, proche les ci-devant Capucins, n° 30, et y est resté jusqu'à cinq heures qu'il est sorti avec une citoyenne, et ils ont été ensemble rue Neuve-du-Luxembourg, n° 161 ; nous nous y sommes arrêtés jusqu'à sept heures, et ils n'étaient pas encore ressortis. Nous avons remarqué à ce n° 161 des jardins donnant sur les boulevards, par lesquels ils sont probablement sortis.

« G. »

Le 10 messidor.

« Nous nous sommes transportés hier 9 courant chez le citoyen Bourdon (de l'Oise), dans son domicile, rue des Pères, faubourg Germain, n° 15. En sortant, il est allé en face de chez lui, n°...; il y est resté environ trois heures; de là à la Convention. Dans son chemin, il a parlé à un citoyen qui menait un enfant d'environ six ans. Il est ressorti pour entrer dans un bureau où on reçoit les lettres, dans lequel il s'est arrêté dix minutes environ. En rentrant à la Convention, il a donné des poignées de mains à quatre ou cinq députés; il bâillait dans le temps que l'on apprenait des nouvelles avantageuses. En sortant de la Convention, il est allé rue Honoré, du côté opposé aux Jacobins, n° 58; dans cette maison sont entrés quatre citoyens après Bourdon, ensuite encore deux autres, que l'on croit députés; nous croyons que tous ces citoyens sont restés très-tard dans cette maison.

« Le citoyen Thuriot, hier 9, est sorti à la fin de la séance; à la porte des ci-devant Feuillants, il a parlé mystérieusement au citoyen Boissel, qui a été renvoyé de la *société*; la conversation a été courte. Le citoyen Talon (ou Calon), député, inspecteur de la salle de la Convention, et un autre citoyen que nous ne connaissons pas, et trois citoyennes, ont joint le citoyen Thuriot; ils ont été dans la rue Honoré; là, les cinq citoyens et citoyennes ont pris la place des Piques, le citoyen Thuriot la rue Honoré, n° 36, près les Capucins. Nous avons entendu qu'en se quittant, un des citoyens a dit à Thuriot : « Ne tarde pas. » Et en effet il n'a fait que monter et descendre; il est allé place des Piques, n° 108, au dépôt général de la guerre, où il est resté jusqu'à sept heures; de là il est allé chez lui, rue Honoré, où nous l'avons attendu jusqu'à huit heures; il n'était pas ressorti.

« Le citoyen Calon (ou Talon), et l'autre citoyen dont nous ignorons le nom sont sortis du n° 108 à six heures; ils sont rentrés à six heures et demie. Le citoyen Coupé, député, est entré au n° 108 à cinq heures et demie, et nous ne l'avons pas vu ressortir.

« Le citoyen Legendre est entré, le 8 courant, à la Convention à midi et demi, et en est sorti à la fin de la séance à trois heures un quart; il a pris par la ci-devant chapelle pour s'en aller, a gagné la terrasse de la Liberté, et est rentré rue de Beaune, en son domicile. Il en est sorti à cinq heures, a traversé les Tuileries par le Pont-Tournant et les Champs-Elysées, a rencontré un citoyen qui était avec une citoyenne, une fille d'environ douze ans, et un garçon d'environ huit ans, qui nous parurent être tous de la même famille. Ils sont allés ensemble jusqu'au camp qui est vis-à-vis le bois de Boulogne, où ils ont regardé faire les premiers exercices aux jeunes citoyens. Il a laissé cette famille entrer au bois de Boulogne, et est revenu par le même chemin avec un autre citoyen, est rentré aux Tuileries, a quitté ce citoyen au passage des Feuillants, qu'il a traversé, a pris la rue Honoré et est entré aux Jacobins à neuf heures un quart. Nous avons tenté d'entrer aux tribunes, mais la quantité de citoyens qui assistaient à la séance nous a obligés de nous retirer.

« G. »

Pour copie conforme.

LORÉDAN LARCHEY.

Statistique des Ballons du Siége

— Pendant le siége, l'administration des postes a fait partir 54 ballons, qui ont emporté environ 2 millions 500,000 lettres, représentant un poids total de 10,000 kilogrammes.

Voici la liste de ces ballons, que nous avons relevée très-exactement croyons-nous :

Neptune, parti le 23 septembre.
Città di Firenze, parti le 25 septembre.
États-Unis, parti le 29 septembre.
Céleste, parti le 30 septembre (celui-ci est le seul qui ait été chargé de cartes-poste).
Armand-Barbès, parti le 7 octobre (a emporté Gambetta et les premiers pigeons).
Washington, parti le 12 octobre.
Louis-Blanc, parti le 12 octobre.
Godefroy-Cavaignac, parti le 14 octobre (départ de Kératry).
Guillaume-Tell, parti le 14 octobre (départ de Ranc).
Jules-Favre, parti le 16 octobre.
Jean-Bart, parti le 16 octobre.
Victor-Hugo, parti le 18 octobre.
Lafayette, parti le 19 octobre.
Garibaldi, parti le 22 octobre.
Montgolfier, parti le 25 octobre.
Vauban, parti le 27 octobre (tombé près de Verdun dans les lignes prussiennes. Les aéronautes s'échappèrent).
Colonel-Charras, parti le 29 octobre.
Fulton, parti le 2 novembre.
Ferdinand-Flocon, parti le 4 novembre.
Galilée, parti le 4 novembre (capturé).
Ville-de-Châteaudun, parti le 6 novembre.
Gironde, parti le 8 novembre.
Daguerre, parti le 12 novembre (capturé).
Niepce, parti le 12 novembre.
Général-Uhrich, parti le 18 novembre.
Archimède, parti le 21 novembre (a atterri en Hollande).
Ville-d'Orléans, parti le 24 novembre (a atterri en Norwége).
Jacquard, parti le 28 novembre.
Jules-Favre (second du même nom), parti le 30 novembre (parait s'être perdu en mer).
Franklin, parti le 5 décembre.
Denis-Papin, parti le 7 décembre.
Général-Renault, parti le 11 décembre.
Ville-de-Paris, parti le 15 décembre (tombé dans le duché de Nassau; l'aéronaute Delamarne a publié un récit curieux).
Parmentier, parti le 17 décembre.
Gutenberg, parti le 17 décembre.
Davy, parti le 18 décembre.
Général-Chanzy, parti le 20 décembre.
Lavoisier, parti le 22 décembre.
Délivrance, parti le 23 décembre.
Tourville, parti le 27 décembre.
Bayard, parti le 29 décembre.
Armée-de-la-Loire, parti le 31 décembre.
Newton, parti le 4 janvier 1871.
Duquesne, parti le 9 janvier 1871.
Gambetta, parti le 10 janvier 1871.
Képler, parti le 11 janvier 1871.
Général-Faidherbe, parti le 13 janvier 1871.
Vaucanson, parti le 15 janvier 1871.
Poste-de-Paris, parti le 18 janvier 1871.
Général-Bourbaki, parti le 20 janvier 1871.
Général-Daumesnil, parti le 22 janvier 1871.
Torricelli, parti le 24 janvier 1871.
Richard-Wallace, parti le 27 janvier 1871.
Général-Cambronne, parti le 28 janvier 1871.

Il est parti :

26 ballons de la gare d'Orléans.
16 de la gare du Nord.
3 de la gare de l'Est.
3 de la place Saint-Pierre, à Montmartre.
2 du jardin des Tuileries.
2 du boulevard d'Italie.
1 de Vaugirard.
1 de la Villette.

Nous devons ajouter la mention de quelques ballons qui, n'étant pas chargés d'une mission postale, ne figurent pas dans ce relevé :

Le George-Sand, parti le même jour que *l'Armand-Barbès*.
La Liberté, de M. Wilfrid de Fonvielle, enlevé par le vent, le 17 octobre, avant d'être monté.
L'Égalité, parti le 25 novembre.
Le Volta, parti le 1er décembre, emportant M. Janssen, chargé d'une mission scientifique.
La Bataille-de-Paris, parti le 30 novembre.

(*Paris-Journal*.)

LE FORT D'ISSY ET LE BASTION 65

La sottise et la méchanceté de l'espèce humaine n'apparaissent jamais plus haïssables que lorsqu'on en considère les tristes effets par une belle journée bien ensoleillée.

C'est au grand jour et en pleine lumière qu'il faut voir les désastres de la guerre pour bien apprendre à la détester. Les ruines que vient de faire le canon sont alors étalées comme des plaies toutes fraîches, saignantes encore. En face des premiers rayons de soleil qui invitent la nature à renaître, on se demande quelle rage de destruction tient au cœur de l'homme, cet être dit intelligent, pour détruire en quelques heures le travail de longues années.

Pour philosopher sur un pareil spectacle, nous n'avons pas besoin de sortir de Paris où, grâce aux obus prussiens, les traces de la brutalité militaire sont inscrites un peu partout.

Le *Monde illustré* a déjà enregistré les effets produits par le bombardement dans nos quartiers de la rive gauche, alors que la neige couvrait encore les toits effondrés et qu'elle était rougie du sang des victimes atteintes par les éclats des bombes. Aujourd'hui que le ciel redevient bleu et le jour plus transparent, il est bon encore d'étaler sous les yeux de nos lecteurs les dégâts inutiles commis par nos ennemis dont l'acharnement à tout détruire n'a pas avancé d'une heure la reddition de Paris. Puisqu'ils avaient pris la famine pour alliée, ils devaient lui laisser faire son œuvre tranquillement, jour à jour, se contentant de maintenir autour de la place le blocus rigoureux. Mais ils l'ont dit : il faut faire le plus de mal possible à la France, l'Allemagne en sera plus grande.

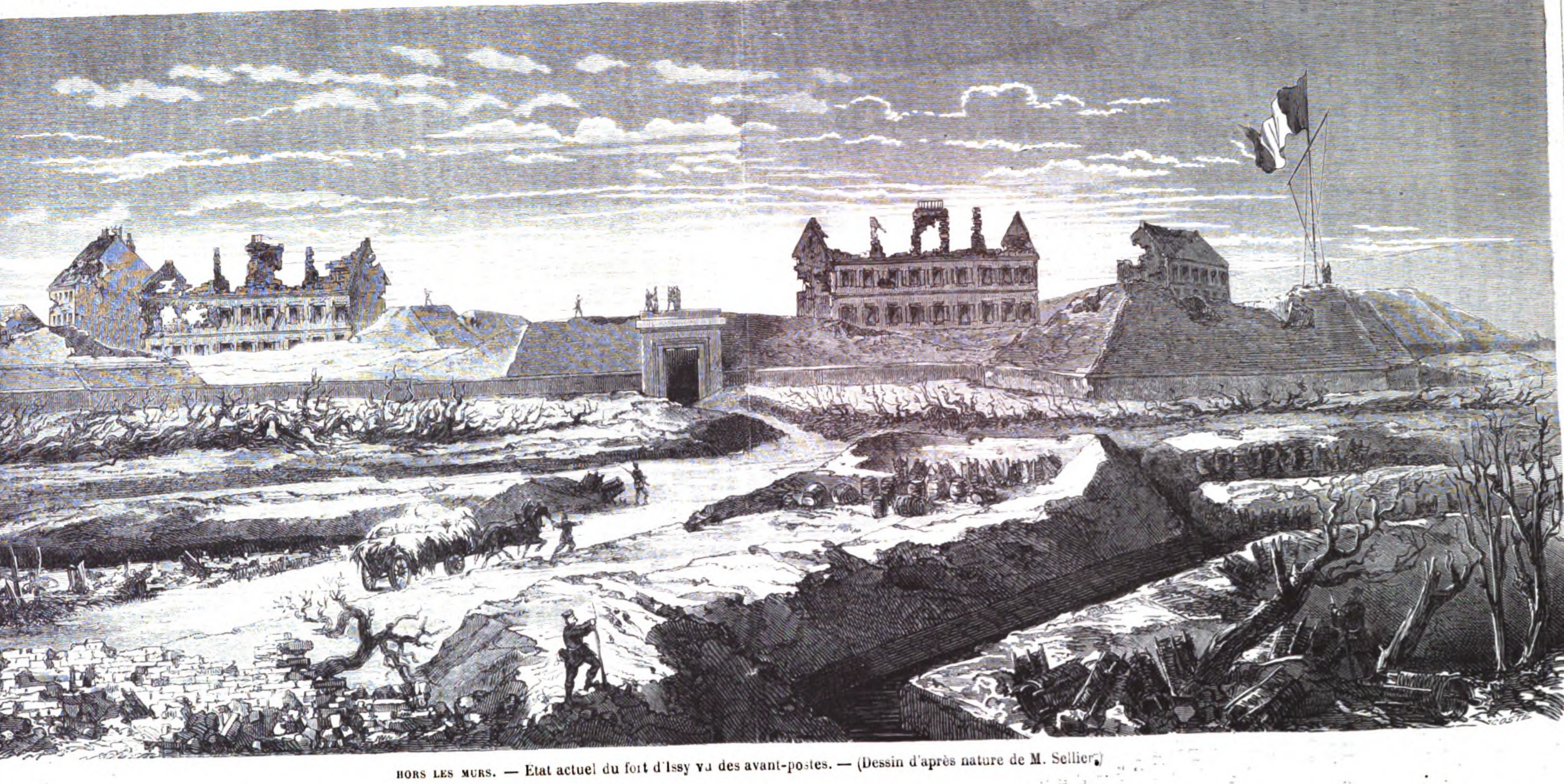
Aussi faut-il voir avec quel acharnement ils ont mitraillé ce malheureux bastion 65 qui développe ses formidables travaux entre la station d'Auteuil et la porte de Boulogne.

Pendant plus de quinze jours les obus envoyés par les batteries de Meudon ont plu là dru comme grêle. L'un n'attendait pas l'autre, et dans la nuit il n'y avait pas un moment de repos de plus que dans le jour.

Le bâtiment qui a été le plus éprouvé par ce bombardement est le poste-caserne construit en cet endroit sur le boulevard Murat. La maison est éventrée, trouée, disloquée à l'intérieur, criblée comme une écumoire. Les ardoises des toits sont en miettes et sont éparpillées comme les écailles tombées sur le dos d'un poisson mort. Les cheminées sont rasées, les jalousies des croisées brisées, déchiquetées, pendent accrochées encore à leur dernier gond; un escalier, dont les marches se sont effondrées sous le choc du projectile, montre son squelette de fer et de bois à travers une large ouverture béante qui laisse voir de l'autre côté du bâtiment. Le poste-caserne est percé à jour.

Sous le déluge d'obus qui vint l'assaillir, on avait revêtu de terre le rez-de-chaussée jusqu'à la hauteur du premier étage, ce qui a préservé les constructions inférieures, mais à partir de ce niveau tout l'édifice est à refaire. C'était là un bâtiment militaire, et sa destruction s'explique.

L'ennemi supposait avec raison qu'une partie des troupes était là abritée; mais ce que l'on ne comprend guère c'est la démolition voulue de ces jolies villas d'Auteuil, dont les jardins et les serres ne donnaient l'hospitalité qu'à des plantes innocentes. C'est là que le vandalisme prussien apparait dans toute sa laideur.



HORS LES MURS. — Etat actuel du fort d'Issy vu des avant-postes. — (Dessin d'après nature de M. Sellier.)

Quelques perce neige qui étalent déjà leur corole jaune pâle auprès des mélèzes, reverdissant déjà, protestent timidement contre cette sauvagerie humaine qui ne respecte ni l'œuvre de Dieu, ni l'œuvre de l'intelligence; et le soleil qui les caresse de ses pâles mais déjà tièdes rayons, semble leur donner raison.

En suivant le cours de la Seine, d'Auteuil à Grenelle, le spectacle est partout désolant. Les Prussiens ont fait à la pointe de la presqu'île, au Point-du-Jour, une couronne de ruines, dont la plus imposante est le fort d'Issy, accroupi sur la hauteur comme un lion dompté. Ses casernes et ses bâtiments militaires ont été mitraillés savamment et longtemps. Son enceinte a été entamée. Malgré tout, le brave fort a tenu vaillamment. Il tiendrait encore sans la signature de la convention du 28 janvier. Comme l'invulnéré Mont-Valérien, comme tous les autres forts de Paris, le fort d'Issy voit flotter aujourd'hui au-dessus de ses murailles les couleurs détestées du drapeau prussien. Et cependant, les Prussiens, pas plus à Paris qu'à Metz et à Belfort, n'ont pris d'assaut aucun des forts détachés, enlevé aucune des lignes extérieures de défense.

Mais les couleurs allemandes, noir, blanc et rouge, n'en flottent pas moins sur nos forts de la Seine, de la Moselle, du Haut-Rhin et, ici comme là, le soleil ne commence pas moins à éclairer les désastres qu'ils ont commis, et à reverdir l'herbe des talus de nos places fortifiées.

LÉO DE BERNARD.



EFFETS DU BOMBARDEMENT. — État actuel du poste-caserne n° 9 du bastion 65. — (Dessin d'après nature de M. Deroy.)

DE PARIS A VIERZON

M. le directeur, enfin le blocus est rompu. L'armistice du 28 janvier me permet de quitter Paris.

Je vais donc revoir mon beau ciel du midi et refaire ma santé, fortement ébranlée par cinq mois de privations.

Ainsi parlai-je le 29 janvier en lisant la convention qui mettait fin au siége de Paris.

Le surlendemain je courus à la préfecture de police où se délivraient des laissez-passer.

DE JUVISY A LAMOTTE-BEUVRON. — Départ de Paris des premiers voyageurs, canditats à la députation, etc., en wagon de marchandises. — (Croquis de M. Fabre.)

J'obtins facilement ce que je désirais, et le 1er février, à 9 heures du matin, je me trouvais rue Montmartre, aux ambulances de la garde nationale, prêt à prendre la voiture qui devait me conduire à Juvisy, seule station ouverte aux voyageurs allant vers Lyon.

Je trouvais là de nombreux compagnons de route. Quelques-uns allaient s'occuper du ravitaillement de Paris, d'autres, comme moi, n'aspiraient qu'au moment de revoir leurs familles. On coudoyait aussi des canditats à la députation, mais ils paraissaient tellement préoccupés, anxieux que malgré moi, je les confondais avec un certain nombre de *franc-fi'eurs*, dont on avait constaté l'absence régulière lors des prises d'armes.

En route pour Juvisy !

Encore quelques minutes et nous voilà partis. Point ou peu d'encombres jusqu'aux avant-postes prussiens ! Là commencèrent les petites vexations.

Autant les officiers supérieurs prussiens sont roides mais polis, autant les subalternes le sont peu. Beaucoup de morgue, peu de bonne volonté à faciliter le passage.

Heureusement pour moi je parlais allemand. Cette circonstance m'évita bien des rebuffades dont mes compagnons de route furent victimes. Enfin, après un voyage de trois heures nous arrivons à la gare de Juvisy.

Nous espérions être au bout de nos peines. Profonde erreur! La commencèrent, réellement, nos vraies tribulations.

D'abord, nous avions cru trouver des wagons de toutes classes ; il n'en était rien. Une seule voiture de 1ere classe et le reste mélangé de troisièmes ou de voitures de bagages et de transports.

J'eus la désagréable faveur d'être *emballé*, c'est le mot, dans un wagon à marchandises ; heureusement il était couvert.

L'état de mes finances m'avait fait opter pour la route de Bourgogne, exploitée par une administration allemande, histoire d'économiser, et peut-être d'arriver plus vite.

Encore un mauvais tour de la fortune. J'avais compté sans la rapacité et le bon plaisir de nos ennemis. Arrivé à Nuits-sous-Ravières, où je couchai, je me décidai à passer par Autun, Nevers et Lyon. Une fois à Lyon, je devais être sauvé.

Mais, pour atteindre cette dernière ville, que de souffrances! combien de tracasseries de toute nature!

Ah! si j mais j'ai des petits-enfants, — ce dont je doute, — je leur raconterai tout ce que j'ai souffert pendant les 132 heures qu'a duré mon voyage. J'espère, par ce récit, leur faire comprendre la nécessité pour la France de ne pas oublier la guerre de 1870.

Mon enfance avait été bercée par les narrations d'un voyage de mon grand-oncle, parti de Montpellier pour Lyon avec les coches, pataches et autres moyens de locomotion remontant presque au déluge; mais au moins il avait voyagé en toute liberté, et la somme de ses souffrances se soldait par un rhumatisme qu'il garda toute sa vie.

Tandis qu'en l'an de grâce 1871, et pendant l'occupation prussienne, un voyage en voiture et en chemin de fer équivaut aux tortures du moyen âge. On arrive, — lorsque toutefois il n'est pas impérieusement ordonné de rebrousser chemin, — mais on arrive l'âme brisée, le cœur meurtri, ulcéré; la colère, la honte, la douleur, tout se confond et ne forme plus en vous qu'un seul sentiment, qui peut se résumer en deux mots : se souvenir et attendre.

Veuillez agréer, etc.

E. R.

LA FRANCE DEVANT L'EUROPE

(Suite et fin)

Si les honnêtes travailleurs de l'Angleterre, comme ceux de l'Allemagne, avaient sur la France quelques préjugés, ils ont dû en revenir. Ils ont vu tout ce qu'il y a, sous des apparences parfois légères, de force morale, de dignité réelle. Où a-t-on jamais vu, dans la plus violente crise, une telle révolution, grandiose de force et de douceur? Dans Paris, cet océan multiforme de deux millions d'hommes, si peu de trouble, point de sang. L'agitation socialiste, l'impatience du combat, qui y firent un jour d'orage, n'y furent pas moins très-humaines. A Lyon *un homme* a péri. Vrai malheur, excellent prétexte aux injures de l'ennemi. *Un homme*! c'est beaucoup sans doute. Mais quand on a traversé comme moi toute l'histoire, tant de révolutions sanglantes chez les peuples qu'on dit les plus sages, on est stupéfait vraiment de voir qu'*un seul* homme ait péri. *Un seul* dans l'état violent où nous mettaient nos misères! *Un seul* parmi tant de traîtres bien connus et tant d'espions!

Quelle puissance elle a tout à coup cette République pour l'ordre, la sûreté des personnes, des propriétés! Le pouvoir civil commande : tout le militaire obéit. Gouvernement simple et fort qui ne coûte plus rien au peuple. Avec quelle régularité celui-ci paye l'impôt nécessaire à ses armées, employé pour son salut!

Tout cela fera réfléchir et les ouvriers anglais et bien d'autres en Europe, lorsqu'ils poseront en face les trahisons visibles de la monarchie. En France elle a livré l'armée. A Londres elle livre l'honneur, la sûreté du pays. Les parentés dynastiques ont fait des rois et des reines une funeste famille qui a ses intérêts à part, le plus souvent contre les peuples. On a vu ainsi le grand traître Charles Ier, le parent et l'ami de l'ennemi, refuser d'intervenir au début de la guerre de Trente ans, oublier l'honneur anglais et regarder froidement la mort de deux millions d'hommes.

La Couronne et la Fabrique ont très-bien marché d'ensemble. Leur organe, M. Gladstone, lestement a dit au peuple : « Mêlez-vous de vos affaires! » — « Mais le Russe se moque de nous! Mais on tire sur nos vaisseaux! Mais on ne daigne pas même laisser arriver vos lettres à Paris, on les garde dans sa poche. » — « Mêlez-vous de vos affaires. »

Il n'y a pas d'affaire plus grande que le salut du pays. . Quand vous aurez laissé prendre la Belgique et la Hollande, quand les Prussiens auront la flotte cuirassée de la France, quand vous les verrez descendre... où en seront vos affaires?

Il est certain que Paris, en résistant si longtemps sauve la France, et que la France sauve l'Europe.

La merveille, c'est d'avoir pu avec ces jeunes légions, si novices, retarder et entraver de grandes armées aguerries, les corps permanents de la Prusse et ce déluge d'un million d'hommes que cette Prusse nous lançait. Que nos mobiles, sortant de la charrue, de l'atelier, du comptoir ou de l'étude, ayant marché contre ce monde de guerre, qu'ils aient eu des revers mêmes, cela déjà est admirable. Des revers? c'est déjà beaucoup. Cela a fait bien songer l'Europe. Ces héroïques revers sont le chemin de la victoire.

Oui, l'Europe a admiré, l'Europe s'est attendrie devant cette lutte inégale, devant ces enfants sublimes qui, contre les vieux soldats, contre les machines de mort si industrieusement calculées, marchent, se font battre et tuer. La terre en est rajeunie. Elle a refleuri de leur sang.

Qui parle de nos divisions? Où sont-elles? Quelques-uns croient (des amis, des ennemis) que nous sommes affaiblis par la question sociale, que nous sommes en convulsion, etc., etc., — Quelle erreur! Ils ne savent pas que ce bouillonnement même est ce qui nous rend redoutables. — Les passions de 89, les colères qui montaient en nous, la fermentation populaire, tout cela a pris un cours nouveau, et avec une force qu'un peuple non ému d'avance n'eût jamais trouvée en lui.

Maintenant l'affreux fléau qui a dégagé cette force la sert et l'augmente. Comment? c'est comme après 93. Nous voici légers, purgés. Nous avons évacué Bonaparte et ses généraux. Nous avons mis bas, de nous-mêmes, ce qui en nous fut le vieil homme, l'indolence, cent vaines dépenses, un grand bagage de vices coûteux qui régnaient alors.

Voici l'ouvrier armé. Voici le paysan qui s'arme.

Une émulation générale règne entre toutes les classes. Nulle défiance. Je l'ai expliqué. Equilibrée comme elle est, la France peut regarder en face la question sociale.

Nos ouvriers intelligents connaissent la situation à merveille. Ils voient près d'eux leur énorme contre-poids, tant de millions de paysans. « Respectez le paysan, » leur a dit très-bien Bakounine dans sa récente brochure. Respect à son champ, à la terre. On n'y touche pas sans mourir. La majorité agricole, aux moindres craintes là-dessus, referait dix fois le tyran.

Nos ouvriers savent la France, et déjà aussi l'Europe. C'est pour elle un vrai bienfait qu'ils commencent à la voir d'ensemble, à étendre sur elle leurs regards. Ils avaient très-bien jugé (comme les ouvriers allemands et anglais) sur la question de la guerre. Ils ne jugeront pas moins bien sur la question commerciale. Connaissant parfaitement le marché européen, le prix auquel chaque peuple produit (sous peine de voir le capital s'envoler), ils ne voudront que le possible. Le sens de la fraternité qui, dans ces dernières circonstances, a si noblement éclaté entre eux, nous porte à croire qu'ils seront de plus en plus associables, et que leurs associations, produisant à meilleur marché, rendront chaque jour moins utile et plus rare le patronage.

Donc, la question sociale nous touche et ne nous fait pas peur. La révolution nouvelle va fort la simplifier. Il adviendra ce qui arrive après de tels bouleversements, c'est que, dans l'activité énorme qui leur succède, le travail et le travailleur ont tout à coup un prix nouveau. « Le capital prie le travail, » comme dit très-bien Harrisson. Le riche qui n'a que de l'argent, et qui risquerait de mourir sur son argent inutile, dépend du vrai riche, j'entends de l'homme qui a la main et l'esprit productif, qui crée. Le possesseur, en d'autres termes (admirable renversement de la société ordinaire), le possesseur est alors le client du créateur, le banquier de l'ouvrier.

Un souverain enseignement nous sort de ce grand naufrage.

La question sociale doit s'harmoniser dans la question supérieure, sacrée, de la liberté. Sinon tout périt à la fois, — et la Patrie elle-même.

Préoccupés de la première question, et trop absorbés, nous avons glissé dans l'abîme. On nous regardait noyer. .

Plus profondément nous tombâmes, et plus vivement la France, en frappant du pied le fond, s'est soulevée, remontée.

Par bonheur pour tous. Elle seule, dans son équilibre unique, raffermie sur sa forte base, peut attendre la tempête, grouper le monde du travail, défendre ses ennemis même, arrêter les grandes masses noires qui se voient à l'horizon.

J. MICHELET.

LETTRES HISTORIQUES

LETTRE DU GÉNÉRAL TROCHU A PROPOS DE L'ENTRÉE DES PRUSSIENS

(A M. Vrignault de la *Liberté*.)

Paris, le 19 février 1871.

Monsieur,

Vous me demandez mon sentiment au sujet du bruit qui se répand de plus en plus de l'entrée prochaine de l'armée allemande dans Paris. Je vous le dirai tout entier.

Après quatre mois et demi de siége, après huit combats et quatre batailles, dont l'initiative a toujours appartenu à l'assiégé; après le bombardement, qui a fait tant d'innocentes victimes; après la convention que la famine seule a pu dicter, l'ennemi devait à Paris les honneurs de la guerre, à moins qu'il n'eût aucun souci des traditions et des règles, qui sont, devant l'opinion, les titres de noblesse des vainqueurs et des vaincus.

Pour Paris, les honneurs de la guerre, c'étaient le respect de son enceinte et le respect de son deuil.

L'ennemi veut pénétrer dans Paris, alors qu'il n'a forcé aucun des points de l'enceinte, pris d'assaut aucun des forts détachés, enlevé aucune des lignes extérieures de défense! S'il en est ainsi, que le gouvernement de la cité lui soit remis, pour qu'il ait seul l'odieux et les responsabilités de cette violence. Que par une muette et solennelle protestation, les portes soient fermées, et qu'il les ouvre

par le canon, auquel Paris désarmé ne répondra pas.

Et laissons à la vérité, à la justice, à l'histoire, le soin de juger.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments très-distingués. GÉNÉRAL TROCHU.

LETTRE DE M. ALPHONSE KARR

Le *Salut public* de Lyon publie la lettre suivante de M. Alphonse Karr :

Mes chers confrères,

En passant par Lyon, un peu de place, s'il vous plait.

Assez de phrases.

La France n'a plus le moyen d'en écouter, ni le temps d'en entendre.

Je viens de passer huit jours dans les pays occupés par les Prussiens. — J'ai vu entrer en Suisse l'armée de Bourbaki.

J'ai vu. — Je sais.

J'ai bien des vérités à dire, elles seront dites dans quelques jours.

Mais dès aujourd'hui j'en veux dire deux :

Je demande que l'Assemblée de Bordeaux appelle dans son sein, — fût-ce à titre de renseignements, — quelqu'un qui ait vu nos prisonniers, nos blessés, nos malades, nos mourants; — ils ont, je crois, le droit d'être représentés.

Je demande qu'un registre soit placé sur le bureau du président de l'Assemblée, et que tout député qui parlera de voter la continuation de la guerre commence par inscrire son nom sur ce registre : ce sera le registre matricule d'un régiment d'avant-garde qui aura l'honneur de marcher le premier à l'ennemi.

A bientôt la suite. ALPHONSE KARR.

LETTRE DU GÉNÉRAL CHANGARNIER

La lettre suivante aurait été adressée par le général Changarnier à un de ses amis. Le *Journal des Débats* paraît croire à l'authenticité de cette pièce :

Les journaux s'occupent beaucoup de moi. L'autre jour, un correspondant du *Daily Telegraph*, pour faire croire à un entretien avec moi, décrivait ainsi ma personne : « La figure du général porte les traces profondes de ses fatigues physiques et morales. Il est tout voûté et marche péniblement. »

N'en croyez rien ; je ne suis pas du tout voûté : — j'ai encore le jarret très-ferme, et vous ne me trouverez pas changé. — Hier ou avant-hier, *l'Indépendance* insérait une longue lettre du général Coffinières où Bazaine, en essayant de se disculper, à force de citations d'articles de règlements, des inculpations dirigées contre lui par M. de Bouteiller, glisse incidemment que je suis un chaud partisan du rétablissement de l'empire... Sans doute pour aller passer encore huit ou dix ans à Malines ! Cet essai de vengeance, pour l'humiliation que j'ai infligée à M. Coffinières en plein conseil de guerre, est assez drôle.

Voici qui est plus drôle encore. En revenant de la poste, où j'avais été porter la lettre à laquelle vous répondez aujourd'hui, j'ai été suivi de près par le prince Plon-Plon en personne. J'ai été assez étonné de voir ce gros et grand personnage remplir mon pauvre petit salon ; mais mon sang-froid de soldat ne m'a point abandonné. Sans l'inviter à s'asseoir, je lui ai demandé comment j'avais pu mériter l'honneur de sa visite.

Après de grands compliments, impossibles à reproduire, sur mon importance et ma renommée, Plon-Plon, a ajouté : « Vous seul pouvez sauver la France et terminer cette guerre. L'impératrice est une brute (*sic*). Soyez régent de France et ramenez le petit prince. Je vous garantis l'assentiment du roi de Prusse et de M. de Bismark. Vous réunirez sur la frontière 150,000 de nos prisonniers, commandés par des généraux de votre choix. Quand vous aurez fait fusiller le gouvernement provisoire et une cinquantaine d'autres coquins, l'ordre sera à jamais rétabli. Si vous consentez, un agent va aller trouver de suite M. de Bismark. »

— Prince, lui ai-je répondu, je ne fais plus de romans et n'en veux pas composer un aussi ridicule.

J'ai montré à ce... ma porte, et il a descendu mon étroit escalier, etc., etc.

LETTRE DU GÉNÉRAL CLINCHANT

On lit dans le *Temps* :

A M. le préfet de Neufchâtel.

Neufchâtel, le 8 février 1871.

Monsieur le préfet,

Après avoir passé trois journées à Neufchâtel, où m'appelait le désir naturel de m'assurer par moi-même de l'état physique et moral d'une armée que j'ai commandée dans des circonstances pénibles, je ne veux pas m'éloigner de votre ville sans vous dire combien j'ai été touché du spectacle qu'elle m'a présenté.

Je savais que l'hospitalité de la Suisse était proverbiale; je suis sûr que les soldats français trouveront chez elle un accueil sympathique; mais il ne m'a encore été donné de le constater de mes yeux qu'à Neufchâtel, et je viens vous prier d'exprimer aux habitants de cette ville toute ma gratitude, au nom de la France, au nom de cette armée dont la fortune a trahi les efforts. Qu'ils sachent bien que nous garderons tous d'eux un durable souvenir et que notre cœur n'est pas ingrat.

Agréez, etc.

Le commandant en chef la 1re armée française,
CLINCHANT.

L'INDEMNITÉ DE GUERRE

D'après une correspondance du *Times*, le chiffre réel ne serait pas 8 milliards, mais 4 milliards. Nous trouvons dans *l'Economiste de Tournai*, que cite à cette occasion le *Français* (de Bordeaux), le calcul suivant :

Quatre milliards en pièces de cinq francs pèsent *vingt millions de kilogrammes*. Il faudrait donc, pour les transporter d'un seul coup par chemin de fer, un train composé de *quatre mille voitures* (chaque wagon de marchandises portant en moyenne 5,000 kil.).

Si, au lieu de chemin de fer, on employait des chariots ordinaires à deux chevaux, il en faudrait environ *quatorze mille*, qui, mis à la file, occuperaient une longueur d'une trentaine de lieues.

Supposez les pièces de 5 francs composant les 4 milliards juxtaposées à plat les unes à la suite des autres, elles occuperaient une longueur de 5,000 lieues de 5 kilomètres, un peu moins que les trois quarts du tour du globe terrestre.

En pièces de 1 fr., cette longueur serait de 92,000 kilomètres, soit 18,400 lieues de 5 kilomètres, au delà du 5e de la distance de la terre à la lune.

La vitesse la plus grande atteinte jusqu'aujourd'hui par une locomotive n'a pas dépassé 100 kilomètres à l'heure, c'est vertigineux; la malle des Indes n'est rien en comparaison de cela; eh bien ! il faudrait à peu près quatre jours de marche continue à cette locomotive pour parcourir la ligne formée par ces pièces de 1 fr.

Empilées les unes sur les autres, les pièces de 5 francs formeraient une colonne de 2,160 kilomètres, soit environ 432 lieues de hauteur: si cette colonne, ayant sa base à Paris, venait à se renverser dans la direction de Berlin, la partie qui tomberait à Berlin serait à peine la moitié de la colonne; les dernières pièces tomberaient à Vilna en Russie ; quelques-unes se détachant de la colonne pendant la chute pourraient, grâce à la force centrifuge, s'éparpiller jusqu'aux environs de Saint-Pétersbourg, qui n'est distant de Vilna que de 157 lieues.

Le poids de 4 milliards en or est d'environ 1,300,000 kilogrammes; c'est la charge de 260 wagons de 5,000 kilogrammes.

Depuis la naissance du Christ, il ne s'est pas encore écoulé un milliard de minutes. Si donc, depuis 1,870 ans, on avait mis de côté jour et nuit sans discontinuer quatre francs par minute, on n'aurait pas encore complété la somme exigée de la France par le ministre de Guillaume le Victorieux. Il s'en faudrait encore de plusieurs centaines de millions.

Un employé de banque habile peut compter en moyenne 40,000 francs en pièces de 5 fr. à l'heure. En supposant qu'il commence à l'âge de trente ans à compter seul les 4 milliards, quel âge pensez-vous qu'il aura lorsqu'il, sera parvenu au terme de sa tâche, s'il travaille sans désemparer pendant 300 jours par an et à raison de 8 heures par jour? — Soixante-douze ans ! Il lui aura fallu 42 ans pour achever sa besogne abrutissante ; après quoi, il n'y aurait plus qu'à interner dans une maison de santé cette victime de la rapacité de M. de Bismark.

BELFORT

La chaîne des Vosges et celle du Jura sont séparées par un col d'une quarantaine de kilomètres appelé la *trouée de Belfort*. Ce col qui s'étend en plateau élevé est baigné par la petite rivière la Savoureuse qui, sortant des Vosges, vient se jeter dans le Doubs à Montbéliard, à travers une gorge ouverte entre deux montagnes richement boisées.

Au pied de ces montagnes, les dernières de la chaîne des Vosges, se trouve la ville de Belfort place de guerre de premier ordre.

Elle domine les vallées du Rhin, de la Moselle, de la Saône. Elle est à trois marches des sources de la Meuse, de la Marne, de la Seine et semble placée comme un intermédiaire entre la position de Paris et celle de Lyon. Sa citadelle, connu sous le nom de « Roche de Belfort » est à Belfort ce que le Mont-Valérien est à Paris.

Cette citadelle s'élève de 67 mètres au dessus de la ville. Elle est taillée dans un des premiers contreforts de la chaîne du Jura qui s'étend à 150 kilomètres au sud. Deux hauteurs, la Miotte et la Justice la protégent, pourvues qu'elles sont de solides forteresses.

Outre ces ouvrages formidables, Belfort est défendu au nord ouest par un camp retranché et une enceinte continue tracée par Vauban et renforcée par les forts des Barres et des Hautes-Perches.

Belfort commande le chemin de fer de Mulhouse à Paris et sa possession peut seule assurer la conquête de la haute Alsace, car en cet endroit se croisent les lignes qui vont vers l'Est, à Bâle par Altkirch et Mulhouse, à l'Ouest, par Vesoul à Paris; au sud, par la vallée du Doubs à Besançon.

En 1814 la place de Belfort assiégée par les Bavarois, tint bon et n'ouvrit ses portes qu'après la première abdication de Napoléon.

Investie en 1815 par les alliés, elle résista énergiquement commandée qu'elle était par Lecourbe qui s'y enferma et s'y maintint malgré l'insuffisance de la garnison et des approvisionnements.

Le 3 novembre dernier, les Allemands investirent Belfort. Ce furent les Badois qui venaient de faire le siége de Strasbourg qui furent chargés de réduire la place commandée par le colonel Deufert.

Le général Treskow commandant les troupes prussiennes établit son quartier général à Sévenans, petit village situé entre Belfort et Montbéliard. Les lignes d'investissement dès le 10 novembre étaient établies à 4 kilomètres de la ville, entre la citadelle et le Jura, dans les villages de Chèvremont et de Vezelois.

Dans la nuit du 16 au 17 novembre, une colonne de 3,000 hommes avait fait une sortie, surpris les Prussiens, détruit leurs batteries et bouleversé les ouvrages déjà établis à 1,300 mètres.

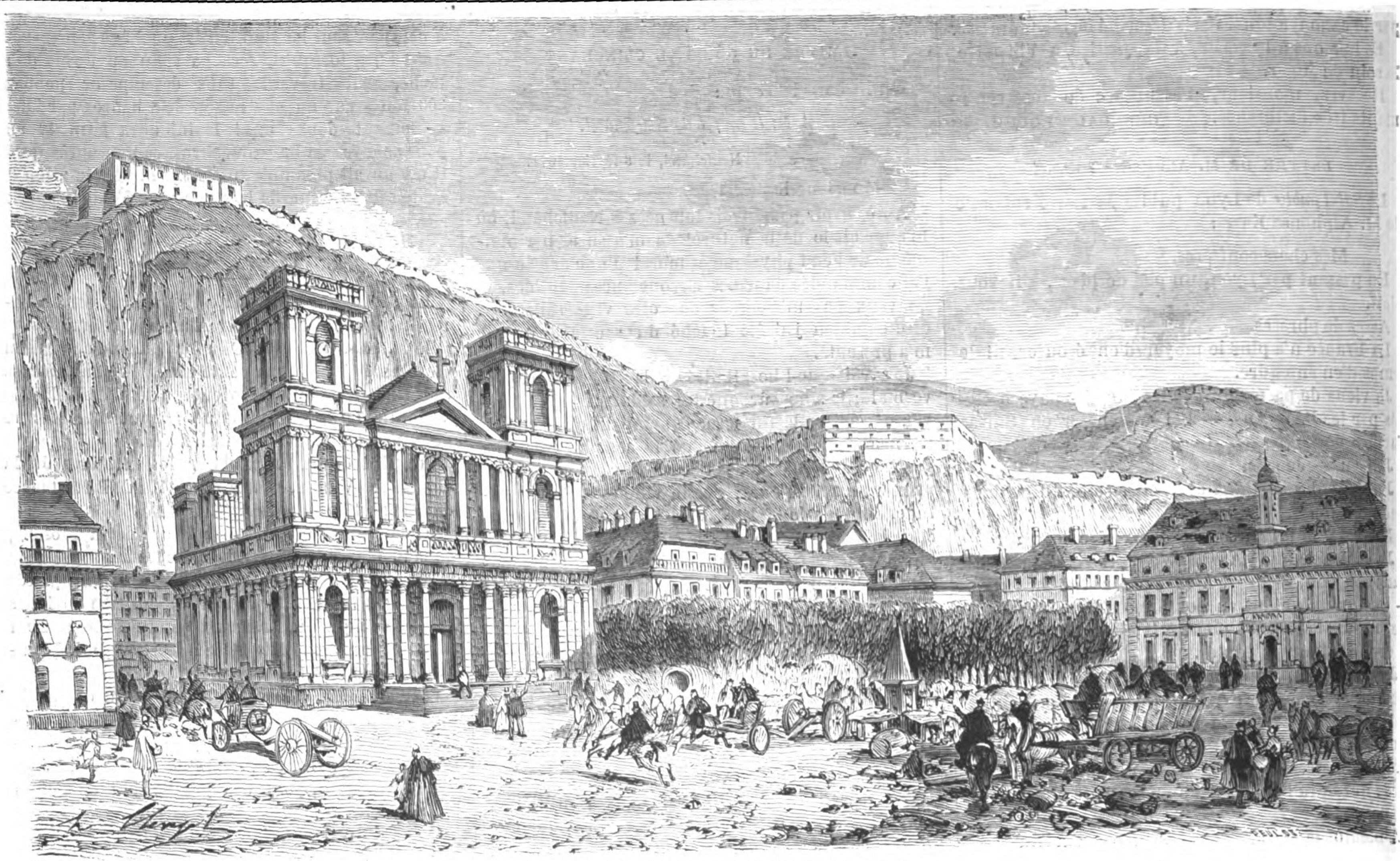
Le colonel Deufert, qui ne partageait pas les opinions de M. Trochu sur la défense d'une place, ne voulait pas laisser aux Prussiens le temps et la faculté de s'établir trop près de lui.

Du 18 à la fin de novembre deux parallèles furent ouvertes. Le bombardement contre Belfort commença le 2 décembre, dirigé des batteries établies en arrière des villages d'Essert et de Chalonvillars, situés sur la côte du Salbert.

La canonnade était si énergique et si continue que le 6 décembre l'état-major prussien écrivait à Berlin : Belfort peut tenir cinq jours au plus.

Les assiégés multipliaient les sorties. Ils en firent une le 12, une autre le 22, une troisième dans la nuit du 26 au 27 décembre et dans laquelle on encloua plusieurs pièces de l'ennemi.

La courageuse ville se défendait noblement, attendant d'un moment à l'autre que Garibaldi vînt la débloquer par la vallée supérieure du Doubs en longeant la frontière de la Suisse, vers Porrentruy, ou bien que Bourbaki, après avoir battu Werder



La cathédrale et la place principale de Belfort

vint la délivrer des Prussiens, arrivant par Vesoul et Gray.

Le colonel Deufert a vainement attendu. Par une fatale exception Belfort et les armées de l'Est avaient été tenues en dehors de l'armistice conclu le 28 janvier à Versailles par M. Jules Favre. Le bombardement de Belfort continua donc, mais le 5 février l'ennemi ne s'était encore emparé d'aucun fort avancé.

Tous les efforts des Prussiens étaient dirigés sur les Perches qu'il brûlaient de prendre pour dominer ainsi le château se réservant de prendre à dos les forts des Barres et de Bellevue.

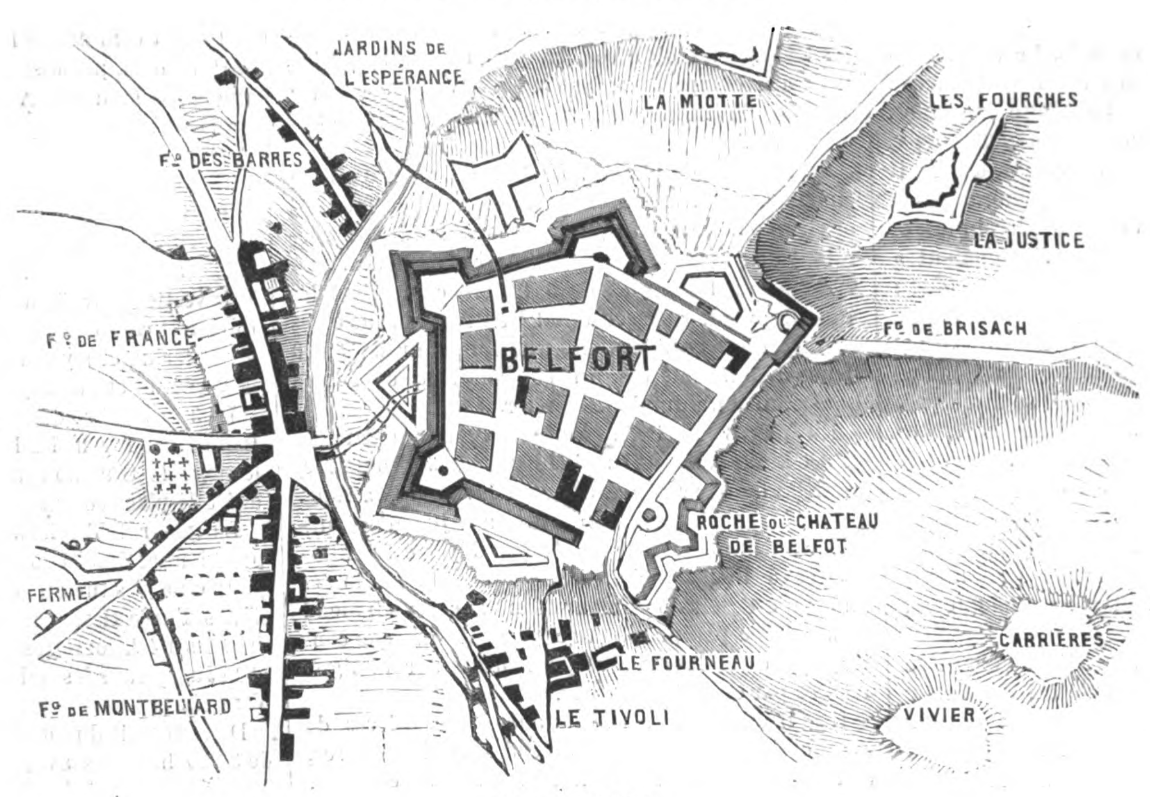
Malgré les dommages subis par les forts de Château, Just, Miotte et Barres, Belfort pouvait tenir encore, car il était encore pourvu de cartouches et de vivres.

Le 17 février le gouvernement de la défense nationale qui sollicitait une prolongation d'armistice, signait la reddition de Belfort aux Prussiens.

Plus heureuse que celles de Metz et de Paris, la garnison de Belfort a quitté la place avec les honneurs de la guerre. Elle est sortie avec armes et bagages, emportant avec elle les papiers et les archives du génie militaire.

Belfort et son courageux défenseur le colonel Deufert ont bien mérité de la patrie.

MAC VERNOLL.



Plan de Belfort.



RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il faut remonter bien haut pour trouver une année aussi sèche que celle-ci.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 725. — 4 Mars 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

1er MARS 1871. — PARIS EN DEUIL. — Écusson allégorique par M. Edmond Morin.

COURRIER DE PARIS

On ne saurait supprimer l'histoire, et quelle que soit l'envie qu'aient les Français de rayer cette semaine douloureuse des éphémérides, il faut, bon gré mal gré, laisser la trace de cet horrible passage des troupes ennemies dans un de nos quartiers.

Qu'on n'attende point de nous le récit d'une entrée plus ou moins triomphale. Paris a mis un crêpe et reçoit l'ennemi d'une façon morne et silencieuse; on ne trouvera donc même pas dans ce courrier le reflet de la triste cérémonie qui s'est accomplie mercredi.

Cette grande place du Carrousel déserte, les Tuileries vides, les quais abandonnés, partout, depuis les Champs-Elysées jusqu'à Montrouge, les volets fermés, la vie supprimée, c'est la seule manifestation qui soit digne de nous, et les plus rebelles s'y sont ralliés.

***

Qui le croirait? Un comité de salut public a fonctionné chez nous cette semaine; des hommes sortis on ne sait d'où ont parodié les grands et funèbres jours de quatre-vingt-treize, et nous venons de tenir dans nos mains un ordre émané de ces grotesques.

« *Nous donnons l'ordre au délégué du comité de salut public*, etc., etc., » telle est la rédaction de ce curieux document qu'un certain nombre de factieux ont osé présenter à je ne sais quel poste pour l'inviter à livrer ses armes.

Qu'un peu de bon sens nous vaudrait mieux que toutes ces ridicules et grossières manifestations! Et que nous voici tombés et déchus de ce qu'on appelait notre grandeur, mais qui bien réellement n'en avait que l'apparence!

Le pouvoir déchu était tout un système, et ce système était faux plus encore qu'il n'était pervers.

Dieu merci, nous ne sommes point lancés dans la politique; les haines des partis nous font horreur; l'agitation constante, le retour, toujours prévu, des mêmes errements, des mêmes péripéties, nous soulèvent le cœur.

Action. — Réaction. — Action. — Réaction. — Toujours mêmes acteurs et même comédie.

Ici des dupés, là des méchants et des incapables. Par ci, par là, des hommes de bonne volonté qui se laissent entraîner par leur amour du bien public et essayent de se vouer à l'œuvre du gouvernement et de la grande administration, mais presque partout des présomptueux qui se croient des capacités supérieures, et saisissent le pouvoir avec une arrogance et une certitude qui ne peuvent être que la marque d'une profonde ignorance.

***

J'ai toujours pensé que le grand épisode historique qui précède la bataille de Bouvines était un faux symbole.

Philippe Auguste dépose sa couronne sur l'autel, offrant de la céder au plus digne, et personne n'étend la main pour la prendre.

En France, aujourd'hui, dix millions d'individus étendraient la main pour la saisir, cette couronne chancelante, et chacun croirait cette main assez forte pour manier l'épée de Philippe Auguste, et ses épaules assez solides pour porter le manteau fleurdelisé.

Avouons-le, nous sommes ignorants et vantards, et chacun de nous frémit d'impatience à la place qu'il occupe dans la société, comme s'il se croyait supérieur à sa position.

On parle de refaire une armée et de refaire la France. C'est l'homme lui-même qu'il faut refaire, de la base au faîte.

C'est une génération nouvelle qui doit se lever et s'instruire lentement; il faut réapprendre la notion du devoir qui semble à tout jamais perdue.

Nous disions tout à l'heure que Paris était morne et s'abstenait, mais nous venons de constater que les allées de l'avenue des Champs-Elysées sont pleines de curieux. Quels sont donc ces gens qui ne savent pas, pendant quelques heures, réprimer une curiosité impie?

C'est là un triste symptôme, et on peut craindre que la France tombe plus bas encore avec des hommes comme ceux-ci. Veulent-ils attaquer l'ennemi? S'il en est ainsi, qu'ils se lèvent et qu'ils frappent; ce sera la fin, ce sera triste et ce sera criminel, mais enfin ce sera viril, et à la rigueur on excusera cet enthousiasme à faux, quel qu'en soit l'épouvantable résultat.

Mais ceux qui criaient hier dans nos rues, ceux qui prenaient les canons avec des serments de mourir plutôt que de les livrer à l'ennemi, quand personne au monde ne songeait à pareil acte, sont justement ceux-là qui s'en vont niaisement et stupidement stationner autour des troupes envahissantes. Partout le mensonge, partout l'ignorance, partout la paresse, et l'absence de véritable patriotisme au premier chef, voilà ce qui caractérise la masse.

***

Après avoir distribué aux vingt arrondissements de Paris près d'un million de francs de produits d'une qualité tout à fait supérieure aux nôtres, la commission des dons anglais a reçu, mercredi, pour à peu près 140,000 fr. de charbon de terre qu'elle va faire distribuer à la population.

Si les Anglais se trouvaient en face d'une aussi énorme quantité de charbon de bois, on arriverait certainement à faire profiter chaque petit ménage de cette libéralité, qui serait certes la bienvenue; mais si les besoins sont les mêmes à Paris qu'à Londres, les usages changent, et il est certain qu'un ouvrier se trouve empêché lorsqu'on lui offre du combustible sous forme de charbon de terre.

La commission qui remplace à Paris les délégués anglais, qui vont retourner à Londres, et qui est composée de l'archevêque de Paris, de MM. Alphonse de Rothschild, Richard Wallace, Mallet, Allan, Herbert et Marshall, a pensé que si on arrivait à secourir les petites industries, à les mettre à même, par ce don de charbon de terre, de reprendre un peu plus vite les travaux abandonnés, on aurait certainement atteint le but de la ville de Londres.

Une autre destination tout à fait conforme à l'intention des donateur, serait encore d'alimenter gratuitement pendant quelques jours les fourneaux économiques, les cantines nationales, et tous établissements de cet ordre qui viennent en aide aux classes pauvres.

Ce n'est pas tout encore, l'Angleterre veut parfaire son œuvre de bonne confraternité. Les départements envahis: le Loiret, l'Eure, la Seine-Inférieure, la Seine et l'Oise, la Champagne, la Côte-d'Or, seront secourus. Une vaste enquête s'ouvre de tous côtés, l'argent afflue chez le lord maire, et on va chercher les moyens pratiques et efficaces de venir en aide à ceux qui sont sans ressources.

Une commission fonctionne dans Seine-et-Oise, qui aide celles des communes le plus cruellement éprouvées; une autre, spécialement instituée, agit dans le département de la Seine, en dehors de l'enceinte, et cinquante-deux communes vont être comprises dans la répartition.

A Paris même les résultats sont constatés désormais. Une réunion des personnes notables de tous les arrondissements de Paris qui, avec un désintéressement au-dessus de tout éloge, s'étaient offertes à répartir les dons des Anglais, a eu lieu chez les délégués, et elles ont déposé leur rapport. On constate qu'on a atteint jusqu'ici plus de six cent mille individus auxquels on a donné, avec une abondance relative, des parts de toutes substances alimentaires.

Nous avons assisté dans les différents arrondissements à la répartition, et nous pouvons dire que le peuple parisien a été vraiment touché de la manifestation des Anglais.

Aujourd'hui, cette aide fraternelle prend une forme nouvelle, les membres de la commission supérieure se sont mis en rapport avec le directeur du Mont-de-Piété et vont dégager tous les outils déposés depuis l'investissement jusqu'au 2 février. Une somme d'une trentaine de mille francs est affectée à cet effet.

Ingénieux dans l'assistance qu'ils nous offrent, nos voisins ont fait plus encore; ils se mettent en communication avec la Société d'agriculture, et achètent pour une somme énorme de graines pour les semences, afin de permettre aux petits cultivateurs de reprendre leurs travaux. Ils fourniront aussi des outils aratoires et enverront des pommes de terre pour la culture, parce que les échantillons qu'ils ont apportés afin de les distribuer ici pour l'alimentation, ont été regardés par les connaisseurs comme d'une qualité très-supérieure à nos produits.

Si on doit remercier la ville de Londres, le lord-maire et les délégués anglais, il faut aussi adresser des remerciements à tous les membres du sous-comité des vingt arrondissements de Paris, qui ont été si ingénieux, si pratiques dans la répartition, et ont déployé une activité dont on apprécie aujourd'hui les fruits.

Les distributions sont à peu près effectuées dans un certain nombre d'arrondissements; mais quelques autres, n'ayant pas atteint tous ceux qu'ils peuvent atteindre, continuent leur tâche avec le même zèle, le même dévouement et la même abnégation.

***

Le caractère de l'agitation qui s'est produite dans Paris tous ces jours-ci est très-complexe. C'est une semaine douloureuse que celle qui vient de s'accomplir, et les explosions que l'entrée de l'ennemi a déterminées dans cette grande ville de Paris n'ont nullement lieu de nous étonner. Nous allons plus loin dans la voie de l'indulgence à l'égard de ces troubles, nous prétendons que le peuple qui verrait l'ennemi entrer dans sa capitale, vaillamment défendue pendant plus de quatre mois, sans éprouver ces tressaillements, serait un peuple dont il faudrait désespérer.

La foule, la masse, cette agglomération des différentes classes qui a souvent plus de cœur que de raison, n'a pas compris un seul instant la position, et aujourd'hui, conséquente avec son erreur, elle persiste dans ses illusions.

Le caractère d'ignorance de l'état des choses est le fait qui nous frappe le plus. Je n'en veux pour preuve aujourd'hui que ces légions de citoyens affolés armant les fortifications de Paris du côté de l'est et du sud, et dirigeant sur l'ennemi les feux des canons qu'ils ont enlevés à la garde de ceux à qui ils étaient confiés, tandis que cet ennemi n'a jamais dû entrer par le côté qu'ils fortifient, mais par une voie absolument opposée.

Un journal qu'on lirait avec soin, une affiche dont un des meneurs se pénétrerait bien pendant cinq minutes, prouverait l'inanité de ces mesures extrêmes, le vide de ces démonstrations singulières et l'inutilité de tant de mouvements désordonnés, de tant d'efforts infructueux; mais on se garde bien de s'instruire, on part la tête en feu, un sentiment généreux les anime, un gredin vient qui fait de cet enthousiasme, qui a sa noblesse, une véritable rébellion, un acte pervers et dangereux, capable de compromettre la vie de deux millions d'êtres et les propriétés de tout un peuple.

Le marchand de vins est là aussi, l'horrible liquide qui, au lieu de dispenser la force, dispense l'ivresse et commande le vice; tout à l'heure celui qui marche était un homme qui songeait à venger sa patrie, le voici devenu une brute féroce qui se jette sur un autre homme, lui lie les mains, le crucifie et le jette à l'eau. Quand le pauvre être ainsi meurtri essaye encore de gagner le bord, la canaille avinée le replonge dans le gouffre avec un raffinement de cruauté, et ces sauvages se prennent à rire d'un rire aussi niais que féroce.

Derrière l'ouvrier honnête qui souffre et qui s'insurge vient le prolétaire haineux, le paresseux qui s'est fait une nécessité absolue de la paresse, un besoin du vice; on ne sait plus où est la vertu qui ignore et le crime qui conspire, tout cela se mêle, tout cela se confond, et quand on veut frapper pour protéger la société qui crie à l'aide, il faut atteindre l'innocent si on veut châtier le coupable.

Peut-être même, hélas! derrière l'ignorance, derrière le crime, peut-on saisir encore la trace d'un crime plus grand encore, le crime de la trahison; et qui pourra nous dire pour combien l'argent de la Prusse est dans cet enthousiasme frelaté qui commence par vouloir sauver ses canons de l'ennemi et qui pourrait finir par le pillage des propriétés!

Voilà l'histoire morale de ces journées.

Les faits, vous les connaissez déjà, jour par jour, heure par heure; vous avez vu le terrain que gagnait l'émeute, sourde, indéterminée, qui vous a tenus en suspens pendant ces jours anniversaires.

Il est permis à chacun de confesser sa foi, la nôtre est, depuis que nous sommes un homme, dans cette république idéale qui, paraît-il, n'est pas de ce monde; où tous les hommes sont fiers, où chacun, indépendant, ne relève que de soi-même et n'admet de supérieur à lui que l'homme qui le surpasse en facultés, en talent et en grandeur d'âme; elle est dans ce gouvernement de tous par tous; où à toute heure les hommes doivent rendre compte de leurs actes, de leurs intentions et des moyens qu'ils ont employés. Ce n'est donc point à nous à nous étonner qu'on ait pu venir manifester le 24 février au pied de la colonne de juillet. — Cependant, personnellement, nous ne sommes pas de ceux qui épanchons nos idées sur la place publique, et nous n'avons, après tout, qu'une médiocre estime pour les professions de foi en plein air, avec ou sans drapeaux, immortelles et autres symboles.

Mais il est certain que c'est de la place de la Bastille que sont partis les assassins de Lambquin, et nous saurons assez les maudire, ils déshonorent la république, cette grande et généreuse idée, et ils déshonorent les républicains, cette race composée d'éléments si divers, où le juste coudoie l'injuste et le rebelle; où le penseur aux douces illusions devient le complice du violent et du criminel.

Il faut flétrir ces êtres immondes qui n'ont pas eu pitié d'un homme qui essayait de se cramponner à la vie, et, en les flétrissant, il faut aussi condamner ceux qui étaient là, par légions, spectateurs inertes de ce lugubre épisode des journées de février 1871, et qui n'ont pas trouvé en eux le courage suffisant pour imposer silence aux assassins, l'éclair de virilité qui fait qu'on dompte les lions, qu'on désarme les bras prêts à frapper, et qu'on fait se tourner contre ceux qui tuent tous ceux qui regardent tuer.

⁂

Au milieu de cette agitation énorme des jours de siége, dans nos soirées de bivouac ou dans les loisirs de la vie de soldat, qu'il nous a fallu reprendre, nous avons écrit l'histoire de la *Retraite de Mézières* et nous la livrons au public aujourd'hui même.

« Dans cette sombre campagne de France, au milieu de faits d'armes héroïques, de sacrifices infructueux, de dévouements sublimes qui n'auront jamais d'historiens, parce que les faits se sont accumulés avec une rapidité énorme, l'épisode de la retraite du 13ᵉ corps d'armée de Mézières sur Paris mérite d'être enregistré et défini d'une manière authentique. C'est une des nombreuses marches auxquelles a donné lieu une aussi prodigieuse campagne. Le public parle de cet épisode sans bien se rendre compte de ses détails et de sa portée; les Prussiens eux-mêmes savent que tout un corps d'armée, qu'ils avaient un intérêt particulier à détruire, leur a échappé, mais ils ignorent encore les moyens que Vinoy a employés pour arriver à ce résultat.

« Il n'est peut-être point inutile de décrire l'ensemble de ces mouvements sur des documents authentiques. Désormais, le public saura à quoi s'en tenir sur cette opération militaire, dont il ne faut pas exagérer la portée, mais qui constitue cependant une manœuvre des plus habiles. Elle a, du reste, été plusieurs fois l'objet de témoignages publics d'admiration de la part de l'ennemi lui-même.

« L'aspect de Sedan mériterait une description très-mouvementée : ce n'était pas encore le désordre inouï du lendemain, mais les rues étaient encombrées, tumultueuses, on ne pouvait plus se mouvoir sur aucun point de la place; le rappel battait dans les rues, les clairons remplissaient la ville de leurs échos sonores; soldats isolés, voitures d'intendance, caissons et canons se croisaient aux carrefours au milieu des vociférations des conducteurs; le découragement se lisait sur tous les visages et l'esprit d'indiscipline se faisait jour à chaque pas dans ce pêle-mêle de gens armés, dépareillés, sans cohésion, et qui échappait déjà à tout commandement.

« L'épisode de la mission de l'aide de camp du général Vinoy auprès de l'empereur et du maréchal Mac-Mahon a naturellement sa place dans ce récit; d'ailleurs, le lendemain, ces deux chefs suprêmes n'étaient plus que des prisonniers. Il n'est pas sans intérêt de connaître par un témoin oculaire, dont les notes nous sont d'un puissant secours et qui certainement les publiera quelque jour, dans quel état d'esprit étaient l'empereur et le maréchal à la veille de l'immense désastre qui les attendait.

« M. de Sesmaisons se présenta chez Napoléon III, et eut quelque peine à pénétrer jusqu'à lui; mais l'empereur, l'ayant entendu, le fit appeler. La scène se passait dans une petite chambre de la sous-préfecture, un logis froid d'aspect et presque démeublé. Une bûche brûlait dans l'âtre. L'empereur, debout devant une petite table, toujours calme, froid, énigmatique, souriant de son pâle sourire, et comme inconscient des désastres qui fondaient sur le pays, écouta avec calme le récit de la mission de l'aide de camp, parut d'avis de donner contre-ordre et d'empêcher la concentration des troupes du 13ᵉ corps, annonçant qu'il se chargeait d'en faire parvenir l'avis par le télégraphe.

Voici le texte de la dépêche que nous retrouvons dans les fascicules :

« *Au général Vinoy. — Mézières.*

« Sedan, 31 août 1870, dix heures cinq matin.

« J'ai vu votre aide de camp. Les Prussiens s'avancent en force. Concentrez toutes vos forces dans Mézières. »

L'empereur s'inquiéta de la façon dont l'officier regagnerait Mézières, la voie ferrée étant impraticable, puisqu'un instant auparavant le convoi avait dû essuyer le feu de l'ennemi; il devait prendre un cheval et se joindre à un groupe de cuirassiers qu'on dirigeait de ce côté. A ce moment, prenant sur la table la carte de l'état-major, l'empereur désigna une route de création nouvelle qu'il avait indiquée lui-même au crayon et qui devait être inconnue de l'ennemi.

Le mouvement stratégique des Prussiens, qui avait pour objectif d'acculer l'armée dans Sedan en s'emparant de toutes les hauteurs dominant la place, échappait évidemment à l'empereur, qui annonça son intention de gagner Mézières le lendemain.

Cependant la détermination qu'il avait prise, les ordres donnés au général Vinoy, n'étaient qu'un simple avis. Mac-Mahon commandait seul, seul il avait le droit de disposer des troupes du 13ᵉ corps; l'officier ne devait donc point partir sans avoir vu le maréchal, afin de recevoir ses instructions. Il est certain qu'en agissant ainsi Napoléon entendait donner satisfaction à l'opinion publique qui l'accusait de compromettre l'armée en gardant le commandement.

Mac-Mahon était à la citadelle; il descendait l'escalier qui y mène accompagné de ses aides de camp d'Abzac, Broye, d'Harcourt et Uhrich, le fils du défenseur de Strasbourg. Le général Faure était auprès de lui; Robert de Vogué, son officier d'ordonnance, manquait à l'appel; il était tombé noblement à côté de son chef, à Reichshoffen, où son corps repose.

« Mac-Mahon était très-surexcité: il déclarait n'avoir dans toute sa vie militaire aucun souvenir aussi sombre que celui de la veille. L'armée avait senti le désastre qui l'attendait, les troupes s'étaient débandées, un désordre inouï avait déterminé la défaite, des divisions tout entières étaient sans chef sur le champ de bataille. La voix du maréchal était altérée, il sentait s'évanouir tout son prestige militaire. A Wissembourg, à Frœschviller, on avait au moins combattu le front haut, un contre trois, et l'honneur du drapeau était sauf; la cavalerie, impuissante, mais héroïque, avait chargé contre des houblonnières, tandis que cette guerre sourde, faite par des ennemis invisibles dont on ne sent que les coups et qui jamais ne viennent se heurter poitrine contre poitrine, démoralisait le soldat, qui renonçait à la lutte.

« On était mal outillé, mal nourri, mal commandé, et cependant Mac-Mahon était encore décidé à combattre, à vaincre ou à mourir. Brave comme il l'était, se rattachant à un espoir presque enfantin, comptant sur des soldats résolus avec lesquels il aurait forcé l'ennemi à venir en plaine, il accueillit avec satisfaction la nouvelle de l'arrivée du dépôt des zouaves, qu'il croyait digne de ceux de Wœrth et de Wissembourg, comme si une poignée d'hommes pouvait être un appoint.

» Mac-Mahon fut d'avis que le 13ᵉ corps devait l'attendre à Mézières, lui-même annonça son intention d'y aller le lendemain; il ignorait aussi la marche de l'ennemi et croyait pouvoir dire que ses communications entre les deux places resteraient libres, assuré qu'il pensait être de la possession de la rive droite de la Meuse.

» Autour du maréchal, la plupart des officiers, les plus perspicaces et les plus résolus, voyaient la faute qu'on allait commettre; ils sentaient que Sedan était la dernière ville dans laquelle une armée pouvait s'enfermer. Sedan est un trou dominé de toute part; les rues sont étroites, la circulation difficile; les forces de la place sont nulles : une aussi considérable armée ne pouvait se mouvoir à l'aise dans un si petit espace. Tous ces soldats loyaux, habitués à la victoire, parlaient les larmes aux yeux du désordre et de l'indiscipline qui régnaient dans cette armée démoralisée par la défaite; les vieux soldats marchaient à la mort le front haut, mais les jeunes recrues, épuisées avant d'avoir combattu, jetaient le désordre dans les rangs.

Comment le maréchal n'a-t-il pas exécuté ce jour-là sa marche sur Mézières et pourquoi n'a-t-il pas profité du seul passage qui lui restât pour sauver son armée? Il faut évidemment attribuer cette résolution contraire à un sentiment très-haut des choses de la discipline militaire. L'histoire prononcera un jour sur ce grand désastre; nous pouvons supposer que Bazaine, parti de Metz et décidé à rompre le blocus, devait rencontrer Mac-Mahon à Montmédy et opérer cette jonction qui devait changer la face des choses et mettre en péril les armées allemandes.

Si Bazaine, ayant pu ce jour-là percer les lignes, n'avait pas trouvé Mac-Mahon du côté de Montmédy, le désastre qui en résultait était attribué au maréchal qui avait combiné son mouvement avec ce dernier. Le devoir l'appelait donc sur la route de Metz; ce soldat vigoureux et inflexible y courut, et ce fut sa perte. Quand de telles conceptions réussissent, elles sont la gloire d'un capitaine; quand elles aboutissent à un désastre comme celui de Sedan, elles peuvent obscurcir une existence toute d'honneur et de prestige : on a le droit de plaindre; on ne saurait blâmer.

Mac-Mahon évacuant Sedan le 31 août sauvait son armée; nous croyons qu'il a eu sinon la conscience, au moins l'appréhension de ce qui allait arriver. Il n'était plus la tête qui conçoit un mouvement, mais seulement le bras qui exécute : et les ordres venaient de Paris, il suivait un plan qui n'était pas le sien; il n'y a plus de doute à ce sujet en lisant les dépêches suivantes publiées dans les fascicules. Il y avait concert, rendez-vous pris : l'honneur et le devoir l'appelaient sur la route de Montmédy, et en voici la preuve historique.

« *Maréchal Mac-Mahon à Guerre, Paris.*

« Reims, 22 août 1870, dix heures 45 m. matin.

« Le maréchal Bazaine a écrit le 19 qu'il comptait toujours opérer son mouvement de retraite par Montmédy. »

CHARLES YRIARTE.

M. BENOIST-D'AZY

M. le vicomte Denis Benoist-d'Azy est un légitimiste de la vieille roche.

Telle était sa foi politique sous M. de Villèle, telle elle est encore aujourd'hui sous le régime républicain proclamé le 4 septembre.

La Restauration le fit inspecteur des finances et chevalier de la légion d'honneur. M. Benoist-d'Azy a toujours gardé la reconnaissance de ces faveurs à la branche aînée des Bourbons.

Champion déclaré de l'autorité de droit divin, il regarda l'intronisation de la famille d'Orléans comme une usurpation, qu'il combattit de toutes ses forces à la Chambre des députés, où il représentait l'arrondissement de Château-Chinon.

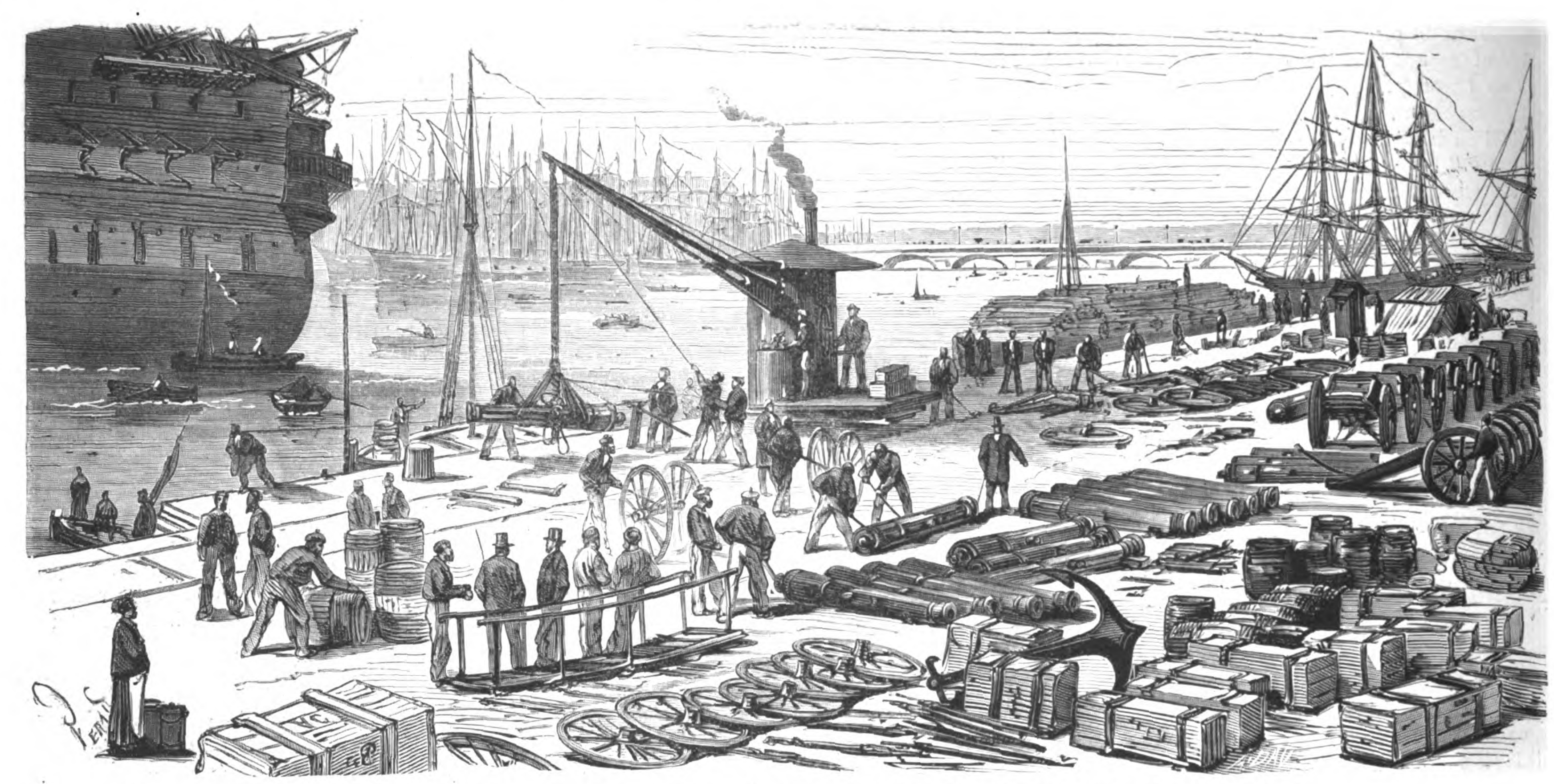
Après un échec aux élections de la Constituante en 1848, M. Benoist-d'Azy arriva à la législative en 1849, porté le premier sur la liste des élections du Gard.


M. Benoist-d'Azy, président d'âge de l'Assemblée Nationale. (Phot. Ladrey.)

Il fut vice-président de cette assemblée, dont les travaux furent brusquement interrompus par le coup d'Etat, et l'un des membres les plus assidus de la réunion de la rue de Poitiers, où tous les anciens partis se coalisaient contre la République.

Il protesta cependant énergiquement contre le 2 Décembre. Ce jour-là, il eut le courage de présider la réunion des représentants assez osés pour se grouper à la mairie du Xe arrondissement, et décréter la déchéance du président de la République qui trahissait son serment et la France.

Cette audace, paraît-il, ne déplut pas trop aux proscripteurs de cette époque qui, pour bien moins, ont transporté et déporté tant d'autres représentants. M. Benoist-d'Azy put rester tranquillement à Paris et surveiller les intérêts de sa grande fortune.


BORDEAUX. — Transbordement des canons amenés par le navire la *Ville de Paris*. — (Croquis de M. Fabre.)

Pendant toute la période impériale, M. le vicomte Benoist se contenta d'être un des plus riches actionnaires des mines du Gard et de la Nièvre, et de faire des études agricoles dans son beau domaine d'Azy.

La nouvelle République a été proclamée et l'armistice du 28 janvier a amené de nouvelles élections.

Le parti légitimiste, qui fleurit dans le Gard à côté de l'orléanisme avec lequel il fait en ce moment très-bon ménage, se rappela M. Benoist-d'Azy et les services qu'il avait rendus à la cause. Une liste de fusion fut arrêtée et elle passa, distançant la liste républicaine, à la tête de laquelle était porté M. Laget, un des hommes le plus justement honorés de la ville de Nîmes.



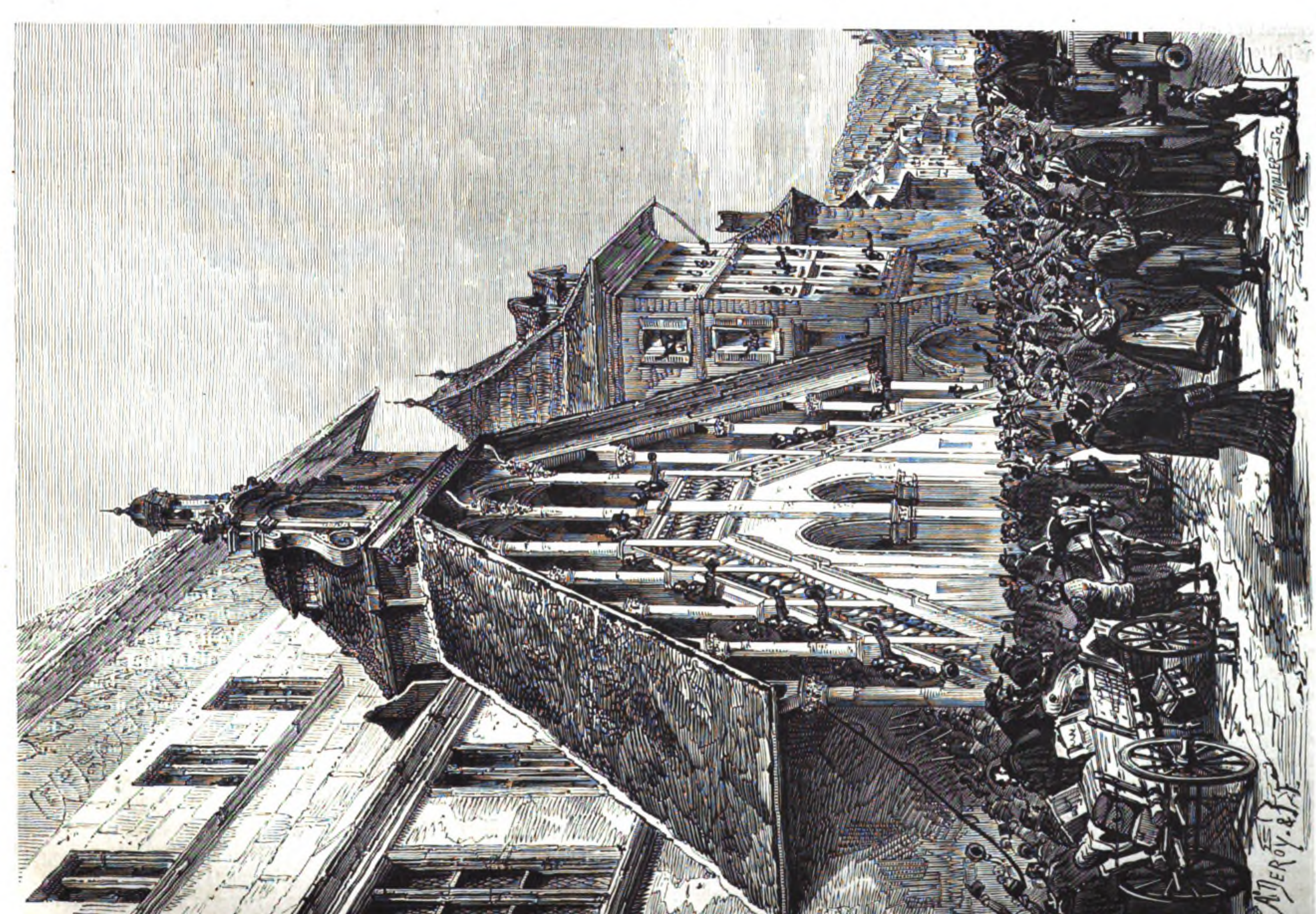
BORDEAUX. — La vente du *Petit Moniteur* tous les matins, rue de l'Intendance.
(D'après le croquis de M. Favre.)

L'union des deux partis monarchiques avait fait la force de M. Benoist-d'Azy qui, à la première séance de l'Assemblée nationale de Bordeaux, se trouva avec ses soixante-quinze ans être le président d'âge et occupa le fauteuil.

Quelques jours après, nos représentants étaient appelés à nommer leur président. La majorité des voix se porta sur M. Grévy, dont le *Monde illustré* donnait le portrait la semaine dernière, mais l'Assemblée de 1871 rendit à M. Benoist-d'Azy la vice-présidence dont la Législative de 1849 l'avait honoré.

Né à Paris le 3 janvier 1796, M. Benoist-d'Azy est encore, après trois quarts de siècle, fidèle aux convictions politiques de sa jeunesse.

BORDEAUX. — Garibaldi sort de l'Assemblée Nationale, accompagné de son état-major après la séance d'ouverture.



SUISSE. — Accueil sympathique de la population de Berne en faveur des réfugiés de l'armée de l'Est.

Il est toujours légitimiste, mais son légitimisme, grassement bourgeois, le rapproche des partisans de la royauté bourgeoise.

Quoiqu'il en soit, cette fidélité à ses opinions premières est assez rare dans nos temps troublés. Elle n'en honore que plus dignement son caractère.

LÉO DE BERNARD.

DÉBARQUEMENT DE CANONS

SUR LE PORT DE BORDEAUX

La délégation de Bordeaux avait mis toute son énergie à pousser l'armement de nos armées de province.

Les usines particulières, les établissements du gouvernement placés hors de l'occupation prussienne fonctionnaient jour et nuit pour fabriquer canons et fusils.

Malgré cette patriotique et fébrile activité, l'effort national ne pouvant satisfaire en si peu de temps à toutes les exigences militaires, on s'adressa à l'étranger. L'Angleterre et l'Amérique reçurent des commandes d'armes. On acheta tout ce qui se trouva prêt, et des fusils Remington et des fusils Snider. Des navires apportèrent dans nos ports l ur chargement entier d'armes et de munitions de guerre.

C'étaient là les seules relations maritimes et internationales que comportait la situation.

Toutes les commandes n'étaient pas livrées au moment où se signa l'armistice. D'ailleurs on pouvait douter encore si la guerre n'en sortirait pas et il fallait être prêt à tout.

Le port de Bordeaux, sillonné d'ordinaire par les navires des deux mondes qui amènent les denrées pacifiques, s'est vu transformé, pendant cette période de luttes sanglantes, en port de guerre. C'est sur ses magnifiques quais qu'ont été débarquées les innombrables caisses qui portaient des armes aux armées de Chanzy et de Bourbaki. Tout cela venait d'Amérique.

Ces jours derniers, la *Ville de Paris*, arrivant de New-York était amarrée dans la Gironde et déchargeait des canons en acier d'un nouveau modèle et provenant des usines américaines.

Les batteries étaient au complet; affûts, caissons et munitions. Les pièces, rangées en bataille sur la place des Quinconces, n'attendaient que les chevaux pour courir sur le champ de bataille.

Le dessin que nous publions d'après un croquis pris sur les lieux, représente le moment où les canons sont transbordés du pont de la *Ville de Paris* dans un chaland chargé de les amener à terre.

Cette opération est mécaniquement exécutée par une grue à vapeur installée sur le pont et mobile sur son axe. Un mouvement de rotation, imprimé à l'appareil par le mécanicien, permet d'abord d'attacher les canons amenés sur le pont et de diriger ensuite le levier de la grue dans le bateau de déchargement. C'est commode et expéditif.

On a débarqué ainsi au moins six cents pièces qui serviront à l'armement de notre armée réorganisée. Espérons que ces canons sauront éviter le sort de ceux de Sedan, de Metz et de la garnison de Paris.

M. V.

Les Bureaux de vente du PETIT MONITEUR

A BORDEAUX

Le jour où la capitale fut sérieusement menacée de l'investissement prussien, plusieurs journaux se dédoublèrent, se mettant en mesure de publier une édition à Paris, une autre en province.

Le *Grand* et le *Petit Moniteur* reconnurent l'utilité de cette combinaison qui devait donner un précieux concours à la défense.

Une partie de l'administration et de la rédaction se transporta à Tours et bientôt le succès vint prouver à M. Paul Dalloz, le directeur, que ses prévisions étaient justes. Dès les premiers jours d'octobre, les deux journaux, qui s'attachaient l'un et l'autre à stimuler le patriotisme des départements, virent leurs porteurs si favorablement accueillis par le public que leur tirage s'éleva dans des proportions inespérées.

Le *Petit Moniteur*, grâce à la modicité de son prix, se vendit à plus de cent cinquante mille exemplaires. A la suite de l'occupation d'Orléans par l'armée prussienne et lorsque le siége la délégation du gouvernement fut transféré de Tours à Bordeaux, l'administration des deux *Moniteurs* se transporta dans le chef lieu de la Gironde.

Le succès galopa en croupe avec les deux journaux et le tirage n'alla qu'en augmentant.

Aujourd'hui le *Petit Moniteur* est installé à Bordeaux et sa clientèle ne fait qu'augmenter. Ses bureaux de vente, situés dans la rue de l'Intendance, sont quotidiennement encombrés de porteurs qui viennent s'approvisionner là et courent le distribuer aux quatre coins de la ville. On le crie partout et à toute heure, comme à Paris. Ici et à Bordeaux le public sait apprécier ses renseignements et la variété de sa rédaction qui, moyennant 0,05 centimes, vous tient si régulièrement au courant des affaires qui nous intéressent tous. C'est presque là de l'éducation gratuite sinon obligatoire.

M. V.

Entrée en Suisse de l'armée française de l'Est

L'HOSPITALITÉ DE LA VILLE DE BERNE

Nous connaissons aujourd'hui les désastres à la suite desquels notre armée de l'Est a été forcée de se réfugier sur le territoire neutre de la Suisse.

Le 24 janvier, l'armée de Bourbaki, divisée en trois corps, tenait la rive gauche du Doubs, au sud-ouest de Besançon, gardant, avec le 15e corps, les routes de Pontarlier et de Lons le-Saulnier; couvrait Besançon avec les 18e et 20e corps et la réserve; gardait, avec le 24e corps du général Bressoles, les passages de Baume-les-Dames et du Pont-de-Ronde.

Bourbaki était malade, et le général Clinchant avait pris le commandement en chef.

Les Prussiens opéraient des mouvements pour intercepter les lignes de l'armée française vers le sud et l'ouest, et occupaient la ville de Salins.

Le 29 janvier, les troupes françaises, massées aux environs de Pontarlier, sont attaquées à Chaffois, à Sombacourt et aux Planches.

L'action était vivement engagée, et déjà le général Cremer, avec une avant-garde de cavalerie, occupait Saint-Laurent, lorsque la nouvelle de la signature de l'armistice se répand dans les rangs. Nos soldats jugent inutile de prolonger la lutte et laissent les Prussiens s'emparer des Planches, livrant ainsi à l'ennemi la seule route de retraite qui restait encore ouverte à l'armée. La nuit suivante, les troupes de Manteuffel s'établissent, sans trouver de résistance, dans le village de Saint-Laurent. L'armée française croit à l'armistice et passe la journée du 30 dans l'inaction, et emploie celle du 31 à parlementer.

Pendant ces hésitations, les Allemands agissent et s'avancent en occupant Dompierre et Frasnes.

Le 31, on pourparlait encore. Mais dans la nuit du 1er février le général Manteuffel fit savoir au général Clinchant qu'il ne reconnaissait pas d'armistice.

Le commandant en chef de notre armée de l'Est n'avait plus qu'un parti à prendre pour sauver l'armée et son matériel, c'était de passer sur le territoire neutre de la Suisse.

Cette retraite s'opéra par le col de la Cluse. Elle fut inquiétée par les Prussiens, dont l'armée était presque entièrement engagée dans la trouée de Pontarlier et sur les crêtes. L'attitude de la réserve française qui tenait tête aux Allemands a été admirable. C'était le général Pallu de la Barrière qui la commandait.

Devant le fort de Joux, l'armée de l'Est, au nombre de 80,000 hommes, entra en Suisse par les routes des Rousses, des Fourgs et des Verrières.

Dans cette occasion, la République helvétique a laissé éclater ses sympathies pour la France. Elle a reçu comme ses enfants nos soldats exténués, leur a prodigué tous les soins que demandait le triste état auquel les combats, les marches forcées et les rigueurs de l'hiver les avaient réduits. Le conseil fédéral vota immédiatement quinze millions pour subvenir aux premiers frais de leur internement. Chaque canton recueillit un nombre proportionnel de soldats français.

Le canton de Berne, le plus grand de la Confédération et le plus riche, a tenu à honneur de bien traiter les hôtes que les malheurs de la guerre lui envoyaient.

Le canton de Berne s'est souvenu que la révolution française de 1830 lui avait donné le signal des revendications, alors que son parti démocratique avait définitivement inscrit dans la constitution du canton, l'égalité des droits, la liberté de la presse et tout ce qui constitue l'apanage impérissable des peuples libres.

MARC VERNOLL.

LE 1er MARS 1871

Cette date, Paris l'a marquée d'une croix noire.

C'est le jour où les Prussiens, ivres de vanité, sont entrés dans la grande cité, heureux de faire subir cette dernière et inutile humiliation à la ville que leur a livrée la famine.

Les peuples intelligents ont dû comprendre ce jour-là que la France était bien réellement l'*hostie des nations*, cette victime de l'idée émancipatrice que les barbares martyrisent périodiquement.

Paris, la cité porte-flambeau de la science humanitaire, a été mise en croix une fois de plus par les fils d'Attila, qui ne lui ont épargné aucune douleur, ni les tortures de la faim, ni les horreurs du bombardement, ni les tueries du champ de bataille.

Elle avait prodigué son sang tout autour de ses murailles: au Bourget, à Champigny, à Châtillon, à Buzenval. Pour se défendre contre ces mangeurs de peuples qui, dès le début, ne s'annonçaient que comme les ennemis de l'empire, la grande ville du luxe et des arts avait de ses propres mains dévasté ses plus beaux parcs, réduit en cendres ses palais de Saint-Cloud et de Meudon, mis en ruines ces jolis villages qui formaient son enceinte si pittoresque; cinq mois elle avait bravé le froid et la faim, tenant toujours son ennemi à distance respectueuse.

Quand la famine l'eut terrassée, elle livra ses forts, son armée, ses armes, ses munitions; elle jeta deux cents millions à l'avidité de l'Allemagne.

Désarmée, tenue en joue par ses canons que l'ennemi tournait contre elle, la cité-martyre pensait racheter sa dignité avec cet or qu'il avait fallu porter au roi Guillaume. Elle croyait qu'elle lui serait épargnée l'humiliation de voir camper dans ses places et dans ses rues ces soldats qui n'avaient pas su emporter le plus petit pan de ses murailles.

Paris se trompait. Il n'avait pas assez souffert. Son implacable ennemi a voulu qu'il vidât la coupe d'amertume jusqu'à la lie. On lui a imposé l'occupation étrangère.

C'est le 1er mars 1871, à dix heures du matin, que la Prusse a accompli ce crime de lèse-dignité nationale. Cruellement, froidement, sans avoir pour excuse l'enivrement de la victoire de la veille, trente mille Allemands ont franchi nos ponts-levis que nous avions abaissés. Ils se sont répandus dans les Champs-Elysées, dans le faubourg du Roule et dans toute la partie de la rive droite comprise entre la Seine, le Louvre et l'avenue des Ternes. Ils se sont promenés là en triomphateurs, et leur empereur de fraîche date s'est donné la satisfaction de déjeuner en vainqueur sur la même table que l'hospitalité parisienne lui avait si fastueusement dressée alors qu'il était notre hôte pendant l'Exposition de 1867.

Paris a assisté à ces démonstrations de la vanité prussienne avec une tristesse farouche. Il se voyait vaincu, mais dans sa défaite il se sentait plus grand dans son droit au respect méconnu que l'ennemi brutal qui l'écrasait sous la force.

Et d'ailleurs il savait que son humiliation, si chère à l'Allemagne orgueilleuse de ses succès inespérés, était encore un nouveau sacrifice que lui demandait la patrie. Son occupation par les troupes

prussiennes rachetait la vaillante ville de Belfort, et comme cette héroïque cité il pouvait se dire : « Si les Prussiens sont entrés dans la place, ce n'est pas du moins par la brèche. »

C'est égal, la France et les peuples clairvoyants inscriront en lettres noires sur le martyrologe des nations la date du 1er mars 1871.

MAXIME VAUVERT.

Le grand Escalier du Théâtre de Bordeaux

Le double et superbe escalier du théâtre de Bordeaux qui déjà était si célèbre, va devenir historique.

Quand, après avoir dépassé le péristyle du monument, on entre dans ce vestibule orné de seize colonnes d'ordre ionique supportant la voûte plate au-dessus de laquelle a été ménagée une grande et riche salle de concert, on reste en admiration devant cet escalier de grand air qui se trouve au fond du vestibule. L'artiste admire cette heureuse inspiration de l'architecte Louis traduite en pierre.

C'est un chef-d'œuvre enfermé, comme dans un écrin, dans cet autre chef-d'œuvre architectural, le théâtre.

C'est un beau décor pour de grandes scènes, un cadre monumental dans lequel peuvent se mouvoir à l'aise les hautes personnalités militaires et politiques venues à Bordeaux pour décider du sort de la France.

Le jour de la première séance de l'Assemblée nationale, le général Garibaldi, ayant quitté la banquette solitaire sur laquelle il était venu s'asseoir dans cette vaste salle toute tendue de rouge, sortit par le grand escalier. Enveloppé dans un ample manteau gris doublé de rouge, coiffé d'un feutre gris dont les larges bords portent leur ombre sur sa barbe blanchie, le vainqueur de Dijon était suivi de quelques-uns de ses lieutenants qui, une fois hors la salle des séances, poussèrent le cri de : vive les Italiens! Un groupe de députés leur répondit par notre cri national de : vive la France!

Nos gravures consacrent le souvenir de cet épisode ainsi que celui du moment où M. Thiers reçoit sur les marches de l'escalier, désormais fameux, les félicitations de tous ceux qui viennent d'entendre son discours si patriotique, discours que reproduisait le *Monde illustré* dans son dernier numéro.

M. V.

SOUVENIRS DE L'INVASION

Il y a cinquante sept ans, Paris se voyait pour la première fois au pouvoir de l'ennemi. C'était un désastre qu'il n'avait pas subi depuis Charles VI. Mais alors on peut dire qu'il n'y avait eu ni lutte ni patriotisme. La France n'existait pas au 15e siècle.

En 1814, le coup fut moins rude qu'aujourd'hui; il ne couronnait pas des épreuves si longues, n'arrivait pas avec un cortége de raffinements diplomatiques qui le rendent particulièrement cruel. Nous avions d'ailleurs des sympathies dans le camp russe. Le plus grand de nos ennemis s'était piqué d'honneur. Malgré des sujets de représailles trop fondés, il nous couvrait de sa protection. Si réduite qu'elle fut par des diplomates qui ne nous aimaient guère cependant, la France d'alors, — cette France qu'il est convenu de représenter encore comme si ambitieuse, — avait un territoire que nous serions heureux d'avoir conservé intact.

Mais si nous tenons compte de ces différences, il est entre les deux époques une similitude qu'on ne saurait nier. Il y a plus d'un rapprochement à faire entre le Paris de 1814 et celui de 1871, et ces rapprochements, rien ne les peint mieux que le *Journal d'un prisonnier anglais*, publié dans le *London Magazine* et traduit dans l'excellente *Revue britannique* de 1826. Malgré son étendue, il m'a paru mériter d'être reproduit en entier ici, à titre de point de comparaison.

La connaissance exacte du passé n'est jamais indifférente à la saine appréciation du présent, surtout quand on a la bonne fortune de tomber, comme ici, sur un observateur exact et désintéressé.

L. L.

PARIS PENDANT L'INVASION DE 1814

JOURNAL D'UN ANGLAIS, PRISONNIER DE GUERRE, A PARIS

« 2 *avril*. — En passant le matin sur la place Vendôme, j'observai que la statue de Napoléon était environnée d'une grosse toile d'emballage. Je fus déjeuner chez Mme de L... Elle me dit que la compagnie de la garde nationale, dans laquelle était son beau-frère, M. T..., conseiller à la cour impériale, avait résolu, à l'exception de trois simples gardes, de soutenir la cause des Bourbons et de se battre contre Napoléon, s'il attaquait Paris. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on ne savait pas plus où se trouvait l'armée de ce dernier, que, quelques jours auparavant, on ne savait où était celle des alliés.

« En quittant Mme de L..., je me rendis au faubourg du Temple. Un poste russe était placé à la barrière, mais les commis n'en continuaient pas moins leurs perceptions. Je fus ensuite à Belleville : il y avait eu, la nuit précédente, un bivouac russe, tout près de l'entrée, dans un petit champ situé à gauche de la route; mais les troupes étaient parties le matin. Des enfants et quelques autres individus s'occupaient activement de la recherche des pièces de monnaie et des autres objets oubliés par les soldats. Le succès de leurs recherches m'explique comment il se faisait qu'on trouvait tant de pièces de bronze ou d'argent dans les anciens campements des Romains. On ramassait avec avidité jusqu'aux débris des animaux tués par les soldats. Mais un certain nombre de voitures de fourrages et de bagages conduites par des paysans russes, de l'aspect le plus sauvage, arriva dans ce champ, et les Français se retirèrent.

« Les effets de la guerre se faisaient voir dans Belleville, sous les formes les plus variées et les plus horribles. Les cadavres d'un assez grand nombre de soldats français étaient appuyés contre les murs des maisons. On les avait retirés du milieu de la grande rue, parce qu'ils auraient empêché la circulation des voitures; mais personne ne songeait à les enterrer. Comme, pendant la bataille, les habitants s'étaient réfugiés dans Paris, toutes les maisons avaient été forcées et pillées. Cependant les propriétaires commençaient à revenir pour connaître l'étendue du dommage, et retirer ceux de leurs meubles qu'on n'avait pas détruits. Les chariots employés à cette destination et les fourgons des Russes encombraient tellement les rues, qu'il était impossible de les parcourir à pied sans se heurter contre des cadavres. Mais cela paraissait ne faire que très-peu d'impression sur les personnes que je rencontrais. Plus je m'avançais, plus cette scène de désolation devenait affreuse. Les murs et les maisons qui se trouvaient sur ma droite avaient été, en beaucoup d'endroits, traversés par des boulets dont plusieurs s'étaient enfoncés dans le côté opposé.

« En arrivant dans le pré Saint-Gervais, je le trouvai rempli de cadavres d'hommes et de chevaux. Les jardins potagers et les élégantes plantations de lilas de ce joli endroit avaient été foulés aux pieds, ainsi que les petits arbres fruitiers. Les gros avaient été percés par la mousqueterie ou renversés par le canon. Tout annonçait l'acharnement avec lequel les deux armées s'étaient battues; quoique beaucoup de corps morts eussent été jetés dans un fossé voisin, j'en vis encore plusieurs centaines sur l'inclinaison de la colline qu'on n'avait pas enterrés. Quelques-uns des propriétaires des jardins où se trouvaient les cadavres, faisaient des fosses peu profondes dans lesquelles ils les déposaient, et ils s'appropriaient les dépouilles des morts pour s'indemniser de ce devoir d'humanité qu'ils remplissaient si imparfaitement. Les maisons et les cours du pré Saint-Gervais étaient remplies des corps de ceux qui s'étaient retirés du tumulte de la bataille pour mourir plus tranquillement.

« En me dirigeant vers le bois de Romainville, je vis un nombre de morts plus considérable. Six ou sept chirurgiens français s'occupaient de rechercher ceux des blessés qui vivaient encore et de panser leurs blessures. J'en vis trois entre autres qui, depuis le vendredi, n'avaient reçu aucun secours, et avaient été livrés à toutes les horreurs de la faim et de la soif, sans que personne songeât à les faire transporter à l'hôpital. Je sentis alors à quel prix s'achète la gloire militaire. Pendant que je me trouvais là, un Cosaque à cheval passa près d'un Russe qui avait reçu plusieurs blessures à la tête et qui paraissait horriblement souffrir; il tira un pistolet de sa ceinture en annonçant, par ses signes, l'intention de le tuer pour terminer ses souffrances; mais, comme on se hâta de lui dire de n'en rien faire, il remit son pistolet à sa ceinture et continua tranquillement sa route.

« Les morts avaient, en général, un de leurs bras étendu. Rien ne rappelait, dans leur air, les passions violentes dont ils avaient dû être animés au moment d'expirer. Les hommes tués par le canon étaient horriblement mutilés. Mais, à l'exception de ceux dont le visage était gonflé, leur physionomie avait un caractère paisible. Lorsque leurs traits ne suffisaient pas pour les reconnaître, on pouvait distinguer les Français aux taches que leurs habits bleus avaient faites sur leurs chemises. Un assez grand nombre d'individus des plus basses classes étaient occupés à dépouiller les morts. Comme les armes à feu, quand elles étaient en bon état, étaient saisies aux barrières, ils les brisaient en plusieurs pièces afin de les introduire dans Paris. Le petit nombre de personnes qui étaient venues visiter le champ de bataille par curiosité marchaient en troupe pour se protéger réciproquement contre les Cosaques et même contre la populace accourue de la ville. Mais, malgré cette précaution, plusieurs furent pillées.

« En revenant, je vis, dans la rue Saint-Denis, au coin de la rue Thiéry, n° 136, la maison qui avait brûlé pendant la bataille. Toutes les maisons, dans cette partie de Belleville, avaient été pillées; chaque porte, chaque volet était brisé, mais une patrouille russe chassait tous les soldats qui glanaient dans les restes du pillage. Un des trois moulins à vent qui se trouvent de ce côté du village avait été détruit par le canon. La campagne était entièrement ravagée. D'innombrables bouteilles vides, qui étaient répandues dans cette partie de la plaine, annonçaient que des milliers d'hommes y avaient bivouaqué après la bataille. De temps à autres on entendait résonner le canon du château de Vincennes, qui continuait à tenir.

« Le soir, le roi de Prusse vint au théâtre de l'Opéra-Comique. *Cendrillon* était annoncé; mais on joua *la Fausse magie* et ensuite *le Déserteur*. Le roi ne resta pas jusqu'à la fin du spectacle. Les spectateurs témoignèrent un vif enthousiasme pour la maison de Bourbon. Saint-Aubin jouait le rôle de l'invalide : on jeta une cocarde blanche sur le théâtre, et on lui cria de la prendre. Il la porta pendant tout le reste de la soirée. Lorsqu'après la grâce du déserteur, on cria sur le théâtre : *Vive le roi!* ce cri fut répété dans toute la salle. Ce fut dans ce moment que j'arrivai : quand la pièce fut finie, on demanda pour les jours suivants plusieurs opéras qui avaient été interdits par la censure.

« Le résultat de la séance du Sénat du 1er avril, relativement à la formation du gouvernement provisoire, et l'acte par lequel il avait, le 2, déclaré Napoléon déchu du trône, étaient insérés dans le *Moniteur* et dans d'autres journaux, ainsi que l'adresse du nouveau gouvernement de l'armée française. Personne ne paraissait plus hésiter à se prononcer contre l'empereur, quoiqu'on continuât à ignorer où il était. Après avoir déjeuné au café Anglais avec mon ami A..., professeur de mathématiques à l'École polytechnique, je fus me promener avec Mlle D..., le long des boulevards. J'y vis un très-grand nombre de cocardes blanches; il y avait des marchands qui en vendaient sur la place Vendôme. Les vieux chevaliers de Saint-Louis avaient repris leurs anciennes croix, cachées depuis si longtemps, et les étalaient à leur boutonnière. Les Champs-Élysées, depuis la place Louis XV jusqu'à l'Élysée-Bourbon, étaient couverts de militaires.

« Les Prussiens bivouaquaient sur le côté gauche de la route, avec toute la régularité de troupes disciplinées. Dans le quinconce du nord, était le camp des Cosaques. On n'y v[illegible] ait ni l'ordre, ni le luxe



BORDEAUX. — M. Thiers, après sa déclaration du 19 février, sort de l'Assemblée Nationale et reçoit les félicitations des principaux députés. — (Dessin de M. G. Janet.)



SOUVENIR DU BOMBARDEMENT. — Une nuit de janvier 1871. — (Dessin de M. Edmond Morin.)

militaire, ni même les armes des armées modernes. On n'y remarquait qu'un amas confus de barbares du Don, des déserts de la Tartarie et des bords de la mer Caspienne. En examinant ce tableau, il me semblait que le temps avait rétrogradé et que j'étais transporté dans un autre monde et dans un autre siècle. A l'entrée des huttes, qui paraissaient plutôt avoir été construites pour mettre les produits de leur pillage à l'abri que pour les loger, car aucune n'était assez élevée pour qu'ils pussent se tenir debout, plusieurs raccommodaient leurs bizarres vêtements, leurs bottes, ou considéraient leur butin. D'autres vendaient des châles, des montres, etc., que beaucoup de Français s'empressaient d'acheter, sans calculer que, de cette manière, ils encourageaient le pillage de leur propre pays. Quelques-uns faisaient leur cuisine, mais la plupart étaient assoupis au milieu des débris des animaux qu'ils avaient tués, et dont le sol était tout couvert, ou sur la litière de leurs chevaux, qui mangeaient l'écorce des arbres auxquels ils étaient attachés. Ces arbres étaient couverts d'armes de différentes espèces; de lances d'une longueur prodigieuse, de carquois, de flèches, de sabres, de pistolets, mêlés à des uniformes et à des effets de harnachement d'un travail grossier. Tout ce désordre avait cependant un caractère très-pittoresque. Les Français se promenaient au milieu des Cosaques, sans que ceux-ci y missent aucun obstacle, et même sans qu'ils parussent y faire attention. Un grand nombre de marchands vendaient des oranges, des pommes, des harengs, du pain, du vin, de l'eau-de-vie, de la petite bière. Cette dernière boisson n'était point de leur goût, et, après en avoir bu, ils faisaient la plus étrange grimace, et ne semblaient pas disposés à recommencer. Mais les Russes de toutes les classes témoignaient beaucoup de goût pour les oranges. A tout moment, il s'élevait des discussions sur la valeur relative des monnaies russes et des monnaies françaises. Ces discussions, par suite de la bonhomie et de l'indifférence des Cosaques, se terminaient presque toujours à l'avantage des marchands : les efforts que ceux-ci faisaient pour les duper, n'avaient d'autre résultat que d'exciter la bonne humeur des Cosaques et de les faire rire.

« Après nous être amusés quelque temps de cette scène intéressante, nous nous rendîmes au Champ-de-Mars par le pont d'Iéna. Dans l'avenue se trouvait un camp russe, au milieu duquel il y avait un parc considérable d'artillerie française, dont un officier russe faisait l'inventaire, conjointement avec un commis français. Comme les caissons étaient remplis de poudre, l'officier engagea avec politesse les gardes nationaux à faire un peu éloigner les spectateurs, dans la crainte que leurs pipes ou les clous de leurs souliers ne causassent quelque accident. Au Gros-Caillou, quartier qui est principalement habité par les blanchisseuses, il y avait beaucoup de linge étendu pour sécher. Pendant que nous étions là, quelques misérables de la lie du peuple engagèrent les soldats russes à s'en emparer et à le leur vendre ensuite à vil prix; mais cela leur profita peu, car les gardes nationaux les arrêtèrent aussitôt qu'ils furent en possession du linge, et les conduisirent à la préfecture de police.

« En sortant du Champ-de-Mars, nous fûmes aux Invalides. Comme Mlle D... observait que les canons avaient été ôtés de la plate-forme, un vieil invalide qui l'entendit s'écria : « Hélas! à quoi nous serviraient-ils actuellement? on les employait autrefois pour annoncer nos victoires. » Beaucoup de ces vieux guerriers paraissaient satisfaits de se retrouver encore une fois au milieu du tumulte d'un camp; ils parcouraient celui des Allemands, qui occupait tout l'espace compris entre la porte en fer et la Seine. Au centre du camp était ce lion ailé enlevé à Venise, et qui, selon l'inscription du piédestal, avait été placé, en 1804, par ordre de Napoléon, empereur des Français « sous les yeux des guerriers dont il atteste les exploits. » Il y avait des huttes construites à la hâte, dans lesquelles j'aperçus plusieurs femmes bien vêtues. Quelques vaches, qui venaient des bords du Rhin, paissaient sur le gazon. Sur la droite se trouvaient les voitures de forges où l'on réparait les armes endommagées dans le cours de la campagne.

« Pendant toute notre promenade, nous ne vîmes dans les soldats alliés aucune disposition à être insolents; ils avaient, au contraire, une sorte d'ostentation de douceur et de bonté. Nous revînmes par le jardin des Tuileries, qui avait été rouvert. Il était rempli des promeneurs ordinaires du dimanche, dont un assez grand nombre portaient des cocardes blanches; plusieurs femmes en portaient aussi. Un soldat russe et un garde national étaient en sentinelle à chacune des issues.

« La rue Saint-Honoré présentait l'aspect le plus extraordinaire : on y voyait circuler en même temps des Allemands, des Russes et des Asiatiques venus de la grande muraille de la Chine, des bords de la mer Caspienne et de ceux de la mer Noire. C'étaient des Cosaques, avec leurs peaux de mouton, leurs longues lances, leurs barbes rousses et touffues et le petit fouet nommé *knout*, attaché à leur cou; des Kalmouks et des tribus tartares, remarquables par leur nez plat, leurs petits yeux et leur teint d'un rouge foncé; des Baskirs et des Tungous de Sibérie, armés d'arcs et de flèches; des chefs circassiens, nés au pied du Caucase, entièrement couverts de brillantes cottes de mailles en acier, et qui portaient sur leur tête de longs casques pointus, tout à fait semblables à ceux que l'on portait en Angleterre dans les douzième et treizième siècles; des officiers russes et prussiens avec des uniformes tout couverts de décorations. Beaucoup d'officiers russes sortaient à peine de l'enfance : ils étaient étroitement serrés par une ceinture au-dessus des hanches; leur poitrine rembourrée faisait une forte saillie; leurs cheveux, tout ébouriffés, descendaient jusqu'à leurs épaules. Les cheveux des simples soldats étaient, au contraire, coupés aussi ras que possible. Les voitures russes, qui s'avançaient au milieu de cette foule, étaient attelées avec des cordes et conduites par des cochers à longues barbes, vêtus de robes d'une couleur foncée, et la tête couverte de chapeaux plats à petits bords. Tel était l'équipage du général Sacken, gouverneur général de Paris.

« Le Palais-Royal offrait une scène d'un autre genre, mais non moins curieuse. Il s'y trouvait encore plus de monde que de coutume. C'était à qui en couvrirait les murailles de placards remplis d'outrages contre un homme qu'on avait cessé de craindre, et des protestations de dévouement à des princes que, pendant vingt-cinq ans, on avait oubliés dans l'exil. On voulait de cette manière se recommander à la bienveillance du nouveau gouvernement. Les plus remarquables de ces placards étaient ceux de Lemarre, auteur de quelques écrits philologiques, et du fils de Brissot de Warville, qui avait été expulsé, par ordre de Napoléon, de l'Ecole polytechnique. Mais, le lendemain, le gouvernement provisoire défendit ce genre de manifestation des sentiments publics. Un grand nombre d'affiches imprimées avec plus de luxe que de coutume annonçaient l'écrit de M. de Châteaubriand, intitulé : *de Buonaparte et des Bourbons.*

« A deux heures de l'après-midi, le général Sacken envoya au préfet de police l'ordre de mettre en réquisition toutes les barques qui se trouvaient sur la rivière, pour construire un pont au-dessus de la barrière de Bercy. Cet ordre fut mis sur-le-champ à exécution. A sept heures, l'ordre arriva d'en construire un second, et, à minuit, celui d'en construire un troisième. Deux mille pontonniers et soldats, la plupart Bavarois, se mirent immédiatement à l'ouvrage et travaillèrent jusqu'au mardi matin; mais les travaux furent alors arrêtés. Il y avait un pont de construit et un autre qui l'était à moitié. Le général Mufflin, chef d'état-major de Blücher, me dit que c'était lui qui avait provoqué la construction de ces ponts, attendu que, s'il y avait eu une bataille, le passage des troupes dans l'intérieur de Paris aurait produit beaucoup de désordre, et que, d'ailleurs, on ne pouvait, sans de grands dangers, y faire passer des caissons chargés de poudre.

« *10 avril.* — Entre huit et neuf heures du matin, l'infanterie de l'armée alliée occupait le côté nord des boulevards, depuis la rue Royale jusqu'à la place de la Bastille. Le côté opposé était occupé par la garde nationale. Par ordre de la police, aucune voiture ne pouvait circuler sur les boulevards, et même aucun piéton n'était admis sur la place Louis XV, réservée aux souverains et aux troupes qui devaient assister à la solennité religieuse qu'on allait y célébrer.

« Je me rendis dès le matin à la terrasse N. W. du jardin des Tuileries, d'où je découvrais parfaitement toute la place Louis XV. Au centre, tout près de l'endroit où Louis XVI a été exécuté, se trouvait une plate-forme carrée, élevée d'une douzaine de marches et sur laquelle on avait dressé un autel. Les avenues de la place étaient gardées par la garde nationale.

« A midi moins dix minutes, sept prêtres du rite grec, portant de longues barbes et de riches vêtements, traversèrent lentement la place et vinrent se placer près de l'autel. A midi et demi, l'infanterie alliée s'avança, en marchant sur vingt-trois de front, par la rue Royale. Elle était suivie par la cavalerie. Les troupes se rangèrent avec la plus grande précision autour de la place, jusqu'à ce qu'elle fût remplie. Les souverains s'avançaient à cheval derrière ces troupes, suivis d'un brillant état-major, dans lequel je remarquai quelques uniformes anglais. Lorsque les souverains arrivèrent au pied de l'autel, ils descendirent de cheval et montèrent sur la plate-forme; ils se découvrirent ensuite, ainsi que toutes les troupes, à l'exception des gardes nationaux français, qui conservèrent leurs chapeaux. Le service divin commença, et le plus profond silence régna au milieu de cette multitude armée qui remplissait la place pendant cette imposante cérémonie, qui dura environ une demi-heure. Cent coups de canon en annoncèrent la fin. Les journaux, et les affiches posées par l'ordre du préfet de police, avaient annoncé cette décharge, afin qu'elle n'excitât pas d'alarmes.

« Lorsque l'empereur Alexandre fut de retour chez M. de Talleyrand, il parut aux fenêtres et fut très-applaudi. Le même jour, M. Bellart, rédacteur de l'adresse du conseil municipal, reçut une invitation à dîner de M. de Talleyrand; il fut présenté à l'empereur et dîna avec lui, honneur auquel il ne s'attendait pas. Ce prince lui dit : « Je désirais beaucoup connaître un homme aussi profondément vertueux, et rapporter en Russie le souvenir de vos traits. »

« Le 11, la *Gazette de santé*, feuille périodique qui paraît tous les dix jours, annonçait que les maladies régnantes de la capitale étaient la fièvre d'hôpital ou *typhus*, et la maladie, plus dangereuse encore, qu'on nomme *pourriture des hôpitaux* ou *gangrène humide des plaies*. La *Gazette de santé* ajoutait que tous les hôpitaux étaient infectés par ces deux maladies; qu'elles y faisaient beaucoup de ravages, et que plusieurs jeunes médecins en étaient morts victimes. Le docteur Friedlander, médecin prussien établi à Paris, me dit que la moyenne de la mortalité dans l'armée alliée était d'un sur vingt par jour; mais qu'elle était plus forte parmi les Français, et que, sur seize malades, il en perdait un.

« Après le décret du gouvernement provisoire du 4 avril, qui autorisait tous les conscrits et les gardes nationaux mobilisés à retourner dans leurs foyers, les rues de Paris étaient remplies de pauvres jeunes gens d'une pâleur et d'une maigreur excessives, dont un grand nombre avaient été atteints par la contagion des hôpitaux. Le maréchal Marmont me dit que la crainte augmentait encore les effets de cette contagion. L'armée française avait cruellement souffert du froid pendant le cours de cette campagne, surtout dans la nuit du 9 au 10 mars, qui fit périr beaucoup de soldats. Le général Letort et d'autres officiers qui avaient fait la campagne de Russie, m'assurèrent que, cette nuit, le froid avait été plus vif qu'à aucune époque de cette désastreuse campagne.

« *13 avril.* — J'entrai en conversation avec un hussard noir, que je vis contempler avidement Paris depuis les hauteurs de Montmartre. Il avait fait plusieurs lieues à cheval pour voir cette ville maudite dans laquelle il ne pouvait entrer. Il me dit que les Prussiens avaient fait cette campagne comme une croisade. Des hommes de toutes les

classes et du plus haut rang, et même les plus savants professeurs des universités, s'étaient volontairement enrôlés comme simples soldats, résolus à ne pas revenir sans avoir assuré l'indépendance de leur patrie et vengé sur la nation française les injures qu'ils en avaient reçues. Un sentiment unique paraissait animer tous les Prussiens, et ceux que je vis, quels que fussent leurs grades, ne semblaient pas se croire plus que les autres ou supposer qu'ils avaient participé davantage à l'affranchissement de leur pays. Tous ceux qui, par des circonstances impérieuses, étaient restés en Prusse, considéraient cette nécessité comme le plus grand des malheurs. Des cent soixante mille hommes qui composaient l'armée prussienne à la bataille de Lutzen, en 1813, il n'y en avait pas la moitié en vie à la prise de Paris. Pendant toute la campagne, le roi de Prusse s'était exposé comme un simple soldat, et il lui arrivait souvent de rester le dernier sur le champ de bataille.

« Vers le milieu d'avril, le roi de Prusse reçut, à l'hôtel du Prince-Eugène, où il logeait, les maréchaux et les généraux français. Il a habituellement de la roideur dans les manières, et, quoique bonhomme au fond, il est peu aimable. Dans cette occasion, il se conduisit avec beaucoup de hauteur. Il reprocha vivement au duc de Feltre, ancien ministre de la guerre de Napoléon, d'avoir fait fusiller un Prussien de la manière la plus arbitraire, lorsqu'il était gouverneur de Berlin. Il dit à Berthier qu'il espérait qu'il avait bien administré la principauté de Neufchâtel, qui avait autrefois appartenu à la Prusse, et qui allait lui appartenir de nouveau. Il tendit la main au maréchal Oudinot, en lui disant qu'il se félicitait de revoir un homme qui s'était toujours conduit avec honneur et modération dans ses Etats.

« Le 14, Monsieur vint à l'Opéra pour la première fois; on y jouait *Œdipe à Colonne* et le ballet de *Nina*. L'ancienne loge de l'empereur avait été préparée pour lui et richement tendue en velours bleu brodé avec des fleurs de lis. Il fut accueilli d'une manière très-flatteuse, et on leva aussitôt la toile. Dix minutes après, les empereurs de Russie, d'Autriche et le roi de Prusse arrivèrent et vinrent se placer dans la loge du fond. L'empereur d'Autriche se plaça au centre, l'empereur de Russie à droite et le roi de Prusse à gauche. Il me parut qu'on mettait de l'affectation à mieux les recevoir que Monsieur. Dans les loges de droite, se trouvaient le prince de Schwartzenberg, le baron de Stein, le comte de Nesselrode, le baron Sacken et lord Burghersh, qui portait son uniforme de Windsor. Lady Burghersh, qui avait accompagné son mari pendant toute la campagne, était la seule femme qui fût avec eux. Dans la loge de gauche était M. de Metternich et lord Castlereagh. Après le premier acte, Monsieur vint dans la loge des souverains et y resta pendant toute la durée du second. A la fin de l'opéra, comme l'on chantait quelques couplets de circonstance pour les souverains, Monsieur se leva, et une voix s'écria : « Parterre, debout! puisque le roi y est. » Tous les spectateurs se levèrent alors, et ce fut à qui crierait le plus fort. Entre les deux pièces, les souverains vinrent rendre visite à Monsieur dans sa loge, et la salle retentit d'acclamations encore plus bruyantes. Parmi ceux qui vociféraient le plus fort, jobservai plusieurs individus qui, pendant les vingt dernières années, avaient été dans les antichambres de tous les ministres, cherchant à enivrer la *grande nation* avec leurs tableaux, leurs poëmes, leurs compositions dramatiques, offrant à l'admiration de l'univers et de la postérité l'empereur déchu pour en obtenir des décorations, des tabatières, des boîtes enrichies de diamants, et, aujourd'hui, lui donnant lâchement le coup de pied de l'âne, pour conserver les faveurs qu'ils en avaient reçues et en acquérir de nouvelles.

« Malgré ces égards publics de l'empereur Alexandre pour Monsieur, ce dernier ne tarda pas à en éprouver un procédé désagréable. Après le départ de Napoléon, M. de Caulincourt se présenta aux Tuileries, pour faire sa cour à Monsieur. Dès que le prince l'aperçut, il lui dit : « Monsieur de Caulincourt, vous êtes accusé d'avoir participé à un crime affreux; j'espère que vous pourrez vous justifier: jusque là, il m'est impossible de vous recevoir. » M. de Caulincourt s'en fut sur-le-champ chez l'empereur Alexandre, près duquel il était en grande faveur, et il lui raconta ce qui venait de se passer. L'empereur s'écria : « Quelle susceptibilité! Je suis entouré des assassins de mon père, et je n'ai pas de sujets plus fidèles. Mais soyez tranquille, j'arrangerai cela. » En conséquence, il invita Monsieur à dîner, le fit asseoir à sa place, et plaça près de lui M. de Caulincourt. Ce fait me fut raconté le soir même par un des convives.

« Cependant les officiers et les soldats français commençaient à revenir en assez grand nombre à Paris. Ils ne tardèrent pas à insulter les militaires étrangers, ce qui détermina le général Sacken à ordonner à tous les officiers de l'armée alliée, qui n'étaient pas à Paris pour affaire de service, de retourner dans leurs corps respectifs. Le gouvernement français prit des mesures semblables, et la garde nationale reçut l'ordre d'arrêter tous ceux qui troubleraient la paix publique; mais cela n'empêcha pas les Français de continuer leurs agressions et d'arracher le feuillage que les soldats alliés portaient sur leur tête. De jour en jour les querelles devenaient plus fréquentes, et les habitants finirent par y prendre part. Le 20 avril, il s'éleva une rixe violente dans le jardin du Palais-Royal; il y eut plusieurs individus blessés de part et d'autre. En conséquence, le dimanche 1er mai, on établit dans l'intérieur du jardin un poste composé de trente soldats russes et de trente gardes nationaux. Comme la revue que Louis XVIII passa dans la cour des Tuileries attira encore un plus grand nombre de militaires français dans la capitale, leurs attaques se multiplièrent toujours davantage, et ils essayèrent d'arracher jusqu'à la médaille de Moscou que les Russes portaient sur leur poitrine.

« Le 16, au matin, je causais avec l'impératrice Joséphine dans sa galerie de tableaux à la Malmaison. La dernière fois que j'avais eu l'honneur de l'entretenir en mars dernier, elle m'avait témoigné beaucoup d'humeur contre Napoléon. « Cet homme, me dit-elle, me laisse sans argent: toute ma pension est en arrière. » Mais son ancienne affection pour lui paraissait lui être revenue, et elle exprimait la plus vive compassion pour son infortune. Elle avait été vivement offensée d'un paragraphe inséré dans le *Journal des Débats* de ce jour et qui était ainsi conçu : « La mère du prince Eugène est de retour à la Malmaison. » — « Qu'est-ce que cela signifie, disait-elle? J'ai un nom; je suis montée sur le trône, et j'ai été couronnée. Je suis honorée et protégée par l'empereur de Russie, qui aussitôt qu'il a été maître du pont de Neuilly, a envoyé une sauve-garde à la Malmaison. » A peine avait-elle fini de prononcer ces paroles, qu'on lui annonça l'arrivée de ce prince, et il entra presqu'immédiatement dans la galerie. L'impératrice, avec son aplomb et sa grâce accoutumés, lui exprima combien elle était flattée de sa visite. Il répondit que c'était un hommage qu'il était heureux de lui rendre, attendu que, depuis qu'il était en France, il avait entendu bénir son nom dans les châteaux comme dans les chaumières. Je me retirai dans une autre partie de la galerie, et je ne pus entendre leur conversation. Il me parut qu'elle devenait sérieuse. Quelques minutes après, ils s'en furent dans le jardin. Pendant qu'ils y étaient, la reine Hortense arriva en toute hâte de Paris. Elle alla rejoindre sa mère et elles se promenèrent pendant assez longtemps avec l'empereur, en s'appuyant sur ses bras.

« Lord Béverly et ses deux fils déjeunèrent, quelques jours après, à la Malmaison. L'impératrice dit que, depuis la chute de Napoléon, les Anglais étaient les seuls qui eussent assez de générosité pour parler de lui convenablement. L'empereur Alexandre dîna avec elle le 22 avril et le 10 mai.

« Le 24 mai, elle éprouva un violent mal de gorge. Le roi de Prusse dînait à la Malmaison, et l'engagea à garder sa chambre. Mais elle voulut faire les honneurs de sa table, et, comme elle avait eu un cercle le soir, elle se retira très-tard. A la fin de la soirée, elle était plus mal. Le 26, l'empereur de Russie lui fit une visite, et la trouvant plus gravement indisposée, il lui envoya son médecin. Le 27, on lui mit un vésicatoire, mais il était trop tard. Ce jour-là, Redouté, peintre célèbre de fleurs, était à la Malmaison; elle le fit entrer dans sa chambre, mais elle lui dit de ne pas approcher de son lit, attendu qu'il pourrait gagner son mal de gorge. Elle lui parla de deux plantes qui étaient alors en fleurs. Dans la nuit du 28 au 29, elle eut un sommeil léthargique qui dura cinq heures. Le 29, à dix heures du matin, elle dit à Bourdois, son médecin : « Comme ma fille est dévote, elle désirerait que je fisse venir un prêtre, et comme cela m'est tout à fait indifférent, j'y consentirai. »

« A midi cette femme accomplie mourut de ce que les Français appellent une *esquinancie gangrenée*. Le 2 juin, ses funérailles eurent lieu avec une grande pompe dans l'église de Ruelle. Ses deux petits-fils conduisaient le deuil : il n'y avait qu'eux qui portassent des manteaux. Le généraux Sacken, Czernicheff, M. de Nesselrode, quelques autres étrangers, plusieurs généraux et maréchaux de l'armée française, et tous ceux qui avaient été à son service ou qui se considéraient comme ses obligés, faisaient partie du convoi. Il était escorté par un détachement de cavalerie russe et par la garde nationale de Ruelle. Ce triste cortége sortit par l'avenue qui conduit à la route de Saint-Germain. L'oraison funèbre fut prononcée par M. de Baral, archevêque de Tours. La reine Hortense se jeta en arrivant sur la tombe; elle resta quelque temps en silence, et prononça ensuite une prière improvisée. Dans le même endroit se trouvaient les corps de cent trente-trois personnes qui avaient été écrasées dans la rue Royale, en revenant du feu d'artifice tiré à l'occasion du mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Le 21, le duc de Berri arriva à Paris. Le même jour, l'empereur de Russie et le roi de Prusse avaient assisté à une séance publique de l'Institut. L'empereur adressa quelques compliments à M. Villemain, qui avait lu un discours sur les avantages et les inconvénients de la critique littéraire.

« Le 2 mai, Louis XVIII arriva au château de Saint-Ouen, qui depuis a été renversé et remplacé par une maison de campagne, dont ce prince a fait don à son amie, Mme du Cayla, née Zoé Talon.

« Le 3, le roi entra à Paris dans une calèche découverte avec la duchesse d'Angoulême. Il se rendit d'abord à Notre-Dame et ensuite aux Tuileries. Il y eut peu de démonstrations de joie, soit de la part de ces augustes personnages, soit de la part du peuple. Le petit bonnet porté par la princesse, qui contrastait singulièrement avec les énormes coiffures qui étaient alors de mode, avait beaucoup choqué la frivolité parisienne, et l'étonnement qu'il produisait paraissait être dans la foule le sentiment dominant.

« Le mécontentement et le dépit des bonapartistes se manifestaient par d'ignobles et grossières caricatures qui se vendaient sous le manteau. L'une représentait le vieux roi qui revenait en France à cheval derrière un Cosaque et galopant sur des cadavres : dans l'éloignement, on apercevait des villages en flammes. L'autre, encore plus inconvenante, représentait le château des Tuileries avec deux aigles et un aiglon qui en sortaient par la croisée, et un troupeau d'oies grasses qui y entraient par la porte.

« L'irritation des soldats français était toujours croissante. Le 8, le roi avait passé en revue dans la cour des Tuileries l'ancienne garde impériale. Le soir, les soldats français tombèrent sur des soldats alliés qui dansaient dans un cabaret, près d'une barrière de Paris, et en tuèrent plusieurs, ainsi que des grisettes qui dansaient avec eux. Le 19 mai, pour mettre fin à ces désordres, qui prenaient chaque jour un caractère plus grave, on publia un ordre du jour dont voici l'extrait :

ÉTAT MAJOR GÉNÉRAL

Ordre du jour, Paris, le 19 mai 1814.

« Il n'y a qu'une vanité puérile ou une susceptibilité ridicule qui puisse s'offenser de la verdure que les troupes alliées portent sur leurs bonnets.

« Les vieillards, les femmes, les enfants, ont droit aux égards dus au sexe et à l'âge. C'est un préjugé de croire qu'un ton dur et sec ou des actes de violence donnent un air plus militaire.

« Les jeunes gens qui, pendant le règne de Napoléon, étaient les plus violents contre lui, ne tardèrent pas à oublier que les Bourbons les avaient délivrés du danger de la conscription. Ils haïssaient les Bourbons à cause de leurs dispositions pacifiques, et les alliés, parce qu'ils avaient été vainqueurs, quoique ce fait fût toujours contesté, et que l'on soutint que les Français avaient été trahis et vendus. Ceux de ces jeunes gens qui avaient réellement des inclinations militaires regrettaient d'être obligés de travailler au lieu de mener la vie oisive des camps. Les anciens militaires ne pouvaient se consoler d'être *forcés* de renoncer à leurs espérances d'avancement; les employés que l'on congédiait, à cause de la diminution du territoire, grossissaient aussi la troupe des mécontents.

« Des fautes réelles commises par le gouvernement contribuèrent également à l'augmenter. Quelques-uns de ceux qui en faisaient partie prirent bientôt le soin de confirmer ce mot fameux de M. de Talleyrand, « que le malheur ne leur avait rien appris ni rien fait oublier. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

LE GÉNÉRAL DE CHARETTE

Si quelqu'un a compris et mis en œuvre la grande devise de la vieille aristocratie française : *Noblesse oblige*, c'est assurément M. de Charette.



LE GÉNÉRAL DE CHARETTE

On connaît l'histoire de son grand-père qui, de lieutenant de vaisseau dans la marine de Louis XVI, se fit chef de partisans dans la guerre de Vendée et mena si brillamment au combat les paysans du Marais. « D'une complexion faible et délicate, dit en parlant de lui M. Thiers, Charette semblait peu propre aux fatigues de la guerre; mais, vivant dans les bois où il passait des mois entiers, couchant à terre avec les chasseurs, il s'était renforcé, avait acquis une parfaite habitude du pays, et s'était fait connaître de tous les paysans par son adresse et son courage..... Il devint le plus terrible des chefs vendéens. Tout le Marais lui obéissait. »

Le petit-fils n'a dérogé ni à la foi, ni à la vaillance vendéenne.

Quand les Etats romains furent menacés par l'unification italienne, et l'indépendance temporelle du pape compromise, M. de Charette accourut à Rome prendre le commandement des zouaves pontificaux.

La guerre éclate entre la France et la Prusse. Les désastres succèdent aux désastres. La patrie est en danger. Le colonel des zouaves pontificaux ne se souvient plus que d'une chose, c'est qu'il est Français; il ne voit qu'un péril, celui de la patrie.

Il arrive en Vendée et fait appel à tout ce qui est ennemi des ennemis de la France. Il a bientôt réuni un corps de 6,000 hommes qu'il organise, équipe et que lui, légitimiste, offre au gouvernement républicain de la défense nationale.

LA PROVINCE. — Prise du faubourg de Vienne, à Blois, par les généraux Pourcet et Chabron. — (D'après le croquis d'un témoin de l'action.)

Les zouaves pontificaux sont incorporés dans l'armée de la Loire où ils font partie de la 4e division. M. de Charette et ses zouaves se signalent en plusieurs circonstances. Ils s'illustrent à Patay où ils exécutent une charge à la baïonnette qui restera aussi célèbre que la charge des cuirassiers de Reichshoffen.

C'était le 2 décembre, le même jour que la bataille de Champigny livrée sous les murs de Paris. Le combat avait été engagé vers midi.

Le matin les zouaves pontificaux, rangés autour de la bannière de M. de Charette, la bannière du Sacré-Cœur, avaient assisté à la messe et entendu le prêtre qui prêchait aux Vendéens la vaillance et le dévouement à la sainte cause de la patrie.

Les Prussiens avaient été contenus et refoulés dans leurs lignes. Une position restait à enlever. C'était une hauteur boisée occupée par 1,500 Bavarois.

Le général de Sonis fait appel au courage des premier et deuxième bataillons de zouaves commandés par M. de Charette.

Les rangs se forment, le colonel monte à cheval et les Vendéens, trois cent cinquante, pas plus, s'avancent sur l'ennemi au pas gymnastique, se serrant autour de leur bannière et sans tirer un coup de fusil. Ils abordent à la baïonnette les Bavarois qui ne tiennent pas devant cet élan et fuient débandés. La position est enlevée, mais les zouaves commettent l'imprudence de poursuivre l'ennemi et de se découvrir. A la vue de ce petit nombre d'adversaires, les Bavarois reviennent en force, soutenus par des troupes fraîches sorties du village voisin qu'ils occupaient.

LA PROVINCE. — Environs de Patay. — L'armée de Charette avant le combat dans les plaines de la Beauce. — (D'après le croquis d'un officier breton.)

Ils écrasent sous leur nombre les zouaves de M. de Charette, qui cependant soutiennent aussi vaillamment la retraite qu'ils ont mené l'attaque. Les obus, les boulets, les feux de mousqueterie les écrasent, mais ils n'en disputent pas moins le terrain pied à pied, laissant à chaque pas un des leurs sur le terrain. Ils regagnent en bon ordre leur campement et se comptent alors. Sur 350 zouaves une soixantaine seulement sont revenus au camp. Le général de Sonis avait été blessé le premier, M. de Charette avait eu son cheval tué sous lui, le commandant de Toussure était mort.

Le colonel de Charette, resté sur le champ de bataille, était parvenu, pour ne pas tomber aux mains des Prussiens, à se glisser dans une ferme d'où il s'échappa sous un costume de paysan.

Déjà les zouaves pontificaux, leur colonel en tête, avaient donné d'éclatantes preuves de bravoure à Orléans, dans la défense du faubourg Ramier où un millier d'entr'eux ont défendu la principale porte de la ville. A Nogent-le-Rotrou, ils ont à eux seuls couvert la retraite des mobiles de l'armée de la Loire. Enfin dans la retraite de Chanzy, au Mans, ils ont mis tout en œuvre pour arrêter la débandade des mobiles de la Tuilerie.

En cette dernière occasion le général Goujeard leur a adressé des éloges publics sur leur belle conduite. Dans son discours de Lille, Gambetta luimême a su rendre hommage à la bravoure des Vendéens qui, sans tenir compte de leurs préfé-

rences politiques dans un moment où la patrie réclame la vie de ses enfants, savent se faire tuer pour essayer de la sauver.

M. le colonel de Charette vient d'être nommé général en même temps que son ami et frère d'armes Cathelineau était promu au grade de colonel et fait chevalier de la Légion-d'honneur.

Désormais, la France sait qu'elle a en M. le général de Charette un champion de la noblesse française sur lequel elle peut compter.

LÉO DE BERNARD.

PRISE DU FAUBOURG DE VIENNE

A BLOIS

Le 28 janvier, le jour même où était signé l'armistice de Versailles, les colonnes du général Pourcet étaient en marche sur Blois. Arrivées à quatre kilomètres de la ville, l'infanterie prussienne, retranchée dans le faubourg de Vienne, retranchée dans les maisons dont elle avait crénelé les murs, ouvrit un feu terrible sur l'avant-garde.

Pendant deux heures dura la fusillade. Les nôtres tinrent bon jusqu'à la nuit. A ce moment, comme on ne pouvait renoncer à abandonner la partie, un dernier et vigoureux effort fut tenté. Les Français s'élancèrent en avant, se jetant résolument dans les rues du faubourg qu'ils traversent au pas de course et sous le feu de l'ennemi. Quelques instants après les Prussiens étaient délogés, mais faisaient sauter le pont qui relie la rive gauche de la Loire, sur laquelle est bâti le faubourg, avec la ville de Blois.

Dans leur fuite précipitée les Allemands laissaient entre nos mains leurs morts et leurs blessés, une centaine de prisonniers, des armes et des munitions.

Nos pertes étaient minimes. Trois hommes tués et dix blessés tel est le nombre des hommes mis hors de combat par l'affaire du faubourg de Vienne, le dernier et un des rares succès de nos armes dans cette malheureuse guerre.

C'est non loin du faubourg de Vienne que se trouve le village de Saint-Gervais si estimé pour la production de ses pots de crème exquise. Au temps de sa grandeur et alors qu'il habitait Paris ou Fontainebleau, Napoléon Ier avait donné l'ordre qu'on lui servît tous les jours un pot de crème de Saint-Gervais. C'était le conducteur de la malle-poste de Blois qui était chargé de l'apporter chaque matin aux Tuileries.

Il faut bien que la crème de Saint-Gervais soit chose excellente puisque Napoléon, à qui Brillat-Savarin reproche l'irrégularité dans les repas et le peu d'attention qu'il portait à ce qu'on lui servait sur la table, s'était pris d'une affection gastronomique pour ce laitage raffiné. « Il mangeait vite et mal, » dit le père de la *Physiologie du goût*, d'un ton d'assez mauvaise humeur, mais à coup sûr le gourmand sénateur de l'empire aurait pardonné à l'empereur ses distractions dégustatives, s'il avait connu la prédilection du vainqueur d'Iéna pour la crème de Saint-Gervais.

M. V.

SOUVENIR DU BOMBARDEMENT DE PARIS

UN ÉPISODE DANS LA RUE D'ENFER

« Il n'a donc point d'enfant, ce roi de Prusse ? »

Il m'est resté dans l'oreille ce cri poussé par une pauvre vieille femme qui, toute infirme et toute trébuchante, fuyait devant les bombes lancées sur Paris.

Jamais accusation plus terrible et plus nettement formulée n'est tombée sur une tête humaine.

Cette interrogation indignée jetée par une femme du peuple à la face d'un des puissants de cette terre, vaut le : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? »

Le beau dessin de Morin qui retrace si vigoureusement un des épisodes navrants du bombardement de Paris, m'a remis en mémoire le cri de cette vieille mère dont un obus venait de tuer la petite fille.

La scène reproduite par le crayon vigoureux de notre dessinateur fait peur, comme le cri de la pauvre grand'mère donne froid.

Il fait nuit et nuit d'hiver. Les gros nuages qui courent dans le ciel ne reflètent que la lueur des obus qui défoncent les toits, éclatent dans les maisons, brisent murailles et meubles, blessent et tuent les femmes, les enfants endormis.

La terreur est dans la rue d'Enfer.

Il faut fuir. Les murs crevassés ne tiennent plus. Les bombes prussiennes ébranlent à chaque instant un nouveau groupe de maisons; la famille voisine pleure le père qui vient d'avoir le crâne fracassé, le pauvre enfant auquel la mitraille a brisé les deux jambes.

Il faut fuir. Mais où ? A cette heure sombre dans quel quartier trouver un gîte ? Où se loger avec toute une famille et sans argent ? N'importe. « La place n'est plus tenable ici, enfants, dit le père. Fuyons et à la grâce de Dieu ! »

La pauvre famille quitte son toit menacé.

Elle s'en va par les rues pleines de décombres, passant à travers les brèches faites par les obus prussiens. On dirait une fuite en Egypte alors que les sept plaies étaient étendues sur elle.

Les femmes et les enfants marchent en avant. La jeune mère, soutenant les pas chancelants de l'aïeule qui s'appuie sur sa béquille, emmène ses enfants, que la peur fait serrer contre elle.

> Un enfant dort à sa mamelle ;
> Elle en porte un autre à son dos,
> L'aîné, qu'elle traîne après elle,
> Gèle pieds nus dans ses sabots.

La terreur a décomposé ses traits et à chaque lueur sinistre qui déchire la nuit, elle tourne la tête vers le père qui porte sur son dos tout ce qu'il a pu arracher à la destruction : le matelas de la grand'mère et la couchette des petits enfants.

L'effroi a rendu fixes les yeux de ces êtres innocents qui semblent demander à Dieu le pourquoi de tant de désastres.

Le bombardement redouble de rage. Il faut doubler le pas, s'éloigner de ces lieux que dans ses plus grandes colères l'orage atteint à peine et que la volonté d'un seul homme voue aujourd'hui à la destruction.

La famille épouvantée ne sait où elle va. Elle fuit laissant derrière elle ce phare sombre, le Panthéon dont la coupole noire se découpe sur le fond du ciel que rougit l'incendie. En s'éloignant de cette silhouette gigantesque qui semble porter le deuil de Paris on court loin du danger. C'est l'essentiel.

De temps à autre, au détour d'une rue, un bourdonnement bien connu passe au-dessus de la tête. On se gare où on peut, dans l'angle de ce mur, sous cette porte cochère.

L'aïeule et la mère cachent derrière elles les enfants. Dévouées comme toutes les mères elles font à ces petits êtres un rempart de leurs corps. L'obus éclate à quelques pas. Le bonheur veut que la pauvre famille ne soit pas atteinte. Ce danger passé, on ne chemine que plus vivement.

Pâles, suant la peur, on arrive sur les quais de la Seine. Les enfants et la grand'mère n'auraient pu aller plus loin. On s'arrête, on se groupe, on se serre les uns contre les autres, se défendant du mieux que l'on peut contre le froid, qui mord. Et l'on attend le jour.

Bientôt les enfants s'endorment. Le père et la mère pensent où et comment se logera demain la famille. L'inquiétude les tient éveillés, mais ils ne parlent pas. L'un et l'autre fouillent la même pensée et connaissent le sujet de leur muette préoccupation.

L'aïeule est là près des petits auxquels elle voudrait donner encore le peu de chaleur qui lui reste.

En voyant ses enfants couchés sur la dalle des quais, en entendant la détonation des bombes qui éclatent dans son quartier, en pensant à ceux qu'elle a laissés là-bas et en pensant que la canonnade ne cesse ni le jour ni la nuit, elle s'écrie dans un mouvement de juste indignation :

« Il n'a donc point d'enfant, ce roi de Prusse ? »

M. V.

LETTRE DE L'ÉVÊQUE D'ANGERS

Mgr Freppel, évêque d'Angers et d'origine alsacienne, vient d'adresser la lettre suivante au roi de Prusse, au sujet de la cession éventuelle de l'Alsace :

« Sire,

« Au moment où l'Assemblée nationale va délibérer à Bordeaux sur les conditions de la paix, permettez à un évêque français, enfant de l'Alsace, d'élever la voix pour plaider auprès de Votre Majesté la cause de sa patrie. Je cède à un besoin du cœur, comme je remplis un devoir de conscience en faisant une démarche à laquelle je me sens autorisé par mon origine et par mon caractère.

« La guerre a été favorable à vos armes; vous avez eu, Sire, la plus haute fortune militaire qui puisse échoir à un souverain, celle de vaincre les armées de la France. Ne soyez pas surpris d'entendre dire à un ministre de l'Évangile qu'il vous reste à vous vaincre vous-même. Autant le succès peut flatter une âme guerrière, autant la modération après la victoire a de quoi séduire un cœur généreux. L'Écriture Sainte l'a dit : « Celui qui sait se dominer est supérieur à celui qui prend des villes. » Dans la vie des peuples, d'ailleurs, la guerre ne saurait être qu'un accident; c'est à leur procurer le bienfait d'une paix durable que doivent tendre les efforts de ceux qui les gouvernent.

« Il semble résulter de divers documents que la cession de l'Alsace serait l'une des conditions proposées pour la paix future. Si telle était votre pensée, Sire, je supplierais Votre Majesté de renoncer à un projet non moins funeste à l'Allemagne qu'à la France. Croyez en un évêque qui vous le dit devant Dieu et la main sur sa conscience : l'Alsace ne vous appartiendra jamais. Vous pourrez chercher à la réduire sous le joug; vous ne la dompterez pas. Ne vous laissez pas induire en erreur par ceux qui voudraient faire naître dans votre esprit une pareille illusion : j'ai passé en Alsace vingt-cinq années de ma vie; je suis resté depuis lors en communauté d'idées et de sentiments avec tous ses enfants; je n'en connais pas un qui consente à cesser d'être Français.

« Catholiques ou protestants, tous ont sucé avec le lait de leurs mères l'amour de la France; et cet amour a été, comme il demeurera, l'une des passions de leur vie. Pasteur d'un diocèse où, certes, le patriotisme est ardent, je n'ai pas trouvé, je puis le dire à Votre Majesté, un attachement à la nationalité française plus vif ni plus profond que dans ma province natale. Le même esprit vivra, soyez-en sûr, dans la génération qui s'élève comme dans celles qui suivront : rien ne pourra y faire, les séductions pas plus que les menaces. Car, pour s'en dépouiller, il leur faudrait oublier avec leurs devoirs et leurs intérêts, la mémoire et jusqu'au nom de leurs pères, qui pendant deux cents ans ont vécu, combattu, triomphé et souffert à côté des fils de la France; et ces choses-là ne s'oublient point : elles sont sacrées comme la pierre du temple et la tombe de l'ancêtre. Les épreuves de l'heure présente ne feront que resserrer des liens scellés une fois de plus par des sacrifices réciproques.

« L'union de l'Alsace avec la France n'est pas, en effet, l'une de ces alliances factices ou purement conventionnelles, qui peuvent se rompre avec le temps et par le hasard des événements : il y a entre l'une et l'autre identité complète de tendances, d'aspirations nationales, d'esprit civil et politique. Que la langue allemande se soit conservée dans une partie du peuple, peu importe, si depuis deux siècles cette langue ne sait plus exprimer que des sentiments français. Le Breton du Finistère est-il Anglais parce que son langage ressemble à celui des pays de Galles et de Cornouailles? Les descendants de Guillaume Tell cessent-ils d'être Suisses parce qu'ils ont gardé l'idiome de leurs vainqueurs d'autrefois? Votre Majesté connaît trop l'histoire pour s'arrêter à un fait dont on abuse étrangement, à savoir, que l'Alsace a été incorporée pendant des siècles à l'empire d'Allemagne; car personne ne devrait ignorer que la priorité historique est en faveur de la domination française, et que, sous la

première dynastie de nos rois, du sixième au dixième siècle, l'Alsace n'avait jamais cessé de faire partie du royaume des Francs.

« Mais qu'importent, encore une fois, des questions qui appartiennent désormais au domaine de la linguistique et de l'archéologie ? Les Alsaciens, et c'est le point capital, sont Français de cœur et d'âme; et quoi que l'on puisse faire dans l'avenir, les petits-fils des Kléber, des Kellermann et des Lefebvre n'oublieront jamais le sang qui coule dans leurs veines. Et dès lors, Sire, j'ose demander à Votre Majesté de quel profit pourrait être pour l'Allemagne la possession d'une province sans cesse attirée vers la mère-patrie par ses souvenirs, par ses affections, par ses espérances et ses vœux? Ne serait-ce pas là une cause d'affaiblissement plutôt qu'un élément de force? un sujet permanent de troubles et d'inquiétudes, au lieu d'une garantie de paix et de tranquillité?

« Et la France, Sire, la France qui peut être vaincue, mais non anéantie, acceptera-t-elle dans l'avenir une situation qu'on la forcerait de subir aujourd'hui? Pour elle, céder l'Alsace, équivaut au sacrifice d'une mère à laquelle on arrache l'enfant qui ne veut pas se séparer d'elle. Ce sacrifice, l'Assemblée nationale le fera ou ne le fera pas : elle est souveraine, et je m'incline d'avance. Mais ce qu'elle ne pourra pas faire, malgré son bon vouloir, c'est de détruire dans l'âme des Alsaciens leur attachement à la mère-patrie; ce qu'elle ne fera jamais, c'est de fermer une plaie qui restera saignante au cœur de la France.

« Votre Majesté a trop de pénétration d'esprit pour ne pas voir, avec toute l'Europe, qu'un pareil démembrement ouvrirait la voie à des revendications perpétuelles. Au lieu d'opérer un rapprochement qui est dans les vœux de tous, on ne ferait qu'allumer entre deux grands peuples des haines irréconciliables. Il est impossible de se le dissimuler, une si grave atteinte portée à l'intégrité du territoire français, laisserait dans les cœurs des ferments de colère qui éclateraient tôt ou tard et ramèneraient la guerre avec toutes ses horreurs. Quelle triste perspective pour les deux pays ! Serions-nous donc condamnés à revoir des guerres de trente ans à une époque où les progrès de la civilisation et la multiplicité des relations industrielles et commerciales semblaient avoir rendu impossible à jamais le retour de ces luttes fratricides ! Et qui donc voudrait assumer devant Dieu et devant les hommes la responsabilité d'un pareil avenir?

« L'histoire enseigne que les paix durables sont celles qui profitent au vainqueur sans exaspérer le vaincu. Si Votre Majesté ne cède pas à l'idée de vouloir séparer de la France une province qui ne veut être allemande à aucun prix, elle peut assurer la paix pour longtemps. Car, dans ce cas, nous n'hésitons pas à le dire, il n'y aurait aucun motif pour la France de reprendre les armes : son passé lui permet d'avouer sans honte qu'elle a été surprise; et ce qu'elle a pu faire depuis quatre mois, au milieu d'une désorganisation sans pareille, montre assez de quoi elle serait capable avec une meilleure direction de ses forces. Mais, Votre Majesté l'avouera sans peine, la raison et l'intérêt commandent de ne pas infliger à l'amour-propre national des blessures incurables. Ce sera notre devoir à nous, ministres de l'Evangile, d'apaiser des ressentiments qui n'auraient plus de raison d'être; mais en exigeant que la France se mutile de ses propres mains, vous nous rendriez, Sire, la tâche impossible. Tous nos efforts échoueraient contre le poids d'une humiliation intolérable, lors même que la foi et le patriotisme ne nous feraient pas une obligation de conseiller la mort plutôt que le déshonneur.

« Sire, les événements vous ont fait une situation telle, qu'un mot de votre part peut décider pour l'avenir la question de la paix ou de la guerre en Europe. Ce mot, je le demande à Votre Majesté, comme Alsacien, pour mes compatriotes qui tiennent à la patrie française par le fond de leur cœur. Je vous le demande pour la France et pour l'Allemagne, également lasses de s'entre tuer sans profit ni pour l'une ni pour l'autre.

« J'ose enfin vous le demander au nom de Dieu, dont la volonté ne saurait être que les nations, faites pour s'entr'aider dans l'accomplissement de leurs destinées, se poursuivent de leurs haines réciproques et s'épuisent dans des luttes sanglantes.

« Or, laissez-moi, en terminant, le répéter avec tout homme qui sait réfléchir : la France laissée intacte, c'est la paix assurée pour de longues années; la France mutilée, c'est la guerre dans l'avenir, quoi que l'on dise et quoi que l'on fasse.

« Entre ces deux alternatives, Votre Majesté, justement préoccupée des intérêts de l'Allemagne, ne saurait hésiter un instant.

« C'est dans cet espoir que j'ai l'honneur d'être, Sire,

« De Votre Majesté,

« Le très-humble serviteur,

« CHARLES-EMILE FREPPEL,
« évêque d'Angers. »

LETTRE DE M. E. LITTRÉ

Le *Daily News* a reçu de M. Littré la lettre suivante, publiée dans son numéro du 13 février :

« Monsieur,

» Mon attention a été attirée par un article où vous commentez ma nomination comme professeur d'histoire à l'Ecole Polytechnique. Je vous remercie des sentiments qui y sont exprimés à propos de moi, sentiments qui sont encore plus flatteurs venant d'une personne qui m'est inconnue.

» Votre article me suggère quelques réflexions que je voudrais vous soumettre. D'abord cette nomination n'a pas été un acte de réparation; cette idée n'est jamais venue ni à M. Gambetta ni à moi. Je suis un vieillard de soixante-dix ans, et, avec ma génération, je disparaitrai bientôt du milieu des vivants. L'acceptation m'a été un lourd fardeau mais l'acceptation était un devoir. Je ne voulais pas refuser ce témoignage de mon entier dévouement au gouvernement de la défense nationale.

» Vous ajoutez que je suis un de ces hommes qui peuvent réclamer comme leur pays toute nation civilisée. Si je pensais comme vous il y a quelque temps, je ne pense plus ainsi maintenant; car la civilisation européenne vient d'être privée de ses meilleurs attributs : la justice, la modération, l'humanité, la fraternité.

» Le 19 juillet, j'étais à l'Institut, quand j'appris la nouvelle de la déclaration de guerre. Quelle folie ! exclama-t on autour de moi. De mon côté, j'ai dit : C'est pis qu'une folie, c'est un crime, un grand crime. La continuation de la guerre par l'Allemagne, maintenant que la République française a demandé deux fois la paix, n'est pas un moindre crime.

» Avant l'expérience actuelle, je n'aurais pu croire qu'une nation civilisée pouvait être animée d'un esprit d'injustice, d'oppression, de conquête, de haine, de dévastation, de carnage, tel que celui que manifeste l'Allemagne après cinquante-six ans de paix non interrompue. Malheureusement il en est ainsi, et je suis obligé de reconnaitre que les idées favorables que j'avais entretenues sur les influences morales de la civilisation sont très-prématurées.

» Ce qui ne m'attriste pas moins, c'est l'attitude des puissances neutres, qui ont été témoins de cette boucherie chez un voisin, comme si cela eût été un drame. Je n'accuse ni votre gouvernement ni votre pays; j'affirme un fait et il m'attriste.

» Comme Français, mon chagrin est poignant; comme Européen, il est profond. L'Europe s'approche d'un moment de danger suprême.

» Si la France succombe et est réduite au sort de la malheureuse Pologne, l'ambition et les conquêtes allemandes seront sans frein. L'Autriche, la Russie, l'Italie, enfin l'Angleterre, seront successivement attaquées. Si elles sont assez aveugles pour ne pas s'entr'aider, elles succomberont l'une après l'autre. J'espère qu'elles triompheront si elles s'unissent.

» Voulez-vous publier cette lettre? C'est une faveur que je vous demande sans autre titre que celui de la courtoisie due au malheur, et que, je le sais, les Anglais ne refusent jamais.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» E. LITTRÉ, *de l'Institut.* »

ÉTAT DES PONTS DE LA SEINE

DE ROUEN A PARIS

D'Oissel (chemin de fer), intact.
D'Elbeuf (chemin de fer), détruit en partie.
D'Elbeuf (suspendu), détruit en partie.
D'Elbeuf (route), détruit en partie.
De l'Arche, intact.
Le Manoir, intact.
Saint-Pierre-Louviers, intact.
Gaillon, entièrement détruit.
Vernon (chemin de fer), en partie détruit.
Vernon (route), fort rapide, causé par la chute du pont, passé avec des chevaux.
La Roche-Guyon, tablier détruit.
Mantes, une seule arche reste debout; franchi avec des chevaux.
Meulan, intact, courant rapide.
Triel, une travée détruite.
Poissy, en partie détruit, courant très-rapide.
Conflans (suspendu), tablier détruit.
Maisons (route), la chute du pont a créé un rapide très-fort, difficile à franchir même avec un toueur: il a fallu déblayer l'arche marinière.
Maisons (chemin de fer), intact.
Saint-Germain (chemin de fer), intact.
Le Pecq (route), détruit.
Bougival (route), détruit; la chute du pont à fermé en partie le passage; il a fallu couper une partie de travée brisée et appuyée obliquement sur la pile du milieu. Il n'a pas fallu moins de deux jours pour accomplir ce travail.
Chatou (chemin de fer), détruit.
Chatou (route), détruit.
Bezons (chemin de fer), détruit; courant rapide.
Bezons (route), détruit.
Argenteuil (route), partiellement détruit; courant rapide.
Argenteuil (chemin de fer), détruit.
Saint-Denis, intact.
Saint-Ouen, entièrement détruit.
Clichy, détruit en partie.
Asnières, une arche détruite.
Grande-Jatte, deux arches détruites.
Neuilly, intact.
Suresnes (suspendu), brûlé.
Saint-Cloud, deux arches de la rive droite détruites.
Sèvres, deux arches de la rive droite détruites.
Billancourt, entièrement détruit. — Très forte chute franchie à l'aide d'un toueur.

LA MORTALITÉ PENDANT LE SIÉGE

	Décès constatés à Paris du 18 sept. 1870 au 25 février 1871.	Semaines correspondantes de l'année précédente.
Du 18 au 24 septembre....	1,272	820
Du 25 septembre au 1er octobre....	1,344	713
Du 2 au 8 octobre........	1,483	747
Du 9 au 15 octobre.......	1,610	752
Du 16 au 22 octobre.......	1,746	825
Du 23 au 29 octobre.......	1,878	880
Du 30 octobre au 5 novembre..............	1,762	921
Du 6 au 12 novembre.....	1,885	877
Du 13 au 19 novembre....	2,064	900
Du 20 au 26 novembre....	1,927	933
Du 27 novembre au 3 décembre..............	2,023	846
Du 4 au 10 décembre.....	2,455	882
Du 11 au 17 décembre....	2,728	955
Du 18 au 24 décembre....	2,728	980
Du 25 au 31 décembre....	3,280	921
Du 1er au 6 janvier 1871..	3,680	1,106
Du 7 au 13 janvier.......	3,982	998
Du 14 au 20 janvier.......	4,465	980
Du 21 au 27 janvier.......	4,376	1,044
Du 28 janvier au 3 février.	4,671	1,005
Du 3 au 10 février........	4,451	1,139
Du 11 au 17 février.......	4,103	1,292
Du 18 au 24 février.......	3,941	1,362
Total des décès pendant cette période........	64,154	21,978

A LA BASTILLE

LE 24 FÉVRIER

—

Le 24 février, jour anniversaire de la proclamation de la République en 1848, a été marqué par une éclatante démonstration patriotique.

La manifestation a été touchante. Des bataillons sans armes, le drapeau voilé d'un crêpe, et chaque soldat citoyen portant une fleur d'immortelle à la boutonnière, ont silencieusement défilé devant la colonne de juillet. Des gardes mobiles, des soldats de toutes armes, plusieurs blessés de nos derniers combats, ont pris part à ce défilé qui a duré toute la journée, déposant en passant une couronne d'immortelles aux pieds du monument.

L'affluence a été telle que bientôt le piédestal de la colonne est littéralement couvert de ces couronnes, témoignages de la piété patriotique. Il y en a par monceaux. On les suspend aux piques de la grille, à tous les anneaux de la colonne, on les place en gerbes sur la plate-forme de marbre blanc. On plante des drapeaux à toutes les hauteurs.

Un audacieux apporte une échelle sur la balustrade du sommet, et grimpe sur le dos du génie de la Liberté. Il monte sur les épaules de la statue, et à cette hauteur prodigieuse, il trouve assez de sang-froid et d'équilibre pour se glisser le long du bras de bronze qui tient le flambeau civilisateur et pour attacher à sa main un drapeau.

Soixante-quinze personnes au moins sont entassées sur la petite plate-forme circulaire qui couronne le sommet de la colonne, et sur laquelle cinquante auraient de la peine à tenir à l'aise.

A chaque nouveau bataillon de garde nationale qui défile, les hurrahs éclatent: Vive la France! vive la République!

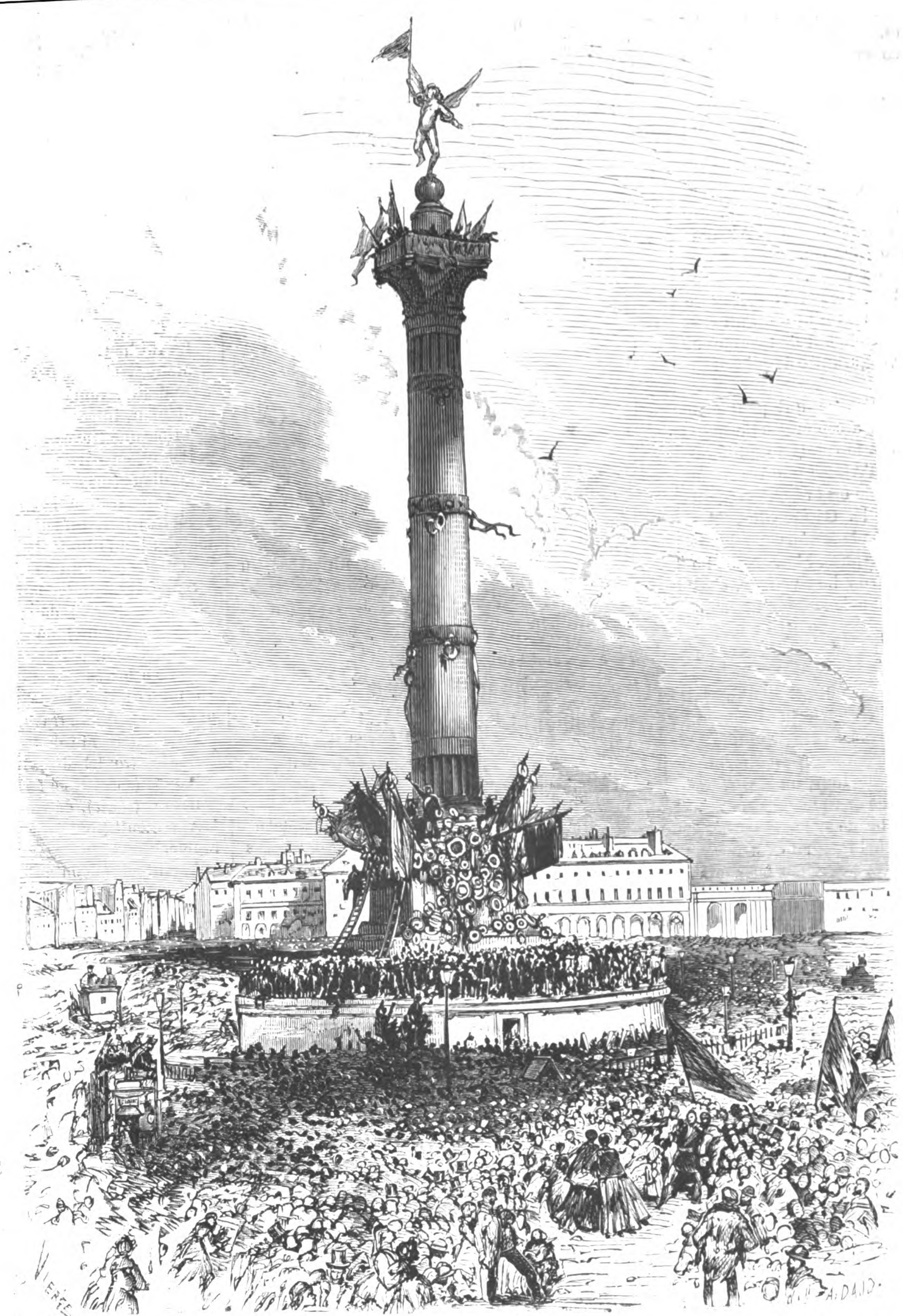
Les clairons sonnent, les tambours battent aux champs. Le spectacle est grandiose.

La foule qui se presse sur la place applaudit, et cependant les visages sont calmes et tristes.

Ah! c'est que le 24 février de l'année 1871 est un grand jour de deuil. Demain, les Prussiens entrent dans Paris humilié, qui aujourd'hui vient pleurer le deuil de la patrie sur la tombe de ses martyrs glorieux, et retremper son courage dans le souvenir de ceux qui sont morts pour la liberté.

Voilà pourquoi tous les visages sont tristes, voilà pourquoi, depuis ce jour, un grand drapeau noir laisse flotter au vent ses sombres couleurs attristées sur le piédestal de la colonne de la Bastille.

M. V.



PARIS. — Du 24 au 28 février. — Manifestations sur la place de la Bastille. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 364

COMPOSÉ PAR M. GRIMSHAW.

Les blancs font mat en trois coups.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Tel fait l'âne pour avoir du son.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 726. — 11 Mars 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

PARIS, 3 MARS. — La population de Paris brûlant, aux abords de l'Arc-de-Triomphe, les derniers vestiges de l'occupation. — (D'après nature, par M. Vierge.)

AVIS A NOS ABONNÉS

Les communications étant sur le point d'être rétablies régulièrement, nos abonnés recevront chaque semaine avec le numéro du jour, un ou plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2ᵉ semestre de 1870, qui manquent à leur collection. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement ces numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; la difficulté que nous avons éprouvée à nous procurer du papier en est la cause, nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

COURRIER DE PARIS

L'étrange Paris que le Paris du commencement de mars 1871!

A coup sûr, quand toutes ces choses seront loin de nous, personne ne voudra plus croire à ce que nous avons en ce moment sous les yeux. L'oubli sera venu d'un côté, les exagérations de l'autre. Entre les deux, il ne restera plus de place pour la vérité.

Ne fût-ce que pour servir de document aux historiographes futurs, un croquis fidèle de ce Paris nous paraît avoir un intérêt incontestable. Pour la première fois, d'ailleurs, le *Monde illustré* va franchir es lignes qui l'emprisonnaient, et la province sera curieuse de savoir, en attendant qu'elle puisse voir.

Ajoutons que le Parisien lui-même ne connaît pas sa ville et ignore les trois quarts des menus incidents qui se produisent.

Et de fait, il est singulièrement malaisé de se débrouiller au milieu de ce chaos, qui s'appelle pour le quart d'heure la capitale de la France. Hier, c'était un camp, aujourd'hui...

J'avoue qu'aujourd'hui je serais bien embarrassé de donner une définition. Ce n'est plus la vie militaire, ce n'est pas la vie civile : c'est l'agitation et c'est en même temps la torpeur.

C'est l'oisiveté, hélas!... L'oisiveté!

Ah! jamais exemple ne démontra plus clairement tout ce qu'il peut tenir de tristesses, de laideurs, d'entraînements fatals, de vices latents dans ce mot-là.

Oisiveté forcée pour beaucoup, nous le savons trop bien!... Les ateliers sont lents à rouvrir leurs portes; la renaissance se fait attendre plus qu'on ne l'avait supposé; la vie commerciale et industrielle ne se ranime pas; de son côté, la vie militaire est pour ainsi dire suspendue.

Cruelle transition! périlleux défilé à franchir!

~~~ Tout ce qu'on rencontre et coudoie au milieu de ce tohu-bohu est bizarre et inattendu.

Là-bas, ou plutôt là-haut, du côté de Montmartre, une place de guerre improvisée au lendemain de la paix.

Au versant de la butte qui regarde Paris, des canons sont braqués, la gueule tournée vers la pauvre ville qui vient à peine d'échapper au bombardement. L'impression qu'on ressent à cet aspect est sinistre.

C'est comme un rappel des Prussiens!...

Mieux vaut un autre spectacle.

A la Bastille derniers échos de la semaine précédente, dernières processions civiques. Une couronne attardée par-ci par-là, des banderolles flottant tout autour du monument. Un épilogue.

A la place des Vosges, autres canons, autres factions. Passons encore.

Dans le voisinage des Halles et principalement rue Turbigo et boulevard de Sébastopol, foire perpétuelle et invraisemblable.

Jamais la fantaisie ne rêva de plus hybrides accouplements.

On vend des pantoufles dans des voitures et du charbon dans des hottes. Sur cette table une marchande à la toilette, dont le commerce périclitait sans doute, offre aux passants des morceaux d'étoffe, des vieilles dentelles, des soieries fanées, pendant que sur des tréteaux tremblants un gros gaillard face réjouie, le couteau à la hanche, coupe et taille dans des quartiers de viande qu'il débite sur place.

Plus loin une charrette de jambons et de saucisses, le tout rehaussé de branches de feuillage.

Plus loin encore, sur le trottoir, des enfants font un commerce inédit. Ils disposent en petits tas des fragments de tourbe que se disputent les pauvres ménagères à qui leur mince budget ne permet pas d'aborder un autre procédé de chauffage.

Puis à travers ces grouillements, ces bousculades, es étalages en plein vent, ces appels à la pratique, des mendiants qui vous obsèdent, des racleurs de violons qui nasillent au milieu d'un groupe des couplets de circonstance.

J'en ai entendu un qui chantait un complainte intitulée : *Vive la paix!*

Il n'avait pas perdu de temps, le gaillard.

~~~ Si vous aimez les contrastes, suivez-moi maintenant dans une autre direction.

Nous voici au Jardin des Plantes.

A travers les grilles qui regardent le pont d'Austerlitz un tableau tout différent s'offre à vous. Tableau lugubre! Tableau lamentable!

Ils sont là des douzaines, assis ou cheminant péniblement. Tous les uniformes sont représentés. Toutes les douleurs aussi.

L'amputé se traîne sur des béquilles dont il n'a pas encore pris l'habitude. Le manchot contemple avec une rage muette son moignon mutilé. Le fiévreux pâle, blême, verdissant, se pâme accablé de fatigue sous les rayons d'un soleil qui ne parvient pas à le réchauffer.

C'est le terrible reliquat de la guerre que vous avez devant les yeux.

C'est le passif des misères passées dont les ambulances du Jardin des Plantes offrent des specimens trop variés.

~~~ Pendant ce temps-là, à quelques mètres, on rit, on joue, on s'amuse.

Les ébats scandaleux commencent à la barrière Fontainebleau pour se prolonger sur toute la rive gauche, le long des boulevards, en plein jour.

C'est là qu'elle apparaît dans toute sa laideur, cette oisiveté dont je parlais tout à l'heure. Ils apparaissent aussi dans leur cynisme ceux qui l'exploitent à leur profit.

Un colossal tripot s'est installé là. Tripot où l'on joue à ciel découvert les jeux les plus biscornus, avec ce seul détail invariable, à savoir que l'argent des joueurs finit toujours par passer dans la poche du banquier.

On est vraiment écœuré à l'aspect de ces groupes panachés d'uniformes, de paletots, de blouses, du milieu desquels sortent des rumeurs malsaines : Imprécations de joueur qui a perdu, appels réitérés de celui qui tient la partie, lazzi grossiers.

On pense à la maison où la mère de famille attend en pleurant de quoi acheter le pain quotidien de la famille; ce pain qui est déjà perdu, hélas!

Il faut leur rendre cette justice, les tripoteurs qui amorcent les dupes, déploient une ingéniosité et une fécondité remarquables. De cent pas en cent pas c'est un jeu différent.

Dans ce premier groupe c'est une sorte de *passe-dix*.

Chaque joueur jette successivement à terre trois dés, dont les points sont additionnés. Cinq pour cent reviennent de droit à l'homme qui préside à ces joyeux ébats.

Cinq pour cent également à celui qui fournit les boules et les cartons du loto en plein air. Ici on est assis à la turque sur le bitume. Un tableau de genre tout fait. Dumanet et Grivet sont des assidus du loto. Des marins, des mobiles, des ouvriers y prennent part. On marque avec des cailloux, et il faut voir comme toutes les oreilles sont tendues, comme toutes les têtes sont penchées pour guetter le numéro sortant.

Encore le loto est-il forcé de garder son honnêteté primitive dans une certaine mesure; mais les variétés de roulettes qui pullulent tout autour! Quelle odieuse tricherie! quelle volerie éhontée!

Tantôt c'est une aiguille qui tourne sur un pivot, tantôt ce sont des dés, tantôt un autre procédé. Mais en fin de compte le système est le même. Sur huit chances le marchand en paye cinq et en a trois pour lui. Il se fait ainsi d'agréables journées de quatre-vingts et cent francs, rien qu'avec des pièces de deux sous. Et dans quelques-unes de ces agences éphémères les pièces de dix sous, de vingt sous et de cent sous se mettent de la partie.

Comme de raison, les compères qui entourent ces flibustiers ont pour mission d'étouffer toute réclamation et d'empêcher un passant clairvoyant d'ouvrir les yeux des dupes.

En ma présence, un pauvre diable a failli être assommé par l'un d'eux, parce qu'il s'était permis de protester au nom de la morale.

La morale! ah! si vous aviez entendu comme on l'a habillée!

Ah! si vous aviez vu comme les joueurs se sont tournés contre lui! Et, s'il nous plaît, d'être volés! avaient-ils l'air de dire avec une sainte indignation.

On joue aussi dans ces parages un jeu d'une naïveté rudimentaire.

Imaginez une planche percée de trous. Chaque trou porte un numéro. On prend une boule de bois qu'on fait rouler à terre. Celui qui amène le plus haut point est le vainqueur. Toujours avec accompagnement de cinq ou dix pour cent au profit de l'exploiteur.

Cet étalage sans vergogne des spéculations faites sur la bourse du prolétaire appelle une prompte et sévère répression. Il est indigne de Paris de donner un pareil lendemain à sa résistance; il est indigne de la ville qui a fait tant de nobles choses de se laisser avilir, aux yeux des étrangers qui vont venir, par des exhibitions semblables.

C'est une question de salubrité morale qui vaut bien, ce me semble, les questions de salubrité matérielle.

~~~ A deux pas des scènes que nous venons de décrire, le point de vue change.

Toutes les avenues qui avoisinent les Invalides sont métamorphosées en un immense campement. Sous des centaines de tentes-abris, on aperçoit des soldats de toute arme dans l'intimité la plus pittoresque. Celui-ci écrit sur son genoux aux vieux parents ou à la payse; celui-là astique les boutons rouillés d'une tunique délabrée, ou reprise sur place un pantalon qui s'effondre.

Dans le milieu de la chaussée des monceaux de viande barrent le chemin. C'est la distribution. Deux soldats, les manches retroussées, découpent avec leur coutelas d'énormes quartiers de cheval ou les déchiquetent à l'aide d'un merlin à fendre le bois. Tous les gamins du quartier font cercle; quelques commères pérorent.

— Je vous dis que ce n'est pas du bœuf.

— A quoi que vous voyez ça?

— C'est trop jaune.

— Pauvre gens!

— De quoi pauvres gens. Est-ce qu'ils ne peuvent pas manger du cheval aussi, on nous en a fourré assez.

— Non, pas assez.

— C'est juste, quand je pense qu'on nous faisait faire queue pendant des heures pour trente grammes!

— M'en parlez pas. Ils ont l'air joliment fatigués tout de même ces mobiles-là.

— On va les renvoyer chez eux.

— Jusqu'à ce qu'on en ait encore besoin; vous comprenez bien que tout n'est pas fini et que ces Prussiens de malheur...

— M'en parlez pas vous dis-je... Tiens qu'est-ce que c'est que ça?

Ça, comme dit la commère, c'est un régiment qui arrive. Il faisait partie de l'armée de Chanzy et vient prendre posse sion de son casernement du Champs-de-Mars. Et la foule d'accourir pour voir défiler ces vaillants au visage bronzé, aux haillons glorieux dans leur misère.

L'un porte un sabre de cavalerie accroché à son sac, une dépouille sans doute, l'autre est affublé d'une capote verte de Prussien, un troisième, en guise de fusil est armée d'un mousqueton.

Le cœur se serre car on se rappelle. Et sans souffler mot public et soldats échangent des regards qui veulent dire :

— On se vengera.

~~~ Un autre incident du jour c'est le départ des *mobiots.*

Là encore que de tristesses ! L'encombrement des chemins de fer ne permettant pas de les transporter par les voies rapides, ils s'en vont pédestrement. Ils n'ont pas d'arme. Le sac sur le dos, un sac qui pèse lourd car on y a entassé maint souvenir qu'on voulait rapporter au village.

Ces bandes désarmées ressemblent plus à des troupeaux qu'à des troupes. Et c'est ainsi qu'il leur faudra, suprême épreuve, passer à chaque instant dans les villes ou les villages à travers d s haies de Prussiens qui se gausseront.

A Saint-Denis c'est la grande distraction des envahisseurs. Il est profondément regrettable que l'on n'ait pas pu épargner aux mobiles cette angoisse dernière. Mais qui sait, il est peut-être utile que ce supplément d'humiliation s'ajoute à toutes les colères qui grondent préparant la revanche future.

~~~ Ceux ci s'éloignent, ceux-là reviennent.

L'heure de l'arrivée des trains est, dans les parages de la gare de l'Est et de la gare du Nord l'occasion de nouvelles scènes touchantes.

Nos prisonniers ont commencé à revenir de là-bas! Jusqu'ici nous n'avons reçu que des officiers. Les amis et les parents qui n'ont pu être prévenus que d'une façon tout à fait insuffisante vont, à tous risques, attendre à plusieurs convois. Un galon d'or a brillé, est-ce lui? On se presse, on s'embrasse.

— Avez-vous bien souffert?

— Comme tu es changé!

— Nous aussi nous avons été bien malheureux!

— Pardon capitaine, vous ne pourriez pas me donner des nouvelles du colonel X...

— Il est mort de chagrin !

— Mort !... mon pauvre frère !

~~~ Ainsi d'un bout à l'autre de Paris le kaleïdoscope multiplie les contrastes, tandis que dans les environs dévastés ont lieu les inventaires lamentables.

Cham, dans une de ses spirituelles caricatures représentait l'autre jour un monsieur, qui, une loupe à la main, scrutait anxieusement le sol ; au-dessous cette légende : *Cherchant sa maison de campagne.*

Cette fantaisie n'est que trop réelle pour beaucoup et ce sont là des douleurs auxquelles on ne pense pas assez. Il n'y avait pas dans la banlieue parisienne que les villas élégantes du riche; il y avait aussi la maisonnette du brave homme dont c'était l'unique fortune. Toutes les économies d'une vie de labeur étaient représentées par ces quelques pierres que les obus ont culbutées.

Que de larmes !

Quant au paysan, il a sur plus d'un point ajouté malheureusement un triste chapitre au dossier *des bons villageois.* Il en est beaucoup qui ont leurs poches garnies de thalers, prix de services qui tous ne peuvent pas s'avouer.

En certains endroits aussi le maraudage local a profité de l'occasion et dévalisé les villas avant l'arrivée de l'ennemi.

C'était si commode :

— Nous dirons que ce sont les Prussiens.

Elle sera bien lugubre la villégiature de cette année !

~~~ Cependant voici que se prépare un déménagement, un de plus à ajouter à tous ceux dont l'année 1871 a déjà été témoin, grâce aux Prussiens, qui n'ont donné que trop raison à celui qui a proposé de remplacer dans l'almanach Gotha les mots *maison Hohenzollern* par *maison Bailly.*

Le déménagement en question est celui de l'Assemblée nationale qui va s'installer à Versailles, comme vous le savez.

Pour quiconque a connu la paisible cité Louis quatorzième, telle que l'avaient faite ces trente dernières années, quelles transformations depuis six mois!

Aujourd'hui ce qui était le quartier général du silence est devenu le centre des agitations et des fièvres.

Pendant cinq mois ce fut le torrent des envahisseurs qui gronda.

Les paisibles Versaillais, confinés dans leurs maisons, espéraient qu'ils allaient enfin pouvoir respirer à l'aise, et voilà qu'au moment où ils entrebâillaient timidement leurs portes et croisées on va leur expédier un nouveau colis d'angoisses et d'émotions.

Je connais un bon bourgeois, un brave commerçant, qui avait rêvé pendant toute sa vie de se retirer à la campagne pour déguster en repos ses modestes économies. Pendant vingt ans, il poursuivit ce cher idéal : vivre de ses petites rentes à Versailles.

Loin du bruit, loin du monde
Dans une paix profonde,

Comme on chante dans *Lallah-Rouck.*

Enfin au mois de juillet dernier il vendit son fonds. O bonheur. On emballa minutieusement tous les meubles. Madame présida aux préparatifs. On allait rue de Provence, le quartier le plus calme, dans une maisonnette avec jardinet. Quand tous les papiers furent collés, les allées ratissées, le mobilier mis en place l'excellent couple poussa un soupir de joie :

— Allons-nous être heureux ! allons-nous être tranquilles !

Ce cri était en date du 3 septembre. Le lendemain la Révolution éclatait, dix jours après les Prussiens campaient à Versailles et le digne ménage en avait ving-trois à loger.

Depuis lors il n'a vécu qu'au milieu des roulements de canons, des cliquetis d'armes, des effervescences, le hasard l'ayant justement logé dans les environs de la maison où logeait M. O. de Bismark.

Maintenant, pour le bouquet, les cancans de là-bas promettent à ces bonnes gens des alertes quotidiennes, des révolutions permanentes de par le voisinage de l'Assemblée nationale.

Hier on m'a appris que le mari venait d'être conduit dans une maison de santé. Il est devenu fou.

~~~ Peut-être s'est-il un peu trop dépêché de perdre ce qui lui restait de raison. Le danger n'est pas aussi imminent. Je sais bien qu'on objecte toujours les souvenirs de... 89 et années suivantes ; mais les temps sont changés et les localités aussi.

En ce temps-là entre Paris et Versailles c'était presque un désert. Aujourd'hui il y a, tout le long du chemin, des maisons et dans ces maisons une fois sur trois un cabaret.

Alexandre Dumas raconte, de la façon la plus comique, dans ses mémoires, l'expédition à laquelle il prit part et qui volait à la poursuite de Charles X. Ce qu'on laissa de monde en route est incalculable. Si je ne m'abuse les manifestations partant de Paris pour marcher sur le chef-lieu de Seine et-Oise (j'entends les manifestations sans rime ni raison comme on en fait trop souvent, et non par les légitimes élans de colère populaire), auront de grandes chances de se démembrer en chemin vu les haltes de la soif.

De telle sorte que les traiteurs, qui finiront par en prendre l'habitude, diront à leurs chefs :

— Allons, chaud ! Allumez les fourneaux, on annonce une émeute de cent couverts.

~~~ C'est la salle de théâtre qui servira de lieu de rendez-vous à nos Solon.

Une merveille que cette salle. La dernière fois qu'elle servit ce fut en l'honneur du roi d'Espagne.

Il y avait représentation de gala. On avait requis toute la garnison pour suspendre des lanternes de couleur dans les grands arbres du parc.

Les uniformes chatoyaient, un cortége de diamants, d'épaules nues, de crachats, de panaches, traversa la grande galerie pour aller gagner la salle de spectacle ruisselante de lumières.

Où est le roi d'Espagne? En exil.

Où sont ses hôtes? En exil.

Où sont les soldats? Prisonniers ou morts.

Où sont les invités qui paradaient dans les loges? Tous dispersés.

Et nunc erudimini.

La vieille salle de théâtre de Versailles en racontera comme cela plus d'un souvenir et plus d'une fête à ses nouveaux habitants. Souvenirs et fêtes qui ont tous abouti à des catastrophes.

Je me le rappelle, le théâtre du palais, tel qu'on le montrait aux visiteurs. Il était plongé dans une obscurité profonde (singulière façon de le faire voir). Un gardien entre-bâillait un volet, et on apercevait vaguement les galeries béantes et les dorures noircies.

On avait l'air de pénétrer dans un mausolée. Les réflexions venaient en foule à l'esprit; tout le passé des splendeurs déchues revenait hanter ces parages mornes et sombres.

Messieurs les députés, vous rencontrerez les mêmes impressions au coin de chaque couloir. Vous ferez bien, je crois, de prendre garde pour que vos délibérations n'ajoutent pas un chapitre de plus aux ruines nationales.

~~~ A Paris, autres genres de spectacles.

Toutes nos scènes de premier, de second et de troisième ordre ont rouvert ou vont rouvrir leurs portes.

Combien de problèmes à résoudre?

D'abord, la question des subventions.

Seront-elles absolument supprimées? Dans quelles conditions doivent-elles être maintenues? Il faut bien le dire, les théâtres qui palpaient ces revenus agréables ont toujours été fort loin de remplir les devoirs que la libéralité publique leur imposait.

Les prétendus encouragements qui devaient être accordés aux jeunes gens par l'Odéon et le Théâtre-Lyrique, pour ne nommer que ceux-là, prenaient des directions inattendues et servaient, par exemple, à monter les œuvres de M. Wagner ou les drames des vétérans.

J'ose espérer que nous ne reverrons plus ces facéties.

Autre point d interrogation non moins épineux.

— Que va-t-on pouvoir jouer, à quel genre va-t-il falloir se vouer pour ramener le public?

Si la presse ne se met pas en travers en protestant énergiquement dès le début, nous roulerons dans les mêmes bas-fonds de la cascade, et l'Europe nous méprisera, tandis qu'elle n'en est encore qu'à nous plaindre.

Mais, par quoi remplacer ce qu'on supprimera? A quelle corde demander le rire par exemple ?

J'avoue que je ne vois rien.

Quant au drame militaire, ce coup l'a achevé. Allez donc faire du chauvinisme avec couplets de facture sur l'air de *la Colonne,* allez donc faire rimer laurier et guerrier.

Positivement, il y a à créer tout un art nouveau qui élève, qui instruise, qui améliore.

Plus d'appels aux curiosités malpropres, aux mauvaises passions, aux instincts bêtes.

La tâche est de réformer tout ce qu'on exploitait naguère. Tâche difficile qui demanderait peut-être des hommes de génie. Il faudra bien se contenter des hommes de talent à qui nous souhaitons sincèrement de pouvoir la mener à bonne fin.

~~~ Est-ce le général Chanzy qui, comme on nous le raconte, est l'auteur de la réflexion par laquelle nous terminerons?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est spirituelle.

On causait de l'armée prussienne, de ses usages et particulièrement de l'habitude qu'elle a de remplacer le clairon par le sifflet pour les manœuvres.

— Il est vraiment étonnant, fit le général, que des gens qui aiment tant les pendules aient supprimé les sonneries !

PIERRE VÉRON.



PARIS, LE 28 FÉVRIER. — Le peuple conduisant à Montmartre les canons du parc de Wagram, pour les soustraire à l'ennemi. — (D'après nature, par M. Montbard.)

La garde nationale met ses canons en sûreté

A MONTMARTRE ET SUR LA PLACE DES VOSGES

La veille du jour où les troupes du pieux Guillaume de Prusse devaient entrer dans Hanovre, la capitale du royaume que ce monarque-Augusta volait à son bien-aimé parent, le roi Georges, on afficha sur tous les murs, par ordre du premier magistrat de la cité, un avertissement aux Hanovriens les invitant à fermer le plus hermétiquement et le plus solidement possible tous les magasins, toutes les maisons.

L'invitation municipale était motivée. Les considérants de la proclamation ne parlaient ni du deuil de la patrie, ni d'affliction patriotique. C'était simplement un acte de haute prudence que le bourgmestre conseillait à ses administrés.

Cette affiche, désormais historique, peut se résumer en trois lignes :

Attendu que les Prussiens entrent demain dans la ville,

Attendu qu'il n'y a pas plus voleurs que les Prussiens,

Invitons les Hanovriens à mettre tout sous clef.

Les déménageurs de pendules, frustrés dans leur soif de pillage et ne pouvant l'assouvir en détail, se rattrapèrent en gros. Ils volèrent tout le royaume.

Les Parisiens, à qui était réservé, comme aux



PARIS, NUIT DU 28 FÉVRIER. — Les gardes nationaux gardant les canons amenés place des Vosges, hors de la portée de l'ennemi. — (D'après nature, par M. Lançon.)

Hanovriens, le dégoûtant spectacle de voir les Prussiens entrer en vainqueurs dans la ville, n'ont pas eu besoin d'un avertissement de M. Jules Ferry pour se garer de la rapacité allemande.

Estimant à leur juste valeur la décente probité de ces bandits embrigadés, la garde nationale de Paris a mis hors de leur atteinte les canons du parc de Wagram, trop voisin des quartiers abandonnés à l'occupation germanique. Les soldats du roi Guillaume n'auraient eu qu'à étendre un peu la griffe, et on sait si la tentation est forte chez eux de s'approprier le bien d'autrui !

Dès qu'ils apprirent que les Prussiens devaient entrer dans Paris, nos soldats citoyens forcèrent la consigne, s'attelèrent bravement aux pièces et les amenèrent chaque bataillon dans son quartier respectif.

On forma des parcs d'artillerie à Montrouge, sur la place des Vosges, sur les hauteurs de Belleville et de Montmartre.

C'étaient tous canons de nouveau modèle et payés avec l'argent des souscriptions parisiennes.

Les laisser prendre aux Prussiens tout luisants-neufs et quand ils ne demandent qu'à travailler contre eux? Allons donc !

On les remisa du mieux qu'on put, on les abrita derrière des retranchements et des barricades, et on monta bravement la garde tout autour.

Chaque sentinelle tenait crânement son fusil serré, l'arme au bras, et ne quittait pas les pièces de l'œil.



PARIS, 3 MARS. — Sac du café du Rond-Point des Champs-Elysées, après le départ de l'ennemi, qui s'y était installé.



PARIS PENDANT L'OCCUPATION. — La barricade de la rue Royale, gardée par la troupe. — Démonstrations antiprussiennes.

A la moindre alerte elle relevait fièrement la tête et son air de défi semblait dire au roi de Prusse : Viens les prendre !

M. V.

LES PRUSSIENS A PARIS

LEUR SÉJOUR — LEUR DÉPART

Pour épargner à la France, à Paris une part des humiliations que lui réservait la Prusse, M. Thiers a fait valoir dans les négociations de Versailles, les considérations de l'avenir, les haines implacables qu'on allait soulever dans le cœur d'une grande nation.

L'empereur Guillaume n'a rien adouci de ses dures conditions et le chef du pouvoir exécutif de la République française a eu raison de dire à la tribune : « La victoire n'est pas toujours beaucoup plus sensée que la défaite. »

En s'entêtant à occuper Paris, le roi de Prusse a oublié cette leçon de grandeur humanitaire que Frédéric le Grand, ainsi que l'Europe l'avait surnommé, Frédéric l'*Unique*, comme l'appellent encore les Allemands enthousiastes, écrivait jadis au philosophe Voltaire : « Croyez-moi, un exemple de magnanimité persuade plus que tous les beaux préceptes qu'étale la tragédie. »

Le maître de M. de Bismark n'a voulu se souvenir que des duretés de Napoléon Ier envers Frédéric-Guillaume.

Il a tenu à faire de la France de 1871 la complice rétrospective du grand capitaine qui, dans une campagne d'un mois (du 8 octobre au 8 novembre 1806), avait battu les Prussiens à Iéna, à Auerstaedt, à Erfurth, à Halle, avait obligé de se rendre les places fortes de Spandau, de Stettin, de Lubeck, de Magdebourg. Il s'est trop rappelé l'entrée de Davoust à Berlin, sans avouer que cette gloriole militaire avait bien trouvé son pendant de compensation dans l'entrée à Paris des Prussiens en 1814 et en 1815.

Mieux inspirés, Guillaume et Bismark auraient dû comprendre que si, après le traité de Tilsitt, le rôle de la France n'a pas été ce qu'il aurait dû être, ses fautes et ses erreurs d'alors avaient été cruellement expiées par l'amoindrissement auquel la condamna le traité de Paris.

La modération était aujourd'hui de circonstance, et la Prusse sait mieux qu'aucun peuple qu'il n'est pas d'une bonne politique de pousser à bout une nation.

L'humiliation de la Prusse par Napoléon Ier a créé le ministère du baron Stein, le grand organisateur de la landwehr et des landsturm ; la *ligue de la vertu* (*le Tungenbund*), qui de Kœnigsberg couvrit bientôt le pays de ses ramifications, préparant la régénération politique de l'Allemagne par sa régénération morale.

En quelques mois cette Prusse dont Napoléon disait avant Leipsig : « La Prusse a quatre millions cinq cent mille âmes ; elle pourra m'opposer quarante mille hommes dans deux mois et jamais plus de soixante-quinze mille : c'est peu de chose. » cette Prusse mettait sur pied deux cent cinquante mille soldats.

« Les pamphlets de Maurice Arndt, l'ami de Stein, écrit Eugène Véron, couraient dans toutes les mains ; les hymmes de Théodore Kœrner étaient dans toutes les bouches. Fichte enflammait ses auditeurs et les conduisait à la guerre sainte de la délivrance.

La Prusse n'était plus qu'un camp... Désormais, il ne suffira plus de battre une armée comme à Iéna ; il faudra, pour vaincre la Prusse, écraser tout un peuple décidé à combattre jusqu'à la mort et à ne laisser à l'ennemi que des cadavres. »

La haine patriotique avait armé tous les bras de cette nation écrasée par le César français. L'Allemagne entière se leva sous le cri de vengeance poussé par les généraux York et Blücher. L'Europe entière s'y associa et ce colosse de gloire qui eut nom Napoléon le Grand succomba sous les efforts désespérés de la coalition.

Voila ce qu'accomplit la Prusse au lendemain de la paix de Tilsitt, le jour où le vainqueur d'Iéna lui fit par trop sentir le poids de son écrasante supériorité.

On n'a pas assez réfléchi peut-être au quartier général de Versailles et l'on ne s'est pas douté que la France humiliée pourrait bien un jour imiter la Prusse de 1812.

Après les traités de 1815 nous subissons les dures conditions de Versailles. Après nous avoir enlevé tous les pays jusqu'à la Sarre et les lignes de Wissembourg, on nous force à abandonner aujourd'hui l'Alsace et la Lorraine. En 1815, on nous fait payer sept cents millions, on exige cinq milliards en 1871. On nous impose l'occupation étrangère pendant trois ans encore, comme nous l'avait imposée le second traité de Paris.

La France, abaissée par la fortune, livrée à ses ennemis, abreuvée d'humiliations, désarmée, mutilée, garottée, n'en reste pas moins la France. Elle n'en conserve pas moins la pleine liberté de ces *deux bras* que Dieu lui a donnés, selon l'expression de de Maistre, pour remuer le monde : *sa langue et son esprit de prosélytisme*.

En dépit de ses récentes mutilations, la France, cette pépinière des penseurs hardis et des vaillants soldats, n'en possède pas moins ses trente-huit millions d'habitants.

Et l'on peut penser à Versailles et à Postdam qu'une nation de cet ordre, de cette importance, ne sera jamais capable de faire ce qu'accomplit la petite Prusse de 1807 !

La patience est la vertu des forts, et nous saurons être patients. Et l'on ne craint pas de nous prodiguer les insultes gratuites, de nous pousser à bout par des provocations inutiles !

Rien n'y a fait. Ni les conseils de la prudence, ni les considérations politiques, ni le sentiment des convenances les plus vulgaires, ce sentiment qui enseigne à ne pas insulter au vaincu.

L'empereur Guillaume a voulu occuper Paris, entrer dans la capitale que non lui, mais la famine, avait domptée ; il s'est obstiné à y entrer en triomphateur.

Piètre triomphe !

Ils sont entrés la peur au ventre. En campagne, et alors qu'ils opéraient pour rançonner villes et villages, ils ne prenaient pas plus de précautions. Décidément la prudence est la mère des Allemands.

Ce sont les uhlans qui ont été envoyés pour tâter le terrain. Dès le matin du 1er mars, un cavalier s'est élancé au galop sur l'avenue de la Grande-Armée. Il a parcouru quelques centaines de mètres, jetant à droite et à gauche des regards inquisiteurs. A la hauteur de l'Arc-de-Triomphe, il a tourné bride et est revenu à son point de départ. Alors deux autres uhlans ont exécuté la même course, puis trois, puis cinq, puis dix. On a sondé les rues, inspecté toutes les avenues, regardé à chaque fenêtre.

Lorsque ce peloton de cavalerie, lancé à la découverte, a eu terminé son inspection et s'est convaincu, en voyant tous les magasins fermés, toutes les portes et tous les volets clos, que c'était dans une nécropole que l'armée allemande allait faire son entrée triomphale, le défilé a commencé.

A huit heures, un officier supérieur, escorté de uhlans, est arrivé devant l'Obélisque, pendant que l'avant-garde du 11e corps prenait possession des Champs-Élysées et du palais de l'Industrie.

Un millier de Français qui se retiraient devant eux, cédant pas à pas le terrain que l'ennemi occupait sans résistance, accueillit les Prussiens par le cri de *vive la République !*

A ce moment, une femme, respectable par son âge et ses cheveux blancs, sort de la foule, s'avance sur le général prussien et lui reproche avec énergie la mort de son enfant. L'officier reste impassible.

A trois heures seulement le gros des troupes fait son entrée. Six régiments de chasseurs bavarois, deux batteries d'artillerie bavaroise, dont une de mitrailleuses ; trois régiments d'infanterie prussienne, dont un de la garde royale ; un escadron de hussards de la mort, un escadron de dragons bleus de Prusse, un régiment de uhlans bavarois, 27 ou 28,000 hommes en tout.

Un très-nombreux état-major, savamment escorté par un détachement de cuirassiers blancs, marche en tête.

Ce corps d'armée fait le tour de l'Arc-de-Triomphe. Sur les madriers qui protégent le monument contre un bombardement possible, les Allemands peuvent lire, tracé à la craie en caractères d'un pied de hauteur, ce mot qui leur donne sans doute à réfléchir : VENGEANCE.

Les troupes prussiennes prennent leur cantonnement au palais de l'Industrie, au Cirque, à la rotonde des Panoramas et dans les maisons particulières des Champs-Élysées.

A quatre heures, le pavillon noir, blanc et rouge de l'Allemagne est hissé sur l'hôtel de la reine Christine. Au pourtour de l'Arc-de-Triomphe un parc d'artillerie est établi, deux pièces de canon sont braquées à l'entrée de chaque avenue et menacent l'intérieur de Paris.

L'occupation officielle prussienne est accomplie.

Les Allemands sont parqués, parqués est le mot, dans les lieux que leur abandonne momentanément la convention de Versailles.

L'ennemi victorieux est isolé le plus complétement possible.

Des barricades formées de caissons d'artillerie étaient élevées dans la rue Royale, la rue de Rivoli et sur le pont de la Concorde. Plusieurs détachements de troupes, ligne et gardes nationaux formaient un cordon sanitaire tout autour des quartiers occupés, dans lesquels la vie paraissait suspendue, car la circulation des voitures et des promeneurs avait cessé partout.

Un café qui tient l'angle du Rond-Point des Champs-Elysées, et de l'avenue Montaigne était resté ouvert malgré l'approche des Prussiens. le jour et la nuit de l'occupation, les Allemands y ont largement bu notre pétillant Champagne. Mal en a pris au maître de l'établissement de cette complaisance coupable. La foule indignée s'est portée en masse sur ce café, a brisé les devantures, a fait irruption dans les salles, a mis à sac tables, glaces, verrerie et porcelaines. Il n'est pas resté une soucoupe entière.

Aussi pourquoi braver le deuil de tout un peuple?

Le gamin de Paris n'a pas épargné les quolibets aux Allemands, surtout aux Bavarois laids, petits, vêtus d'un horrible capote verte déteinte, marchant mal, coiffés de vilains casques en cuir enguirlandés d'une sordide chenille noire. Ils formaient une véritable collection de caricatures et il n'en fallait pas tant pour exciter les lazzi parisiens : — « Viens donc voir les nouvelles bêtes du Jardin des Plantes, » criait à son ami un habitué des Funambules. — « As-tu un pain de seigle à jeter à ces ours ? » disait un autre. — « Tiens, regarde celui-là qui fume sa pipe de porcelaine illustrée, il a l'air plus bête que moi, et ce n'est pas peu dire. » — « Prenez garde à vos montres devant ces déménageurs de pendules » et ainsi toute la journée.

Un moment les musiques prussiennes ont voulu entonner leur air national. Il y a eu dans la foule une bordée de sifflets continus dont une clarinette allemande seule peut ne pas être étonnée.

Pendant la journée du 1er et du 2 mars, Paris avait l'air d'une ville morte. Sur les boulevards, dans les rues, au centre de la ville comme dans les faubourgs, partout les magasins étaient fermés, les restaurants, les cafés, les établissements publics comme les maisons particulières, étaient clos. Plusieurs avaient inscrit sur leur devanture : *Fermé pour cause de deuil national.*

Des drapeaux noirs pendaient aux fenêtres et les passants traversaient les rues et les places, marchant vite et sans dire un mot.

Paris était sombre et digne dans sa douleur.

Mais ce qui était plus lugubre encore c'était l'aspect du boulevard dans la soirée, une fois la nuit venue. Les lampes à pétrole ne donnaient qu'une clarté blafarde. Aucun café, aucun magasin n'était éclairé. Les quelques promeneurs qui se hasardaient sur l'asphalte avaient l'air de larves se traînant dans la nuit.

Ah ! ce jour-là Paris n'était pas la ville des plaisirs, la grande Babylone que Guillaume-le-Pieux s'était mis en tête d'exterminer. C'était Jérusalem pleurant sur ses ruines ses enfants perdus et sa grandeur éclipsée.

Ces boulevards de la rive droite, boulevard des

Italiens et boulevard Montmartre, si bruyants, si resplendissants d'ordinaire, avaient l'aspect désolé de la voie des *sept douleurs*.

Si, ce jour là, M. de Bismark et son maître ont voulu se rendre compte de l'impression que produisait sur la population parisienne leur sotte occupation, et parcourir nos quartiers, si animés d'habitude, ils ont dû comprendre que sous cette sombre tristesse devait couver un sentiment qui n'était pas celui de l'admiration pour leur générosité de vainqueur.

Sur la rive gauche, que n'occupait pas l'armée prussienne et où on avait fait passer les mobiles et les soldats qui n'étaient pas indispensables à la garde des Allemands, les rues et les boulevards étaient au contraire encombrés par les uniformes militaires. Les jeunes soldats, tous attristés, indignés et frémissants la plupart, se promenaient par groupes, lançant, de temps à autre sur le quartier des Tuileries des regards qui auraient voulu percer l'ombre, pour y découvrir ces ennemis qui, dans les combats, s'étaient toujours terrés et cachés devant eux. Dans leur prétendu triomphe, ils n'ont pas le courage de se montrer. On a mis d'ailleurs bon ordre à leur forfanterie de vingt-quatre heures.

La ratification de l'Assemblée nationale les a surpris dans leur étalage de gloriole. Ils ont sali pendant deux jours les lieux où ils ont passé. Dans le plus aristocratique quartier de Paris, ils se sont conduits comme des goujats, eux qui venaient nous donner des leçons de civilisation.

Mais, avant tout, qu'ils apprennent la civilité puérile et honnête!

Ils sont partis! Enfin, depuis deux jours, deux siècles, les envahisseurs ont été forcés de nous délivrer de leur présence. Ils ont évacué vendredi les quartiers de la ville qu'on avait affectés à leur occupation.

Enfin, nous avons pu respirer.

Ce sont nos gendarmes qui leur ont fait la conduite, en attendant que la gendarmerie du monde entier se mette aux trousses de ces pillards de peuples.

Leur dernier escadron s'est fondu dans le brouillard. La foule les suivait, impatiente et difficile à contenir. Elle trouvait qu'ils ne s'en allaient pas assez vite.

Lorsqu'ils ont eu dépassé l'Arc-de-Triomphe, où se trouvaient encore quelques tas de paille et des bottes de foin abandonnés par l'artillerie bavaroise, le public a voulu purifier l'air souillé par les Prussiens; il a mis le feu à cette paille et à ce foin, et une épaisse fumée a bientôt enveloppé le grand portique de nos gloires. Un chauvin, qui avait eu le soin de se munir d'une pelle rougie, a brûlé du sucre pour achever de chasser les miasmes allemands.

Partis! brûlons du sucre,

comme dit mon ami Monselet, dans sa *Chanson des créanciers*.

A leur sortie par la porte Maillot, les adieux de la population parisienne ont été plus significatifs encore. Dès que le dernier peloton a eu passé la poterne, le pont-levis s'est vivement et avec un fracas intentionnel relevé derrière eux, pendant que la foule, qui avait pris les remparts d'assaut, les accompagnait de huées, de sifflets, de quolibets. Les Parisiens ne les ont lâchés que lorsque le dernier grain de poussière soulevé par le pas de leur dernier cheval est retombé sur la terre.

Si c'est là ce que les Prussiens appellent triompher!...

MAXIME VAUVERT.

COMMENT ON RECEVAIT

UN EMPEREUR A METZ

EN 1473

Puisque la Prusse a parlé si fort de revendication à propos de nos malheureux départements de l'Est, suivons-la sur le terrain de l'histoire; voyons ce qu'était Metz au xve siècle, sous la suzeraineté impériale.

L'empereur-roi Frédéric-Guillaume tient beaucoup moins qu'il ne veut le laisser croire à jouir des prérogatives échues alors à ses glorieux prédécesseurs, l'empereur Frédéric IV et l'empereur Maximilien.

Prenons un chroniqueur du temps, — celui-là ne peut être suspect, — et voyons comment les choses se passaient à l'époque qu'on évoque si imprudemment.

Notre chroniqueur s'appelle Jehan Aubrion. C'était un bourgeois de Metz qui, comme beaucoup d'autres bourgeois du moyen âge, notait au jour le jour ce qui se passait dans la ville. Il écrivit de 1465 à 1512, et son manuscrit original existe encore en Autriche, à la bibliothèque impériale de Vienne.

Or, voici comment Jehan Aubrion nous conte en 1474 la venue de l'empereur Frédéric. Je cite son texte, publié intégralement pour la première fois en 1857.

« Le vanredi (vendredi), X^e jour de septembre, « vinrent nouvelle sertenne (certaine) que l'empe- « reur Fredrich volloit (voulait) venir en la cité. Et « incontinent, on se préparont (prépara) pour le « ressoire (recevoir) au muelx con polt (du mieux « qu'on put).

« Et fist on bairer sertenne (barricader certaines) « des rue d'aval la cité, pourtant (afin) que les gens « de l'empereur, ne aultres, ne puissent aller, ne « eulx bouter (ni se jeter) que par la plainne rue. « Et fist on bien venir 4,000 hommes de la Terre de « Metz pour garder la cité; dont il en y avait bien « 2,000, que collevreniés qu'abolitriés (couleuvri- « niers et arbalétriers), et les fist on assambler « en la court de Saint-Vincent.

« Et quant ils furent tous assemblés, chacun des « quatre seigneurs en prinrent mil (prirent mille) « et les menoit en sertains lieux aval la cité, cachiés « que nul ne les véoit (si cachés que nul ne les « voyait) en des graingés et des chancqueur (pres- « soirs), et très-bien ordonnez (et en très-bon ordre). « Et chacun desdits bonhomme avoit 2 escuson « (écussons) blan et noir pour leur ensigne (ensei- « gne), signe de reconnaissance et n'atendoient aul- « tre chose mais (sinon) que, s'on faixoit nose (si on « faisait noise), pour sallir hors (sortir dehors) et « pour garder la cité. Et aprez (ensuite) les com- « munes gens (les gens du peuple) de la ville fu- « rent ordonnés; les aucuns de estre, toute les nuit, « une quantité à chacun quairefort (chaque carre- « four) pour tousiours apereillier s'ons vioit riens « (s'apprêter si on n'entendait rien); les aultres, sus « les muraille de nuit et de jour... Et le samedi « 18e jour du moix de septembre, entret à Metz « l'empereur, à houre de 4 houre (heures) après « nonne (midi). Et estoient la porte Serpenoize, le « pont Rengmont, le pont Tieffroy, fermés, et les « pals avallés (herses descendues), et n'entroit on en « Metz que par 4 portes. »

Ainsi voilà de quelle façon l'empereur d'Allemagne était reçu dans sa bonne ville de Metz. On barricadait la plupart des rues, on fermait la moitié des portes, on armait et on tenait en réserve la garde nationale du temps, prête à tomber sur les visiteurs, si la sûreté et l'indépendance de la ville se trouvaient en péril. Est-ce bien là l'accueil fait par des sujets, et ne ressemblait-il pas plutôt à la façon dont les Parisiens ont reçu dernièrement leurs trente mille visiteurs?

En 1480, c'est une autre chanson. L'empereur demande un contingent de 48 cavaliers et 63 fantassins pour l'aider à combattre les Turcs... On lui envoie deux ambassadeurs pour déclarer qu'on ne peut rien donner.

En 1482, l'empereur n'a rien reçu encore, il se fâche et menace la ville de lui appliquer « les peines impériales ». Nouvelle ambassade pour esquiver les suites d'un courroux qui s'apaisait au mois d'avril suivant, sans autre satisfaction.

En 1495, Maximilien, successeur de Frédéric, veut lever un impôt sur les biens de ses sujets. Le peuple de Metz s'assemble et le refuse à l'unanimité.

En 1498, le 24 septembre, l'empereur reparait moins en visiteur qu'en collecteur d'impôts. La ville lui offre huit tonneaux de vin, huit bœufs, trente-deux chevaux et douze tasses d'argent et cinquante quartes d'avoine; elle gratifie à l'avenant les seigneurs de sa suite, mais elle prend toujours les petites précautions de rigueur : portes fermées, bonne garde, rues barrées de poutres et de chaînes, patrouilles à pied et à cheval. Chaque habitant tient de plus une cuve d'eau et des pierres en réserve dans son grenier.

Il va sans dire que les pierres ne sont pas montées si haut en cas d'incendie. C'est à la garde impériale qu'elles sont destinées.

Mais Maximilien ne se tient pas pour battu; ne pouvant forcer la ville, il essaye de forcer la bourse de nos bourgeois. Après long débat, on lui prête six mille florins, on ne les lui donne pas.

On peut affirmer d'avance que l'empereur actuel ne descendra point à de telles négociations, lui si soucieux en apparence de la dignité de l'ancien empire germanique, — dignité ne supportant guère l'examen, comme on le voit.

Et son premier ministre, qui en parle tant pour les besoins de sa cause, consentirait-il à faire de la ville de Metz ce qu'elle était vraiment au moyen âge, c'est-à-dire une cité libre, nommant ses magistrats, rendant justice, traitant avec les puissances, battant monnaie, faisant la paix ou la guerre, ne manifestant sa dépendance que par une pure formule d'hommage prononcée une fois par an, et par la présentation à chaque visite impériale, des clefs de ses portes qu'elle avait soin de tenir si bien fermées?

Voudrait-il comme autrefois voir Metz refuser ou éluder toutes les demandes de contributions votées dans les diètes?

Souffrirait-il, toujours comme autrefois, que Metz se liât particulièrement vis-à-vis de la France? car ici encore la chronique d'Aubrion nous apporte de précieux enseignements.

Les relations de la République avec Louis XI, Charles VIII et Louis XII sont entretenues avec soin par des lettres ou des ambassades dont notre chroniqueur nous a conservé scrupuleusement trace. Le personnel de ces ambassades, accueilli toujours avec des égards particuliers, ne se retire guère sans emporter quelques titres de pensions ou de charges honorifiques à la cour de France.

Lorsqu'un roi se fait sacrer à Reims, trois ou quatre Messins ne manquent pas d'aller s'y faire armer chevaliers.

Dès qu'on apprend sa mort, toutes les cloches sonnent, et on prépare une cérémonie funèbre aussi splendide que s'il s'agissait de l'empereur Frédéric.

Les nouvelles de France sont avidement recueillies : l'expédition de Charles VIII en Italie soulève un tel enthousiasme que notre chroniqueur lui-même fait trêve à ses allures compassées pour s'écrier que « depuis le roi Alexandre on n'a rien vu de plus digne de mémoire. »

Dans une autre occasion, les Messins refusent de prêter leur artillerie à Maximilien, bien qu'il soit leur suzerain, « *car ons heust esté ennemis au roy de France.* »

Ceci en dit assez, mais ce n'est pas tout encore.

Dans un traité d'alliance offensive et défensive avec le Luxembourg et l'archiduc, nous voyons les Messins réserver expressément *le cas d'une guerre avec Louis XII.*

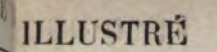
Ajoutons à tous ces faits un autre non moins significatif. La langue française prédominait tellement à Metz que lorsqu'il fallait figurer à quelque conférence d'outre-Rhin, *ses seigneurs recouraient à un interprète.*

Voilà ce que nous enseigne la tradition dont nos ennemis font tant de bruit. Si les choses étaient remises vraiment sur leur ancien pied, on voit qu'ils ne s'en accommoderaient guère, et nous ne pouvons mieux démontrer la nouveauté de leur ambition qu'en nous bornant à l'examen de leurs arguments historiques.

LORÉDAN LARCHEY.



ASSEMBLÉE NATIONALE. — Bordeaux, 1er mars. — Séance de la ratification des prél



…liminaires de la paix.. — (Dessin de M. Gustave Janet, d'après le croquis de M. Bocourt.)

SÉANCE DU 1er MARS

DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE A BORDEAUX

La séance du 1er mars de l'Assemblée nationale, réunie provisoirement à Bordeaux, est une de celles que le parlementarisme français enregistrera avec le plus de douleur.

Très-attristée, très-agitée, très-mouvementée, cette séance restera dans l'histoire comme la protestation du droit vaincu contre la force qui le prime.

La magnifique salle du théâtre de Bordeaux n'était pas en fête ce jour-là. Une sombre émotion patriotique régnait sur les banquettes des députés comme dans les tribunes. Toutes les dames étaient en noir.

Il s'agissait pour nos représentants de plier leur fierté nationale devant les arrogantes exigences de la Prusse, ou bien de décréter la continuation d'une guerre désespérée dans laquelle pouvait sombrer la fortune de la France.

La séance est ouverte à une heure moins un quart.

Victor Lefranc monte à la tribune et lit le rapport de la commission chargée de suivre la marche des négociations de Versailles. Il conclut en invitant la Chambre à ratifier les préliminaires de paix imposés par M. de Bismark.

M. Edgard Quinet prononce un discours dans lequel il s'élève contre l'acceptation de cette paix qui, dit-il, enlève, en prenant l'Alsace et la Lorraine, non-seulement deux provinces, mais les boulevards de la France. Il dénie à l'Assemblée nationale, issue du suffrage universel, le droit de sanctionner par un vote le démembrement de la nation, de consacrer les déprédations et les conquêtes de la Prusse. M. Edgard Quinet est pour le rejet des préliminaires de paix.

M. Bamberger, député de la Moselle, parle dans le même sens. « Un seul homme, s'écrie-t-il, aurait dû signer un pareil traité, Napoléon III, dont le nom sera éternellement cloué au pilori de l'histoire. »

A ces paroles, l'agitation de l'Assemblée est au comble, surtout quand elle voit M. Conti s'élancer à la tribune.

Ce député de la Corse, ex-secrétaire de l'empereur, proteste, au milieu du bruit, des interpellations, contre ce qu'il appelle les allusions blessantes de M. Bamberger.

L'intervention de M. Conti amène une vigoureuse apostrophe de M. Thiers, et le vote *par acclamation* de la proposition suivante :

« L'Assemblée nationale clôt l'incident, et dans les circonstances douloureuses que traverse la patrie, et en face de protestations et de réserves inattendues, confirme la DÉCHÉANCE DE NAPOLÉON III ET DE SA DYNASTIE, déjà prononcée par le suffrage universel, et le déclare responsable de la ruine, de l'invasion et du démembrement de la France. »

Pour appuyer leurs votes, tous les députés se lèvent d'un élan unanime et spontané. Cinq députés seulement protestent à la contre-épreuve.

L'incident vidé, M. Victor Hugo prend la parole, et, tout en parlant contre le traité de paix, fait un appel à la fraternité des peuples, à la constitution des États-Unis d'Europe, à la liberté, à la paix universelle.

M. Louis Blanc démontre, après Victor Hugo, que la paix qu'on nous impose n'est pas une paix juste, équitable, et que par conséquent on ne saurait l'accepter. Il démontre aussi que ce n'est pas le peuple français qui a voulu la guerre, mais bien le gouvernement de Bonaparte qui l'a faite « pour couronner l'édifice de sa dynastie et le cimenter dans ce que les ravageurs de province appellent le baptême de la gloire dans le sang. »

L'éminent orateur nou montre l'Europe déjà alarmée du César germanique, et conclut en se renonçant pour la guerre.

Le général Changarnier défend la paix au point de vue des nécessités de la guerre.

M. Buffet proclame, pour lui et ses amis, la nécessité de l'abstention, nécessité, en l'espèce, que comprend M. Thiers, mais qu'il ne saurait voir admettre par le reste de la Chambre, qu'il adjure d'avoir le courage du malheur et de se prononcer pour un vote manifeste.

Enfin, après avoir entendu la protestation de M. Keller, député de l'Alsace, l'Assemblée nationale vote, par 546 voix contre 107, la ratification des préliminaires de paix signés à Versailles par MM. Thiers, Jules Favre et Bismark.

Le grand et beau dessin que publie aujourd'hui le *Monde illustré* reproduit l'aspect de cette séance d'une importance et d'une gravité désormais historique. La grande salle du théâtre de Bordeaux, dont toutes les grandeurs architecturales et artistiques ont été dessinées spécialement pour nous sur les lieux, forme un cadre aux scènes et aux incidents émouvants qui ont marqué cette journée du 1er mars, date qui ne sortira pas de longtemps de la mémoire des Français.

MAC VERNOLL.

Protestation des Députés de l'Alsace

M. JULES GROSJEAN. Je demande la parole pour un fait personnel.

M. LE PRÉSIDENT. Vous avez la parole.

M. JULES GROSJEAN. Messieurs, je suis chargé par tous mes collègues des départements de la Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin présents à Bordeaux de déposer sur le bureau, après en avoir donné lecture, la déclaration suivante :

« Les représentants de l'Alsace et de la Lorraine ont déposé, avant toute négociation de paix, sur le bureau de l'Assemblée nationale, une déclaration affirmant de la manière la plus formelle, au nom de ces provinces, leur volonté et leur droit de rester françaises.

« Livrés, au mépris de toute justice et par un odieux abus de la force, à la domination de l'étranger, nous avons un dernier devoir à remplir.

« Nous déclarons encore une fois nul et non avenu un pacte qui dispose de nous sans notre consentement. (Très-bien! très-bien!)

« La revendication de nos droits reste à jamais ouverte à tous et à chacun dans la forme et dans la mesure que notre conscience nous dictera.

« Au moment de quitter cette enceinte, où notre dignité ne nous permet plus de siéger, et malgré l'amertume de notre douleur, la pensée suprême que nous trouvons au fond de nos cœurs est une pensée de reconnaissance pour ceux qui pendant six mois n'ont pas cessé de nous défendre, et d'inaltérable attachement à la patrie dont nous sommes violemment arrachés. (Marques d'émotion et applaudissements.)

« Nous vous suivrons de nos vœux et nous attendrons, avec une confiance entière dans l'avenir, que la France régénérée reprenne le cours de sa grande destinée.

« Vos frères d'Alsace et de Lorraine, séparés en ce moment de la famille commune, conserveront à la France absente de leurs foyers une affection toute filiale jusqu'au jour où elle viendra y reprendre sa place. (Nouveaux applaudissements.)

« Bordeaux, le 1er mars 1871.

« *Signé* L. CHAUFFOUR, E. TEUTSCH, PR. ANDRÉ, OSTERMANN, SCHNÉEGANS, E. KELLER, KABLÉ, MELSHEIM, BŒLL. TITOT ALBRECHT, ALFRED KŒCHLIN. V. REHM, A. SCHEURER-KESTNER, ALPH. SAGLIO, HUMBERT, KUSS, RENCKER, DESCHANGE, BŒRSCH, A. TACHARD, TH. NOBLOT, DORNÈS E. BAMBERGER, BARDON, LÉON GAMBETTA, FRÉDÉRIC HARTMANN, JULES GROSJEAN. »

THÉATRES

Les théâtres vont entrer dans une période nouvelle. Là, plus qu'ailleurs nous devons attendre et espérer des réformes nécessaires.

Je me suis quelquefois demandé ce qu'aurait dit notre pauvre cher maître Sainte-Beuve s'il avait assisté aux catastrophes présentes. De quel effroi et de quel accablement n'aurait-il pas été saisi! Je crois le voir rassemblant en toute hâte ses livres, ses papiers, ses notes, comme à l'approche d'un incendie.....

Un incendie, en effet! Nous ne sommes plus à en rechercher les fauteurs; nous les coudoyons à chaque pas. On l'a déjà répété souvent : la littérature a une lourde part de complicité et de responsabilité dans cet écroulement subit d'un monde miné depuis longtemps; — j'entends la littérature de ces quinze dernières années, celle qui, des demi-sommets, avait fini par rouler jusque dans les bas-fonds, et par y demeurer.

Ne perdons pas notre temps en récriminations inutiles. Le mal est fait; n'accusons personne, afin de n'avoir pas à accuser tout le monde. On convient qu'on a cédé à un vertige, qu'on a été emporté, aveuglé. Cet aveu est déjà un pas vers le rachat. Il ne faut pas en rester là, il faut continuer dans l'effort. Nous savons comment nous sommes tombés, voyons comment nous nous relèverons. Cherchons à indiquer et à préparer les voies nouvelles. Le salut de l'avenir est dans une rupture absolue avec le passé. Une soudure serait le pire qui pourrait nous arriver. Désormais réorganisation devra signifier purification.

La littérature, à force de vouloir analyser la société, en était venue à d'effrayants résultats de décomposition. Elle avait des monstres de toute sorte à nous exhiber dans des bocaux ou dans des livres de formats variés. Elle avait plongé au fond de tout; elle savait le fin mot et le dernier mot de toutes les turpitudes. Il importe qu'elle borne là ses conquêtes. La main sur la conscience, ne sommes-nous pas suffisamment édifiés comme cela sur les hontes humaines? Nos inscriptions ne sont-elles pas toutes prises à la Faculté du vice? Qu'aurions-nous à gagner à une science encore plus complète? Ecrivains, mes confrères, laissez reposer votre scalpel, et revenez bien vite à la plume d'oie de nos pères et de nos grands-pères.

N'hésitons pas non plus à nous débarrasser de ce mauvais esprit qui avait fini par gâter les meilleurs sentiments; esprit gouailleur et funeste, sans grâce, sans retenue, sans pitié, et qui a contribué plus qu'on ne saurait croire à notre déconsidération; esprit contourné jusqu'à l'absurde, et cependant à la portée du premier venu. Malgré toutes nos exhortations à l'oubli, il nous en souviendra longtemps de cet esprit de la dernière heure. O la queue démesurée et misérable de Beaumarchais! O les Rivarol du ruisseau!

Lorsqu'on aura renoncé à cet esprit-là et à cette ardeur de curiosité, à tout ce que j'appellerai l'outrance, cette maladie de notre époque, il restera encore assez de force vitale pour reconstituer une littérature. Grâce au ciel, la France est la terre classique du talent; c'est une vérité reconnue et saluée du monde entier. Nous sommes une nation d'écrivains. Désespérons de tout, mais ne désespérons pas de notre cerveau. Seulement il sera nécessaire que le génie se résigne à subir une direction, à obéir à un parti pris. Son indépendance n'en souffrira pas autant qu'il pourrait le redouter; on ne lui demande aucun sacrifice pénible : on veut le retourner vers le bien, voilà tout.

Si j'avais un programme à formuler, voici comment j'essayerais de déterminer les conditions s'appliquant aux deux expressions les plus mondaines de la littérature : le roman et le théâtre.

Replacer le roman dans le milieu d'observation et de style où l'avaient laissé le Balzac d'*Eugénie Grandet*, et le Frédéric Soulié du *Lion amoureux*; rompre avec les récits interminables et les aventures sans vraisemblance; ne plus faire l'injure au peuple de le regarder comme un enfant qu'on doive sans cesse bercer avec des contes de la lune ; ne le mystifier ni le pervertir ; en finir surtout avec le roman judiciaire, cette lèpre récente ; renvoyer Cartouche à sa roue et Dumollard à sa guillotine; en un mot, élever le niveau de l'intérêt. Ce n'est certes point un idéal irréalisable ; et les romanciers accepteront avec joie de ne plus être les courtisans du lecteur, mais ses inspirateurs. De la sorte, les rôles ne seront plus intervertis, comme ils l'ont été si longtemps.

Faire la même chose pour le théâtre : assainir. Laisser à l'Opéra le privilége des ballets, en déposséder surtout les petites scènes, qui avaient insensiblement glissé dans le libertinage. Mettre un terme à cette fièvre qui pousse la plupart des auteurs à réhabiliter les gredins et les gredines. Agrandir, par cela même, en cessant d'être spécial, le cercle de l'art dramatique. Pas d'autre zèle. Je ne réclame pas un théâtre spartiate, je ne prétends pas ramener les générations naissantes à la tragédie. J'appréhende même un répertoire patriotique, car, à de rares exceptions près, les pièces destinées à « former des héros » sont ordinairement assommantes. Loin de moi, sous prétexte de moralité, de plaider la cause de l'ennui, un mot antifrançais.

Dans ces conditions, dont je n'énumère qu'une partie, bien entendu, on peut espérer une renaissance littéraire. Alors, la critique, dont le rôle avait été forcément effacé et rabaissé, la critique aura sa raison d'être et reprendra son rang. Au lieu de s'acharner dans les revues après de lourdes traductions de l'étranger, et dans les journaux après des compositions de boudoir, elle rentrera dans des discussions d'un ordre plus palpitant. Elle redeviendra ce qu'elle était jadis : la sentinelle du monde civilisé.

Pour notre part nous sommes décidé à apporter dans nos comptes rendus beaucoup plus de sévérité que par le passé. Nous avons été souvent trop indulgent, trop faible ou trop indifférent. Nous nous le reprochons aujourd'hui :

CHARLES MONSELET.

BATTERIES PRUSSIENNES AU SUD

Le correspondant militaire du *Times* à Versailles transmet à ce journal les détails suivants sur le nombre et l'armement des batteries établies par les Prussiens autour de Paris pour les opérations du siége. Ces batteries, au nombre de vingt-trois, occupaient les positions suivantes :

1. Le bord de la Seine, à gauche du chemin conduisant du pont à Saint-Cloud, derrière le pavillon Breteuil. Objectif : Billancourt, la basse Seine, Boulogne. Armement : pièces de 24 et de 12. Projectiles lancés : 1,255 boulets de 24, 2,575 boulets de 12.

2. Batterie de la terrasse devant le château de Meudon, à gauche des batteries de Meudon. Armement : d'abord six, puis huit pièces, dont moitié de 12 et moitié de 24. Objectif : la Seine supérieure et les îles, les ouvrages du Point-du-Jour, la presqu'île de Billancourt et Boulogne. Nombre de coups : 1,340 boulets de 12, 1,460 de 24.

Batterie n° 3. En face de l'aile gauche du château de Meudon. Armement : deux pièces de 12 et quatre de 24 ayant tiré les premières 1,310 coups, les secondes 1,894 coups. Objectif : le fort d'Issy.

Batterie n° 4, exactement semblable à la précédente.

Batterie n° 5. Au sud du mur du bois de Clamart. Armement : deux pièces de 6, deux de 12 et deux de 24. Objectif : le fort d'Issy. Nombre de coups tirés : pièces de 6, 610; pièces de 12, 200; pièces de 24, 2,260.

Batterie n° 6. Au sud et près du n° 5, sur la route de Chevreuse. Armement : six pièces de 24. Objectif : fort de Vanves. Nombre de coups tirés, 1,067.

Batterie n° 7. Placée sur la hauteur, au-dessus de Châtillon, à l'endroit nommé d'abord redoute française, puis redoute bavaroise. Armement : quatre pièces de 24, deux pièces de 12. Objectif : fort d'Issy. Nombre de coups : pièces de 12, 480; pièces de 24, 2,600.

Batterie n° 8. Placée un peu en avant du n° 7. Armement : six pièces de 24. Objectif : le fort de Vanves. Nombre de coups tirés, 3,360. Le but de cette batterie était de démonter les pièces du fort et de faire brèche, s'il était possible. La portée des pièces était d'environ 2,150 yards. Les assiégeants ont pensé qu'à cette distance on pourrait faire plus de mal au fort en tirant sur ses canons et sur les fenêtres de l'escarpe du rideau, qu'en cherchant à y faire brèche pour un assaut qui n'aurait pu être livré tant que les flancs et les forts flanquants, ainsi que la contrescarpe, ne seraient pas détruits.

Batterie n° 9. A quelques pas du sud-est du n° 8, de l'autre côté du n° 14, entre cette batterie et le Moulin-de-la-Tour. Objectif : forts de Vanves et de Montrouge par enfilade. Armement : 8 pièces de 12. Nombre de coups : environ 3,920.

Batterie n° 10. Un peu à l'est du n° 9. Objectif : fort de Vanves par enfilade. Armement : six pièces de 24. Nombre de coups : 1,000.

Batteries n° 11 et 12. Près du chemin en face de Fontenay-aux-Roses, sur les hauteurs environnant Bagneux. Armement du n° 11 : six pièces de 12; nombre de coups : 1,840. Armement du n° 12 : six pièces de 24; 3,600 coups.

Batteries n°s 13 et 14. Placées l'une près de l'autre dans le bouquet d'arbres épais qui entoure Châtillon, sur le plateau du Moulin-de-la-Tour. Chacune de ces batteries était armée de deux pièces d'une sorte qui n'avait jamais servi dans les guerres; c'étaient des mortiers rayés de 21 centimètres de diamètre se chargeant par la culasse et fabriqués de façon à pouvoir être élevés de 80 degrés au-dessus de l'horizon. Le résultat de ces pièces paraît n'avoir pas répondu à ce qu'on en attendait. Objectif : Issy et Vanves. Nombre de coups tirés : batterie n° 13, 840 boulets; n° 14, 810.

Batterie n° 15. Ne diffère de la précédente que par sa position qui occupe le versant de la colline derrière Bagneux. Comme l'autre, elle est armée de deux mortiers de 21 centimètres rayés se chargeant par la culasse. Objectif : le fort de Montrouge. Nombre de coups : inconnu.

Batterie n° 16. Etablie, après celles précitées, sur la terrasse de Meudon, entre les batteries n°s 2 et 3. Armement : six pièces de 12. Objectif : les ouvrages français en avant d'Issy, près Notre-Dame-de-Clamart. Nombre de coups : 1,790.

Batterie n° 17. Placée tout près et au nord-ouest du n° 8, sur la colline qui domine Châtillon. Armement : six pièces de 12. Nombre de coups : 2,430. L'objet de cette batterie était de tenir sous son feu les ouvrages temporaires jetés entre les forts d'Issy et de Vanves.

Batterie n° 18. A l'ouest de Bagneux, sur le chemin de Châtillon. Armement : six pièces de 24. Objectif double : tirer directement sur Montrouge et bombarder Paris. Nombre de projectiles lancés : 2,600 obus.

Batterie n° 19. Armée d'abord de deux pièces, puis de quatre longues de 24. En dernier lieu, son armement consistait en six pièces courtes de 24, lançant des obus de 3 pouces plus longs que les pièces ordinaires du même calibre, avec une précision et une force telle, qu'ils finirent par couper l'escarpe du fort d'Issy de façon à y faire brèche et à ouvrir un passage pour l'assaut de la forteresse. Nombre de projectiles lancés par les six courtes pièces : 2,000 obus; pour les six longues : 1,000.

Batterie n° 20. Au nord-ouest de Clamart, à mi-chemin entre ce village et la batterie n° 19. Armement : dix longues pièces de 24. Objectif : façade sud de Vanves et la façade de gauche du bastion nord ouest. Nombre de coups : 2,850.

Batterie n° 21. Derrière les maisons à l'ouest de Châtillon. Armement : six pièces courtes de 24. Objectif : la façade sud du fort de Vanves. Nombre de coups : 1,880.

Batterie n° 22. Tout à côté du n° 21 et un peu à l'ouest. Armement : six pièces alternativement de 12 et de 24. Objectif : le même que la batterie n° 21. Nombre de coups : 1,700.

Batterie n° 23 et dernière. Elle complète la liste des ouvrages construits pour le bombardement de la partie sud de défense de Paris. Son armement consistait en quatre monitors de 50, ou, pour éviter toute confusion, de 11 pouces de diamètre à âme lisse. Cette batterie était la plus rapprochée de Paris, la distance qui la séparait du fort d'Issy n'étant que de 1,250 yards. Elle lança seulement 350 bombes, dont l'une fit sauter un magasin du fort.

M. V.

Dévastations de la basilique de Saint-Denis

Pendant le bombardement, il est tombé sur la basilique plus de 200 obus; les tours seules en ont reçu plus de 90; un nombre plus grand encore est venu s'abattre dans un périmètre très-rapproché, ce qui prouve évidemment que la vieille abbaye servait de point de mire aux batteries prussiennes; que les Allemands, comme les Vandales d'autrefois, ne respectent nullement les monuments historiques, et que le roi de Saxe se souciait fort peu de troubler et de souiller les cendres de son aïeul, le roi Henri IV.

Les dégâts du bombardement sont nombreux sur la basilique; mais, grâce au blindage établi par M. Viollet Leduc, ces dégâts sont facilement réparables. Malheureusement, il n'en est pas de même des tristes et déplorables dévastations commises par des mains barbares depuis l'occupation prussienne.

Du côté du nord, les grandes croisées entre la tour et la rosace, et la rosace elle-même, sont criblées d'éclats de projectiles. Un pilastre de la voûte du milieu a perdu 60 centimètres de pierre; ce qui est énorme dans une construction aussi légère.

Quelques colonnettes de la belle galerie à jour contournant l'édifice sont brisées; un pan de nervure de la quatrième grande croisée du fond est démoli; un morceau de fonte a éraillé le tombeau de Constance d'Arles, femme du roi Robert. La partie inférieure du tombeau de Constance de Castille est écornée : le dais qui recouvre la jeune Renée de Longueville est touché; une fleur de lis de l'écusson est broyée.

Un obus a traversé les anciens vitraux remontant à Suger. Ce qui reste encore de ces vieilles reliques a été démonté et mis en lieu sûr.

Le saint Denis qui couronne le pignon de la façade principale a perdu sa tête qui a roulé jusque sur le parvis de la cathédrale.

Les dévastations commises par les soldats prussiens sont des plus déplorables; ils s'attaquent aux objets les plus précieux de l'archéologie; on en jugera par la simple nomenclature que je vais en faire.

La statue de Catherine de Médicis, œuvre de Germain Pilon, a les deux pouces coupés et enlevés; elle a une entaille, faite par un coup de sabre, dans les mains.

La statue de Henri II a les doigts de la main droite brisés; il ne lui reste plus que le pouce. Le pied droit est détaché; le talon broyé d'un coup de crosse de fusil. Le gros doigt du pied a disparu.

Charles VI a perdu la main droite et le fleuron frontal de la couronne.

On a pris la poignée de la dague de Duguesclin.

On a cassé et volé la main droite de Charles V; son sceptre et sa main de justice sont brisés.

Sancerre a huit doigts de disparus; on lui a arraché le sabre.

Charles Martel a un doigt de la main gauche coupé.

Jeanne d'Evreux a un fleuron de sa couronne détaché et enlevé.

Charles le Bel a un fleuron de sa couronne enlevé; un bout de doigt de la main droite détaché.

Blanche de France a les deux pouces cassés et volés.

Marie de Bourbon, tante de Henri IV, a les deux mains détachées et emportées.

Pepin le Bref a le sceptre cassé.

Charles d'Anjou, roi de Sicile, a la gaine du sabre écornée.

Marie d'Espagne a les deux pouces cassés et volés.

La statue de Louis XVI a les deux pouces enlevés, un coup de sabre sur le nez.

La statue de la France a deux doigts de cassés et emportés.

Le tombeau de Louis et Philippe, fils du comte d'Alençon, a perdu une tête de chimère. Cette profanation a été commise aujourd'hui même, jeudi.

L. TESTORY.

Chanoine de Saint-Denis, chevalier de la Légion-d'honneur, aumônier du bataillon Poulizac.

PARIS PENDANT L'OCCUPATION (rive gauche). — Aspect de la rue du Bac dans la journée du 1er mars. — (D'après nature, par M. Morin.)



PARIS PENDANT L'OCCUPATION (rive droite). — Aspect du boulevard dans la soirée du 1er mars. — (D'après nature, par M. Vierge.)



AUTOUR DE PARIS. — Le visa des laissez-passer à la porte de Pantin.

AUTOUR DE PARIS

LA PORTE DE PANTIN

La porte de Pantin, dont notre dessin reproduit l'aspect pendant les jours de l'armistice, se trouve située à deux pas des Buttes-Chaumont où, en 1814, le 30 mars, un corps de troupes françaises se fit massacrer plutôt que de se rendre aux armées alliées. Cette année, les Prussiens ne l'ont pas vue de si près. Les forts d'Aubervilliers et de Romainville le leur défendaient.

Elle est située à l'extrémité de la rue d'Allemagne, rue que le patriotisme parisien vient de débaptiser pour lui donner le nom de rue de la *Revanche*.

La porte de Pantin ouvre la route de Meaux, qui traverse la forêt de Bondy. C'est par elle que dans les premiers jours du déblocquement il fallait passer pour se rendre à la gare de la Villette et prendre le chemin de fer du Nord.

Comme on ne pouvait sortir de Paris qu'avec un laissez-passer mi-français mi-allemand, des traducteurs avaient établi leurs échoppes auprès de la porte de Pantin pour traduire, moyennant finance bien entendu, le français aux Allemands et l'allemand aux Français. Il y avait aussi des formalités de signalement à remplir. Le traducteur en plein vent se chargeait de tout cela. Ces polyglottes ont-ils fait fortune à ce métier qui a duré jusqu'à la ratification des préliminaires de paix? On ne l'aurait pas dit trop affirmativement en voyant leur mine que le ravitaillement n'avait probablement pas encore eu le temps de *démacérer*. Ils gagnaient leur vie et je crois que c'était tout ce que demandaient les pauvres diables.



Les traducteurs en plein vent.

Notre dessinateur M. Darjou qui est passé par là et les a croqués sur le vif, n'en a fait ni des Turcaret ni des Falstaf. Il nous les donne comme des spécimens des fidèles du siége, de ceux qui pendant cinq mois ont mangé du cheval.

Leur maigreur contraste violemment avec ces mines joufflues de butors bavarois qui pendant que nous mourions de faim ici, se gorgeaient des volailles dérobées chez nos paysans.

C'est encore M. Darjou qui, étant allé visiter Bondy, a dessiné ce corps de garde Bavarois où nous voyons une douzaine de paires de bottes d'égoutiers, autour de la cheminée rangées en cercle et dont les dimensions en largeur et en longueur dénotent bien la race qu'elles chaussent. On devine en les remarquant qu'elles ne sont pas faites pour des pieds



L'HOSPITALITÉ PRUSSIENNE. — Une nuit à Chelles. — (Dessin de M. Darjou.)

de la race franque, mais bien pour des pieds-plats germaniques.

Un seul Bavarois avait eu le courage de coucher auprès de cette exhibition de chaussures allemandes, un seul, et c'était pardieu bien assez. Un français n'aurait pas ce courage.

M. V.

ACADÉMIE DES SCIENCES

PROJECTILE BAZIN

Extrait de la séance du 27 février.

M. Bazin, continue M. le secrétaire perpétuel, envoie un mémoire sur un nouveau projectile à trajectoire prolongée et à double effet.

M. LE PRÉSIDENT. M. Ernest Bazin est l'ingénieur auquel on doit la récente et remarquable exploration sous-marine de la baie de Vigo; il est parvenu à pêcher au fond de la baie de nombreuses et intéressantes épaves des galions coulés depuis le siècle dernier, lingots d'argent, bois, ustensiles, vêtements de l'époque, curieux échantillons de toute nature.

M. DUMAS. Oui, après avoir organisé l'observatoire militaire et le phare électrique de Montmartre, il a expérimenté les nouveaux projectiles sur lesquels il attire l'attention de l'Académie.

Voici, brièvement et réduite à sa plus simple expression, la description du projectile Bazin.

Il est des circonstances où il est avantageux de porter très-loin et de multiplier sur la même ligne de tir les effets de destruction. L'inventeur a cherché en conséquence à atteindre à des distances inconnues jusqu'ici et à frapper en même temps à l'aide d'un projectile à *double effet* les premiers rangs et les réserves de l'ennemi.

Il vaut mieux quelquefois perdre un peu de précision dans le tir et pouvoir en revanche frapper un nombre de fois plus grand, et beaucoup plus loin. Tel est le cas, quand il importe de porter le désordre dans les masses ou de bombarder les villes et les ports.

L'artillerie se servait déjà de trois sortes de projectiles: les obus, les obus à balles et les boîtes à mitraille, employées naturellement suivant les circonstances. Le nouveau boulet est proposé par l'auteur pour compléter notre armement.

En principe, ce projectile consiste en un cylindre creux appelé à faire office de canon court et d'un obus de forme à peu près ordinaire disposé dans le petit canon. La pointe de l'obus sort du cylindre-canon, le termine et donne à l'ensemble un aspect qui rappelle beaucoup celui de l'obus cylindro-ogival. On voit donc que canon auxiliaire, poudre, obus ne font qu'un et constituent le projectile normal. Le cylindre-canon porte en effet des tenons comme les obus et a le diamètre correspondant à l'âme de la pièce à laquelle il est destiné.

Le jeu des nouveaux projectiles est facile à saisir. Le feu de la pièce au moment de l'explosion enflamme une fusée centrale à temps ajustée sur le culot du projectile. Lorsque le mobile est parvenu au point convenable de sa trajectoire, la fusée détermine l'inflammation de la poudre contenue dans le cylindre-canon, qui projette au loin son obus. Le cylindre-canon, à une petite diminution de vitesse près due au recul, continue à suivre sa trajectoire et atteint un premier but comme l'eût fait un boulet ordinaire. L'obus qu'il a chassé parvient à un second but à une distance naturellement plus grande. En sorte qu'un seul coup de canon peut porter le désordre en deux points différents des lignes de bataille ou dans deux quartiers éloignés d'une ville bombardée. Ainsi se trouve obtenue à la fois l'augmentation de portée et la multiplication des effets de destruction.

L'obus à portée maximum est muni d'une fusée à temps et à percussion. Il éclate au point de destination, comme peut le faire d'ailleurs aussi, par un complément très-simple, le cylindre-canon lui-même. On accroît ainsi singulièrement le nombre des éclats et l'effet destructeur du projectile.

Il est très-important d'ajouter que l'obus porte trois rainures héliçoïdales qui lui impriment quand il sort de sa culasse un mouvement de rotation sur lui-même.

Ce mouvement s'ajoute à celui qu'a pris le projectile entier en quittant la pièce, mouvement qui lui assure la continuité de direction.

Les expériences du boulet Bazin ont eu lieu à la batterie de Saint-Ouen, commandée par M. le capitaine de frégate de Bray, et sous la haute surveillance de M. le vice-amiral de la Roncière Le Noury. Les pièces dont on s'est servi tiraient sous un angle de 25°45.

Malgré l'incertitude de détermination faite dans des conditions aussi particulières, on peut dire que le but cherché a été atteint. La portée normale des pièces de marine de 19 a été dépassée. Les cylindres-canons retrouvés avaient labouré le sol sur une longueur de dix mètres et suivant la ligne de tir avant de s'enfoncer à un mètre de profondeur.

La trajectoire théorique des nouveaux boulets a été obtenue à l'aide des formules ordinaires usitées à Gâves, en modifiant légèrement les éléments de calcul en raison du poids plus considérable du projectile (80 kil. au lieu de 75) et de sa forme un peu allongée.

On a dû prendre des moyennes pour les coefficients, afin de se rapprocher le plus possible de la pratique.

C'est ainsi qu'avec une vitesse initiale de 335 mètres, on trouve qu'en réglant la fusée à temps, de façon que l'explosion se produise au point culminant, on obtient, après la séparation des deux parties du projectile, 208m,887 de vitesse pour le cylindre-canon, et 305 mètres pour l'obus. La vitesse du projectile comptée au point culminant étant de 230m,997, on voit que l'on imprime à l'obus par cet artifice une vitesse à très-peu près équivalente à celle qu'il aurait s'il venait de sortir de la pièce.

L'ordonnée de la trajectoire correspondant au point culminant est de 873 mètres, l'abcisse de 3,337 mètres; le nouvel obus parviendra à 6,987 mètres, soit à 700 mètres plus loin que l'eût fait le projectile complet.

On sait toute l'influence de l'inclinaison des canon sur la portée; il est clair que pour aller loin, on ne place pas ordinairement la pièce horizontalement comme se trouve l'être au sommet de la trajectoire le cylindre-canon du projectile; il est manifeste que pour tirer tout le parti utile possible, il est essentiel de déterminer l'explosion du petit canon avant que le système n'ait atteint le point culminant, soit quand l'angle d'inclinaison du canon sera convenable.

En discutant les éléments en présence, la distance déjà parcourue par le projectile, l'inclinaison du canon, celui de la trajectoire, etc., on arrive à conclure que le point de la trajectoire où il est le plus avantageux de déterminer l'explosion, correspond à l'ordonnée 719 et à l'abcisse 2,000; la portée s'élève dans ce cas de 6,271 à 7,951. On gagne en définitive 1,680 mètres; soit un gain de 27 0/0 sur la portée ordinaire.

Le calcul ne peut évidemment servir ici que de guide à l'expérimentateur; mais ces résultats théoriques paraissent avoir été atteints sinon dépassés dans les expériences de Saint-Ouen.

Il est à souhaiter que les intéressants essais tentés sous le feu de l'ennemi soient bientôt continués dans un de nos polygones.

LA MORT DE LA FRANCE

UNE PAGE D'HISTOIRE

Sous ce titre, qui n'est qu'une antiphrase, la *France* vient d'évoquer, par la plume éloquente de M. Pradier-Fodéré, une page historique bien propre à raffermir les cœurs qui fléchissent sous le poids de nos désastres et à faire réfléchir l'orgueilleux ennemi qui rêve d'effacer notre France de la liste des grandes nations.

On dit, de tous côtés autour de nous, que la France est morte.

On ajoute même qu'elle est à peu près en voie de se décomposer.

Ce qui nous rassure, c'est que la France a paru mourir bien souvent, et qu'elle est toujours revenue d'elle-même à la vie.

Phénomène de léthargie, tout simplement.

Prenons un exemple :

Nous sommes, si vous le voulez, dans les dix premières années du dix-huitième siècle, à cette dure époque ou Vauban écrivait : « Près de la dixième partie du peuple est réduite à mendier; des neuf autres parties, cinq ne peuvent faire l'aumône à celle-là, dont elles ne diffèrent guère; trois sont fort malaisées; la dixième ne compte pas plus de 100,000 familles, dont il n'y a pas 10,000 fort à leur aise. »

Pour soutenir le duc d'Anjou, Philippe V, sur le trône d'Espagne, Louis XIV s'est vu contraint d'emprunter à 400 0/0, de créer de nouveaux impôts, de consommer à l'avance les revenus de plusieurs années et d'élever la dette publique à la somme de 2 milliards 400 millions, qui feraient aujourd'hui près de 8 millards.

Pour triompher de la grande ligue de La Haye où étaient entrés l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche, l'empire et un peu plus tard le Portugal, il eût fallu à la France des armées, mais les soldats lui manquaient comme les généraux et les ministres.

A Marlborough, au prince Eugène, à Heinsius, ces ennemis acharnés de la nation française, Louis XIV n'avait plus de grands hommes à opposer. Il avait usé ceux de la génération précédente, et dans l'atmosphère alourdie de Versailles il n'en était pas né qui pussent les remplacer.

Le désastre d'Hochstedt nous avait coûté 12,000 morts ou blessés, 14,000 prisonniers, toute l'artillerie, presque tous les étendards et près de cent lieues de pays.

La défaite de Ramillies nous avait coûté 5,000 morts ou blessés, 15,000 prisonniers, et la perte de la plus grande partie des Pays-Bas.

La défaite de Turin nous avait chassés du Piémont, du Milanais et du royaume de Naples.

Le prince Eugène et le duc de Savoie avaient envahi la Provence et mis le siége devant Toulon.

Une suite de revers essuyés en Espagne semblaient avoir renversé la couronne de Philippe V.

La défaite d'Oudenarde, dans le Nord, avait été suivie d'une retraite désastreuse. Des régiments entiers avaient fui, allant à l'aventure, sans ordre, sans chef.

L'ennemi, survenant, avait tué ou pris plus de 10,000 hommes.

Gand, Bruges, s'étaient rendues.

Lille même avait capitulé, malgré une défense héroïque de Boufflers.

La France était ouverte aux coalisés.

Un parti de Hollandais avait couru jusqu'auprès de Versailles, et enlevé sur le pont de Sèvres le premier écuyer du roi, le prenant pour le Dauphin.

L'hiver de 1709 avait encore accru tant de malheurs : les oliviers avaient gelé dans le Midi de la France, les arbres fruitiers et les blés dans le Nord. La famine avait suivi. On avait vu les laquais du roi mendier aux portes de Versailles, et Mme de Maintenon manger du pain d'avoine.

Le Roi-Soleil s'était humilié, il avait imploré la paix.

« Il offrait, — dit Voltaire, — de reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne, de ne donner aucun secours à son petit-fils, et de l'abandonner à sa fortune; de donner quatre places en otage; de rendre Strasbourg et Brisach; de renoncer à la souveraineté de l'Alsace, de n'en garder que la préfecture, de raser toutes ses places depuis Bâle jusqu'à Philipsbourg; de combler le port, si longtemps redoutable, de Dunkerque, et d'en raser les fortifications; de laisser aux États généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnès, Condé, Maubeuge.

« Les alliés voulurent encore goûter le triomphe de discuter les soumissions de Louis XIV. On permit à ses plénipotentiaires de venir, au commencement de 1870, porter dans la petite ville de Gertruidenberg les prières de ce monarque. Il choisit le maréchal d'Uxelles, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élevé et hardi, et l'abbé, depuis cardinal, de Polignac, l'un des plus beaux esprits et des plus éloquents de son siècle, qui imposait par sa figure et par ses grâces.

L'esprit, la sagesse, l'éloquence ne sont rien dans des ministres, lorsque le prince n'est pas heureux : ce sont les victoires qui font les traités.

« Les ambassadeurs de Louis XIV furent plutôt confinés qu'admis à Gertruidenberg. Les députés venaient entendre leurs offres et les rapporter à La Haye au prince Eugène, au duc de Marlborough, au comte de Zizendorf, ambassadeur de l'empereur, et ces offres étaient toujours reçues avec mépris. On leur insultait par des libelles outrageants, tous composés par des refugiés français, devenus plus ennemis de la gloire de Louis XIV que Marlborough et Eugène.

Les plénipotentiaires de France poussèrent l'humiliation jusqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détrôner Philippe V, et ne furent point écoutés. On exigea que Louis XIV, pour préliminaires, s'engageât seul à chasser d'Espagne son petit-fils dans deux mois, par la voie des armes. Cette inhumanité absurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inspirée par de nouveaux succès. »

Louis le Grand battu, humilié, outragé, la France était morte, n'est-ce pas ?

Tout le monde le pensait alors en Europe.

Eh bien, tout le monde comptait sans la victoire de Denain, qui allait détruire 17 bataillons au comte d'Albemarle, refouler le prince Eugène, enlever tous les postes le long de la Scarpe, délivrer Landrecies, reprendre Douai, Marchiennes, Bouchain, le Quesnoy, mettre en sureté les frontières de la France comme la gloire du roi, et préparer la paix avantageuse d'Utrecht, par laquelle Louis XIV conserva l'Alsace, l'Artois, le Roussillon, la Flandre, la Franche-Comté, Strasbourg, Sarrelouis, Landau, les Antilles, Bourbon, le Sénégal, sans compter l'acquisition de la vallée de Barcelonnette, la consolidation de la couronne d'Espagne et des immenses colonies espagnoles sur la tête de Philippe V, ainsi que le rétablissement du duc de Bavière dans ses Etats.

Depuis, la France a traversé encore de bien terribles épreuves et a savouré bien des gloires.

Les catastrophes qui l'ont frappée ne l'ont jamais atteinte et ne l'atteindront jamais mortellement, tant que, comme Louis XIV avant Denain, elle comptera sur ses ressources inépuisables et qu'elle ne désespérera pas de son avenir.

P. PRADIER-FODÉRÉ.

LETTRES HISTORIQUES

Saint-Pétersbourg, mercredi 1er mars.

Le *Journal de Saint-Pétersbourg* publie un télégramme de l'empereur d'Allemagne à l'empereur de Russie, daté du 27 février, annonçant la conclusion des préliminaires de paix dont les conditions sont connues.

L'empereur d'Allemagne continue :

« Ainsi, nous sommes à la fin de cette guerre glorieuse et sanglante que nous a forcé d'entreprendre une frivolité sans exemple. La Prusse n'oubliera jamais qu'elle vous doit que la guerre n'a pas pris des proportions extrêmes. Que Dieu vous en bénisse!

« Votre ami qui vous sera reconnaissant toute sa vie.

« GUILLAUME. »

L'empereur de Russie a répondu le même jour en ces termes :

« Je vous remercie de votre communication des préliminaires de paix; je partage votre joie. Fasse Dieu qu'une paix durable puisse s'ensuivre! Je suis heureux d'avoir pu vous prouver mes sympathies comme ami dévoué. Que l'amitié qui nous lie puisse assurer le bonheur et la gloire des deux pays ! »

Voici l'extrait de la lettre du comte de Paris dont parle notre correspondant de Bordeaux :

« Ce qui se fera en France et par les représentants de la France sera bien fait; ce qui serait tenté du dehors serait prématuré et stérile. Je n'ai aucune pensée d'ambition personnelle.

« Je travaillerai loyalement à la solution qui paraîtra devoir assurer le plus sûrement à la France le gouvernement libre, stable et honnête dont elle a besoin.

« Si un accord politique se fait, c'est sur la constitution que doivent porter toutes les stipulations.

« L'important est d'obtenir un appui pour faire triompher les clauses qui nous garantissent un pacte libéral.

« Les questions de personnes ne peuvent être l'objet d'aucune condition.

« L'idée de stipuler une abdication est inadmissible. Nous devons la repousser absolument.

« Il ne faut être ferme que sur les questions de principe, et non sur des questions de personnes. »

M. Charles de Rémusat a adressé la lettre suivante au *Journal de Toulouse* :

« Monsieur,

« Il est très-vrai que le gouvernement avait bien voulu penser à moi pour une mission diplomatique à Vienne, et que je ne me suis pas cru propre à la remplir utilement. Mais permettez-moi de réclamer contre la manière dont vous avez, d'après un autre journal, annoncé ce petit fait, d'ailleurs sans importance. Je désire que les motifs qui m'ont déterminé ne soient pas mal interprétés.

« Ces motifs me sont tout personnels; ils n'intéressent en rien le public, et surtout ils n'ont rien de politique. Je demeure très-reconnaissant de la marque d'estime que le gouvernement me donne; j'aurais voulu y mieux répondre.

« Personne ne lui porte une confiance plus entière que moi, personne ne souhaite plus sincèrement le succès de sa patriotique entreprise; personne n'aurait été plus heureux d'être en mesure de le bien servir.

« Et comment n'en serait-il pas ainsi, lorsque la France unanime vient de confier l'œuvre de son salut à celui auquel m'unit une amitié inaltérable, une amitié de cinquante années, et dont la gloire me donne seule, dans ces tristes jours, un sentiment de bonheur?

« Veuillez, monsieur, agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« RÉMUSAT.

« Laffitte, le 25 février. »

M. le marquis de Biencourt, propriétaire du château d'Azay, mis au pillage par une garnison prussienne et visité par le prince Frédéric-Charles et le prince héritier, qui sont venus de Tours tout exprès pour s'y goberger à plein ventre, a adressé au premier de ces deux princes la lettre suivante :

« Château d'Azay-le-Rideau, 21 février 1871.

« Monseigneur,

« Il a plu à Votre Altesse Royale de venir visiter le château d'Azay. En d'autres temps, j'eusse été très-honoré de cette visite. Aujourd'hui je suis forcé de dire à Votre Altesse Royale combien je trouve ses façons étranges et grossières.

« N'oubliez pas, monseigneur, que vous n'êtes pas au soir d'une bataille; vous occupez le département d'Indre-et-Loire en vertu des conditions d'un armistice, et rien ne vous donne le droit de venir chez moi, de vous y faire servir malgré moi, de manger mon pain et de boire mon vin.

« Les gentilshommes de votre état-major, les officiers de votre armée et vous, ne savez rien des égards que les gens bien élevés observent entre eux; vous ignorez le respect que, chez les nations civilisées, le vainqueur doit au vaincu.

« En vous asseyant à ma table, en vous faisant héberger à mes frais, en exigeant du vin de Champagne, que je n'avais point, vous me donnez le droit, dont je suis profondément triste, de vous parler comme je le fais.

« En voyant les façons de leur prince, je ne m'étonne plus des procédés parfaitement grossiers des officiers de votre armée, qui souillent ma demeure et se font nourrir chez moi, à mes frais, depuis le 4 février.

« Veuillez agréer, monseigneur, l'expression des sentiments d'indignation que j'ai dans le cœur.

« J'ai l'honneur d'être, monseigneur, avec le plus profond respect, de Votre Altesse Royale, le plus humble ennemi.

« Marquis de BIENCOURT.

« *P. S.* — On me dit que j'ai eu également l'honneur, bien involontaire, de traiter à ma table S. A. R. le prince héritier. »

M. Crémieux a envoyé au président de l'Assemblée nationale une lettre dont voici le texte :

« Arcachon, le 1er mars 1871.

» Monsieur le président,

« S'il faut accepter cette abominable convention qu'on ose appeler traité de paix, s'il faut subir la douloureuse mutilation de nos plus chères provinces, l'odieuse spoliation de nos finances, hâtons-nous du moins, hâtons-nous de faire cesser le fléau de l'occupation ennemie.

« Pour se retirer de la France, le Prussien exige cinq milliards, dont un milliard acquitté dans l'année, quatre milliards dans trois ans. Il veut l'intérêt à 5 p. 100. Versons immédiatement les cinq milliards dans ses caisses avides. Qu'il parte gorgé d'or et de pillage, mais qu'il parte, qu'il cesse de souiller ce qui nous reste du sol de notre chère patrie.

« Souscrivons les cinq milliards, payons-les, et que, jusqu'au jour écrit au ciel, la France se souvienne que l'Alsace et la Lorraine sont terre française, que l'abandon de ces deux sœurs est la honte de l'empire, et que la République, levant fièrement la tête, saura prendre sa revanche.

« Que chacun de nous consulte l'état de sa fortune, et faisons à la patrie une avance qu'elle remboursera dans une longue suite d'années, à nous ou à nos enfants.

« Dans la modeste situation de fortune que je me suis acquise par plus d'un demi-siècle de travail, j'offre à mon pays 100,000 fr. pour ma souscription.

« Hâtons-nous! Que dans le courant du mois de mars tout soit souscrit.

« Habitants des villes, qui faites de si nobles efforts pour conserver la République pure que nous souhaitons, concertez-vous ensemble; apprenez aux habitants des campagnes ce que peut le patriotisme : un mois encore, et si la France le veut, la France sera délivrée.

« AD. CRÉMIEUX. »

M. Glais-Bizoin a adressé à M. Dureste la lettre suivante :

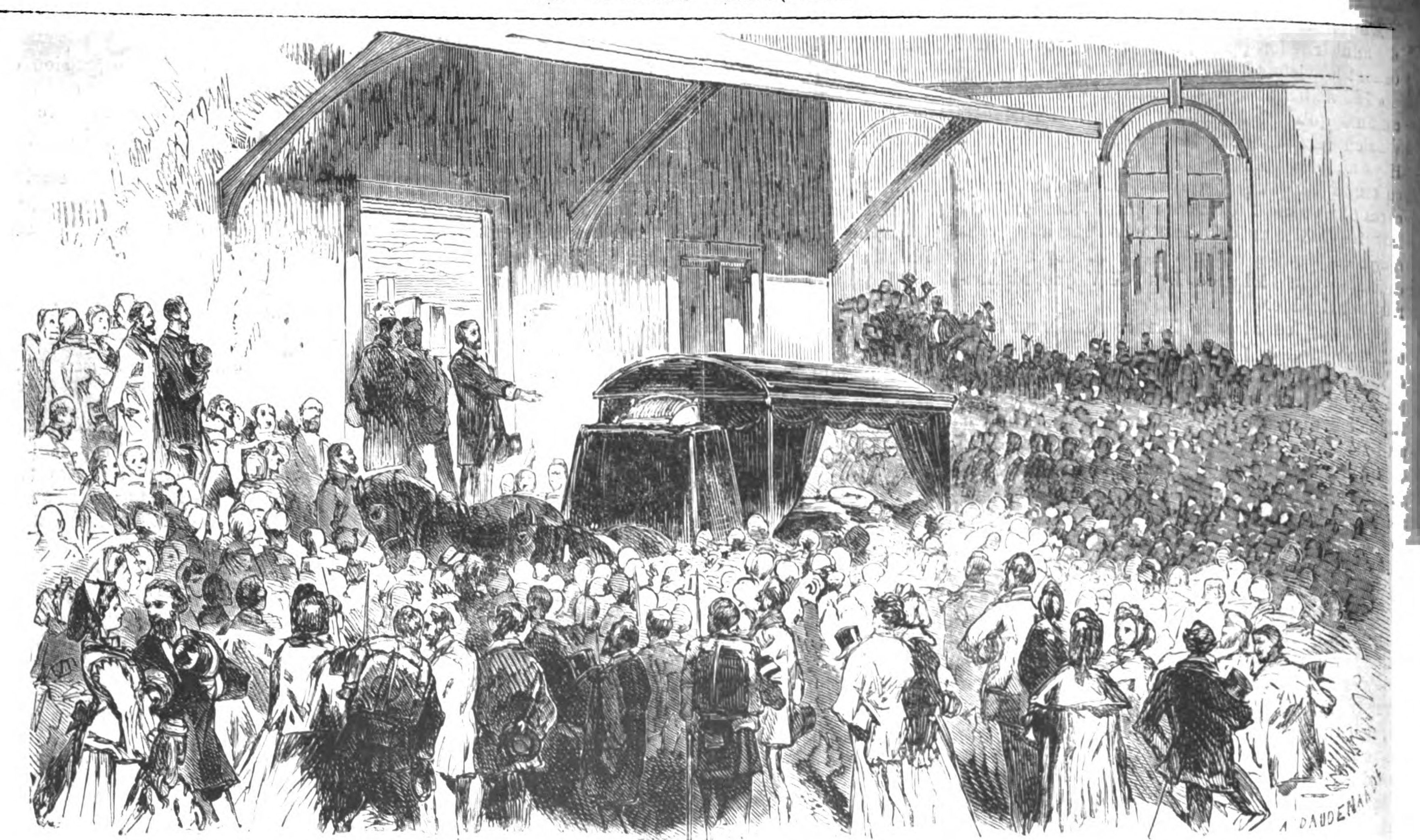
« Bordeaux, le 25 février 1871.

« Mon cher neveu,

« Pendant cinq mois et demi de pouvoir bien absolu, le soin des affaires publiques m'a tellement absorbé que le temps pour lire un journal quelconque de notre département m'a complétement manqué, et ce n'est qu'aujourd'hui, à mon retour de Paris, qu'ouvrant par hasard le journal les *Côtes du Nord*, j'y lis une lettre dans laquelle tu veux bien réfuter le bruit qu'on a répandu que j'avais vendu la Tour de Cesson, réalisé ce que je possédais en France, et m'étais enfui en Angleterre, emportant la caisse de l'État. Cela t'a singulièrement surpris et blessé; quant à moi, je n'en suis ni étonné, ni offensé.

« Une longue expérience m'a appris que plus un bruit est absurde et plus, à certains moments, il a chance d'être admis comme une vérité. Il ne faut pas être homme politique et avoir livré sa vie à l'opinion publique pour s'en fâcher. Que les auteurs de ces absurdités ne s'en fassent pas un sujet de triomphe : notre échec ne vient pas de pareilles manœuvres; il est le fait d'élections retardées et faites dans de malheureuses circonstances. Je n'ai qu'un souhait, c'est que ceux qui nous succèdent soient plus heureux dans l'accomplissement de leur terrible tâche.

« Je quitte le pouvoir sans regret, je le quitte comme aucun ne l'a fait avant moi, n'ayant reçu ni argent, ni faveurs. Quelles que soient les fautes qu'on puisse me reprocher, j'ose affirmer que j'ai



BORDEAUX. — Obsèques de M. Küss, maire de Strasbourg et député de l'Alsace. — M. Gambetta prononce à la gare un discours sur le cercueil.

donné à mon pays tout ce que lui devaient le cœur et l'âme d'un bon citoyen. Bien ou mal, je l'ai servi — je regrette qu'on me force à le dire, — je l'ai servi gratuitement, sans rétribution d'aucune espèce, et s'il est vrai que j'aie emporté une caisse, je déclare que c'est la mienne, mais vidée au service de l'État; je le déclare sans trop espérer que mon exemple soit suivi par les gouvernants et les gouvernements qui me succéderont.

« Tout à toi de cœur.

« AL. GLAIS-BIZOIN. »

OBSÈQUES DE M. KUSS

Le jour où l'Assemblée nationale était forcée de voter l'annexion à la Prusse de l'Alsace et de la Lorraine, M. Küss, maire de Strasbourg et député du Bas-Rhin, mourait de douleur à Bordeaux, dans l'établissement hydrothérapique de Longchamps.

Victime vaincue de son attachement à la patrie française, ce grand citoyen honnête homme succombait au désespoir.

Le lendemain, une foule nombreuse a voulu témoigner toute la douleur, tout le respect et toute l'admiration que lui inspirait la mémoire du chef de la démocratie alsacienne.

Elle a suivi la dépouille mortelle de l'ancien maire de Strasbourg jusqu'à la gare d'Orléans.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Gambetta, Tachard, Bethmont, députés; Fourcaud, maire de Bordeaux; Barckhausen, préfet de la Gironde.

M. Küss fils, au bras du pasteur Pelissier et suivi de la députation du Bas-Rhin, conduisait le deuil. Le conseil municipal de Bordeaux, un grand nombre de représentants, M. Jules Simon, une foule compacte de Bordelais et d'étrangers accompagnaient le corbillard.

La garde nationale formait la haie.

Dans une chaude allocution, M. le pasteur Pelissier a vivement impressionné l'assistance surtout quand, prenant Dieu à témoin des violences impies dont M. Küss a été la victime, le ministre protestant a attesté l'inaliénable liberté des peuples et de la conscience humaine.

A la gare d'Orléans, M. Gambetta a, dans une digne et belle improvisation rendu un éclatant hommage à l'héroïsme de la ville de Strasbourg, « qui a fait dignement son devoir jusqu'au bout. « Qu'ils se consolent, a-t-il dit, nos frères de l'Al- « sace et de la Lorraine, qu'ils se consolent en pen- « sant que la France désormais ne saurait avoir « d'autre politique que leur délivrance. »

« Un jour viendra, a-t-il ajouté, où la Répu- « blique victorieuse ira les ressaisir. »

La foule, entraînée par ce langage patriotique, n'a pu maîtriser ses émotions et des cris frénétiques de : *Vive l'Alsace* ! ont couvert les dernières paroles de M. Gambetta.

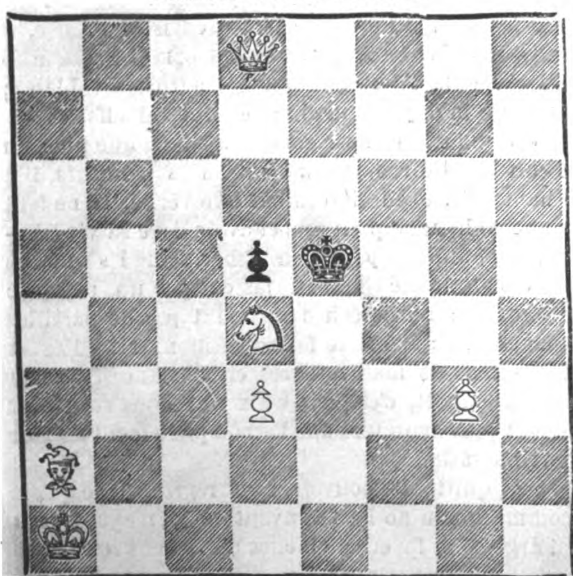
M. Fourcaud a prononcé également quelques paroles émues et, après avoir témoigné les regrets qu'inspirait à tous la mort du grand citoyen dont ils suivaient la dépouille avec une sympathie si ardente, le maire de Bordeaux a revendiqué pour sa ville l'honneur de payer les frais funéraires de cette patriotique et douloureuse cérémonie.

M. V.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 363

COMPOSÉ PAR M. WORVEKER



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 361.

1. D 4 T	1. P pr. D (meilleur)
2. P 3 C	2. P pr. P (1) (2)
3. C 2 R	3. *ad libitum*
4. C 4 FR, échec et mat.	

(1)

	2. T pr. C
3. F 4 FD, échec	3. R 4 R
4. C 3 FR, double échec et mat.	

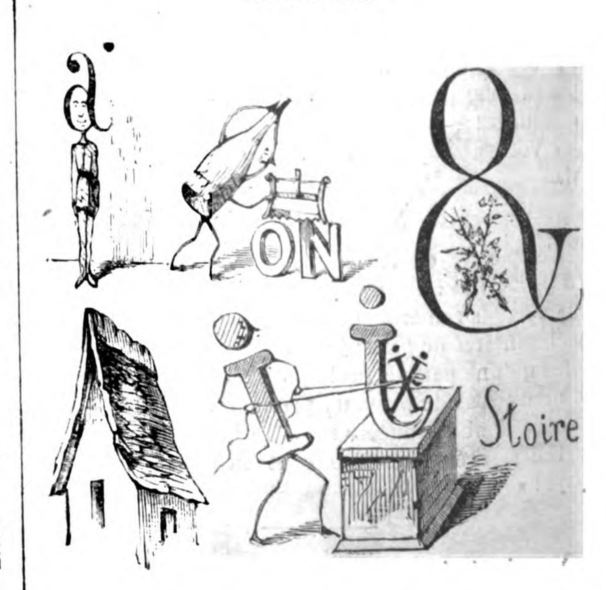
(2)

	2. F 3 R
3. C 5 FR	3. *ad libitum*
4. F ou C, mat.	

P. JOURNOUD.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La vérité surnage comme l'huile.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 727. — 18 Mars 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. ——— On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT.

LE GÉNÉRAL D'AURELLE DE PALADINES

Le général d'Aurelle de Paladines a vu arriver son jour de gloire.

Il a été le premier, parmi nos chefs d'armée, qui après les désastres successifs des armées impériales, ait fait revivre nos illusions patriotiques.

Qui ne ressent encore à Paris l'émotion avec laquelle chacun lisait, le 14 novembre, la dépêche de Gambetta à Trochu commençant par ce bulletin de victoire : « L'armée de la Loire, sous les ordres du général d'Aurelle de Paladines, s'est emparée hier d'Orléans après une lutte de deux jours. »

C'était la nouvelle de la bataille de Coulmiers.

Le général d'Aurelle de Paladines, vétéran des guerres d'Afrique était le héros en qui la nation mettait l'espoir de sa délivrance. Il eût peut-être le tort de ne pas écraser entièrement, alors qu'il la tenait sous ses canons, l'armée de von der Thann.

Quelques jours après son triomphe, le général d'Aurelle, moins heureux, se voyait ravir par l'ennemi renforcé le fruit de ses succès.

Disgracié, le vainqueur de Coulmiers n'a pas gardé rancune de la disgrâce qui l'avait atteint. Il s'est rappelé, en grand patriote qu'il est, la belle maxime que La Bruyère écrivait pour son ami Bussy-Rabutin : « Une plus belle ressource, pour le favori disgracié, que de se perdre dans la solitude et ne faire plus parler de soi, c'est d'en faire parler magnifiquement, et de se jeter, s'il se peut, dans quelque haute et généreuse entreprise qui relève ou confirme du moins son caractère, et rende raison de son ancienne faveur; qui fasse qu'on le plaigne dans sa chute, et qu'on en rejette une partie sur son étoile. »

Le général d'Aurelle de Paladines avait en deux mois organisé fortement cette armée de la Loire, qui lui avait permis d'inscrire le premier succès des troupes françaises dans cette triste campagne qui devait aboutir à la convention de Versailles. M. Thiers, chef du pouvoir exécutif de la République, s'en est souvenu et l'a appelé à Paris pour lui confier la reconstitution de la garde nationale. Le général d'Aurelle a accepté le commandement supérieur des gardes nationales de la Seine, convaincu que dans ce poste éminent, qui lui impose de si grands devoirs, il rendra plus de services au pays qu'en disparaissant de la scène et en traînant dans le monde les débris d'une faveur qu'il a pu perdre un moment sans l'avoir justement mérité.

LÉO DE BERNARD.



LE GÉNÉRAL D'AURELLE DE PALADINES
commandant supérieur de la garde nationale de la Seine.

AVIS A NOS ABONNÉS

Les communications étant sur le point d'être rétablies régulièrement, nos abonnés recevront chaque semaine avec le numéro du jour, un ou plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2e semestre de 1870, qui manquent à leur collection. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement ces numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; la difficulté que nous avons éprouvée à nous procurer du papier en est la cause, nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

COURRIER DE PARIS

Malgré les cinq lieues qui nous séparent de Versailles, l'arrivée de nos honorables va donner plus de vie au monde parisien, encore peu reconstitué. Nous avons la foule, nous avons l'agitation, mais nous n'avons pas encore le mouvement. Comme le disait très-justement il y a huit jours mon confrère Pierre Véron : « Ce n'est plus la vie militaire, mais ce n'est pas encore la vie civile. »

Cela tient un peu à deux causes: beaucoup de ceux qui étaient restés sont partis, et beaucoup de ceux qui n'étaient pas restés ne sont point revenus.

Les premiers n'ont pu résister au désir d'aller porter eux-mêmes de leurs nouvelles; mettant le képi de côté, ils ont couru surprendre des êtres que l'absence leur avait rendus doublement chers. On a eu si peu de bonnes surprises à se faire depuis cinq mois!

Pour les seconds, les difficultés de communication, l'incertitude de l'avenir et nos nouvelles sanitaires formaient autant d'obstacles.

A vrai dire la santé publique est partout éprouvée. La variole se promène dans chaque département. Mais il est tant d'autres motifs d'hésitation pour les tempéraments nerveux.

⁂

Il en est revenu cependant quelques-uns, et parmi eux il en est qui font déjà tapage.

Ce spectacle m'a surpris, je l'avoue. Je m'attendais à retrouver dans ces pèlerins pacifiques le besoin de calme auquel ils avaient sacrifié depuis cinq mois leur résidence habituelle. Mais point! leur ton est cassant, leurs allures hautaines, leurs arrêts méprisants; ils sont devenus nos grands juges et nos petits prophètes.

« Je vous avais bien prédit, s'écrient-ils, tout ce qui vous est arrivé. »

Ou :

« Ce qui a perdu la France, c'est son incapacité. Vous n'existez plus comme nation. »

Il paraît que ces choses-là se disent publiquement dans des chaires destinées à un meilleur usage, et qu'elles trouvent un auditoire pour applaudir. Du moins, il y a des journaux qui l'assurent.

A quelle nation appartient-il donc, cet auditoire?

S'il est composé de Français, je le plains. L'homme qui s'avoue incapable est bien malade; celui qui applaudit à la déclaration de sa propre incapacité ne guérira jamais.

⁂

Grâce à Dieu! nous ne parlons ici que d'exceptions.

Presque tous les émigrés de Paris ont vécu de notre vie, de nos émotions, et nos misères leur ont fait oublier les leurs, qui ont été plus grandes qu'on ne le suppose.

« Ce qui nous faisait le plus de mal, disait encore hier un de nos collaborateurs, c'étaient les fausses bonnes nouvelles. Jamais vous ne pourrez vous douter de l'état dans lequel nous étions le 2 décembre, à l'annonce d'un prétendu déblocquement de Paris. Vous aviez forcé les lignes, culbuté l'ennemi. Epinay était à vous, — Epinay-sur-Orge, disait-on, — donc, la route était libre. La situation allait changer de face. Nous étions littéralement fous. Moi, l'homme froid que vous connaissez, j'ai embrassé sur les deux joues l'employé du télégraphe... Quelle joie, mais le lendemain quel contre-coup! Voilà ce qui brisait. Nous mangions du pain blanc, c'est vrai, mais nous ne dormions guère, à moins que nous ne rêvions Paris. »

Parlerons-nous maintenant des colonies françaises de la frontière belge, de la frontière suisse, de leurs sacrifices, de leur charité infinie pour ceux de nos malheureux soldats qu'elle pouvait recueillir. A Genève, Mme la baronne Athalin a été admirable; puissamment secondée par M. Lucy, un de nos anciens receveurs généraux, qui, à Paris comme à Metz, comme à Marseille, a laissé les meilleurs souvenirs.

Aquarelli te distingué, il avait ressaisi ses pinceaux...; ses yeux de soixante dix-sept ans travaillaient comme s'ils n'avaient pas cessé d'en avoir quinze. La moindre de ses pochades, et il a été fécond, s'est échangée soit contre une somme assez ronde, soit contre des provisions et des effets de toute sorte nécessaires à nos pauvres blessés. La philanthropie a fait alliance avec le libre échange, et, pour la première fois peut-être, une vue de torrent ou de glacier a été cédée pour six douzaines de paires de chaussettes de laine.

La société Génevoise a secondé ces nobles efforts avec une grâce telle qu'une petite souscription s'organise à Paris pour l'offre d'une médaille destinée à perpétuer le souvenir de sa charité et de notre reconnaissance. — C'est encore à M. Lucy que revient l'honneur de cette bonne idée.

⁂

Tous nos amis ne nous apportent pas au retour des nouvelles aussi consolantes. Que de morts ignorées vous sont révélées à la fois! Il est des maisons, et j'en connais, où le père, la mère et le fils sont tombés à huit jours d'intervalle. La douleur morale les a tués plus encore que la douleur physique.

De Touraine, on m'apprend aussi la perte d'un ami, d'un confrère, Mahiet de la Chesneraye, vrai chansonnier, qui réunissait avec Nadaud le triple don du chanteur, du poëte et du chansonnier.

« *Encore un que les Prussiens n'auront pas!* » disait souvent ce pauvre Mahiet, lorsque nous quittions sa table hospitalière pour aller prendre le café dans son jardin, sous un grand arbre que je vois encore.

C'était, non loin de Loches, tout près des rives du Cher, dans un beau domaine dont le maître savait merveilleusement faire les honneurs. Arrivée, départ, emploi de la journée, tout était laissé à votre guise; vous étiez libre, vous étiez chez vous. La présence au repas était la seule obligation à remplir, et Dieu sait si les mets avaient été bien « caquetés, » selon la prescription du sage, lorsque notre hôte disait en vidant pour la dernière fois son verre :

« Encore un que les Prussiens n'auront pas! »

⁂

Ces Prussiens-là dataient de 1814. En ce temps-là nos Tourangeaux n'avaient pas éprouvé les désastres de la Champagne, mais ils avaient eu leur part de l'occupation ennemie, et les gloutonneries de l'envahisseur avaient laissé des traces ineffaçables dans leur mémoire. Mahiet ne répétait donc que ce qu'il avait entendu dire dans sa jeunesse, et nous étions tous, hélas! bien loin de nous douter que la réminiscence dont le côté comique nous frappait seul, dût redevenir une affreuse actualité. A l'approche de l'ennemi, Mahiet de la Chesneraye, déjà souffrant d'un mal qui ne pardonne guère, ne put résister à ce dernier coup. La mort a semblé vouloir lui épargner le chagrin de contempler une nouvelle mise en scène de son dicton favori.

Il nous laisse un recueil de chants qui ont joui d'une assez grande popularité; ils resteront parce qu'ils sortent du cadre convenu. La vie champêtre lui inspira ses compositions les plus fraîches. On lui doit aussi deux pièces patriotiques qui feraient encore fière figure : *Le Vieux verre* et *Le Sillon*.

⁂

Je ne place pas non plus dans la catégorie des retours ordinaires ceux des confrères que leurs devoirs retenaient loin de nous. On sait que beaucoup de journaux s'étaient dédoublés pour mieux servir la cause nationale. Car un rayonnement étendu est la première condition de la presse, qui étouffe toujours dans une ville assiégée, même alors que cette ville est comme la nôtre un petit monde jouissant de la liberté la plus complète. Nous avions ainsi deux *Moniteurs*, celui de Paris et celui de la province, qui dès l'origine avait des intérêts considérables à servir et dont la prospérité croissante a justifié la prévoyance de M. Paul Dalloz. Retenu par la Chambre à Bordeaux, le journal s'est empressé de revenir avec elle, et voici pourquoi ses deux corps de rédaction ont fait leur jonction cette semaine, à la grande joie de tout leur personnel.

En parlant de jonction, je me sers à dessein d'un terme militaire. Je vais avoir l'air de commettre une hérésie, mais, sous beaucoup de rapports, je ne connais rien qui ressemble plus au soldat que le journaliste. Même subordination nécessaire, même ponctualité rigoureuse, même surveillance permanente.

Pour l'un comme pour l'autre, les exigences de la vie plient devant celles du service, et dix minutes de retard peuvent faire perdre une bataille.

⁂

On nous dit que la province n'est pas contente des Parisiens. Mais Montmartre et Belleville sont-ils tout Paris? Est-ce une raison pour frapper la grande ville de déchéance, comme le voudraient des censeurs aussi honnêtes qu'irréfléchis.

Et d'abord est il possible d'annuler Paris? Se rend-t-on bien compte de la force de son rayonnement?

Croit-on que les Prussiens conquérants n'y ont pas été pris les premiers, avec toute leur logique, et qu'ils ne sont pas revenus secrètement penauds d'avoir respecté malgré eux cette Babylone dont ils s'étaient promis l'écrasement.

Pour vous qui n'êtes pas Prussiens, mais Français du Nord, de l'Est, du Centre, de l'Ouest ou du Midi, soyez convaincus qu'il y a solidarité entre vous et la grande ville. Il en est de Paris comme de la femme dont vous maudissez à certains jours les caprices ou les colères, comme du journal que vous jetez à certaines heures en déclarant que tous ces journalistes sont des pas grand chose et qu'il faut être bête pour s'abonner aux produits de leur fabrication.

Le lendemain, vous embrassez votre femme et vous demandez à la bonne si le journal n'est pas arrivé.

Que prouve ce changement subit? — Que votre femme et votre journal ont, comme vous, leurs bons et leurs mauvais jours. Pardonnez donc à ceci en considération de cela.

Sérieusement, les provinciaux ne peuvent en vouloir à Paris parce qu'il recèle tant de passions mauvaises, tant d'êtres suspects.

En quittant votre petite ville, où sont allés, je vous le demande, ce percepteur cassé, ce banquier véreux, cet avoué contraint de vendre son étude, ce fils de famille honni pour ses débordements, sans parler d'une douzaine de mauvais drôles qu'on montrait au doigt, sans compter la femme de votre voisin, Mme X..., partie une belle nuit avec un officier de la garnison! Où sont allés, je vous le demande, ces hommes peu estimables et cette femme légère.

Le mépris de vos compatriotes les a refoulés sur Paris qui ne les avait, je vous jure, aucunement sollicité de faire le voyage.

Nos fugitifs savaient seulement que la ville était grande et qu'ils pourraient y cultiver plus à l'ombre leurs folles amours et leurs petites industries.

Mais, d'un autre côté, que serait devenu le petit *Chose*, aujourd'hui artiste célèbre, s'il n'avait quitté le comptoir paternel?

Et le gros Machin qui a construit votre nouveau pont, n'est-ce pas à Paris qu'il a inventé son système?

Et ce secrétaire général de ministère (auquel vous recommandez précisément aujourd'hui un protégé) eût peut-être été condamné perpétuellement au rôle d'expéditionnaire, si son préfet ne l'eût emmené un jour avec lui.

Soyez donc plus juste, reconnaissez que si Paris est condamné à recevoir vos fumiers malgré lui, il vous rend parfois les plus belles fleurs. — Bien entendu sans que le fumier y soit pour rien. Au contraire.

***

Mon plaidoyer toucherait à la banalité, tant il est facile, et j'aurais à m'excuser de le faire, si des gens raisonnables ne m'avaient souvent fait sentir sa nécessité.

J'ai connu un député breton, le meilleur des hommes, qui avait passé paisiblement à Paris tout le temps exigé par son mandat. Pendant sept ans, il nous était revenu chaque hiver, son appartement n'était pas trop cher, ses cheminées ne fumaient pas, on ne lui avait jamais pris sa montre, il avait dans la bourgeoisie des relations fort douces, amicalement entretenues, et, toutes les fois qu'il avait eu dans la rue besoin de quelques renseignements, il avait trouvé près des plus pâles voyous des indications satisfaisantes; — hé bien! c'était plus fort que lui, il ne disait jamais les *Parisiens*, il disait: *Les insurgés.*

Et c'était sérieusement.

***

Maintenant, déridons un peu ce courrier pour vous parler de M. Panafieu.

Je viens d'essayer la défense de Paris. M. Panafieu a fait davantage, il était sûr de le sauver.

Je disais tout à l'heure que les petits prophètes et les grands juges commençaient à paraître sur la place. Mais les sauveurs ne nous manquent pas non plus.

Pourquoi ne pas donner plus de publicité à ces génies méconnus. Il n'est jamais trop tard pour faire le public juge des plans conçu par les conseilleurs qui murmurent déjà:

« Si on m'avait écouté! »

Nous commençons donc par M. Panafieu. Beaucoup d'orateurs de clubs n'ont pas dit plus et n'ont pas dit mieux que cet honorable parfumeur de la rue Rochechouart.

Le 22 janvier, M. Panafieu faisait remettre l'avis ci-joint à chaque membre du gouvernement de la défense nationale:

« La situation est éminemment grave. Il faut, pour nous sortir du péril, un homme qui ait du génie, de l'audace et du patriotisme.

« Je suis prêt à prendre la responsabilité de la tâche, si le général Trochu ne se sent pas la force de remplir la mission que nous lui avions confiée. S'il est possible de vaincre, nous vaincrons! Mais si le fait est de toute impossibilité, nous prouverons au monde entier comment un peuple valeureux sait mourir.

« Je ne suis qu'un soldat citoyen. J'ai puisé mon génie dans le malheur qui nous accable; l'audace, dans le crime de nos ennemis, et le patriotisme est dans mon cœur. Membres de la défense nationale, soldats et citoyens, le temps presse! Si vous voulez de moi, prononcez-vous, et je lève l'étendard pour ne le déposer que le jour où nous aurons sauvé la France et la République.

« L. Panafieu. »

Il paraît que M. le général Trochu se sentait encore quelques forces, car le Gouvernement resta muet. M. Panafieu, sans lever l'étendard, adressa un second appel non moins éloquent.

Pas de réponse encore! M. Panafieu ressaisit la plume dès le 26 et s'adresse cette fois à Son Excellence le Ministre des Affaires étrangères, à M. Jules Favre seul.

Malheureusement, M. de Bismark accaparait en ce moment toute l'attention de M. Jules Favre, qui reste aussi muet que ses collègues. Pour le coup, M. Panafieu perd patience et fait afficher le 29 son grand appel au peuple:

« **Soldats, Gardes nationaux et Citoyens,**

« N'ayant reçu aucune réponse, je viens m'adresser à vous, si vous êtes encore Français. D'après le plan de nos chefs, nous attendions les armées de secours pour délivrer Paris et sauver la France. Mais les rôles ont changé. C'est aujourd'hui la France qui attend Paris pour la sauver. Je demande huit jours pour délivrer Paris et un mois pour sauver la France.

« Que la responsabilité de cette entreprise retombe sur moi même! Pas de révolutions! Si nos forts ne sont pas encore livrés aux Prussiens, réclamez un plébiscite, et si par OUI vous me donnez le pouvoir, je vous jure sur ma tête de sauver la France!

« L. Panafieu.

« 28 janvier 1871. »

Le manifeste de M. Panafieu s'affichait dans Paris à midi, et nos forts étaient livrés depuis neuf heures du matin. Aussi n'hésite-t-il pas à reconnaître qu'il arriva trop tard.

Le temps des affiches et des circulaires était passé. Il fallait un document assez détaillé pour édifier tous les esprits.

M. Panafieu le comprit et dévoila son plan dans une brochure dont voici le titre exact:

Ce que tout Français doit connaître et le Monde entier savoir

LA

DÉLIVRANCE DE PARIS

DANS HUIT JOURS

ET DE

LA FRANCE

DANS UN MOIS

PLAN DE BATAILLE

PAR

Louis PANAFIEU

Offert au Gouvernement de la Défense nationale et accusé de non-recevoir

Prix: 50 cent.

SE TROUVE

Chez l'Auteur, à Paris, 70, rue Rochechouart

1871

La couverture était pleine de promesses. Voyons à quel point elles ont été tenues par le texte.

Après avoir évoqué tous les précédents dont nous venons de parler, M. Panafieu entre dans le vif de la question par une grande proclamation qui devait « donner à tous une confiance inconnue. » Il se hâte d'en profiter: 1° pour requérir toutes les provisions des particuliers; 2° pour fermer rigoureusement les portes, pour exercer sur les avant-postes la surveillance la plus sévère, pour renvoyer les ivrognes devant un conseil de guerre spécial; 3° pour embrigader tous les hommes valides de 17 à 60 ans, armés ou non armés, tous les chevaux, toutes les voitures, tous les inventeurs de feux grégeois et autres compositions infernales; 4° pour faire prêter serment à tous les officiers généraux et supérieurs.

Ces diverses mesures sont l'objet d'autant d'ordres du jour signés *Panafieu, gouverneur de la République.*

En même temps, un ballon part pour annoncer à la province que dans la huitaine 350,000 hommes sortent de Paris pour la délivrer, car c'est Paris qui délivre ici la province.

Les huit jours de combat qui doivent aboutir à ce grand résultat sont ensuite l'objet de huit ordres du jour nouveaux, ayant ceci de particulier que la victoire y était prévue et déterminée d'avance à heure fixe.

Première journée. — On attire l'ennemi dans une embuscade de mitrailleuses régnant en avant de toutes nos lignes de la rive gauche. On lui fait le plus de prisonniers possible et on se replie pour cette fois. A midi, tous les rapports sur ce premier fait d'armes doivent être adressés au gouverneur.

Seconde journée. — On renouvelle la même manœuvre, avec d'autant plus de succès qu'on a quintuplé le nombre des mitrailleuses (une mitrailleuse de vingt mètres en vingt mètres). A trois heures, quarante mille hommes font une fausse démonstration.

Troisième journée. — Continuation de la fausse démonstration au sud. Pendant ce temps, trois cent mille hommes enlèvent toutes les lignes ennemies du nord, depuis Bezons jusqu'à Écouen. Cette armée a cela de particulier qu'elle manœuvre avec des mortiers, et qu'elle passe la Seine sur vingt ponts à la fois. Si on en démolit dix, il en restera encore dix, fait observer M. Panafieu avec raison. En de tels moments, il ne faut pas d'économie.

Il va sans dire qu'à midi « on peut faire le rapport de la journée, avec le détail de notre victoire », tandis que nos trois cent mille hommes, très-légers parce qu'ils n'ont pas emporté de sacs, rentrent dans leurs casernements pour manger la soupe.

A deux heures, conseil général, réorganisation des corps, promotions et dispositions pour le lendemain.

Quatrième journée. — On attaque du côté du sud de Paris cette fois. Les trois cent mille hommes de la veille, avec une puissante artillerie, sans oublier les fameux feux grégeois, enlèvent les positions des assiégeants, jusqu'à Plessis-Piquet, Verrières et Orly.

Tout est fini à l'heure réglementaire, midi. On rentre après avoir, comme précédemment, détruit tous les ouvrages opposés au moyen de la dynamite.

Les Prussiens ne savent plus du tout de quel côté on les attaquera le lendemain.

Cinquième journée. — On prend le nord-est, on bouleverse tout du côté de la Marne. A midi toujours, on est revenu « avec butin et trophées. »

Sixième journée. — On nettoie toute la partie située entre la Seine et la Marne. Même ordre que les jours précédents.

Septième journée. — Celle-ci est la journée suprême. Tous les hommes de 17 à 45 ans marchent avec une pique ou un poignard, s'ils n'ont rien de mieux sous la main.

On prend un jour de vivres et on part la veille, à huit heures du soir, à 650 ou 700 mille combattants. Il s'agit de cerner Versailles et Saint-Germain.

La chose une fois faite, on laisse le gros des troupes à Paris et on dirige 300,000 hommes dans la province, 100,000 au secours de Chanzy, 120,000 au secours de Faidherbe, et avec les populations en armes on culbute vers la mer tout ce qui reste de Prussiens.

Mais ce n'est pas tout. Une moitié de l'armée victorieuse s'embarque pour l'Allemagne du Nord, tandis que l'autre envahit l'Allemagne du Sud en ralliant Bourbaki.

Rendez-vous à Berlin et proclamation de la *République universelle.*

Plus de guerre! plus d'armées! Les pierres des forteresses réparent les immeubles des particuliers démolis par la guerre.

Et M. Panafieu conclut en ces termes:

« Je défie et je défends à n'importe qui, même aux plus grands généraux de la terre, même à nos ennemis, de prouver que ce plan n'était pas possible. »

***

Dès les premières lignes, j'ai expliqué le but de cette analyse.

A ceux qui la trouveraient peu opportune ou trop longue pour l'importance du sujet, je répondrai qu'il n'est rien d'insignifiant pour ceux qui veulent se rendre compte des phénomènes moraux de l'époque.

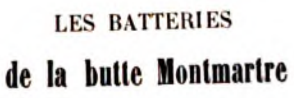
Nul ne le niera. M. Panafieu est convaincu qu'avec lui la République sortait triomphante de la lutte. Et M. Panafieu n'est pas le premier venu; c'est un notable fabricant, un Parisien de ce Paris moqueur où les illusions ne prennent guère racine, à ce qu'on dit du moins.

Et croyez bien que M. Panafieu a plus d'un rival dans nos murs. Combien d'autres gouverneurs incompris ont marché sur ses traces, avec ou sans brochures!

LORÉDAN LARCHEY.

PARIS. — Aspect du champ Polonais, sur les buttes Montmartre, devenu depuis l'occupation un parc d'artillerie.

SUISSE. — Explosion et incendie de l'arsenal de Morges. — (Croquis de M. d'Escher.)



LES BATTERIES
de la butte Montmartre

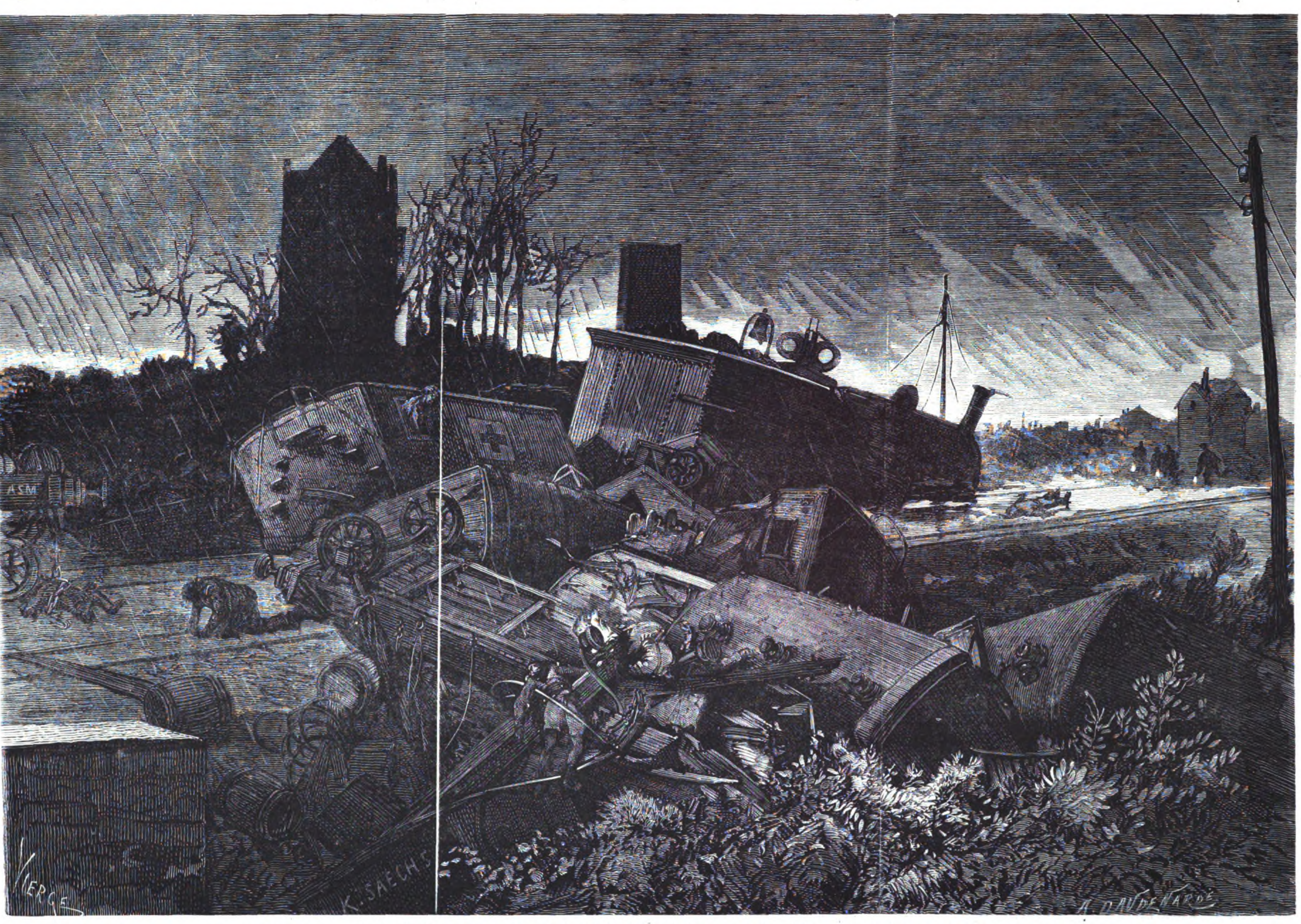
—

Nous ne nous serions jamais imaginé que la butte Montmartre, un atome géographique, pût prendre des proportions assez colossales pour épouvanter de son importance la province et Bordeaux, sa capitale.

Un moment, les politiques de la Gironde ont pris la hauteur qui domine le quartier Bréda pour un volcan en éruption, prêt à faire de Paris un nouvel Herculanum. Sur les allées de Tourny, aux Quinconces, sur la place de la Comédie, on s'est cru reporté au jour néfaste où Blücher, arrivé



SUISSE. — Soldats internés dans le château de Chillon. — (Croquis de M. d'Escher.)



AUTOUR DE PARIS. — Catastrophe de Puteaux. — Aspect d' la voie du chemin de fer peu après la collision. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

sur cette hauteur, demandait à Wellington son consentement pour bombarder la capitale de la France. Les successeurs de ce général prussien, qui n'a jamais pu pardonner à Napoléon Ier ses défaites successives, n'y ont pas mis tant de façon pour lancer leurs obus sur le Panthéon, ils se sont passés de l'autorisation de l'Angleterre.

On pensait donc à Bordeaux que certains bataillons de la garde nationale n'avaient amené leurs canons de 7, nouveau modèle, sur la butte Montmartre que pour continuer l'œuvre des Prussiens, et réduire en poussière ce qui restait de Paris.

Le malentendu n'a pas duré longtemps, mais il aurait moins duré encore, si, curieux comme un simple journaliste, le Bordelais était venu voir de ses yeux ce qu'il en était de cette manifestation. Tout aussi clairement que nous, il aurait été convaincu de la bénignité des intentions de ces gardes nationaux qui montaient la garde auprès de ces caissons et de ces mitrailleuses qu'ils avaient amenés là la veille du jour où les Prussiens devaient entrer dans Paris.

En coudoyant ces farouches du mont Aventin parisien ils auraient vu qu'ils avaient l'air bien plus ennuyé que terrible; que celui qui était de faction auprès de ces engins si redoutés ne demandait qu'une chose : qu'on vînt le relever au plus vite.

La situation s'éclaircit aujourd'hui; elle se simplifie, et la déclaration que viennent de faire MM. Versepuy et Fallet, délégués du 61e bataillon, réduit à sa juste valeur cette manifestation extra-disciplinaire :

« Nous croyons nécessaire, disent-ils, de rappeler que les canons n'ont été placés sur les buttes Montmartre que pour les soustraire aux Prussiens d'abord, et, ensuite, pour ne pas les laisser à l'abandon.

« Le 61e bataillon, certain d'être en cela l'interprète des sentiments de toute la garde nationale du 18e arrondissement, offre de rendre, sans exception, les canons et les mitrailleuses à leurs véritables possesseurs, sur leur réclamation. »

Qu'on les réclame donc, et que tout cela finisse. Que les canons rentrent dans leurs parcs respectifs et les gardes nationaux à l'atelier. Que les abords du télégraphe soient rendus aux amateurs des points de vue, et que, sans se heurter à un « halte là! », on puisse tout à son aise considérer le magnifique panorama que déroule Paris au pied de la butte Montmartre, et cette butte qui a voulu se donner des airs de Montagne, n'aura accouché que d'une souris.

M. V.

L'Artillerie gardée par la garde nationale

Voici le relevé fait par *le Figaro* ces jours derniers :

BUTTES-CHAUMONT, 22 pièces de 12 ancien modèle; 24 pièces de 7 nouveau modèle; 3 pièces de 16 ancien modèle; une pièce de 24 courte; deux obusiers; en tout cinquante-deux pièces.

BUTTES-MONTMARTRE, 91 pièces nouveau modèle; 76 mitrailleuses et quatre pièces de 12; en tout 171.

SALLE DE LA MARSEILLAISE, 31 pièces ancien modèle, calibre 12 et 16, provenant des remparts.

LA CHAPELLE, 12 pièces nouveau modèle; 8 mitrailleuses; en tout, 43 bouches à feu.

CLICHY, 8 pièces et 2 mitrailleuses, elles doivent rallier ce soir le parc de Montmartre.

BELLEVILLE, 16 mitrailleuses; 6 pièces transformées.

MÉNILMONTANT, 22 mitrailleuses; 8 pièces de 12; 6 pièces transformées : total 42.

PLACE DES VOSGES, 12 mitrailleuses; 6 pièces de 12; 12 pièces nouveau modèle; total 30.

Total général des pièces, 417.

LES INTERNÉS FRANÇAIS A CHILLON

Nous avons déjà noté dans notre avant-dernier numéro l'accueil sympathique fait par les Suisses à notre malheureuse armée de l'Est. Notre correspondant nous envoie de nouveaux croquis et de nouveaux détails que le manque d'espace ne nous permet pas de reproduire, entre autres l'arrivée de nos troupes au château de Chillon sur le bord du lac de Genève.

« Les soldats qui devaient être internés dans cette résidence, dit notre correspondant, avaient fait le chemin à pied depuis Lausanne sous l'escorte d'un détachement d'infanterie vaudoise.

« Ils arrivèrent à Chillon à la tombée de la nuit. Sur tout le parcours les habitants se précipitaient pour leur offrir du pain, des cigares, du tabac, des rafraîchissements, et même des vêtements, car un grand nombre étaient dans un pitoyable état.

« Le détachement était composé en grande partie de mobiles du Midi et de quelques soldats de la ligne, et presque tous fort jeunes. Quelques-uns n'avaient pas plus de 17 ans.

« Les familles françaises de Clarens, de Montréau, leur prodiguaient leurs soins — et, en particulier, madame la générale Uhrich, qui habite ce dernier lieu, se distingua par son dévouement infatigable.

« A Chillon c'était une véritable procession, c'était à qui irait visiter, dans leur casernement, ces victimes de la mauvaise fortune, accompagnant chaque don des plus encourageantes paroles. »

Nous donnons l'intérieur d'une des salles du château où les visiteurs et les visités forment un ensemble des plus pittoresques dans ces vieilles salles autrefois si solitaires et si peu faites pour ces douloureuses scènes. Quel pays la guerre franco-prussienne n'aura-t-elle pas troublé!

EXPLOSION DE L'ARSENAL DE MORGES

M. d'Escher nous envoie également un croquis d'après nature de l'événement de Morges où les internés se sont distingués par leur ardeur à arrêter le terrible incendie.

Voici le fragment de la *Gazette de Lausanne* qui fait partie de son envoi. — C'était le 2 mars.

Dans l'après-midi, entre quatre et cinq heures, la population de Lausanne a été mise en émoi par des détonations formidables qui faisaient trembler les vitres. En quelques minutes, la place Saint-François se remplit d'une foule effarée; on vit les pompes et les pompiers accourir, les gendarmes et les sergents de ville se croiser en tous sens, portant des ordres; et le cri de : « l'arsenal de Morges saute ! » passa de bouche en bouche avec une rapidité électrique.

La foule se transporta au pas de course sur la promenade de Montbenon, d'où la vue embrasse l'amphithéâtre du lac.

Les détonations continuaient à se succéder comme sur un champ de bataille, et l'on distinguait à l'œil nu, au-dessus de la ville de Morges, un immense voile de fumée que déchiraient de temps en temps les éclairs des bombes et des obus lancés dans les airs.

Les pompes de Lausanne, suivies d'un grand nombre curieux, partirent immédiatement pour Morges; mais, arrivées à Préverenges, on ne les laissa pas passer plus loin : tout secours était pour le moment, non-seulement inutile, mais dangereux : on attendait l'explosion de caveaux remplis de poudre et de la salle d'artifice.

Les habitants de Morges s'étaient enfuis en toute hâte dans les villages environnants; Préverenges était encombré de femmes affolées et d'enfants en larmes. Sur les rebords de la route, des groupes d'hommes suivaient d'un regard anxieux les progrès de l'incendie, dont le vaste brasier se détachait dans la nuit comme un volcan en feu. Les sons lugubres du tocsin donnaient à ce spectacle quelque chose de terrible et de poignant.

On était dans l'attente d'une immense catastrophe : l'explosion des caveaux n'eut heureusement pas lieu; bientôt la cloche d'alarme ralentit ses appels, et il fut permis aux pompes de se porter sur le théâtre du sinistre.

Voici les renseignements que nous avons recueillis de témoins oculaires de ce déplorable événement :

L'incendie a pris dans les entrepôts qui se trouvent dans la cour nord-ouest de l'Arsenal, et dans lesquels on triait les munitions françaises. On mettait celles-ci en paquet, puis en caisse; il paraît que c'est dans cette dernière opération, en plantant un clou, qu'une cartouche a éclaté et a mis le feu à la caisse. Les ouvriers occupés à ce travail ont été tués du coup et leurs membres calcinés, dispersés de tous côtés.

La grande explosion qui a brisé les vitres de toutes les maisons de Morges a été produite par l'incendie de deux mille caisses de poudre qui, par un bonheur providentiel, étaient en plein air, au milieu de la cour de l'Arsenal.

Les bombes et les obus éclataient au-dessus de la ville avec un bruit d'orage; plusieurs toitures ont été endommagées; des personnes qui étaient dans les rues ont été blessées.

Lorsqu'on vit que la salle d'artifice était menacée, ordre fut donné aux pompiers de se retirer; on battit la générale et cria : « Sauve qui peut! » En un clin d'œil, presque toute la ville fut évacuée.

Quant aux chiffres des victimes, il serait de quinze morts et trente blessés. Il est toutefois possible qu'on retire encore des cadavres de dessous les décombres.

Parmi les morts, se trouve M. Thury fils, capitaine de pompe, qui s'est courageusement montré; il a été frappé à la tête de ses hommes. M. Thury père est blessé.

Les pertes matérielles sont immenses.

Plus de trente mille chassepots seraient hors de service, et tout notre matériel d'artillerie serait perdu.

La population de Morges est unanime à payer un tribut de reconnaissance et d'éloges aux braves militaires français qui, par leur dévouement et leur sang-froid, ont sauvé, au milieu d'une grêle d'éclats d'obus, des caissons remplis de munitions et de projectiles incendiaires.

D'autres détails viendront sans doute s'ajouter à ceux-ci; nous espérons d'ailleurs que nos autorités se hâterons d'ouvrir une enquête scrupuleuse et sévère sur une catastrophe qui aurait pu avoir des conséquences bien autrement grandes et encore plus regrettables.

Il importe que l'opinion publique soit satisfaite et que la responsabilité d'un tel désastre soit clairement établie.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

A PUTEAUX

...ssiens se hâtent, ainsi que le leur imposent ...ires de paix, d'évacuer nos provinces de l'Ouest et celles de la rive gauche de la Seine.

Le jeudi, 10 mars, l'acheminement des troupes d'invasion vers l'Est était plus accentué qu'il ne l'avait été encore.

Vers sept heures du soir un convoi allemand qui amenait du Mans 430 malades fut rejoint, en gare de Puteaux, par un autre train allemand composé de vingt wagons à plein chargement et marchant avec une vitesse de 32 kilomètres à l'heure. Le premier convoi ne put se garer à temps et faire force de vapeur. Une épouvantable collision eut lieu dans laquelle les quinze dernières voitures remplies de soldats malades ou blessés furent plus ou moins mises en pièces. Dix Allemands, dit-on, ont été tués sur le coup, un grand nombre d'autres ont été grièvement blessés.

Le spectacle était horrible à voir. Le sang coulait sur toute la voie. Ce n'était que corps écrasés, membres brisés, des gémissements à vous donner froid dans les os. La terreur était générale et en présence d'une catastrophe si terrible ceux qui avaient échappé au danger s'enfuyaient affolés, courant d'ici

de là, jetant au milieu de la nuit des cris rauques et inarticulés.

Il fallut attendre pendant deux heures que les secours arrivassent de Paris. Ce n'est qu'alors qu'on put panser les blessés et s'occuper de leur transbordement.

Les locomotives des deux trains ont été gravement endommagées; l'une d'elles a perdu ses deux grandes roues de devant dans le choc. Les bielles qui communiquent le mouvement aux roues sont brisées, les cheminées ont disparu, les tampons et l'avant-train de celle qui menait le train des marchandises sont tordus, écrasés, mis en pièces. Les grands wagons allemands, peints en gris clair et portant sur les panneaux la couronne royale de Saxe, sont, les derniers du convoi en miettes, les autres à moitié, aux trois quarts défoncés.

En voyant ces tristes épaves amenées sur une voie de garage entre Courbevoie et Asnières, on se rend compte de cet écrasement qui a coûté la vie à tant d'Allemands et à un employé de la compagnie de l'Ouest qui, à bon droit, s'est empressée de décliner la terrible responsabilité d'une pareille catastrophe.

Cette responsabilité incombe tout entière aux autorités prussiennes qui, aux termes de la convention du 28 janvier, sont chargées de régler les trains qui leur appartiennent.

S'il en était autrement, bien des Allemands auraient vu dans ce désastre les effets d'une conspiration française. Ils ne se seraient pas fait scrupule de suspecter notre loyauté.

M. V.

ETAT ACTUEL DE SAINT-CLOUD

Les Prussiens de 1870 n'ont pas voulu être distancés par les Anglais de 1358. Comme eux ils ont incendié Saint-Cloud, et cette petite ville, naguère si gaie, n'est plus qu'un monceau de décombres noircis.

On les a comptées; il ne reste plus que *dix-sept maisons intactes* dans cette ville qui, avant la guerre, abritait 5,616 habitants.

Beaucoup ont été renversées ou brûlées par nos obus, mais la plus grande partie ont été détruites par les Allemands, qui y ont mis le feu en activant avec du pétrole l'œuvre de destruction, et cela même après la conclusion de l'armistice qui suspendait tout acte d'hostilité.

Si, en France, nous avons encore « tous ces préjugés horribles qui placent au rang de vertu l'honneur de répandre le sang humain, » et si nous sommes encore d'un pays « où les honnêtes gens ont appris à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables, » comme dit Jean-Jacques, nous savons au moins respecter notre signature. Les Prussiens ne le savent pas.

L'incendie de Saint-Cloud fume encore pour accuser leur peu de respect pour les engagements même écrits et scellés du sceau de M. de Bis[illegible]; leur premier ministre.

De l'*Hôtel de la Tête-Noire*, si cher [illegible] Trim, notre confrère du *Petit Moniteur*, [illegible] qu'un pan de mur sur lequel, comme une protestation désespérée, se lisent encore quelques syllabes de l'enseigne. De tous les restaurants, les cafés, les hôtels, les établissements publics qui garnissaient la place d'Armes, située en face du pont de Boulogne et à côté de la grille d'entrée du parc, il ne reste que des décombres.

Les rues Royale, d'Orléans et de l'Église sont barricadées monstrueusement par les débris de leurs maisons qui se sont effondrées des deux côtés à la fois. L'église elle-même a peu souffert, quoique les Allemands aient essayé d'y mettre le feu. La porte d'entrée seule a été à demi-calcinée. Un boulet du Mont-Valérien a brisé une colonnette du clocher, un obus a percé la toiture.

La partie où l'incendie a fait le plus de ravages est surtout la ville haute, où l'hôpital, fondé par Marie-Antoinette, a été brûlé le 28 janvier, le jour même où se signait la convention de Versailles.

Les murs extérieurs seuls sont restés debout, le portique et la chapelle. Mais là où la destruction s'est acharnée, c'est sur le palais bâti par Lepautre, Girard et Mansard, et dont Mignard avait peint les salons et les galeries. De toutes les richesses qu'avaient successivement entassées dans cette résidence impériale et royale Catherine de Médicis, Louis XIV, les ducs d'Orléans, Henriette d'Angleterre, Marie-Antoinette, la duchesse d'Angleterre, Marie-Louise, on ne trouve plus que les murs encombrés de ruines, des fragments de marbre et de statues, des pierres et d'autres vestiges d'une splendeur perdue; des colonnes supportant encore des débris de chapiteaux, des bas-reliefs mutilés, des dieux, des déesses, des nymphes, des dryades décapitées. On dirait un monument rongé par la rouille de dix siècles.

Cette ruine a été l'affaire d'un jour.

Plus loin, dans le parc, la lanterne de Diogène est complétement abattue, et tout autour, la terre a été ravinée par les obus que nos batteries du Point-du-Jour et d'Issy lançaient sur les batteries prussiennes établies en cet endroit.

Au parc de Montretout, si riche hier de belles demeures aristocratiques, il ne reste d'intact que l'hôtel de M. de Bonneval. La magnifique propriété de M. Pozzo di Borgo, située au-dessus de l'escalier qui mène de la ville à la gare, est totalement anéantie.

Dans le temps, le Paris du moyen âge allait en pèlerinage à Saint-Cloud vénérer la tombe de saint Clodoald, son fondateur; aujourd'hui le Paris scientifique militaire peut aller y étudier les effets de la puissance destructive que la guerre a mis aux mains des hommes. En contemplant les ruines accumulées là par le bombardement et l'incendie, on se demande combien de familles cette destruction a plongées dans la misère et de quelle nature est la gloire des destructeurs.

MAXIME VAUVERT.

LES HAUTEURS DE CHATILLON

La colline de Châtillon, dont la hauteur est de 162 mètres, et d'où l'on aperçoit le Mont-Valérien, les bois de Clamart et de Meudon, Paris, les buttes Montmartre et la vallée tout entière de Montmorency, était un point indiqué à la défense comme à l'attaque de Paris.

Défendue sur sa gauche, du côté de Fontenay-aux-Roses, par des ravins très-difficiles à escalader et par la gorge de la Fosse-Bazin; dominant non-seulement Fontenay, Sceaux, Châtenay, Bourg-la-Reine, mais encore la plaine d'Antony, cette importante position commande à la fois les routes de Choisy, de Longjumeau et celle qui mène de la croisée du Petit-Bicêtre à la porte de Montrouge.

Après la capitulation de Sedan, et alors que la capitale fut immédiatement menacée, le ministère Palikao ébaucha quelques ouvrages à Châtillon. On remua un peu de terre et on en resta là. Cette coupable négligence nous a coûté cher, car une fois l'investissement accompli, les Prussiens se sont empressés d'occuper les hauteurs de Châtillon, que nous abandonnions sans les avoir armées et que nous ne voulions pas défendre.

Le premier combat livré par l'armée assiégée de Paris a été engagé pour reprendre ces hauteurs. Les Prussiens tinrent bon. Nous dûmes abandonner la partie, et dès ce jour un stratégiste éminent put dire : « Les Allemands tiennent la clef de Paris. »

Pour faire échec à cette terrible position, désormais entre les mains de l'ennemi, le gouvernement de la défense nationale fit construire l'importante redoute des Hautes-Bruyères, dont le *Monde illustré* a donné le dessin et la description. Les forts de Montrouge et de Vanves reçurent l'ordre d'inquiéter constamment les travaux de l'ennemi sur ce point. Mais la redoute des Hautes-Bruyères, située déjà à 39 mètres en contre-bas des hauteurs de Châtillon, a été terminée un peu tard, et ses effets sur les positions prussiennes n'ont pas eu tout le résultat qu'on espérait. Les forts de Montrouge et de Vanves ont vaillamment soutenu le duel; mais ni la redoute ni les forts n'ont pu arrêter les travaux prussiens, qui se poursuivaient avec la persévérance habituelle à la race allemande sous notre feu.

Il était d'ailleurs difficile d'empêcher ces travaux, qui s'exécutaient sous terre. Pareils à des taupes, les Prussiens avaient creusé dans les flancs de la colline de Châtillon de longues et profondes galeries qui se reliaient entre elles et qui aboutissaient à des places d'armes, où ils mettaient en batterie les canons Krüpp, dont, même avec de bonnes lunettes, on n'apercevait que la gueule; et encore les embrasures étaient cachées jusqu'au dernier moment par des bouquets d'arbres, des accidents de terrains, naturels ou simulés, qui n'ont disparu que le jour où leur terrible artillerie a ouvert son feu contre Paris et ses forts.

C'était le sixième corps (contingent de Silésie), qui occupait le plateau de Châtillon et tous les versants établis du côté de Sceaux, de Fontenay, de Plessis-Piquet.

Ce corps était, en outre, appuyé par le 2e corps bavarois, massé dans les villages de Bagneux, Clamart et Châtillon.

Les quartiers généraux étaient à Palaiseau et à Plessis-Piquet. Ces deux corps donnaient la main au 1er corps bavarois, placé en réserve en arrière sur les hauteurs s'étendant depuis Issy jusqu'à Meudon et Sèvres.

Les Prussiens, on le voit, avaient compris de quelle importance était pour l'attaque cette position de Châtillon que la défense avait négligée.

La leçon ne sera pas perdue peut-être, mais nous l'aurons payée cher.

Il est à espérer que dans le plan rectificatif et augmentatif des fortifications de Paris nos ingénieurs militaires ne perdront pas de vue cette fameuse tour de Craon qui domine le plateau.

M. V.

LE CIMETIÈRE DE THIAIS

César connaissait bien les Germains, et surtout il les connaissait mieux que Tacite, c'est lui qui a dit que « le vol, chez les Germains, n'était pas considéré comme un déshonneur. »

Depuis, la nation n'a pas dégénéré. Nous les avons vus à l'œuvre, ou plutôt nous avons vus aux environs de Paris les traces trop nombreuses de leur passage et de leur séjour. On a beaucoup parlé de ces charmantes maisons de campagne qui faisaient l'orgueil de notre capitale, de ces ateliers et de ces usines qui faisaient notre richesse. On a dit que tout avait été dévasté, pillé, brûlé, démoli ou transformé en latrines : cependant ils y avaient reçu l'hospitalité, soit comme amis, soit comme ouvriers et comme domestiques.

Ce n'était pas encore assez : non contents de dévaliser les vivants, ils ont voulu, dit l'*Electeur libre*, troubler le repos des morts.

Je n'en veux pour exemple que le cimetière de Thiais.

Vu de la route qui conduit de Chevilly à Thiais, le cimetière, avec ses fossés et ses remblais de terre relevés en contrefort, avec ses murs crénelés, avec ses meurtrières, le cimetière a l'air d'une forteresse; l'entrée en est même protégée par une double barricade, et l'on ne pénètre dans l'intérieur qu'après avoir longé une double rangée de sapins et de pierres tumulaires, arrachées au cimetière : ces symboles de deuil sont devenus des engins de guerre.

La porte n'existe plus, et dès qu'on a franchi le seuil de l'enceinte sacrée, au lieu de ce calme pieux, de cet ordre sévère, de cette obscurité mystérieuse qui contribuent tant à la poésie d'un champ des morts, on sent que des barbares impies ont passé par là; les arbres sont abattus, les croix sont jetées de tous côtés; ici des bouteilles vides, ou même à moitié pleines, au lieu de ces modestes fleurs qui font l'ornement de la plus humble des tombes; plus loin, un divan appuyé sur deux grilles parallèles.

Là un pouff déchiré, une chaise de paille accrochée à un arbre, des boudins de sommiers élastiques, une paillasse éventrée qui était remplie de barbes d'épis de maïs, quelques feuillets d'ouvrages dépareillés, un fragment d'une *Histoire de France*

Aspect général des ruines de Saint-Cloud depuis le départ de l'ennemi. — (I

AUTOUR DE PARIS. — Le plateau et la batterie de Châtillon au mo



— (Dessin de M. Deroy, d'après une photographie de M. Berthaud.)

de l'évacuation des Bavarois. — (Dessin d'après nature de M. H. Clerget.)

illustrée, de la *Revue des Questions historiques*, de *Monsieur le Vent et Madame la Pluie*. Tout cela montre que le pillage s'est jeté sur la maison du pauvre et sur celle du riche; qu'il n'a pas établi de distinction entre le modeste mobilier du petit rentier et la bibliothèque du penseur; qu'il s'est jeté sur tout indifféremment, et qu'il a détruit pour le plaisir de détruire.

En pénétrant au fond du cimetière, nous avons remarqué une profonde tranchée qui servait de corps de garde aux soldats cantonnés sur ce point, et qui était confortablement installée; un escalier y conduisait, des pieux soutenaient une toiture faite de planches et de portes arrachées aux maisons du village, et garantie contre la pluie par des plaques de zinc qui sur les tombes protégeaient les couronnes; un poêle, un lambeau de tapis, une table, permettent de penser que rien ne manquait; dans un coin, à l'endroit où se faisait la cuisine sans doute, un amas de cendres, et, dans cette poussière, des os carbonisés.

Oui, des os carbonisés; et plus loin, dans les allées, sur les gazons piétinés, des crânes, des fémurs, des tibias.

Car ces enfants blonds de la Germanie, ces naïfs rêveurs qui sourient à Gretchen en buvant la bière et en fumant leur pipe, ces amoureux de la science spéculative et de la morale vengeresse, ces adorateurs perpétuels de la famille, ils ont violé le sommeil des morts, sans doute pour voir si quelque trésor n'était pas caché dans ces tombes de village, et si le paysan n'avait pas cherché à abriter de l'argenterie ou des bijoux dans le caveau de famille, comme, eux, ils protégeaient leurs munitions derrière la croix de Genève.

Nous avons vu des tombes ouvertes, brisées; nous avons vu plusieurs étages superposés de cercueils fouillés; nous avons vu des bières béantes; au milieu de débris de pierre et de marbre, nous avons vu des débris humains, gisant pêle-mêle, comme si quelque cataclysme soudain avait tout bouleversé. Parmi les tombes les plus maltraitées, nous avons recueilli les noms suivants : *Famille Duvivier, famille Petit-Darenne, famille Jac, famille Lerible-Chaligné*, etc.

Au milieu de notre visite attristée, nous avons rencontré dans une des allées du cimetière un pauvre paysan qui pleurait à chaudes larmes, et qui n'interrompait ses sanglots que par des phrases entrecoupées qui nous sont restées gravées dans la mémoire :

« Ce ne sont donc pas des hommes? Ils n'ont donc ni mère, ni enfant? Ce sont des chacals, pour déterrer ainsi les morts!

« Mon père dort là; et puis là, mon beau-frère : lui, il n'a pas reposé longtemps, il est mort il y a deux ans.

« Ce n'est pas le canon qui a fait cela : voyez, les murs sont intacts; et puis le canon aurait été moins féroce. »

NOS PREMIÈRES BATAILLES

Nous empruntons au journal l'*International* un tableau instructif de nos premières batailles, en ce qui concerne le nombre des combattants.

Que n'eût-on pas fait avec d'autres chefs, alors?

« A la première rencontre de l'armée prussienne, à SAARBRUCK, le 2 août, les troupes engagées du général F. Batailles étaient égales à celle des ennemis : la victoire est restée à la France.

« A WISSEMBOURG, le 4 août, le général Abel Douai n'avait que six mille hommes contre trente mille hommes. Il s'est battu pendant une partie de la journée, et il s'est fait tuer lorsque ses soldats étaient écrasés par le nombre, et en voulant protéger la retraite.

« A WŒRTH ET REICHSHOFFEN, le 6 août, le maréchal Mac-Mahon n'avait que 33,000 hommes contre les 120,000 du prince royal, qu'il a tenus en échec pendant toute une journée.

« A FORBACH, le 7 août, les 30,000 hommes du général Frossard, malgré le désavantage d'une surprise, pouvaient, jusqu'au soir, espérer la victoire contre les 70,000 hommes du général Steinmetz.

« A BORNY, le 14 août, le maréchal Bazaine, à la tête de 120,000 hommes, luttait avec avantage contre 240,000 hommes.

« A GRAVELOTTE, le 16, dans les mêmes conditions numériques, il remportait une véritable victoire; malheureusement il commettait la faute de remettre au lendemain la retraite sur Verdun, pour avoir voulu donner aux troupes un jour de repos.

« A MARS-LATOUR, le 18 août, il aurait été certainement victorieux, plus complétement encore que dans les deux premières batailles, contre l'ennemi deux fois supérieur en nombre, si, à la fin de la journée, le général von Moltke n'était pas venu au secours des armées allemandes, avec 70,000 hommes des meilleures troupes du roi, en grande partie composées de sa garde.

Ce fut cette dernière bataille qui obligea le maréchal Bazaine à se réfugier dans Metz, qu'il ne put plus quitter.

LA MER DE GLACE

Un intéressant rapport sur la navigation et les pêcheries de la mer de glace a été lu l'autre jour par M. Sidoroff, en présence de la Société pour le développement de l'industrie et du commerce, à Saint-Pétersbourg. M. Sidoroff y combat la notion populaire que la mer de glace n'est pas navigable, et qu'ainsi il ne serait pas possible d'établir une communication par eau entre les ports russes de son littoral et les autres parties de l'Europe.

La ville norwégienne de Wadsoë, située dans le voisinage immédiat des ports russes et possédant un climat analogue, expédie des navires marchands dans différentes parties de l'Europe, même en décembre et en janvier, et il est arrivé aux Norwégiens de faire des voyages en tout sens tout autour de l'île russe de la Nouvelle-Zemble, et de pénétrer même dans les bouches de l'Obi.

Beaucoup de gens sont encore dans la persuasion que les embouchures de la Petchora sont entourées de glaces perpétuelles. Cependant M. Sidoroff observe que, en réalité, des navires chargés de bois sont régulièrement expédiés de ce fleuve pour l'Angleterre, la France et Kronstadt. Il n'y a pas longtemps, dit-il, que le journal officiel du ministère des domaines, ci-devant gouverneur d'Archangel, déclara que nul individu ayant quelques connaissances en de semblables matières ne pouvait supposer qu'il fût possible de développer la pêche de la baleine dans la mer de glace. Cependant, l'été dernier, le grand-duc Alexis a vu trente baleines à Wadsoë, lesquelles avaient été prises dans les eaux russes par un Norwégien, M. Foir; et ce dernier admettait sans hésiter que le net bénéfice à réaliser sur chaque baleine s'élèverait de 3 à 5,000 roubles.

M. Sidoroff a donné dans la même séance de curieux détails sur la pêche des requins dans la même mer de glace. Il dit qu'une compagnie de cinq Norwégiens obtint dans dix jours une si grande quantité d'huile des requins qu'ils avaient pris, que la part de chacun d'eux s'éleva à 300 roubles (400 liv.) par jour, soit 1,000 fr. La pêche du morse n'est peut-être pas si lucrative que celle du requin; cependant elle est si abondante que le capitaine norwégien Carlssen prit assez de ce poisson dans un mois pour en réaliser 900 roubles (120 liv.), part revenant à chacun des hommes de son équipage.

(*Liberté*)

Combat à l'école de madame Europa

Nos lecteurs nous sauront gré de détacher l'extrait suivant d'une brochure populaire en Angleterre. La traduction française faite à Londres et non connue à Paris a déjà plusieurs éditions.

Mme Europa, c'est l'Europe, comme il est facile de s'en douter; les petits garçons représentent les différentes nations, Louis est la France; John, l'Angleterre; William, la Prusse. William est un faux dévot, plein de convoitise et de brutalité qui abuse de sa force pour maltraiter Louis, bien au delà de ce que son camarade John, moniteur de l'école, aurait dû tolérer. Mais ceux-ci se tiennent cois. Arrive Mme Europa qui se fait rendre compte de la journée et qui semonce vertement l'égoïste John :

« Et pourquoi, John, ne les séparâtes-vous pas? demanda la dame.

— Pardon, madame... répondit Johnie, j'étais... un « neutre. »

— Un quoi, monsieur? demanda-t-elle.

— Un neutre, madame.

— Précisément ce qui ne vous convenait pas, répondit-elle. Je vous avais laissé l'autorité sur les autres élèves afin que vous pussiez agir en cas de besoin, et non pas pour vous tenir à l'écart et dans l'inaction. Un bébé pourrait vraiment en faire autant que vous. S'il n'y a rien à attendre des moniteurs, j'aurais tout aussi bien fait de nommer le petit George à votre place. Neutre, en vérité! Neutre! c'est bien pour moi l'équivalent de lâche! Du reste, il n'existe pas de position semblable dans le monde; il faut être d'un parti ou de l'autre. Je me demande de quel côté vous vous êtes rangé? »

Un sourire parut sur toutes les lèvres de la salle, et les petits garçons commencèrent à se passer quelques mots de l'un à l'autre; c'était, pensaient-ils, une excellente farce, et fort à leur goût. C'était un si grand plaisir pour eux de voir réprimander un moniteur, quand même après cela ce même moniteur dût leur en faire payer les conséquences!

« Que disiez-vous? demanda la dame. Des *deux* côtés, n'est-ce pas? Et comment vous y êtes-vous pris, monsieur John?

On entendit rire, chuchoter, ricaner sur tous les bancs, et puis un chœur de voix s'éleva disant : « Pardon, madame, il *suça des deux côtés*.

— C'est bien ce que font toujours les « neutres », dit Mme Europa. S'attacher comme une sangsue à l'un et à l'autre et ne plaire à aucun. Ah! sans doute, continua-t-elle, élevant graduellement la voix, à mesure qu'elle recevait de nouvelles informations, il a offensé Louis, en lui prêchant continuellement qu'il avait tort, et déplu à William, en fournissant des pierres à son adversaire. Ecoutez ce que je vous dis, John. Depuis longtemps je vous observe! et je me suis aperçue avec peine que vous sacrifiez tout, devoir, influence, honneur, et cela pour le plaisir de sauver... quelques misérables schillings. On vous a bien mal conseillé. Vous avez autour de vous, et de votre choix, un tas de valets qui ne feraient honneur à personne, simplement parce qu'ils savent tirer de plus grands profits des objets que vous vendez aux autres garçons; et maintenant vous en voyez les conséquences.

Si Ben et Hugh avaient été vos serviteurs, vous savez très-bien qu'une si honteuse scène n'aurait pas eu lieu. Vous eussiez été assez bien exercé et assez bien équipé pour commander le respect aux autres moniteurs, et les deux rivaux n'auraient pas osé en venir aux coups. Il y avait un temps où vous n'aviez qu'à lever le doigt, et toute la classe tremblait; maintenant personne ne tremble. Personne ne s'inquiète de vous, ni de ce que vous dites. Et pourquoi? parce que vous êtes devenu si insouciant, si abject! et les garçons méprisent l'un et l'autre de ces défauts. Vous eussiez dû, dès le début empêcher ce combat. Dans le cas où vous n'auriez pu réussir, les autres moniteurs devaient s'unir à vous pour arrêter les deux antagonistes, après que ceux ci eussent essayé leurs forces. Au lieu de faire cela, vous êtes resté impassible dans votre boutique, fournissant les moyens de faire continuer la bataille, et faisant de l'argent de chaque blessure reçue par l'un et l'autre de vos deux camarades. Vous avez été très-mauvais ami pour l'un et pour l'autre. Quelque jour, peut-être, vous aurez vous-même besoin d'amis. Je désire et j'espère qu'alors vous en trouverez. Prenez garde que William, ce *paisible, inoffensif* garçon ne parvienne (et j'en ai bien la crainte) à trouver un endroit de la rivière assez grand pour y garder un bateau, et ne vienne quelque beau matin prendre votre petite île aussi par surprise.

— C'était de la faute de Louis, madame, murmura John. Il a tout commencé. William ne faisait que défendre le jardin de ses pères.

— Oui dà! fit la dame avec mépris; dites aussi bien le jardin de sa grand'mère. Trouvez-vous que cela ressemble à une défense, de chasser un garçon de l'autre côté de la cour de récréation, et de le me-

nacer ensuite de renverser sa tonnelle? Fi donc! De s'exercer pendant six mois, et alors de proposer quelque chose qui est certain d'offenser un individu et ensuite d'occasionner du tapage. Louis eut tort; il a été sévèrement puni, et il est temps qu'on lui vienne en aide. Et quoi! parce qu'on a commis une faute, ne trouvera-t-on personne pour vous aider à en sortir? Est-ce moins le devoir du fort de secourir le faible parce que celui-ci est malheureux par sa faute? Il peut y avoir une excuse pour William, que la soif du succès rend à moitié fou; mais il n'y a pas d'excuse pour vous, qui êtes resté impassible comme un lâche. Vous avez abusé de la confiance que j'avais placée en vous, comme l'un des cinq moniteurs de cette pension, et vous serez destitué de vos fonctions...

— Oh, madame! nous vous en prions, faites-lui grâce pour cette fois, dirent en chœur les petits garçons. Il a été si bon pour lui et pour William, lorsqu'ils étaient blessés! il leur a donné de l'eau à boire, leur a baigné les tempes et arrêté le sang qui coulait de leurs blessures, et fait bien autres choses. Nous vous en prions, laissez-le aller pour cette fois.

— Bien! dit la dame très-émue; sa bonté envers les blessés plaide en sa faveur, et je penserai à quelque punition un peu moins sévère, car même maintenant j'ai encore l'espoir que John se relèvera à la hauteur de sa position dans l'école; qu'il apprendra que les devoirs ne peuvent pas être froidement ignorés parce qu'ils sont désagréables; que celui-là qui se soustrait à la responsabilité de bien faire, commet en réalité une mauvaise action; que la véritable preuve de la grandeur est d'avoir la force de lutter contre les difficultés; qu'il saura qu'il est triste d'entendre vanter sa bravoure, son adresse, si au moment d'en faire preuve le courage manque, et qu'on donne cette misérable excuse « qu'on ne voit aucun moyen de pouvoir intervenir, » si toutefois une semblable excuse peut être admise. Qu'il arrive, par hasard, que le premier élève de l'école soit battu, et dans un moment critique entièrement confondu, que doit-il faire? Qu'il avoue son incapacité; qu'il avoue qu'il n'est pas le garçon capable pour lequel on l'avait pris; que son courage a été évalué et sa réputation de héros gagnée à trop peu de frais; qu'après s'être vanté de son influence sur les autres, il a été trop faible pour arrêter une injuste querelle et épargner une tempête de coups sauvages; trop faible pour empêcher d'infliger des blessures qui se rouvriront et resteront pendant bien des années sans être cicatrisées: et aussi pourra-t-on lire sur le visage pâle de ces pauvres invalides : — Haine éternelle à l'ennemi qui les a mutilés, et mépris pour leur ami « neutre » qui, calme et impassible, a assisté à leur défaite. »

LES CURIOSITÉS DU TÉLÉGRAPHE

Le Monde illustré a traité d'une façon assez complète l'envoi des ballons, la forme, la disposition et les moyens de transcription des dépêches arrivées à Paris. Nous trouvons dans *le Figaro* des détails intéressants sur les moyens employés en province pour communiquer avec Paris. On nous saura gré de les noter ici.

Pendant que les postes expédiaient les dépêches, les télégraphes avaient pour mission spéciale de recevoir, de traduire, de transcrire et de transmettre à qui de droit celles qui arrivaient.

Le gouvernement provincial ne se contentait pas d'envoyer des pigeons; M. Steenackers expédiait de nombreux messagers, dont quelques-uns étaient partis de Paris par les ballons, soit comme aéronautes, soit comme voyageurs.

Il est parvenu à Paris quinze ou vingt des émissaires envoyés, mais la vérité m'oblige à avouer qu'ils n'ont pu franchir les lignes qu'à partir du moment où ont commencé les pourparlers pour la reddition de Paris, — pardon je veux dire pour la conclusion de l'armistice, — c'est-à-dire quand les Prussiens ont jugé qu'ils pouvaient se relâcher de leur surveillance sans inconvénient.

Mais si les piétons n'ont pu, malgré tout, apporter que de vieilles nouvelles, si l'homme a été battu par le pigeon, la faute n'en est pas aux messagers, qui ont usé de ruses inouïes pour dissimuler leurs dépêches. Ceux qui sont parvenus à en apporter à Paris les avaient cachées dans :

Des cannes creuses,
Des manches de couteaux,
Des clefs forées,
Des boutons d'habit,
Des boutons de manchettes en nacre,
Des cassolettes de breloques,
Leurs bottes,
Leur cravate,
Un étui que le porteur avalait,
Et leurs dents artificielles!

Ceci est le sublime de l'art; il fallut choisir exprès un messager brèche-dent.

Mais avec les Prussiens, les ruses des Peaux-Rouges n'étaient pas de trop. Le messager qui apporta des dépêches dans ses bottes fut obligé par les Allemands de se mettre tout nu sept fois différentes, pour prouver à nos geôliers qu'il ne cachait aucune missive dans ses vêtements, et on le fit ainsi se déshabiller en plein champ par une pluie battante. Les dépêches étaient cachées dans le cuir du talon.

Quoi qu'il en soit, en dépit de l'ennemi, tant par les pigeons que par les messagers, il n'est pas arrivé moins de plusieurs volumes de dépêches officielles et de cent mille télégrammes privés, dont soixante-huit mille six cents dépêches, quatorze cents mandats et trente mille cartes-réponses par oui ou par non. Au nombre des télégrammes apportés de Tours par les pigeons, il en est qui ont été expédiés primitivement de Constantinople.

Les nouvelles pouvaient, on le voit, entrer dans Paris à la rigueur, mais, quant aux personnes, c'était encore une bien autre affaire : la plupart des marins aéronautes qui conduisaient les aérostats avaient pour mission d'essayer à tous risques de rentrer dans Paris; deux seulement y sont parvenus, et encore, comme tous les autres messagers, à la fin des hostilités : Reginensi, aéronaute du *Bayard*, et Mouet, aéronaute du *Tourville*. Les autres aéronautes, ne pouvant être employés comme émissaires, ont formé le noyau de compagnies d'aérostiers qui ont été organisées dans chacune de nos jeunes armées. J'ai eu dans les mains une lettre charmante de l'un d'eux, B... — Je crois, dans son intérêt, ne pas devoir donner son nom, — qui donne des nouvelles intéressantes de ces marins brusquement transformés d'abord en aérostiers postaux, puis en aérostiers militaires. « On nous félicite, dit B..., de notre précision dans les manœuvres et de notre sang-froid devant l'ennemi; c'était justice, notre compagnie s'était bien conduite. C'est pourquoi notre commandant et notre capitaine, qui ne sont jamais montés dans notre ballon ni dans aucun autre, ont été tous deux décorés. »

On a aujourd'hui des nouvelles de presque tous les aérostats partis de Paris.

Il y a été effectué soixante-cinq ascensions : une, d'un ballon sans aéronaute, n'emportant que des dépêches; cinquante-deux de ballons emportant des voyageurs et des dépêches, et douze de ballons emportant seulement des voyageurs; cinquante et un départs ont eu lieu au compte de la poste; six à celui de l'administration des télégraphes; un à celui du ministère de l'instruction publique, et sept au compte de particuliers obligés de quitter Paris, coûte que coûte, et qui se faisaient construire un ballon à leurs frais. Les aérostats ont emporté neuf mille kilogrammes de dépêches, c'est-à-dire trois millions de lettres, trois cent soixante-trois pigeons et cent cinquante-huit personnes, y compris les aéronautes.

Toutes les classes de la société ont fourni leur contingent à ces voyageurs d'un nouveau genre.

Un grand nombre de doctes personnages, qui n'avaient jamais eu la velléité de rivaliser avec Godard ou Coxwell, se sont vus forcés de les imiter. Il est parti par aérostats des hommes politiques, comme Gambetta, de Kératry, de Jouvencel; des administrateurs, comme M. Ducoux, directeur général de la Compagnie des voitures de Paris; des officiers, comme Wolff, intendant général des armées; des savants, comme MM. Lissajous, Janssens, d'Alméida; des ingénieurs, comme MM. Larmanjat et Piarron; des photographes, comme MM. Dagron et Lévy; des publicistes, comme MM. Tarbé et de Fonvielle; des négociants paisibles; des colombophiles, stupéfaits de voir leurs pigeons, dont les voyages étaient pour eux un jeu et un délassement, transformés subitement en courriers de l'État; des francs-tireurs, prêts à risquer leur vie pour la France; des marins qui ne faisaient que passer de l'océan d'en bas à l'océan d'en haut...

Il n'y a pas jusqu'à un historien illustre qui n'ait été sur le point de partir; on se rappelle que M. Louis Blanc avait été invité à se rendre en Angleterre pour plaider notre cause auprès du peuple anglais; pour cela il fallait, bon gré mal gré, prendre l'aérostat qui, pour le moment, remplaçait l'express. M. Louis Blanc voulait bien s'y résoudre, d'autres soins patriotiques l'ont retenu à Paris.

Si les voyageurs étaient de toutes les conditions sociales, les aéronautes improvisés étaient de tous les états. M. Godard et M. Yon avaient établi deux ateliers pour la fabrication des aérostats et deux écoles pour l'instruction des aéronautes. Des ateliers est sortie une flotte de 170 aérostats, dont plusieurs n'ont pas quitté le port — je veux dire Paris — par suite de la conclusion de l'armistice.

Dans les écoles a été formée une pépinière d'aéronautes qui donneront peut-être bien des émules à leurs maîtres. M. Eugène Godard instruisait exclusivement des marins, dont l'éducation était grandement facilitée par leur habitude de la manœuvre dans les cordages. MM. Yon et Dartois avaient ouvert leur école à tous les aéronautes de bonne volonté; il est venu un noble, un ébéniste, un écuyer du cirque, un horloger, des gymnastes, un ingénieur, un rentier, un franc-tireur, un « Ami de la France. »

Les aéronautes improvisés ont été, en général, heureux; l'Europe entière s'est occupée du voyage sans précédent de MM. Rolier, ingénieur, et Bézier, franc-tireur, qui, partis de la gare du Nord dans l'aérostat-poste la *Ville-d'Orléans*, sont allés tomber, après une ascension de 15 heures, au mont Lid, en Norwége, à 1,650 kilomètres de Paris, à 350 kilomètres au nord de Christiania. Dans son grand voyage de Paris en Hanovre, Nadar n'avait fait avec son *Géant*, que 700 kilomètres à vol d'oiseau. Le ballon sans aéronaute qui, lancé à Paris, le jour du couronnement de Napoléon Ier, alla tomber à Rome, n'avait encore fait que 1,100 kilomètres.

La dépêche emportée par la *Ville-d'Orléans* a suivi le plus incroyable chemin : transportée de Paris en Norwége par le ballon, les aéronautes l'emportent ensuite à pied, en barque, en traîneau, en chemin de fer et en voiture jusqu'à Christiania; là, ils l'expédient par le télégraphe : elle traverse la Norwége sur un fil aérien, la mer du Nord par un premier câble, la Grande-Bretagne par une nouvelle ligne télégraphique, la Manche par un second câble, la France par un troisième fil électrique; et l'accusé de réception de la dépêche, partie le 24 novembre, nous arrive le 1er décembre, apporté de Tours à Paris par un pigeon.

Tous les ballons n'ont pas été cependant aussi heureux que celui-là. On a tout lieu de croire que deux d'entre eux sont allés se perdre en mer, et cinq autres sont tombés aux mains des Prussiens.

Le premier ballon, le *Neptune*, était parti le 23 septembre. Le dernier a été expédié le 28 janvier, à six heures du matin, quelques heures à peine avant le moment où se signait la capitulation que l'on sait. Ce ballon prédestiné s'appelait le *Général-Cambronne*.

Ce devait être là le mot de la fin.

CHARLES BOISSAY.

Les derniers souvenirs parlementaires
DE BORDEAUX

C'en est fait.

L'Assemblée nationale a fait ses adieux à la ville de Bordeaux. Elle rend à l'opéra et au ballet ce magnifique théâtre, dont la politique avait fait son temple provisoire. Elle descend ce monumental escalier, chef-d'œuvre du chef-d'œuvre de l'archi-

BORDEAUX. — Le salon de M. Thiers, hôtel de M. Ducru, rue Esprit-des-Lois. — (D'après le croquis de M. Bocourt.)



BORDEAUX. — La salle des conférences des députés à l'Assemblée nationale. — Foyer du Grand-Théâtre. — (D'après le croquis de M. Bocourt.)



ASSEMBLÉE NATIONALE. — Aspect de l'escalier du Grand-Théâtre après la dernière séance de la session de Bordeaux. — (D'après le croquis de M. Fabre.)

tecte Louis, et sur ces marches aux grandes lignes, nos représentants, sortant de la dernière séance, se serrent la main en se donnant rendez-vous à Versailles,

M. Thiers, qui vient de remporter un nouveau triomphe oratoire et politique dans cette journée du 10 mars, voit s'empresser autour de lui tous ceux qui reconnaissent en lui leur maître en l'art de persuader, art qui n'exclut ni la finesse de l'homme d'État ni la franchise de l'honnête homme.

On comprend ce respectueux sentiment de déférence admirative quand on a entendu sortir de la bouche de ce grand citoyen, qui depuis six mois consacre et son temps et tout son talent au service de la patrie malheureuse, ce mot si juste : « La situation présente ne réclame pas seulement du pouvoir une grande énergie, elle exige en même temps un grand tact. »

Voilà bien la ligne de conduite que le chef du pouvoir exécutif de la République n'a cessé de développer à ses intimes, aux habitués de son salon de la rue de l'*Esprit-des-Lois*, ou aux députés qu'il honorait de ses confidences dans la salle des conférences à la Chambre bordelaise.

Au moment où l'Assemblée nationale quitte Bordeaux pour Versailles, la ville du duc de Richelieu pour la somptueuse demeure de Louis XIV, le *Monde illustré* a voulu retracer et garder le souvenir des lieux où viennent de se passer des événements si graves pour la France.

C'est dans cette salle des conférences, foyer ordinaire du théâtre, dont notre dessin reproduit la riche décoration, c'est dans ce salon de l'hôtel de M. Ducru, c'est sur cet escalier monumental que se sont discutées, élucidées et résolues ces grandes questions d'où doit sortir la régénération du pays. Dans ces lieux, que le crayon de notre dessinateur spécial nous met sous les yeux, ont été prises ces viriles résolutions devant lesquelles l'orgueil patriotique était forcé de se taire en face du salut public, où chacun devait immoler sa fierté aux exigences du bien public.

Partout et toujours, à Bordeaux comme à Paris et à Versailles, M. Thiers a prêché d'exemple. Aux prises avec les douleurs de la patrie, son infatigable abnégation n'a eu d'égale que son courage.

Que Bordeaux et la France ne l'oublient pas.

M. V.

THÉATRES

L'heure des pièces nouvelles n'est pas encore venue. On n'improvise pas un répertoire du jour au lendemain. Il faut donc pour le moment, et pendant plusieurs jours encore, puiser dans le vieux fonds. Mais déjà les reproches s'élèvent : on aurait dû, prétend on, puiser avec plus de discernement, choisir avec plus de goût. Examinons la valeur de ces reproches, en commentant les affiches de cette semaine.

La Comédie-Française est hors de cause; elle n'a pas eu le temps de rallier tous ses sociétaires, dont quelques-uns se trouvaient en congé ou en villégiature lors de l'investissement de Paris. Aussi ses représentations sont-elles encore intermittentes; elles ne redeviendront tout à fait quotidiennes que la semaine prochaine. Une comédie de M. Edmond Gondinet est à l'étude.

Au Gymnase, réapparition de *Froufrou*. N'est-ce pas un peu tôt ? La sémillante héroïne de M. Meilhac a une parenté bien compromettante avec ces femmes légères et tapageuses qui ont plus ou moins contribué à notre décadence morale. Son nom se déploie, miroitant et frissonnant, comme un étendard de séduction. *Froufrou*, sœur cadette de *Renée Mauperin*, a été élevée dans *la Famille Benoiton* et dans la lecture du journal *la Vie parisienne*; elle professe des principes éminemment subversifs et s'exprime dans un langage folâtre qui a considérablement, sinon entièrement, perdu de son prestige. De plus, elle possède un père déplorable à tous les points de vue, tout pareil au *Père prodigue* d'Alexandre Dumas fils et au M. Ernest des *Ménages parisiens*. Je sais bien que c'est de la peinture de mœurs, souvent très-exactement et très-spirituellement rendue ; mais c'est justement de cette peinture-là qu'on avait abusé en ces derniers temps. Il faudrait savoir s'en montrer sobre aujourd'hui.

Passe pour *les Saltimbanques*, aux Variétés, et pour *la Cagnotte*, au Palais-Royal; ce sont des farces absolument inoffensives. La première, dont la réputation est établie depuis longtemps, atteint parfois aux régions du lyrisme; c'est la douce odyssée des pauvres diables en belle humeur, toujours prêts à se consoler des déceptions du présent avec les mirages de l'avenir, et se proposant continuellement d'acheter « dans quinze jours » les soles de l'étalage de Chevet. De tels tableaux sont sans danger. J'en dirai autant du répertoire tout entier de Labiche, dont la gaieté est saine, franche, dont l'éclat de rire se joue librement dans une gamme bien française.

Où les puritains froncent le sourcil, et non sans motif, c'est devant l'annonce du *Canard à trois becs*, aux Folies-Dramatiques. Le *Canard à trois becs*, dont je suis loin cependant de m'exagérer l'influence pernicieuse, appartient à cette école d'ouvrages sans queue ni tête, sans rime ni raison, qui s'étaient abattus depuis quelques années sur les petits théâtres. Ici encore, il eût été plus convenable d'attendre, de laisser passer quelques mois.

Comme on le pense bien, les pièces de circonstance vont abonder bientôt. Il y a plusieurs *Siége de Paris* sur le chantier ; il y a un drame, *la Haine*, reçu à l'Ambigu; il y a une *Fin du demi-monde*, par MM. Louis Leroy et Victor Koning. Cette dernière fantaisie, dont on parle déjà comme d'une chose fort originale, sera divisée en trois époques : 1869, 1870 et 1871. Puissent, dans toutes ces compositions, pathétiques ou légères, les auteurs conserver le sentiment du tact, plus indispensable à présent que jamais!

La Porte-Saint-Martin tient tout prêts *les Misérables*, de M. Charles Hugo; le Vaudeville a du Théodore Barrière en magasin. Voilà pour le plus proche avenir. Ensuite, on verra, on se recueillera. Tôt ou tard, sans doute, Alexandre Dumas fils, George Sand, Émile Augier, Octave Feuillet, qui ont été pendant si longtemps à la tête du mouvement dramatique, rentreront dans une carrière qu'ils ont illustrée. Ils ne peuvent s'en dispenser; on les y rappellerait au besoin. Ils y rencontreront évidemment de nouveaux venus, une autre génération littéraire. Alors il y aura de curieuses comparaisons à faire, une étude de tendances diverses. Sachons attendre cette heure patiemment; préparons-la de notre mieux, en ajoutant cette variante à une parole fameuse : « Tout est perdu, fors l'espérance! »

CHARLES MONSELET.

ALSACE ET LORRAINE

On écrit de Metz, le 10 mars, au *Moniteur* :

Un grand sentiment domine en ce moment tout le pays, c'est l'indignation ; et cette indignation n'a qu'une personne pour objet. Vous vous doutez qu'il s'agit du maréchal Bazaine.

On ne saurait croire à quel point les sentiments de la population sont surexcités contre ce personnage; il est rendu seul responsable de nos malheurs et de la démoralisation de l'armée, qui a été plus grande encore que vous pourriez le supposer.

Je constate le fait, sans vouloir le confirmer. La vérité ne peut tarder à luire.

Dans une sphère plus calme, des citoyens bien placés pour voir et pour apprécier ont résolu de soumettre les faits à l'appréciation du pays. On nous promet la publication prochaine d'une *Histoire du siége de Metz* par un membre du conseil municipal, homme fort érudit et fort estimé dans le pays.

Que vous dirai-je maintenant de notre situation matérielle? Malgré les termes de la capitulation qui donnait un délai de six mois aux familles des fonctionnaires, l'autorité prussienne les a prévenues au bout de trois mois que *trois jours* seulement leur étaient accordés pour l'évacuation complète.

Afin de se rendre compte de la barbarie de cette mesure, il faut savoir que Metz était presque une ville de soldats, que les alliances contractées dans le pays ne sortaient guère du monde militaire, et que, par suite, aucune population n'entretenait avec l'armée des liens plus étroits.

Cette mise en demeure était donc par le fait un bannissement véritable.

Les Messins qu'elle n'atteint pas se retirent autant que possible à la campagne pour éviter le spectacle permanent de la garnison prussienne. Mais là les attendent des rigueurs d'un autre genre.

Des officiers de police installés dans chaque chef-lieu de canton ont dressé des listes de *suspects*.

Les suspects sont des propriétaires du pays soupçonnés d'être trop .. Français.

La préparation de ces listes a dû souffrir peu de difficultés. Les moyens d'information ne manquaient pas dans le pays, où la Prusse avait, comme à Paris, envoyé depuis longtemps ses troupes secrètes.

Un seul fait pour en juger.

Une maison de banque de la Moselle comptait parmi les employés un jeune Allemand, doux, timide, ponctuel et capable d'ailleurs. A la guerre, il obtient l'autorisation de rester, malgré sa qualité d'étranger, — il se trouve si bien en France! c'est pour lui une seconde patrie. — Néanmoins, nos malheurs ne lui rendent pas la vie commune facile. Ses camarades le voient d'un mauvais œil, le traitent d'ennemi, de Prussien. Il supporte tout avec une patience exemplaire. L'entrée triomphale de ses compatriotes ne change rien à ses manières. Au bout de quelque temps, il se présente à son patron, et lui demande une attestation honorable de ses services.

— Je vais vous la donner, répond celui-ci. Je le ferai avec plaisir, d'abord parce que vous le méritez, et ensuite parce que votre présence m'est devenue, je ne vous le cache point, depuis longtemps pénible. Vous comprenez...

— Parfaitement, oh! parfaitement, monsieur, dit notre homme toujours humble et poli...

. . . .

Quelques jours après, on apprenait sa nomination comme percepteur à Forbach, à huit mille francs d'appointements.

Le gouvernement prussien n'avait pu récompenser ainsi un simple réfractaire, et la nomination prouvait suffisamment qu'il avait donné depuis longtemps à M. O... un poste de .. confiance.

En attendant, l'immigration allemande continue. Il nous vient d'outre-Rhin une bande noire prête à profiter des ruines forcées que va causer la domination nouvelle.

Les propriétaires forcés d'abandonner le pays ne pourront en effet vendre leurs biens qu'à des prix dérisoires.

Une grande inquiétude règne aussi parmi nos notaires, dont les études avaient, comme en Alsace, une valeur considérable (il est dans nos villages plus d'une *étude* de cent mille francs). Ils ne pourront pas même vendre leurs charges, car en Prusse les notaires sont des fonctionnaires nommés par l'État.

Et nos diplomates, qui croyaient avoir gagné quelque chose en obtenant de la Prusse qu'elle favorisât l'émigration française! Elle fera plus que la favoriser, elle la forcera.

DOCUMENTS HISTORIQUES

LA PROTESTATION DE NAPOLÉON III

« *A M. le président de l'Assemblée nationale à Bordeaux.*

« Monsieur le président,

« Au moment où tous les Français, profondément attristés par les conditions de la paix, ne songeaient qu'aux maux de la patrie, l'Assemblée nationale a prononcé la déchéance de ma dynastie et affirmé que j'étais seul responsable des calamités publiques.

« Je proteste contre cette déclaration injuste et illégale.

« Injuste, car lorsque la guerre fut déclarée, le sentiment national, surexcité par des causes indé-

pendantes de ma volonté, avait produit un entraînement général et irrésistible.

« Illégale, car l'Assemblée, nommée dans le seul but de faire la paix, a outrepassé ses pouvoirs en tranchant des questions au-dessus de sa compétence; et, fût-elle même constituante, elle serait impuissante à substituer sa volonté à celle de la nation.

« L'exemple du passé est là pour le prouver. L'hostilité de la Constituante, en 1848, est venue échouer devant l'élection du 10 décembre, et, en 1851, le peuple, par 7 millions de suffrages, m'a donné raison contre l'Assemblée législative.

« La passion politique ne saurait prévaloir contre le droit, et le droit public français pour la fondation de tout gouvernement légitime, c'est le plébiscite. Hors de lui, il n'y a qu'usurpation pour les uns, oppression pour les autres. Aussi suis-je prêt à m'incliner devant la libre expression de la volonté nationale, mais devant elle seulement.

« En présence d'événements douloureux, qui imposent à tous l'abnégation et le désintéressement, j'aurais voulu garder le silence; mais la déclaration de l'Assemblée me force de protester au nom de la vérité outragée et des droits de la nation méconnus.

« Recevez, monsieur le président, l'assurance de ma haute estime.

« NAPOLÉON.

« Wilhelmshœhe, 6 mars 1871. »

LETTRE DE M. DE LUSIGNAN A « LA LIBERTÉ »

« Milan, 8 mars 1871.

« Monsieur le rédacteur,

« Une souscription nationale que vient de proposer M. Crémieux, et à laquelle il aurait inscrit 100,000 francs, afin de délivrer notre patrie de la présence de ces hordes prussiennes, je l'approuve de tout mon cœur et y souscris 200,000 francs pour ma part, espérant que le noble exemple de M. Crémieux fera écho dans toute la France.

« Agréez, monsieur le rédacteur, les assurances de ma considération très-distinguée.

« Prince DE LUSIGNAN. »

UNE PROCLAMATION DU GÉNÉRAL CHANZY

Le général Chanzy, en quittant le commandement de la 2e armée, vient d'adresser la proclamation suivante aux officiers et soldats qui, sous ses ordres, ont vaillamment défendu le sol de la patrie contre l'invasion :

ORDRE GÉNÉRAL.

« Officiers et soldats de la 2e armée,

« Le traité ratifié le 1er mars par l'Assemblée nationale met fin à la guerre. Les armées sont dissoutes.

« En m'informant que mon commandement cesse, le ministre de la guerre ajoute :

« Dites à votre brave armée, officiers de tous
« grades et soldats, que je les remercie, au nom
« de notre pays tout entier, de leur courage et de
« leur patriotisme. Si la France avait pu être sau-
« vée, elle l'eût été par eux. La fortune ne l'a pas
« voulu. »

« Je suis heureux de porter à votre connaissance le témoignage de la satisfaction du Gouvernement. Vous pouvez être fiers d'avoir fait partie de la 2e armée, dont les efforts, s'ils n'ont pas abouti au succès que vous avez poursuivi avec tant d'opiniâtreté, ne resteront pas sans gloire pour le pays, dont ils ont contribué à sauver l'honneur.

« Vous avez tenu tête aux armées les plus nombreuses et les mieux commandées de l'Allemagne. L'histoire racontera ce que vous avez fait; l'ennemi lui-même s'honorera en vous rendant justice.

« Vous allez rejoindre vos foyers, vos garnisons. Conservez inébranlable votre dévouement au pays; restez, quoi qu'il arrive, les défenseurs de l'ordre.

« Quant à moi, mon plus grand honneur est de vous avoir commandés; mon plus vif désir, de me retrouver avec vous chaque fois qu'il s'agira de servir la France.

« Au grand quartier général à Poitiers, 8 mars 1871.

« *Le général en chef,*
« Signé : Général CHANZY. »

LA PROTESTATION DE MENTON

Les habitants de Menton, en très-grand nombre, viennent d'adresser à Garibaldi la lettre suivante :

« Général,

« Une adresse portant de nombreuses signatures vous a été remise.

« Votre exquise loyauté n'aura pas eu de peine à démêler le véritable but qu'elle veut atteindre.

« C'est la rétrocession de Nice à l'Italie, ou la reconstitution en ville libre sous un protectorat qu'on ne désigne pas ou qu'on ne veut pas désigner. Les signataires comptent sur l'influence de votre glorieux et vénéré nom pour abriter leur parjure.

« Général,

« Comme les Niçois, nous Mentonnais, après l'affranchissement de l'Italie, nous nous sommes librement donnés à la France. Nous avons pendant dix ans partagé sa prospérité. Aujourd'hui que d'effroyables malheurs l'accablent, est-il digne de nous de chercher à l'abandonner? Non! et, nous inspirant de vos chevaleresques sentiments, nous ne commettrons pas une pareille lâcheté. Il faut que l'histoire dise que les Mentonnais, à votre exemple, ne se sont jamais faits les courtisans d'aucune puissance, mais qu'ils tiennent à honneur de prendre leur part des amertumes de leur patrie d'adoption. »

LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS (1)

Nous recevons, dit le *Figaro*, la lettre suivante, qui nous prouve une fois de plus dans quelle mesure MM. les Prussiens entendent respecter la liberté individuelle, même après la signature de la paix.

« *A Monsieur de Villemessant, directeur du* FIGARO.

« Vous avez eu la bonté de reproduire dernièrement une lettre de M. l'abbé Testory, chanoine de Saint-Denis, aumônier du 3e bataillon d'éclaireurs, commandant Poulizac. Cette lettre avait fait son effet, car M. le général baron de Meden, commandant supérieur et gouverneur de Saint-Denis, s'était empressé de demander, après avoir fait subir un interrogatoire en règle à l'abbé Testory, de vouloir bien démentir ce qu'il avait écrit. M. Testory a refusé, attendu surtout que de nouveaux dégâts avaient été commis, malgré ses réclamations, dans la basilique de Saint-Denis. A la suite de ce refus, on vient de l'arrêter. Une horde de douze soldats, — ce n'est pas trop pour un abbé, — est venue envahir son domicile, l'a pillé, gaspillé et a surtout emballé ce qui avait quelque valeur. Et sur l'ordre du gouverneur, après ces forfaits, ils l'ont conduit au fort de la Briche, où il est retenu prisonnier depuis soixante-douze heures.

« Voilà comment agissent les soldats de Guillaume l'emballeur!

« Nous sommes cependant en paix avec la Prusse...

« Mais je crois une chose, c'est que M. Testory étant aumônier du 3e bataillon d'éclaireurs, qui les a fait si bien sauter sur le chemin de fer de Soissons, ils exercent sur lui un acte de vengeance.

« Je vous communique la lettre ci-jointe, par laquelle il implore aide et protection du commandant Poulizac, qui espère bien demain le faire sortir de sa prison.

« Tout à vous et merci.

« E. DE KERGALEC,
« Capitaine adjudant-major du 3e bataillon. »

(1) Nous donnions dans notre dernier numéro une partie de la lettre de l'abbé Testory.

LA PESTE BOVINE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Faisait aux animaux la guerre.

Assurément, lorsqu'il écrivit cette fable admirable des *Animaux malades de la peste*, le bonhomme La Fontaine, ce profond ami des bêtes, avait vu se tordre dans les angoisses de l'agonie un de ces majestueux ruminants, qui, frappés d'un mal inconnu, tombent inanimés au milieu des grasses prairies ou le long des traînes verdoyantes. Quelques instants après leur mort, le ventre se ballonne démesurément, les yeux fixes et sortant de l'orbite sont injectés de sang; de leur mufle tuméfié et entre les dents qui la serrent, sort une langue dégoûtante de bave; les membres sont rigides.

La bête est morte de la peste bovine.

Ce mal, qui décime et anéantit quelquefois les plus beaux troupeaux, on en connaît les effets, on en connaît l'origine. On est encore à en chercher le remède.

Ce typhus, qui compromet en ce moment une de nos plus riches sources d'alimentation, vient des marais de la Hongrie, comme le choléra vient aux hommes des bords marécageux du Gange.

La peste bovine se communique par contagion, et si on lui laisse prendre une tête de bétail chez soi, elle en a pris bientôt des mille. C'est ce qui nous est arrivé en cette malheureuse année 1870-1871.

Les Allemands qui, à la suite du roi Guillaume, ont envahi la France, ont amené des quantités considérables de viande sur pied.

Pour subvenir à la consommation de 1,200,000 tudesques, la Prusse a pris des bœufs un peu partout, dans toute l'Allemagne d'abord, ensuite dans les pays voisins. La Russie et la Hongrie lui en ont fourni d'énormes contingents.

Dans ces grandes agglomérations de bétail parqué et nourri à la diable, surmené dans les marches forcées, les principes morbides, importés des marécages hongrois et russes, se sont développés et ont engendré le mal qui s'est développé en France en raison directe de l'étendue de terrain occupé par les armées prussiennes. Dans l'Est, au Nord, dans nos pâturages de la Normandie et de la Bretagne, la peste bovine a passé des races étrangères aux races françaises, qui sont rudement éprouvées en ce moment.

Pareil désastre avait été constaté à la suite de chaque invasion venant des pays de l'Est de l'Europe. La guerre actuelle devait nécessairement amener avec elle cette peste bovine dont, avec les traités de 1815, nous eûmes jadis à subir les ruineuses atteintes. Comme si ce n'était pas assez de la guerre, des meurtres, de l'incendie et des contributions qu'elle traîne après elle!

Nous avons payé de notre sang et de notre fierté nationale l'ambition de l'empereur d'Allemagne; nous sommes condamnés à jeter deux provinces et cinq milliards à son avidité. La mesure de nos désastres semblait être comble. Point. Il faut encore sacrifier sur l'autel de ce Minotaure couronné des hécatombes, les plus beaux parmi nos bœufs du Cotentin et du Charolais.

Nous avons fourni les victimes à ce nouveau dieu de la guerre; les princes allemands se chargent de lui brûler de l'encens sous le nez.

Encore si ces fumigations pouvaient nous délivrer de la peste bovine et de ces pestes d'Allemands!

M. V.

SYSTÈME DE PERCUSSION
DE L'OBUS ALLEMAND

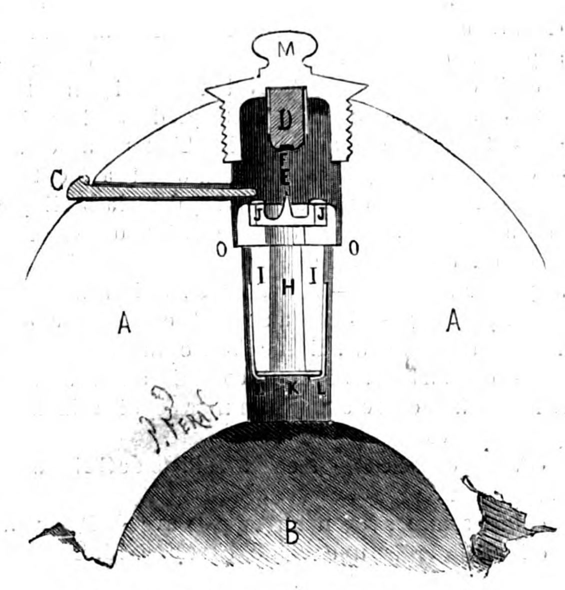
Sur notre dessin, donnant la coupe supérieure du projectile, le corps de l'obus est représenté par AA, — la chambre intérieure, contenant la poudre devant déterminer l'explosion (soit une livre ou plus) est représentée par B. — Une cheminée percée de l'extérieur à l'intérieur renferme tout le système de la percussion. Cette cheminée est en deux parties, celle supérieure plus large que celle inférieure.

Au sommet de la partie supérieure de cette cheminée est fixé à l'aide d'un pas de vis une sorte de chapeau en cuivre M; à ce chapeau est adaptée une forte capsule remplie de fulminate. Cette capsule est percée à sa partie inférieure d'un petit trou représenté par un point noir F et enduit d'un vernis empêchant le fulminate de s'échapper. Sur la saillie O O qui donne l'ouverture de la partie plus étroite

PARIS. — Évacuation des blessés convalescents du Val-de-Grâce. — Transport au chemin de fer. — (D'après nature, par M. Lançon.)

et inférieure de la cheminée, repose un tube de cuivre très-épais I I H. Ce tube est libre; il peut aller et venir et n'est arrêté dans sa chute que par la saillie O O. Il porte avec lui une lame transversale en cuivre J J, laquelle lame est traversée au milieu par une pointe E. Un vide H, faisant cheminée, passe au centre du tube I I H, le tube est enveloppé à sa partie inférieure d'un dé de cuivre L L avec un vide faisant suite au vide H. Ce dé de cuivre sert à maintenir une petite feuille de papier K. Le corps de l'obus A A est percé d'un trou laissant un passage très-alesé à une brochette de plomb C. Cette brochette C empêche le tube de cuivre I I H de bouger et permet à l'artilleur de manier le projectile, lors de la charge de la pièce, sans aucun danger.

Cette brochette de plomb doit, lorsque le projectile est chassé de la pièce, s'échapper pour laisser toute liberté au tube de cuivre I I H afin de faciliter l'échappement de cette brochette, son trou est percé, non pas dans la direction d'un rayon du cercle, mais bien plutôt un peu en tangente, de



Système de percussion d'un obus prussien

façon à ce que la rotation imprimée au projectile par les rayures du canon, facilite l'échappement de la brochette.

Le projectile arrivant au but est renversé (son poids étant à son sommet) le choc a lieu par la partie conique portant le chapeau M, la brochette échappée en route, laisse le tube I I H libre, le choc fait qu'il tombe sur le chapeau M où son aiguille E rencontre en F, au petit point noir, la capsule D. L'enflammation du fulminate a lieu par suite de ce choc, l'explosion chasse le feu par la cheminée H du tube I I H, crève le papier K, et, venant dans la chambre intérieure, enflamme la poudre B. L'éclat du projectile a lieu alors; ce qui fait que quelquefois le projectile n'éclate pas, c'est généralement que l'obus tombe sur le côté, dans le sens longitudinal du projectile. Dans ce cas le tube I I H ne bougeant pas, ou que peu dans la cheminée, la capsule D n'est pas atteinte par l'aiguille E, ou encore si la brochette C, ne s'échappait pas au départ de la pièce.

E. FERAT.

ÉCHECS

—

Solution du problème nº 362.

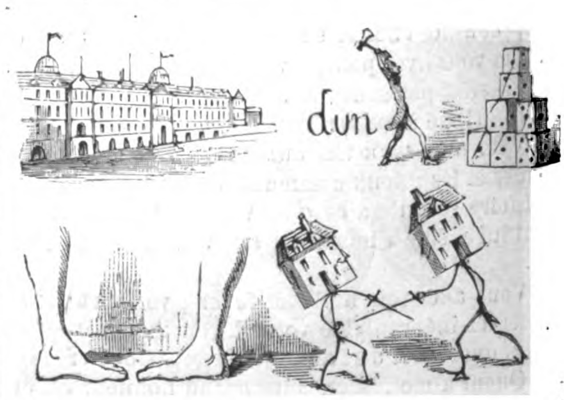
1. F 5 TR	1. R pr. T (A)
2. T pr. P, échec	2. R *ad libitum*
3. F 8 R ou 1 D ou 6 CR ou 3 FR, échec et mat.	

(A)

	1. Tout autre coup
2. TD pr. P	2. C. quelconque
3. F 8 R, mat.	

P. JOURNOUD.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS
La reddition de Sedan est un fait inouï dans l'histoire.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 728. — 25 Mars 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT.

SOMMAIRE



NOS MALHEURS. — La place Pigalle dans la matinée du 18 mars. — (D'après le croquis de M. Cuisinier.)

AVIS A NOS ABONNÉS

Les communications étant sur le point d'être rétablies régulièrement, nos abonnés recevront chaque semaine avec le numéro du jour, un ou plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2e semestre de 1870, qui manquent à leur collection. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement ces numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; la difficulté que nous avons éprouvée à nous procurer du papier en est la cause, nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

COURRIER DE PARIS

Dans notre précédent courrier nous tracions de Paris un tableau dont la bizarrerie n'avait rien d'exagéré.

Mais depuis lors la scène a changé et ce qui nous paraissait original alors n'est rien auprès de tout ce que nous avons vu depuis lors.

Je m'en tiens, bien entendu, à la physionomie matérielle.

Ce n'est pas la place dans cette chronique de discuter des faits qu'on ne pourrait apprécier avec tout le développement nécessaire, et par conséquent mieux vaut s'abstenir tout à fait que d'en parler de façon incomplète.

Mais la partie pittoresque des événements relève directement du courriériste et c'est sur celle-là que nous voulons faire quelques réflexions.

Les modes à Paris n'ont toutes qu'une durée éphémère. Mais les historiographes n'avaient jamais constaté, jamais soupçonné qu'il pût y avoir une mode pour les révolutions. Il en est cependant ainsi, à en juger par ce qui se passe sous nos yeux depuis longtemps.

Autrefois, quand il s'agissait de renverser un gouvernement ou même d'une simple émeute, la ville prenait un aspect particulier et cessait de se ressembler à elle-même.

Tout était lugubre, tout révélait la crise par laquelle passait le corps social.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela.

C'est du 4 septembre qu'a daté, si je ne m'abuse, l'ère des révolutions insensibles. Vous rappelez-vous Paris ce jour-là? C'était un dimanche. Tout le monde en habit de fête continua sa petite promenade dominicale, sans même l'interrompre un instant pour se demander comment avait croulé le gouvernement déchu.

Depuis lors les péripéties du siége, en nous blasant sur les émotions violentes, n'ont fait qu'accentuer cette attitude curieuse.

Au 31 octobre, les quartiers qui n'avoisinaient pas l'Hôtel-de-Ville ne soupçonnaient même pas ce qui se passait.

Au 22 janvier, à cent cinquante mètres dans la rue de Rivoli, tandis qu'il y avait fusillade sur la place de Grève, les boutiques paisiblement ouvertes continuaient leur petit négoce, les bambins jouaient sur les portes et dansaient à *Mon beau château.*

Enfin, les événements du 18 mars et jours suivants sont venus affirmer encore davantage cette apathie dans l'émotion, si l'on peut ainsi parler.

Je m'imagine un étranger, non prévenu de ce qui se passe ici.

Il débarque du chemin de fer dimanche dernier.

Partout sur son passage il aperçoit la population répandue par les rues et par les places.

— Ah! ah! on fête le jour du repos!

La marche se poursuit.

Les fillettes passent en chantonnant quelque gai refrain, les mamans devisent, les flaneurs pullulent.

Soudain un obstacle arrête le voyageur.

— Qu'est-ce que ceci?

C'est parbleu une barricade par les embrasures de laquelle sortent les gueules menaçantes de trois canons.

L'étranger fait un haut-le-corps. Des canons!... des canons!.., que signifient ces canons?

Alors vaguement il soupçonne qu'il pourrait bien y avoir quelque chose d'anormal... Mais en promenant les regards tout alentour, il ne peut s'arrêter cinq minutes à cette idée.

En effet, le calme est plus grand que jamais. Les promenades se terminent plus paisibles que devant.

Et alors l'étranger tirant de cet ensemble une conclusion logique s'empresse de tirer son carnet de notes et d'y inscrire:

— Paris, jolie ville.

Rues larges et aérées, boulevards superbes.

Les habitants y paraissent enclins à la joie la plus pacifique. Seulement il règne dans cette cité une habitude assez étrange.

De distance en distance les voies de communication y sont coupées par de petites forteresses garnies d'une puissante artillerie.

Nous ignorons à quoi ces forteresses peuvent servir, mais ce qu'il y a de certain c'est que l'usage en est si bien passé dans les mœurs que personne n'y prend même garde...

Ainsi parlant, convenez que le carnet de l'étranger aurait quelque raison d'être.

Nous sommes familiarisés si bien avec l'extraordinaire qu'il arrive ordinaire pour nous.

Pendant que Paris avait cette physionomie, Versailles ressemblait à un camp.

Ceux qui ont suivi les premières péripéties de la désastreuse campagne qui a fini par Sedan auront pu retrouver là leurs anciennes impressions, nées des descriptions qu'on nous faisait alors de Metz ou de Strasbourg où les troupes arrivaient.

Versailles est le pendant de ces descriptions-là.

Lorsque, l'autre jour, nous tracions ici même le bilan des émotions par lesquelles étaient passés les habitants de ce chef-lieu, nous ne nous doutions pas du surcroît de tribulations qui leur était réservé.

Quand à la Chambre, elle n'a pas eu le temps de s'apercevoir de l'insuffisance de son installation.

Quel émoi! quel frémissement!

Architecte et tapissier ont bénéficié de l'occasion.

Qui s'aviserait de contrôler l'élasticité des banquettes ou la commodité des aménagements! On fait comme les gens fort occupés, qui mangent sans savoir ce qu'ils mangent.

Et c'est tant mieux, car il y aurait eu terriblement à redire sur cette installation provisoire.

Pour ce qui est des hôteliers, limonadiers et restaurateurs de la ville, aujourd'hui leur condition suit un cours momentané. La cotelette n'a plus de prix: le bifteack a presque repris ses cours du siége.

Je ne parle pas des lits.

Il est avéré que plus de cinquante excursionnistes ont couché dans les bois de Satory.

Et il gelait blanc!

Ainsi l'homme propose et le destin dispose.

Versailles, prédestiné au calme, devient le centre de toutes les agitations et mon ami X... qui a la vocation de la placidité, est peut-être l'homme de France qui a passé par les péripéties les plus émouvantes depuis six mois.

S'il avait, comme les autres, accepté sa part des épreuves du siége, il aurait souffert, sans nul doute.

Mais que sont ces souffrances-là à côté de celles auxquelles il a été soumis!

Mon ami est un des chefs de la légion des *francs-fileurs.* Je dis un des chefs par ce qu'il fut des premiers à prendre la poudre d'escampette et à aller voir autre part si le salut de la patrie était en bonnes mains.

Mais la destinée avait juré de se faire un malin plaisir de le précipiter à travers une odyssée invraisemblable.

En quittant Paris, peu de jours après le 4 septembre et avant que les communications fussent interceptées, mon ami X... se dirige sur Marseille.

— Marseille, pense-t-il, c'est au bout du monde, je serai là comme le poisson dans l'eau, je n'aurai pas déserté la France.

Il arrive à Marseille.

La ville était en pleine ébullition et passait par les secousses politiques les plus variées.

— Je ne peux pas rester là, rabattons sur Lyon fait l'ami X..

En quittant le chemin de fer il tombe sur une population enfiévrée.

— Qu'y a-t-il?

— Comment vous ne savez pas?

— Je ne sais rien.

— On vient de fusiller le commandant Arnaud!

— Comment cela, fusiller, on n'est donc pas tranquille ici?

Et X... remonte en chemin de fer.

Il connait un petit coin bien paisible en Bourgogne, un village charmant, loin du monde.

Il en prend la direction.

A la bonne heure, ici tout est calme, la preuve c'est que l'ami X... aperçoit deux bons gendarmes cheminant dans les champs.

> Ah c'est un métier difficile
> Garantir la propriété;
> Défendre les champs et la ville
> Du vol et de l'iniquité.

En fredonnant gaiement le refrain de Nadaud il marche au-devant des bons gendarmes.

Sapristi! On dirait que leur uniforme est changé... mais... si... non... pourtant...

L'ami X... se lance à travers champs et court encore; les bons gendarmes étaient des uhlans. Les Prussiens opéraient leur entrée dans le charmant petit village.

A Tours l'ami X... arrive au moment où le gouvernement évacue. A Bordeaux il manque de mourir de frayeur en voyant les précautions militaires prises pour l'ouverture de la Chambre.

Enfin, après ces péripéties l'ami X... regagne Paris débarrassé de l'ennemi.

Du moins le croit-il ainsi. Depuis lors nouvelles transes.

Logé dans le quartier des Champs-Elysées, il dut, pendant l'occupation, héberger quinze soldats bavarois.

Les derniers événements ont été le bouquet. Plaignez les infortunes de ce Jérôme Paturot de la frayeur à la recherche d'un asile.

A propos d'impressions lisez-vous dans la *Revue des deux mondes* le *Journal d'un voyageur* de George Sand?

Il y a là des pages d'une rare élévation. Un mélange de politique et de paysage, de réflexions et de descriptions.

Nous y apprenons aussi bien des détails ignorés dont quelques-uns fort curieux.

C'est ainsi qu'une note du 18 novembre nous révèle un projet que nous autres parisiens nous avons toujours ignoré.

Voici ce qu'en dit George Sand:

18 novembre.

« M. de Girardin conseille d'élire en quatre jours un président par voie de plébiscite. Certes c'est une idée, — M. de Girardin n'en manque jamais, — mais, malgré mon très-grand respect pour le suffrage universel, je crois qu'il ne devrait être appelé à ré-

soudre les questions par oui ou par non que sur la proposition des assemblées élues par lui. Le travail de ces élections est chaque fois pour lui un moyen de connaître et de juger la situation. Ce sera son grand mode d'instruction et de progrès quand la classe éclairée sera vraiment en progrès elle-même. Mais questionner les masses à l'improviste, c'est souvent leur tendre un piége. Le dernier plébiscite l'a surabondamment prouvé. En ce moment de doute et de désespoir, nous aurions un vote de dépit contre la république, car elle porte tout le poids des malheurs de la France; les votes de dépit ne peuvent être bons. Pourtant, s'il n'y avait pas d'autre moyen d'en finir avec une situation désespérée que l'on ne voudrait pas nous avouer, mieux vaudrait en venir là que de périr. »

M. de Girardin, à ce qu'il parait, continuait en province son système d'une idée par jour. Quant au président en question, c'était certainement l'invention la plus drolatique du monde.

~~~ Dans ces pages écrites au jour le jour il y a des passages qui serrent le cœur.

Que vous semble, par exemple, de ces deux lignes terribles et sinistres:

12 décembre.

« Dégel. Après tant de neige, c'est un océan de boue. Autre lit pour nos soldats! »

Autre lit!

On songe involontairement que, pour se reposer sincèrement, les malheureux n'avaient que la couche du tombeau.

Ailleurs, c'est une sorte de phrophétie qui tombe de la plume de George Sand quand elle écrit :

« La victoire se confirme, et, comme toujours, elle s'exagère. Le général d'Aurelle de Paladines, singulier nom, est au pinacle aujourd'hui. C'est, dit-on, un *homme de fer*. Pauvre général! s'il ne fait pas l'impossible, il sera vite déchu. Qu'ils sont malheureux, ces hommes de guerre! »

Ce passage, relu en ce moment où le général d'Aurelle a passé par les péripéties que l'on sait, prend un à-propos étrange.

~~~ Dans ces pages la politique arrive aussi parfois à des opportunités bizarres.

George Sand, dont le républicanisme s'est affirmé tant de fois, laisse échapper ces paroles mélancoliques :

« Puissé-je faire un mauvais rêve! mais je vois reparaître sans modification les théories d'il y a vingt ans. Des théories qui ne cèdent rien à l'épreuve du temps et de l'expérience sont pleines de dangers. S'il est vrai que le progrès doive s'accomplir par l'initiative de quelques-uns, s'il est vrai qu'il parte infailliblement du sein des minorités, il n'en est pas moins vrai que la violence est le moyen le plus sauvage et le moins sûr pour l'imposer. Que les majorités soient généralement aveugles, nul n'en doute; mais qu'il faille les opprimer pour les empêcher d'être oppressives, c'est ce que je ne comprends plus. Outre que cela me paraît chimérique, je crois voir là un sophisme effrayant; tout ce que, depuis le commencement du rôle de la pensée dans l'histoire du monde, la liberté a inspiré à ses adeptes pour flétrir la tyrannie, on peut le retourner contre ce sophisme. Aucune tyrannie ne peut être légitime, pas même celle de l'idéal. »

La lecture du *Journal d'un voyageur*, en somme, donne des malheurs de la France une idée encore plus sombre que celle qu'on pourrait se faire. C'est une débâcle universelle!

Partout la panique. Les paysans se sauvent avec leurs meubles, les déserteurs passent par milliers.

« Ils ont, dit George Sand, couché emmi les champs, jetant leurs fusils, leurs bidons, et envoyant paître leurs officiers. »

Autre part, elle trace ce tableau :

« Encore plus froid : 20 degrés dans la nuit, et nos soldats couchent dans la neige! Nos mobilisés sont atrocement logés à Châteauroux dans une usine infecte, ouverte à tous les vents. Les chefs sont à l'abri et disent qu'il faut aguerrir ces enfants gâtés.

« Chaque nuit il y en a une vingtaine qui ont les pieds gelés ou qui ne s'éveillent pas. Morts de froid littéralement! C'est infâme, et c'est comme cela partout! Avant de les mener à la mort, on leur fait subir les tortures de l'agonie. »

Le *Journal d'un voyageur* restera comme un des documents les plus véridiques de l'effroyable campagne de France, sur laquelle le jour n'est pas encore fait.

O France! France! apprends, et souviens-toi.

~~~ Tandis que j'étais en veine de lecture (les livres sont parfois un refuge précieux), j'ai repris dans ma bibliothèque un livre peu connu qui emprunte aux circonstances actuelles un intérêt tout particulier.

Ce livre est intitulé : *Mes Souvenirs, ou vingt ans de séjour à Berlin*, par Dieudonné Thiébault, père du baron Thiébault, général du premier empire.

Ces vingt ans, l'auteur les a passés auprès de Frédéric le Grand, et l'on peut surprendre là, pour ainsi dire à sa source, l'origine de ce militarisme prussien qui devait aboutir à Sadowa et à la force primant le droit. Tout cela remonte à Guillaume Ier, père de Frédéric le Grand.

C'est de lui que data la militarisation effrénée du peuple et de la cour elle-même. Il faut avoir les affirmations de l'histoire pour croire ce qu'on lit.

Dès son enfance, Frédéric le Grand avait été élevé par son père comme un soldat. Les jouets de son enfance formaient un arsenal.

Ce n'est pas tout. On vit Frédéric, le fusil sur l'épaule, monter la garde comme un simple grenadier à la porte de son père.

L'autre jour, une correspondance parlait de l'autorité que le roi de Prusse actuel exerce sur tous les membres de sa famille. Qu'est-ce que la déférence du prince Fritz auprès de ce que faisait Guillaume Ier, surnommé le caporal de Postdam?

Furieux pour des infractions à la discipline, Guillaume résolut de faire périr son fils sur l'échafaud.

Les mémoires de M. Thiébault fournissent à ce sujet des détails effrayants :

« Le roi nomma pour juger le prince de Prusse un conseil de guerre; mais tout les officiers s'excusant d'en être, on tira au sort par grades dans toute l'armée, et le sort désigna les généraux Denhoff et Linger, les colonels Derscho et Pannewitz, deux lieutenants-colonels, deux majors, deux capitaines et deux lieutenants, qui de cette sorte se trouvèrent chargés de juger le prince royal, de Katt et de Keith, ce dernier par contumace. Les deux généraux votèrent contre la mort du prince : mais les autres membres du conseil condamnèrent le prince royal et ses deux aides de camp à avoir la tête tranchée. La consternation était générale. Plusieurs personnes et entre autres une madame Kamke firent en ce moment et relativement à son fils, les plus fortes représentations à Guillaume, mais ce fut sans succès.

Pour le coup, M. de Sekendorf vit bien que le prince était perdu s'il ne venait à son secours ; et il se persuada qu'après avoir rendu un premier service à la maison d'Autriche, en détournant l'alliance de l'Angleterre, il lui en rendrait un second non moins important si, au nom de son souverain il sauvait le futur roi de Prusse et l'attachait à ses maîtres par l'affection et la reconnaissance.

« Pour remplir ce second objet, il prit sur lui de supposer des ordres qu'il n'avait plus le temps d'attendre, et demanda au nom et de la part de l'empereur, une audience que Guillaume n'osa lui refuser. Là, il annonça au nom de son maître, que c'était à l'empire que le prince Frédéric appartenait ; et, en conséquence, il requit le maintien des droits et des lois du Corps germanique : il démontra que c'était à ce Corps que sa Majesté devait remettre l'accusé et les pièces du procès ; il déclara enfin, que la personne de Son Altesse Royale le prince Frédéric, héritier du trône de Prusse, était sous la sauvegarde de l'empire germanique. Le coup fut terrible pour Guillaume. Cependant, et avant de rien répondre, il assembla son conseil. Ce conseil adopta l'avis de l'envoyé d'Autriche. Furieux, le roi s'écria : « *Eh bien! si l'on me contrarie à Berlin, comme prince de l'empire, je mènerai mon fils à Kœnigsberg; là je ne dépends que de Dieu!...* »

« Finalement Frédéric eut la vie sauve, mais le roi le força d'assister à l'exécution de son ami intime qui avait été complice de son indiscipline.

~~~ Plus tard, Frédéric le Grand, devenu roi à son tour, se montra aussi rigoureux en matière d'organisation militaire que son père lui-même l'avait été.

Les châtiments corporels étaient en grand honneur.

M. Dieudonné Thiébault raconte l'anecdote suivante :

« Un soir le prince Frédéric de Brunswick me dit pendant le souper qu'il m'avait vu le matin au parc, où il exerçait son régiment. — Vous ne m'y avez pas vu longtemps, lui répondis-je. Il s'est trouvé devant moi un officier d'environ quinze ans, qui pour une faute légère dans le maniement des armes, a fait sortir des rangs un soldat de plus de cinquante ans, et lui a délivré de toutes ses forces je ne sais combien de coups de canne sur les bras et sur les cuisses, sans que le pauvre patient, qui fondait en larmes, osât proférer une seule parole. A ce spectacle, monseigneur, je me suis sauvé.

— Oh! mon ami, cela est nécessaire!

« — Je n'en sais rien, monseigneur; mais en tout cas, il n'est pas nécessaire que je le voie.

« J'avoue que je n'ai jamais pu me faire à ces sortes d'exécution; elles me faisaient redire tous les jours que de semblables tortures ne pouvaient tourner à l'avantage du corps social, et qu'il me paraissait inadmissible que, pour faire du bien aux hommes, il fallût leur faire tant de mal.

« La redoutable sévérité dont je parle réduisait, de mon temps, beaucoup de soldats au désespoir. Il s'était établi entre eux une maxime affreuse; ils se disaient les uns aux autres que le mieux était de mourir; mais que pour ne pas aller en enfer, en se tuant eux-mêmes, il fallait assassiner quelque enfant, que par là on envoyait au paradis, et ensuite aller se dénoncer soi-même, et que de cette sorte on avait le temps de demander pardon à Dieu avant d'être conduit au supplice. J'en ai vu qui avaient adopté cette monstrueuse doctrine. »

Il serait facile de suivre l'histoire des rigueurs militaires à travers l'histoire politique de la Prusse. Toutes les deux en effet ont toujours marché parallèlement.

Le but est atteint, je le veux bien; mais n'est-il pas permis de demander si, pour la grandeur des peuples, il ne vaudrait pas mieux déployer tant d'énergie pour un autre but, concentrer tant d'efforts dans une direction meilleure? Pauvre civilisation, est-ce là ton idéal? Pauvre espèce humaine, est-ce là ta destinée?

~~~ Nous voilà bien loin de ce Paris vers lequel notre titre semble nous rappeler malgré nous.

Nos lecteurs pourtant ne nous en voudront pas, nous en sommes certain, de ces excursions qui font un peu diversion aux graves préoccupations du présent.

Ce présent, à l'heure où nous écrivons, n'a pas dit encore son dernier mot, et nul ne peut deviner ce que ce dernier mot-là pourra bien être.

Pour qu'il soit *salut*, il faut qu'il soit aussi *liberté*.

Il faut que l'ennemi, qui guette toujours, ne puisse pas tirer profit de nos discordes, il faut...

Mais à quoi bon les programmes!

Chacun sait, chacun sent.

Le patriotisme doit s'affirmer d'autant plus haut que les épreuves sont plus redoutables.

Les deux conditions de régénération de la France sont : sauvegarder ses droits, remplir ses devoirs.

PIERRE VÉRON.
~~~



STRASBOURG. — Obsèques de M. Küss dernier maire de la ville, le 7 mars 1871. — Passage du convoi au *faubourg de Pierres*, à moitié détruit. — (Dessin de M. Lix.)

M. KUSS

SES FUNÉRAILLES A STRASBOURG

—

M. Küss a été le dernier maire de Strasbourg. Il est mort de douleur à Bordeaux où ses compatriotes, à l'unanimité, l'avaient envoyé en qualité de représentant de l'Alsace à l'Assemblée nationale. Ce grand citoyen, dont notre numéro du 11 mars reproduisait et racontait les obsèques que lui avait faites la population bordelaise, n'a pu survivre à la dénaturalisation de sa patrie.

Il a succombé le jour même où était consentie la cession de l'Alsace et de la Lorraine à la Prusse.

M. Küss n'était point un homme ordinaire que sa position mettait plus en évidence que son mérite. Professeur aussi érudit que modeste, il pensait, comme Vauvenargues, « que, quelque mérite qu'il puisse y avoir à négliger les grandes places, il y en a peut-être plus à les bien remplir. » Savant célèbre, plus connu encore en Allemagne qu'en France, M. Küss avait travaillé à se rendre très-digne d'un haut emploi : le reste ne le regardait point, c'était l'affaire de ses concitoyens.

Les Strasbourgeois reconnurent sa grande étendue d'esprit, et consacrèrent sa réputation d'honneur et de probité, en l'arrachant à la modestie de la vertu et en lui confiant les honneurs de la magistrature municipale.

M. Küss remplissait les difficiles fonctions de maire de Strasbourg au moment où la ville fut bombardée. Son patriotisme, son activité, son dévouement furent à la hauteur de cette situation terrible.

Quand Strasbourg, raconte M. Texier dans *le Siécle*, après une héroïque résistance, fut obligé de se rendre, les Prussiens vinrent demander à Küss d'assister au *Te Deum* que les vainqueurs firent chanter dans la cathédrale.

Küss refusa, mais les autorités prussiennes déclarèrent que, si le maire persistait dans son refus, la ville de Strasbourg serait frappée d'une contribution supplémentaire de deux millions de francs.

Küss ne résista plus.

« S'ils m'avaient frappé dans ma fortune, dit-il, je me serais abstenu; mais je ne pouvais hésiter à vaincre ma répugnance pour épargner ce nouveau sacrifice à mes compatriotes, déjà écrasés sous le poids de tant de malheurs et de contributions. »

Où les habitants de Strasbourg auraient-ils trouvé un caractère plus digne, un dévouement plus sincère?

Aussi l'affliction qu'a montrée la ville de Strasbourg, en apprenant la mort de son premier magistrat, n'a rien qui nous étonne. Son patriotisme invincible sentait qu'en perdant M. Küss, elle perdait son citoyen par excellence, le chef de sa démocratie, son énergique défenseur.

Le jour où la dépouille mortelle du maire de arriva à la gare de Strasbourg, le 7 mars, la population tout entière, en habits de deuil, se porta au chemin de fer.

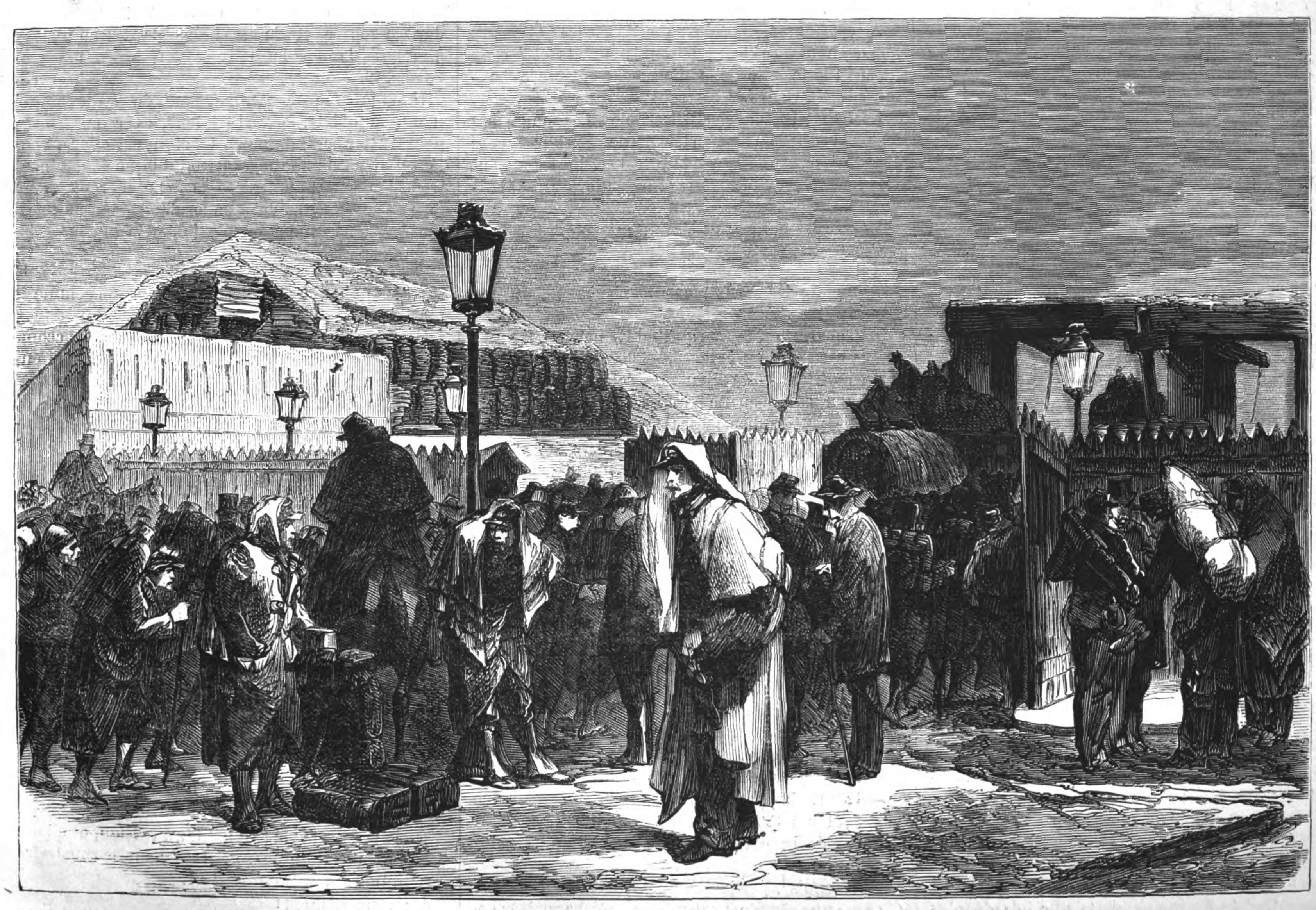
Le cercueil fut porté à l'Hôtel-de-Ville dans une chapelle ardente.

Le lendemain, jour des funérailles, les magasins des rues par lesquelles devait passer le cortége étaient fermés; toutes les fenêtres, depuis le rez-de-



M. KUSS,

maire de Strasbourg et député de l'Alsace, décédé à Bordeaux le 1er mars.



Les défenseurs de Paris retournant dans leurs foyers. — Leur départ de la porte d'Orléans pendant les dernières giboulées.

(D'après nature, par M. Lançon.)

chaussée jusqu'au cinquième étage, étaient pavoisées de tentures et de drapeaux noirs. Tous les établissements publics, cafés, brasseries, avaient leurs devantures closes.

A l'heure indiquée, le cortége se forma sur la place de Broglie.

Vers deux heures la circulation devenait impossible dans les rues avoisinantes où on ne voyait, comme sur la place, qu'un océan de têtes humaines.

Tout Strasbourg était là. Les personnages, les autorités, les riches négociants, les ouvriers, les pauvres, tous étaient venus pour accompagner à sa dernière demeure le corps de M. Küss. Plus de 60,000 personnes suivaient le char funèbre.

L'autorité prussienne, sous prétexte de faire honneur au maire décédé, avait offert d'envoyer une escorte. L'offre fut déclinée. Les Prussiens avaient exigé que le service religieux et les chants funèbres se fissent en langue allemande; le pasteur et les sociétés chorales s'y refusèrent si énergiquement que le préfet de Sa Majesté Guillaume dut céder.

Ce fut M. le pasteur Leblois qui célébra le service religieux, en français, dans le temple de Saint-Thomas, le Temple-Neuf ayant été démoli par les bombes.

Avec une délicatesse de sentiments, une pureté de style rares, M. Leblois sut faire couler les larmes de ceux qui l'écoutaient. L'émotion surtout a été grande quand, s'adressant aux enfants de M. Küss qui entouraient le cercueil, il leur a proposé leur père pour modèle.

Du temple, le cortége funèbre s'est acheminé vers le cimetière en traversant la place Gutenberg et la place Kléber. Arrivé à l'endroit où fut le faubourg de Pierres, le corbillard et la foule qui le suit son forcés de s'arrêter un moment au milieu de ces ruines faites par les obus prussiens et sur lesquelles flottent aujourd'hui, en plus grand nombre que partout ailleurs, les tentures et les drapeaux noirs. A cette dernière station, un groupe de femmes toutes vêtues de deuil se détache de la foule et vient déposer sur le cercueil des couronnes d'immortelles. Leurs yeux pleins de larmes se tournent vers la cathédrale qui profile dans le ciel son audacieuse flèche et semblent prendre à témoin de leur douleur l'incomparable monument qui symbolise aujourd'hui, avec les meurtrissures que lui a faites l'artillerie badoise, les tristesses patriotiques de la cité.

Cet épisode émouvant de la journée des funérailles, M. Lix, un enfant de cette Alsace désolée et indignée, le reproduit pour nous dans toute sa vérité attristée. Le cadre qu'il donne à cette scène est d'une allure que l'inspiration patriotique seule peut inspirer. On dirait que, dans ce tableau, les murailles éventrées, les toits effondrés, les pierres elles-mêmes suintent le deuil et que leurs crevasses béantes n'ont été faites que pour crier : Vengeance! vengeance pour les victimes du bombardement et de l'annexion, vengeance pour les mânes vénérés de M. Küss.

Au cimetière et sur le bord de la tombe, en face du cercueil qui renferme les restes du maire de Strasbourg, M. Humann, prédécesseur de M. Küss, a prononcé l'oraison funèbre de l'éminent professeur, de l'homme politique que vient de perdre la cité alsacienne.

D'autres discours, d'autres paroles généreuses et patriotiques ont été dites sur cette tombe qui s'est refermée aux cris de : Vive la France! Vive la République!

MAXIME VAUVERT.

LA JOURNÉE DU 18 MARS

ÉVÉNEMENTS DE LA PLACE PIGALLE. — LES GENDARMES FAITS PRISONNIERS. — LES BARRICADES.

L'orage qui s'amassait sur la butte Montmartre a fini par éclater.

Le gouvernement avait fait plusieurs tentatives pour le conjurer. Aucune démarche de conciliation n'avait réussi et les hauteurs qui dominent Paris continuaient à garder leurs canons.

On se décida à employer les mesures énergiques. La force doit rester au droit.

Samedi matin, le 18 mars, dès cinq heures, des détachements de sergents de ville et de gardes de Paris arrivèrent et cernèrent les 150 à 200 gardes nationaux préposés à la garde des canons et des munitions. Quelques coups de fusil furent échangés et les soldats citoyens abandonnèrent leur artillerie.

Bientôt le rappel bat dans Montmartre et les Batignolles.

A sept heures, dix à douze mille gardes nationaux appartenant à ces deux arrondissements et à ceux de la Villette et de Belleville se massent sur les boulevards extérieurs.

Le 1er bataillon de chasseurs à pied, des gendarmes à cheval, un détachement de garde républicaine, le 136e de ligne et une demi-batterie d'artillerie tenaient les places Clichy et Pigalle et le boulevard des Batignolles.

Les gardes nationaux s'avancent vers les troupes de ligne, la crosse du fusil en l'air et criant : Vive la ligne! Vive la République! Les soldats font chorus et mettent également la crosse en l'air.

La gendarmerie à cheval exécute alors une charge sur la foule, mais elle est trop peu nombreuse, et dans un instant elle est entourée, désarçonnée, désarmée, forcée de s'éloigner, laissant quelques gendarmes prisonniers qui sont conduits à la salle du Château Rouge où siége, un comité révolutionnaire, dit *Comité de la garde nationale*.

Un capitaine de chasseurs qui commandait à ses hommes de faire usage de leurs armes a été la première victime de cette journée. Une décharge atteint son cheval et le tue. Lui-même est frappé de six balles. Il tombe, et on l'emporte dans une des baraques du boulevard extérieur.

C'est à ce moment que le malheureux général Lecomte, qui commandait les troupes, est saisi et fait prisonnier par ses propres soldats qui l'amènent au Château Rouge.

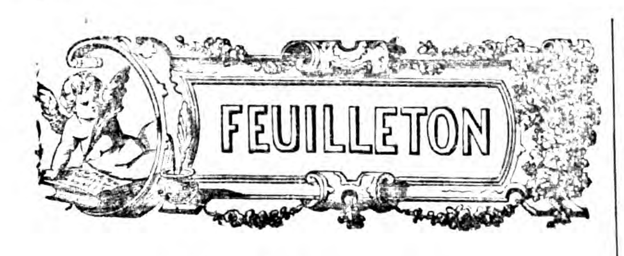
Les troupes fraternisaient avec la garde nationale qui, ne rencontrant plus de résistance, se met en mesure de reprendre son parc d'artillerie. On grimpe sur les hauteurs de Montmartre, où les sergents de ville étaient en train de démonter les canons.

Entourés par une masse écrasante, et ne se voyant pas soutenus par la troupe, les sergents de ville abandonnent leurs armes et cherchent à s'esquiver. Quelques-uns y réussissent; d'autres, moins heureux, sont saisis, désarmés et amenés au comité central.

Les gardes nationaux mettent vivement la butte en état de défense. Un bataillon est placé sur la place Saint-Pierre et on travaille à élever des barricades à l'entrée de toutes les rues qui conduisent sur la hauteur. La plus forte est construite dans la rue Lepic. Huit pièces d'artillerie sont rangées en batterie devant la mairie.

Le général Lecomte arrêté et conduit, vers midi, au Château-Rouge, fut tranféré, à quatre heures, avec le général Clément Thomas qu'on venait d'arrêter également au coin de la rue Marie-Antoinette, dans la rue des Rosiers, au n° 8, dans une maison que possède sur le haut de la butte madame Scribe.

Une foule menaçante, composée de gardes nationaux, de soldats, de garibaldiens, les accompagnait, poussant des cris de mort. Quelques citoyens, voulant éviter une honte à la République et devinant trop bien ce qui allait se passer, cherchèrent à s'interposer et à demander que les deux généraux fussent jugés par une cour martiale. Un officier garibaldien, eût été surpris de la sentir froide comme le marbre.



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XVII

Il ne devait pas être donné à la marquise d'Ermel de réaliser son désir.

Mlle Destigny tomba dangereusement malade et ne reparut plus sur la scène du Théâtre-Français.

A peu de jour de là, le mariage de la marquise avec le général Lafosse fut célébré. Bonaparte signa au contrat, et Joséphine s'endetta une fois de plus chez ses fournisseurs, pour avoir la joie de constel-ler son amie des camées les plus riches et des perles les plus rares.

Par opposition, la marquise d'Ermel avait voulu que la cérémonie religieuse, — dont elle avait fait une condition, — eût lieu sans éclat. Il ne lui restait à Paris que peu de parents, un exil volontaire tenait les autres dispersés. De son côté, le général Lafosse était, comme nous l'avons dit, une espèce d'orphelin; il avait recruté ses témoins parmi ses compagnons d'armes. En somme, on ne se trouva qu'une quinzaine de personnes dans l'église des Petits-Pères, récemment rendue au culte.

L'heure choisie avait été le soir.

L'obscurité n'était combattue que par les lampes des chapelles et par les cierges du maître-autel où la messe allait être dite.

Ce peu de monde dans ce grand vaisseau, ces lueurs jaunes et tremblantes, ce silence particulier aux voûtes catholiques et coupé de temps en temps par des sonorités soudaines, tout cela formait un spectacle imposant, sans doute, mais empreint d'une profonde tristesse.

Les assistants se regardaient sans se parler.

— Hum! chuchotta à l'oreille de son voisin le vieux colonel Perret, un des témoins du général Lafosse, de mon temps on se mariait plus gaiement!

La marquise, particulièrement, paraissait enfoncée dans une rêverie soucieuse, qui n'échappait à personne.

Sous son costume de mariée, elle était plus pâle que d'habitude, et qui eût approché sa main de la sienne, eût été surpris de la sentir froide comme le marbre.

C'est qu'elle s'effrayait de l'acte qu'elle accomplissait et qui la détachait si brusquement et si entièrement du passé.

Lafosse était inquiet de la préoccupation de Louise; à plusieurs reprises il avait essayé de l'interroger, mais il n'en avait obtenu que des réponses évasives.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que les époux s'agenouillèrent sur les coussins de velours qui leur avaient été préparés.

Bientôt le bruit d'une hallebarde, frappant sur les dalles, et le son argentin d'une sonnette annoncèrent l'arrivée du prêtre officiant.

Par un instinct tout naturel, Louise leva les yeux sur lui et vit que c'était un jeune prêtre.

Elle ne vit rien de plus.

Mais lorsqu'il se retourna une première fois pour bénir les assistants, elle tressaillit comme sous un choc électrique.

Pendant quelques minutes elle demeura bouche béante.

Le prêtre s'était replacé en face de l'autel, et avait commencé ses prières.

Elle crut avoir été le jouet d'une vision, et elle se remit à la lecture de son livre pour se soustraire aux influences du malin esprit.

Mais inutilement!

Comme la Marguerite de Faust, elle cédait à l'obsession, et son regard remontait toujours vers le prêtre.

(Voir le *Monde illustré* du 18 février dernier.)

baldien hararguait la foule dans ce sens, mais les uns et les autres ne furent pas écoutés. Amenés dans le jardin de la maison, les deux généraux furent attachés et fusillés. On avait entendu la décharge simultanée de dix coups de fusil.

Le général Lecomte avait été tué roide. Une balle l'avait frappé derrière l'oreille.

Le général Clément Thomas ne tomba qu'à la troisième décharge. Il avait eu le temps de jeter à la face de ses exécuteurs le mot infamant :

« Lâches! »

Il était quatre heures et demie.

Les corps des victimes furent déposés dans une pièce du rez-de-chaussée de la maison. Ils ont été retrouvés étendus sur le parquet, enveloppés d'un drap et la tête découverte.

Ce n'est que le dimanche soir que Mme Clément Thomas, qui croyait encore que son mari n'était que prisonnier, a appris la mort tragique du général. On devine son désespoir.

Comme pour Montmartre, le gouvernement avait pris les mêmes mesures vis-à-vis les détenteurs de canons qui avaient formé un parc d'artillerie sur les buttes Chaumont, dominant Belleville.

Au petit jour, trois bataillons de la ligne et un bataillon de la garde républicaine cernèrent une trentaine de gardes nationaux qui gardaient les pièces et qui cédèrent devant le nombre.

Les troupes amenèrent l'artillerie.

Dès que la nouvelle de ce coup de main est connue dans Belleville, le rappel et la générale battent dans toutes les rues. Les gardes nationaux arrivent à leurs postes respectifs, et le travail des barricades commence.

En montant le faubourg du Temple, la première barricade s'élève à l'intersection du boulevard, à côté du café de l'Indépendance; une autre, plus formidable et armée d'un canon, avec tranchées et embrasures se dresse à l'angle de la rue de Tourtille.

De là au carrefour des rues Piat et Rebeval, on en rencontre trois, défendues par des canons; d'autres se dressent à l'angle des rues Clavel, de la Mare, de la Villette; au carrefour des rues Dupré, des Lilas, des Bois; aux angles des rues de Crimée, des Fêtes, des Solitaires. C'est là qu'est la place d'armes dont notre gravure reproduit l'aspect. L'approche en est défendue par une barricade monstre, la plus formidable de toutes celles qui ont été élevées dans Paris.

Le square de Belleville, situé sur la hauteur, est stratégiquement mis en état de défense.

Le lendemain, Paris était au pouvoir du comité central, dont les délégués s'installaient à l'Hôtel-de-Ville, à la préfecture de police et dans tous les ministères.

Le Gouvernement, M. Thiers et les ministres s'étaient transportés à Versailles, auprès de l'Assemblée nationale, dont le premier soin sera de ramener l'ordre et la paix dans Paris.

MAC VERNOLL.

DÉPART DES TROUPES

CANONNIÈRE ÉCHOUÉE AU PONT-AU-CHANGE

La guerre terminée et la convention de Versailles imposant le désarmement des troupes qui avaient concouru pendant cinq mois à la défense de Paris, nos braves marins, nos mobiles et nos soldats de la ligne redevenaient *pékins*.

N'ayant conservé que le costume de tout leur fourniment militaire, on les voyait les uns et les autres se promener sur nos places, nos boulevards, dans nos rues, par groupes de cinq à dix, marchant du pas lent et paresseux du flâneur. Ils allaient de par ce grand Paris, s'arrêtant aux devantures de boutiques, s'attroupant au moindre incident, utilisant en un mot toutes les occasions pour tuer le temps, qui avait l'air de leur peser lourdement.

A tous, il leur tardait de revoir le pays.

Ils avaient assez de Paris.

Les troupes de ligne furent licenciées.

Le 6 mars eut lieu le premier départ des mobiles de province.

Vingt-huit bataillons, notamment ceux de l'Aisne de l'Aube, de Seine-et-Oise, de la Seine-Inférieure et de la Somme, quittèrent ce jour-là Paris.

Les mobiles des départements voisins de la Seine reçurent leurs vivres de route; à ceux des départements éloignés il fut compté plusieurs jours de solde. Les uns ont voyagé à pied, par étapes, et sous la conduite de leurs officiers ; les autres sont partis en chemin de fer pour rejoindre leurs provinces éloignées.

Le 1er régiment d'infanterie de marine, suivi des marins de la flotte a également rejoint son port d'embarquement. Ce sont ces mêmes marins qui, le jour où fut signée la capitulation de Paris qui les déclarait prisonniers de guerre, furent tellement sensibles à la défaite, que, dans le but de soustraire aux Prussiens une de leurs canonnières, ils la coulèrent contre une des piles du Pont-au-Change. Ils pensaient que la reddition des armes comportait la livraison à l'ennemi de ces vaillants petits navires qui avaient si puissamment contribué à la défense de la capitale.

Lorsqu'ils apprirent que les canonnières n'étaient pas livrées à la Prusse, ils se mirent courageusement à l'œuvre pour la renflouer. Le travail dura plusieurs jours, mais enfin on parvint à mettre le navire à flot.

Cette canonnière, sauvée des eaux, les conduira-t-elle un jour dans le pays de Chanaan, c'est à dire dans les eaux de la Prusse? Ils y comptent bien.

Mobiles et marins, puissent-ils être arrivés à bon port pour raconter à leurs amis et connaissances leurs prouesses du siége de Paris.

M. V.

M. THIERS

Les éléments de la biographie de M. Thiers sont tout entiers dans notre histoire contemporaine.

C'est en étudiant la Restauration, la Révolution de 1830, surtout le règne de Louis-Philippe, la Révolution de 1848 et la période du second empire, qu'on peut se rendre compte de la part qu'il prit aux événements politiques.

M. Thiers est né à Marseille le 16 avril 1797. Dans quelques jours il aura atteint sa soixante-quatorzième année, ce qui ne semble en rien avoir diminué la vigueur de son intelligence ni de son tempérament.

Il fit ses études de droit à Aix, et débuta à Paris dans la vie politique par une active collaboration au *Constitutionnel*. Nous étions alors en 1822, et *le Constitutionnel* faisait alors de l'opposition.

L'année suivante, la publication des trois premiers volumes de son *Histoire de la révolution française* mit sa personnalité littéraire et politique en évidence.

Son siége était fait quand arriva 1830.

Fondateur du *National*, avec Carrel et Mignet, il entra dans le ministère Laffitte en qualité de secrétaire général des finances. La fortune, qui, quoi qu'on en dise, n'est pas si aveugle qu'on veut bien le dire, le prit par la main. Député, ministre, président du conseil, M. Thiers resta au pouvoir, sauf quelques interrègnes, jusqu'en 1840.

Depuis cette époque jusqu'à la Révolution de 1848, il se réfugia dans une opposition systématique contre le ministère Guizot.

Après 1848, son influence fut considérable à l'Assemblée nationale et à la législative. Le coup d'état, dont il avait bien à l'avance pronostiqué l'exé-

---

Vint l'instant où celui-ci, descendant les degrés de l'autel, se dirigea vers les époux pour procéder aux formalités du sacrement. Il s'avança, grave, recueilli, suivi des enfants de chœur portant les attributs sacrés.

Louise le vit alors à deux pas d'elle.

Ses traits se décomposèrent.

Elle roidit ses deux bras en avant et se renversa sur sa chaise en poussant un cri d'épouvante.

Dans ce prêtre qui venait l'unir Lafosse, elle avait reconnu Chanvallon.

On l'emporta évanouie.

La marquise d'Ermel, — désormais la générale Lafosse, — garda le lit pendant plusieurs jours.

On craignit pour sa raison.

Parmi les paroles qu'elle proférait au milieu de la fièvre, revenaient obstinément ces mots, avec un effroi accompagné de spasmes :

— Le prêtre!... le prêtre!

Lafosse la veillait avec une sombre sollicitude.

De la scène de l'église, il était resté une ombre sur son front, un soupçon dans son cœur.

Dans les délires de Louise, il cherchait à surprendre un indice sur ses lèvres; il poursuivait avidement un interrogatoire auquel elle se dérobait avec tous les symptômes d'une horrible souffrance morale et physique.

Une nuit, entre autres, qu'il était penché sur elle, respirant son haleine brûlante et comprimant ses bras toujours convulsivement agités, il l'entendit répéter avec un accent plus étrange que jamais :

— Le prêtre!...

— Quel prêtre? demanda Lafosse pour la centième fois.

— Lui! dit-elle; il vient me reprocher ma trahison... Empêchez-le d'approcher!

— Une trahison! murmura sourdement Lafosse.

Et lui serrant plus fortement le bras :

— Parlez, dit-il ; parlez encore!

— Laissez-moi!

— Non.... parlez du prêtre....

— Oui, prononça-t-elle en se débattant ; le voilà! Oh! comme son air est sévère!... Chanvallon, grâce! grâce!

— Chanvallon ?

Mais Louise ne l'entendait plus ; renversée, inanimée, son pouls avait cessé de battre, ses yeux s'étaient refermés.

. . . .

La convalescence fut longue.

Les médecins conseillèrent un voyage dans le Midi.

Cela entrait absolument dans les idées du général Lafosse, qui, lui aussi, avait besoin d'un changement d'air. Ces derniers événements avaient modifié son caractère de fond en comble. Lui, habituellement insouciant et jovial, il était devenu rêveur et taciturne.

On devinait, à le voir, l'homme qui vit avec une idée fixe.

Dès le lendemain de son mariage, il s'était hâté de s'enquérir du prêtre dont la physionomie avait si fortement impressionné sa femme.

On lui avait donné un nom : l'abbé Duclos.

On lui avait donné une adresse; il y avait couru, — mais trop tard. L'abbé Duclos était parti depuis la veille au soir, sans dire où il allait.

Tout cela devait sembler fort extraordinaire en effet au général Lafosse.

— Il y a évidemment quelque mystère là-dessous, s'était-il dit ; voilà ce que c'est que d'épouser une veuve!

Puis, il avait ajouté entre ses dents :

— Bonaparte me le payera!

XVIII

Deux mois après ce qui vient de se passer, pensionnaires et sociétaires de la Comédie-Française s'empressaient autour d'un individu vêtu de noir qui venait de faire une entrée timide dans le foyer.

— Est-ce possible? s'écria Baptiste aîné ; eh quoi! c'est vous, Chanvallon!

— Comment êtes-vous libre? Et depuis quand?

— Arrivez donc, mesdames! notre deuxième souffleur est retrouvé!

Et les exclamations de recommencer, et les poignées de main d'aller leur train.

On sait combien Chanvallon était aimé de tous.

Aussi tous remarquèrent-ils le changement profond survenu dans ses traits depuis sa captivité.

CHARLES MONSELET.

(*La suite au prochain numéro.*)



MONSIEUR A. THIERS, président du conseil, chef du pouvoir exécutif. — (Dessin de M. Emond Morin.)



JE SERAI SOLDAT! — (Composition de M. Edmond Morin.)

cution et les suites, l'envoya en exil à Francfort. Il put cependant revenir quelque temps après à Paris, où, devenu membre du Corps législatif, il ne cessa de demander à l'empire autoritaire les *libertés nécessaires.*

On se rappelle encore sa courageuse attitude le jour où M. de Gramont ne craignit point de déclarer la guerre à la Prusse. Dans cette séance douloureuse, il usa son talent et ses forces à essayer de faire connaître à la Chambre la triste vérité.

La majorité ne voulut point l'entendre et étouffa sa voix sous les cris d'enthousiasme avec lesquels elle sanctionnait la folle déclaration du ministre des affaires étrangères. Nos misères d'aujourd'hui nous ont convaincus de la perspicacité politique et militaire de M. Thiers.

Aussi est-ce à son habileté et à son expérience politique, à son patriotisme que la France meurtrie a fait appel alors que les fautes qu'il avait prédites l'ont mise à la discrétion de la Prusse.

Son élection dans plus de vingt départements l'ont dernièrement investi de cette grande autorité morale que l'Assemblée nationale de Bordeaux a reconnue en le nommant chef du pouvoir exécutif de la République Française.

« Dans cette position éminente, écrit M. Paul Dalloz dans le *Moniteur*, M. Thiers a de grands services à rendre à la France, et c'est parce qu'il espère les rendre, c'est parce qu'il a la certitude de pouvoir être utile à son pays, qu'il consent à accepter à son âge et dans ce triste état des affaires la responsabilité du pouvoir...

« M. Thiers sait que son devoir est d'accepter la mission que lui confie l'Assemblée et que ce devoir s'impose à lui d'autant plus impérieux qu'aucun homme ne serait en état en ce moment de mieux le remplir. Sa réputation européenne est un titre auprès des puissances; en même temps, son esprit libéral, impartial, foncièrement modéré, l'empêchera de tomber dans ces exclusions ou de céder à ces entraînements si fréquents et si périlleux dans ces jours de trouble et d'incertitude où l'action emportée et la réaction se succèdent fatalement comme le flux et le reflux. »

La situation actuelle de M. Thiers, sa mission patriotique est en ces quelques lignes trop nettement et trop supérieurement tracée, définie, pour qu'on y ajoute un complément inutile.

Tout ce qui reste à dire c'est que les événements qui se succèdent fébrilement à Paris font au chef du pouvoir exécutif une charge bien lourde à porter; mais le talent de M. Thiers est si incontestable, si incontesté; la vivacité, l'ardeur et l'ingéniosité de son esprit sont si fécondes en ressources que, dans ces plus mauvais jours, nous ne désespérons pas de la France qui s'agite et que nous sommes heureux de lui voir mener.

LÉO DE BERNARD.

L'ENFANT BLESSÉ

SOUVENIR DU BOMBARDEMENT

(Voir la composition de M. Edmond Morin).

O la terrible nuit! — Le ciel était sillonné à chaque instant par de lourds obus au vol rapide; et les claires étoiles de l'hiver se demandaient entre elles : « Quels sont donc ces nouveaux et épouvantables oiseaux noirs qui poussent des sifflements si lugubres? »

Un de ces obus s'abattit sur la rue Cujas, fracassa la charpente du toit, effondra deux planchers, et se répandit en éclats dans la chambre où dormait profondément un enfant d'une douzaine d'années. — Quel réveil!

Le pauvre petit eut la main mutilée. Il croyait avoir été frappé par le tonnerre; on lui apprit que c'était par les Prussiens. Il ne comprit pas tout de suite, mais quand il eut compris, il devint de jour en jour plus songeur.

Sa convalescence ne fut pas de longue durée; cependant il dut porter pendant quelque temps son bras en écharpe. Il avait demandé qu'on plaçât auprès de lui sur une table l'éclat de l'obus qui l'avait atteint. Il le regardait souvent d'un air singulier, en répétant à demi-voix : « Les Prussiens! »

La première fois qu'il put sortir, son père lui dit : « Je t'achèterai ce que tu voudras; choisis parmi les jouets qui te plairont le mieux. »

L'enfant ne répondit que par le sourire triste qui lui était resté. Il marchait à côté de son père; ses regards erraient avec indifférence sur les magasins.

Tout à coup il s'arrêta à l'étalage d'un marchand de gravures, et sembla y chercher quelque chose. Sa petite figure, encore pâlie, s'anima en apercevant une feuille de papier coloriée où étaient représentés les costumes de tous les corps de l'armée prussienne : uhlans, artilleurs, cuirassiers, etc.

— Je veux cela! dit l'enfant en étendant son doigt fébrile.

— Tu n'y penses pas, répliqua le père; tu ne vois donc pas que ce sont des soldats prussiens?

— Oh! si! dit l'enfant blessé; c'est pour cela que je les veux.... afin de les reconnaître un jour!

Pauvre enfant!

Et toi aussi, tu veux déjà porter la main sur l'avenir!...

CHARLES MONSELET.

LA MARE AUX PRUSSIENS

NOUVELLE

—

I

BANCROCHE, LE VIEUX CHOUAN

On était au 16 septembre de l'an de grâce 1854.

Nous venions, mon ami Paul et moi, de passer les plus beaux jours de nos vacances dans le voisinage de la mer, en Vendée, aux environs des Sables d'Olonne, et nous allions les achever de l'autre côté du département, non loin de ces coteaux de Maine-et-Loire, réputés par leurs vins blancs si prompts à causer l'ivresse.

Nous descendions, entre quatre et cinq heures du matin, de la voiture qui faisait alors le service des dépêches entre Saumur et Napoléon-Vendée, à un petit bourg de célèbre mémoire, où Paul avait donné un important rendez-vous.

On devait nous y tenir prêt, pour ce jour même, notre équipage cynégétique, fusils, carnassières et munitions, et amener de plus quelques braques poitevins et un ou deux couples de ces bassets vendéens qui sont les premiers chasseurs du monde.

Il s'agissait d'explorer, dans les trente kilomètres qui nous séparaient de Mortagne, deux ou trois domaines où nous avions chance de rencontrer des amis, et de remonter la plaine accidentée, boisée, touffue et parfois marécageuse, qui s'étend à travers l'hexagone régulier compris entre Montaigu, Tiffauges, Saint-Fulgent, Couranges, les Herbiers, Rochesserbières et les quatre chemins de l'Oie.

C'était précisément à ce dernier endroit que nous venions de nous arrêter.

Dès que la voiture stationna devant le relais pour changer son attelage, Paul me dit en franchissant le marchepied du véhicule :

— Je ne vois point encore mon ami Bancroche, mais je gagerais qu'il n'est pas loin.

Paul recommanda au courrier de laisser nos bagages à Saint-Fulgent, d'où l'un de ses meuniers, venu ce jour à la foire, les transporterait à Mortagne.

Le soleil se levait tout rouge à l'horizon, derrière les bandes noires des forêts de la Gatine.

— C'est étonnant, murmura Paul, que nous ne voyions pas encore le bonhomme Bancroche... Est-ce que ma lettre ne serait pas arrivée?

La voiture se remit en route... Le bruit des grelots, les claquements de fouet du postillon semblèrent tout à coup éveiller le village.

Au même instant, nous aperçûmes un grand vieillard vêtu d'une peau de bique et coiffé d'un bonnet de laine bure. Il paraissait se diriger vers nous et marchait paisiblement au milieu d'une demi-douzaine de chiens, dont quatre seulement accouplés hurlaient d'une voix sonore.

Mon ami Paul se mit à sourire et comme il est plus myope qu'il n'est permis à un futur magistrat de parquet, il enfourcha son lorgnon sur son nez et articula :

— Je connais les voix du chenil, je serais bien trompé si ce n'était là notre affaire.

Il achevait à peine cette réflexion, que les deux chiens non accouplés nous ayant reconnus, fondaient comme des béliers sur nos personnes.

De loin, l'homme à la peau de bique criait vainement d'une voix rauque :

— A bas! à bas!

Mais nos vêtements étaient déjà maculés de traînées de poussière rougeâtre ramassée par les pattes des chiens sur la route humide de rosée.

En même temps, le vieux vendéen arrivait, saluait en rehaussant d'un coup de poing son bonnet de laine bure et disait de sa voix rauque :

— Les vilaines bêtes! — As-tu bientôt fini, Sultan? — A bas donc la Diane! — Bonjour, not' monsieur et sa compagnie... avez-vous fait un bon voyage, sans vous commander?

— Merci, cela va très-bien, père Bancroche, dit Paul. Et là bas, à Mortagne?

— Tout le monde est en santé, répliqua le vieillard; on va commencer aujourd'hui les vendanges au clos de Junon; mais madame a voulu vous attendre pour celles du clos des Lièvres.

— Pauvre bonne mère, reprit Paul, elle connaît tous mes désirs, et si elle ne les connaît pas, elle les devine... Nous nous accorderons une chasse un peu distinguée pour ce jour-là; j'inviterai...

— Soyez tranquille, not' monsieur, interrompit Bancroche; madame sait bien qui vous voulez inviter, et c'est fait déjà, je vous le certifie.

C'est fixé d'avant-hier, à l'arrivée de votre lettre, et madame a convié le monde pour mardi prochain.

Nous nous mîmes en marche sur la route, de chaque côté de laquelle s'étend le bourg ou village des quatre chemins de l'Oie.

Bancroche reprit gaiement :

— Nous avons nos affutiaux là, chez le père Mathurin, à l'auberge de la Flamme-Rouge, nos messieurs; mais j'ai pensé que vous ne seriez pas fâchés de déjeuner un brin, avant de nous mettre en route; nous avons six bonnes lieues à faire entre joncs et marais, et les auberges sont rares dans la plaine.

— Vous avez bien pensé, Bancroche, lui dit Paul; nous ne roulons que depuis ce matin, et l'air vif m'a déjà creusé l'estomac.

— Sans compter, poursuit Bancroche, que j'ai cueilli hier soir, en traversant le bois des Bleus, toute une pacotille de cès et d'oranges fraîches, que vous aimez tant, monsieur Paul, et que la boulangère est en train de nous fricasser une omelette à se lécher les pouces.

La boulangère était la femme de maître Mathurin, l'hôtelier en renom des quatre chemins de l'Oie; on la nommait ainsi par habitude, de la profession de son père.

J'examinais avec une attention toute particulière notre vieux Vendéen Bancroche, solide comme Hercule, auquel il ressemblait sous sa peau de bique.

C'était un homme grand, robuste et largement modelé. Il avait une figure grave, franche et hardie, et ses traits vigoureusement accentués ne manquaient pas de noblesse. Il portait carrément sa rustique défroque et jouissait en apparence de toute l'agilité d'un jeune homme.

On ne se sentait point, à son aspect, précisément curieux d'expérimenter sa force.

A six heures nous nous assîmes à table, à l'auberge de la Flamme-Rouge, en compagnie de maître Mathurin, l'hôtelier. Nous faisions fête à la plus succulente omelette aux champignons que j'aie dégustée de ma vie.

Nous l'arrosions d'un petit vin blanc de Saumur qui petillait dans nos verres.

J'admirais le formidable appétit matinal de Mathurin et de Bancroche ne disant mot et mangeant en compères qui ne soupçonnent pas de meilleur but à la vie.

J'admirais aussi la prodigieuse activité de la boulangère, superbe matrone de cinquante ans, gour-

mandant ses chambrières et voyant d'un seul coup d'œil à tout à la fois.

Paul secouait un reste de somnolence, dû sans doute aux troubles de notre voyage trop matinal.

A huit heures, nous serrâmes la main de la boulangère qui nous prêta sa chambre où Paul et moi nous changeâmes nos vêtements contre un surtout de velours brun, un pantalon de même étoffe et d'énormes souliers à guêtres. Nous avions dans nos carnassières un manteau de caoutchouc bien plié, ficelé et gros comme un demi-saucisson d'Arles, et chacun au côté un excellent fusil double.

A nos flancs pendaient des gourdes garnies d'après les meilleurs principes, une poudrière, un sac à plomb à plusieurs becs et un cornet à bouquin.

Le père Bancroche, lui, orné d'une valise de cuir où étaient nos habits de rechange, portait en bandoulière un cor de chasse et une vieille carabine à pierre, double.

Il fit claquer, comme un paternel avis, son fouet court et noueux aux oreilles des chiens, qui hurlèrent.

— En route, nos Messieurs! nous dit il, il y a loin d'ici Mortagne.

II

LA VARLOPIÈRE

Le maître du grand hôtel des Quatre Chemins de l'Oie nous accompagna jusqu'aux dernières limites de la plaine.

Arrivé à la lisière du bois, il dit :

— Je vous laisse, nos Messieurs, et sous bonne escorte ; n'avez-vous pas avec vous Bancroche, un chouan de la veille ! — Il connaît le pays, allez ! il peut vous guider, celui-ci. Filez hardiment, le marais ne donne point de ces côtés, vous avez partout la plaine ou les bois, sauf à trois lieues d'ici, la mare aux Prussiens... tu sais, Bancroche... mais les chalands sont à nous.

MARCEL COUSSOT.

REVUE ANECDOTIQUE

CE QU'ON PEUT MANGER

Lorsque le siége contraignit les Parisiens aux nécessités d'une cuisine excentrique, lorsque le cheval, le chat et le chien entrèrent dans la consommation régulière, lorsque les animaux de nos jardins zoologiques furent classés comme aliments de luxe, un docteur érudit voulut montrer que cette alimentation, considérée par nous comme exceptionnelle, n'était que de la cuisine tout à fait bourgeoise quand on étudiait un peu le reste du monde. Cette étude, fort piquante, a fourni à l'auteur, M. le docteur Soubeiran, le sujet d'une conférence à l'école de pharmacie, que nous sommes heureux de trouver dans le dernier bulletin de la Société zoologique d'acclimatation.

En voici quelques extraits. Nous n'osons dire que les lecteurs en goûtent la saveur, mais il y apprendront certainement quelque chose.

L. L.

« Commençons donc notre excursion; mais, comme nous ne nous occuperons que des curiosités de l'alimentation fournies par le règne animal, nous devrons ne pas oublier le précepte de saint Paul, qu'il est toujours prudent de ne pas chercher à savoir ce que vous offre votre hôte, si l'on ne veut pas avoir des scrupules, et j'ajouterai, souvent un dégoût extrême. »

AMÉRIQUE

« *Régions arctiques.* — Esquimaux et Groënlandais ont un Goût prononcé pour les matières grasses, ainsi que pour la viande mi-gelée, mi-putréfiée. Pour se les procurer, ils font une chasse active aux morses, dont le foie est surtout apprécié, et dont ils boivent le sang chaud, immédiatement après leur capture; aux bœufs musqués, aux rennes, dont on recherche surtout l'estomac, aux renards, que les chiens du pays dédaignent, malgré leur voracité, d'une manière absolue, mais que les hommes dégustent avec plaisir; aux ours blancs, malgré la saveur désagréable de leur graisse. Quant aux souris, on les met en brochettes sans les dépouiller ni les vider ; on leur fait *voir* le feu, et elles constituent alors un des mets les plus exquis : ce goût ne doit pas étonner chez les peuples où la plus exquise politesse consiste à mâcher un morceau pour l'offrir à l'hôte qu'on veut honorer, et qui continue gravement l'opération. Mais ce sont surtout les cétacés qui forment la base de l'alimentation des peuples arctiques, et dont on mange la chair imprégnée d'huile, soit crue, immédiatement après la mort, soit à demi-pourrie, quand l'animal a passé déjà plusieurs mois enfoui sous terre. Les Esquimaux, qui n'ont qu'une faible estime pour la perdrix, lui préfèrent de beaucoup les oiseaux aquatiques, canards, oies, goëlands, etc., qui abondent chez eux, et dont ils sucent la graisse à demi-liquide; un de leurs régals consiste en un mélange de fruits, de tiges d'angélique avec des œufs frais, pourris ou même à demi-couvés, qu'on arrose d'une large quantité d'huile de baleine. Hâtons-nous d'expliquer ce *fanatisme* pour les matières grasses par les rigueurs du climat sous lequel vivent ces peuples, et qui exige une grande quantité d'aliments respiratoires. Quant aux poissons, qui se trouvent en bandes immenses dans ces eaux glacées, harengs, truites, saumons, etc., les peuples arctiques en consomment aussi beaucoup; mais, pour satisfaire leur goût, il faut qu'ils soient *avancés* et largement arrosés d'huile de baleine.

« Les Indiens de l'Amérique septentrionale mangent le chien, qui est un de leurs mets favoris, et qu'apprécient beaucoup les voyageurs et marins du Canada; l'opossum, malgré le dégoût qu'inspire sa forme; le blaireau, dont la partie la plus fine est la queue, et qu'on doit rôtir dans sa peau après l'avoir privé de ses poils : il constitue la pièce d'apparat de leurs festins, malgré la difficulté que présente sa digestion; le putois, qu'il faut avoir soin de débarrasser au plus tôt de sa glande odoriférante. On mange encore à la Louisiane la chair du chat sauvage, qui est considérée comme excellente.

« *États-Unis.* — On fait une grande consommation de grenouilles, grosses espèces, dont les cuisses donnent une chair tendre, blanche et excellente. Notons encore que quelques personnes mangent la chair du crotale, de l'alligator et de quelques autres reptiles.

« Dans quelques régions, on recueille à leur apparition les cigales de dix-sept ans, qui abondent à certains moments, et qui, frites ou bouillies dans l'eau, après avoir été dépouillées de leurs ailes, peuvent servir à l'alimentation : ces animaux sont tellement imprégnés de graisse, que, dans le Nouveau-Jersey, on les emploie à la fabrication du savon.

« *Iles Aléoutiennes.* — Le régal le plus grand consiste dans la chair de la baleine, à moitié décomposée et dont les naturels mangent outre mesure: du reste, ils assaisonnent tous leurs mets avec du gras de baleine ou de veau marin.

« *Mexique.* — A Guanajuato, on vend par douzaines, simplement posées sur de petits carrés de papier, d'où elles ne peuvent s'échapper, lorsqu'on a le soin de les placer le haut du corps en l'air, des fourmis dont l'abdomen est gonflé d'une matière sirupeuse, brune ou blanche, que les enfants sucent avidement (A. Dugès.)

« *Iles Bahama.* — On y fait une chasse active à l'iguane, grand saurien, qu'on a soin de conserver vivant et à jeun pendant un mois après sa captivité, avant d'en servir la chair, qui est blanche et tendre comme celle du poulet.

« *Antilles.* — A la Trinité, les Indiens, beaucoup de nègres et quelques blancs se régalent de la chair du grand singe rouge et du pécari, dont la chair est préférale à celle du porc, à la condition qu'on lui ait enlevé rapidement sa glande odoriférante. On mange aussi quelquefois la chair de l'alligator, qui fournit des grillades excellentes, et dont les œufs, dit le voyageur Joseph, ne sont pas inférieurs à ceux de la poule.

« A la Jamaïque, un mets délicat est constitué par des larves de coléoptères qui vivent dans le tronc des palmiers, et qu'on nomme *grougrou* et *macauco.* Grillées, elles constituent une des gourmandises du pays.

« Les Haïtiens ne craignent pas de manger une grande quantité de serpents, bien que leur chair ait, dit-on, l'inconvénient de prédisposer à la lèpre; il est vrai que, d'autre part, on recherche d'énormes grenouilles et crapauds qu'on déclare supérieurs au poulet, et qui sont recommandés dans la consomption.

« A la Martinique, on mange le *piloris* ou rat musqué, à la condition de laisser à l'air pendant toute une nuit le corps dépouillé, et de jeter la première eau de cuisson, qui infecte le musc : si l'animal n'était pas en rut, ce n'est pas mauvais. Quant aux nègres, ils font une chasse des plus actives aux rats qui foisonnent dans les plantations de cannes, et qui, étant gras et dodus, forment une fricassée excellente. Notons que ces nègres, si friands de rats, ont une répulsion des plus vives pour le lapin.

« On voit encore, sur les marchés des Antilles, diverses espèces géantes de grenouilles, des requins, et bon nombre de poissons, parmi lesquels nous citerons le *callipeva*, *mugil liza*, dont les rogues sont aussi estimées que le caviar chez les Russes.

« *Amérique centrale.* — Les Indiens se délectent avec la chair du *felis concolor*, et surtout avec celle des divers sauriens, qu'ils croient être un spécifique contre le cancer. A Amatitlan, la croyance générale est que la guérison est assurée si l'on mange l'animal vivant.

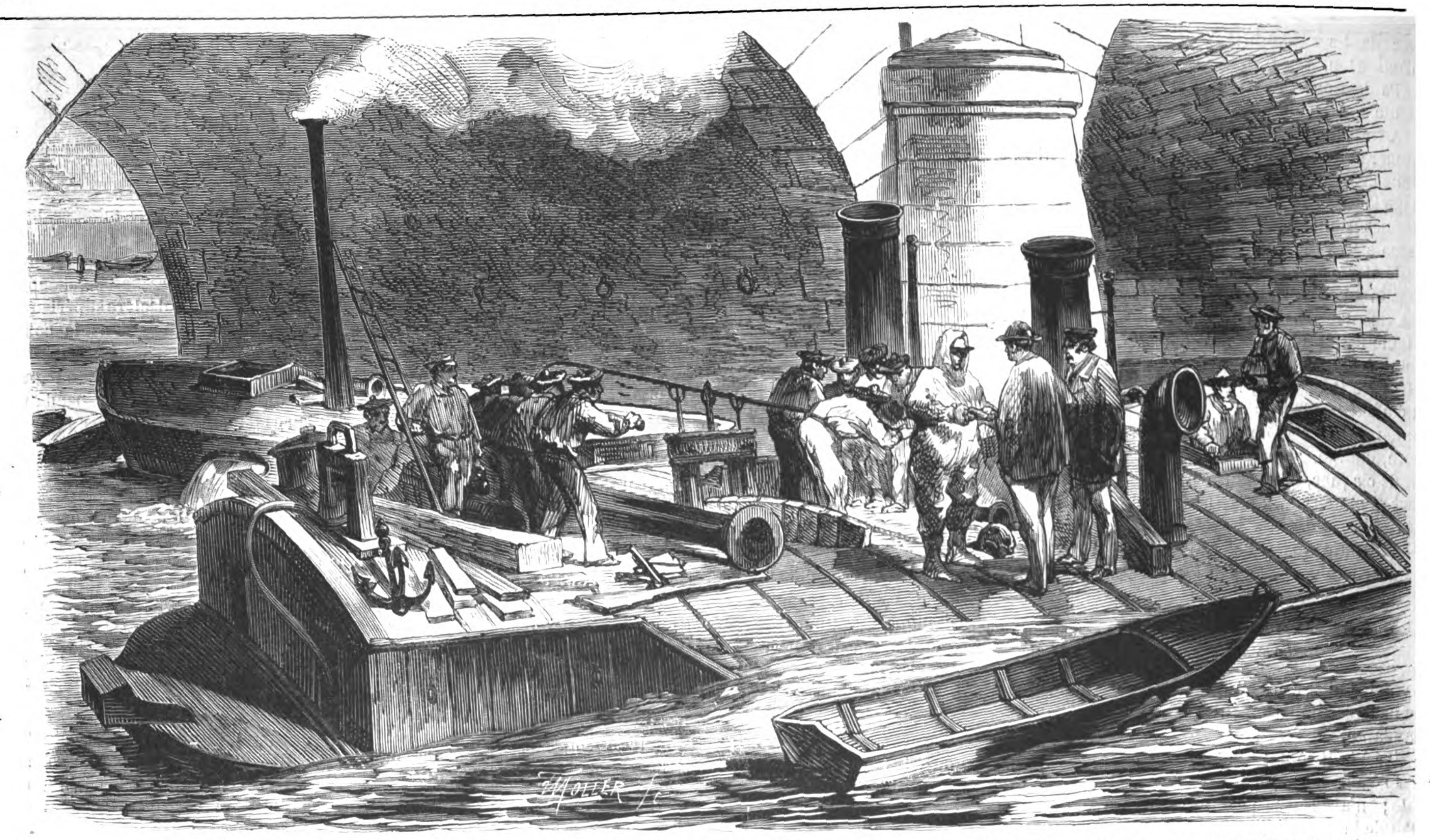
« *Nouvelle-Grenade.* — Les Indiens de l'Amérique du Sud, et en particulier ceux de la Nouvelle-Grenade, font une chasse active aux singes de leurs forêts, et surtout aux atèles, qu'ils dépouillent et boucanent souvent pour faire des provisions; ils se délectent de la chair de ces animaux, qui est blanche, juteuse et agréable, et ne se laissent pas dégoûter par l'aspect presque *humain* de l'animal préparé, qui rappelle le corps d'un petit enfant. (Bonnycastle.) Un de leurs mets favoris est l'iguane, contre la chair duquel les Espagnols, à leur arrivée, témoignèrent d'une aversion insurmontable, croyaient-ils, mais qui a complétement disparu aujourd'hui; du reste, c'est une opinion généralement répandue dans toute l'Amérique intertropicale que la chair des sauriens qui vivent dans les localités arides est excellente (Humboldt), ce qui ne veut pas dire qu'on s'abstienne de sauriens vivant dans des lieux humides, car les Indiens mangent l'alligator, chair et œufs, malgré une odeur musquée assez forte pour rebuter les nègres, et font grand usage de sa graisse. Sur l'Amazone, on fait aussi une grande consommation de grenouilles, qu'on fait bouillir sans les vider et qu'on sert telles quelles. (Wallace.)

« *Pérou.* — Les Indiens Antis mangent du singe, qu'ils apprécient beaucoup, du tigre, du perroquet, qu'ils préfèrent aux poules, qu'ils élèvent par luxe et qu'ils considèrent comme immondes. (E. Grandidier.)

« *Équateur.* — La nourriture est presque exclusivement végétale, surtout pour les classes inférieures. (Duplouy.)

« *Guyane.* — Les naturels mangent souvent du singe, et particulièrement du belzébuth, qu'ils préfèrent à l'étuvée. Ils se régalent aussi de la chair du paresseux, qui est, dit-on, tendre et excellente; du tapir, du paca et de l'agouti; ils ont une aversion superstitieuse pour la chair du bétail. (Schomburgck.) Quant au poisson, ils le préfèrent ayant déjà subi une certaine décomposition, et un peu de putridité ne fait qu'aiguiser leur appétit.

« *Brésil.* — Les sauvages mangent de tout en général, du singe, des rats et souris, du jaguar, qui constitue un de leurs régals; du paresseux, du tapir, du porc; du grand fourmilier, malgré sa chair noire et fortement musquée; du tatou, à la chair grasse qui rappelle celle du cochon de lait; la chair de divers sauriens, et en particulier du *teguixin monitor;*



APRÈS LE SIÈGE. — Les marins retirant de la Seine la canonnière immergée par eux pour la soustraire à l'ennemi. — (D'après nature, par M. Lançon.)

des fourmis (de grosses espèces), dont l'assaisonnement voulu est une résine; de longs vers de terre, qui, lors des inondations, viennent se réfugier dans les feuilles des *tillandsia*. (Wallace.)

« *Paraguay*. — Les Indiens mangent souvent la chair de l'*alligator sclerops*, qui est assez résistante, mais qui est très-sapide, trop sapide même pour des palais européens. On fait aussi usage de la chair du tapir, dant la saveur est très-agréable, mais à laquelle on reproche de déterminer souvent des éruptions cutanées très-graves (B. Bossi).

« *Confédération argentine*. — L'Argentin mange aussi

PARIS. — La peste bovine. — Chargement des animaux frappés par l'épidémie dans les rues de Paris. — (D'après nature, par M. Lançon.)



LA PESTE BOVINE. — Aspect des hangars du boulevard d'Enfer pendant certains jours de l'épidémie. — (D'après nature, par M. Lançon.)

les tatous cuits dans leur carapace (excepté le tatou *po-yu*, qui se nourrit de charognes); les jeunes perroquets (avant qu'ils aient quitté leur nid, car, dès qu'ils ont volé, ils deviennent durs et coriaces). Plusieurs tribus indiennes se nourrissent de chair de guanaco, de jeunes nandous (les individus vieux sont abandonnés aux chiens), et de la viande de cheval qu'elles trouvent supérieure à celle de bœuf, surtout si elle provient d'une femelle.

« *Iles Malouines ou Falkland.* — Le fond de la nourriture consiste dans la chair des morses et des phoques, dont la langue est le morceau le plus parfait et dont l'huile claire est très-recherchée pour toutes les préparations culinaires (Dr Pernetty). On fait aussi une large consommation des outardes, qui y pullulent. Les pingouins sont si abondants, qu'on fait avec leur chair une sorte de farine (Beck-Bernard).

AFRIQUE.

« *Algérie.* — Dans le Tell, les Arabes du peuple se nourrissent quelquefois de la chair du lion, bien qu'elle ne soit pas bonne, et même de celle de l'hyène, qui est encore moins bonne; mais ils se gardent bien de toucher à la tête de l'hyène et surtout à la cervelle, étant persuadés que le contact seul suffirait à les rendre fous.

« *Les Touaregs.* — Chaque fois que l'occasion s'en présente, ils recueillent précieusement les sauterelles, qui, disent-ils, sont excellentes également pour les hommes et pour les animaux; ils les mangent, quelquefois en quantité considérable (plus de 300 pour le repas d'un seul individu), fraîches, grillées ou bouillies avec le *kou -kue sou*; quelquefois ils les font sécher et les pulvéri ent pour les mélanger à de la farine, du beurre et des épices, et en faire des fritures très-recherchées ; mais ils ont toujours soin d'enlever la tête, les pattes et les ailes, pour obéir aux prescriptions de la loi musulmane (Daumas).

« *Fezzan.* — On fabrique des gâteaux, ayant une saveur prononcée de caviar, avec des œufs d'insectes recueillis dans des flaques d'eau du désert.

« *Abyssinie.* — Les nègres de Shangalla, qui se nourrissent ordinairement de racines, font leurs *extras* au moyen des lézards et sauterelles qu'ils peuvent se procurer.

« Les Abyssins, lorsqu'ils sont dans les régions élevées de leurs montagnes, mangent pour se réchauffer de la viande crue, et en quelque sorte vivante, de leurs bœufs, dont ils absorbent d'immenses quantités; aussi n'est-il pas rare de les voir tomber en torpeur après ces repas, comme les boas repus. Ceux d'entre eux qui se piquent d'un luxe pantagruélique dépensent la majeure partie de leur avoir en repas de viande crue : cette alimentation explique la très-grande fréquence des tænias chez ces peuples. La chair de l'hippopotame et celle du rhinocéros sont aussi l'occasion de festins.

« Presque toutes les peuplades du Nil Blanc ne tuent pas leurs vaches, mais en boivent seulement le lait, le plus souvent caillé, quelquefois additionné d'une quantité d'urine de vache, dans l'Obbo par exemple : elles sont aussi très-friandes du sang de leurs bestiaux, qu'elles soumettent, dans ce but, à de larges saignées mensuelles (Sir Sam Baker).

« Les Makkerikas ont le goût le plus prononcé pour la chair du chien et même pour celle de l'homme.

« Les Sarotzé mangent communément de l'alligator et trouvent un fumet tout à fait agréable à la saveur musquée de sa chair. Du reste, les circonstance influent au plus haut degré sur l'alimentation des tribus africaines, qui sont exposées, par suite de sécheresses prolongées, à des disettes terribles. Les Ketch, en particulier, sont souvent réduits à triturer entre des pierres la peau et les os des animaux, qu'ils trouvent morts et dont ils font une pâte; leur misère est telle, qu'ils n'en laissent pas perdre une parcelle, pas même de quoi nourrir une mouche (Sir Sam Baker).

« *Côte occidentale.* — Les nègres aiment beaucoup le jeune singe bien assaisonné et cuit à l'étouffée ; ils raffolent de l'éléphant dont les pieds et la trompe préparés dans les cendres chaudes d'un large foyer sont excellents, au dire des voyageurs. Dès que les nègres apprennent la mort d'un de ces animaux, ils accourent tous, armés chacun d'un large couteau, se mettent à l'œuvre à dépecer l'animal, et s'en gorgent jusqu'à ce qu'il ne reste plus trace de chair; ils font dessécher une portion de celle-ci au soleil (*biltongue*) et en recueillent précieusement la graisse pour en arroser leurs mets. Le *beatee* est une sorte de hachis fait de gras et de chair d'éléphant hachés menu et mélangés de sang ; on enferme le tout dans l'estomac, qu'on suspend au-dessus du feu au moyen d'une corde, en évitant soigneusement qu'il ne brûle ; on obtient aussi un mets délicieux, même sans l'adjonction du sel et d'épices (Baldwyn). Plusieurs tribus considèrent les grands serpents comme un manger délicat, mais plusieurs voyageurs pensent que c'est par une sorte de croyance religieuse que ces animaux sont ainsi consommés : on sait d'ailleurs que plusieurs peuplades africaines rendent un culte véritable au serpent.

« *Le Cap.* — Les naturels se régalent de sauterelles bouillies, rôties ou frites, et dont ils font dessécher d'énormes quantités qu'ils portent au marché (Rév. Moffat), de larves de fourmis (termites) assaisonnées au beurre, de chenille frites ou rôties, d'araignées même (Sparrman).

« Les Mambari (autre peuplade de l'Afrique australe) sont très-friands de souris et surtout de chiens, qu'ils élèvent dans le but de les faire servir à leurs repas.

« Les Cafres font une consommation prodigieuse de lait sûr et caillé, qu'ils mélangent quelquefois d'un peu de millet ; ils ont peu d'estime pour le poisson et horreur du porc, mais ils mangent la chair du taureau, cuite ou non, sans en dédaigner aucun organe. Le chien, dont ils élèvent une race qui n'aboie ni ne mord jamais, est pour eux un mets exquis, à tel point qu'ils donnent une génisse pour un gros chien. L'hippopotame est aussi très-estimé pour sa graisse, pour sa chair (considérée comme maigre par les prêtres des colonies portugaises), qui passe pour avoir des vertus médicales extraordinaires. La chair de girafe, surtout si elle jeune, est très-appréciée, mais rien n'est succulent comme la moelle de ses os.

« *Zanzibar.* — Les indigènes considèrent une étuvée de jeunes chiens comme un mets de roi.

« *Madagascar.* — Le régal le plus grand est le fœtus de veau : aussi à Imerne, les riches ont-ils en tout temps plusieurs vaches pleines pour pouvoir les faire tuer, lorsque l'occasion se présente de régaler leurs amis avec le fœtus encore incomplétement développé (H. d'Escamps).

ASIE.

« *Sibérie.* — Les Tartares mangent de l'âne sauvage, qu'il trouvent délicat et de bon goût, et de beaucoup supérieur à l'âne domestique, dont, disent-ils, la chair est dure et mauvaise. Ils boivent le lait de leurs brebis qu'ils traient à cet effet trois fois par jour, et qui leur donnent le moyen de faire des fromages aigres ; ils en retirent aussi par fermentation et distillation grossière une liqueur à odeur fade et odeur empyreumatique (A. Huc). La chair des chameaux est peu estimée, excepté la bosse qui, coupée en petits fragments, sert à *beurrer* le thé.

« *Chine.* — Les riches et les pauvres mangent beaucoup de chiens, et l'on voit souvent ces animaux, qui appartiennent à une variété particulière engraissée dans ce but, exposés dans les boutiques des bouchers, à côté de quartiers de cheval, auxquels le pied reste adhérend pour qu'il n'y ait pas d'erreur sur la qualité de l'animal. Les jambons du blaireau sont plus estimés que ceux du verrat, qui est cependant très-apprécié des Chinois. On prépare avec le rat des soupes qui sont considérées comme exquises, et il se fait actuellement, du Scinde en Chine, une importation considérable de rats salés destinés à l'alimentation. Les viscères des divers animaux sont consommés en grande quantité, ainsi que les canards, dont on mange souvent les jeunes à peine éclos, et les œufs, auxquels on a fait subir une préparation particulière. On mange aussi une grande quantité de poissons, dont les eaux des fleuves et de la mer fournissent de nombreuses et exellentes espèces, et principalement des vessies natatoires desséchées, qui viennent de l'Inde. On mange aussi beaucoup de grenouilles (Robert Fortune), de petits crabes à carapace encore molle et qu'on sert tout vivants. Du reste les matières mucilagineuses paraissent avoir un attrait tout particulier pour les habitants du Céleste-Empire.

« *Japon.* — On mange beaucoup de baleines, qui sont considérées comme très-nutritives, et dont on ne laisse rien perdre, car la peau et les viscères sont employés comme aliment aussi bien que la chair ; l'huile est fondue et les os sont utilisés pour l'industrie. Mais la base de la nourriture est le poisson, les coquillages, avec quelques légumes et du riz. Pendant l'hiver, les riches mangent de la volaille et du gibier, tandis que les pauvres font quelquefois usage du porc et du singe ; mais aucun Japonais, quelle que soit la classe à laquelle il appartienne, ne consomme de viande de boucherie. On mange dans tout le Japon un serpent non venimeux.

« *Birmanie.* — On mange tout ce qui peut rassasier, sans s'inquiéter de la nature de l'aliment; mais on fait surtout une grande consommation de *gnapee*, pâte composée de poissons et de crustacés comprimés, le plus souvent à moitié putréfiée et dont l'odeur infecte suffirait pour mettre en fuite un Européen. Plusieurs espèces de sauriens, dont une, nommée *pada*, passe pour être aussi délicate que le poulet, servent aussi à l'alimentation, de même que les serpents du pays, auxquels on trouve le goût de poisson, mais qu'on ne sert qu'après leur avoir coupé la tête (il y a cependant quelques espèces qui sont rejetées, car leur chair passe pour vénéneuse) Un vrai régal birman est un plat de sauterelles frites, dont l'intérieur a été farci d'une languette de viande bien épicée.

« *Siam.* — On fait usage, sous le nom de *pastoormah*, de la chair de l'éléphant, mais une grande délicatesse consiste dans les nerfs désséchés des mammifères; on apprécie beaucoup aussi un mélange de larves de fourmis avec des tranches minces de porc.

« *Cochinchine.* — On mange une assez grande quantité de crocodiliens, et il n'est pas rare d'en voir des individus conservés vivants dans les bassins des marchands de Saïgon. Le Cochinchinois n'a aucune répugnance à manger du chien. »

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer)

LA PESTE BOVINE

Ainsi que nous l'avons dit dans notre dernier numéro, la Prusse a fait acte de cordiale inimitié en inoculant à nos troupeaux français la peste bovine qui décimait ceux qu'elle trainait à sa suite pour l'approvisionnement de ses innombrables légions.

Il faut avouer aussi que nous avions été bien naïfs. Nous avons eu la simplicité d'acheter à ces roués Allemands une quantité de bétail dont ils étaient bien aise de se défaire, attendu que ce bétail épuisé de fatigue, de marches n'aurait pu rentrer en Allemagne où le contrôle sanitaire, tout autrement sérieux que celui que nous exerçons en France, n'aurait pas autorisé leur introduction dangereuse.

En Prusse, plus que chez nous, la police douanière est irréprochable. Un service vétérinaire est organisé aux frontières d'une manière permanente et tout animal arrivant de Russie, de l'Autriche ou de la Hongrie est soumis à une scrupuleuse investigation.

Or, comme déjà les bœufs que nous ont *cédés à prix coûtant* les Prussiens portaient le germe du typhus, il est certain que ces animaux, plus épuisés encore par leur marche de retour, n'auraient pas franchi le Rhin.

En nous vendant leurs troupeaux d'approvisionnements les Allemands faisaient doublement une bonne affaire : ils rentraient d'abord dans leur argent et ensuite ils nous laissaient la peste bovine, une cause de ruine pour notre élevage agricole, une perte certaine pour notre alimentation et nos finances.

Ces peu scrupuleux ennemis n'ont que trop bien réussi dans leur calcul.

Le typhus a sévi à Paris ; a porté ses ravages dans les départements.

Pour les besoins du ravitaillement, des parcs à bestiaux avaient été créés à Charonne, à Montrouge, à Grenelle, aux Batignolles, à Vaugirard, près du cimetière Montparnasse. Des troupeaux de toutes provenances ont été entassés dans des locaux insuffisants et d'une salubrité douteuse.

Le mépris des lois hygiéniques, l'insuffisance de nourriture ont bientôt développé le mal que les vétérinaires et M. Bouley à leur tête avaient pronostiqué.

Le moindre contact avec des animaux malades a suffi pour développer avec une rapidité effrayante le typhus parmi ces ruminants que la rareté des fourrages, les rigueurs de la saison et l'insuffisance des abris prédisposaient à la maladie.

Sur dix mille bêtes à cornes amenées dans les abattoirs de la Villette on a perdu cinq mille bœufs et on n'a pu en conserver que six cents pour la salaison.

A Grenelle, aux baraquements des Invalides, les animaux mouraient par centaines chaque jour. A un moment donné on a vu en cet endroit plus de mille cadavres putréfiés dans leur peau, tendue à se rompre. Ils étaient entassés là depuis huit jours. Les équarisseurs manquaient.

Dans un autre parc, le 23 février, sur dix-huit cents bêtes, quatorze cents furent reconnues atteintes de la peste.

L'approvisionnement militaire qui se composait environ de sept mille bœufs, a perdu d'après les rapports de MM. Decaisne et Reynal plus des deux tiers de son effectif.

A l'abattoir des Batignolles les deux tiers des animaux envoyés à cet établissement ont dû être abattus.

A Charonne, où le bétail se trouvait parqué dans le dépôt des Petites-Voitures, un matin, quatre-vingts cadavres furent trouvés étendus dans les écuries. L'approvisionnement était de quatre cents bœufs.

Certains départements ont souffert de cette peste aussi cruellement que Paris. A Landernau seulement on a été obligé de porter sur des navires qu'on coulait en mer sept mille animaux morts du typhus des bêtes à cornes.

Aujourd'hui, grâce à l'initiative indomptable de M. Bouley, un service de désinfection, d'abattage et d'hygiène bovine a été organisé sur une vaste échelle. On en est arrivé à enrayer le mal.

Encore quelques efforts énergiques et la peste bovine aura disparu. Il est temps.

Un paysan de la Beauce, annonce-t-on, a trouvé un remède à ce typhus qui, si on le laissait faire, dépleuplerait nos plus gras herbages. Il a essayé sur ses bœufs de l'inoculation et l'inoculation lui a réussi.

A un animal contagionné, il emprunte au moyen d'une lancette, quelques gouttes de sang empesté et, après avoir fait une incision sur un membre de la bête qu'il veut préserver du typhus, il introduit dans le système circulatoire de l'animal sain le germe de la terrible maladie. Après cette opération, le bœuf opéré est pris de malaise, il souffre, mais ne meurt pas. Au bout de quelques jour de typhus, pour ainsi dire anodin, la bête revient à la santé.

C'est le système de Jenner appliqué à la peste bovine.

L'expérience sur une grande échelle nous démontrera si le paysan de la Beauce a guéri ses bœufs *secundum artem*, dans toutes les règles de l'art.

MAXIME VAUVERT.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *Les Parisiens.* — VARIÉTÉS : débuts de M. Lesueur ; *le Chapeau d'un horloger, la Partie de piquet.* — PALAIS-ROYAL : *le Carnaval d'un merle blanc.* — GAITÉ : *la Chatte blanche.* — AMBIGU : *les Nuits de la Courtille*, drame populaire en cinq actes et sept tableaux, par M. Frantz Beauvallet. — M. Charles Hugo.

C'est étrange, n'est-ce pas? Que voulez-vous! les comédiens ont jugé qu'ils avaient droit à l'existence aussi bien que les cafetiers, les pâtissiers, les bijoutiers. Je n'ai pas le courage de les en blâmer, mais j'admire cette partie de la population qui va se tordre de rire à leurs lazzi. Après cela, ces forcenés amateurs de spectacles me diront peut-être qu'aller voir *Jean Torgnole* ce n'est pas plus insulter aux malheurs du pays que de boire une chope. Laissons donc faire; laissons rire, laissons chanter, laissons danser même. Nous, continuons de tenir notre registre et d'écrire la petite histoire.

Le Vaudeville a repris *les Parisiens*, de M. Théodore Barrière. Au moins, cela c'est une comédie, un pamphlet, presque une œuvre. Très-bien.

Un acteur original, qu'on regrettait de voir condamné à jouer des monarques de féeries, des Abruti XXXVII et des Mistanflute-le-Grand, M. Lesueur, vient de contracter un engagement avec les Variétés. Il y a apporté plusieurs pièces de son répertoire, entre autres *le Chapeau d'un horloger*, avec lesquelles il fit autrefois merveille au Gymnase. Il sera fort bien placé dans ce nouveau cadre, c'est certain.

Passons sur le *Merle blanc* du Palais-Royal et sur la *Chatte blanche* de la Gaîté, — vieilles, trop vieilles connaissances! — et arrivons au drame nouveau de l'Ambigu : *les Nuits de la Courtille.* C'est une histoire renouvelée du temps de ce mylord légendaire qui, déguisé en fort de la halle, le mardi gras, jetait au peuple, du haut de sa voiture pavoisée, des pièces de cent sous mêlées à des poignées de farine. On intéressera toujours avec des personnages de cette nature. Mais en ce moment nous sommes occupés de bien d'autres descentes de la Courtille!

Et puis, la mort fauche toujours.

M. Charles Hugo, qui vient de mourir d'une mort si imprévue, se rattachait à l'art dramatique par plusieurs essais. A ce titre, et à d'autres encore, j'ai le droit de parler de lui dans cette chronique. Je connaissais Charles Hugo depuis longtemps, depuis la fondation du premier *Événement*, où toute la jeunesse littéraire d'alors avait été appelée. Ah! le brillant journal! les ardents feuilletons! Et comme on avait souci du style dans ce temps-là, — qui n'était cependant qu'un reflet de la grande période de 1830! Henry Murger y publia les chapitres des *Buveurs d'eau*; Champfleury, ses *Excentriques*; Vacquerie, *Tragaldabas*; je ne parle pas des plus jeunes. Nos chefs de file étaient, sans compter Victor Hugo, caché derrière un nuage, Léon Gozlan, Méry, Gautier et Balzac, — Balzac à qui je parlai là pour la première fois. Bien que l'on fût en 1849, vous voyez qu'il y avait encore place pour la littérature au milieu des agitations politiques.

Depuis cette époque, je ne vis plus M. Charles Hugo qu'à de lointains intervalles. Le courant des événements nous fit nous rencontrer à Bordeaux le mois dernier. Hélas! Bordeaux, dans un court espace de temps, mérita d'être appelé Bordeaux-Cimetière. Après avoir pris Félix Solar, Ponson du Terrail, Küss, Puvis de Chavannes, Bordeaux allait nous prendre Charles Hugo. Je ne sais pas de circonstances plus étranges que celles dans lesquelles s'est produit ce funeste événement.

Le 13 mars, à six heures et demie, une table de dix couverts était dressée dans un salon du restaurant Lanta, à deux pas des allées de Tourny. M. Victor Hugo, dont le départ pour Paris était fixé au lendemain, avait voulu traiter son fils et sa femme, qui, de leur côté, devaient aller passer une quinzaine de jours à Arcachon. C'était un dîner d'adieu. La plupart des amis de Charles Hugo avaient été invités, mais trop tard; quatre d'entre eux manquèrent au rendez-vous. Lorsqu'on se mit à table, on n'était que cinq : M. Victor Hugo, M. Alexis Bouvier, M. Eugène Mourot, M. Casse. Parmi les siéges restés vides était celui de Charles Hugo, qui avait prétexté une course indispensable, en annonçant son très-prochain retour. A sept heures, on servit, malgré son absence. L'inquiétude de Mme Charles Hugo était visible.

Quelques instants après, le propriétaire du restaurant faisait prier M. Victor Hugo de descendre, et, au bas de l'escalier, il lui annonçait que son fils venait d'être ramené chez lui, rue Saint-Maur, en voiture, après avoir succombé à la rupture d'un anévrisme. Le pauvre père eut la force de remonter dans la salle à manger et de prévenir ses convives qu'une mauvaise nouvelle l'obligeait à les quitter à son tour, et qu'ils eussent à continuer de dîner sans lui.

Le repas s'acheva promptement et tristement, comme on le pense. Ces allées et venues avaient fini par porter à leur comble les pressentiments de Mme Charles Hugo, mais ces pressentiments ne se concentraient que sur ses enfants. Elle pria qu'on la reconduisît chez elle. Un quart d'heure après, elle apprenait la terrible vérité. La plume tombe des mains, lorsqu'on songe au tableau déchirant que devaient présenter cette épouse et ce père, éplorés, sanglotants, au chevet de cet homme si inopinément et si impitoyablement terrassé...

Le soir même, cette épouvantable nouvelle se répandait à Bordeaux avec une rapidité foudroyante. Elle y excitait une stupeur et une affliction générales. M. Charles Hugo était dans la force de l'âge, grand, fort, de belle mine, sympathique à tous.

Dans ces derniers temps, le journalisme politique l'avait accaparé tout entier. Je ne veux voir en lui que le littérateur. Il avait touché au roman d'une main légère et assurée. Au théâtre, il n'a fait que passer. Un petit acte au Vaudeville fut parfaitement accueilli du public, il y a juste dix ans, mois pour mois. Plus tard, il fit représenter à Bruxelles un drame du roman de son père : *les Misérables.* C'est ce drame que le directeur de la Porte-Saint-Martin s'occupe à monter en ce moment.

Le corps de Charles Hugo ne repose pas à Bordeaux; il a été transporté, par son père et son frère, au père Lachaise, dans une sépulture de famille. — Aujourd'hui, l'illustre et malheureux poëte peut se répéter les strophes magnifiques qu'il écrivit pour sa fille :

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue;
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
Passent sous le ciel bleu;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent,
Je le sais, ô mon Dieu!
Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre
Que des êtres charmants
S'en aillent emportés par le tourbillon sombre
Des noirs événements.

. . . .

Seigneur! je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer.

Hélas! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela!
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là?

Que de semblables strophes viennent planer sur la tombe de Charles Hugo, et son ombre sera consolée.

CHARLES MONSELET.

LES TROUBLES DE PARIS

C'est bien à contre-cœur que le *Monde illustré* inscrit sur ses tablettes les malheureux événements qui sont venus depuis huit jours troubler la cité héroïque que l'ennemi n'avait pu vaincre que par la famine. Paris si grand, si magnifique dans la défense de ses murailles mutilées, si noble et si unanime dans sa protestation dédaigneuse contre une insolente et provocatrice occupation, Paris



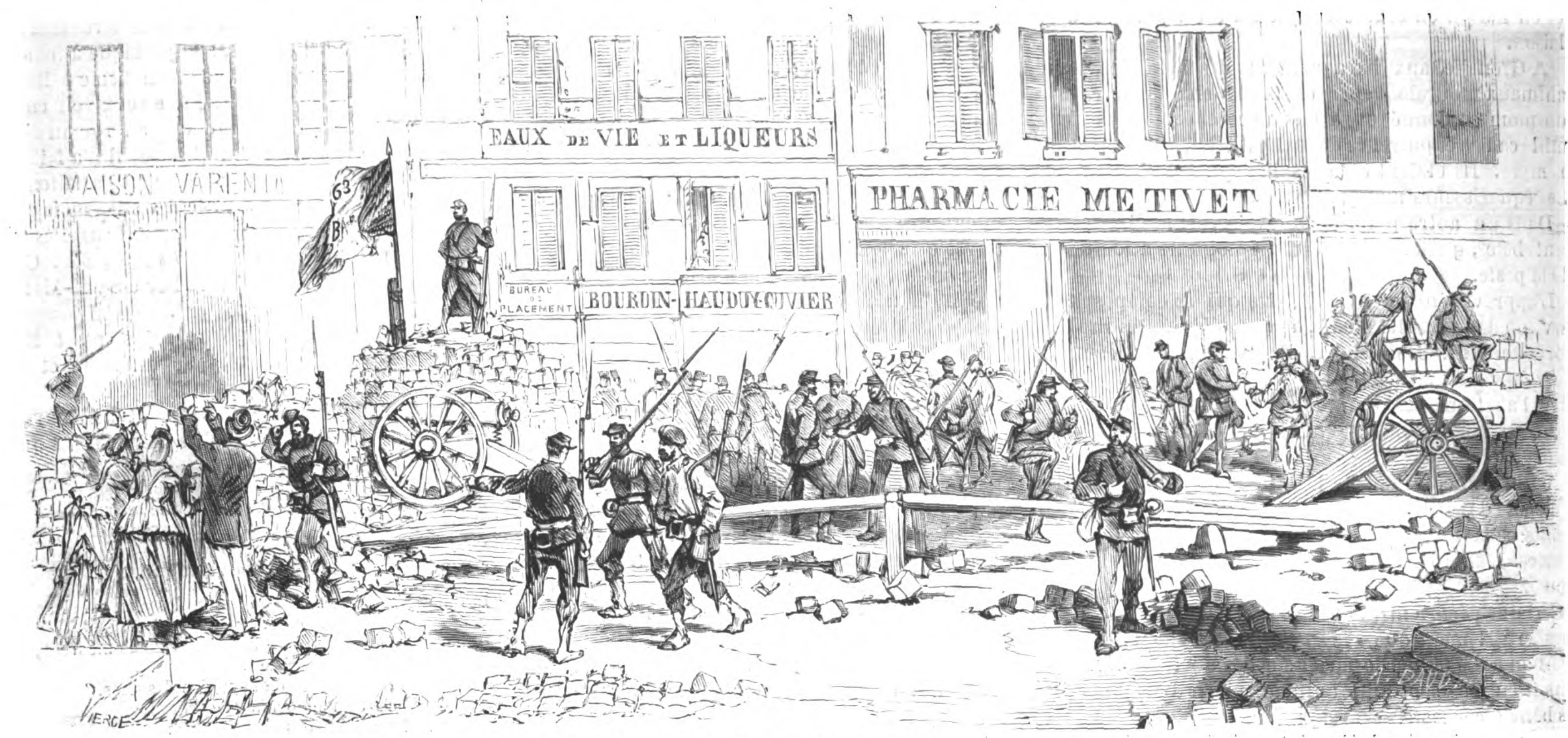
Nos malheurs à Paris-Montmarte.

vient de se souiller lui-même en versant son propre sang !

Après tant de maux, tant de ruines, tant de larmes et tant de sang répandu pour une cause sainte, quand les blessures allaient se cicatriser et l'espérance renaître dans les cœurs, faut-il donc qu'une poignée d'insensés, pour satisfaire je ne sais quelles passions, réaliser je ne sais quelles utopies, viennent prolonger ce douloureux martyre que Paris, dans sa conscience, voulait bien considérer comme une expiation de ses fautes passées !

Et n'est-ce pas assez pour payer ses désordres, ses vices, son égoïsme que ces cinq mois de souffrances morales et matérielles supportées avec résignation et courage.

L'isolement du monde, des êtres aimés la plupart du temps, les remparts, les camps, le froid, la faim, les épidémies, le bombardement, voilà le bilan du



Nos malheurs. — Barricades de la rue de Paris, à Belleville, dans la journée du 19 mars.

siége; il faut y ajouter aujourd'hui la guerre civile.

Croyons pourtant que les assassinats de Montmartre et les massacres de la place Vendôme vont électriser les honnêtes gens qui, par horreur du mal, se sont laissés surprendre et dominer sans agir, et que, se levant tous et s'armant sans exception, ils feront rentrer dans leur tanière les bêtes fauves qui viennent *égorger leurs frères*.

A l'heure où ces lignes paraîtront espérons, que tout sera fini et que nous respirerons enfin !

C'est le cas de répéter : Heureux le peuple qui n'a pas d'histoire!

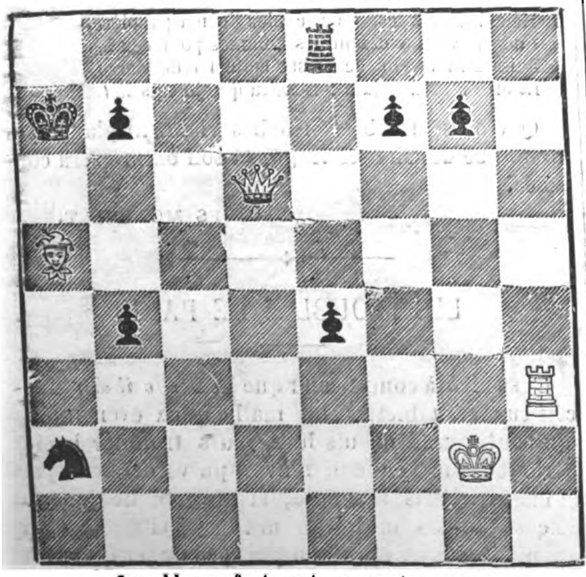
Le *Monde illustré*, qui est néanmoins obligé de noter tous les événements, n'insiste pas dans ce moment sur les troubles intérieurs de Paris.

On a vu première page l'affaire de la place Pigalle; nous donnons ici les gendarmes désarmés et emmenés prisonniers, une barricade de la rue de Paris avec la quête pour les soldats et la superposition de nouvelles pierres imposée à chaque passant; nous renvoyons pour les détails au premier article.

É. H.

PROBLÈME N° 364

COMPOSÉ PAR M. H. LEHNER



Les blancs font mat en quatre coups.

RÉBUS



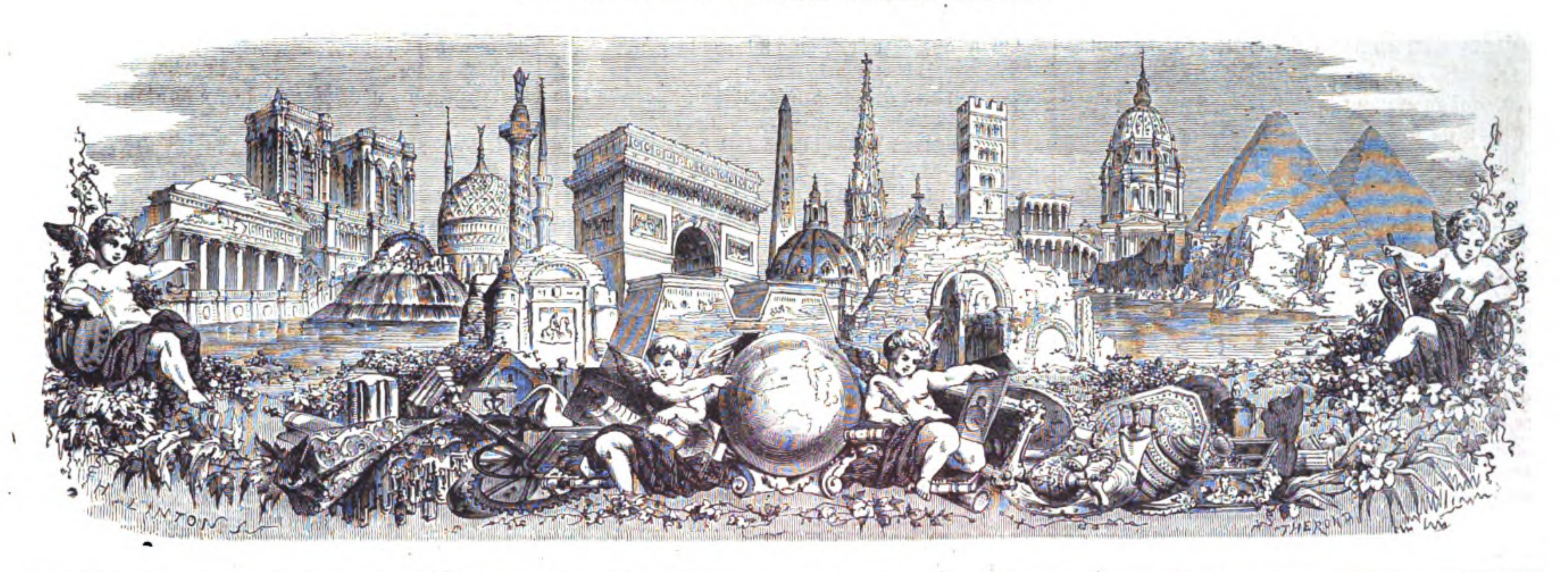
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Châteaudun s'est défendu pied à pied, maison par maison.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 729. — 1er Avril 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

SOMMAIRE

LE GÉNÉRAL LECOMTE

—

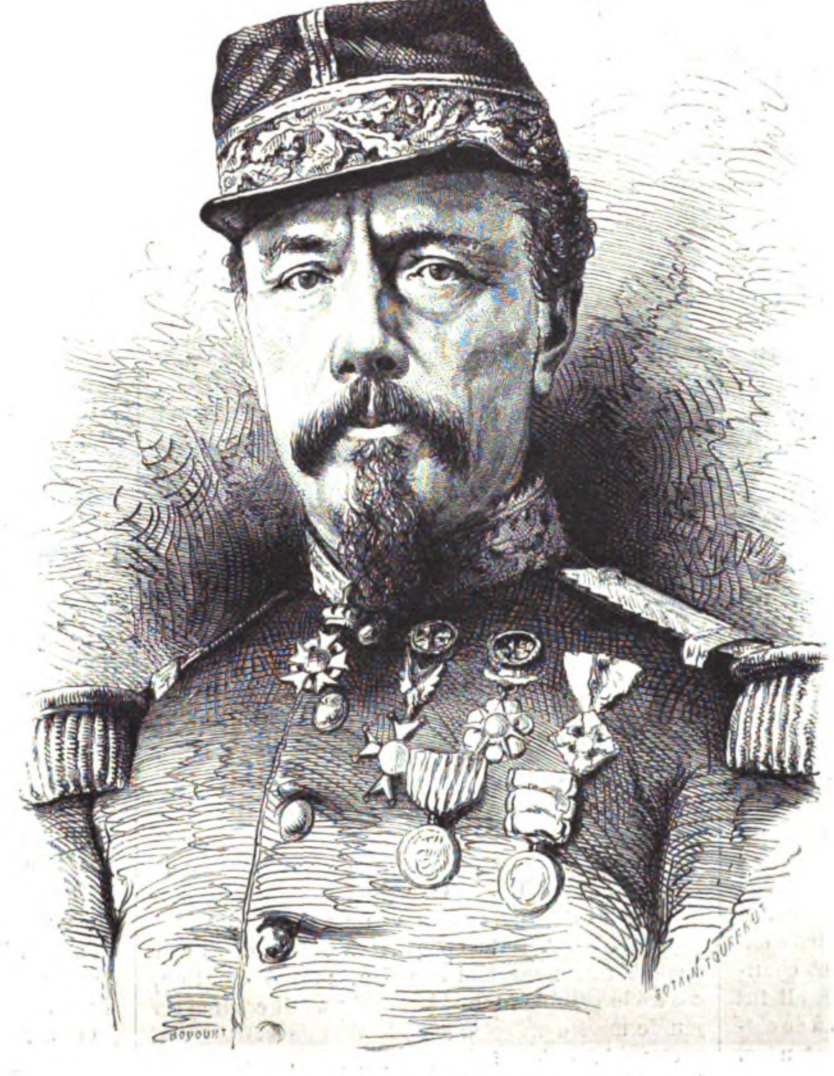
Le général Lecomte, si misérablement exécuté à Montmartre, dans la fatale journée du 18 mars, n'était pas un officier d'un seul mérite, qui est celui de la guerre.

C'était un érudit fort versé dans la littérature ancienne et la numismatique.

Il savait utiliser les heures que ne lui demandaient pas les exigences du service militaire et que son intelligente ardeur consacrait aux études de l'histoire et de l'antiquité. Les loisirs que lui faisait sa profession des armes il les donnait aux douces joies du bibliophile. Il aimait à collectionner les livres rares.

Son esprit pouvait hésiter entre les divers systèmes émis sur la question militaire, mais sa probité, jugeant en dernier ressort, lui faisait voir telle qu'elle était la situation que lui créaient les événements.

Il faut toujours, quand le moment est venu d'agir, en venir à la réalité et la réalité, le jour du 18 mars était celle-ci : avant de marcher contre les détenteurs de canons parqués sur la butte Montmartre, le gouvernement avait sacrifié une dixaine de jours à négocier. Tout espoir de conciliation étant évanoui, on résolut d'employer la force et ce même gouvernement fit appel à la garde nationale. Il passa trente-six heures à attendre ceux qui devaient se grouper autour de lui, *ceux qui devaient empêcher la violence populaire de gêner la liberté des actions dans la vie civile.*



LE GÉNÉRAL LECOMTE
Tué à Montmartre le 18 mars 1871. (D'après la photographie de M. Berthaud.)

M. Thiers et les ministres attendirent vainement. On mit alors sur pied les troupes de ligne et on leur confia la mission d'extirper le germe de la guerre civile.

Le général Lecomte fut chargé de s'emparer des hauteurs de Montmartre.

Son devoir lui disait d'obéir aux ordres du gouvernement. Il obéit. Ses soldats ne lui obéirent point.

Il resta seul en face de ses ennemis qui, pour justifier l'exécution de la rue des Rosiers reprochent aujourd'hui au général « d'avoir commandé à quatre reprises sur la place Pigalle de charger la foule. »

C'est là son crime.

Ce crime, ses ennemis le lui font payer de la vie.

Ceux qui l'ont jugé sans l'entendre, condamné sans appel, fusillé sur l'heure, auront à rendre un compte rigoureux du sang de ce soldat qui venait d'associer ses efforts à ceux qui ont travaillé à délivrer la patrie de ses envahisseurs; de l'avenir brisé de ce général auquel son mérite avait valu le commandement en second du Prytanée de la Flèche.

Aux exécuteurs du général Lecomte l'histoire jettera toujours le sanglant reproche d'avoir infligé le deuil et de poignantes douleurs aux six orphelins que laisse après elle cette nouvelle victime de nos guerres civiles.

LÉO DE BERNARD.

AVIS A NOS ABONNÉS

Les communications étant sur le point d'être rétablies régulièrement, nos abonnés recevront chaque semaine avec le numéro du jour, un ou plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2e semestre de 1870, qui manquent à leur collection. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement ces numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; la difficulté que nous avons éprouvée à nous procurer du papier en est la cause, nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

COURRIER DE PARIS

Montmartre, où s'élabore une partie de l'histoire en ce moment, n'a pas que des pages riantes dans ses annales. Cette éminence de terrain a joué un rôle révolutionnaire à diverses époques. Elle entre d'abord violemment dans l'odieux par le supplice de Saint-Denis. Plus tard, Henri IV y installe deux pièces d'artillerie, dont il dirige le feu sur ses bons parisiens.

Il faut lire ce récit dans les Mémoires de Sully : « Ayant donc choisi une nuict fort noire, afin de faciliter son exécution et de voir tant mieux l'escopeterie d'un si grand et général attaquement, Sa Majesté s'en alla à l'abbaye de Montmartre. Elle me fit apporter un siége auprès d'Elle, à sa même fenestre. L'escopeterie commença sur la minuict et dura deux grandes heures, avec telle continuation qu'il sembloit que la ville et les faux-bourgs fussent tout en feu, tant ces hommes tiroient, la plupart du temps sans besoin, et cela néanmoins fort esgalement. Quoy que ce soit, nous croyons que qui pourroit faire faire un tableau de cette nuict-là, où le bruit des voix et des coups d'arquebuses se pust représenter, aussi bien que tant de *bluettes de feu*, il n'y auroyt rien au monde de si admirable.... »

Admirable! — Etait-ce bien l'opinion du peuple de Paris?

Les canons du vert galant descendus, Montmartre redevint pendant quelque temps un village pittoresque, fameux surtout par ses moulins par ses sources et par ses carrières. Ces moulins, à vent étaient encore assez nombreux au dix-huitième siècle : c'étaient le Moulin-Neuf, le Moulin-Vieux; ceux de la Poule, de la Lancette, de la Grande-Tour, de la Vieille-Tour, du Palais, de la Béquille, de la Galette, des Brouillards, de la Fontaine Saint-Denis; puis encore les moulins Radet, Butte-à-fin, Paradis. Il n'en reste plus que deux maintenant; encore, ce ne sont que des squelettes de bois pourri.

Les sources étaient au nombre de quatre : la source Saint-Denis, la source du But, la source de la Bonne et celle de la Fontenelle. Chacune d'elles a laissé son nom à une rue correspondante.

La fontaine Saint-Denis, située sur le versant de la colline, était celle, où selon la tradition, le premier évêque de Paris, après avoir été décapité, s'était arrêté et avait lavé sa tête. L'eau de cette source en conserva la vertu de guérir les fièvres. Toujours d'après la légende, un groupe d'anges environnaient le saint pendant son ablution et chantaient ses louanges. Le lieu où cela se passait fut appelé *les Bourdonnements*; on prétendait qu'à de certaines heures des voix célestes s'y faisaient entendre. — Depuis 1810 seulement, les eaux de cette source, détournées par les travaux d'exploitation des carrières, ont disparu.

La fontaine de la Bonne ou de la Bonne-Eau, au nord-est de la montagne, et la Fontenelle, du côté de la chaussée Clignancourt, sont également desséchées.

Seule, la source du But existe encore. C'était presque un torrent jadis, — au dire de l'abbé Lebeuf; — ce n'est plus qu'un filet d'eau aujourd'hui.

Quant aux carrières, on a fini par les combler entièrement. Elles ouvraient encore, il y a vingt ans, sur le boulevard Rochechouart, leurs perspectives mystérieuses; la plupart offraient des constructions régulières; les voûtes étaient soutenues par des piliers. On les traversait en tous sens. Ces carrières avaient eu trois races très-distinctes de locataires : d'abord les animaux antédiluviens, dont les ossements retrouvés ont fourni de si ingénieuses hypothèses à Cuvier; ensuite les carriers qui y travaillaient à toute heure de jour et de nuit; et enfin, quand les carriers furent partis, les vagabonds de toute espèce en quête d'un asile, c'est-à-dire d'une pierre pour reposer leur front.

Mais reprenons l'histoire politique de Montmartre.

A la veille de la prise de la Bastille, sa compagnie des archers concourut vaillamment au maintien de l'ordre. C'était une compagnie organisée, ayant un uniforme, et se réunissant à des époques déterminées, pour s'exercer au tir à l'arc. Cette garde citoyenne rendit de tels services que l'administration municipale lui délivra un certificat ainsi conçu :

« 16 juin 1790.

« Nous, soussignés maire, officiers municipaux et procureur syndic, certifions à tous que la *Compagnie de l'Arc*, établie depuis l'année 1748 sur le territoire de Montmartre, s'est montrée, dès le 13 juillet dernier, avec le plus grand patriotisme, et que depuis cette époque elle s'est affiliée à notre commune, où elle a fait le service avec tout le zèle et l'exactitude possibles. En conséquence, nous avons délivré à Messieurs de l'Arc le présent certificat comme un acte de notre justice et de notre reconnaissance, pour leur servir et valoir comme de raison.

« Fait à l'hôtel de la Mairie, le 16 juin 1790 (*Extrait des archives de l'Hôtel-de-Ville*). »

Malgré ce précédent, Montmartre attira peu les yeux pendant la Révolution. L'Assemblée nationale eut un instant la velléité d'établir des batteries d'artillerie sur l'emplacement occupé par l'abbaye des Bénédictines. Elle enjoignit aux religieuses de partir sous un délai de trois jours. Une partie du mobilier fut vendue publiquement; on déposa les objets d'or et d'argent à la Monnaie, le cuivre et le fer dans les magasins de l'Etat, le plomb à l'Arsenal.

L'expulsion de ces femmes suffisait peut-être; la justice révolutionnaire demanda la condamnation de leur supérieure, Mme de Montmorency-Laval. Agée de soixante-onze ans, à demi sourde et aveugle, elle fut jetée en prison, et traduite plus tard devant le tribunal pour avoir à répondre sur les préventions suivantes : « La femme Laval, ex-abbesse de Montmartre, a été en cette qualité une des plus cruelles ennemies du peuple, en exerçant, sous le prétexte de privilèges de la ci-devant abbaye, une foule d'exactions et de concussions envers les citoyens qu'elle avait l'audace d'appeler ses vassaux; elle a refusé de prêter aucun serment à la nation, croyant que son nom et son état de religieuse devaient l'empêcher de reconnaître jamais la liberté et l'égalité des hommes entre eux; enfin elle est encore prévenue d'avoir entretenu des intelligences avec les conspirateurs d'outre-Rhin. »

Je n'ai pas à justifier la pauvre dame de ces accusations. Elle subit la peine capitale sur la place de l'ex-barrière du Trône, le lendemain de l'exécution du général Beauharnais, la veille de celle d'André Chénier. — A cette époque, Montmartre avait changé son nom moitié païen, moitié chrétien, contre le nom de Mont-Marat. Il y avait comme un jeu de mots dans cette substitution de syllabes.

Ce ne fut qu'en 1814 qu'on revit les canons sur la butte Montmartre; mais, cette fois, ils y furent montés par le peuple et tournés vers l'étranger pour la défense de Paris. Au 30 mars, le Château-Rouge servit de poste d'observation; il était occupé militairement par le roi Joseph, qui y présidait le conseil de défense de Paris. On montre encore la chambre du premier étage et la fenêtre d'où M. Allent, directeur du dépôt des fortifications et chef d'état-major de la garde nationale, surveillait les mouvements de l'armée ennemie et les signalait, minute par minute, aux officiers supérieurs groupés autour de lui.

Vint un moment où les coteaux lointains se couronnèrent d'une ligne de fusils.

Il était alors neuf heures du matin environ.

A midi, de nombreux et épais bataillons commençaient à déboucher dans la plaine Saint-Denis et dans la plaine Saint-Ouen. Le corps d'armée du général russe comte de Langeron, après s'être emparé d'Aubervilliers, se dirigea vers la butte Montmartre, qu'on avait fortifiée à la hâte.

C'était un sombre spectacle; tous les témoins en ont gardé une ineffaçable impression. Un feu plongeant accueillit l'ennemi, qui y riposta par des obus, dont plusieurs éclatèrent jusque dans l'intérieur de Paris, où ils causèrent de vives alarmes. Ce fut à ce moment qu'un aide de camp du duc de Raguse accourut, bride abattue, au Château-Rouge; il venait annoncer l'impossibilité de la résistance, et solliciter du frère de l'Empereur l'autorisation d'entrer en pourparlers avec le prince de Schwarzenberg...

A une heure, le roi Joseph quittait le Château-Rouge.

Ajoutons que, même après le départ du roi Joseph, le combat continua vigoureusement à Clignancourt et à Montmartre. Quatre cents dragons y tinrent longtemps en échec toute l'armée de Silésie, forte de vingt mille hommes de toutes armes. Ces dragons chargèrent avec un incroyable héroïsme, et réussirent plusieurs fois à repousser les alliés.

Hélas! je laisse ici la parole à M. Léon de Trétaigne : « Après les efforts les plus héroïques, le colonel qui dirigeait cette poignée de braves, suppléant au nombre par le courage, voyant que la plupart d'entre eux avaient trouvé la mort dans cette lutte inégale, et que les autres allaient être entourés par les masses débouchant du côté de Neuilly, ordonna de sonner la retraite et fit retirer sa faible colonne en bon ordre. Quelques instants après, les 8e et 10e corps de l'armée russe occupèrent Montmartre. Les pièces d'artillerie, tombées au pouvoir de l'ennemi, furent alors dirigées sur Paris, et les quartiers contigus à la butte étaient sur le point d'être bombardés, lorsque l'annonce de la capitulation qui venait d'être signée à Belleville fit cesser les hostilités. L'armée de Silésie bivouaqua à Montmartre pendant la nuit qui suivit le combat et en repartit le lendemain. Elle y fut remplacée par l'état-major du général Langeron, qui y demeura pendant quelques jours. Le reste des troupes russes campa au milieu de la plaine Saint-Denis. »

Depuis ces événements exceptionnels, la butte Montmartre était rentrée dans l'apaisement, et je m'étais accoutumé à la regarder comme un de ces pays innocents, créés en même temps que la *Bibliothèque bleue* et les images d'Epinal. J'aimais, lorsque je passais sur le boulevard des Italiens, à m'arrêter en face de la rue Laffitte, et à saluer du regard l'ancienne tour du Télégraphe, qui apparaissait, dans une verte échappée, au-dessus de l'église Notre-Dame-de-Lorette.

Je sais bien que le Montmartre actuel est tout différent du Montmartre ancien. Il a été aplani, rogné, diminué par tout ses abords. Chaque jour, des maisons montent à l'escalade et l'envahissent. Pourtant, il reste encore quelque chose du vieux Montmartre : il reste un hameau original, perché à une hauteur respectable, avec des rues étroites et tortueuses, des masures toutes noires, des cours qui exhalent des odeurs de laiterie, de vacherie, de crèmerie. Les habitants vous regardent passer avec étonnement par la porte à claire-voie de leurs boutiques.

On arrive à ce hameau escarpé par des escaliers assez nombreux, et dont quelques-uns sont d'un curieux effet, entre autres celui qui s'appelle passage du Calvaire. On y arrive aussi par une suite de rues tournantes, accessibles aux voitures.

Cependant, je ne réponds pas que vous déterminiez une expression de satisfaction bien vive sur le visage d'un cocher, lorsque vous lui jetez négligemment cette indication : « A Montmartre ! place de l'Eglise ! »

Elle n'a rien de remarquable, cette église ; on va voir, dans le jardin du presbytère, son Calvaire, qui est aussi célèbre que l'était celui du Mont-Valérien. Tout alentour dans la rue des Rosiers, dans la rue de la Bonne, dans la rue des Réservoirs, le long de l'ancien cimetière, se cachent des maisons de campagne ravissantes et ignorées, remplies d'arbres de toute espèce et de tout pays ; des retraites silencieuses, touffues, enceintes de vieilles murailles brodées de fleurs. Le plateau compris entre l'église et les moulins est certainement le point le plus agréable de Montmartre ; le versant qui regarde la plaine Saint-Ouen, ourlé par la rue Marcadet, est tout à fait coquet et riant. Il y a là des ravins, des sentiers, des champs *sérieux*, des damiers de culture, des cabanes de bonne mine. L'œil embrasse une ligne onduleuse de coteaux bleuâtres, au bas desquels apparaît, entre vingt tuyaux d'usines, la basilique de Saint-Denis, veuve de son clocher.

Je viens de tâcher de décrire quelques-uns des aspects de Montmartre. Avant moi, ils avaient eu leur peintre spécial dans Michel, un artiste peu connu, pauvre, bizarre, qui avait trouvé là sa campagne romaine. Les études de Michel n'étaient guère recherchées et guère payées, il y a trente ans, dans les ventes publiques, où elles se produisaient en assez grand nombre. Il est vrai qu'elles n'offraient rien de bien séduisant : c'étaient des toiles d'une dimension importante, représentant des carrés de sol, la plupart sans accident, des amas de broussailles avec le ciel à ras de terre, un ciel brouillé, profond, triste. Mais tout cela était largement peint, d'un ton juste. Aujourd'hui, les tableaux de Michel sont mieux appréciés; on les paye, sinon un prix élevé, du moins un prix honorable. Ce sont surtout les artistes qui les achètent. Dans les nouvelles dénominations de rues, j'aurais souhaité de voir la rue Michel, à Montmartre.

Mais de quoi m'occupé-je en présence des événements qui bouleversent la butte maîtresse! Il s'agit bien, vraiment, de peintres et de toiles! Le rôle révolutionnaire de Montmartre a recommencé de plus belle.....

A propos, j'allais oublier de dire que c'est à Montmartre, dans l'église, qu'Ignace de Loyola et François Xavier avaient prononcé leurs vœux et jeté les premières bases de la Compagnie de Jésus.

Vous voyez que décidément il s'agit de compter avec Montmartre.

~~~ Une mort qui a passé presque inaperçue dans ces derniers temps est celle de Montjoye, le peintre-littérateur.

Pourtant, il était bien connu dans le monde artistique, dans les ateliers, dans les coulisses des petits théâtres, et surtout dans les cafés où l'absinthe est bonne, — si tant est qu'il existe de bonne absinthe.

Il y a une vingtaine d'années, Montjoye était un caricaturiste de premier ordre; il illustrait de charmants dessins le *Pamphlet*, un petit journal devenu extrêmement rare. Il y a quinze ans, c'était un vaudevilliste éperdu; le Palais-Royal lui doit une de ses farces, *Pulchriska et Léontino*, en collaboration avec M. de la Rounat. L'originalité, à cette époque, allait le chercher jusque dans sa vie privée :

Dès l'an passé, Montjoye eut ce travers
D'aller au bal en bottes à revers ;

à ce que racontent les *Odes funambulesques*.

Plus tard, cette originalité baissa de plusieurs crans; Montjoye se débrailla; il laissa ses cheveux et sa barbe croître à l'abandon. Qui ne l'a vu dans ces derniers temps, avec un grand carton sous le bras, rempli de pochades qu'il cherchait à vendre pour un prix modique?

Sa décadence doit être attribuée à une douleur secrète; quelque chose avait dû se briser au dedans de lui. Il y a six ou sept ans, à la suite d'un petit héritage qu'il venait de faire, il alla demeurer à la Varenne-Saint Maur. C'était pour y trouver la solitude et le silence, — il y trouva Alexandre Dumas. C'était bien tomber. Ni l'un ni l'autre ne se connaissaient; ils devinrent amis ardents.

Montjoye arrivait tous les jours régulièrement chez Alexandre Dumas; il s'asseyait à une table, devant un verre rempli jusqu'aux bords des larmes empoisonnées de la Muse verte; il restait là pendant de longues heures, silencieux, buvant, fumant. Quelquefois les secrétaires prenaient leur envolée. Alors Dumas et Montjoye demeuraient en tête-à-tête.

Dumas, qui n'aimait pas à écrire lorsqu'il ne se sentait pas suffisamment entouré, jetait bientôt la plume.

— Montjoye! s'écriait-il.

— Maître?

— Laissez-moi vous adresser une demande.

— Laquelle?

— Combien avez-vous pris de verres d'absinthe aujourd'hui?

— J'en suis à mon deuxième verre, répondait Montjoye.

— Vous devez avoir une faim atroce.

— Non.

— Bah!

— Je n'aurai faim qu'après le sixième.

— Eh bien! Montjoie, savez-vous une chose? continuait Alexandre Dumas.

— Non, disait machinalement Montjoye, accoutumé à ce despotisme de dialogue.

— Il est une heure, n'est-ce pas?

— Une heure et demie.

— A un verre d'absinthe par heure, il sera cinq heures et demie quand vous aurez faim.

— Assurément.

— C'est donc quatre heures que vous avez devant vous, et quatre heures que j'ai devant moi.

— Eh bien? disait complaisamment Montjoye.

— Eh bien! vous ne voyez pas où je veux en venir?

— Pas encore.

— A ceci : Je vais vous faire à dîner.

Et Alexandre Dumas le faisait comme il le disait : il ceignait un tablier, il allait à la basse-cour et il tordait le cou aux volailles; il allait dans le potager et il épluchait des légumes; il allumait le feu, il entamait le beurre, il cherchait la farine, il cueillait le persil, il disposait les casseroles, il jetait le sel à poignées, il agitait, il goûtait, — il recouvrait le tout avec le four de campagne.

Et juste à l'heure indiquée, lorsque Montjoye achevait son sixième verre d'absinthe, Dumas arrivait, ponctuel et triomphal, lui disant :

— Le dîner est servi!

Pendant six mois, Dumas a passé trois ou quatre jours par semaine à faire la cuisine à Montjoye.

Bizarre distraction!

~~~ « Devinez ce que c'est, ma fille, — dit Mme de Sévigné, — que la chose du monde qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, et qui vous en retire le plus loin; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable, et qui vous empêche le plus d'en jouir; qui vous donne les plus belles espérances du monde, et qui en éloigne le plus l'effet. Ne sauriez-vous le deviner? Jetez votre langue aux chiens : C'est un rhumatisme. »

Le rhumatisme, en effet! la douleur voyageuse, capricieuse; la grimace subite, le rappel brutal à l'humanité. Nous sommes en pleine saison de rhumatismes, — ces fils des premiers beaux jours.

Hélas! oui, le printemps qui fait repousser les gazons verts, les rameaux verts, fait repousser les rhumatismes, — odieux renouveau!

Le printemps, qui ramène les roses, les joues roses, les robes roses, les rubans roses, les pêchers roses, le printemps ramène les rhumatismes en essaim. Calamité des calamités!

Le printemps vert et rose, le printemps bleu et blanc, tout rempli de gazouillements, tout traversé de parfums, le printemps se moque de la moitié du monde, c'est-à-dire de tous ceux qui ont des rhumatismes.

Pauvre gens! je les ai vus prêts à céder au lyrisme universel et être violemment rejetés dans la réalité aiguë. Ils essayent de lever les bras au ciel, et les bras se refusent à cet élan. Quelques-uns émus jusqu'aux larmes, cherchent leur mouchoir dans leur poche et sont forcés de s'arrêter à mi-course.

« O vieux corps! s'écrient-ils amèrement; armure où se met la rouille; tronc où se tient le ver! vieux corps, — lâche serviteur de la volonté!

« Chantons les pâquerettes revenues et les lilas refleuris! (Aïe! l'épaule!) Chantons la violette qui se double! (Oh! le coude!) Vive le soleil aux rayons encore indécis, aux caresses encore timides! (Là, là, le genou!) Qu'il doit faire bon dans les jardins aux nuances tendres et vives! (Miséricorde! les reins!) »

Et, cloués sur leur fauteuil, la jambe étendue sur un coussin, ils se retournent — avec effort — vers leur femme attentive et dévouée; on les entend dire en soupirant : « Clotilde, ma friction! »

O rhumatisme! frère de l'aubépine, sois maudit!

~~~ Cependant, naïf que j'étais, j'ai voulu, par un jour de soleil et de verdure, tournant le dos à Versailles, j'ai voulu revoir le chalet de la Porte-Jaune, cette clef du parc de Vincennes.

Mal m'en a pris.

Je me souvenais des bons repas faits en cet endroit, et des promenades autour du lac, dans des fourrés parfumés de violettes.

Je me suis trouvé devant une maison vide et à moitié détruite, devant un lac souillé de mille débris, devant un bois coupé à de larges places.

Encore si ce n'était que cela!

Mais, au détour d'un sentier, un camp de Prussiens m'apparut soudainement. Bavarois au casque de dragons, couchés et devisant sur l'herbe. Des officiers galopaient à cheval, se défiant joyeusement. D'autres fumaient la pipe et buvaient de la bière, devant deux ou trois jolies maisonnettes abandonnées.

Adieu le paysage, dès lors! Adieu le soleil clair et l'eau tranquille!

Je cours encore.....

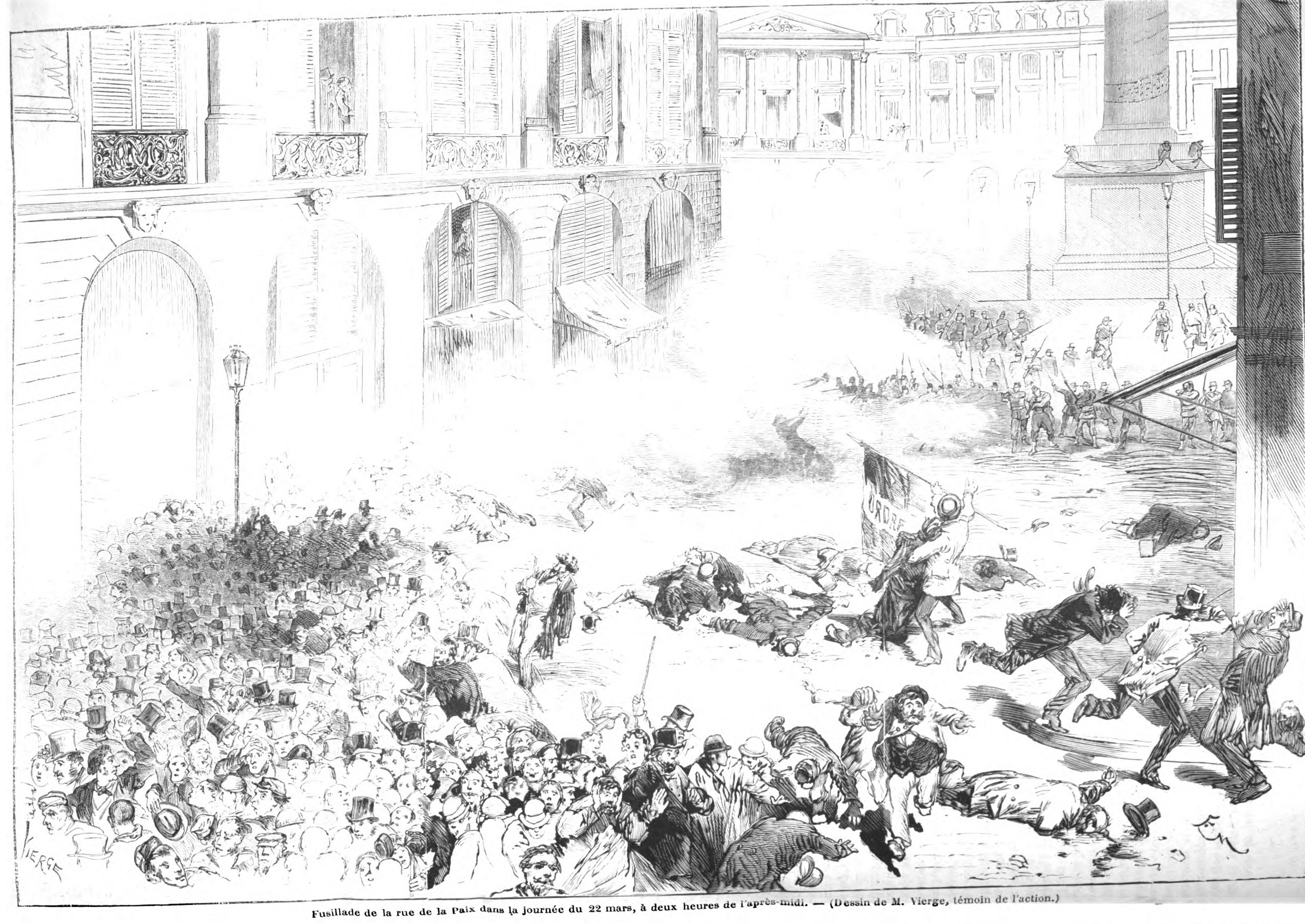
~~~ Je ne cherche pas les comparaisons entre les républicains d'aujourd'hui et les républicains d'autrefois; mais ces comparaisons viennent me chercher, comme d'elles-mêmes; elles me sont apportées par le hasard; je ne peux les éviter. Exemple : j'ouvre ce matin un livre de 1837, les *Lettres d'un voyageur*, par George Sand; mon dessein était d'échapper aux cruelles préoccupations du moment et de me procurer une heure de distraction littéraire. Je croyais être bien sûr de mon affaire; un volume de voyage! un livre de la période romantique!

Ah bien ! oui ! Au bout de quelques pages l'auteur m'entraînait à sa suite en pleine politique et en pleine république. Mais la politique de George Sand fait venir le miel aux lèvres; lisez plutôt ce délicieux fragment adressé à son ami Evrard.

« Écoute : si vous proclamez la République pendant mon absence, prenez tout ce qu'il y a chez moi, ne vous gênez pas ; j'ai des terres, donnez-les à ceux qui n'en ont pas; j'ai un jardin, faites-y paître vos chevaux; j'ai une maison, faites-en un hospice pour vos blessés; j'ai du vin, buvez-le; j'ai du tabac, fumez-le; j'ai mes œuvres imprimées, bourrez-en vos fusils. Il n'y a dans tout mon patrimoine que deux choses dont la perte me serait cruelle : le portrait de ma vieille grand'mère, et six pieds carrés de gazon planté de cyprès et de rosiers. C'est là qu'elle dort avec mon père. Je mets cette tombe et ce tableau sous la protection de la République, et je demande qu'à mon retour on m'accorde une indemnité, savoir : une pipe, une plume et de l'encre, moyennant quoi je gagnerai ma vie joyeusement et passerai le reste de mes jours à écrire ce que vous avez bien fait. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les républicains d'à-présent n'écrivent pas assez de ces belles et douces pages-là.

CHARLES MONSELET.



Fusillade de la rue de la Paix dans la journée du 22 mars, à deux heures de l'après-midi. — (Dessin de M. Vierge, témoin de l'action.)

LES TROUBLES

DE PARIS

Après la journée du 18 mars, Paris s'est trouvé divisé en deux camps : les fédéralistes et les séparatistes, les partisansdu Comité de la fédération de la garde nationale et ceux qui ne veulent pas reconnaître son autorité et lui obéir.

Forts des succès obtenus à Montmartre et à Belleville, les communaux se sont emparés de l'Hôtel-de-Ville, et leur Comité, dès le lendemain dimanche, y siége en permanence dans la grande salle des délibérations du conseil municipal, autour de cet immuable tapis vert, qui, comme les huissiers, autres immeubles par destination, a déjà vu passer tant de révolutions.

La plupart des membres du Comité portent l'uniforme d'officiers de la garde nationale.

Cinq secrétaires dressent le procès-verbal des délibérations.

On s'occupe du traité de paix signé avec la Prusse, de la question des loyers.

Voilà pour les délibérations publiques, celles où quelques centaines de fidèles peuvent assister. Mais quand M. Assi et ses collègues veulent se réunir en comité secret, c'est dans le cabinet de l'ex-préfet de la Seine, M. Haussmann, qu'ils se retirent.



LES TROUBLES DE PARIS. — Arrivée d'un bataillon de Belleville à la mairie du 2e arrondissement, le 25 mars.
(D'après nature, par M. Lix.)

La circulation est libre sur la place de Grève, mais l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville est un véritable arsenal, et les canons sont braqués derrière les grilles.

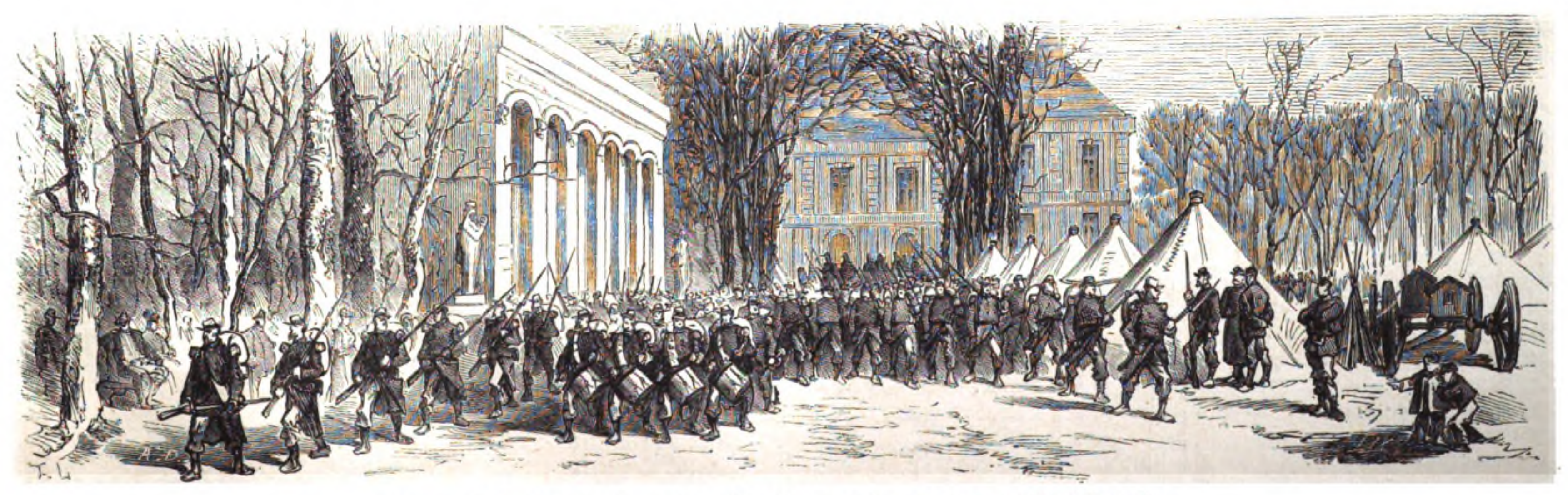
Le temps est magnifique, le soleil éblouissant, et les Parisiens endimanchés se promènent sur les boulevards comme si de rien n'était.

Le Comité ne s'endort pas sur ses faciles lauriers. Il fait occuper par ses bataillons les Tuileries, la préfecture de police, les postes principaux et toutes les mairies, à l'exception de celle du 2e arrondissement, située rue de la Banque, prise comme centre de ralliement par les bataillons opposants, fidèles au Gouvernement et à l'Assemblée nationale.

Des deux côtés on s'observe, on prend ses mesures.

A Versailles, l'Assemblée et le Gouvernement s'alarment de la situation que fait à la représentation nationale l'état révolutionnaire de Paris. On se met en garde contre une agression possible. Sous le commandement du général Vinoy, 40,000 hommes sont concentrés autour du palais, de la préfecture et dans la plaine de Satory.

Sur la route qui mène du pont de Sèvres à Versailles sont échelonnés des détachements de troupes de ligne, des gendarmes à cheval. Le chef-lieu de



PARIS. — Départ du 43e de marche quittant le Luxembourg pour se rendre à Versailles.

Seine-et Oise est en état de défense comme pendant l'occupation prussienne.

Pendant que l'Assemblée rassurée délibère dans le palais de Louis XIV, le Comité de la fédération lance proclamations sur proclamations, ordres sur ordres. Le *Journal officiel* est à lui (on ne sait si c'est avec l'agrément de M. Wittersheim) et chaque matin le public étonné apprend par cet organe la nomination de délégués de toute sorte à toute sorte d'emplois.

Montmartre et les buttes Chaumont conservent toujours leur aspect de camps retranchés. Les faubourgs sont garnis de barricades, la place Vendôme où siége l'état-major est fortement occupée.

Les fidèles du Comité découvrent et prennent des fusils partout où il s'en trouve, recrutent des adhérents par promesses ou par intimidation. Les soldats qui se promènent par les rues sans trop savoir ce qu'ils ont à faire sont raccolés, enrégimentés. Fédéralistes et séparatistes se les disputent, c'est à qui les embauchera dans ses rangs.

Un régiment de ligne, le 43e, campait au Luxembourg. Il occupait les baraquements établis sur les terrains de la Pépinière et le jardin. C'était là un fort appoint pour le parti qui pourrait les associer à sa cause. Le Comité pensa à s'attacher ces soldats et à les incorporer dans ses bataillons. En conséquence, il envoya au Luxembourg une partie de ses milices commandées par le général Lullier, un ex-lieutenant de vaisseau, connu pour ses démêlés politiques avec la justice de l'Empire.

A la tête de ses troupes citoyennes, le général Lullier se présente au colonel du 43e et, en vertu de sa délégation, somme cet officier de se rallier au Comité ou de laisser désarmer ses hommes. Le colonel répond qu'il ne reconnaît en aucune façon l'autorité fédérale et qu'en conséquence il ne donnera à ses délégués ni son appui, ni ses armes. Devant cette attitude, M. Lullier n'a qu'un parti à prendre, se retirer. C'est ce qu'il fait.

Mais le 43e sans solde, sans approvisionnements ne peut rester dans Paris. Il se décide à sortir de la ville et à se rendre à Versailles, auprès du Gouvernement. L'ordre du départ est donné ; les rangs se forment et l'on se met en marche. Sans être nullement inquiété, le régiment traverse les quartiers de la rive gauche en bon ordre, emmenant avec lui quelques pièces d'artillerie qui se trouvaient dans le Luxembourg. Les canons sont gardés de près. Les servants, assis sur les caissons, ont tous le mousqueton au poing, et sont soutenus à droite et à gauche par de fortes lignes d'infanterie.

Le 43e entre dans Versailles par la grande avenue de Paris et débouche, enseignes déployées et tambour battant, sur la place d'Armes qu'une grille dorée sépare seulement de la cour du Palais.

Grand émoi et grande joie dans le Gouvernement et parmi les représentants qui saluent de leurs vivats ce régiment et cette section d'artillerie contre lesquels les séductions et les menaces du Comité avaient été impuissantes.

Des députés et un questeur, qui s'étaient portés à la rencontre de ces soldats fidèles, demandent pour eux les honneurs du défilé dans cette cour monumentale aux extrémités de laquelle se dressent, à droite, la *France victorieuse de l'Empire*, sculptée par Maroy ; à gauche, la *France triomphant de l'Espagne*, par Girardon ; au fond la *Paix*, par Tuby, et l'*Abondance*, par Coysevox et autour de laquelle sont rangées les seize statues colossales des grands hommes qui ont porté si haut la gloire de la France dans la guerre et la politique.

Dans notre numéro de ce jour nous consacrons deux pages à la reproduction de l'aspect grandiose de la *cour royale* du palais de Versailles. Nous donnons là un dessin d'architecture rare auquel les événements actuels refont une actualité.

Le défilé du 43e régiment devant les représentants du peuple enthousiasmés et dans un pareil lieu est un de ces faits que le *Monde illustré* ne saurait laisser passer sans charger un de ses plus habiles dessinateurs de le consigner dans sa riche collection. Il a confié cette tâche à M. Vierge, et nos lecteurs verront que l'artiste s'en est brillamment acquitté.

Le gouvernement avait eu la pensée de proposer à l'Assemblée de voter des remercîments aux soldats du 43e régiment. Il s'est laissé devancer par un député dont la proposition a été votée presque à l'unanimité. Sauf deux ou trois membres, l'Assemblée tout entière s'est levée pour acclamer son vote.

Par contre, M. Jouvenel proposait à cette même Assemblée de faire mettre un crêpe au drapeau du 88e de ligne, en souvenir de la conduite de ce régiment dans la matinée du 18, à Montmartre.

La proposition de M. Jouvenel ne fut pas accueillie, l'Assemblée pensant qu'il est tout aussi politique de se montrer prodigue d'encouragement et de récompenser, qu'avare de récriminations et de flétrissures.

Pendant que l'Assemblée de Versailles se livrait à la joie causée par l'arrivée du 43e de marche, à Paris, le Comité de la fédération poursuivait avec acharnement son œuvre révolutionnaire. Il incarcérait le général Chanzy que ses fidèles avaient saisis au moment où le train de Versailles entrait en gare. On insultait sur son passage le général en chef de l'armée de la Loire qui avait fait tête si fièrement aux Prussiens et qui avait pendant quatre mois travaillé à secourir Paris assiégé.

On traînait de prison en prison ce soldat au sujet duquel M. Thiers a prononcé ces paroles : « Qu'ont-ils à lui reprocher, sinon qu'il est un héros. »

Ce n'est qu'au dévouement de quelques hommes de cœur et d'honnêteté que le général Chanzy a dû de ne pas être fusillé comme les généraux Lecomte et Clément Thomas. Pour obtenir enfin son élargissement, il a fallu que les maires et les députés de Paris insistassent jusqu'à la prière auprès du Comité. Ce n'est qu'après huit jours de séquestration à Mazas que le général a pu retourner à Versailles. Il a fait la route à pied, de crainte d'être encore une fois arrêté en wagon.

Maîtres des principaux postes de la capitale, les bataillons fédéralistes s'emparent des gares de chemins de fer. La ligne de Versailles est principalement occupée. A la gare Mont-Parnasse (rive gauche) ; à la gare des Batignolles (rive droite) de forts piquets de gardes nationaux stationnent, les fusils en faisceaux, arrêtent, inspectent et fouillent tous les convois qui partent où qui arrivent. Si le train emporte ou amène des soldats, on les fait descendre. Si on trouve des armes et des munitions, on les saisit. On saisit également les journaux mis à l'index par le Comité, l'*Officiel* de Versailles, le *Gaulois*.

Et la compagnie ne peut se soustraire à cette inquisition. Le convoi est-il en vue, vite un sergent, le drapeau rouge en main, se place au milieu de la voie, flanqué d'une escouade de gardes le fusil au port d'arme. Si le mécanicien faisait mine de ne pas comprendre, laissait sa vapeur fonctionner comme à l'ordinaire et n'arrêtait pas le train, immédiatement les chassepots s'abaisseraient et tireraient sur lui. Telle est la consigne du Comité et de ses trois délégués au ministère de la guerre.

Ces tracasseries imposées aux voyageurs, la construction des barricades dans les rues, l'occupation militaire des grands quartiers, la circulation interrompue et la stagnation des affaires faisaient dire à tous que cela ne pouvait durer, qu'il fallait prendre un parti, organiser la résistance aux audaces des fédéralistes.

On pensa d'abord aux moyens de conciliation et une manifestation composée de citoyens sans armes et sans uniforme se présenta, le 21, à l'état-major de la place Vendôme occupé par les bataillons du Comité. Cette manifestation venait au nom de l'*Ordre*, faire appel au patriotisme des gardes nationaux et demander la cessation de l'état de guerre



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XVIII

Pourtant, ce n'était pas la captivité qui l'avait abattu; ses plus grandes douleurs dataient de sa sortie de prison.

Rétrogradons jusqu'à ce moment.

Le Premier Consul avait tenu sa promesse : une ordonnance de non-lieu avait ouvert à Chanvallon les portes de la Conciergerie.

Aucune condition n'avait été mise à sa liberté.

On avait fait mieux; on lui avait offert, toujours d'après les ordres du Premier Consul, un emploi dans un ministère à son choix.

Chanvallon avait refusé.

Ce refus, rapporté à Bonaparte, avait excité sa surprise.

— C'est un original! avait-il murmuré en haussant les épaules; qu'on ne me parle plus de ce monsieur!

Bonaparte n'aimait pas les originaux. Cela se comprend. Il y a une chose que ne peuvent supporter ceux qui se plaisent à étonner : c'est d'être étonnés à leur tour.

Comme on le suppose, le premier soin de Chanvallon avait été de se rendre chez la marquise d'Ermel.

— Elle est partie, lui avait répondu le concierge.

— Partie! pour quel endroit?

— Pour l'Italie, à ce que j'ai cru entendre.

— Seule?

— Non, avec son mari.

Chanvallon regarda le concierge avec effarement.

— Quel mari? dit-il.

— Le général Lafosse, parbleu!..... Mais vous ne savez donc rien, monsieur Chanvallon?... Au fait, il y a si longtemps qu'on ne vous avait vu!

Chanvallon demeura comme foudroyé.

Toute la nuit, il la passa dans la rue, debout, immobile, devant les fenêtres closes de l'hôtel.

Le lendemain, il avait vieilli de dix ans.

Quel océan de pensées s'était soulevé, avait grondé et s'était apaisé dans cette tête? Nul ne pourrait le dire.

Toutefois est-il qu'après avoir erré quarante-huit heures dans Paris, et particulièrement au bord de l'eau, Chanvallon s'était trouvé, un soir, sans savoir comment, devant la Comédie-Française.

Il y était entré; et l'on vient de voir la cordiale réception qui lui avait été faite au foyer.

Chanvallon en fut ému jusqu'aux larmes.

— Merci, messieurs; et vous aussi, mesdames, merci... Je ne mérite pas tant de témoignages d'intérêt, en vérité.

— Comme vous voilà changé, mon pauvre Chanvallon! dit la jeune Mars.

— On a raconté sur vous toutes sortes de choses extraordinaires, ajouta Mlle Devienne.

-- Chut! mesdames, interrompit Florence en mettant un doigt sur sa bouche; cela touche à la politique. N'embarrassez pas Chanvallon, qui est, comme vous le savez, la discrétion même. Le voilà de retour, c'est le principal.

— Oui, Florence, et j'espère bien ne plus vous quitter, dit Chanvallon.. Mais m'ayez-vous conservé mon trou?

— Certainement, répondit Dugazon en riant.

— Encore une fois, merci.....

Et pas plus tard que le lendemain, Chanvallon le souffleur se réinstallait philosophiquement dans « son trou. »

Il soufflait *le Jeu de l'Amour et du Hasard*.

XIX

Nous avons fait d'inutiles recherches pour découvrir quel était ce prêtre dont la ressemblance avec Chanvallon avait amené tant de péripéties. Les pa-

auquel était soumis Paris et les Parisiens. Tout ce qu'on put obtenir ce fut la liberté de traverser la place Vendôme.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain mercredi, 23 mars, sur la place du nouvel Opéra. On espérait être en plus grand nombre et on comptait sur la présence de l'amiral Saisset que le gouvernement venait de nommer général en chef de la garde nationale.

Le lendemain, en effet, la foule était énorme. La manifestation se faisait importante. Plus de vingt mille citoyens de toutes conditions, en costume bourgeois et en uniforme de garde nationale, mais tous sans armes, étaient groupées depuis la place de la Madeleine jusqu'à celle de l'Opéra.

A deux heures précises, la manifestation, l'amiral Saisset à sa tête, se met en marche sur le boulevard. Au premier rang, un sous-lieutenant du 1er bataillon, M. Reinhardt, croyons-nous, tenait un drapeau tricolore déployé sur lequel se lisaient ces mots :

Vive l'Ordre!
Vive la République!

La foule, toujours calme, s'engage dans la rue de la Paix. A la hauteur de la troisième maison, la manifestation s'arrête, et l'amiral Saisset fait demander un moment de silence :

« Messieurs, dit-il, j'arrive de Versailles. Le Gouvernement que vous vous êtes librement choisi vient de me nommer commandant en chef des gardes nationales de la Seine... »

Il n'a pas achevé le dernier mot que des coups de fusils se font entendre. Les cris, le tumulte l'empêche t de continuer. Le porte-drapeau se jette immédiatement devant l'amiral pour le protéger de son corps; mais il est bientôt séparé de lui, car une vive fusillade part des rangs des fédéralistes et tue ou blesse une cinquantaine de personnes. A ces brusques détonations, un cri d'indignation part de toutes les poitrines; tout le monde veut fuir, le désordre est indescriptible, et l'amiral Saisset est entraîné. Le drapeau de la manifestation est troué de deux balles, une troisième atteint la hampe.

L'épouvante est dans tout le quartier, les boutiques se ferment sur les boulevards et dans les rues, la stupeur est au comble, chacun voyant dans cette fusillade de la place Vendôme le premier acte de la guerre civile.

Le Comité de la fédération a voulu disculper les siens de ce massacre odieux, qui, dans une foule inoffensive fait dix-sept morts et une trentaine de blessés. Il a prétendu, dans l'enquête qu'il a publiée dans *son Officiel*, que ses sentinelles ont été désarmées, que des coups de fusils ont été tirés des fenêtres des maisons voisines sur les bataillons massés sur la place; qu'enfin dix sommations avaient été faites à la manifestation avant qu'eût lieu la tuerie.

La contre-enquête faite auprès des personnes qui faisaient partie de la manifestation et qui se trouvaient au premier rang dément de la manière la plus formelle les assertions du Comité.

Le jour se fera sur cette impardonnable agression, et la justice de l'histoire renverra à ses auteurs la responsabilité d'une atrocité si antipatriotique.

A la suite de la fusillade de la rue de la Paix, la guerre semble déclarée dans les deux camps. Fédéralistes et séparatistes organisent la résistance.

La place Vendôme est mise en état de défense. A l'entrée de la rue Castiglione et de la rue Neuve-des Petits Champs se dressent des barricades avec les pavés des trottoirs. Des canons sont mis aux embrasures et la place fourmille de gardes nationaux inféodés au Comité.

Les autres, les bataillons séparatistes, se massent dans leurs quartiers respectifs, bien décidés à les défendre. La mairie du 1er arrondissement, située à côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, le Palais-Royal, la Banque sont occupés et des sentinelles posées aux coins des rues qui aboutissent à ces divers endroits. La circulation est interdite dans ces quartiers du centre. La Bourse est le quartier général de la résistance des partisans de l'ordre, et l'amiral Saisset fixe son état-major dans la gare Saint-Lazare.

La lutte paraît imminente, et on s'attend à chaque heure, à chaque moment, à voir couler le sang français dans les rues de Paris.

Mais le calme se fait. Les maires de Paris, les députés s'interposent entre les deux partis, prêchent la conciliation et des concessions réciproques. Des symptômes rassurants se produisent. Le vendredi, vers quatre heures, des bataillons de l'Hôtel-de-Ville, menant avec eux canons et mitrailleuses, se présentent devant la mairie du 2e arrondissement. Arrivés devant les factionnaires, deux officiers fédéralisies se détachent et demandent qu'un délégué soit admis auprès des maires réunis en ce moment rue de la Banque. Le délégué entre et pose aux maires la question de l'acceptation des élections municipales. A la réponse affirmative des maires, le délégué répond qu'on n'est pas loin de s'entendre.

Les tambours battent aux champs et les clairons sonnent. On crie : Vive la République! vive le conseil municipal! Ce ne sont d'un côté et de l'autre que des acclamations, des effusions, de chaudes poignées de main.

A peu près à la même heure, un bataillon du Comité, commandé par le général Brunel, arrive avec trois canons à la mairie de Saint-Germain-l'Auxerrois. Là il s'arrête et fait le salut militaire au bataillon de garde, qui le lui rend.

Le général Brunel, le commandant Protat et un lieutenant entrent seuls à la mairie, d'où ils sortent un moment après avec les adjoints Méline et Adam, en se serrant mutuellement la main. Les bataillons fraternisent, les rangs se confondent, la paix est faite, ou du moins on l'espère.

La fusion était, en effet, près de se conclure. Une seule difficulté restait à résoudre. Le Comité tenait pour que les élections eussent lieu dimanche, 26; les maires et les députés de Paris trouvaient que le terme était bien rapproché et demandaient un plus long délai.

S'entendit-on ou ne s'entendit-on pas définitivement? On ne le sait guère. Toujours est-il que le samedi matin le Comité convoquait les électeurs par affiche pour le lendemain, et que dimanche les élections ont eu lieu.

Ainsi que l'avait décidé le Comité de la fédération, le scrutin a été ouvert le dimanche matin dans les vingt arrondissements de Paris.

Les abstentions ont été nombreuses. On parle du chiffre de 250,000.

Ainsi que l'ambitionnaient les hommes du 18 mars le succès a été acquis aux membres du Comité et aux affiliés de l'Internationale.

Ce succès, cette victoire ont été célébrés lundi sur la place de l'Hôtel-de-Ville, à coups de canon.

Paris a donc aujourd'hui son Conseil communal, sa Commune.

Ce Conseil communal, cette Commune vont-ils établir enfin dans la capitale un régime régulier qui donne à l'industrie, au commerce, la sécurité qu'ils réclament et dont tous nous avons le plus grand besoin?

Avec la sécurité commerciale et industrielle, aurons-nous la sécurité sociale qui entoure d'une protection efficace le travail, la propriété, l'individualité de chaque citoyen ?

Il faut qu'on nous le dise et surtout qu'on nous le prouve par des actes.

Allons, citoyens du Comité et de la Commune, parlons un peu moins de Robespierre et agissons un peu plus en Washington.

MAXIME VAUVERT.

---

piers de ce dernier sont muets là-dessus. Nous avons hésité entre plusieurs noms fameux.

Notre intention n'est pas de suivre Chanvallon dans tout le cours de son existence; nous nous contenterons de mettre en ordre quelques-unes de ses notes les plus curieuses.

En voici une qui a trait à Bonaparte, devenu Napoléon Ier.

Bouilly, le Bouilly de *l'Abbé de l'Épée* et de *Fanchon la Vielleuse*, vient de me raconter l'étrange accueil qui lui a été fait, il y a quelques jours, par l'empereur.

Je n'en ai pas été surpris.

Très-lié avec Joséphine, au temps où elle n'était encore que Mme Bonaparte, Bouilly avait vu sa faveur se continuer auprès d'elle lorsqu'elle eut ceint la couronne. Commensal de l'hôtel Chantereine, il fut invité à venir à la Malmaison.

Après avoir hésité pendant quelques semaines, — comme s'il avait eu un pressentiment de ce qui devait lui arriver, — Bouilly se décida à aller faire sa cour à la nouvelle impératrice.

Indépendant et peu soucieux de l'étiquette, bien que parfaitement élevé, notre littérateur eut l'idée malencontreuse de se présenter en chapeau rond. La bonne Joséphine n'y prit pas garde; d'ailleurs, on était au milieu de la journée, et l'empereur n'était attendu que pour le soir. Bouilly avait sans doute compté sur cette absence.

L'impératrice lui proposa un tour dans le parc. Il accepta avec empressement.

Il y avait un quart d'heure environ que nous nous promenions en tête-à-tête, — c'est Bouilly qui parle, — Joséphine, à laquelle je donnais le bras, m'avait fait visiter sa serre et sa ménagerie; elle avait même voulu que je donnasse à manger à ses deux magnifiques cygnes noirs. Tout à coup, au détour d'un massif, quel est notre étonnement en apercevant Napoléon.

— Seul?

— Non, avec Duroc. Nous nous arrêtons court. Il en fait autant et fronce le sourcil. Je devinai sans peine qu'il était froissé de ce qu'un simple particulier en frac uni et surtout en chapeau rond osât donner le bras à l'impératrice des Français. « Parbleu! madame, s'écria-t-il, vous recevez ici toute espèce de monde! » A ces mots d'une grossièreté sans égale, le rouge de l'offense me monta au visage, et j'allais me séparer de Joséphine lorsque je sentis son bras retenir le mien. « Au moins, madame, — reprit l'empereur; ne pouvant maîtriser sa colère, — devriez-vous faire poser un tronc à la grille du parc, afin que tous vos visiteurs y passent déposer une offrande en faveur des pauvres de Rueil! »

Napoléon n'avait pas toujours la plaisanterie légère; j'ai pu le constater à plusieurs reprises.

Bouilly continua :

— Mon embarras était au comble; cependant, fier de la protection de Joséphine, je restai la tête haute. Duroc, redoutant quelque éclat fâcheux, crut devoir, par quelques coups de coude, me rappeler à la prudence. Napoléon n'y put tenir, et se plaçant devant moi, comme un lion qui va dévorer sa proie : « Après tout, que demandez-vous ici? — Sire, répondis-je avec dignité, je ne suis pas de ceux qui demandent. — Expliquez-vous! — Sa Majesté l'impératrice peut seule me justifier. — Et comme vous rirez tout à l'heure de votre emportement! » ajouta Joséphine sans se départir de son calme sourire.

Cette fois l'empereur se tut. Il comprit qu'il s'était abandonné trop facilement à sa véhémence ordinaire, et nous nous dirigeâmes tous les quatre vers le vestibule du château. Là, je dégageai respectueusement mon bras, et je me disposai à prendre congé; — mais lui, changeant soudainement de ton et de visage, me dit, en me désignant Duroc et les officiers qui venaient à sa rencontre : « Eh bien! n'entrez-vous pas avec eux dans la salle de billard? » Malgré son tour gauche, c'était une sorte de réparation qu'il m'offrait.

— Vous acceptâtes?

— J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas le faire. D'ailleurs, en ma qualité d'auteur dramatique, j'étais très-curieux de voir le dénoûment qu'allait prendre cette aventure. Tandis que Napoléon et Joséphine s'acheminaient vers la bibliothèque, j'entrai donc au billard avec tous les aides de camp. « Êtes-vous fou, me dit alors Duroc, de vous être joué ainsi de la patience de l'empereur? — Ce n'est point moi qui me suis joué de lui, répondis-je, mais bien l'impératrice, qui, tout en l'amusant, m'a fait passer un de ces quarts d'heure critiques dont je ne perdrai jamais la mémoire. » Duroc me demanda mon nom, et, après quelques compliments, il ne put s'empêcher d'approuver ma con-



VERSAILLES. — Aspect de la place d'Armes depuis l'ouverture des séances de l'As

(Dessin d'après nature

LA MARE AUX PRUSSIENS

NOUVELLE

—

(Suite)

— Oui, oui, dit le vieux, et la clef au cousin Jean Diot ?

— Dans le trou de la Varlopière, acheva Mathurin.

Ils échangèrent, avec leur dernière poignée de main, un sourire qui me parut singulier.

Nous partîmes donc gaiement, le vieux Bancroche approcha ses mains l'une contre l'autre et s'en fit un sifflet, à l'aide duquel il imita, à s'y méprendre, le cri sinistre de la chouette auquel Mathurin répondit fidèlement. Puis Bancroche entonna un vieux lied poitevin dont nous ne nous lassions pas de rire.

Il scandait de sa voix rauque :

En revenant de vers Neuville
Que je montions dessus Poitiers,
Le disions que de quiés coûtés
O ly avait tant belle ville,



...l'Assemblée Nationale. — Arrivée par l'avenue de Paris du 43e et du 69e de marche.
...ure par M. Vierge.)

N'ai ja vu quelle ville, mé,
Les maisons m'en ont empêché

— Allons, Sultan, fainéant, enquête... lancez-le, notre monsieur, les perdrix déjeunent sous bois dans les clôtures; je vas avoir à tenir mes braillands (chiens courants) qui sentent le poil dès le matin à des lieues à la ronde.

Paul fit un signe; Sultan et la Diane se partagèrent la quête, chacun d'un côté du sentier que nous suivions.

Le vieux Bancroche reprit sa chanson poitevine :

Y avait ben un grand homme de pierre
Tout au mitant d'un grand carria;
Le disions qu'o'l tait notre roi
Quiou qui faisait si ben la guerre

Y l'y outis ben mon chapia
Le me regardit seulement pas.

Le Vendéen s'interrompit en ce moment pour m'avertir.

— Eh! monsieur, me dit-il, vous ne voyez donc pas la Diane en arrêt; pensez-y donc, la compagnie n'est pas loin, et allez doucement, la bête est solide.

J'étais, en effet, bien moins pris par les yeux que par les oreilles.

— Va, dit Paul, Sultan rencontre aussi, nous allons étrenner en même temps.

J'apprêtai mon fusil et me dirigeai vers la Diane.

Je la voyais immobile et le fouet roide et le nez à terre.

J'entendais de loin la voix rauque de Bancroche qui continuait :

J'avisis qu' o ly avait presse
Dans une église vous y entris,
Yavait dos prêtres en blancs habits,
L'débadigoulions la grand messe
Y creyais qu'o serait tot fait
Mais do diable si o finissait.

— Bellement, la Diane, bellement, cria le Vendéen... tout beau... Va!

J'étais derrière la petite bête.

Soudain un fracas se fit entendre, une douzaine de perdrix prirent leur vol.

Frrrrrrr!

Pin-pan! J'abattis mon arme; trois victimes s'agitaient convulsivement dans les herbes jaunies.

— Bien joué, ma foi, applaudit Bancroche... à vous, là-bas, monsieur Paul!

La Diane me rapporta mon gibier en travers de sa gueule, fière et heureuse.

De l'autre côté du sentier, j'apercevais Sultan à l'arrêt dans le champ voisin et Paul qui s'apprêtait à faire feu.

Un lièvre parti... il le manqua... c'était un animal magnifique.

— Voilà mon affaire, dit Bancroche, je le retrouverai moi, ce bouquin!

Il découpla ses braillands. Paul et moi nous nous rejoignîmes.

Le Vendéen remit ses couples sur la piste et reprit sa chanson :

Le fasions toutes sortes de mines
Torsions la goule, tapions dos pieds,
Par la quoue un grand enragé
Buffait une grosse vermine
O y avait un grand cabinet
Qu'était tout plein de flageolets.

Les chiens se turent sous bois, le Vendéen emboucha sa trompe.

Il détacha quelques notes, nous entendîmes aussitôt la voix de ses chiens.

— Ils vont bien, ces petiots, dit-il; entendez, monsieur Paul, avant dix minutes, le gars reviendra à son lancer. Attendez-vous-y.

Et il reprit avec un nouvel entrain :

Le chantions tretons à pleine tête,
Tout comme des chens qui se battiont
Y comptais que le se mordriont
Un d'eux avait une baguette.
L'eux faisait signe que l'se taisiont
Pus l'on faisait, pu le brailliont.

Bancroche ne cessait son couplet que pour écouter la meute, il reprit bientôt d'un air satisfait :

L'avions ben dessus leurs échines
Dos mantiaux d'or qui treluisiont,
Dos fanfreluche et cotillons
Qui leur baillaient ben fière mine,
Dos marauds tondus comme dos œufs.
Chantiont menu comme dos chevaux.

— Allons, nos messieurs, entendez-vous la randonnée; je le disais, voici le gars qui revient, rentrez au champ et vengez-vous, monsieur Paul.

Le teniont pendus per dos ficelles
Tout comme des réchauds qui fumions
Que que dans un petit pot prenions
On faisait fumer de merveille
Qui n'aurait jà pris garde à sè
L'eux auriont sanglie per le nez.

— Tahiant! Tahiant! Tahiant! — Attention, monsieur Paul, guettez bien!

Un d'eux avait sur ses oreilles
Comme une espèce de soufflet
O ressemblait à nos bornets
Le jour qu abrechons nos abeilles
Les autres de li se moquiont,
A tout moment le decoiffiont.

Les hurlements de la meute se rapprochaient; le père Bancroche arma sa carabine, et n'en acheva pas moins sa chanson.

Au dernier vers, un bruit se fit dans la haie, et nous vîmes détaler, l'oreille couchée, le lièvre manqué par Paul.

Il le manqua encore de ses deux coups.

— Vous allez trop vite, notre monsieur, dit le Vendéen, vous ne le toucheriez seulement pas dans vos culottes.

Il épaula sa carabine, visa et fit feu.

Le pauvre lièvre se pelotonna, culbuta et roula immobile au milieu d'une luzerne qu'il ébouriffa de ses griffes dans une suprême convulsion.

Bancroche le ramassa paisiblement et rappela ses chiens.

Le ciel paraissait s'obscurcir; nous apercevions au-dessus de nous un gros nuage sombre qui nous inquiéta.

— Laissez-faire, nos messieurs, dit Bancroche, nous voici près de la Varlopière et je compte qu'à onze heures nous y déjeunerons royalement. Mais il nous faudrait encore quelques pièces, gibiers d'eau et cailles ; avec votre permission, la compagnie sera nombreuse, voulez-vous que nous sortions du bois ?

Nous nous mîmes à longer la forêt en cheminant dans les terres dépouillées de leurs récoltes et tellement garnies de gibier que Paul abattit en moins d'une demi-heure cinq ou six belles cailles. A dix heures, l'orage montait, nous nous trouvâmes arrêtés dans notre marche par un étang vaste et qui semblait très-profond.

— Nous voici arrivés à la Varlopière, nos messieurs, dit Bancroche, il peut tonner tant qu'il voudra désormais, nous sommes chez nous et le maître de céans, M. Paul, ne connaît seulement pas ses richesses.

— Cet étang est à nous? dit Paul.

— Pardienne, fit Bancroche, et la ruine qui est là dessus aussi.

Il tendit sa main sur la droite où se dressait une sorte de falaise difficile à bien découvrir à travers le feuillage épais.

— Vous ne connaissez pas votre métayer, notre monsieur, je vais l'appeler.

Bancroche rapprocha ses deux mains l'une de l'autre et fit entendre le huhulement de la Chouette.

Nous écoutâmes.

Un cri semblable répondit à une courte distance et nous vîmes bientôt un bateau plat, monté par un homme dont les allures empruntaient énormément à celles de Bancroche, se diriger de notre côté.

III

LE COUSIN JEAN DIOT

Bancroche triomphant grommelait :

— Je savais bien que mon ami Jean n'était pas sourd.

Dès que l'homme au bateau aborda près de nous, il nous fit un salut semblable à celui de Bancroche, voire un coup de poing dans son bonnet de laine bure, coiffure à peu près uniforme des vendéens de cet âge et serra la main de son camarade et ami.

— Bonjour, cousin Jean Diot, dit ce dernier, y a-t-il du nouveau sous la roche?

— Non, fit l'homme du marais, les gars pêchent l'anguillette là-bas, à la bonde, sous l'ancienne métairie.

— Et la maîtresse Diot ?

— Elle est sur le chaume, à veiller ses oies, nous allons la faire venir.

— Et la cave ? demanda Bancroche.

---

duite. On me proposa une partie à quatre. Était-ce le sentiment de mon audace envers le pouvoir impérial qui donnait à mon jeu plus de force, plus d'aplomb? Bref, je me défends contre les aides de camp de l'empereur aussi heureusement que je m'étais défendu contre leur maître.

Celui-ci arriva au moment où je venais d'exécuter plusieurs bloqués, ce qui lui fit dire en souriant : « Il paraît qu'il est en train de battre aujourd'hui tout le monde ! » Il me fut aisé de comprendre que Joséphine avait dissipé l'orage. « M. Bouilly, me dit-il quelques instants après en m'emmenant à l'écart, j'ai vu quelques unes de vos productions ; vous avez du talent, l'impératrice vous lit avec plaisir ; qu'est-ce que je peux faire pour vous ? » Je sentis que je touchais à l'instant de ma revanche. « Sire, je n'ai besoin de rien, répondis-je ; placé au milieu de l'échelle sociale, je ne tiens ni à monter ni à descendre ; je me trouve heureux dans mon petit coin de terre à mi-côte, où, comme Tacite, je ne crains rien des hommes ni des dieux. »

L'empereur sembla choqué de cette réponse ; son visage s'assombrit. Je ne voulus pas pousser plus loin ma rancune, et reprenant la parole : « Il est cependant une faveur que je solliciterais de votre Majesté, si je l'osais. — Ah !.... et laquelle ? — Ce serait un édit, signé de votre main impériale, comme vous en écrivez sur l'affût d'un canon. — Un édit ? — Ne contenant que ces lignes : *De par Napoléon le-Grand, défense est faite à tout parterre de la capitale et de la province, de siffler les pièces de Bouilly lors même qu'elles ne seraient pas bonnes.* »

Cette supplique parut si inattendue à l'Empereur qu'il ne put retenir un éclat de rire. Il mit familièrement sa main sur mon épaule et prononça ces paroles , qui me furent plus précieuses que toutes les faveurs dont il aurait pu me combler : « Allons, vous êtes un véritable homme de lettres ! »

Voilà ce que Bouilly m'a raconté tout à l'heure.

Il est incapable d'altérer la vérité.

Je l'ai beaucoup félicité sur sa présence d'esprit et sur sa noble fierté.

Excellente représentation du *Glorieux*. — Baptiste aîné a rarement mieux joué ; il a mis moins de roideur et plus de vernis que d'habitude dans le comte de Tuffières.

Il y eut un temps où ces Baptiste si nombreux formaient à eux seuls la moitié de la troupe. Un étranger, assistant à une représentation qui les réunissait, s'avisa d'adresser les questions suivantes à son voisin :

— Quel est, je vous prie, l'acteur chargé du premier rôle?

— C'est Baptiste aîné.

— Pourriez-vous me nommer l'amoureuse? Elle a du mordant.

— M[lle] Baptiste.

— Et celui-ci, grimé si plaisamment?

— Baptiste cadet.

— Connaissez-vous l'actrice qui représente la duègne?

— Assurément; c'est M[me] Baptiste.

— Baptiste! Baptiste! dit l'étranger en se récriant; ajoutez aussi que la pièce est de Baptiste, et ce sera complet.

La petite Mars fait peu de progrès; elle est toujours aussi glaciale que par le passé. Il est douteux qu'elle puisse jamais atteindre aux premiers emplois, que la faiblesse de sa complexion semble d'ailleurs lui interdire.

On soupe fréquemment chez Dazincourt, et il me fait quelquefois l'honneur de m'inviter.

C'est à l'un de ces soupers que fut baptisée — ou plutôt rebaptisée — une jolie débutante, devenue une de nos meilleures pensionnaires.

On lui trouvait un nom trop bourgeois, et l'on s'était réuni pour lui en chercher un autre. Chaque convive proposait le sien, qui était discuté; on n'avançait pas. Ce fut alors que la jeune fille, impatientée, tendit son verre, en disant :

— Bah! versez-moi plutôt une rasade de Volnay!

Volnay! s'écria Dazincourt: ne cherchons pas davantage; voilà le nom qu'il lui faut!

Aussitôt tout le monde d'acclamer.

— Belle Volnay, dit Dupaty expert dans l'art du madrigal, votre talent ne peut manquer d'acquérir autant de goût et de charme que ce vin délicieux ; de même qu'il est le bouquet de la Bourgogne, vous serez un jour le bouquet de la Comédie-Française.

L'horoscope s'est réalisé.

CHARLES MONSELET.

(*La suite au prochain numéro.*)

— On n'y touche que quand tu viens, cousin, — à moins de grosses fièvres — la clef est dans le trou.

Les deux hommes se mirent à sourire de ce même air narquois que j'avais remarqué déjà sur les traits de Mathurin, l'hôtelier de la Flamme-Rouge.

Nous abordâmes alors à une immense roche escarpée et qu'il nous fallut péniblement gravir pour arriver à une habitation en quelque sorte souterraine, mais vaste et bien appropriée, formée par une caverne naturelle.

C'était la demeure de Jean Diot et de sa famille.

Au-dessus de la roche, nous aperçumes, Paul et moi, des pans de murailles entiers, debout encore, couverts de mousse et soutenant des débris de soliveau qui paraissaient avoir été rongés par un incendie.

Sous nos pieds s'étendait le marais, couvert d'îlots touffus et se perdant au loin dans la forêt, entre les arbres resserrés.

Bancroche nous fit remarquer les avantages de ce balcon naturel, solide et commode.

— Voyez, nos messieurs, dit-il, vous avez devant vous l'étang aux Prussiens, la mare, comme on dit au pays.

C'est le bien le plus en rapport de toutes les propriétés de madame; mon cousin Jean Diot, qui le pêche et le garde, lui vend bon an mal an, pour plus de mille écus de brochets, carpes, tanches, anguilles, anguillettes et perches. Il y a, tout autour, des fossés garnis d'écrevisses... n'est-ce pas, Jean Diot?

— Sans compter les râles, poules d'eau, canards sauvages et sarcelles que les maraîchers et coquetiers de Nantes et de Poitiers m'enlèvent par mannes, tout l'hiver, dit Jean Diot; l'étang est si gras que le poisson y vient comme de l herbe.

Bancroche ne put encore s'empêcher de sourire :

— Nous les avons appâtés un temps qui fut, cousin, lui dit-il, te souviens-tu du 16 septembre 1816? Ce fut une belle soirée; complète avec son feu de joie.

Le vieux Vendéen grinça des dents plutôt qu'il ne sourit.

Il atteignit une corne de bœuf pendue sur la cheminée et dit :

— Cousin, je vais appeler la bourgeoise et ses enfants, il faut qu'il y ait fête encore aujourd'hui à la Varlopière, d'autant que monsieur et toi vous y êtes, ce qui ne vous arrive que trop rarement, sans reproche.

Nous déposâmes notre attirail sur la table de chêne massif qui occupait le milieu de l'habitation souterraine.

Debout sur la plate-forme du rocher, Jean Diot soufflait les appels bruyants de sa corne que répétait au loin l'écho de la forêt.

Nous ne tardâmes point à voir la maîtresse Diot revenir, et après elle ses enfants. Ils apportaient tous de beaux visages, francs, loyaux, éclairés de l'aménité joviale qui plaît aux hôtes inaccoutumés.

Tous s'inclinèrent devant nous avec une respectueuse déférence et embrassèrent le cousin Bancroche.

— Et vous, enfants, dit ce dernier, avez-vous fait bonne matinée?

Les uns sortirent de dessous leur saye de toile une poche de filet maillé contenant du gibier de marais, d'autres montrèrent, enfilés par l'ouïe, le long d'un osier, des chapelets de poisson frétillant encore.

— Nous allons bien déjeuner, nos enfants, sûrement, dit Jean Diot, j'ai aussi ma réserve dans l'arche — et vous pourrez prendre vos aises, car le temps est sombre, l'orage monte, et je vous défierais de vous mettre en route avant trois heures, le vent de mer souffle et ne tombera pas d'ici là.

— Le vent sert nos idées, cousin, fit Bancroche, nos messieurs ne sont pas fâchés de regarder la mare aux Prussiens, qui les intrigue depuis la matinée. En attendant, les gars peuvent fouiller nos carnassières où il y a du gibier à joindre aux poissons de l'étang, pour que la cave de la Varlopière fasse fête complète, comme il y a aujourd'hui trente-huit ans, jour pour jour... celle-ci, du moins, ne sera pas entachée de tristesse.

Jean Diot fit un signe et la famille tout entière se mit aux apprêts du festin.

Les gars plumaient le gibier, allumaient le feu, écaillaient le poisson, Marguerite, la fille de Jean Diot, belle et forte enfant d'une vingtaine d'années, préparait tous les ustensiles de cuisine, pendant que sa mère fouillait coffres et armoires pour atteindre le linge de table et les couverts.

Quant à Jean Diot lui-même, il enfonça sa main dans un creux du rocher tout bourré de mousse, et en retira une clef énorme et énormément rouillée.

Il regarda Bancroche et lui dit :

— A nous deux, cousin, tu connais mieux les bons coins que moi, puisque c'est toi qui les a garnis.

Ils s'évadèrent ensemble et ne revinrent qu'au bout d'un quart d'heure entourés de bouteilles comme Cyrano de Bergerac, le jour de son ascension à la lune.

Je disais, cependant à mon ami Paul :

— Que diable ya-t-il donc là-dessous, — la mare aux Prussiens — il me paraît y avoir dans ce vocable tout un bon gros drame.

— Tu as le flair soupçonneux comme un limier de police, me dit Paul, qui est très-myope, vrai, tu ferais mieux que moi de te lancer dans la magistrature ; tu vois un double fond à n'importe quel chapeau. Que veux-tu qu'il y ait de mystérieux sous une dénomination pareille ?... La mare aux Prussiens! c'est aussi vague pour moi que tant d'autres... cherche donc une étymologie à la Varlopière... Tout cela n'appartient pas tant à l'histoire qu'au caprice.

— Point si caprice que cela, notre monsieur, dit la maîtresse Diot qui tournait autour de nous, je me souviens du baptême, vous n'en avez pas ouï parler, vous qui êtes jeunes... Mais que le bon Dieu préserve le pays de jamais revoir pareilles aventures, ce n'est pas à désirer, allez !

MARCEL COUSSOT.

(A continuer)

LE CHATEAU-ROUGE

Ce n'est pas le moment de rire.

Si, par impossible, nous venions à l'oublier, les derniers sanglots des victimes tombées rue des Rosiers et sur la place Vendôme, nous rappelleraient bien vite à la pudeur.

Ce n'est pas davantage le moment de danser. Il n'y a qu'à étudier notre gravure qui reproduit l'aspect actuel du Château-Rouge, ce bal moins bruyant que la Closerie-des-Lilas, moins demi-monde que le jardin Mabille, mais qui avait bien aussi sa gaieté.

Situé à l'extrémité de la chaussée Clignancourt, cet établissement de chorégraphie publique est d'ordinaire le rendez-vous des grisettes (si grisettes il en reste encore) de Montmartre. Pour la clientèle dansante, il fait vis-à-vis à l'Élysée-Montmartre, situé un peu plus bas et il est bien rare d'y rencontrer l'étudiant qui, comme dit Rabelais, aurait *transfrété la Sequane*. C'est un bal du quartier et où la mère, je ne saurais dire si elle le fait sans danger, amène quelquefois sa fille.

De beaux arbres y développent leur feuillage et les tendres lilas y forment des bosquets dont la discrétion laisse deviner aisément tout ce qui soupire sous leur ombre. Des pavillons d'un riche style mauresque étalent sous la lumière flamboyante des becs de gaz leur architecture de planches et de carton peint et prennent à la nuit, à l'heure où tous les chats sont gris, un faux air de palais enchantés.

Le bal du Château-Rouge n'en est pas moins un des plus beaux de ce genre. M. Bobœuf, qui en a fait l'acquisition, moyennant 500,000 francs, y a dépensé en frais d'appropriation, d'installation spéciale et de décoration, la somme ronde de 300,000 fr. Trois cent mille francs! C'est ce qu'il en coûte ordinairement pour monter un grand opéra tel que *Robert-le-Diable* ou *Herculanum*.

Henri IV qui fit bâtir le *Château-Rouge* pour sa mie Gabrielle n'y avait point, à coup sûr, enterré tant d'écus. La résidence semi-royale était alors une construction en briques rouges. De là lui vient le nom que conserve encore aujourd'hui le bal du Haut-Montmartre.

La guerre étrangère et, après elle, la guerre civile, ont fait des loisirs aux musiciens et aux danseurs. Les célébrités chorégraphiques, les Brididi et les Rose Pompon du quartier ont dû céder la place aux réunions électorales et stratégiques d'abord, aujourd'hui au quartier général du Comité central de la garde nationale.

Le Château-Rouge, en effet, est, comme place d'armes, le trait d'union entre le parc d'artillerie des buttes Montmartre et celui des buttes Chaumont. L'état-major a l'œil sur les deux positions; il les tient, pour ainsi dire, sous la main.

C'est là que se tenaient, avant de se transporter à l'Hôtel-de-Ville et dans la journée du 18 mars, les membres du fameux Comité. La longueur de la rue de la Fontenelle les séparait seule de la rue des Rosiers, le 18 mars.

Le Château-Rouge actuel est un camp où sont réunis garibaldiens, mobiles, soldats, gardes nationaux qui ont reconnu le pouvoir du Comité. Ils vivent là, y font la *popotte*, y reçoivent leur solde. C'est de là que partent les aides de camp délégués, les ordres délégués, voire même les télégrammes délégués. Comme l'Hôtel-de-Ville, le Château-Rouge est transformé en officine armée de délégations.

La délégation est le *vade mecum* du Comité central.

Hors de la délégation pas de salut.

Et ce n'est pas la première fois que le Château-Rouge est transformé en quartier général militaire. Il y a cinquante-six ans, Blücher s'y était installé avec son état-major. Sous les ombrages où avait aimé Henri IV, le général prussien rêvait le bombardement, l'anéantissement de Paris. Qui sait si ces mêmes ombrages, habitués aux éclats de rire des grisettes, n'ont pas abrité un nouveau Blücher.

MAC VERNOLL.

REVUE ANECDOTIQUE

CE QU'ON PEUT MANGER

(Suite et fin.)

« *Inde*. — Le régime alimentaire, dont la base est le riz, varie beaucoup, car certains animaux sont réputés immondes par quelques castes indiennes, tandis que d'autres les mangent sans répugnance ni scrupule. Les Valleyer recherchent les rats rôtis et les carias accomodés au beurre; les Keller mangent du gibier, tandis que les Koumoutivallou refusent tout ce qui a eu vie et s'abstiennent de toute liqueur fermentée.

« Les Southall, qui habitent les plaines du Bengale, mangent leurs bœufs, poules, porcs, pigeons, mais, à leur défaut, ils se contentent parfaitement de serpents, de fourmis, de grenouilles et de rats des champs.

« Dans le Cachar nord, on mange principalement l'éléphant, et les Kookies restent auprès du cadavre jusqu'à ce qu'il ait été consommé en entier, sans être éloignés par les effluves putrides qu'il dégage; ils salent et boucanent tout ce qu'ils ne peuvent consommer immédiatement.

« Au Malabar, quelques indigènes mangent les chauves-souris, d'autres recherchent les rats des cafféres; mais presque toute la population apprécie surtout les chèvres.

« A Ceylan, quelques natifs mangent le singe; les Coolies se régalent de rats frits dans l'huile ou rôtis. Le mets le plus exquis est un pied de jeune éléphant fortement épicé : c'est un mets divin.

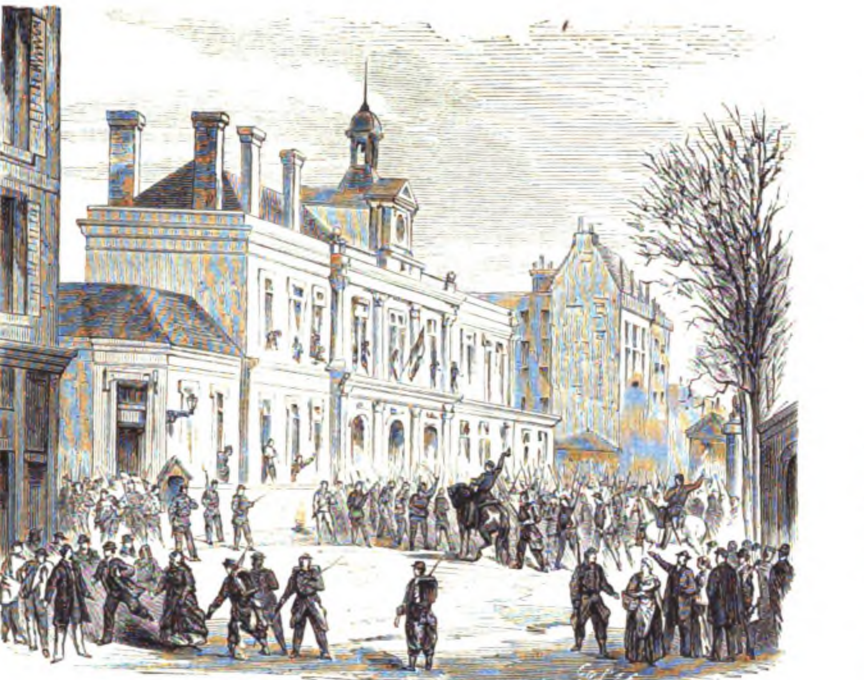
« *Arabie*. — Le bas peuple ne dédaigne pas la chair de l'hyène. Dans les temps de disette, on fabrique des espèces de galettes avec des sauterelles



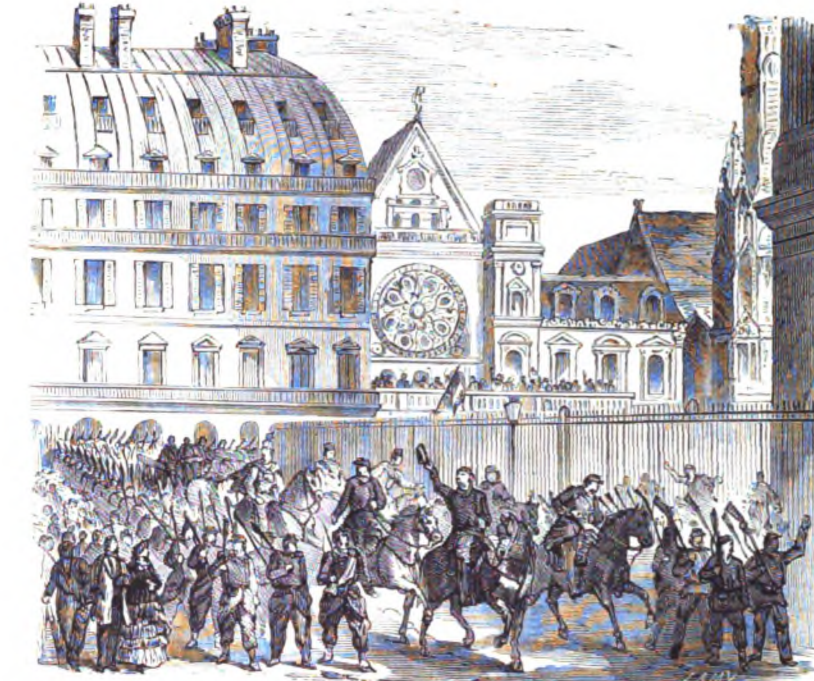
Intérieur du Château-Rouge, quartier-général de la garde nationale de Montmartre, où fut retenu prisonnier le général Lecomte. — (D'après le croquis de M. Sahib.)

esséchées et pulvérisées; mais ce n'est pas la faim seule qui fait manger ces insectes, car en temps ordinaire on les sert sur les tables comme *hors-d'œuvre*.

« *Malaisie*. — Les naturels mangent presque tous les animaux de leurs forêts, depuis le singe, qu'ils chassent comme destructeur de leurs plantations de riz, et qu'ils dépouillent seulement de son poil, jusqu'au Galéopithèque, dont l'odeur n'a rien de repoussant pour eux, et à une grande chauve-souris, dont la chair blanche, délicate et très-tendre, a une saveur musquée qui leur est très-plaisante. Ils mangent aussi la chair du tigre, qu'ils considèrent comme un spécifique souverain contre toutes les maladies et qu'ils croient



24 MARS. — La mairie de la place Saint-Sulpice occupée par la garde nationale du Comité.



26 MARS. — Les bataillons dissidents à la mairie de Saint-Germain-l'Auxerrois, après l'adhésion des maires.

avoir la vertu de communiquer à l'homme du courage et de la sagacité.

« Les alligators encore jeunes, les serpents et surtout les grenouilles, les sauterelles, et beaucoup de mollusques marins ou terrestres, fournissent aussi un appoint aux repas.

« *Timor*. — Ils font aussi des galettes assez nutritives avec des sauterelles pilées (Dampier).

« *Philippines*. — On trouve régulièrement sur les marchés des crevettes desséchées, des grenouilles (appréciées surtout des Européens), et l'*hydrosaurus salvator*, grand saurien dont la chair passe, à Manille, pour jouir de propriétés restauratives très-puissantes, et dont la peau desséchée sert aux Chi-

LES TROUBLES DE PARIS. — Aspect de la place de l'Hôtel-de-Ville dans la journée du dimanche, 27 mars. — (Dessin d'après nature de M. E. Morin.)

nois à faire une de ces soupes gélatineuses, dont ils sont si friands.

« *Nouvelle-Calédonie.* — Les Néo-Calédoniens ont une alimentation presque exclusivement végétale, et, outre le *taro*, ils consomment divers fruits auxquels ils ajoutent quelques mollusques. Quelquefois les indigènes font, au clair de lune, une chasse active à de grandes chauves-souris, dont la chair fortement musquée, est un objet de régal pour eux. Ils consomment aussi les rogues du *salmo scouleri*, imprégnées d'huile rance et dont l'odeur des plus nauséeuses ferait reculer tout autre qu'un Néo-Calédonien; ils dévorent également un grand nombre de grosses araignées après les avoir rôties à la flamme. Pour compenser ce que leur alimentation ordinaire a de trop végétal, ils y ajoutent, à l'occasion, la chair humaine.

« Les Néo Calédoniens, anthropophages, pour subvenir à leur alimentation insuffisante par leurs végétaux, auxquels ils ajoutent quelques poissons et mollusques, ont au sujet de cette nourriture des idées sensualistes particulières : « La chair des Européens leur déplaît, elle a une odeur et un goût désagréables; la chair de l'homme du littoral vaut mieux, pourtant elle sent le poisson; la chair des gens de l'intérieur, qui n'usent que de végétaux, est la plus estimée. Le palais de l'anthropophage est d'accord avec nos usages basés sur la physiologie du goût : nous ne mangeons pas de carnivores, et la chair des herbivores est reconnue la plus délicate, la plus facile à digérer. » (E. Vinson, *Éléments d'une topographie médicale de la Nouvelle-Calédonie et de l'île des Pins*, 1858.).

« *Australie.* — Les naturels, qui se repaissent de tous les animaux qu'ils rencontrent, rôtissent les produits de leur chasse aussitôt qu'ils sont en leur possession, car ils détestent la viande qui n'est pas, pour ainsi dire, pantelante, et quelquefois même ils jettent tout vivants dans le brasier les opossums (*Phalangista vulpina*), dont ils recherchent la chair, et dont ils apprécient surtout les jeunes, pris dans la poche de la mère. Jusqu'à l'arrivée des Européens, n'ayant pas de vases susceptibles d'aller au feu, ils ne connaissaient pas les aliments bouillis, mais aujourd'hui ils raffolent des soupes. Toutes les espèces de kangurous, grandes ou petites, dont la viande est peu grasse, mais est aussi bonne que celle du bœuf ou du veau, entrent dans leur alimentation : les Européens préfèrent la queue, riche en gélatine, qui donne une soupe délicieuse; les naturels recherchent surtout la tête, et font cuire l'animal entier sous un lit de pierres qui sert de foyer. Ils mangent aussi le chien sauvage, le *flying fox*, chauve-souris qui dévaste les vergers des colons, mais dont la chair grasse et délicate est très-goûtée des voyageurs; les *wombats* dont la chair a le goût du porc, aux usages duquel les colons les substituent; toutes les espèces de rats et de souris qu'ils peuvent rencontrer. Les indigènes sont aussi très-friands de larves d'insectes qui vivent dans les *eucalyptus*, et auxquels ils trouvent une saveur douce et crémeuse (Bidwell); les larves de termites, de chenilles de diverses espèces, etc. Il y a un papillon, qu'ils nomment le *bujong*, et qu'ils mangent cru ou qu'ils boucanent pour le conserver. Cet insecte, très-huileux, a le goût de noix et détermine, chez les indigènes qui commencent à s'en nourrir, des accidents éméto-cathartiques très-violents, qui cessent après plusieurs jours : une fois ce premier effet passé, cet aliment détermine rapidement l'engraissement des naturels. C'est du reste un résultat ordinaire chez eux, que d'engraisser à la suite de l'ingestion des papillons ou des larves, avec lesquelles ils font des purées. Ils sont également très-amateurs de larves (*bardi*) fortement aromatiques, qu'ils récoltent dans les troncs de *xanthorrea hastilis* et qu'ils croquent crues ou rôties.

« Les indigènes de Somerset ont pour base de leur alimentation quelques racines, et, quand l'occasion s'en présente, les rares poissons ou tortues qu'ils peuvent atteindre avec leurs zagaies. Si par hasard quelque requin ou marsouin (*hali hore australis*), ballotté par les flots, vient à échouer sur le rivage, il devient l'occasion de festins où chacun ingurgite gloutonnement d'énormes lambeaux de chair pourrie Dr E. J. Haran).

« Les naturels d'Adélaïde, qui vivent presque exclusivement de mollusques et de vers des marécages, ont une répugnance invincible pour la chair des buffles, qui ont été introduits dans leur pays : si quelquefois ils tuent quelques-uns de ces animaux, c'est en vue de prendre leurs cornes, et ils en abandonnent la chair aux chiens. Ils ne fument ni ne boivent (???) »

LORÉDAN LARCHEY.

COMMENT LES PEUPLES PÉRISSENT

Nous croyions avoir touché le fond de l'abîme, ce fond s'est rouvert; l'abîme recouvrait un autre gouffre plus profond encore. Des ravages de l'invasion, nous roulons dans les horreurs de la guerre civile. Les cercles de notre enfer se resserrent comme ceux du Dante. Des présages effrayants pareils à des oiseaux funèbres, planent autour de la France. On prononce sur elle le nom de la Pologne, on lui prédit des destins semblables ; on croit retrouver dans son agonie les mêmes symptômes d'un mal incurable. Écartons ce sinistre augure ; mais, pour ne pas mourir comme elle, rappelons nous comment la Pologne est morte. — Au moyen âge, la magie avait des miroirs prophétiques qui reflétaient l'avenir. Placé devant le miroir fatal, l'homme prédestiné à une fin tragique se voyait tel qu'il serait à son dernier jour, percé d'un glaive ou d'un poignard, tombant sur un champ de bataille ou décapité sur un échafaud. Menacée d'une mort violente, que la France se mette en face de la Pologne, comme devant ce miroir funèbre. En y voyant la catastrophe d'un grand peuple évoquée en traits de sang, par l'histoire, elle apprendra peut être à s'en préserver.

Comme la France, à qui elle ressemble par bien des côtés, la Pologne est une nation noble et généreuse entre toutes. Son histoire a l'air d'une légende, tant elle est sublime. On croirait lire un roman de chevalerie racontant les aventures d'un peuple de preux. Sa politique était un dévouement perpétuel. Pendant des siècles elle a couvert de son corps l'Europe menacée par les invasions musulmanes. Si la Pologne n'avait été là, veillant en sentinelle, le sabre au poing, devant les barbares, il n'y aurait peut-être plus d'Europe aujourd'hui. Le vent de l'Islam l'aurait bouleversée.

Ce peuple magnanime s'était fait un gouvernement à son image, tout de spontanéité et de libre arbitre, tenant aux royaumes par la couronne de son chef, aux républiques par les prérogatives de ses citoyens, retrempant ou renouvelant ses dynasties dans la source de l'élection. C'était là un gouvernement idéal, mais que pouvaient seules soutenir les plus fortes et les plus constantes vertus du patriotisme. Le jour où cet appui lui manqua, l'anarchie qu'il recélait sous sa grandeur apparente, éclata en folies mortelles. Les bases de l'État s'écroulèrent ; toutes les lois furent déracinées. Cet empire de purs esprits, unis par la bonne volonté et par la concorde, fit place à un pandœmonium de factions déchirées par d'affreuses luttes intestines. Ce jour-là fut le *Dies iræ* de la Pologne, le prologue de la tragédie lugubre qui se dénoua par son meurtre. Sa condamnation au démembrement atroce qu'elle a subi par la suite, y fut prononcée par la destinée.

Qu'on s'imagine, en effet, l'élection royale passant de l'élite élue de la Diète à une démocratie nobiliaire composée de cent mille gentilshommes délibérant en masse, à cheval, dans une plaine immense; ce parlement équestre votant à coups de sabre et faisant parfois du champ des comices un champ de massacre. Qu'on se figure encore l'unanimité absolue imposée dans les délibérations nationales, si bien que le *Veto* d'un seul nonce, d'un seul député annulait de droit la volonté de tous ses collègues, rompait l'assemblée, la prorogeait indéfiniment et fixait au sein de l'État les abus qu'elle en aurait extirpés. Armé de ce *Veto* insensé, un ivrogne, un fou, un factieux, vendu parfois à l'ennemi ou à l'étranger, pouvait frapper d'inertie l'activité de toute la nation. Ce seul mot sorti de sa bouche : *Nie pozwalam.* « je ne consens pas! » plongeait et replongeait le pays, comme une formule magique, dans une léthargie pareille à la mort. Le plus souvent, après avoir prononcé cette parole impie, le sacrilége s'évadait précipitamment de la Diète, comme un bandit fuit le temple où il vient de commettre un crime. Mais son forfait n'en avait pas moins force exécutoire. La patrie, qu'il avait blessée, se reconnaissait légalement atteinte; elle maintenait le fer planté dans sa plaie.

Le désordre, glissé dans les Diètes, s'y installa bientôt en tyran. Il eut ses règles, sa stratégie, sa tactique, ses aphorismes pervers. L'art d'y exciter les tumultes se résuma par ce proverbe : « Souffler dans la ruche pour mettre les mouches en furie; » celui de faire perdre son temps à l'assemblée par les clameurs des discussions vaines, de façon à ce qu'elle arrivât au terme de sa durée, sans avoir pu rien conclure, s'appelait : « Traîner les Diètes. » Lorsqu'un parti venait camper en armes sous les murs de la ville où elle tenait ses séances, cela se nommait : « Tenir la Diète sous le bouclier. » L'anarchie, ainsi fortifiée, entra dans la constitution de l'État qui la reconnut et lui fit sa part. Sous le titre de : « Confédération », le droit à la guerre civile fut inauguré. Au premier prétexte, des insurrections, liées par un serment, se levaient, sous la dictature d'un chef proclamé, arrêtaient les lois et s'emparaient à main armée du pouvoir. Ces ligues furent quelquefois légitimes et se dressèrent pour de justes causes; mais souvent aussi elles ne furent que des émeutes enrégimentées. Leur soulèvement toujours possible tenait, d'ailleurs, l'État sous la menace incessante de la sédition. Comme le convive antique, la Pologne s'agitait sans trêve, sous trente mille épées suspendues sur elle par un léger fil.

A mesure que disparaissaient les vertus antiques, les vices implantés au cœur du pays y développaient leurs ravages. Les nerfs du corps social, tendus à outrance, se brisèrent ou se relâchèrent; sa vie sociale ne fut plus qu'une suite de convulsions déchirantes. Le *Veto* dispersait les Diètes, aussitôt rompues que formées. A peine élu, le roi devenait l'ennemi du Parlement qui l'avait nommé, s'il ne se faisait son esclave. La noblesse lui défendait de bâtir des forteresses ou d'entourer les villes de remparts, de peur qu'il ne s'en servît pour la dominer. La Pologne, en proie au vertige, se démantelait de ses propres mains. L'indiscipline avait passé dans l'armée, héroïque toujours, mais désordonnée. Ce n'était plus qu'une chevalerie éparse et confuse, brave jusqu'à la folie, illuminant d'éclairs un champ de bataille, mais incapable de soutenir la tactique solide et tenace de la guerre moderne. Dès 1751, un historien écrivait ces lignes, qui prédisent : « Les nobles sont le bouclier de la Pologne, et ils n'en veulent point d'autres. L'armée qu'ils composent leur tient lieu de forts et de citadelles, et, sans doute, ce rempart leur suffirait aujourd'hui, comme autrefois, s'ils avaient changé leur façon de combattre, en même temps que leurs voisins se sont défaits de la leur. A présent, dans toute l'Europe, les armées ne font plus qu'un seul corps; les Russes sont les derniers qui ont connu le prix de cette méthode. Les Polonais seuls la négligent; ils volent confusément au combat. Les nations qui les environnent n'ont qu'une milice composée de ceux de leurs sujets les moins distingués; mais leur discipline est exacte et les rendra toujours vainqueurs des Polonais, jusqu'à ce que ceux-ci apprennent que, de nos jours, une armée de héros sans ordre ne saurait valoir une armée d'hommes ordinaires qui savent se soumettre et obéir. »

Cependant, en face de ce noble peuple si cruellement divisé, une puissance voisine s'était amassée, formée d'éléments contraires, et qui se dressait contre lui comme une gigantesque antithèse. La Pologne poussait jusqu'à l'idolâtrie le culte de la liberté personnelle, la Russie portait jusqu'au fétichisme l'obéissance passive à ses principes. Le boyard, empalé par Yvan-le-Terrible, qui pendant son agonie de deux jours, s'écria jusqu'au dernier souffle : « Dieu sauve le tzar! » personnifiait d'une façon tragique la servilité native de sa race. Tant que le Knez de Moscovie, comme on l'appelait, plutôt asiatique qu'européen, se débattit dans ses

steppes qu'envahissaient les Tartares, la Pologne put le mépriser et le vaincre. Au dix-septième siècle, la Russie, pour l'Europe, existait à peine. Louis XIV hésitait à traiter d'altesse ce monarque sauvage et baroque comme une idole primitive qui, lorsque les ambassadeurs venaient à sa cour, changeait de mitre tous les jours pour les éblouir. Un écrivain du temps en parlait comme il aurait fait d'un chef de Hurons. — « Le Knez, disait-il, est fort riche; il est seigneur et maître absolu de toutes choses; ses sujets chassent aux fourrures. Il prend pour lui les meilleures peaux et les plus chères, et se fait sa portion à sa volonté. »

Mais, de siècle en siècle, cet empire, si lointain qu'il en était presque fabuleux, prenait une réalité énorme et terrible. Après avoir débordé sur l'Asie, il avançait vers l'Europe. En gardant sa vieille âme mongole, il s'assimilait tous les arts pratiques de la civilisation matérielle. Ses hordes se transformaient en armées modernes, une hiérarchie inflexible cimentait ses masses faites pour l'esclavage, et leur imprimait une force écrasante. Pierre Ier, surgissant à sa tête, de toute la hauteur d'un grand homme barbare, entrait violemment dans la politique de l'Europe et y faisait sa trouée. Au premier pas qu'il fit, il rencontra la Pologne : c'était l'avant-garde de l'Occident, la barrière qui l'en séparait, et qu'à tout prix il fallait briser. Pour que la Pologne pût soutenir ce choc redoutable, l'héroïsme ne suffisait pas; il aurait fallu l'ordre de la phalange, l'union du faisceau, l'inébranlable concorde des armes et des âmes, cette fraternité de légion sacrée contre laquelle vinrent échouer en Grèce les armées serviles de Xerxès. Mais, à cette époque l'anarchie l'avait déjà à moitié dissoute. Ce fut la lutte d'un tourbillon contre une avalanche, d'un éparpillement contre une fixité.

L'histoire n'a pas de plus effrayante leçon que celle de l'agonie de cette nation généreuse violée, torturée, démembrée, pendant tout un siècle, avec un art infernal. On y apprend comment les peuples périssent, lorsqu'ils laissent leurs forces vives se désaccorder et se rompre. — « Quand un homme devient esclave, dit Homère, les dieux lui enlèvent la moitié de son âme. » Une nation tombe d'elle-même dans la servitude, quand son âme, en se divisant, la mutile, et lui fait perdre, avec l'équilibre, le point d'appui de la résistance.

Dès Pierre Ier, la Pologne subit l'intrusion étrangère dans toute sa rigueur. Les factions mettent la royauté à l'encan, et l'adjugent au prétendant le plus riche et le plus prodigue. Ce roi, nommé aux enchères, se vend ou se donne, pour garder sa place à un protecteur. Charles XII a son vassal, Stanislas; le czar a le sien, Auguste de Saxe. Les deux rivaux se battent et se détrônent tour à tour; la victoire reste à Auguste, le candidat russe, qui remplit sa mission de roi corrupteur. La Russie profite de ses interventions incessantes pour habituer la Pologne à la violation de son territoire. Ses armées y campent et s'y éternisent. Par le ravage, elles font sur elle la terreur; par le pillage, elles la ruinent et elles l'exténuent. Arrive la *Diète muette* qui rend au czar l'épée de la patrie. Ce vaste royaume doit réduire ses troupes à dix-huit mille hommes : une garnison au lieu d'une armée.

Mais c'est sous Catherine II que l'œuvre de mort se consomme, dissolution patiente et savante, opérée comme par un empoisonnement politique. Sous prétexte de tolérance religieuse, de protection des dissidents exclus des emplois, Caterine circonvient et investit la Pologne. Elle met sur son trône un gentilhomme sorti de son alcôve, Stanislas Poniatowski, son ancien amant, monarque dérisoire, fantôme de roi qu'elle évoque et qu'elle révoque à son gré. Le pays sentant son péril, veut abolir ses coutumes barbares, se régénérer par de fortes lois. De concert avec la Prusse, qui a sa part marquée dans la proie future, Catherine s'oppose à cette réforme, au nom de la liberté. Elle le rive à son antique anarchie, elle lui enjoint de maintenir ce *Veto* funeste qui paralyse la vie nationale. Une Confédération se lève, cette fois légitime et sainte ; elle est vaincue après une lutte acharnée. Un premier démembrement châtie la Pologne mourante, coupable d'avoir voulu guérir et revivre. La Diète, dite d'*enterrement*, délibérant sous les canons russes braqués contre l'Assemblée, vote en silence sa mutilation.

Vingt ans plus tard, la Pologne tente un nouvel effort ; elle décrète une constitution qui substitue l'hérédité à l'élection, admet les bourgeois aux droits politiques, abolit le *Veto*, met les paysans sous la protection de la loi. La Russie, la Prusse et l'Autriche accourent à ce bruit de résurrection, tombent sur la morte qui se redresse et la refoulent au sépulcre. Une autre Diète funèbre, cernée par des baïonnettes, décimée par l'enlèvement en Sibérie des opposants patriotes, prise par la famine, adhère au second partage. Le troisième jour, quand l'Assemblée tombe en défaillance, un général russe monte au trône du vieux roi presque évanoui d'inanition, met un crayon dans sa main tremblante, et lui fait signer l'acte mortuaire du second partage. La défaite de l'insurrection de 1794 qui immortalisa Kosciusko, scelle sur la Pologne, avec le demembrement final, la pierre du sépulcre. Trois fois elle l'a soulevée par des efforts héroïques, trois fois elle est retombée plus lourde et plus fatale sur sa tête. Un miracle historique peut seul l'en tirer.

A travers les diversités et les dissemblances, la situation de la France est à l'heure présente, aussi tragique que celle de la Pologne. La France a sa Russie dans la Prusse. Un monde barbare s'est formé près d'elle, muni de toutes les armes et de tous les progrès de la destruction. Il lui a infligé d'épouvantables défaites ; ses frontières arrachées mettent son cœur à nu ; son génie militaire semble pour le moment s'être retiré d'elle. Comme la Pologne la France contient des germes mortels qui la détruiront infailliblement si elle ne les extirpe à temps de son sein. Tirée en sens divers par la République et par trois dynasties rivales, elle subit en quelques sortes, le supplice de l'écartèlement politique. La révolte perpétuelle de ses minorités contre le gouvernement de la loi, n'est ni moins impie ni moins pernicieuse que le *Veto* polonais. Un premier démembrement l'a cruellement mutilée ; le second viendra, le troisième ensuite, si, tombée gisante à terre, elle s'agite dans l'anarchie au lieu de se relever dans la stabilité et dans la concorde. La Prusse fomentera ses partis, attisera ses haines, lancera ses émeutes ; puis, sous prétexte de police sociale, elle installera l'invasion sur son territoire. Au moment venu, la Prusse prendra le monde à témoin que ce peuple incorrigible doit être asservi. Elle lui imposera peut-être un prince tributaire, vassal casqué d'une couronne, chargé de monter sa garde et de lui tenir les portes ouvertes. L'Europe prise de dégoût ou d'effroi laissera tout faire. Le mépris étouffera les sympathies qu'elle nous gar le encore. Elle s'accoutumera à l'idée d'une France dépecée, et ne pensera plus qu'à être admise au partage. L'ordre règnera à Paris comme à Varsovie.

Une légende raconte que Kosciusko, tombant à Podzamce, sous les coups de lance des cosaques, traça sur la neige ces mots fatidiques : *Finis Poloniæ*. Si la France, meurtrie et blessée, perd, dans les convulsions de la guerre civile, la vie qui lui reste, c'est sur une boue sanglante que son dernier combattant écrira l'épitaphe de la patrie morte.

(*Liberté.*) PAUL DE SAINT-VICTOR.

DÉPART DES DERNIERS MARINS

De tous les défenseurs de Paris, les marins, sans contredit, sont les plus populaires.

S'ils ne se sont pas trouvés à la gloire qu'aurait pu nous donner le succès de notre longue résistance, nous leur devons ce témoignage qu'ils se sont trouvés à la peine.

Ils ne se sont pas épargnés.

Casernés pendant cinq mois dans les forts, ils ont constamment tenu l'ennemi à une distance respectueuse de nos murailles. Grâce à leur habileté dans l'art du pointage, ils ont, de nuit et de jour, envoyé sur les travaux prussiens et sur leurs troupes, quand par hasard elles se montraient, leurs bombes et leurs obus avec une précision à laquelle les Allemands sont payés pour rendre justice.

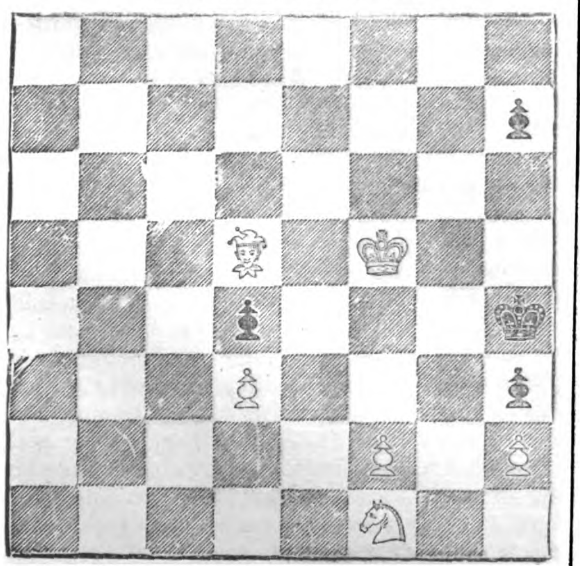
Aux batteries de l'enceinte, leurs pièces ont tout autant fait merveille.

Quand il s'est agi d'aller en expédition, comme dans la seconde affaire du Bourget, leur brillant courage les a signalés à l'admiration de

ÉCHECS

PROBLÈME N° 365

COMPOSÉ PAR M. FEYERFEIL



Les blancs font mat en cinq coups.

Solution du problème n° 363.

1. F 1 CD	1. R pr. C
2. D 6 CD, échec	2. R 4 R (1)
3. P 4 D, échec et mat	

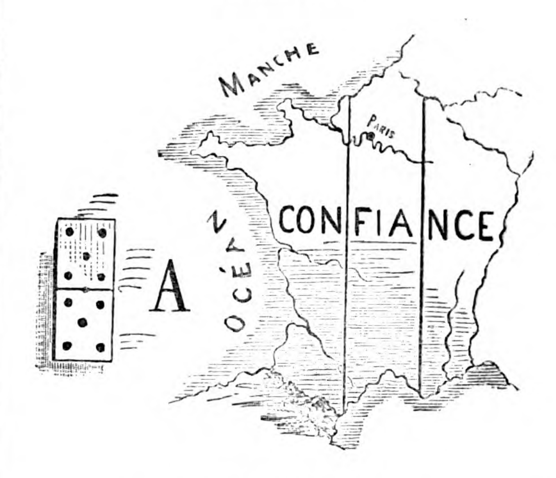
(1)

	2. R 6 F
3 D 2 C, échec et mat.	

Le problème n° 362 a effectivement, comme plusieurs de nos correspondants en ont fait la remarque, une solution en deux coups commençant par F 3 FD.

Nous reprendrons dans le prochain numéro les mentions habituelles à la suite des solutions, et, quand il y aura lieu, notre petite correspondance avec les amateurs d'échecs.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La France est dans le plus grand désastre, mais s'en relèvera.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

tous. Dédaignant le chassepot, qu'ils portaient en bandoulière, on les a vus prendre les Bavarois à l'abordage, leur courir sus la hache haute et les abattre par douzaines.

Avec leurs canonnières, ils faisaient sentinelle sur tout le parcours de la Seine, défendant, toujours efficacement, le point menacé, ou bien contrebattant avec un énergique entrain les positions menaçantes.

Partout où ils ont été employés pendant le siége, les marins ont fait des prodiges d'habileté, d'audace et de courage.

Le peuple de Paris, en admiration devant ces loups de mer que le service de terre ne saurait métamorphoser en moutons, en a fait ses enfants gâtés. Il a voulu, en témoignage de sa reconnaissance pour de si éclatants services rendus, élever un monument qui rappelle leurs glorieux faits. Il a offert de frapper pour eux des médailles commémoratives. Les marins ont décliné ces offres de la gratitude parisienne, se trouvant assez riches du témoignage de leur conscience qui leur certifie qu'ils ont noblement fait leur devoir.

Ils ont quitté Paris, heureux d'avoir fait tout ce qu'un vaillant soldat peut faire pour son pays.

Ceux de Brest, comme ceux de Cherbourg, comme ceux de Toulon, ont rejoint leur port d'embarquement.

Les uns s'en vont, calmes et silencieux, par détachements, marchant par quatre, accompagnés de leurs officiers. Nous en avons vu passer plusieurs escouades, et, examinant de près toutes les physionomies, nous avons eu beau chercher, nous n'avons pas trouvé une seule figure insignifiante. Toutes ont un type particulier, révèlent un caractère.

Ils s'acheminent tranquilles vers les gares de l'Ouest, pour gagner l'Océan.

Les autres, ceux qui se dirigent sur la gare de Lyon, pour rejoindre la Méditerranée, sont plus expansifs. On sent qu'ils emportent toujours sous leur béret le caractère méridional. Ils sont plus gais; ils chantent.

Montés sur la prolonge qui emporte leurs bagages, ils ressemblent à des grappes qui enguirlanderaient la voiture. On dirait une scène des vendanges du Midi, ou bien l'épisode des *Moissonneurs*, de Léopold Robert.

Leur gaieté se comprend. Après six mois de dures fatigues dans les pluies, les glaces et les neiges, ils vont revoir leur chaud soleil, leur ciel d'un bleu fixe.

Ah! qu'ils soient heureux, tous ces braves marins, et ceux qui vont reprendre leurs courses sur l'Atlantique, et ceux qui vont naviguer sur les côtes d'Orient et d'Afrique.

Notre reconnaissance, avec bien d'autres choses, leur doit bien ce souhait d'adieu.

LÉO DE BERNARD.



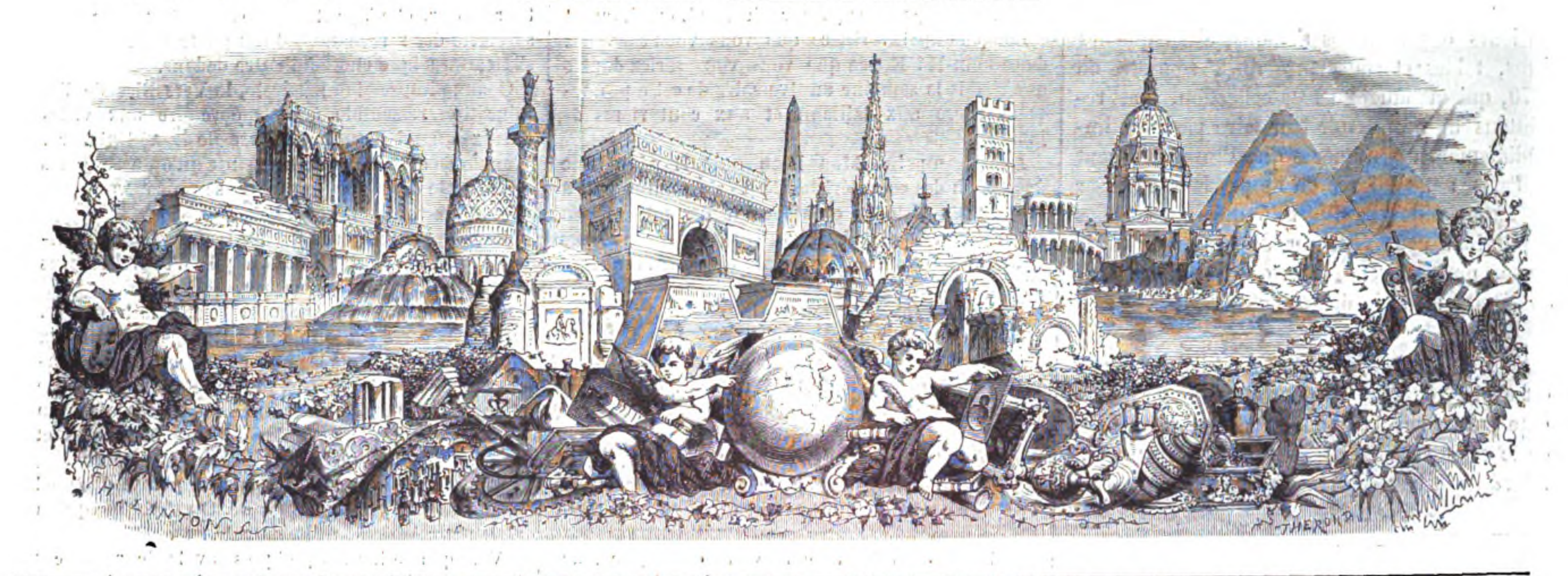
Nos marins traversant Paris, le jour de leur départ. — (D'après nature par M. Vierge.)



LES DÉFENSEURS DE PARIS. — Départ des derniers marins par la gare de l'Ouest. — (Dessin d'après nature de M. Sahib.)

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 730. — 8 Avril 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

SOMMAIRE



JOURNÉE DU 2 AVRIL. — Collision entre l'armée de Versailles et les gardes nationaux fédérés de Paris au pont de Neuilly-sur-Seine.

AVIS A NOS ABONNÉS

Les communications étant sur le point d'être rétablies régulièrement, nos abonnés recevront chaque semaine avec le numéro du jour, un ou plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2e semestre de 1870, qui manquent à leur collection. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement ces numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; la difficulté que nous avons éprouvée à nous procurer du papier en est la cause, nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

COURRIER DE PARIS

Il faut continuer à réunir les matériaux pour les historiographes futurs afin que leur tâche singulièrement compliquée soit facilitée autant que possible par les renseignements des contemporains lorsqu'il s'agira d'écrire l'histoire intime de la crise que nous traversons.

En pareil cas la besogne la plus utile c'est la besogne photographique.

Ce qui manque, quand on lit les annales des révolutions du passé, c'est précisément le côté physionomie et mœurs. Voyez plutôt les années révolutionnaires les plus célèbres de 89 à 95. On voudrait reconstruire le Paris d'alors, savoir comment il menait la vie à travers ses secousses, ses émotions, ses commotions.

A distance on a peine à comprendre de quelle façon les existences privées pouvaient cotoyer les agitations publiques sans perdre absolument l'équilibre.

Je dis : *on a peine* je devrais dire *on avait peine*, car ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux nous élaire singulièrement à ce sujet. Nous voyons par notre propre expérience comme quoi le bourgeois parisien s'habitue à tout et devient au besoin une salamandre familiarisée avec le feu.

Toutefois il est tel menu détail qui en arrive, au milieu du chaos universel, à produire des perturbations infiniment plus grandes que les événements qui mettent en jeu les destinées même de la nation.

C'est ce qui est arrivé à propos de l'interruption du service de la poste. Pour le coup Paris en a été tout ahuri.

Il faut avouer aussi qu'au lendemain du siége c'était une rigueur par trop cruelle que de retomber dans les angoisses du blocus épistolaire. Et puis songez à ce qu'il y a de choses dans le total de cette addition : Une journée de lettres de Paris!

C'est à la fois la mise en interdit de tous les intérêts, de toutes les passions, de tous les sentiments. C'est la paralysie sociale.

Aussi la capitale, qui avait conservé son impassibilité au milieu des épreuves les plus invraisemblables, s'est-elle sentie cette fois là toute troublée. Pour le surplus elle est restée à peu de choses près la même à l'heure où nous écrivons.

On vit comme on peut vivre quand chaque jour menace d'amener son conflit sanglant entre le dedans et le dehors.

Le drôle d'effet que cela produit de se rappeler à travers les préoccupations présentes ce qui fut le souci d'autrefois.

J'ai retrouvé, je ne sais quel journal, vieux de dix, vingt ou trente ans. On ne compte plus au juste pour le moment.

Le vieux journal contenait une non moins vieille chronique datée à peu près de l'époque de l'année où nous en sommes. Vous ne devineriez jamais de quels sujets elle entretenait ses lecteurs.

D'abord un premier paragraphe sur Longchamps!

Longchamps!... Est-ce que vous vous souvenez de ce nom-là? Est-ce que vous vous seriez doutés que c'était la semaine anniversaire de cette promenade chère aux tailleurs et aux couturières de jadis?

Longchamps!... Mon Dieu oui! Il y eut une époque où des courriéristes de loisir s'amusaient à aligner des périodes et à fourbir des adjectifs en l'honneur de ce défilé. Il était question dans leurs élucubrations d'une chose qui s'appelait la mode... C'est à mourir de rire.

Le second paragraphe de la vieille chronique parlait d'un autre oublié qui s'appelait le printemps.

Qui ça le printemps? Du diable, si l'on retrouve en fouillant au plus profond de sa mémoire quelque chose qui réponde à cet intitulé.

Aujourd'hui si l'on se risquait à aller voir si la feuillée s'avance, on trouverait, à la gare de départ, des citoyens qui vous fouilleraient consciencieusement et à la gare d'arrivée des cadavres mal enterrés, montrant au milieu de la verte campagne leurs bras ou leurs jambes mutilés pendant les combats du siége de Paris.

Poëtes, mes amis, il faut remettre les pipeaux dans l'armoire. Et toi, ô courriériste passé, si tu vivais encore, bon gré mal gré, tu serais forcé de rayer de tes tablettes la jolie digression que tu te permettais en faveur de ces charmants environs où il poussait des violettes, où il ne pousse plus que des baïonnettes ou des ossements.

Après le printemps, (je continue à dépouiller l'ancien courrier que j'ai entre les mains), après le printemps, les courses, et puis après les tartines flambantes qui se fabriquaient à ce propos.

C'est du fossilisme pur. On ne serait pas plus effaré en présence de quelque hiéroglyphe du temps des Sésostris.

Enfin (quatrième partie) la chronique se terminait par une variation brillante sur... le poisson d'avril.

Pour celui-là, peut-être n'est-il pas sans avoir gardé quelque actualité. N'y a-t-il pas un peu de poisson d'avril dans certains généralats inattendus, dans certains avénements extraordinaires comme aussi dans les fantaisies néo-politiques que certaines feuilles à outrance proposent à l'admiration des naifs?

Mais c'est égal quelle singulière impression, nous cause la lecture d'un vieux journal en l'an de surprises 1871!

A Versailles, ces antipodes de Paris, on a continué à jouer au petit Coblentz.

Ici encore il n'est pas inutile de préparer des notes pour ceux qui se feront les annalistes de cette émigration de poche.

Versailles présente l'amalgame le plus hétérogène. Les hommes politiques connus y coudoient les demi-mondaines en renom; M. Prudhomme tout ému s'y est refugié en même temps que maint prince du million. Tout cela gravite dans l'étroit espace compris entre le chemin de fer et la rue des Réservoirs.

Dès sept heures du matin on est dehors pour faire la chasse aux nouvelles. Les marchands de journaux glapissent et courant parcourent les rues avec l'aurore. Leurs vociférations répondent aux éclats de la trompette sonnant la diane sur les boulevards transformés en camps.

Puis commence l'assaut des boutiques de coiffeur, un des épisodes les plus mouvementés de la journée.

La plupart des émigrés ont négligé de se munir des accessoires indispensables de la toilette. D'où l'invasion quotidienne des lavabos du perruquier.

On se livre bataille autour d'un morceau de savon. Un peigne est une conquête qui coûte de laborieux efforts; quant à une brosse à dents il n'en reste plus une seule de disponible à Versailles depuis huit jours.

Les combats qui se livrent autour d'une côtelette ne sont pas moins homériques. A l'hôtel des Réservoirs l'heure des repas donne lieu à un défilé auprès duquel l'encombrement du passage Jouffroy et du passage de l'Opéra à l'heure de la petite bourse n'est qu'une solitude. Ils sont douze à quinze cents qui évoluent autour des tables, entrant et sortant tour à tour, et n'ayant d'autre réconfortant que le spectacle des rares élus qui ont pu trouver une assiette et quelque chose à mettre dedans.

Comme impression générale, le Versailles de l'émigration ressemble à s'y méprendre aux villes d'eaux quand a sonné l'heure de la villégiature. L'analogie est tellement frappante qu'on a toujours envie de se demander quand on se rencontre :

— Avez-vous pris votre bain?

Le bain est remplacé par les séances de l'Assemblée, qui, d'ailleurs, joue son rôle d'étuve le plus consciencieusement du monde.

Là, par exemple, l'aspect est tout à fait bizarre. Devant la porte stationnent les groupes de curieux et de causeurs. Mais les uns et les autres ne chuchottent qu'à voix basse; même allure mystérieuse et contenue quand on pénètre dans les couloirs. On ne retrouve nulle part les allures bruyantes et grouillantes des anciennes salles des Pas-Perdus.

Chacun semble marcher sur la pointe du pied pour ne pas réveiller le malade. On s'étonne qu'on n'ait pas mis de la paille dans la rue.

Vers quatre heures quelques cavalcades arpentent le boulevard de la Reine qui remplace tant bien que mal les Champs-Elysées. A dix heures du soir on ne rencontre plus dehors que les trop nombreuses âmes en peine qui n'ont pu trouver un domicile. Chaque nuit, au poste de la mairie, la garde nationale donne asile à une cinquantaine de ces vagabonds involontaires; on a fini par leur faire un coin sur des sacs de café.

Quand hommes ou femmes se présentent, le chef du poste leur montre galamment leur gîte, du même geste qu'un hôtelier désignerait sa chambre à un voyageur attendu.

Quant aux habitants de Versailles, tout cela se traduit pour eux par des recettes extraordinaires. Les cafetiers finiront par être tous millionnaires si la France a encore une série de catastrophes sur la planche, ce qui ne laisse pas que de leur constituer une situation assez insolite. Comme citoyens ils sont mélancoliques, comme commerçants ils sont hilares.

Homo duplex.

Il ne faut pourtant pas que les soucis politiques fassent passer complétement inaperçus les deuils qui attristent l'art

La musique et le théâtre ont été frappés tour à tour. La musique a perdu Fétis, le théâtre Samson.

François-Joseph Fétis directeur du Conservatoire de Bruxelles était à moitié français d'adoption.

C'est chez nous, en effet, au Conservatoire de Paris, qu'il avait complété son éducation musicale avec Boïeldieu comme professeur. Cela se passait en l'an 1800. Fétis, qui avait déjà quinze ans, était depuis longtemps un enfant phénomène. A dix ans, il publiait son premier morceau, sous l'inspiration de son père qui était un organiste distingué.

De 1803 à 1818, sa vie fut entremêlée de voyages nombreux et de péripéties de famille diverses. Devenu soudain riche de par un mariage, il fut ruiné d'un seul coup. Mais sa nature énergique ne devait se laisser rebuter par aucune épreuve.

De 1818 à 1833, il habita la France, où il fut professeur officiel. En 1833, son pays le réclama. Il devint maître de chapelle de Léopold Ier, prit la direction du Conservatoire de Bruxelles, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

A Mons, sa patrie, on professait pour lui une admiration que Rossini qualifiait de *fétisisme*. Dans toute la Belgique, on partageait cet engouement, peut-être exagéré.

Mais, sans aller aussi loin, on doit reconnaître chez Fétis un sens musical et un esprit critique de premier ordre.

Chez nous, son bagage de compositeur est peu connu.

On ne se rappelle guère qu'un petit opéra-comique, en un acte, *la Vieille*, dont un air est resté au

répertoire des vaudevilles et a servi à plusieurs centaines de couplets de facture.

C'est celui dont le refrain aux rimes peu millionnaires chantait :

> Pas de malheur qui ne soit oublié
> Avec les arts et l'amitié.

Nous avouons n'avoir professé jamais pour ce Pont-Neuf qu'une adoration restreinte. Mais est ce que Janin a besoin de faire une bonne pièce pour être un critique éminent? Fétis fut surtout remarquable comme professeur, comme musicographe.

Son principal ouvrage fut en même temps la cause de toutes ses tribulations.

Ah! dame, c'est qu'il avait joué avec le feu.

Entreprendre d'écrire *la Biographie universelle des musiciens!* et, par-dessus le marché, avoir l'audace d'y enfermer tout vifs les musiciens contemporains! Vous jugez si Fétis s'était mis des ennemis à la caisse d'épargne. Il eut à ce propos des polémiques retentissantes, je ne sais même si les procès ne se mirent pas de la partie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que rarement un homme fut attaqué avec plus de violence et d'acharnement.

Mais il ne se troublait pas pour si peu. C'était une nature robuste, un tempérament de combat.

Doué d'une santé inébranlable, il ne reculait pas plus devant la lutte que devant le travail.

A ses obsèques, auxquelles assistaient toutes les notabilités de la Belgique, M. Gallait, le peintre, son confrère en académie, prononçait cette parole qui résume cette carrière aussi longue que bien remplie :

« Nous nous étions accoutumés à le croire affranchi des infirmités de la nature humaine; nous savions qu'il avait eu à pe ne une enfance, nous trouvions tout naturel qu'il n'eût point de vieillesse; elle n'a duré pour lui que quinze jours, tandis que sa jeunesse, la jeunesse de son esprit, de son cœur, de ses facultés, s'est prolongée pendant quatre-vingts ans... »

L'influence musicale qu'il exerça dans son pays fut considérable; c'est à elle qu'on doit en partie les nombreux talents dont la Belgique a approvisionné l'Europe depuis vingt ans.

En somme, une vie prodigieusement pleine et conduite jusqu'au bout avec une popularité soutenue.

Ainsi qu'un des biographes belges de Fétis le constatait l'autre jour, nombre de célébrités, quand vient à sonner l'heure dernière, n'éveillent en quelque sorte qu'un sentiment de surprise ou d'étonnement; heureux quand une bouffée des grandeurs passées ou le souvenir des services rendus viennent réveiller la conscience publique, et ramener sur cette gloire presque éteinte une dernière lueur qui rejette un moment dans une ombre indulgente l'ingratitude égoïste et le facile oubli des foules.

Fétis n'aura pas connu ces délaissements : loin de se laisser oublier, il a poussé jusqu'à la dernière heure, jusqu'aux dernières limites de l'âge, le prodigieux labeur d'une intelligence toujours jeune, toujours active, toujours passionnément éprise de l'art, pour qui — et par qui — il vivait. A le voir ferme et robuste, en sa sereine vieillesse, il semblait que l'heure du repos ne dût jamais sonner pour lui. Dernier et rare représentant d'une race que nos temps voient disparaître, et que nos neveux ne connaîtront point, la race des Humboldt et des Ingres; la race des grands vieillards qui meurent debout.

~~~ Samson lui aussi appartenait à la catégorie des vieillards qui ne se laissent pas oublier.

Bien qu'il eût quitté le théâtre depuis quelques temps déjà, son nom était resté populaire entre tous. C'est qu'il avait derrière lui tout un passé de succès et de bravos.

Certes, si jamais il y eut un frappant exemple de ce que peut la volonté aux prises avec un naturel disgracié, cet exemple c'est Samson. Qu'on se le rappelle!

Des yeux qu'on aurait cruspercés avec une vrille, une voix désagréablement grinçante, un soupçon de narines si retroussées qu'on aurait cru qu'il pleuvait dedans.

Ce qui faisait dire à Dumas :

— Je ne sais pas diable comment fait Samson. Il trouve moyen de parler du nez... qu'il n'a pas.

Cet ensemble était à coup sûr peu fait pour prédestiner aux triomphes du théâtre. Mais Samson surmonta successivement tous les obstacles et réalisa de vrais prodiges.

Pour moi son plus incontestable miracle fut sa création du marquis de la Seiglière.

Trouver moyen avec un semblable physique de réaliser un type d'aristocratie irréprochable et de désinvolture hautaine, c'est reculer les limites de l'impossibilité.

On a dit et redit les phases de cette carrière qui commença humblement pour finir par le professorat, la décoration et tous les honneurs.

Samson était peut-être plus éminent comme professeur que comme comédien.

Il fallait l'entendre détailler un passage de n'importe quel classique, en commenter chaque intention, en déduire chaque effet. C'était la philosophie même du théâtre qui pensait et parlait en lui.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que voué forcément aux rôles comiques par son physique même, il avait à un plus haut point peut-être le sentiment de la tragédie, comme il le prouva par les leçons qu'il donna à Rachel.

Son culte pour Molière était une véritable idolâtrie ; aussi fut-il un des promoteurs de ce fameux banquet où chaque année, le 15 janvier, on consomme la galantine en l'honneur du grand poëte.

Dans toutes ces agapes, Samson donnait la réplique au baron Taylor, le discoureur juré; quelquefois même sa réplique était en vers. Et en voilà un encore qui nous quitte!

Ils formaient jadis un trio merveilleux à la Comédie française.

Le premier parti fut le pauvre Provost qui avait le génie de la bonhomie. Le second est Samson. Il ne reste plus que Régnier, mais malgré toutes les supplications il a persisté à prendre sa retraite.

Qui vient derrière?

Coquelin,.... et puis Coquelin, et encore Coquelin.

Son talent est incontestable et incontesté, sa verve est exhubérante, son zèle prêt à toutes les tâches et à tous les efforts ; mais il ne saurait à lui seul porter tout le poids du répertoire et l'on est contristé de voir tant de vides que rien ne vient combler.

Ce fut à qui crierait pendant des années :

— Place aux jeunes ! place aux jeunes !

La voilà faite la place, mais les jeunes où sont-ils? Je sais bien que tout cela n'est pas une affaire capitale pour ceux qu'absorbent les effarements actuels. Mais nous ne serons pas perpétuellement entre deux barricades et trois canons. Il reviendra un moment où l'on pensera à autre chose qu'à faire l'exercice ou à battre le rappel.

Tâchons pour ce moment-là que l'art ait encore assez de force pour se relever.

La révolution est à l'ordre du jour. C'est le théâtre qui a besoin d'être révolutionné. Que d'abus, que de routine, que de préjugés, que de favoritisme!

Cette armée-là, comme l'autre, pêche à la fois par les généraux et par les soldats. A quand la régénération? hélas, oui, à quand ?...

~~~ En attendant cette régénération la sécession pourrait bien venir dans la maison de Molière.

Le système du sociétariat semble avoir fait son temps, et il serait fortement question de renverser de fond en comble le vieil édifice qui a pour fondement le décret de Moscou. La Comédie française libre dans l'Etat libre!

Cette réforme radicale serait appuyée par les principaux artistes. Le sociétariat, en effet, est surtout un fromage de Hollande dans lequel peuvent s'engraisser à l'aise les médiocrités heureuses qui ont droit de cité rue de Richelieu sans avoir occasion de jouer plus de trois ou quatre fois par an.

Pendant ce temps-là, quelques chefs de file se prodiguent et se fatiguent au bénéfice des autres

C'est ce rôle dont ils seraient las.

Puisque tout le monde est en train de faire valoir ses revendications, nous ne voyons pas pourquoi celles-là ne se produiraient pas, qui sont plus fondées que bien d'autres.

~~~ Dans tous les cas, je n'hésite pas à préférer ce projet de reconstitution dramatique à l'élucubration fantaisiste dont plusieurs journaux se sont faits l'écho, élucubration qui consisterait à vendre, pour payer l'indemnité prussienne, Versailles aux Anglais, Saint-Cloud aux Allemands et Fontainebleau à un acheteur qui jusqu'à présent a gardé l'anonyme.

Feu Ponsard, dans la tant médiocre comédie qui s'intitulait *la Bourse*, avait placé ces deux vers mémorables par leur façon de rimer :

> Oui, je veux acheter, ce serait plein d'astuces,
> Constantinople aux Turcs pour le revendre aux Russes.

Le projet de vente de Versailles, de Saint-Cloud et de Fontainebleau est peut-être plein d'astuce, lui aussi, mais il est surtout plein d'insanité. Ce qu'il y a de particulièrement joli dans ce canard (car ce ne peut être qu'un canard), c'est l'idée de panacher notre sol d'acquéreurs appartenant à toutes les nationalités du globe.

Une fois en si beau chemin, quelle raison pour s'arrêter? Peut-être le bey de Tunis donnerait-il un bon prix de Carpentras; le prince de Monaco, qui doit être vexé de la petitesse de ses Etats, et que la roulette enrichit, ne serait peut-être pas fâché de se payer les Batignolles ou le Petit-Bicêtre pour quelques millions.

Et ainsi de suite.

Par ce procédé, on ne tarderait pas à avoir une France véritablement décentralisée qui ressemblerait à un jeu de patience ou à un casse-tête chinois.

Il y aurait le morceau des Suédois, le morceau des Japonais, le morceau des Brésiliens, etc.

Jugez si ce serait commode pour les gens qui voudraient se soustraire aux poursuites d'un créancier; deux lieues à faire en omnibus américain et l'on serait en terre étrangère. Il y a à tout cela un petit inconvénient, c'est que nous cesserions d'être une nation pour devenir une auberge. Mais certains fabricants de solutions n'y regardent pas de si près.

Heureusement nous n'en sommes pas encore là.

Le malheur a pu terrasser la France, mais elle ne descendra jamais assez bas pour qu'on puisse attacher à sa carte un bouchon de paille et écrire au-dessus : *Territoire à vendre, superbe occasion.*

Tandis que nous écrivons, là-bas, à Bruxelles, les négociateurs ont commencé leurs entrevues pour la conclusion définitive de la paix.

C'est dans les salons du ministère des affaires étrangères belge que se tiennent les conférences. Par les fenêtres on aperçoit les grands arbres du parc où se promènent paisiblement les Bruxellois qui, dégustant les charmes de la neutralité, se murmurent tout bas ce vers de Ducis :

> Il n'est pas de petit chez soi.

Il y a quinze ans une autre paix allait se signer aussi.

C'était à Paris, cette fois-là, chez notre ministre des affaires étrangères, qui s'appelait Walewski.

On était au lendemain de la campagne de Crimée et dans l'enivrement des triomphes impériaux.

Pour satisfaire la vanité de celui qui avait vaincu sans quitter le coin de son feu aux Tuileries, il fallut (vous rappelez-vous ce détail grotesque) aller au Jardin-des-Plantes arracher à un aigle la plume qui devait signer ce traité.

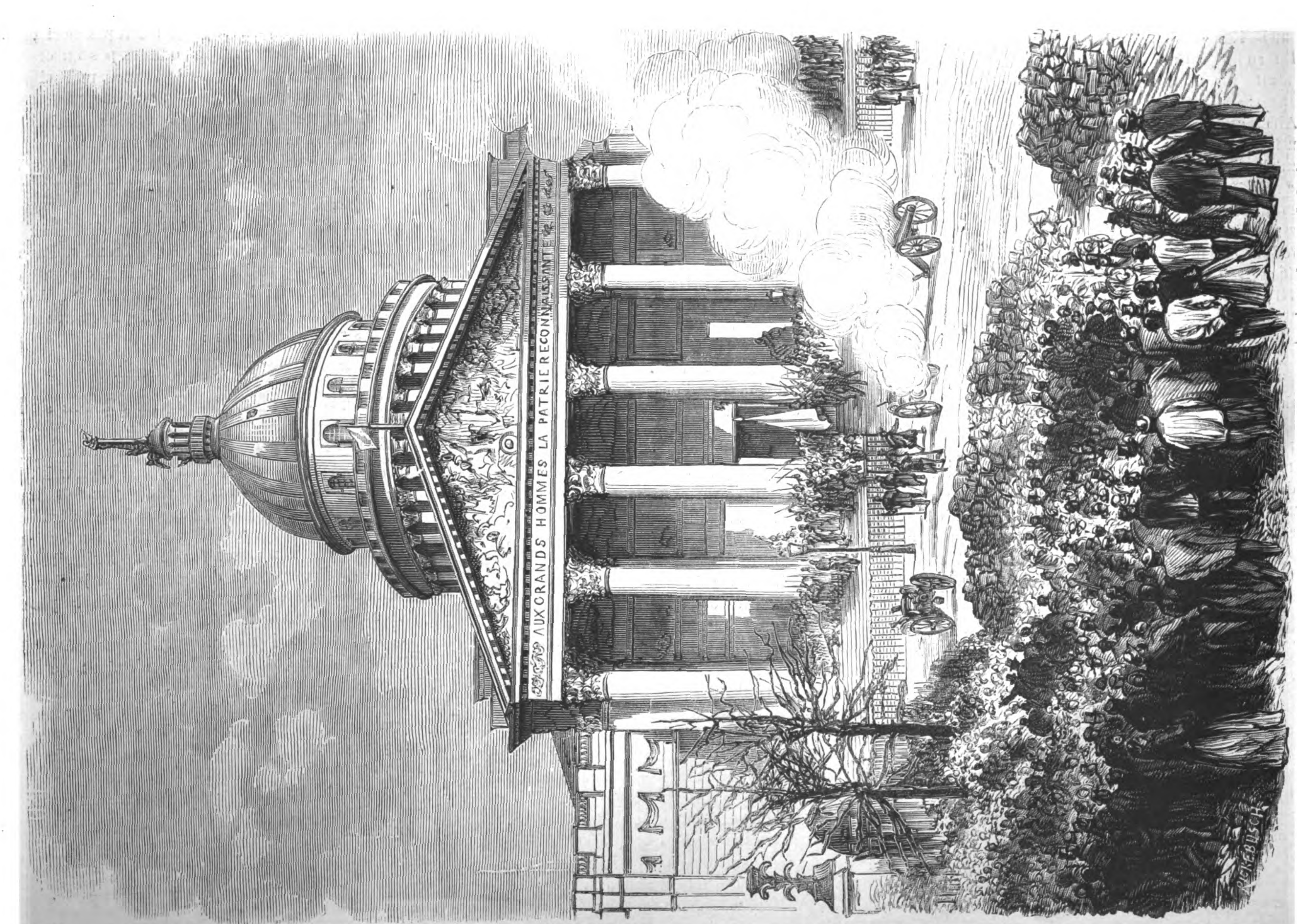
Nous savons aujourd'hui ce que nous coûtent les plumes d'aigle qui, en réalité, n'étaient que des plumes d'oie.

Alors que la France semblait en apparence si triomphante, elle marchait à la ruine. Espérons que par contre, aujourd'hui qu'elle paraît si abattue, elle va vers une rénovation future.

On a tant besoin d'espoir en présence des sombres réalités!

PIERRE VÉRON.
~~~

La journée du 2 avril. — Les artilleurs fédérés mettent la porte de Neuilly en état de défense.



Le drapeau rouge placé sur l'église Sainte-Geneviève, redevenu le Panthéon des grands hommes.

Le drapeau rouge placé sur l'église Sainte-Geneviève, redevenu le Panthéon des grands hommes.

La journée du 2 avril. — Les artilleurs fédérés mettent la porte de Neuilly en état de défense.

HORS NOS MURS

—

Paris, dimanche soir,
2 avril.

Mon cher ami,

Je suis encore tout ému de ce que je viens de voir et de subir, et, avant de prendre du repos, je m'empresse de vous l'écrire pour que vous en fassiez profiter le *Monde illustré*.

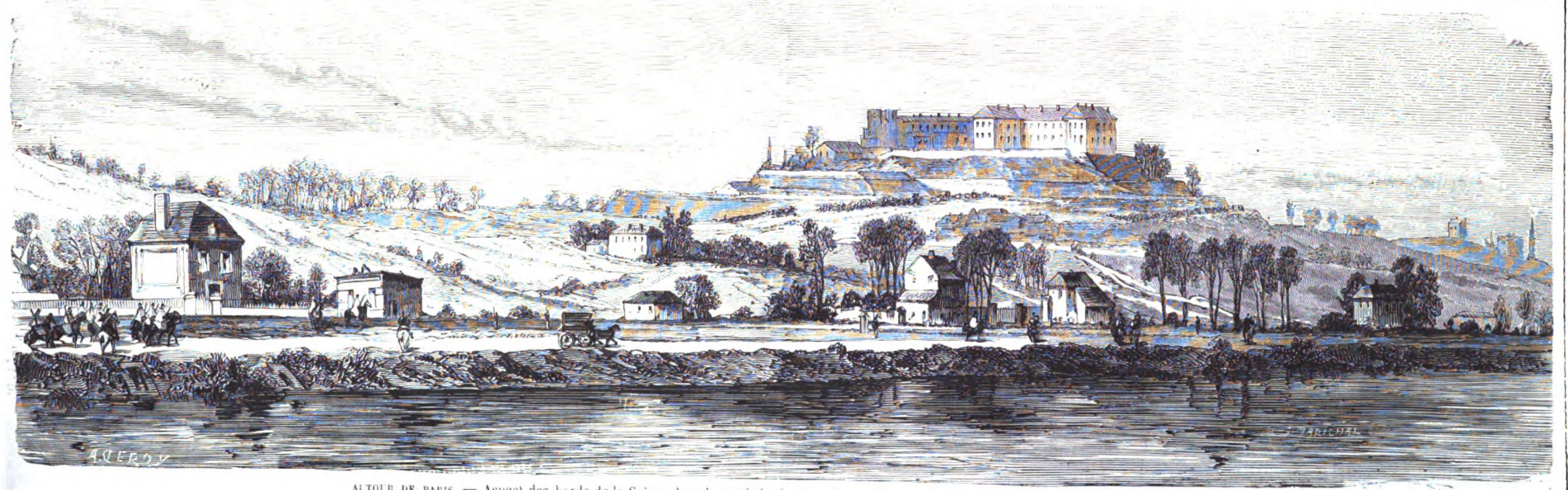
Les malheureux événements de ces derniers jours me navrent le cœur; libre de ma journée aujourd'hui, j'ai voulu sortir de notre enceinte troublée par tant de turpitudes, et aller passer mes Pâques fleuries, sinon à la campagne, mais dans ce pauvre bois de Boulogne à qui les mutilations de la guerre et les nécessités de notre hiver, si triste et si rigoureux, n'ont pu ravir le soleil. La vue des premiers rameaux verts, des premiers brins d'herbe sous les feuilles mortes, la recherche des premières anémones et des premières pervenches, tels étaient les délassements, les consolations, si vous voulez, que j'allais chercher dans ces lieux que je fuyais lorsque le monde de Paris y allait étaler son luxe effréné et ses toilettes effrontées.

J'y parvins à grand'peine cependant, car presque toutes les issues en sont fermées, et c'est par Auteuil que je pus frauduleusement me glisser au milieu des chevaux de frise, des arbres morts enchevêtrés et des trouées défensives qui, de ce côté, mettaient nos murs à l'abri d'une surprise de l'ennemi.

Dans ce temps-là, hélas! l'ennemi, c'était le Prussien, et je ne sais si la menace et le bruit de leur artillerie n'étaient pas moins épouvantables que la crainte de voir et d'entendre ceux que les affiches blanches de nos coins de rue qualifient également d'ennemi.

Il faut dire que, de toute façon, je fus bien désil-

AUTOUR DE PARIS. — La mare d'Auteuil dans la journée du 2 avril. — (Dessin d'après nature de M. Lalanne.)



AUTOUR DE PARIS. — Aspect des bords de la Seine, dans la matinée du 2 avril, aux abords du Mont-Valérien. — (Dessin de M. Deroy.)

lusionné. Comment les yeux s'arrêteraient-ils à la verdure et aux fleurs, quand le soleil éclaire de si grands désastres! D'ailleurs, les arbres qui restent dans notre pauvre bois ne sont pas si précoces que le marronnier légendaire de l'ex-vingt mars, et les débris qui couvrent le sol des abords de la mare d'Auteuil absorbent toute espèce de végétation.

La pauvre pièce d'eau, si fraîche et si ombrée autrefois, est à nu aujourd'hui; des chênes séculaires qui portaient son nom, il ne reste que de gros tronçons aigus, autant de bornes tombales qui font pleurer sur leur vieil ombrage.

Ce coin si mystérieux n'est plus qu'une banale clairière, laissant apercevoir à travers quelques jeunes arbres amaigris le clocher de Boulogne et ce pauvre Saint-Cloud, de sinistre, bien sinistre mémoire.

Mare d'Auteuil, Boulogne, Saint-Cloud promenades chéries des amis de la villégiature, doux lieux de récréation de la gent promeneuse du dimanche, voilà donc ce qu'ont fait de vous l'ambition de quelques hommes et la maladresse des autres!

Dans combien de temps, chers ombrages, recèlerez-vous les troupes de jeunes gens aux joyeux ébats! Quand protégerez-vous les causeries des jeunes époux et les ébats des capricieux enfants! Et vous lacs, et toi Seine, quand refléterez-vous les brillantes villas, aux stores éclatants plutôt que ces ruines fumantes, ces arbres décapités qui font gémir vos eaux dans les joncs flétris de vos rives!....

Hélas! il faudra de longues années sans doute. L'histoire que racontent vos désastres est trop navrante pour qu'on vienne de sitôt la lire aux jours qu'on emploie à oublier. Tes anciens visiteurs, d'ici là, aimeront mieux se détourner de leur chemin que d'avoir à détourner leurs yeux et, comme moi aujourd'hui, fuiront ton silence désolé (1).

C'est avec ces tristes impressions, mon cher ami, que, à travers bois, en suivant les allées désertes je me dirigeai du côté de Puteaux.

Quand je dis désertes, ce n'est pas tout à fait le mot; je rencontrai un pêcheur à la ligne près des eaux stagnantes d'Auteuil, un penseur sans doute, qui venait s'isoler du monde comme moi, et quelques bûcherons occupés à débarrasser les taillis des débris qui en gênent l'accès.

Le Mont-Valérien se présenta bientôt à mes regards. Silencieuse dans sa majesté la citadelle redoutable que l'ombre d'un gros nuage obscurcissait alors semblait en deuil de sa dernière souillure.

Je m'assis au bord de la Seine, presque à ses pieds, étudiant ses gigantesques défenses et tout préoccupé du passé qu'il faisait surgir dans mon esprit. Je fus frappé alors du va-et-vient qui se faisait sur la rive opposée. Je ne tardai pas à distinguer des vedettes à cheval s'arrêtant de distance en distance, puis interrogeant du regard l'horizon et le bord de la Seine sur lequel je m'étais installé. A chaque halte je distinguai même une petite guérite et à côté une sentinelle, un gendarme, je crois.

Vous dire si je fus intrigué de ce manége est inutile; mais il paraît que j'intringuais aussi car l'une des vedettes courut à bride abattue, rejoignit une sorte de patrouille et bientôt on me héla me faisant signe de déguerpir. J'avais eu le temps cependant de sortir mon album et d'y crayonner le croquis que je vous envoie. Je pliai vite bagage et, plus près de Neuilly que de tout autre point habité, je courus de ce côté avec d'autant plus de précipitation que d'un geste menaçant quelqu'un là-bas me montra sa carabine.

Au même instant je vis la mi-côte du mont se garnir de lignes noires mouvantes se dirigeant sur Courbevoie (je les ai indiquées sur mon croquis). Voici qui était peu rassurant et qui n'était pas du tout dans mon programme.

Bref, à peine à Neuilly j'entends une fusillade épouvantable; le canon s'en mêle également. Des cris affreux, des bruits de pas, des détonations plus rapprochées et enfin la vue d'une foule innombrable de gens qui fuient me font comprendre que je courais les plus grands dangers et que je me trouvais en pleine bataille.

Je savais, hélas! que ceux qui s'égorgeaient étaient de même race, des frères d'hier et tous, par conséquent, mes amis.

Caché derrière une maison de l'avenue de Neuilly, j'attendais dans la plus cruelle angoisse la fin du terrible drame, comprenant que je ne pouvais rien éviter en fuyant.

Je vis tomber à deux pas de moi de malheureuses victimes de leurs idées politiques; d'autres fuyaient follement, abandonnant leurs armes; d'autres, plus résolus, s'arrêtaient, chargeaient et tiraient avec aplomb, puis marchaient en chargeant encore. Des blessés se traînaient à peine, et l'un d'eux vint s'abriter derrière le mur où j'étais en observation. Le malheureux perdait beaucoup de sang à la cuisse, il pouvait à peine marcher; mais, redoutant une irruption des gendarmes de Courbevoie, comme il les appelait, et craignant d'être fusillé sur place, il me supplia de le sauver.

C'était un père de famille. Je voulus à tout prix le rendre aux siens.

Les maisons étaient closes; une grêle de balles tombait et décrépissait les murs d'alentour. Je l'entraînai de mon mieux du côté du bois, où j'espérais le mettre à l'abri et le panser. Mais les portes étaient fermées de ce côté, et les balles y sifflaient comme ailleurs.

Enfin, longeant péniblement le fossé du bois, nous parvînmes à l'espace dégarni de la zone des fortifications.

Nous avions été préservés jusque-là; mais les obus avaient remplacé les balles et tombaient en grand nombre alors. C'était insensé de s'y exposer. Mais, suivant toujours sa pensée, mon pauvre blessé le voulut à toute force. Il avait perdu tout son sang, sa face était livide: «Je veux revoir ma femme, dit-il, elle doit m'attendre là-bas.»

Ancien soldat, je ne devais plus hésiter.

Nous traversâmes en dix fois l'espace qui nous séparait de la porte, nous couchant à chaque sifflement d'obus, et la Providence voulut que le pont-levis se baissât quand nous l'abordions...

Quel voyage, bon Dieu! et comme je respirai en rentrant dans ce Paris abhorré, que j'avais fui le matin.

Rien que la vue de ses camarades redonna des forces à ce malheureux qui m'embrassait en me remerciant. Il ne s'était pas trompé, sa pauvre femme était à deux pas plus pâle que lui, ayant un enfant à la mamelle.

Quelle scène!

Je n'eus pas le temps de voir ni d'entendre ce qui se passait à l'entour; les journaux vous le diront, ce tableau me suffit.

C'est alors qu'arrivaient les pièces de 4 qui devaient défendre l'entrée de la porte. On les appelait des anges libérateurs (1).

Des canons des anges! O, ironie du langage du peuple!

Les enfants et les femmes aidèrent à leur installation et le délire que leur arrivée jeta dans cette foule gagna même mon couple si heureusement réuni.

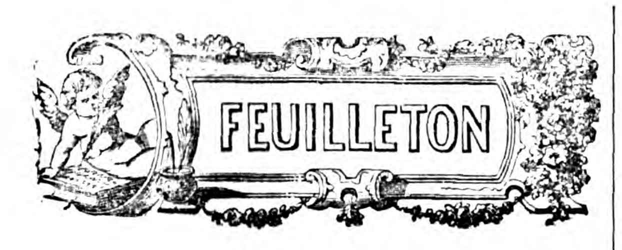
Je profitai de leur distraction pour m'esquiver et je cours encore.

Inutile de vous dire que j'avais avisé un brave médecin qui devenait plus utile que moi auprès du combattant de Courbevoie.

Telle est ma journée mon cher ami, c'est un peu le fait de votre journal qui voudrait ne s'occu-

(1) Nous avons été assez heureux pour pouvoir nous procurer un dessin de M. Lalanne représentant la mare d'Auteuil dans l'état actuel, voir page 213.

(1) Voir le dessin page 212.



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XIX

— J'ai passé hier, vient de me dire tout à l'heure M. C. M., la soirée de ma vie la plus bizarre, la plus imprévue, la plus délicieuse, la plus littéraire, la plus audacieuse, la plus spirituelle, la plus...

— Abrégez, lui ai-je répliqué; j'ai lu les lettres de la marquise de Sévigné.

— C'est que tous les adjectifs de l'incomparable caillette sont réellement insuffisants pour définir le genre de sensations qu'il m'a été donné d'éprouver.

— Vous piquez ma curiosité.

— Que serait-ce donc si je vous racontais l'aventure! répartit M. C. M.

— Racontez alors, lui dis-je; aussi bien, je vois que vous en grillez d'envie.

— C'est vrai, mon cher Chanvallon, mais je dois avouer que vous êtes tout à fait digne de la comprendre et d'en apprécier l'originalité exquise.

— Merci.

— Non, vous n'êtes pas le premier souffleur venu; vous avez de l'instruction, de l'observation...

— Enfin, cette aventure?

— La voici, dit M. C. M.

M. C. M. est un de nos plus fidèles habitués, jeune, gai, alerte, mordant au besoin. Il a composé quelques comédies et en tient d'autres en portefeuille dont on s'accorde à dire beaucoup de bien (1).

— Vous connaissez Delille? me demanda-t-il.

— Parbleu! l'abbé Delille... Delille des *Jardins*, Delille des *Géorgiques*.

— Vous savez qu'il est aveugle...

— Comme Milton, qu'il s'occupe à traduire.

— Imaginez-vous que le digne homme, depuis sa cécité, est tourmenté de mille caprices, plus singuliers les uns que les autres. Une de ses idées fixes, entre autres, était de dîner au restaurant du *Cadran-Bleu*, qu'il fréquentait, à ce qu'il paraît, dans sa jeunesse. Ce désir fut dernièrement manifesté par lui avec tant de vivacité, que nous résolûmes de le réaliser... en partie.

— Comment! en partie?

— Eh! oui, reprit M. C. M.; vous comprenez bien que nous ne voulions pas exposer notre cher poëte à la curiosité dans un endroit public. D'un autre côté, nous tenions à lui rendre ses souvenirs dans tout leur charme. Nous décidâmes qu'on le conduirait dans la maison d'un ami, qu'on ferait passer pour le *Cadran-Bleu*. M. et Mme Saint-Prix, qui sont logés très-spacieusement, réclamèrent la préférence.

— Voilà de l'ingénieux!

— Au jour marqué, une voiture alla chercher Delille et sa femme, et les conduisit chez Saint-Prix, rue du Cherche-Midi, aux antipodes du boulevard. En mettant pied à terre, Delille huma l'air à plusieurs reprises en murmurant d'un air satisfait: « Comme cela sent le restaurant! » Au même instant, une voix lui criait aux oreilles: « De belles huîtres bien fraîches, mon beau monsieur! — Oui, oui, ouvrez-en, répondit-il; ouvrez-en plusieurs douzaines, ma bonne. » On monta au premier, et on lui fit traverser plusieurs pièces en enfilade, où se trouvaient une douzaine des nôtres, chargés de simuler un grand mouvement de va-et-vient. Chacun de nous s'était choisi un rôle. Baptiste cadet était le garçon qui devait servir la table de Delille. Vous devinez ses lazzis, son empressement, ses bévues comiques...

(1) Chanvallon a probablement en vue Charles Maurice, qui débutait alors dans le monde littéraire.

per que d'art et de poésie et qui forcément représente la guerre et l'invasion. Si encore ce n'était pas la guerre civile!

Si vous ne craignez pas que mon récit n'ennuie vos lecteurs, joignez-le à mes croquis.

Votre bien dévoué et bien affligé ami.

E. DE STÉPHA.

L'AFFAIRE DE COURBEVOIE

La *Vérité* donne, d'après des renseignements reçus de Versailles, la version suivante sur le combat de dimanche :

« Le gouverneur de Versailles avait été informé dimanche soir qu'un nombre de gardes nationaux assez considérable occupaient Neuilly, Courbevoie, Puteaux, Suresnes et menaçaient Versailles. Après un conseil de guerre, il fut décidé qu'on se porterait avec une division à la rencontre des bataillons de Paris et qu'on les sommerait de mettre bas les armes; en conséquence, la division sous les ordres du capitaine de vaisseau Bruat, et composée de deux régiments de ligne, de marins, de gendarmes à cheval, de chasseurs d'Afrique et de deux mitrailleuses fut dirigée dans le milieu de la nuit sur le Mont-Valérien.

« Vers six heures, il y eut quelques coups de feu échangés entre les avant-postes des gardes nationaux et les patrouilles de gendarmes et de chasseurs d'Afrique. A sept heures, le général Vinoy arrivait au Mont-Valérien et donnait des ordres; bientôt après, le chirurgien-major du régiment de gendarmerie à cheval, M. Pasquier, précédé d'un trompette et accompagné de deux gendarmes, se présente en parlementaire au pont de Courbevoie. Deux gardes nationaux arrivent en sens inverse pour le recevoir; après quelques mots échangés, l'un des gardes nationaux tire un coup de révolver sur M. Pasquier, qui tombe foudroyé.

« Le feu s'engage aussitôt de toutes parts, et la nouvelle de la mort du parlementaire se répand dans les rangs avec la rapidité de la foudre; elle provoque une extrême indignation et la plus grande colère. Les gendarmes jurent de venger leur major qu'ils adoraient, et lorsque l'ordre leur est donné de charger, ils le font avec une telle rage que leurs habits sont tout déchirés ou décousus au bras droit.

« Ce fut d'abord un combat de tirailleurs; les marins et la ligne formaient une longue ligne de feux à volonté, qui se rapprochèrent bientôt, corrigèrent leur tir sur les têtes de colonnes des bataillons de la Commune opérant un mouvement vers Courbevoie; en même temps, le Mont-Valérien leur envoyait quelques bordées de canon.

« Vers neuf heures, l'action devenait générale et s'étendait à toute la ligne de la garde nationale; les feux de peloton commencèrent et on fit avancer les deux mitrailleuses, dont deux décharges successives firent quelques victimes et jetèrent le découragement dans les rangs des bataillons fédérés.

« La retraite, commencée dans le plus grand désordre vers dix heures, s'est changée en une déroute que les gendarmes à cheval ont été chargés de poursuivre; le Mont-Valérien envoya encore quelques coups de canon, et tout cessa vers onze heures.

« A quatre heures, les troupes rentraient à Versailles, au milieu d'une foule nombreuse qui les acclamait; les marins particulièrement furent l'objet d'une ovation enthousiaste.

« L'armée régulière occupe Courbevoie avec un bataillon de chasseurs de Vincennes et deux batteries d'artillerie.

« Nous avons vu amener trente-huit prisonniers qui ont d'abord été conduits à la caserne d'infanterie de la place d'armes. Les malheureux étaient plus morts que vifs, et il a fallu l'intervention de la gendarmerie pour les arracher à la mort dont les menaçait la foule furieuse. Parmi ces prisonniers se trouvait un officier supérieur de la garde nationale que les soldats disaient être un général.

« On nous a assuré que 200 prisonniers environ ont été conduits au Mont-Valérien. Pendant le combat, 25 soldats d'un régiment de ligne, dont nous préférons taire le numéro, avaient levé la crosse en l'air et se disposaient à passer aux gardes nationaux; arrêtés par leurs camarades, ils ont été fusillés sur-le-champ. Tous les militaires trouvés parmi les prisonniers ont été également fusillés. On nous a dit, mais nous ne le garantissons point, que tous les officiers pris auraient été passés par les armes. Nous n'avons aperçu que celui qu'on appelait le général.

« Nous ignorons les pertes des bataillons fédérés, les militaires les croient assez nombreuses.

« Dans l'armée, 12 tués, dont un capitaine, le chirurgien-major Pasquier et dix hommes : trente blessés. »

LE PANTHÉON

REDEVENU LE TEMPLE DE MÉMOIRE

L'empire, qui devait tant au clergé, se fit un devoir de reconnaissance de rendre au culte de sainte Geneviève le temple qu'un décret du 4 avril 1791 avait consacré aux grands hommes, le Panthéon.

En agissant ainsi, il ne faisait que marcher sur les traces de Napoléon Ier qui, en 1806, en avait fait le lieu des sépulture des sénateurs.

Depuis le coup d'État, l'édifice, construit par Soufflot, avait retrouvé, avec ses six chapelains et son doyen, la célébration des offices du culte catholique. De grands tableaux religieux, appendus aux voûtes, contrastaient assez étrangement avec les peintures de la coupole exécutées par Gros, les pendentifs du dôme de Gérard et les bas-reliefs du fronton sculptés par David d'Angers.

Les restes de Mirabeau et de Marat, ceux de Voltaire et de Rousseau ne reposaient plus dans les caveaux de l'église souterraine; les sujets patriotiques avaient cédé la place aux peintures religieuses, néanmoins le Panthéon, dans son architecture extérieure, dans sa disposition et sa décoration intérieures rappelait trop, quoiqu'on pût faire, les temples du paganisme. En se promenant sous ses hautes voûtes, dont la fière et imposante allure ne rappelait en rien les hardiesses du style ogival, on se demandait si réellement ce temple dont la Révolution avait changé la destination avant d'être consacrée, était bien réellement une église catholique.

Quelque piété que l'on eût dans l'âme, on y cherchait le dieu païen aux pieds duquel les fidèles devaient brûler l'encens, la déesse qu'il fallait invoquer.

Avec toute sa supériorité architectonique, le Panthéon était un anachronisme et on comprenait jusqu'à un certain point que la Convention y eût installé le culte de la déesse Raison.

Les alternatives de foi religieuse et de positivisme par lesquelles ce temple-église a passé ne sont que le reflet moral de son architecture hybride qui en fait, plus qu'aucun autre édifice religieux, tour à tour un sanctuaire chrétien ou bien un temple élevé à quelque dieu inconnu la veille.

Louis XV ordonne la construction de l'édifice destiné au culte catholique. Il n'est pas encore achevé que la Révolution affecte le Panthéon à la sépulture des grands hommes.

Tout en lui rendant le nom de Sainte-Geneviève, Napoléon Ier lui conserve sa destination révolution

---

— Je le vois d'ici!

— Barré, Radet et Desfontaines s'étaient installés à une table voisine. Ils représentaient de bons bourgeois de Quimper-Corentin, ignorants de toutes choses et s'ébahissant aux noms de tous les mets. Picard était un capitaine de vaisseau, jurant par *babord* et *tribord;* Étienne Jourdan figurait un misanthrope, déclarant tout détestable et trouvant qu'on faisait trop de bruit dans la salle.

— Et vous?

— Moi, je jouais au naturel un amateur de spectacles, pestant contre la lenteur du service qui allait m'empêcher d'assister à une première représentation de l'Ambigu. Delille prêtait une oreille attentive à tous ces propos qui se croisaient autour de lui, et s'applaudissait de l'idée qu'il avait eue de « revoir » son cher *Cadran-Bleu*. Tout à coup un vacarme épouvantable se fait entendre d'un cabinet voisin. Une voix d'homme et une voix de femme alternent sur un mode emporté; un son d'assiettes que l'on casse se mêle au bruit d'un sonnette qu'on agite... Menaces, pleurs, supplications... Puis, un silence. Il semble que quelques pièces d'or roulent sur le plancher. Pour le coup, c'est bien un baiser qui a retenti! La réconciliation est faite. Delille a souri. « Voilà, dit-il, ce qu'on n'entend que chez les restaurateurs! »

— Je conviens que la situation est bouffonne.

— Attendez. Le dîner touche à sa fin. Saint-Prix propose à Delille d'aller prendre son café au *Jardin-Turc*. « Le *Jardin-Turc!* s'écrie Delille; comme je voudrais le connaître! — Rien de plus facile; le restaurant y communique de plein pied. » On se lève gaiement. Mme Saint Prix, représentant la dame du comptoir demande aux convives s'ils sont satisfaits. « Enchantés! répond Delille; oh! nous reviendrons, nous reviendrons! »

— Très-bien; mais le *Jardin-Turc?...*

— Était le propre jardin de Saint-Prix, un modeste bosquet transformé en café populeux par les mêmes procédés de tout à l'heure. Là encore, nous figurâmes la foule. « Fleurissez-vous, messieurs, mesdames! » Ainsi criait la fille du concierge, travestie en bouquetière. « Voici une vielleuse qui passe! dit Barré; si nous l'invitions à nous chanter quelque chose. — Volontiers, répond Delille allons, ma belle enfant, n'ayez pas peur. » La *belle enfant*, qui était Baptiste cadet, lui dégoisa des couplets à mourir de rire. Bref, en se retirant, Delille déclara qu'il ne s'était jamais autant amusé que ce soir-là. Je suis sûr qu'il parlera longtemps de sa partie au *Cadran-Bleu*.

— Gardez-lui le secret, au moins, dis-je; il serait capable de vous en vouloir.

— Soyez tranquille, répondit M. C. M.; nous l'aimons trop pour lui révéler jamais cet innocent badinage... Et puis, d'ailleurs, il ne nous croirait pas!

Que n'a-t-on pas dit — et surtout inventé — sur les rapports de Napoléon avec Talma!

La vérité est que le général avait été intimement lié avec le comédien, autant que la froideur réciproque de leurs caractères pouvait comporter une intimité.

Sur ce chapitre il faut reconnaître la discrétion toujours très grande de Talma. Les seuls renseignements que j'ai obtenus à ce sujet me sont arrivés par un de ses amis, M. Audibert.

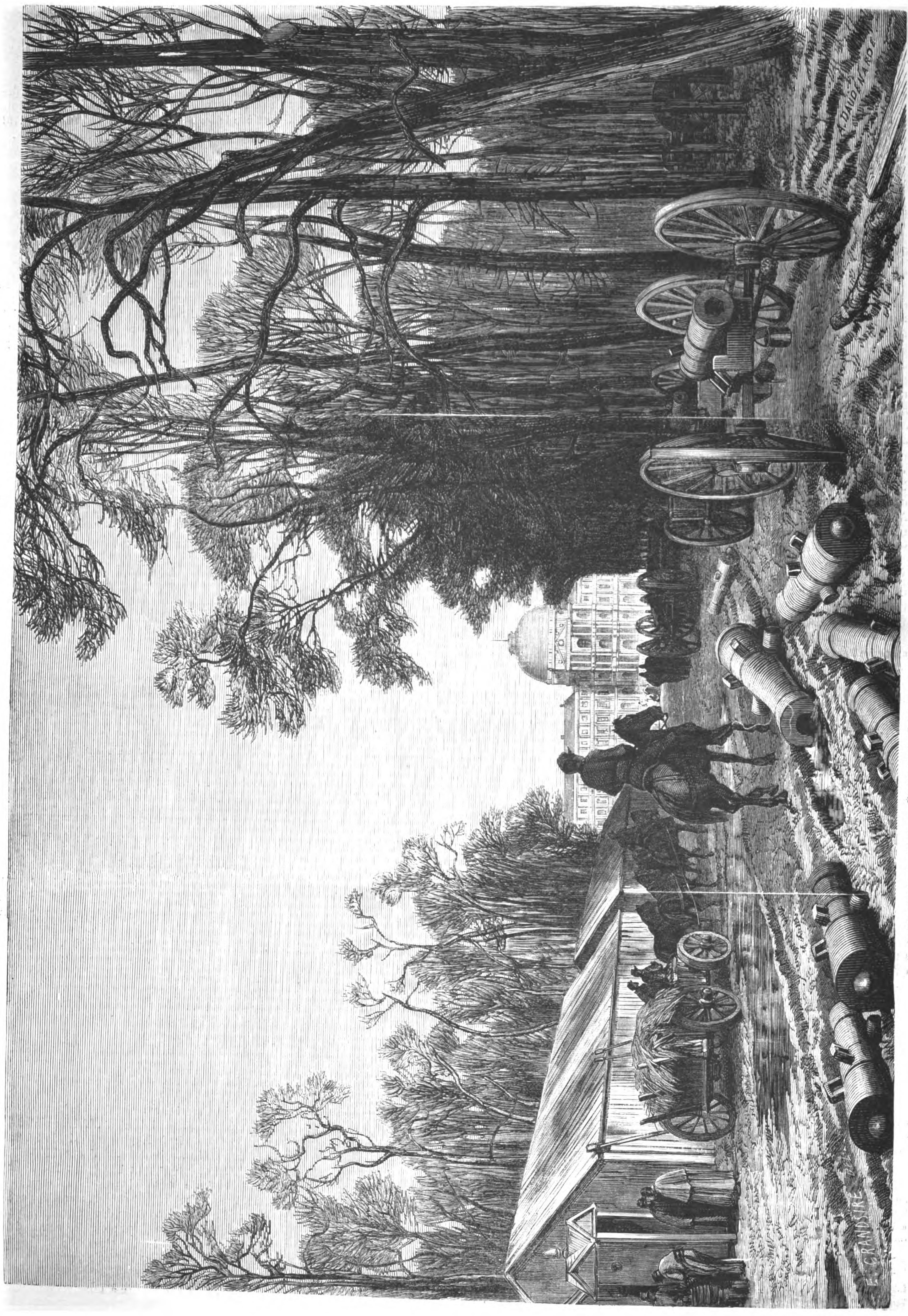
Sous le Consulat, Talma se rendait une fois par semaine aux Tuileries pour assister au déjeuner de Bonaparte; — court spectacle!

Il crut devoir cesser ses visites lorsque le Premier Consul fut devenu l'Empereur. Celui-ci ne pouvait manquer de s'en apercevoir; il en toucha quelques mots à Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

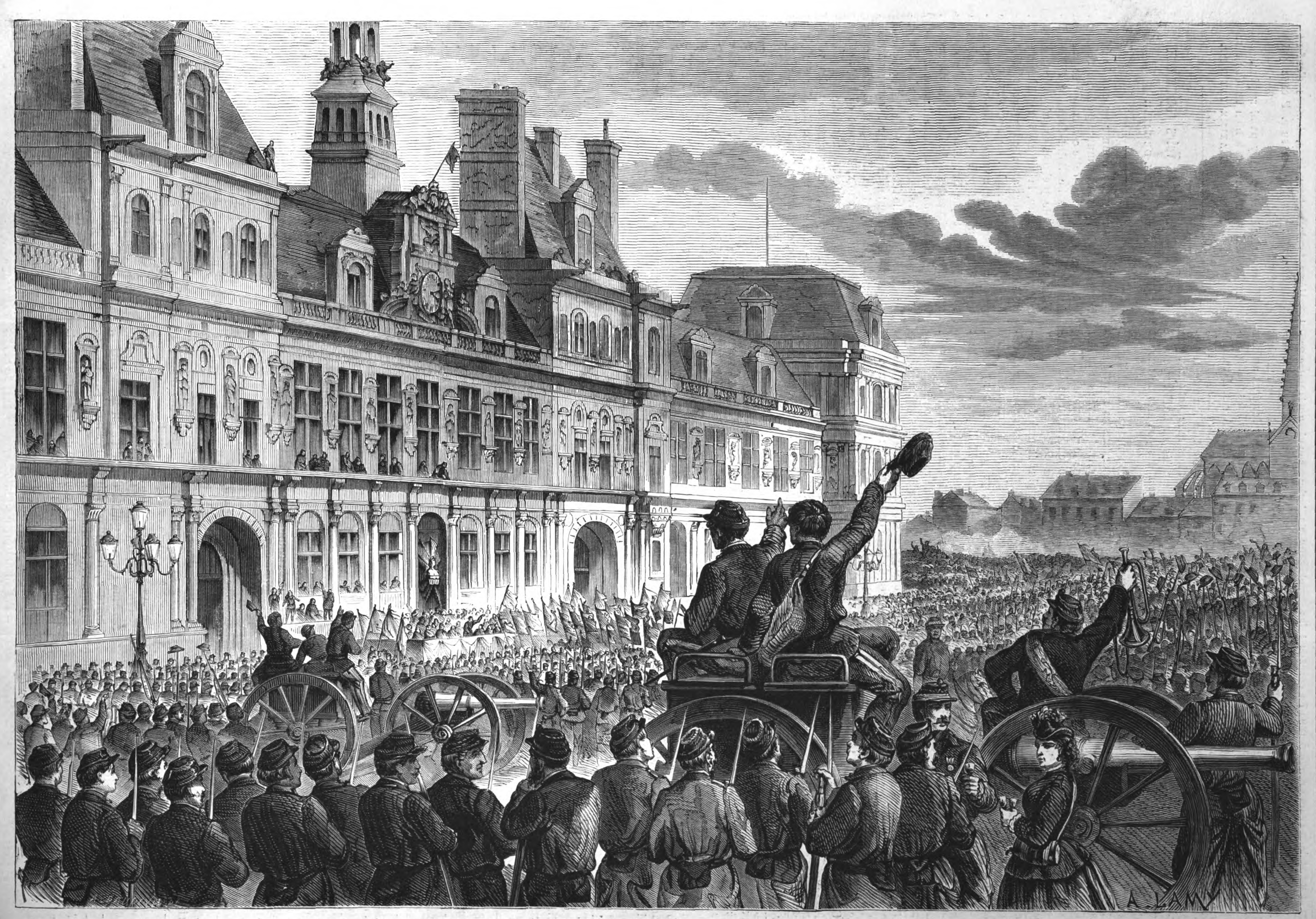
— Je ne vois plus Talma, lui dit-il; est-ce qu'il me bouderait, lui aussi? Voudrait-il jouer au Brutus? C'est un de ses meilleurs rôles au théâtre, il est vrai.

Dès le lendemain, ces paroles étaient répétées à Talma par Regnault lui-même. Talma s'inclina; il savait qu'un désir de Napoléon équivalait à un ordre formel. Un matin donc, à l'heure du déjeuner impérial, il se rendit aux Tuileries. Il n'avait pas commis la faute de Bouilly; voici quel était son costume, irréprochablement conforme à l'étiquette de la nouvelle cour : habit de drap marron à la française, doublé de satin blanc; culotte courte de soie noire; souliers à petites boucles d'or; le chapeau à plumes, et l'épée à poignée d'acier, richement façonnée.

Au moment de se mettre à table, l'empereur eut un mouvement de satisfaction en apercevant Talma.



PARIS DEPUIS LE SIÉGE. — État actuel du jardin des Tuileries. — (Dessin d'après nature de M. Grandsire.)



PARIS. — Proclamation de la Commune sur la place de l'Hôtel-de-Ville par les membres du Comité central de la garde nationale.

naire et y fait déposer en grande pompe l s corps de ses maréchaux.

Vient la Restauration qui efface du Panthéon les inscriptions et les bas-reliefs de 1791 et l'attribue aux missionnaires.

La Révolution de 1830 et la royauté qui en sortit reprend la tradition révolutionnaire que continue la République de 1848 et que renie le second empire.

Vendredi dernier, 31 mars, nous avons assisté à la septième consécration du Panthéon. La municipalité du cinquième arrondissement a présidé à cette cérémonie républicaine célébrée par les salves des pièces d'artillerie.

Les tambours ont battu aux champs; les musiques militaires ont joué leurs plus entraînantes mélodies nationales; des discours ont été prononcés sur les marches du temple et un garibaldien est monté sur le dôme et a attaché à la croix qui en décorait le faîte un éclatant drapeau rouge.

Le Panthéon redevient encore une fois le Temple de Mémoire.

LÉO DE BERNARD.

LE JARDIN DES TUILERIES

TRANSFORMÉ EN PARC D'ARTILLERIE

Le jardin des Tuileries, dont le savant dessin de M. Grandsire reproduit l'aspect, a éprouvé le contrecoup de toutes nos commotions politiques et nationales.

Chaque monarque, chaque gouvernement y a marqué son jour, son empreinte, mais le râteau des jardiniers, qui est le sceptre des maîtres de ces lieux, a nivelé, effacé avec une indifférence particulière au règne végétal, et les traces des empires et celles des révolutions.

Depuis sa création par Catherine de Médicis, bien des transformations lui ont été imposées. C'est d'abord Mlle de Guise qui, au bois, à l'étang de Charles IX, ajoute des volières, un théâtre, un labyrinthe, une ménagerie. Sous Louis XIII, Renard y installe son cabaret, rendez-vous des gentilshommes et des grandes dames. Le Poussin obtient plus tard de Louis XIV l'autorisation d'y construire une petite habitation que le grand peintre occupa de longues années.

Un beau jour, le Roi-Soleil bouleverse de fond en comble le jardin des Tuileries et confie à Le Nôtre le soin de le refaire. C'est de cette époque que datent les grands couverts d'arbres sous lesquels notre gravure représente abritées les pièces d'artillerie. Robespierre y fit exécuter les bancs demi-circulaires en marbre blanc d'où les vieillards devaient assister aux exercices de la jeunesse dans les fêtes publiques. C'est là également que le député d'Arras, devenu le tout-puissant conventionnel, célébra le 9 juin 1794, la fête de l'Être-Suprême. C'est le long de la terrasse des Feuillants, dite alors *terre nationale*, à la place des tapis de verdure créés par Le Nôtre, que la commune de Paris planta des pommes de terre et des carottes.

Le combat du 10 août commença dans le jardin des Tuileries pour se terminer dans les appartements de Louis XVI. Sur une estrade élevée au milieu d'un des bassins, fut déposé le 10 octobre 1794, le corps de J. J. Rousseau. Le lendemain on le transportait au Panthéon.

Ce jardin n'a été pas plus étonné de se voir traverser tant de fois par des princesses comme Marie-Louise et la duchesse d'Orléans arrivant à Paris pour partager le trône, que par des monarques qui, comme Charles X et Louis-Philippe, s'enfuyaient devant la Révolution triomphante.

Un coup de râteau et le lendemain il n'y paraissait plus. Les voitures de gala royal ou impérial ne laissaient dans ses magnifiques allées qu'une dépression fugitive aussitôt ratissée que les fanes des pommes de terre des citoyens de la Commune.

Dans ces derniers temps, les nécessités de la défense de Paris avaient fait du jardin des Tuileries le parc d'artillerie dont le crayon de M. Grandsire reproduit si fidèlement l'aspect.

Pièces de 7 nouveau modèle, canons à âme lisse, mortiers, pièces de campagne, les unes sur leurs affûts, les autres mollement couchées et sans symétrie dans le sol détrempé, caissons et prolonges d'artillerie, baraquements pour les chevaux, baraques pour les artilleurs, tout ce qui constitue un parc d'artillerie se rencontrait massé entre l'écrasant dôme quadrangulaire de Levau et la grille du Louvre sur la place de la Concorde, c'est-à-dire d'un bout à l'autre du jardin.

Le mois d'avril pousse les feuilles des marronniers et bien des mères se demandent si leurs charmants bébés pourront cet été s'ébattre dans les allées ombreuses des Tuileries. En voyant tout cet attirail militaire, cet entassement d'engins de destruction, ces grossiers baraquements de bois, elles se désespèrent en pensant que la saison torride aura fait feu de tous ses rayons avant que le jardin des Tuileries soit débarrassé et des artilleurs et de l'artillerie.

Mères tendres et sensibles, bonnes d'enfant ne vous lamentez pas outre mesure. Prenez patience encore quelques jours.

Un coup de râteau et il n'y paraîtra plus.

Le jardin des Tuileries en a bien vu d'autres.

MAXIME VAUVERT.

Proclamation des Votes communaux

A L'HOTEL-DE-VILLE

La Commune a voulu donner un certain éclat à la proclamation des votes municipaux du 26 mars.

En temps ordinaire, cette cérémonie se passe en famille, dans la salle Saint-Jean de l'Hôtel-de-Ville, au milieu de quelques centaines de fidèles.

Par les journaux, la population entière connaît, trois ou quatre jours avant cette proclamation officielle, le résultat définitif. Le magistrat chargé de publier hautement les noms des élus n'a pas grand'chose à apprendre au public, qui, sur ce point, en sait déjà autant que lui. Aussi l'affluence est-elle médiocre. Les rigoristes de la légalité seuls, avec les chauds partisans de tel ou tel candidat heureux, croiraient leur civisme déshonoré, s'ils n'assistaient pas à pareille fête.

Quand ils ont entendu sortir triomphant de la bouche d'un adjoint ou d'un conseiller le nom de l'homme de leur choix, ils sont contents et leur conscience de citoyen est tranquille.

Jusqu'à ce jour, la proclamation des votes à l'Hôtel-de-Ville était une formalité officielle plutôt qu'une fête, et son apparat passait presque inaperçu dans le tourbillon de la vie parisienne.

La Commune, logique avec ses principes, qui lui disent :

— Qu'étais-tu? — Rien.

— Que dois-tu être? — Tout,

La Commune a décidé que l'annonce au peuple du résultat des votes municipaux se ferait désormais en grande pompe.

Une immense estrade a été élevée devant la porte centrale de l'Hôtel-de-Ville. Des draperies rouges et des faisceaux de drapeaux rouges décoraient cette tribune, sur laquelle avaient pris place les 80 nouveaux élus, les uns en frac noir et en cravate blanche, les autres en costume d'officiers de la garde nationale et le sabre au côté.

Tous les bataillons fédéralistes avaient été invités à venir saluer de leurs vivats et de leurs acclamations l'avénement de la Commune.

Le déjeuner terminé, il s'approcha de lui, et lui dit à demi-voix :

— C'est bien, Talma, c'est très-bien.....

Quelques instants après, il lui faisait signe de le suivre dans son cabinet.

— Je reconnais votre tact habituel, Talma, — dit Napoléon, — et je vous en sais gré; vous avez compris que vous vous présentiez chez l'empereur..... Vous avez compris également que vous deviez attendre d'y être invité. Mais soyez persuadé que vous retrouverez toujours en moi l'homme du passé. Mon manteau impérial n'est pas le manteau de l'oubli. J'aurai même grand plaisir à revenir sur ces causeries de jadis, où vous me parliez de mes destinées futures. Vous avez été le premier, Talma, je m'en souviens, à découvrir mon étoile. Je ne vous savais pas si bon astronome.

Une autre fois, — car Talma, à partir de ce jour, ne discontinua plus ses visites, — Napoléon lui dit en riant :

— Savez-vous ce qu'on vient de me rapporter? On prétend que vous me donnez des leçons de tenue... oui... que vous m'apprenez mon métier d'empereur.

— Moi, Sire? balbutia Talma, déconcerté.

— J'avoue que je ne saurais avoir un meilleur professeur.

— Sire, cette raillerie...

— Ce n'en est pas une, reprit Napoléon. Mais causons d'autre chose. Vous avez joué hier *la Mort de Pompée*; j'étais dans ma loge.

— Aussi ai-je redoublé d'efforts pour satisfaire Votre Majesté.

— Eh bien, mon cher Talma, vous n'y avez réussi qu'à demi... Et, tenez, puisque vous passez pour me donner des leçons de royauté, je veux, à mon tour, vous donner une leçon de tragédie .. Vous fatiguez trop vos bras... Les chefs d'empire sont moins prodigues de mouvements; ils savent qu'un geste, un regard est un ordre; dès lors ils ménagent et le geste et le regard. A moi, par exemple, combien de fois un signe du doigt m'a-t-il suffi pour mettre en feu trois cents pièces de canon et pour donner à cent mille hommes un royaume à conquérir!... Il est aussi un vers dont l'intention vous échappe; vous le prononcez avec trop de franchise :

> Pour moi qui tiens le trône égal à l'infamie.

César ne dit point là tout ce qu'il pense. Tant de batailles livrées ne lui ont pas donné le pouvoir souverain pour lui faire mépriser la puissance parvenue à son dernier terme. Mais il a besoin de flatter les vieilles idées de Rome et de ne pas blesser ses soldats qui l'écoutent. Ne faites pas parler César comme Brutus. Quand l'un dit qu'il a les rois en horreur, il faut le croire; mais non pas l'autre. Marquez cette différence.

On ne m'a point raconté ce que Talma avait répondu à ces très-justes observations.

J'ai vu naître, ou plutôt grandir l'art de la claque à la Comédie-Française, — car la claque est vieille comme le monde. On peut, du moins, sans craindre d'erreur, la faire remonter à Néron. Cet histrion couronné avait créé le corps des *augustans*, dont les fonctions consistaient à l'applaudir lorsqu'il chantait sur le théâtre. A des intervalles indiqués, ils criaient en cœur :

— César! vous êtes beau! vous êtes divin! personne ne saurait vous vaincre ni même vous égaler!

Pendant ce temps-là, Burrhus et Sénèque faisaient signe aux spectateurs de partager l'enthousiasme des claqueurs salariés :

> Tandis que des soldats, de moments en moments,
> Arrachaient du public les applaudissements.

On connaissait déjà, à cette époque, diverses sortes d'applaudissements, telles que le *bourdonnement*, la *tuile*, le *pot de terre*. En vérité, c'est à croire que nous n'avons rien inventé du tout!

Chez nous, — c'est-à-dire à la Comédie-Française, — Dorat est regardé avec raison comme un des plus chauds propagateurs de l'ordre de la claque. Il dépensa une partie de sa fortune à faire soutenir ses pièces, et l'autre moitié à faire imprimer ses poésies. Après sa tragédie de *Régulus* et sa comédie de *la Feinte par amour*, qui furent représentées le même soir, il se trouva redevoir sept cents livres aux comédiens.

— Encore deux ou trois succès comme celui-là, mon cher, et vous êtes un homme ruiné! lui dit La Harpe.

Le nombre qui arriva, le vendredi 31 mars, sur la place de l'Hôtel de-Ville fut considérable. Clairons chantant leurs fanfares et tambours battant leurs marches marchaient en tête. Chaque bataillon envoyait immédiatement sa députation et son porte-drapeau, qui se rangeaient au pied de l'estrade municipale.

Lorsque le défilé fut exécuté, la place de Grève se trouvait couverte de gardes nationaux, qui, à la proclamation du nom de leur élu, éclataient en cris de : Vive la République! vive la Commune! agitant leurs képis au bout de leurs baïonnettes.

Le spectacle était vraiment grandiose et bien fait pour frapper les imaginations.

Mais qu'a dû penser de tout cela le parti positiviste du comité, qui, en fait de force morale, en tant que moyen de gouvernement, n'admet que les manifestations de la raison pure?

MAC VERNOLL.

TEXTE DE LA PROCLAMATION

Voici, d'après *le Vengeur*, le discours prononcé lors de l'installation de la Commune par son doyen, M. Beslay :

« Citoyens,

« Votre présence ici atteste à Paris et à la France, que la Commune est faite, et l'affranchissement de la Commune de Paris, c'est, nous n'en doutons pas, l'affranchissement de toutes les communes de la République.

« Depuis cinquante ans, les routiniers de la vieille politique nous bernaient avec les grands mots de décentralisation et de gouvernement du pays par le pays. Grandes phrases qui ne nous ont rien donné.

« Plus vaillants que vos devanciers, vous avez fait comme le sage qui marchait pour prouver le mouvement ; vous avez marché et l'on peut compter que la République marchera avec vous.

« C'est là en effet le couronnement de votre victoire pacifique. Vos adversaires ont dit que vous frappiez la République; nous répondons, nous, que si nous l'avons frappée, c'est comme le pieu que l'on enfonce plus profondément en terre.

« Oui, c'est par la liberté complète de la Commune que la République va s'enraciner chez nous. La République n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était aux grands jours de notre Révolution. La République de 93 était un soldat qui, pour combattre au dehors et au dedans, avait besoin de centraliser sous sa main toutes les forces de la patrie ; la République de 1871 est un travailleur qui a surtout besoin de liberté pour féconder la paix.

« Paix et travail ! voilà notre avenir! Voilà la certitude de notre revanche et de notre régénération sociale, et, ainsi comprise, la République peut faire de la France le soutien des faibles, la protectrice des travailleurs, l'espérance des opprimés dans le monde et le fondement de la République universelle.

« L'affranchissement de la Commune est donc, je le répète, l'affranchissement de la République elle-même ; chacun des groupes sociaux va retrouver sa pleine indépendance et sa complète liberté d'action.

« La Commune s'occupera de ce qui est local.

« Le Département s'occupera de ce qui est régional.

« Le Gouvernement s'occupera de ce qui est national.

« Et disons-le hautement : La Commune que nous fondons sera la Commune modèle. Qui dit travail, dit ordre, économie, honnêteté, contrôle sévère, et ce n'est pas dans la Commune républicaine que Paris trouvera des fraudes de 400 millions.

« De son côté, ainsi réduit de moitié, le gouvernement ne pourra plus être que le mandataire docile du suffrage universel et le gardien de la République.

« Voilà, à mon avis, citoyens, la route à suivre; entrez-y hardiment et résolûment. Ne dépassons pas cette limite fixée par notre programme, et le pays et le gouvernement seront heureux et fiers d'applaudir à cette révolution si grande et si simple, et qui sera la plus féconde révolution de notre histoire.

« Pour moi, citoyens, je regarde comme le plus beau jour de ma vie d'avoir pu assister à cette grande journée, qui est pour nous la journée du salut. Mon âge ne me permettra pas de prendre part à vos travaux comme membre de la Commune de Paris ; mes forces trahiraient trop souvent mon courage, et vous avez besoin de vigoureux athlètes. Dans l'intérêt de la propagande, je serai donc obligé de donner ma démission; mais soyez sûrs qu'à côté de vous, comme auprès de vous, je saurai, dans la mesure de mes forces, vous continuer mon concours le plus dévoué, et servir comme vous la sainte cause du travail et de la République.

« *Vive la République ! vive la Commune !*

« CH. BESLAY. »

Le départ des Femmes pour Versailles

JADIS ET AUJOURD'HUI

(Voir le dessin à la page 220)

Mardi dernier, vers trois heures de l'après-midi, une colonne de quatre à cinq cents femmes de tout âge se formait sur la place de la Concorde, à l'entrée du Cours-la-Reine.

Toutes ces femmes étaient vêtues de deuil et se faisaient remarquer par leur attitude sévère. Celle qui semblait les commander était une institutrice, disait-on.

Elles portaient le drapeau rouge et se dirigeaient, elles aussi, sur Versailles, tambours et clairons en tête.

Dans quel but? Etait-ce dans une pensée de conciliation ou de haine? Etait-ce pour s'interposer entre les partis, ou pour prendre, en amazones, leur part du danger commun?

Ce n'est pas la première fois que les « Parisiennes » marchent sur Versailles.

Le voyage qu'elles y ont fait, le 5 octobre 1789, est resté célèbre, et peut-être n'est-il pas sans intérêt d'en rappeler ici quelques épisodes. La comparaison qu'on ne pourra manquer d'établir sera tout à l'avantage de nos contemporaines.

J'ignore si l'intention des femmes du 3 avril 1871 était de ramener leurs députés à Paris. Il est permis d'en douter. Les femmes du 5 octobre 1789 voulaient ramener le roi, la reine et le dauphin, que dans leur style imagé elles avaient surnommés le *Boulanger*, la *Boulangère* et le *Petit Mitron*. « Lorsque nous les tiendrons au milieu de nous, il est probable que nous ne manquerons plus de pain, » disaient-elles avec une certaine logique.

La manifestation n'avait donc, en principe, rien de bien inquiétant.

Seulement comme on pouvait s'attendre à un refus du Boulanger et de la Boulangère, qui n'avaient pas toujours répondu avec un vif empressement aux effusions de leurs sujets, et comme on était décidé à passer par-dessus ce refus, on s'était armé, tant bien que mal.

Donc, le 5 octobre au soir, — il faisait un temps *chargé*, comme on dit, — une nuée de femmes se dirigeait sur Versailles, par ce même Cours-la-Reine.

Mais une nuée véritable, remplie de poussière, de cris et de bonnets volants !

Elles bourdonnaient comme des guêpes dont on a

J'ai eu entre les mains une copie du « Règlement à l'usage des claqueurs du premier Théâtre-Français, » rédigé par l'illustre Robert, notre entrepreneur de succès.

En voici quelques articles qui ne manquent pas de piquant :

« Tout claqueur faisant partie de l'une des brigades en service auprès du Théâtre-Français doit d'abord se pourvoir d'une mise décente, attendu qu'il est possible qu'on le désigne pour *travailler* à l'orchestre, à la première galerie, ou même dans une loge louée. Toutefois, il lui est expressément défendu d'avoir des gants, parce qu'il pourrait les garder par distraction, par vanité ou par paresse, et que son travail en souffrirait.

« Tout acteur sociétaire a droit à une salve dès son entrée en scène; seulement il faut que les bravos soient mieux nourris pour les membres du conseil d'administration, car ce sont eux qui fixent le nombre des billets à distribuer. Les deux semainiers doivent également être *chauffés* à un degré de plus que les autres sociétaires; c'est un usage qui a force de loi.

« Mêmes manœuvres doivent s'effectuer aux sorties, avec les nuances commandées par le rang de chaque artiste. Au reste, il suffit d'avoir l'œil ouvert sur le chef de file, qui, ayant le mot d'ordre, fait tous les signaux convenus. Cette partie du métier n'est, pour ainsi dire, que le pont aux ânes.

« Mais ce qui exige la plus grande attention, c'est la manière de distribuer les applaudissements pendant la représentation d'une pièce : il faut sentir, deviner ce qu'éprouve le spectateur, afin de ralentir ou de presser, selon la circonstance. Dans ce cas, on cause avec ses voisins, et l'on ne part que lorsqu'on les voit disposés à marcher d'accord.

« Ce qu'il ne faut jamais négliger, c'est de saisir toutes les allusions qui peuvent flatter l'amour-propre d'un acteur ou d'une actrice. Quand, par exemple, il se trouve qu'un personnage dit à l'autre : *Vous jouez parfaitement la comédie!* ou bien : *Vous avez infiniment d'esprit!* il faut alors montrer par des bravos soutenus qu'on a su comprendre l'intention de l'auteur. »

Voyant Fleury rire tout seul dans les coulisses, entre deux actes de l'*Ecole des Bourgeois*, je lui ai demandé le motif de son hilarité.

— On est venu nous lire ce matin une pièce sans pareille, m'a-t-il dit.

— Vraiment!

— Je m'en tiens encore les côtes.

— Qu'était-ce donc?

— Il s'agissait d'une comédie en trois actes, intitulée *le Coche*. Je ne sais comment s'appelle l'individu qui est venu nous la lire sérieusement. Voici du reste, en trois mots, quel est le sujet de cette pièce. Au premier acte on voit paraître, sur une grande route, des bourgeois qui attendent le coche avec impatience, parce qu'il y a dans le coche une personne de leur connaissance, et ils s'informent à tout le monde si le coche est passé ou s'il passera bientôt. Enfin, las de regarder à leur montre et de questionner, ils vont déjeuner dans le cabaret voisin; et c'est la fin du premier acte. Le second acte n'a d'autre action que celle du coche qui passe et des bourgeois qui vont demander au cocher si M. un tel est dans le coche. On leur répond que M. un tel n'y est pas, et ils suivent la voiture en grondant beaucoup. Ainsi se termine le second acte. Le troisième est bien plus intéressant encore : les mêmes bourgeois reviennent sur la scène, maudissant leur étoile, regrettent la peine qu'ils ont prise et finissent par rentrer dans le cabaret pour se consoler.

Cette narration s'acheva au milieu de nos éclats de rire.

Entre tous les originaux que j'ai connus, je note en passant Saint-Ange, le traducteur des *Métamorphoses* d'Ovide.

Ce Saint-Ange demeurait alors rue Française, au cinquième étage; il avait crayonné sur sa porte le distique suivant :

> Messieurs, frappez une ou deux fois
> Et vous verrez quelqu'un paraître;
> Si vous êtes forcés de frapper jusqu'à trois,
> C'est que je n'y suis pas ou bien n'y veux pas être.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



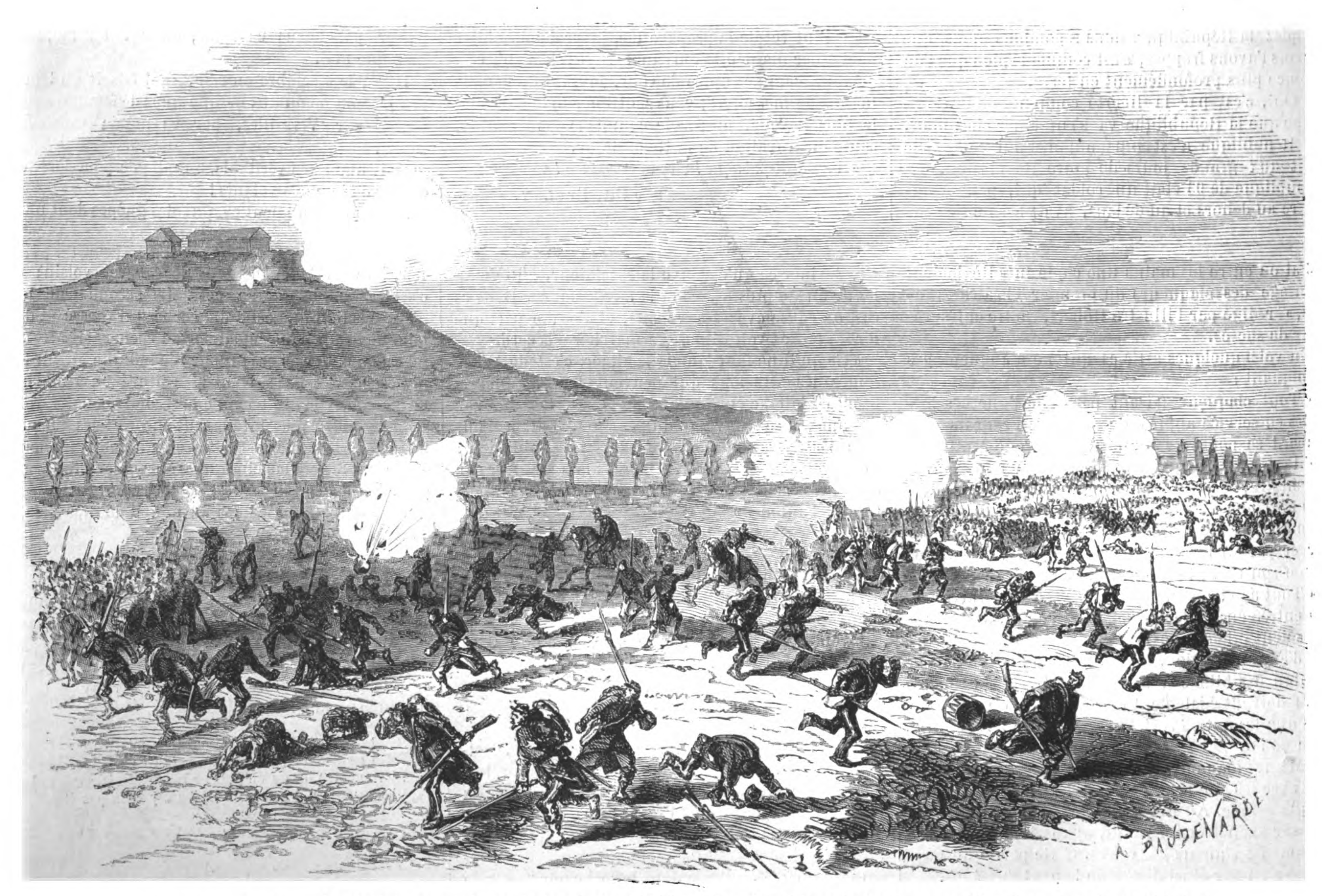
JOURNÉE DU 3 AVRIL. — La manifestation des femmes.

renversé la ruche. Il y en avait des milliers, jeunes et vieilles, hideuses et charmantes, parées ou en guenilles; elles couvraient le sol et bouchaient l'horizon. Toutes étaient armées, toutes chantaient à tue-tête. C'était extravagant! Une jolie fille battait du tambour, ses deux baguettes étaient ornées de rubans. Derrière elle, les escadrons coiffés de la Halle entonnaient le *Ça ira!* Les unes étaient empilées sur des chariots ou dans des fiacres; elles passaient leurs visages et leurs bras par les portières; d'autres étaient assises sur des trains de canons...

Paris vomissait tout son peuple en jupes, ses hordes de commères, de grisettes patriotiques, de Phrynés fangeuses, de marchandes de marée et d'actrices subalternes. Toutes celles qui devaient jouer un rôle dans la Révolution avaient choisi ce jour-là pour débuter.

D'abord, Rose Lacombe, dans la fleur de ses vingt-deux ans, séduisante et imposante, la tête haute, le regard fier, une de celles qui savaient le mieux sourire et tuer. C'était une ex-tragédienne de province, alors tragédienne pour tout de bon à Paris. Elle avait un fusil pendu à son épaule et un poignard que sa main impatiente tourmentait.

A la tête d'une autre colonne, Pauline d'Aunez, aussi fougueuse peut-être et moins belle, venait en chancelant, roulant des yeux noyés d'ivresse en



JOURNÉE DU 3 AVRIL. — Les fédérés repoussés par le feu du Mont-Valérien dans les plaines de Nanterre. — (D'après croquis de M. Robida.)



LES TROUBLES DE PARIS. — Avant-postes des gardes nationaux sur le chemin de Paris à Versailles (rive droite).

s'appuyant sur une poissarde aux larges pieds.

La bouquetière Louison étalait, comme dans une fête, la grâce de ses dix-sept ans : c'était Louison Chabry qui, la première, avait provoqué le voyage à Versailles.

A côté d'elle, une petite danseuse de corde de chez Nicolet avait revêtu sa robe de dentelles et de papier d'argent; elle escortait une pauvre femme dont l'amant avait été assassiné la veille, et qui, à demi délirante, portait au bout d'une perche un tambour de basque et un bonnet phrygien.

Aspasie Carlemigelli, plus connue sous le nom d'*Aspasie*, la même qui plus tard assomma Féraud à coups de galoche, soufflait sa rage à ses compagnes; elle sortait de l'hospice des aliénés, où une folie d'amour l'avait fait enfermer deux ou trois ans.

Françoise Roulin, la présidente, donnait majestueusement le bras à Louise Bourgeois, mignonne ouvrière en sculpture.

Puis, c'était les femmes Tournay et Lavarenne ; Reine Audu venait ensuite, Reine Audu, la célèbre fruitière, surnommée la reine des Halles, grande et forte beauté, les poings campés sur la hanche, la voix tonnante et la cocarde au bonnet, un bonnet à la Bastille, représentant une tour garnie de deux rangs de créneaux en dentelle noire.

Elles étaient là toutes, fourmillant avec un bruit d'enfer, se pressant, se heurtant, et battant l'air de leurs clameurs. Quelques hommes s'étaient mêlés à leurs rangs. Parmi eux on reconnaissait Maillard, un des embaucheurs de cette journée. La jeune Monié, qui avait une boutique de mercerie dans la petite rue du Rempart, se tenait orgueilleusement suspendue à son bras, tandis que la cordonnière Simon ne cessait de crier : *Vive Maillard !* A quoi Maillard répondait galamment par cet autre cri : *Vivent les parisiennes !*

Mais le plus hideux spectacle était sans contredit celui que présentait une trôlée de cent-cinquante à deux-cents hommes, goujats enjuponnés, parmi lesquels on se montrait du doigt une figure méchante, grosse et basse, sur laquelle on collait un des plus célèbres noms de France, celui des d'Aiguillon, nom éteint, famille éteinte, et dont le dernier représentant mourut, dit on, saltimbanque, sur le chemin de Naples...

La colonne des *dames citoyennes* s'avançait ainsi sur Versailles. Elle arriva sur la place du Château, devant la grille qui avait été fermée, et en dedans de laquelle se tenaient les gardes-du-corps à cheval, au nombre de huit cents. Bientôt cette place, une des plus grande d'Europe, se couvrit de cotillons, cotillons rouges, cotillons bleus, cotillons verts, cotillons de toutes nuances et de toutes formes...

Les plus impatientes donzelles occupaient les avant-postes.

La jeune Pauline se déchirait les mains aux serrureries de la grille.

Madame Tison, du haut d'une charrette, apostrophait les officiers.

D'autres femmes, sous la conduite de Maillard, s'étaient jetées dans l'Assemblée nationale, avant que la séance fût levée.

— Du pain! hurlaient-elles, du pain!

Elles se roulaient sur les bancs de la droite et de la gauche, pêle-mêle avec les élus de la nation, se montrant du doigt les membres du clergé et leur envoyant des épigrammes.

Quelques-unes se mirent à danser en rond, sans que l'on osât les faire sortir.

Debout sur une chaise, celle qui avait brigué l'honneur d'être surnommée la *Ninon du dix-huitième siècle*, l'effervescente Olympe de Gouges, essayait de haranguer le président. C'était une femme de lettres qui voulait à toute force être un homme d'État.

— Parle, député! tais-toi, député!

— A bas la calotte!

Maillard criait ces paroles historiques :

— Le peuple va mourir de faim; il a le bras levé, craignez sa fureur!

Pendant que le temps se perdait en motions et en députations, la nuit s'avançait. La pluie avait redoublé, et il faisait un froid assez vif. Les femmes, trouvant bien dans l'Assemblée, décidèrent qu'elles y passeraient la nuit. Des provisions furent apportées, le vin coula, et les refrains se succédèrent.

Tout engagement sérieux, tout combat avait été remis au lendemain.

Cette veille d'armes des femmes parisiennes offrait un spectable inconnu jusqu'alors, et du plus pittoresque effet. Sur la place d'Armes, les unes s'étaient installées dans l'hôtel Dangeau et dans l'hôtel de Roquelaure. Elles fraternisaient avec les concierges et remplissaient les escaliers. De la paille étendue sur les pavés humides servait au plus grand nombre, qui s'abritaient sous des parapluies. On buvait de l'eau-de-vie pour se réchauffer. Les affamées faisaient de la cuisine. Elles dépeçaient des chevaux enlevés aux gardes-du-corps, et que l'on faisait *revenir* en les posant sur des charbons ardents. Des torches sillonnaient ce camp féminin. Puis, comme il faut toujours que la danse ait sa part dans l'histoire de France, un ménétrier s'installa sur une barrique vide et fit sauter nos commères jusqu'au matin.

Nous n'avons pas à raconter les événements du lendemain ; on sait ce que dura l'attaque du château de Versailles, et comment la famille royale, *mitron et mitronneaux*, furent ramenés en triomphe à Paris.

Quel triomphe!

Nous n'avons voulu que raconter le départ de ces femmes, et ajouter un tableau rétrospectif au tableau actuel de M. Rickebusch.

Quant aux épisodes qui ont signalé le voyage des Parisiennes du 3 avril 1871, nous les ignorons complétement. Peut-être une d'elles se décidera-t-elle un jour à en écrire le récit; ce ne sera sans doute pas une des pages les moins curieuses de l'étonnante histoire de ce temps.

CHARLES MONSELET.

L'abondance des matières nous fait remettre au prochain numéro la suite de notre nouvelle : *La mare aux Prussiens.*

AU MONT-VALÉRIEN

On lit dans le *Paris-Journal :*

« Les bruits les plus exagérés, les nouvelles les plus sinistres ont couru pendant toute la journée sur le nombre des victimes faites par la canonnade du Mont-Valérien.

« Il est vrai de dire que la grande forteresse a surtout cherché à effrayer les fédérés. De l'aveu même de tous les hommes que nous avons interrogés, elle a dû tirer un nombre considérable de coups à blanc. En effet, étant donnée la position formidable occupée par son artillerie, le peu d'espace qui la séparait de la colonne en marche, et la façon dont cette dernière était pelotonnée, il est manifeste pour tous — même pour les plus passionnés — que ses obus pouvaient faire un mal effroyable. Disons plus, il eût suffi de quelques coups de mitrailleuses ou de décharges à mitraille pour anéantir les quatre mille hommes engagés à découvert sous le feu de ses bastions.

« Le chiffre des tués et des blessés est donc assez restreint. Quel qu'il soit, il est trop élevé.

« Sur les huit bataillons lancés sur la route, trois ont surtout souffert : ce sont le 24[e], le 128[e], et le 188[e].

« Le commandant du 24[e] a été mortellement frappé. Le bataillon a eu en outre, de 20 à 25 hommes tués ou blessés.

« Le 128[e] a perdu un lieutenant et 18 hommes. L'officier a eu un bras emporté; on l'a conduit à l'hôpital Beaujon.

« Le 188[e], 2 officiers tués, 15 gardes atteints plus ou moins grièvement.

« Comme le constate l'*Officiel* de l'Hôtel-de-Ville, le général Bergeret a eu ses deux chevaux tués : les deux chevaux de sa voiture.

« Deux actions simultanées ont été engagées dès le matin.

« Pendant que le mouvement des fédérés échoue sur la route de Rueil, ils essayent un mouvement parallèle par Clamart et Meudon, sous la protection des forts du Sud.

« De ce côté le combat a duré jusqu'au soir. Il a surtout provoqué un vif engagement d'artillerie entre les batteries d'Issy, de Vanves, de Montrouge, des Moulineaux, appartenant aux fédérés, et les ouvrages de Châtillon, Meudon et le Bas-Meudon, occupés par les troupes de Versailles.

« Il comporte donc une action beaucoup plus complexe que celle du Mont-Valérien.

« La voix sourde des batteries de Meudon vient bientôt faire sa partie dans ce triste concert.

« Trois fois les fédérés se déploient en tirailleurs devant les lignes de l'armée, trois fois ils sont repoussés. Ils se reforment cependant et se mettent en colonne. Les obus pleuvent alors au milieu de leurs rangs, semant dans les bois des panaches de fumée, éclatant de toutes parts, tuant et blessant beaucoup de monde.

« Cependant les gardes nationaux tiennent bon sous la canonnade, et avancent insensiblement en tournant le viaduc du Val-Fleury. Mais là ils sont accueillis par une fusillade si intense et si bien nourrie qu'ils commencent à plier.

« A quatre heures, reconnaissant l'impossibilité d'avancer davantage, les chefs font sonner la retraite. Elle s'effectue en assez bon ordre, sous le feu persistant de la Terrasse, et les gardes nationaux, vont au pas de course, se ranger à l'abri des ouvrages d'Issy.

« Le duel d'artillerie continue néanmoins, et jusqu'à six heures le canon tonne à intervalles éloignés.

« L'attaque de Châtillon n'a pas eu plus de succès que celle de Meudon. Au tournant de la route, les fédérés ont été reçus par un feu des plus meurtriers, auquel ils ont longtemps riposté, au prix de grandes pertes et sans résultat appréciable. De l'aveu même des gardes nationaux, ils ont été conduits à l'attaque trop tôt, en trop petit nombre et sans artillerie, tandis qu'aux environs d'Issy et au Bas-Meudon leurs réserves n'avaient pas la liberté de leurs mouvements et se gênaient mutuellement.

« Dans ces deux attaques, les fédérés ont eu un grand nombre de tués et de blessés.

THÉATRES

CHATEAU-D'EAU : *Le Procès des Francs-Fileurs*, plaidoyer en un acte, par MM. Clairville et Emile Desbeaux. — NOUVEAUTÉS : *La Vie de Bohême*. — COMÉDIE-FRANÇAISE : M. Samson

Qu'est-ce qui disait donc que tout était désorganisé, que les institutions s'en allaient à vau-l'eau, que la société menaçait d'être submergée dans un nouveau déluge? Erreur! Voici M. Clairville qui réapparaît, semblable à la colombe de l'arche, et tenant dans son bec, non pas un rameau d'olivier, mais un couplet de facture. Tant que M. Clairville continuera à fredonner et à vaudevilliser, je ne désespérerai de rien. Voilà pourquoi aujourd'hui je salue avec joie *le Procès des Francs-Fileurs*, la récente production du plus imperturbable de nos auteurs dramatiques. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que M. Clairville se manifeste au monde sous les traits d'un conciliateur et d'un médiateur. Il nous avait déjà rassuré en 1848, il essaye de nous fortifier en 1871. Si *le Procès des Francs-Fileurs* n'a pas autant d'envergure que *la Propriété, c'est le vol!* et que *la Foire aux idées*, c'est que les théâtres sont à peine reconstitués; mais fiez-vous à lui lorsque l'ordre de choses aura pris un cours régulier. M. Clairville redeviendra plus que jamais l'homme de la situation, — sur l'air du *Saltarello*. Il y a des gens éternels en France.

Un autre théâtre, les Nouveautés, — un petit théâtre en chambre, — a annoncé sa réouverture avec *la Vie de Bohême*. Comme c'est loin de nous, ce pays de Bohême! Et cependant quelle gaicté y brille encore! « Portier, dit Rodolphe, voici cinq francs de denier à Dieu, à la condition que vous viendrez tous les matins me dire le jour et la date du mois, le quartier de la lune, le temps qu'il fera *et la forme de gouvernement sous laquelle nous vivrons.* »

Par le temps qui court, cet emploi ne serait plus une sinécure, et le portier de Rodolphe gagnerait bien son argent.

L'événement théâtral de cette semaine est la mort de M. Samson. Depuis plusieurs années il était retiré de la scène, mais il ne laissait échapper aucune occasion de se produire en public sous le prétexte d'une conférence ou d'un banquet de Molière. La place importante qu'il a longtemps tenue à la Comédie-Française et les nombreuses créations auxquelles il a attaché son nom, — sans compter les pièces dont il est l'auteur, — me font un devoir de lui consacrer plus que quelques lignes banales et écourtées.

Il était né en 1793, à Saint-Denis, autant dire à Paris, car il n'y a entre ces deux localités que la distance d'un omnibus ou d'un boulet de canon. Un de ses premiers condisciples fut le baron Taylor, avec lequel il devait entretenir toute sa vie les plus amicales relations. Coïncidence étrange : l'un et l'autre s'appelaient Isidore. Mais leur prénom n'était pas le seul lien destiné à les réunir; ils communiaient déjà dans un égal amour pour l'art et le théâtre. En 1812, on retrouve le jeune Samson au Conservatoire, où un prix de comédie l'exempte de la conscription. Il joue à la banlieue, en province, et au second Théâtre-Français.

Là, je suis mis sur sa trace, non par un almanach de spectacles, mais par un ouvrage très-peu connu et qui mériterait pourtant de l'être : « *Les Fastes de la Comédie Française*, par Ricord aîné, ancien officier supérieur, auteur des *Réflexions sur l'art théâtral*, du *Journal général des théâtres*, de l'*Horoscope de la Comédie-Française, et du second Théâtre-Français*, de l'*Histoire du Théâtre-Français* que l'on essaya d'établir à Londres en 1749, des *Archives de Thalie*, etc., etc. » Cet ouvrage paru en 1822 (2 vol. in-8°) et dû à une plume experte, à un amateur autorisé, porte ce jugement sur Isidore Samson : « La chose qu'un jeune homme qui se destine au théâtre examine le moins, c'est son physique, et c'est pourtant celle qui devrait davantage fixer son attention. Samson n'eût point choisi les rôles de valets s'il eût usé de cette précaution, car il n'a ni la gaieté, ni la vivacité, ni le plaisant nécessaires pour les jouer avec succès. Cet acteur est très-bien placé dans les rôles de raisonnement; son débit est juste, ce qui prouve son intelligence, mais il est dépourvu de cette verve, de ce mordant que possédaient si bien Préville et Dugazon. Samson jouera peut-être les financiers avec agrément dans la suite, et, s'il n'a pas cette chaleur qui anime la scène, il se fera toujours remarquer par beaucoup de naturel, de finesse et d'esprit. »

Ce portrait prouve que Samson, à cette date, était déjà ce que nous l'avons connu. De la finesse, oui; de l'esprit, mais aucun éclat; un masque pétrifié, un corps roide, une voix à rendre des points à un canard. Il a cependant surmonté tout cela; et petit à petit, depuis 1832, — époque à laquelle il se fixa définitivement au Théâtre-Français, — il a conquis un des premiers rangs, je ne dirai pas le premier, car Provost et Régnier pourraient réclamer justement.

Ses études du vieux répertoire étaient profondes, consciencieuses. Il avait le souci de la tradition, reçue des mains des dépositaires eux-mêmes. J'aime à me le rappeler dans Bernadille de *la Femme juge et partie*, dans Hector du *Joueur*, dans Sosie d'*Amphitryon*, dans M. Jourdain du *Bourgeois gentilhomme*, dans Sganarelle du *Médecin malgré lui*, et généralement dans tous les rôles de poltrons, de trembleurs, où il était servi par son débit trotte-menu, son geste court, sa physionomie flegmatique. Il manquait d'ampleur dans les *grandes casaques*, et restait bien au-dessous de Monrose père dans Mascarille et Figaro.

Mais s'il était inégal dans l'ancien répertoire, Samson apportait des qualités supérieures et très-particulières dans le nouveau. Il faut l'avoir vu dans Rantzau de *Bertrand et Raton*, le pair de France de *la Camaraderie*, le marquis de *Mlle de la Seiglière*, M. d'Hauterive ou d'Auberive des *Effrontés*, pour se rendre compte des effets de distinction auxquels il avait pu atteindre en dépit de sa nature ingrate. C'était un vrai gentilhomme alors; il excellait dans ces nuances qui comportent le dédain tranquille, l'impertinence à fleur de lèvre, les sous-entendus du regard et du sourire. Le masque arrivait à ressembler à M. de Talleyrand.

Par son âge, par son tempérament, il était demeuré hostile à l'école romantique, à laquelle il accorda rarement son concours, et qui, d'ailleurs, eut peu d'occasions de le lui demander. En cela, il se séparait absolument de son ami Taylor, esprit plus ouvert aux innovations. Membre du comité de lecture, Samson était l'effroi des jeunes poëtes, auxquels sa boule noire était assurée à l'avance. Comment en aurait-il pu être autrement? L'acteur était lui-même doublé d'un auteur, d'un versificateur. Ses pièces, *la Dot de ma fille*, *la Famille Poisson*, *la Belle-mère et le gendre*, quelques autres encore, appartiennent à ce genre agréable, à cette peinture facile dont Collin d'Harleville et Empis lui avaient fourni les premières leçons. Ainsi que Molière, Samson s'est procuré la jouissance de jouer dans ses propres pièces, et il a pu de la sorte récolter une double moisson d'applaudissements, — pour parler son classique langage.

Un troisième renom, et qui n'est pas le moindre, s'ajoute encore à sa mémoire: c'est celui qu'il laisse comme professeur du Conservatoire. Parmi ses principaux élèves il suffit de citer Rachel, les sœurs Brohan, Delaunay, pour être fixé sur la haute valeur de son enseignement. Il n'y a jamais eu qu'une opinion à cet égard.

Samson avait pris sa retraite à son corps défendant ; il aurait pu jouer encore malgré ses soixante-dix années, et sans avoir trop l'air de « marcher sur sa longe » selon un terme de coulisses. Le ruban de la Légion d'honneur qu'on fit luire à ses yeux, comme une légitime récompense de sa triple carrière, le détermina à faire ses adieux au public. Ce fut en soupirant qu'il accomplit ce sacrifice. Depuis lors, comme je l'ai dit, Samson essayait de se dédommager dans les assemblées littéraires, où, jusqu'au dernier jour, il disputa fraternellement la parole à son vieil ami le baron et sénateur Taylor.

Ses derniers loisirs ont été employés à la publication d'un poëme sur l'*Art théâtral*, auquel il avait presque continuellement travaillé. Cet ouvrage, qui comprend deux volumes, a été édité dans des conditions de luxe, grand papier, grandes marges, avec des portraits reproduits en photographie. C'est le résumé de ses cours du Conservatoire ; il y trace en vers cadencés les préceptes de l'art qu'il a pratiqué toute sa vie avec passion :

Par mon faible talent, discrédités d'avance,
Peut-être mes conseils manqueront de puissance.
Horace et Despréaux avaient bien mérité
D'enseigner et leur siècle et la postérité :
Le précepte donné de si haut, on l'accepte,
Sûr que l'exemple marche à côté du précepte.
Mais quand sur ses travaux il n'est point appuyé,
A l'école par nous le maître est renvoyé.
Tous mes jours consacrés à l'art que j'idolâtre,
Plus d'un acteur aimé dont j'ornai le théâtre,
Et de qui (pour mon cœur précieux souvenir!)
J'ai peut-être hâté le brillant avenir,
Voilà ce qu'à défaut d'une gloire plus belle,
Non sans un peu d'orgueil, j'invoque et je rappelle.

Après cette préface, l'auteur de l'*Art théâtral* étudie les divers genres de littérature dramatique et passe en revue les grands rôles de la tragédie et de la comédie, tant masculins que féminins : Phèdre, Camille, Néron, Alceste, Célimène, Arnolphe. Il ne dédaigne pas de descendre aux plus petits détails de leur interprétation, de dire comment il faut lire telle lettre, comment à tel moment il faut marcher, regarder, écouter. A ces indications, que les jeunes gens ont tout profit à recueillir, il ajoute parfois un trait d'un acteur fameux, une anecdote, pareille à celle-ci, que nous citons pour sa singularité seulement :

On raconte qu'un jour, chez Clairon convié,
Le grand acteur Garrick par elle fut prié
De vouloir bien offrir à l'heureux auditoire
Une scène empruntée à son beau répertoire.
Dans la société que Clairon rassemblait,
La langue de Garrick, aucun ne l'entendait.
.. ..
« J'userai seulement du geste et du visage. »
Puis, plaçant un mouchoir dans ses bras : « Maintenant,
Moi, je suis une mère et voici mon enfant.
Ce fauteuil à vos yeux figure une fenêtre,
Et j'attends mon mari qui doit bientôt paraître. »
Parlant ainsi, ses traits changent rapidement,
Et ce n'est plus Garrick qu'on voit en ce moment;
C'est une femme, c'est une épouse, une mère,
Fière de réjouir l'œil et le cœur d'un père
... Son doux regard de loin le salue et le fête :
Pour mieux s'en faire voir elle avance la tête;
Elle penche son corps, et d'un air triomphant
Montre l'enfant au père et le père à l'enfant.
Quel amour, quel bonheur dans ses traits se déploie!
Mais dans les mouvements d'une trop vive joie,
De ses mains échappé l'enfant tombe... O stupeur!
Prestige du talent! Art, sublime trompeur!
La douleur, la terreur courent dans l'assemblée,
Et Garrick, ou plutôt la mère désolée,
Est là, le regard fixe et les bras étendus.
On pleure, l'on frémit ; des cris sont entendus;
Mais ces cris, ce n'est pas l'artiste qui les jette;
Ses yeux ne pleurent point, sa douleur est muette.
Ce malheur est trop grand, trop pénible à porter
Pour qu'un cœur maternel y puisse résister :
Sa raison par degrés bientôt s'est affaiblie,
Et du désespoir morne il passe à la folie;
On la voit commencer, s'accroître; dans ses traits
On en suit, l'œil en pleurs, les rapides progrès.
Puis l'image devient si tragique, si vraie,
Que chaque spectateur malgré lui s'en effraie.
Garrick s'en aperçoit, et, par pitié pour eux,
Cesse de prolonger ce tableau douloureux.

Si authentique qu'elle soit, cette historiette n'échappe pas entièrement au ridicule et à l'invraisemblance. Il faut être armé d'une bonne volonté excessive pour apercevoir un enfant dans un mouchoir et une fenêtre dans un fauteuil. Ici, Samson me semble remplir le rôle d'un trop complaisant compère. Mais où n'entraîne pas le goût de la poésie classique et didactique ?....

En somme, l'existence d'Isidore Samson est une existence bien remplie, intelligente, droite, heureuse.

CHARLES MONSELET.

LE CIMETIÈRE SAINT-VINCENT

Le cimetière Saint-Vincent, situé à quelques pas de la Fontaine du But, sur le versant septentrional des buttes Montmartre, présente l'aspect d'un plan incliné dont le sommet confine à la rue Saint-Vincent, et dont la base s'étend dans la direction de la plaine Saint-Denis.

De hauts peupliers, des tilleuls vigoureux ombragent, pendant l'été, les pierres tumulaires qui s'étagent les unes sur les autres, et qui, serrées les unes contre les autres, recouvrent presque sa superficie entière.

Son étendue n'atteint pas les énormes proportions de son voisin, le cimetière du Nord, mais, dans son modeste développement, il n'en est pas moins doté de grandes allées symétriquement ordonnées et bien sablées, de massifs verdoyants et de bouquets fleuris qui témoignent des attentions pieuses des familles et des soins intelligents du conservateur et des jardiniers.

Les tombeaux aristocratiques y sont rares. Plus rares encore les statues et les sépultures monumentales qui recouvrent ailleurs les restes de ceux qui ont fait quelque bruit dans ce monde.

On dirait que le peuple, pour lequel ce coin de terre a été consacré, n'a pas d'histoire. Heureux doivent être les morts qui, exempts de la vanité posthume, dorment dans la paix de cette modeste nécropole.

Loin de ces lieux solitaires les vents du nord emportent les rumeurs de la grande ville qui s'agite de l'autre côté de la colline. Les grands cataclysmes de la vie parisienne peuvent seuls, de temps à autre, troubler du bruit de leurs éclats le silence de ses mausolées.

Le rôle révolutionnaire que Montmartre a joué dans les journées de mars a eu son contre-coup au cimetière Saint-Vincent. Sa paix traditionnelle a été violée dans un des plus mauvais jours de notre histoire.

C'était le 19 mars. La lune brillait au ciel, insoucieuse des misères et des crimes des humains. A trois heures et demie du matin, un officier et une vingtaine de gardes nationaux frappent à la porte du cimetière. Le gardien, M. Villemain, se lève en toute hâte et ouvre. Ces hommes armés apportaient deux cadavres, celui du général Clément Thomas et celui du général Lecomte, fusillés l'un et l'autre, la veille, dans la rue des Rosiers.

PARIS. — Le tombeau provisoire des généraux Clément Thomas et Lecomte au cimetière Saint-Vincent, à Montmartre. — (D'après nature, par M. Vierge.)

Le sang dégouttait encore de toutes leurs blessures. Quand on les déposa dans l'allée du milieu, tout près du caveau communal, la terre fut tachée de rouge.

Avec les deux cadavres, on remit au gardien les valeurs des victimes, qui depuis ont été fidèlement remises aux familles de ces généraux.

L'officier et les gardes nationaux se retirèrent.

M. Villemain courut chez les fossoyeurs du cimetière, qui, bientôt arrivés sur lieux, se mirent en devoir d'inhumer provisoirement ces deux corps percés de balles, et qui n'avaient encore pour suaire que les vêtements dans lesquels la mort les avait frappés. On leur passa sous les bras des cordes au moyen desquelles on les descendit dans le caveau où d'ordinaire sont déposés les cercueils auxquels on réserve une autre sépulture.

Ce caveau, de forme quadrangulaire, est recouvert d'une large pierre tombale sur laquelle ne se lit aucune inscription. Depuis le jour où les généraux Clément Thomas et Lecomte y reposent, deux bouquets de fleurs, non encore fanées, ont été placés sur cette dalle. Dans la crainte que le vent n'emporte ces fleurs, une main pieuse, autant que courageuse, a mis une pierre sur leurs tiges brisées.

Ces quelques violettes, mêlées d'immortelles, semblent une protestation muette contre les tristes égorgements de nos luttes fratricides.

Depuis leur inhumation sommaire de la nuit du 19 mars, les corps de Clément Thomas et de Lecomte ont été placés dans des cercueils de plomb. En espérant la paix du tombeau, ils attendent là que le calme soit rendu à la cité.

Désormais le cimetière Saint-Vincent de Montmartre aura sa triste page dans l'histoire de Paris. On saura qu'à la suite d'une convulsion politique, deux Français, tombés sous des balles françaises, ont dormi là les premières heures de leur dernier sommeil.

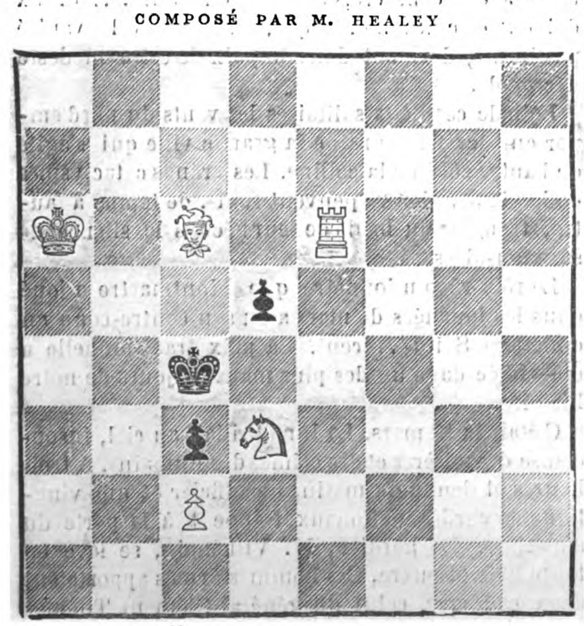
MAXIME VAUVERT.

ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 366

COMPOSÉ PAR M. HEALEY



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 364.

1. F 6 C, échec	1. R 1 T (A)
2. D 2 TR	2. Coup quelconque.
3. T 8 T, et mat le coup suivant.	

(A)

	1. R 3 T
2. F 7 F, échec déc.	2. R 4 C (1)
3. D 5 D, échec	3. R *ad libitum*
4. D 5 T, échec et mat.	

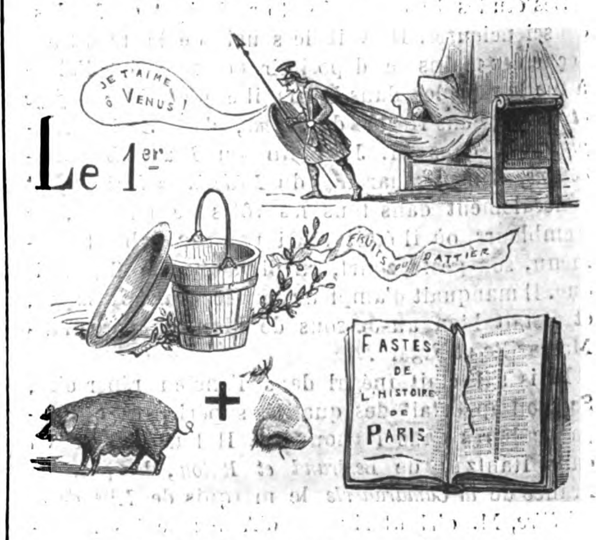
(1)

	2. R 2 T
3. D 6 C, échec	3. R 1 T
4. D 5 T, échec et mat.	

P. JOURNOUD.

LE NOUVEAU PARIS. — **Qu'est-ce donc que la Commune?** par M. JULES LE BERQUIER, tel est le titre d'une intéressante brochure d'un homme compétent sur l'administration Parisienne et que l'éditeur Lachaud, place du Théâtre-Français, 4, vient de faire paraître. — Prix 80 centimes.

RÉBUS



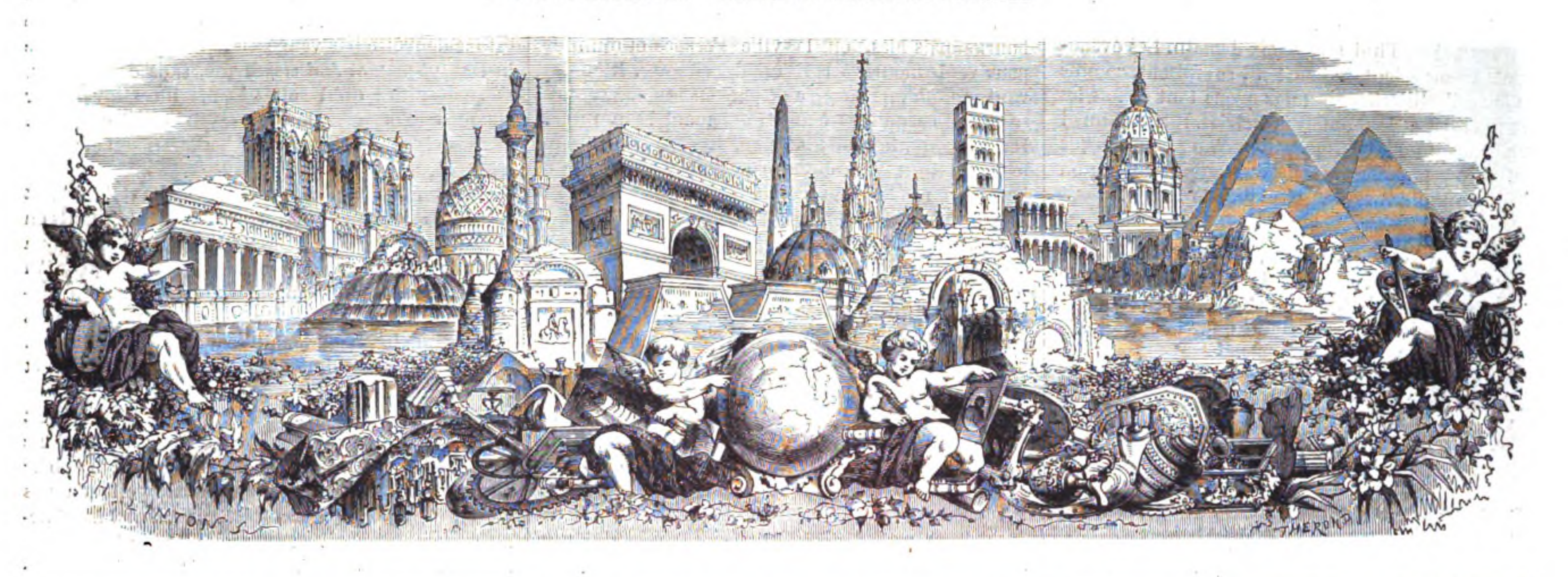
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Qui n'a confiance en Thiers dans la France entière?

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 731. — 15 Avril 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

PARIS. — L'archevêque de Paris à l'ex-préfecture de police. — (D'après le croquis de M. Slom.)

COURRIER DE PARIS

Où est l'actualité? quelle est l'actualité? Ce qui s'est passé hier a déjà vingt ans de date; ce qui se passe aujourd'hui sera vieux demain. Les événements se succèdent, se heurtent, se croisent, comme ces feux d'artillerie dont nous avons tant de fois les yeux désolés et les oreilles meurtries. Il se fait aussi une épouvantable consommation d'hommes. Chaque matin, on regarde avec terreur autour de soi; on n'ose se compter..... — Ah! l'horrible temps!

Le pavé de Paris appartient actuellement à tout le monde. Chacun peut choisir sur le trottoir la place qui lui plaît, s'y installer et y vendre ce qu'il veut. Cela donne à certains quartiers des physionomies de marché hollandais.

Les saltimbanques ont reparu en quantité innombrable. Toute une famille de danseurs de corde a établi son domicile et s'exerce du matin au soir sur la place du Théâtre-Français, balancier en main.

Courbet l'a décidé : il y aura une exposition de peinture et de sculpture cette année.

Courbet a raison. Les artistes doivent réunir tous leurs efforts pour essayer de sauver l'art, ou tout au moins de lui faire traverser cette tourmente.

L'exposition aura lieu à la fin de juin, au Palais de l'Industrie ou ailleurs, je ne sais plus au juste, bien que j'aie assisté à une réunion, présidée par Courbet, où cette question d'emplacement a été longuement débattue. Mais, pour moi, l'intérêt de la réunion était Courbet lui-même.

Ce n'est pas le premier venu, Gustave Courbet, quoiqu'il ambitionne de faire de la peinture et de la politique en sabots. Son talent, — surtout son talent de paysagiste, — est universellement reconnu. Lorsqu'il se trompe, ce qui lui arrive plus souvent qu'à son tour, il ne se trompe pas comme tout le monde. Il peut choquer, agacer, révolter, — il n'ennuie pas.

Ainsi de l'homme. Qu'on se figure un Hercule paysan. L'œil est fin et interrogateur, mais la voix est *câline*, mesurée; la bouche riante.

Par le despotisme et l'exclusivisme de quelques-unes de ses théories, par ses bouffées d'orgueil, par ses foucades enfin, Gustave Courbet fait songer à David, au David de quatre-vingt-treize. Comme David, il rêve la destruction des écoles, le renversement des académies, l'abolition des titres.

David avait Marat pour ami, pour exemple, pour idole; — Courbet a Proudhon.

Il y a de bonnes choses dans la proclamation qu'il a adressée à ses confrères; il y a même des choses sages. Jugez-en :

« Aujourd'hui j'en appelle aux artistes, j'en appelle à leur intelligence, à leur sentiment, à leur reconnaissance; Paris les a nourris comme une mère et leur a donné leur génie. Les artistes, à cette heure, doivent, par tous leurs efforts (c'est une dette d'honneur), concourir à la reconstitution de son état moral et au rétablissement des arts, qui sont sa fortune. Par conséquent, il est de toute urgence de rouvrir les musées et de songer sérieusement à une exposition prochaine; que chacun dès à présent se mette à l'œuvre, et les artistes des nations amies répondront à notre appel. »

Bravo! général Courbet!

Voici un moyen mnémotechnique de retenir les noms des douze mois républicains :

Germinal me verra caresser ma Lisette;
Floréal, de bouquets orner sa collerette;
Prairial, la mener sur de riants gazons;
Messidor, avec elle achever mes moissons;
Thermidor, près des eaux détacher sa ceinture;
Fructidor, lui servir la pêche la plus mûre;
Vendémiaire, enivrer ses esprits amoureux,
Brumaire, sous un voile abriter ses cheveux;
Frimaire, au coin du feu la déclarer vestale;
Nivôse, à sa blancheur offrir une rivale;
Pluviôse, pour elle affronter les torrents,
Et *Ventôse*, braver les sombres ouragans.

M. Alphonse Daudet a voulu visiter le « jardin de la rue des Rosiers. »

« Fiez-vous donc au nom des rues et à leur physionomie doucereuse! — dit-il; lorsque après avoir enjambé barricades et mitrailleuses, je suis arrivé là-haut, derrière les moulins de Montmartre, et que j'ai vu cette petite rue des Rosiers avec sa chaussée de cailloux, ses jardins, ses maisons basses, je me suis cru transporté en province dans un de ces faubourgs paisibles, où la ville s'espace et diminue pour venir mourir à la lisière des champs. Rien devant moi qu'une envolée de pigeons et deux bonnes sœurs en cornettes frôlant timidement la muraille. Dans le fond, la tour Solférino, bastille vulgaire et lourde, rendez-vous des dimanches de banlieue, que le siége a rendue presque pittoresque en en faisant une ruine.

« A mesure qu'on avance, la rue s'élargit, s'anime un peu. Ce sont des tentes alignées, des canons, des fusils en faisceaux; puis, sur la gauche, un grand portail devant lequel des gardes nationaux fument leurs pipes. La maison est en arrière et ne se voit pas de la rue. Après quelques pourparlers, la sentinelle me laisse entrer... C'est une maison à deux étages, entre cour et jardin, et qui n'a rien de tragique. Elle appartient aux héritiers de M. Scribe. Ce coupe-gorge est né d'un vaudeville!... »

Daudet décrit ensuite scrupuleusement la maison, les pièces du rez-de-chaussée, tapissées de papier à fleurs, où le Comité central a tenu ses séances pendant quelque temps.

« Je descends les trois marches qui mènent au jardin, vrai jardin de faubourg, où chaque locataire a son coin de groseilliers et de clématites, séparés par des treillages verts, avec des portes qui sonnent... La colère d'une foule a passé là. Les clôtures sont à bas, les bordures arrachées. Rien n'est resté debout qu'un quinconce de tilleuls, une vingtaine d'arbres fraîchement taillés, sans une feuille, dressant en l'air leurs branches dures et grises, comme des serres de vautour. Une grille en fer court derrière en guise de muraille, et laisse voir au loin la vallée, immense, mélancolique, où fument de longues cheminées d'usine.

« Les choses s'apaisent comme les êtres. Me voilà sur la scène du drame, et cependant j'ai peine à en ressaisir l'impression. Le temps est doux, le ciel est clair. Ces soldats de Montmartre qui m'entourent ont l'air bon enfant. Ils chantent, ils jouent au bouchon. Les officiers se promènent de long en large en riant... Seul, un grand mur noir, troué par les balles, et dont la crête est toute émiettée, se lève comme un témoin.

Je ne suivrai pas plus loin Alphonse Daudet; je ne veux pas raviver un douloureux souvenir.....

La création d'un jury d'accusation a reporté mes souvenirs vers les premiers temps du Tribunal révolutionnaire.

Ce fut quelques jours après les événements du 10 août 1792, qu'il fut institué, sur les énergiques réclamations de la Commune. L'Assemblée nationale avait cependant essayé de résister. « Citoyens, — avait dit Brissot, — gardez-vous de frapper vos ennemis avec le glaive du despotisme! Un peuple libre veut et doit être juste jusque dans ses vengeances. On vous dit que les tyrans érigent des commissions et des chambres ardentes; et c'est précisément parce qu'ils se conduisent ainsi que vous devez abhorrer ces formes arbitraires. »

Mais l'avis de Brissot ne prévalut que pendant quarante huit heures. Des émissaires de la Commune se répandirent dans les principaux quartiers et firent courir le bruit qu'on voulait acquitter les Suisses. Au nombre de ces orateurs qui joignaient à leur exaltation une grande vigueur de poumons, on remarquait Théophile Mandar, petit homme de bizarre tournure, de bizarre figure et de bizarre esprit. A ceux qui le plaisantaient sur l'exiguïté de sa taille, il avait l'habitude de répondre fièrement et en se redressant : « Il n'y a rien de si petit que l'étincelle! » Théophile Mandar exerçait beaucoup d'influence sur les Jacobins des faubourgs par son énergique et originale faconde; il était en outre vice-président de la section du Temple. Toutes ces considérations le firent distinguer de la Commune; l'orateur populaire n'était ni un homme de demi-mesure, ni un homme de demi-langage. Le 17, à dix heures du matin, il pénétra seul dans l'enceinte Assemblée, vêtu plus pittoresquement que proprement; et, de sa voix de tonnerre qu'on s'étonnait d'entendre sortir d'un si faible corps, il proféra les paroles suivantes :

« — Je viens vous annoncer que ce soir, à minuit, le tocsin sonnera, la *générale* battra! Le peuple est las de n'être pas vengé. Craignez qu'il ne se fasse justice lui-même! *Je demande* que, sans désemparer, vous décrétiez qu'il soit nommé un citoyen par chaque section pour former un tribunal criminel. *Je demande* qu'au château des Tuileries soit établi ce tribunal. »

Chacune de ces phrases, courte et hautaine, avait retenti comme un coup de feu. Les représentants en demeurèrent troublés. Quand il eut fini, il distribua gravement plusieurs copies de son discours; car j'ai oublié de dire que Théophile Mandar était une manière d'homme de lettres; — et, comme tous les hommes de lettres, il tenait beaucoup à ses phrases.

Choudieu le réprimanda très-dédaigneusement et très-catégoriquement :

« — Il y a une proclamation faite, dit-il; elle est suffisante. Tous ceux qui viennent CRIER ici ne sont pas les amis du peuple. Si l'on ne veut pas obéir aux décrets de l'Assemblée nationale, elle n'a pas besoin d'en faire. *On veut établir un tribunal inquisitorial*; je m'y oppose de toutes mes forces; je m'opposerai toujours à un tribunal qui disposerait arbitrairement de la vie des citoyens! »

La question se posait ouvertement. L'antagonisme entre l'Assemblée et la Commune apparaissait à nu. Celle-ci voulait peser sur celle-là; elle avait commencé par dire : *Je demande*; elle finissait par dire : *Je veux!* L'Assemblée laissa éclater sa colère et le ressentiment de son amour-propre froissé, et ce fut sur la tête de Théophile Mandar que l'orage fondit tout entier.

Thuriot monta à la tribune après Choudieu, et se montra plus explicite encore :

« — Il ne faut pas que quelques hommes viennent substituer ici leur volonté particulière à la volonté générale. Puisque dans ce moment on cherche à vous persuader qu'il se prépare un mouvement, une nouvelle insurrection; puisque dans ce moment où l'on devrait sentir que le besoin le plus pressant est celui de la réunion, on essaye encore d'agiter le peuple, je demande qu'il soit envoyé des commissaires dans les sections pour les rappeler au respect. J'aime la liberté, j'aime la Révolution; *mais s'il fallait un crime pour l'assurer, j'aimerais mieux me poignarder!* La Révolution n'est pas seulement pour la France, nous en sommes comptables à l'humanité. Il faut qu'un jour tous les peuples puissent bénir la Révolution française! »

Ah! c'étaient là de belles dispositions! c'étaient là de nobles principes! Les derniers efforts de ces hommes pour résister au courant qui va bientôt les entraîner, l'accent généreux et sincère de quelques-uns, leur répugnance et leur lenteur à punir, enfin les sentiments d'ordre moral qui les animent encore ont un caractère de dignité qu'on ne saurait méconnaître.

A la fin, l'Assemblée se sentit au bout de son courage et de sa volonté. Elle ne put tenir contre le flot envahissant des pétitionnaires de la Commune, et elle adopta un décret ainsi conçu :

« Il sera procédé à la formation d'un corps électoral pour nommer les membres d'un tribunal criminel destiné à juger les crimes commis dans la journée du 10 août courant, et autres crimes y relatifs, circonstances et dépendances.

« Ce tribunal, qui prononcera en dernier ressort, sans recours au tribunal de cassation, sera divisé en deux sections composées chacune de quatre juges quatre suppléants, un accusateur public, deux greffiers, quatre commis greffiers, et d'un commissaire national nommé par le pouvoir exécutif provisoire, etc., etc. »

La Commune ne perdit pas une seconde. A peine le décret de l'Assemblée eut-il été rendu, que les quarante-huit sections désignèrent des électeurs pour procéder au choix des membres du nouveau tribunal. Dans la même nuit, ces électeurs se rassemblèrent à l'Hôtel-de-Ville et nommèrent les juges et les quatre-vingt-seize jurés, deux par section. C'étaient tous des membres de la Commune ou des

gens qui lui étaient dévoués corps et âme. Ils décidèrent que l'installation aurait lieu le lendemain au Palais de Justice, dans la grand'chambre du parlement.

La foule, prévenue la veille, était assez considérable. Le grand escalier était principalement couvert Dans la langue d'alors, on appelait cette multitude: la *huaille*. Son patriotisme ne se manifestait, en effet, que pas des huées; son enthousiasme ne procédait que par vociférations. Elle se croyait le peuple, comme se croit l'eau la vase qui monte des étangs battus.

On voulait donner et l'on donna une certaine pompe à cette cérémonie; on emprunta même des formes antiques. Chaque membre du tribunal fut tenu de monter sur une espèce d'estrade, et là de proférer ces mots en s'adressant à la foule :

— Peuple! je suis un tel, de telle section, demeurant dans telle rue, exerçant telle profession ; avez-vous quelque reproche à me faire? Jugez-moi avant que j'aie le droit de juger les autres.

Après une minute d'attente, si personne n'élevait la voix, il descendait et faisait place à un autre.

~~~ Ce serait bien peu connaître le caractère parisien que de croire qu'au milieu de nos désastres l'esprit de facétie ait pu perdre ses droits.

Voici ce que raconte un de nos confrères, entre deux éclats d'obus :

« Le comédien Laferrière est dans la jubilation ! Hier, il se présente à la gare du chemin de fer du Nord.

« — Citoyen, vous ne pouvez pas partir, lui dit le garde national de service.

« — Comment! comment! s'écrie l'éternel jeune premier ; et pourquoi ?

« — Parce que vous n'avez pas quarante ans....

« — Pas quarante ans ! dit Laferrière intérieurement flatté; allons donc! vous ne savez donc pas qui je suis?

« — Rentrez chez vous, et prenez un fusil.

« — Mais je suis Laferrière, vous savez bien, Laferrière....

« — Ta, ta! tout ça, c'est de la blague.... et il n'en faut plus! ajoute l'intraitable garde national. »

~~~ Au coin d'une rue, une petite fille de six à sept ans, jolie comme un cœur, malgré ses haillons, s'égosille à m'offrir le *Père Duchene*, en m'assurant qu'il est encore plus en colère aujourd'hui que les autres jours. Je cède aux instances de l'enfant, et j'achète son morceau de papier.

On m'affirme que ce pastiche, — dans lequel je n'avais flairé qu'une spéculation plus ou moins opportune, — est fait par des lettrés. Dans ce cas, ils poussent loin l'art du déguisement. Qu'ils aient des lecteurs, qu'ils rencontrent même des collectionneurs, cela ne me surprend pas ; mais ce qui m'étonne, c'est qu'ils trouvent des approbateurs parmi leurs collègues de la presse... mieux embouchée. C'est pourtant ce qui arrive ; témoin l'étrange morceau suivant, où la réclame se colore des plus tendres nuances de l'idylle :

« Ainsi que dans la lande grise, aride, désolée par trois mois de gel et de froideur, on voit, au premier matin chaud de mars, s'épanouir les fleurettes mignonnes et, du sol gercé, jaillir la tige élancée, gracieuse des orchidées aux fleurs magiques et bizarres; de même, dans le champ morne de la presse obsidionale, on vit éclore tout à coup la frondaison touffue d'une presse nouvelle, jeune, vive en couleur, chaude de ton, franche d'allure. Je ne veux m'occuper, aujourd'hui, que du *Père Duchêne*.

« Parfois le botaniste, errant à travers la lande dont je parlais tout à l'heure, sent venir à lui, sur l'aile de la brise, une odeur prononcée de bouc. Un prof ne s'éloignerait avec dégoût, lui s'approche, car il sait que tout près, à l'abri d'un buisson de genêt ou de prunellier sauvage, il va trouver, fleurie, la plante qu'il est venu chercher de bien loin, le *satyrium hircinum*. Il sait aussi que cette orchidée n'a d'obcène que son parfum, que la fleur en est superbe, bien qu'étrange ; il sait aussi que le végétal est utile, que son bulbe est gonflé d'une fécule nourrissante et savoureuse. J'ai fait comme le botaniste. Sans me laisser effrayer par le retentissement des b... et des f..., j'ai pris bravement le *Père Duchêne*, je l'ai lu, le sourire aux lèvres et souvent la joie au cœur...... »

Signé : Henri Bellenger.

Et cet Henri Bellenger, qui sait assurément se servir d'une plume, consacre plusieurs fois par semaine ces tons charmants à la politique. Tout lui est occasion de paysage.

Ne cacherait-il pas un railleur sous sa peau de mouton ?

~~~ A présent que la guillotine a vécu, et que les cendres des « bois de justice » sont dispersées aux quatre vents du ciel, on peut, sans inconvénient, faire l'historique de la hideuse machine.

« Avec mon instrument, je vous fais sauter la tête en un clin d'œil, et vous ne souffrez point! » Ainsi disait l'honnête et naïf docteur Guillotin à l'Assemblée nationale. Et tout aussitôt la chanson de célébrer l'invention sur l'air : *Quand la mer Rouge apparut :*

C'est un coup que l'on reçoit
Avant qu'on s'en doute ;
A peine on s'en aperçoit,
Car on n'y voit goutte.
Un certain ressort caché,
Tout à coup étant lâché,
Fait tomber, ber, ber,
Fait sauter, ter, ter,
Fait tomber, fait sauter,
Fait voler la tête...
C'est bien plus honnête!

Après une hésitation de plusieurs années, la mécanique du docteur était adoptée : « Le mode de décollation sera uniforme dans tout l'empire. Le corps du criminel sera couché sur le ventre entre deux poteaux barrés par le haut d'une traverse, d'où l'on fera tomber sur le col une hache convexe au moyen d'une déclique. Le dos de l'instrument sera assez fort et assez lourd pour agir efficacement, comme le mouton qui sert à enfoncer les pilotis et dont la force augmente en raison de la hauteur d'où il tombe. »

Cet arrêté fut rendu le 20 mars 1792. La machine inventée, il ne s'agissait plus que de la faire aller. Après l'avoir appliquée à deux ou trois criminels vulgaires, on la fit débuter en haute politique le 21 août de la même année. Elle devint l'exécutrice des arrêts de ce tribunal dont je viens de raconter la formation. La première tête qu'on lui jeta fut celle de Collenot d'Angremont, secrétaire de l'administration de la garde nationale séant à la Maison-Commune, accusé d'embauchage pour le compte de Médicis.

Médicis, c'était le surnom que Prud'homme, l'emphatique rédacteur des *Révolutions de Paris*, avait imaginé pour Marie-Antoinette.

Après une séance de trente-deux heures, sans désemparer, le jury prononça la peine de mort contre Collenot d'Angremont. Il ne fit qu'un pas du tribunal à la place du Carrousel où la guillotine était dressée depuis trois jours. Depuis trois jours, le peuple avait pu voir, en face des Tuileries, l'effrayant instrument attendant sa proie. L'exécution eut lieu à dix heures du soir, aux flambeaux; ce spectacle fut terrible. La foule était immense, mais muette; c'était la première fois qu'elle voyait appliquer la guillotine aux châtiments politiques. A partir de cette nuit-là, le couperet allait avoir une opinion.

Lorsque la tête de Collenot d'Angremont fut tombée, le bourreau fit mine de vouloir démolir et remporter son échafaud ; mais il sentit une main s'appuyer sur son épaule : c'était celle de Manuel qui lui signifiait de la part de la Commune que la guillotine était déclarée en permanence.

Nous n'avons pas à compter les exécutions faites par la guillotine depuis 1792 jusqu'en 1870. Ce serait une trop lugubre tâche. Nous avons déclaré, en commençant, que nous ne parlerions que de l'instrument. Cet instrument eut une grande vogue à son origine : on avait trouvé d'assez gentilles métaphores pour le désigner : *la petite croisée*, le *rasoir national*; et les jours où l'on était bien gai, on dansait alentour. *Vive Sainte-Guillotinette!* criait-on.

Il arriva maintes fois à Sanson de lâcher cinquante soixante fois en un jour le bouton de la nouvelle machine. Ce Sanson était un homme vraiment habile. Il n'avait pas son pareil pour manier un échafaud : il le dressait et l'emmanchait; il posait les jumelles sans fil à plomb. Avec lui tout était en place, les traverses, les tenons, la barre, la déclique, la bascule; rien n'y manquait, et le mouton jouait à merveille dans sa rainure graissée.

Bientôt on ne suffit plus à fabriquer des guillotines; c'était Sanson qui présidait à leur confection et qui les expédiait dans les départements, après avoir numéroté lui-même chaque morceau et y avoir joint des instructions complémentaires écrites de sa propre main. Les commandes se succédaient avec une telle rapidité que souvent on n'avait pas le temps de les peindre à la belle couleur rouge.

A Paris, les femmes portèrent de petites guillotines en or à leurs oreilles ; on grava des guillotines sur les cachets ; tout fut bientôt à la guillotine; on se salua *à la guillotine*.

Il faut baisser le cou d'un brusque mouvement,
Comme s'il allait choir... Tenez! voici comment!

dit Ponsard dans le *Lion amoureux*. Barrère, qui conquit le surnom de l'*Anacréon de la guillotine*, avait proposé d'en élever une à sept fenêtres. Mais, en résumé, la guillotine resta ce qu'elle était et ce que nous l'avons connue de nos jours.

Ainsi donc, elle aura duré pendant quatre-vingts ans environ.

C'est beaucoup, c'est trop.

Ressuscitera-t-elle?

On peut hardiment répondre : Non!

~~~ Allons-nous revoir un théâtre révolutionnaire, dans le sens excessif et coloré du mot ?

Voici que les Menus-Plaisirs nous donnent un drame en six actes, intitulé : *le Jésuite*, — un titre bien fait pour exciter les curiosités passionnées.

Mais ce *Jésuite* n'est qu'un jésuite de la veille ; ce drame n'est qu'un vieux drame de Victor Ducange et de Guilbert de Pixérécourt.

Qu'attendent donc nos auteurs pour travailler dans le neuf?

Le *Jésuite* des Menus-Plaisirs a un nom bien joli: Judacin.

~~~ En ce temps-ci, dans les nuits pleines d'angoisse, la fenêtre ouverte aux coups de canon, on prend un livre au hasard, on l'ouvre et l'on tombe sur une pensée semblable à celle-ci :

« De graves événements sont confiés souvent à de petits hommes, comme ces diamants que les joailliers de Paris donnent à porter à des gamins. »

Qui est-ce qui a dit cela ? Edmond et Jules de Goncourt, dans leur volume intitulé : *Idées et sensations*.

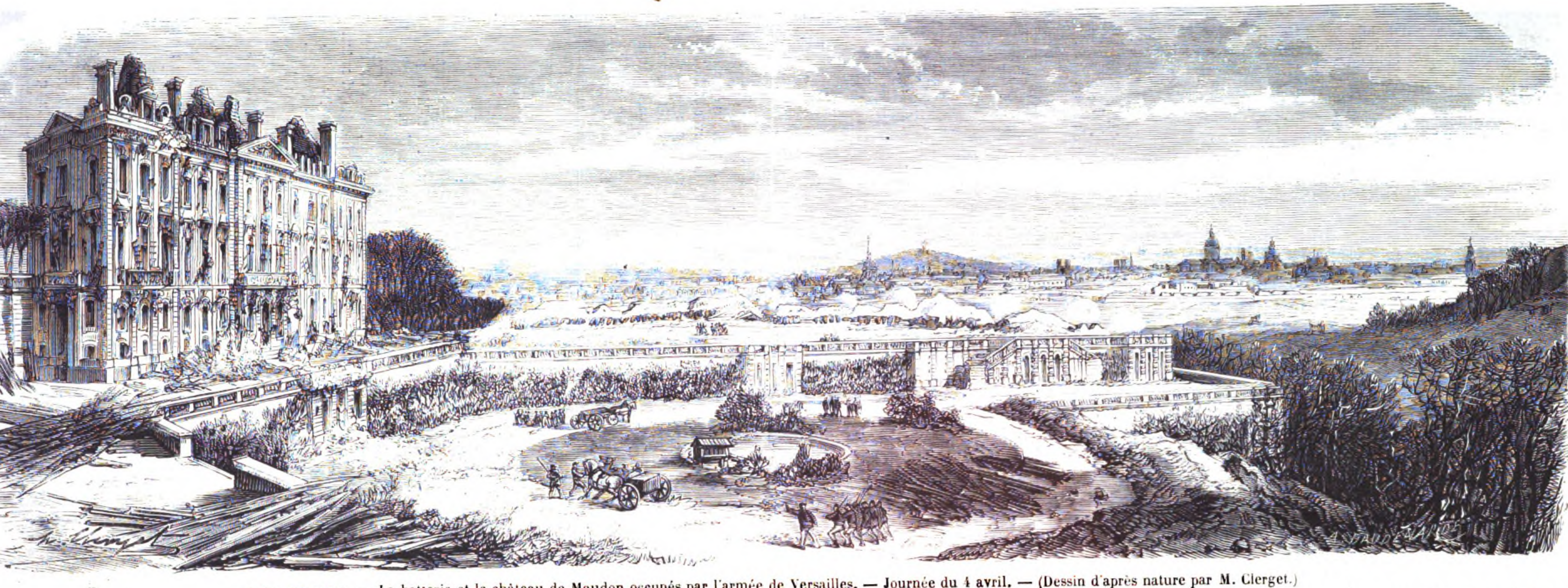
~~~ Puis, lorsque le volume a su vous retenir, on s'y attarde rêveusement. Le matin, on a lu une adresse d'un « groupe de citoyennes » ; et, le soir, on demeure penché, sans savoir pourquoi, sur cette page des deux mêmes frères :

« J'avais été demander un renseignement sur Théroigne de Méricourt aux Petits-Ménages. Six rangées de marronniers, et, sous l'ombre sans gaieté de leurs feuilles larges, quatre rangées de bancs de pierre. Sur ces bancs un monde, mais un monde qui remue et bruit à peine; un monde qui se traîne ou demeure, la tête baissée sur la poitrine, les mains prenant appui sur les nœuds des genoux. On voit passer des caricatures lentes, appuyant leurs pas de la béquille d'un vieux parapluie. D'autres, avec un grand abat-jour sur leur bonnet, sont abîmées dans un pliant.... Une est seule, toute grande et toute droite, un nez de vautour, l'œil clair, une jambe croisée par dessus l'autre ; elle paraît rouler en elle une de ces consciences de vieille femme qui repassent dans une mémoire de marbre une vie fauve et des jours rouges. »

~~~ Un brave homme de moins!

Pierre Leroux s'est laissé mourir; la philosophie et la démocratie perdent en lui un de leurs champions les plus sincères. Les républicains qui viennent sauront-ils nous consoler des républicains qui partent?

CHARLES MONSELET.
~~~



AU OUR DE PARIS. — La batterie et le château de Meudon occupés par l'armée de Versailles. — Journée du 4 avril. — (Dessin d'après nature par M. Clerget.)

CHATILLON ET MEUDON

—

La journée du 3 avril a été certainement des plus sanglantes. C'est surtout par le service d'ambulance que l'on pourra connaître un jour avec quelque précision le nombre des victimes. Après être resté aux grand'gardes, aux avant-postes plus de trente heures occupés le plus souvent à des reconnaissances, à des rencontres fort périlleuses et même meurtrières, le plus grand nombre des gardes nationaux se laissaient choir accablés de fatigue, de faim et de soif.

L'attaque du plateau de Châtillon a été l'occasion d'une panique terrible et qui a causé plus de mal aux gardes nationaux que les balles même de leurs adversaires. Dès que l'armée de Versailles s'est avancée sur la redoute, le désordre s'est emparé des gardes nationaux qui étaient là près de quarante mille, mal distribués, s'encombrant eux mêmes de leurs masses qui s'entrechoquaient en désordre.

Des obus tombés çà et là, au milieu de ce chaos, ont provoqué une fuite d'au moins la moitié des hommes présents. Fous de terreur, ces hommes se sont rejetés de tous côtés vers Clamart et Bagneux, surtout derrière le fort d'Issy.

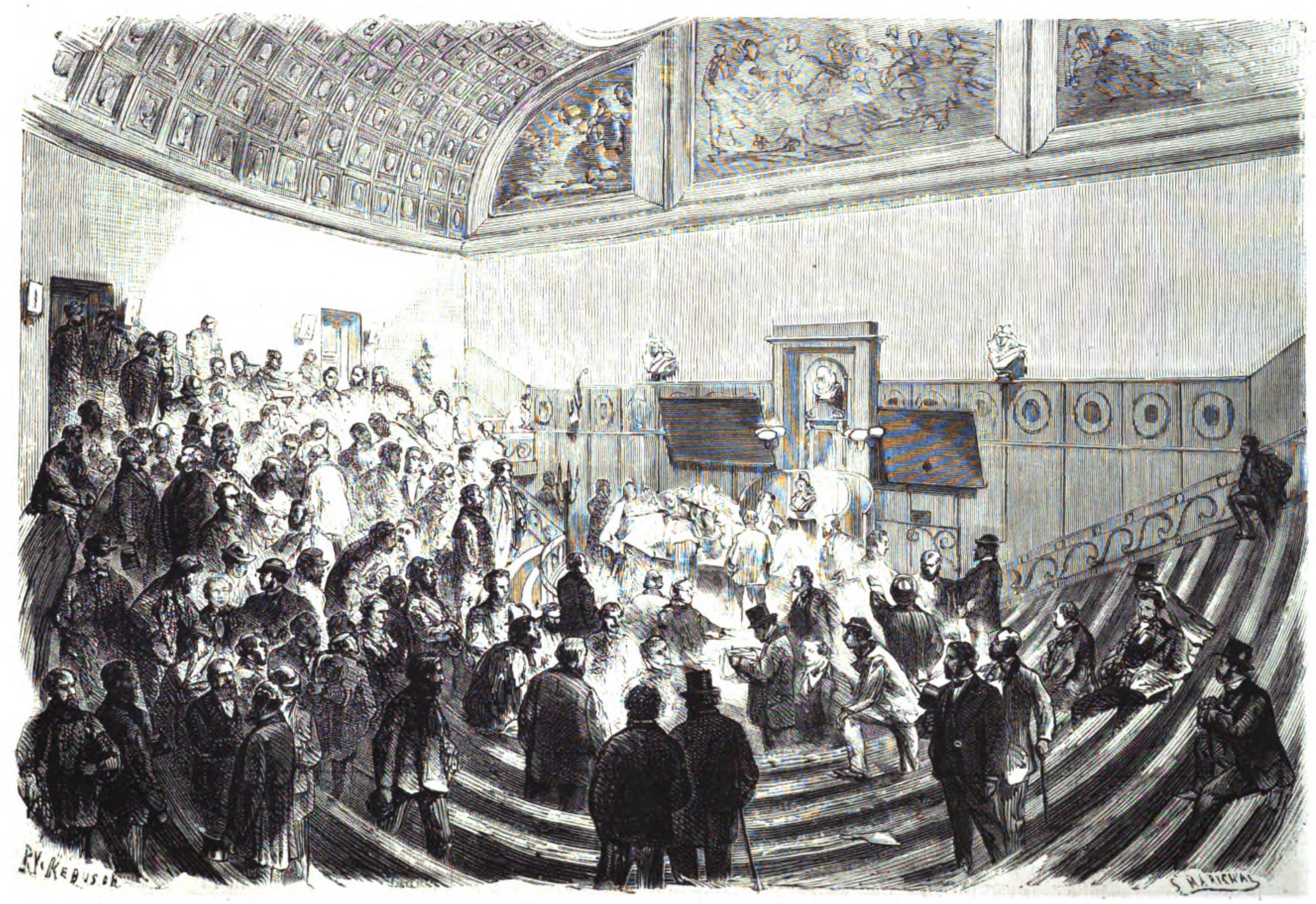
A chaque instant ils s'arrêtaient, chargeaient leurs fusils et tiraient au hasard. C'est ainsi qu'ils ont dépensé le peu de munitions dont ils disposaient.

Arrivés aux portes de Paris, qu'ils ont trouvées fermées, ils ont sommé les gardes de leur ouvrir. Les gardes, qui avaient reçu des ordres, et qui avaient suivi du regard toutes les péripéties de cette déban-



AUTOUR DE PARIS. — Arrivée des réfractaires de Paris à Nogent-sur-Marne. — (D'après nature, par M. Ryckebusch.)

PARIS. — Obsèques des gardes nationaux fédérés tués à Courbevoie. — Passage du cortége à la Madeleine. — (D'après nature, par M. Vierge.)



PARIS. — Séance du Comité de conciliation du 6e arrondissement à l'amphithéâtre de l'École de médecine. — (D'après nature, par M. Ryckebusch.)

dade, ont refusé. Alors les gardes nationaux fuyards ont armé leurs chassepots. Tous les postes intérieurs se sont hissés sur les bastions tenant leurs fusils armés, et une lutte meurtrière se serait engagée, si les fuyards n'avaient mieux aimé s'éloigner de ces portes inhospitalières pour tenter une rentrée moins dangereuse par les portes lointaines qui s'ouvrent encore de deux heures en deux heures.

L'autre moitié des gardes nationaux restés sur le plateau de Châtillon et les abords s'étant débarrassée de tous ceux qui manquaient de l'audace nécessaire, s'est rassemblée et a décidé de marcher en avant.

Cette armée — ils étaient de dix-huit à vingt mille — s'est dirigée sur Versailles, chacun se ralliant selon ses goûts et ses instincts aux bandes qui l'entraînaient. Ils ont opéré en *tirailleurs* et sont arrivés vers le soir à trois kilomètres de Versailles, à l'endroit que l'on appelle la *Ferme*, dans les environs de Chaville.

Là, se trouvant sans munitions, sans appareils de campement, sans nourriture, exposés à chaque instant à quelque attaque imprévue, ils ont dû se replier sur Paris.

C'est ce qu'attendaient des détachements qui les guettaient aux abords de Versailles.

Aussi sans abuser de sa force, l'armée de Versailles se contenta-t-elle de faire le plus de prisonniers possible et de rabattre le reste dans leurs retranchements de Clamart, après s'être emparée de la redoute de Châtillon, construite par les Prussiens.

C'est du Bas-Meudon, le matin vers sept heures, que sont parties les premières attaques. La lutte s'est agrandie *tout de suite*. Meudon, la terrasse du château ont été couverts de batteries appartenant aux troupes. Dans la direction du bois, aux Moulineaux, au Val-Fleury, il y a eu des combats de bandes à bandes qui ont été très-meurtriers.

Les troupes qui faiblissaient se refugiaient dans les maisons; on les y poursuivait jusque sur les toits. On luttait corps à corps sur certains points; les mitrailleuses et les canons frappaient de toutes parts. C'est alors que les fédérés de la Commune se sont engagées sur la route de Châtillon par Clamart et par Fleury, où campait déjà un détachement parti du fort d'Issy. Les rues du Val-Fleury, le bois de Meudon, le Moulin-de-Pierre, la gare de Clamart, sont bombardés par l'artillerie versaillaise. Le fort d'Issy y répond régulièrement.

Pendant la nuit, on lui avait restitué les pièces de canon dont on l'avait désarmé depuis le siége, et dans un bouquet d'arbres, dans le contre-bas du fort, le général Cluseret avait fait établir de nombreuses batteries.

Les gardes nationaux, au nombre de 16,000 au moins, se massèrent derrière le fort d'Issy, s'embarrassant mutuellement par des évolutions mal droites et mal ordonnées, faute d'officiers.

Vers deux heures, le 120e bataillon attaqua le château de Meudon. Les troupes présentes l'accueillirent avec une terrible fusillade. Le combat continua dans la direction de Châtillon. Les batteries établies au Val-Fleury ne discontinuèrent pas leur feu. C'était une seconde affaire semblable au désastre du 13 octobre. Seulement, au lieu des Prussiens, on avait affaire à des Français. La discipline encore une fois avait eu le dessus.

Nous ne saurions appeler cela un succès, car entre français il ne peut y avoir de victoires ni de héros, il n'y a que des désastres et des victimes.

Une des scènes les plus tristes de cet épouvantable gue re civile, c'est, à coup sûr, celle du retour des blessés à la porte d'Orléans. La foule, une foule anxieuse, profondément navrée, se pressait aux abords de cette porte. C'était un père, un mari, un fils ou un frère que les malheureuses femmes qui se trouvaient là venaient réclamer aux frères brancardiers, dont le zèle, en cette circonstance, a été absolument digne.

La plupart des blessés ont été ramenés par ces hommes dévoués, et aussi par leurs compagnons d'armes et par des femmes. Toutes les voitures des environs avaient été requisitionnées à cet effet.

Que de larmes et que de désespoir! Les curieux, et ils ne manquaient *pas en cet endroit*, ne dissimulaient pas la vive émotion que leur inspirait cet affreux spectacle.

Ici, c'était une mère qui se jetait éperdue au cou de son fils expirant; là-bas, une femme, folle de douleur, qui retrouvait sur un brancard un mari ou un frère : scène horrible et dont le souvenir ne peut s'effacer de l'esprit de ceux qui l'ont vue.

C. E.

Mgr DARBOY

Mgr Darboy, archevêque de Paris, a été arrêté le 4 avril, à quatre heures de l'après-midi, avec sa sœur et tout le personnel de son palais archiépiscopal. On n'a laissé que la femme du concierge qui a été en quelque sorte consignée dans sa loge.

Il paraît que le prélat était prévenu depuis plusieurs heures qu'il devait être arrêté, et, qu'au lieu de fuir, il a attendu patiemment ceux qui n'étaient chargés de ce mandat.

Conduit à la préfecture de police, l'archevêque de Paris dut comparaître devant M. Raoul Rigault. Vous devinez ce qui se passa; du reste, les journaux l'ont raconté. Mgr Darboy, avec une mansuétude parfaite, voulut parler, et, selon son expression, appela les personnes présentes : « Mes enfants!... » — Ici, lui fut-il répondu, il n'y a pas d'enfants, il y a des magistrats.

Le prêtre s'inclina donc devant la volonté des magistrats et demanda seulement à communiquer avec sa famille, ce qui lui fut accordé.

On prétend que l'archevêque de Paris a été transféré de Sainte-Pélagie à Mazas; cependant cette nouvelle ne s'est pas confirmée.

Quoi qu'il en soit, cette arrestation a causé la plus vive émotion dans la pauvre et chère capitale.

C. É.

LES JEUNES RÉFRACTAIRES

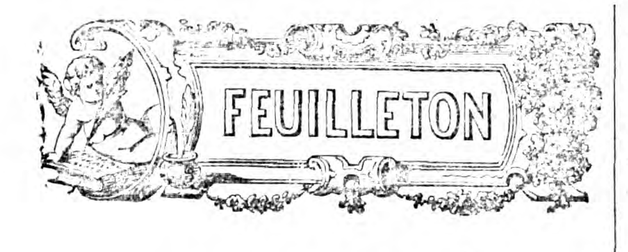
Un décret de la Commune, publié dans *l'Officiel* de Paris, menaçait de désarmement et de la perte de ses droits civiques tout garde national réfractaire.

Un second décret englobait dans les bataillons de marche tous les hommes valides de dix-sept à trente-cinq ans.

Dans un troisième décret, le plus récent, le citoyen Cluseret, délégué de la Commune à la guerre, « considérant les *patriotiques réclamations* d'un grand nombre de gardes nationaux qui tiennent, quoique mariés, à l'honneur de défendre leur indépendance municipale, au prix même de leur vie, » modifie ainsi le second décret : « De dix-sept à dix-*neuf ans*, le service dans les compagnies de guerre sera volontaire, et de dix-neuf à quarante obligatoire pour les gardes nationaux, mariés ou non. »

En présence de cette mise en demeure de prendre le fusil et l'équipement déposés depuis le siége, plus d'un Parisien a décampé. Craignant, d'un côté, d'être contraints à servir malgré eux et d'être conduits de force au combat, redoutant les peines afflictives, prison, visites domiciliaires, etc..., se sentant incapables, d'un autre côté, de se soulever jusqu'à la révolte et de lutter contre le décret de la Commune, ces francs-fileurs, bien plus excusables que ceux du siége, ont dépensé pour échapper au décret plus de ruses que n'en avait dans sa besace le renard de La Fontaine.

Les uns ont désarmé un poste de gardes natio-



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XX

J'ai nommé tout à l'heure le comte Regnauld de Saint-Jean-d'Angély.

M. le comte venait quelquefois, lui aussi, au foyer des artistes; il ne dédaignait pas de causer avec moi. Il avait su ma conduite dans l'affaire des Philadelphes, et il me témoignait quelque estime.

Une fois, il me dit, en m'attirant vers une embrasure de fenêtre :

— Votre emploi doit vous laisser des heures de loisir?

— En effet, monsieur le comte.

— Et ces heures, reprit-il, vous les employez sans doute de manière à augmenter vos modestes ressources?

— Autant que je le peux, répondis-je.

— Vous faites des copies?

— Quelques-uns de nos auteurs veulent bien me donner leurs manuscrits à transcrire.

— C'est ce que je voulais dire... On vous confie des travaux tout particuliers. Eh bien, monsieur Chanvallon, voyez comment cela se trouve; j'ai justement un travail de ce genre-là à vous confier.

— Trop honoré, monsieur le comte!

— Un de mes amis... intime... très-intime..., mêlé à des événements importants, et sur le point de quitter la France... peut-être pour quelques années... m'a remis des notes précieuses, en m'autorisant à les mettre en ordre et à en tirer un double.

— C'est d'un esprit prudent, observai-je.

— Mais ces notes, vous le comprenez, ne peuvent passer de mes mains qu'entre celles d'une personne absolument sûre et discrète, d'un copiste...

— Capable, au besoin, d'oublier ce qu'il a copié, dis-je en souriant.

— Précisément.

— Votre ami et vous, monsieur le comte... vous et votre ami, vous pouvez être absolument rassurés. Je suis la personne qu'il vous faut. Je fais tout machinalement, et la besogne que j'accomplis est celle à laquelle je pense le moins.

— C'est parfait! Vous recevrez prochainement mes notes... je veux dire les notes de mon ami. Inutile d'ajouter que vous les recevrez par une voie anonyme.

— Comme il vous plaira, monsieur le comte.

Ces notes sont restées pendant près d'une année en ma possession.

Sans être absolument compromettantes, elles exhalaient ce parfum d'indépendance auquel jamais nez impérial ne sut s'habituer. On y retrouvait l'esprit du courtisan qui se détend, qui respire, qui se venge.

J'en fis durer la copie assez longtemps, si bien qu'il m'arriva involontairement de copier deux fois le même chapitre.

C'est à cette distraction que je dois de retrouver aujourd'hui le récit assez amusant d'une visite imprévue que l'empereur fit au rédacteur de ces notes, dans la maison de campagne que celui-ci possédait sur les bords de la Seine.

Excusez les fautes du copiste.

Ce jour-là, je savais que l'empereur devait chasser au delà de Poissy, en compagnie du prince Eugène et du grand maréchal du palais.

Quelque chose m'avait dit de me trouver chez moi, prêt à tout événement. L'esprit d'aventure de Napoléon m'était connu : il aimait à surprendre son monde, — mais il n'aimait pas à en être pour ses frais de surprise.

Mon pressentiment ne me trompait pas.

naux à Vincennes, et ont pu ainsi gagner la province.

Les autres ont pris des déguisements à rendre Robert Macaire jaloux.

D'autres enfin se sont cachés dans des bannettes, et ont dû voyager de longues heures à l'état de colis humains.

On évalue à plus de vingt mille le nombre des fugitifs qui ont quitté Paris en une seule journée.

Notre dessin représente la gare de Nogent-sur-Marne où arrivent en masses les pauvres émigrants. Les Prussiens les regardent stoïquement fumant leur bouffarde. Encore heureux qu'ils ne rient pas.

C. É.

ENTERREMENT

DES GARDES NATIONAUX TUÉS A COURBEVOIE

Jeudi, ont eu lieu les funérailles civiles des blessés des 3, 4 et 5 avril, morts aux ambulances.

En tête du convoi marchait une compagnie de jeunes volontaires Parisiens, suivie de nombreuses compagnies de la garde nationale.

Puis, trois vastes corbillards, ayant la forme d'immenses cercueils, recouverts de draperies de velours noir, semées d'étoiles d'argent. Dans l'espace compris entre les roues étaient peintes des palmes vertes.

Quatre faisceaux de drapeaux rouges couronnés d'immortelles, pavoisaient ces chars attelés de quatre chevaux caparaçonnés et tenus en main par des employés des pompes funèbres.

Un groupe de membres de la Commune venait ensuite.

Une foule nombreuse se pressait entre les deux longues files de gardes nationaux qui formaient la haie le long du cortége, terminé par un bataillon portant un drapeau rouge frangé d'or et surmonté d'un bonnet phrygien.

Un grand nombre de curieux stationnaient sur tout le parcours de la Madeleine à la Bastille, chacun se découvrait sur le passage des malheureuses victimes.

Arrivés place de la Bastille, les corbillards firent le tour de la colonne, pour remonter le boulevard Richard Lenoir, le boulevard Voltaire, et arriver par la rue de la Roquette au cimetière du Père-Lachaise.

C'est sur le versant qui regarde le Nord-Est, sur la crête de la colline, qu'avait été creusée la longue tranchée qui devait recevoir le triste dépôt des trente-sept cercueils entassés dans les chars.

Pendant l'inhumation, les clairons sonnèrent, les tambours battirent aux champs.

MM. Allix et Delescluze prononcèrent chacun une allocution.

La nuit était venue quand on quitta le cimetière, l'œil plein de larmes, pensant à ces pauvres chênes abattus dans la forêt humaine par ce bûcheron sinistre, la guerre civile....

F. M.

COMITÉ DE CONCILIATION

Il y a huit jours à peine, au moment où la guerre civile éclatait dans toute sa fureur, il se trouva quelques hommes de bien qui voulurent prêcher la paix et la conciliation.

Dans le sixième arrondissement, entre autres, il se forma une sorte de comité qui appela à lui tous les gens d'ordre et de cœur. La première réunion eut lieu, mardi, 4 avril, dans l'après midi, dans le petit amphithéâtre de l'École de médecine, la foule était grande. Chacun comprenait enfin que l'heure était venue de mettre un terme à cette horrible guerre et de songer à réparer nos désastres, si terribles et si profonds.

Quelques personnes ont pris la parole, et l'idée conciliatrice qui était la base de leurs discours a été approuvée et acclamée par tous.

Cependant aucune résolution ne fut prise ce jour-là.

Le surlendemain, les habitants du quartier lisaient, au matin, l'invitation suivante affichée dans l'arrondissement :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

COMITÉ DE CONCILIATION

RÉUNION PRÉPARATOIRE

A nos concitoyens du sixième arrondissement.

« Nous sommes arrivés au moment suprême; la lutte fratricide est commencée; déjà le sang a coulé. Au nom de la République, que nous voulons sauver, au nom des franchises municipales de Paris, que nous voulons maintenir, nous faisons appel à vous tous, ouvriers, industriels, négociants, artistes. Créons un comité que nous appellerons d'avance comité de conciliation; réunissons de tous côtés des adhésions; notre exemple sera bientôt suivi par les autres arrondissements, et tous animés d'un même désir, le salut de la Patrie, le salut de la République, jetons au milieu des combattants le cri de paix. Demandons aux deux partis des concessions réciproques, qu'ils sont peut-être prêts à faire; nos listes, couvertes de nombreuses signatures, amèneront une entente. Tous alors nous aurons la joie d'avoir rendu le calme à notre pauvre Patrie meurtrie et sanglante, et d'avoir rallié sous le même drapeau des hommes qui tous veulent travailler à la réorganisation de la France et à l'affermissement de la République. »

Les maires de plusieurs arrondissements, plusieurs députés, des notables se joignirent, en effet, au premier noyau. Mais, malgré plusieurs réunions au même lieu, l'entente si désirée n'a pas encore abouti. »

En présence des événements douloureux devant lesquels la France tout entière gémit; en présence de ce sang précieux qui coule par torrents, nous tous, qui soutenons les idées d'humanité et qui voulons qu'elles soient répandues dans le monde, nous devons approuver ces hommes de cœur qui voient tout notre présent, tout notre avenir, le salut de notre pauvre et chère patrie, dans la solution rationnelle de ce problème: la paix, l'ordre, la liberté.

C. É.

LA MARE AUX PRUSSIENS

NOUVELLE

(Suite)

— Ah! fit Paul convaincu, dites-nous cela alors..., est-ce encore quelque histoire des Bleus ?

— Que non, Dieu merci, répliqua la française, ce n'étaient que des Prussiens, bel et bien! Je ne me rappelle pas trop tout cela, je n'avais qu'une douzaine d'années, mais mon homme et son cousin s'en sont mêlés dans le temps, ils vous le conteront à table, d'autant mieux que dès qu'ils sont ensemble, ils se plaisent encore à causer de ces horreurs.

Il n'en fallait pas plus pour exciter notre curiosité déjà si fort éveillée.

A peine fûmes-nous à table, je mangeai avec appétit un délicieux brochet de marais, bien épicé et

---

Vers onze heures du matin, trois cavaliers montés sur de superbes chevaux arabes remplissaient de bruit ma petite cour plantée de tilleuls.

C'étaient l'Empereur, Eugène et Duroc.

— Sire, quel honneur pour moi! m'écriai-je en accourant; pouvais-je jamais m'attendre à un tel excès de faveur!

— C'est bon, c'est bon, dit l'Empereur en riant; ne vous hâtez point tant de vous enorgueillir; nous venons ici incognito.

— Incognito, Sire?

— En d'autres termes, ce n'est point un front couronné que vous recevez chez vous, c'est un soldat qui vient passer quelques instants avec un ancien camarade.

— Mon bonheur est plus grand alors que je n'osais le rêver.

— Flatteur!

— A propos, dit Duroc, je vous préviens que Sa Majesté, malgré son incognito, est dans d'excellentes dispositions pour déjeuner..... et nous aussi.

— Je vais donner les ordres nécessaires, dis-je en m'empressant.

Empressement inutile, car le déjeuner était disposé depuis deux heures.

Lorsque je revins au bout de cinq minutes, ce fut pour annoncer que Sa Majesté était servie.

— Dites le comte de Poissy, répliqua Napoléon.

— Le comte de Poissy, soit.

— Louis XV faisait ainsi dans ses parties champêtres; il prenait le nom de la commune sur laquelle il se trouvait.

Et Napoléon était ravi de se modeler sur Louis XV.

— Voilà, dit-il en se mettant à table, un repas impromptu dont Méot se serait honneur! On ne nous traitait pas ainsi chez Mme Guillot, rue de Lulli..... vous en souvient-il?

— Comment aurais-je pu l'oublier!

— Notre dîner nous coûtait vingt-cinq sous par tête. Une somme!

— Sire, vous étiez alors simple officier.....

— Ajoutez : sans traitement.

— Et moi, pauvre avocat sans cause, je rédigeais des brochures critico-politiques qui ne faisaient qu'un saut de l'imprimeur chez l'épicier.

— C'était le bon temps! s'écria Napoléon.

— Je ne suis pas entièrement de l'avis de Votre Majesté, répondis-je.

— C'est que vous avez toujours été un ambitieux!

De la part de Napoléon, le reproche était au moins étrange; et, à ce qu'il paraît, ma figure en témoigna un tel ébahissement que lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

La conversation se continua fort gaîment jusqu'au café.

Napoléon en prit deux tasses.

— Volney me gronderait, dit-il; il affirme que c'est là ce qui me tuera.

On se leva de table.

Napoléon voulut jeter un coup d'œil sur le salon; il s'approcha machinalement de quelques inscriptions dont il était orné.

Je frémis.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il; des vers..... Sont-ils de vous?

— Non, sire, répliquai-je vivement; ce sont des extraits de différents auteurs. Le précédent propriétaire, un original, une espèce de sauvage, qui avait la tête remplie d'un fatras littéraire, les a tracés de sa propre main. Il n'y a rien là qui puisse arrêter l'attention de Votre Majesté.

— Pourquoi donc? dit-il avec son esprit de contradiction accoutumé.

Et s'approchant, il lut :

Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

(VOLTAIRE.)

Il faut avouer que Napoléon était mal tombé.

Je me mordis les lèvres.

Il se retourna vers moi et me dit avec le plus grand sérieux :

— Voilà deux vers excellents à appliquer aux ex-jacobins... et aux rois qui nous font la guerre.

C'était s'en tirer habilement.

Il passa à une autre inscription, un quatrain de Pibrac :

Je ne vois que prudence avec jeunesse;
Bien commander sans avoir obéi;
Être fort craint et n'être pas haï;
Être tyran et mourir de vieillesse.

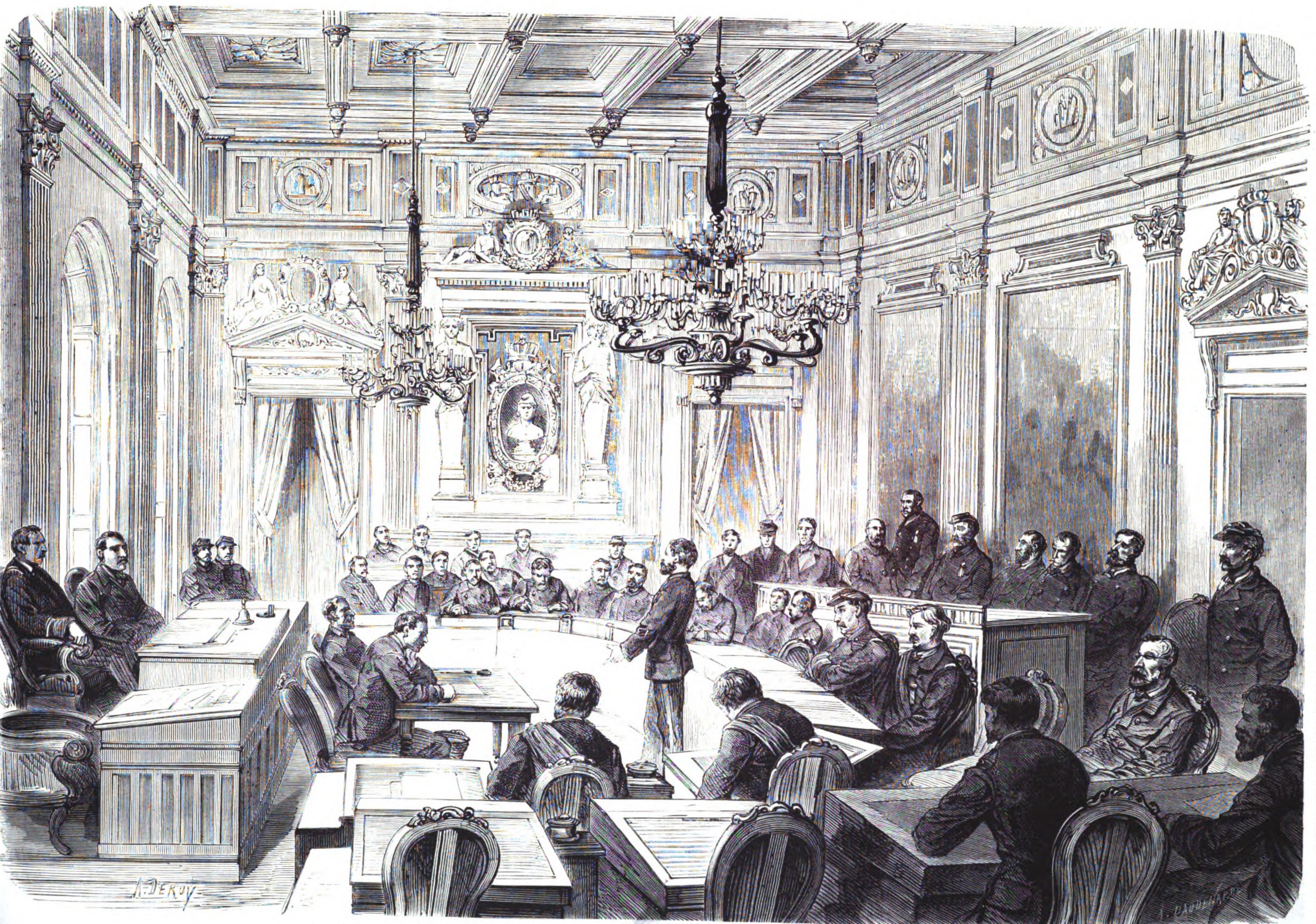
Décidément Napoléon jouait de malheur.

— Eh! eh! il y a du bon dans ce vieux style, murmura-t-il en réprimant sa mauvaise humeur.

Il alla plus loin, et lut :



LA GUERRE CIVILE. — Retour du combat. — Aspect de la porte de Châtillon dans la matinée du 4 avril. — (Dessin de M. Lix.)



PARIS. — Une séance de la Commune dans la salle des Maires à l'Hôtel-de-Ville.

frit à la poitevine, dans un mélange égal de beurre bouillant et d'huile de noix fraîche. Je n'ai jamais connu de plat que soit plus appétissant.

Nous arrosions nos mets de vins clairs, dépouillés, limpides et doux comme l'ambroisie et qui devaient avoir plus de vingt ans de cave lorsque nous étions nés, Paul et moi, vers la fin de 1830.

IV

NOS BONS ALLIÉS

On n'aurait jamais pu supposer, en le voyant à l'œuvre, que Bancroche se fut donné, quatre heures plus tôt, un si vaillant à-compte, à l'auberge de la Flamme-Rouge.

Il dévorait comme les hôtes de Gargantua dans les festins pantagruéliques.

Dès que je le vis près de se calmer, je fis signe à Paul.

— Voyons, Bancroche, dit ce dernier, contez-nous comment l'étang de la Varlopière a conquis son nom de Mare aux Prussiens? Vous ne me l'avez jamais dit.

Il mettait son homme sur le plus agréable de ses thèmes et, circonstance favorable, pendant qu'il était à l'aise devant un festin.

Bancroche cligna de l'œil :

— Ce n'est pas vous qui brûlez le plus de savoir, notre monsieur, dit-il, c'est plutôt votre ami.

Il y a longtemps que je le vois tourner, fit-il en me désignant avec une expression caressante et nous allons le contenter.

Qu'en dis-tu Jean Diot?

Le paysan interpellé approuva gravement du geste.

— Vous voulez donc bien savoir, poursuivit Bancroche, — hé bien, écoutez.

Il fit semblant de tousser pour prendre haleine et commença :

— A la fin des cent jours, j'avais alors 28 ans, je cessai de courir les ajonnières où je vivais comme réfractaire depuis que j'étais appelé en qualité de conscrit sous les drapeaux de la République d'abord, de l'empereur ensuite.

Ce n'était pas que la guerre m'effrayât, réfléchit Bancroche, depuis que j'avais pu porter une arme, j'étais accoutumé aux batailles, à quinze ans, j'avais suivi près de mon père les chouans de Stofflet et de Charette, et monsieur le comte Henry de la Rochejacquelein, — le plus fier des braves, — dit Bancroche en ôtant avec respect son bonnet de laine bure, — M. Henry m'avait dit, en me tapant sur la joue :

— « Fillet, je suis content de toi, tu as le bon sang dans les veines! »

Or, M. Henry ne semait pas ses compliments au hasard, s'il m'appréciait, c'est qu'il m'avait vu à l'œuvre, comme si nous n'avions pas travaillé pour des égoïstes et des ingrats.

La chute de l'empereur me permettait donc, en ma qualité de Vendéen royaliste, de rentrer sans inquiétude dans la légalité.

Mais en revenant en France, après la défaite de Waterloo, le roi ramenait avec lui les armées coalisées.

Il en débarrassa le plus possible les environs de Paris, si bien que toutes nos cités des bords de la Loire, surtout, furent occupées par des garnisons étrangères.

Nous avions des Prussiens partout, à Nantes, Savenay, Ancenis, Saumur et Angers. On voyait des nuées de ces Allemands roides, goulus, luxurieux, stupides... caractères peu sympathiques et d'alliance difficile avec l'esprit français.

On les supportait bien juste.

Ils étaient là pour protéger la royauté... ils déshonorèrent le royaume :

Ils se répandaient par bandes dans les villages isolés, pillant, volant, violant, redoutés bientôt comme la peste et détestés comme elle, si bien, qu'au bout de quelques mois, et au mépris de la protection dont les couvrait le roi, les populations offensées se mirent à les traquer comme des loups enragés.

T'en souviens-tu, cousin Jean Diot?

J'avais 28 ans, mon cousin Jean Diot avait sa sœur Radégonde qui était ma fiancée, nous devions nous marier après les fêtes de la Toussaint, en 1816.

Ma pauvre Radégonde était bien la plus pure et la meilleure des filles du pays.

Un soir que je venais la voir je la trouvai tout éplorée ..

La maison de la Varlopière qu'elle habitait, la même dont les ruines se dressent encore au-dessus de cette roche, la métairie, semblait être bouleversée.

Pendant la foire de Montaigu où les hommes de la ferme s'étaient rendus la veille, les Prussiens d'Ancenis s'y étaient donné rendez-vous, ils avaient tout saccagé, et elle avait subi de la part du chef de la bande, le plus cruel outrage qu'on puisse infliger à une honnête femme.

Depuis ce moment, la pauvre Radégonde était comme folle, et le médecin de Montaigu disait qu'elle ne pourrait pas vivre.

Elle expira en effet, un mois plus tard, dans un état de surexcitation épouvantable.

Lorsque la tombe se referma sur elle, reprit d'une voix creuse Bancroche ému, essuyant une grosse larme sur sa joue bronzée, je jurai de la venger.

J'avais longtemps ennuyé les brigands de la Loire. On appelait ainsi de pauvres serviteurs fidèles et proscrits de l'empereur exilé.

Je me sentis tout à coup pris d'attachement pour ces honorables soldats, qui ne méritaient pas la haine aveugle ni les persécutions stupides et féroces dont ils étaient accablés de la part des royalistes.

— Au moins, me disais-je, tant que leur chef nous gouverna, nous étions à l'abri de pareils outrages.

O Radégonde, ces vrais chevaliers m'aideront à te venger!

Je savais qu'il y en avait plusieurs, vivant, cachés dans nos ajonnières, de leur chasse et de la pitié qu'ils inspiraient.

En récompense de nos secours, ils veillaient sur les campagnes. On les avait vus plus d'une fois débarrasser des fermes isolées de l'attaque brutale des alliés du roi, et, grâce à eux, des actes infâmes avaient été punis sinon prévenus.

De temps en temps, ils laissaient çà et là, comme témoins de leur justice expéditive, des cadavres d'ennemis massacrés ou des défroques étrangères pendues aux arbres de nos forêts.

Grâce à leurs services, les proscrits impériaux nous furent bientôt aussi sacrés que nous l'étions aux populations pendant la guerre sainte.

Le soir même du jour où les restes de Radégonde furent confiés à la terre, je vins rôder autour de ce marais, qu'on appelait alors tout simplement l'étang de la Varlopière.

J'avais avec moi Mathurin, l'homme de l'hôtellerie et son frère Joseph, pauvre enfant mal venu, plus rusé que brave, plus malin que fort, mais dévoué corps et âme à ceux qu'il aimait.

Mathurin conduisait le bateau. J'étais faible en ce moment, car je n'avais d'autre force que l'intensité de ma haine.

— Sois donc tranquille, me dit Mathurin et prends courage, ta Radégonde sera bien vengée!

Ce mot de vengeance me remit l'espoir au cœur.

— Nous allons voir le capitaine, continua Mathurin, un bien honnête homme!

En arrivant sous la roche, Mathurin siffla un certain air que j'ai entendu quelquefois, depuis le deuxième empire.

Un sifflet pareil lui répondit.

> Sur le front des héros les lauriers se flétrissent.
>
> (CHÉNIER.)

— Allons voir le jardin, dit-il.

— Votre Majesté le trouvera bien petit, prononçai-je.

— Je l'agrandirai.

— Cela vous sera peut-être difficile, Sire.

— Pourquoi?

— Des propriétés voisines... et jalouses...

— Bah! j'ai bien agrandi la France, j'agrandirai bien peut-être un jardin. Tenez la chose comme faite.

— Grand merci, Sire.

— Vous m'avez été utile, et je ne suis pas ingrat, quoi qu'en disent mes ennemis.

— Vos ennemis! m'écriai-je; quels sont-ils?

— Les royalistes, les républicains.

— Votre Majesté s'en exagère le nombre. N'entend-elle pas partout sur son passage ces cris flatteurs, ces vivats prolongés...

— Applaudissements ordonnés par la police, dit Napoléon en haussant les épaules.

— Détrompez-vous, Sire.

— Je dois le savoir, monsieur, puisque c'est moi qui paye.

— L'armée est à vous d'esprit et de cœur.

— Un tiers de mes soldats regrette encore Moreau.

— Vous avez du moins vos sénateurs, vos conseillers d'état, tous ceux qui doivent leur fortune à Votre Majesté.

— Ils seraient les premiers à me tourner le dos si la fortune me trahissait. Leur fortune? dites-vous. Je leur donne des appointements énormes, c'est vrai, afin qu'ils vivent noblement. Eh bien! j'ai dû forcer la plupart d'entre eux à acheter une voiture. Ils mettent de côté les trois quarts de leurs revenus dans la crainte d'une révolution.

La conversation devenait difficile à soutenir.

Eugène de Beauharnais vint à mon secours.

— Ce bosquet est délicieux, dit-il; et ces statues...

— Oh! oh! ces statues sont un peu avariées, murmurai-je.

— N'importe, elles ont de la grâce, dit Eugène.

— Des ébauches de Coustou.

— Un Jupiter...

— Manchot.

— Un Apollon...

— Boiteux.

— Une Vénus de marbre.

— Avec une tête de plâtre, répliquai-je.

— C'est un Olympe bien endommagé, dit l'Empereur en riant; je me charge de renouveler vos dieux, lors de ma prochaine conquête... Ah! de nouvelles inscriptions! Décidément, c'était la manie de votre prédécesseur.

Lisons encore :

> Tous les hommes vivants sont ici-bas esclaves;
> Mais suivant ce qu'ils sont ils diffèrent d'entraves :
> Les uns les portent d'or et les autres de fer.
>
> (RÉGNIER, satire III.)

— Le choix n'est pas incertain, quand on est le maître, ajouta Napoléon.

> Sous un roi citoyen tout citoyen est roi.
>
> (RACINE fils.)

— Sottise!... Voyons plus loin :

> Dieu fit la liberté, l'homme a fait l'esclavage.
>
> (CHÉNIER.)
>
> Un seul moment d'erreur ternit vingt ans de gloire.
>
> (LE MÊME.)

— Chénier! Chénier! toujours Chénier! prononça Napoléon avec humeur; le répertoire du bonhomme est assez restreint.

Je n'avais rien à répondre.

On reprit le chemin de la maison. J'avais fait donner de l'avoine aux arabes. Ils attendaient dans la cour, frémissant, piaffant.

Quelques minutes après, l'Empereur montait en selle, m'envoyant un adieu de la main.

On vient de m'annoncer (1805) la mort de *l'homme aux petits écus*, — je veux parler de Baculard d'Arnaud ou d'Arnaud de Baculard, comme on voudra.

C'était un long vieillard, qui, malgré les protections de cour et les secours de tous les gouvernements sous lesquels il s'était perpétué, avait toujours vécu dans une presque indigence. C'était également le plus rude emprunteur qui se pût voir. Chamfort affirme qu'il devait trois cent mille francs en petits écus. Le café de la Régence était d'ordinaire l'endroit où Baculard d'Arnaud levait ses contributions.

Il avait eu du talent. Jean-Jacques Rousseau lui a consacré quelques lignes d'éloges. Il était déjà fort

Nous vîmes une corde roulant un panier descendre d'une poulie fichée dans la roche.

Mathurin mit dans le panier des lettres, des pains et quelques bouteilles. Le panier remonta.

Nous vînmes alors amarrer le bateau sous la roche. Nous en retirâmes une grosse couverture de laine remplie d'objets, que des mules de charbonniers avaient apportés la veille aux Quatre-Chemins de l'Oie, et qui étaient destinés à ces braves et malheureux proscrits.

Puis, suivis de son frère Joseph, Mathurin et moi nous montâmes cette lourde charge sur la rampe du rocher.

V

LE GUET-APENS

Il y avait, dans cette caverne où nous déjeunons à cette heure, et qu'habite maintenant Jean Diot, quinze hommes vivant en frères sous les ordres d'un autre qu'ils appelaient le Capitaine.

— Hé! fit ironiquement Bancroche, n'étaient-ils pas une fraction de cette société redoutable que le gouvernement du roi Louis XVIII appelait les brigands de la Loire?

Le Capitaine nous reçut à bras ouverts.

— Bancroche, me dit-il, les Français sont pillés, vexés, déshonorés, à la barbe d'un roi paralytique qui ne peut rien contre ses alliés... veux-tu venger ta fiancée?

— Oui, Capitaine.

— Aimes-tu beaucoup ce gouvernement des Bourbons qui ramène avec lui de tels alliés?

— Non, Capitaine, je le méprise.

— Crois-tu que l'empereur eût souffert cela?

— Non.

— Tu as été chouan, jadis?

— Oui, Capitaine, avec activité.

— Et réfractaire?

— Oui, Capitaine, avec obstination.

— Pourquoi?

— Pour ne pas servir l'usurpateur.

— L'usurpateur? fit le Capitaine... En tous cas, ce n'est pas lui ni les siens qui ont jamais laissé souiller le sol adoré de notre France. Lui, régnant, n'aurait pas supporté la couronne sur son front rouge de telles hontes. . le crois-tu?

— Oui, lui dis-je, je le crois.

— Il a fallu te blesser au cœur, malheureux, pour te faire distinguer du tyran le véritable ami de la patrie... Es tu avec nous, désormais?

— Je veux être des vôtres.

Le Capitaine me tendit la main en disant :

— Tu seras vengé!...

Je sais par nos amis que d'autres Prussiens doivent pousser ici une reconnaissance avant la fin de cette semaine; il faut a tirer en même temps ceux d'Ancenis... te chargeras-tu de le faire?

— Je suis prêt à tout pour venger ma pauvre Radegonde.

— Alors, comment t'y prendras-tu?

— Je leur porterai du poisson demain, et je leur dirai que la Varlopière est abandonnée et que ses habitants n'existent plus; mais j'ajouterai que la ferme contenait des trésors qu'ils n'ont su découvrir, et que leurs compagnons d'armes, qui occupent Savenay et auxquels j'ai coutume de vendre du gibier, avisés de cela, se proposent de venir dimanche recueillir cette aubaine et s'enrichir là où ils n'ont retiré que de maigres profits.

— Ton idée est bonne me dit le Capitaine, elle doit suffire pour allécher ces épais Allemands; avec cela et ma combinaison particulière, je ne doute pas que tout cela aille bien et que tu puisses venger ta fiancée. Va donc, mon camarade, et samedi, avant sept heures du soir, amène ici tous les gars qui t'aiment, nous aurons de quoi occuper tout le monde.

L'important, à mon point de vue, c'est que pas un de ces scélérats ne nous échappe; nous prendrons nos mesures en conséquence.

Pendant que Bancroche contait, l'orage éclatait au dehors, le tonnerre grondait, les éclairs se succédaient rapides et des rafales de pluie crépitaient sur l'étang paisible.

Le Vendéen suspendit un moment son récit, et bourra une pipe noire et courte qu'il venait d'exhumer des doublures de sa peau de bique.

Jean Diot l'imita... Un de ses enfants se leva et prit un tison dans l'âtre.

Bancroche alluma et passa le tison au cousin Jean Diot, puis il lâcha coup sur coup un douzaine de bouffées.

— Il faisait un temps comme cela, reprit il, à sept heures du soir, le samedi 16 septembre 1816, t'en souviens-tu, Jean Diot?

Le paysan grogna une réponse affirmative et remplit les verres.

Bancroche avala d'un trait :

— Tu étais de ceux qui montèrent la rampe au-dessus de laquelle brûlait le falot allumé par le Capitaine.

Au-dessus de la caverne, dans les bâtiments encore debout de la Varlopière, les Prussiens étaient attablés, nous entendions le bruit de leurs orgies.

Ils étaient tous réunis, ceux d'Ancenis et ceux de Savenay, gris comme une compagnie de Suisses.

Ils avaient avec eux une dizaine de gourgandines vêtues en paysannes, que le Capitaine avait fait venir on ne sait d'où, parce qu'elles étaient utiles à ses projets, et qu'elles suivaient, en conséquence, les instructions qu'il leur avait données.

MARCEL COUSSOT.

(A continuer)

LES CANONNIÈRES

La Commune a fait, la semaine dernière, un appel aux volontaires de la marine, afin de mettre en état les chaloupes canonnières qui ont tant souffert durant le siège. Les engagements se faisaient près du Pont-Neuf, où étaient amarrées les embarcations.

Cette flottille a descendu la Seine jusqu'au pont de la Concorde, où elle a le privilège d'attirer chaque jour une foule de curieux.

La canonnière Farcy, seule, est allée faire des reconnaissances jusqu'au Point-du-Jour, après quoi elle s'est arrêtée près du quai de la Conférence. On l'a baptisé *la Liberté*. Les autres s'appellent *le Sabre*, *la Claymore*, *l'Estoc*, *la Baïonnette*, *la Caronnade*, et *la Rapide*.

Aux canonnières est adjointe une batterie flottante armée de six pièces de calibre moyen. Sur le pont, s'élèvent des pyramides d'obus et de boulets. Des gardes nationaux sont de faction le long du bas-port.

On est en train de repeindre les carènes, de les calfater et de les reblinder.

Les soutes ont été garnies de provisions.

Quelques marins, nouvellement enrôlés, ont revêtu leurs uniformes battant neufs.

Ils s'attendent à partir incessamment sous les ordres du commandant Lattapy.

Hélas! combien ces engins de guerre cuirassés de fer, monstres à gueule de bronze, diffèrent des thébaïdes flottantes sur lesquelles s'embarquent dans nos ports ces jeunes solitaires, au front joyeux, au rire clair, qui vont échanger au delà des mers les produits de la mère patrie!... Tristes instruments de guerre civile, ils vont vomir leurs obus contre des Français! Oh! non, comme l'a dit un de nos plus éminents confrères, non, en vérité, notre pauvre France ne ressemblera jamais à personne et ne peut être une nation ordinaire, pas plus dans l'infortune que dans la gloire; elle n'est ni heureuse ni malheureuse à demi; vaincue aujourd'hui et accablée au delà de toute mesure, elle est réduite à

---

vieux aux approches de la Révolution, mais il était toujours actif, toujours écrivant, toujours larmoyant. On ne savait plus son âge, il tournait au patriarche; on l'avait surnommé *l'Ancêtre de la littérature*. Pourtant il prenait encore des airs de jeune homme. Il fut incarcéré pour une bonne action, qu'on est heureux de rencontrer dans son existence un peu dégradée: il avait donné asile à un émigré, et il comparut devant le Tribunal révolutionnaire, qui l'acquitta dans un jour d'inexplicable indulgence.

En 1800, je retrouve Baculard d'Arnaud dans le café restaurant de Mme Simard, à l'entrée de la rue Mouffetard. Il a quatre-vingt-cinq ans environ ; il marche un peu courbé, mais son intelligence n'a pas subi d'altération visible. Il parle beaucoup et se tient ordinairement assis dans le comptoir, à côté de la limonadière ; il cause de ses voyages, de sa gloire, de l'ingratitude du siècle; il se vante un peu, mais on le laisse dire. Les musiciens et les officiers de la 96e lui offrent quelquefois un petit verre de liqueur, qu'il accepte.

Quelquefois aussi, Mme Simard l'invite à dîner, lui et sa femme. Sa femme est la pétulance même; mais comme elle a beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup entendu, on l'écoute sans trop d'ennui, bien qu'elle ait le verbe haut et désagréable.

Mme d'Arnaud, à ce que raconte un homme de lettres qui l'a vue plusieurs fois, n'aimait pas Voltaire, parce qu'il était, disait-elle, fort laid, fort avare, au point d'enlever, en Prusse, après le souper du roi, des bouts de bougie. « Ce récit, ajoute l'écrivain, sur les lèvres d'une femme chez qui le mensonge ne paraissait point habituel, malgré son ton excessivement criard, me causa quelque peine pour la gloire des lettres, et je ne pus jamais me décider à l'accepter comme une vérité. »

Mme d'Arnaud assurait encore que le critique Fréron était très-gourmand. Lorsqu'il dînait en ville et qu'on le chargeait de dépecer le gigot, qu'il aimait beaucoup, il ne manquait jamais d'en réserver pour lui un morceau succulent et énorme. Un jour Mme d'Arnaud eut la cruauté de lui dire : — Monsieur Fréron, donnez-moi donc, je vous prie, du morceau que vous affectionnez tant et que j'aperçois sous le manche.

Baculard d'Arnaud n'était guère aimé et encore moins estimé, si j'en juge par le portrait que trace de lui un pamphlet de l'an VIII, *Le Tribunal d'Apollon* : « — Taille fantasmagorique, figure lacrymale, habit noir, visage blême, œil bleu terne, perruque qui atteste l'existence de l'ancien régime, nez au vent, soupirs continuels. C'est le doyen des romanciers noirs. Hommage à ses talents! et mépris à celui qui a pour créanciers tous ceux qui, dupes de ses larmes à commandement, ont eu la sottise de lui prêter de l'argent! Et à qui n'en a-t-il pas emprunté? L'auteur du *Comte de Comminges* devrait être immensément riche, et les raisons de sa pénurie habituelle sont un problème que nous n'entreprendrons pas de résoudre. »

C'est là, en effet, ce qui a toujours et vivement intrigué le dix-huitième siècle et une partie du dix-neuvième : où a passé tout cet argent? qu'a fait Baculard de tant de petits écus? à quelles œuvres mystérieuses les a-t-il employés? Les buvait-il ou les mangeait-il?

M. V... m'a raconté des choses extraordinaires sur Baculard d'Arnaud. Il m'en revient une à la mémoire. L'auteur des *Epreuves du sentiment*, qui garda jusqu'au tombeau de risibles prétentions et d'étranges coquetteries de visage, était chauve et très-ridé; chauve, cela ne lui importait qu'à demi, puisqu'il avait adopté l'usage de la perruque; mais les rides faisaient son désespoir. Or, voici la singulière opération à laquelle il se livrait chaque matin, et dont M. V... affirmait avoir été plusieurs fois spectateur : Baculard, de ses deux mains, attirait, amenait, chassait courageusement ses rides vers le sommet de la tête, et, comme une femme fait de son chignon, il les nouait avec un ruban. C'est hideux!

Baculard d'Arnaud a rompu deux ou trois fois avec ses habitudes mélancoliques pour écrire des gaillardises singulières, entre autres une *Epître à Manon*, qui courut les ruelles du XVIIIe siècle. Au fond, c'est un drôle d'homme, qui reste peu compris. On ne sait où le prendre : aujourd'hui dans le ruisseau, décochant des œillades aux viandes rôties; demain, à la cour de Berlin, balançant la réputation de M. de Voltaire; il sort des cafés borgnes pour se rendre dans les couvents. C'est le Protée de la littérature de deuxième ordre.

Son frère est le général d'Arnaud, un des plus braves lieutenants de Napoléon.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

boire jusqu'à la lie toutes les amertumes. Ce n'était pas assez de la guerre étrangère, de l'invasion, de Paris assiégé, des provinces dévastées, d'une paix douloureuse et nécessaire au prix d'un démembrement, il fallait encore qu'au lendemain et sous le coup de tant d'affreux désastres, un désastre nouveau et plus poignant vînt couronner nos humiliations; il faut que l'horrible guerre civile se déchaîne pour achever l'œuvre des Prussiens, et que nous en soyons à nous demander, dans le désespoir de notre âme, si tous les fléaux vont s'abattre à la fois sur nous, si tout ce qui reste de cette patrie sanglante et mutilée par l'ennemi va échapper à la destruction volontaire, au suicide!...

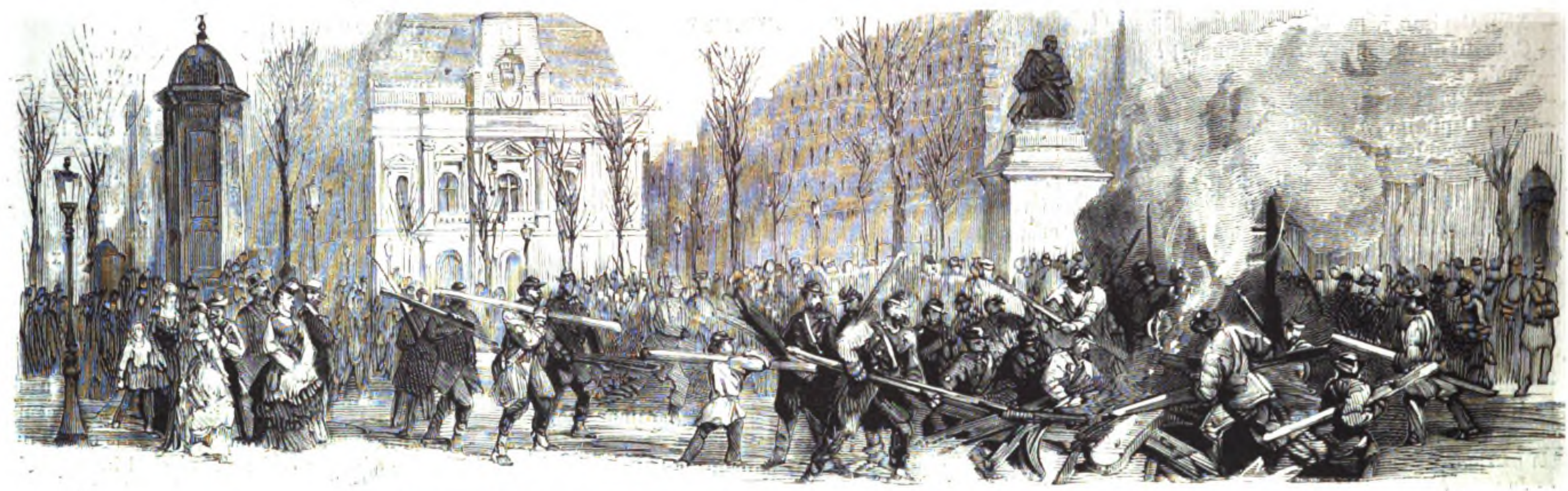

PARIS. — Enrôlement de marins au Pont-Neuf pour le service des canonnières de la Seine.

Le dessin que nous représentons, est le moment où le matelots épars à Paris et les mariniers de la seine s'enrôlent au pied de la statue de Henri IV, au Pont-Neuf, où les canonnières étaient amarrées ces jours derniers.

F. M.

LA GUILLOTINE

Il y a moins de quatre-vingts ans, cet instrument ignoble et horrible, la guillotine, devenait entre les mains du peuple, gonflé de rage et de haine, l'arme horrible de la vengeance; puis l'œuvre de Guillotin fut réservée aux criminels.


PARIS. — Les habitants du quartier de la Roquette brûlant la guillotine place Voltaire.

Aujour-d'hui, beaucoup affirment que ce dernier vestige d'une époque barbare, cette loi cruelle, — la peine de mort, — ne peut subsister dans un siècle de civilisation, de justice, de progrès. Quand viendra ce siècle? car, à coup sûr, ce n'est pas le nôtre; le temps barbare de la guillotine est bien dépassé par l'atrocité et l'injustice qui président à nos hécatombes.

Dans quelle époque barbare a-t-on vu tomber autant de victimes?

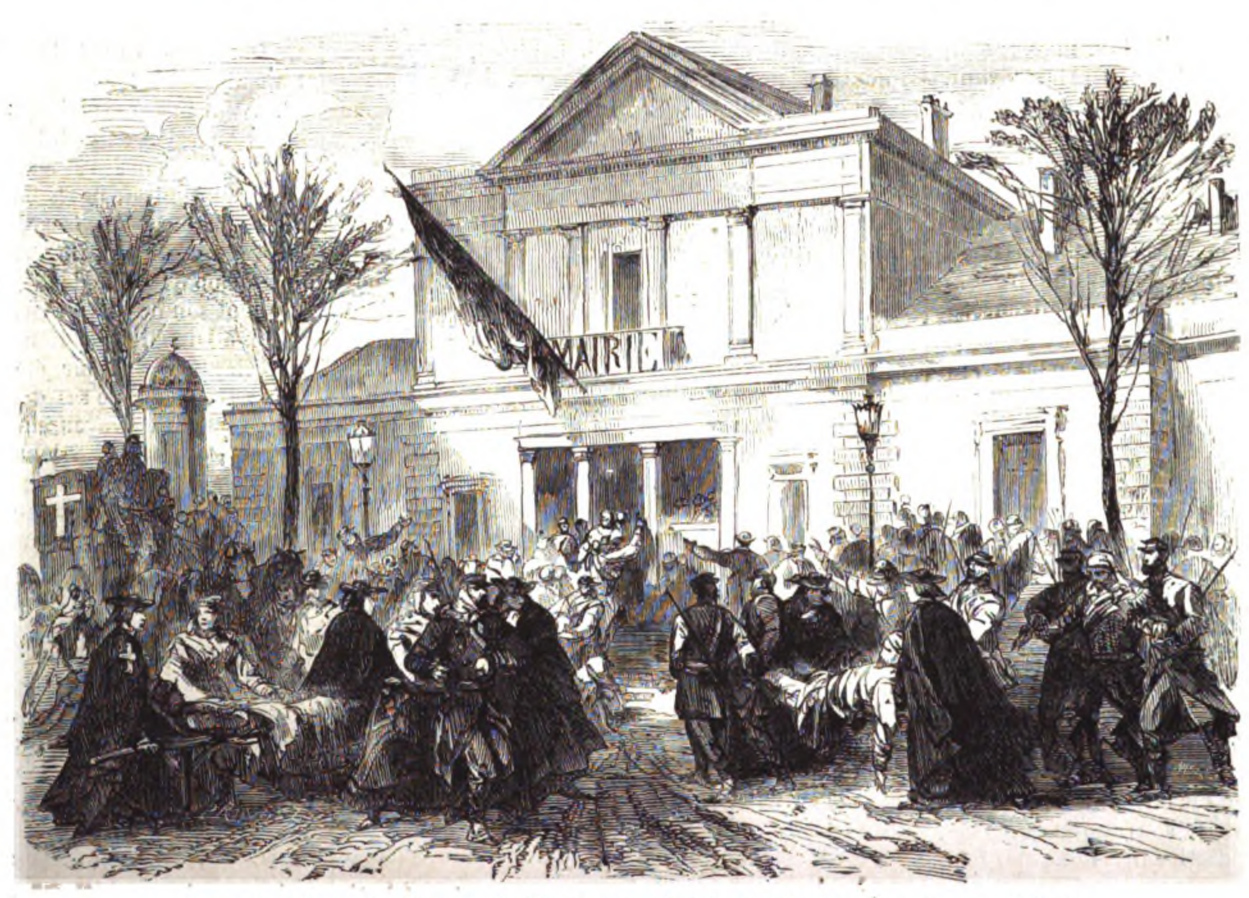
D'ailleurs nous trouvons dans *le Mot d'ordre* des réflexions qui ont fait le tour de la presse, qui peuvent trouver place ici :

« Dans la matinée du 9 avril, le 137e bataillon de la garde nationale est allé prendre le bois de justice, l'échafaud, et l'a transporté sur la place Voltaire.

« Puis il en a brisé toutes les pièces, et, aux applaudissements de la foule, y a mis le feu.

« — A bas la peine de mort! criait-on de toutes parts.

« A quoi bon, je le demande, cet auto-da-fé accompli sur les bois de justice, si, en détruisant l'échafaud, nous conservons la peine capitale, avec cette seule nuance que



PARIS. — Les blessés de l'avenue de Neuilly amenés à la mairie, transformée en ambulance.

JOURNÉE DU 4 AVRIL. — Prise de la redoute de Châtillon par l'armée de Versailles. — Les fédérés se réfugient derrière le fort d'Issy. — (D'après nature, par M. Sellier.)

A. Batterie versaillaise devant la redoute de Châtillon. — B. batterie parisienne. — C. Clamart. — D. Bat. vers., gare de Clamart. — E. quartier général des fédérés. — F. Bat. vers. du Moulin-de-Pierre. — G. Le Moulin-de-Pierre. H. Château de Meudon. — I. Fort d'Issy. — J. Chemin couvert. — K. route stratégique. — L. Bat. vers. de Meudon. — M. Bat. par. du fort d'Issy. — N. Bellevue. — O. Bat. vers. des Moulineaux. — P. chemin du cimetière.

la guillotine est remplacée par le chassepot ?

« Les Français sont décidément des êtres surprenants. Ils sont tous d'accord pour proclamer l'inviolabilité de la vie humaine, mais cette inviolabilité consiste à déclarer qu'aucun individu, à quelque sexe qu'il appartienne, et quelque crime qu'il ait commis, ne sera désormais appelé à grimper les degrés de la fatale machine qui a emprunté son nom au docteur Guillotin.

« En revanche, il paraît convenu entre nous, qu'adosser un homme contre un mur et lui envoyer douze balles dans le corps ne s'appelle pas violer la vie humaine.

« Le mode d'exécution ne nous inquiète pas, c'est l'exécution elle-même qui nous préoccupe. Si même il fallait choisir entre le fusil et la guillotine, j'ai idée que je préférerais encore cette dernière, eu égard aux derniers préparatifs, qui exigent un certain temps, tandis qu'il n'y a rien comme une arme à feu pour rayer avec promptitude un citoyen du nombre des vivants.

« La terrible guerre que nous traversons n'établit que trop irréfutablement la vérité de ce que j'avance. »

Pourquoi ne pas espérer que le peuple comprendra enfin que le principe de l'inviolabilité de la vie humaine n'est grand qu'à la condition d'être absolu? N'a-t-il pas crié, en brûlant l'échafaud : — A bas la peine de mort?

LES BLESSÉS DE L'AVENUE DE NEUILLY

Depuis quelques jours, Neuilly est livré à toutes les horreurs du bombardement. On s'est battu et l'on se bat encore dans ses rues, et les obus pleuvent dru comme grêle sur ses maisons. Aussi les victimes sont-elles nombreuses. Toutes sont transportées à la mairie. Là, les parents, les amis viennent reconnaître et soigner les blessés. La plupart d'entre eux sont des hommes d'un certain âge, des pères de famille.

Il y a, ou mieux il y avait, en moins grande quantité, de très-jeunes gens. Presque tous étaient affreusement mutilés par les balles et les éclats d'obus.

Les blessures faites par les boulets et les obus sont horribles.

Le boulet arrache un membre du tronc, ouvre la poitrine, déchire l'abdomen. Les mutilations de l'obus font du corps un épouvantable mélange de lambeaux qui laisse à la victime assez de vie pour qu'elle se sente mourir.

Heureusement, à Neuilly, les médecins n'ont pas manqué, et les héros de la charité que nous avons vus dans tous nos champs de bataille, les frères au rabat blanc, ont pu, au péril de leur vie, mettre à l'abri tous les malheureux atteints dans cette fatale journée.

Spectacle affreux, en vérité, et qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée exacte.

DE FRŒSCHWILLER A PARIS

NOTES PRISES SUR LES CHAMPS DE BATAILLE

PAR ÉMILE DELMAS

L'histoire de cette guerre ne peut encore être écrite; quelques-uns de ses plus grands faits restent à l'état d'énigme; les trahisons, s'il en existe, ne sont qu'à moitié démasquées. L'ombre qui la couvre est aussi vaste et aussi obscure que la fumée d'un champ de bataille. Le temps la dissipera par degrés; il précisera ses incertitudes, rattachera les effets aux causes et les responsabilités aux désastres. En attendant, l'enquête commence, les rapports arrivent, les relations s'accumulent. De leur mêlée contradictoire, la vérité surgira. Parmi les récits déjà publiés, je n'en sais guère de plus saisissant que le petit volume de notes recueillies par M. Emile Delmas, infirmier volontaire d'un comité de Mulhouse, sur quelques-uns des champs de cette guerre à jamais maudite.

De Frœschwiller à Paris, en passant par Bitche, Saverne, Verdun, Conflans, Saint-Privat, Gravelotte Pont-à-Mousson, Reims et Laon, M. Delmas a suivi les étapes lugubres de notre armée, stations d'une marche au supplice, désespérée dès les premiers pas. Une pitié ardente, une émotion généreuse animent ces pages empreintes du sang des batailles, écrites en quelque sorte sous la dictée des mourants. Il s'y joint encore l'intérêt d'un témoignage présent et direct, éclairé par une sagacité remarquable. Parcourons rapidement ce livre si douloureusement instructif. Il fait entrevoir, en partie, par des détails qu'on sent se rejoindre, l'enchaînement des fautes innombrables dont se composent nos malheurs.

L'affreuse originalité de cette guerre est d'avoir été une catastrophe perpétuelle : défaites sur défaites, écrasements sur renversements, le prologue aussi tragique que l'épilogue. C'est comme une enfilade de guets-apens et de piéges que l'armée traverse, en y laissant son sang et ses membres, jusqu'à ce qu'elle vienne, mutilée et agonisante, se faire achever dans l'abattoir de Sedan.

Dès son entrée en campagne, M. Delmas assiste à la déroute de l'armée de Reichshoffen, rentrant à Strasbourg. — « Quel spectacle effrayant! Pêle-mêle, le regard sombre, chasseurs, fantassins, zouaves, dragons, turcos, se pressent et se heurtent sous l'étroite voûte. Ils portent sur leur visage comme un reflet de sinistre épouvante. Nul ne les interroge, tout le monde a compris. Ils passent en silence, le regard fixé vers la terre; et si par aventure, l'un d'eux lève les yeux sur la foule, il les baisse de nouveau précipitamment vers le sol. Brisés de fatigue, car ils ont marché toute la nuit, ils ont jeté sacs, casques, fusils, cuirasses. Quelques-uns témoignent par un bandage ensanglanté de leur présence dans la mêlée; d'autres, épuisés, sont étendus sur des chars et dorment d'un sommeil pesant. Des turcos sont accroupis sur des chevaux qui n'avaient plus de maîtres; à côté d'eux, des paysans effarés, perdus dans ce lugubre cortége, rentrent sur des chariots leurs meubles et leurs fourrages. Un dragon passe fièrement, portant haut sa tête couverte de sang figé; des fantassins sont montés en croupe derrière des cavaliers, qu'ils serrent convulsivement pour ne pas tomber. Ils n'ont plus leurs armes; au milieu d'eux pas un seul officier : on dirait un troupeau sans maître! Il semble qu'un effrayant cataclysme les ait tous frappés de terreur. C'est un mélange sordide d'uniformes souillés de boue, aux couleurs flétries par la pluie ou par la poudre. Le désastre doit être immense. A voir passer ces épaves humaines, une indicible angoisse envahit nos cœurs attérés. Ils défilent ainsi pendant une heure qui dure un siècle, et nous entrevoyons, pour la première fois, le spectre hideux de la déroute. »

Trente-cinq mille contre cent-vingt mille, ce fut dans cette disproportion effroyable que l'armée française se battit, dix heures durant, à Reichshoffen. Ici, du moins, comme à Waterloo, la bataille fut glorieusement perdue. La charge des 8e et 9e régiments de cuirassiers, à travers Morsbronn, sous le feu de cinquante pièces de canon, vaut la charge des cuirassiers de Milhaud contre le plateau de Mont-Saint Jean. Même fureur héroïque, même dévouement acharné, même emportement vers la mort. Mais que pouvait l'héroïsme contre l'armée nouvelle de quarante mille Badois, se précipitant, à la nuit tombante, sur nos régiments démantelés, débordant leur droite et disloquant la bataille? Comme toujours, les Allemands arrivaient au moment voulu, à l'heure fixée par le chronomètre fatal qui semble avoir réglé leurs mouvements durant toute cette guerre. M. Delmas, qui rencontra, quelques jours après, leurs légions en marche, décrit en traits frappants, le mécanisme sûr et terrible de leur discipline : — « Le défilé de l'invasion allemande se continue depuis trois jours, sans interruption. Toutes les routes sont noires de troupes; on dirait d'une fourmilière active, rapide, silencieuse. On n'entend pas un cri, pas un chant, et cependant ils doivent avoir l'ivresse de leur victoire. Mais la discipline est gravée dans tous les cœurs, et, pas un homme ne s'écarte des rangs. Il n'est pas, dans toute cette armée, un bas officier qui ne soit muni d'une carte minutieuse du pays envahi. Partout, pendant toute la campagne, quelque corps d'armée que nous traversions, nous aurons à le constater. Ces cartes indiquent non-seulement les routes, mais même les chemins vicinaux et les sentiers qui raccourcissent les distances. Les sous-officiers qui commandent des groupes détachés ne sont point obligés de recourir aux habitants pour en faire leurs guides. Si une bifurcation les embarrasse, ils consultent le poteau indicateur, contrôlent la direction sur leur carte, et l'escouade se remet en marche sans hésitation, sans arrêt, avec la paisible assurance que donne la certitude de ne point se tromper. Les ordres des officiers, lancés d'une voix ferme et gutturale, sont exécutés en silence; et leur foule s'écoule, se dirigeant sur les passages des Vosges. C'est là, pensons-nous, que les difficultés et les hésitations commenceront pour eux; c'est là qu'ils trouveront des obstacles naturels décuplés par la main de l'homme; c'est là que leur effort se brisera. Vaine espérance que nous ne devons pas conserver longtemps! Les passages seront libres, trois jours suffiront aux Allemands pour franchir ce rempart de granit, sans une heure d'arrêt ou d'incertitude, sans brûler une seule cartouche. »

Pendant que l'invasion allemande marchait la carte à la main, comme sous la conduite d'un guide infaillible, le général commandant le 2e corps expédiait de Saint-Avold à Paris ce télégramme effaré : — « Le Dépôt envoie énormes paquets de « cartes inutiles pour le moment; n'avons pas une « carte de la frontière de France. Serait préférable « d'envoyer en plus grand nombre, ce qui serait « utile, et dont nous manquons complétement. » L'étranger entrait en France comme dans un domaine longuement exploré, tandis qu'une armée française errait en tâtonnant sur le seuil de la patrie envahie.

Il faut insister sur cette discipline prodigieuse de l'armée allemande, parce que c'est la force qui nous a vaincus, et que la France ne se relèvera qu'en s'assimilant ce puissant ressort. Quelques jours après, M. Delmas côtoie de nouveau l'invasion en marche, comme un fleuve un instant quitté, dont il retrouverait l'intarissable courant. — « Le défilé de l'armée d'invasion se continuait dans son immuable et silencieuse régularité, et, pendant les trois ou quatre jours que nous consacrâmes à Frœschwiller, il ne subit pas d'interruption, même pendant la nuit.... Il y avait là des Bavarois, des Poméraniens, des Silésiens, des Polonais; cavalerie, artillerie, infanterie. Toutes ces troupes défilaient en silence, dans la boue liquide des routes, sous la pluie et le vent, sans prononcer une parole, sans proférer un murmure, marchant de ce pas mesuré et lent en apparence, mais aussi rapide, en réalité, que notre pas accéléré. Pas un son de tambour ou de trompette ne troublait le silence que rompait seule, irritée sans doute d'avoir à se produire, la voix de ses chefs, âpre, brève, uniforme, comme s'ils avaient tous dans le larynx une corde vocale d'ordonnance. Canons, caissons, fourgons de vivres, voitures d'ambulance, chars de paysans allemands ou alsaciens requis pour le transport des subsistances et des fourrages, tout ce monde s'écoulait comme un fleuve. Nous admirions la légèreté de leurs canons d'acier, de cette couleur grise et froide qui donne à certains yeux le pouvoir de faire frissonner. Quand il pleut, on recouvre la pièce d'une chemise noire en toile cirée, qui lui prête un aspect encore plus sinistre. Six chevaux sont attelés à chaque pièce, trois suffiraient à la traîner sans effort. Les chevaux sont d'une race nerveuse, aux jambes fines et saines, de belle taille; leur robe est d'un bai-brun lustré. Il en passe ainsi des milliers, tous pareils, et nous comptons bien peu d'attelages médiocres. La charronnerie et la carrosserie sont sobres et solides, uniformément peintes en gris clair, avec les ferrements en noir; des forges de campagne, soigneusement outillées, accompagnent chaque batterie. Tous ces hommes ont le même teint blond, le même casque, le même pas, le même mutisme; toutes les voix qui commandent ont le même timbre; tous ces équipages sont gris, tous ces chevaux se ressemblent comme autant de photographies. Les premiers jours, nous éprouvons à les

voir et à les entendre passer, l'impression agaçante et énervante que produit le bruit d'un moulin ou d'une machine à battre. Nous songeons aussi, avec douleur, que tant de force amoncelée se dirige vers le cœur de la France. Ils vont en effet franchir les Vosges, en enlevant sur leur passage les forts de Lichtenberg et de la Petite-Pierre, qui, dans notre système de défense, relient Bitche à Phalsbourg. »

Ces Vosges qu'allait franchir l'invasion, l'incurie du gouvernement les avait laissées sans défense. A sa grande surprise, l'armée du prince royal trouva le chemin de fer de Strasbourg à Paris et le tunnel de Saverne intacts. On n'avait pas songé à faire sauter ce tunnel qui aurait encombré sa marche d'inextricables obstacles. Sans avoir à remplacer un rail ou à visser un boulon, l'armée prussienne put franchir le rempart naturel des Vosges, par la trouée de Saverne, et occuper, sans coup férir, Lunéville et Nancy. Nulle part, dans les Vosges, une tranchée creusée, un arbre abattu; toutes les voies libres, comme des portes ouvertes à deux battants devant l'ennemi. Quelques heures de travail auraient suffi pour les rendre impraticables à ses canons, inaccessibles à sa cavalerie. Les communes indignées suppliaient qu'on les autorisât à détruire les routes, à y amonceler les troncs d'arbres. A leurs instances redoublées le télégraphe répondait, de Paris, par d'inexplicables refus. Jamais, on peut le dire, l'ineptie n'a ressemblé de si près à la trahison.

Cette incurie s'étendait à tout. A Frœschwiller et au château de Durckheim, M. Delmas trouve des officiers de zouaves et de chasseurs soignés par des chirurgiens français prisonniers. Prisonniers! pourquoi donc? — « Demandez-le au premier soldat allemand que le hasard mettra sur votre route; il vous répondra que nos chirurgiens n'ayant pas, par dédain ou par ignorance, arboré le brassard international, ils n'ont pas eu le bénéfice de la neutralité qu'il confère, en vertu de la Convention de Genève, et se trouvent prisonniers de guerre. Si vous posez la même question à nos soldats et à beaucoup de nos officiers, leur embarras est naïf : ils ne connaissent même pas le brassard, nous prennent pour des francs-tireurs, et s'étonnent de la liberté dont nous jouissons. N'est-ce pas là un signe caractéristique de cette période d'insouciance, d'indifférentisme et de dédaigneuse ignorance? Une convention internationale entre les premières puissances de l'Europe, règle les conditions dans lesquelles seront neutralisés toutes les personnes et les objets affectés au service des blessés. Quelles que puissent être les difficultés que présente son application sur les champs soupçonneux et inflexibles de la guerre, l'humanité l'emporte, le principe de la neutralité est admis; et, pour en jouir, il suffit de porter à son bras ou d'arborer sur son fourgon un humble morceau de toile blanche avec une croix rouge. Eh bien, dans toute notre armée, quoique la France ait signé la convention, pas un soldat ne connaît cet insigne et n'a d'ordres pour le respecter! Les officiers eux-mêmes, sauf de rares exceptions, l'ignorent. Quant à nos chirurgiens, quelques-uns sont confus de l'avoir oublié, d'autres avouent et regrettent franchement leur ignorance. »

Ainsi, le gouvernement, en déclarant cette guerre formidable, n'avait pas même pris souci d'instruire le soldat, par un ordre du jour à l'armée, des conventions bienfaisantes du champ de bataille, et de lui faire connaître les insignes portés par les hommes chargés de le secourir. Cette négligence incroyable produisait des malentendus que l'ennemi prit pour de sanglants sacriléges. Les Prussiens ont souvent accusé nos soldats d'avoir tiré sur leurs ambulances : le fait est malheureusement avéré et il ne s'excuse que par cette honteuse ignorance. — « Il nous faut entendre — dit M. Delmas — les plaintes indignées des majors ennemis. Nos soldats ont tiré sur les ambulances et sur les infirmiers prussiens. Nous nous bornons à de stériles dénégations. Comment, en effet, faire croire à nos ennemis que toute une armée n'ait rien su de la convention, quand le dernier de leurs soldats en connaît et en respecte les insignes sacrés? C'est de la confusion que nous éprouvons, une honte patriotique; car, de nos propres constatations, nous devons conclure que leur assertion est exacte. »

Le contraste entre les deux armées se reproduisait sous tous les aspects. D'un côté, un ordre inflexible, une prévision minutieuse appliquée aux moindres détails, l'abondance et la régularité des munitions et des vivres; de l'autre l'anarchie des services, l'oubli absolu des conditions élémentaires de l'entretien d'une armée, le dénuement et la famine se relayant à toutes les étapes. On se souvient des télégrammes publiés dans les *Papiers des Tuileries*, appels éplorés qui semblent sortir du fond d'un chaos. « Il n'y a à Metz — s'écrie un général — ni « sucre, ni café, ni riz, ni eau-de-vie, ni sel. » — « Le quatrième corps — dit un autre — n'a ni can- « tines, ni ambulances, ni voitures d'équipages « pour les corps et les états-majors. » Celui-ci réclame des marmites et des gamelles pour son camp à jeun; celui-là constate que les détachements qui rejoignent l'armée « continuent à arriver sans cartouches et sans campement. » On croirait entendre les cris de détresse de naufragés flottants à des épaves prêtes à sombrer. Nos ambulances étaient aussi dépourvues que nos campements : ni instruments, ni remèdes; le linge même manquait pour les pansements des blessures. Tout au contraire, les ambulances allemandes fonctionnaient, en pleine abondance, avec un ordre parfait. — « Au rez-de-chaussée d'une maison moins maltraitée que les autres, dans une petite pièce reluisante de propreté, nous admirons la pharmacie installée par les chirurgiens allemands. Les étagères couvrent les murs et sont chargées de bocaux soigneusement étiquetés. Tout y est dans un ordre admirable, et bien des villes n'ont point de pharmacie aussi complète. Un jeune major y trône en maître et distribue lestement et sans gaspillage les médicaments qu'on vient chercher de tous les points du village. Une seule voiture d'ambulance, dont les parois se démontent ingénieusement et s'ajustent en un clin d'œil, dans le premier local venu, a suffi pour le transport et l'installation de tout ce matériel. C'est simple, pratique, et l'on sent quelle place importante a prise dans les préoccupation de nos ennemis l'organisation de leurs ambulances. Tout y abonde jusqu'au superflu, et c'est à cette riche abondance que nos blessés doivent, en majeure partie, les secours qui leur sont donnés. Nos chirurgiens français n'ont pas même le nécessaire. »

Les blessés remplissent ce livre, écrit par un infirmier volontaire. M. Delmas fait résolûment saigner leurs plaies, crier leurs tortures : je lui sais gré de cette terrible franchise. Blessures atroces, opérations cruelles, agonies affreuses, il décrit tout et il raconte tout. Il ne nous épargne aucune des souillures et des exécrations de la guerre. Le revers de la gloire est étalé là dans toute son horreur. Je ne sais pas d'émotions plus salutaires dans leur énergie que celles qu'inspirent ces sanglants récits. Le lecteur, repoussé d'abord, se sent bientôt repris à les lire, par une sorte de curiosité douloureuse. Comme l'Alcippe des *Confessions* de saint Augustin, qui, entraîné au Cirque par un ami, cachait, pour ne pas voir, sa tête dans ses mains; puis, peu à peu, écarta les doigts et finit par s'enivrer de ses jeux sanglants, on relit ces pages effrayantes, que les yeux rejetaient d'abord. Mais un sentiment tout contraire à celui d'Alcippe vous attache à ces scènes de sang et de larmes. La compassion pour les victimes s'y mêle à la haine des caprices impies qui les ont vouées à la mort. On sort de là en se disant que la guerre est le plus grand des crimes, lorsqu'elle n'est pas le plus sacré des devoirs. — De tant de navrantes descriptions, j'en détache une qui les résume toutes, l'agonie du soldat blessé, oublié et inaperçu dans le coin où il est tombé.

« S'imagine-t-on bien les angoisses du blessé? Assourdi par l'infernal ouragan durant lequel il a roulé sur le sol, il se blottit dans un sillon, car la mitraille pleut tout autour de lui. Le roulement du canon s'éloigne, la fusillade cesse; il cherche à se lever pour gagner le taillis voisin. Mais sa jambe est brisé, il se résigne, déboucle son sac, s'en fait un oreiller, étend sur ses membres sa couverture et il attend. Tous les bruits s'éteignent, le soleil disparait, la ligne bleue des coteaux de la Forêt-Noire s'efface, la nuit envahit la campagne : plus de doute, il est oublié. Mais quelles sont là-bas, à la lisière du bois, les ombres inquiètes qu'il voit sourdre sans bruit? Combien sont-ils, ces êtres qui se parlent bas? Le taillis en vomit sans cesse de nouveaux; vers lui une de ces ombres s'avance. L'épouvante l'envahit, il se tait et ferme les yeux. L'ombre approche, elle est là, elle se penche sur lui, il sent que la mort l'effleure. Des attouchements étranges le glacent de terreur. L'ombre tâte ses doigts, n'y trouve rien, et laisse retomber la main; elle retire brusquement le sac de dessous sa tête, qui frappe le sol, et, de ses yeux entr'ouverts, il voit briller l'acier qui tranche le sac et qui tranchera sa poitrine, s'il bouge. L'ombre s'éloigne enfin, fouillant les sillons; le blessé respire. Il tient plus que jamais à la vie : que lui importe de perdre un membre! Ce qu'il faut, c'est vivre. Voici le jour d'ailleurs, on va venir... Hélas! la journée s'écoule, lente, pluvieuse; ses camarades ont cessé de gémir, la seconde nuit se prépare. Alors le désespoir le prend; il pleure, il prie, il blasphème, il tente un effort suprême pour se lever; une douleur aiguë le cloue sur le sol. Dans son délire, il appelle, il sanglote; son œil hagard fouille obstinément cette solitude implacable, sa tête est en feu. « A boire! à boire! » s'écrie-t-il. Le ciel prend enfin pitié de lui, il perd connaissance; la vie se retire insensiblement de ce corps où l'âme sommeille. Encore quelques heures et tout sera fini. Quelquefois le hasard conduit auprès du mourant les chercheurs infatigables, et le quatrième jour après la bataille, des sommets boisés de Morsbronn, deux de nos compagnons ont rapporté vivant encore, sauvé peut-être, un de ces malheureux dont la raison, ébranlée par cette agonie, resta égarée pendant bien des jours. Quelquefois aussi les bras manquent, le vaste champ n'est point partout exploré, et le blessé meurt abandonné. »

On a remarqué dans ce tableau saisissant le hideux détail du maraudeur nocturne penché sur le mort qu'il vole, et sur le blessé qu'il achèvera du couteau s'il lui voit faire un mouvement. Le champ de bataille a en effet ses vampires, il a même ses goules; des femmes se mêlent aux bandes de ces détrousseurs de cadavres. Ces loups emmènent leurs louves, plus féroces qu'eux-mêmes, à leur sinistre curée. M. Delmas qui vit à Elsarshausen, gisant à terre dans leurs guenilles, des maraudeuses dont les balles prussiennes avaient fait justice, rapporte à ce sujet, une horrible histoire. — « Dans la nuit qui suivit la bataille de Solférino, un capitaine d'infanterie, laissé pour mort, ranimé par une impression de fraicheur, revint à lui. Une main avait déboutonné sa tunique, écarté ses vêtements, et le capitaine, convaincu que des soins amis viennent le rendre à la vie, demande d'une voix faible et suppliante : « De l'eau! de l'eau! » Il ouvre les yeux avec peine, en articulant cette prière, et son regard rencontre le regard d'une femme penchée sur lui. Epuisé par cet effort, le capitaine laisse retomber sa tête, attendant le secours : Soudain il reçoit sur les yeux deux coups violents suivis d'une douleur aiguë. La misérable créature, pour qu'il ne pût jamais la reconnaitre, lui avait crevé les deux yeux à coups de couteau: Le capitaine fut sauvé néanmoins; il vit encore pour témoigner de son infortune, et si vous la lui entendiez raconter, au frisson d'horreur succéderait en vous un frisson d'impitoyable haine pour le maraudeur. »

Nous n'avons fait qu'effleurer ce petit volume, rempli de faits constatés sur place et de témoignages oculaires. Il entrera, pour sa part, dans le formidable dossier de cette guerre, lorsque son procès s'instruira. Procès de salut pulic, qu'il faudra pousser à fond et éclaircir à tout prix. On y verra, d'une part, l'étonnant spectacle d'un million d'hommes appelés et concentrés en quinze jours, marchant au combat comme à la parade, culbutant méthodiquement nos armées, exécutant, avec une précision mathématique, les plans dressés, depuis des années, dans le cabinet de M. de Moltke; de l'autre part, trois cent mille soldats à peine, désagrégés par l'indiscipline, affamés et désarmés par une inepte intendance; conduits, sans plan et sans but, à des défaites immanquables. Les victoires que la Prusse a remportées sur nous ont été celles du calcul sur le hasard, de la réflexion sur l'improvisation, d'une armée instruite sur une armée ignorante. La fatalité n'a rien à voir dans nos catastrophes; notre aveuglement a tout fait. — L'instruction primaire

obligatoire, — le service militaire obligatoire sans remplacement, — le rétablissement par tous les moyens de la discipline militaire, la réforme radicale de nos intendances ; M. Delmas termine très-sagement son livre par ce premier programme de régénération nationale. — Hélas ! la France allait entreprendre cette œuvre de résurrection ; elle allait panser ses plaies, retremper ses forces, se remettre à vivre. Et voilà que l'anarchie, avant même qu'elle ait eu le temps de se relever du milieu de ses armées mortes, achève cruellement la patrie blessée.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(*Liberté.*)

PREMIER PROJECTILE

A L'ARC-DE-TRIOMPHE

Le 8, au matin, un feu violent fut ouvert par le Mont-Valérien et les batteries du rond-point de Courbevoie. Cette canonnade furieuse avait attiré autour de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile une foule de curieux qui venaient assister au drame épouvantable qui se joue en ce moment.

Les uns étaient tranquillement assis sur les bancs de pierre et cherchaient, au moyen de longues-vues, à distinguer quelque chose ; d'autres, plus hardis, grimpaient sur les arbres et les candélabres ; tous, il faut l'avouer, croyaient jouir d'une sécurité parfaite.

Le combat durait depuis environ deux heures, lorsque, soudain, un obus vint frapper l'Arc-de-Triomphe même. Ce fut alors un sauve-qui-peut général. Femmes, enfants, curieux de toutes sortes, se sauvèrent fous d'épouvante.

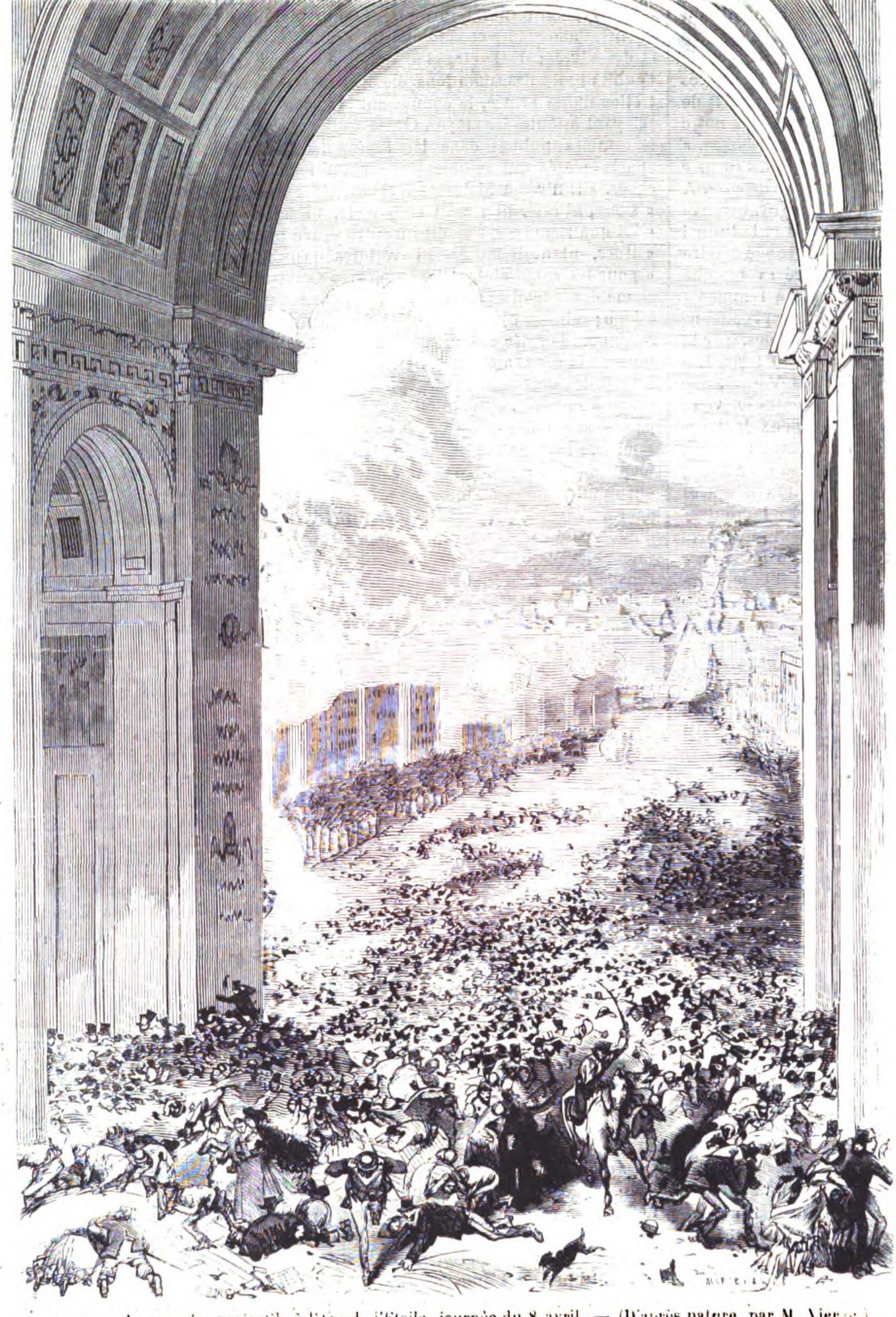
Mais la curiosité, chez les Parisiens, est à coup sûr plus forte que la peur. Un quart d'heure après, ceux qui s'étaient sauvés le plus vite, revenaient effrontément reprendre le poste ou l'observatoire qu'ils avaient abandonné. C'est ainsi, du reste, qu'il arriva plusieurs accidents dont les conséquences furent terribles.

Un instant après, un autre obus s'abattait sur le trottoir, contre la porte de la première maison à droite, en venant de l'Arc-de-Triomphe. Cette maison avait été précédemment atteinte, du côté opposé, par un projectile qui l'a considérablement endommagée.

La maison suivante fut bientôt atteinte aussi. Un obus tomba sur son toit et l'effondra.

Enfin, un quatrième obus éclata à quelques pas de nous, sur le côté droit de la place de l'Arc-de-Triomphe, et un de ses débris vint rouler jusqu'à nos pieds.

La foule, comprenant enfin le danger, se retira peu à peu, mais alla chercher d'autres postes pour assister de nouveau à cet horrible spectacle.



PARIS. — Le premier projectile à l'Arc de l'Étoile, journée du 8 avril. — (D'après nature, par M. Vierge.)

PROBLÈME N° 367

COMPOSÉ PAR M. J. BROWN



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 363

1. F 3 F R	1. P 4 T (A)
2 F 4 C	2. P pr. F
3. R 6 C	3. P 6 C
4. P F pr. P, échec	4 R 5 C.
5. C 2 T, échec et mat	

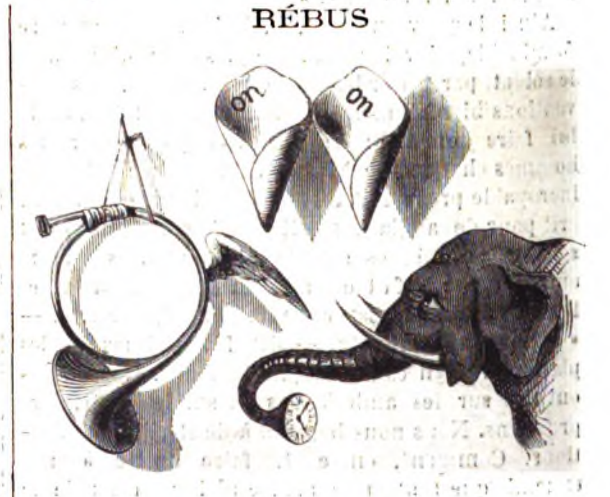
(A)

	1. P 3 T
2. F 5 T	2. R pr. F
3. C 3 C, échec	3. R 5 T
4 R 4 F	4. P 4 T
5. C 5 F, échec et mat.	

Les solutions en trois coups qui nous ont été adressées sont inexactes. A leur premier coup F 7 F, la réponse des noirs est P 4 T.

P. JOURNOUD.

RÉBUS



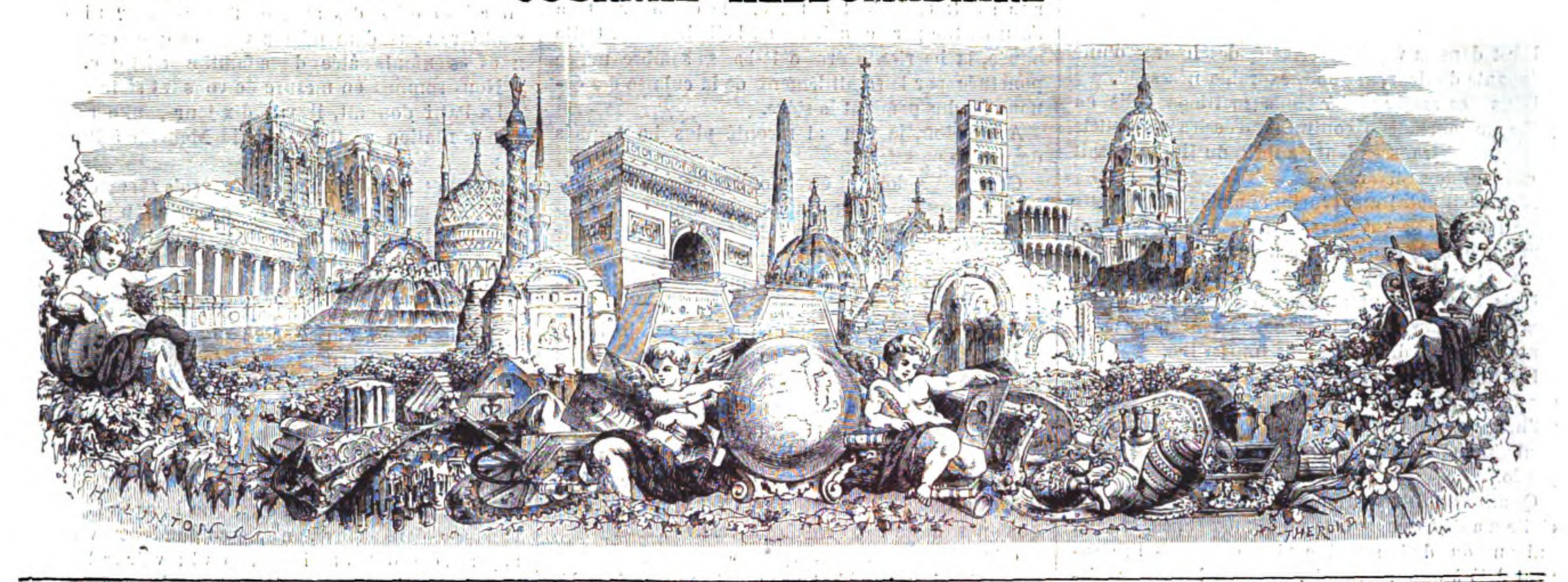
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le 1er mars prendra place auprès des dates les plus néfastes de l'histoire de Paris.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 732. — 22 Avril 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne repond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT

SOMMAIRE



Asnières dans la journée du 15 avril. — (Dessin de M. Lançon, d'après le croquis de M. Moller.)

COURRIER DE PARIS

Il est dans la vie de l'écrivain des heures d'une poignante douleur, d'une inexorable nécessité.

Dans les *souffre-plaisir* nous mettions jadis en scène un journaliste contraint d'écrire un article d'une gaieté transcendante auprès du lit où gisait le cadavre de sa fiancée.

N'y a-t-il point une cruelle analogie entre cette situation et celle qui nous est faite à nous tous qui sommes obligés de tenir la plume quand le sang de la patrie s'échappe par tant de blessures à la fois?

Mais c'est surtout alors qu'il s'agit d'écrire un *Courrier de Paris*, que la tâche devient plus écrasante encore, j'allais dire plus impossible.

Les luttes de la polémique ne sauraient avoir accès dans ces colonnes vouées à la lecture de famille, à l'heure surtout où ces luttes sont fatalement signalées, de part et d'autre, par les violences de la passion.

Quant aux luttes armées, le canon de la guerre civile n'a déjà que de trop nombreux échos, et ceux qui au bout de la semaine viennent nous lire savent déjà à quoi s'en tenir, par tous les récits d'alentour, sur les péripéties des batailles qui font tant de veuves et d'orphelins.

Et puis comment la plume n'hésiterait-elle pas devant le récit de tant de malheurs accumulés!

Tenez, on me citait hier une histoire véridique qui peut servir de spécimen aux infortunes de tout genre que la destinée semble prendre un amer plaisir à entasser sur tout ce qui porte le nom français.

Celui-là (je pourrais dire comment il s'appelle) était un brave garçon d'une réelle intelligence et d'une honnêteté incontestable. Après avoir commencé par être artiste, il avait entrepris une bizarre industrie : il avait monté un cirque et parcourait les grandes villes.

Le commencement de la guerre le surprend à Manheim, dans le grand duché de Bade. Il était à la veille de se retirer. On lui offrait deux cent mille francs de son affaire. Déjà même il s'était préparé sa retraite à Meudon dans une charmante petite maison qu'il s'était plu à parer de son mieux.

Au premier signal des hostilités, l'autorité allemande veut faire main basse sur ses chevaux frappés de réquisition.

Il résiste, et, aidé de quelques-uns des siens, se sauve la nuit. On le poursuit, on l'atteint. Il échange une douzaine de coups de feu avec les Badois, qui finalement le dépouillent complétement. Il erre trois jours dans la Forêt-Noire avant de pouvoir atteindre Strasbourg, où il se trouve enfermé durant tout le siége.

Pendant ce temps, à Meudon, sa maison était criblée de boulets, saccagée par les Prussiens, et sa femme, qui l'habitait avec deux enfants, est plusieurs fois en danger de mort.

Survient l'armistice.

Notre homme revient vite. On répare, tant bien que mal, la petite villa; on tire des cachettes quelques objets précieux qu'on avait pu dissimuler. On rachète des meubles... et l'on se prépare à goûter un brin de repos pour oublier tant de misères.

Sur ces entrefaites, éclatent les incidents parisiens. On se bat avec acharnement à Meudon. La maisonnette est prise et reprise tour à tour par les combattants de la fédération et de Versailles. Le canon la bat en brèche. Adieu, meubles, tableaux et le reste. Le persécuté du sort erre à l'aventure dans les champs avec sa famille.

Aujourd'hui, ruiné absolument, il est en train de perdre la tête. Il y a de quoi, en vérité!...

~~~

Et voilà les gaies actualités du jour!

Asnières, Meudon, Saint-Cloud, Neuilly!... autant de noms qui autrefois évoquaient de riantes images et de charmants souvenirs.

L'an dernier, à pareille époque, c'était l'heure des départs pour tous ces petits nids de verdure blottis dans les arbres des jardins épars!

A Asnières, la Seine, sillonnée par les barques joyeuses, retentissait du bruit des refrains fantaisistes... Ohé! du canot! Ohé!... Et les éclats de rire s'entrecroisaient à travers le clapotement de l'eau battue par ces avirons en belle humeur. Cette année, la barricade dresse là-bas sa sombre masse ponctuée par le scintillement de la culasse des canons fondus pendant le siége.

A Meudon, je vous ai raconté plus haut quels drames se passaient.

Comme ils doivent être étonnés les pauvres bois moussus qui, au lieu des couples amoureux glissant sous les ombrages printaniers, voient courir les combattants teints d'un sang fraternel.

De Saint-Cloud il ne reste plus que des décombres : *Hic jacet.*

A Neuilly enfin, chaque maison fut un champ de bataille. C'est de là que notre ami Hadol qui s'était réfugié à Neuilly pour refaire aux premiers rayons de soleil sa santé si durement éprouvé, écrivait l'autre jour une lettre navrante où on lisait :

« Depuis huit jours, la maison que j'habite est un nid à bombes; elle est en partie démolie, éventrée et brûlée; nous vivons (si c'est vivre! !), avec quelques locataires, dans des caves.

« *Les vivres vont nous manquer.* »

O 1870, il ne semblait pas que tu pusses être dépassé dans l'horrible !

Et pourtant 1871 devait te donner un lendemain plus épouvantable encore...

~~~

Que si l'on tourne les regards d'un autre côté, d'autres tableaux apparaissent qui ne sont pas plus réconfortants, et qui nous placent dans des milieux vraiment fantastiques.

Quelle étrange impression a produit et produira, surtout plus tard, quand on relira les épisodes du temps présent, le voyage d'un correspondant de journal étranger voulant gagner Versailles de Saint-Denis!

« Les voitures pour Versailles ne manquent pas à Saint-Denis, mais quelles voitures, raconte le correspondant dont nous transcrivons le récit. La réunion la plus complète de tout ce que l'art de la carrosserie a produit de plus étrange depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours : la patache, le cabriolet, le tilbury, le char-à-bancs, couvert et découvert, la carriole, etc., etc. Et puis comme les voyageurs ne manquent pas non plus, les propriétaires « des moyens de transport » se sont mis d'accord pour exploiter le voyageur. On m'a fait payer sept francs pour prendre la huitième place dans le plus méchant véhicule qu'il soit possible d'imaginer, traîné par un vieux cheval aveugle, qui consent à se mettre en route à neuf heures.

« A Argenteuil notre carriole croise un détachement de uhlans. L'arrivée de ces soldats, qui ont acquis une si triste célébrité et dont les habitants se croyaient débarrassés, cause une certaine émotion; surtout que la veille un bataillon tout entier a fait une promenade à travers la ville.

« Le pont de Pecq ayant été démoli, la voiture, pour atteindre Saint-Germain, est obligée de parcourir la voie ferrée sur une distance de près de deux kilomètres, y compris un tunnel d'une longueur d'un kilomètre. Cette partie du voyage, on la fait précéder de deux porteurs de torches. On voit que si le voyage est long et pénible, il ne manque pas d'imprévu et de pittoresque. »

Nous n'avons rien voulu changer à cet incroyable odyssée; car c'est-là un de ces documents saisissants qui prennent pour ainsi dire leur époque sur le fait.....

~~~

Comme elles sont loin de nous, au milieu de ces chaos, les réminiscences des fêtes passées !

Comme elles sont oubliées les célébrités dont chaque apparition était en d'autres jours un véritable événement!

Deux noms entre autres semblaient n'apparaître autrefois sur les affiches qu'environnés de rayons, que couronnés d'une auréole. Ces deux noms sont ceux de la Patti et de la Nilsson.

Patti et Nilsson ! Est-il bien sûr que la mémoire retrouve, dans un de ses recoins, quelque chose pour les étoiles des anciens firmaments? Si oui, peut être vous demanderez-vous ce que sont devenues les enfants gâtées de la famille artistique.

Nous sommes en mesure de vous satisfaire.

La Patti donnait, il y a dix jours, une grande représentation au théâtre de la Monnaie à Bruxelles.

Telle était l'affluence des Français et surtout des Parisiens qui assistaient à cette soirée, qu'un journal de là-bas conte que les Bruxellois, trompés eux-mêmes par les apparences, ne s'abordaient au foyer qu'en se demandant :

— Tiens! vous voilà! Depuis combien de temps êtes-vous donc à Paris?

On s'y serait cru aux soirs de feu l'empire dont de nombreux dignitaires en retraite s'étaient dans les loges, prouvant par le luxe des dames à eux attachées, qu'ils ne sont pas partis les poches vides.

C'était un tel délire, ajoute le journal belge dans son article très humoristique, que lorsque Léopold II a paru dans sa loge, on a, le confondant avec Bonaparte, été tout surpris de ne pas lui voir sa longue moustache cirée, et tout étonné que l'orchestre, au lieu de la *Brabançonne* n'entonnât pas *Partant pour la Syrie.*

Quand à la Patti, elle a, paraît-il, chanté avec plus de talent et de diamants que jamais.

Toutes ces pierreries viennent de Russie, d'où la marquise virtuose a de plus rapporté une décoration (?), qu'elle arbore au-dessous de son épaule droite sur un nœud de velours noir.

Il y a donc encore de beaux jours pour les chanteuses en Europe. En Amérique aussi.

C'est là en effet que Christine Nilsson se fait entendre pour le moment.

De ce côté pas de décorations, mais des dollars,— ce qui est plus solide. On raconte que dans une seule des villes où elle a chanté, Ophélie a trouvé le moyen de placer dans une maison de banque la bagatelle de 375,000 francs.

S'il y a beaucoup de villes comme celle-là, jugez du total de l'addition définitive!

Ainsi s'éparpillent un peu partout les illustrations qui ont eu Paris pour lieu de baptême.

Madame Pasca, l'interprète de Sardou et de Dumas fils, est en route pour la Russie.

Faure et Mme Miolan-Carvalho sont à Londres.

Ainsi des autres.

Paris est trop occupé des drames de la vie réelle pour que l'art l'intéresse quant à présent.

~~~

Les contrastes pourtant sont toujours là pour attester l'étrangeté de la nature humaine.

Songer qu'à l'heure même où le combat fauchait les hommes, à l'autre extrémité de la capitale on procédait tranquillement aux réjouissances accoutumées de la foire au pain d'épices!

Non, certes, l'histoire refusera de croire à cela.

Quels enchevêtrements aussi!

— Qui fait la partie de macarons, là, messieurs?

— Boum! boum!

— A quinze centimes les chevaux de bois.

— Encore la canonnade... On dit qu'il y a beaucoup de tués.

— Entrons-nous voir les figures de cire?

— Ma voisine est dans une désolation!... On lui a rapporté ce matin son mari avec une jambe de moins.

— Ernest, veux-tu que je te paye la bataille de Solferino dans cette baraque?

— Ma foi non!... En fait de batailles, j'aime mieux celles pour de vrai... Comme hier, où du haut du Trocadéro je n'ai pas perdu un seul des obus échangés entre les forts et Châtillon...

Tandis que s'échangeaient ces dialogues invraisemblables, les pitres continuaient à débiter leurs boniments accoutumés et les somnambules extralucides à prédire l'avenir aux amateurs crédules.

Ah! si elles avaient pu nous prédire quelles des-

tinées attendent notre chère France, après toutes ces convulsions...

Leur industrie s'était même accrue d'un truc nouveau : la *Pierre merveilleuse*.

— En touchant cette pierre, dit l'annonce, chaque demoiselle verra le portrait *de celui qu'elle doit aimer et de celui qu'elle doit épouser*.

Il parait que cela fait deux...

~~~

A Versailles, le comique ne perd pas, non plus, ses droits.

Qui le croirait? Dans la tourmente qui secoue le vieil arbre gaulois jusqu'au plus profond de ses racines, il reste des gens pour qui la forme des chapeaux est encore un souci.

La preuve en est dans cette annonce que le *Gaulois* de Versailles publiait à diverses reprises.

— La maison X.., célèbre pour l'élégance de ses modes, vient d'établir ici une succursale.

Les dames pourront, lundi prochain, rendre visite à l'exposition des plus brillantes nouveautés de la saison, rue.....

Les *plus brillantes nouveautés de la saison!*

Et le canon tonnait toujours! Et toujours tombaient les victimes!

~~~

A propos de nouveautés plus ou moins brillantes, il paraît du reste que la France doit se résigner à se voir destituer de ce privilége d'initiative qu'elle exerça pendant si longtemps.

Un journal étranger constate en ces termes que le sceptre de la mode change de main.

— C'est Londres, dit-il, qui va nous donner le ton pour la saison. Tous les négociants annoncent leur retour avec les modes nouvelles de la capitale des Iles-Britanniques.

Le ton de Londres, c'est le renouveau de la crinoline, le triomphe des volants sur les robes à beaucoup de tours; la justification du chapeau rond et plat. Voilà pour les femmes.

Pour les hommes, ce sont les grands carreaux pour pantalons collants, c'est la jaquette la plus écourtée et le chapeau Bazaine.

Quant à la couleur, c'est le violet avec dentelles blanches pour corsages et chapeaux. Le vert est complétement proscrit, excepté pour les chapeaux et gilets des hommes.

La coupe doit être pure et serrée, la sobriété des détails est de rigueur. Voilà la mode de Londres...

On se frotte les yeux après une pareille lecture.

Ce joujou de couturière produit un effet inouï à travers la fumée des fusillades.

Penser qu'il y a des êtres qui n'ont à s'inquiéter que du renouveau de la crinoline, du triomphe des volants et des grands carreaux pour pantalons collants!

Par exemple il est une chose qui m'intrigue particulièrement dans ces nomenclatures.

Pourquoi le *chapeau Bazaine!*

Quelle idée de donner ce nom flétri à une coiffure!

Je ne sais; mais ce que je sais bien, c'est que l'Europe entière va se trouver bien ridicule lorsqu'elle se regardera dans la glace avec ces accoutrements londonniens. L'Angleterre remplaçant Paris en matière de goût.

Oui, comme un figurant jouant les Talma en province!

~~~

Londres d'ailleurs semble disposé à recueillir tous les héritages de Paris, du moins n'est-ce pas la bonne volonté qui lui manque.

Le 1er mai il va se donner le luxe d'une exposition internationale.

Il y a quatre ans que la nôtre réunissait ici les envoyés des cinq parties du monde.

Vous rappelez-vous les dithyrambes qui furent édités à cette occasion, vous souvenez-vous des églogues colportées dans les journaux?

On aurait dit qu'on assistait à une nouvelle édition des bucoliques avec strophes alternées :

— O Tityre, à l'ombre d'un arbre des Champs-Elysées célébrons les progrès de la civilisation.

— O Mélibée, chantons sur la lyre à trois cordes la sainte fraternité des peuples.

— Comme il est rose l'horizon!

— Comme il est riant l'avenir!

— Un même baiser réunit dans une gigantesque étreinte toutes les nations enthousiasmées.

— Les cœurs battent à l'unisson.

— Aimons-nous les uns les autres.

— Plus d'autres luttes que les luttes sacrées du travail.

— O Tityre, chantons.

— Chantons, ô Mélibée.

Sur quoi, reprise en cœur.

Malheureusement, comme par une ironie préalable, cette fête de l'effusion universelle avait lieu au Champ-de-Mars.

Je me rappelle aussi une des belles caricatures de Daumier qui parut alors dans le *Charivari*.

Du haut du Trocadéro, de ce même Trocadéro où les curieux de 1871 dégustent les spectacles de mousqueterie, M. Prud'homme planait tenant son fils Toto par la main.

Le légendaire personnage étendait le bras droit dans la direction de l'exposition en lui disant :

— Regarde, mon enfant, ce palais où la paix a réuni toutes les richesses.

— Oui papa, je le vois... l'Ecole militaire aussi!

On sait comment la caricature a eu raison. Trois ans plus tard devait se déchaîner la guerre la plus implacable, le sang devait couler à flots, la France devait pleurer sur les ruines d'un sixième de son territoire, sans parler des épouvantables épreuves de la guerre civile.

Aussi, franchement, je me sens un bien petit enthousiasme pour ce qu'on appelait jadis dans le style pompeux et orné : Les grandes assises du progrès.

Cette exposition de Londres en outre choisit si mal son heure qu'elle me paraît destinée d'avance à un insuccès éclatant. On a trop fabriqué de chassepots, de canons se chargeant par la culasse, de Remingtons, de Sniders et autres engins de destruction pour qu'on ait eu le temps de produire des choses bien intéressantes en dehors de ce qui concerne l'art de la destruction.

Un sujet de dessin pour qui tiendrait le crayon de Goya.

En légende :

— *Exposition universelle des produits de l'industrie (de 1871).*

Au-dessous un croquis sinistre représentant des piles de cercueils rangés à perte de vue.

Ils vont s'ouvrir aussi ces rendez-vous annuels du tourisme cosmopolite.

Villes d'eaux et villes de feu vont au 1er mai solliciter la clientèle.

— Je doute qu'elle vienne.

> Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre,

a dit un vers connu. De même on pourrait dire :

> Quand la France se ruine, le monde s'appauvrit!

Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, ce sera un été de deuil que l'été qui s'approche.

On ne massacre pas impunément des centaines de mille hommes, et le deuil est aussi bien du côté des vainqueurs que du côté des vaincus.

Pourquoi donc alors s'obstiner à stimuler par tous les moyens le penchant que l'espèce n'a que trop pour les tueries éclatantes?

~~~

Entre autres encouragements aux carnages, dont les peuples ont conservé l'habitude, figurent au premier rang les monuments commémoratifs.

Bien entendu il ne s'agit pas ici de politique.

Je me place au point de vue exclusivement humanitaire et philosophique.

Or, à ce point de vue, ces fétiches de pierre ou de bronze dédiés aux souvenirs des grands massacres sont une tradition qu'il serait temps de répudier à jamais.

Nous comptons à Paris deux de ces trophées gigantesques qui me paraissent attester bien plutôt a vanité que la gloire : l'un s'appelle l'Arc-de-Triomphe, l'autre la colonne Vendôme.

Les obus ont écorné celui-là, il est question de démolir celle-ci. Y aurait-il lieu de regretter si tous deux disparaissaient, réserve faite des droits qu'aurait l'art à la conservation du bas-relief de Rude, ce chef-d'œuvre?

Je ne le pense pas, en conscience.

C'est en chantant l'Arc-de-Triomphe et la Colonne que Béranger et Victor Hugo (qui depuis en a tant fait son *mea culpa*) ont préparé à la patrie toutes les douleurs que l'invasion lui a apportées. Car la matière a son chauvinisme aussi.

Et puis raisonnons un peu.

Est-ce que chaque nation n'a pas dans son histoire son heure de triomphes militaires?

La preuve, c'est que partout où vous allez, vous retrouvez des monuments analogues. Ici c'est en l'honneur des défaites infligées aux Français par les Anglais, là, en mémoire des défaites infligées à celui-ci par celui-là. Et réciproquement.

Tout le monde a ses petits canons et ses petits drapeaux pris à quelqu'un.

Et après?

Voilà des pays bien avancés!

En revanche, s'il s'agit de perpétuer une découverte sublime ou de perpétuer le nom d'un vrai bienfaiteur de l'humanité, oh! alors, c'est autre chose!

On marchande les gros sous, on chicane le terrain. A grand'peine on accordera une statue ou même un simple buste relégué dans le coin d'un musée que personne ne visite.

Comment s'étonner ensuite que la poudre parle plus haut que la civilisation?

Je sais que le préjugé ne cèdera pas facilement et qu'il se courrouce fort dès qu'on touche à son système d'idolâtrie. Mais en ce cas soyez conséquents.

Ne criez pas à la barbarie lorsque M. de Bismark vous vient dire :

— La force prime le droit.

Cet axiome qu'il formule, vous n'avez jamais cessé de le couler en bronze, de le tailler en marbre. Car ces monuments commémoratifs, neuf fois sur dix, exaltent des campagnes où le bon droit fut terrassé par le plus fort.

~~~

Et cette pauvre Exposition des Beaux-Arts? Que va-t-elle devenir au milieu de nos conflits.

On avait résolu d'affirmer le mouvement artistique en face même de nos désastres. L'idée était heureuse et ne manquait pas de grandeur, mais je doute fort qu'elle soit réalisable pour cette année.

On ne trouverait peut-être pas dans cinquante ateliers parisiens des toiles prêtes. Quand bien même le citoyen Courbet frapperait la terre à coups redoublés de son pied puissant, je ne crois pas qu'il puisse en faire jaillir de quoi composer un salon pour 1871.

A moins qu'il ne prenne le parti de s'exposer tout seul, ce qui, comme on le sait, ne lui déplait positivement pas.

Mais, hélas! qui pense à ces choses?

Ce ne sont pas seulement les intérêts de l'art qui sont en jeu, c'est la vie de la nation qui depuis un mois reste en suspens.

Puisse la crise arriver à sa fin à l'heure où paraîtront ces lignes écrites au milieu des angoisses!

Puisse la France se rappeler, pour ne l'oublier jamais, que s'il ne peut y avoir de fraternité entre les citoyens qui n'ont pas la liberté, la liberté, elle aussi, n'est qu'un vain mot lorsque la fraternité ne vient pas partager avec elle la tâche d'améliorer les hommes.

PIERRE VÉRON.
~~~



LA POSTE A VERSAILLES. — Aspect de la salle des Batailles pendant le classement des dépêches. — (D'après le croquis de M. Bocourt.)

PIERRE LEROUX

—

Par une triste coïncidence, le philosophe homme de bien qui a révélé au monde socialiste la loi naturelle de l'amitié, la *Triade*, comme il l'appelait, Pierre Leroux vient de mourir au moment où la fraternité entre les enfants de sa patrie est si douloureusement mise en question.

Pour ce vieillard dont la naissance datait de 1798 et que l'apoplexie vient d'emporter le 12 avril, la douleur de sa dernière heure a dû être bien amère en entendant à deux pas de lui (il est mort boulevard Montparnasse) les échos de cette canonnade qui, tirée par des Français, fauchait sans pitié des rangs de citoyens français.

Le penseur qui écrivait « l'homme n'est pas seulement Sensation, et lorsqu'il détruit en lui la Connaissance et le Sentiment, pour se réduire à n'être que sensuel, il est *malade* » a dû cruellement souffrir en voyant ses frères si grandement méconnaître les théories qui lui faisaient dire : « c'est l'amitié qui a formé les Etats. C'est elle qui a fondé les Religions, les arts, et tout ce qu'il y a de beau, de grand, de puissant sur la terre. »

Pierre Leroux, né dans la pauvreté, ne s'était pas enrichi au métier de philosophe socialiste. Sa famille était des plus nombreuses et lorsqu'il était à Jersey, où il s'était volontairement exilé après le coup d'Etat, *la tribu Leroux*, ainsi que la nommaient familièrement ses intimes, ne comptait pas, en enfants et petits-enfants, moins de trente deux personnes. Avant d'être philosophe, il avait été correcteur d'imprimerie. Non pas que son instruction fût rudimentaire. Il avait fait de bonnes études au lycée Charlemagne et à celui de Rennes, mais sa position de fortune ne lui permettait pas d'étudier, de penser et d'écrire sans rien faire de ses mains et, s'il consacrait sa vie à formuler la Trinité de l'âme humaine, il lui fallait songer aussi au pain de la famille pour le lendemain.

En 1824, Pierre Leroux se fit journaliste et écrivit dans le *globe*, en collaboration de Jouffroy, Guizot, Cousin, de Broglie, Sainte-Beuve. Il n'est pas arrivé comme eux; sa modestie obstinée, son indifférence méprisante pour les biens de fortune, l'ont toujours et spécialement confiné dans ses travaux philosophiques.

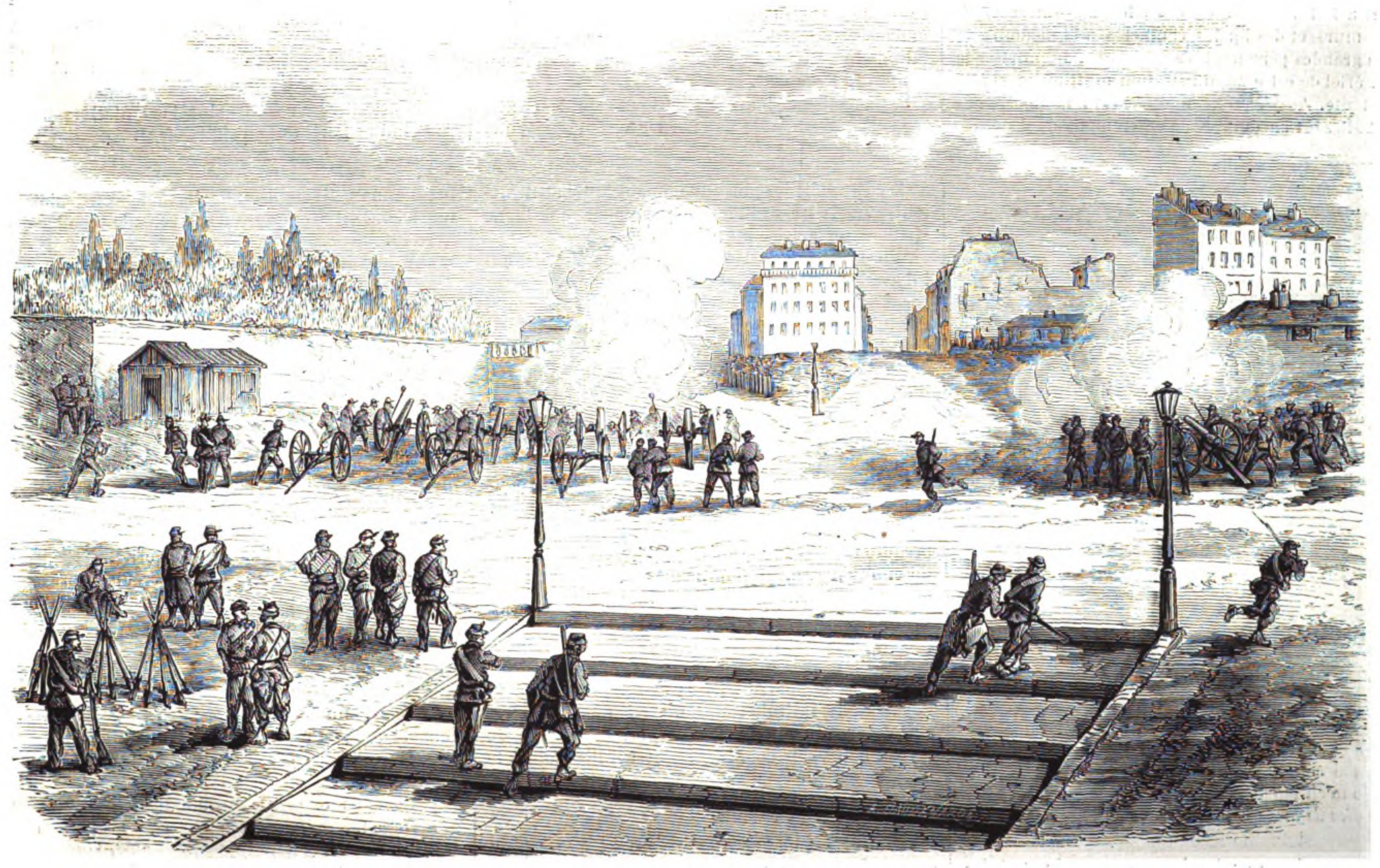
Il avait fondé la *Revue indépendante* en 1841 et publié, avant la Révolution de 1848, son œuvre capitale : *De l'Humanité*.

On lui doit aussi un poëme philosophique en prose : *La grève de Samarez*.

Son nom était fait dans la science socialiste. Il était assez



PIERRE LEROUX, philosophe et publiciste, décédé à Paris le 12 avril 1871.



LA GUERRE CIVILE. — Batterie établie par les fédérés sur le Trocadéro.

remarqué pour que Paris l'envoyât à la Constituante et à la Législative, mais, ni dans l'une ni dans l'autre assemblée, il ne fit pas un seul disciple.

Le moment, pas plus qu'aujourd'hui, n'était à la philosophie. L'heure viendra cependant où l'œuvre de Pierre Leroux sera creusée, où la théorie du *circulus*, résurrection de l'axiome de Lavoisier : *rien ne se crée, rien ne meurt,* sera pesée et jugée par les penseurs qui viendront après lui; mais quoiqu'on en arrive à penser des formules du philosophe, on ne pourra s'empêcher de rendre justice au grand caractère de cet homme de bien qui appelait le Beau la splendeur du Vrai et qui avait pris pour épigraphe de sa vie cette devise à laquelle il n'a jamais failli :

Vitam impendere vero.

LÉO DE BERNARD.

LA POSTE A VERSAILLES

DANS LA GALERIE DES BATAILLES

En quittant Paris, le gouvernement de M. Thiers a transporté à Versailles tous les services publics.

L'administration supérieure des postes a été une des dernières à déménager, et, avant de sortir de l'hôtel de la rue Jean-Jacques-Rousseau, M. Rampont, le directeur général, avait eu avec les délégués de la Commune des pourparlers qui n'ont pas abouti.

Avec tous les autres services, celui des postes est venu s'installer dans le somptueux palais de Louis XIV, qui, malgré ses énormes proportions, se trouve aujourd'hui bien petit pour réunir entre ses murs l'Assemblé nationale, les ministères et tout ce qui dépend du gouvernement centralisé de la France.

A ce service des postes on a réservé l'immense galerie des Batailles, qui est de création moderne et dont le palier donne sur l'escalier des Princes, menant au premier étage de l'aile du Sud.

Cette galerie aboutit au salon de 1830, entièrement consacré aux tableaux reproduisant les principaux épisodes de la Révolution de juillet.

Il a fallu, au milieu des tableaux qui décorent les murs et des bustes consacrés à la mémoire de nos grandes personnalités militaires, improviser le matériel de cette administration multiple et si importante. Aussi, à l'heure qu'il est, la galerie des Batailles est encombrée de sacs remplis de dépêches prêts à partir ou qui viennent d'arriver. Il y en a partout, dans tous les coins, entassés les uns sur les autres. Les opérations du triage des lettres et du timbre se font sur d'immenses tables de bois blanc posées sur des tréteaux, et il faut une grande habitude au personnel de M. Rampont pour se reconnaître dans ces milliers de correspondances qui de tous les points de la France et du monde viennent converger au centre postal de Versailles et de là rayonnent sur les différentes stations du globe.

Quelque magnifique que soit la galerie des Batailles, son insuffisance est notoire, préjudiciable au service des postes. Que M. Rampont revienne donc bien vite au vieil hôtel d'Armenonville.

M. V.

LA BATTERIE DU TROCADÉRO

L'éminence gazonnée qui s'élève en pentes adoucies sur le quai de Billy, en face du Champ-de-Mars, va jouer un rôle auquel semblait le prédestiner son nom de bataille. Cette butte qui, sous Napoléon Ier, avait été choisie pour l'emplacement du palais du roi de Rome, et où se trouvait alors une maisonnette dont le propriétaire joua, dit-on, le rôle du meunier Sans-Souci, fut appelée le *Trocadéro*, en souvenir de la victoire remportée en Espagne par les armées de la Restauration.

M. Haussmann, qui avait la manie des embellissements coûteux, dépensa beaucoup d'argent dans l'aménagement horticole de cette hauteur située à l'entrée de Passy. On remua des milliers de mètres cubes de terre, on traça de vastes allées, on créa d'immenses pelouses et on construisit enfin un escalier gigantesque, le tout pour donner un emplacement aux baraques du 15 août et ménager aux Parisiens un point de vue plus confortable.

C'était jeter aux entrepreneurs pas mal de millions pour un bien mince résultat.

Le Trocadéro transformé a été, pendant tout le siége de Paris, l'observatoire privilégié des curieux, qui grimpaient là pour juger des coups que se portaient les batteries de Meudon, de Châtillon et celles des forts de Vanves et d'Issy. Aujourd'hui que ce triste jeu a malheureusement recommencé, la foule des stratégistes en plein vent a repris le chemin de la butte. On s'y porte en foule comme au temps des Prussiens.

Dans quelques jours les curieux seront délogés, car déjà les habitants du quartier ont été prévenus de déménager au plus vite. Il n'y fera pas bon. Le Trocadéro est armé en guerre.

Les fédérés en font une place d'armes. Ils y ont déjà établi une batterie pourvue de six pièces rayées de 24, destinées à canonner le Mont-Valérien. Ces batteries sont élevées près du cimetière de Passy et dirigées sur l'avenue de l'ex-empereur. Deux pièces sont placées à droite de la voie, quatre à gauche. Le Mont-Valérien n'a qu'à se bien tenir.

M. V.

Lettre de M. Guizot sur l'état de la France

Nous trouvons dans le *Times* du 13 avril la lettre suivante, écrite par M. Guizot, à l'éditeur du *Times* :

« Je crois pouvoir me hasarder à dire que personne ne voit les fautes de ma patrie plus clairement que je ne le fais; personne ne les condamne plus énergiquement; les fautes de la France me causent même plus de chagrins que ses malheurs. Mais je ne désespère jamais de ses bonnes qualités, quoiqu'elles puissent paraître effacées par ses fautes, et je suis sûr que le bien qui est en elle ouvrira des ressources infinies, même lorsque l'avenir sera le plus sombre.

« Il y a sept mois, la France se trouva tout à coup sans gouvernement et sans armée. Dans ce désastre, ce fut Paris qui sauva l'honneur de la France, et aujourd'hui Paris éprouve son propre désastre. La honte de tomber au pouvoir d'une populace violente et incapable, et de devenir la proie d'un débordement détestable et absurde de furie démagogique, a suivi de près la gloire du siége. Je dois reconnaître que cela m'a causé plus de chagrin que de surprise, car j'ai eu quelque expérience des crises révolutionnaires et de leurs excès.

« Je sais comment mon pays y tombe; je sais aussi comment il en sort. Je ne dirai point combien de révolutions a faites ou subies la France depuis 1789, mais elle s'est toujours rachetée, et plus d'une fois avec honneur. Je n'ai jamais cessé un seul instant d'espérer qu'elle sortira libre de la présente révolution.

« Mais il y a dans cette crise deux faits remarquables, qu'il ne faut pas laisser passer sans les remarquer.

« La révolution n'est pas générale et ne s'étend pas.

« Pourtant ce ne sont point les tentatives faites pour imiter Paris qui ont fait défaut.



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET

(Suite)

XXI

Je n'ai connu ni Voltaire ni le grand Frédéric, mais j'ai connu Vestris, et je m'en réjouis autant que je m'en félicite.

Le *dieu de la danse,* bien qu'il s'exagérât sa valeur, avait une originalité incontestable.

Ses contemporains ne lui ont accordé que des jambes. Moi, je lui ai connu un cœur.

Ce cœur était des plus inflammables; il battit surtout, vers la quarantième année, pour une jeune Hollandaise appelée Mlle Heinel.

Mlle Heinel était l'élève favorite de Vestris, qui lui avait dévoilé tous les secrets de son art.

En revanche, il briguait d'elle une récompense, qui lui semblait toute naturelle, et qu'elle se refusait obstinément à lui accorder. D'abord, avec sa suffisance italienne, doublée d'impertinence française, il avait voulu être son amant. Repoussé avec un grand déploiement d'indignation, il se proposa comme mari.

Nouveau refus de Mlle Heinel.

Le divin Vestris en demeura plusieurs semaines atterré, — sur une jambe.

Jamais pareille résistance n'était venue le surprendre dans sa carrière triomphale. Aussi son dépit en fut-il réel. Il n'imita pas ces généraux qui jurent de vaincre ou de mourir : il jura de vaincre, — c'est-à-dire d'épouser Mlle Heinel.

Et il tint parole.

L'histoire de ce mariage est des plus extravagantes, et l'on pourrait en faire un proverbe à la Carmontelle, intitulé : *Un Mariage par gourmandise.*

Un jour, un laquais, s'annonçant de la part de Mme la maréchale de M..., remit à Mlle Heinel le billet suivant :

« Ma chère enfant,

« Vous êtes ravissante, et encore ravissante! Je ne cesse de le dire à tout le monde, et je veux le dire à vous-même. J'ai prié Vestris de vous amener demain à ma petite maison de Bagnolet où je donne une fête. C'est dire que vous en serez le premier ornement.

« A demain donc, chère belle.

« LA MARÉCHALE DE M. »

Ce billet flatta infiniment l'amour-propre de Mlle Heinel, qui, comme toutes les personnes de théâtre, était fort sensible aux avances des gens de cour.

Elle le relisait pour la quatrième ou cinquième fois lorsque Vestris se présenta chez elle.

— Vous arrivez à merveille, mon cher maître, lui dit-elle; voici ce que je viens de recevoir.

— Je sais, dit Vestris.

— La maréchale me fait beaucoup d'honneur; on n'est pas plus aimable qu'elle, en vérité.

— Ajoutez qu'elle a un grand crédit auprès des directeurs de l'Opéra, et que sa protection peut vous être extrêmement utile. Avez-vous répondu à sa lettre?

— Pas encore.

— Pourquoi? demanda Vestris.

— Je suis un peu embarrassée... Est-il bien convenable que j'aille seule avec vous à cette fête?

— Une élève avec son maître, rien de plus convenable.

— Si nous emmenions ma mère? interrogea Mlle Heinel.

— Ce serait me faire injure... et puis, votre mère n'est pas sur le programme.

— Eh bien! Vestris, je me fie à votre chevalerie.

« Nous les avons vues à Lyon, à Marseille, à Saint-Étienne, à Narbonne et à Toulouse; elles ont toutes échoué et ont été réprimées en deux ou trois jours sans grand effort.

« L'Assemblée nationale, élue pendant cette crise, est loin d'être révolutionnaire, tout au contraire, et évidemment la nation française s'identifie à l'Assemblée nationale et sympathise avec elle.

« Paris seul demeure étranger au sentiment national et s'est abandonné à la volonté d'une faction anarchique.

« Et, cependant, rappelez-vous ce que Paris vient de faire et de souffrir. Pendant cinq mois il a supporté un siége sans pareil parmi les grandes villes de l'Europe.

« Pendant le siége, toutes les passions bonnes et mauvaises étaient violemment excitées, et le peuple était indistinctement influencé par toutes. Alors toutes les classes, riches ou pauvres, sages ou insensées, la Chaussée-d'Antin et le faubourg Saint-Honoré, aussi bien que Montmartre et Belleville, combattirent côte à côte contre l'ennemi. Bien plus, les classes civiles et militaires furent étroitement liées; elles combattirent et souffrirent ensemble, et les passions de chaque classe étaient communiquées à l'autre.

« Le siége est fini, la guerre avec les Prussiens cesse; tout est-il terminé? Non.

« Nous passons immédiatement de la guerre étrangère à la guerre civile. On s'attend à ce que les troupes de ligne et la garde nationale, qui est demeurée loyale, tirent sur ceux qui ont combattu les Prussiens à leurs côtés. Beaucoup de citoyens honnêtes et loyaux hésitent à obéir à cet ordre, et leur hésitation enhardit et en même temps irrite l'élément insurgé et sans loi.

« Pendant le siége, les citoyens loyaux combattirent plus bravement que les gardes déloyaux, mais tout à coup ils trouvent leurs adversaires résolus et hardis, tandis qu'ils sont indécis et timides.

« Cette transition soudaine et cette complication de leur devoir fut trop pour eux. Les mauvaises passions et les fausses nouvelles fleurirent, augmentèrent d'audace et devinrent agressives; mais les véritables amis de l'ordre ne virent pas qu'il était de leur devoir de se tourner immédiatement contre les nouveaux ennemis qui étaient au paravant leurs compagnons d'armes.

« Je vous prie de remarquer que je ne cherche point à excuser cette faiblesse et cette hésitation. Je ne fais que l'expliquer. Elle est pourtant plus naturelle et plus susceptible d'explication, dans ce cas, qu'elle ne l'a été dans les précédentes crises révolutionnaires.

« Les Prussiens attendent impatiemment le rétablissement de l'ordre et de la paix. Ils sont étonnés de voir la population loyale de Paris indolente et irrésolue en présence des folies et des crimes de la faction déloyale. Ils auraient voulu que Paris, qui vient de donner l'exemple d'une résistance énergique à un ennemi étranger, délivrât seul et sans aide la France de la guerre civile. C'eût été vraiment un glorieux exploit, mais c'était trop pour qu'on pût l'espérer.

L'Assemblée nationale élue par les provinces a eu plus de clairvoyance et a montré plus de justice envers Paris.

Elle a vu que Paris était dans une position très-difficile et très-compliquée ; elle a eu de la patience et a laissée la ville sentir le poids de la tyrannie qui l'opprime, et se délivrer elle-même, si elle le pouvait ou l'osait. Voyant Paris irrésolu, l'Assemblée s'est maintenant décidée à l'aider. Cette décision n'a pas été prise bien promptement ni sans une grande hésitation; mais l'Assemblée se trouvait aussi dans une triste et difficile position.

« Le premier devoir de l'Assemblée nationale était il d'attaquer Paris? Ce Paris qui il y a quelques semaines était le boulevard et l'honneur de la France.

« L'Assemblée prit le temps et donna à chacun, à l'armée comme à la nation, le temps de considérer la situation actuelle de la France, de se rallier et de s'unir pour résister à l'anarchie interne, le pire et le plus dangereux des maux qui nous soient arrivés alors qu'une grande guerre étrangère était à peine terminée.

« Je ne m'arrêterai pas à discuter les mesures en détail, à critiquer les omissions ou le retard, ni à faire remarquer les fautes qui ont pu être commises à Versailles. En somme, l'Assemblée nationale et le pouvoir exécutif ont agi avec intelligence, avec prudence et avec justice; et aujourd'hui, poussés à la dernière extrémité par la folie, le crime et les attaques des insurgés, ils s'y opposent avec énergie, et se sont résolus à mettre fin à la révolution qui opprime Paris, et à ôter toute puissance de nuire à ses coupables auteurs.

« Une nouvelle et loyale armée s'est réunie autour des représentants de la France, et obéit noblement (*hallantly*) à leurs ordres et à ceux de ses généraux. Les premiers efforts de cette armée ont déjà été couronnés de succès.

« Combien cette lutte déplorable durera t-elle? Personne ne peut le dire. Mais nous croyons qu'elle sera courte, et nous sommes certain que le résultat est assuré et sera décisif. »

. . . .

GUIZOT.

LA JOURNÉE DU 17

A ASNIÈRES ET A BOIS-COLOMBES

Le *Journal officiel* de Versailles du 18 avril publie cette communication faite par le Gouvernement aux autorités départementales sur les événements d'Asnières et de Courbevoie :

Versailles, 17 avril, 7 h. 20.

Le chef du pouvoir exécutif aux préfets, aux sous-préfets, etc., etc.

« Aujourd'hui nos troupes ont exécuté un brillant fait d'armes du côté de Courbevoie. La division Montaudon, dirigée par son habile général, a fait la conquête du château de Bécon après une vive canonnade.

« Le jeune colonel Davoust, duc d'Auerstaedt, s'est élancé à la tête de son régiment, et a enlevé le château. Nos troupes du génie se sont hâtées de commencer un épaulement avec des sacs de terre, et d'établir une batterie.

« La position d'Asnières, ainsi combattue, ne pourra plus inquiéter notre tête de pont de Neuilly; nous n'avons pas d'autre objet, persistant toujours à éviter les petites actions jusqu'à l'action décisive, qui rendra définitivement force à la loi.

« L'événement d'aujourd'hui, exécuté sous le feu croisé d'Asnières et de l'enceinte, n'en est pas moins un acte remarquable d'habileté et de vigueur.

« A. THIERS. »

Autre de dépêche du 18.

Versailles, 18 avril 1871, 4 h. 1/2 soir.

Le chef du pouvoir exécutif à toutes les autorités civiles et militaires.

« Nouveau succès de nos troupes ce matin. Toujours dans le but de garantir notre position de Courbevoie contre les feux de la porte Maillot et du village d'Asnières, le régiment des gendarmes, sous les ordres du brave colonel Grémein, a enlevé le village de Bois-Colombes, s'est ensuite porté au delà, et a poussé les insurgés au loin en leur faisant essuyer des pertes sensibles en morts et en prison-

---

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, ma déesse.

— Vous avez plus que moi l'habitude de ces parties du grand monde. Faites dire à Mme la maréchale que je me rendrai à son invitation.

— Très-bien. Soyez prête à midi. Je viendrai vous chercher. Surtout, ne mangez pas trop auparavant! La maréchale a un cuisinier incomparable.

— Que vous êtes étrange, Vestris! dit Mlle Heinel avec un haussement d'épaules.

— Mignonne, on connaît votre péché mignon.

En effet, Mlle Heinel était connue pour sa gourmandise. Défaut rare chez une danseuse! Elle mangeait comme Louis XIV et donnait dans les viandes solides.

Cela expliquait l'air malicieux de Vestris, et pourquoi avant de franchir le seuil de la chambre il se retourna une seconde fois pour répéter sa recommandation :

— Ne mangez pas trop!

Le lendemain, à l'heure convenue, une voiture les emportait tous deux sur la route de Bagnolet. Une toilette de bon goût rehaussait les charmes de la belle Hollandaise. Vestris ne pouvait se lasser d'admirer son écolière. Il essaya, pendant le trajet, de remettre son amour sur le tapis, ainsi que ses propositions de mariage; mais ce fut inutilement. On l'éludait, on le plaisantait, on ramenait la conversation sur la fête à laquelle on se rendait.

La voiture s'arrêta, au bout de trois quarts d'heure, devant une habitation isolée, d'apparence gentille, mais ne répondant pas à l'idée que Mlle Heinel s'était faite de la maison de plaisance d'une maréchale.

Un domestique vint ouvrir la grille.

— J'ai vu ce domestique quelque part, murmura Mlle Heinel.

— Vous ne vous trompez pas, dit Vestris; il a été pendant quelque temps à mon service... Je l'ai cédé à la maréchale.

Ils montèrent un petit perron, et ils se trouvèrent dans une antichambre déserte. Mlle Heinel s'étonna qu'il n'y eût personne pour les recevoir.

— Suivez-moi, dit Vestris en s'engageant dans un corridor, je connais la maison par cœur.

— Informons-nous plutôt auprès du domestique, répliqua Mlle Heinel.

Mais le domestique avait disparu.

— Par ici, continua Vestris, par ici... nous allons trouver du monde.

— Voilà qui est singulier ! pensa la danseuse.

Vestris poussa une porte qui donnait sur une pièce décorée dans un style tout à fait galant : glaces partout, ottomanes faisant face à toutes les glaces, panneaux ornés de peintures mythologiques.

— Personne encore ! dit Mlle Heinel.

— Tous les invités ne sont peut-être pas arrivés, objecta Vestris; il est de bonne heure.

— Soit, mais la maréchale.....

— La maréchale est sans doute dans le parc.

— Allons l'y rejoindre.

— Ne sera-ce pas indiscret ?... Mieux vaut l'attendre ici.

— Ici?

Et le regard de Mlle Heinel, se promenant autour d'elle, ne put s'empêcher de remarquer le goût érotique qui avait présidé à l'ameublement.

— Asseyons-nous un instant, ma reine, dit Vestris.

La reine se laissa prendre par la main et conduire vers un sofa jonquille.

— Ce silence... un jour de fête... murmura-t-elle, peu rassurée.

— Ce silence est complice de mon amour. Le bruit viendra trop tôt, hélas!

Il n'avait pas quitté la main de son élève.

— Causons de notre mariage, lui dit-il en s'asseyant à côté d'elle.

— Encore?

— Toujours!

— D'un peu moins près alors, dit-elle en tournant la tête de tous les côtés.

— Que craignez-vous ?

— Je ne sais.....

— Quand aurai-je le bonheur de vous conduire à l'autel?

Mlle Heinel se leva.

— Tenez, Vestris, dit-elle conduisez-moi vers Mme la maréchale.

— Nous avons le temps, répondit-il en essayant de la retenir.

— Non, tout de suite!

— Un instant de grâce.

— Je le veux, reprit-elle en frappant du pied, l'œil étincelant, et le bras étendu vers la porte.

— Bravo! la pose est admirable! s'écria Vestris;

LA GUERRE CIVILE. — Les engagements de Neuilly et d'Asnières vus de la bu

niers. Quelques rails enlevés à propos ont arrêté la ocomotive blindée et l'ont laissée dans le plus grand péril.

« Ces combats de détail, où l'ennemi ne prouve qu'une chose, l'abondance d'artillerie trouvée sur les remparts de Paris, font ressortir l'entrain, le zèle de nos jeunes soldats, et le peu de tenue des insurgés, qui fuient dès qu'ils ne sont plus appuyés par les canons dérobés à l'enceinte de Paris.

Si le gouvernement ne publie, rien sur nos positions de droite, c'est qu'il ne s'est rien passé d'important ni à Meudon, ni à Châtillon, ni dans le reste de la partie sud.

Nous complétons ces dépêches par le résumé des journaux que donne le *Moniteur universel* sur les mêmes événements.

La journée d'hier a été signalée par deux combats importants qui ont eu lieu à l'ouest de Paris, à Neuilly et à Asnières.

Dans la lutte engagée à Neuilly le combat a été acharné ; dès le matin l'avenue du Roule était presque entre les mains des troupes qui tentaient de déborder les fédérés et de gagner les Ternes ; mais ceux-ci revinrent à la charge, et les troupes reculèrent pas à pas, si bien que la grande barricade de l'avenue du Roule fut réoccupée dans le courant de la journée par les gardes fédérés. Ils s'y installèrent de nouveau et tentèrent de désister à de nouvelles attaques. Mais devant la retraite des troupes ils s'enhardirent et voulurent les poursuivre ; c'est alors que les troupes régulières firent un rapide mouvement en avant.

Les fédérés surpris lachèrent pied, abandonnant toutes les positions qu'ils avaient réoccupées dans la journée. Ils auraient perdu, dit-on, beaucoup de monde dans cette retraite précipitée.

« Mais le combat le plus important s'est livré à Asnières, dont les troupes tenaient à s'emparer, pour refouler les fédérés sur la rive droite de la Seine. Il



Batteries des fédérés. Village d'Asnières.

LA GUERRE CIVILE. — Les engagements sous Par

...butte Montmartre, nouvel observatoire des Parisiens. — (D'après nature par M. Vierge.)



Ile de la Grande-Jatte. Pont du chemin de fer.

... Paris. — (Dessin de M. Lançon, d'après le croquis de M. Moller.)

semble que ce résultat a été complétement obtenu.

« Si nous en croyons *le Rappel* et *le Mot d'ordre*, qui ne peuvent être suspects, les pertes des fédérés auraient été sérieuses; les bataillons portant les nos 228, 32, 454 et 158, de Montmartre, ont été engagés et ont particulièrement souffert. Les gardes nationaux ont eu beaucoup de peine à regagner la rive droite de la Seine; on assure que plusieurs d'entre eux sont tombés à l'eau; la compagnie de Seine-et-Oise, au service de l'Hôtel-de-Ville, aurait été en partie faite prisonnière; un certain nombre d'hommes des bataillons fédérés auraient été également pris.

« Le rôle des wagons blindés a été presque nul; l'un d'eux a déraillé et a été pris par les troupes.

« L'imprimerie Paul Dupont a été criblée de projectiles.

« Dans la soirée, les fédérés étaient massés sur la rive droite dans les rues de Clichy-la-Garenne. »

Le Vengeur publie une dépêche datée de 4 heures du soir, 17 avril; cette dépêche dit :

« Des voitures d'ambulance défilent; elles emportent une quarantaine de blessés : malheureusement ce ne sont pas les premiers ni les seuls de la journée. »

Ce journal termine ainsi son compte rendu de la journée :

« A qui attribuer les causes, non de la défaite, mais de l'insuccès ?

« A coup sûr, tous les citoyens que nous interrogeons, s'empressent de rendre hommage à l'activité prodigieuse, à l'énergie, à l'intelligence de leur commandant en chef ! mais ils se plaignent vivement de ne pas lui voir attribuer, *avec responsabilité*, la direction absolue des opérations et la mise en œuvre de tous les moyens secondaires qui doivent y concourir : ils se plaignent, qui le croirait ? du grand nombre des cantinières et de l'influence antimilitaire des boissons par elle prodiguées. »

Nous citons à titre de curiosité ce fragment du compte rendu de la journée, publié par le *Mot d'ordre* :

Six heures. — Le Trocadéro fait résonner ses pièces qui vomissent le feu sur le Mont-Valérien.

Les remparts, la batterie de la Muette et celle de la barrière de Neuilly y dirige également un feu nourri.

Le Mont-Valérien est ahuri. Il tire tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Un de ses boulets coupe en deux un des servants de la batterie de la Muette, et ses projectiles tombent à foison aux Ternes et à Sablonville.

Le résultat de la bataille d'hier n'est donc nullement décisif pour la Commune, et nous savons de source certaine que les troupes fédérées ont éprouvé des pertes sensibles. De l'avis même de ces derniers, les généraux leur donnent l'ordre d'occuper certaines positions dont ils ne peuvent rester maîtres, mitraillés qu'ils sont par les troupes, qui, tout en ménageant leurs munitions, ne tirent qu'à coup sûr.

LA MARE AUX PRUSSIENS

NOUVELLE

—

(Suite)

On avait monté sur la table de chêne, au milieu de la cuisine, une bourse pleine d'argent que l'on devait se partager au désert, elle était accotée à un baril d'eau-de-vie défoncé, dans lequel ils puisaient à pleins verres.

Ils avaient bu déjà plus de cinquante bouteilles de vin vieux, laissées tout exprès au cellier et dont nous leur entendions briser l'un après l'autre les fûts vides.

Ce diable de Capitaine ne voulut jamais nous permettre, à Mathurin et à moi, de les sucrer d'un narcotique, sous prétexte que nous gâterions notre joie.

A huit heures et demie, la ferme était cernée ; il y avait aux portes douze gars déterminés armés de pistolets et de fusils, d'autres se promenaient, munis de fourches et de faux aiguisées, tout autour de la muraille de clôture; le Capitaine les appelait patrouille.

Les Prussiens n'avaient avec eux que leurs sabres.

Vêtu de son équipement de voltigeur de la garde impériale, le Capitaine entouré d'une douzaine de ses vieux militaires, gardait la cave, dont une issue, que les Prussiens n'avaient pas remarquée, donnait, par le cellier, dans la cuisine de la ferme.

Il avait dit aux femmes de ne point se laisser émouvoir par les libations et de conserver tout leur sang-froid pour opérer à l'aise.

Elles devaient, par une manœuvre habile, semer la division parmi ces ivrognes, et amener entre eux une querelle assez violente pour qu'ils nous épargnassent de la besogne.

A neuf heures, le capitaine siffla entre ses dents.

Tout aussitôt l'une de ces dames que courtisait de très-près un sous-officier de cavalerie, mit la main sur le sac d'argent et manifesta le désir de le garder tout entier pour elle seule.

Ivre de luxure autant que de boisson, le sous-officier trouva tout naturel d'applaudir à ce caprice.

Mais, il s'éleva des réclamations parmi les autres femmes; toutes s'insurgèrent contre les prétentions cupides de leur compagne et les hommes surexcités s'injurièrent pour elles.

Ce que le Capitaine avait prévu arriva.

Des injures aux voies de fait, la distance est courte ; ils eurent bientôt fait de la franchir.

Nous entendîmes tout à coup un grand bruit de sabres et des clameurs de femmes épouvantées. — Il y avait, dans l'immense cuisine de la ferme, une trentaine de nos ennemis qui s'entregorgeaient.

Les femmes épouvantées se sauvèrent du côté de la cave où le capitaine les aida à disparaître.

Tout à coup le baril d'eau de vie défoncé, atteint par le bousculement, fut renversé et en même temps, la torche qui éclairait cette horrible scène.

Une flamme terne et bleuâtre s'alluma sur le sol.

Ce furent alors des cris, des blasphèmes de douleur et de rage; ces hommes se précipitèrent furieux vers la porte pour gagner la cour, nos guetteurs postés en face les fusillèrent comme des canards.

Le Capitaine était venu nous rejoindre.

— Enfants, nous disait-il, les voyez-vous encore ?

— Nous n'en voyons plus, Capitaine.

Il pressa un bouton sur l'agrafe de sa montre : dix heures sonnèrent...

VI

LE CHAPELET EXPIATOIRE

En ce moment la flamme avait gagné des fagots qui étaient au grenier, et passait à travers la toiture.

La charpente antique et vermoulue brûlait comme de la paille, elle ne tarda pas à s'écraser sous le poids des tuiles rouges.

On n'entendait plus que les sifflements de l'incendie mêlés de rugissements indistincts, quelques blessés sans doute, étouffés par la fumée et rôtis par le feu intense. Dehors, le tonnerre mêlait sa grande voix aux rumeurs de cette sinistre scène.

Bientôt un fracas suprême retentit... la ferme s'abîmait.

Quelques fusées enflammées tombèrent dans la cour déserte, éclairant des cadavres livides étendus çà et là.

— Enfants, dit le capitaine d'une voix grave, vous êtes vengés, adieu ! Souvenez-vous que les officiers de Sa Majesté Napoléon, Empereur et Roi, sont prêts à toute heure à soutenir leurs compatriotes, prêts à les aider comme à les chérir.

— Nous les aiderons, aussi, dîmes-nous, nous le jurons ! Capitaine.

— Merci, enfant; j'y compte et j'espère.

Il nous serra la main à plusieurs et disparut avec ses soldats.

Je ne l'ai plus revu de ma vie... il fut tué, m'a-t-on dit, en 1822, à Thouars, à l'affaire du pauvre général Berton.

Pauvre bon Capitaine!... que Dieu garde son âme!

Bancroche fit un signe de croix que Jean Diot reproduisit comme un écho fidèle.

— Après le départ du capitaine, reprit Bancroche, nous entrâmes dans la ferme pour disputer aux flammes les restes de nos ennemis.

Il y en a six dont les ossements calcinés dorment là-haut sous les éclats de tuiles brisées; six qui sont ensevelis avec leurs armes dans le coin de la cour... on n'a jamais pu retrouver que leurs casques dans les fossés environnants.

Nous comptâmes encore dix-huit blessés; il y en eut dix-sept dont la faux de Mathurin termina les souffrances.

Le dix-huitième mourut de ma main, le crâne fracassé d'un coup de crosse.

Celui-ci, je l'avais reconnu : c'était le misérable qui avait déshonoré Radegonde; c'était le bourreau de ma fiancée, de ma femme!

---

on jurerait que je vous fais répéter. Belle comme Junon en courroux!

— Vous osez sourire ?

— Je l'ose.

Elle se dirigea vers la porte, et la trouva fermée.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Mlle Heinel en s'adressant à Vestris qui était resté immobile sur le sofa jonquille.

— Vous avez trop d'esprit pour ne pas vous répondre à vous même, lui dit-il en souriant toujours.

— Un guet-apens !

— Oh! non..... un piége, tout au plus, un stratagème innocent.

— Innocent !

— Sans doute. Nous agissions ainsi dans l'Italie, qui est le pays de l'imagination par excellence.

— Où suis-je donc ?

— Hier, j'aurais pu dire : chez moi... Aujourd'hui je réponds: chez vous.

— Chez vous ! répéta Mlle Heinel en fureur.

— Là, là... calmez-vous, mon ange!

— Et la maréchale ?

— Elle ne saura jamais que j'ai abusé de son nom.

— Ainsi cette prétendue fête...

— Peut en devenir une réelle pour moi, répondit Vestris ?

— N'approchez pas !

— Ai-je l'air de bouger ?

— Savez-vous que vous êtes un monstre, Vestris ?

— On me le disait en Italie, j'ai fini par le croire en France.

— Qu'espérez-vous de cette détestable plaisanterie?

— Tout simplement vous amener à signer une promesse de mariage que j'ai préparée.

— C'est parfait, dit Mlle Heinel d'un ton ironique; rien ne manque à votre scénario. Pourtant, je crois que vous serez obligé de changer le dénoûment.

— C'est justement au dénoûment que je tiens le plus, dit Vestris.

— Tant pis!

— Mais enfin, pourquoi ne voulez vous pas devenir ma femme ?

— Parce que je veux rester ma maîtresse.

Vestris soupira.

— Je vous donne une heure de réflexion, dit-il ; dans une heure je reviendrai.

— Comment! vous allez me laisser seule ici! s'écria Mlle Heinel.

— N'y est on pas aussi bien que possible ? dit Vestris.

— Je vous avertis que je vais crier....

— On ne vous entendra pas.

— Appeler à l'aide...

— On ne viendra pas.

— C'est une indignité!

— Non, répliqua Vestris ; c'est une nécessité. Consentez à signer le chiffon que voici, et je vous rends immédiatement votre liberté.

Il lui mettait sous les yeux la promesse de mariage.

— Jamais! dit impérieusement Mlle Heinel.

— Alors, dans une heure, dit froidement Vestris.

Et après avoir salué, comme lui seul savait saluer au monde, il sortit par une porte secrète, avant que Mlle Heinel, stupéfaite, eût le temps de faire un pas.

— Qu'est-ce que cela veut dire? se demanda-t-elle; est-il sérieux ou badin? Dans tous les cas, il se trompe étrangement s'il croit m'obtenir par la contrainte.

Il y avait quelques livres épars dans le boudoir. Elle se mit à les parcourir en feignant une tranquillité qui était loin de son esprit.

Tout à coup une odeur délicieuse arriva jusqu'à elle.

—Ah! le dîner qu'on prépare! dit-elle avec un accent de satisfaction. Il était temps!

Elle ne se trompait pas. Au même instant, un léger bruit se fit entendre : un guichet s'ouvrit dans la boiserie, assez large pour laisser pénétrer le regard dans tous les détails de la pièce voisine, qui était une jolie salle à manger.

La table était servie.

Deux couverts y figuraient.

Sur des réchauds, entretenus à une température modérée, fumaient discrètement les plats qui avaient enchanté l'odorat de Mlle Heinel. Le vin rafraîchissait dans un seau d'argent.

Un de ces meubles nommés *servantes*, sur lequel

Nous tranchâmes toutes les têtes et nous jetâmes les corps dans l'étang, du haut de ce rocher.

Comprenez-vous, maintenant, acheva le Vendéen avec son sinistre sourire, pourquoi cet étang s'appelle la Mare-aux Prussiens?

Paul frissonna.

J'admirais la sérénité des traits de ce vieillard, animés d'un orgueil sauvage et reflétant la satisfaction de la vengeance accomplie.

C'était un meurtrier, assurément, mais un meurtrier sublime; il avait lavé le sol souillé de sa patrie dans le sang odieux de l'ennemi.

Il avait vengé sur l'hôte indigne l'hospitalité outragée.

Il grandissait à mes yeux dans des proportions colossales; je croyais voir en lui le spectre ressuscité d'un franc-juge.

Je rompis le premier le charme :

— Et les dix-huit têtes, lui dis-je, qu'en avez-vous fait?

Bancroche sourit entre deux bouffées de sa pipe.

— J'en ai fait un chapelet, me dit-il; je vous le montrerai bientôt.

Il se retourna du côté de son cousin :

— Il y est bien toujours, Jean Diot? demanda-t-il?

Le paysan interpellé secoua la tête en silence et d'une façon affirmative.

Bancroche sortit en sifflotant jusque sur la plate-forme de la roche; deux heures sonnaient au coucou de maître Jean Diot.

Il examina le temps avec une attention scrupuleuse.

— Tu disais vrai, cousin, fit-il tout à coup, l'orage est passé et le vent emporte vers l'Anjou les derniers lambeaux de nuages. Si nos messieurs veulent s'apprêter, nous allons partir, car la route est longue encore, et nous ne serons pas à Mortagne avant deux bonnes heures de nuit.

Nous reprîmes nos fusils et nos gibecières, déposés sur un lit à quenouilles, qui, datant pour le moins du règne de François Ier, avait dû protéger le sommeil d'une dizaine de générations successives.

— Donne-nous la clef de ton bateau, cousin, dit Bancroche, les enfants le retrouveront ce soir à la pointe du bois.

— Que non, fit le vieillard, si nos messieurs n'y trouvent pas à redire, je compte bien vous couler moi-même sur l'étang.

Nous fîmes nos adieux à la femme et aux enfants de Jean Diot et nous descendîmes la rampe.

Arrivés au bateau, nous nous assîmes et Bancroche me confia la longe de ses chiens courants; Sultan et la Diane étaient couchés aux pieds de Paul...

Jean Diot prit sa perche et démarra.

— File sur l'îlot, cousin, recommanda Bancroche, tu sais ce que parler veut dire.

Nous glissâmes en silence sur le marais, anxieux comme gens qui s'attendent au complément funèbre d'une révélation déjà horrible ou bizarre.

Le vieux chouan sifflait entre ses dents une mesure saccadée, on voyait sans effort qu'il dominait péniblement son impatience.

Il y avait bien dix minutes que nous naviguions lorsqu'il s'écria soudain :

— Gouverne à gauche, cousin, je vois la broussée.

Le bateau eût une secousse subite du côté de l'avant, nous nous retournâmes.

Nous vîmes Bancroche qui tenait d'une main la souche pourrie d'un vieux saule et fouillait de l'autre parmi les racines.

Il la retira bientôt munie d'un de ces crochets qu'on appelle chats, griffe de fer qui sert à pêcher les seaux tombés dans les puits trop profonds.

A ce chat, une chaîne rouillée était suspendue.

Le long de la chaîne, il y avait une quantité de têtes humaines aux crânes polis, maculés de boue, aux ossements rongés de lichens et de mousses.

Les chiens épouvantés hurlèrent.

— Voilà mon chapelet, fit Bancroche agitant ces têtes qui résonnèrent comme des calebasses.

Il nous désigna du pied un crâne fracturé par un coup net et de forme ovale.

— Et voilà, ajouta-t-il, la tête d'un maudit!

Il rejeta le chat dans la broussée, les têtes s'engloutirent dans le marais avec un bruit singulier.

On ne vit plus bientôt à la place où elles venaient de disparaître que des bulles gazeuses et fugitives.

Et le chouan murmura avec l'aplomb d'un prophète :

« Si jamais les Prussiens revenaient en France, ce serait pour ne plus revoir leur pays, car ils n'auraient plus d'autres lits que nos fleuves et d'autres tombeaux que nos marais. J'ai dit! »

Et le bateau continua de glisser en silence parmi les îlots de l'étang.

MARCEL COUSSOT.

FIN

ODE A LA COLONNE

Parva magnis

O monument vengeur! trophée indélébile!
Bronze qui, tournoyant sur ta base immobile,
Sembles porter au ciel ta gloire et ton néant;
Et, de tout ce qu'a fait une main colossale,
Seul es resté debout; — ruine triomphale
De l'édifice du géant!

J'aime à voir sur tes flancs, colonne étincelante,
Revivre ces soldats qu'en leur onde sanglante
Ont roulé le Danube, et le Rhin, et le Pô!
Tu mets comme un guerrier le pied sur ta conquête.
J'aime ton piédestal d'armures, et ta tête
Dont le panache est un drapeau!

Que de fois j'ai cru voir, ô colonne française,
Ton airain ennemi rugir dans la fournaise!
Que de fois, ranimant tes combattants épars,
Heurtant sur tes parois leurs armes dérouillées,
J'ai ressuscité ces mêlées
Qui t'assiégent de toutes parts!

Jamais, ô monument, même ivres de leur nombre,
Les étrangers sans peur n'ont passé sous ton ombre.
Leurs pas n'ébranlent point ton bronze souverain.
Quand le sort une fois les poussa vers nos rives,
Ils n'osaient étaler leurs parades oisives
Devant tes batailles d'airain!

*
* *

Mais quoi! n'entends-je point, avec de sourds murmures
De ta base à ton front bruire les armures?
Colonne! il m'a semblé qu'éblouissant mes yeux,
Tes bataillons cuivrés cherchaient à redescendre...
Que tes demi-dieux, noirs d'une héroïque cendre,
Interrompaient soudain leur marche vers les cieux!

Leurs voix mêlaient des noms à leur vieille devise :
« TARENTE, REGGIO, DALMATIE et TRÉVISE! »
Et leurs aigles, sortant de leur puissant sommeil,
Suivaient d'un bec ardent cette aigle à double tête,
Dont l'œil, ami de l'ombre où son essor s'arrête,
Se baisse à leur regard comme aux feux du soleil!

Qu'est-ce donc? — Et pourquoi, bronze envié de Rome,
Vois-je tes légions frémir comme un seul homme?
Quel impossible outrage à ta hauteur atteint?
Qui donc a réveillé ces ombres immortelles,
Ces aigles qui, battant ta base de leurs ailes,
Dans leur ongle captif pressent leur foudre éteint?

*
* *

Je comprends : — l'étranger, qui nous croit sans mémoire,
Veut, feuillet par feuillet, déchirer notre histoire
Écrite avec du sang à la pointe du fer. —
Ose-t-il, imprudent! heurter tant de trophées?
De ce bronze, forgé de foudres étouffées,
Chaque étincelle est un éclair!

Bronze! il n'a donc jamais, fier pour une victoire,
Subi de tes splendeurs l'aspect expiatoire?
D'où vient tant de courage à cet audacieux?
Croit-il impunément toucher à nos annales?
Et comment donc lit-il ces pages triomphales
Que tu déroules dans les cieux?

Prenez garde! — La France, où grandit un autre âge,
N'est pas si morte encor qu'elle souffre un outrage!
Les partis pour un temps voileront leur tableau;
Contre une injure ici, tout s'unit, tout se lève,
Tout s'arme.......................................

VICTOR HUGO.

---

s'étageait une douzaine d'assiettes, indiquait qu'aucun domestique n'était appelé à troubler ce fin repas.

Ce spectacle exerça une vive impression sur les sens de Mlle Heinel, dont nous avons fait connaître les aptitudes gastronomiques.

— Allons! pensa-t-elle, Vestris est décidément un homme entendu en toutes choses.

Sur ces entrefaites, l'illustrissime danseur apparut dans la salle à manger.

Il s'approcha du guichet, où ses yeux rencontrèrent ceux de Mlle Heinel.

— Êtes-vous décidée à signer? demanda-t-il.

— Non.

Alors il revint à la table et enleva un couvert.

— Que faites-vous? dit-elle anxieuse.

— Vous le voyez, je m'apprête à déjeuner.

— Seul?

— Seul, dit Vestris.

— Vous n'y pensez pas!

— Voyez plutôt.

Il s'assit méthodiquement, de manière à lui faire face. Méthodiquement aussi il attira à lui un poulet à la dauphine, dont il enleva l'aile droite avec dextérité.

La danseuse n'en revenait pas.

— Exquis! dit Vestris après la première bouchée.

La danseuse suffoquait.

Vestris s'était versé du vin. Il leva son verre pour en admirer la riche robe de pourpre.

— Ceci, dit-il, me vient directement du maréchal de Richelieu : c'est une bouteille de son excellent crû de Saint-Émilion, dans le Bordelais... A votre santé, mon adorable!

Les regards de Mlle Heinel flambaient de colère et d'envie.

— Ce jeu va cesser, n'est-il pas vrai? dit elle.

— Quand vous voudrez.

— Vestris... mon cher Vestris... vous que j'ai connu si complaisant, si aimable...

— Oh! le merveilleux pâté! dit Vestris sans paraître l'entendre.

— Ouvrez-moi.

— Avez-vous signé?

La danseuse ne répondit pas.

— La promesse de mariage est sur le guéridon, continua Vestris; vous trouverez de l'encre et une plume dans le secrétaire en bois de rose, à votre droite.

La danseuse lui lança un regard foudroyant, et elle retourna s'asseoir sur le sofa, le plus loin possible du guichet.

Elle ne voulait plus voir.

Mais elle ne pouvait empêcher que les parfums de la table se répandissent autour d'elle et l'enveloppassent d'une vapeur séductrice.

Elle ne pouvait empêcher non plus les exclamations de ravissement que son bourreau ne lui épargnait pas

— Ces petits pois sont la suavité même!

— Que cette pêche est fondante!

— Je n'ai jamais rien goûté de comparable à ces croque en-bouches!

Puis, il faisait claper sa langue, et l'on devinait mille contorsions de béatitude.

— Sablerai-je le champagne? se demanda-t-il ensuite.

Le vin de Champagne était la folie de Mlle Heinel.

— Oui, se répondit Vestris.

Et bientôt après, le bruit joyeux d'un bouchon sautant au plafond alla porter à son comble l'exaspération de la danseuse.

Son supplice dura jusqu'à la fin du dîner de Vestris, que celui-ci prolongea avec une barbarie raffinée. Il ne lui fit même pas grâce du refrain qu'amènent invariablement avec eux les pétillements du Sillery.

Après quoi il sortit pour aller respirer l'air pur du jardin.

Mlle Heinel demeura seule une deuxième fois.

Sa perplexité était grande. Que devait-elle faire? A quel parti devait-elle se résoudre?

L'après-dîner s'écoula ainsi.

D'heure en heure, la figure du cruel Italien se montrait au guichet.

— Eh bien? disait il.

— Eh bien! quoi? répliquait Mlle Heinel.

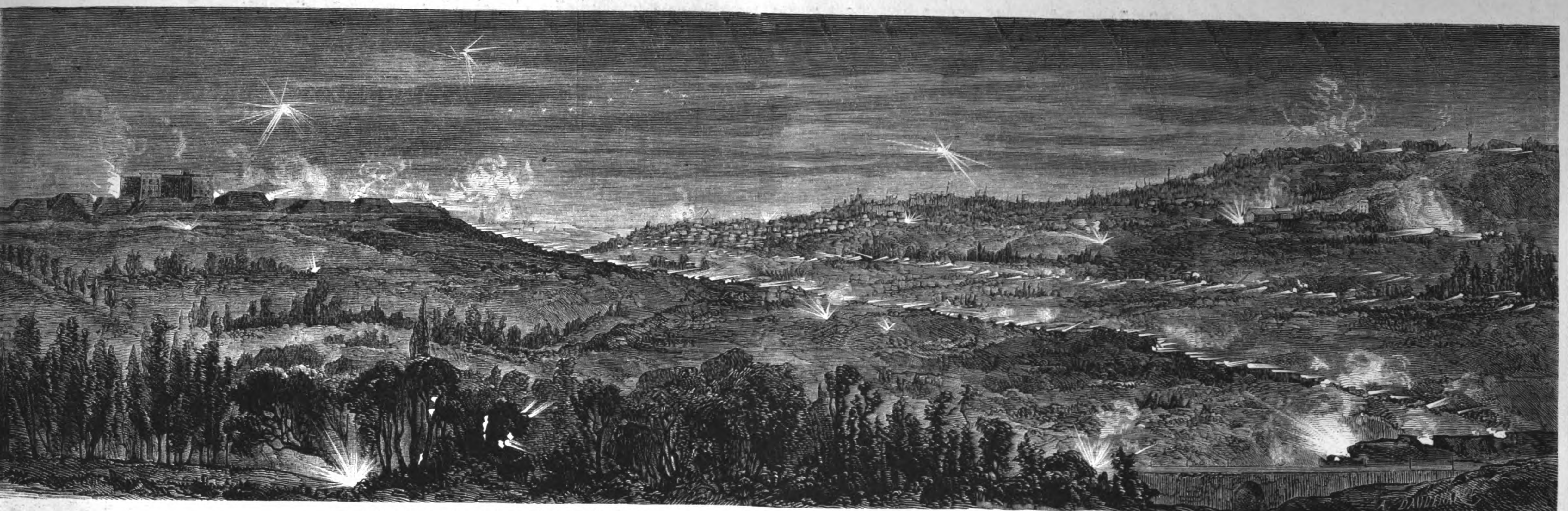
— Avez-vous signé?

— Non.

L'obstination de la danseuse croissait en raison de sa faim, — et ce n'était pas peu dire.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



LES ENGAGEMENTS SOUS PARIS. — Canonnade et fusillade de la nuit du 11 au 12 avril, à Issy et à Châtillon. — (D'après nature par M. Sellier.)

ÉMIGRATION PARISIENNE

PASSAGE DU BAC DE CONFLANS

—

L'émigration des Parisiens qui veulent se soustraire au spectacle, aux émotions ou aux obligations de la triste guerre que nous subissons, a pris depuis un mois d'énormes proportions.

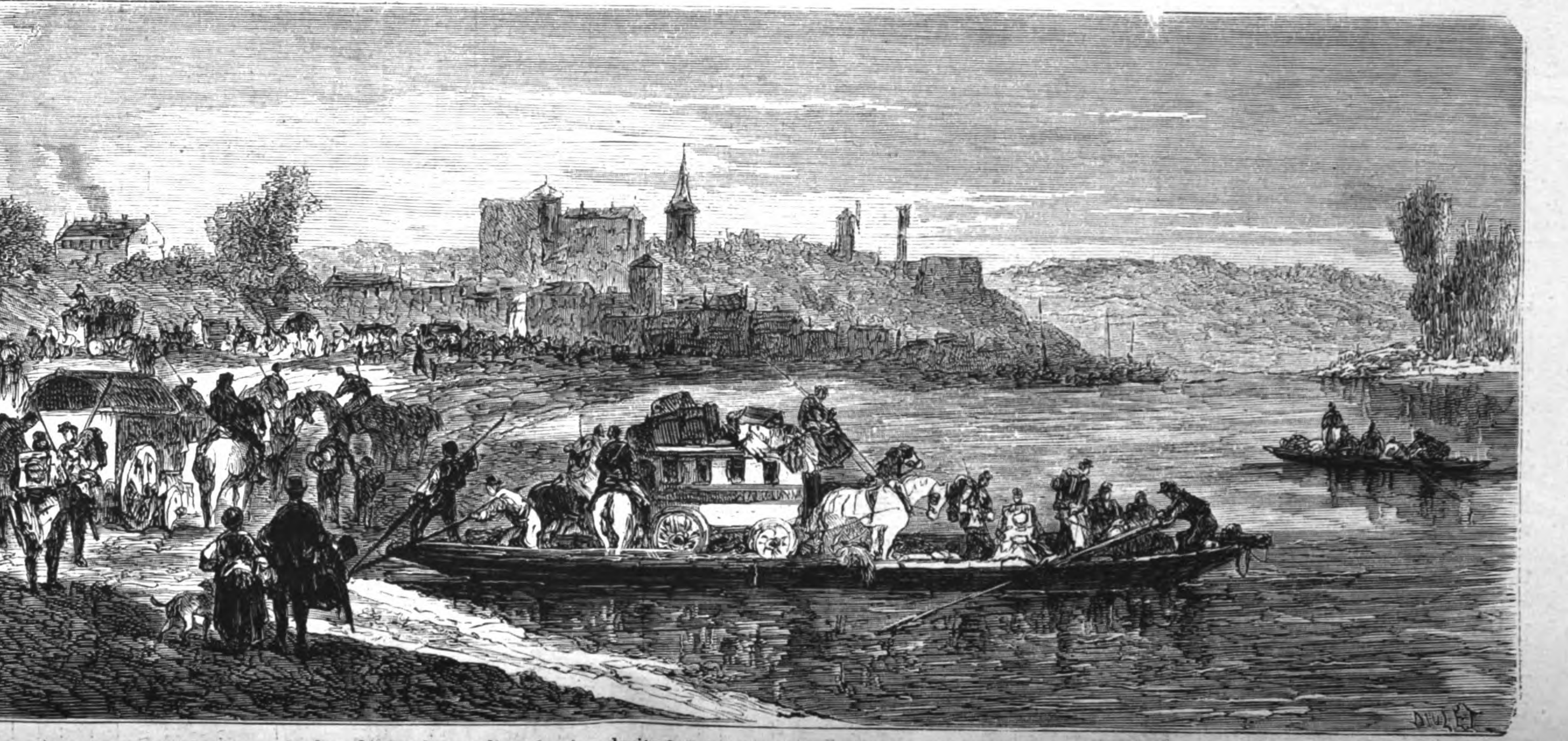
On ne porte pas à moins, à l'heure qu'il est, de cinq cent mille le nombre de ceux qui ont quitté la capitale.

Les villes de Saint-Germain et de Versailles sont les deux points sur lesquels se dirigent d'abord les émigrants, libres de gagner de là la province ou l'étranger.

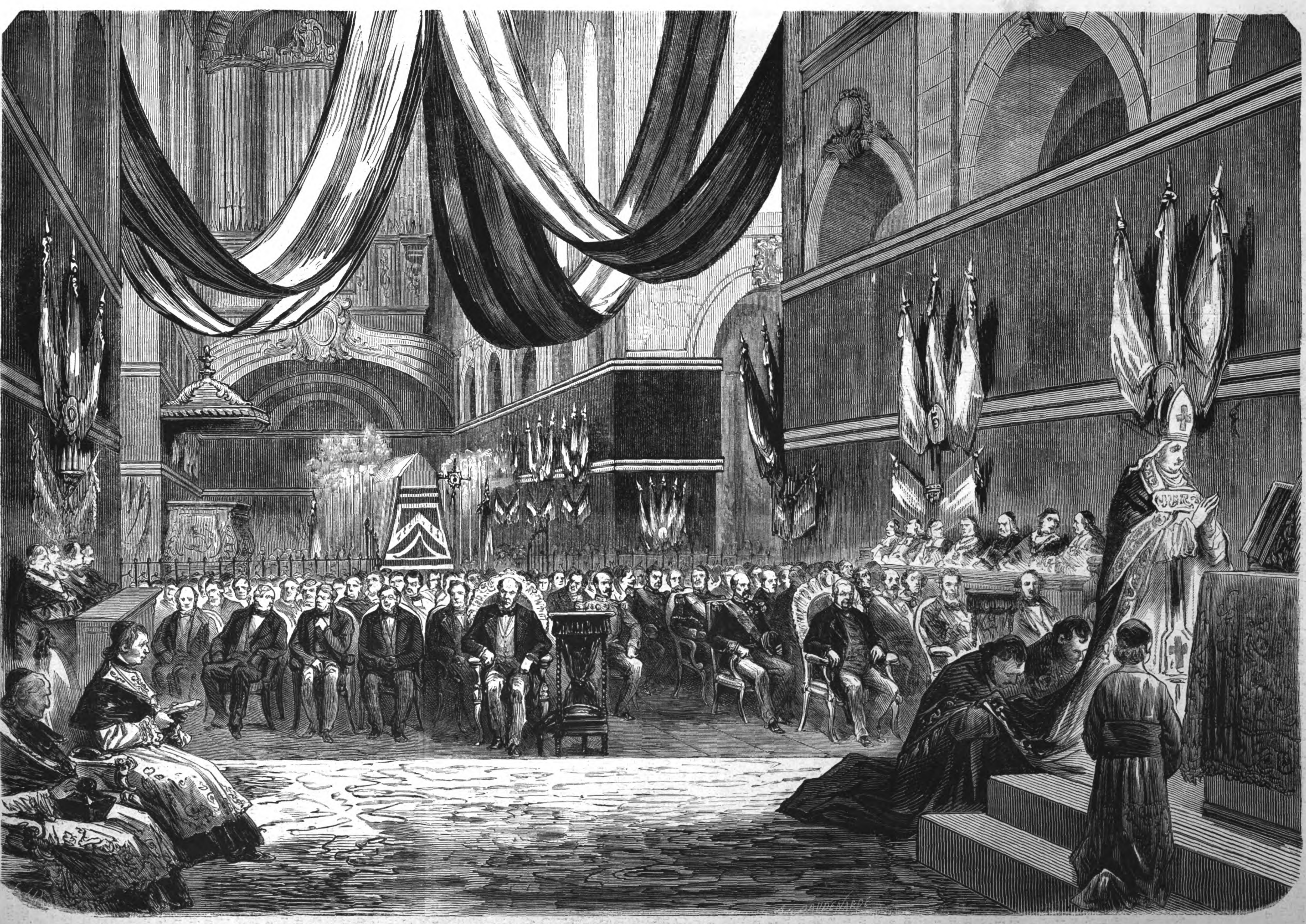
La première station des exilés volontaires est le petit village de Conflans-Sainte-Honorine, situé au confluent de la Seine et de l'Oise. A quatre kilomètres du bourg, on trouve, dans la forêt de Saint-Germain, à gauche, la ligne de l'Ouest; à droite, sur la lisière de la forêt de Montmorency, la ligne du Nord qui peut vous mener en Belgique.

A défaut du pont qu'on a fait sauter lors de l'investissement prussien, on rencontre un bac qui peut à peine suffire aux besoins d'une circulation inusitée, et que les circonstances actuelles rendent des plus actives.

L'émigration parisienne est une bonne fortune pour ce village, dont l'église, fort ancienne, possède des reliques de sa patronne sainte Honorine, apportées là, dit la légende, par un pieux habitant de Graville, désireux de les soustraire aux profanations des Normands. Conflans s'était alors fortifié. Aujourd'hui, le village inoffensif, et qui a renoncé aux ambitions belliqueuses et à leurs funèbres pompes, n'est plus qu'un bourg coquet de



ÉMIGRATION PARISIENNE. — Le bac de Conflans reliant la rive droite à Saint-Germain et à Versailles. — (Dessin de M. Jules Noël, d'après M. L. de Nabat.)



VERSAILLES. — Service religieux en l'honneur des généraux Clément Thomas et Lecomte, à l'église Saint-Louis. — (Dessin de M. [illegible]ix, d'après le croquis de M. [illegible].)

1,500 habitants, se mirant à la fois dans les eaux de la Seine et de l'Oise, à l'ombre du clocher de son église vouée à saint Maclou.

V. M.

LES VANDALES DU PATRIOTISME

A Rome, la colonne Trajane, élevée pour éterniser les victoires des phalanges romaines sur les Daces et le monde barbare, se dresse encore aujourd'hui, intacte et glorieuse, sur sa base, d'où elle a bravé les invasions et la rage de ces mêmes peuples dont elle rappelle les défaites.

A Paris, la colonne de la grande armée, la colonne Vendôme, — pour lui laisser ce nom qui unit si bien la France d'autrefois à la France nouvelle, — a, elle aussi, bravé deux invasions, celles de 1814 et de 1815, et survécu aux haines nationales de l'Europe coalisée et victorieuse.

Il y a deux mois à peine, quand des événements inouïs eurent une troisième fois conduit les Prussiens dans Paris, il nous eût semblé que notre malheur eût été plus grand encore, s'il leur avait été permis de porter une main impie, ou même un regard haineux sur nos monuments publics, cette radieuse partie de notre gloire nationale. Si une pensée pouvait nous faire oublier un instant Sedan et Metz dans le présent, c'était Iéna dans le passé, la revanche dans l'avenir. C'était ce bronze conquis sur notre vainqueur d'aujourd'hui : pour nous à la fois exemple et espoir.

Sauvée de nos désastres militaires, la colonne Vendôme est-elle donc destinée à périr dans nos discordes civiles?

La Commune a décrété qu'elle serait abattue. Mais la Commune n'est pas la France, et elle ne peut porter la main sur un monument élevé à la gloire de la France, fait avec l'airain conquis par ses enfants sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Qu'à la statue césarienne, si inintelligemment placée sur son faîte par le second empire, on substitue celle du capitaine, comme le firent les vainqueurs de 1830, très-bien; mais aller au delà, détruire le monument lui même élevé à la gloire des armées françaises, ce n'est pas seulement commettre un acte de lèse-nation, c'est commander à des mains françaises une œuvre prussienne, c'est vouloir abolir l'histoire.

On n'abolit pas l'histoire.

Antinational, le décret de la commune est de plus puéril.

(*Moniteur universel.*) EUGÈNE ASSE.

CÉRÉMONIE RELIGIEUSE

EN L'HONNEUR DES GÉNÉRAUX CLÉMENT THOMAS ET LECOMTE

L'Assemblée nationale, voulant accentuer le témoignage officiel des regrets que lui avait inspirés l'exécution des généraux Clément Thomas et Lecomte, ordonna qu'un service solennel en l'honneur de ces victimes de nos discordes civiles, fût célébré dans la cathédrale de Versailles.

Cette cérémonie expiatoire a eu lieu le 13 avril dans l'église Saint-Louis, où ces derniers jours on chantait encore l'office des morts sur les cercueils des généraux Besson et Péchot.

M. Grévy, président de l'Assemblée, M. Thiers, président du gouvernement, une partie du corps diplomatique, le nonce du pape, ainsi qu'un grand nombre de députés, assistaient à ce service solennel d'où les assistants sont sortis le cœur navré en songeant aux cruels et terribles sacrifices qu'imposait la guerre civile à la patrie, déjà si éprouvée par la guerre étrangère. L'abbé Fleury présidait à la cérémonie religieuse.

M. V.

LE COMBAT D'ISSY

DANS LA NUIT DU 11 AU 12 AVRIL

J'achevais, l'autre soir, persiennes et rideaux clos, à l'heure nouvelle où Paris se couche maintenant, c'est-à-dire vers neuf heures, quelques journaux honnêtes me parlant de conciliation, et je me laissais volontiers convaincre, quand tout à coup j'entends comme des meubles qui déboulent au-dessus de ma tête... J'écoute, je crois à des murs qui s'effondrent dans la rue, à des maisons qui s'écroulent... J'ouvre, le ciel était complétement en feu et, comme si tous les tonnerres s'étaient donné le mot, je fus complétement assourdi. Marthe, ma vieille bonne, qui m'était arrivée, pâle d'effroi, se signe et se met à genoux : « Mon Dieu, ayez pitié de nous! » s'écrie-t-elle, croyant à l'effondrement du ciel sur la terre.

J'eus grand'peine à faire comprendre à la pauvre vieille que l'orage qui grondait là-bas, c'était l'orage de la révolution...

En effet le crépitement des fusils, le ronflement des mitrailleuses, couverts alternativement par les grondements du canon ne ressemblaient en rien aux détonations d'armes à feu; on aurait dit des blocs de pierre qui se bousculaient dans le chaos, tels qu'ont dû surgir aux premiers temps du monde sous l'effort du feu intérieur du globe les montagnes et les volcans; ou bien encore le choc de ces cohortes de squelettes gigantesques, ce broiement d'os monstrueux que décrit quelque part Edgard Poë.

C'était pourtant bien hélas, la lutte de pauvres humains, mais dans un camp se trouvait la grande nation qu'on appelle la France et dans l'autre la grande ville qu'on appelle Paris! Deux colosses!

Priez Marthe! priez pour ceux que ce choc a renversés, si petit qu'en soit le nombre, ce sont tous des malheureux!

Chaque nuit, ou à peu près, depuis cet abominable prélude, la chose se renouvelle.

Les uns disent : c'est un combat d'avant-postes, c'est un combat d'artillerie; les autres c'est une grande bataille.

Je crois moi que les grandes batailles sont décisives et puisque aujourd'hui nous ne sommes pas plus avancés qu'il y a huit jours c'est qu'en effet la foudre n'éclate pas toujours avec ces tonnerres.

D'ailleurs je suis monté sur mon toit, observatoire naturel de tout parisien, j'ai vu des lignes étincelantes et pétillantes de feux qui correspondent aux avant-postes des forts du sud et aux avant postes des positions de Châtillon et de Meudon, à ces pétillements correspond la fusillade. J'ai vu les grandes flammes qui sortent des forteresses de part et d'autre et ces feux annoncent les grandes détonations du bronze. Il y aurait donc lieu de croire à la première interprétation de ce vacarme.

E. H.

LES DIAMANTS DE LA COURONNE

I

Les diamants de la couronne, enfermés dans le magnifique hôtel du Garde-Meuble, place de la Concorde, furent, sous la première Révolution, l'objet d'un vol des plus audacieux et des plus habiles.

L'idée en fut conçue, au mois de septembre 1792, par deux individus : l'un, Joseph Douligny, originaire de Brescia, âgé de vingt-trois ans; l'autre, Jean-Jacques Chambon, né à Saint-Germain-en-Laye, âgé de vingt-six ans, et ancien valet de la maison Rohan-Rochefort.

Particulièrement réservé aux richesses inhérentes à la couronne de France, telles que joyaux du vieux temps, cadeaux des nations étrangères, présents des seigneurs du royaume, le Garde-Meuble contenait des objets d'une valeur inappréciable; on les avait rangés dans trois salles et symétriquement enfermés dans des armoires; le public était admis à les visiter tous les mardis. On y voyait les armures des anciens rois et paladins, notamment celles de Henri II, de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, de Philippe de Valois, de Casimir de Pologne; et, la plus admirable par le fini du travail, celle que François Ier portait à la bataille de Pavie.

A côté de ces souvenirs presque vivants de l'ancienne splendeur royale, on remarquait, sombre et menaçant, l'espadon que le pape Paul V portait lorsqu'il fit la guerre aux Vénitiens; cette arme, longue de cinq pieds, se montrait, orgueilleuse, à côté de deux bonnes petites épées du grand Henri. Deux canons damasquinés en argent, montés sur leur affût, représentaient la vanité du roi de Siam.

— Dépôt plus précieux encore, les diamants de la couronne, contenus dans différentes caisses, étaient placés dans les armoires du Garde-Meuble. Le *Régent*, le *Sanci* et le *Hochet du Dauphin*, formaient les trois astres principaux de ce groupe d'étoiles. Des tapisseries, des chefs-d'œuvre d'art en or et en argent, disposés dans les salles, représentaient également une valeur de plusieurs millions.

Douligny et Chambon n'ignoraient pas ces détails; ils frémirent de joie en admettant la possibilité d'un tel vol. Les poteaux des lanternes s'élevaient assez près du mur et assez haut pour faciliter l'escalade par l'une des fenêtres; il n'y avait pas de corps-de-garde voisin dont on eût à se méfier; seulement cette équipée nécessitait le concours de quelques amis. Le premier auquel ils firent part de leur projet, et qui partagea leur éblouissement, fut un nommé Melchior Cottet, dit *le Petit chasseur*, qui les exhorta à s'adjoindre neuf de leurs camarades réputés pour leur adresse et leur courage.

La première attaque dirigée vers le Garde-Meuble dans la nuit du 15 au 16 septembre ne rapporta aux douze associés qu'une connaissance approfondie des lieux. La partie fut remise à la nuit suivante; mais cette fois Douligny et Chambon décidèrent qu'il fallait convoquer le banc et l'arrière banc de leurs troupes. Afin de procéder par des ruses de haute école, quelques faux patrouilles de gardes nationaux devaient circuler autour de l'édifice pendant que les assaillants se chargeaient d'y pénétrer. Le rendez-vous était à l'entrée des Champs-Elysées, l'heure celle de minuit ; chacun fut exact.

Chambon et Douligny arrivèrent sur la place, et placèrent à toutes les issues des surveillants qui devaient donner l'alarme au moindre danger. Près du piédestal où s'élevait autrefois la statue de Louis XV, ils rencontrèrent un jeune garçon de douze à quatorze ans qui leur inspira de l'inquiétude. Ils l'abordèrent, l'interrogèrent, et le firent consentir à rester en sentinelle à cet endroit et à pousser des cris pour attirer vers lui les personnes qui lui paraîtraient suspectes. On lui promit une récompense, sans le mettre au fait de l'expédition.

Après toutes ces précautions, Chambon grimpe le long des colonnades, en s'aidant de la corde du réverbère; Douligny le suit, ainsi que plusieurs autres. Avec un diamant, on coupe un carreau que l'on enlève et qui donne la facilité d'ouvrir la croisée par laquelle les voleurs s'introduisent dans les appartements du Garde-Meuble. Une lanterne sourde sert à les guider vers les armoires, que l'on ouvre avec les fausses clefs et les rossignols. On s'empare des boîtes, des coffres, on se les passe de main en main ; ceux qui sont au pied de la colonnade les reçoivent de ceux qui sont en haut. Tout à coup, le signal d'alerte se fait entendre. Les voleurs qui sont sur la place s'enfuient ; ceux qui sont en haut se laissent glisser le long de la corde du réverbère. Douligny manque la corde, tombe lourdement sur le pavé et y reste étendu. Une véritable patrouille, qui avait aperçu la lumière que la lanterne sourde répandait dans les appartements, avait conçu des soupçons. En s'approchant, elle entend tomber quelque chose, elle court, trouve Douligny, le relève et s'assure de lui. Le commandant de la patrouille, après avoir laissé la moitié de son monde en dehors, frappe à la porte du Garde-Meuble, se fait ouvrir, et monte aux appartements avec ce qu'il a de soldats. Chambon est saisi au moment où il va s'esquiver; on le joint à son compagnon et l'on envoie chercher le commissaire.

L'officier public interroge les deux voleurs, qui, se trouvant pris en flagrant délit et les poches pleines, avouent avec franchise, mais ne dénoncent aucun de leurs compagnons. Au même instant, on ramasse sous la colonnade le beau vase d'or appelé *Présent de la ville de Paris*.

La fausse patrouille, à laquelle la véritable cria : *Qui vive?* n'ayant pas le mot d'ordre, crut prudent d'y répondre par la fuite. Elle se dispersa dans les Champs-Élysées et dans les rues qui y aboutissent. Du nombre des voleurs qui avaient reçu des boîtes de diamants, deux se retirèrent dans l'allée des Veuves, firent une excavation au fond d'un fossé, y enfouirent leur larcin, le recouvrirent de terre et de feuilles, et se retirèrent tranquillement chez eux. Plusieurs autres allèrent déposer leur part chez des

recéleurs. Le plus grand nombre se réunit sous le pont Louis XVI, et, après avoir posé un des leurs en sentinelle au-dessus du pont, ils s'assirent en rond. Le plus important de la bande fit déposer au centre les coffres volés; il en ouvrit un, y prit un diamant qu'il donna à son voisin de droite, en prit un autre pour le suivant, et ainsi de suite. Il avait soin d'en mettre d'abord un dans sa poche pour lui, et, après avoir fait le tour du cercle, d'en déposer un autre pour la sentinelle. Lorsqu'un coffret était vidé, on passait à un autre. — Il était en train de distribuer le contenu du dernier lorsque le signal de *sauve qui peut* se fit entendre. Le distributeur jeta dans la Seine le reste des diamants, et tout le monde prit la fuite. Plusieurs laissèrent tomber des brillants, qui furent trouvés et ramassés le lendemain par des particuliers.....

II

Averti des événements de la nuit, le ministre Roland se rendit à l'Assemblée nationale vers dix heures du matin, et demanda la parole pour une communication urgente.

— Il a été commis un grand attentat cette nuit, dit-il; on a volé au Garde-Meuble les diamants et d'autres effets précieux. Deux personnes ont été arrêtées; leurs réponses dénotent des gens *qui ont reçu de l'éducation* et qui tenaient à ce qu'on appelait autrefois *des personnes au-dessus du commun*. J'ai donné des ordres relativement à ce vol.

La colère des députés fut grande; le ministre l'avait prévue. En montrant derrière les brouillards de Coblentz l'armée royaliste attendant les trésors du Garde-Meuble pour s'habiller et se nourrir, il évitait qu'on songeât au défaut de précautions qui devait retomber sur lui. Quatre députés, Merlin, Thuriot, Laporte et Lapleigne, furent nommés pour être présents à l'information.

La nouvelle de cet attentat remua tous les quartiers de Paris : le rappel fut battu; le ministre de l'intérieur, le maire et le commandant général se réunirent et prirent des mesures pour garder les barrières; jamais on n'avait fait tant d'honneur à de simples bandits; il est vrai que jamais on n'avait vu un vol si considérable. Quelques citoyens honnêtes rapportèrent leurs trouvailles; d'autres, patriotes fougueux, qui avaient horreur de tout ce qui provenait de l'ancien tyran, enfouirent leur épave dans leur paillasse ou au fond de leur commode, afin que leurs yeux ne fussent pas souillés par la vue d'un métal impur.

Un pauvre homme, passant dans le faubourg Saint-Martin pour se rendre à son travail, trouva un de ces diamants et se hâta d'aller le restituer aux employés du Garde-Meuble. Trois jeunes enfants furent admis à la barre de l'Assemblée pour y déposer des bijoux que le hasard avait pareillement mis entre leurs mains. L'Assemblée ordonna que leurs noms seraient inscrits au procès-verbal. Des cassettes furent encore retrouvées au Gros-Caillou, rue Nationale et rue de Florentin. Mais de ces différents traits de probité, le plus éclatant est évidemment celui-ci : un commissaire monte chez la maîtresse d'un des voleurs; sur sa cheminée se trouvait un gobelet remplit d'eau-forte, dans lequel elle avait mis un objet volé, afin d'en séparer l'alliage. Informée de l'arrivée du commissaire, n'ayant plus le temps de cacher le gobelet, elle le lance par la fenêtre. Une vieille mendiante passe quelques minutes après; ses yeux collés sur le pavé rencontrent de petites étoiles qui brillent dans la boue; elle ramasse par curiosité ces étincelles inexplicables pour elle, et, à quelques centaines de pas, elle entre chez un orfèvre, qui lui apprend que ce sont des diamants. Aussitôt elle se rend au comité de sa section, dépose sa trouvaille, demande un reçu et va mendier son pain.

Joseph Douligny et Chambon, pris en flagrant délit et surabondamment nantis de pièces de conviction, n'essayèrent pas de nier leur culpabilité; les premiers interrogatoires que leur firent subir les juges sous l'inspiration des immenses conjectures du ministre Roland, durent singulièrement flatter ces coquins (un d'eux, Douligny, était marqué de la lettre V, voleur) Pendant quelques jours ils espérèrent pouvoir se dire martyrs d'une opinion. Afin de prolonger l'erreur de la justice, ils s'abstinrent de déclarer leurs complices. Mais la justice passa outre, et, après une audience de quarante-cinq heures, rendit l'arrêt suivant :

« Vu la déclaration du jury de jugement, portant : 1° qu'il a existé un complot formé par les ennemis de la patrie, tendant à enlever de vive force et à main armée les bijoux, diamants et autres objets de prix déposés au Garde-Meuble, *pour les faire servir à l'entretien et au secours des ennemis intérieurs et extérieurs conjurés contre elle*; — 2° que ce complot a été exécuté dans les journées et nuits des 15, 16 et 17 septembre, par des hommes armés qui ont escaladé le rez-de-chaussée et le balcon du premier étage, en ont forcé les croisées, enfoncé les portes des appartements et fracturé les armoires, d'où ils ont enlevé et emporté tous les diamants, perles fines et bijoux qui y étaient déposés; tandis qu'une troupe de trente à quarante hommes, armés de sabres, poignards et pistolets, faisaient de fausses patrouilles autour dudit Garde-Meuble, et qu'ils ne se sont dispersés, ainsi que ceux introduits à l'intérieur, que lorsqu'ils ont aperçu une force publique considérable; — 3° que les nommés Joseph Douligny et Jean-Jacques Chambon sont convaincus d'être auteurs, fauteurs, complices, adhérents desdits complots et vols à main armée, le tribunal, après avoir entendu le commissaire national, les condamne à la peine de mort. »

Sous le coup de cette sentence, nos deux fripons, troublés, pâles, déclarèrent qu'ils feraient des aveux complets si on leur promettait la vie sauve. Le président leur répondit que la Convention seule pouvait statuer sur leur demande.

Pendant ce temps, la police, aux aguets, était parvenue à retrouver quelques traces des autres coupables. Un citoyen du nom de Duplain avait déposé au comité de sa section que, le 15 septembre au soir, dans un café de la rue de Rohan, il avait entendu deux hommes se quereller au sujet d'un vol de diamants : l'un reprochait à l'autre sa pusillanimité, qui les avait privés d'une capture importante; il se consolait néanmoins, espérant, la nuit suivante, réitérer leur prouesse de manière à n'avoir plus rien à désirer. A cette déclaration, le citoyen Duplain ajouta le signalement de l'un des deux hommes, celui qu'il avait pu le mieux voir. On mit des agents en embuscade dans la rue de Rohan, et, le quatrième jour, on y arrêta un personnage dont l'extérieur et la physionomie se rapportaient au signalement donné. Amené au comité de surveillance, cet homme déclara se nommer Badarel et être natif de Turin; il nia les propos qu'on lui imputait, se récriant sur des doutes aussi injurieux; mais ayant été fouillé, il fut trouvé détenteur de plusieurs pierres. Alors il avoua que le 15 septembre, deux individus, qu'il ne connaissait pas, l'avaient engagé à se rendre la nuit avec eux sur la place Louis XV, lui disant qu'il y allait de sa fortune; ils exigèrent simplement qu'il fît le guet pendant un quart d'heure. Ces messieurs étaient si honnêtes qu'il avait cru servir des amoureux et non des voleurs. Ils étaient bientôt revenus auprès de lui, et l'avaient accompagné jusque dans sa chambre, rue de la Mortellerie, près l'hôtel de Sens. Là, que s'était il passé tandis qu'il avait été chercher des rafraîchissements, il l'ignorait; mais le lendemain, quand il fut seul chez lui, il aperçut des diamants sur la cheminée, et il fut porté à croire qu'il avait été pendant quelques heures le compagnon de deux nababs déguisés.

Cette histoire, richement brodée comme on voit, n'abusa pas un instant les juges instructeurs. Ils mirent Badarel en présence de Douligny et de Chambon; ceux-ci, désireux d'appuyer leur demande en grâce sur des faits, ne firent aucune difficulté de reconnaître Badarel.

— Mon cher, lui dit Douligny devant le président du tribunal criminel, il n'y a plus à vouloir rester blanc comme un agneau ; nous sommes pris, nous n'avons d'espoir qu'en la clémence des magistrats, et cette clémence est subordonnée à nos aveux, à notre sincérité. Tu es dans un très-mauvais cas; veux-tu obtenir ta grâce d'avance? Tu n'as qu'à te rendre avec le citoyen président sous cet arbre des Champs-Elysées au pied duquel tu as enfoui cette grande cassette. Dès que tu l'auras restituée, tu seras sûr de ne plus avoir affaire à des juges, mais à de vrais amis.

Badarel essaya bien d'envoyer Douligny à tous les diables et de prouver qu'il ne le connaissait pas, mais sa résistance ne put être de longue durée. Douligny l'exhorta si bien, lui fit de telles promesses, qu'enfin ce malheureux consentit à se rendre aux Champs-Elysées avec le président.

Ce transport de justice eut des résultats considérables ; les fouilles opérées d'après les indications de Badarel firent découvrir 1,200,000 francs de diamants. La procédure recommença avec plus d'acharnement; les dépositions de Douligny et de Chambon furent jugées si utiles pour éclairer les recherches et confondre les accusés, que le président du tribunal criminel se rendit en personne à la barre de la Convention et y parla en ces termes :

— Je crois de mon devoir de prévenir la Convention que, depuis vendredi 21, la première section du tribunal s'est occupée sans désemparer de l'interrogatoire de deux voleurs du Garde-Meuble. Pendant quarante-huit heures ils n'ont voulu donner aucun renseignement; mais hier, lorsque la peine de mort a été prononcée contre eux, ils m'ont fait dire qu'ils avaient à faire des déclarations importantes; ils m'ont demandé ma parole d'honneur que, pour prix de ces aveux, leur grâce leur serait accordée. Je n'ai pas cru devoir prendre sur moi une pareille promesse; mais je leur ai dit que s'ils me disaient la vérité, je porterais leur demande auprès de la Convention nationale ; alors le nommé Douligny m'a révélé toute la trame du complot; il a été confronté avec un de ses co-accusés non jugé; il l'a forcé de déclarer l'endroit où étaient cachés plusieurs des effets volés. Je me suis transporté aux Champs-Elysées, dans l'allée des Veuves; là le coaccusé m'a découvert les endroits où il y avait des objets très-précieux. N'est-il pas important de garder ces deux condamnés pour les confronter encore avec les autres complices? Mais le peuple demande leurs têtes. Que la Convention rende un décret, qu'elle le rende tout de suite; le peuple la respecte, il se tiendra toujours dans la plus complète soumission aux ordres de l'Assemblée. »

Ordonner la mort de Douligny et de Chambon, c'eût été tuer deux poules aux œufs d'or. La Convention le comprit, et décida qu'il fallait garder ces deux coupables pour traquer les autres.

Nous dirons, dans le prochain numéro, quel fut le résultat de leurs dénonciations.

CHARLES MONSELET.

OBSÈQUES A VERSAILLES

DES GÉNÉRAUX BESSON ET PÉCHOT

TUÉS AU COMBAT DE NEUILLY

Au combat de Neuilly, le vendredi, 6 avril, la barricade de la rive droite venait d'être enlevée. Le général Besson, à la tête du 82e et du 85e de ligne, s'était déjà engagé dans les rues qui, à droite et à gauche, bordent l'avenue de Neuilly. Il remontait la grande rue qui mène à la porte des Ternes lorsqu'une balle lui traverse la poitrine et le jette expirant sur le pavé.

La mort l'avait saisi au moment où, apercevant un fédéré en uniforme d'infanterie de marine qui l'ajustait de la fenêtre d'un second étage, il s'adressait à un soldat placé derrière lui et lui disait en étendant le bras : « Passe-moi ton fusil, que je descende ce gredin-là. »

Ce fut le gredin qui le descendit.

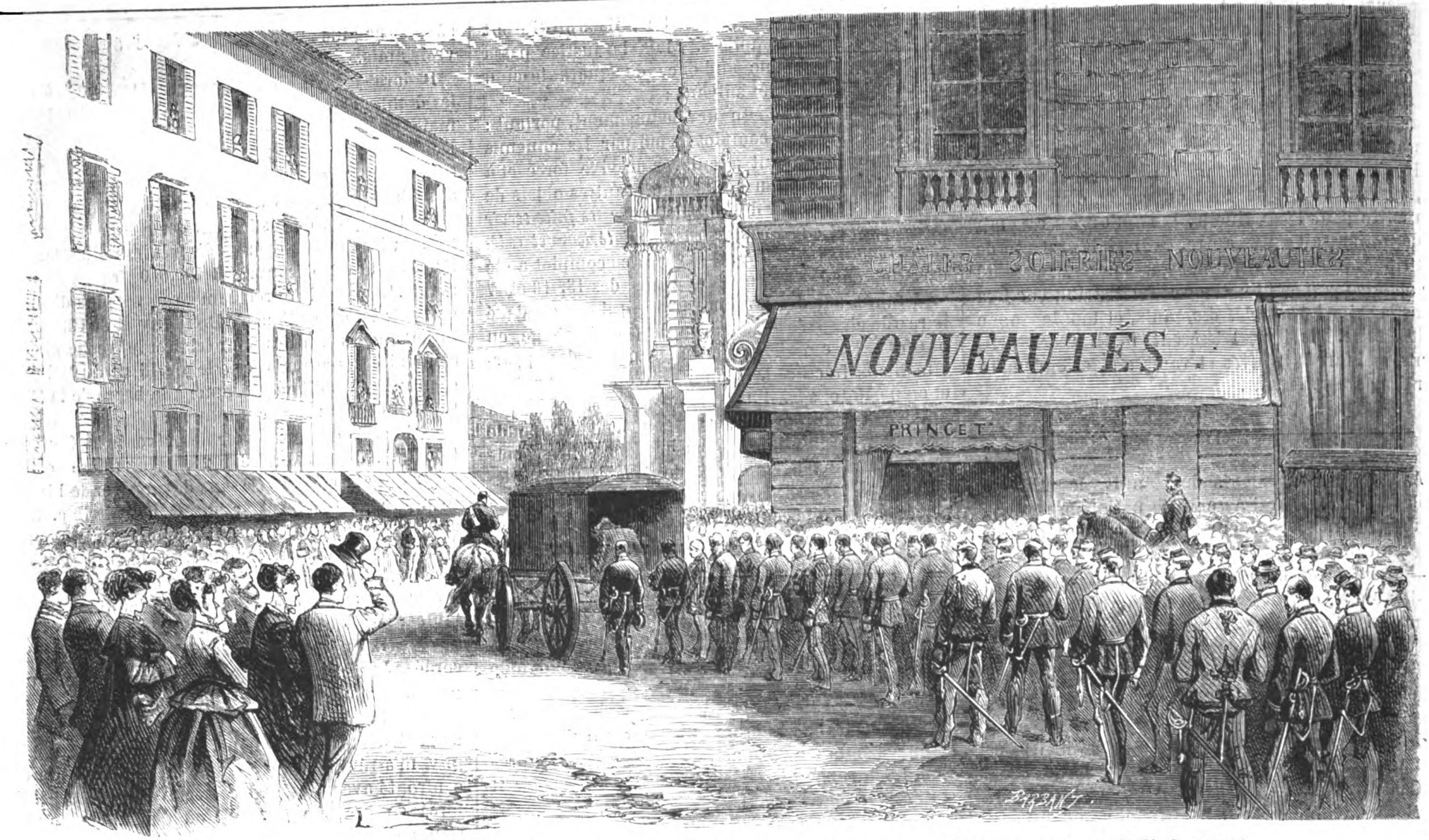
Dans cette même journée le général Péchot tombait grièvement blessé à la tête de ses troupes.

Transporté à l'hôpital militaire de Versailles, le général succombait le surlendemain aux suites de sa blessure.

Un chef de bataillon et une vingtaine d'officiers de tous grades, avaient été amenés, à la suite du combat de Neuilly, morts ou blessés dans cette ambulance placée sous la haute direction du chirurgien en chef le docteur Troppau.

Les obsèques de ces victimes de nos discordes civiles ont eu lieu le 10 avril, à Versailles.

Les corps, portés sur des fourgons d'artille-



VERSAILLES. — Obsèques des généraux Besson et Péchot, victimes de la guerre civile. — (D'après le croquis de M. Bocourt.)

rie peints en noir, ont été amenés à l'église Saint-Louis où se trouve, dans la chapelle à droite, un cénotaphe en marbre blanc, sculpté par Pradier et consacré à la mémoire du duc de Berry.

Tout Versailles, tant civils que militaires, suivait à pied ce convoi funèbre qui, après la cérémonie religieuse, s'est dirigé vers le cimetière.

La tristesse était profonde et chacun, en escortant le corbillard de guerre qui emportait à leur dernière demeure ces soldats morts sur la brèche, se demandait quand les épreuves de la France seront finies, si la guerre civile ne s'arrêtera pas de nous demander la vie de ceux qu'avait épargnés la guerre contre l'étranger.

M. V.

VERSAILLES

Quelles destinées diverses a eues Versailles!

Ce château, tour de force extraordinaire de la volonté d'un roi sur la nature, aurait été considéré comme une des merveilles du monde au temps où il n'y en avait que sept : on sait que, avant Louis XIII, de Versailles il n'y en avait point ou peu; ce roi fit construire dans les bois un simple rendez-vous de chasse (la partie du milieu qui fait face à la place d'Armes et que reproduit notre dessin) mais Louis XIV pour satisfaire, dit-on, un caprice de femme transforma bientôt le pied-à-terre en palais. L'eau manquait cependant et c'était un grand obstacle aux projets du maître qui savait qu'autour de son palais une ville devait naître! Mais Rennequin-Sualem était là; c'était un ingénieur ingénieux, et étudiant les coteaux d'alentour il ne tarda pas à reconnaître que la butte de Marly dominait suffisamment Versailles. Par le moyen d'une puissante machine hydraulique, chef-d'œuvre de ce temps-là, on y fit monter les eaux à une hauteur de 162 mètres sur le viaduc qui existe encore et qui de loin ressemble à un monument des Romains préservé par le temps.

Cette eau, si précieuse (1) pour la vie et les besoins des habitants de Versailles, on sait comment Louis XIV l'a prodiguée dans les jardins uniques de sa splendide demeure ; des lacs tout entiers : la pièce des Suisses, les pièces où aboutit la principale allée du parc, les fontaines de la terrasse, les monuments multiples des allées où chaque groupe s'empanache d'écume jaillissante, le beau bassin de Neptune, la salle d'Apollon sont autant de lieux où l'art et la poésie se complètent par la fraicheur des eaux et le bruit de leurs élégantes gerbes aussi bien que par l'abondance de leurs flots.

Les agrandissements du premier château ne sont pas moins extraordinaires de hardiesse, de richesse et de goût. Les salles des fêtes, telles que la galerie des Glaces, la chapelle toute en marbre et en porphyre, la salle de spectacle attenante au palais et qui sert à cette heure de Chambre à nos députés, les escaliers, les galeries, tout est d'un luxe inouï et d'une construction artistique presque irréprochable. — Est-il étonnant que tout cela ait coûté plus d'un milliard!...

En dehors du palais et du parc où nous ne pouvons oublier l'orangerie, un travail herculéen, le grand Trianon, le petit Trianon, petits palais dépendants du grand avec jardins délicieux, Versailles ne manque pas de monuments.

La préfecture, qui servit de demeure au roi de Prusse, est le lieu de résidence du chef du pouvoir exécutif. La cathédrale, où vient d'avoir lieu une triste cérémonie en l'honneur des premières victimes de la guerre civile, est assez grandiose. Il y a les écuries du roi, les hôtels de la chancellerie et de la guerre, autant de curiosités.

Les avenues sont immenses et leur aspect est grandiose. L'avenue de Sceaux est particulièrement curieuse depuis que l'Assemblée nationale siége au chef-lieu de Seine-et-Oise. Le camp principal des troupes françaises est établi le long de cette magnifique avenue dont les vieux arbres déjà verts abritent chevaux et cavaliers.

La variété des couleurs des costumes militaires, le rouge des pantalons, le blanc des tentes, le noir des vestons, le bleu des capotes, le grouillant, le va-et-vient de la troupe, de la cavalerie et des flaneurs, le tout couronné de ces arbres séculaires, voilà un de ces tableaux qu'on n'oublie pas.

Nous en donnons un aperçu à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux l'arrivée d'un bataillon sur la place d'Armes. Malheureusement la gravure, comme la photographie, ne donne que la forme, au regardeur d'ajouter le ton.

Nous reviendrons d'ailleurs sur cette ville qui, quoique moderne, prend dans l'histoire le premier rang.

N'est-ce pas là que fut signée la paix avec la république de Gênes en 1685, que sous Louis XV fut conclue l'alliance avec l'Autriche, et n'est-ce pas sous Louis XVI, en 1783, par la *paix de Versailles*, que l'Angleterre reconnaissait l'indépendance des États-Unis?

N'est-ce pas à Versailles qu'eut lieu la première Assemblée vraiment nationale, et le serment du Jeu de Paume qui promit notre première constitution, n'est-il pas sorti du palais où siégeait encore à cette heure la vraie représentation de la France?

Il est vrai de dire que de tristes souvenirs s'attacheront néanmoins à cette cité, mais comme on le disait ces jours-ci avec raison à propos de la colonne Vendôme, dont la Commune a décrété la démolition, on ne déchire pas une page d'histoire.

Empêcherons-nous que Versailles ait été témoin de grands scandales, empêcherons-nous qu'il ait été souillé par l'invasion. Trop heureux si les préliminaires de Versailles sont la dernière honte qui nous soit infligée, et puisse la représentation de la France n'y signer que des actes de clémence après y avoir pris des résolutions énergiques. Puisse, en un mot, la paix de la France nous venir de la force et de la sagesse de ses représentants!

F. H.

(1) C'est maintenant une machine à vapeur de M. Cécile qui élève l'eau à Marly pour Versailles.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

On a doublé plaisir à tromper le trompeur.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 733. — 29 Avril 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

SOMMAIRE

A PARIS. — Scènes du boulevard à l'occasion des journaux supprimés. — (D'après nature, par M. Lix.)

COURRIER DE PARIS

Paris se vide, c'est un fait matériel qu'il y aurait mauvaise grâce à vouloir se dissimuler; Paris se sauve, Paris s'évade, et la Commune est impuissante à retenir ce Paris qui lui glisse entre les doigts. Nous ne voulons pas discuter les motifs de cette fuite; nous bornons notre tâche à enregistrer les événements. « — Par où s'en va-t-on ? se demandent chaque jour ceux qu'assiégent l'âge, les charges de la famille, le doute, la désespérance; par quelle barrière quitte-t-on cette cité naguère si florissante

Et de tous les côtés, par toutes les portes, grandes ouvertes ou seulement entre-bâillées, par tous les chemins de fer, surtout par le chemin de fer du Nord, on se hâte, on se précipite, on se bouscule, on assiége le guichet, on force la gare, on prend d'assaut les wagons! Ce n'est pas tout : il s'agit d'éluder le décret de la Commune, le décret qui se tient en embuscade, qui guette et examine sa proie, le décret prêt à vous poser sa main sur l'épaule pour peu que vous ayez plus de dix-neuf ans et moins de quarante ans. Comment échapper au décret? Comment tromper la surveillance et dérouter le soupçon ?

Alors, on se voûte, on se casse, on laisse pousser sa barbe, on met des lunettes, on s'appuie sur un bâton; on dit au décret : « — Voyez mes cheveux blancs, regardez mes jambes fléchissantes; j'ai cinquante ans, je vous assure, cinquante-cinq ans bien sonnés; écoutez comme je tousse et quels sifflements de mauvais présage se dégagent de ma poitrine oppressée; je n'en puis plus, je ne suis bon à rien; laissez-moi donc partir ! »

Si cela ne suffit pas, on se déguise, on se travertit en maraîcher ou en cocher; on s'affuble d'une blouse et d'une casquette, on pose une planche sur son épaule, ou bien l'on pousse une charrette devant soi; on se noircit la figure comme un charbonnier, on chausse de grandes bottes comme un égoutier, car le principal est de passer les fortifications. Oh! les fortifications!

A côté de Paris qui se sauve, il y a Paris qui se cache. Voyez la belle ville que cela nous fait! Il y a Paris qui se claquemure, qui ferme ses magasins, qui clôt ses volets, qui renonce à son industrie, qui supprime ses étalages, qui éteint son gaz, qui congédie ses employés, qui envoie sa femme et ses enfants en province; Paris muet, morne, farouche. — Jusqu'à quand cela durera-t-il ?

~~~ Émile Deschamps avait hérité de la grâce bienveillante et accueillante de Charles Nodier. Tous les jeunes poëtes, sans distinction d'école, allaient à lui; je l'ai vu se promener entre Louis Depret et Baudelaire. — Les hommes aimables s'en vont!

Nul plus que ce charmant vieillard n'avait la physionomie et le visage de son talent. C'est d'ailleurs le propre de presque tous les écrivains de l'époque romantique : ils ressemblent à leurs livres. Émile Deschamps était d'une belle taille, les cheveux en couronne, comme ceux d'un archevêque, l'affabilité même.

Qu'on ne s'étonne pas si, tout d'abord, sous le coup de cette mort, — qui était prévue, redoutée depuis longtemps, — mes souvenirs évoquent l'homme avant de raconter le littérateur. Je l'aimais sincèrement; il m'écrivait des lettres où je retrouvais son sourire.

Émile Deschamps avait précédé Victor Hugo d'une dizaine d'années. La préface de ses *Études françaises et étrangères* fut célèbre avant la préface de *Cromwell*. Sa traduction de quelques pièces du *Romancero* excita la verve et l'émulation de l'auteur des *Orientales*. Deschamps faisait déjà autorité à cette époque; il traduisait en vers *Roméo et Juliette*; et Sainte-Beuve, par la voix de *Joseph Delorme*, le proposait comme exemple dans l'art de l'enjambement et de l'hémistiche brisé.

Il arriva de lui ce qu'il arrive de beaucoup de précurseurs : il se laissa dépasser. Ame douce, caractère sans envie, il se contenta du second rang. Sa seule ambition paraît avoir été un fauteuil à l'Académie française; on le lui avait promis formellement et à plusieurs reprises, mais il trouva encore le moyen de s'effacer devant ses amis.

Élégante et pure, la poésie d'Émile Deschamps a un peu vieilli, mais il lui reste un accent véritable de sensibilité. Le morceau suivant, presque inédit (je l'ai copié sur un album), me paraît résumer sa manière, qualités et défauts.

CE QU'ON N'OUBLIE PAS

— Grand capitaine, eh bien! te voilà vieux et seul,
Car le vide se fait à l'entour des vieillesses;
Mais ton esprit, peuplé de tes jeunes prouesses,
De drapeaux en drapeaux se distrait du linceul.
L'espérance aux vieillards sourit — dans leur mémoire.
Recommence avec nous ton cercle de combats,
D'escadrons terrassés, de remparts mis à bas;
Evoque les plus beaux de tes beaux jours de gloire!

— Je ne m'en souviens pas... Je me souviens d'un jour
Où j'étais, pauvre enfant, dans mon lit tout malade.
Ma grande sœur me vint chanter une ballade
Si douce que le mal s'adoucit à son tour.

— Grand politique, eh bien! destitué par l'âge,
Te voilà morne et sombre à ton foyer glacé;
Mais des bords du cercueil, contemplant le passé,
Du poids de ton néant son fracas te soulage.
Redis-nous ces congrès où, reglant tous les droits,
Des antiques Etats tu changeais la fortune,
Et ces luttes d'orage où, roi de la tribune,
Tu parlais de plus haut que tous les autres rois!

— Je ne m'en souviens pas, non... Mais je me rappelle
Que je fus au collége à douze ans couronné;
On appelait mon père un père fortuné,
Et ma mère s'en fut prier dans la chapelle.

— Mon grand poëte, eh bien! voilà que tes cheveux
Rares et blanchissants pendent sur ton épaule
Comme sur le roc nu le feuillage du saule;
Mais ton œil d'aigle encor nous lance tous ses feux.
C'est que les souvenirs sont le brasier dans l'âtre,
Qui, plus ardent, pétille au souffle des hivers;
Comptons tous les lauriers moissonnés par tes vers,
Comptons tous les bravos de ton peuple idolâtre!

— Je ne m'en souviens pas... Je me souviens qu'un soir
Elle me regarda vaguement inquiète...
Un ange! une déesse! un rêve de poëte!
Et je l'aimais!... Jamais nous ne pouvions nous voir!

Ainsi de tous les biens qui font le sort prospère,
Que nous reste-t-il au départ?
La chanson d'une sœur, le sourire d'un père,
Le rapide aveu d'un regard!

~~~ La meilleure critique du temps présent se trouve encore dans le temps passé. C'est ainsi qu'on peut lire, dans un pamphlet écrit à la veille de 1793 et intitulé : *Ann'quin Bredouille ou le petit cousin de Tristram Shandy*, la spirituelle satire de quelques-unes des scènes qui se passent aujourd'hui.

Ann'quin Bredouille est un personnage allusif, comme le John Bull des Anglais, ou comme notre Jacques Bonhomme à nous. C'est un excellent homme qui n'a que le tort de ne pas avoir un caractère assez arrêté, ce qui l'expose à faire beaucoup de sottises en peu de temps. Ann'quin Bredouille a pour compagnons un petit flagorneur nommé Adule, et une vieille femme d'humeur difficile, mais sensée, — Mme Jer'nifle, — qui gronde, rechigne et gourmande incessamment.

« Quel dommage, s'écrie l'auteur anonyme, qu'Adule n'ait pas la modération, le bon sens, la droiture de Mme Jer'nifle, et que Mme Jer'nifle n'ait pas la prestesse, la gentillesse, la persuasion d'Adule!... Que de maux il y aurait de moins sur notre globe! »

Au moment où commence le récit, ces trois voyageurs débarquent dans la grande ville de Néomanie, — lisez Paris. Ann'quin Bredouille se mêle à la foule, et, à l'aide d'une lunette d'approche, il aperçoit sur une mont gne, loin, bien loin, tout à fait dans la vapeur, un temple qu'il est impossible de voir sans en désirer la conquête, chimère de tous les siècles et de tous les pays. Ann'quin commence déjà à déchiffrer l'inscription du fronton : d'abord un L; puis un I; un B vient ensuite..... Mais l'affluence est telle pour ce spectacle, qu'un autre curieux lui arrache le verre sans lui laisser le temps d'en lire davantage. N'importe, il en a assez vu pour désirer d'être de l'expédition. Adule saute de joie; Mme Jer'nifle hoche la tête en murmurant : — Oui, c'est une bien belle chose que la pierre philosophale!

Cependant l'admiration ne fut jamais qu'une viande creuse; notre trio ne tarde pas à l'éprouver, et, comme rien de ce qu'il a vu ne lui a donné à déjeuner, il se met sérieusement en quête d'une cuisine quelconque. Ce chapitre est intitulé *La Gargote fébrifère*. On s'y moque plaisamment de l'*Ami du peuple* et de Marat, désigné sous le nom de Tamar. Au-dessus de sa porte s'étale cette inscription en lettres du rouge le plus vif :

TAMAR

TRAITE EN AMI LE TIERS ET LE QUART

« — Tamar! s'écrie Ann'quin Bredouille; je le connais, je me souviens de lui avoir vu vendre de la santé, ou du moins en promettre. Puisqu'il est à présent gargotier, le ciel en soit loué, nous dînerons!

« Bientôt nous fûmes à table, au milieu d'une foule de gens dont la voracité paraissait insatiable, et qui, en mangeant, faisaient des contorsions si horribles, que nous tremblions d'attraper quelque égratignure ou quelque coup de dent. Il ne nous fut pas difficile d'en deviner la cause, lorsque nous eûmes tâté de la cuisine. Il y avait une si grande quantité de sel, de poivre, de moutarde, d'épices et même d'assa-fœtida, que, dès le premier morceau, on avait la bouche en feu. Nous nous regardions, fort étonnés de ce que cela s'appelait traiter les gens en ami; mais Mme Jer'nifle ne s'en tint pas aux réflexions : elle alla trouver Tamar au milieu de ses fourneaux.

— « Comment osez-vous en imposer ainsi? lui dit-elle; on croit, d'après votre écriteau, qu'on sera nourri chez vous, et l'on n'y trouve que de quoi se brûler les entrailles.

« — Vous avez raison, lui répondit-il; mais j'ai éprouvé que cette recette me réussissait auprès de mes pratiques, et que, plus je leur mets le feu dans le corps, plus elles sont altérées de l'esprit-de-vin que je leur donne à boire, et que par conséquent mes bénéfices croissent à proportion.

« — Mais ces malheureux, reprit Mme Jer'nifle, finissent par être échauffés au point d'en devenir enragés, et alors que de maux affreux!...

« — Que m'importe! répliqua froidement Tamar; je n'en aurai pas moins fait ma fortune.

« Et il se mit à tourner une casserole, dans laquelle Mme Jer'nifle lui vit mettre une des drogues les plus inflammables que fournisse la pharmacie.

« — Fuyons! fuyons! nous dit-elle; il vaudrait cent fois mieux mourir de faim que de prendre ici une seule bouchée! »

Après avoir fui l'*Ami du peuple*, Ann'quin Bredouille et sa suite se transportent au quartier opposé, où leurs yeux sont frappés par une nouvelle auberge, — dans la description de laquelle il est impossible de ne pas reconnaître l'officine des *Actes des Apôtres*. Des mets de bon genre y sont présentés, on ne peut plus gaiement, par plusieurs servants, tous aussi aimables drilles les uns que les autres. Il est vrai que, tout en riant, ils montrent des dents qui ne laissent pas que d'être aiguës et mordillent sans cesse; mais ils y mettent tant de grâce. ...

« — Tant pis! marmotte Mme Jer'nifle, notre voisin a eu comme cela une charmante souris qui mordillait si gentiment qu'un de ses plaisirs était de lui abandonner son petit doigt. Qu'arriva-t-il? Cette mordillerie, souvent répétée, finit par envenimer et par faire plaie. »

Cette fois, Ann'quin Bredouille est sur le point de se fâcher. Quitter une aussi bonne table et d'aussi gracieux convives, replier sa serviette avant le rôti, dire adieu à ce champagne délirant, c'est trop fort! Et puis, cette chasse au dîner commence à l'impatienter; tous ces aubergistes sont-ils donc des empoisonneurs? Enfin, vers le soir, l'idée leur vint d'aller frapper à une toute petite porte. — « Elle nous fut ouverte par une vieille femme qui, sur la demande que nous lui fîmes, se confondit en excuses de n'avoir à notre service que le petit *potbouille* et la tranche de bœuf à la mode, fait tout uniment, comme elle l'avait appris de sa mère, celle-ci de la sienne, enfin, tel que du temps du roi Guillemot. Elle avait tort de s'excuser; nous fîmes à sa modeste table un dîner excellent. Ce ne fut pas sans beaucoup réfléchir. »

Les lecteurs du *Monde illustré* en feront sans doute autant, sans que nous ayons besoin de leur mettre les points sur les i, et de leur faire toucher les rapprochements entre les *cuisines* d'alors et celles d'à présent.

Nous n'avons ni le loisir, ni le désir de nous étendre davantage sur *le petit cousin de Tristram Shandy*. Notre intention a été seulement de signaler une des plus fines productions de notre Révolution première. *Annquin Bredouille*, qui comprend six petits volume, est orné de gravures très-bien faites. — Une des plus ingénieuses, et dont l'effet est puissant, représente un homme du peuple assis à une table devant un broc de vin; son chapeau traîne par terre, sa chaise est à demi renversée; complétement ivre, il chante le *Ça ira* en élevant son verre, et il ne s'aperçoit pas que son toit est livré aux flammes, tandis que, sous ses pieds, des malfaiteurs armés de pioches sont occupés à saper le plancher.

Une autre gravure, qui fait la moralité et la conclusion du livre, c'est un pauvre commissionnaire à la figure hâve, aux vêtements en lambeaux, qui marche péniblement au milieu d'un amas de ruines solitaires, parmi les maisons écroulées et les palais abattus; il porte sur ses crochets, au bout d'un long bâton, un bonnet phrygien qui plane, emblème railleur et victorieux, sur la désolation générale.

~~~ Je ne m'y connais pas assez pour dire si le chanteur Barroilhet, mort l'autre semaine, était un grand artiste.

Je ne l'ai entendu que deux ou trois fois, il y a une vingtaine d'années, et le souvenir qui m'en est resté n'est pas de ceux qui s'imposent d'une façon despotique. Pourtant, selon les gens experts, l'homme qui a attaché son nom aux trois créations de *la Favorite*, de *la Reine de Chypre* et de *Charles VI*, était doué de qualités réelles, quelques-unes hors ligne.

On lui reprochait de chanter du nez.

Depuis bien longtemps Barroilhet n'appartenait plus à l'Opéra. Il l'avait quitté en pleine force, au milieu de ses plus grands succès, pour se livrer exclusivement à sa manie de collectionneur de tableaux. Il n'a pas peu contribué à faire monter de prix les Théodore Rousseau et les Diaz. — Qui ne l'a pas vu à l'Hôtel des ventes, dans l'enceinte privilégiée des amateurs, son profil long et anguleux approché de quelque toile qu'il nettoyait du bout de la main? C'étaient-là ses plus heureuses sensations.

Il a fait plusieurs ventes fort productives, car chez Barroilhet l'amateur était doublé du spéculateur.

~~~ Restons quelques minutes encore avec les tableaux; ils savent consoler, comme les livres.

Quelques-unes des galeries du Louvre ont été rendues au public. Cela m'a été une vive joie de revoir ces chères merveilles, dont nos yeux étaient privés depuis l'investissement de Paris par les Prussiens.

Je mentirais si j'avançais que les visiteurs étaient nombreux. Hélas! La grande famille artistique est cruellement démembrée. Cependant quelques élèves étaient venus replacer leurs chevalets dans les salles de peintures; mais ces élèves appartenaient presque tous au sexe féminin. Il n'y a plus de jeunes gens.

Deux heures se sont rapidement envolées là pour moi. J'allais de la salle Lacaze à la salle du *Naufrage de la Méduse*; je ressaisissais des impressions auxquelles une distance de six mois apportait une vivacité et une fraîcheur singulières. Ces Watteau si brillants, ces Largillière si pompeux, ces Velasquez si étranges, j'avais cru ne jamais les revoir. Pendant les nuits tonnantes et sifflantes de cet épouvantable hiver, je me les représentais incendiés, détruits.....

Et les retrouver tous à leur place! Quel soulagement! quel enivrement inespéré!

Je parcourais les salles de dessins. — Bonjour, La Tour! bonjour, Rosalba! Plus fraîche que jamais! — Et toi, mon digne et brave Chardin, l'abat-jour au front, besicles sur le nez, tu me poursuis toujours de ton honnête regard!

Je serais encore extasié devant ces chefs-d'œuvre si la voix des gardiens n'avait fait retentir à mes oreilles le sacramentel :

— On va fermer!

~~~ Le quartier des Ternes a été fort éprouvé. Le boulevard Pereire qui longe le chemin de fer de ceinture entre la station de Courcelles et la station de la porte Maillot, a reçu sa part de projectiles. La rue Demours, parallèle au boulevard Pereire, a un peu moins souffert. Il y a, de ce côté des Ternes, un assez grand nombre de maisons élégantes, dont la construction remonte au commencement de ce siècle; petits hôtels mondains, transformés la plupart en pensionnats, avec de vastes jardins, de beaux ombrages, des parterres de fleurs, tout le charme des lointains faubourgs. Rue Bayen, on passe sous l'arceau d'une magnifique habitation, autrefois propriété religieuse. Tout cela est aujourd'hui (28 avril), non pas désert, mais abandonné en partie, démeublé, confié à de rares gardiens.

Une maison bien connue des musiciens est celle qui fait le coin de la rue de Villiers et de la rue Demours : elle s'adosse à de grands arbres et à de riantes pelouses. C'est la demeure d'un fabricant de violons renommés, M. Vuillaume. Je doute qu'en ces derniers temps, M. Vuillaume ait fabriqué beaucoup de violons.

Qu'est-ce que c'était que ce Demours qui a donné son nom à la rue? Un oculiste du roi Louis XVIII, une célébrité dans son genre. Je n'en savais pas davantage, lorsque le hasard m'a livré un de ses autographes. C'est une consultation pour une cliente, la marquise de Contades.

Voyons la consultation de Demours; elle nous distraira peut-être.

« Madame la marquise voit voltiger en l'air des globules, des filaments, des points noirs, qui se précipitent vers le bas de l'œil lorsque cet organe est fixe, et qui remontent vers le haut lorsqu'elle l'élève avec promptitude, pour descendre ensuite de nouveau.... Il y a aussi quelquefois comme de petites grilles nageantes; on voit peu toutes ces apparences dans une chambre médiocrement éclairée. Le soir, à la lumière, on est obligé, pour les voir, de les chercher avec attention sur un papier blanc, et elles ne paraissent que comme de très-petites portions de fumée à peine sensibles. On les voit d'une manière, à la vérité, imparfaite, dans la flamme d'une bougie, en tenant les yeux à moitié fermés. Si on se couche sur le dos, qu'on regarde le ciel en inclinant un peu la tête en arrière, au lieu d'aller du côté des pieds, leur mouvement se dirige du côté du front, qui est alors la partie basse. Enfin, on les aperçoit, quoique bien faiblement, en regardant le ciel, les yeux fermés, à un grand jour. »

Faut-il sourire? Je ne sais.

Je crains tellement d'être châtié de mon irrévérence comme Molière, que je fais tous mes efforts pour garder mon sérieux. — Si les observations du vieux Demours étaient trouvées parfaitement raisonnables par les docteurs Desmares et Cusco, ces spécialistes d'aujourd'hui!....

Passe pour ces observations, qui peuvent provenir d'une physiologie effrénée. Mais j'arrive au remède indiqué dans la consultation :

« Madame la marquise, pour arrêter les progrès de la maladie, prendra tous les matins, en quatre ou cinq verres, à jeun, la boisson suivante composée de six gros de racine de patience, coupée en morceaux et jetée dans une pinte d'eau bouillante. De deux jours l'un, madame la marquise ajoutera au premier verre *le jus de cent cloportes qu'on aura exprimés à travers un linge fort, après les avoir pilés*; et, chaque septième jour, elle fera fondre, au lieu des cloportes, dans le premier verre ou dans les deux premiers, trois gros de terre foliée de tartre, etc., etc., etc. »

Boire le jus de cent cloportes!

Et qui donc reprochait à Lalande de manger des araignées?

~~~ O miracle! O prodige!

J'ai vu, il y a cinq ou six jours, sur une affiche de théâtre, bien modeste à la vérité, ces mots d'une langue oubliée depuis longtemps : *Première représentation.....*

Première représentation! — Et de quoi, juste ciel?

D'un vaudeville en trois actes, intitulé tout tranquillement : *Ces Vampires d'épiciers!*

Je ne veux pas savoir si la direction avait fait « un service à la presse », comme au temps d'autrefois. J'ai jugé inutile de m'en informer aux bureaux du journal. Mais je ne peux m'empêcher d'admirer ce théâtre, qui est, il faut en convenir, un théâtre de troisième ou quatrième ordre, sis au deuxième étage d'une maison du faubourg Saint-Martin, — le théâtre des Nouveautés, pour tout dire.

Une *première représentation* à Paris, au mois d'avril 1871!

Pour être véridique, je dois avouer que je n'ai pas revu l'affiche les jours suivants.

J'ignore si *Ces Vampires d'épiciers* ont réussi, et quels en sont les joyeux auteurs. Je n'ai jusqu'à présent rencontré personne qui pût me renseigner là-dessus.

D'ailleurs, en admettant que la direction des Nouveautés ait songé à « convoquer la critique » elle serait arrivée à un résul at tout à fait dérisoire, car je ne connais, sauf erreur ou omission, que trois feuilletonnistes de théâtre résidant actuellement à Paris : M. Théodore de Banville, M. de Biéville et moi.

~~~ Cependant quelques comédiens, et plus particulièrement des chanteurs, se sont avisés de former une *Fédération artistique*.

Président : le citoyen Pacra.

Cette *Fédération artistique* tient ses séances pendant le jour dans la salle de l'Alcazar.

Le soir, dans cette même salle de l'Alcazar, on joue *Monsieur Choufleuri restera chez lui*, — par le duc de Morny.

~~~ L'autre jour, à propos de la question du Mont-de-Piété, un membre de la Commune a proposé d'étendre le dégagement gratuit aux « *anneaux de mariage* ».

Au premier aspect, cette proposition n'a rien qui sente le désordre; elle paraît même émaner d'un cœur honnête et doux.

Mais un autre membre s'est levé, en disant : « Qu'il ne fallait pas mêler le sentiment aux affaires. »

Ce second membre me semble bien cruel.

Pas de sentiment en affaires! Voilà qui est trop vite déclaré. Pourquoi fait-on des affaires si ce n'est pour établir le triomphe du sentiment? La liberté est-elle autre chose qu'une formule du bonheur social? Et où placerez-vous le bonheur social si ce n'est dans le sentiment?

En réclamant pour les pauvres gens leurs anneaux de mariage, le premier membre de la Commune faisait une œuvre touchante, délicate, et qui a dû aller au cœur d'une nombreuse partie de la population parisienne, j'en suis certain.

Si le second membre de la Commune, qui s'est montré si absolu dans sa méthode de raisonnement, avait été marié, il aurait su que dans les ménages populaires *l'alliance* est l'objet dont on se sépare avec le plus de regret, la chose qu'on n'engage qu'à la dernière extrémité, la ressource suprême.

Mais on me répondra peut-être qu'il est temps d'en finir avec ces restes de superstition, ces puériles symboles et tout cet attirail de fétichisme, indigne d'un peuple qui se régénère.

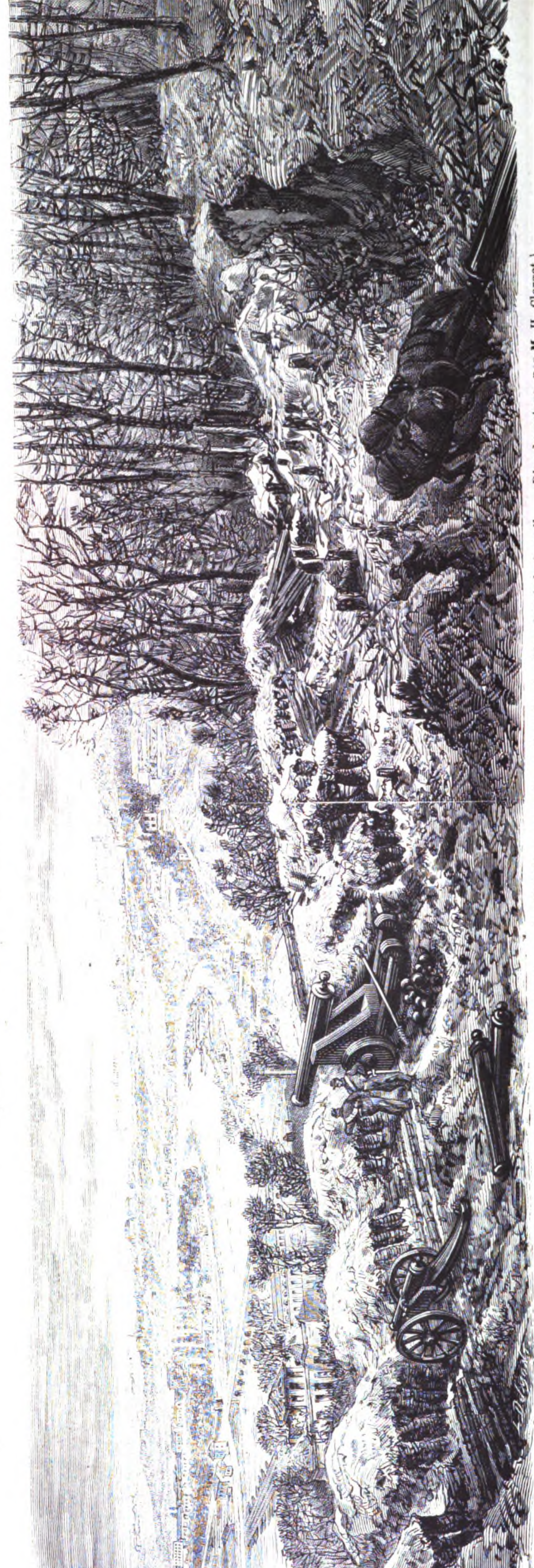
Et puis l'institution du mariage est elle-même si compromise par le temps qui court!

On se souvient de cette récente proclamation concernant la solde des femmes des gardes nationaux : « Toute *femme* de garde national, *mariée ou non*... »

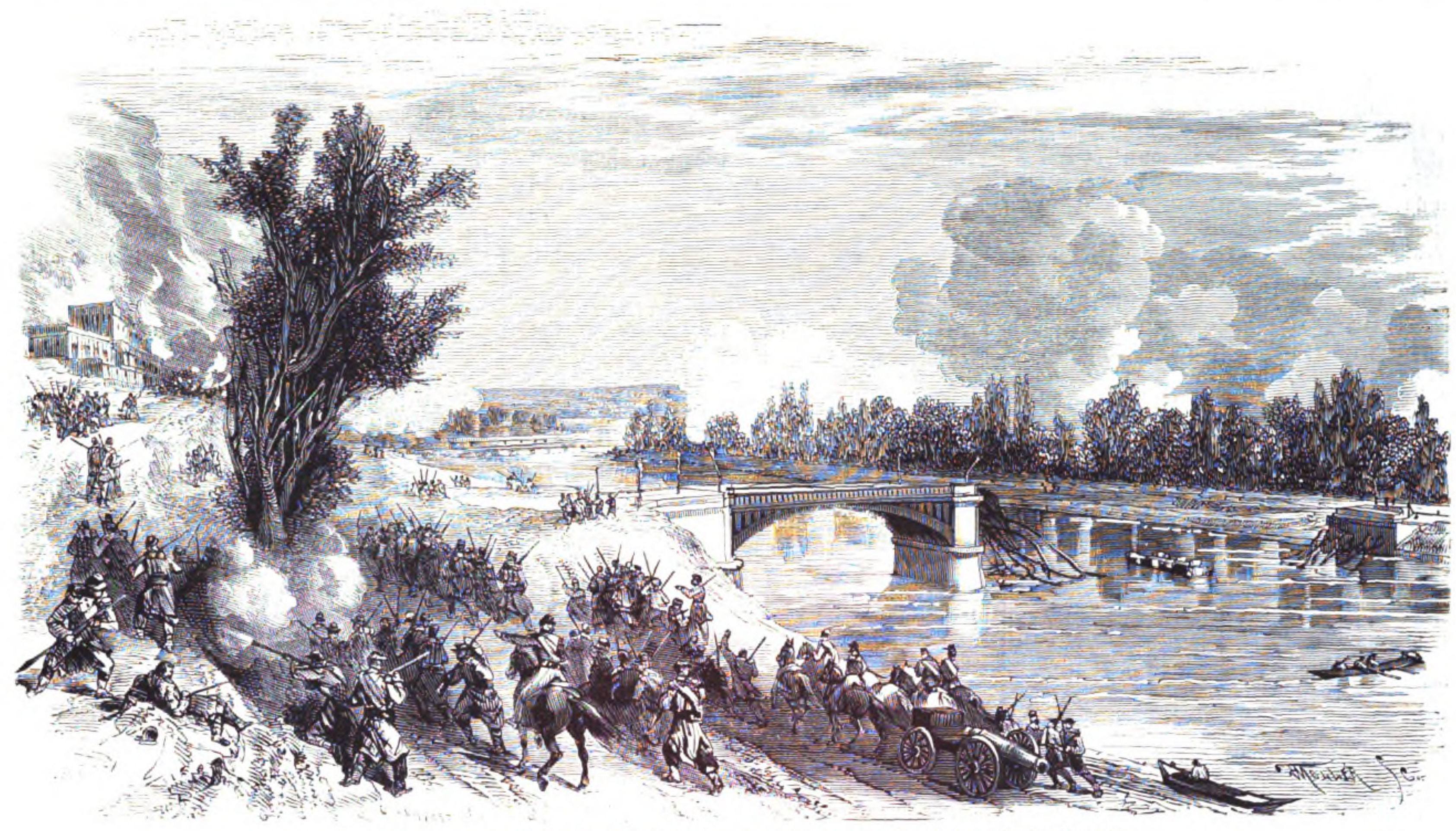
Adieu les anneaux!

CHARLES MONSELET.

A PARIS. — Les fédérés à la place Pereire, aux Ternes.



AUTOUR DE PARIS. — La batterie de Breteuil, construite par les Prussiens, occupée par l'armée régulière depuis le 3 avril. — (D'après nature, par M. H. Clerget.)



LA GUERRE CIVILE. — Prise du château de Bécon par les troupes dans la journée du 22 avril.

LES ENGAGEMENTS SOUS PARIS

Non, nous avons beau fermer les yeux, nous boucher les oreilles, arrêter les battements de notre cœur, l'évidence est là qui nous écrase. C'est la guerre et la plus triste des guerres, la guerre civile!

Le jour où fut signé la convention de Versailles, nous avions, avec un certain soulagement, rayé de notre dictionnaire d'actualité ces mots : *Bulletin de la guerre*, sous lesquels nous résumions les douloureuses péripéties de notre lutte avec la Prusse.



PARIS. — Les prêtres détenus choisissent parmi eux un délégué pour porter à Versailles les lettres de Mgr Darboy et de M. Deguerry. (Croquis de M. Slom.)

Les illusions d'un patriotisme obstiné nous ont soutenu jusqu'à la dernière ligne, et la plume a glissé entre nos doigts seulement le jour où les armes sont tombées des mains des Allemand.

Le canon tonne autour de Paris, la fusillade et les mitrailleuses font résonner leur sinistre crépitement, les maisons croulent sous les coups de mitraille, les voitures d'ambulance emportent morts et blessés. C'est bien la guerre, cette audacieuse négation du droit, ce détritus haïssable de la féodalité barbare qui livre aux combats de la force la solution des questions internationales, celle des intérêts des peuples et des individus, qui ne devraient être réglés que par la justice et non défendus par la violence.

Nous retournons en arrière ; nous déclarons hautement que la civilisation s'est fourvoyée, qu'elle a perdu la partie, et, mettant en pratique le fatalisme, au lieu de la loi providentielle du progrès, nous cherchons à coups de canon et de mitrailleuses des combinaisons nouvelles que nous ferions mieux de demander à la science et au progrès.

Mais il était écrit que la France, après avoir soutenu contre la Prusse la guerre de conquêtes, impie et illégale, comme le vol à main armée, compromettrait encore sa liberté en érigeant la suprématie de la force dans la discussion de ses questions intérieures.

Depuis le 18 mars nous sommes en guerre civile.

Voici un mois et plus que cela dure, et, comme au temps de l'investissement prussien, le sang a coulé à Châtillon, à Vanves, à Issy, à Montretout, mais ici et là, dans les deux camps, ce sang qui coule est du sang français.

La guerre étrangère n'en avait donc pas assez bu! La terre autour de Paris n'avait donc pas assez recouvert de cadavres! Nous voilà donc, nous, Français, donnant à nos vainqueurs le spectacle de nos déchirements intimes.

Depuis quarante jours et quarante nuits, nous nous entretuons autour de Paris, hier à la porte d'Issy, aujourd'hui au viaduc d'Asnières, sur la rive gauche comme sur la rive droite de la Seine.

La butte de Châtillon, comme du temps où les Allemands bombardaient les quartiers de la rive gauche, est armée aujourd'hui de pièces de siége, de canons de 24, appuyés par des batteries volantes, qui battent en brèche les forts de Vanves et d'Issy.

De leur côté, les forts de Vanves et d'Issy sont munis de nouveaux engins d'une puissance terrible, de mitrailleuses américaines qui, au lieu de balles, lancent jusqu'à 3,000 mètres de petits obus dont le moindre éclat peut tuer un homme. Le tir de ces mitrailleuses est continue, comme celui de la mitrailleuse ordinaire.

Le bois de Boulogne, qui, pendant le siége, n'avait été témoin d'aucun combat, voit tous les jours les tirailleurs échanger des balles, tandis que les pièces de 7, placées sous les hautes futaies, tirent sur Saint-James et Puteaux.

Dans la journée du 12, les fédérés ont exécuté trois attaques contre les troupes : la première à la porte Maillot, la seconde à la porte des Ternes, la troisième à Asnières.

A Neuilly, Saint-James et Sablonville, la lutte fut acharnée.

Du côté de Villiers, les troupes régulières, poussées par les bataillons venus des Ternes et par la fusillade partie du pont des Couronnes, franchirent le pont qui unit Neuilly à l'île de la Grande-Jatte, où elles se retranchèrent.

Le lendemain, les gardes nationaux qui, pendant la nuit, avaient pu s'approcher jusqu'au pont de Neuilly, se repliaient sous la protection des pièces placées à la porte de l'avenue de la Grande-Armée.

A midi, l'armée ayant réussi à placer ses batteries sur l'Avenue de Neuilly, a couvert de ses projectiles les remparts, qui ripostaient vigoureusement.

Du côté d'Asnières, les batteries des fédérés, situées sur la gauche du talus du chemin de fer, soutiennent un feu très-suivi contre les batteries du rond-point de Courbevoie et les mitrailleuses de l'île de la Grande-Jatte. Les wagons blindés amenés sur la voie de Versailles, envoient en vain leurs bombes et leurs obus sur le Mont-Valérien, qui de son côté, tire sur le pont d'Asnières, où il entame le café de la Terrasse, situé à l'entrée de l'ancien pont en bois.

Ici, les avant-postes des fédérés s'avancent jusqu'à la gare de Bois-Colombes ; ceux des troupes régulières campent à la gare de Colombes, sur la ligne d'Argenteuil, à quelques mille mètres. Les sentinelles peuvent facilement s'observer à l'œil nu, comme le font celles placées sur la ligne de Versailles, fédérés au pont des Quinze-Perches, et troupes de ligne à la station de Courbevoie.

On s'est ainsi observé jusqu'au 17, jour où les troupes de Versailles se sont décidées à une offensive vigoureuse.

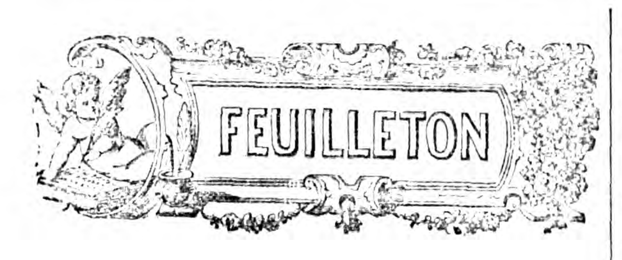
Prise d'Asnières. — Il était onze heures du matin, lorsque les soldats de la ligne, quittant leurs postes de Colombes, s'avancent sur Bois-Colombes par la voie du chemin de fer d'Argenteuil. La fusillade est promptement engagée. Les fédérés se replient sur Asnières, où les poursuivent les troupes qui les ont chassés des ateliers du chemin de fer, sous lesquels ils s'abritaient. La lutte s'engage furieuse au bord de la Seine, à l'entrée du pont de bateaux, bientôt envahi par les gardes nationaux, qui cherchent à passer sur l'autre bord. Dans la précipitation, plusieurs tombent à l'eau, heureux quand ils peuvent gagner à la nage la rive gauche, où se trouve le quartier général, les batteries protectrices et les wagons blindés.

Sur la route de Courbevoie avait lieu une autre attaque. Trois mille fédérés, dans le but de la prévenir, s'étaient avancés jusqu'au delà du château de Bécon, le long de la voie de Versailles. Une fois bien engagés, les gardes nationaux ont été pris en flanc par des mitrailleuses disposées sur des trains de ballast, que poussaient en avant des locomotives de Versailles, et par les troupes qui descendaient sur eux de Courbevoie. Le désordre se mit bientôt dans les rangs des fédérés mitraillés et fusillés de deux côtés. Comme ceux de Bois-Colombes, ils se replièrent vivement sur Asnières et Clichy, laissant beaucoup des leurs sur la route et dans les eaux de la Seine, qu'ils avaient inutilement essayé de franchir.

Le château de Bécon. — L'endroit où la lutte fut la plus vive, le combat le plus meurtrier est le château de Bécon, situé entre le chemin de halage qui va de Courbevoie à Asnières, et la route qui mène de l'un à l'autre de ces villages. Le château et le parc, entourés de murs, sont élevés sur le coteau qui fait face à l'ancien parc de Neuilly. Les deux bras de la Seine et l'île de la Grande-Jatte le séparent de la rive droite. De la terrasse élevée qui s'étend devant l'habitation princière, on a une vue magnifique sur Paris, le cours de la Seine depuis le Mont-Valérien jusqu'à Saint-Denis. Ce château, sous le règne de Louis-Philippe, s'appelait la villa Orsini, à cause des deux ours en faïence qui veillent à la grille d'entrée. M. Thiers l'a habité quelque temps, alors qu'il était ministre.

Naguère encore, le château de Bécon avec son parc aux arbres séculaires, son orangerie et ses larges allées soigneusement sablées, était la propriété d'un banquier de Bordeaux, qui se plaisait à l'offrir en villégiature aux Éminences du clergé catholique qui séjournaient quelque temps à Paris. Aujourd'hui la seigneuriale demeure appartient à M. Gustave Fould, le fils de l'ancien ministre des finances.

Pendant le siége, le château de Bécon a été tou



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET

(Suite)

En plusieurs heures, Mlle Heinel passa par tous les degrés de la rage, du désespoir, de l'abattement.

A l'une des apparitions de Vestris, elle essaya de transiger.

— Eh bien! lui dit-elle..... ouvrez..... nous verrons..... je ne dis pas non.

— Avez-vous signé? articula l'implacable danseur.

Mlle Heinel haussa les épaules et lui tourna le dos.

Le soir vint, et avec le soir l'heure du souper. Mlle Heinel en vit tous les préparatifs, comme elle avait vu tous les préparatifs du dîner.

— Oh! murmura-t-elle, je ne pourrai jamais subir cette nouvelle torture!

Lui, Vestris, était calme et rayonnant comme un dieu.

Au moment où il allait recommencer la scène du matin, — aux bougies cette fois, — il entendit une voix dolente qui l'appelait :

— Vestris!

— Que voulez-vous, ma chère amie?

— Vestris, je sens que je vais mourir..... Mes forces m'abandonnent..... je me meurs, Vestris!

— Rassurez-vous, répondit Vestris, la bouche pleine.

— N'aurez-vous pas pitié de moi?

— Il n'y a que vous d'impitoyable, ma divine.

Mlle Heinel était étendue sur l'ottomane, dans une attitude propre à exciter la pitié de tout autre que Vestris.

Elle se redressa subitement.

— Ah çà ! c'est donc vrai ? s'écria-t-elle d'une voix qui avait recouvré toute sa sonorité ; votre intention est donc réellement de me prendre par la famine ? Vous êtes donc tout à fait décidé à me laisser périr d'inanition ? Ce n'était pas assez d'un enlèvement, d'un rapt ! Ignorez-vous, Vestris, que la loi peut s'armer de toute sa rigueur contre vous?

— J'ai tout prévu, dit-il tranquillement, tout calculé.

— Savez-vous que vous pouvez être pendu ?

— Je le sais.

— Rompu, écartelé, brûlé....

— Je le sais.

— Et cela ne vous fait pas hésiter ?

— Que voulez-vous! Je ne tiens pas à la vie.

— Et vous êtes disposé à pousser jusqu'au bout votre exécrable dessein ?

— A mon grand regret! soupira Vestris.

— C'est qu'il le ferait comme il le dit! dit Mlle Heinel confondue par ce sang-froid.

Il avait cessé de l'écouter; sa fourchette plongeait déjà dans un plat.

— Arrêtez! s'écria-t-elle.

La fourchette s'immobilisa.

— Qu'est-ce! que vous vous disposez à manger là? demanda Mlle Heinel.

— Un chaud-froid de vanneaux... Ma cuisinière réussit particulièrement ce mets.

— Un chaud-froid de vanneaux.... répéta la danseuse, les yeux fermés, les narines dilatées; c'en est trop !

Puis, brusquement, d'un seul bond, elle s'élança vers le guéridon, et, saisissant la plume, elle traça sa signature au bas de la promesse de mariage.

La porte de la salle à manger s'ouvrit presque aussitôt, et Vestris parut sur le seuil.

— Le souper est servi ! dit-il joyeusement en lui tendant la main.

à tour occupé par les soldats de la ligne et les mobiles. Depuis, il a servi de camp retranché aux gardes nationaux et aux troupes. Ces successives occupations militaires doivent avoir quelque peu endommagé les lambris dorés des somptueux appartements et la vétusté des grands chênes du parc, surtout dans ces derniers temps où des batteries ont été établies à droite et à gauche du château, et où les bombes et les obus ont brutalement fait irruption dans cette magnifique propriété.

Hier, c'était le Mont Valérien qui lui envoyait ses projectiles; aujourd'hui, c'est la batterie du pont d'Asnières qui lui envoie les siens.

Comme nous tous, comme dans tant d'autres villas des bords de la Seine, le printemps qui soupire dans les vieux hêtres du château de Bécon, doit répéter tristement l'hémistiche si connu :

Cedant arma togæ,

déposons la capote du soldat et reprenons le paletot et la veste de travail.

En ce moment deux batteries, servies par les artilleurs de Versailles, sont établies dans la propriété de M. Gustave Fould. Elles contrebattent les batteries fédérées des ponts d'Asnières et de Clichy tout en protégeant la Grande Jatte.

La *bataille d'Asnières*, ainsi que les importants l'ont appelée, a donné aux troupes de l'Assemblée l'occupation définitive du château de Bécon. Ces troupes sont depuis maîtresses de toute la presqu'île de Gennevilliers, après avoir le lendemain et les jours suivants livré quelques combats partiels aux abords du parc d'Asnières et dans les environs de Saint-Ouen. Elles occupent ainsi complétement un demi-cercle d'investissement qui, dominé par le Mont-Valérien, s'étend de Courbevoie jusqu'à Saint-Denis, encore occupé par les Prussiens.

Au plus fort de l'affaire, un obus, tombé à Levallois, de l'autre côté du pont du chemin de fer, sur une maison qui servait de poudrière aux fédérés, a déterminé une formidable explosion. La maison qui avait quatre étages s'est affaissée comme un château de cartes, écrasant sous ses décombres une trentaine de victimes, hommes, femmes et enfants.

Au moment de l'explosion, les troupes de Versailles comprenant la nécessité de secours immédiats, ont immédiatement suspendu le feu, laissant aux sauveteurs fédérés le temps de déblayer ces ruines d'où, au milieu de la poussière des plâtras et de la fumée chaude de poudre, on a vu tranquillement sortir une toute petite fille portant ses petits chiens dans son tablier.

Pendant l'attaque exécutée contre le village d'Asnières, une diversion sérieuse avait été faite à Neuilly. La veille, au matin, les troupes s'étaient emparées d'une barricade armée de six canons défendant la rue qui mène du parc à la porte Maillot.

Chaque maison était transformée en fortin, les murs étaient crénelés, et la fusillade crépitait sans interruption. Les batteries de Courbevoie, et les canons du Mont-Valérien envoyaient des obus sur les maisons occupées par les gardes nationaux et sur les portes Maillot et des Ternes.

Depuis que les opérations militaires ont pris à Neuilly et à Asnières un caractère de plus en plus décisif, la ligne du Midi est bien plus tranquille. Châtillon et Meudon continuent bien à échanger bombes et obus avec Issy et Vanves, comme en échangent le Trocadéro et le Mont-Valérien, mais les combats sont moins fréquents, moins acharnés au côté du sud-ouest, où les troupes occupent depuis Bourg-la-Reine et Choisy-le-Roi, jusqu'à la boucle de la Marne, jusqu'à Charenton dernière limite des lignes prussiennes.

L'armée investit donc Paris sur trois côtés. L'est, de Saint-Denis à Port-à-l'Anglais, est neutralisé par l'occupation allemande qui, dit-on, est sur le point de cesser.

Les Barricades. — Dans Paris investi, la commune organise la défense par des barricades.

Une nouvelle commission a été instituée, sous la direction de M. Napoléon Gaillard. Une forte barricade a été construite en arrière de la porte d'Auteuil. Des travaux du même genre se poursuivent aux Ternes, à Passy, aux Batignolles et dans l'intérieur de Paris. Deux cents ouvriers sont employés à la construction d'une barricade monumentale au coin de la rue Saint-Florentin, sur la place de la Concorde, entre le ministère de la marine et la terrasse des Tuileries. Son abord est défendu par un fossé de 10 mètres de profondeur. Les épaulements sont gigantesques.

Le parc Monceaux, occupé par la réserve des gardes nationaux destinée à renforcer, le cas échéant, le bataillon de la porte des Ternes, est défendu par les barricades de la place Pereire, à deux pas de la gare de Courcelles.

La place Vendôme est un camp retranché au milieu duquel se voient déjà les échafaudages destinés à démonter la colonne condamnée par la Commune.

A la gare Saint-Lazare toutes les portes sont fermées et les salles d'attente et celles des pas perdus sont occupées par les gardes nationaux qui en dehors montent la garde sur les trottoirs de la rue d'Amsterdam et de Rome. C'est là que chauffent les locomotives blindées.

Le quartier des Invalides est défendu par plusieurs canonnières qui stationnent amarrées au pont et par la batterie établie sur la place Breteuil.

Dans quelques quartiers que l'on passe on se heurte aux préparatifs de défense à outrance, on entend le canon qui tonne.

Sommes-nous donc en train de donner raison à l'avocat Pieborgne, ce ministre du *Prince Caniche* qui disait à son maître : « Les Gobemouches ne sont pas un peuple, c'est une armée; ils ont toutes les vertus et tous les vices du soldat. Braves, généreux, intelligents, mais remuants, moqueurs et vaniteux, ils ne se résigneront jamais à la monotonie d'une vie réglée. Ce qui leur plaît c'est le danger, c'est le hasard, c'est la fortune gagnée en un jour à force de courage, d'esprit ou de bassesse? »

Aujourd'hui les Gobemouches, les Parisiens, je voulais dire, ne sont plus ces hommes d'esprit, de science, d'industrie, de philosophie, qui avaient fait de leur ville la capitale du monde artistique et civilisateur. On n'est plus gai, ardent et passionné comme autrefois. L'inquiétude de la guerre civile nous tient et nous semblons nous affaisser sous le poids d'une lassitude physique et morale.

La satiété de s'entretenir est venue à plus d'un et de tous côtés on demande la paix aux membres de la Commune.

Les franchises municipales reconnues, la révolution armée n'a plus de raison de continuer la lutte.

MAXIME VAUVERT.

LES PRÊTRES DÉTENUS

Nous ne pourrions donner une meilleure explication à notre gravure représentant les prêtres de Paris réunis au dépôt, pour choisir un émissaire à envoyer à Versailles, qu'en reproduisant l'article suivant que nous trouvons dans le journal *le Temps*, et à qui nous en laissons la responsabilité :

« Un de nos amis nous communique le récit qu'on va lire, et qui a été rédigé d'après des renseignements tout à fait certains.

« Pour ce qui s'est passé à la préfecture de police, l'auteur a eu le témoignage de M. l'abbé Bertaux. Pour les faits de Versailles, l'honorable curé de Montmartre, très-explicite sur ce qui lui était exclusivement personnel, a gardé, quant à la partie

---

— Vous me payerez cela, Vestris, murmura-t-elle entre ses dents.

— Qui sait ?

Un mois après, Vestris conduisait « à l'autel » sa belle écolière.

. . . .

Quelques mots de post-scriptum.

Le fond de cette anecdote est tout à fait historique. Le général Lasalle en parle dans son ouvrage intitulé : l'*Anneau de Salomon*.

Quand au mariage, voici en quels termes il fut annoncé dans la *Chronique scandaleuse*, rédigée par Champcenetz : « Vestris, si justement appelé, quoi qu'on en dise, le *dieu de la danse*, a fait véritablement ce que nos roués appellent *une fin* : il s'est marié. Mlle Heinel lui tenait au cœur depuis longtemps. Était-ce *parce qu'il l'avait souffletée* en plein théâtre, il y a quelques années? Était-ce parce qu'il s'en était vu dédaigné ?... » (*Tome 1, page 8*).

Je dois à M. de Cayrol la communication d'une correspondance fort piquante, relative à d'anciens projets d'hyménée entre Pauline Bonaparte, la plus jeune sœur de Napoléon, et Stanislas Fréron, le fils du fameux critique, le chef étourdi et brillant de la Jeunesse dorée.

Ces projets avaient été débattus à l'époque où, après le 9 thermidor, Fréron fut envoyé dans le Midi, pour la seconde fois, afin d'y arrêter les efforts de la réaction royaliste. Instruit par son précédent voyage, il se comporta avec une modération dont on ne lui a pas assez tenu compte. Lui qui avait fait mitrailler Marseille, il se fit presque pardonner ses mitraillades par les Marseillais; on le reçut dans quelques salons; on goûta son esprit.

La famille Bonaparte habitait Marseille. Conduit chez Mme Lætitia, il remarqua une de ses filles, la ravissante Pauline, qui fit une vive impression sur son cœur; il plut, et sa recherche fut agréée. Un instant il put croire à une alliance qui eût placé bien haut dans l'avenir le nom de Fréron; mais en exigeait le consentement de Bonaparte, on ne voulait rien conclure sans lui. Cette formalité semblait d'ailleurs à Fréron la chose la plus simple du monde, si j'en juge par la lettre assez cavalière qu'il envoya à Toulon par un courrier :

« Marseille, le 4 germinal an IV.

« Tu m'as promis avant de partir, mon cher Bonaparte, une lettre pour ta femme; nous sommes convenus que tu lui annoncerais mon mariage, afin qu'elle ne soit point étonnée de la soudaine apparition de Paulette, quand je la lui présenterai. Je t'envoie une ordonnance à Toulon pour chercher cette lettre, dont je serai porteur.

« Ta mère oppose un léger obstacle à mon empressement. Je tiens à l'idée de me marier à Marseille sous quatre ou cinq jours; tout est même arrangé pour cela; indépendamment de la possession de cette main que je brûle d'unir à la mienne, il est vraisemblable que le Directoire me nommera sur-le-champ à quelque poste éloigné, qui exigera peut-être un prompt départ..... Je t'en conjure, écris sur-le-champ à ta mère pour lever toute difficulté; dis-lui de me laisser la plus grande latitude pour déterminer l'époque de ce moment fortuné. J'ai l'entier consentement, j'ai l'aveu de ma jeune amie: pourquoi ajourner ces nœuds que l'amour le plus délicat a formés? Mon cher Bonaparte, aide-moi à vaincre ce nouvel obstacle! je compte sur toi.

« Mon ami, je t'embrasse et suis à toi et à elle pour la vie. Adieu.

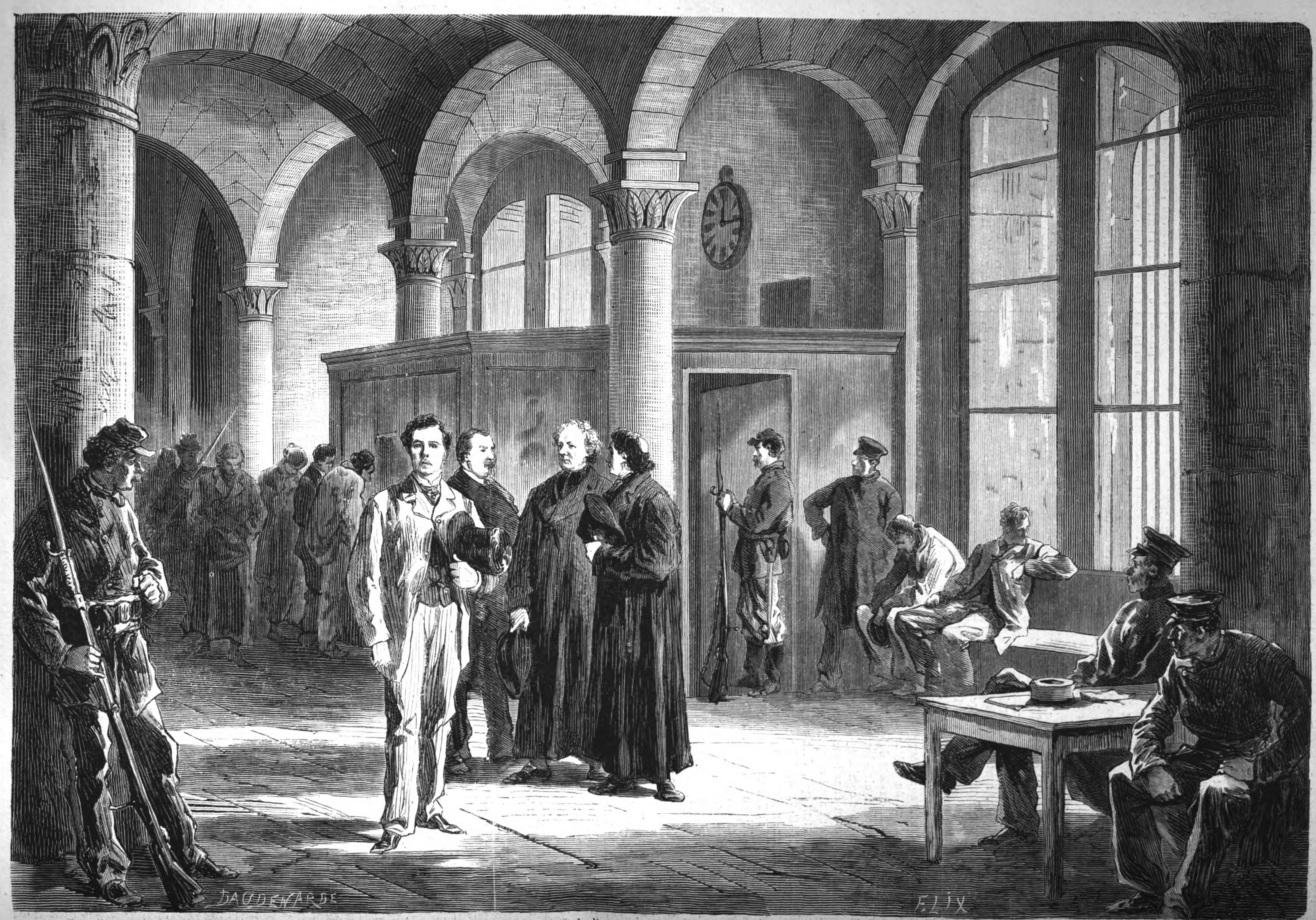
« FRÉRON. »

Bonaparte ne se hâta pas de répondre; et, pendant ces délais une maîtresse de Fréron, qui avait eu vent de ce projet d'union, vint tout gâter. Presque en même temps, Fréron fut rappelé à Paris; mais une correspondance s'établit entre lui et Pauline. Les lettres de la jeune fille sont charmantes, pleines de naïveté et de poésie dans leur abandon.

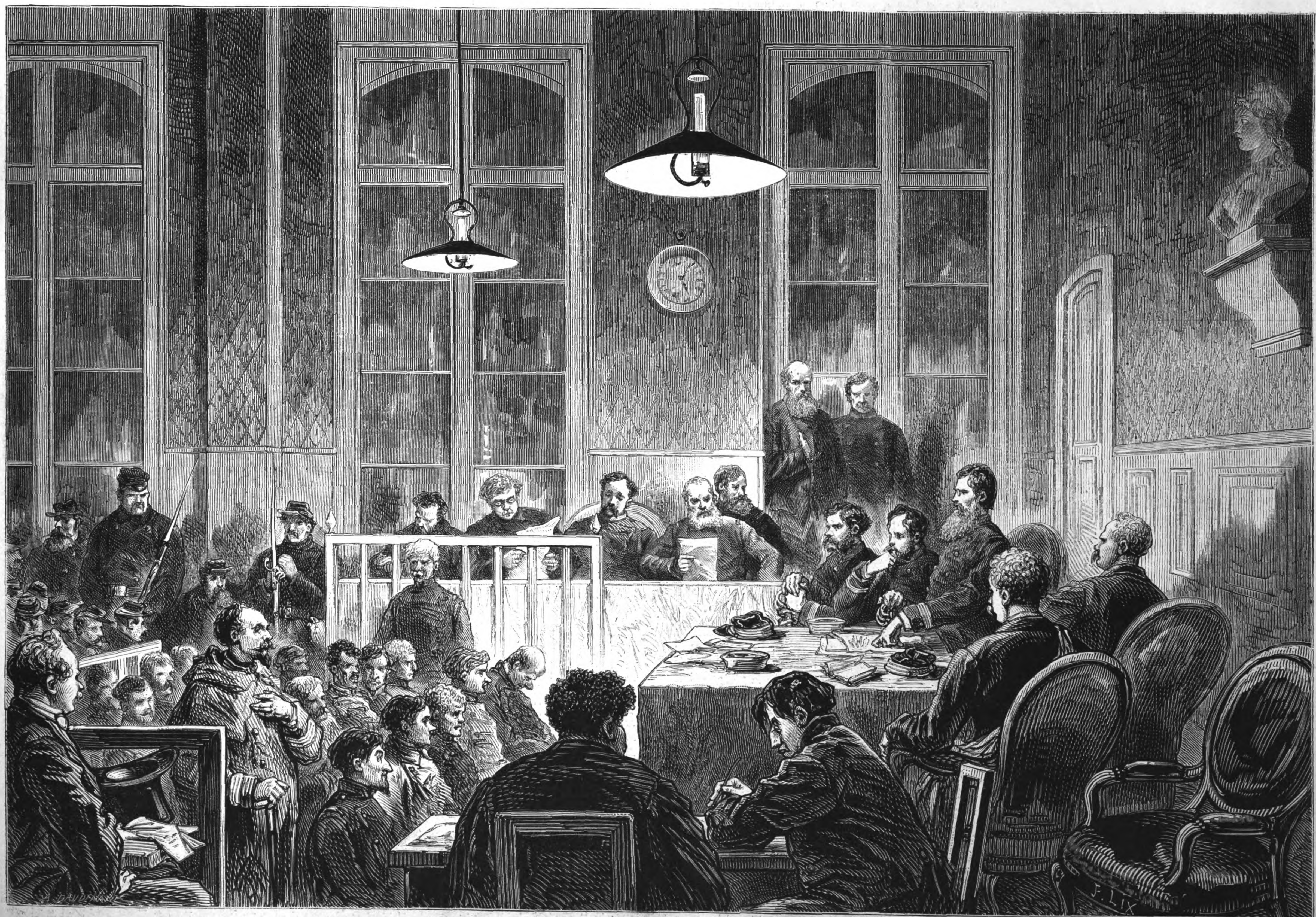
En voici quelques extraits :

Sans date.

« Je reçois, à mon retour de la campagne, ta charmante lettre, qui m'a fait tout le plaisir possible. J'ai l'esprit plus tranquille depuis que je l'ai relue, car je ne dormais pas, même à la campagne, où l'on essayait de me distraire par toutes sortes d'amusements. Il ne s'en est guère fallu que tu n'aies perdu ta Paulette : j'ai tombé dans l'eau en voulant sauter dans le bateau; heureusement, on m'a secourue à temps. Que cela ne t'inquiète pas; cet accident n'a eu aucune suite. L'eau que j'ai bue



PARIS. — Les détenus dans la salle du dépôt de l'ex-préfecture de police. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Slom.)



PARIS. — La cour martiale, séance du 29 avril. — Ancienne salle des conseils de guerre, rue du Cherche-Midi. — (D'après nature, par M. Lix.)

délicate de sa mission, une réserve dont on a respecté les scrupules. Heureusement il avait eu besoin d'intermédiaires qui n'étaient pas tenus à la même discrétion.

« Le mercredi 11 avril, à cinq heures du soir, furent extraits des cellules de la conciergerie et conduits chez le chef de cabinet du délégué à la sûreté générale, à l'ex-préfecture de police, six ecclésiastiques, arrêtés depuis quelques jours; c'étaient les abbés :

« Surat, protonotaire apostolique, archidiacre, grand-vicaire de Paris;

« Deguerry, curé de la Madeleine;

« Petit, secrétaire général de l'archevêque;

« Bertaux, curé de Saint-Pierre, Montmartre;

« Levayer, vicaire de la même église;

« Dorveau, aumônier des bénédictins de Nancy.

« Le chef de cabinet, M. Gaston Dacosta, jeune étudiant de 22 à 23 ans, annonça aux ecclésiastiques qu'il s'agissait que l'un d'entre eux allât porter à Versailles deux lettres écrites l'une par Mgr Darboy, archevêque de Paris, l'autre par M. Deguerry, curé de la Madeleine, ayant toutes deux pour objet d'inviter le gouvernement de Versailles à empêcher l'exécution des prisonniers après le combat ou l'achèvement des blessés.

« Ces lettres, ajouta M. Dacosta, ont été envoyées à Versailles; l'envoyé n'est pas revenu et la réponse n'a pas été faite. Si l'un d'entre vous veut, à ses risques et périls, se rendre à Versailles, à travers les lignes ennemies, il recevra un sauf-conduit pour traverser nos lignes, et, à l'aide d'un brassard ou drapeau d'ambulance, il cherchera à franchir les postes de l'armée de Versailles.

« M. l'abbé Bertaux s'offrit pour cette mission, faisant toutefois observer que sa propre influence serait loin de valoir celle de ses supérieurs hiérarchiques, ici présents. A quoi il fut répondu qu'il n'était pas question d'influence ni de diplomatie, mais d'une mission périlleuse. On avait songé à employer un frère des écoles chrétiennes, mais il semblait plus convenable de confier cette mission à un curé.

Sur les instances de MM. Surat et Deguerry, l'offre de M. Bertaux fut acceptée.

Lecture fut donnée alors de la lettre de M. Darboy. Le chef du cabinet n'avait pas sous sa main la lettre de M. Deguerry. Celui-ci déclara s'en rappeler assez exactement les termes pour la reproduire de mémoire, ce qu'il fit, et le chef du cabinet en reconnut tous les termes.

Il fut convenu que le curé de Montmartre partirait le lendemain, jeudi, à six heures du matin.

Les six ecclésiastiques furent réintégrés à la Conciergerie.

Par suite d'événements militaires, c'est seulement le jeudi, à onze heures que M. Bertaux fut mis en liberté provisoire, après avoir signé l'engagement de revenir, sous trois jours, avec une réponse; il emporta, outre un sauf-conduit, une lettre cachetée pour M. Thiers, et une autre pour « les membres de l'Assemblée. »

M. Bertaux partit à pied; il dut suivre la Seine jusqu'à la porte du point du jour, et de là gagner, toujours à pied, Sèvres, où il parvint sans danger, sinon sans fatigue, et où il monta dans une voiture publique allant à Versailles. Il y arriva un peu après deux heures.

Avec quelque peine, le curé de Montmartre pénétra dans la salle des Pas-Perdus de l'Assemblée, écrivit pour le chef du pouvoir exécutif et pour le président de l'Assemblée deux billets où il indiquait l'objet de sa mission et sollicitait un entretien.

L'huissier à qui il remit ses missives parut surpris de voir qu'un simple prêtre, aux vêtement poussiéreux, eût la prétention d'arriver ainsi auprès des deux principaux personnages du gouvernement, et ne dissimula pas qu'il y avait peu de succès à espérer.

Tandis que M. l'abbé Bertaux attendait, un député vint, demandé par une personne qui, trop impatiente, était partie. M. Bertaux profita de l'occasion, aborda M. G...., lui exposa la cause de son voyage et le pria de l'introduire auprès de ceux qu'il avait à voir.

M. G... mit le curé en rapport avec un autre député, M. de M..., qui se chargea de la lettre au président et promit son concours pour ménager une entrevue avec M. Thiers; puis il fit placer le curé dans une tribune.

Au bout d'une demi-heure, M. de M... revint chercher M. Bertaux, lui annonça que sa lettre à M. Grévy était remise. « Maintenant, dit-il, allons porter l'autre à M. Thiers.

Ils se rendirent, en effet à la préfecture, où ils furent reçus par M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui prit la lettre pour la porter au chef du pouvoir exécutif.

Bientôt M. Thiers, la lettre à la main, arriva, et exprima au curé sa surprise qu'un prélat aussi éclairé que M. Darboy eût pu croire que le gouvernement traitât de la sorte des prisonniers de guerre et des blessés.

« Dites bien, monsieur le curé, ajouta-t-il, dites bien à votre archevêque que nous n'agissons pas ainsi envers des hommes égarés; que, dans la chaleur du combat, nous ne pouvons pas, il est vrai, répondre de malheurs communs à toutes les guerres; mais qu'une fois le combat terminé, les prisonniers et les blessés sont protégés et soignés comme cela se pratique chez les nations civilisées. »

M. Bertaux fit alors observer qu'il ne pouvait retourner à Paris qu'avec une réponse *écrite*.

« C'est bien certain, monsieur le curé, répondit M. Thiers; revenez demain, vous aurez une lettre. »

M. Bertaux retourna à l'Assemblée, et, la séance achevée, fut conduit au cabinet de M. Grévy. Le président, montrant la suscription de la lettre « aux membres de l'Assemblée, » émit l'avis qu'il y avait là une erreur, et que la lettre s'adressait évidemment au conseil des ministres; que d'ailleurs la lettre serait prête entre une heure et deux.

En effet, à l'heure indiquée, M. Barthélemy Saint-Hilaire remit la réponse, après lui en avoir donné lecture, à M. Bertaux, avec un sauf-conduit, pour traverser les lignes de l'armée de Versailles; il y ajouta des paroles de bienveillance et de bon espoir.

Il était trop tard pour partir le jour même et arriver aux avant-postes à la nuit tombante ou close.

M. l'abbé Bertaux quitta Versailles, le vendredi 14, à neuf heures du matin, par la voiture de Sèvres, rentra à Paris par le Point-du-Jour, et à deux heures et demie se présentait à la préfecture de police, au cabinet de M. Gaston Dacosta, entre les mains de qui il déposa la lettre de M. Thiers.

M. Bertaux avait devancé de vingt-quatre heures le terme assigné à sa mission.

M. Dacosta porta la lettre de Versailles à M. Raoul Rigault, puis écrivit l'ordre de mettre en liberté « le nommé Bertaux. »

Vers quatre heures, le curé de Montmartre était libre, libre d'aller chercher un asile où il pourrait, car son presbytère était changé en *corps de garde*, et le commissaire de police du quartier lui faisait faire défense d'y rentrer, comme aussi d'en retirer le mobilier qui est pourtant sa propriété personnelle.

LES JOURNAUX AU BOULEVARD

Nous reproduisons simplement, pour l'explication de notre gravure représentant les protestations soulevées au boulevard par la saisie de plusieurs journaux, les notes données au public le lendemain même par le *Bien public* qui avait eu le cou-

---

dans la rivière n'a pas refroidi mon cœur pour toi. *Addio, anima mia*, etc., etc. »

« Marseille, 18 messidor.

« Mon ami, tout le monde s'entend pour nous contrarier. Je vois par ta lettre que tes amis sont des ingrats; jusqu'à la femme de Napoléon que tu croyais pour *toi*. Elle écrit à son mari que je serais déshonorée si je me mariais avec toi, ainsi qu'elle espérait l'empêcher. Que lui avons-nous fait? Est-il possible? Tout est contre nous! Que nous sommes malheureux!... Mais que dis-je? Non, tant que l'on aime on n'est pas malheureux; nous éprouvons des contradictions, nous avons des peines, il est vrai, mais une lettre, un mot : Je t'aime! nous console des larmes que nous répandons. »

En d'autres instants, elle se préoccupe de la maîtresse de Fréron ; « Ta lettre m'a vivement affectée à cause de ce que tu me dis de cette femme.. Je me mets à sa place, et je la plains... Je suis bien inquiète de savoir le résultat de cette femme » Ailleurs : « Je ne te parle plus de la maîtresse; tout ce que tu me dis me rassure. Je connais la droiture de ton cœur et approuve les arrangements que tu prends à cet égard. »

Cependant Fréron commençait à s'alarmer; il s'adressa à Lucien, alors commissaire des guerres, et Lucien lui répondit : « J'ai vu Napoléon à Milan, mais si peu, et si occupé, qu'aucune nouvelle de famille n'a été discutée *entre nous*. Son objet l'occupe si exclusivement qu'il est impossible avec lui de se livrer au moindre détail. »

Enfin, entre deux victoires, Bonaparte se prononça définitivement. Il refusa Fréron pour beau-frère.

Ce que cette décision causa de rage à Stanislas, on peut se l'imaginer; ce qu'elle coûta de pleurs à Pauline, on en aura une idée par la lettre touchante qu'elle écrivit à Bonaparte.

Sans date.

« J'ai reçu votre lettre : elle m'a fait la plus grande peine; je ne m'attendais pas à ce changement de votre part. Vous aviez consenti à m'unir à Fréron. D'après les promesses que vous m'aviez faites d'aplanir tous les obstacles, mon cœur s'était livré à cette douce espérance, et je le regardais comme celui qui devait remplir ma destinée. Je vous envoie sa dernière lettre; vous verrez que toutes les calomnies qu'on a débitées contre lui ne sont pas vraies.

« Quant à moi, je préfère plutôt le malheur de ma vie que de me marier sans votre consentement et m'attirer votre malédiction. Vous, mon cher Napoléon, pour lequel j'ai toujours eu l'amitié la plus tendre, si vous étiez témoin des larmes que votre lettre m'a fait répandre, vous en seriez touché, j'en suis sûr. Vous, de qui j'attendais mon bonheur, vous voulez me faire renoncer à la seule personne que je puis aimer.

« Quoique jeune, j'ai un caractère ferme; je sens qu'il m'est impossible de renoncer à Fréron, après toutes les promesses que je lui ai faites de n'aimer que lui; oui, je les tiendrai ; personne au monde ne pourra m'empêcher de lui conserver mon cœur et de recevoir ses lettres, de lui répondre, de répéter que je n'aimerai que lui. Je connais trop mes devoirs pour m'en écarter, mais je sais que je ne sais pas changer suivant les circonstances.

« Adieu, voilà ce que j'ai à vous dire. Soyez heureux, et, au milieu de ces brillantes victoires, de tout ce bonheur, rappelez-vous quelquefois de la vie pleine d'amertume et des larmes que répand tous les jours

« P. B. »

Là s'arrêta ce roman.

Quelque temps après, Lucien Bonaparte, revenant d'Allemagne, adressait d'affectueuses et sincères condoléances au futur éconduit, et il lui exprimait hautement une estime sur laquelle on est heureux de m'appuyer : « Je te suis attaché, non pas parce que je te dois de la reconnaissance, mais parce que *ton caractère, ton cœur et la supériorité de tes talents* t'ont concilié à jamais mon estime et mon amitié!... Adieu, mon cher Fréron; le torrent peut nous rapprocher... »

Le torrent éleva l'un et engloutit l'autre. L'existence politique de Fréron était finie. Après avoir essayé vainement de ressaisir un peu de cette popularité dont il avait tant joui, il retomba dans l'obscurité. Ajoutons : dans la pauvreté; ce'a est tout à son honneur. Il n'obtint du souvenir de Bonaparte qu'une place infime dans l'administration des hospices, tout juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. Il s'en contenta pendant quelques temps ;

rage de reparaître, par *l'Avenir national* et par le *Mot d'ordre*.

On lisait le 20 avril, dans le *Bien public*.

« C'est M. Pilotell, dessinateur, caricaturiste, homme de lettres, qui est venu hier soir procéder, au nom de la Commune, à la saisie du *Bien public* et de l'*Opinion nationale*.

Mais déjà la plupart des exemplaires tirés avaient été emportés par les marchands, et M. Pilotell dut se contenter de quatre ou cinq cents numéros.

Toutefois, la saisie du *Bien public* ne s'est pas seulement faite à l'imprimerie : On a été chez les vendeurs, dans les kiosques, on a arrêté les crieurs; le butin n'a pas été grand, l'éveil avait été donné, et tout le monde qui vit de la presse était sur ses gardes.

Les agents ont mis en œuvre, sans plus de succès, un procédé fort ingénieux : chacun prend une petite fille à qui il donne 1 fr. ou 1 fr. 50, et la conduit devant le kiosque : l'enfant demande le journal pour son papa; la marchande, sans défiance, tire un numéro, l'agent survient et saisit tous les autres.

Le zèle de ces agents les a même emportés à des façons tout à fait... impériales. L'un d'eux, sur le boulevard Montmartre, s'est avisé d'arracher le *Bien public* à un passant. Mais la foule s'est amassée, et comme l'individu était en bourgeois, on l'a conduit au poste de la rue Drouot, où il a dû exhiber une commission d'agent. Il continuait le métier dont il avait l'habitude sous l'empire.

Ainsi, à Versailles, on peut rencontrer à la direction de la presse le célèbre M. Marseille; à Paris, on rencontre au service de la Commune les anciens agents de ce monsieur. »

Voici la relation de l'*Avenir national* :

« Hier au soir, comme avant-hier, des scènes passablement violentes ont eu lieu sur le boulevard Montmartre, où quelques gardes nationaux qui n'étaient pas de service se sont mêlés de poursuivre et d'arrêter les enfants qui vendaient en cachette quelques numéros du *Bien public* échappés à la saisie. Comme la masse du public prenait assez vivement fait et cause pour les vendeurs, il s'est produit des altercations sur les trottoirs et jusque dans les cafés. A la suite de ces scènes presque tumultueuses, deux patrouilles de gardes nationaux, portant les baïonnettes au bout de leurs fusils, et conduites par des officiers qui avaient mis leurs sabres hors du fourreau, ont dispersé les groupes et se sont promenées pendant plus d'une heure de long en large, sur les deux trottoirs. Aucune résistance véritable n'a été faite à leurs injonctions, mais des coups de sifflet éclataient assez souvent derrière elles, dans les petits groupes qui se reformaient sans cesse, après s'être dispersés un instant. La physionomie des boulevards rappelait assez exactement celle qu'ils avaient durant certaines soirées de l'empire, quand les sergents de ville se donnaient tant de mal pour faire circuler les passants. »

Et enfin les appréciations du *Mot d'ordre* :

« En même temps que l'on placardait sur les murs cette belle et éloquente revendication des libertés que la Commune a le droit d'assurer, nous avons vu des gardes nationaux sans mandat entraîner au poste des enfants de dix ou douze ans à peine.

Ces petits malheureux avait commis le crime de vendre le *Bien public*. On leur a confisqué la marchandise à l'achat de laquelle ils avaient consacré le gain de quinze ou vingt jours de travail, on leur a mis la main au collet, et on a ainsi plongé dans la désolation de pauvres et intéressantes familles, qui n'auront peut-être pas de quoi dîner ce soir.

Nous demandons, nous, que les actes soient d'accord avec les paroles, et si des nécessités mal comprises de salut public entraînent les hommes de la Commune à violer ainsi le programme auquel nous applaudissons les premiers, qu'ils aient du moins assez de force et d'autorité pour faire exécuter immédiatement leurs arrêts et qu'ils n'ajoutent point au scandale des suppressions de journaux le scandale mille fois plus grand d'enfants arrêtés sur la voie publique.

Nous n'ajouterons qu'un mot : Parmi les membres de la commune, il y a plusieurs directeurs de journaux. Nous espérons que l'*Officiel* publiera ce matin le procès-verbal de la séance où l'on a voté la suppression de la *Cloche*, du *Soir*, de l'*Opinion nationale* et du *Bien public*.

Il importe de savoir comment ont voté sur cette question les dictateurs journalistes. »

Le Dépôt de l'ex-préfecture de police

Le dépôt de la préfecture de police où sont enfermés (aujourd'hui) les prévenus qui attendent l'instruction de leur procès, fait partie du nouveau palais construit par M. Duc derrière les vieux bâtiments de l'ex-préfecture. L'entrée s'ouvre sur une vaste cour qu'encadrent d'une façon très-pittoresque les hautes murailles de l'ancienne Conciergerie.

Au dehors, rien que de simple et de bourgeois; au dedans, sitôt la porte ouverte, un caveau, presque un égout. Et pourtant, de l'architecture savante, propre, large, de l'art dans l'obscurité. Dans une petite pièce faisant paravent on attend l'ouverture d'une grille épaisse à guichet, qui ne roule sur ses gonds que pour enfermer ou pour délivrer un détenu. Au-dessus de ce paravent on aperçoit des colonnes, d'ordre roman, couronnées de cintres, multipliés, il est vrai, mais d'une simplicité qui ne laisse rien à la vue pour se réjouir, rien à l'ennui pour se distraire. C'est dans cette petite pièce que chacun attend son tour.

Quand on a franchi la grille, on entre dans une immense galerie à colonnes que viennent seulement éclairer deux vastes fenêtres grillées au dehors. On sent que c'est là une antichambre, mais que cette antichambre a des délices particuliers pour ceux qui sont soumis au régime de la maison. De cette galerie, la vue se porte de côté sur les *appartements* des prisonniers jetés sur des ponts suspendus, espèces de cages sombres, quoique propres, formant, enchaînées les unes aux autres, un chapelet de cellules. On s'enfuirait difficilement de cette prison. C'est là qu'ont été provisoirement enfermés Mgr Darbois, le curé de la Madeleine et plusieurs autres curés de Paris. M. Chaudey, du *Siècle*, M. de Balathier, de la *Petite Presse*, M. Polo, ont dû passer également par là...

M. V.

GAZETTE DE VERSAILLES

J'ai connu, il y a quelques années, à Versailles, une grande dame, dont l'imagination, affaiblie par les ans, lui montrait encore la vieille ville, qu'un gentilhomme du temps de Louis XIV appelait « une favorite sans mérite, » animée de la même magnificence dont les rois du siècle dernier aimaient à l'entourer.

Sa vue, également appauvrie, contribuait aussi à lui rendre l'illusion plus complète, et lorsque la bonne dame voyait parfois passer, rue des Réservoirs, sous les fenêtres de son hôtel, une famille de promeneurs en patache, on lui entendait souvent dire à sa femme de chambre :

— Venez voir Rosine, venez vite! voici le roi

---

puis, sur ses demandes plus énergiques, il fut désigné pour une des sous préfectures de Saint-Domingue.

En 1802, un vaisseau appelé l'*Océan* sortait de la rade de Brest; il portait à son bord le général Leclerc et sa femme, Pauline Bonaparte. Il portait Esménard et Nervins. Il portait Stanislas Fréron. La destinée a de ces rencontres. Quelles durent être les pensées des deux amants en se retrouvant d'une si étrange manière?. .

Peu de temps après son débarquement à Saint-Domingue, Fréron mourut, tué par le climat, disent les uns; massacré par les nègres, selon les autres; empoisonné dans un festin, murmurent de plus informés.

Je viens de coudoyer en passant ce comédien sec et froid du Théâtre de l'impératrice (1807) qu'on appelle Aristide Valcour.

Il dit correctement, et porte très-bien l'épée; il joue les pères nobles.

Le nom de Valcour est lié avec celui des plus fameux cabotins, tels que Dumaniant, Collot-d'Herbois, Patrat. Nul plus que lui n'a couru la France; nul ne s'est agité davantage sous le lustre et sous les frises. Il a été un des héros de ce petit monde de coulisses, qui est la fête des tables d'hôtes, la joie des officiers de garnison, le scandale des bourgeois de petite ville. Il a promené la *nonpareille* de Gros-René et la cape changeante de Sbrigani jusque dans les derniers recoins de la province, allumant en tous lieux l'esprit de Molière comme un phare, et passant volontiers de l'amour de la comédie à la comédie de l'amour. Quand ce n'était pas Dorine ou Nicole, la servante aux beaux bras et à la fine jambe enfermée dans un bas de soie rouge, c'était quelque discrète Elmire de faubourg qui le recevait, sur le soir, dans une petite chambre où il y avait une table servie.

Ainsi faisant, il devint auteur dramatique et même un peu poëte; alors il voulut demander à Paris la consécration de son talent. Rien ne réussit comme la jeunesse, comme le bon air, comme la confiance, un peu hardie, un peu insolente même! Du premier coup, Valcour trouva un libraire qui lui imprima tout de suite ses vers, et qui lui donna même un peu d'argent.

Valcour, se trouvant bien à Paris, y resta. Il loua une chambre au sixième ou septième étage, et là-dedans il rima du matin au soir, comme un enragé. Un des locataires de la même maison était le traducteur de La Place, lequel avait alors plus de soixante-dix ans et ne semblait pas s'en douter. La première fois que Valcour alla le voir, il trouva ce digne vieillard occupé d'un travail assez étrange, digne d'une imagination ravagée par les romans anglais : c'était un recueil d'épitaphes sérieuses et badines en trois volumes, — recueil dans lequel il avait compris tous ses amis, morts ou vivants.

La Place accueillit le jeune poëte avec amitié, sourit aux petits vers qu'il lui débita, et ne lui donna pas plus de conseils qu'il ne fallait. Aussi Valcour revint-il le voir. Il passa une année dans cette maison, une année de bonheur et de rêves, à la fin de laquelle son libraire refusant de lui imprimer un second volume, il redescendit de son sixième étage et retourna en province, Crispin comme devant.

Après ce nouveau tour de France, qui dura sept ou huit ans, Valcour, de retour à Paris, obtint l'autorisation de bâtir, sur le boulevard du Temple, un petit théâtre auquel il donna le nom de Délassements Comiques. Il y était à la fois auteur, acteur et directeur; il y jouait tous les genres, depuis l'opéra comique jusqu'à la pantomime et au ballet. Cette entreprise prospéra tellement, que les grands théâtres en devinrent jaloux et cabalèrent si bien auprès du lieutenant de police, que celui-ci défendit aux acteurs des Délassements de jouer autrement que derrière une gaze. Mais le lieutenant de police comptait sans la Révolution. Un soir, le lendemain ou le surlendemain de la prise de la Bastille, Valcour déchira la gaze en criant :

— Vive la liberté!

Avec ce mot, demeuré célèbre, Valcour a fait son chemin sous la République. Faire son chemin, en style révolutionnaire, cela voulait dire : sauver sa tête.

CHARLES MONSELET.

(*La suite au prochain numéro.*)

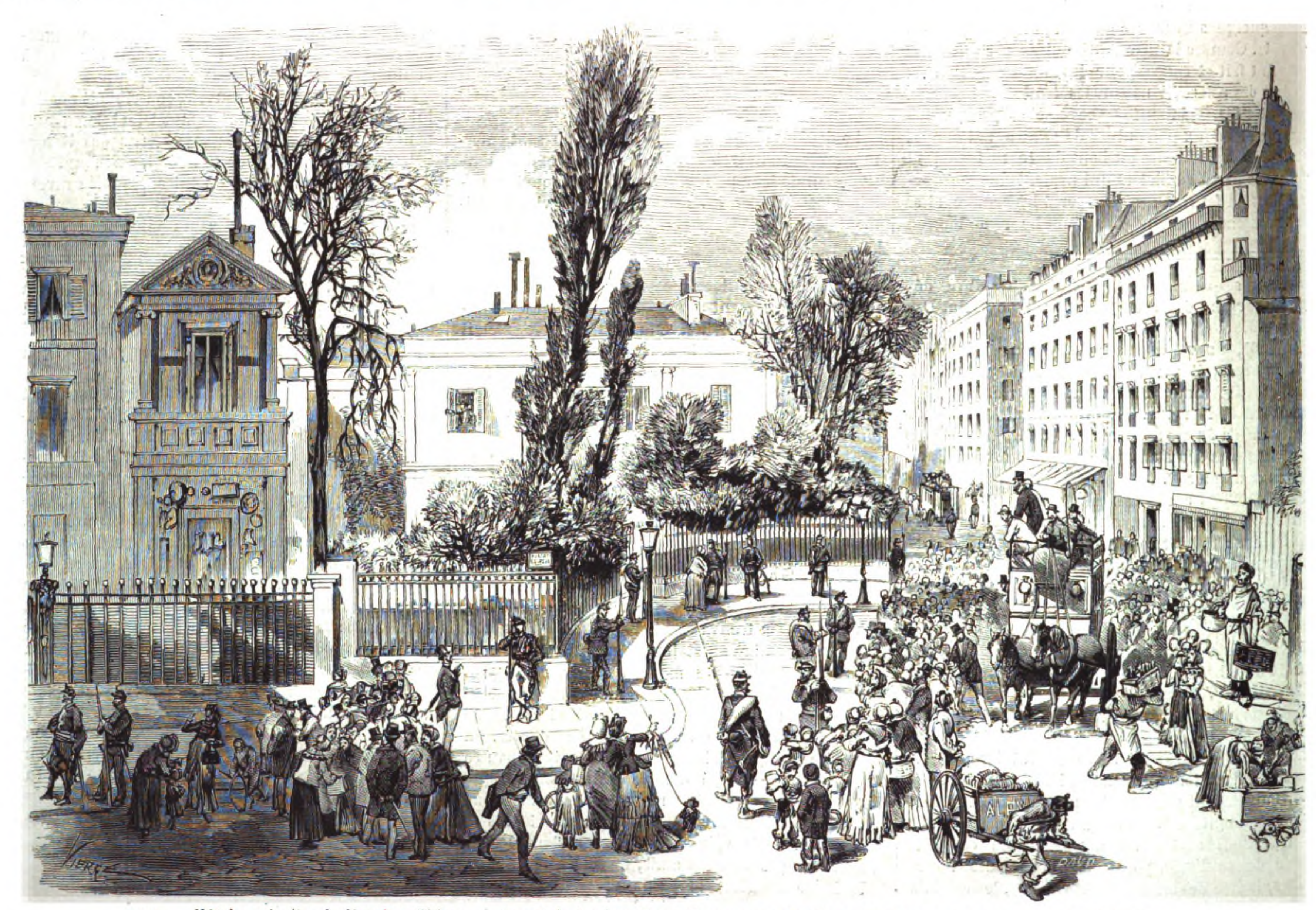


VERSAILLES. — Hôtel de la Préfecture, résidence de Monsieur Thiers, chef du pouvoir exécutif.

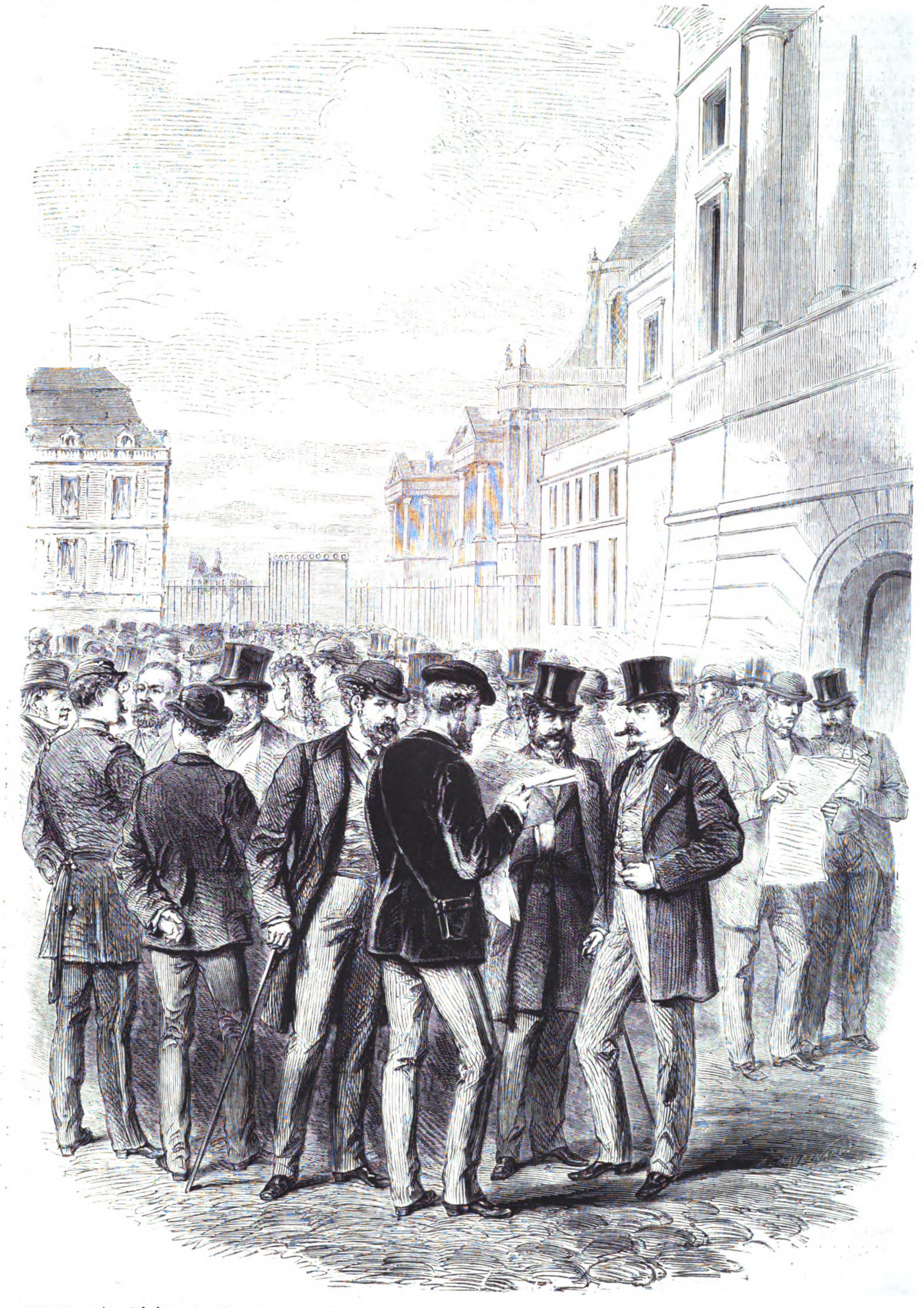
Louis XVI, qui se rend à Trianon avec la reine et la duchesse d'Angoulême!....

Si cette grande dame vivait encore aujourd'hui, son rêve serait continuel, et elle se croirait sans cesse au milieu de la gentilhommerie qu'elle a tant p'eurée.

Toutes les illustrations contemporaines, réunies en ce moment à Versailles, personnifieraient pour elle les célébrités de son temps. On lui dirait, en désignant le général Trochu, « voici l'ex-gouverneur de Paris, » et elle s'écrierait : oui! c'est bien monsieur le duc de Brissac..



PARIS. — Hôtel particulier de Monsieur Thiers. — Aspect de la place Saint-Georges pendant les perquisitions opérées par ordre de la Commune. (D'après nature, par M. Vierge.)



VERSAILLES. — Aspect de la rue des Réservoirs, promenade ordinaire des membres de l'Assemblée nationale et du corps diplomatique. — (Croquis de M. Bocourt.)

Respectable Brissac!... Ah! dans ce temps barbare,
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?
Avec moins de plaisir, les yeux d'un voyageur
Dans un désert brûlant rencontrent une fleur.

Le général Faidherbe, en sa qualité de commandant en chef des gardes nationales, représenterait M. de La Fayette.

Théophile Gautier, en y mettant un peu de complaisance, jouerait pour elle le rôle de François Ducis. — dit le Nestor de la poésie française, — et madame X, celui de la duchesse du Barry;

L'illusion serait complète.

~~~

La rue des Réservoirs est, en effet, le rendez-vous de la nombreuse population qui a émigré à Versailles, pour suivre les différentes administrations du Gouvernement, ou pour fuir l'existence lugubre que Paris offre depuis plus d'un mois à ses habitants.

Les ministères, le télégraphe, la poste, l'état-major, la préfecture de police, la mairie de Paris, l'Assemblée nationale, tout ce qui se rattache enfin au pouvoir exécutif est réuni dans le château, c'est-à-dire rue des Réservoirs.

C'est dans cette rue que se trouve située l'entrée des tribunes de l'Assemblée (*cour du Maroc*), et c'est à la porte de l'Assemblée que les curieux de tous les mondes viennent attendre les nouvelles des débats de la Chambre, à laquelle sont confiées les destinées de la capitale, et quoique l'on en dise, — ô mon pauvre Paris! — quand ton pouls n'est pas régulier, la France est tout en émoi.

~~~

A deux heures, c'est d'abord la série des *chercheurs de billets*, qui attendent le passage d'un député, porteur d'une carte d'entrée à l'Assemblée, car la consigne est inviolable à la porte de la cour du Maroc, et les deux matelots posés en sentinelle en cet endroit, — appuyés crânement sur la garde du sabre-baïonnette de leur chassepot, — sont inébranlables devant toutes les supplications.

Après les chercheurs de billets, viennent les chercheurs de nouvelles, les journalistes attachés aux différentes feuilles qui se publient à Versailles depuis le 21 mars: *La Gazette de France, le Français, l'Univers, le Soir, le Gaulois, Paris-Journal*, etc.

Puis, vers quatre heures, comme autrefois autour du lac ou dans l'allée des Acacias, on voit arriver la population élégante, le *tout Paris*, qui n'est plus pour nous qu'un souvenir lointain.

Le prince de Beauveau, le général Schmitz, le chevalier Nigra, lord Lyons, Mme de Gallifet, la maréchale Canrobert, Arsène Houssaye, Henri Houssaye, Théophile Gautier, de Espeletta, Guillaume Guizot, Gustave Doré, Cham, etc., etc.

Là, jusqu'à l'heure du diner, on cause des événements de la journée, des nouvelles politiques, des faits militaires.

On cause de Paris!

~~~

Sur la terrasse de l'hôtel des Réservoirs, les jeunes gens regardent le défilé des célébrités du jour, comme autrefois à Madrid.

On se croirait encore au temps passé de l'insouciance; on croirait aussi que le roi-soleil, coulé en bronze dans la cour d'honneur du château qui domine la rue des Réservoirs, gouverne encore dans son palais préféré.

Mais l'illusion s'évanouit bien vite, car le canon gronde au loin, et des patrouilles à cheval montent au galop les routes qui conduisent à Paris.

Non, le Versailles d'aujourd'hui n'est plus le Versailles d'autrefois, où, comme disait Delille, le chantre des jardins:

Les arts voluptueux multipliaient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
A son amant surpris et charmé de l'entendre,
La Vallière apprenait le chemin de son cœur,
Et sans se croire aimée avouait son vainqueur.
. . . .
O Versailles! ô regrets!...

Qu'est-tu devenu?

Un quartier général, presque un champ de bataille, et de quelle bataille? hélas!

LA PRÉFECTURE DE VERSAILLES

Quand les représentants de la France ne sont pas réunis à la Chambre, c'est aux abords de la préfecture que se porte la population de Versailles.

La nouvelle préfecture de Seine-et-Oise, que représente notre gravure, est située sur l'avenue de Paris et se compose d'un corps de logis principal et de deux ailes élégantes.

Construite il y a quelques années seulement pour remplacer la préfecture de la rue des Réservoirs le nouvel hôtel est décoré à l'intérieur avec un luxe recherché.

Dans le grand escalier d'honneur, on remarque un grand panneau de Lambinet, représentant la vallée de Bougival dominée par le Mont-Valérien.

C'est à la préfecture de Seine-et-Oise que M. Thiers réunit les ministres, commandants de corps et membres de la Commission des Quinze chargés de le seconder dans les décisions à prendre par le pouvoir exécutif.

HENRY MOREL.

L'HOTEL DE M. THIERS

Derrière l'église Notre-Dame-de-Lorette s'ouvre la rue du même nom qui, par un plan vigoureusement incliné, amène à la barrière Blanche, située au bas de Montmartre.

Dans la moitié de sa longueur à peu près, la rue Notre-Dame de Lorette est coupée par une oasis, la fraîche et gracieuse place Saint-Georges, au milieu de laquelle jaillit, dans les beaux jours, une fontaine du style le moins prétentieux.

A droite et à gauche, dans sa partie septentrionale, la petite place est décorée de petits hôtels enchassés entre grilles et jardins.

Celui de M. Thiers, le président actuel du gouvernement de la République, forme, à droite, l'angle de la place. Son architecture n'a rien de monumental. C'est le *buen retiro* de l'opulent homme d'Etat qui a fait de l'ameublement intérieur une merveille de goût artistique. Le cabinet de travail de l'historien-ministre jouit surtout d'une réputation européenne, car c'est dans cette pièce que les intimes ont pu voir l'auteur du *Consulat et de l'Empire*, couché sur des cartes d'Europe déroulées, sur les tapis suivre pas à pas, étapes par étapes, le grand capitaine qui menait si rondement la Grande Armée à la victoire.

Sur le devant de l'hôtel, une pelouse; sur les derrières une autre pelouse plus étendue ombragée de quelques arbres respectables. Peu d'arbustes, pas une fleur. Les coquetteries de Flore contrasteraient, paraît-il, trop audacieusement avec la gravité que doit révéler l'habitation d'un diplomate.

La discrétion semble imposée à cette demeure dont les portes et les volets sont rarement entr'ouverts, où les arbres du jardin sont soigneusement émondés, où les pelouses n'ont pas un brin d'herbe qui dépasse l'autre, tellement elles sont méthodiquement fauchées et arrosées en leur jour.

Aussi, la quiétude habituelle de l'hôtel de monsieur Thiers, déjà confisqué par un décret du gouvernement de la Commune, a-t-elle dû être singulièrement troublée par la visite des gardes nationaux qui sont allés, vendredi dernier, y faire une perquisition.

Quand les crosses de fusil ont résonné sur les dalles du vestibule ou sur le parquet des appartements, les échos de cette confortable et silencieuse demeure ont dû tressaillir jusque dans leurs coins les plus mystérieux. Ils connaissaient bien le bruit des batailles, mais rien que par ouï-dire et alors que le grincement de la plume de M. Thiers les racontait au papier.

Mais entendre le fracas des armes *pour de vrai*, comme disent les enfants, le cliquetis des chassepots et des sabres-baïonnettes résonner sous les voûtes et les plafonds discrets de l'hôtel! Le suisse lui-même ne l'aurait jamais soupçonné, à moins que ce dévoné concierge ne soit encore le même qui tira le cordon la nuit du coup d'Etat, alors que les sbires vinrent pour appréhender au corps celui à qui on venait démontrer que *l'Empire était fait*.

Pour la seconde fois, l'hôtel de la place Saint-Georges vient d'être troublé dans la quiétude qui lui est si précieuse, ce qui nous fait dire avec Lafontaine, ce fabuliste de génie sans ambition aucune:

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi.

Le *Moniteur universel* explique la perquisition dont la propriété privée de l'homme d'État a été l'objet par l'entre-filet suivant:

« La cause des deux perquisitions opérées dans l'hôtel du chef du pouvoir exécutif est assez curieuse pour que nous la relations.

Mais tout d'abord mentionnons un incident comique et inédit qui s'est produit pendant la première de ces perquisitions.

Outre les matelas et couvertures, on a trouvé dans l'hôtel un obus formidable et intact, — une longue discussion a eu lieu à son sujet, — quelques-uns des fédérés opinèrent pour qu'on n'y touchât pas, d'autres plus courageux l'enlevèrent, mais avec des précautions infinies.

Quant à la cause de ces perquisitions, la voici:

M. Thiers avait l'intention de faire l'histoire du cabinet Ollivier et aussi l'histoire du gouvernement de la défense nationale.

Selon son habitude, il recueillit nombre de documents, de lettres particulières, etc., qui devaient l'éclairer sûrement sur les agissements du cabinet et du gouvernement précités.

L'existence de cette collection complète et des plus curieuses n'était pas ignorée de quelques membres de la Commune, et on espérait qu'elle servirait aux nouveaux fascicules annoncés.

Mais M. Thiers, qui, par expérience, sait ce que produisent les mouvements populaires, s'était empressé d'emporter les précieux documents. »

M. V.

LA COUR MARTIALE

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner avec la représentation fidèle de la scène que notre dévoué collaborateur M. Lix a bien voulu prendre sur le fait, le compte rendu complet et non moins fidèle de toute la séance de la Cour martiale que notre ami M. Cochinat a donné immédiatement dans la *Petite Presse*. C'est une étude curieuse à tous les points de vue et une page historique précieuse pour notre collection.

Audience du 22 avril 1871.

PRÉSIDENCE DU COLONEL ROSSEL.

Affaire du 105e bataillon. — Commandant Witt. — Refus de marcher devant l'ennemi. — Mutineries, mauvais traitements des gardes envers leur chef.

Les cas de désobéissance abondent devant la cour martiale. Hier encore elle avait à juger l'affaire du 105e bataillon. Le citoyen Chardon, membre de la Commune, revêtu de son écharpe rouge, siége parmi les juges. Deux autres membres de la Commune, les citoyens Urbain et Parisel, sont parmi les témoins. Douze citoyens sont accusés. Ce sont les nommés:

1° Witt (Jean-Baptiste), 43 ans, employé, né à Nantes, colonel de la 9e légion;

2° Gavaudé (Prosper), 33 ans, menuisier, né dans la Moselle, capitaine au 105e;

3° Streff (Pierre-Ambroise), ciseleur, capitaine de la 3e compagnie de ce bataillon;

4° Laudet (Georges Gustave), 24 ans, ingénieur, né à Saint-Maur, capitaine;

5° Tresch (Jean), né à Wissembourg (Bas-Rhin), capitaine;

6° Durand (Victor), 45 ans, employé, né dans la Haute-Garonne, capitaine;

7° Buhin, 35 ans, peintre en bâtiments, lieutenant;

8° Jolibois, 33 ans, serrurier, sous-lieutenant;

9° Desjardins (Louis-Emile), 37 ans, garçon de lavoir, né à Braisnes (Aisne), sous-lieutenant;
~~~

10° Bernard (Antoine), 46 ans, tailleur de pierre, né à Toulouse, garde au 105e;

11° Bernard fils, tailleur de pierre, 19 ans, né dans l'Isère, garde au 105e;

12e Troulet, 35 ans, boucher, né dans le Loiret, simple garde aussi au 105e.

Ces douze citoyens sont accusés de refus de marcher devant l'ennemi, le 13 avril dernier, et de s'être mutinés contre leur chef de légion, Witt, qu'ils ont maltraité; celui-ci de s'être mis en état d'ivresse ce jour-là, ce qui a nui aux opérations militaires de la journée. De plus, d'après l'accusation, il serait adonné habituellement à l'ivrognerie.

Le capitaine Gavautié a spécialement à répondre du fait d'avoir autorisé ses hommes à ne pas marcher.

Le citoyen Witt proteste énergiquement contre l'accusation d'ivresse, et donne pour raison que si, comme l'en accuse le rapport, il avait l'habitude de s'enivrer, il n'aurait pas été élu et réélu chef de la légion.

L'accusé a une atrophie musculaire de la jambe gauche qui le fait boiter. Quand sa jambe est échauffée, cela va encore; mais d'ordinaire il trébuche en marchant, c'est peut-être ce qui l'a fait accuser d'avoir été en état d'ivresse.

Le colonel Witt croit que la faiblesse qui s'est manifestée dans son bataillon le 13 a pour cause leur inexpérience du métier des armes, mais non une pensée de trahison. Il faut dire aussi que les compagnies n'avaient ni cartouches ni vivres.

Mais il n'est pas cause de ce mouvement de faiblesse, de ce refus de marcher à l'ennemi qui a eu lieu le 13 avril; d'ailleurs, comment se fait-il que, le lendemain 14, les mêmes hommes qui l'accusent d'ivrognerie et qui avaient touché leurs vivres, leur solde, qui étaient munis de leurs objets de campement, et qui n'avaient pas de chef en état d'ivresse comment se fait-il que ces hommes aient aussi refusé de marcher ce lendemain 14?

Le président demande au capitaine Gavautié pourquoi il avait réintégré à la mairie le drapeau du 105e qu'il portait, au lieu de marcher avec à l'ennemi?

Gavautié. — Le drapeau n'était pas suivi de forces pour le défendre...

M. le président. — N'insistez pas, accusé. Votre ignorance et votre indignité comme chef se manifestent trop en ce moment! Vraiment, il est triste, il est honteux de voir à quel degré de pusillanimité se portent ceux qui sont chargés de la noble cause que nous défendons! Quant une troupe refuse de suivre son drapeau, celui qui le tient n'a pas à chercher s'il est suivi. Il s'élance en avant, avec l'insigne qu'il porte, dans les rangs de l'ennemi, et si son drapeau est pris.. . . . .

Le capitaine Gavautié, interrogé sur cet état habituel d'ivresse reproché au colonel Witt, répond qu'il est à sa connaissance qu'à Châtillon, à Vitry et à Buzenval, cet officier était ivre et a nui ainsi aux opérations de ces journées.

Le 13 avril, à la porte Bineau, il était ivre aussi, mais moins qu'à ces trois affaires. Relativement à l'infirmité du colonel, le capitaine Gavautié répond qu'il n'en peut rien dire, n'étant pas médecin. (Sourires.)

Streff, interrogé sur la moralité du colonel Witt, répond que tous ses compagnons d'armes connaissaient sa pente à l'ivrognerie mais que cependant on l'a élu tout de même parce qu'il aurait fallu, comme on n'était en présence que de deux candidats, Witt et un réactionnaire, nommer le réactionnaire.

M. le président. — C'est donc alors uniquement pour ses opinions politiques qu'il a été élu. — R. Oui, mon colonel,

Laudet. — Cet officier a protégé le colonel Witt, afin que ses hommes, qui le conduisaient à la mairie, ne se livrassent envers lui à aucune violence.

Tresch. — Le colonel Witt n'est pas précisément un ivrogne... (avec hésitation) il buvait un coup souvent de temps en temps comme les camarades, (On rit.) Mais ce n'est pas un ivrogne. L'accusation reproche à cet officier d'avoir empêché ses hommes de marcher, et le citoyen Gavautié interpellé sur ce fait dit que cela est vrai et avait pour cause une rivalité de commandement, le capitaine Tresch étant le plus ancien du bataillon et n'ayant pas été nommé chef de bataillon.

Le capitaine Tresch proteste énergiquement contre cette accusation.

Durand. — Cet accusé affirme avec fermeté que ses hommes ont refusé unanimement et énergiquement de marcher à l'ennemi le 13 avril, de la place Vendôme, parce qu'ils n'avaient pas de cartouches. « Nous avons déjà été *roulés* au plateau d'Avron, où l'on nous a fait massacrer sans cartouches, disaient-ils, et nous ne voulons pas jouer même jeu. » Je me suis adressé au colonel Witt pour avoir des cartouches. Il m'a dit, en trébuchant, que dans deux minutes on allait en avoir, et cependant nous n'en avons pas eu. Et voici comment la chose s'est passée : La veille, au soir, le 12, on nous convoque place Vendôme pour *passer une revue*. Nous nous y rendons le lendemain matin. Là, on nous commande de piquet. Bien. Le soir, à 6 heures, on nous ordonne, après nous avoir distribué une ration de pain, — mais pas de cartouches, — on nous ordonne d'aller au feu, à nous compagnie sédentaire! Est-il étonnant qu'il se soit produit une opposition dans ces circonstances-là?...

Le capitaine Tresch a excité ses hommes à marcher; ceux-ci n'ont jamais voulu l'écouter, se fondant sur le manque absolu de cartouches, et, malgré ses promesses formelles de leur en faire distribuer, ceux-ci lui ont dit : « *Ta, ta, ta, nous la connaissons!* » et ils se sont débandés, ou se sont mis à conduire leur chef, le colonel Witt, à la mairie, furieux de ce qu'ils le voyaient en état d'ivresse. Comme j'avais soif, je suis entré chez mon marchand de vin pour boire un coup.

M. le président. — Toujours la même chose! Boire un coup! Est-ce qu'un chef, même lorsque le plus grand désir de boire le presse, doit penser à lui? Il ne doit penser qu'à ses hommes et au devoir qu'ils ont à remplir. Pendant qu'il boit, ceux-ci se débandent et abandonnent lâchement leur poste. Tenez, j'ai vu bien des choses pénibles dans cette guerre; mais celle-ci, cette incurie, cette incapacité du chef, est une de celles qui m'affligent le plus. Toujours absence de soldats quand il s'agit d'aller au feu! Toujours des hommes plus soucieux de parader aux endroits opposés à l'ennemi que d'aller lui tenir tête! Est-ce que vous croyez que c'est ainsi qu'on prend Neuilly! Quelle responsabilité incombe au général Dombrowski de pareils agissements! Si au lieu de venir quarante au feu, vous vous étiez montrés deux cents seulement, peut-être eût-il pu tenter une action décisive! Des hommes comme vous, qui ne combattent ni pour un souverain, ni pour faire la guerre, mais pour servir une révolution dont ils ignorent la grandeur, une révolution la plus grande qu'on ait faite depuis longtemps, ces hommes-là se déshonorent, oui, ils se déshonorent, et font le plus grand tort à la cause qu'ils servent si mal! (Mouvement dans l'auditoire.)

Tous les inculpés se défendant de la même manière, il est donc inutile de s'étendre davantage sur leurs réponses.

Les témoins sont entendus, et de la déposition de l'un d'eux il résulte ce fait que, dans la nuit du 13 au 14, le général Dombrowski a envoyé l'ordre de lui envoyer comme renfort toute la 11e légion, composée de 28 bataillons, et qui est la plus nombreuse de Paris. Ce renfort était nécessaire pour un mouvement offensif sur Neuilly, qui est la plus importante ligne de défense de Paris. Ce point perdu par les troupes de la Commune, d'après les propres paroles du président, pouvait être conquis par le mouvement qu'allait tenter le général Dombrowski, lequel comptait sur un renfort de 10,000 hommes ou tout au moins 3,000.

Eh bien! dit le citoyen président, ces milliers d'hommes sur lesquels comptait le commandant en chef se sont réduits à *quarante* hommes! Et le mouvement n'a pas eu lieu! Et, à l'heure qu'il est, continue le colonel Rossel, la principale ligne de défense de la ville est gravement compromise par suite de ce mouvement manqué, et la révolution peut être perdue par cette funeste désertion de toute une légion! (Sensation.) Voilà pourquoi vous êtes ici, accusés, leur dit en terminant le président, voilà le fait grave, déplorable, dont vous aurez à répondre devant la Cour!

Après les dépositions des témoins, témoignages qui n'apprennent rien de nouveau, la Cour suspend la séance pendant une heure. Il est trois heures un quart du matin. A quatre heures moins un quart, la Cour martiale entre en séance, et par l'organe de son président, déclare qu'elle *incrimine le 105e bataillon tout entier* et qu'elle engage un des défenseurs présents à la barre à présenter la défense du susdit bataillon.

A cinq heures quarante-cinq minutes du matin, la cour, après avoir délibéré, rentre en séance, et :

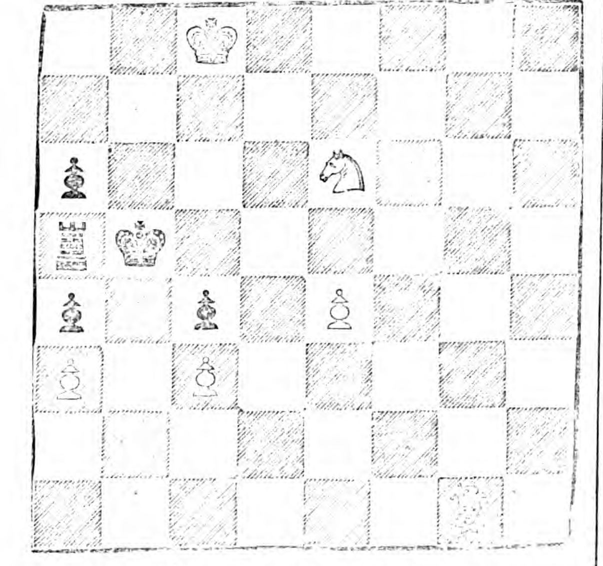
Après plusieurs considérants que le dernier résume tous :

Attendu que la faiblesse générale des chefs élus

ÉCHECS

PROBLÈME N° 368

COMPOSÉ PAR M. GRATSCHEWSKI, DE PÉTERSBOURG



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 366.

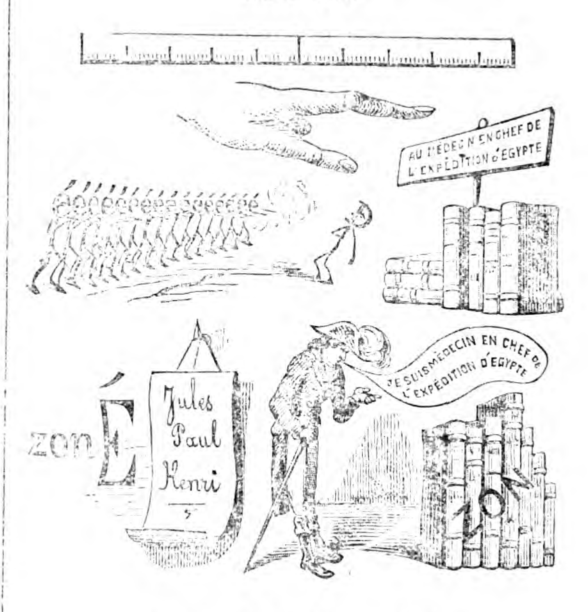
1. F 8 R	1. R 5 D (A)
2. F 7 F	2 R 5 F
3. T 4 R, échec et mat.	

(A)

	1. P 5 D
2. F 4 TD	2. R 4 D
3 F 3 C, échec et mat.	

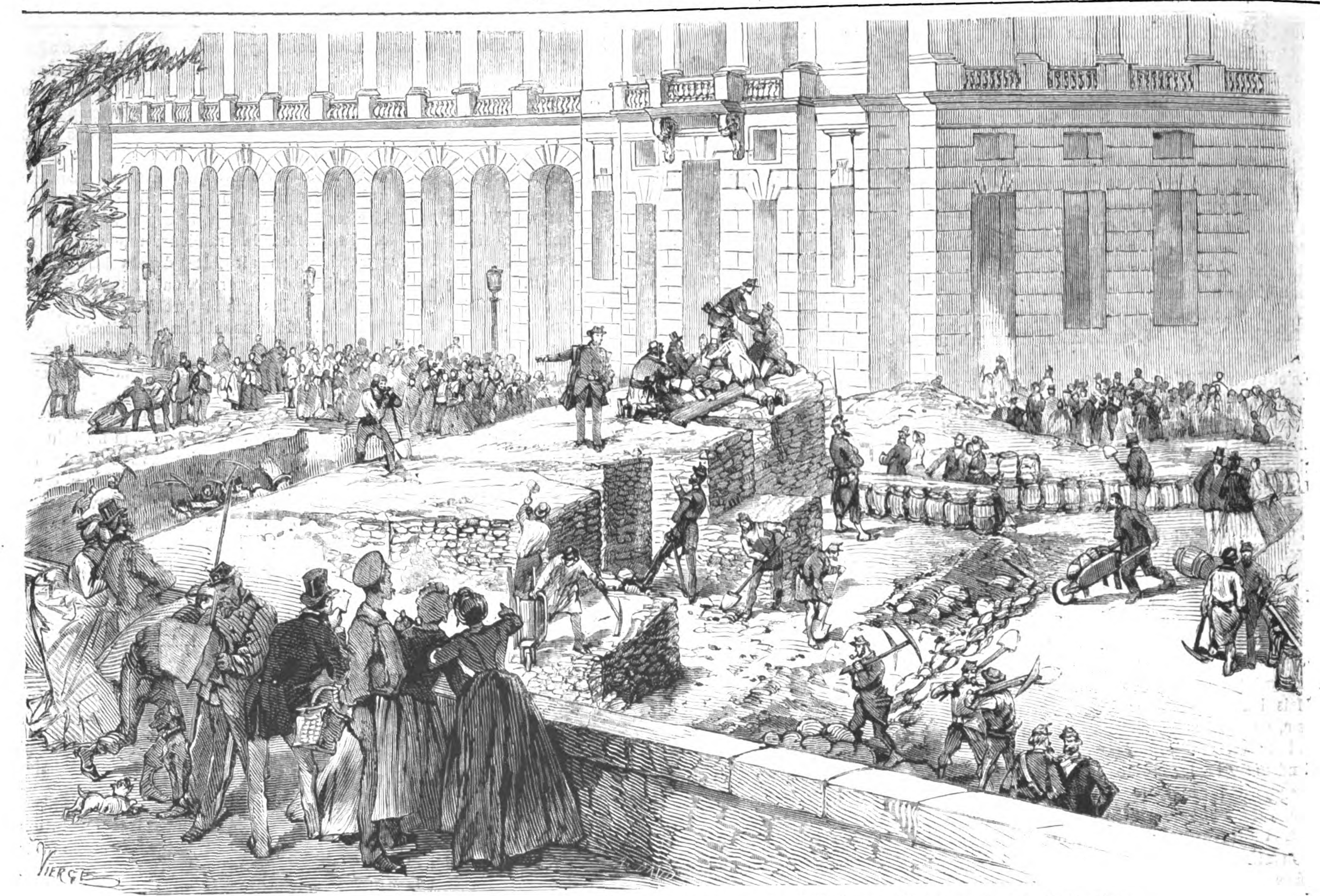
P. JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Vos soldats français sont des lions conduits par des ânes disaient les Prussiens.



Barricade de la rue Saint-Florentin, entre l'hôtel de la Marine et la terrasse des Tuileries. — (D'après le croquis de M. Slom.)

et la lâcheté collective des soldats du 105e bataillon peuvent être imputées à tout le bataillon,

Déclare :

Les accusés Desjardins, Streff et Durand, coupables de refus d'obéissance pour marcher à l'ennemi, leur accorde le bénéfice des circonstances atténuantes;

Condamne les citoyens Streff et Durand aux travaux forcés à perpétuité; Desjardins à cinq ans de prison;

Déclare le citoyen Bernard fils coupable d'outrage par paroles envers son supérieur à l'occasion du service, et le condamne à trois ans de réclusion;

Acquitte les citoyens Witt, Gavautié, Laudet, Butin, Jolibois, Tresch, Bernard et Troulet.

Les contrôles du 105e bataillon seront remis au greffe de la cour martiale, et tout garde inscrit sur ses contrôles, s'il est ultérieurement reconnu coupale d'indiscipline ou de refus d'obéissance, sera considéré comme en état de récidive.

Le 105e bataillon sera dissous, et son numéro rayé des contrôles de la garde nationale. Les officiers, sous-officiers et gardes de ce bataillon seront versés comme simples gardes dans les autres bataillons, incapables de se présenter à l'élection civile ou militaire, à peine de nullité d'élection.

VICTOR COCHINAT.

LES VOLONTAIRES MALGRÉ EUX

On sait combien de gens peu sympathiques à la Commune ont été malgré eux incorporés dans des bataillons dont ils font semblant de faire partie. Ceux-là, malheureusement sans ressource, y ont vu peut-être le moyen de conserver les trente sous qui les aident à vivre.

Mais le plus grand nombre s'est soustrait à cette obligation soit en se cachant soit en fuyant. Les uns se sont enfermés dans des malles pour pouvoir sortir en chemin de fer, d'autres se sont déguisés en femme, et nous savons que plusieurs n'ont pas reculé devant un exercice de gymnastique assez périlleux. M. X..., par exemple, actuellement à N..., où il souffre encore cruellement des poignets, après s'être muni d'une corde à nœuds s'est dirigé du côté des remparts solitaires du Nord, accompagné de sa mère qui surveillait alentour; il a enfoncé un piquet en terre et y fixant la corde a pu ainsi descendre jusque dans les fossés d'où il a gagné N..., occupé par les Prussiens, mais où on ne lui impose pas de prendre contre des Français l'arme *qu'il* avait prise jadis contre ses nouveaux hôtes.



ÉMIGRATION PARISIENNE. — Un réfractaire.

Ce fait n'est pas isolé, bon nombre de jeunes gens ont quitté la capitale par le même moyen. Malheureusement tous ceux que le devoir n'enchaîne pas au rivage n'ont pas la même force et la même adresse, et les perquisitions d'homme se font très-sérieusement dans certains quartiers, et bientôt il faudra opter entre l'incorporation ou l'incarcération.

Nous lisons à ce propos dans le journal *la Patrie* :

L'église Saint-Roch, qui, fermée depuis un assez grand nombre de jours, était demeurée interdite aux cérémonies du culte, a été enfin réouverte, à la grande satisfaction des habitants du quartier des Tuileries et du public en général.

Toutefois, les prêtres habitués de la paroisse, âgés de moins de quarante ans, ont jugé prudent de se soustraire par la fuite à l'obligation qu'on voulait leur imposer, dit-on, de servir comme soldats dans les bataillons de la garde nationale.

Le même parti aurait été pris, assure-t-on, pour bon nombre de frères de la doctrine chrétienne âgés de plus de dix-neuf ans et de moins de quarante et qui ont dû quitter les établissements auxquels ils étaient attachés.

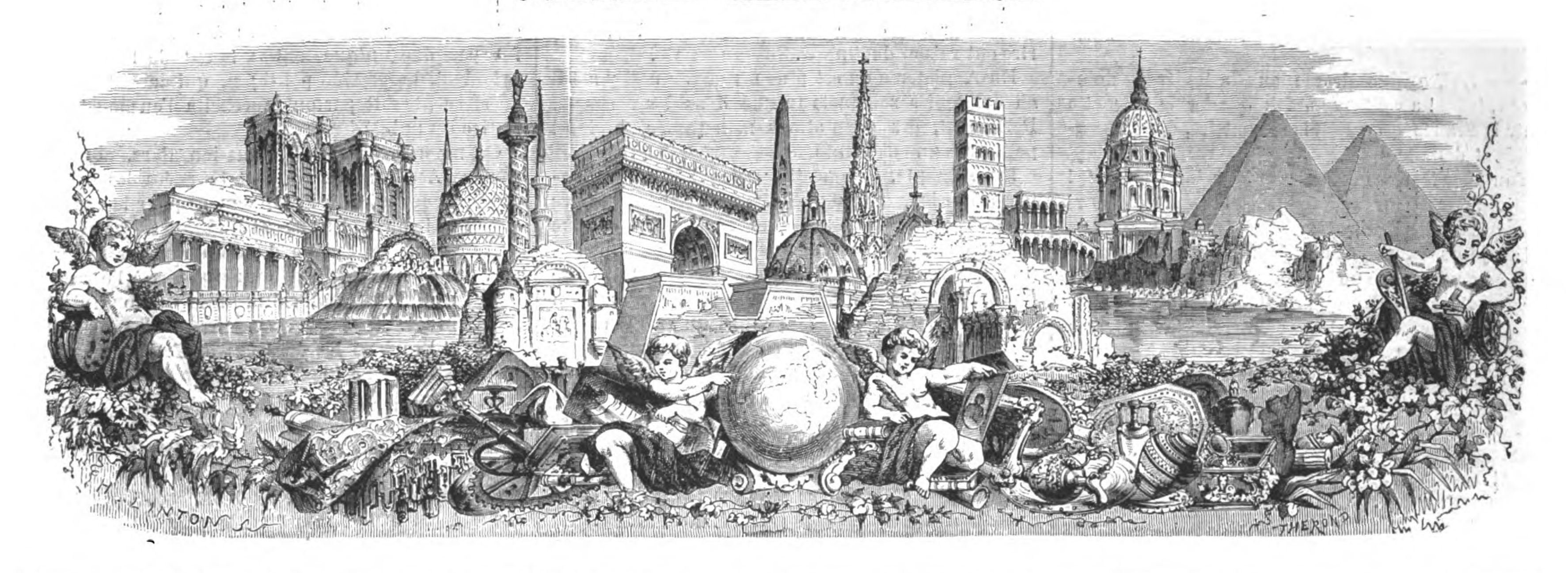
Dans les quartiers populeux, où ces institutions gratuites sont principalement répandues, le peuple a pitié de ces pauvres frères aujourd'hui sans asile, sans moyens d'existence, et leur vient en aide autant qu'il le peut. Il se souvient que pendant le siége de Paris ces hommes si humbles, si modestes et si braves à la fois, modèles de charité et de fraternité chrétiennes, s'en allaient, au péril de leur vie, sous les balles et les boulets de l'ennemi, relever les morts et secourir les blessés sur les champs de bataille.

M. V.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 734. — 6 Mai 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considerée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne repond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

PARIS. — Une séance du club de l'église Saint-Nicolas-des-Champs. — (D'après nature, par M. Lix.)

COURRIER DE PARIS

~~~ L'effroyable drame aux actes trop nombreux, hélas! a continué à faire couler le sang et a tenir la France, qui en est la spectatrice, dans les anxiétés et dans le deuil.

Toujours le canon aux sourds retentissements! Toujours les obus aux éclats stridents! Toujours Français contre Français!

Les jours succèdent aux jours, les nuits succèdent aux nuits: même angoisses, mêmes larmes.

Les voitures d'ambulance défilent encore dans l'ombre de la nuit avec leurs chargements humains; la ville garde cet aspect qui ne ressemble à rien de ce qu'on peut imaginer et dont l'histoire elle-même ne pourra pas se rendre compte.

A chaque minute une nouvelle affiche s'étale sur les murailles, elle est bleue, verte ou rouge. N'importe!

Chacun y court.

— Qu'y a-t-il?

— Est-ce un dénoûment?

— La conciliation a-t-elle fait entendre enfin sa voix?

— S'agit-il d'une mesure de rigueur?

Et de s'empresser autour du placard.

Le plus souvent c'est quelque avis banal, quelque solution qui ne résoud rien. On s'éloigne découragé.

Vingt pas plus loin, autre affiche, vers laquelle on se précipite de nouveau, tant est grand le besoin d'apprendre et d'apprécier.

Puis le tambour qui bat le rappel; le va-et-vient des bataillons qui rentrent et des bataillons qui sortent; les attroupements des femmes et des enfants qui vont guetter le père de famille près des barrières; l'air renfermé et replié des passants qui semblent s'observer; les défilés de députations s'acheminant ici ou là pour un but quelconque; le travail fiévreux des barricades...

Que sais-je?

Tout cela compose l'ensemble le plus inouï, le plus indescriptible, dans le sens littéral du mot.

Aussi n'entreprendrons-nous pas de le décrire. C'est à peine si avec la parole on parviendrait à le raconter...

~~~ Il semble du reste que le monde entier traverse une de ces époques où tous les bouleversements et tous les fléaux s'entre-choquent dans un déchaînement suprême.

De quelque côté qu'on regarde, on cherche en vain le calme et le repos.

Aux Etats-Unis, des secousses nouvelles semblent présager de prochaines convulsions; le Sud que l'on croyait dompté mord la chaîne et se prépare à une revanche.

Déjà les journaux américains ne sont remplis que de détails terrifiants sur les ravages exercés par une secte mystérieuse dont les adeptes se sont donné le nom bizarre de *ku-klux*. C'est la sauvagerie dans toute son horreur. Les *ku-klux*, exclavagistes forcenés, non-seulement brûlent toutes les écoles où l'on a admis l'enfant d'un noir, mais encore égorgent tous les hommes de couleur qu'ils trouvent isolés. Voilà qui promet pour ceux qui rêvaient d'aller, en cas de besoin, chercher un refuge dans la libre et heureuse Amérique.

Dans la non moins libre et non moins heureuse Angleterre, grosses émotions; Jonh Bull a ses nerfs à ce point qu'il en a presque oublié l'approche des fameuses courses d'Epsom.

Ce sont des allumettes qui ont mis le feu aux poudres. Vous me direz qu'elles étaient dans leur rôle. Jonh Bull, probablement en sa qualité d'ami des lumières, s'est juré de ne pas permettre que le ministère établit un impôt sur ce produit chimique. Echec au chancelier de l'échiquier qui a dû céder devant le *tolle*.

Vous rappelez-vous qu'en France aussi, il y a quelque dix ans, un ministre des finances rêva de créer cet impôt en même temps qu'un impôt sur les pianos?

C'était l'ère des nouvelles à la main et des faiseurs de calembours, on raconte que ledit impôt sur les allumettes avait amené une protestation en masse de tout le corps de ballet de l'Opéra dont les jambes avaient pris la chose pour une personnalité. Et le rire eut raison de l'innovation annoncée.

En Angleterre on est plus sérieux. Aussi y a-t-il eu des défilés solennels jusque dans les cours du Parlement, des députations menaçantes, bref un petit prologue d'émeute.

En Belgique, des meetings populaires font entendre un langage qui n'est pas précisément l'indice d'une complète quiétude des esprits. Le compte rendu de la dernière de ces assemblées nous apprend, par exemple, qu'un orateur ayant déclaré que Robert-Macaire et Tartufe se donnaient la main pour extorquer les sous du peuple, un autre orateur a surenchéri en formulant cette déclaration : « Les patrons sont dignes de la guillotine avec laquelle on a coupé la tête des rois et des empereurs. »

En Allemagne, un immense schisme religieux apparaît à l'horizon, la plupart des catholiques refusant de se conformer aux décisions du concile.

En Espagne, le feu couve sous la cendre, et sa majesté Amédée sent déjà son trône chanceler.

Aux Indes, on parle d'un nouveau soulèvement qui se mijote contre l'Angleterre, en même temps qu'on annonce l'apparition d'une fièvre mystérieuse et terrible qui, dans un seul village, a enlevé trois cents habitants sur trois cent vingt en deux jours.

En Russie, rentrée du choléra...

Je m'arrête, car en voilà assez et trop pour prouver que l'année 1871 n'a aucune envie d'écrire son nom en bleu de ciel sur les registres du temps.

~~~ Comment s'étonner qu'au milieu de ces cataclysmes la mort des notabilités de l'art ou des lettres passe pour ainsi dire inaperçue.

Ce pauvre Emile Deschamps! Il y eut pourtant une heure où il fut un des porte-drapeaux du romantisme, un de ceux dont les faits et gestes poétiques passionnaient les esprits; ils étaient avec son frère Antony, les Lionnet de la lyre. Est-ce qu'on sait seulement aujourd'hui comment est fait cet instrument-là?

Emile Deschamps avait d'ailleurs vu, pour ainsi dire, escompter sa mort de son vivant. Il y a trois ans on annonça qu'il avait succombé.

Comme le décès arrivait dans un moment où la copie était rare, chaque journal lui consacra au moins une colonne. Après quoi, lorsque toutes les symphonies funèbres eurent été jouées, on apprit que le poëte était parfaitement vivant.

Le mot *parfaitement* était, hélas! une ironie cruelle, car la vie pour Emile Deschamp n'était depuis longtemps qu'un supplice. Non-seulement il avait perdu la vue, mais une maladie impitoyable le torturait presque sans relâche.

Cherchant au moins le repos extérieur, il était allé s'établir à Versailles sur la réputation de placidité dont jouissait la vieille ville. Raffinement d'une destinée vouée au malheur! L'invasion étrangère et les échos de la guerre civile sont venus rendre plus sombres encore les derniers moments de l'inoffensif rêveur. Des régiments campaient sous sa fenêtre. De son lit d'agonisant il entendait le canon de la guerre civile. Et à ce bruit, sans qu'il parlât, de grosses larmes coulaient de ses yeux sans regard.

Triste! triste!.....

~~~ Baroilhet aussi est parti sans que la presse fit cortége à sa mémoire. Il avait pourtant brillé d'un vif éclat, mais seulement à titre d'étoile filante, car la durée de ses succès de chanteur fut bien courte.

Roqueplan, qui avait en ce temps-là la spécialité des boutades humoristiques, disait de Baroilhet, dont la voix nasillarde se sauvait à force d'expression :

— C'est une âme dans un nez.

Ce nez-là, d'une taille plus que respectable, s'encadrait dans une physionomie étrange qu'on aurait crue empruntée à quelque peinture de missel.

Ce physique étrange, si bizarrement accentué, contribua pour une bonne part au plus grand triomphe de l'artiste. Je veux parler de sa création du personnage de *Charles VI* dans l'opéra de ce nom. Baroilhet y était vraiment saisissant d'accent et de relief.

Il convient toutefois d'ajouter que la vogue dont cet opéra assez médiocre jouit à son apparition ne fut pas due uniquement au talent de l'interprète principal. La passion politique, qui en ce temps-là aussi se glissait partout, surexcita l'enthousiasme factice du public.

On ne prévoyait pas le Prussien alors, et c'était contre l'Angleterre qu'étaient tournées les colères et les rancunes, d'où l'engouement pour le fameux chœur qui courut les rues et les orgues.

Cet engouement prit à diverses reprises les proportions d'un événement, entre autres à l'occasion du festival monstre qui clôtura l'Exposition universelle de 1844.

Il faut lire dans les *Mémoires de Berlioz* un récit humoristique de cet épisode.

Sur les sollicitations de l'éditeur d'Halévy, Berlioz avait introduit, après coup, dans son programme, le fameux chant de *Charles VI* qui produisit un effet spécial.

Il réveilla, dit Berlioz, les instincts d'opposition qui fermentent toujours dans le peuple de Paris, et au refrain si connu :

> Guerre aux tyrans, jamais en France,
> Jamais l'Anglais ne régnera!

les trois quarts de l'auditoire se mirent à chanter avec le chœur.

Ce fut une protestation de nationalisme contre la politique suivie à cette époque par le roi Louis-Philippe.

Le lendemain matin, Berlioz était mandé à la préfecture de police par le préfet. Et ici nous cédons la parole aux Mémoires du musicien :

— Monsieur, me dit M. Delessert (c'est Berlioz qui parle), je suis fâché d'avoir à vous adresser un grave reproche.

— Lequel donc, monsieur? répliquai-je, étrangement surpris?

— Vous avez introduit clandestinement dans le programme de votre grand concert un morceau propre à exciter des passions politiques que le gouvernement cherche à éteindre et à réprimer. Je veux parler du chœur de *Charles VI*, qui ne figurait pas dans les premières annonces du festival. M. le ministre de l'intérieur a lieu d'être fort mécontent des manifestations que ce chant a provoquées et je partage entièrement ses sentiments à ce sujet.

— Monsieur le préfet, lui dis-je avec tout le calme que je pus appeler à mon aide, vous êtes dans une erreur complète. Le chœur de *Charles VI* n'était point, il est vrai, porté sur mes premiers programmes; mais apprenant que M. Halévy se trouvait blessé de ne pas figurer dans une solennité où les œuvres de presque tous les grands compositeurs contemporains allaient être entendues, je consentis, sur la proposition qui m'en fut faite par son éditeur, à admettre le chœur de *Charles VI* à cause de la facilité de son exécution par de grandes masses musicales. Cette raison seule détermina mon choix. Je ne suis pas le moins du monde partisan de ces élans de nationalisme qui se produisent en 1844 à propos d'une scène du temps de Charles VI; et j'ai si peu songé à introduire clandestinement ce morceau dans mon programme, que son titre a figuré pendant plus de huit jours sur toutes les affiches du festival, affiches placardées contre les murs mêmes de la préfecture de police. Veuillez, monsieur le préfet, ne conserver aucun doute à cet égard et désabuser M. le ministre de l'intérieur.

M. Delessert, un peu confus de son erreur, se déclara satisfait de l'explication que je venais de lui donner et s'excusa même de m'avoir adressé un reproche dont il reconnaissait l'injustice.

A partir de ce jour, néanmoins, la censure des programmes de concert fut établie, et l'on ne peut plus maintenant chanter une romance de Bérat ou de Mlle Puget dans un lieu public sans une autorisation émanée du ministère de l'intérieur et visée par un commissaire de police.....

Comme elles paraissent puériles et mesquines aujourd'hui ces tempêtes dans un verre d'eau!

Quels abîmes, à moins de trente ans de distance, entre ces émotions de préfet de police à propos de trois notes de musique et les terribles événements dont nous sommes témoins!...

~~~ Pour en revenir à Baroilhet, il s'attribua tout naturellement le succès fou de *Charles VI*, sans aucun partage. Mais le lendemain de cette victoire devait être assez triste.

En quelques mois, l'artiste perdit sa voix tout d'un coup, et il lui fallut chercher une autre carrière. Baroilhet se fit marchand de tableaux.

Tout Paris l'a vu pendant ces vingt dernières années à l'Hôtel des ventes, dont il était l'hôte assidu, coiffé de chapeaux pointus d'une forme invraisemblable, la redingote boutonnée, maigre à plaisir, teignant à moitié sa barbe en pointe mi-partie blanche et mi-partie rouge. Il était là près du commissaire-priseur, assis sur une chaise, tenant dans sa main le dessus de sa jambe croisée et formant, avec ses coudes et ses genoux pointus, un ensemble d'angles tout à fait hoffmanesque.

Fort taciturne, d'ailleurs, passablement misanthrope et ayant gardé sur la figure cette empreinte de mélancolie qui est le propre des majestés déchues.

Baroilhet, fort expert en peinture, réalisa dans sa nouvelle profession d'assez jolis bénéfices; mais ces bénéfices-là ne parvinrent jamais à le consoler. Il était de ceux qui regrettent à jamais ce blafard soleil de la rampe, qui a sa nostalgie comme le soleil radieux du Midi.

Par une dernière taquinerie, le sort l'a fait mourir dans un moment où il devait fatalement partir inaperçu, de sorte qu'il n'a pas même retrouvé *in extremis* ce dernier frémissement de la foule qui, d'ordinaire, est comme le suprême bravo réservé aux comédiens en retraite.

~~~ A propos d'artiste, l'année 1871 aura produit un phénomène de déplacement qui n'aura pas été sans danger pour la santé publique du reste de l'Europe.

On sait quel déchaînement musical c'était à Paris toutes les fois que revenaient les mois de mai et avril, spécialement fêtés par tout ce qui agaçait l'ivoire, grattait les cordes ou soufflait dans le cuivre.

Cette fois, où le canon était la seule musique en circonstance, il a bien fallu que pianos, violons, violoncelles, ophicléides, flûtes, hautbois, guitares, harpes, etc...., prissent une autre direction.

Tout cela s'est abattu sur la Belgique.

Une inondation véritable, une trombe, une avalanche!

Bruxelles en est à son dix-neuf cent trente-huitième concert de la saison.

Les autorités, justement émues, se sont demandé s'il n'y avait pas lieu de réunir une commission médicale ou d'établir un cordon sanitaire. On ignore encore quelles décisions auront été prises, mais, évidemment, il faut aviser, car l'épidémie lyrique menace de continuer ses ravages.

Pauvre Belgique! si hospitalière! Savez-vous que ce doit être quelque chose d'horrible que cette torture en *la bémol*, que ce supplice de la *rêverie pour la main gauche*, que cette inquisition du concerto et de la triple croche!

Ce qu'il y a de particulièrement admirable, c'est que la Belgique n'a pas l'air de nous en vouloir pour cela, et qu'elle continue à faire le même bon accueil à tous nos réfugiés en général et à nos artistes en particulier.

C'est ainsi qu'un Français, M. Carrier de Belleuse, le sculpteur connu, vient d'être choisi au concours par la ville d'Anvers pour l'exécution d'un monument à la mémoire de Leys, le célèbre peintre.

En ce temps de stagnation lugubre, nos statuaires et nos peintres vont-ils donc être forcés d'apporter une variante au vers connu, et de dire :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la commande.

~~~ Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est du Nord que nous sont venus les plus beaux vers que la langue française ait produits depuis trop longtemps.

Je veux parler de cette admirable pièce intitulée *Pas de représailles*, que Victor Hugo a envoyée de Bruxelles, et qui a paru dans *le Rappel*.

Cette pièce, qui est à la fois une belle œuvre et une grande action, fera partie d'un ensemble. Victor Hugo, en effet, travaille en ce moment à un volume de vers qui aura pour titre : *Paris combattant*.

Ce sera un monument élevé au souvenir du siége mémorable auquel le grand poëte a voulu assister, avec le sanglant et douloureux épilogue que la guerre civile est malheureusement venue y ajouter.

Victor Hugo, éprouvé par un si cruel deuil de famille, Victor Hugo revenu sur la terre étrangère, où il sera peut-être forcé de rester encore, n'en consacre pas moins toutes ses pensées à la patrie absente. Il travaille à *Paris combattant* avec une ardeur toute juvénile.

Dès six heures du matin il est à la besogne. Le soir quelques privilégiés sont parfois admis à entendre la lecture des vers éclos dans la journée. Puis ceux-ci vont rejoindre dans le carton du poëte les pièces déjà écrites, et le lendemain l'illustre plume poursuit sa tâche.

Paris combattant paraîtra quand les carnages ayant cessé, la pensée pourra retrouver une place là où il n'y a d'ardeurs que pour la tuerie.

Que ce soit bientôt, mon Dieu!

~~~ Ce qu'il y a de plus sinistre peut-être dans les cataclysmes actuels c'est le contraste des ruines amoncelées par la guerre et des primeurs accumulées par le renouveau.

Partout, dans ces villages bouleversés, avril a semé fleurs et verdure comme à l'ordinaire. Les violettes s'épanouissent sans souci de l'obus, les nids gazouillent au milieu des balles. C'est charmant et horrible à la fois.

Ces gaietés de la végétation au milieu des maisons éventrées, des flaques de sang ont quelque chose de l'effroyable et éternel sourire de *l'Homme qui rit*.

Lors de l'armistice qui a permis de visiter les décombres sanglants, il s'est produit des épisodes atroces.

Sous des bosquets mystérieux, tout embaumés d'aubépine on a retrouvé des cadavres en putréfaction qui pourrissaient depuis quinze jours.

Au moins, pendant le siége de Paris le ciel était en deuil comme les âmes, le suaire de neige qui couvrait la terre allait bien à la tristesse des cœurs. Aujourd'hui, au contraire, il y a disparate.

Pourquoi faut-il quand la nature fait le printemps vert, que les hommes fassent le printemps rouge?

~~~ Tandis que se déroulent les combats incessants et les scènes lamentables, un certain nombre de spectateurs platoniques considèrent tout cela comme des représentations gratuites offertes à leur curiosité.

Les buttes Montmartre sont le rendez-vous de ces chercheurs d'émotions, au premier rang desquels figure toute une collection d'Anglais.

Les enfants d'Albion jouissent depuis un temps immémorial d'une réputation de flegme qui n'a pas de rivale.

Tout le monde connaît l'histoire de l'anglais qui sautant en chemin de fer avec son domestique coupé en deux dans la rencontre, se relève, et appelant tranquillement un employé :

— Voudriez-vous chercher celle des deux moitiés de ce pauvre John où se trouve la poche dans laquelle sont les clefs de ma malle ?

Les héritiers de cet anglais-là abondent à Montmartre.

Imperturbables, graves, sérieux, ils suivent avec une grosse lorgnette et un carnet les péripéties de l'action. On dirait qu'ils marquent les coups d'une partie de billard.

Tous les endroits d'où l'on découvre le mieux la presqu'île de Gennevilliers et Asnière, sont recherchés par eux comme jadis les fenêtres d'où l'on voyait tomber le couteau de la guillotine aux environs de la place de la Roquette.

En vérité, je ne sais rien de plus navrant pour la dignité nationale, que l'idée de passer ainsi pour les indifférents de l'Europe à l'état de spectacle et de gladiateurs dans le cirque.

~~~ Quelques mots d'une question dont l'intérêt est d'une actualité perpétuelle, mais qui en ce moment a en outre une actualité immédiate: la question du pain.

Vous savez la réponse du bambin.

On le questionnait :

— Pourquoi, quand tu fais ta prière, dis-tu toujours: donnez-nous notre pain quotidien, au lieu de demander à la fois pour toute une semaine ?

Et lui, après une minute de réflexion de répliquer :

— C'est parce que à la maison nous n'aimons pas le pain rassis.

Cette antipathie du gamin était partagée par les trois quarts de la population parisienne. Est-ce à dire qu'elle doive renoncer à ses préférences et se condamner au pain dur à perpétuité.

Personne n'a pu le croire un seul instant sérieusement.

Les choses n'en continueront pas moins à marcher du même pied dans le plus bref délai.

Que les ouvriers boulangers éprouvent le besoin, de dormir dans leur lit, cela se conçoit, rien de plus naturel. Mais par la même raison si parmi eux il en est qui désirent ne pas se coucher, il est impossible de comprendre qu'au nom de la liberté on les empêche de travailler à l'heure qui peut leur convenir.

Les professions nocturnes à Paris occupent un contingent plus nombreux qu'on ne se l'imagine et dans ce contingent les boulangers ne sont qu'une fraction.

Sans parler de certains travaux trop connus pour qu'on y insiste, comptez :

Tout le personnel des télégraphes, qui passe une nuit sur deux,

Tout le personnel des maraîchers et gens de la halle, qui se chiffre par centaines.

Tout le personnel des journaux du matin, imprimeurs, plieuses, porteurs, etc..

Un nombre considérable d'employés du chemin de fer, de garçons d'hôtel, de garçons de restaurant, de musiciens composant les orchestres des bals nocturnes, des bals de noces, etc...

Bref une population qui peuplerait une ville de moyenne grandeur.

Si l'on s'apitoie sur les uns, pourquoi ne pas s'apitoyer sur les autres? Chacun libre, voilà la vraie solution, et toutes les prohibitions du monde ne prévaudraient pas contre elle.

~~~ Et ici, jadis, serait venu se placer ce qui dans les mœurs chroniquantes s'appelait le mot de la fin

Le mot de la fin! c'est lui encore aujourd'hui qui est l'objet de toutes les préoccupations, mais il ne s'agit plus de ces jeux d'esprit auxquels les désœuvrements prenaient plaisir.

Il s'agit de savoir quelle sera l'issue définitive de la crise sans exemple par laquelle passe notre grand et malheureux pays.

Mot de la fin mystérieux que chacun rêve à sa façon, que chacun souhaite différent, que tout le monde redoute et espère à la fois.

Si les somnambules extra-lucides avaient jamais été doués d'un atome de fluide divinateur, quelle belle occasion ils auraient eue d'affirmer leur pouvoir.

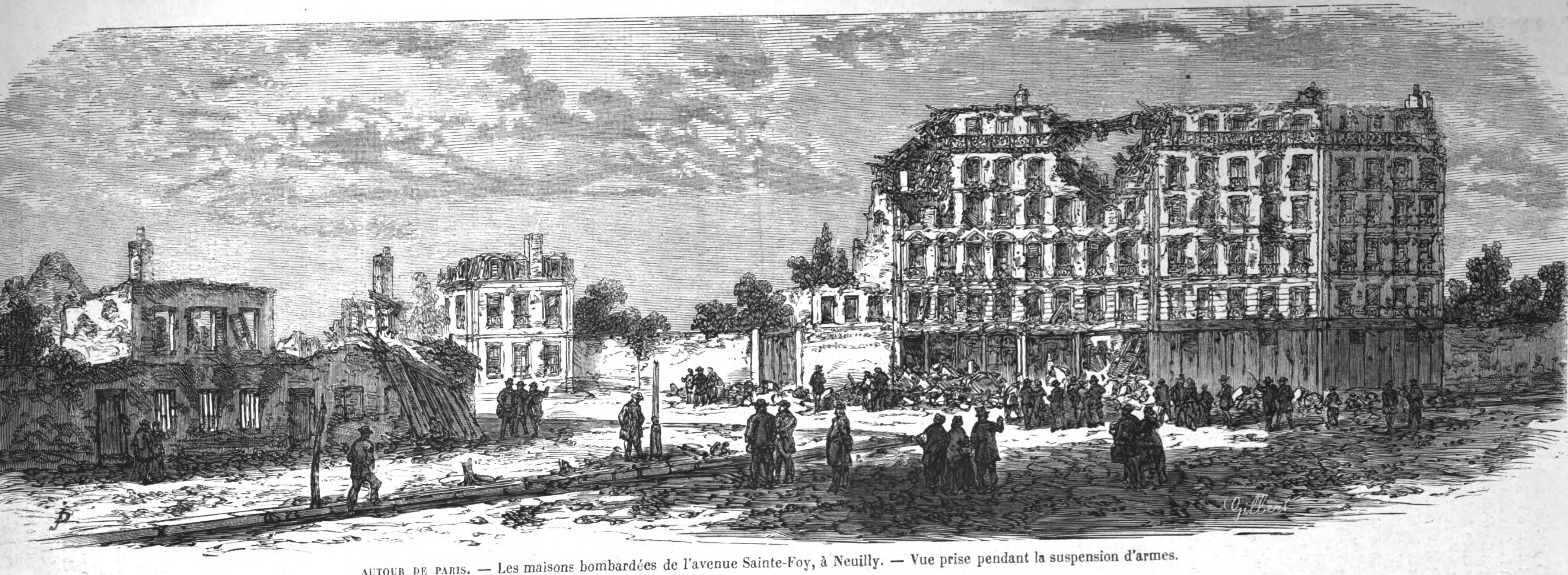
Hélas! il faut se résigner à l'attente.

Que seront les événements quand paraîtront ces lignes? Nul ne saurait le prévoir.

Le mot de la fin sera-t-il *ruine?* Sera-t-il au contraire *régénération?*

Pauvre France! si nos vœux pouvaient être des réalités, cet affreux doute ne subsisterait pas une minute.

PIERRE VÉRON.
~~~



AUTOUR DE PARIS. — Les maisons bombardées de l'avenue Sainte-Foy, à Neuilly. — Vue prise pendant la suspension d'armes.



LA GUERRE CIVILE. — État actuel de la porte Maillot et de ses abords.



PARIS. — Manifestation des francs-maçons de Paris dans la journée du 28 avril.

CLUBS DANS LES ÉGLISES

L'installation d'un club dans l'église Saint-Nicolas-des-Champs a fait grand bruit dans Paris et surtout dans le quartier où cette profanation des lieux consacrés au culte a commencé.

La Marseillaise a remplacé les saintes hymnes et les nouveaux orateurs de cette chaire n'ont pas précisément prêché la charité et la grande miséricorde.

Voici ce que nous trouvons dans le *Petit Moniteur* à propos des dernières séances :

« Dans le club qui se tient à l'église Saint-Nicolas, et qui est le plus exalté de tous, toute l'assemblée a mis à l'ordre du jour et a voté avec fureur la mort de l'archevêque de Paris. Un membre de la Commune a beaucoup de peine à faire écouter une motion en faveur d'un sursis. Cette violence n'a heureusement aucune influence sur le sort des malheureux prisonniers, que l'intercession de la Prusse — qui les réclame — couvre d'une inviolabilité que le soin de leur propre sûreté en cas de défaite recommande déjà aux membres de la Commune; mais elle prouve à quel triste degré peuvent ressusciter aujourd'hui des passions sanguinaires que l'on croyait n'être plus de notre époque. »

Saint-Nicolas-des-Champs n'est pas la seule église qui ait changé ainsi de prédicateurs et de fidèles.

Voici, d'après l'*Echo du soir*, quelques renseignements sur le club installé dans l'église Notre-Dame-des-Champs, près le boulevard Montparnasse.

« Hier soir il y avait séance. Le lustre était allumé; on discutait, on fumait, on crachait, Les portes étaient ouvertes; des femmes, avec leurs enfants sur les bras, entraient et sortaient.

Chaque fois qu'un nouvel arrivant pénétrait dans l'enceinte ou que quelqu'un sortait, c'était une bouffée de bruit qui envahissait la rue, et tout était dit.

Les discussions étaient très-vives et se sont prolongées jusque vers dix heures et demie. Tous les habitants du boulevard Montparnasse et des environs ne voient pas cela d'un bon œil. Sans être bigot ou fanatique, on peut ne pas approuver la transformation des églises du culte catholique en clubs populaires. »

Nous trouvons enfin dans la *Petite Presse* l'entrefilet suivant :

« La nouvelle église de Saint-Pierre de Montrouge vient d'être transformée en salle de club pour les réunions, assemblées et élections de la garde nationale de l'arrondissement. L'architecte et les ouvriers de la Commune mettaient hier, dit la *Patrie*, la dernière main aux travaux nécessités pour l'approprier à sa destination politique. Toute la nef et le chœur ont été disposés de manière à former, selon l'expression d'une femme libre-penseur, Mme H..., qui assistait à ces préparatifs, une superbe salle de bal. Sur les instances de M. le curé, qui n'est pas encore en état d'arrestation, la Commune a toléré que les catholiques de la paroisse (et ils sont nombreux) puissent disposer, le dimanche seulement, des cryptes de l'église pour célébrer les offices de leur religion, en passant toutefois par la petite porte placée derrière le chœur. Nous voici donc revenus, pour faire nos prière en commun, à l'ère des premiers chrétiens se réunissant dans les catacombes de Rome. La Commune va bien; en fait de liberté religieuse, elle est en progrès! »

M. V.

Épisode du bombardement de Neuilly

Nous empruntons au *Daily News*, du 27 avril, l'épisode suivant :

« ..... Pas une maison de l'avenue de la Grande-Armée qui n'ait été touchée. Quelques-unes ont été criblées par les projectiles et parmi celles qui ont le plus souffert, il en est une dont je dois vous dire un mot, parce qu'elle appartient à un original. M. Robert Bult, que je compte parmi mes délices. C'est le plus grand éleveur de chiens de Paris et peut-être de France... J'avais fait sa connaissance au commencement du siége, et reçu de lui de précieux renseignements sur les diverses races canines. M. Robert Bult, ou le *père Bob*, comme il aime à se faire désigner, a une mauvaise opinion de la race canine française. « Ce sont les chiens les plus vilains et les plus ineptes qui existent, dit-il... »

« M. Bult possédait dans l'avenue de la Grande-Armée une maison avec jardin où il entretenait sa collection de chiens d'agrément, et à Puteaux une ferme où il élevait et dressait ses chiens de chasse. J'allais chez lui chaque fois que je désirais savoir ce qui se passe dans les environs de la porte Maillot, et pour vous faire bien comprendre l'aspect des lieux au moment de la suspension des hostilités, je dois vous donner une idée de cette petite maison, autrefois si gaie, animée par une foule de chiens, grands et petits, vieux et jeunes, des mères avec leurs petits, par une grave pie sautillant dans la cour, un perroquet jouant au domino (*sic*), un admirable petit poney *trottant* seize kilomètres à l'heure.....

« Un jour je viens lui présenter quelques amis. En leur faisant les honneurs de la maison, il leur montra entre autres une famille de petits bouledogues, née de la veille, six beaux petits chiens de race pure. Une dame présente voulait acheter « une de ces drôles de petites bêtes, » et en demanda le prix : « 500 francs, madame » fut la réponse. « Comment, 500 francs pour des petits de deux ou trois jours! — Dans trois mois, madame, on m'en donnera 1,000 francs. » Le pauvre père Bob, avait compté sans le siége et sans l'hiver. Huit jours après, c'était au mois de janvier, les vivres et les combustibles étaient rares, je le revis et le trouvai bien malheureux. La populace avait arraché, pour les brûler, les planches qui entouraient son jardin; les chenils avaient été pillés, et l'on n'avait pas hésité à manger les jolis petits boule-dogues à 500 francs pièce. M. Bult en avait les larmes aux yeux, et il ne fut nullement consolé de sa perte, par la gracieuseté de l'un des voleurs, qui lui renvoya les peaux des chiens mangés. Je passe sur le récit des ruses employées pour sauver le poney des horreurs de l'abattoir, car il avait été sous le coup des réquisitions, tout comme un cheval ordinaire.

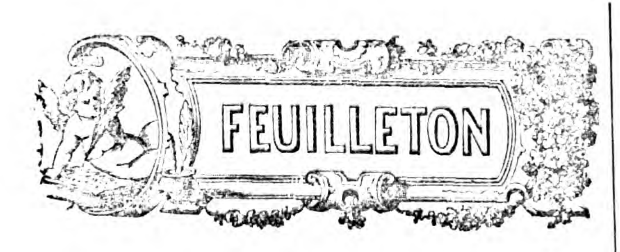
« On me pardonnera cette longue introduction.

« J'ai donc revu aujourd'hui la maison de M. Robert Bult, et l'ai trouvée la plus maltraitée entre toutes, ce qui ne veut pas peu dire. Le premier obus avait renversé la cheminée de la maison voisine. La cheminée était tombée sur l'étable du poney, en avait traversé le toit, et c'est par miracle que l'avalanche de pierres et de briques n'a pas tué le bidet. Que serait devenu le père Bob s'il avait perdu son poney? En un clin d'œil on l'avait fait déménager. A peine fut il parti qu'un nouvel obus arriva, et cette fois en droite ligne. Il en vint bientôt toute une grêle, de sorte que la maison n'est qu'un amas de décombres. Je n'y ai rencontré qu'un domestique de M. Bult, qui me fit descendre dans un sous-sol voûté, à peu près intact, où j'ai trouvé ce qui reste d'une nombreuse collection de chiens : un magnifique caniche noir sans un seul poil blanc, et une famille de terriers.

« J'ai la satisfaction de pouvoir informer le lecteur que non-seulement le poney est hors de danger, mais qu'on a sauvé la pie et le perroquet.

« M. Bult a été obligé d'abandonner les ruines de sa maison, et n'a pour le moment d'autre conso-

---



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET

(Suite)

Valcour donna dans le côté excessif des auteurs de circonstance : il composa des *sans-culottides*. Le théâtre Molière, dont il fut pendant quelque temps le directeur, et le théâtre de la Cité, reçurent tour à tour ses élucubrations. Dans le *Vous et le Toi*, opéra vaudeville, représenté le duodi, deux pluviôse de l'an second, Valcour s'exprime ainsi sur les modérés :

Air de *l'Amour quêteur*.

Ce mot seul me met en courroux :
Un modéré, quel monstre infâme!
Oui, dans l'ombre, ces gens sans âme
Nous portent les plus grands des coups!

En ce temps-là Aristide Valcour ne jouait qu'avec la cocarde à l'oreille. C'était presque un homme important. Je citerai encore parmi ses pièces : *le Gâteau des Rois, la Discipline républicaine, le Campagnard révolutionnaire* et *le Tombeau des Imposteurs ou l'Inauguration du Temple de la Vérité*. Cette dernière pièce, qui n'a pas été représentée, était destinée à la Comédie-Française.

Un jour, il se trouva face à face avec le vieux de La Place, qui était devenu centenaire. Le doyen des hommes de lettres ne faisait plus d'épitaphes; il avait abandonné ce soin au Comité de salut public. La Place ne reconnut pas tout d'abord son ancien voisin dans le citoyen Aristide Valcour. — Il se rappelait bien, en effet, un jeune poëte anacréontique qui chantait Eglé et les jeux sur la fougère, mais l'acteur énergumène de la Cité lui était entièrement inconnu.

Du reste, le pauvre La Place était bien près de sa fin. Telle est la puissance des habitudes qu'il mourut pour avoir été forcé de quitter un logement qu'il occupait depuis vingt ans. Le propriétaire lui annonça un jour que la maison était vendue; frappé de cette nouvelle, le Nestor de la littérature s'écria :

— Ah! vous me faites un grand chagrin; je ne m'y attendais pas, et je m'étais arrangé pour mourir ici.

— L'acquéreur ne vous pressera pas, répondit le propriétaire; prenez un mois, six semaines.

— Quinze jours, c'est assez. ... murmura tristement La Place.

Effectivement, saisi par ce coup imprévu, il mourut avant l'expiration de la quinzaine, le 10 mai 1793.

Valcour traversa la Terreur et aborda paisiblement au Directoire. A ce moment, le gouvernement voulut le récompenser de son zèle et le nomma... devinez quoi? Juge de paix au faubourg Saint-Martin. Aristide Valcour rendit la justice dans la division du Nord; — mais ce fut un juge de paix de fantaisie, un fonctionnaire remuant et sous lequel le comédien se faisait jour à chaque occasion. Le 1er vendémiaire an 8, dans l'Eglise Saint-Laurent, devenue le *Temple décadaire de la vieillesse*, il déclama un poëme sur la République. On remplaça le juge de paix Valcour, qui, n'ayant plus à attendre de nouveaux bienfaits de la part du pouvoir, rentra au théâtre, — où il se console aujourd'hui de sa destitution en jouant les magistrats *pour rire*.

Mes souvenirs sur le théâtre pendant la Révolution sont nombreux.

J'ai dit que j'avais été un spectateur fanatique; peu de premières représentations ont eu lieu sans que je n'y aie assisté.

Une de celles qui m'ont laissé le plus d'impres-

lation que de décharger sa bile contre « le peuple le plus stupide, le plus bête, le plus insensé, qu'il ait vu. »

LES COMBATS DE L'OUEST

On lit dans le *Siècle* du 3 mai :

« L'action principale ne s'est point déroulée sur les mêmes points qu'hier, l'objectif de l'assaillant n'en est pas moins le même. Les mouvements qui se produisent à l'ouest et au sud semblent convergents.

« Dans la soirée d'hier, alors que l'air était ébranlé par la furieuse canonnade que l'on a pu entendre de tous les quartiers, nous avons gagné un point d'où les incidents du combat qui se livrait sous les remparts ne pouvaient nous échapper.

« Les dispositions des combattants étaient celles-ci au commencement de l'action : les Versaillais occupaient une partie du village de Neuilly, le parc, Villiers ; ils étaient appuyés par leurs batteries du Mont-Valérien, de Puteaux, du château de Bécon, du Moulin-des-Couronnes, d'Asnières, de Colombes et de Gennevilliers. Au nombre de ces batteries, s'en trouve plusieurs de création nouvelle, celles du Moulin des Couronnes, d'Asnières et de Colombes.

« La première est sur une élévation, non loin de la Seine (rive gauche) ; elle est a une bonne portée de la gare de Saint-Ouen et peut battre le rempart depuis la porte de Clichy jusqu'à celle des Ternes. Cette batterie est a peu de distance du château de Bécon.

« La seconde est sur la voie ferrée d'Asnières, elle regarde Neuilly. On a profité, pour la dresser, du talus assez élevé que forme la voie, à cent mètres environ du restaurant Gratiot.

« Pour parer à une attaque de flanc, on a élevé en amont d'épais terrassements.

« Durant le siége, on avait fait des blindages dans la gare d'Asnières avec des rails de chemin de fer portés par des supports ces blindages n avaient pas été renversés. On les a utilisés, on les a mis en amont des talus et à hauteur d'épaule; un petit espace laissé entre deux rails forme créneau. Mais, en dehors de ces blindages et de ces talus, la batterie d'Asnières a un grand appui encore plus solide : c'est la batterie de Colombes.

« Cette dernière frappe le rempart, la porte des Ternes, Asnières et Clichy; elle est dressée sur la voie ferrée un peu en avant de la gare.

« Pour riposter à ces batteries versaillaises, les fédérés en avaient, eux aussi, élevé de nouvelles. Indépendamment des bastions, on comptait sur champ: la batterie de la gare Saint-Ouen, qui envoyait des obus sur les batteries de Gennevilliers et de Colombes; celle de Clichy, postée en avant et vers la droite du village; elle regarde Asnières, le château de Bécon et le Moulin-des-Couronnes. Enfin, les batteries de Levallois et de Champerret.

« Les bataillons fédérés occupaient, à l'heure où l'action s'est engagée, Levallois, Courcelles, quelques maisons de Villiers, et la partie est du village de Neuilly.

« Les Versaillais voulaient occuper tout Neuilly : comme l'attaque de maison à maison fait traîner les opérations en longueur, ils ont poussé en avant de Villiers sur Levallois, et au même instant une attaque vigoureuse avait lieu dans Neuilly.

« La colonne de droite, celle qui agissait dans le village, avançait, mais bien lentement; celle de gauche avançait plus vite.

« Pendant que les feux de pelotons alternaient avec les feux des mitrailleuses, toutes les batteries tonnaient avec force. Du point qui nous servait d'observatoire, on voyait le Mont-Valérien entouré de feu ; le château de Bécon et le Moulin-des-Couronnes s'allumaient de seconde en seconde; la gare d'Asnières tonnait moins, et derrière elle, c'est à peine si la batterie de Colombes se fit entendre huit fois en une heure.

« Du côté des fédérés, nous voyons au loin les bastions qui flanquaient le redan de la porte Maillot, leurs canons envoyaient dans un éclair obus et boulets sur Courbevoie et le haut de Neuilly ; à droite, c'était la batterie de la gare Saint-Ouen ; devant nous, celle de Clichy. Les Ternes, Batignolles même recevaient des projectiles, dont certains firent éclater d'énormes incendies.

« A ce moment, le spectacle était saisissant. Le ciel était embrasé; une épaisse fumée, se repliant sur elle-même, couvrait en déroulant ses spirales l'horizon d'un nuage noir, et sur la terre, c'était comme des gerbes de feu.

« La mousqueterie durait toujours, les détonations se rapprochaient. A onze heures, on percevait bien mieux le bruit de la fusillade que celui des canons. On nous assure que les fédérés ont tiré sur les Versaillais à travers les créneaux des remparts.

« Nous quittons les lieux à une heure du matin, bien que la fusillade dure encore. Il nous serait difficile de préciser autrement à ce moment le résultat de l'affaire qu'en disant : le bruit s'est rapproché de Paris.

« Nous sommes revenus aujourd'hui de ce côté. Les coups de fusils s'échangeaient toujours ; à la fumée qu'ils laissaient dans l'air et à la direction prise par cette fumée, nous avons pu noter les observations suivantes :

« Les fédérés tiennent Sablonville et la partie est du village Levallois; les Versaillais occupent Villiers, une partie de Levallois et de Courcelles.

« Le château de Bécon a ouvert ce soir, à six heures, un feu des plus violents sur la partie nord et nord-est de Clichy.

« On nous a dit, à la porte Maillot, que probablement on bombarderait dans la soirée avec violence le village de Neuilly, depuis le rempart.

« De quatre à cinq heures des obus sont tombés au cimetière Montmartre, à l'heure même où se faisaient les dernières inhumations.

« Un de ces projectiles est tombé au cimetière israélite, un deuxième à droite de la voûte du nouveau cimetière, le troisième dans la partie où les enterrements se font maintenant le plus fréquemment. Personne n'a été blessé; mais un millimètre de déviation de la pièce versaillaise pouvait occasionner la mort de nombre de personnes, car à ce moment quatre convois de gardes nationaux étaient conduits au champ du repos.

La manifestation des francs-maçons

A dix heures du matin, les loges maçonniques de Paris, au nombre de cinquante-neuf, des trois rites. — Grand-Orient, rite Ecossais et rite Misraïm, sont réunies dans la cour du Carrousel. Pittoresque tableau : les dignitaires, le cordon bleu ou rouge en sautoir, les reins ceints du tablier symbolique, les chevaliers rose-croix, les chevaliers kadoches à l'écharpe noire frangée d'argent, se mêlent, se pressent parmi les officiers des loges portant sur la poitrine leurs insignes, sous les bannières multicolores, blanches, vertes, bleues, rouges, et non moins variées par les signes et les devises. Il y en a une sinistre comme un drapeau de deuil : blanche et noire en damier.

La plus remarquée est celle qui a joué le grand rôle de la journée. Elle est toute blanche et porte cette inscription :

AIMONS-NOUS LES UNS LES AUTRES

Les délégations les plus nombreuses étaient celles de la *Persévérance*, d'Ivry ; du *Globe*, de Vin-

---

sion est la représentation du *Tribunal redoutable*, jouée peu de temps après la création du premier tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire le tribunal criminel du 10 août.

Il y avait alors, dans la rue Culture-Sainte-Catherine, un théâtre obscur ayant nom : Théâtre-du-Marais, et dans l'entreprise duquel Beaumarchais était, dit-on, fortement intéressé. Le Théâtre-du-Marais, bien que le fond de son répertoire reposât sur les pièces de Beaumarchais lui-même, faisait cependant quelquefois des excursions dans le domaine de l'actualité politique : il avait déjà donné une tragédie de Souriguière, intitulée : *Artémidor ou le roi citoyen*, tragédie franchement monarchique, où Louis XVI était peint sous les plus favorables couleurs. Il crut pouvoir persévérer dans cette voie, et, quelque temps après, il représenta, sous le titre du *Tribunal redoutable*, ou *Suite de Robert, chef de brigands*, un drame qui eut le pouvoir de mettre en rumeur le ban et l'arrière-ban des sans-culottes.

« On attribue cette pièce à Lamartelière, mais les principes n'en peuvent appartenir qu'à Beaumarchais, » disent les *Révolutions de Paris*.

Au premier acte, le rideau se levait sur une séance du tribunal, présidée par le brigand Robert ; premier grief, allusion irritante, sinon mal fondée. Au troisième acte, on voyait une tour de sinée sur le modèle de celle du Temple, et dans laquelle gémissait une intéressante princesse. Du reste, la contexture de la pièce n'avait pas d'autre rapport que cela avec les événements à l'ordre du jour ; ce qui n'empêcha pas Prudhomme de dénoncer le *Tribunal redoutable* comme anti-révolutionnaire et constitutionnel dans la force du terme.

Les expressions dont il se sert sont des plus réjouissantes : « Cet ouvrage, dit-il, est bardé de maximes sur les vertus d'un bon roi; il n'est pas de sentences sur le bonheur de posséder un monarque vertueux qui ne soient pillées dans le ci-devant beau livre de *Télémaque*, aujourd'hui si vieilli, depuis que la journée du 10 août a prouvé que tous les rois, indistinctement, sont des fléaux sur la terre. »

Je ne sais quelle rancune garde le citoyen Prudhomme à l'auteur du *Mariage de Figaro*, mais son nom seul le fait entrer en convulsions; il est furieux de ses succès, il est particulièrement jaloux de sa fortune ; *sangsue gorgée, spéculateur vorace, vampire*, telles sont les moindres épithètes dont il l'accable.

Plus tard, quand il apprend que Beaumarchais est décrété d'accusation, il laisse exhaler des cris de joie et ne regrette qu'une chose, c'est que la Convention ait peut-être manqué de prudence en n'envoyant pas sur-le-champ un gendarme s'assurer de sa personne.

Enfin, il pousse l'odieux jusque dans ses dernières limites, lorsque après avoir annoncé qu'il ne s'en était fallu que de six heures que Beaumarchais ne subît à l'Abbaye le sort de tant de victimes, il s'écrie : « Que de gens se réconcilieraient avec une providence présidant aux choses de ce bas monde, s'ils voyaient Caron Beaumarchais n'échapper à la justice du peuple que pour tomber sous le glaive de la loi ! »

Vous êtes trop libraire, monsieur Prudhomme !

Mais revenons au *Tribunal redoutable*. A la troisième représentation de cette pièce, Gonchon, cet excentrique orateur du faubourg Saint-Antoine, se leva du milieu du parterre et interpella vivement les acteurs, selon ses habitudes.

Hué par les spectateurs en masse, il s'écria en homme du 10 août :

— Le premier qui m'attaque trouvera la mort !

Il se rendit ensuite auprès du directeur et lui signifia, dans des termes qui jamais ne souillèrent la bouche des Gracques, que s'il redonnait ce drame il se faisait fort, lui, Gonchon, d'amener le *faubourg de gloire* tout entier, pour briser les banquettes du théâtre.

L'affaire alla jusqu'au club des Jacobins ; et le comité de surveillance fit à son tour mander le directeur pour l'avertir qu'il aurait à répondre des événements s'il se hasardait à rejouer le *Tribunal redoutable*, — ce qui équivalait à une interdiction absolue.

Ce n'était pas chose aisée que de faire plier Beaumarchais, l'homme qui avait le mieux tenu tête à la noblesse et au Parlement. Placé devant l'ultimatum du peuple, il ne se soumit qu'à moitié. Le *Tribunal redoutable* disparut bien, mais ce fut pour faire place, trois ou quatre jours ensuite, à *Robert le républicain*, qui était absolument la même pièce, à quelques changements près.

La rage de Prudhomme s'exhala sur tous les tons.

A. Fort de Bicêtre. — B. Fort de Montrouge. — C. Fort de Vanves. — D. Vanves. — E. Viaduc d'Arcueil. — F. Châtillon. — G. Bagneux. — H. L'Hay.
O. Fort d'Issy. — P. Issy. — Q. Moulineaux. — R. Fabrique Gévelot. — S. Bellevue. — T. Brimborion. — U.

LA GUERRE CIVILE. — VUE PANORAMIQUE DE TOUTES LES POSITIONS DU SUD DE PARIS. —



LA GUERRE CIVILE. — LE RETOUR DU COMBAT. — Une partie de la gare

-lay. — I. Hautes-Bruyères. — J. Chemin de fer de Versailles (r. g.). — K Plateau de Châtillon. — L. Clamart. — M. Moulin-de-Pierre. — N. Meudon.
U. Château et parc d'Issy. — V. Breteuil. — X. Petits-Ménages. — Y. Bastions d'Auteuil. — Z. Point-du-Jour.

— Les habitants de la rive gauche suivant les opérations. — (D'après nature, par MM. Sellier et Vierge.)



rnison du fort d'Issy ramenant ses morts à Paris. — (D'après nature, par M. Lix.)

cennes; de *Clémence et Amitié*, de Paris; du *Libre examen*, de *l'Etoile polaire* et des *Amis de la patrie*.

De la place du Carrousel, la manifestation se dirigea vers l'Hôtel-de-Ville.

Une foule considérable, attirée par la curiosité de voir pour la première fois s'étaler au grand jour les insignes de ces réunions, entourées jusqu'à présent d'un mystère profond, accompagnait le cortége le long de la rue de Rivoli jusqu'à l'Hôtel-de-Ville.

Reçus dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville, les porte-étendards des loges sont allés se ranger sur le grand escalier d'honneur, alignant leurs bannières qu'ils agitaient en l'air aux cris de : *Vive la République!*

C'est le citoyen Félix Pyat qui a, le premier, pris la parole.

Nous ne pouvons reproduire ce long discours.

Après quelques autres discours, en faveur de la République universelle, le cortége est parti pour se rendre aux remparts. Il a continué la rue de Rivoli jusqu'à la colonne de Juillet, et a suivi ensuite toute la ligne des boulevards jusqu'à la rue Royale. Là, au lieu de prendre les Champs-Elysées, il s'est dirigé vers l'Arc-de-l'Etoile par la rue Saint-Honoré.

La pluie a commencé à tomber à ce moment. Le cortége a tenu bon cependant jusqu'au moment où, arrivé à l'angle de l'avenue de Friedland, il a entendu des bombes tomber et éclater à une distance de vingt ou trente mètres, tout au plus.

La délégation se divise en deux groupes, dont l'un suit, le long des maisons, l'avenue de la Grande-Armée. Le groupe principal prend la rue de Presbourg et l'avenue Uhrich jusqu'à la porte du bois de Boulogne.

Malgré la démarche des francs-maçons, les batteries de Courbevoie et du Mont-Valérien continuaient à répondre aux batteries fédérées.

On commence à comprendre alors combien il serait téméraire à une troupe d'environ deux mille hommes de s'aventurer dans une avenue sillonnée par les projectiles. Comme confirmation du danger, on voit passer, emporté à l'hospice Beaujon, le corps d'un maçon atteint d'un éclat d'obus, qui ne lui a fait, heureusement, qu'une blessure légère.

On tient conseil et on décide que les porte-bannières seuls, accompagnés d'un délégué de chaque loge, iraient jusqu'aux remparts et qu'on enverrait devant un parlementaire pour demander la suspension du feu pendant la démonstration.

L'armistice a-t-il été convenu? On en douterait au bruit que fait toujours le canon dans le lointain; mais la députation put arriver toutefois jusqu'aux remparts, où elle planta ses drapeaux sans être dérangée par le moindre projectile.

C'est *la Persévérance* d'Ivry qui a planté le premier drapeau.

Trois délégués de la maçonnerie sont partis, dit-on, pour Versailles. Si leur démarche doit amener la cessation de cette guerre odieuse et cruelle, tous nos vœux les plus ardents les accompagnent.

(*La Paix*.)

On communique au *Moniteur universel*, à propos de la manifestation, une pièce curieuse extraite de la *Constitution de l'ordre maçonnique en France*, votée par le couvent constituant dans sa séance du 8 juin 1865 :

TITRE PREMIER

De la franc-maçonnerie et de ses principes

Art. 1er. La franc-maçonnerie, institution essentiellement philanthropique, philosophique et progressive, a pour objet la recherche de la vérité, l'étude de la morale universelle, des sciences et des arts et l'exercice de la bienfaisance. Elle a pour *principes* l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la solidarité humaine.

Elle regarde la liberté de conscience comme un droit propre à chaque homme et n'exclut personne pour ses croyances.

« Elle a pour devise : Liberté, Égalité, Fraternité.

« Art. 2. Dans la sphère élevée où elle se place, la franc-maçonnerie respecte la foi religieuse et les opinions politiques de chacun de ses membres ; *mais elle interdit formellement* à ses assemblées *toute discussion* en matière religieuse *ou politique* qui aurait pour objet, soit la controverse sur les différentes religions soit *la critique* des actes de l'autorité civile et des *diverses formes de gouvernement*.

« Elle rappelle à tous ses adeptes qu'un de leurs premiers devoirs, comme maçon et comme citoyen, est *de respecter les lois du pays qu'ils habitent.* »

Enfin dans son numéro du 1er mai le même journal complète ainsi ses *renseignements* :

« En parlant, il y a trois jours, de la démonstration maçonnique, organisée par les agents de l'Hôtel-de-Ville pour attiser le feu de la guerre civile, nous avons dit que personne n'avait le droit, soit comme individu, soit comme délégation, d'engager l'ensemble des membres de l'ordre, encore moins de manquer à la devise et de fausser le rôle d'une association essentiellement fraternelle.

« Le procès-verbal qu'on va lire montrera ce que valait, en effet, la prétendue manifestation dont on a fait un si grand bruit, et qui devait, disait-on, mettre les armes à la main de tous les francs-maçons de France :

« De par l'initiative personnelle d'un vénérable, les présidents des loges maçonniques de Paris ont été convoqués dans le local de la rue Cadet, pour vendredi soir, à l'effet de s'entretenir sur la réunion annoncée par divers journaux comme devant avoir lieu ce matin samedi, dans la cour du Louvre.

« Trente-quatre membres ont signé la feuille de présence.

« La séance ouverte, le frère qui remplissait les fonctions d'orateur dans l'assemblée de jeudi, au théâtre du Châtelet, a fait demander expressément qu'il fût inséré au procès-verbal que les conclusions qu'il y a prises et qui sont les seules que l'assemblée ait adoptées, n'ont été autres que les conclusions, ayant un sens essentiellement conciliateur et pacifique, du rapport de la commission d'initiative.

« Plusieurs membres de cette commission ont, à leur tour, déclaré donner leur démission, parce que les notes publiées, notamment par le *Journal officiel* de Paris, sur les résolutions attribuées à l'assemblée du Chatelet, tendaient à faire sortir complétement la franc-maçonnerie de ses principes et de ses voies de persuasion et de paix.

« Le vénérable qui présidait la même assemblée a expliqué que son intention personnelle, conforme d'ailleurs au vote émis, avait été de rester fermement, mais exclusivement dans les voies de la conciliation.

« Après ces diverses explications, aucune voix ne s'est élevée pour soutenir l'idée de l'appel aux armes dont ont parlé certains journaux.

« Un long examen de la situation a été fait par plusieurs frères, et finalement un vote individuel a eu lieu, duquel il résulte ce qui suit :

« La majorité de la réunion a considéré que l'assemblée du Châtelet n'avait eu, en droit maçonnique comme en fait, qu'un caractère purement individuel, n'engageant en aucune manière le corps de la franc-maçonnerie ;

« Qu'en l'absence de toute décision formelle, soit du Grand-Orient de France, soit du suprême conseil, soit même des loges considérées isolément, la réunion de la cour du Louvre se trouverait dans le même cas ;

« Qu'en conséquence, *la responsabilité des faits pouvant survenir devait rester purement individuelle.*

« Le Théâtre-du-Marais, dit-il, vient de donner un exemple de ce que la cupidité et l'opiniâtreté ont de plus frappant. Le lecteur se rappelle sans doute ce que nous avons dit sur le *Tribunal redoutable*: eh bien! malgré nos réclamations et celle d'un parterre intègre, ce théâtre n'a pas voulu perdre ses frais de costumes et de décorations. Renonçant au système liberticide qui avait présidé à la conception de cet ouvrage, il a fait refaire à neuf tout l'édifice ou pour mieux dire l'a replâtré. L'auteur, pour justifier le titre de républicain donné à son Robert, lui fait fonder une république dont il est le chef; comme si pour changer de titre, l'État n'en était pas moins régi par le pouvoir toujours arbitraire d'un seul. »

Quoi qu'il en soit, chef de brigand ou républicain, *Robert*, malgré les fureurs des journaux, n'en attira pas moins le public; — et le courroux de Gonchon, satisfait par cette concession apparente, s'apaisa, comme sous une tiède brise du Midi s'apaise une mer agitée.

J'ai vu se succéder sur la scène plusieurs dynasties de types populaires.

J'ai vu les *Pointu*, issus de *Jérôme Pointu*, race de procureurs finassiers et vicieux.

J'ai vu les *Bagnolet*, — Pierre et Claude, famille de paysans naïfs et doux.

J'ai vu les *Janot*, — les *Jocrisse*, — les *Cadet-Roussel*.

Enfin, j'ai vu les *Nicodème!*

Les *Nicodème* ont eu pour père Beffroy de Reigny, auteur et compositeur, esprit bizarre, inventif, honnête.

Le premier *Nicodème* fut *Nicodème dans la lune*, pièce en trois actes, qui fut un événement politique encore plus qu'un événement dramatique. Quatre cents représentations n'en épuisèrent pas la vogue; elle fit la réputation de plusieurs auteurs, — entre autres de Juliet, admirable de maque et de jeu, et de Brunet, qui prit ensuite le rôle.

Nicodème dans la lune ou la Révolution pacifique rapporta cent mille écus au directeur des Variétés-Amusantes, tandis qu'elle ne rapporta en tout que seize cents livres à son auteur. Il avait tout fait cependant : les airs et même le plan de l'ouverture. Les rues de Paris ont retenti pendant plusieurs années des jolis couplets : *N'y a pas d'mal à ça Colinette*.

D'après le titre, le sujet se devine. Il s'agit d'un villageois qu'un vieux savant emmène avec lui en ballon. Au milieu de la nuit, le savant s'endort *et tombe dans la ruelle*. Nicodème arrive seul, par la *galiotte du firmament*, au pays des lunatiques, qu'il trouve en pleine révolution, coïncidence qui l'étonne. De là ses récits de ce qui se passe d'analogue en France, ses conseils, ses avertissements : « Jusqu'à présent, Dieu merci ! il n'y a encore personne de blessé ! » dit il.

C'est cette phrase que Beffroy de Reigny a placée en épigraphe, — j'allais dire en épigramme, — sur sa pièce imprimée.

Il est vrai qu'on n'était qu'en 1790.

Une fois le type de Nicodème décidé et adopté par le public, Beffroy s'arrangea pour l'exploiter. Il donna les *Deux Nicodème* au théâtre de la rue Feydeau. Par malheur, cette pièce, quoique conçue dans le sens de son aînée, suscita de violents orages; elle ne put aller au delà de la septième représentation; — et l'officier municipal fut obligé de paraître dix ou douze fois sur la scène pour remettre l'ordre.

Les *Deux Nicodème* furent suivis d'un *Nicodème aux enfers*, en cinq actes, qui eut un sort plus doux, c'est-à-dire vingt ou vingt-deux représentations. Quelques almanachs de spectacle parlent encore d'une autre pièce : *Les Trois Nicodème*, mais tous mes efforts pour la retrouver ont été inutiles.

Beffroy de Reigny ayant épuisé cette veine, fit des journaux, des brochures. Dans ces derniers temps, il avait commencé la publication d'un *Dictionnaire néologique des hommes et des choses*, interrompu à la lettre C par la police du Premier Consul. Il est amusant de voir en quels termes il parle de Bonaparte et de sa rencontre avec lui chez Carnot :

« Bonaparte, après l'installation du Directoire, se trouvant général de la force armée de Paris, vint faire sa visite à chacun des cinq directeurs. Carnot, nommé le dernier, au refus de Sieyès, habitait une mansarde dans les combles du Luxembourg, son appartement n'étant pas prêt. C'était un lundi, jour qu'un *auteur* avait choisi de chaque semaine pour aller chez Carnot.

« Au moment où Bonaparte entra, cet *auteur*

« La même majorité a exprimé l'avis que la réunion de la cour du Louvre fût ajournée et que des affiches fissent connaître cette opinion. »

(*France*).

LES FORTS DU SUD

On lit dans le *Temps* du 3 mai:

Il y a eu deux attaques importantes cette nuit, l'une à Issy, l'autre à Villejuif. L'attaque contre Villejuif était pressentie depuis quelques jours, et les Hautes Bruyères, le fort de Bicêtre, le fort de Montrouge, qui n'ont pas été pris au dépourvu, ont pu lâcher toutes leurs bordées; mais de nouvelles batteries se sont démasquées sur les hauteurs sud, à gauche de Châtillon, et le feu des Versaillais a, pendant de longues heures, frappé avec rudesse contre les troupes de la Commune. Cette attaque coïncide avec la nouvelle direction que prennent les troupes versaillaises.

Le terrain du combat s'agrandit; mais aucun point n'est abandonné, ce qui explique que la lutte se continue sans repos, même dans les localités où les plus sûres victoires ont déjà été obtenues, comme il arrive à la presqu'île de Gennevilliers, au château de Bécon, à Courcelles, à Asnière, à Neuilly, sur les points du bois de Boulogne encore disputés, et surtout le terrain qui s'étend de là jusqu'à Billancourt.

Sur tous ces points le rapprochement est sensible, l'armée de Versailles touche presque au rempart. Elle ne l'approche que juste pour échapper aux balles de chassepot, aux mitrailleuses et à l'artillerie; mais le cheminement s'opère, les parallèles sont disposées ou en voie d'exécution, on s'organise pour l'assaut dans le cas où les portes ne s'ouvriraient pas toutes seules dans un moment de péril ou de panique, comme il est arrivé au fort d'Issy.

Hier au soir, lundi, un grand mouvement militaire s'opérait dans tous les quartiers excentriques du sud. Les gardes nationaux se dirigeaient par bandes isolées et volontairement disséminées dans toutes les rues qui aboutissent aux portes, vers les sorties qui convergent aux forts. Des fourgons nombreux, remplis de munitions, suivaient le même chemin. On s'attendait à une attaque qui n'a pas fait défaut. On concentrait les troupes dans les abords du fort d'Issy, qui ne résiste plus à l'intérieur que par les mitrailleuses, au dehors que par les conflits de mousqueterie effroyablement désastreux pour les troupes de Paris.

Les poussées de l'armée de Versailles ne sont point des attaques. Le fort avec ses mines présente encore des obstacles, qu'il faut tourner et non heurter de front, si l'on veut économiser la vie des hommes. C'est une lutte patiente dont le résultat n'a jamais été incertain, et qui, à cette heure, peut être considérée comme terminée. Militairement, on peut dire que le fort n'est pas pris, mais que la position est enlevée: le fort est cerné de tous côtés. Dans une attaque suprême, il sera mis en possession des troupes de Versailles; mais l'heure de cette attaque décisive n'est pas encore venue.

Des bastions, par la seule inspection des avant-postes, on peut s'assurer que la ligne de cheminement des troupes de Versailles aurait là une avancée périlleuse si, par une précipitation peu sage, on forçait la main-mise de l'armée régulière sur le fort qui, par la nécessité même de la situation, sera, sans combat ni rencontre, réintégré dans les possessions de l'Assemblée, le jour où toute la position des Moulineaux sera complétement armée et fortifiée.

En ce moment, la partie des Moulineaux qui appartient encore aux fédérés, présente un front menaçant, et l'ardeur des soldats de Versailles, qui se montrent fort exaspérés de tous ces retards, doit être sans cesse modérée, dans l'intérêt des deux partis. Des renforts sont portés de ce côté chaque jour, chaque nuit. Les hommes y sont rassemblés par grandes masses. C'est qu'on sent bien à la Commune que les Moulineaux restitués, dans toute l'intégralité de la position militaire, aux troupes de Versailles, serait le commencement de la défaite sur toute la ligne du sud. On peut dire que c'est la tête de ligne. De là, en effet, on domine toute la Seine, tout Billancourt, tout le bois de Boulogne, et tout le terrain qui par les accidents même de ces collines, de ces versants, de ces retours de la Seine où voguent des canonnières, échappe en quelque sorte aux feux d'attaque ou de protection du Mont-Valérien.

L'occupation des Moulineaux serait immédiatement suivie de la neutralisation du fort d'Issy, même s'il était dans toute son intégrité et entièrement dans la possession des fédérés, ce qui n'est pas. En effet, dans l'attaque de cette nuit, comme dans celle des jours précédents, le fort a été neutralisé, annulé et contraint à l'évacuation par le seul effet de la mousqueterie et des mitrailleuses faisant feu des Moulineaux.

Voilà pourquoi tant d'efforts sont accumulés en ce moment sur les restes de cette position si disputée, et qui pour les deux tiers appartient désormais aux Versaillais. Les ouvrages extérieurs de la Commune sont sans cesse menacés. Le feu varie, et, par ses oscillations, on se rend compte, des bastions, de tout le va-et-vient de cette lutte semblable aux guérillas d'Espagne. Les pièces d'artillerie de petit modèle et fort mobiles suivent les mouvements des troupes. Les mitrailleuses escortent ces mouvements. Le terrain très-circonscrit de chaque escarmouche va et vient dans ces champs, dans ces petites routes, dans ces rues, dans ces propriétés tour à tour prises, reprises, laissées et reconquises, selon les nécessités variables d'un combat dont chaque heure change les aspects.

On y perd bien du monde des deux côtés, et les balles seules ne donnent pas la mort. On a ramené hier aux ambulances des hommes écrasés par les décombres, morts d'inanition, de peur, et d'asphyxie, sous des décombres, dans les caves.

Dans l'affaire du cimetière, où l'on a mis la main sur un si grand nombre de prisonniers, on a trouvé des hommes dans un tel état, au lendemain de la débâcle, que la différence était difficile à saisir entre le cadavre déterré dans la violence du conflit et ces pauvres gens exténués de fatigue, de désespoir, et qui se sont laissés prendre comme les animaux au piége.

Au parc d'Issy, dont tous les visiteurs des environs de Paris connaissent la situation inégale et montueuse, le désastre pas dû être moins grand. Les prisonniers tout effarés se sont livrés eux-mêmes. Dans les carrières, on en a fait aussi un très-grand nombre.

Un officier fait généreusement annoncer à plusieurs hommes qu'il a aperçus mal dérobés dans leur cachette, que leur vie serait sauve, et peut-être même leur liberté, à cette promesse inattendue, les hommes sont sortis, ont partagé les vivres des soldats, et après les avoir bien convaincus de la nécessité pour eux de ne pas rentrer à Paris continuer des luttes inutiles, on les a laissés à eux-mêmes, et ils se sont réfugiés dans la campagne, où ordre, dit-on, aurait été donné de ne pas les inquiéter.

La ferme de Bonamy a été également désastreuse. Mais le résultat de toute cette campagne est aujourd'hui fort visible. Quand on occupera les Moulineaux en entier, on prendra immédiatement possession du fort d'Issy. Le fort de Vanves ne sera qu'inquiété, mais il sera cerné après la prise du fort de Montrouge, et contraint, par son isolement, à se rendre. Les opérations, alors, se continueront du côté du sud-est, si toutefois on n'était pas auparavant entré dans Paris.

Mais qu'on veuille bien réfléchir à ce qu'il y a d'é-

---

chantait un nouvel air qu'il avait prié une demoiselle d'essayer en l'accompagnant sur le piano. L'arrivée de Bonaparte interrompit l'ariette, comme bien l'on pense; on vit paraître cinq ou six jeunes gens, ses aides de camp, de la plus haute stature, et après eux, un petit homme, très-bien pris dans sa taille, s'annonçant et s'énonçant avec beaucoup de dignité, et saluant tout le monde avec cet air d'aisance et de politesse, qui faisait contraste, il faut l'avouer, avec les manières et le ton de la plupart des généraux qu'on avait vus jusqu'alors.

« L'*auteur* demanda tout bas à Carnot quel était ce *Monsieur-là ?*

« — C'est le général de la force armée de Paris.

« — Comment s'appelle-t-il ?

« — Bonaparte.

« — Est-ce un homme d'esprit?

« — Je n'en sais rien.

« — A-t-il des talents militaires?

« — On le dit.

« — Qu'a-t-il fait de remarquable ?

« — C'est lui qui commandait les troupes de la Convention le 13 Vendémiaire.....

« — Cela suffit.

« Et la figure de l'*auteur* de se rembrunir aussitôt; et lui, électeur de vendémiaire, très-entiché de son opinion parisienne, de se retirer dans un coin, et de garder un profond silence, tout en considérant *ce monsieur-là*, dont la physionomie ouverte et pleine de jeu lui eût beaucoup plu, sans ce que lui avait dit Carnot.

« Bonaparte, voyant qu'une demoiselle était encore au piano et qu'on ne s'occupait plus que de faire cercle autour de lui, dit avec beaucoup de douceur :

« — Mais... je m'aperçois que j'ai troublé les plaisirs de la société; on chantait ici; que ce ne soit pas moi, je vous en supplie, qui interrompe la fête, etc.

« Le directeur s'excusait, le général insista; enfin la demoiselle joua et chanta des couplets patriotiques, dont les refrains furent répétés par tout le monde, excepté par l'auteur en question; le 13 vendémiaire lui avait coupé la parole, et il ne souffla pas le mot.

« Au reste, si sa bouche était muette, ses yeux ne l'étaient pas; car, du petit coin obscur dont il s'était emparé, il décomposait tous les traits de Bonaparte et il apprenait par cœur sa figure. Après la chanson, le général resta encore quelques minutes, se leva et partit. Il avait parlé peu, mais le peu qu'il avait dit était plein de justesse; il se taisait plus qu'il ne parlait, mais tout à coup il rompait le silence et prononçait avec une extrême vivacité quelques paroles pleines de sens et toujours à propos. Quand il fut parti la conversation ne roula plus que sur lui, et Carnot augura dès lors *qu'il n'en restera pas là.*

« En revenant chez lui, l'auteur disait à sa famille, d'un air rêveur et abstrait :

« — Hum ! c'est un singulier nom que Bonaparte..... Hum! c'est dommage; il me plairait assez, si... Hum! je ne sais, mais ce général-là n'est pas un général comme les autres... Hum! je suis bien trompé s'il n'a pas d'esprit...

« Et la famille de répondre :

« — Hum! en effet, il est singulier. »

Je vois de temps en temps Beffroy de Reigny, qui semble avoir renoncé à écrire.

Un de ses grands chagrins est de n'avoir jamais pu faire rien recevoir à la Comédie-Française.

Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva

Mais je n'avais pas, comme le Francaleu de la *Métromanie*, cinquante ans quand cela m'arriva.

A force de souffler, l'envie me prit de tâter du métier d'auteur comique.

Je composai une petite pièce en un acte, que je fis parvenir anonymement à nos sociétaires.

Je n'en eus jamais de nouvelles.

Peut-être le ton en parut-il trop cavalier, l'intrigue trop invraisemblable, les caractères trop inconsistants... que sais-je!

Au bout d'un an, toujours par la voie de l'anonyme, je fis réclamer mon manuscrit au secrétariat.

On me fit répondre qu'on l'avait égaré.

Mais jamais on ne prend sans verd — et sans copie de ses œuvres — un auteur, si chétif qu'il soit. Je viens de retrouver un second exemplaire de ma mince comédie.

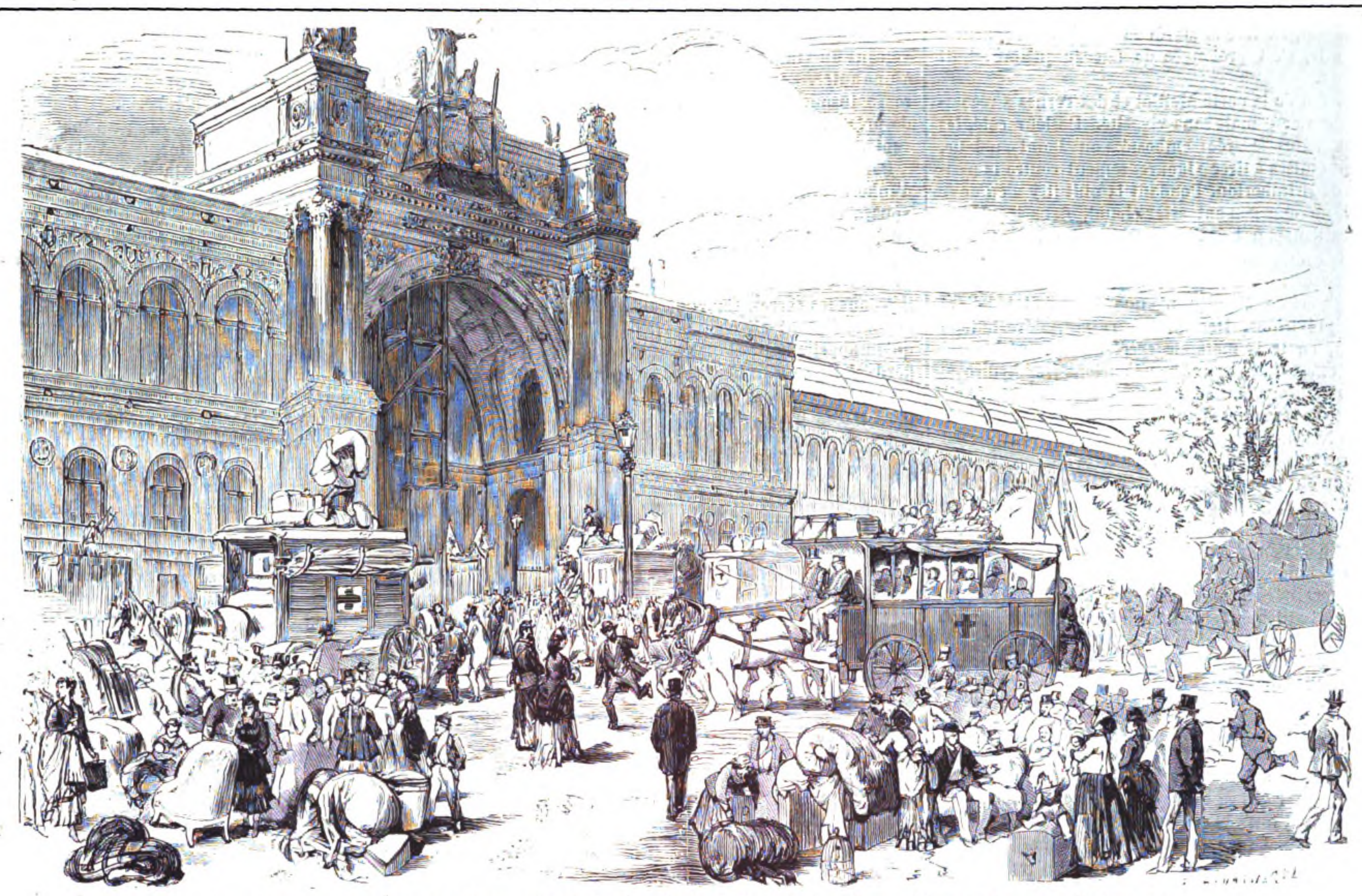
La lira qui voudra!

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



LA SUSPENSION D'ARMES. — Les habitants de Neuilly rentrant dans Paris par la porte des Ternes. — (D'après nature, par M. Vierge.)

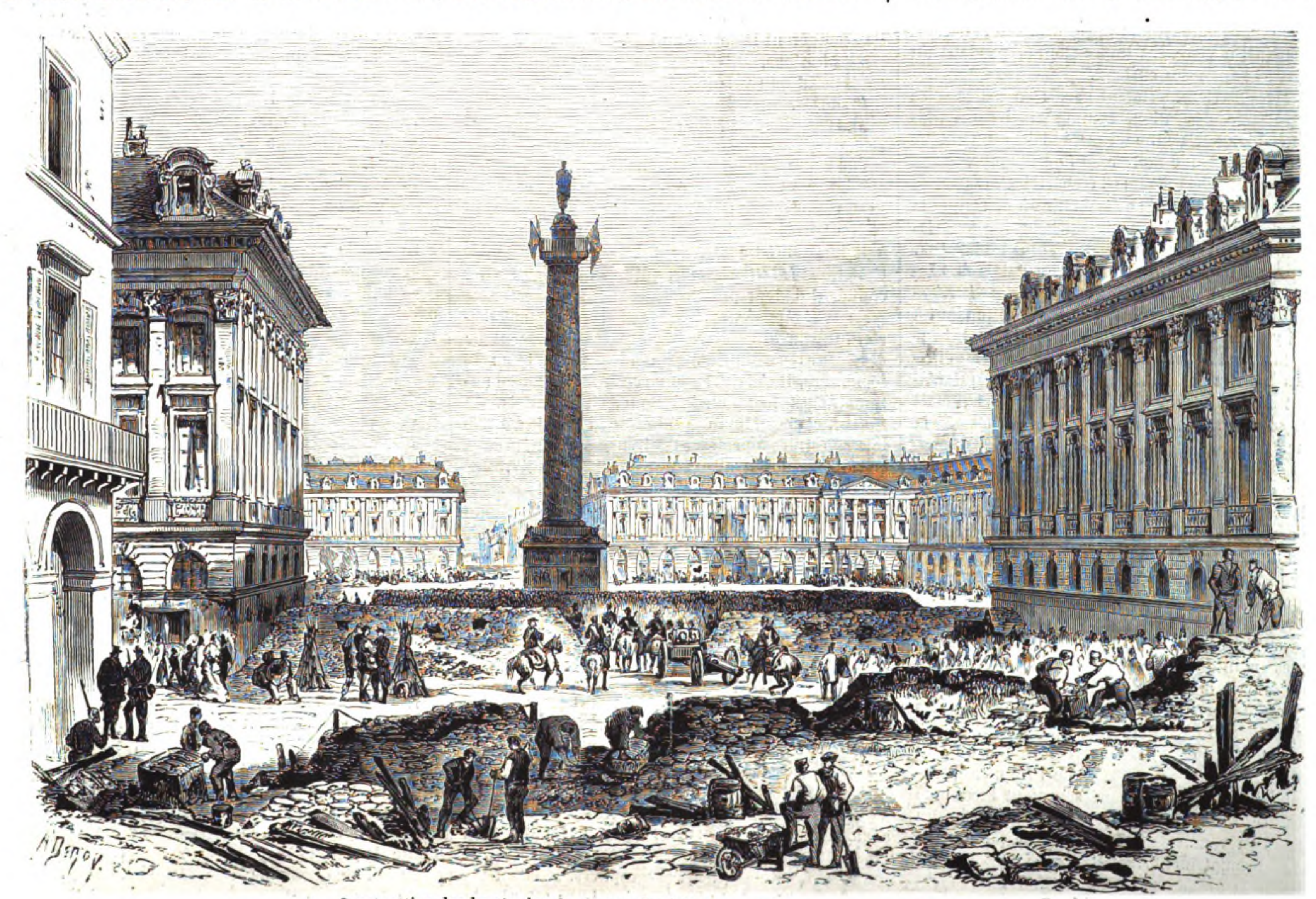


LA SUSPENSION D'ARMES. — Arrivée au palais de l'Industrie des émigrés de Neuilly. — (D'après nature, par M. Vierge.)

nergique et de prudent dans cette campagne, qui prend pour but en ce moment d'occuper les positions intermédiaires, de manière à isoler de Paris les troupes extérieures, afin de les détourner de l'influence de la Commune, de les soustraire aux commandements qui émanent de cette même Commune, et de les ramener sans coup férir sous les ordres réguliers du gouvernement de Versailles.

LA SUSPENSION D'ARMES

La suspension d'armes pour Neuilly, qui devait,



Construction des barricades de la rue Castiglione. — (D'après nature, par M. Deroy.)

on le sait, expirer le mardi 25 mars à cinq heures du soir, s'est prolongée de fait jusqu'après huit heures.

Le feu de la porte Maillot et des Ternes a recommencé alors, mais sans vivacité. De leur côté, les canonnières fédérées embossées au Point-du-Jour, se sont mises à tirer vigoureusement contre la position de Brimborion. Pendant la nuit il y a eu de ce côté un engagement assez chaud, dans lequel les mitrailleuses ont joué le premier rôle. Depuis l'aube, le canon tonne opiniâtrément à l'ouest et au nord-ouest.

L'aspect de Neuilly n'a que trop réalisé, hélas! nos prévisions. Décombres, ruines, dévastation: voilà, en trois mots, le spectacle lamentable qui s'est offert à nos yeux. Nous aurions trop à dire si nous voulions énumérer tous les ravages matériels que trois semaines de guerre civile ont accumulés dans Neuilly. Quant aux personnes, nous avons été heureux de constater qu'elles n'ont point aussi souffert qu'on pourrait le craindre. Il y a sans doute des terreurs profondes, des angoisses cruelles et de douloureuses privations, mais les intermittences de la lutte avaient déjà permis à une bonne partie de la population de se réfugier à Paris ou dans les autres localités suburbaines, et le ravitaillement, — un ravitaillement bien incomplet, il est vrai, — avait pu être effectué par les habitants qui étaient restés fidèles à leur logis, pendant les courts intervalles d'accalmie.

Le croira-t-on, enfin, un certain nombre d'habitants de Neuilly ont refusé de profiter de l'armistice, et ont préféré ne point abandonner leurs demeures, au risque de rester ensevelis sous l'ouragan de feu et de fer qui va se déchaîner sur eux.

Il y a eu, toutefois, de très-nombreux déménagements. Jamais, jour de terme, n'amena un pareil exode. Dès midi, des centaines de mobiliers avaient pris la route de Paris. Voitures de déménagements, fiacres, voitures à bras, voitures d'ambulance, brouettes même, tous les moyens de transport avaient paru bons. Pendant presque toute la journée, nous avons vu les avenues et les rues voisines des fortifications encombrées de meubles, d'effets de literie, d'ustensiles de ménage. Une charrette contenant un chétif mobilier, traînée à bras d'homme et suivie d'une jeune femme au regard effaré, allaitant un enfant, a vivement impressionné, pendant un instant, la foule des curieux.

Car les curieux s'étaient portés en masse à ce spectacle de désolation, comme au beau temps de la fashion parisienne on se rendait à un retour de courses ou à une rentrée de Longchamps.

Nous avons déjà dit que la charité s'est portée, elle aussi, au-devant de cette émigration, et que la *Ligue des droits de Paris* avait pris les mesures les plus intelligentes pour répondre à tous les besoins.

On avait installé dès le matin, au Palais de l'Industrie, un double service. L'un, pour la distribution des laissez-passer aux personnes se rendant à Neuilly, était confié au service d'ambulance de l'Internationale; l'autre, chargé de diriger sur les différentes mairies les habitants de Neuilly qui n'avaient ni connaissance ni refuges à Paris, était placé sous la surveillance de deux délégués de la Ligue.

Ces délégués faisaient délivrer aux réfugiés dépourvus d'asile et de ressources, des bons sur lesquels les délégués aux mairies se chargent de pourvoir provisoirement au logement et à la nourriture de ces malheureuses victimes de la guerre civile.

Parmi les réfugiés qui se sont arrêtés momentanément au Palais de l'Industrie, on a remarqué les pensionnaires de la maison des Jeunes-Infirmes, tenue à Neuilly par des sœurs. L'arrivée de ces pauvres enfants de six à quinze ans, qui vivent depuis près d'un mois au milieu de cet effroyable état de guerre, trouvant à peine un triste refuge dans les caves, a donné lieu à un incident touchant.

Les gardes nationaux de la 8e compagnie du 173e bataillon, de service au Palais de l'Industrie, s'étant aperçus que ces infortunées avaient besoin de nourriture, se sont empressés de leur apporter les vivres qu'on venait de leur distribuer pour eux-mêmes. Promptement installés dans le vestibule précédant la grande nef, les enfants firent alors un repas improvisé servi par les gardes nationaux eux-mêmes, coupant à l'une un morceau de pain, versant du vin à celle-ci, donnant un peu de viande à une autre. Et ils mangèrent joyeusement... Heureuse insouciance de l'âge! qui oublie les douleurs du présent et ne se doute point des menaces de l'avenir.

Pour le général Dombrowski, c'est sur l'avenue d'Inkermann qu'il a déjeuné. Le reporter du *Siècle* nous a donné ce matin son menu et son portrait. Le général et son état-major ont déjeuné d'une tranche de jambon cru et d'un morceau de pain rassis. Le petit vin blanc du curé de Neuilly pétillait dans les verres. Court de taille, maigre, blond, le commandant en chef des fédérés n'a point ce qu'on appelle la prestance militaire; mais son regard clair, ses traits fermement dessinés, annoncent une énergie qui ne se laissent point abattre par les difficultés.

M. V.

LES DIAMANTS DE LA COURONNE

III

L'un des premiers complices dont Chambon et Douligny révélèrent le nom, fut le juif Louis Lyre.

Il n'avait pas aidé à commettre le vol, mais il avait acheté à vil prix une certaine quantité de bijoux. Ce malheureux parlait un français mêlé d'italien qui fit beaucoup rire les juges. Ayant intégralement payé *ses petites acquisitions*, — disait-il, — il ne comprenait pas qu'on lui réclamât encore quelque chose.

Après s'être égayé de son galimatias, le tribunal le condamna à la peine de mort. On le conduisit au supplice le 13 octobre. Ne concevant pas comment une spéculation heureuse pouvait être considérée comme un crime, il marcha à la mort avec le courage que donne une conscience libre. En montant dans la voiture, il cria :

— Fife la nazion !

Arrivé au pied de l'échafaud, Louis Lyre voulut parler au peuple; la cavalerie essaya de s'y opposer, mais les habitués de l'endroit étaient souverains; ils accordèrent la parole au juif.

— Messious, dit-il, ze mours innocent! Ze ne zouis point oun voleur... Ze pardonne à la loi et à mes zouzes.

Mais comme il se faisait tard, l'exécuteur le pria de se hâter.

Par leurs dénonciations, habilement ménagées, Douligny et Chambon espéraient se concilier l'indulgence de la Convention. En conséquence, ils jetèrent quelques jours après une nouvelle proie à la justice. Cette fois, ce fut leur ami Melchior Cottet, dit *le Petit chasseur*, qui avait été le premier confident de leur projet.

Le *Petit chasseur*, arrêté et conduit à la Conciergerie, fut convaincu d'avoir été le sergent recruteur des fausses patrouilles. Dans la nuit du 15 au 16 septembre, il s'était rendu en costume de garde national chez le nommé Retour, chez Gallois, dit *Matelot*, et chez Meyran; il leur avait remis des pistolets destinés à protéger l'entreprise. On lui prouva en outre, qu'il avait vendu pour 30,000 livres de perles fines. Un témoin, nommé Joseph Picard, lequel ne tarda pas à changer de rôle de témoin contre celui d'accusé, vint déposer qu'étant encore au lit, un matin, *le Petit chasseur* était venu chez lui, afin d'acheter une paire de bottes. Le marché conclu avec la femme Picard, l'acheteur l'avait engagée à aller chercher du vin et à lui rapporter en même temps pour six sous d'eau-forte Cette commission faite, Picard avait vu *le Petit chasseur* glisser quelque chose dans cette eau-forte; mais les commissaires venant au même instant pour l'arrêter, il jeta le tout dans la rue. Alors il fut facile de reconnaître que c'étaient des diamants.

Écrasé par les preuves et par les dépositions, Melchior Cottet fut condamné à la peine de mort. Voyant par quels moyens Douligny et Chambon avaient obtenu un sursis illimité, il imagina d'avoir recours aux mêmes ruses, et, en effet, il livra le nom de quelques complices. Mais on reconnut bientôt qu'il n'avait qu'un but : retarder le jour de son exécution. On refusa de prêter davantage l'oreille à ses déclarations interminables. Arrivé au lieu du supplice, il gagna encore deux heures par une dernière supercherie. Il demanda à se rendre au Garde-Meuble avec un magistrat, disant qu'il y allait de la fortune de la nation. Monté dans les salles, il y resta plus d'une heure et demie à parler de complots imaginaires dont il connaissait, disait-il, tous les secrets. Mais à la fin la foule impatientée refusa d'attendre plus longtemps le spectacle qui avait été promis à sa curiosité sanguinaire. En descendant du Garde-Meuble, *le Petit-Chasseur* eut beau crier : — Citoyens, je ne suis pas coupable : intercédez pour moi, intercédez pour moi! — Nul ne fut accessible à la pitié, et la loi reçut son application.

Grâce aux renseignements fournis par Douligny et Chambon, on arrêta successivement leurs principaux complices, qui furent condamnés à la peine capitale. Des femmes et même un enfant, Alexandre, dit *le Petit cardinal*, se virent impliqués dans cette affaire, qui prit peu à peu une telle dimension, que le député Thuriot, l'un des membres de la commission de surveillance, proposa à la Convention d'autoriser le déplacement du chef du jury, afin que ce dernier allât dans les endroits de la France qu'il croirait nécessaire, pour y décerner des mandats d'amener et y faire des visites domiciliaires. — Cette proposition fut rejetée parce qu'elle n'assurait pas au procès une marche assez rapide.

IV

Sergent a prétendu que c'était à lui qu'on devait la découverte des principaux diamants de la couronne, alors qu'il était administrateur de la police. Je trouve cette assertion dans une lettre adressée par lui à la *Revue rétrospective*, et datée de Nice, le 5 juin 1834. Il y raconte que pendant les débats du tribunal criminel, une mulâtresse, qu'il connaissait comme une habituée de la tribune publique des Jacobins, vint le trouver dans son cabinet et lui parla en ces termes :

— Quediriez vous si je vous mettais sur la piste des diamants? Je le puis, en vous amenant un homme qui possède des renseignements précieux. Je voulais d'abord le conduire au Comité des recherches, mais il ne veut faire qu'à vous sa déposition, car il vous a de grandes obligations, à ce qu'il paraît.

— Amenez-le moi tout de suite, dit Sergent.

Une heure après, la mulâtresse revenait accompagnée d'un homme fort proprement vêtu en garde national.

— Monsieur l'administrateur, dit cet homme d'une voix basse, — après que la mulâtresse se fut éloignée, — il est vrai que je peux vous faire retrouver la plupart des diamants, mais donnez-moi votre parole que vous ne me perdrez pas.

— Quoi! lorsque vous allez rendre un service aussi important, que devez-vous craindre? Ne méritez-vous pas au contraire une récompense?

— Dans cette affaire mon nom ne peut être prononcé qu'au risque de ma vie.

— Parlez, dit Sergent étonné, je vous promets toute ma discrétion.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur?

— Non.

— Je suis X....., ce prisonnier que vous avez visité à la Conciergerie vers la fin du mois d'août, et que vous avez eu la bonté de faire raser sur sa demande..... J'étais condamné à mort pour fabrication de faux assignats, et j'attendais alors, quoique sans espoir, l'issue de mon pourvoi en cassation. Les juges populaires de septembre m'ont mis en liberté, mais le tribunal peut me faire reprendre. Telle est ma situation.

— Eh bien! soyez tranquille, dit Sergent.

Le quidam entra alors dans les détails les plus étendus. Une nuit qu'il feignait de dormir, il avait entendu auprès de lui des gens s'entretenir en argot du vol fameux. Il ignorait leurs noms, mais il avait appris que des diamants étaient cachés dans la charpente d'une maison qu'il indiqua.

— Envoyez-y promptement, dit-il à Sergent; sans doute ils y sont encore.

Le récit contenu dans la lettre de Sergent est plein de trouble et de confusion, surtout à l'endroit

des dates; j'ai dû l'élucider. A cette époque de 1834, Sergent très-avancé en âge, ne commandait plus à sa mémoire, et d'ailleurs il n'était occupé que du soin de sa réhabilitation.

Cependant sa version coïncide avec le rapport de Vouland, consigné dans le *Moniteur* du 11 germinal (décembre) : « — Votre Comité de sûreté générale, dit Vouland, ne cesse de faire des recherches sur les auteurs et les complices du vol du Garde-Meuble; il a découvert hier le plus précieux des objets dérobés. C'est le diamant connu sous le nom de *Pitt* ou *Régent*, qui, dans le dernier inventaire de 1791, fut apprécié douze millions. Pour le cacher, on avait pratiqué dans une charpente d'un grenier un trou d'un pouce et demi de diamètre. Le voleur et le recéleur sont arrêtés; le diamant, porté au comité de sûreté générale, doit servir de pièce de conviction contre les voleurs. Je vous propose, au nom du comité, de décréter que ce diamant sera transporté à la trésorerie nationale, et que les commissaires de cet établissement seront tenus de le venir recevoir séance tenante. » Ces propositions furent décrétées.

Quant à l'homme dont parle Sergent, il fut seulement présenté à Pétion, qui le fit partir pour l'armée, où, sur la recommandation du ministre de la guerre, il entra avec un grade dans un régiment de la ligne. Que devint-il? Nous l'ignorons. Seulement, plus tard, dans un compte rendu du tribunal en date du 26 mars 1795, ayant trait à un procès de faux assignats, on trouve parmi les accusés un nommé Durand, désigné comme étant celui aux indications duquel on doit la découverte du *Régent*. Est-ce l'homme de Sergent? On peut le supposer.

Le sort de ce *Régent* fut assez singulier : au mois d'avril 1796, on l'envoya en Prusse pour servir de cautionnement à un prêt de 5 millions. Retiré ensuite des mains des banquiers, il orna la garde de l'épée consulaire de Bonaparte.

V

Mais retournons à la procédure du tribunal criminel. Le ministre de l'intérieur s'occupa, lui aussi, avec une grande énergie, de ce prétendu complot; il dut bientôt s'apercevoir que l'esprit politique y était complétement étranger, car il devenait de plus en plus évident que les acteurs de ce drame nocturne étaient presque tous des malfaiteurs d'antécédents connus, et qu'ils avaient immédiatement cherché à réaliser à leur profit leur part du vol.

Le ministre recevait lui-même les citoyens qui avaient des communications à lui faire à ce sujet. Un joaillier du nom de Gervais vint lui apprendre qu'un homme d'allure suspecte lui avait offert de lui vendre une bonne partie de diamants. On comprend avec quel empressement M. Roland pria Gervais de ne pas effaroucher ce mystérieux client; une somme de 15,000 livres, prise sur les fonds secrets, fut remise au joaillier, afin qu'il alléchât par quelques avances le vendeur. Les prévisions se réalisèrent. Moyennant quelques centaines de louis, le voleur apporta pour plus de 200,000 livres de joyaux. Le marchand se montra de plus en plus satisfait, jusqu'à l'heure où il n'eut plus rien à attendre de ce dupe be filou; alors la comédie fut terminée, et notre homme mis entre les mains de la justice. Grâce à l'habileté avec laquelle M. Roland avait dirigé cette opération par l'intermédiaire de Gervais, cette seule capture valut au Trésor un remboursement qu'on évalua à 500,000 livres.

Le jour que l'on vint dissoudre le tribunal du 17 août, c'est-à-dire le 29 novembre 1792, il s'occupait encore de juger un voleur du Garde-Meuble. On ne permit pas d'achever l'instruction. Le président fit venir les deux principaux coupables, Chambon et Douligny, et il leur annonça que le tribunal cessant ses fonctions, il était à craindre pour eux que le sursis qu'ils avaient obtenu ne fût plus d'aucune force. Il leur conseilla de se pourvoir en cassation ou de s'adresser à la Convention nationale. Singulière preuve de la vérité de cet axiome : *Qui a terme ne doit rien!* Joseph Douligny et Jean-Jacques Chambon, traduits devant de nouveaux juges, en furent quittes pour quelques années de fers. Encore a-t-on prétendu que, dans un des mouvements de la Révolution, ces misérables trouvèrent le moyen de s'échapper des prisons.

Quelques jours avant la dissolution du tribunal du 17 août, Thomas Payne, comparant Louis XVI à Chambon et à Douligny, s'était exprimé de la sorte au sein de la Convention : « Il s'est formé entre les brigands couronnés de l'Europe une conspiration qui menace, non-seulement la liberté française, mais encore celle de toutes les nations : tout porte à croire que Louis XVI fait partie de cette conspiration; vous avez cet homme en votre pouvoir, et c'est jusqu'à présent le *seul de sa bande* dont on se soit assuré. *Je considère Louis XVI sous le même point de vue que les deux premiers voleurs arrêtés dans l'affaire du Garde-meuble* : leur procès vous a fait découvrir la troupe à laquelle ils appartenaient. »

Pendant longtemps on s'obstina encore à voir dans le vol des diamants un complot politique, à en juger par la teneur d'une sentence du tribunal révolutionnaire, prononcée le 12 prairial an II, qui condamne à mort le sieur Duvivier, âgé de 60 ans, ancien commis au bureau de l'extraordinaire « pour avoir aidé ou facilité le vol fait, en 1792, au Garde-Meuble, afin de fournir des secours aux ennemis de la France ». Ce ne fut guère qu'en l'an V qu'on revint un peu de cette prévention. Par décision du conseil des Anciens, prise dans la séance du 29 pluviôse, 6,000 livres d'indemnité furent accordées à la citoyenne Corbin, première dénonciatrice des voleurs du Garde-Meuble. (Il y a tout lieu de supposer que cette femme Corbin est la mulâtresse dont il est question dans le récit de Sergent.) « Les recherches de la commission, ajoute *le Moniteur*, ont mis à même de juger que, quoi qu'en ait dit autrefois le ministre Roland, le vol du Garde-Meuble n'était lié à aucune combinaison politique, et qu'il fut le résultat des méditations criminelles des scélérats à qui le 2 septembre rendit la liberté. »

Quoi qu'il en soit, à cette date, la procédure de ce vol colossal était loin d'être terminée. Elle s'éternisa pendant tout le cours de la Révolution. La veille de l'arrestation de Babeuf on avait condamné aux fers quatre voleurs du Garde-Meuble. La soustraction des diamants a été évaluée à TRENTE-SIX MILLIONS. Un beau chiffre!

CHARLES MONSELET.

(La fin au prochain numéro.)

ÉTAT ACTUEL DES BARRICADES

Nous avons visité aujourd'hui ces fameuses barricades dont l'Hôtel-de-Ville a confié la garde au citoyen Gaillard. La besogne était facile, mais longue. Jamais, en effet, tant de pavés n'avaient été soulevés dans ou autour de Paris.

La Commune a qualifié de deuxième enceinte et de troisième enceinte ces travaux intérieurs de défense. Rien qui ressemble moins à des enceintes. Le système général semble répondre aux dispositions des centres de Paris, et non aux points plus ou moins forts, plus ou moins faibles du rempart.

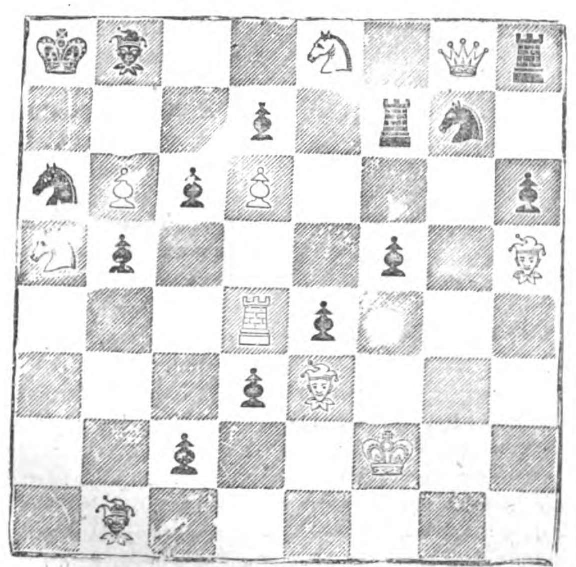
Commençons donc par le centre.

La place de la Concorde est barricadée, nous pourrions dire rempardée sur quatre points. L'ouvrage le plus considérable se trouve à l'ouverture de la rue de Rivoli et de la rue Saint-Florentin. Il s'appuie à droite sur le ministère de la marine; à gauche, en s'abaissant à l'est, il vient se coller au mur d'enceinte des Tuileries. Le fossé, en avant, est

ÉCHECS

PLOBLÈME N° 369

COMPOSÉ PAR M. GRIMSHAW



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 367.

1 C pr. P	1. P 4 F (meilleur,
2 D 1 C	2. R 5 F (1)
3. F 6 D, échec et mat.	

(1)

	2. R 4 D ou P 5 F
3. D 5 FD, échec et mat	

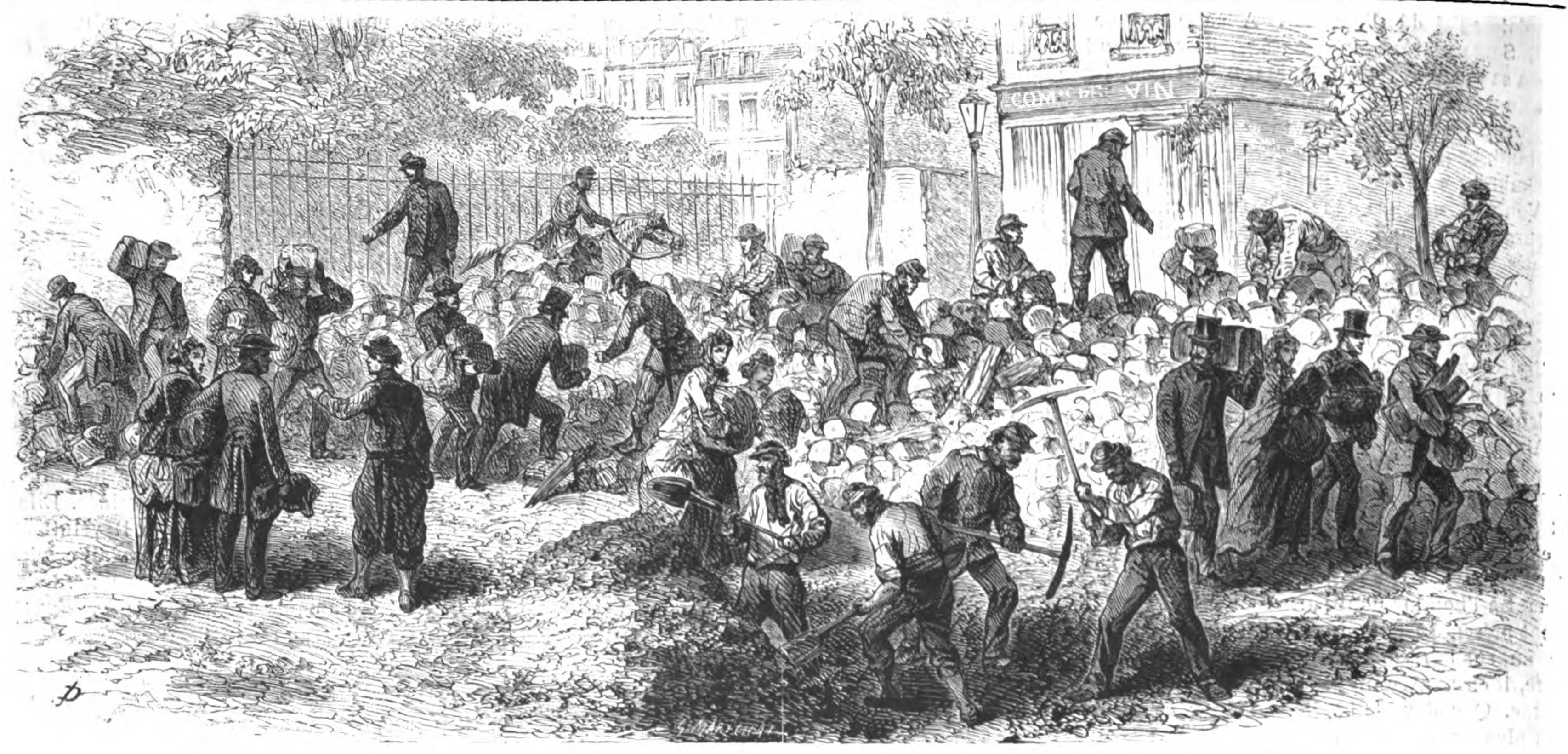
Solutions justes : M. E. Frau, à Lyon; L. de Croze, à Marseille; Sedden R. Lisseb; J. Planche.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'on doit soumettre ses études et ses livres à la raison, et non la raison à ses livres.



Les passants obligés par les fédérés de participer à la construction de la barricade des boulevards d'Argenson et d'Inkermann.

large et profond; il découvre toutes les conduites d'eau et de gaz, jusqu'à l'égout, dont la voûte est à l'air.

Il est au moins imprudent, pour les défenseurs mêmes de la barricade, de laisser à nu les tuyaux. Il suffit d'un obus pour fondre le conduit à gaz et provoquer une explosion plus terrible pour ceux qui tiennent des canons aux embrasures ou des fusils aux créneaux que pour l'assaillant.

Cette barricade est percée de cinq embrasures; elle masque un chemin couvert, derrière lequel se trouvent de nouvelles fortifications élevées avec des tonneaux remplis de terre. La masse de la barricade est faite avec des sacs à terre posés les uns sur les autres.

Un ouvrage non moins considérable se trouve à l'extrémité sud de la rue Royale. Il s'étaye sur le ministère de la marine et le Garde-Meuble. Si cet ouvrage était armé de canons, il menacerait l'obélisque et le Corps législatif, de même que son voisin ne battrait que l'entrée de l'avenue des Champs-Elysées, les statues de Nantes et de Strasbourg.

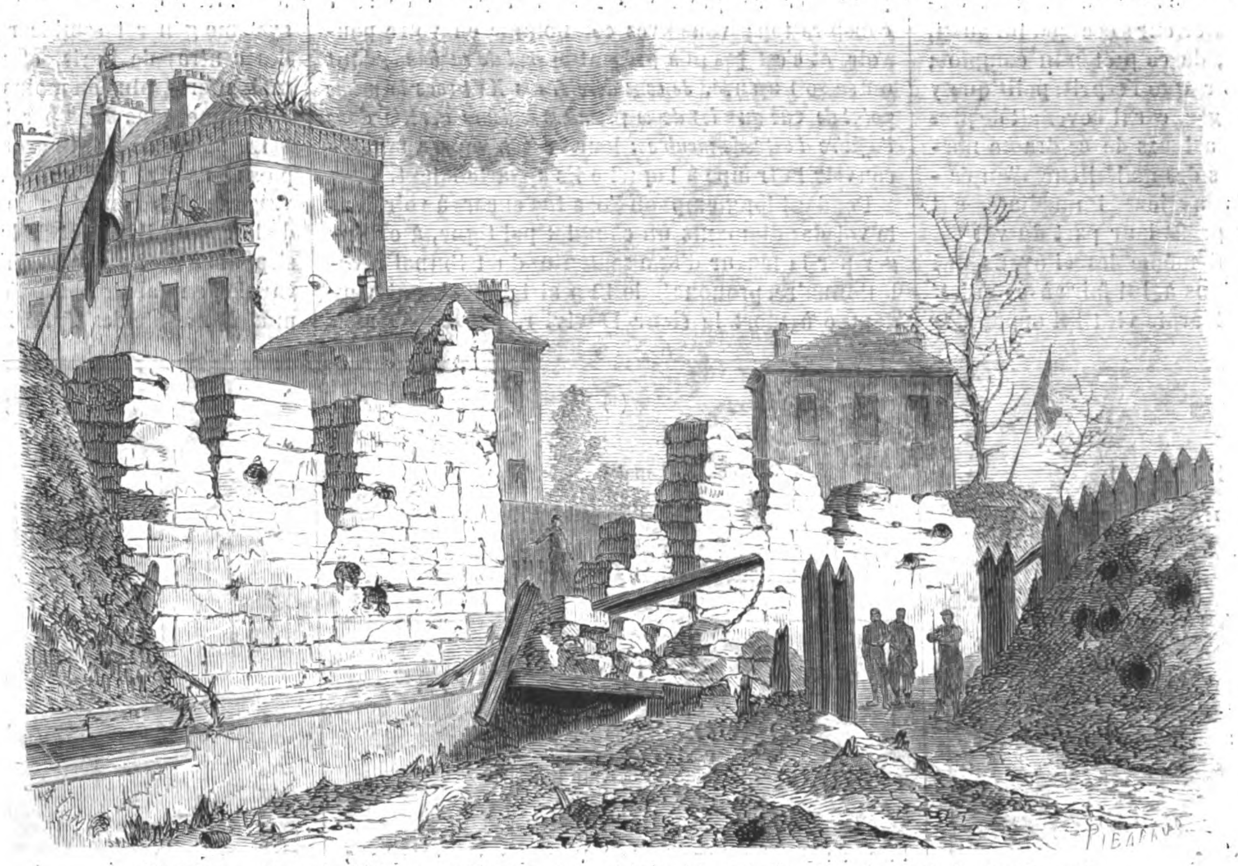
A la grille du jardin des Tuileries, autre ouvrage, celui-ci, de confection primitive. On amoncelle de la terre sur la grille elle-même. Les projectiles lancés de cette barricade enfileraient l'avenue des Champs-Elysées, bien entendu, après avoir frappé l'Obélisque.

La dernière barricade qui se trouve encore sur la place de la Concorde est sur le quai. Des canonnières, nous dit-on, seraient embossées près du pont pour balayer complétement la place. Nous doutons qu'une armée vienne jamais s'engager à découvert sur d'aussi larges avenues.

Les deux autres points du centre, défendus par les barricades, sont la place Vendôme et la place de l'Hôtel-de-Ville.

Les barricades de la place Vendôme ont été déplacées. Un pan de mur fait avec des pavés est resté intact de chaque côté de la rue de la Paix; le gros de l'ouvrage de défense a été reculé.

On a agi de même avec les ouvrages de la rue de Castiglione. Ces barricades, pas plus que celles de la place de la Concorde, ne nous semblent avoir été dressées dans un but véritablement stratégique. Les pavés dont elles sont faites se briseraient à chaque coup en mille éclats funestes pour les hommes qu'ils abriteraient.



Etat des ponts-levis de la porte Maillot et du château de l'Etoile, dans la matinée du 25 avril.

La place Vendôme n'est plus qu'une forteresse, une caserne, un bivouac, hélas! même une cantine! Qui se serait jamais douté que quarante fourneaux en plein vent y seraient un jour mis en activité « *fricotant,* » — c'est le langage de l'époque, — du matin au soir et du soir au matin, des pommes de terre frites, du riz, des légumes secs, du bœuf, du mouton, même de la morue et des harengs.

De tous les côtés s'élèvent des pyramides de pains, hautes comme les barricades. Sur les trottoirs, convertis en dortoirs, les gardes nationaux dorment au soleil, tandis que des cantinières, au verbe accentué, vendent galement leur vin et leur rogomme.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, les barricades ne nous semblent avoir été élevées que dans le but unique d'empêcher la circulation.

A ces ouvrages concentriques répondent des ouvrages excentriques, que nous allons nous contenter d'indiquer :

L'Arc-de-Triomphe est protégé par une barricade que quinze coups à plein fouet jetteraient par terre.

A la place Pereire, près de la porte de Courcelles, trois barricades : l'une sur le boulevard de Neuilly, celle-ci très-solide; l'autre au coin de la rue de Courcelles; l'autre à l'extrémité nord de la rue Mac-Mahon.

Des ouvrages assez considérables sont dressés sur les grandes voies, en arrière du rempart, à la porte d'Asnières et aussi en avant de la porte de Clichy.

A Montmartre, les barricades sont d'aspect différent; elles regardent l'intérieur de la place, au lieu d'être tournées vers l'extérieur.

A Belleville, elles ont la même disposition.

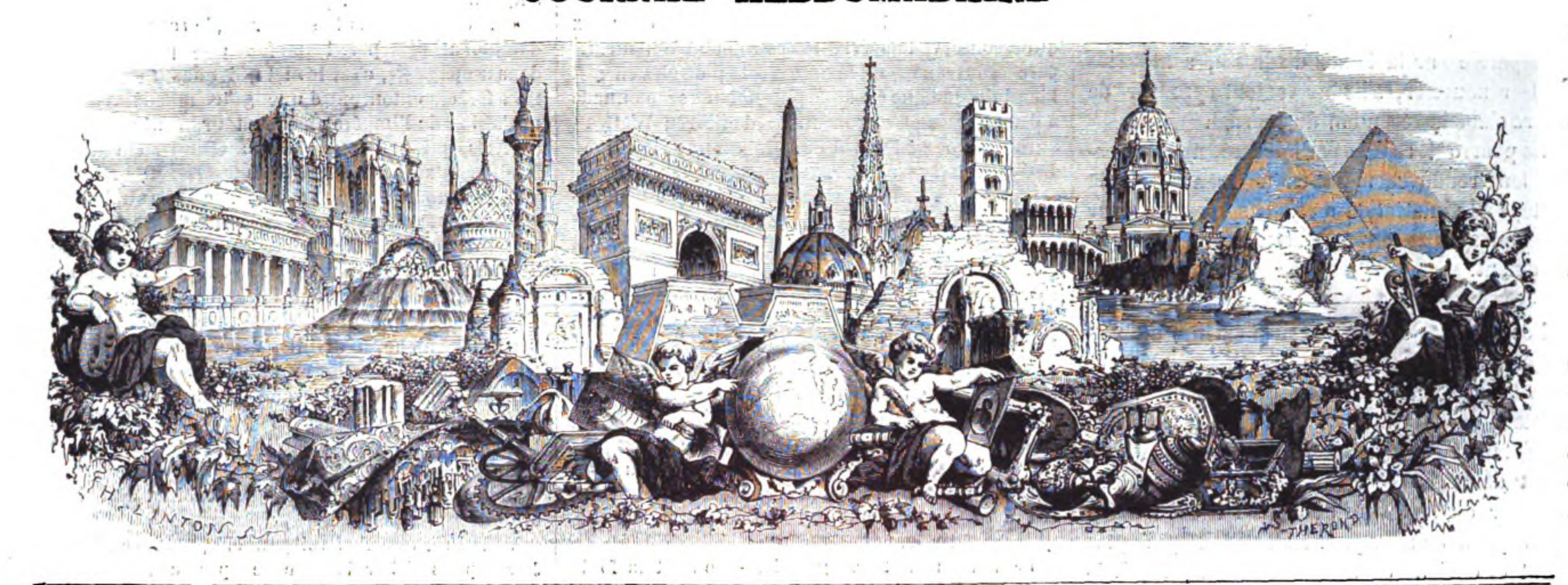
Au sud, les travaux de défense, dans l'intérieur de l'enceinte, sont aussi considérables. Ils consistent surtout en d'énormes cavaliers posés sur les bastions et destinés à dominer les forts pour le cas où ils seraient occupés par l'assaillant.

Il y a aussi des barricades de ce côté, notamment celle qui se trouve à Montrouge sur la place d'Italie : c'est incontestablement la mieux faite de celles qui sont dans Paris.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 735. — 13 Mai 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

LES COMBATS SOUS PARIS. — Affaire de la voûte du chemin de fer de Versailles entre Vanves et Issy dans la nuit du 3 mai, (Dessins de M. Lix, d'après le croquis de M. Sellier.)

AVIS A NOS ABONNÉS

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

Ils pourront, comme par le passé, nous adresser leur renouvellement en un mandat sur la poste, l'administration a pris des mesures pour que toutes leurs lettres nous parviennent régulièrement.

Nos abonnés ont déjà reçu plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2e semestre de 1870. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement tous les numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement et d'ici à peu nous nous serons acquittés envers eux; ils seront alors en possession d'une remarquable et précieuse collection, car le *Monde illustré*, malgré les difficultés que lui a créées l'investissement de Paris, a continué sa publication sans amoindrir son format et sans restreindre le nombre de ses dessins, qu'il a au contraire augmenté pour suivre au jour le jour les événements qui se sont succédés depuis le commencement de la guerre.

COURRIER DE PARIS

C'est par des nouvelles de l'Opéra que nous commencerons ce Courrier de Paris. Cela pourra paraître étrange, nous n'en disconvenons pas, mais ne sommes-nous pas habitués à l'étrange, et même à plus que l'étrange?

Qu'est-ce que l'Opéra peut avoir de commun avec ce temps-ci, — ou qu'est-ce que ce temps-ci peut avoir de commun avec l'Opéra? Rien du tout, et voilà pourquoi l'Opéra est muet; et voilà pourquoi la Commune est irritée; et voilà pourquoi on a destitué le directeur, M. Emile Perrin.

Le décret qui le révoque, considérant que, « malgré la crise actuelle, l'art et les artistes ne doivent pas rester en souffrance », accuse hautement M. Perrin de n'avoir pas assez fait pour l'un et pour les autres.

Nous n'avons pas à défendre M. Perrin, qui, d'ailleurs, ne tient peut-être pas à être défendu.

Il nous semble cependant que, tout en tenant compte de la sollicitude de la Commune, et quelques éléments qu'elle ait pu mettre à la disposition du directeur de l'Opéra, il était presque impossible à celui-ci de prévenir ou d'empêcher cet « état de souffrance » qu'on lui reproche aujourd'hui avec tant d'amertume.

Nous verrons, du reste, ce que fera son successeur, M. Eugène Garnier, qu'il ne faut pas confondre avec M. Charles Garnier, l'architecte du nouvel Opéra.

~~~ Quel dommage de guerroyer par un mois de mai (va pour floréal!) qui verdie d'une si belle et plaisante manière!

Nos jardins publics sont admirables à voir en ce moment-ci. Le Luxembourg n'est qu'une masse de feuillage et de fleurs; ses éclaircies trop regrettables en sont toutes dissimulées. Le bon vieux Jardin-des-Plantes, si maltraité par les obus prussiens, se reprend à vivre par ses arbres géants, par ses mousses drues, par ses haies odorantes, par ses gazouillements d'oiseaux. Jamais non plus les superbes marronniers des Tuileries n'ont poussé de jets plus vigoureux et ne se sont couronnés de plus luxuriants panaches; — notez que la terrasse du bord de l'eau est rouverte dans toute sa longueur. Le Palais-Royal, si correct dans sa gentillesse, si riant dans son élégance, est un bosquet délicieux qui a conservé la spécialité des rondes d'enfants. Le parc Monceaux semble une féerie; on chercherait bien loin quelque chose de plus joli que sa colonnade à demi ruinée et enguirlandée de lierre; Watteau aurait placé sur le bord de sa mignonne rivière son *Embarquement pour Cythère*.

N'oublions pas les squares, cette coquette ponctuation de nos grandes voies: le square de la tour Saint-Jacques, le square du Temple, le square des Arts-et-Métiers, le square Montholon, les deux squares du Carrousel, et d'autres encore, sans compter les marchés aux fleurs. Toute cette éclosion printanière est d'une fraîcheur inouïe; les arbres se dressent dans un air bleu, limpide et vif; une brise saine se joue à travers les feuilles d'un ton si tendre, si tendre, qu'on *en mangerait*.

~~~ Je sors du palais des Tuileries, qu'on peut visiter tous les jours, depuis midi jusqu'à six heures du soir, moyennant la faible somme de cinquante centimes.

La foule n'était pas grande, — où est la foule maintenant? — Le service intérieur est fait par des gardes nationaux armés simplement de leur baïonnette. Encore cette baïonnette est-elle de trop, à mon avis.

On entre par la porte d'honneur, du côté du jardin. En haut de l'escalier, à gauche, se tient le bureau chargé de la perception des cinquante centimes. Le bureau fume.

En tournant par le salon dit des Travées, on se trouve dans une galerie appelée autrefois galerie du Premier Consul, et qui doit être certainement débaptisée aujourd'hui. Elle aboutit au salon des Maréchaux, cette merveille. On n'a rien fait de plus riche, de plus éblouissant. Les quatre monumentales cariatides dorées imposent l'admiration. Je m'aperçois à peine que les portraits en pied des maréchaux ont été voilés, — par pudeur sans doute. Les bustes sont demeurés.

Je passe dans le salon de la Paix où, d'abord, je suis arrêté par une toile très-belle de Diaz, une *République* exécutée pour le concours de 1848 et récemment retrouvée. Cette peinture réunit, avec plus de fermeté, toutes les qualités éclatantes de Diaz, qui n'a pas toujours été aussi heureux dans ses figures. — Je traverse encore d'autres salons dont les noms se brouillent à présent dans ma mémoire, car je n'ai pas osé prendre des notes, de crainte d'être appréhendé au collet comme un agent de Pitt et Cobourg.

Il me souvient de décorations solides, pompeuses et enfumées, qui datent du temps de Louis XIV, de tableaux de Lebrun et de Coypel, de sculptures de Coysevox. — Dans la salle du Trône, le trône a disparu, cela va sans dire. Reste un plafond: *la Religion protégeant la France*. Hum!...

La galerie de Diane est la galerie des dîners officiels. Les principaux épisodes de la vie très-accidentée de la chaste déesse y sont racontés sur les murailles par des brosses célèbres, mais libres jusqu'à la gaillardise.

Me voici dans les appartements qui donnaient sur le jardin. Tous les meubles, sans exception, en ont été enlevés. Il ne reste que les peintures, les glaces et les cristaux. Le cabinet de l'ex-empereur est d'un ton un peu sombre; les panneaux représentent des allégories assez froides et des paysages assez lourds. Rien de remarquable non plus dans sa chambre à coucher. Celle du prince impérial ne frappe pas davantage les yeux; il est clair que ces appartements empruntaient surtout leur splendeur aux portraits de famille, aux pendules, aux candélabres, aux vases décoratifs, aux tables incrustées, aux fauteuils de Beauvais, aux vitrines remplies de bibelots précieux. On ne voit plus rien de tout cela; dès lors une promenade à travers ces pièces entièrement nues est d'un intérêt médiocre, ou du moins n'offre plus qu'un intérêt philosophique.

L'attention est un peu réveillée par la coloration tapageuse des appartements de l'impératrice. Il y a là un salon bleu, un salon vert et un salon rose. — Ah! ce salon rose! — Il n'y avait qu'un homme capable de le décrire, et il l'a décrit; c'est Arsène Houssaye. Je ne saurais mieux faire que de lui emprunter cette description:

« En entrant dans le salon rose, le regard est soudainement pris par le plafond; — pareillement, dans un paysage, c'est le ciel qui nous frappe. Les trois Grâces entourent d'une guirlande de roses le médaillon de l'impératrice. Autour, sont parsemés les Arts, qui présentent leurs attributs. Un génie, familier aux anciens, qui dans les fresques retrouvées tient tour à tour le compas, le pinceau, la lyre et le ciseau, sculpte dans le Paros une figure de jeune mère. D'autres génies portent une dans corbeille de fleurs le prince impérial, réveillent l'Aurore encore endormie, et chassent au loin les nuages pour faire un ciel splendide. Ce beau ciel se continue dans la corniche, mais il s'y perd à travers un treillage doré, sous des enroulements de fleurs qui s'épanouissent là en si grand nombre qu'on croirait traverser tous les paradis perdus. »

Ce plafond est de Chaplin, l'héritier direct de Boucher et de Fragonard.

Je laisse de côté l'oratoire et le cabinet de bains, orné de grandes glaces.

Voilà tout ce qu'on voit pour cinquante centimes. Je comptais visiter la salle de spectacle, mais elle est fermée. Un grand concert populaire doit y être donné le lendemain, — car vous savez que le palais des Tuileries est devenu une succursale de l'Eldorado et de Ba-ta-clan. « Ici l'on chante! » C'est ainsi qu'on avait placé sur les ruines de la Bastille cette inscription: « Ici l'on danse! »

En traversant le vestibule pour m'en aller, mon odorat est surpris par un fort parfum de hareng. Une quinzaine de gardes nationaux, — dont quelques-uns avec leurs femmes, — sont assis autour d'une table, mangeant et buvant. Je ne suis pas l'ennemi du hareng saur; il figure très-bien dans une salade de pommes de terre à demi tièdes; mais j'avoue que je ne m'attendais point à le rencontrer sous des « lambris dorés. »

~~~ Un pianiste de moins: Sigismond Thalberg.

Pendant quelque temps, il a contrebalancé la réputation de Frantz Liszt par des procédés absolument différents, c'est-à-dire par un jeu sobre, correct, noble, — par une tenue et une attitude de diplomate.

Thalberg a donné des concerts dans toutes les capitales et « devant toutes les têtes couronnées, » comme on disait autrefois. Sa carrière a été celle d'un artiste justement apprécié et légitimement récompensé.

Mais que penseront les lecteurs, lorsque je leur avouerai que je n'ai aucune anecdote à leur raconter sur Thalberg?

Pas d'anecdote, juste ciel!

~~~ Le décret de la Commune sur la pêche à la ligne a déterminé pas mal de murmures, et l'exécution n'en est pas aussi aisée qu'on aurait pu le croire. Les contrevenants sont nombreux, audacieux; il faudrait, pour les traquer, plus d'hommes qu'on n'en a sous la main en ce moment.

Il y a deux classes de gens impérissables dans Paris: les pêcheurs à la ligne et les bouquinistes.

Ils traversent toutes les révolutions, impassibles, fidèles à leur poste.

Les pêcheurs à la ligne surtout!

Rien ne saurait les déranger de leur grave occupation: ni un trône qui s'écroule, ni une armée qui s'avance. Réfugiés sous l'arche d'un pont, ils restent insensibles à la fusillade, à la mitraille, aux obus.

Sur toutes les tristesses de ce monde, comme sur toutes ses joies, ils n'ont qu'une opinion résumée en un mot: « Ça mord! » ou: « Ça ne mord pas! »

A Paris, plus que partout ailleurs, le pêcheur à la ligne est considéré comme un être sacré. On l'examine avec respect, à l'instar d'un derviche; on se reprocherait de le troubler, — même par un éternûment.

Qu'il est beau à voir, installé au bas du Pont-Neuf, dans l'îlot du Vert-Galant, — ou bien près de l'estacade du port Saint-Nicolas, à côté des bains

des Tuileries, là où s'élève un si gracieux bouquet d'arbres, et où un saule élégant trempe à la fois ses pieds et ses cheveux dans l'eau!

Quant aux bouquinistes, — ces autres fleurs des quais, — à peine ont-ils vu décroître leur clientèle. Les mêmes amateurs sont toujours penchés sur les mêmes cases, feuilletant, déplaçant, replaçant. C'est tout au plus si de temps en temps un coup de canon leur fait lever la tête du côté des Champs-Élysées.

Les bouquinistes n'ont pas fait fléchir leurs prix un seul instant pendant cette horrible crise. Cela prouve du moins qu'ils ont confiance dans les destinées de Paris.

~~~ Il faut enregistrer, quoique le fait ait huit jours de date, la protestation de M. Victor Hugo contre la destruction de la colonne Vendôme. On attendait cela de lui. C'est presque un acte filial de sa part, car cette colonne, qu'il a si éloquemment célébrée à toutes les époques, cette colonne a beaucoup fait pour la réputation de l'auteur des *Odes et Ballades*.

Victor Hugo! Émile Debraux! Béranger! trois papillons attirés par ce phare de bronze!

~~~ Peu à peu, le parcours du chemin de fer de ceinture se rétrécit, par suite des événements militaires. Le public n'est plus admis maintenant que depuis l'avenue de Saint-Ouen jusqu'au pont de Bercy, à l'endroit connu sous le nom de la Râpée. J'ai voulu faire ce trajet encore une fois, dimanche dernier.

On sait que le tracé du chemin de fer de ceinture est parallèle à la ligne des fortifications. Malgré son appareil de défense, cette longue ligne de gazon et d'arbres, — de gazon qui va s'épaississant, d'arbres qui vont grandissant, — offre plus d'attraits qu'on ne suppose, surtout le dimanche. Toute une population artisane, pour laquelle ce rempart est déjà la campagne, est là qui s'asseoit, qui regarde, qui joue, qui se roule, qui mange des macarons. Cela rappelle le va-et-vient de l'acte de *Faust* devant la porte de la ville :

Villes entourées
De murs et de tours;
Fillettes parées
D'attraits et d'atours.

On perd rarement de vue ce spectacle pendant le trajet. Aux ingambes, je conseille l'impériale des wagons, où les femmes ont la permission de se placer.

Ainsi égayé de robes au vent, ce bon petit chemin de fer, aussi rapide que les autres, parti de l'avenue de Saint-Ouen, va, vient, tantôt marche de plein pied au milieu de rues fermées d'une simple clôture, tantôt s'enfonce entre deux haies d'acacias.

Le paysage se transforme de station en station.

C'est d'abord, sur la droite, le versant agreste de Montmartre, avec ses pentes cultivées, avec les grands arbres de son ancien cimetière. On passe au bas de l'église de Notre-Dame de Clignancourt.

L'église dépassée, on se trouve dans la fameuse plaine de Saint-Denis, considérablement diminuée. Pauvres chasseurs! il vous faut transporter ailleurs le théâtre de vos exploits.

A gauche, dans ce lointain, je salue la basilique royale, assise, — en perspective, — au pied du coteau de Montmorency.

La station de la Chapelle nous arrête une minute dans une fourmilière d'ateliers, de magasins, de galeries, de mines, de forges, de tuyaux, de camions, etc.

Le chemin de fer repart, il se dirige vers les buttes Chaumont, ces buttes couronnées autrefois d'autant de moulins que les buttes Montmartre, et pour lesquelles a commencé une appropriation pittoresque et grandiose. Nous n'avons pas le temps d'en juger, car nous nous enfonçons immédiatement sous une voûte pleine de ténèbres et de bruit...

Que dis-je, une voûte? Deux voûtes, et toutes les deux d'une longueur considérable. De beaux travaux, prétend-on.

Au sortir de là, l'œil est ébloui par de grands faubourgs qu'on coupe en deux, faubourgs immenses et droits tels qu'on les fait aujourd'hui, plongeant leurs extrémités infinies dans des vapeurs qui rappellent la mer, artères remplies de soleil en guise de sang!

D'autres fois, placé comme un contraste, c'est un petit village qu'on côtoie et qui semble distant de Paris d'une cinquantaine de lieues, — Charonne, par exemple, couronné de sa vieille église.

Et puis, ainsi que dans tous les faubourgs, çà et là, les débris des pavillons galants du dix-huitième siècle, des fragments d'architecture mythologique, des bancs de marbre, des piédestaux vides, des charmilles tondues. O Cythère! ô Paphos!

Bien des masures aussi, bien des haillons accrochés aux fenêtres! C'est le destin. On rasera tout cela, tout cela s'assainira.

Le joli et le moderne commencent à la *ceinture* du Trône et se continuent jusqu'à la Râpée. Dans ce parcours, qui comprend les stations de Saint-Mandé et de Charenton, le chemin de fer longe les plus agréables jardins du monde, des maisons de plaisance tout ornées et toutes fleuries, des pensionnats de demoiselles, plus fleuris encore. C'est un enchantement et un parfum qui ne cessent qu'au bord de la Seine, — à cet endroit où le fleuve est si beau et si large.

Voilà comment je cherche à tromper ma soif de villégiature.

~~~ Par où sont passés les spirites?

On n'en entend plus parler depuis le commencement de la guerre.

Ce serait cependant bien le moment pour eux de se manifester et de nous faire quelques communications sur les événements.

Il doit y avoir dans l'air, à l'heure qu'il est, une multitude d'esprits qui ne demandent pas mieux que de causer. Que ne les interroge-t-on comme autrefois?

Il serait infiniment intéressant d'avoir l'opinion de M. de Talleyrand sur M. de Bismark, par exemple;

Ou celle du grand Frédéric sur M. Thiers;

Ou celle du peintre David sur le peintre Courbet.

~~~ Cette chose qu'on appelait autrefois « Paris la nuit » a cessé d'exister. Les récits d'Eugène Sue et de Privat d'Anglemont sont passés maintenant à l'état de fables. Qui est-ce qui se rappelle le cabaret de Paul Niquet? Dans une autre région, les cercles ont éteint leurs lustres et fait le silence autour de leurs tapis verts. Pas une fenêtre éclairée après minuit. « Tout est tranquille, Parisiens, dormez! »

Eh bien, non! je ne dormirai pas. Je laisserai, par ces nuits déjà si belles, ma croisée ouverte, ou bien j'allumerai ma lampe d'autrefois, et, comme autrefois, j'essayerai de me pencher sur un livre bien-aimé. Des livres aimés, je n'en manque pas, Dieu merci! Je n'ai qu'à ouvrir au hasard, — et voici que je tombe sur cette page de Victor Hugo, le maître ému et le prophète consolateur, une page vieille de quatre ans..... seulement.

« Au vingtième siècle, il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera grande, ce qui ne l'empêchera pas d'être libre. Elle sera illustre, riche, pensante, pacifique, cordiale au reste de l'humanité. Elle aura la gravité douce d'une aînée.

Une bataille entre Italiens et Allemands, entre Anglais et Russes, entre Prussiens et Français, lui apparaîtra comme nous apparaît une bataille entre Picards et Bourguignons. Elle considérera le gaspillage du sang humain comme inutile. Elle n'éprouvera que médiocrement l'admiration d'un gros chiffre d'hommes tués. Elle trouvera bête cette oscillation de la victoire, aboutissant invariablement à de funèbres remises en équilibre, et Austerlitz toujours soldé par Waterloo.

« Chez cette nation, la pénalité fondra et décroîtra dans l'instruction grandissante comme la glace au soleil levant. La circulation sera préférée à la stagnation. On ne s'empêchera plus de passer. Aux fleuves frontières succéderont les fleuves artères. Couper un pont sera aussi impossible que couper une tête. La poudre à canon sera poudre à forage. On sera froid pour les merveilleuses couleuvrines de treize pieds de long, en fonte fettée, pouvant tirer, au choix des personnes, le boulet creux et le boulet plein. On sera ingrat pour Chassepot dépassant Dreyse, et pour Bonnin dépassant Chassepot..... »

Je souris tristement en lisant ces lignes.

Puis j'arrive à la conclusion :

« Cette nation aura pour capitale Paris et ne s'appellera point la France; elle s'appellera l'Europe. Elle s'appellera l'Europe au vingtième siècle, et, aux siècles suivants, plus transfigurée encore, elle s'appellera l'Humanité. »

Sommes-nous assez loin de ce magnifique rêve, hélas!

~~~ Le roman-feuilleton est bien malade, cela se comprend; mais il n'est pas tout à fait mort.

Seulement il essaye de se transformer.

Les Pauvres b..gres qu'un nouveau journal publie à son rez-de-chaussée, est un de ces essais-là.

Le titre tire un peu l'œil. Que voulez-vous! la littérature socialiste a ses Alcibiades en carmagnole qui ne dédaignent pas de couper la queue à leurs caniches crottés.

Attendons-nous, d'un jour à l'autre, à voir paraître un pendant féminin aux *Pauvres b..gres*.

~~~ Il y a eu peu de premières communions cette année. On sait pourquoi. Beaucoup d'églises sont fermées. Les autres servent de clubs.

C'est dans le faubourg Saint-Germain qu'ont eu lieu les rares cas de premières communions. On se retournait avec étonnement dans la rue du Bac pour suivre du regard ces jeunes filles en longs voiles et ces jeunes garçons tout de neuf habillés.

C'était comme une vision du temps passé.

Jeune communiant, où vas-tu?

Où vas-tu, avec ton brassard de satin blanc à franges d'or, ainsi que te représente l'affiche d'un magasin d'habillement?

Où vas-tu, les cheveux frisés, la joue rose d'émotion?

Heureux communiant! —Tu me rappelles une époque et des sensations déjà lointaines. Je revois des bagues, des chapelets bénits, des images sur papier à dentelle représentant des anges, des vases, des cœurs percés, des brebis, des chemins bordés de lys. — Le lys est la fleur favorite du catholicisme.

Et moi aussi, j'ai été semblable à toi, jeune communiant! Qui sait? J'ai peut-être été plus rayonnant que toi, ce qui te semble difficile à croire. Tu n'as qu'un joli gilet rond ou une redingote; moi, j'avais un habit. Entends-tu, un habit, à onze ans! Et quel habit! En lasting bleu! — Le lasting, étoffe inconnue à la génération actuelle!

Un beau jour, certes, que le jour de la première communion! Le premier jour de triomphe de l'enfant! Le jour où les cloches sonnent pour lui, où l'autel s'allume pour lui, où l'encens fume pour lui, où l'orgue chante pour lui! Un jour longuement et attentivement préparé par la famille et par l'église; — l'église, cette première poésie et cette première crainte!

Un beau jour, — plein d'aurores intérieures et de splendeurs calmes! La première vision de la religion dans ce qu'elle a de plus attirant et de plus touchant! Le jour où, de la voûte parfumée et sonore, descend la première idée grave sur la tête de l'enfant!

Et moi aussi j'ai eu le sentiment de ma pureté absolue! Moi aussi j'ai eu au front cette fierté souriante qui vient de l'âme sanctifiée. Comme toi, — jeune communiant, — j'ai cru, pendant vingt-quatre heures, que je n'appartenais plus à la terre.

J'ai oublié bien des choses et bien des événements; je suis destiné à en oublier bien d'autres sans doute; — je n'oublierai jamais ma première communion.

Cette impression, qui guette et attend l'esprit à peine au sortir de l'enfance, — comme dit la romance de *Joseph*, — est une de celles auxquelles on ne se soustrait pas. Au fond, la vie ne se compose que de cinq ou six grandes dates, — pas davantage. La première communion est une de ces dates.

Jeune communiant, où vas-tu?

CHARLES MONSELET.



Affaire du Moulin-Saquet. — Attaque de la redoute par l'armée régulière. — (Dessin de M. H. Clerget.)



LES COMBATS SOUS PARIS. — L'armée abandonne la redoute du Moulin-Saquet, emmenant ses canons et ses prises.

KARL GIRARDET

—

Le combat sans trêve et sans issue auquel se livrent Paris et Versailles a fait une nouvelle victime dans les rangs des artistes, déjà si éprouvés pendant le siége. Karl Girardet, que des paysages et des scènes de genre peintes ou dessinées ont rendu populaire, vient de mourir à Neuilly. Suisse d'origine, il n'avait point à prendre part dans nos combats civils, mais il en a innocemment porté la peine: il n'a point résisté, nous assure-t-on, au trouble dans lequel l'avait jeté le bombardement de Neuilly, qu'il habitait.

Ses amis l'appelaient en riant « le grand Girardet », pour le distinguer de ses deux frères. S'il dépassa ceux-ci, ce n'est que par la taille. Le père de Girardet, qui était un bon graveur lithographe de la restauration, avait fait la moyenne égale à ses trois fils. Le second, Edouard, a peint et dessiné, notamment pour le *Magasin pittoresque*, des compositions doucement plaisantes ou sentimentales; il a aussi gravé, d'un burin souple et vif, un tableau de Gérome, *Molière à la table de Louis XIV*, et des Paul Delaroche. Le chef-d'œuvre du troisième des Girardet, Paul, est la reproduction, également au burin, de la spirituelle *Cinquantaine*, de Knauss.

Karl Girardet était né au Locle, près de Neufchâtel, en 1810. Il vint en France très-jeune et en fit son pays d'adoption. Il entra dans l'atelier alors célèbre de Léon Cogniet. Il apprit à dessiner convenablement, et, bien qu'il ait eu le tact de ne point forcer son génie naturel pour la fine observation des scènes d'intérieur ou des épisodes champêtres, il a exposé au salon de 1842 une composition historique vraiment réussie: ce sont des *Protestants surpris au prêche*. Les dragons de Louis XIV descendent le pistolet et l'épée au poing, dans une grotte où se sont réfugiés les réformés; les femmes s'évanouissent, les vieillards pleurent, les jeunes hommes s'indignent et vont faire une résistance désespérée; au milieu, le pasteur, qu'on insulte, atteste, de ses mains levées au ciel, le Dieu de paix et de tolérance.

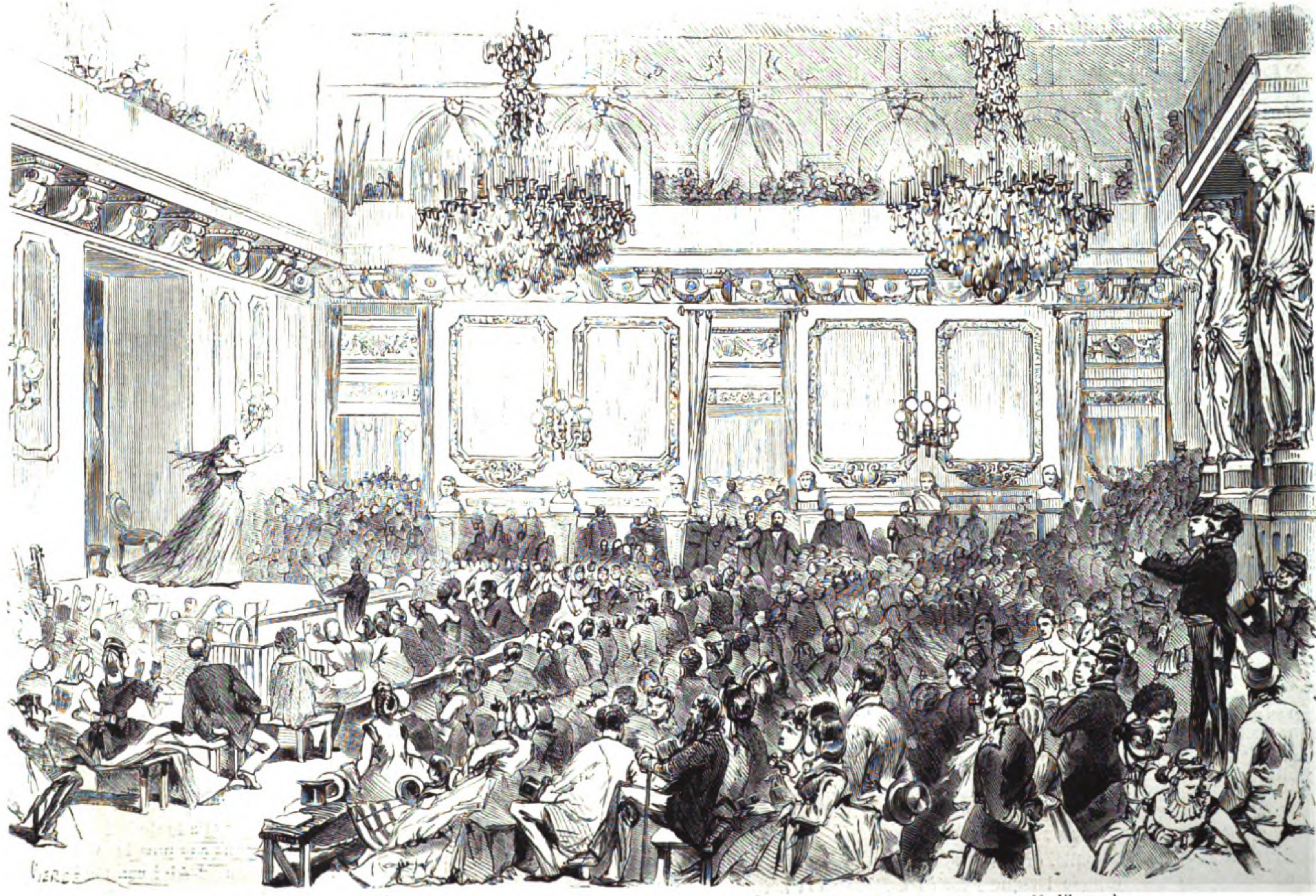
Ce genre, qui au fond touche plus au drame historique qu'à l'observation vraie, et que ne relève pas une exécution suffisamment mâle, est aujourd'hui démodé.

C'est comme la suite des romans de Walter Scott. Le public est habitué à des mises en scène plus réalistes, et la critique exige de l'artiste une émotion plus sincère.

Mais il faut reconnaître que ces tentatives, même incomplètes, de retour à l'histoire, ont aidé notre école à se purger de l'intolérable invasion du faux grec et du faux classique.



Karl Girardet, peintre dessinateur, décédé à Paris le 5 mai. — (Phot. de M. Franck.)



LES TUILERIES. — Aspect de la salle des Maréchaux pendant le concert du 6 mai. — (D'après nature, par M. Vierge.)

Karl Girardet a beaucoup voyagé. On ne peut dire, comme le voulait le poëte, qu'ayant beaucoup vu il a t beaucoup retenu.

La traduction fidèle du paysage est encore une conquête toute récen e, toute actuelle. Girardet arrangeait ses vallées ou ses lacs suisses, ses bords du Nil ou ses mosquées du Nil, jusqu'à ce qu'ils eussent pris une vague ressemblance avec les ciels, les terrains, les horizons déjà connus. Longtemps on n'a eu le succès d'estime et le succès de vente qu'à ce prix. Ce n'est point seulement en politique qu'il y a des cons rvateurs quand même.

Ses vignettes pour le *Roland furieux*, pour le *Consulat et l'empire*, et pour un grand nombre de publicattons illustrées, témoignent de son extrême facilité pour le croquis.

Quelques rares amis avaient été prévenus par son ami Mène, le fin sculpteur d'animaux, et l'ont conduit au champ de repos.

Karl avait été, aux derniers jours du siége de Paris, très-ému d'un malheur arrivé à son frère Edouard. Celui-ci habitait Versailles. Le 19 janvier, quelques bataillons prussiens, exaspérés de l'échec de Montretout et conduits par des officiers qui disaient à haute voix ce mot étrange: « Le gouvernement de Paris nous a manqué de parole », rentrèrent furieux dans Versailles et mirent à sac deux ou trois maisons du boulevard du Roi. Celle d'Edouard était du nombre. Ses collections de gravures, ses cartons d'états, ses études, ses outils furent pillés, brisés, déchirés, vendus sur le trottoir à vil prix ou jetés à la rue. Pour les artistes, ces pertes, absolument irréparables, sont le coup le plus cruel. (*Le Siècle*).

Le passage voûté et la redoute de Clamart

On lit dans le *Journal officiel* de Versailles du 7 mai :

Le gouvernement adresse à toutes les autorités civiles et militaires la dépêche suivante, qui doit être affiché dans toutes les communes :

« Versailles, 6 mai 1871, 6 h. 1/2 soir.

« Ceux qui suivent les opérations que notre armée exécute avec un dévouement admirable pour sauver l'ordre social, si gravement menacé par l'insurrection parisienne, ont compris qu'il s'agissait d'annuler le fort d'Issy, en éteignant ses feux et en coupant ses communications tant avec le fort de Vanves qu'avec l'enceinte.

« Ces opérations touchent à leur terme, malgré l'obstacle qu'elles rencontrent dans les batteries du fort de Vanves. En ce moment, nos troupes travaillent à la tranchée qui doit séparer le fort d'Issy de celui de Vanves. La ligne du chemin de fer qui traverse un passage voûté est la ligne qu'on se dispute depuis trois jours.

« Cette nuit, 210 marins et deux compagnies du 17e bataillon de chasseurs à pied, conduits par le général Paturel, se sont résolûment élancés sur le chemin de fer et sur le passage voûté. Les marins, accueillis par un feu très-vif, ont été vaillamment soutenus par les deux compagnies du 17e, et la ligne du chemin de fer ainsi que le passage voûté sont restés en notre pouvoir.

« Cependant la garnison de Vanves, cherchant en ce moment à prendre nos soldats à revers, était prête à sortir de ses positions, lorsque le colonel Vilmette s'est jeté sur elle, à la tête du 2e régiment provisoire, a enlevé les tranchées des insurgés, a pris le redan où ils se logeaient, en a tué et pris un grand nombre, et a terminé ce brillant engagement par un coup de main décisif.

« On a tourné aussitôt le redan contre l'ennemi, et on y a pris quantité d'armes, de munitions, de sacs, de vivres abandonnés par la garnison de Vanves, et le drapeau du 119e bataillon insurgé.

« Comme on le voit, pas un jour n'est perdu; chaque heure nous approche du moment où l'attaque principale terminera les anxiétés de Paris et de la France tout entière.

« Nous avons eu divers officiers distingués mis hors de combat dans ces opérations. Le colonel Laperche, le lieutenant Parot et le jeune de Broglie, ont été gravement mais non dangereusement blessés. On espère qu'ils seront bientôt remis »

AFFAIRE DU MOULIN-SAQUET

La grande affaire de la semaine a été le combat du Moulin-Saquet, de cette redoute qui a joué un certain rôle dans les opérations du siége de Paris.

Le Monde illustré a donné dans son temps le dessin et la description de cette position qui, avec la redoute des Hautes-Bruyères, formaient au sud les sentinelles avancées de la défense.

Il se fait aujourd'hui une seconde édition de ce siége de Paris déjà si long, si pénible et si rempli de douloureux mécomptes. Les éléments du combat sont changés, mais ce sont encore les mêmes positions, tout aussi importantes dans la guerre civile qu'au moment où les Prussiens investissaient la capitale. Il n'est donc pas étonnant de voir se reproduire sur les mêmes lieux des épisodes similaires.

La redoute du Moulin-Saquet qui avait toujours tenu à une distance respectueuse l'audace problématique des Allemands, a été attaquée dans la nuit du 3 au 4 mai, par les troupes de Versailles. Attaquée c'est peut-être trop dire; surprise serait peut-être plus juste.

Voici d'ailleurs le récit de plusieurs journaux à ce sujet :

On lit dans la *France* :

« L'événement du jour est la nouvelle répandue ce matin de la prise de possession du Moulin-Saquet par les Versaillais,

« Une agitation très-vive s'est même produite dans le quartier des Gobelins auquel appartenaient les trois bataillons : le 20e, le 177e et le 55e, qui occupaient la redoute, et dont bien peu d'hommes sont revenus.

« Bon nombre de ces gardes nationaux étaient mariés, car les compagnies sédentaires avaient voulu accompagner les compagnies de marche.

« Le Moulin-Saquet, on le sait, est une immense et forte redoute, un vrai fort, situé à l'extrémité sud est du plateau de Villejuif, à mille mètres dans l'axe de la grande barricade construite à l'extrémité de la route d'Orléans.

« Comme elle domine l'Hay, Chevilly, Thiais, Choisy-le-Roi, et au besoin le fort de Bicêtre, et qu'elle peut nuire également au fort d'Ivry ainsi qu'aux Hautes-Bruyères, elle était on le comprend, une excellente position pour les fédérés.

« Or, il y a beaucoup d'incertitude encore sur la façon dont cette position a été prise par l'armée de Versailles.

« A-t-elle été enlevée par un coup de main militaire, a-t-elle été su prise par stratagème?

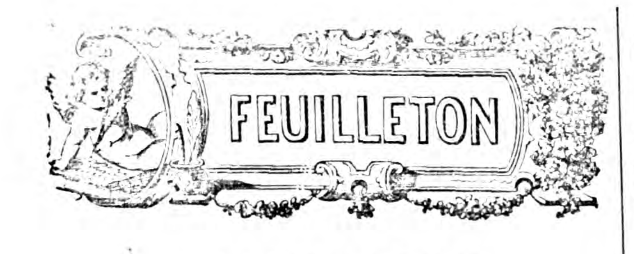
« Cette dernière version est celle qui circulait aujourd'hui dans les groupes, et que nous avons recueillie dans plusieurs journaux. »

Voici le récit du *Petit Moniteur* :

« La nuit dernière, vers une heure, un détachement de troupes sortant des tranchées de Villejuif s'est avancé sans bruit jusqu'aux avant-postes fédérés.

« Les troupes avaient le mot d'ordre des factionnaires de la redoute.

« De plus, elles étaient précédées d'un petit trou-



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET

(Suite)

VENEZ, JE M'ENNUIE!

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

LA MARQUISE. — LE DUC.
LE BARON. — LISETTE.

La scène est à Spa. — Epoque Louis XV. — Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE. — La triste ville, que la ville de Spa! Et que je fus mal inspirée lorsque j'y vins achever le temps de mon veuvage!

LISETTE. — L'opinion de Mme la marquise n'est pas celle de tout le monde.

LA MARQUISE. — Comment cela, Lisette?

LISETTE (*ouvrant un volume*). — « Spa, délicieuse ville belge, renommée par la beauté de ses promenades et par les qualités curatives de ses eaux..... Spa, séjour des Jeux et des Ris, attire chaque année un grand concours d'étrangers. »

LA MARQUISE. — Ton livre ne sait ce qu'il dit. Je ne comprends pas quel charme on peut goûter dans cette bergerie.

LISETTE. — Il y a cependant beaucoup de gens qui s'y plaisent.

LA MARQUISE. — Quelles gens?

LISETTE. — Eh! mais, tous ces jeunes seigneurs venus des différentes cours de l'Europe et qui mènent ici un train d'enfer.

LA MARQUISE. — Sais-tu les noms de quelques-uns d'entre eux?

LISETTE. — Certainement. Le comte de Rieux, M. de Lormel, M. d'Autichamp, le duc de Saint-Genest.....

LA MARQUISE. — Le duc de Saint-Genest?

LISETTE. — Oh! celui-là est cité comme le plus fou. On ne parle que de lui à la *Redoute* et à l'*Allée de sept heures*. Il n'est pas de jour qu'il ne s'affiche en parties galantes et en paris extravagants.

LA MARQUISE. — Comment est il de sa personne?

LISETTE. — Un charmant cavalier, à ce qu'on dit. Madame la marquise doit l'avoir vu passer sous ses fenêtres.

LA MARQUISE. — Il n'est pas décent pour une veuve de se montrer fréquemment à la croisée.

LISETTE. — Une veuve comme madame la marquise, soit, car j'en ai vu d'autres. Mais madame la marquise s'exagère plus que personne les obligations du veuvage, et c'est surtout parce qu'elle ne veut pas se distraire que la ville lui semble manquer de distractions.

LA MARQUISE. — Tu as peut être raison, Lisette.

LISETTE. — Car enfin tout est spectacle à Spa, et même sans sortir de cet hôtel.....

LA MARQUISE. — Ah! oui, parlons de cet hôtel... de l'hôtel d'Orange, qu'on m'avait indiqué comme un logis convenable, et dont j'ai loué le premier étage. Tu conviendras qu'on ne saurait voir une société plus mêlée que celle qui semble s'y être donné rendez-vous. Par exemple, cette demoiselle qui habite au-dessus de moi, et qui reçoit tant de monde.....

LISETTE. — Mlle Fideline.

LA MARQUISE. — Ah! c'est Fideline qu'elle s'appelle? Un nom de théâtre sans doute.

LISETTE. — Je crois en effet qu'elle est un peu actrice, mais ses plus grands succès ne sont pas à la scène. Elle fait la pluie et le beau temps à Spa; on ne jure que par Fideline; les bouquets, les cadeaux se succèdent chez elle toute la journée.

LA MARQUISE. — Sans compter les visites. Quel contraste avec ma solitude! Ah! comme je regrette Paris, ses plaisirs de bon ton, et les amis que j'y ai laissés!..... — A propos de mes amis, Lisette!

peau de bœufs conduits par des soldats travestis en paysans.

« Croyant à un ravitaillement inespéré, les sentinelles laissèrent passer le détachement qui put, sans ambages pénétrer dans la redoute.

« La garnison de cet ouvrage se composait de trois bataillons, le 20e, le 55e et le 177e.

« Ces hommes, qui avaient eu à repousser, la veille et l'avant-veille, deux attaques très-vigoureuses, étaient épuisés de fatigue et dormaient pour la plupart.

« Quand le stratagème fut découvert, il était trop tard, les troupes régulières étaient maitresses de la redoute. Ses défenseurs n'avaient pas eu le temps de prendre les armes.

« La plupart des fédérés furent faits prisonniers sans coup férir.

« D'autres, qui tentaient un semblant de résistance, furent tués, blessés ou pris.

« Très-peu parvinrent à s'échapper.

« Les soldats eurent le temps de s'emparer des drapeaux, de tous les canons de 7, de quatre mitrailleuses et de les emporter.

« Les grosses pièces furent enclouées.

« A deux heures du matin, Ivry et les Hautes-Bruyères, qui avaient reçu l'éveil, ouvrirent un feu d'enfer, et les troupes régulières abandonnèrent le Moulin-Saquet, emmenant leurs prisonniers et emportant leurs trophées.

« Aujourd'hui, un grand découragement se fait remarquer dans le quartier des Gobelins, auquel appartenaient les bataillons surpris.

« Autour de la mairie de cet arrondissement, une foule de femmes et d'enfants se désolent. Beaucoup crient à la trahison. »

Le *Mot d'Ordre* donne à peu près les mêmes détails en les agrémentant de scènes de férocité mises sur le compte des Versaillais. Il n'accuse, du reste, qu'un chiffre de 35 morts et 20 blessés. Puis il ajoute ceci :

« Le commandement de la redoute était confié au sieur Gallien, chef du 55e bataillon de marche. Ce commandant aurait, dit-on, vendu le mot d'ordre aux Versaillais, et l'on donne à l'appui de ces soupçons, ses idées réactionnaires, sa mollesse au moment de l'attaque, la défense qu'il a faite aux gardes du 55e bataillon de se défendre, et la facilité avec laquelle il s'est rendu prisonnier, sans essayer la moindre défense, lorsqu'il aurait pu se sauver ainsi que l'a fait une partie de ses hommes, et enfin le conseil qu'il donnait au 133e bataillon de suivre son exemple.

« Ce pauvre 55e bataillon, quartier du Temple n'a pas la main heureuse dans le choix de ses commandants, car le prédécesseur de Gallien, le nommé Durand, avait déjà trahi la cause de la garde nationale en passant à l'ennemi, nous voulons dire dans le camp des Versaillais. »

Le chef du pouvoir exécutif adressait à ce sujet aux autorités civiles et militaires la dépêche suivante :

« Versailles, 4 mai 1871, 4 h. soir.

« Pendant que nos travaux d'investissement continuent autour du fort d'Issy, se liant à d'autres travaux plus importants autour de l'enceinte, la division Lacretelle a exécuté, à notre extrême droite, une opération des plus hardies vers le Moulin-Saquet. Elle s'est portée sur cette position, l'a enlevée, a fait 300 prisonniers et pris huit pièces de canon. Le reste de la troupe des insurgés s'est enfui à toutes jambes, laissant 150 morts ou blessés sur le champ de bataille.

« Telle est la victoire que la Commune célébrera demain dans ses bulletins.

« Du reste, nos travaux d'approche avancent avec une rapidité admirée de tous les hommes de l'art, et qui promet à la France une prompte fin de ses épreuves, et à Paris surtout sa délivrance des affreux tyrans qui l'oppriment.

« A. THIERS. »

Ce succès a été suivi de beaucoup d'autres depuis, ce n'était que le commencement de la vraie attaque; nous espérons pouvoir en retracer les principaux épisodes.

M. V.

LES TUILERIES

Les enfants rient toujours dans leur grand jardin ombreux des Tuileries, laissant passer à travers leurs jeux, ces femmes qui quêtent pour les morts et les blessés de la guerre civile. Ah! ces enfants ont bien le temps de pleurer !

Ils rient et cependant, eux aussi, jettent leur petit sou dans l'aumônière de la quêteuse. Il y a tant de misère à l'heure qu'il est, qu'il faut bien que les plus petits soient appelés à les soulager.

On avait organisé pour samedi dernier un concert au profit des ambulances. Plusieurs artistes de Paris devaient chanter pour les blessés.

Bien avant l'heure fixée, la foule se pressait dans le jardin réservé et les salles étaient déjà toutes pleines que bien des gens stationnant devant le pavillon de l'horloge, demandaient à entrer.

On étouffait dans la salle des Maréchaux où se pressaient les simples gardes nationaux, les officiers les citoyens en costume civil, les femmes aux toilettes les plus variées. L'affluence est énorme, on étouffe.

Mlle Agar, vêtue de noir, monte sur l'estrade. Elle va parler quand l'orchestre voisin se met à jouer la *Marseillaise*. La foule entonne l'air national. Mlle Agar se retire. Elle est remplacée par deux artistes qui, tenant un drapeau rouge à la main, entonnent à leur tour la *Marseillaise* que le public accompagne de ses formidables *tutti*. On ne veut entendre, on ne veut chanter que la *Marseillaise*.

Un monsieur, ceint d'une écharpe rouge, obtient un peu de calme. Le silence se rétablit relativement. Quelques artistes peuvent dire quelques poésies patriotiques et Mme Bordas, de l'Eldorado, chanter quelques refrains populaires.

Le concert des Tuileries était terminé à minuit et demie. Les salles du palais étaient vides que les échos étonnés répercutaient encore les chants qu'ils entendaient pour la première fois.

M. V.

LE POINT-DU-JOUR — LE FORT D'ISSY

On lit dans *la Vérité* du 9 mai, sous le titre : *Evacuation du fort d'Issy*, les détails suivants sur les canonnières du viaduc d'Auteuil :

« Toute la journée les batteries versaillaises de Meudon, Brimborion, Fleury, et du Moulin-de-Pierre s'étaient acharnées sur le fort d'Issy. Les artilleurs ne pouvaient tenir à leur poste, et à peine si un coup de canon répondait par ci par là du fort ou des redoutes avancées.

« Les canonnières et les bastions du Point-du-Jour soutenaient de leur mieux le feu des Versaillais.

« Du viaduc d'Auteuil ces chaloupes parvenaient de temps en temps, soit à détourner la direction du tir, soit même à éteindre le feu de quelques pièces, ce qui donnait au fort d'Issy un peu de soulagement. Les pointeurs des canonnières sont vraiment très-habiles; nous avons vu presque chaque fois

---

LISETTE. — Madame?

LA MARQUISE. — Es-tu bien sûre d'avoir mis l'autre jour ma lettre à la poste?

LISETTE. — Quelle lettre, madame?

LA MARQUISE. — Ne dirait-on pas que j'en écris par vingtaine? La lettre que je t'ai donnée il y a quinze jours pour le baron de Liversan.

LISETTE. — Certes, madame. Je vois encore l'adresse : « à monsieur, monsieur le baron de Liversan, quai des Théatins, numéro quatre à Paris. » Rassurez-vous, je l'ai portée moi-même au bureau.

LA MARQUISE. — Il est bien singulier alors que le baron ne soit pas arrivé, ou du moins qu'il ne m'ait pas répondu. Croirais-tu, Lisette, que je l'engageais à venir me rejoindre ici ?

LISETTE. — En vérité, madame!

LA MARQUISE. — Tout de bon. Tu sais que le baron est un peu mon cousin.....

LISETTE. — Et beaucoup votre adorateur.

LA MARQUISE. — Adorateur qui ne demanderait pas mieux que de se transformer en mari. C'est pourquoi je ne comprends rien à ce retard. Il ne faut pas quinze jours pour aller de Paris à Spa.

LISETTE. — La lettre de madame la marquise n'était peut-être pas conçue en termes assez...., encourageants.

LA MARQUISE. — Juges-en toi-même. Elle ne contenait que ces mots : « *Venez, je m'ennuie !* »

LISETTE. — Ah! madame, que cela est bien trouvé! *Venez, je m'ennuie!* On ne saurait dire tant de choses en si peu de mots. Cela ose tout et cela n'engage à rien. Voilà la véritable éloquence. Ce *Venez, je m'ennuie!* vaut son pesant d'or.

LA MARQUISE. — Tu es folle, Lisette.

LISETTE. — Non, non, madame la marquise. Je sens tout le prix de *Venez, je m'ennuie!* et je veux m'en servir à l'occasion.

LA MARQUISE. — Finis, te dis-je.

LISETTE. — Et M. le baron de Liversan a pu résister à ce *Venez, je m'ennuie!*

LA MARQUISE. — Tu le vois, hélas!

LISETTE. — Cela est impossible, madame. Le baron doit être en route à l'heure où nous parlons.

LA MARQUISE. — Ne cherche pas à me consoler, Lisette. Le baron est infidèle, je le sens bien.

LISETTE. — Et moi, madame, quelque chose me dit..... (*On entend un coup de sonnette au dehors.*)

LA MARQUISE. — On a sonné, Lisette!

LISETTE. — Croyez-vous, madame?

LA MARQUISE. — J'en suis sûre... Mais va donc vite!... Si c'était..... (*Lisette sort.*)

LISETTE, *du dehors, à quelqu'un qu'on ne voit pas.* — Mademoiselle Fideline? Non, monsieur, ce n'est pas ici, c'est l'étage au-dessus. (*Bruit d'une porte qu'on ferme. Lisette rentre. A la marquise.*) Eh bien! madame, vous avez entendu?

LA MARQUISE. — Oui, Lisette. Encore une visite pour Mlle Fideline!

LISETTE. — Il n'y a pas d'heure que cela ne se renouvelle, et cette méprise d'étage amène à votre porte un essaim de godelureaux. Je passe mon temps à leur répondre : « Mlle Fideline? Ce n'est pas ici, c'est plus haut. » Je ne sais plus si je suis une femme ou une perruche.

LA MARQUISE. — Cela est impatientant, à la fin. Je suis outrée. Il faut que ce manége cesse, Lisette, entends-tu, il le faut.

LISETTE. — Je ne demande pas mieux, mais par quel moyen?

LA MARQUISE. — Ecoute-moi, j'ai une idée.

LISETTE. — J'écoute, madame la marquise.

LA MARQUISE. — La prochaine fois que quelqu'un sonnera pour demander Fideline, tu répondras : C'est ici.

LISETTE. — Oh ! madame !

LA MARQUISE. — Et tu feras entrer.

LISETTE. — Y pensez-vous ?

LA MARQUISE. — Puis, tu viendras m'avertir.

LISETTE. — Quoi! madame la marquise voudrait...

LA MARQUISE. — Je veux me distraire.

LISETTE. — Mais pourtant....

LA MARQUISE. — Je veux être Fideline pendant dix minutes, un quart d'heure, une heure. . Pendant tout le temps qu'il me plaira.

LISETTE. — Réfléchissez...

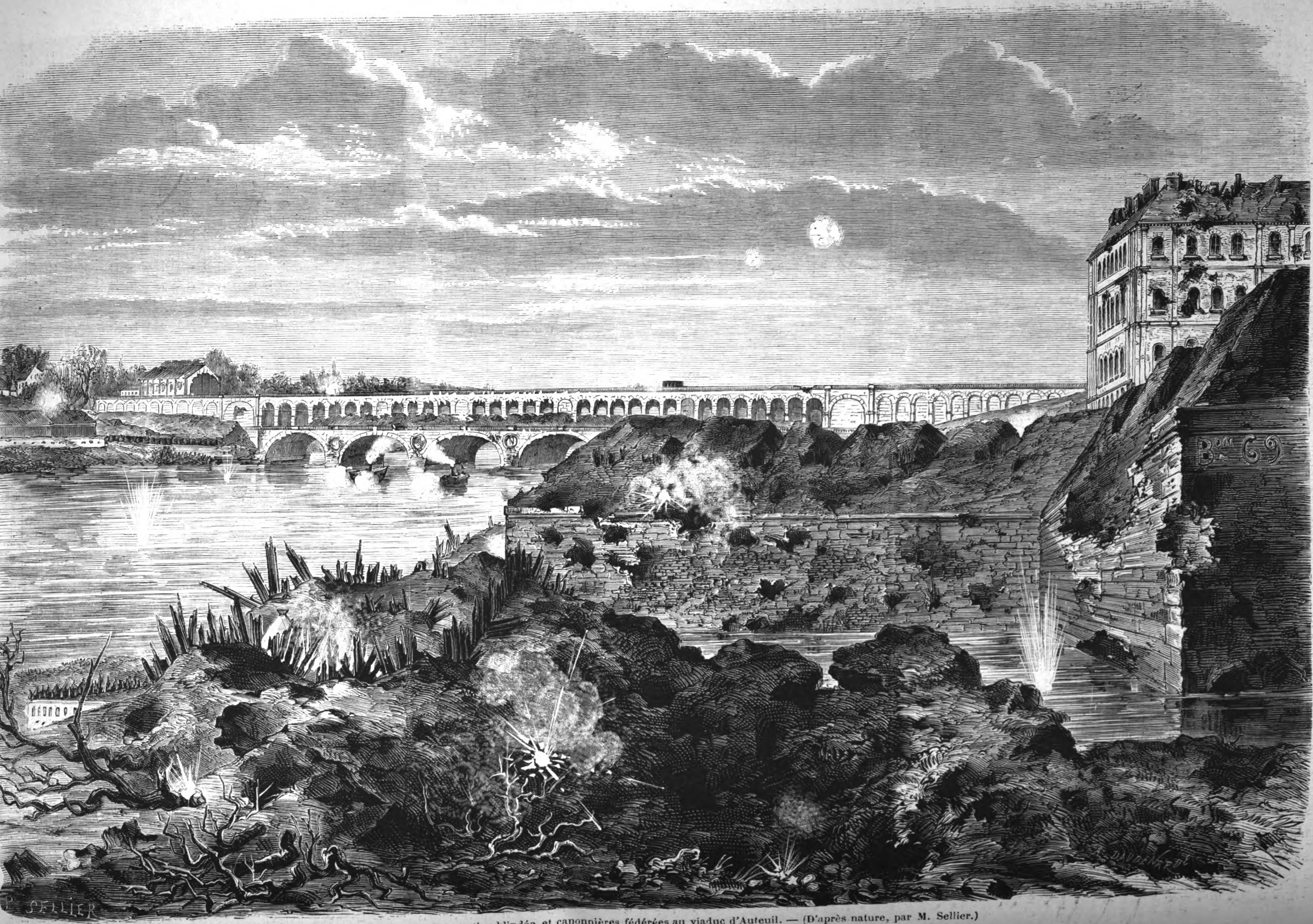
LA MARQUISE. — Je veux savoir ce que l'on peut dire à ces créatures.

LISETTE. — Je m'en doute bien.

LA MARQUISE. — C'est que tu es plus avancée que moi.

LISETTE. — Je ne reconnais plus madame la marquise. Une semblable témérité!...

LA MARQUISE. — C'est la faute au baron. Je suis



LA GUERRE CIVILE. — Locomotive blindée et canonnières fédérées au viaduc d'Auteuil. — (D'après nature, par M. Sellier.)



LA COMMUNE. — Arrestation du général Cluseret. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Slom.)

leurs obus tomber juste sur les batteries ou dans les tranchées de Meudon ou de Brimborion. Elles ont aussi tiré à diverses reprises sur Val-Fleury et les Moulineaux, d'où les artilleurs de Versailles faisaient cruellement souffrir le fort et même le village d'Issy.

« Mais, vers trois heures, l'une des canonnières, la batterie *la Commune*, a reçu sans doute un projectile qui doit avoir endommagé la coque à sa ligne de flottaison, car peu à peu on l'a vue s'enfoncer dans l'eau, menaçant de sombrer. Afin de la conserver à flot, l'équipage a été obligé, non-seulement de jeter à la Seine tout son chargement, mais encore tout son lest. Il nous a même semblé remarquer un certain nombre d'obus qui n'ont pas été épargnés dans cette noyade.

« Immédiatement, deux petits vapeurs, parmi lesquels se trouvait la chaloupe Farcy, *la Liberté*, sont venus prendre en remorque *la Commune*, et ont remonté la Seine, sans doute pour la faire réparer. Cette canonnière était armée à son avant de deux pièces de 16 de marine.

« Les trois autres canonnières ont continué le feu pendant toute l'après-midi pour protéger le fort d'Issy. Mais il ne pouvait plus tenir, la garnison était aux abois. On avait décidé dès le matin de l'abandonner : c'est le 209e bataillon qui a donné le signal, et il s'est mis en devoir de prendre le chemin du rempart, obliquant le plus possible du côté de Vanves, afin d'éviter le feu de l'ennemi. Bientôt le 100e a suivi son exemple. Il restait dans le fort le 141e bataillon et la 9e compagnie du génie. Ce sont les soldats du génie qui sont restés les derniers; ils ne sont sortis du fort que vers quatre heures. Malgré toutes leurs précautions pour ne pas être aperçus, ils ont eu à essuyer plusieurs décharges très-vives. Les obus et les balles pleuvaient autour d'eux; cependant ils n'ont eu aucun blessé dans cette retraite.

« Le capitaine de cette dernière compagnie est resté avec quelques hommes, afin de tout préparer pour faire sauter le fort si les Versaillais essayaient de l'occuper. Nous ne savons si le commandant du fort est resté aussi le dernier « sur son navire » et quelle a été sa conduite.

« Le bruit a couru qu'il avait été tué et qu'une panique s'était emparée de la garnison. »

On voit que les canonnières d'Auteuil et le fort d'Issy ne sont pas étrangers. Aussi nous publions une remarquable gravure de la pauvre forteresse pendant les dernières nuits de l'occupation. — Quelques artilleurs fédérés seulement sont sur les talus à leur pièces, les autres défenseurs s'étant réfugiés dans les quelques casemates qui ne sont pas effondrées. Ils n'en sortent que pour retirer les blessés ou les morts que le terrible bombardement ne cesse de faire ou pour combler les vides qui se font à chacune des quelques pièces qui continuent le feu.

On voit que les vides ont été si grands qu'on n'a pu les combler puisque le fort se tait sous ses ruines et que ses derniers défenseurs l'ont quitté un à un.

Voici d'ailleurs d'après le *Moniteur universel* le récit complet des derniers événements :

« La terrible canonnade d'hier dissimulait une attaque de l'armée sur le village d'Issy. Cette attaque, commencée vers une heure de l'après-midi, avait pour but de compléter l'investissement du fort et d'arrêter les renforts que demandait la garnison décimée par les projectiles, qui avaient rasé les casernes, effondré les casemates et détruit les épaulements.

« Tandis qu'un détachement simulait une attaque sur les barricades situées au sud du fort, en face du parc, et que les gardes nationaux, assemblés dans Issy, se portaient sur ce point, une colonne masquée jusqu'alors dans les tranchées et derrière l'ouvrage élevé sur la voie du chemin de fer, débouchait dans le parc de la maison de santé de Vanves par une brèche pratiquée dans le mur d'enceinte.

« On peut évaluer à huit mille le nombre des fédérés répandus dans les deux villages, et qui prirent part à la lutte qui dura, acharnée, de maison en maison, de rue en rue, jusqu'à neuf heures du soir.

« La direction du vent empêchait d'entendre la fusillade. De l'intérieur de Paris on parvenait à peine à entendre le bruit des coups de canon qui se succédaient sans intervalles sur un front de plus de vingt kilomètres d'étendue. Cependant le roulement des mitrailleuses qui grondait, sourd et continu, dans les rues des villages d'Issy et de Vanves, pouvait faire juger de l'acharnement du combat.

« Malgré le courage déployé par les fédérés, courage qu'on ne peut leur nier, ils durent céder à l'élan des soldats. La maison de santé et le lycée Louis-le-Grand, où les gardes nationaux étaient casernés, furent occupés successivement, et le lycée fut le plus vivement défendu. Le terrain qui l'entoure est resté couvert des morts et des blessés des deux partis.

« C'est près de là, nous assure-t-on, que fut tué le colonel Wœtzel. Sa mort donna lieu à une panique. Les gardes nationaux lâchèrent pied et les soldats, poursuivant leur succès, purent pénétrer jusque dans Malakoff.

« Depuis quelques jours des pionniers travaillaient près de l'emplacement de la tour, à un ouvrage qui devait être armé de six pièces de canon amenées près de là. Les troupes purent s'en emparer et les emmener. Mais ils ne purent garder cette position. Un retour offensif effectué par un détachement considérable de gardes nationaux les repoussa jusque dans les premières maisons de Vanves.

« Le succès de cette attaque compromet gravement le fort de Vanves, qui se trouve maintenant investi de trois côtés. Pendant la lutte dans ce village, le bombardement du fort continuait sans diminuer d'intensité. A cinq heures le feu se déclarait dans le fort. Des baraquements avaient été élevés à l'abri des pans de mur des casernes qui étaient restés debout. Les gardes nationaux y avaient mis de la paille pour s'y reposer, car les casemates effondrées par l'averse d'obus n'étaient rien moins que sûres.

« L'explosion d'un obus enflamma la paille. Bientôt les planches furent atteintes par le feu qui gagna un dépôt de matériel et d'affûts restés dans le fort.

« L'incendie dura toute la nuit sans que la garnison pût songer à l'éteindre. Les chassepots des soldats de garde dans les tranchées et les mitrailleuses du Moulin-de-Pierre balayaient quiconque se montrait sur les ruines du fort. On peut juger de la situation des gardes nationaux auxquels les casernes incendiées, les épaulements renversés, les casemates crevées ne pouvaient plus offrir qu'une retraite à chaque instant visitée par les obus qui ne cessèrent de tomber pendant toute la nuit.

« Plus triste encore était la position des fédérés dans le fort d'Issy. La garnison, qui avait été élevée à près de douze cents hommes, lors de la réoccupation, n'en comptait plus que cinq cents appartenant aux 100e, 141e et 209e bataillons; les obus, les fatigues avaient moissonné les autres. Des pionniers, quelques rares artilleurs et quelques marins, plus rares encore, s'y trouvaient aussi.

« Dès quatre heures du soir, le découragement se mit parmi les gardes nationaux. Les feux convergents de douze batteries de l'armée les délogeaient de tous les points où ils cherchaient un abri, et la lutte qui se livrait autour d'eux, sans qu'ils y pussent prendre part, les inquiétait.

« Les progrès des soldats menaçaient de leur couper la retraite, et la porte du fort leur ayant été ouverte, les hommes, isolés d'abord, par pelotons ensuite, commencèrent à revenir vers Paris par la

---

furieuse contre lui... Tu feras ce que je t'ai dit, Lisette. (*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE II

LISETTE, seule; puis LE DUC.

LISETTE. — En voilà bien d'une autre! Après tout, comme dit madame la marquise, c'est la faute au baron. Que ne se hâte-t-il davantage! (*Un coup de sonnette.*) Je ne me trompe pas, on recommence déjà à sonner. Rappelons-nous bien nos instructions. (*Sortie.*)

LE DUC, *à la cantonade.* — Mademoiselle Fideline, s'il vous plaît?

LISETTE, *de même.* — Ce n'est pas... c'est-à-dire c'est ici; oui, c'est ici... Veuillez entrer, monsieur.

LE DUC. — Ah! — Elle est chez elle, n'est-ce pas?

LISETTE. — Mademoiselle Fideline?... oui, monsieur, oui...

LE DUC. — Qu'as-tu donc, petite? Tu parais tout effarouchée.

LISETTE. — Moi, monsieur!

LE DUC. — Va prévenir ta maîtresse; va, mon enfant.

LISETTE. — Qui annoncerai-je?

LE DUC. — C'est juste, elle ne m'a jamais vu... Annonce le duc de Saint-Genest.

LISETTE. — Ah! le duc de....

LE DUC. — D'où vient ton étonnement? Est-ce que tu me connais?

LISETTE. — Non, mais j'ai beaucoup entendu parler de M. le duc.

LE DUC. — Et tu as entendu dire sans doute que j'étais généreux.... Attends, petite. Ouvre ta main... là. (*Il lui donne une bourse*).

LISETTE. — Monsieur le duc de Saint-Genest est au-dessus de sa réputation.

LE DUC. — Comment te nomme-t-on ?

LISETTE. — Lisette, pour vous servir.

LE DUC. — Parbleu! tu me serviras... Et pour commencer, Lisette, apprends-moi quelle sorte de femme est ta maîtresse.

LISETTE. — Monsieur le duc veut plaisanter.... Monsieur le duc connaît bien mademoiselle Fideline.

LE DUC. — Non vraiment. Il se peut que je l'ai aperçue à la promenade, mais je n'ai rien retenu de ses traits. On la dit fort bien.

LISETTE. — Fort bien n'est pas assez.

LE DUC. — Bah! tu piques ma curiosité. A son caractère maintenant. Quel est-il?

LISETTE. — Indéfinissable.

LE DUC. — Indéfinissable, Lisette? En es-tu bien sûre? Est-ce que tu crois qu'il y a des caractères indéfinissables?

LISETTE. — Pour moi du moins, oui, monsieur le duc.

LE DUC. — Eh bien! j'en suis enchanté; il y a longtemps que je ne m'étais vu tête-à-tête avec un problème. Le problème Fideline! Cela doit être amusant.

LISETTE, *à part.* — Il est gai.

LE DUC. — Mais tes renseignements ne m'avancent guère, mon enfant. Voyons, dis-moi autre chose; donne m'en pour mon argent. Si cela t'embarrasse de parler des qualités de ta maîtresse, parle-moi de ses défauts. Tu vois que je te mets à ton aise.

LISETTE. — Ses défauts? Je ne lui en connais qu'un.

LE DUC. — C'est bien peu. N'importe, dis toujours.

LISETTE. — Capricieuse à l'excès.

LE DUC. — Tant mieux! je ne peux pas souffrir les femmes tout unies. Ah! elle est capricieuse! Palsambleu! mes caprices tiendront tête aux siens; je t'en réponds. — Tiens, Lisette, je raffole déjà de Fideline!

LISETTE. — Le beau feu de paille!

LE DUC. — Si c'était celle que je cherche depuis plusieurs années?...

LISETTE. — Monsieur le duc cherche une femme?

LE DUC. — Pas précisément. Je cherche la femme.

LISETTE. — Cela peut vous mener loin.

CHARLES MONSELET.

(*La suite au prochain numéro.*)

tranchée qui reliait le fort au château de l'Épine.

« A neuf heures, une formidable explosion, qui fit croire à tout Paris que le fort lui-même sautait, acheva d'effrayer les trois cents hommes qui voulaient tenir encore. C'était, s'il faut en croire une dépêche insérée dans *le Mot d'ordre*, une de ces nombreuses torpilles posées un peu partout par les pionniers fédérés qui venait de sauter en avant du fort.

« A onze heures du soir, le dernier homme, un capitaine, nous dit-on, quittait cette ruine que le bombardement, il faut le dire, rendait complétement intenable, et le fort se trouvait à la merci de l'armée.

« Les généraux de la Commune, pour éviter une panique semblable à celles qui se sont produites après chaque désastre, ont fait fermer les portes aux fédérés qui revenaient du fort, et qui ont été ainsi obligés de rester dans le village. Ce matin encore, à Vaugirard, personne ne connaissait les événements arrivés à deux kilomètres de là.

« Le reste de la nuit s'est passé dans une tranquillité relative. Ce matin, quoique la canonnade ait continué, on n'entend aucune fusillade entre les deux partis, dont voici à peu près les positions :

« Les fédérés se sont installés sur le chemin des Monts qui longe le parc d'Issy, y ont exécuté des retranchements, et, derrière la deuxième barricade, ils ont établi une batterie d'artillerie qui tire en désespérée sur les hauteurs de Châtillon, sur le Moulin-de-Pierre, et, pour la forme sans doute, essaye de fouiller les bois de Clamart.

« A l'extrémité du chemin des Monts se trouve la rue du Château, où vient aboutir la rue des Noyers. L'angle formé par ces deux rues appartient à l'armée régulière, qui y a établi un très-solide retranchement.

« Un peu plus loin, au carrefour formé par le chemin de la Reine, la rue des Prés et la grande rue d'Issy, les soldats de l'armée se sont aussi installés de façon à couper entièrement les communications entre le fort d'Issy et la partie haute du village de ce nom.

« La rue des Noyers côtoie le cimetière et aboutit d'une part à la rue Chevreuse et de l'autre à la rue de la Glaiserie.

« La première de ces deux rues est encore au pouvoir des fédérés, mais la seconde est au pouvoir des soldats de l'armée.

« La place de l'Eglise est neutre.

« En face du clocher, dans un petit jardinet situé devant la maison d'un marchand de vins, plusieurs gardes des Enfants perdus ont été enterrés par leurs camarades, lors de la première déroute de l'armée fédérée.

« Bon nombre d'habitants d'Issy ont été forcés d'abandonner leurs demeures, devenues inhabitables depuis le bombardement.

« Beaucoup d'entre ces braves gens se sont réfugiés rue Notre-Dame, tout près des fortifications, dans des maisons abandonnées; d'autres sont rentrés à Paris. »

ARRESTATION DU GÉNÉRAL CLUSERET

Il n'y a pas plus loin, par le temps qui court, du ministère de la guerre à la Conciergerie qu'il n'y avait loin, jadis, du Capitole à la Roche Tarpéienne.

Le général Cluseret sait aujourd'hui le nombre de pas qui sépare la rue Saint-Dominique-Saint-Germain du Palais-de-Justice.

C'est là, comme le disait Mirabeau, un de ces coups de bas en haut auxquels on est exposé en temps de révolution, et M. Cluseret était, il y a quelques jours encore, le commandant en chef des forces révolutionnaires de Paris. Tout-puissant ministre, il a été arrêté tout aussi naturellement qu'un simple journaliste.

Depuis quelque temps l'autorité du général Cluseret était menacée par les membres de la Commune, qui avaient poussé la prudence jusqu'à adjoindre au citoyen délégué à la guerre plusieurs sous-délégués à sa dévotion, entre autres le général Bergeret. Des discussions assez vives s'étaient élevées entre Cluseret et Dombrowski, et la commission exécutive avait donné raison à ce dernier. Le journal *la Commune* ne se gênait pas pour écrire : « Le citoyen Cluseret est la plus belle nullité qui se puisse rencontrer. Le général devait tout réorganiser en trois jours, et il a pris trois semaines pour tout désorganiser. »

Il fallait un prétexte pour la révocation du ministre. L'évacuation du fort d'Issy, exécutée sous les ordres du commandant Mégy, vint tout à point. La commission exécutive décréta la révocation et l'arrestation du général américain. La Commune sanctionna le décret, et le 1[er] mai, à sa sortie de la séance de la Commune, le commandant de l'Hôtel-de-Ville assisté de gardes nationaux lui présentait son mandat d'arrêt. — C'est la scène que nous reproduisons.

En ce moment le général-ministre aurait dit : « Je m'attends depuis huit jours à être arrêté. Je m'étonne qu'on ne l'ait pas fait plus tôt. Si j'avais été coupable de ce dont on m'accuse, c'est-à-dire de trahison, je ne vous aurais pas attendu. »

Le général n'était, d'après *la Commune*, accusé que d'incapacité, et cependant M. Cluseret avait entrepris une campagne dont les plus purs auraient dû lui tenir grand compte. Il avait essayé de combattre l'ivrognerie chez les combattants de la Commune, et il avait en conséquence pris des arrêtés pour faire fermer, dès deux heures de l'après-midi, les cabarets des villages suburbains, où les fédérés, comme le dit Victor Cochinat, s'enivrent d'autre chose que de gloire et de patriotisme. Et cependant par ces mesures le général rendait un grand service à la discipline.

Mais que voulez-vous? un Américain n'est pas toujours prophète à Paris, et le génie de la Tempérance a été méconnu en la personne du délégué à la guerre.

Le général Cluseret a été conduit à Mazas.

M. V.

M. Rossel, le successeur de M. Cluseret, avait comme lui des tendances à la centralisation des pouvoirs; que ce soit mesure d'ordre ou moyen de mieux servir la Commune, nous n'en sommes pas juges, mais toujours est-il qu'il n'en fut pas moins suspect à certains membres de la Commune qui voyaient déjà en lui un dictateur.

De là les difficultés, les bâtons dans les roues, comme dit *le Père Duchêne*, et M. Rossel demandait lui-même, dans le document suivant, le même sort que son prédécesseur.

Cette démission de M. Rossel, que publie *le Mot d'Ordre*, en dit plus que nous n'aurions jamais osé en dire :

« Paris, 9 mai 1871.

« Citoyens membres de la Commune,

« Chargé par vous, à titre provisoire, de la délégation de la guerre, je me sens incapable de porter plus longtemps la responsabilité d'un commandement où tout le monde délibère et où personne n'obéit.

« Lorsqu'il a fallu organiser l'artillerie, le comité central d'artillerie a délibéré et n'a rien prescrit. Après deux mois de révolution, tout le service de vos canons repose sur l'énergie de quelques volontaires dont le nombre est insuffisant.

« A mon arrivée au ministère, lorsque j'ai voulu favoriser la concentration des armes, la réquisition des chevaux, la poursuite des réfractaires, j'ai demandé à la commune de développer les municipalités d'arrondissement.

« La commune a délibéré et n'a rien résolu.

« Plus tard, le comité central de la fédération est venu offrir presque impérieusement son concours à l'administration de la guerre. Consulté par le comité de salut public, j'ai accepté ce concours de la manière la plus nette, et je me suis dessaisi, en faveur des membres de ce comité, de tous les renseignements que j'avais sur l'organisation. Depuis ce temps-là, le comité central délibère, et n'a pas encore su agir. Pendant ce délai, l'ennemi enveloppait le fort d'Issy d'attaques aventureuses et imprudentes, dont je le punirais si j'avais la moindre force militaire disponible.

« La garnison, mal commandée, prenait peur, et les officiers délibéraient, chassaient du fort le capitaine Dumont, homme énergique qui arrivait pour les commander, et, tout en délibérant, évacuaient leur fort, après avoir sottement parlé de le faire sauter, chose plus impossible pour eux que de le défendre.

« Ce n'est pas assez. Hier, pendant que chacun devait être au travail ou au feu, les chefs de légion délibéraient pour substituer un nouveau système d'organisation à celui que j'avais adopté, afin de suppléer à l'imprévoyance de leur autorité toujours mobile et mal obéie. Il résulta de leur conciliabule un projet au moment où il fallait des hommes, et une déclaration de principes au moment où il fallait des actes.

« Mon indignation les ramena à d'autres pensées, et ils ne me promirent pour aujourd'hui, comme le dernier terme de leurs efforts, qu'une force organisée de 12,000 hommes, avec lesquels je m'engage à marcher à l'ennemi. Ces hommes devaient être réunis à onze heures et demie : il est une heure et ils ne sont pas prêts; au lieu d'être 12,000, ils sont environ 7,000. Ce n'est pas du tout la même chose.

Ainsi la nullité du comité d'artillerie empêchait l'organisation de l'artillerie; les incertitudes du comité central de la fédération arrêtent l'administration; les préoccupations mesquines des chefs de légions paralysent la mobilisation des troupes.

Je ne suis pas homme à reculer devant la répression, et hier, pendant que les chefs de légions discutaient, le peloton d'exécution les attendait dans la cour. Mais je ne veux pas prendre seul l'initiative d'une mesure énergique, endosser seul l'odieux des exécutions qu'il faudrait faire pour tirer de ce chaos l'organisation, l'obéissance et la victoire. Encore si j'étais protégé par la publicité de mes actes et de mon impuissance, je pourrais conserver mon mandat. Mais la commune n'a pas eu le courage d'affronter la publicité. Deux fois déjà je vous ai donné des éclaircissements nécessaires, et deux fois, malgré moi, vous avez voulu avoir le comité secret.

Mon prédécesseur a eu le tort de se débattre au milieu de cette situation absurde.

Éclairé par son exemple, sachant que la force d'un révolutionnaire ne consiste que dans la netteté de la situation, j'ai deux lignes à choisir : briser l'obstacle qui entrave mon action ou me retirer.

Je ne briserai pas l'obstacle, car l'obstacle c'est vous et votre faiblesse : je ne veux pas attenter à la souveraineté publique.

Je me retire, et j'ai l'honneur de vous demander une cellule à Mazas.

ROSSEL.

LES BATTERIES

DE LA MUETTE ET DU MOULIN-DE-PIERRE

La batterie du Moulin-de-Pierre, dont il a été si souvent question pendant les opérations du siége de Paris, a repris depuis notre nouvel investissement une grande importance. Elle a puissamment contribué au succès des troupes dans les dernières affaires d'Issy et de Clamart, qu'elle domine complètement, et elle concourt, avec la puissante redoute de Montretout et de Meudon, du parc d'Issy, de Billancourt à l'attaque des bastions d'Auteuil. Pas un récit des derniers engagements où il n'en soit question; nous avons donc pensé à la mettre sous les yeux de nos lecteurs, à côté de la batterie de la Muette, sa rivale, que les fédérés ont, dit-on, fortifiée considérablement.

Les troupes ont déjà mis un pied dans le bois de Boulogne.

Les fédérés voudraient les arrêter avant qu'ils en aient mis quatre.

De la porte Maillot au Point-du-Jour, la canonnade est incessante. Le Mont-Valérien, les batteries de Meudon et de Breteuil ne cessent d'envoyer sur cette partie de l'enceinte des projectiles de tout ca-



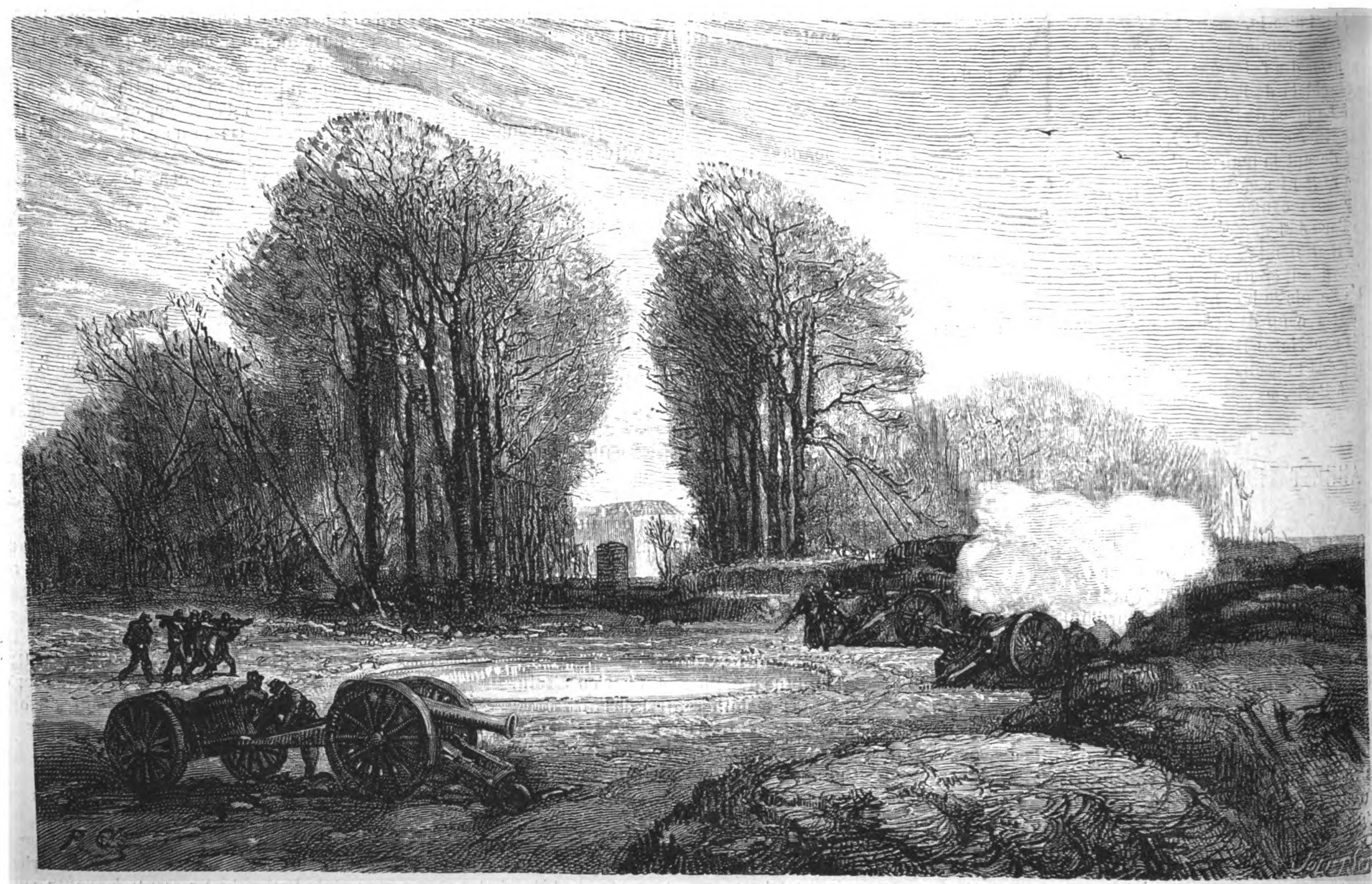
AUTOUR DE PARIS. — La batterie du Moulin-de-Pierre construite par l'armée prussienne et occupée par l'armée régulière. (Dessin de M. Vierge, d'ap. une photographie.)

libre. Les portes d'Auteuil, de Passy, de la Muette, sont directement menacées.

Outre les formidables travaux que la défense a accumulés aux bastions, une batterie avait été construite en avant-garde sur la butte Mortemart, qui domine l'extrémité supérieure du lac. Aujourd'hui ces positions viennent d'être renforcées par une nouvelle batterie dite de la *Muette*, et située près du château que l'on rencontre à droite lorsque l'on entre dans le bois de Boulogne en arrivant de Passy.

Du château de la Muette, vendu et démoli pendant la Révolution de 1789, il ne reste que quelques bâtiments devenus propriété particulière. C'était jadis une demeure princière ayant eu l'honneur de loger Charles IX, Marguerite de Valois, Louis XIII, la fille du Régent, Marie-Antoinette et Louis XVI. Les nécessités de la guerre ont tenu peu de compte de ces souvenirs historiques et monarchiques. Déjà pendant le siége, le parc et le château de la Muette avaient été transformés en camp de mobiles. Les murs avaient été crénelés, mais les Prussiens ne s'étaient jamais aventurés jusque-là.

Maintenant le château de la Muette est une position d'où partiront bombes et obus. Elle enverra



PARIS. — La batterie du château de la Muette occupée par les artilleurs fédérés. — (D'après nature, par M. Chifflart.)



LA GUERRE CIVILE. — Les batteries du fort de Vanves dans la nuit du 5 mai. — (Dessin de M. Lançon.)

ses projectiles, oui, mais elle en recevra, et alors que deviendront ces beaux ombrages, ces séculaires marronniers qu'un boulet, en une seconde, coupe net par le pied?

Encore une belle propriété mutilée qui aura plus à se plaindre des fédérés de la troisième République que des fédérés de 1790, auxquels, le 14 juillet de cette année, la municipalité de Paris donna un festin de 25,000 couverts.

Ce n'est pas de festins qu'il s'agit aujourd'hui.

M. V.

AU FORT DE VANVES

Dans l'après-midi du 10, une grande concentration de troupes avait lieu aux portes de Vanves et d'Issy. On disait parmi les officiers des fédérés que la Commune voulait reprendre aux soldats de l'armée le fort d'Issy. Dès que cette nouvelle se fut propagée, les simples gardes commencèrent à murmurer et demandèrent force explications à leurs supérieurs qui, naturellement, n'en pouvaient donner aucune.

Mais, vers sept heures du soir, un officier de l'état-major arriva, montra aux commandants assemblés un ordre de départ pour le fort de Vanves.

Les chefs de bataillon firent apprêter leurs hommes, et, quelques minutes après, le départ s'effectuait.

Mais aux portes, beaucoup de gardes sortirent des rangs, et, le fusil en bandoulière, reprirent le chemin de leur maison.

Les débris des bataillons fédérés, — nous en connaissons un qui, comptant 350 hommes, effectif réel, n'avait hier soir que 63 gardes fidèles, — suivirent, sans chanter, l'officier d'état-major, qui les conduisit par des chemins détournés jusqu'au fort de Vanves.

Là, l'ordre, sans doute, n'étant pas régulier, on ne voulut pas recevoir les coupures des bataillons qui se présentaient. On les envoya à Vanves, dans les dernières maisons, et à Malakoff et au Petit-Vanves.

L'état-major général de tous ces bataillons s'établit dans la Tour, rue du Sacramento.

A peine la queue des bataillons fédérés venait-elle de prendre ses dispositions pour passer la nuit que surgit la question des vivres.

Aiguillonnés par la faim, les hommes couraient après leurs fourriers en criant : — Des vivres! des vivres!

Les fourriers se rendirent à l'état-major, mais les officiers avaient absolument oublié de traiter cette question si importante des subsistances. L'état-major renvoya les sous-officiers à l'intendance, qui les adressa à la manutention, qui... Bref, à dix heures et demie du soir, aucun garde fédéré n'avait encore mangé quoi que ce soit.

Le mécontentement alors éclata. On parlait déjà de faire un mauvais parti aux adjudants... mais la plupart des fédérés préférèrent rentrer à Paris.

Au moment où ils allaient mettre leur projet à exécution, une vive fusillade éclata dans la direction du lycée de Vanves. C'était le 38e régiment de ligne, soutenu par un bataillon de chasseurs à pied — le 17e, croyons-nous — qui, la baïonnette en avant, chassait du lycée les fédérés qui s'y trouvaient.

La lutte dura vingt minutes, pendant lesquelles le fort de Vanves envoya force obus, au hasard.

Quand les soldats de l'armée se furent installés dans le lycée — qui, disons-le en passant, a énormément souffert — ils se postèrent aux fenêtres et firent des feux à volonté sur les fédérés, qui se retirèrent vers une grande maison située en face même du lycée et au milieu juste d'une immense prairie. Sur le côté droit de cette maison, on peut lire ces mots :

A L'ŒIL
ON REND.....

Le reste a été enlevé par un obus.

Le bataillon qui venait d'être ainsi surpris se reforma derrière cette maison ; les hommes se comptèrent ; beaucoup manquaient à l'appel.

Pendant ce combat meurtrier, les 22e, 95e, 183e, 254e, 150e et 53e, tous bataillons du 4e arrondissement, se tenaient prêts à partir pour le théâtre du combat.

Mais les généraux de la Commune jugèrent sans doute fort inutile d'envoyer des renforts sur le point menacé, car ces bataillons ne bougèrent pas de la nuit. On en envoya un, le 96e, venu du fort, au cimetière de Vanves, pour empêcher les soldats de l'armée de s'avancer plus encore dans le village.

Dès que le lycée de Vanves fut pris par les soldats, le commandant du fort de Vanves demanda au 121e bataillon s'il voulait se rendre aux avant-postes. Les fédérés répondirent oui, sans aucune hésitation.

Il partirent donc pour la ligne ferrée (chemin de fer de Paris à Versailles), où sont en ce moment les avant-postes extrêmes des fédérés.

Arrivés là, les gardes du 121e bataillon se déployèrent en tirailleurs sur toute la voie, avec les points de ralliement suivants, au cas où des forces supérieures devraient les contraindre à battre en retraite : les sentiers des Aumônes et de Nouzeaux et la voie de Vanves, qui traversent la ligne ferrée et rejoignent la route nº 14, d'Issy à Montrouge.

Cette route et la route de Vanves sont seules libres en ce moment pour les fédérés.

Dès qu'ils se furent installés, ils commencèrent une fusillade des plus nourries, non-seulement sur le collége de Vanves, mais encore sur la plaine où, naturellement, aucun soldat ne se serait exposé.

Les Versaillais ripostaient vigoureusement au feu des fédérés, pendant que la batterie de Meudon envoyait force obus sur Vanves et ses alentours.

Au petit jour, d'autres bataillons plus frais allèrent relever aux avant-postes ceux qui y avaient passé la nuit.

Ces bataillons rentrèrent au fort de Vanves pour se reposer de leurs fatigues.

Pauvre fort! Il n'est presque plus. — Deux brèches énormes, réparées sans un soin trop minutieux, ont été faites par les obus de Châtillon ; les épaulements qui font face à ce village sont détruits en partie ; quant aux casernes, elles sont inhabitables absolument. La caserne de droite est brûlée, et les casemates des autres sont, pour la plupart, effondrées, les obus de gros calibre ayant plu comme grêle sur ces abris.

Les alentours du fort ont aussi beaucoup souffert de ce déluge de projectiles.

Presque toutes les maisons qui l'environnent ont été éventrées.

Sur la route de Châtillon, les fédérés n'ont conservé qu'une seule barricade — intenable si les pointeurs de la batterie de Châtillon le voulaient bien.

Pour nous résumer, nous dirons, et c'est l'avis des officiers fédérés : avant vingt-quatre heures, quarante-huit au plus, le fort de Vanves sera absolument cerné. — Un fédéré nous a affirmé que, s'il en était ainsi, il le ferait sauter.

Les généraux de la Commune massent à l'heure où nous écrivons, midi, des troupes dans Malakoff.

(*Moniteur universel* du 11 mai.)

THALBERG

Fils du comte de Dietrichtein et d'une femme d'élite, Mme la baronne de W., Sigismond Thalberg était né à Genève, le 7 janvier 1812.

Conduit de bonne heure à Vienne, il reçut ses premières leçons de Sechter et de Hummel; mais lui-même n'avouait pour son maître que le premier basson du Théâtre impérial.

A quinze ans, on applaudissait l'exécutant dans des concerts ; à seize, on se disputait les œuvres du « petit compositeur prodige. »

C'est en 1830 que Thalberg commença, par l'Allemagne, ce pèlerinage des grands artistes, dont chaque étape est marquée par un triomphe.

Pianiste de la chambre impériale, il accompagna, en 1834, l'empereur d'Autriche à Tœplitz, où l'on put dire du jeune virtuose : « C'est le roi des pianistes et le pianiste des rois. »

Moins original et moins éclatant que Liszt, mais plus pur et plus élégant peut-être, Thalberg prétendait avoir acquis son talent sans effort. Il considérait ses premières productions comme des bagatelles, mais elles offrent un intérêt réel à quiconque veut se rendre compte de la marche ascendante du pianiste et surtout du compositeur.

Malgré le succès de son *concerto* (œuvre 5, 1828), nous croyons avoir le droit de dire que ce genre de musique n'était pas le sien. Les formes classiques le contraignaient, l'orchestre le gênait. Aussi le voyons-nous, dès lors, s'appliquant à développer la puissance sonore de son instrument favori à combiner de nouveaux effets, à réconcilier l'école des pianistes brillants, comme Clementi, et celle des pianistes harmonistes, comme Beethoven, à réunir dans un même cadre la mélodie et les traits qui devaient lui servir d'accompagnement.

Les formes nouvelles qu'il imagina, l'ampleur du son qu'il parvint à tirer du piano, l'usage adroit des pédales, donnèrent à son innovation un prestige qu'on put appeler avec raison magique et firent croire à d'insurmontables difficultés vaincues.

Mais quand il eut divulgué son secret en publiant la musique telle qu'il l'avait écrite, les procédés de combinaison parurent fort simples et, si on s'étonna moins, on admira davantage encore. Pourquoi, hélas! les pianistes s'emparèrent-ils de ces moyens faciles d'effet, et transformèrent-ils en lieu commun d'une incessante monotonie ce qui chez Thalberg avait été une œuvre d'intelligence et de sentiment?

Nous devons dire que Thalberg n'a presque jamais interprété les œuvres des maîtres, et que, pendant toute sa vie, il n'a eu en face de lui que sa propre personnalité. La musique qu'il s'est faite est la seule qu'il ait jouée. Comme sa personne, elle avait une finesse, une aisance, une distinction aristocratique, pleines de noblesse et de fierté sans hauteur.

Comme instrumentiste, le maître — dont le *Pall mall gazette* nous apprend la mort soudaine, — aura exercé une influence réelle sur l'école moderne du piano. Ses *Etudes* ont formé d'excellents élèves.

Comme compositeur, il a écrit des fantaisies et des fugues, vrais types du genre ; mais il a aussi provoqué involontairement ce déluge d'*airs de bravoure*, de *casse-cous*, de *morceaux brillants*, qui nous ont inondés depuis quelques années, — cette musique acrobatique et funambulesque qui peut être considérée comme le tremplin, la corde roide ou le cheval de voltige sur lequel l'exécutant accomplit de véritables sauts périlleux, et en face desquels le public applaudit comme il applaudirait le toréador esquivant un coup de corne en sautant par-dessus la tête du taureau.

Après avoir produit une grande sensation à Paris, en 1835, il obtint des succès d'enthousiasme en Belgique, en Hollande, en Angleterre et en Russie (1839).

En 1845, il épousait une fille de Lablache, veuve du peintre Bouchot.

Après la chute à Londres (1851) de son opéra de *Florinda* (paroles de Scribe), malgré le concours de Sophie Cruvelli, de Calzolari, de Lablache, de Sinis, de Reeves et de Coletti, Thalberg partit pour les Etats-Unis d'Amérique.

Il passa l'année 1855 au Brésil. Dans l'été 1856, il séjourna quelque temps à Paris, puis se rendit aux Etats-Unis où il donna, pendant plusieurs années, de nombreux concerts dont le produit fut très-considérable.

De retour en Europe, en 1858, il alla vivre à Naples dans une propriété qu'il y avait acquise.

Après quatre ans de silence, Thalberg reparut en 1862, à Paris et à Londres, où il retrouva ses anciens succès avec ses anciennes fantaisies sur *Don Juan* et *Moïse*. En 1863, il fit un second voyage au Brésil.

C'est à Naples que vient de mourir celui dans lequel certains critiques chagrins n'ont voulu voir qu'un virtuose, et qui restera comme un des grands artistes de notre époque.

V.-F. MAISONNEUFVE.

LES DIAMANTS DE LA COURONNE

(Suite et fin.)

VI

Il y avait au Garde-Meuble un employé subalterne du nom de Charlot, qui était chargé de nettoyer les bijoux. Après le vol du 16 septembre, un de ses amis, sans-culotte de la plus belle espèce, vint lui remettre une boîte, en le priant de la garder jusqu'à ce qu'il vînt la reprendre lui-même.

Quelque temps après, Charlot fut renvoyé, ainsi que toutes les personnes qui faisaient partie de l'administration du Garde-Meuble sous l'ancienne cour.

Il emporta le dépôt de son ami, qui ne reparut plus.

Lassé de l'attendre, et tourmenté de vagues soupçons, Charlot força un jour la serrure du coffret. Un flot de lumière lui sauta aux yeux, et il reconnut plusieurs des diamants de la couronne. L'embarras de ce pauvre diable fut extrême. Les rapporter, n'était-ce pas s'exposer à être pris pour un recéleur et risquer ainsi plusieurs mois, plusieurs années de prison préventive? Dans cette conjoncture, il ne décida rien, ou plutôt il décida qu'il attendrait les événements; il cacha les diamants et les garda.

Charlot se retira à Abbeville, sa ville natale; ses moyens d'existence étaient si bornés, que Mme Cordonnier, sa sœur, marchande orfèvre près le marché au blé, lui donna asile; mais le dérèglement de Charlot et son penchant à l'ivrognerie obligèrent sa sœur à le renvoyer. Il alla alors occuper une très-petite chambre dans un grenier, où il vécut pour ainsi dire des secours que lui accordaient plusieurs personnes de sa connaissance. Parmi celles qui l'obligeaient le plus fréquemment était un M. Delattre-Dumontville, qui, quoique fort peu aisé lui-même, lui prêtait souvent de petites sommes. Charlot se trouvait donc dans le plus complet dénûment, bien qu'il fût riche comme pas un négociant d'Abbeville, et il souffrait les horreurs de la faim et du froid à côté d'une cassette renfermant cinq millions de diamants. Il est vrai que ces diamants, Charlot ne pouvait en trafiquer sans s'exposer à être reconnu comme un des voleurs du Garde-Meuble.

La profonde misère de ce millionnaire s'accrut au point qu'il en tomba mortellement malade. Sentant sa fin très-prochaine, il dit un jour à Dumontville, qui n'avait pas cessé de lui témoigner beaucoup d'intérêt :

— Ouvre le tiroir de cette table; il y a dedans une petite boîte qui me fut confiée il y a bien longtemps : prends-la, et si je meurs, fais-en l'usage que tu voudras.

Dumontville s'en alla avec la boîte, qui était fermée par un papier cacheté. Le lendemain, lorsqu'il voulut monter au grenier de Charlot pour savoir de ses nouvelles, on lui apprit qu'il venait d'expirer. Rien n'empêchait plus Dumontville de briser le papier cacheté : il fut ébloui, aveuglé; mais, aussi embarrassé que Charlot, il n'osa pendant longtemps parler à personne de son trésor; son seul plaisir était, dans un beau jour, après avoir verrouillé sa porte, de prendre les diamants dans sa main et de les mouvoir au soleil pour jouir de leur éclat. Il finit cependant, après bien des hésitations et des réticences, par s'ouvrir à un de ses parents, M. Delattre, ancien membre de l'Assemblée législative, et qui avait été chargé autrefois de faire le recensement des objets volés au Garde-Meuble. Il apprit de lui que les susdits diamants étaient la propriété de l'Etat. Effrayé de cette découverte, Dumontville jugea opportun de garder le silence, comme avait fait autrefois Charlot.

Ce ne fut que vers la Restauration qu'il se hasarda à solliciter une audience de M. le comte de Blacas, ministre de Louis XVIII, et à lui remettre la précieuse cassette. M. le comte de Blacas exalta vivement sa loyauté, sa fidélité et le patriotisme pur qui l'avait guidé à conserver intact ce trésor national pour ne le déposer qu'entre les mains de ses légitimes possesseurs. Quelques mois après cette entrevue, Dumontville (il n'était alors qu'un modeste employé des droits réunis) reçut le titre de chevalier de la Légion d'honneur et le brevet d'une pension de six mille francs.

Cette aventure, — qui est racontée longuement par l'abbé de Montgaillard, — représente, jusqu'à présent du moins, le dernier chapitre de cette procédure romanesque des diamants de la couronne. Je dis *jusqu'à* présent, car de nos jours plusieurs gens se bercent encore (le croirait-on, ?) de l'espoir de retrouver quelques-uns de ces cailloux miraculeux. Bien des plongeons ont été faits dans la Seine sous le pont Louis XVI, à l'endroit où l'on assure que les voleurs ont jeté une partie de leur brillant butin; bien des poutres ont été dérangées dans les greniers des faubourgs. Mais ne peut-on pas comparer ces obstinés chercheurs d'or à ces pauvres croyants sans cesse préoccupés des millions de Nicolas Flamel, enterrés on ne sait où, — ou bien encore à ces maniaques qui décousent les vieux fauteuils pour découvrir les trésors des émigrés?....

CHARLES MONSELET.

La Chapelle expiatoire de la rue d'Anjou et la Chapelle Bréa

La Restauration, en 1815, crut faire acte de politique sentimentale et monarchique en faisant élever une chapelle expiatoire sur le lieu où avaient été enterrés, après leur exécution, les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Louis XVIII ordonna des recherches dans le cimetière qui existait alors auprès de la Madeleine. Ces recherches ne furent pas faciles, car les dépouilles royales avaient été recouverts de chaux vive au moment de leur inhumation, comme ceux de tant d'autres suppliciés de cette terrible époque. Les ossements seuls avaient résisté à l'action énergique des caustiques qui depuis vingt-deux ans déjà avaient fait leur œuvre.

Quand on crut avoir retrouvé les restes authentiques du roi et de la reine décapités, on les réunit pieusement dans des cercueils qui furent transportés à Saint-Denis.

L'emplacement du cimetière où avaient reposé pendant près d'un quart de siècle les dépouilles mortelles de Louis Capet et de l'Autrichienne, comme on disait au moment de leur exécution, cet emplacement fut marqué pour recevoir un monument commémoratif.

L'architecte M. Fontaine fut chargé de fournir les dessins.

La chapelle expiatoire, dont la première pierre fut posée le 21 janvier 1825, fut terminée la même année. Ses proportions sont énormes et la surface qu'elle recouvre occupe une grande partie de l'ancien cimetière de la Madeleine. Le style de ce temple, imité des Grecs, est lourd et fait peu d'honneur à l'invention architecturale de M. Fontaine. C'est un entassement méthodique de grosses pierres de taille, entouré par une série de lourdes chaînes de fer qui rappellent assez les chaînes d'ancre des gros navires de guerre.

Au point de vue de l'art, la critique a toujours boudé cette œuvre d'architecture nécrologique, et avec raison.

Dans les derniers embellissements de Paris, la chapelle expiatoire, qui se trouvait un peu ignorée dans la rue de l'Arcade, a été mise plus en vue par l'ouverture de l'ex-boulevard Haussmann, aujourd'hui boulevard Victor Hugo. Son insuffisance architecturale n'en éclatait que plus visiblement à tous les yeux.

L'intérieur renferme un groupe du sculpteur Bosio, représentant Louis XVI et son confesseur. Ce groupe fait pendant à celui de Marie-Antoinette et la Religion, exécuté par Cortot. Sur les piédestaux sont gravés, en lettres d'or, les testaments de Louis XVI et de la reine.

La Commune, par un récent décret, vient de condamner la chapelle expiatoire de la rue de l'Arcade. On va la démolir. Matériaux et emplacement de terrain seront vendus aux enchères.

On lit à ce sujet dans le *Mot d'ordre* :

« Le monument dit « Chapelle expiatoire de Louis XVI », rue d'Anjou-Saint-Honoré, va être rasé par décret de la Commune. Hâtons-nous d'en dire un mot avant qu'il ait disparu.

La destination de ce monument était indiquée par l'inscription suivante gravée sur le fronton de la porte principale :

Le Roi Louis XVIII
a élevé ce monument pour consacrer le lieu
où les dépouilles mortelles
du
Roi Louis XVI et de la Reine Marie-Antoinette,
transférées le 21 janvier 1815
dans la chapelle royale de Saint-Denis,
ont reposé pendant 21 ans.
Il a été achevé, la 2e année du règne de Charles X,
l'an de grâce 1826.

La porte principale donne entrée dans un vestibule élevé de sept degrés au-dessus du sol extérieur. Ce vestibule conduit par une rampe de neuf degrés à une espèce de parvis entouré de grilles. L'entrée de la chapelle s'ouvre à l'extrémité de ce parvis; elle présente un porche précédé de douze degrés et orné de quatre colonnes qui supportent un fronton surmonté d'une croix latine.

Au-dessus de la chapelle s'élève une coupole de 24 pieds de diamètre. Une lanterne pratiquée au centre éclaire l'édifice. Un des bas-reliefs représente la translation des dépouilles de Louis XVI et de Marie-Antoinette à Saint-Denis.

Deux escaliers à double rampe conduisent à une crypte voûtée, où s'élève un autel en forme de tombeau, à l'endroit même où ont reposé les restes de Louis XVI.

Ce monument, élevé sur les dessins de l'architecte Fontaine, a été inauguré le 21 janvier 1825, avant d'être complétement terminé. Il aura duré quarante-six ans.

Question de sentiment à part, la démolition du monument de la rue d'Anjou est une perte assez mince pour l'art. »

ÉCHECS

Solution du problème n° 368.

1. F 5 FD	1. R 3 F
2. C 4 D, échec.	2. R pr. F
3. R 7 F	3. T 4 C
4. C 6 R, échec et mat.	

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Depuis longtemps, l'on s'attendait, en France, à la lutte avec la Prusse; qui l'eût prévue si prochaine et si désastreuse!



PARIS. — Vue de la Chapelle expiatoire, dont la Commune vient de décréter la démolition. — (D'après nature, par Deroy.)

Avec la démolition de la chapelle de la rue de l'Arcade, la Commune a décrété également la destruction de la chapelle expiatoire consacrée au souvenir du général Bréa, tué aux journées de juin près la barrière de Fontainebleau, à l'endroit appelé la Maison-Blanche.

Cette chapelle est plus modeste que la chapelle royale de Louis XVI. Son aspect rappelle celui d'une petite église d'un tout petit village. Elle tenait bien peu de place perdue qu'elle était dans l'immense périphérie parisienne. Sa simplicité ne l'a pas mise à l'abri de la proscription. Monument politique d'une époque tourmentée, elle sera emportée comme l'autre par la tourmente révolutionnaire que nous traversons. M. V.

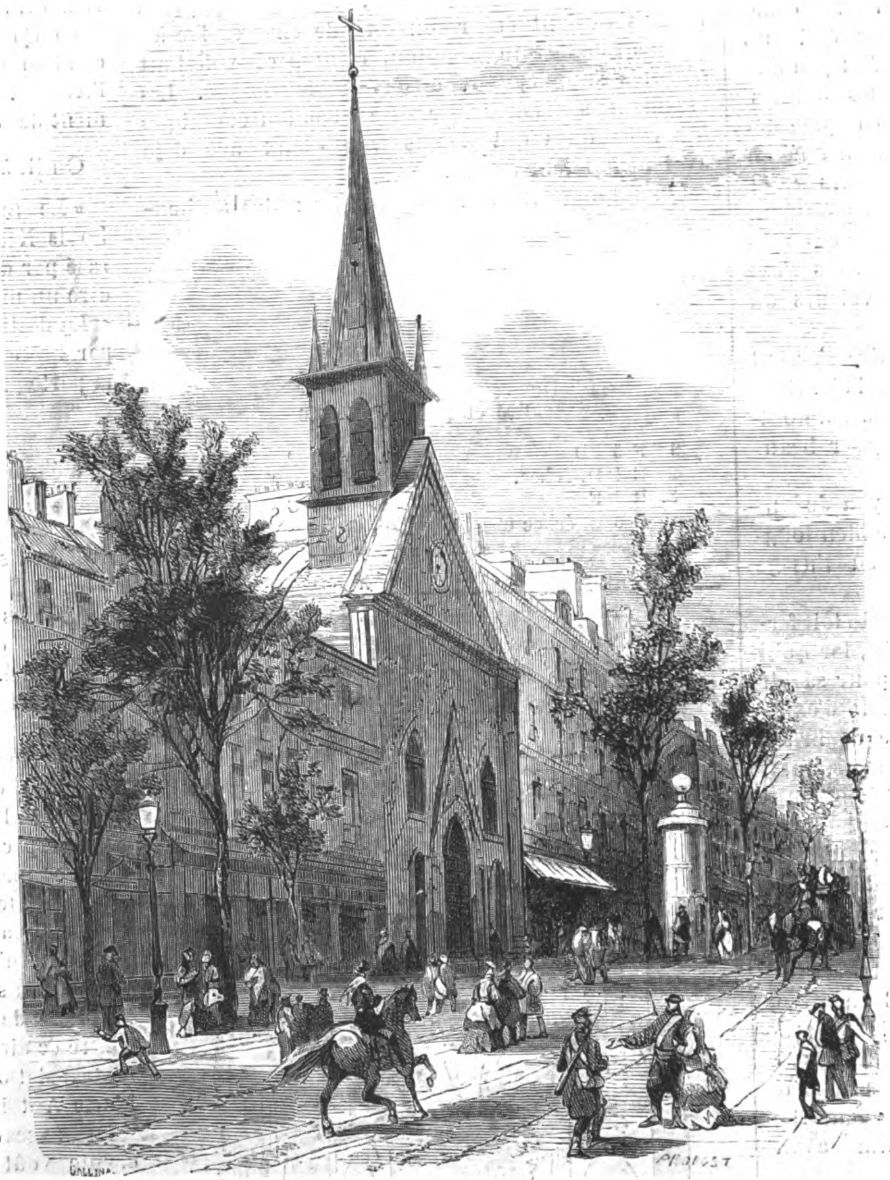
LE MOIS DE MAI

Et quel contraste plus frappant que le mai 1870 et le mai 1871.

C'était la saison des joyeux ébats dans les bois pour les amoureux, la saison des courses pour les sportmen; pour ceux-là l'occasion de s'aimer, pour les autres celle de vaincre pacifiquement, pour tout le monde l'occasion de mettre les plus beaux atours. J'ai vu en mai les tribunes de Longchamps couvertes de soie et de dentelles et de beaux minois; j'ai vu la grande pelouse couverte de voitures, de chevaux et de gens, j'ai applaudi au succès du vert pomme ou du rose-thé et j'ai trouvé ces plaisirs bien innocents.

Si encore nous avions notre cher salon de mai dans cette grande vitrine qu'on appelle improprement le palais de l'Industrie, devenu le palais des malades depuis qu'il n'est plus le palais des arts.

Voilà les vraies fleurs dont Paris puisse s'enorgueillir et qui prouvent sa jeunesse et sa vitalité.



PARIS. — La chapelle Bréa, avenue d'Italie. — (D'après nature, par M. Provost.)

Que l'orage passe, que la terre se purge, que le ciel se purifie et bientôt Paris redeviendra la capitale des arts et le rendez-vous des artistes.

Et en parlant d'artistes quelle pensée affligeante vient aussitôt m'assaillir. — Maudite année va! Maudite terre que la nôtre, de quelque côté qu'on se tourne, toujours du sang. On veut parler poésie, on parle guerre et combats; on veut parler peinture et couleur, la seule couleur qui nous frappe est la couleur du sang!

Celui que nous évoquons malgré nous coula dans les bois de Buzenval il était fait de courage, de noblesse et de génie, c'était le sang d'Henry Regnault, le peintre de la Salomé.

Mon Dieu! fais que le mois de mai redevienne le mois de la candeur, de l'amour, de l'art et de la poésie.

Fais que les vierges chantent en paix les pieux cantiques autour de l'autel de mousseline et de fleurs blanches qu'elles ont élevé à la statue de Marie.

Fais que la Reine de mai élue par ses compagnes puisse parcourir en paix avec elles les bois où se cueille son sceptre et où se tresse sa couronne.

« *I'm to be queen of May, mother*
« *I'm to be queen of May.* »
Je dus être Reine de mai, ma mère,
Je dus être Reine de mai.

Comme chantent en ces jours les jeunes républicaines d'Amérique.

Qu'elles soient les plus pures et les plus belles et que *son beau* soit le plus sincère et le plus généreux!

Fais que la fiancée, en ouvrant sa fenêtre, au matin du 1er mai, trouve perlée de rosée la branche d'aubépine déposée par le futur époux.....

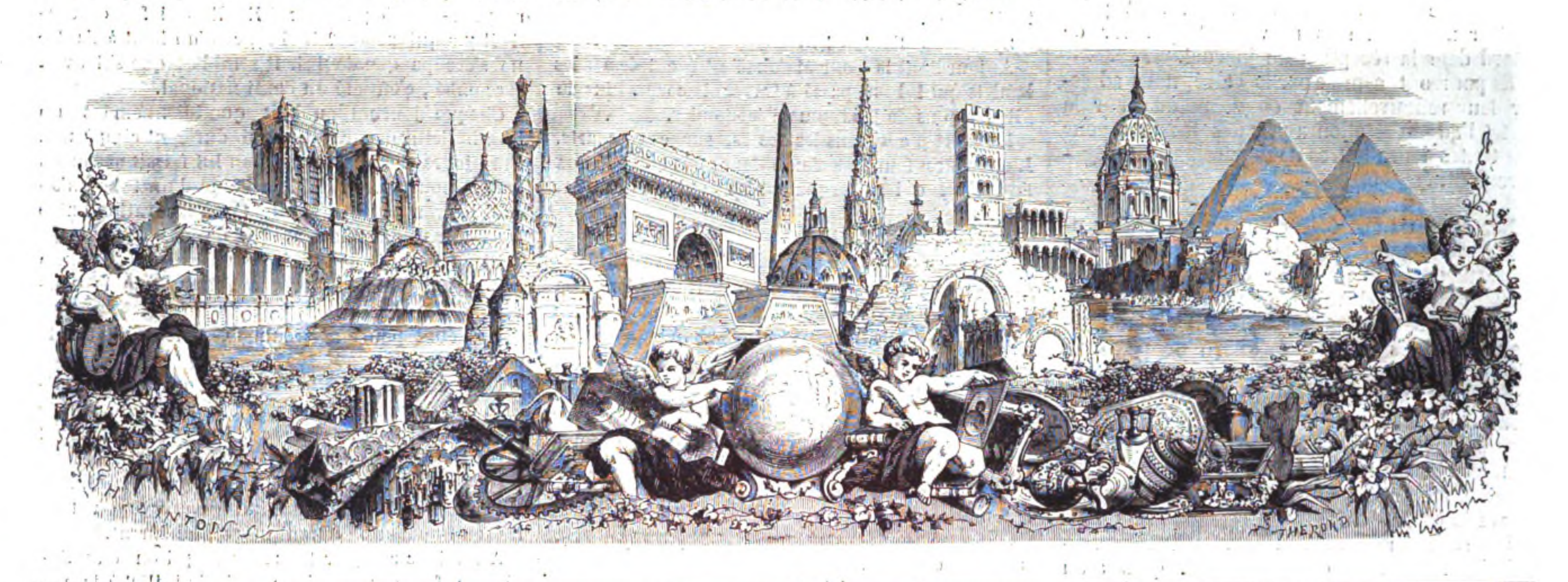
Fais enfin que la France, la fiancée des arts, retrouve à chaque renouveau ses portiques ornés des œuvres de son génie inné, que des marbres parlants, que des toiles émouvantes, que des strophes éloquentes, célèbrent toujours le beau, le grand, le vrai...

Et s'il en est ainsi, console-toi, ô patrie! de n'être plus l'épée du monde, tu en seras toujours le flambeau.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 736. — 20 Mai 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numero à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne repond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT.

PARIS. — La recherche des réfractaires dans le neuvième arrondissement. — (Dessin de M. Lix, d'après croquis de M. Lafosse.)

AVIS A NOS ABONNÉS

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

Ils pourront, comme par le passé, nous adresser leur renouvellement en un mandat sur la poste, l'administration a pris des mesures pour que toutes leurs lettres nous parviennent régulièrement.

Nos abonnés ont déjà reçu plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2e semestre de 1870. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement tous les numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement et d'ici à peu nous nous serons acquittés envers eux; ils seront alors en possession d'une remarquable et précieuse collection, car le *Monde illustré*, malgré les difficultés que lui a créées l'investissement de Paris, a continué sa publication sans amoindrir son format et sans restreindre le nombre de ses dessins, qu'il a au contraire augmenté pour suivre au jour le jour les événements qui se sont succédé depuis le commencement de la guerre.

COURRIER DE PARIS

Qui nous aurait jamais dit que cette suprême douleur nous était réservée, d'avoir à dater un de ces courriers de la dixième semaine de la guerre civile !

Il en est ainsi pourtant. Depuis soixante jours Paris et ses environs n'ont été qu'un seul et même champ de bataille. Le *joli mois de mai* que nous aura fait l'année 1871!

Là-bas, du côté d'Asnières, c'était à cette époque un débordement de gaités. Voici le restaurant de la mère Laroche, si connu des flâneurs parisiens. Qu'en reste-t-il? Un monceau de pierres tachées de sang.

Joli mois de mai!

Par ici, c'était le bal, le fameux bal!

Qui ne se souvient des avant-deux fantastiques auxquels les célébrités chorégraphiques se livraient? Aujourd'hui c'est un camp retranché.

Plus loin, le Casino. Les blessés y râlent à la place même où le piston lançait ses fusées, où la petite flûte donnait le signal de la Tulipe orageuse.

Joli mois de mai !

De cet autre côté, c'était l'Eldorado populaire. On l'appelait la Tour Malakoff.

La Tour Malakoff, qui avait donné son nom à tout le groupe de maisons d'alentour, était un de ces villages qui aux environs de Paris semblent donner raison aux théories de la génération spontanée.

Un matin, un spéculateur qui était coutumier du fait, un nommé Chauvelot était passé par là, avait vu un énorme terrain vague et s'était dit: Voilà mon affaire. Il avait procédé de même pour Plaisance, qui compte aujourd'hui douze mille habitants.

Le terrain vague fut acheté.

Au beau milieu il planta la célèbre Tour, bâtie avec du plâtre et des rocailles. Une bicoque s'y adjoignit, puis deux, puis trois et ainsi de suite.

Avant la guerre la Tour Malakoff était à la fois un café, un bal, un restaurant, un salon de jeux divers. Et chaque dimanche toute la population ouvrière de la rive gauche entreprenait ce pèlerinage.

Du matin au soir les balançoires étaient envahies, les tourniquets grinçaient, le billard anglais entrechoquait ses billes. C'est là qu'on étrennait le bonnet à rubans acheté sur les économies, où la robe de mousseline de laine longtemps convoitée. On s'éparpillait à travers les champs voisins pour cueillir les rares marguerites qui poussaient entre deux touffes de gazon rabougri. Les bambins dégringolaient en riant dans les fossés des fortifications et lançaient des pierres sur les grosses murailles qui paraissaient destinées à rester toujours inoffensives.

Souvenirs d'antan !....

Aujourd'hui la Tour Malakoff est éventrée par les boulets qui lui ont passé à travers le corps. Plus de fillettes, plus de jeux, plus d'économies.

La mort pleut dans les fossés, sur les remparts. Les sinistres fourgons d'ambulance ont succédé aux tapissières qui remorquaient les parties de campagne.

Joli de mois de mai !

L'histoire ne voudra pas croire à la réalité des drames auxquels nous assistons. Il semblera à la postérité qu'il y a là comme une horrible légende inventée par une imagination affolée...

Et pourtant les souffrances qu'on voit sont moins terribles encore que les souffrances qui se cachent.

Si vous aviez entendu comme moi le récit fait par un des sequestrés que la canonnade a *enfermés* pendant plus de vingt jours dans la cave d'un des villages qui se trouvent pris entre deux feux !

Jamais Anne Radcliffe ne rêva de plus épouvantables cauchemars.

Ils étaient six au début.

Parmi les six, une petite fille et une vieille femme malade.

La vieille femme, tombée en enfance, ne comprenait rien à ce qui se passait autour d'elle. Elle souriait d'un air hébété à chaque détonation du dehors.

La petite fille prit une pleurésie, car on grelottait. Trois jours après elle était morte.

Que faire de son cadavre? Il n'y avait pas moyen de s'aventurer au dehors.

Il fallut vivre en tête-à-tête avec la dépouille de la pauvre enfant pendant près d'une semaine.

A la fin un homme se dévoua : c'est de lui-même que nous tenons ces détails; il sortit par le soupirail, la seule issue qui restât, la maison s'étant à demi écroulée sur la tête des captifs. Pendant qu'il creusait une fosse dans le jardin une balle l'atteignit à la jambe. Il eut la force de se traîner jusqu'à sa retraite. Mais là il devint pour tous les autres presque un objet d'épouvante. On ne savait comment le soigner et l'on se voyait déjà un nouveau cadavre sur les bras.

Par miracle, cependant, la blessure se cicatrisa d'elle-même. Mais un autre danger plus horrible se dressa.

La cave était hantée par d'énormes rats qui, affamés, venaient mordre quiconque avait le malheur de s'endormir.

On fut obligé de créer un service de veilleurs pour protéger ceux qui dormaient quelques heures à tour de rôle.

La faim ne tarda pas à venir compléter ce tableau de toutes les misères.

Un jour il ne se trouva plus pour nourrir les cinq personnes qu'un peu de farine à délayer dans de l'eau.

On commença à se regarder comme se regardaient les naufragés du radeau de la Méduse. Involontairement on pensa à l'anthropophagie. Par bonheur l'armistice survint.

Mais sur d'autres points les mêmes angoisses ont dû se renouveler et jamais l'on ne saura quelles scènes lamentables se sont abritées dans les profondeurs de ces ténébreux repaires....

Aussi combien peu de chose pèse la vie humaine dans ces heures de déchaînement universel ! Et comme la sensibilité est affaire de circonstance !

Tenez, un journal annonçait hier qu'un malheureux puisatier, dans je ne sais plus quelle ville, vient d'être enseveli sous un éboulement. Il y avait dans le récit des détails particulièrement faits pour attendrir. L'infortuné avait au bout de deux ou trois heures d'un travail acharné été à demi délivré.

Sa tête était entièrement dégagée, à tel point qu'on avait pu lui faire prendre un peu de bouillon.

C'était le salut !

Non! Un sourd éboulement se produisit, et cette fois, quand on parvint à retirer la victime ce n'était plus qu'un cadavre.

A coup sûr il y avait là un accident qui, en d'autres temps, eût passionné l'attention publique. Vous rappelez-vous le puisatier d'Ecully qui fut enseveli il y a quinze ans? La France d'un bout à l'autre ne s'occupa que de lui. Il semblait que s'il avait succombé, c'eût été un deuil national.

Chaque journal publiait quotidiennement un long bulletin des travaux, qui durèrent cinq jours. Cinq jours pendant lesquels on lui faisait passer un peu de nourriture liquide à l'aide d'un tube qu'on était parvenu à introduire dans l'excavation entre deux pierres qui faisaient clé de voûte.

Et quel soupir de satisfaction s'échappa de trente millions de poitrines lorsque l'on sut que le sauvetage était effectué!

Ce n'était pourtant qu'une existence qui était là en jeu.

Une existence! La belle affaire quand des milliers d'êtres tombent sans qu'on ait seulement le temps de faire le total de ces lugubres additions!

Le mépris de la vie est une des conséquences fatales de ces luttes fratricides. L'homme retourne insensiblement à l'état de bestialité sauvage où tous les sentiments s'oblitèrent momentanément.

Allez donc compter les cadavres qui ont engraissé le sol français depuis ce mois de juillet à jamais néfaste d'où date le commencement de toutes nos ruines!..

Peut-être est-ce une naïveté de ma part, mais jamais je ne m'habituerai à l'idée que pendant ces tueries des gens d'humeur paisible et sereine se réunissent comme si de rien n'était, à l'heure dite, pour vaquer à leurs petites affaires.

Et quelles affaires, mon Dieu!

L'autre jour encore, un compte rendu des séances de l'Académie des sciences me tombait sous les yeux. Savez-vous de quoi s'occupaient ces messieurs de l'Institut lorsque la guerre civile faisait à leurs petits travaux comme une ceinture d'agonie?

L'un d'eux rédigeait un mémoire sur les termes empruntés par la langue française à la langue arabe.

Un autre lisait, au son de la fusillade, une note détaillée sur le nombre d'espèces de lis qui fleurissent à la surface du globe.

Il démontrait par A + B que du temps de Linné on n'en connaissait que neuf sortes; en 1805, il y en avait dix-sept; en 1847, il paraît que les botanistes en décrivaient quarante-quatre, *dont trente-neuf seulement étaient admises comme certaines* (sic).

Naturellement on se demande comment un botaniste, si habile qu'il soit, peut décrire une plante dont l'existence n'est pas prouvée; mais la chose, après tout, n'est pas plus étonnante que de voir se livrer à des dissertations floréales entre dix mille obus et dix mille cercueils.

Il est vrai qu'ailleurs d'autres hommes graves ne demandaient qu'à s'occuper de la culture d'une autre espèce de lis qui n'intéresse guère plus la France.

Dans la même séance, un non moins savant académicien lisait, lui, un travail sur l'influence de la résistance de l'air dans les mouvements vibratoires des corps sonores. Je regrette de ne pouvoir vous dire si le canon figurait au nombre de ces corps-là. Il aurait été tout à fait édifiant d'être renseigné à ce sujet.

Voyez-vous un monsieur, le calepin à la main, qui après chaque décharge ne se dit pas :

— Mon Dieu, combien de victimes cela a-t-il couchées?

Mais se dit :

— Est-ce trois cent quatre-vingt-quatorze ou trois cent quatre-vingt-quinze vibrations à la seconde?

L'Académie, pour le bouquet, a daigné nous apprendre qu'on vient de découvrir une nouvelle matière colorante bleue. Après quoi elle se séparait enchantée de sa besogne, et chaque membre rentrait dîner avec cet appétit que donne la conscience d'avoir été utile à ses semblables.

Collection de fétus, vous pouvez vous vanter de ne pas perdre votre journée!

~~~ Tout, d'ailleurs, aura été étrange dans la période que nous traversons.

Il n'est pas jusqu'à ces fêtes données dans les Tuileries entre deux batailles qui ne paraissent imaginées pour dérouter l'esprit.

Qu'on ait envie d'entendre un morceau varié ou les roucoulades d'un baryton dans les circonstances actuelles, au cœur de ce Paris sinistre et ensanglanté, c'est ce qui défie toute prévision raisonnable.

Si nous ne nous trompons, c'est la première fois que les Tuileries, depuis 89, auront servi aux plaisirs publics.

En revanche, plusieurs autres palais ont, à diverses époques, reçu des affectations de ce genre.

Dans le jardin de l'Elysée fut établi pendant quelque temps un bal public, avec montagnes russes et tout ce qui s'ensuit.

En 1848, un spéculateur eut l'idée de créer une sorte de Tivoli dans le parc et le château de Rambouillet. Il obtint l'autorisation demandée, et les murs de la capitale ne tardèrent pas à se couvrir d'affiches colossales invitant les amateurs à venir quadriller dans la demeure ci-devant royale.

Mais l'entreprise ne devait pas prospérer, l'impresario ayant oublié de prévoir un des côtés désagréables de la question.

Aller, c'était fort bien, mais il fallait revenir.

Dans ce but, la compagnie du chemin de fer annonçait un train spécial partant à minuit. A minuit, en effet, on se mettait en route avec assez de précision. Seulement, au bout de dix minutes, deux formidables coups de sifflet retentissaient, et l'on s'arrêtait net; le train, trop spécial, était entravé par le service ordinaire. Première pose de vingt-cinq minutes.

Au bout d'un quart-d'heure, nouveaux coups de sifflet, station d'une demi-heure.

Les choses continuaient de la sorte tant et si bien qu'on rentrait ordinairement chez soi de cinq à six heures du matin, vu l'impossibilité de trouver à la gare le moindre véhicule.

La nature de la clientèle d'un pareil établissement étant de par l'état de sa vertu peu disposée à voir lever l'aurore, il en résulta que le parc et le château de Rambouillet ne tardèrent pas à être rendus à leur solitude habituelle.

~~~ A propos des Tuileries, il parait que la crise actuelle a fait dans ces parages de nombreuses et intéressantes victimes auxquelles personne n'a songé encore.

C'est dans la gent à plumes qui peuple le jardin que se sont produits des vides, que le printemps lui-même n'a pu parvenir à combler.

Les pigeons familiers qui s'étaient accoutumés à recevoir de la main des promeneurs un repas quotidien ont été mis à une diète impitoyable depuis le siége.

Les baraquements, aujourd'hui démolis, envahirent les allées. Les grilles furent closes. Pas le plus petit morceau de pain.

Moitié famine, moitié ennui peut-être, les pauvres pigeons tombèrent en langueur. Il en a péri plus des trois quarts.

Les pierrots aussi, ces farouches insoucieux, ont semblé affectés par les événements. Le bombardement les a effarés à tel point qu'ils ont déserté leurs nids.

Il n'est pas jusqu'aux hirondelles qui n'aient été intimidées par le fracas des mitrailleuses; un statisticien d'espèce particulière nous a affirmé qu'il n'en était pas venu le tiers du contingent ordinaire.

Puissiez-vous, chers petits hôtes, reprendre bientôt votre place au sommet de nos toits; Deux fois bien venu sera votre retour; si vous nous rapportez la paix, perdue depuis si longtemps hélas !...

~~~ Du ciel il faut redescendre sur la terre.

On avait annoncé que désormais tous les jeux de hasard et de scandale qui avaient trop longtemps encombré la voie publique en seraient impitoyablement bannis.

Pendant quelque temps, la promesse a été tenue.

Mais ces mauvaises herbes-là, aussitôt arrachées, repoussent avec une persévérance digne d'un meilleur but.

Les exploiteurs du pavé ont repris leurs hauts faits et méfaits.

La misère publique est assez grande pour qu'on ne permette pas à ces industriels interlopes de l'accroitre encore par leurs manœuvres louches et leurs trafics malsains.

Qu'on en finisse une bonne fois avec cette plaie. Paris a bien assez de ses blessures.

~~~ Je ne sais, n'ayant pas eu l'honneur de pouvoir contrôler son récit, quelle foi il convient d'ajouter à un récit publié dans les colonnes du *Times*.

Il s'agissait d'une question faite par le correspondant du journal anglais dans un club féminin dont il dépeint les séances sous un aspect peu séduisant.

Mais pour ne nous en tenir qu'à la question de principe même et sans nous soucier des accessoires plus ou moins pittoresques, nous persistons à ne professer pour les assemblées de ce genre qu'une fort médiocre admiration.

En tout temps la femme nous paraît avoir un rôle plus élevé à remplir. Aujourd'hui plus particulièrement, il nous semble qu'il y a pour elle tant de victimes à soigner, tant de douleurs à adoucir ou à partager, qu'il ne devrait pas lui rester le temps de se livrer à des dissertations interminables.

Une affiche collée lors des élections de l'Assemblée criait aux quatre points cardinaux :

Plus d'avocats!

Est-ce une raison pour remplacer les péroreurs, dont on dit le temps passé, par des *péroreuses* qui ne seront pas plus sobres dans l'usage qu'elles feront de la parole?

Revendiquer ses droits, soit!

Mais est-ce que la femme n'a pas avant tout, partout où il y a souffrance, d'impérieux devoirs à remplir?

~~~ Entre temps, nous avons appris par le *journal officiel* qu'une commission était chargée de faire le bonheur de l'art lyrique, qui, comme tous les arts, est incontestablement dans le marasme.

Je confesse que je n'ai pu deviner à l'aide de quels procédés les commissaires, quel que puisse être leur talent, quelle que puisse être leur bonne volonté, parviendront à faire prospérer pour le quart d'heure le théâtre de l'Opéra, dont M. Emile Perrin a cessé d'être directeur.

Pour faire un civet il faut un lièvre tout d'abord. Ceci est élémentaire. Mais le lièvre trouvé, le civet fait, il faut encore que le restaurateur, pour ne pas se ruiner, trouve un consommateur qui mange le plat confectionné.

Or l'Opéra manque de tout à la fois.

Les artistes sont dispersés à tous les vents; première difficulté. Mais admettons qu'on en découvre. Il faudra les payer, car la réquisition ne saurait s'appliquer à ce cas spécial.

Pour les payer, des recettes sont indispensables. Dans quelles poches les puisera-t-on?

Y a-t-il un public en état d'apporter son argent aux guichets de la rue Le Peletier pour entendre la *Juive* ou le *Trouvère*? Ce public-là a émigré en masse.

Ni civet ni consommateurs. La seule mesure opportune qu'on puisse prendre dans les conjonctures présentes, serait une mesure à formuler en une ligne :

— Le théâtre de l'Opéra restera fermé jusqu'à nouvel ordre.

Mais pour rédiger un arrêté aussi simple le concours d'une commission tout entière n'était vraiment pas nécessaire.

~~~ Parler de l'Opéra nous amène logiquement à parler de M. Auber, dont à l'heure où nous écrivons on dit la santé très-gravement compromise.

M. Auber, on l'a dit et redit cent fois, fut toute sa vie un Parisien parisiennant, dont l'existence était bornée à l'ouest par la cascade du bois de Boulogne et à l'est par le faubourg Poissonnière.

Il avait par derrière lui cinquante années d'habitudes invétérées.

A telle heure, promenade au bois, à telle heure, sommeil dans un fauteuil d'orchestre, à telle autre, station chez Tortoni.

L'invasion vint bouleverser tout cela. La lutte actuelle a ajouté une secousse nouvelle à celles qui avaient déjà ébranlé l'octogénaire.

Malgré tout, M. Auber n'a pas voulu quitter Paris. N'ayant jamais, depuis soixante ans, couché une nuit en dehors des barrières de la capitale, il a persisté.

Les remèdes qui le remettraient sur pied ne sont pas de ceux que possède la médecine.

~~~ Loin, bien loin de l'Europe, on signale une découverte qui, dans des temps calmes, aurait mis toutes les convoitises en émoi.

On vient, au Sud de l'Afrique, de trouver une mine de diamants d'une richesse fantastique.

Comme coup d'essai, un mineur y a ramassé (quel coup de maître!) un diamant qui pèse un nombre fabuleux de carats et qui est évalué à la bagatelle de plusieurs millions.

Avez-vous lu l'humoristique nouvelle d'Alphonse Karr?

Un nègre, au Brésil, vend à un Européen un diamant colossal ; il le lui cède à vil prix, parce qu'il n'a pas de débouché et qu'il veut le dérober à la rapacité du maître pour lequel il travaille.

L'Européen, en possession de cette fortune, commence une odyssée formidable.

Traqué de mille façons, en passe d'être dépouillé cent fois, il finit pourtant par gagner Paris.

Sauvé mon Dieu!

Il va chez un joaillier, qui regarde la pierre et tranquillement lui dit :

— C'est une assez jolie imitation, cela vaut cinq francs cinquante.

Nous espérons pour le possesseur du diamant africain qu'une pareille déception ne l'attend pas au bout de ses espérances, mais franchement, il n'a pas bien choisi son moment pour opérer sa trouvaille.

Il n'y a évidemment qu'un souverain qui puisse se payer le luxe d'une épingle de ce prix. Or les souverains sont portés à l'économie en présence des futurs contingents. Qui sait ce qu'il peut arriver?

Je ne vois qu'un moyen d'utiliser la nouvelle *montagne de lumière* : ce serait d'en faire l'exhibition publique à raison de vingt sous par personne.

Mais si on la volait?

Attendez, il y a mieux encore. On pourrait exhiber un *fac simile* ou même plusieurs *fac simile* à la fois dans différents pays.

Mais le public s'apercevrait.....

De rien du tout. Lors du fameux lingot d'or, on fit admirer aux Parisiens pendant trois mois un simple lingot de carton doré placé dans une balance dont le plateau était retenu en dessous par un crochet.

Il n'en est pas moins vrai que si la mine de diamant voulait se transporter d'Afrique en Auvergne ou en Picardie, cela nous aiderait singulièrement à payer les cinq milliards de M. de Bismark.

~~~ Hélas au lieu de diamants c'est du plomb qui jonche la terre!

Encore la canonnade!

Encore être obligé de finir par des souhaits de pacification dont la réalisation reste incertaine! Cruelle tâche!

Plus tard on se demandera comment on pouvait trouver moyen de lire quoi que ce fût au milieu des commotions de cette guerre impitoyable.

Et d'écrire donc!.....

PIERRE VÉRON.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES SOUS PARIS

Le 17 mai 1871, sur les trois forts du sud entre Seine et Bièvre, celui de Vanves était le plus faible, le plus facile à prendre : il devait suivre presque immédiatement la fortune d'Issy.

Le plus dur, pour les Versaillais, ç'a été d'enlever Issy ; mais, une fois que la première perle du collier s'est échappée, tout le collier s'égrène à la suite : ainsi des cinq forts du sud.

La tactique des Versaillais est bien simple : elle consiste à profiter du massif dominant de Clamart-Châtillon, à serrer chaque fort contre ce massif par des ouvrages poussés parallèlement entre la ligne des forts et la ligne des remparts. Chaque fort occupé attaque le suivant, et chaque fort attaqué se trouve déjà pris par les deux côtés de droite et de face, si bien qu'il est fort empêché pour contre-battre les travaux de tranchées qui, afin de l'isoler complétement, cheminent sur ses derrières et sur sa gauche.

Il semble donc, par ces dispositions, que les trois bataillons de garnison dans le fort de Vanves aient dû être faits prisonniers. En effet, la retraite leur était coupée ; mais la plupart ont pu s'échapper par des carrières qui sillonnent, très-nombreuses, le sous-sol de ces parages.

Les déclarations publiques du colonel Brunel nous apprennent également que les fédérés ont évacué le petit collége de Vanves. Ainsi, de la



LE SECOND SIÉGE DE PARIS. — Ensemble des positions respectives des combattants, du côté ouest de Paris, le 15 mai. — (Dessin d'après nature par M. P. Sellier.)

Positions de l'armée régulière : *A.* Batterie de Breteuil. — *B.* Saint-Cloud et Boulogne. — *C.* Batteries de Montretout. — *D.* Batterie de Mortemart, dans le bois de Boulogne. — *E.* Avant-postes du bois. — *F.* Mont-Valérien.

Positions fédérées : *G.* Batterie de Grenelle. — *H.* Bastion 68. — *I.* Porte de Boulogne. — *J.* Poste caserne. — *K.* Porte d'Auteuil. — L. Batterie de la Muette.

Parties atteintes par les projectiles : *M.* Gare du Point-du-Jour. — *N.* Établissement de Sainte-Périne. — *O.* Gare d'Auteuil. — *P.* Église d'Auteuil. — *Q.* Couvent de l'Assomption.

Positions de l'armée régulière : A. Batterie de Breteuil. — B. Saint-Cloud et Boulogne. — C. Batteries de Montretout. — D. Batterie de Mortemart, dans le bois de Boulogne. — E. Avant-postes du bois. — F. Mont-Valérien.
Positions fédérées : G. Batterie de Grenelle. — H. Bastion 68. — I. Porte de Boulogne. — J. Poste caserne. — K. Porte d'Auteuil. — L. Batterie de la Muette.
Parties atteintes par les ... : M. Gare du Point-du-Jour. — N. Établissement de Sainte-Périne. — O. Gare d'Auteuil. — P. Église d'Auteuil. — Q. Couvent de l'Assomption.



GENNEVILLIERS. — Aspect de la route de Saint-Denis à Versailles. — (Dessin de M. Janet, d'après le croquis de M. Robida.)

Seine à la porte de Vanves, la ligne de défense est reculée jusqu'aux remparts. Par elle-même, cette ligne de défense résisterait indéfiniment à tout assaut d'infanterie; mais, dans la circonstance présente, elle perd considérablement de sa valeur parce qu'elle est prise en enfilade par les batteries de Montretout. On peut dire que le principal avantage que les Versaillais aient retiré et puissent retirer de la possession du Mont-Valérien, c'est de pouvoir installer librement de la grosse artillerie de position au-dessous de l'ancienne redoute des Prussiens, si inoffensive, dans le prolongement direct d'une ligne qui prend la plate-forme des remparts, au Point-du-Jour, et la suit, tant que le canon peut porter. Or, de Montretout au Point-du-Jour il y a quatre kilomètres; comme les grosses pièces vont facilement à sept et huit kilomètres, le rempart est donc exposé à découvert jusqu'à Montrouge. En résumé, sur ce front de Paris, les forts sont pris, et ce rempart peut être rendu intenable.

Il est probable que, pour avoir une large prise contre la place et les coudées franches dans leurs opérations, les Versaillais vont enlever le troisième fort, de Montrouge. L'entreprise ne peut durer longtemps, quoiqu'elle soit moins facile que pour Vanves. En effet, le flanc gauche du fort paraît tout à fait à l'abri; il s'appuie d'abord sur Bicêtre, mais surtout à la redoute des Hautes-Bruyères, qui, jetée à un kilomètre en avant de la ligne des forts, couvre les avancées de Montrouge sur Bagneux, et l'empêche d'être tourné par la vallée de la Bièvre.

Les opérations du sud peuvent être étendues plus ou moins loin; mais, au point où elles en sont arrivées, elles ont déjà porté leur conséquence importante, qui était de permettre aux troupes versaillaises de s'établir dans toute la presqu'île de Boulogne. Dès la prise d'Issy, le mouvement a commencé.

D'abord, les canonnières du Point-du-Jour, qui pouvaient inquiéter Billancourt et Boulogne, n'ont pu résister, dominées d'une part par les batteries de la côte d'Issy, et d'autre part atteintes de front par la batterie de Saint-Germain. Aussi les marins de la flottille cuirassée ont-ils été remis à terre, pour servir aux remparts. De plus, comme il est malaisé d'établir des ouvrages aux environs du viaduc, sans cesse balayé, l'entrée de la rivière ne semble pas, à un moment donné, impraticable aux canonnières de Versailles.

C'est dans le bois de Boulogne que les travaux d'approche serrent de plus près les fortifications. Appuyés à droite sur Boulogne, ils s'étagent par parallèles successives reliées par des batteries, et coupent tout le bois par la Muette, les lacs et le jardin d'acclimatation.

Naturellement les fédérés fouillent le bois autant qu'ils peuvent avec des mitrailleuses, pour inquiéter les travailleurs. On parle même d'une reconnaissance qui aurait été poussée, hier, par la porte Maillot; mais on ne dit pas que cette reconnaissance ait eu d'autre résultat qu'une vigoureuse fusillade.

De leur côté, les fédérés travaillent à réparer les dommages que les obus font à l'escarpe des remparts. Aussi nous voyons, à ce sujet, dans l'Officiel, deux invitations pressantes aux ouvriers terrassiers. C'est une besogne très rude, et qui, la plupart du temps, ne peut être accomplie que de nuit.

De même, sur Courcelles, Levallois et Clichy, l'action, si longtemps hésitante, paraît décidément se rapprocher du mur d'enceinte. Le bombardement commence à atteindre les Batignolles. Les Versaillais, maîtres de l'île des Ravageurs, établissent un pont, afin de pouvoir cerner Clichy et forcer les fédérés à rentrer tout à fait dans Paris.

C'est afin de s'opposer à ces progrès que, dimanche, la batterie de Montmartre a fait ses débuts, assez malheureusement, il faut l'avouer; car plusieurs des obus lancés n'ont pas dépassé l'enceinte; quelques artilleurs fédérés ont été tués sur ces remparts mêmes. Ordre vite a été expédié d'arrêter le tir; et aujourd'hui le commandant Jeannier, dans l'Officiel, prend bien soin d'infliger au commandant Gréjorok la responsabilité de cette courte canonnade.

En somme, sur tout le front d'attaque, les fédérés sont acculés au mur d'enceinte. Au sud, le rempart est balayé en longueur par Montretout. A l'ouest, le rempart est battu en brèche, à courte distance, par les travaux d'approche des Versaillais.

(*Le Bulletin du jour.*)

LE COUVENT DES OISEAUX

On lit dans l'*Avenir national* :

« On sait que le village d'Issy a été également évacué par les fédérés. C'est à la suite de la prise du couvent des Oiseaux que cette position a été abandonnée. Nous avons maintenant quelques renseignements détaillés sur le combat meurtrier qui a eu lieu dans l'intérieur même du couvent.

Les Versaillais avaient, à ce qu'il paraît, réussi à rejeter les grand'gardes et à faire irruption dans la cour ou le parc.

Profitant de ce premier succès, ils se sont empressés de braquer des canons et quatre mitrailleuses dans l'intérieur de la cour, pour foudroyer ainsi à bout portant les fédérés qui s'y trouvaient.

La plus grande partie des gardes nationaux se sont alors barricadés dans les chambres, dans les dortoirs, dans les mansardes, malgré les obus et les biscaïens, qui ont fait écrouler une partie de la toiture.

Mais le commandant des troupes de l'Assemblée donne l'ordre à ses hommes de se lancer à l'assaut. A trois reprises la ligne est repoussée; à la fin pourtant, une des portes d'entrée cède sous les efforts des soldats que la résistance acharnée des Parisiens oblige à prendre chaque chambre l'une après l'autre, à briser les portes, à faire voler en éclats les cloisons.

C'est dans le dortoir que la plus terrible mêlée a eu lieu.

Après la prise définitive du couvent, ce dortoir présentait l'aspect le plus terrifiant.

Les morts et les mourants gisaient pêle-mêle et tout le parquet était inondé de sang. »

LE LYCÉE DE VANVES

On lit dans le *Siècle* du 15 mai :

« Cette nuit, à Vanves, les troupes régulières ont attaqué simultanément les fédérés retranchés entre les forts de Vanves et d'Issy. L'impétuosité de l'attaque, jointe aux forces relativement considérables des assaillants, jetèrent tout d'abord le désarroi dans les rangs des gardes nationaux. Il était une heure du matin; le plus grand nombre était plongé dans un profond sommeil.

Réveillés par un feu de mousqueterie des plus nourris et les décharges des mitrailleuses, les fédérés ne reconnaissent plus la voix de leurs chefs. Ceux qui occupent les ailes éprouvent la crainte de se voir débordés et cernés; ils se replient en toute hâte. La panique se communique des uns aux autres. Les positions extrêmes sont abandonnées.

Les fédérés en débandade se présentent à la porte de Versailles, disant que les Versaillais allaient entrer. Le défilé a duré jusqu'à huit heures du matin. Le centre, représenté par le lycée, résistait et combattait, sans se préoccuper de ce qui se passait. Pour le soutenir, on fit sortir les *Vengeurs de Paris*; mais les troupes régulières, qui s'étaient déjà emparées des maisons et embusquées derrière les murs, les accueillirent à coups de fusil. On voyait très-distinctement des remparts les soldats de la ligne. C'est alors que, pour la première fois, a commencé la fusillade sur les remparts contre les troupes, qui

---



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET

(Suite)

LE DUC. — Revenons à ta maîtresse.

LISETTE. — En savez-vous assez sur son compte?

LE DUC. — Je me contenterai de ce que tu m'as appris. Quant aux moyens à employer pour arriver à lui plaire, je ne t'interrogerai pas là-dessus. Cela me regarde.

LISETTE, *à part.* — Le fat!

LE DUC. — Mais je suis impatient de voir Fideline.

LISETTE. — Je cours l'avertir. (*A part, en riant*) C'est la faute au baron!

SCÈNE III

LE DUC, seul.

Qui est-ce qui m'a donc poussé ici? Je ne m'en souviens plus. — Ah! si. — Je passais tout à l'heure dans la rue, lorsque je me heurtai à deux individus qui, le nez levé, disaient : « C'est là que demeure Fideline. » Fideline! Ce nom me poursuivait justement depuis plusieurs jours; je ne pouvais aller en aucun endroit sans l'entendre prononcer. Fideline par-ci, Fideline par-là. Tous mes amis m'en rebattaient les oreilles. — Parbleu, me suis-je dit, me voilà tout porté pour aller contempler cette beauté à la mode. Et je suis monté tranquillement. C'est horrible de simplicité. A présent, il s'agit de devenir amoureux. Cela n'est pas absolument impossible. Je ferai comme j'ai toujours fait jusqu'à présent: j'y mettrai beaucoup de bonne volonté. A ce jeu-là mon cœur ne court aucun risque..... Et c'est là ce qui me désespère par moments. (*Sérieux.*) De l'amour je n'ai jamais connu que l'amourette, cette monnaie banale d'un inestimable trésor. Qui sait pendant combien de temps encore je suis condamné au plaisir facile et à l'intrigue rapide?

Après tout, je suis comme tous ceux de mon époque. Je n'ai jamais souffert par les femmes. Est-ce un bien? Est-ce un mal? Je ne sais. On m'a affirmé que les larmes existaient. Il faut bien le croire. La source s'en trouve-t-elle chez moi? ce serait à en douter. — Holà! je me surprends à philosopher..... et chez Fideline! La fantaisie est trop bouffonne. — Du bruit... C'est elle.

(*La marquise a changé de toilette, elle est en rose ou en bleu*).

SCÈNE IV

LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC, *après un échange de profonds saluts; à part.* — Lisette ne m'a pas trompé, elle est ravissante.

LA MARQUISE. — Monsieur le duc de Saint-Genest veut bien honorer de sa visite une pauvre recluse telle que moi.

LE DUC. — L'honneur n'a que faire ici, ma charmante (*mouvement de la marquise*), et vous vous moquez des gens le plus gracieusement possible avec votre réclusion. La belle Fideline une recluse! La reine de Spa!

LA MARQUISE, *à part.* — C'est vrai, j'oubliais mon rôle.... *Haut.* Oserai-je vous demander ce qui me vaut la faveur de vous voir?

LE DUC. Vous vous en doutez bien... Le bruit de votre renommée.

LA MARQUISE. — Dans ce cas, je rends grâce à ma renommée. Elle fait bien les choses.

LE DUC. — Savez-vous que vous dépassez tout ce qu'on m'avait dit de vous! Je veux que la peste m'étouffe si vous n'êtes cent fois plus piquante que la petite Brillanville ou que la grande Fontenay.

LA MARQUISE, *à part.* — Il débute familièrement. *Haut.* Qu'est-ce que c'est que la grande Fontenay et la petite.... ?

ripostaient des maisons. Le feu a continué toute la journée, intermittent du côté des fédérés, fort incommodés par une grêle de projectiles.

L'artillerie des remparts bombardait les maisons.

Du reste, les soldats de l'armée de Versailles sont à portée de fusil sur plusieurs points: aux Moulineaux et dans le bois de Boulogne, où ils exécutent des parallèles.

Tous ces travaux d'approche doivent nécessairement forcer les fédérés à s'abriter, un jour ou l'autre, derrière les remparts; sauf à l'est et au sud, où jusqu'à présent ils se maintiennent dans leurs positions.

Quatre artilleurs desservant la même pièce ont été tués sur le bastion de Vaugirard.

Ce soir, on entendait le canon gronder du côté de Bicêtre.

Le fort de Vanves était silencieux. Est-il évacué? On serait porté à le croire, mais en tout cas il n'est pas non plus occupé par la troupe régulière. »

LE VILLAGE D'ISSY

On lit dans le *Times* :

« Issy, enfin, est tombé et a été occupé par l'armée. Ce fait est d'une importance stratégique bien supérieure à ce que l'on pourrait croire à première vue. Le point où la Seine coupe le rempart, et qu'on appelle Point-du-Jour, avait toujours été considéré comme le côté faible de l'enceinte de Paris, et c'est pour le protéger qu'on avait placé dans son voisinage les forteresses du Mont-Valérien et d'Issy. Privée de cette protection, la longue ligne de bastions du Point-du-Jour est exposée au feu des batteries de Meudon et autres qu'on peut établir sur les collines environnantes, et doit nécessairement succomber. On comprend donc quel doit être le sort de cette partie de l'enceinte lorsque ces deux formidables protecteurs eux-mêmes dirigeront leurs feux sur cette partie du rempart!

La nouvelle batterie de Montretout peut être considérée comme un prolongement des ouvrages du Mont-Valérien. En possession des deux forteresses et de cette batterie, le corps du général Douai put passer la Seine à Boulogne sans être inquiété, et ouvrir des tranchées à quelques centaines de mètres des remparts.

Depuis la prise d'Issy, les forces de l'adversaire ont été dirigées presque exclusivement contre Montrouge et Vanves, qui ont été canonnés par les batteries de Châtillon, du Bas-Fontenay et du Moulin-de-Pierre.....

Malgré le feu des bastions 72 à 78, les troupes régulières continuent leurs travaux autour de Vanves, et, d'un instant à l'autre, on peut apprendre qu'il a partagé le sort d'Issy..... » E. H.

DOCUMENTS OFFICIELS
SUR LES FAITS PRÉCÉDENTS.

Le Gouvernement a adressé à toutes les autorités civiles et militaires la circulaire suivante, qui doit être affichée dans toutes les communes :

Versailles, 13 mai 1871, 4 h. 30.

« Pendant que nos troupes ont entrepris, dans le bois de Boulogne, d'ouvrir la tranchée sur un long développement, et que la formidable artillerie de Montretout protége les travaux d'approche, le 2e corps (général de Cissey) a, du côté d'Issy, accompli un fait d'armes des plus brillants. Hier, à midi, les troupes du général Osmont ont occupé les maisons situées au point où la route stratégique rencontre la route de Châtillon à Montrouge. Cette opération, qui a été exécutée par les fusiliers marins, une compagnie du 4e bataillon de chasseurs à pied et les partisans du 113e de ligne, a eu pour résultat de couper toute communication entre les forts de Vanves et de Montrouge.

« Quelques heures plus tard, le commandant de Pontécoulant, avec un bataillon du 46e de ligne (brigade Becher) a enlevé à la baïonnette le couvent des Oiseaux, à Issy.

« Dans cette attaque, exécutée de la manière la plus brillante, nos soldats ont déployé un admirable élan. Les pertes de l'ennemi sont considérables. Nous avons pris huit canons, plusieurs drapeaux et fait des prisonniers.

« A la suite de cette affaire, les insurgés, comprenant qu'ils ne pouvaient plus tenir en dehors de l'enceinte, ont successivement abandonné toutes les parties du village qu'ils occupaient encore, laissant de nouveau entre nos mains un grand nombre de prisonniers.

« L'occupation du lycée de Vanves, effectuée cette nuit, amène nos troupes à quelques centaines de mètres à peine de l'enceinte.

« Ainsi, sur tous les points, nous approchons du terme final de nos opérations et de la délivrance de Paris. »

On lit dans le *Français* de Versailles :

« Peu de temps après que M. Jules Favre avait fini la douloureuse lecture du traité de paix, le bureau de l'Assemblée fut informé qu'une délégation des troupes qui ont enlevé le parc des Oiseaux était dans la cour du château avec les canons et les drapeaux dont elles s'étaient emparées. M. Benoist d'Azy, vice-président, accompagné d'un certain nombre de députés, se rendit au milieu de ces soldats et leur adressa quelques paroles chaleureuses qui furent accueillies par les cris répétés de : Vive l'armée! Vive l'Assemblée! Vive la France! Le général Ducrot ajouta quelques mots sur les misérables qui faisaient prolonger l'occupation des forts par les Prussiens. »

Le *Gaulois* publie l'ordre du jour du maréchal Mac-Mahon à l'armée :

« Soldats :

« Vous avez répondu à la confiance que la France avait mise en vous.

« Par votre bravoure, votre énergie, vous avez vaincu les obstacles que vous opposait une insurrection disposant de tout les moyens préparés par nous contre l'étranger.

« Vous lui avez enlevé successivement les positions de Meudon, Sèvres, Rueil, Courbevoie, Bécon, Asnières, les Moulineaux et le Moulin-Saquet; vous venez enfin d'entrer dans le fort d'Issy.

« Dans ces différents combats, plus de 3,000 prisonniers et de 150 bouches à feu sont restés entre vos mains.

« Le pays applaudit à vos succès et y voit le présage de la fin d'une lutte que nous déplorons tous.

« Paris nous appelle pour le délivrer du prétendu gouvernement qui l'opprime.

« Avant peu, nous planterons sur ses remparts le drapeau national, et nous obtiendrons le rétablissement de l'ordre, réclamé par la France et l'Europe entière.

« Soldats, vous avez mérité la reconnaissance de la patrie.

« Au quartier général de Versailles, le 12 mai 1871.

« *Le maréchal de France commandant en chef*,

« DE MAC-MAHON, duc DE MAGENTA. »

LA RECHERCHE DES RÉFRACTAIRES

On lit dans *l'Avenir national* du 15 mai :

« De prétendues souricières ont été établies hier dans les 9e, 11e et 13e arrondissements, pour la chasse aux réfractaires. Mais ces piéges, mal orga-

---

LE DUC. — Allons, vous voulez rire.

LA MARQUISE. — Excusez mon ignorance.

LE DUC. — Quoi! vous ne les connaissez point? Ce sont deux de nos nymphes les plus répandues.

LA MARQUISE. — Ah!

LE DUC. — On ne voit qu'elles au jardin du Palais-Royal, dans les loges de l'Opéra, partout.

LA MARQUISE. — C'est que je ne vais pas partout, monsieur le duc.

LE DUC. — Je m'étonne moins alors de ne vous avoir jamais rencontrée. Je m'en voudrais à la mort de ne vous avoir pas rendu sur-le-champ les hommages auxquels vous avez infiniment plus de droit que tant d'autres.

LA MARQUISE. — Tant d'autres... nymphes?

LE DUC. — A votre égard le mot est en effet insuffisant.

LA MARQUISE. — Impertinent même.

LE DUC, *surpris*. — De la dignité?..... C'est merveilleux, sur ma parole! Tenez, vous venez d'avoir un mouvement comme une grande dame.

LA MARQUISE. — Ah!... vous trouvez?

LE DUC. — Vous devez très-bien jouer la comédie, Fideline.

LA MARQUISE. — Je suis quelquefois un peu gauche.

LE DUC. — On vous formera.

LA MARQUISE. — Bien obligée.

LE DUC. — Ah çà, ma belle, c'est entendu, je vous adore. Je suis féru de vos divins appas, comme disent les poëtes; je suis pris dans vos lacs et prêt à porter vos chaînes.

LA MARQUISE. — Ah! mon Dieu, monsieur le duc, qu'est-ce que vous me dites-là?

LE DUC. — La vérité, mon cœur.

LA MARQUISE. — Et depuis quand cette vérité est-elle née?

LE DUC. — A l'instant, je ne m'en défends pas... tout à coup, comme la plupart des vérités.

LA MARQUISE. — Cela tient du prodige! Et vous vous imaginez sans doute qu'à l'instant je vais vous croire..... que tout à coup je vais être persuadée?

LE DUC. — Je l'espère, du moins.

LA MARQUISE. — Eh bien, supposons que je vous croie. Après?

LE DUC. — Comment, après? (*A part.*) Voilà une singulière fille.

LA MARQUISE. — Vous ne me répondez pas?

LE DUC. — Venez vous asseoir là, sur ce sofa.

LA MARQUISE. — Est-ce nécessaire à votre éloquence?

LE DUC. — Indispensable. (*Il prend la marquise par la main et la conduit vers un sofa.*)

LA MARQUISE. — Parlez donc. (*A part.*) Où tout cela va-t-il me mener? Lisette s'est trop empressée de se prêter à mon étourderie.

LE DUC, *après avoir pris place à côté d'elle.* — Ma chère Fideline, j'ai à Paris, du côté de la Nouvelle-France, une petite maison délicieuse, que je brûle d'envie de vous offrir. J'ai, en outre, un carrosse à glaces, qui vient de chez Martin, et qui a fait fureur à Longchamps. La petite maison ne va pas sans le carrosse. J'ai compté que vous vous accommoderiez de l'une et de l'autre.

LA MARQUISE, *raillant.* — C'est trop de générosité, monsieur le duc.

LE DUC. — De votre côté, rien ne vous attache à ce pays bocager; votre place est ailleurs, dans un milieu plus brillant; et du moment que vous n'avez aucun attachement sérieux...

LA MARQUISE. — Qu'en savez-vous?

LE DUC. — Cela se saurait. On m'a bien parlé du chevalier de Lillebonne, et puis aussi du comte de Vandamme, qui vous font une espèce de cour. Vous plaît-il que je vous débarrasse de leurs importunités?

LA MARQUISE. — A dire vrai, ces messieurs me sont fort indifférents.

LE DUC. — A merveille! Ainsi, nous voilà parfaitement d'accord tous les deux, ma chère Fideline.

LA MARQUISE. — Pas du tout, monsieur le duc.

LE DUC. — Vous avez résolu de me faire damner, friponne. (*Mouvement de la marquise.*) Quelle raison pourriez-vous m'opposer?

LA MARQUISE. — La raison est que je n'ai rien à vous donner en échange de ce que vous voulez bien m'offrir.

LE DUC. — N'est-ce que cela qui vous embarrasse? Ne soyez pas inquiète. Vous ignorez toutes les richesses que vous possédez, ma déesse... (*Il s'approche tendrement de la marquise.*)

LA MARQUISE, *à part.* — Il est temps de couper



SCÈNES DE PARIS. — Une séance du club des femmes dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. — (D'après nature, par M. Lix.)



PARIS. — Les abords du commissariat en permanence de l'ex-préfecture de police, ancienne rue de Jérusalem (Jean Gougeon). — (D'ap. nature par M. Slom.)

nisés, n'ont amené qu'un petit nombre de captures. La population tout entière semblait être d'accord pour favoriser autant que possible l'évasion des hommes de 19 à 40 ans. Toutes les rues donnant accès aux trois arrondissements, mis de la sorte en *coupe réglée*, étaient barrées par des piquets de gardes nationaux, dont la mission était d'empêcher la sortie des réfractaires, mais qui n'ont guère servi, croyons-nous, qu'à empêcher un grand nombre de personnes de pénétrer dans les souricières. Une centaine de jeunes gens ont été arrêtés, dit-on, dans le 9e arrondissement et enfermés dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette. Quelques-uns de ces jeunes gens ont résisté, et il en est résulté un peu de bruit aux abords de l'église, mais en général les efforts des gardes nationaux pour procurer de nouveaux soldats à la Commune ont égayé les quartiers envahis plutôt qu'ils ne les ont effrayés. En somme, ce qui se passait avait quelque ressemblance avec les scènes qui ont lieu dans les pays de frontière quand les agents de la douane font la chasse aux contrebandiers. Les habitants de ces pays, naturellement ennemis de la douane, sont tous plus ou moins complices des contrebandiers et les protégent de leur mieux, au moyen des ruses les plus variées. Ainsi nous savons que, hier, tel passeport étranger, telle carte d'électeur, et même tel laissez-passer de la Commune, ont chacun servi à plus d'un réfractaire. Toutefois, chose étrange, le meilleur moyen d'échapper à la *presse* était encore de se promener tranquillement dans la rue même qu'on habite, sans faire mine d'en sortir. Tout bien compté, vu leur piètre résultat, les opérations d'hier, qui ont nécessité l'emploi d'un grand nombre d'hommes, ont été encore plus ridicules qu'odieuses. »

DE SAINT-DENIS A VERSAILLES

La route de Saint-Denis à Versailles. — La gare de Saint-Denis. — La ville de Saint-Denis est devenue le point central de la locomotion parisienne comme Versailles est le point central du gouvernement de la France.

Entre ces deux cités, pleines toutes les deux de souvenirs monarchiques il y a échange incessant de communications et ces deux villes mortes en temps ordinaire sont prises aujourd'hui d'une activité fébrile.

Saint-Denis, occupé par les Prussiens, est le seul endroit d'où une ligne de chemin de fer arrive à Paris. C'est par la voie ferrée du Nord que se font toutes les émigrations parisiennes et Dieu sait si elles sont nombreuses. De Saint-Denis les émigrants se dirigent sur Versailles, où viennent converger toutes les lignes du réseau français. Pour aller d'une ville à l'autre, il faut traverser dans toute sa longueur la presqu'île désormais fameuse de Gennevilliers, passer Villeneuve-la-Garenne, Gennevilliers, Colombes, prendre à Nanterre la grande route de Cherbourg qui mène à Saint-Germain et de là arriver à Versailles. Le voyage n'est pas sans danger. Avant de toucher à Gennevilliers, dans le village qu'on traverse et dans cette partie de la plaine qui verdoie entre ce point et Colombes, les obus pleuvent nuit et jour. Les batteries fédérées du pont d'Asnières et du pont de Clichy, ainsi que les wagons blindés de la gare de Levallois, envoient incessamment leurs projectiles sur la route et les villages, trouant les maisons, brisant les arbres, tuant les cultivateurs et les voyageurs inoffensifs, quelquefois coupant en deux une voiture qui se trouve pour son malheur sur la trajectoire de l'obus. On appelle cela *fouiller* une plaine, un village. Depuis plus de quinze jours, il n'y a pas un seul soldat de Versailles sur ce point, cela ne fait rien, on fouillait il y a une quinzaine, on continue à fouiller. On accumule les ruines et les morts inutiles, peu importe! la tactique veut qu'on fouille à coups d'obus, qu'on démolisse murailles et maisons, qu'on coupe en deux ce paysan qui ensemence son champ, cet artisan qui travaille dans son échoppe, cette pauvre femme qui porte sa hotte de légumes. Dans ces temps où la vie est rendue si difficile à tous, ces pauvres gens cherchent à gagner leur pain au péril même de leur vie. Ils sont tués. C'est un malheur, dit le tacticien; un accident de guerre dont un général n'a qu'à se laver les mains.

Malgré tous les dangers dont est semée la route de Saint-Denis à Versailles, malgré les obus et les boîtes à mitraille qui éclatent à chaque pas, la circulation des piétons, des voitures n'en est pas moins prodigieuse. Des omnibus de toutes formes et de tout âge, des coucous ressuscités, des cabriolets fantastiques, sillonnent cette plaine que la nature a faite si fertile et dont la guerre civile fait un champ de mort. Le passage le plus dangereux est la traversée de Gennevilliers et la bifurcation des quatre routes, à l'endroit où le chemin de Gennevilliers à Colombes coupe la route d'Argenteuil à Asnières. Là, il faut avoir l'œil au guet, interroger à chaque instant l'horizon, que bornent les buttes Montmartre. Les obus dans l'air y sont plus communs que les hirondelles et, dans cette région malsaine, les gens avisés descendent de voiture et font le chemin à pied. Une personne offre moins de surface au projectile qu'un véhicule et on voit mieux venir l'obus quand on est sur ses deux jambes que lorsqu'on est enfermé dans une voiture. Si la bombe éclate tout près, on a la ressource de se jeter à terre et on peut s'en tirer avec un peu de chance.

Tout cela n'est pas gai et bien des gens se demandent tous les jours quand finiront ces pérégrinations dangereuses sur ces routes et à travers ces villages bombardés où on ne peut pas mettre un pied sans s'exposer à y laisser sa tête.

On se fait cependant au danger comme on se fait à tout dans ce monde. On va et l'on vient à travers les obus avec autant de résignation qu'on faisait la queue à la porte du boulanger pendant le siége. Que voulez-vous? Il faut bien vivre et la vie sociale c'est la circulation.

Cette circulation s'est concentrée à la gare de Saint-Denis où le spectacle rappelle les grands et les beaux jours de la foire de Beaucaire où, dans une ville de 6,000 âmes s'entasse au mois de juillet, un monde de deux cent mille trafiquants.

A toute heure de la journée, cette gare dont les proportions sont loin d'être colossales, est encombrée d'une cohue de voyageurs qui vont à Paris ou qui en viennent; les piétons s'y écrasent les uns les autres, les véhicules de tous genres et de tout équipage se heurtent, se bousculent, s'accrochent. Si les Prussiens n'étaient pas là pour faire exécuter une consigne inflexible, les accidents y seraient de toutes les heures. Mais les Allemands sont là et il y en a, grand Dieu! Des blancs, des verts, des bleus, des gris, des noirs, de toutes les nuances. On dirait une exhibition de carnaval militaire. Ce spectacle manque de gaîté pour les yeux français, mais on est bien forcé de s'y faire comme on se fait à la chute des obus.

C'est égal, il temps que tout cela finisse.

MAXIME VAUVERT.

Les églises converties en clubs

On connait la théorie de M. Victor Hugo sur la propriété des églises, théorie renouvelée des philosophes politiques de 93, qui la mirent, comme on sait, en pratique.

La Commune de 1871, pour qui Robespierre est Dieu et Victor Hugo son prophète? se complait à revenir sur le passé et à confisquer les églises au profit des réunions politiques. La chaire devient une tribune et le prêtre est remplacé par un orateur

---

court à ce badinage. (*Haut.*) N'importe, monsieur le duc, je refuse votre marché.

LE DUC. — Un marché! Ne vous servez donc pas de ces termes-là.

LA MARQUISE. — Le mot n'y fait rien assurément; c'est la chose que je refuse.

LE DUC. — Vous refusez.....

LA MARQUISE. — La petite maison de la Nouvelle-France, et le carrosse à glaces de chez Martin... Oui, monsieur le duc.

LE DUC. — Est ce possible?

LA MARQUISE. — Serait-ce donc la première résistance que vous eussiez rencontrée dans votre carrière galante?

LE DUC. — Ma foi, oui.

LA MARQUISE. — Eh bien! il y a un commencement à tout.

LE DUC. — Je tombe de mon haut. Est-ce bien Fideline qui parle de la sorte?

LA MARQUISE, *à part.* — Nous y voilà. (*Haut*) Et si je n'étais pas Fideline?

LE DUC. — A d'autres!

LA MARQUISE, *sérieuse.* — Je vous assure, monsieur le duc, que je ne suis pas Fideline.

LE DUC. — Ah bah!

LA MARQUISE. — Je vous l'atteste sur l'honneur.

LE DUC. — Eh bien! qu'est-ce que cela me fait? Est-ce que je tiens à Fideline, moi?

LA MARQUISE. — Comment?.....

LE DUC. — C'est bien plus drôle ainsi.

LA MARQUISE. — Je suis.....

LE DUC. — Tu es une femme charmante, cela me suffit.

LA MARQUISE, *offensée.* — Monsieur le duc, j'ai droit à votre respect.

LE DUC. — Bon! je commence à me faire à ces grands airs! (*Il lui ceint la taille avec le bras.*)

LA MARQUISE, *se dégageant.* — Ne m'obligez pas, monsieur le duc, à appeler ma femme de chambre.

LE DUC, *se mordant les lèvres; à part.* — Ce ton de dignité..... je n'y comprends rien. Voilà le problème annoncé. (*Après un silence; s'approchant de la marquise*) Là, là..... faisons la paix.

LA MARQUISE. — Non.

LE DUC. — Si.

LA MARQUISE, *plus faiblement.* — Non...

LE DUC. — Eh bien! un armistice?

LA MARQUISE. — Désarmez le premier.

LE DUC. — Soit. *Il lui tend la main; elle lui donne la sienne, qu'il retient.* L'adorable main!

LA MARQUISE. — Trahison!

LE DUC. — Vous vous trompez... et la preuve... (*Il tire une bague de sa veste*).

LA MARQUISE. — Que voulez-vous faire?

LE DUC, *qui n'a pas lâché la main de la marquise.* — Je veux vous passer au doigt le gage de notre traité de paix.

LA MARQUISE. — Qu'est-ce que c'est que cela?

LE DUC. — Mon bijoutier prétend que c'est un diamant de quelque prix.

LA MARQUISE. — Les feux qu'il jette sont superbes.

LE DUC. — N'est ce pas? Souffrez alors.....

LA MARQUISE. — Nenni.

LE DUC. — Nenni! Pourquoi nenni?

LA MARQUISE. — On ne verrait plus mes doigts.

LE DUC. — O coquetterie! Rassurez-vous.....

LA MARQUISE. — Non, vous dis-je, laissez cela.

LE DUC. — Sérieusement?

LA MARQUISE. — Sérieusement.

LE DUC. — Je n'ai jamais vu de femme comme vous.

LA MARQUISE, *en riant.* — Il m'est facile de vous renvoyer votre compliment..... ou votre épigramme: Je n'ai jamais vu d'homme comme vous.

LE DUC. — Encore une fois.....

LA MARQUISE. — Inutile. (*Un silence.*)

LE DUC. — Permettez qu'à mon tour j'appelle votre femme de chambre.

LA MARQUISE. — A votre aise, monsieur le duc. (*Le duc sonne. A part :*) Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE V

LES MÊMES, LISETTE

LISETTE. — Madame me demande?

LA MARQUISE. — Moi? Non, Lisette.

LE DUC. — Approche, Lisette.

LISETTE, *étonnée.* — Que j'approche, monsieur le duc?.....

LE DUC. — Tiens, Lisette, voici une bagatelle que ta maitresse veut bien me permettre de t'offrir.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

ou un lecteur public, voire même par des oratrices et des lectrices.

Dans ce moment où tout homme valide est obligé de se battre aux remparts, les clubs ne sont généralement fréquentés que par des femmes qui viennent, le soir, à l'église pour entendre les beaux raisonnements des libres-penseurs.

L'église Saint-Germain-l'Auxerrois a été ouverte aux fidèles-clubistes du 1er arrondissement le 6 mai. Bien des motions, bien des résolutions y ont été déjà discutées du haut de la chaire. La citoyenne Rondier y a pris la parole dès les premiers jours et a développé, avec un certain talent oratoire, une proposition tendant à affranchir le sexe faible de la tyrannie du sexe fort. Une *résolution* en faveur du divorce a été votée d'acclamation. Les arguments mis en avant par l'oratrice ont paru irréfutables.

L'église Saint-Germain-l'Auxerrois n'est pas la seule dont la destination ait été si révolutionnairement changée.

L'église Saint-Nicolas-des-Champs, l'église Saint-Roch, rue Saint-Honoré, ont été affectées aux clubs politiques.

A l'église Saint-Eustache il y aurait eu de commis quelques excentricités déplacées. On aurait coiffé du bonnet phrygien l'image de la Sainte-Vierge et ceint d'une écharpe rouge le Christ crucifié.

A Saint-Sulpice, une centaine de gardes nationaux sont entrés dans l'église au moment où l'édifice était rempli de fidèles amenés par les dévotions du mois de Marie. Ils ont voulu chasser du temple cette assemblée de fervents, mais une manifestation imposante s'étant produite sur la place pour s'opposer à cette mesure de la Commune, les fédérés se sont retirés. Le lendemain ils sont revenus en plus grand nombre au moment où l'office du soir était commencé et le temple illuminé. Ils ont bousculé les femmes du quartier, qui étaient venues protester en grand nombre et les ont poussées dehors en arrêtant les plus récalcitrantes. La force est restée aux soldats de la Commune et le club du VIe arrondissement a été installé.

Il nous semble que pour le moment la Commune aurait à s'occuper de choses plus sérieuses. Le danger de la patrie réclame tous leurs soins et la question militaire et politique prime les fantaisies philosophiques.

En tous cas les hommes du 18 mars devraient méditer un petit livre de Francis Wey qui fut publié en 1848 et qui a bien son mérite. Ce volume est intitulé : *Manuel des droits et des devoirs*, dictionnaire démocratique. A l'article Religion ils liraient ceci dont je les engage à faire leur profit : « L'idée d'une philosophie isolée et exclusive de la religion est une absurdité; et le dessein d'opposer le mot philosophie au mot religion, comme si l'un excluait l'autre, n'est qu'une pompeuse niaiserie. »

M. V.

LES COLLECTIONS DE M. THIERS

Les collections de M. Thiers, que vient de saisir la Commune, n'étaient guère connues du public que de réputation. Elles ornaient les vitrines de ses appartements privés et de son vaste cabinet de travail; encore y affectaient-elles plutôt l'apparence tranquille de documents recueillis en vue de l'étude, que le triomphant aspect d'objets rares et précieux disposés pour le plaisir des yeux. Nous en donnons plus loin la raison.

Cette galerie était toujours close aux visiteurs inconnus du maître; une lettre d'excuse polie, signée par un secrétaire, était l'inévitable réponse à une demande de visite. M. Thiers ne prêtait jamais non plus aux expositions publiques. Il avait sur les jouissances égoïstes de la possession privée des idées très-absolues. Il redoutait aussi le danger de l'emballage, du transport, du retour de ces fragiles et irremplaçables richesses; il a dû frémir quand il a lu, dans le compte rendu de la séance de la Commune du 12 mai, ces paroles irrespectueuses : « ... Quant aux petits bronzes, je pense qu'ils arriveront en bon état. »

La proposition du citoyen Protot « d'envoyer à la Monnaie toutes les pièces représentant l'image des d'Orléans » détonne, à notre époque, comme une menace d'excommunication. Qu'importe au passé, qu'importe au présent même, qu'on envoie à la Monnaie « les pièces représentant l'image des d'Orléans »? En quoi le peuple en sera-t-il plus libre, mieux secouru, plus instruit de ses droits? La France, au contraire, n'y peut que perdre une parcelle de sa fortune publique : ces pièces ont, par leur rareté, par leur intérêt historique, une valeur relative mille fois plus considérable que leur valeur intrinsèque. Un amateur, un cabinet public vous donnera mille francs d'un jeton d'argent qui, jeté au creuset, rendra vingt sous! Et que dira de nous l'étranger?

J'insiste, parce que le sort de ces collections n'a point encore été officiellement fixé. Le citoyen Demay a fait remarquer justement que ces petits bronzes sont l'histoire de l'humanité. « Nous ne sommes pas des barbares, a-t-il ajouté, et la commune veut conserver le passé de l'intelligence pour l'édification de l'avenir. »

C'est précisément parce que nous ne sommes point « des barbares » qu'il nous faut nous garder des actes emportés et des résolutions irréfléchies, propres aux barbares. Or, la dispersion par vente publique, qui a été mise en question, d'un cabinet aussi précieux que celui-ci serait aussi préjudiciable aux intérêts du trésor qu'aux intérêts de cet avenir dont l'édification nous est promise.

La vente publique d'une pareille série d'œuvres d'art serait, en ce moment, purement illusoire. Ces sortes de ventes exigent un repos d'esprit un concours de public, une abondance d'argent irréalisables dans les circonstances que traverse Paris. Ces bronzes, ces marbres, ces albums, ces gravures, seraient mis sur table dans des salles vides d'amateurs, et acquis tout au plus par des brocanteurs véreux, qui se ligueraient pour les avoir à vil prix et les expédier au plus vite à l'étranger. Le trésor perdrait donc, en réalité, une somme considérable ; mais la perte irréparable serait surtout subie par la France elle-même.

La richesse d'une nation n'est pas toute dans ses revenus financiers, dans le mouvement de ses capitaux; elle n'est pas toute dans sa production industrielle et commerciale. Elle est aussi dans ses arsenaux intellectuels et artistiques qu'elle met à la disposition de ses enfants, les musées nationaux et les collections particulières. Loin de penser à les disperser, il est plus urgent que jamais de les immobiliser sur le sol de la patrie.

Ce serait donc un crime de lèse-nation que de disperser les collections saisies chez M. Thiers, réserves faites, bien entendu, de tout jugement sur la moralité ou l'opportunité d'un tel acte. Ces collections, jusqu'à ce qu'une justice moins passionnée ait décidé de la validité du décret de circonstance lancé par la Commune, doivent entrer sans retard dans les vitrines du Louvre et y servir à l'éducation du public. La Fédération des artistes, qui a la haute main sur nos musées, doit les réclamer au plus vite, les classer, les cataloguer et les exposer.

Le citoyen Courbet, que son tempérament d'artiste porte à priser très-haut la série des « petits bronzes » de M. Thiers, l'estime 1,500,000 fr.. C'est aller un peu vite; un expert retrancherait peut-être un zéro. Mais il ne s'agit point ici, nous le répétons avec insistance, de l'estimation vénale. La plupart de ces bronzes sont d'une rareté, d'un intérêt hors ligne. C'est une partie de l'art de la Renaissance italienne, qui manquait à peu près complètement dans nos musées. Les fonds du Louvre, d'ailleurs peu considérables, étaient absorbés, sous l'empire, par l'achat exclusif de morceaux plus ou moins douteux des écoles anciennes, surtout de l'école italienne. Ces bustes, ces médaillons, ces bas-reliefs, ces vases, ces statuettes en bronze, qui offrent autant d'intérêt à l'artiste qu'à l'industriel, et dont la critique moderne n'avait pas sans peine mis en relief les mérites d'originalité et de caractère furent abandonnés à l'ardente dispute des riches amateurs et des musées étrangers.

Un certain nombre de bronzes de M. Thiers ont passé par l'hôtel Drouot. On l'y rencontrait fréquemment aux expositions; il ne paraissait jamais aux enchères, ayant donné aux experts des ordres pour les objets dont il avait envie. Sa charmante *Vénus marine* a figuré dans la vente Montville. Cette Vénus, aux formes fines et sveltes, est accoudée sur le dos d'un monstre squammeux à la tête de bouc; elle caresse en souriant sa barbe rude. Deux Amours ailés brandissent une torche et ajustent un trait sur l'arc bandé. C'est un bronze florentin du 16e siècle en bas-relief; la fonte en est parfaite, la patine le réchauffe et le dore comme une mince plaque d'écaille. Son *Mime antique* provient de la vente, plus ancienne, du cabinet Denon : il danse, les bras pris dans son manteau, un pas de paysan lourdaud. C'est une statuette d'une grande expression. — Deux têtes de mulet, d'un caractère étonnamment énergique, ont dû former l'extrémité des bras du fauteuil de quelque riche romain établi en France; elles ont été trouvées, il y a quelques années, dans une vigne en Dauphiné. — Des terres cuites, des bustes, des médaillons montrent encore l'art grec ou romain dans toute sa noble perfection.

Un des morceaux célèbres de ce cabinet est la maquette en bronze, coulée à cire perdue, d'un groupe dont Michel-Ange laissa le marbre inachevé : la *Vierge* tient sur ses genoux l'enfant qui se retourne et cherche son sein. L'école des Beaux-Arts possède, dans la chapelle où se voit la copie par Sigalon du *Jugement dernier*, un moulage du groupe original. Cette admirable petite esquisse du grand maître florentin rend supérieurement la grâce fière et mélancolique de son génie et la puissante originalité de sa main. — Un modèle de *Cavalier sur un cheval au galop* était attribué par M. Thiers à Léonard de Vinci, qui fut, au dire de ses contemporains, enthousiastes de son vaste génie, aussi grand sculpteur que grand peintre, aussi habile architecte que savant ingénieur. Je me borne à ces quelques morceaux d'élite.

M. Thiers, qui, comme l'on sait, débuta dans les lettres par une critique du salon de 1822 publiée dans le *Constitutionnel*, a en manuscrit une *Histoire des Médicis*, dans laquelle l'art italien et l'art florentin surtout doivent occuper une large place.

M. Thiers a possédé de belles et nombreuses collections de gravures anciennes; il les avait aussi formées en vue de ses études historiques. Ainsi, dans les œuvres de Callot, de La Belle, d'Abraham Bosse, il retrouvait plus vifs, plus accentués que dans aucun livre, les mœurs, les costumes des gens de guerre ou de métier, des paysans ou des seigneurs du règne de Louis XIII. Une nombreuse réunion de portraits, dessinés ou gravés d'après nature par Nanteuil, par Drevot, par Edelinck, le mettait comme en tête-à-tête avec les princes, les généraux, les diplomates, les dames de la cour, qui ont joué leur rôle, aimable ou sanglant dans les troubles de la Fronde et la période brillante de la jeunesse de Louis XIV. Plus tard c'étaint Moreau, les Saint-Aubin, Gravelot, Dubucourt, qui l'introduisaient dans les salons, les salles de spectacle, les fêtes publiques, les cabarets de la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Vers 1864, M. Thiers s'est défait de tous ces matériaux par plusieurs ventes anonymes. Il n'est guère probable qu'il ait conservé dans ses cartons d'autres estampes que celles des maîtres de l'école italienne et d'autres eaux-fortes que celles de Rembrandt ou de Van Dyck.

Son cabinet était décoré de copies à l'aquarelle des fresques ou des tableaux de grands maîtres qui sont la gloire des monuments ou des musées de Rome, de Florence, de Milan, de Venise. Il avait aussi fait fondre à un exemplaire unique quelques réductions de statues de la Renaissance, entre autres celle du rude capitaine vénitien, le *Colleone*, par Andrea Verrocchio.

Mais une des singularités et certainement, n'en déplaise à l'Institut, une des richesses de ce cabinet, c'est un choix supérieur d'objets, d'albums et de rouleaux persans, chinois et japonais.

Ses cabinets en laque, — celui surtout qui provient de la vente Montebello, et qui, gros comme le poing fermé, a coûté cependant plusieurs milliers de francs, — n'ont de rivaux que les laques de la galerie d'Apollon, qui furent rapportés à Marie-Antoinette par des missionnaires jésuites. On ne rencontre guère rien de plus parfait, en fait d'art

chinois, que son grand rouleau qui raconte la vie, les campagnes et les plaisirs d'un empereur célèbre. Ses albums japonais sont du plus beau tirage, et il faut citer encore des bronzes fondus à cire perdue, des vases en porcelaine de la Chine ou du Japon, à décor éclatant d'harmonie, des ivoires sculptés, des cristaux de roche gravés, des socles incrustés d'or, d'argent ou de nacre de perle, des jades, dont la dureté émousse nos outils les mieux trempés, mais ne lasse point l'inimaginable patience des artistes orientaux.

C'est donc un véritable musée.

Certes, la saisie d'un cabinet qui représente tant de soins, tant de temps, a dû être plus pénible à celui qui l'avait formé que la démolition de sa maison. Je n'ai point à me prononcer sur la légalité, même révolutionnaire, d'un acte dont les Bonaparte avaient donné, à propos des biens des d'Orléans, le fatal exemple; mais il serait redoutable pour les intérêts mêmes de la France que l'on pût soupçonner qu'une telle doctrine entrât dans nos mœurs publiques. Les collections privées, dont certains membres de la Commune semblent si peu apprécier et si peu connaître la valeur, sont une des richesses et une des forces de la France.

Que l'on saisisse, sans en avoir d'avance fixé la destination, une collection d'objets d'art, c'est inévitablement provoquer la terreur ou tout au moins l'anxiété parmi les possesseurs d'objets d'art. Il est à craindre que, lorsque la paix aura été conclue, ceux-ci ne traduisent ces craintes, à coup sûr exagérées, mais concevables, par la vente définitive de leurs cabinets. L'art, l'industrie, la critique, le goût français, ont tout à perdre, l'art, l'industrie, la critique, le goût étranger, ont tout à gagner à cette conquête de nos dépouilles.

Y.

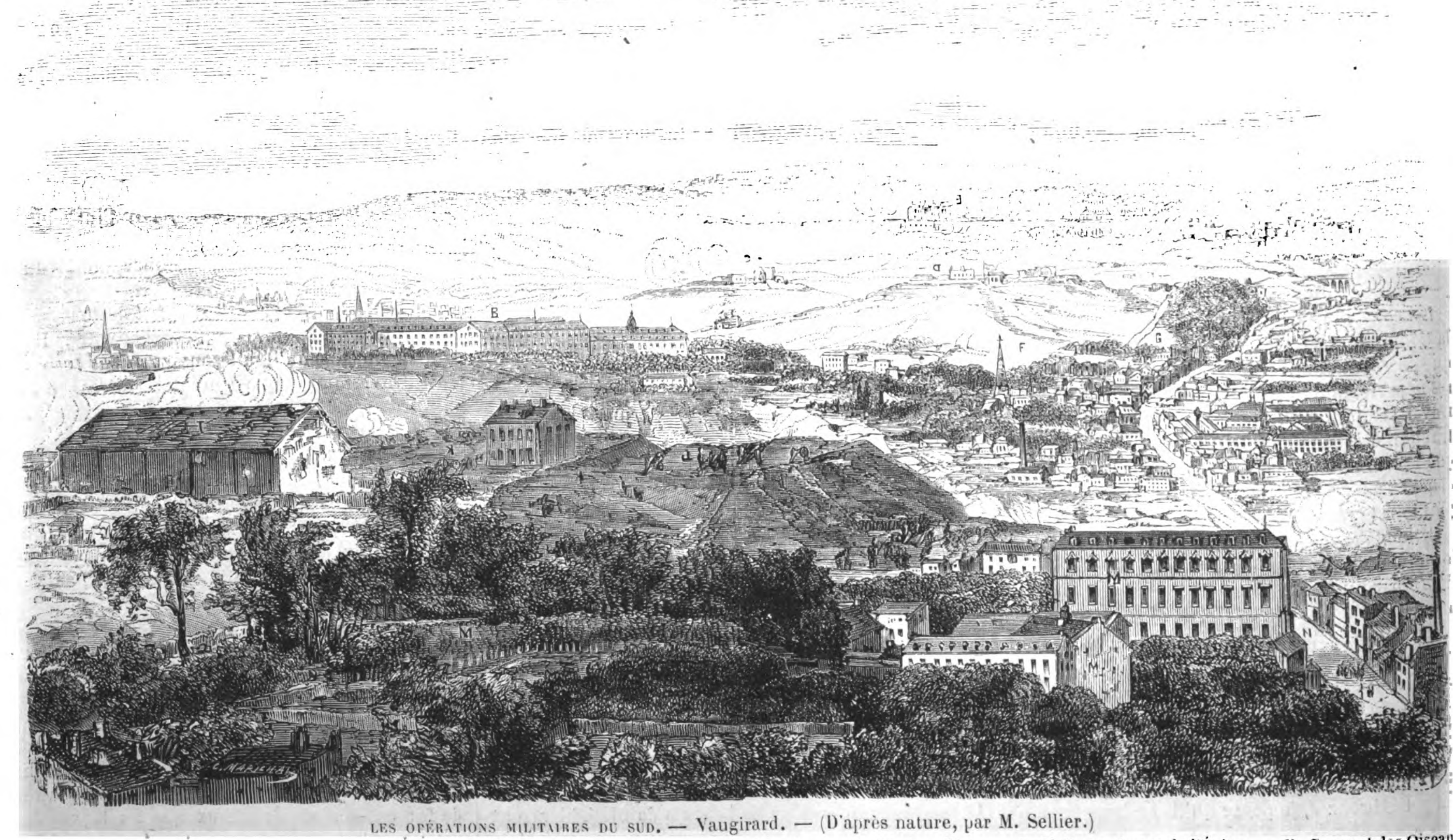

M. AUBER, compositeur, décédé à Paris le 15 mai.

M. AUBER

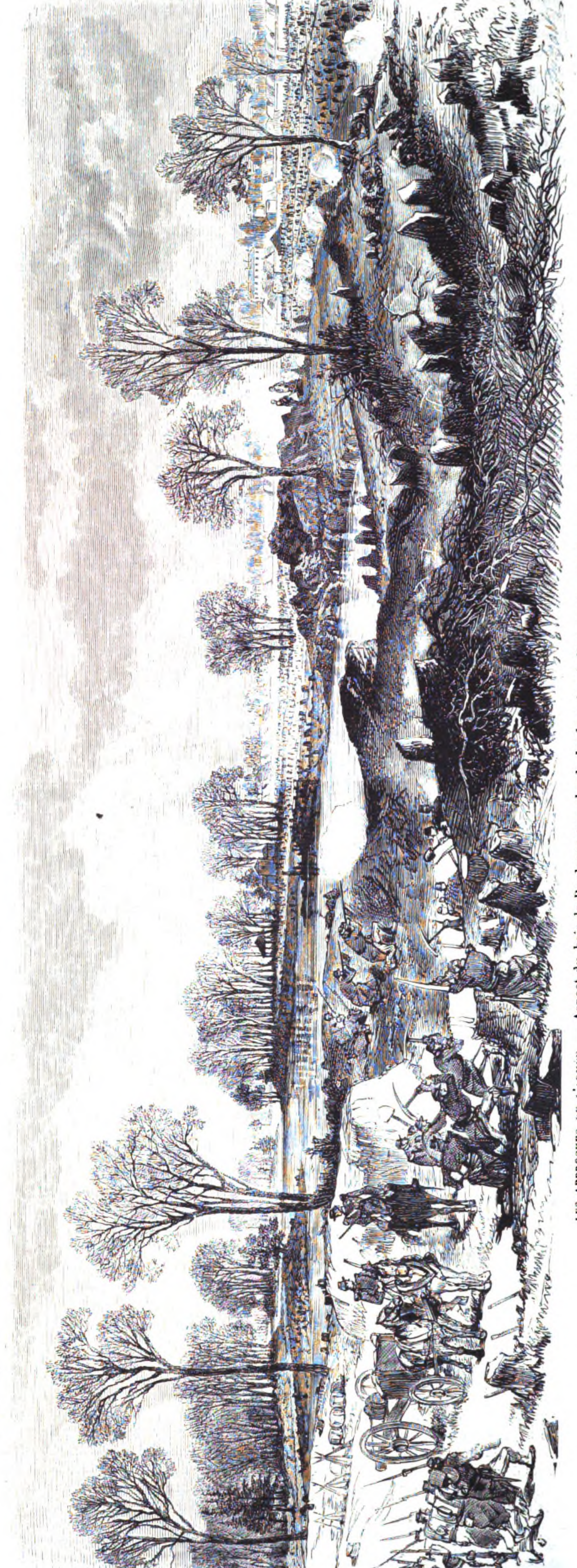
M. Auber, qu'une maladie de quelques jours vient d'emporter à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, n'était point ce musicien de La Bruyère qui, après vous avoir enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans le même étui, ou n'être plus sans cet instrument qu'une machine démontée à qui il manque quelque chose et dont il n'est pas permis de rien attendre.

Salué par tous les dilettanti du monde comme chef de l'école française, l'auteur de *la Muette*, du *Domino noir*, du *Philtre*, de *Fra Diavolo* et de tant d'autres opéras, était tenu par les hommes d'esprit comme un des causeurs les plus spirituels.

Les mots vifs et piquants que recueillaient ses intimes se colportaient dans les salons et les journaux, comme se fre.


LES OPÉRATIONS MILITAIRES DU SUD. — Vaugirard. — (D'après nature, par M. Sellier.)
A. Clocher de Vanves. — *B.* Lycée de Vanves. — *C.* Moulin-de-Pierre. — *D.* Fort d'Issy. — *E.* Meudon. — *F.* Clocher d'Issy. — *G.* Château et parc de l'Épine. — *H.* Couvent des Oiseaux. *I.* Petits-Ménages. — *J.* Magasin à fourrages de Vaugirard. — *K.* Bastion 73. — *L.* Bastion 72. — *M.* Jésuites de Vaugirard. — *N.* Grande-Rue de Vaugirard.

LE SECOND SIÉGE. — Partie supérieure des batteries de Montretout. — (Dessin de M. Vierge, d'après croquis de M. Robida.)



LES APPROCHES DE L'ARMÉE. — Aspect du bois de Boulogne aux abords des lacs depuis l'occupation des troupes. — (Dessin de M. Deroy.)

donnaient dans tous les pays ses mélodies si faciles aux mémoires musicales.

Causeur spirituel, M. Auber avait ce plus que de l'esprit qu'il faut pour être un compositeur spirituel. Ses opéras pétillent de cet esprit parisien que peuvent primer un moment les fanfaronnades de la force triomphante, mais que n'écraseront jamais les prétentions envieuses de l'étranger.

Né à Caen en 1792, destiné par son père au commerce, et envoyé en Angleterre pour y étudier les affaires, M. Auber ne se reconnut qu'une vocation, la musique; qu'une patrie, Paris.

Depuis 1813, M. Auber n'a jamais voulu perdre de vue la rampe de l'Opéra-Comique, ni la marquise de l'Opéra. Cela n'affaiblissait en rien sa puissance d'intuition musicale et cosmopolite, car ses tarentelles sont chantées, comme motifs nationaux, à Naples et dans toute l'Italie, où il n'a jamais mis les pieds.

Son apprentissage, et il y en a un à faire en montant des moindres conditions jusqu'aux plus grandes, ne fut pas de longue durée. Dès son second opéra le succès vint à lui et lui fut fidèle pendant soixante ans.

Élu membre de l'Institut en 1829, il succéda, en 1842, à Chérubini comme directeur du Conservatoire, direction qu'il a conservée jusqu'à sa mort. Après l'avoir promu à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur, l'empire se disposait à lui offrir un fauteuil au Sénat, à côté du prince-compositeur Poniatowski.

Les événements politiques en ont autrement ordonné. La gloire artistique de M. Auber n'en sera nullement diminuée.

LÉO DE BERNARD.

LES BATTERIES DE MONTRETOUT

Montretout devait faire parler de lui. L'importance militaire de cette hauteur, qui couronne au nord la ville de Saint-Cloud, avait été reconnue depuis longtemps. En 1840, lorsqu'il fut question d'embastionner Paris, les officiers du génie, chargés d'indiquer la position des forts détachés, avaient désigné Montretout comme l'emplacement d'une redoute, complément nécessaire à la ligne de défense.

Mais la chambre des députés chicana sur le chiffre de millions que demandait alors M. Thiers pour fortifier la capitale. Il fallut réduire le devis primitif, et Montretout fut sacrifié. On pensa que la forteresse du Mont-Valérien serait, en attendant, suffisante.

Le roi Louis-Philippe se résigna difficilement à sacrifier sa redoute à l'esprit d'économie qui aveuglait alors ses députés : la Chambre avait arrêté à deux cents millions, croyons-nous, le crédit ouvert pour les fortifications, et, en monarque constitutionnel, Louis-Philippe n'avait qu'à se soumettre. Il se soumit, mais il pensa toujours à Montretout. Il y pensa tout le temps de son règne; il y pensa en exil, il y pensa à ses derniers moments. « Montretout est-il fortifié? » demanda-t-il avant de mourir.

Le second empire, qui ne s'occupa que de créer à grand frais des lignes stratégiques dans l'intérieur de Paris, oublia complétement Montretout. Il ne s'en souvint qu'au moment où les Prussiens, après Sedan, marchèrent pour investir la capitale. Le ministère Palikao ébaucha mollement quelques terrassements sur la hauteur de Montretout, et quand les Allemands arrivèrent, il n'y avait rien de fait.

M. Thiers, forcé par les circonstances, de reconquérir Paris à la France, s'est souvenu de Montretout. N'ayant pu utiliser la position contre l'étranger, il a pensé à s'en servir contre les fédérés. Il l'a armée avec amour en y installant une formidable batterie auprès de laquelle les fameuses batteries prussiennes de Chevilly et de Châtillon ne sont que des jouets d'enfants.

L'étage supérieur de cette gigantesque batterie est construit sur le bord de la route neuve qui, partant du bord de la Seine à Puteaux, coupe le plateau de Montretout pour mener à Ville-d'Avray, en suivant parallèlement le chemin de fer, qu'elle domine. Au-dessous et sur le flanc de la colline, près de la voie ferrée, a été établi l'étage inférieur, composé, comme le premier, d'une quarantaine de chambres faites de fascines et sans toiture. Toutes les embrasures s'ouvrent sur Paris.

La batterie de Montretout est armée de 80 pièces de siége et de marine du calibre de 24 et de 32. Au besoin, chaque pièce peut tirer vingt coups à l'heure, soit quatre cents par jour, soit *trente-deux mille* pour la batterie entière et par vingt-quatre heures. On se contente pour le moment d'envoyer dix mille obus par jour sur les bastions.

Chaque coup de canon, calibre 24, revient à 28 francs, obus compris. Chaque coup d'une pièce de 32 coûte 32 francs. On peut donc évaluer à 300,000 francs la somme moyenne que dépense par jour la batterie de Montretout. Si toutes les pièces donnaient et tiraient autant qu'elles peuvent tirer, la dépense journalière ne serait pas de moins d'un million.

Du haut de Montretout, on découvre tout le bois de Boulogne, tout Paris et tous les coteaux de Meudon à Bicêtre. On tient à portée de son canon, en face de soi, tous les bastions, toutes les barricades, tous les ouvrages de Passy, d'Auteuil, du Point-du-Jour. On prend en enfilade Grenelle et Vaugirard, et les obus portent jusqu'à Issy et à Vanves.

La seule position que ne peut atteindre Montretout est le bastion du Point-du-Jour qui regarde la Seine et que foudroie le Mont-Valérien de ses batteries basses.

Le tir combiné des deux forteresses, Montretout et le Mont-Valérien, tient sous ses feux près d'un tiers de la circonférence de Paris, trente bastions (du n° 50 au n° 80), sur cinquante-quatre que défendent les fédérés.

Les batteries de Montretout sont desservies par des artilleurs de l'armée et par des marins; mais les premiers sont en plus grand nombre et ne le cèdent en rien, comme intrépidité et comme justesse de coup d'œil à leurs camarades de la flotte.

Depuis son armement, la hauteur de Montretout ne cesse de se couvrir de nuages de fumée blanche, du milieu desquels s'échappent, le jour et la nuit, les éclairs caractéristiques des pièces de canon. Les détonations, presque continues, s'entendent de dix lieues à la ronde, et leur formidable roulement fait juger de la terrible besogne qu'accomplissent ces batteries.

Montretout est en train de conquérir sa célébrité militaire. Il aura une page dans la triste histoire de nos guerres civiles.

Que n'a-t-il pu tonner contre les Prussiens!

MAXIME VAUVERT.

A TRAVERS PARIS

LES THÉÂTRES

Les théâtres, par leur existence factice, me rappellent l'étrange nouvelle d'Edgar Poë : *Le Cas de M. Valdemar.*

Ils vivent d'une vie singulière, absurde, somnambulesque. Ils feignent d'afficher, mais ne croyez pas à ce qu'on lit sur leurs affiches; ils font semblant d'ouvrir leurs guichets et leurs portes, mais ne vous y fiez qu'à demi. Un silence inquiétant règne dans ces salles prématurément vieillies et dédorées; ce lustre répand une lueur de soufre; ces ouvreuses n'ont pas l'air de personnes naturelles; ces musiciens sont bien imités, — voilà tout ce qu'on en peut dire.

Examinez bien les acteurs : êtes-vous parfaitement certain de leur identité? Moi, j'ai des doutes et je songe à l'Antonia d'Hoffmann. On dirait qu'ils jouent machinalement et qu'ils sont mus par des ressorts. Quelquefois ils s'interrompent tout à coup, et leurs yeux demeurent fixes, — comme les pensionnaires en bois de Séraphin.

Que si les acteurs sont fantastiques, les spectateurs ne le paraissent pas moins. On ne sait d'où sort ce public inconnu jusqu'à présent. Ce sont des figures étonnées, des costumes invraisemblables, des attitudes inusitées.

Les pièces elles-mêmes reviennent de l'autre monde : c'est *l'Ange de minuit* au Château-d'Eau, et *Fanchon la vielleuse* à l'Ambigu-Comique. *L'Ange de minuit* est emprunté à une ancienne légende qui a déjà fourni *Crispino e la Comare* au répertoire italien. Oyez, bonnes gens! Un bûcheron accablé de misère, d'enfants et de fatigue, se lamentait un jour devant un chêne qu'il ne pouvait abattre. La Mort sortit soudain du tronc de l'arbre, et, touchée de ses plaintes, lui offrit d'être sa « commère » en toute occasion. Le pauvre homme accepte, et, pour prix de leur pacte, la Mort le métamorphose en médecin infaillible. « — Je t'apparaîtrai auprès du lit des malades, lui dit-elle, à leurs pieds lorsqu'ils devront mourir, à leur tête lorsqu'ils devront revenir à la santé. »

Le traité fut exécuté. En peu de temps, l'ex-bûcheron devint un célèbre docteur et un millionnaire. Mais il lui était survenu un nouvel enfant sur ces entrefaites, un enfant dont il reculait toujours le baptême, dans la peur de voir apparaître la sinistre marraine. Cela ne manqua pas. Un soir qu'il célébrait en famille le jour des Rois, le morceau du gâteau qui contenait la fève lui échut. Il se disposait à choisir une reine, lorsqu'une dame voilée apparut, et lui dit en posant une main glacée sur son épaule : « — Eh bien! mon compère, tu m'oublies donc?.....

Fanchon la vielleuse n'éveille pas d'aussi lugubres idées. C'est une pièce de bonne humeur, qui a inspiré la *Grâce de Dieu*. L'héroïne n'est point un personnage de fantaisie; on a vu sous le règne de Louis XV une telle Savoyarde de ce nom, chez laquelle aimaient à se réunir Panard, Collé, Piron, Vadé et l'abbé de Lattaignant. Elle demeurait rue de l'Arbre-Sec, en face de la boutique d'un faïencier. D'abord elle n'occupait qu'un modeste appartement; au bout de quelques années la maison tout entière était à elle. C'est que Paris s'était engoué de Fanchon et de sa vielle; ses amis, brochant sur le tout, lui firent une réputation de haute vertu :

> Quinze ans, et sans ressource aucune!
> Que l'on éveille de soupçons!
> Cependant j'ai fait ma fortune,
> Et n'ai donné que mes chansons.

Au Gymnase, reprise des *Idées de Mme Aubray*, une des bonnes comédies d'Alexandre Dumas fils, Mme Fromentin remplit le rôle créé par Mme Pasca, et Ravel a succédé à Arnal. — Si vous saviez l'effet qu'on éprouve en revoyant Ravel à l'heure où nous sommes! Cela ne se définit pas.

Les spectacles sont ainsi composés chaque semaine à la Comédie-Française : *Tartuffe* et *Valérie*, les *Enfants d'Édouard* et *Tartuffe*, *Tartuffe* et *les Deux Ménages*, *le Menteur* et *Tartuffe*, *Tartuffe* et *Phèdre*, *Oscar ou le Mari qui trompe sa femme* et *Tartuffe*, *Tartuffe* et *le Bonhomme jadis*. Ce n'est pas la faute aux comédiens. Ils sont en fort petit nombre, et il est difficile à ceux qui restent de constituer un répertoire fort varié. Rendons hommage au zèle de Leroux, de Talbot, de Gibeau, de Kime, de Coquelin cadet, — et aussi de Mmes Arnould Plessy, Nathalie, Reichenberg, Édile Ricquier, Pauline Granger. Grâce à elles et à eux, la Comédie-Française n'aura pas sombré pendant ces temps d'orage.

Mais le plus curieux, c'est de voir le théâtre de Montmartre représentant *Ruy Blas*, le *Ruy Blas* de Victor Hugo. Vraiment, oui. Au milieu des agitations de la terrible butte, il y a place pour cette grande poésie. M. Chatelain se détache de l'ensemble un peu faible de la troupe; il joue avec verve et vigueur.

CHARLES MONSELET.

LE TRAITÉ DE PAIX DÉFINITIF

ENTRE LA FRANCE ET LA PRUSSE

« Art. 1er — La distance de la ville de Belfort à la ligne de frontière, telle qu'elle a été d'abord proposée lors des négociations de Versailles et telle qu'elle se trouve marquée sur la carte annexée à l'instrument ratifié du traité des préliminaires du 26 février, est considérée comme indiquant la mesure du rayon qui, en vertu de la clause y relative du premier article des préliminaires, doit rester à la France avec la ville et les fortifications de Belfort.

« Le gouvernement allemand est disposé à élargir ce rayon de manière qu'il comprenne les cantons de Belfort, de Delle et de Giromagny, ainsi que la partie occidentale du canton de Fontaine, à l'ouest d'une ligne à tracer du point où le canal du Rhône au Rhin sort du canton de Delle au sud de Montreux-Château jusqu'à la limite nord du canton entre Bourg et Félon, où cette ligne joindrait la limite est du canton de Giromagny.

« Le gouvernement allemand, toutefois, ne cédera les territoires susindiqués qu'à la condition que la République française, de son côté, consentira à une rectification de frontière le long des limites occidentales des cantons de Catenom et de Thionville, qui laisseront à l'Allemagne le terrain à l'est d'une ligne partant de la frontière du Luxembourg, entre Hussigny et Redingen, laissant à la France les villages de Thil et de Villerupt, se prolongeant entre Erronville et Aumetz, entre Beuvillers et Boulange, entre Brieux et Lomeringen, et joignant l'ancienne ligne de frontière entre Avril et Mayeuvre.

« La commission internationale, dont il est question dans l'article 1er des préliminaires, se rendra sur le terrain immédiatement après l'échange des ratifications du présent traité, pour exécuter les travaux qui lui incombent et pour faire le tracé de la nouvelle frontière, conformément aux dispositions précédentes.

« Art. 2. — Les sujets français, originaires des territoires cédés, domiciliés actuellement sur ce territoire, qui entendront conserver la nationalité française, jouiront jusqu'au 1er octobre 1872, et moyennant une déclaration préalable faite à l'autorité compétente, de la faculté de transporter leur domicile en France et de s'y fixer, sans que ce droit puisse être altéré par les lois sur le service militaire, auquel cas la qualité de citoyen français leur sera maintenue.

« Ils seront libres de conserver leurs immeubles situés sur le territoire réuni à l'Allemagne.

« Aucun habitant des territoires cédés ne pourra être poursuivi, inquiété ou recherché dans sa personne ou dans ses biens à raison de ses actes politiques ou militaires pendant la guerre.

« Art. 3. — Le gouvernement français remettra au gouvernement allemand les archives, documents et registres concernant l'administration civile ou judiciaire des territoires cédés. Si quelques-uns de ces titres avaient été déplacés, ils seront restitués par le gouvernement français sur la demande du gouvernement allemand.

« Art. 4. — Le gouvernement français remettra au gouvernement de l'empire d'Allemagne, dans le terme de six mois à dater de l'échange des ratifications de ce traité :

« 1° Le montant des sommes déposées par les départements, les communes et les établissements publics des territoires cédés;

« 2° Le montant des primes d'enrôlement et de remplacement appartenant aux militaires et marins originaires des territoires cédés qui auront opté pour la nationalité allemande;

« 3° Le montant des cautionnements des comptables de l'état ;

« 4° Le montant des sommes versées pour consignations judiciaires, par suite des mesures prises par les autorités administratives et judiciaires dans les territoires cédés.

« Art. 5. — Les deux nations jouiront d'un traitement égal en ce qui concerne la navigation sur la Moselle, le canal de la Marne au Rhin, le canal du Rhône au Rhin, le canal de la Sarre et les eaux navigables communiquant avec ces voies de navigation. Le droit du flottage sera maintenu.

« Art. 6. — Les hautes parties contractantes étant d'avis que les circonscriptions diocésaines des territoires cédés à l'empire allemand doivent coïncider avec la nouvelle frontière déterminée par l'article 1er ci-dessus, se concerteront après la ratification du présent traité, sans retard sur les mesures à prendre en commun à cet effet.

« Les communautés appartenant, soit à l'Église réformée, soit à la confession d'Augsbourg, établies sur les territoires cédés par la France cesseront de relever de l'autorité ecclésiastique française.

« Les communautés de l'Église de la confession d'Augsbourg établies dans les territoires français cesseront de relever du consistoire supérieur et du directeur siégeant à Strasbourg.

« Les communautés israélites des territoires situés à l'est de la nouvelle frontière cesseront de dépendre du consistoire central israélite siégeant à Paris.

« Art. 7. — Le payement de 500 millions aura lieu dans les trente jours qui suivront le rétablissement de l'autorité du gouvernement français dans la ville de Paris (Mouvement). Un milliard sera payé dans le courant de l'année, et un demi-milliard au 1er mai 1872. Les trois derniers milliards resteront payables au 2 mars 1874, ainsi qu'il a été stipulé par le traité de paix préliminaire. A partir du 2 mars de l'année courante, les intérêts de ces trois milliards de francs seront payés chaque année, le 3 mars, à raison de 5 pour cent par an.

« Toute somme payée en avance sur les trois derniers milliards cessera de porter des intérêts à partir du jour du payement effectué.

« Tous les payements ne pourront être faits que dans les principales villes de commerce de l'Allemagne, et seront effectués en métal, or ou argent, en billets de la banque d'Angleterre, billets de la banque de Prusse, billets de la banque royale des Pays-Bas, billets de la banque nationale de Belgique, en billets à ordre ou en lettres de change négociables de premier ordre, valeur comptant.

« Le gouvernement allemand ayant fixé en France la valeur du thaler prussien à 3 fr. 75 c. le gouvernement français accepte la conversion des monnaies des deux pays au taux ci-dessus indiqué.

« Le gouvernement français informera le gouvernement allemand trois mois d'avance, de tout payement qu'il compte faire aux caisses de l'empire allemand.

« Après le payement du premier demi-milliard et la ratification du traité de paix définitif, les départements de la Somme, de la Seine-Inférieure et de l'Eure, seront évacués en tant qu'ils se trouveront encore occupés par les troupes allemandes. L'évacuation des départements de l'Oise, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et de la Seine, ainsi que celle des forts de Paris, aura lieu aussitôt que le gouvernement allemand jugera le rétablissement de l'ordre, tant en France que dans Paris, suffisant pour assurer l'exécution des engagements contractés par la France (Sensation).

« Dans tous les cas, cette évacuation aura lieu lors du payement du troisième demi-milliard.

« Les troupes allemandes, dans l'intérêt de leur sécurité, auront la disposition de la zone neutre située entre la ligne de démarcation allemande et l'enceinte de Paris, sur la rive droite de la Seine.

« Les stipulations du traité du 26 février, relativement à l'occupation des territoires français après le payement des deux milliards, resteront en vigueur. Aucune des déductions que le gouvernement français serait en droit de faire ne pourra être exercée sur le payement des cinq premiers millions.

« Art. 8. — Les troupes allemandes continueront à s'abstenir des réquisitions en nature et en argent dans les territoires occupés; cette obligation de leur part étant corrélative aux obligations contractées pour leur entretien par le gouvernement français dans le cas où, malgré les réclamations réitérées du gouvernement allemand, le gouvernement français, serait en retard d'exécuter lesdites obligations, les troupes allemandes auront le droit de se procurer ce qui sera nécessaire à leurs besoins en levant des impôts et des réquisitions dans les départements occupés et même en dehors de ceux-ci, si leurs ressources n'étaient pas suffisantes (Exclamations).

« Relativement à l'alimentation des troupes allemandes, le régime actuellement en vigueur sera maintenu jusqu'à l'évacuation des forts de Paris.

« En vertu de la convention de Ferrières du 11 mars 1871, les réductions indiquées par cette convention seront mises à exécution après l'évacuation des forts.

« Dès que l'effectif de l'armée allemande sera réduit au-dessous du chiffre de cinq cent mille hommes, il sera tenu compte des réductions opérées au-dessous de ce chiffre pour établir une diminution proportionnelle dans le prix d'entretien des troupes payées par le gouvernement français.

« Art. 9. — Le traitement exceptionnel accordé maintenant aux produits de l'industrie des territoires cédés, pour l'importation en France, sera maintenu pour un espace de temps de six mois depuis le 1er mars, dans les conditions faites avec les délégués de l'Alsace.

« Art. 10. — Le gouvernement allemand continuera à faire rentrer les prisonniers de guerre, en s'entendant avec le gouvernement français. Le gouvernement français renverra dans leurs foyers ceux des prisonniers qui sont libérables. Quant à ceux qui n'ont point achevé leur temps de service, ils se retireront derrière la Loire. Il est entendu que l'armée de Paris et de Versailles, après le rétablissement de l'autorité du gouvernement français à Paris et jusqu'à l'évacuation des forts par les troupes allemandes, n'excédera pas 80,000 hommes. Jusqu'à cette évacuation, le gouvernement français ne pourra faire aucune concentration de troupes sur la rive de la Loire, mais il pourvoira aux garnisons régulières des villes placées dans cette zone, suivant les nécessités du maintien de l'ordre et de la paix publique.

« Au fur et à mesure que s'opérera l'évacuation, les chefs de corps conviendront ensemble d'une zone neutre entre les armées des deux nations.

« Vingt mille prisonniers seront dirigés sans délai sur Lyon, à la condition qu'ils seront expédiés immédiatement en Algérie, après leur organisation, pour être employés dans cette colonie.

« Art 11 — Les traités de commerce avec les différents états de l'Allemagne ayant été annulés par la guerre, le gouvernement français et le gouvernement allemand prendront pour base de leurs relations commerciales le régime du traitement réciproque sur le pied de la nation la plus favorisée.

« Sont compris dans cette règle les droits d'entrée et de sortie, le transit, les formalités douanières, l'admission et traitement des sujets des deux nations ainsi que de leurs agents.

« Toutefois seront exemptées de la règle susdite les faveurs qu'une des parties contractantes, par des traités de commerce, a accordées ou accordera à des Etats autres que ceux qui suivent: l'Angleterre, la Belgique, les Pays-Bas, la Suisse, l'Autriche et la Russie.

« Le traité de navigation ainsi que la convention relative au service international des chemins de fer dans ses rapports avec la douane, et la convention pour la garantie réciproque de la propriété des œuvres d'esprit et d'art seront remis en vigueur.

« Néanmoins le gouvernement français se réserve la faculté d'établir sur les navires allemands et leurs cargaisons des droits de tonnage et de pavillon, sous la réserve que ces droits ne soient pas plus élevés que ceux qui grèveront les bâtiments et les cargaisons des nations susmentionnées.

« Art. 12. — Tous les Allemands expulsés conserveront la jouissance pleine et entière de tous les biens qu'ils ont acquis en France.

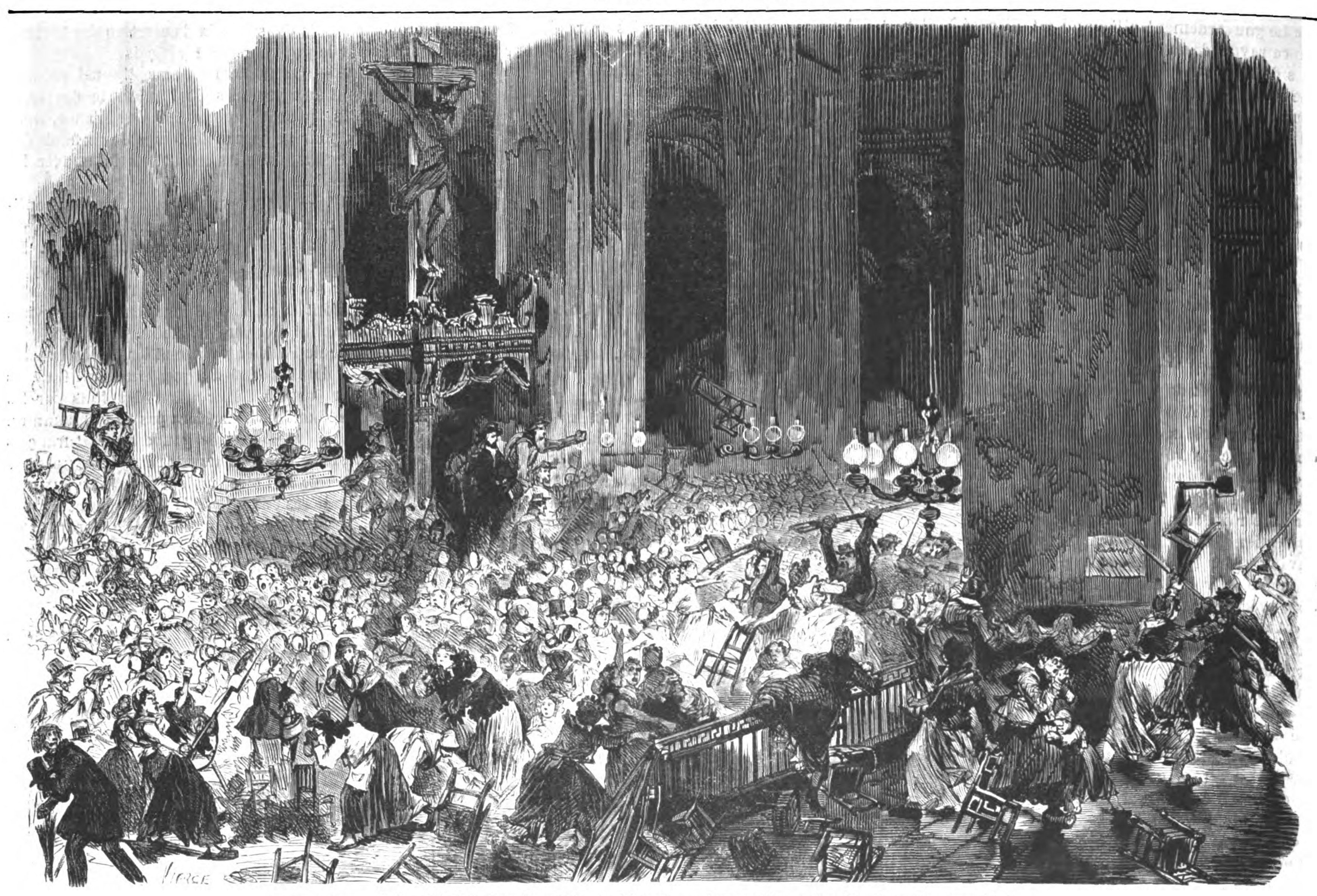
« Ceux des Allemands qui auraient obtenu l'autorisation exigée par les lois françaises pour fixer leur domicile en France seront réintégrés dans tous leurs droits, et peuvent en conséquence établir leur domicile sur le territoire français.

« Le délai stipulé par les lois françaises pour obtenir la naturalisation sera considéré comme n'ayant pas été interrompu par l'état de guerre pour les personnes qui profiteront de la faculté ci-dessus mentionnée de revenir en France dans un délai de six mois après l'échange des ratifications de ce traité, et il sera tenu compte du temps écoulé entre leur expulsion et leur retour sur le territoire français comme si elles n'avaient jamais cessé de résider en France.

« Les conditions ci-dessus seront appliquées en parfaite réciprocité aux sujets français résidant ou désirant résider en Allemagne.

« Art 13. — Les bâtiments allemands qui étaient condamnés par les conseils de prises avant le 2 mars 1871 seront considérés comme condamnés définitivement.

« Ceux qui n'auraient pas été condamnés à la date susindiquée seront rendus avec la cargaison,



LES CLUBS. — Saint-Sulpice dans la soirée du 12 mai. — Les gardes nationaux font évacuer l'église.
(D'après nature par M. Vierge.)

en tant qu'elle existe encore. Si la restitution des bâtiments et de la cargaison n'est plus possible, leur valeur, fixée d'après le prix de la vente, sera rendue à leurs propriétaires.

« Art. 14 — Chacune des deux parties contractantes continuera sur son territoire les travaux entrepris pour la canalisation de la Moselle. Les intérêts communs des parties séparées des deux départements de la Meurthe et de la Moselle seront liquidés.

« Art. 15. — Les hautes parties contractantes s'engagent mutuellement à étendre aux sujets respectifs les mesures qu'elles pourront juger utiles d'adopter en faveur de ceux de leurs nationaux, qui, par suite des événements de la guerre, auraient été mis dans l'impossibilité d'arriver en temps utile à la sauvegarde ou à la conservation de leurs droits.

« Art. 16. — Les deux gouvernements, français et allemand, s'engagent réciproquement à faire respecter et entretenir les tombeaux des soldats ensevelis sur leurs territoires respectifs.

« Art. 17 — Le règlement des points accessoires sur lesquels un accord doit être établi, en conséquence de ce traité et du traité préliminaire, sera l'objet de négociations ultérieures qui auront lieu à Francfort.

« Art. 18. — Les ratifications du présent traité par l'assemblée nationale et par le chef du pouvoir exécutif de la République française, d'un côté,

« Et de l'autre, par Sa Majesté l'empereur d'Allemagne,

« Seront échangées à Francfort dans le délai de dix jours ou plus tôt, si faire se peut,

« En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'ont signé et y ont apposé le cachet de leurs armes.

« Fait à Francfort, le 10 mai 1871.

« (L S.) Signé: JULES FAVRE. (L S.) Signé: V. BISMARK.

« (L S.) Signé: POUYER-QUERTIER. (L S.) Signé: ARNIM.

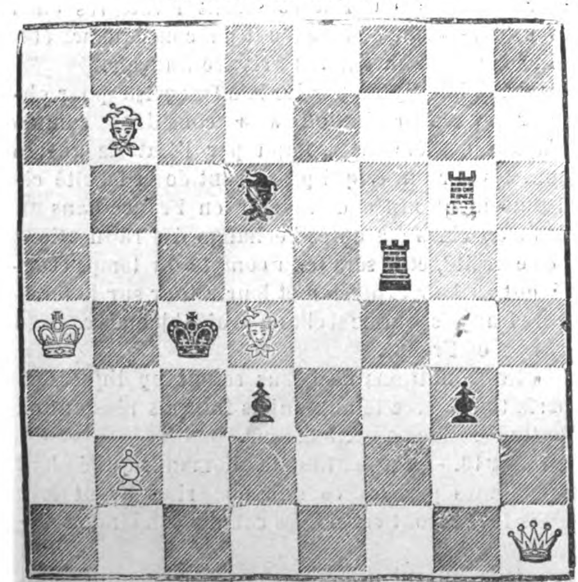
« (L S.) Signé: C. DE GOULARD. »

A ce traité, sont joints des articles additionnels qui ont dû suivre le traité.

ÉCHECS

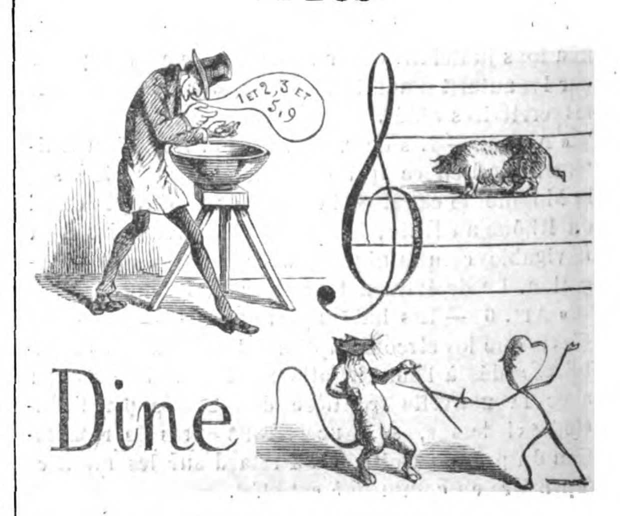
PLOBLÈME N° 370

COMPOSÉ PAR M. BRAUNE



Les blancs font mat en quatre coups.

RÉBUS.



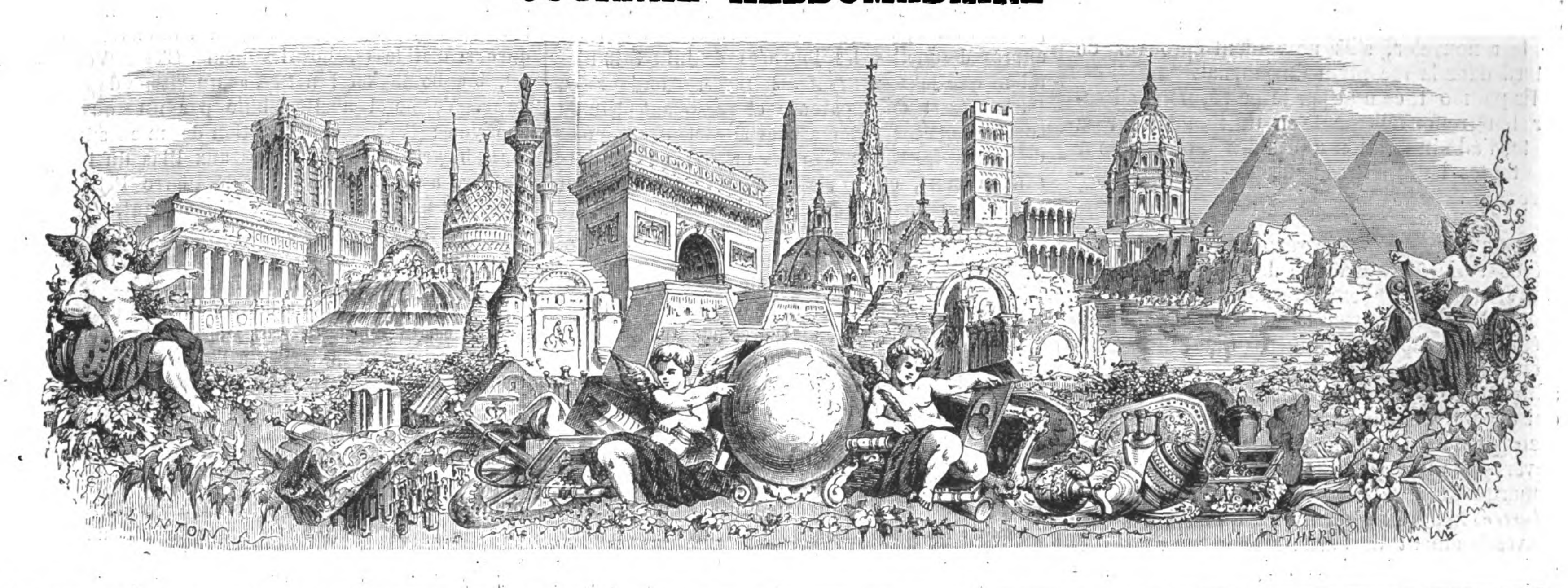
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Ainsi que la vertu, le vice a ses degrés.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



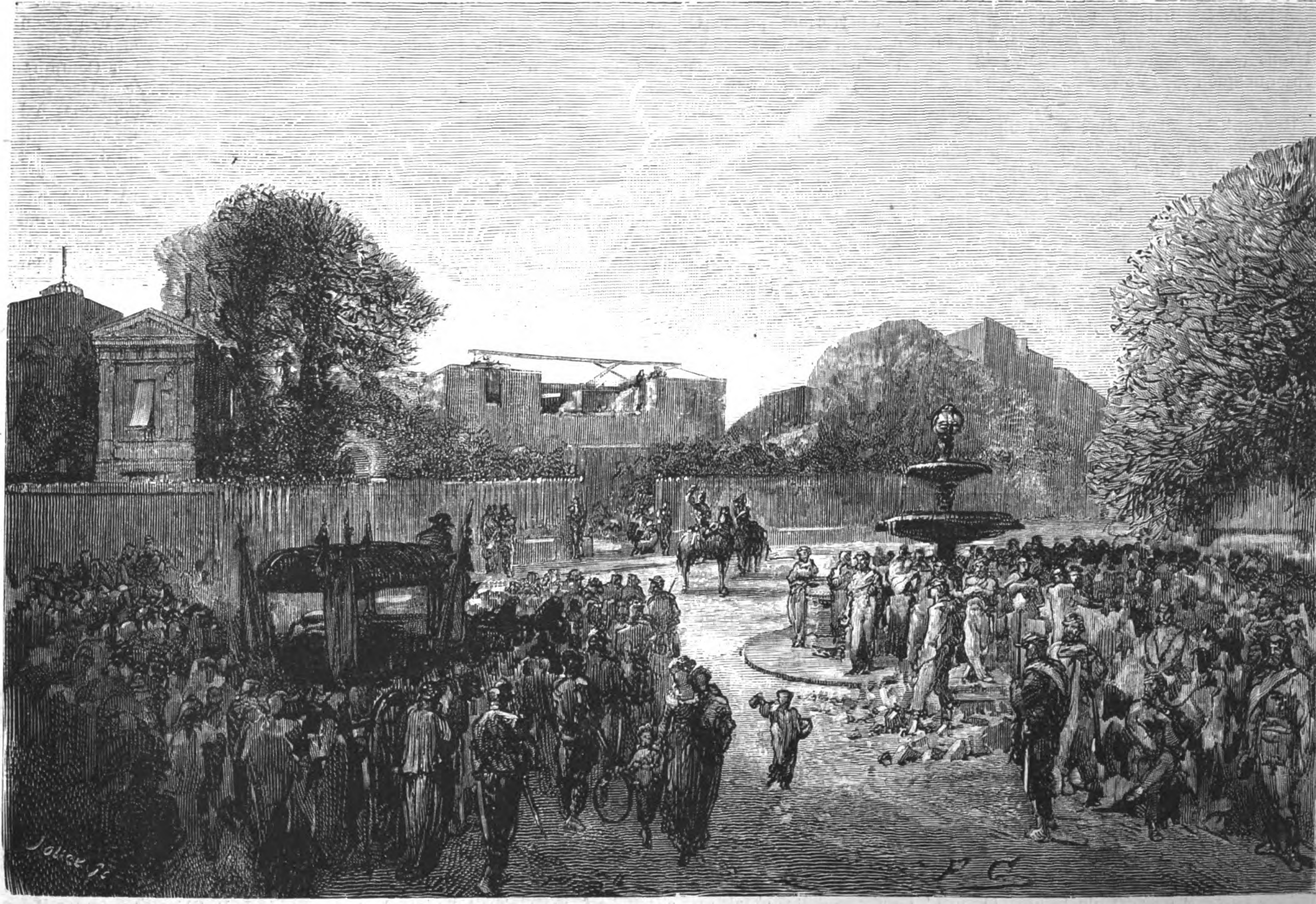
ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 737. — 27 Mai 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT.

SOMMAIRE



PARIS SOUS LA COMMUNE. — Enterrement de fédéré passant devant la maison démolie de M. Thiers. — (D'après nature, par M. Chifflart.)

AVIS A NOS ABONNÉS

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

Ils pourront, comme par le passé, nous adresser leur renouvellement en un mandat sur la poste, l'administration a pris des mesures pour que toutes leurs lettres nous parviennent régulièrement.

Nos abonnés ont déjà reçu plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2e semestre de 1870. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement tous les numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement et d'ici à peu nous nous serons acquittés envers eux; ils seront alors en possession d'une remarquable et précieuse collection, car le *Monde illustré*, malgré les difficultés que lui a créées l'investissement de Paris, a continué sa publication sans amoindrir son format et sans restreindre le nombre de ses dessins, qu'il a au contraire augmenté pour suivre au jour le jour les événements qui se sont succédé depuis le commencement de la guerre.

COURRIER DE PARIS

La délivrance a coûté cher. On respire, mais à quel prix! Et quel air respire-t-on?

Le *Monde illustré* sera bientôt en mesure de donner à ses impatients lecteurs de la province et de l'étranger un résumé exact et pittoresque des derniers événements. Ses dessinateurs et ses rédacteurs sont en campagne, recueillant tous les faits, s'appropriant tous les points de vue, — et Dieu sait s'ils ont pour quelque temps de la besogne sur la planche!

En attendant, le journal livre à ses abonnés le numéro d'aujourd'hui tel qu'il était déjà fait au moment de l'explosion de la semaine dernière, avec ses matériaux, si promptement vieillis, ses articles, tellement rétrospectif que, pour ma part, j'ai besoin de remettre leur date au bas de certaines impressions qu'on trouvera quelques pages plus loin (*A travers Paris*) afin d'en faire excuser le goût intempestif.

C'est un numéro archaïque, qu'il faut considérer comme retrouvé et exhumé du milieu des décombres d'une imprimerie par des ouvriers revenus un à un le lendemain et le surlendemain d'un désastre inouï.....

L'actualité n'y est représentée que par ces lignes de *courrier* improvisées entre des anxiétés de toute sorte, entre des mains serrées à la hâte, entre des nouvelles néfastes et des dépêches rassurantes. Qu'on ne me demande donc pas de l'ordre dans mon récit, de la méthode dans mes souvenirs. Il me semble que depuis huit jours un siècle s'est écoulé. Je comprends maintenant plus que jamais les réponses vagues, obscures, effarées des vieillards témoins de notre première Révolution, de la grande, lorsque je les interrogeais sur quelques-uns de ces événements terrifiants qui se dressent dans l'histoire, semblables à des poteaux, comme pour indiquer les trébuchements de la civilisation.

O mort! voilà bientôt dix mois que tu t'es abattue sur la France; voilà bientôt dix mois que ta large faux n'a cessé de se promener sur nos champs. Tantôt tu nous apparais, guerrière farouche, coiffée du casque de l'invasion; tantôt furie de faubourg, cachant dans un cabas fétide l'essence incendiaire; tantôt enfin, justicière implacable, fusillant contre un mur de pâles troupeaux de fédérés. O mort! sous quelque forme nouvelle que tu nous apparaisses désormais, tu n'as plus le don de nous épouvanter. Nous t'avons vue de trop près et sous trop de déguisements pour n'être pas habitués à toi, ô mort!

~~~ Dussé-je vivre cent ans, j'aurai toujours présentes à la mémoire ces journées de mai 1871, auprès desquelles les journées de juin 1848 n'étaient que jeux d'enfants. Je reverrai toujours ce Paris désert en apparence et cependant plein de combattants cachés; ces rues silencieuses, nouées de puissantes barricades; ces magasins fermés disant la mort, et ces persiennes ouvertes simulant la vie; ces boulevards à perte de vue, solitude armée; cette longue file de quais éclatants de blancheurs, bordés de palais, coupés de ponts, éclairés par un admirable soleil; — splendeur inquiétante! magnificence de la dernière heure! On eût dit que la grande capitale s'était parée pour le tombeau.

Ceci était le 22 mai, le lundi.

Dans la journée, la bataille s'engageait sur presque tous les points à la fois, pour ne cesser, — au centre de Paris, — que le mercredi matin.

C'est à la dévastation de ce centre que j'ai assisté, témoin aux yeux hagards, doutant de tous mes sens, et répétant de minute en minute avec Shakspeare: « Horrible! Horrible! » Longtemps j'aurai dans les oreilles le bruit strident du sifflet des Garibaldiens, cet appel jeté par eux en courant; longtemps il me semblera entendre le bruit dur du canon, le susurrement diabolique de l'obus, le grincement de la mitrailleuse, le pétillement du chassepot. Longtemps, longtemps surtout, je serai poursuivi par ces flammes et par ces fumées, par ces incendies qui rappellent les incendies de Rome et de Londres. — Où l'enfer avait-il recruté ces hordes de sinistres badigeonneurs qui, d'un pinceau empoisonné, enduisaient les murailles désignées pour cette autre Saint-Barthélemy?

Enfin, le troisième jour, la tuerie s'est éloignée; l'incendie a été repoussé dans les hauts faubourgs. Le drame monstrueux est allé s'achever dans un cimetière, comme le dernier acte d'*Hamlet*, parmi les tombes culbutées, les colonnes renversées, les urnes profanées, les statues et les dalles empilées pour une barricade suprême. On s'est battu pied à pied, dans un terrain jonché de couronnes d'immortelles, sur la fosse commune, avec des ossements jusqu'à la cheville, et jusqu'au fond des caveaux de famille où la baïonnette allait clouer les vivants sur les trépassés!

~~~ On croira rêver plus tard en lisant la collection des décrets et des proclamations de la Commune. Monument insigne de folies, de mensonges, de niaiseries et de férocités; dépêches impudentes, relations de victoires imaginaires, destitutions à tort et à travers, nominations d'huissiers, les bans de mariage abolis, les boulangers contraints à aller se coucher, toute la justice et la magistrature en masse représentées par le citoyen Protot! Une saturnale, un branle-bas, une Courtille!

Et de quel style ils écrivaient, ces législateurs fantoches, ces gouvernants sortis de la baraque de Guignol, ces administrateurs à pratique! Quels vieux clichés ramassés dans la boue écarlate de quatre-vingt-treize! Le *sein du comité* par ci, les *chaînes des tyrans* par là; et l'indivisibilité, et l'autonomie, et la fédération!

Pourtant les lettrés ne manquaient pas dans la Commune. De si maigre catégorie qu'ils fussent, ils contrastaient encore assez singulièrement à côté des marchands de vin, des perruquiers, des pharmaciens, des teinturiers, leurs confrères. Le premier était ce malheureux Félix Pyat, qui avait le tempérament d'un énergique dramaturge, et dont les qualités se sont, depuis, perdues dans une politique atroce; Félix Pyat, l'auteur de *Diogène*, des *Deux serruriers*, du *Chiffonnier*, trois pièces, trois pamphlets. Comment un esprit aussi bien doué a-t il pu s'obscurcir de théories sanglantes? Comment cette plume vaillante s'est-elle changée en un ignoble coutelas?

Delescluze n'était pas, à proprement parler, un lettré, mais c'était un journaliste. Il savait dire ce qu'il voulait; c'était sec, c'était bref, mais c'était clair, — trop clair, hélas! Ecole de Blanqui. Le style révélait l'homme, vieillard impérieux, sévère, défiant, miné par des souffrances aiguës. Charles Delescluze a fait un livre sur Cayenne.

Félix Pyat et Delescluze étaient les têtes blanches de la Commune écrivante. Après eux venaient d'autres hommes plus jeunes, également journalistes, mais pour la plupart peu respectueux envers leurs doyens, dissidents, hostiles même. C'était Vermorel, le « bombyx à lunettes, » un visage de séminaire. Vermorel avait débuté par un ouvrage anonyme: *Ces Dames*, description de mœurs interlopes, biographies empruntées aux lilas du jardin Bullier, avec photographies de Pierre Petit. La chose eut un succès de vente. Nonobstant, Vermorel ne persévéra pas dans cette voie, il faut le dire; ses études prirent un tour plus sérieux: il réédita et commenta Camille Desmoulins. En même temps, après s'être fait la main dans plusieurs journaux politiques, il fonda le *Courrier français* et y rencontra une veine de popularité, à l'aide d'une opposition opportune et de ses démêlés avec Paul de Cassagnac. On a prétendu plus tard qu'il s'était compromis avec M. Rouher; il demanda un tribunal d'honneur pour se justifier. Par quelle série de circonstances Vermorel se trouva-t-il porté à la Commune, c'est ce que je n'ai pas le temps de rechercher. — Talent de troisième ordre, ambitieux sans éclat.

Journaliste encore, Paschal Grousset. Il rédigeait un feuilleton scientifique à *l'Etendard*; comme ses convictions devaient souffrir d'un pareil contact! — Grousset était le beau garçon de la Commune, chevelure *brune*, moustaches allongées, une tenue de gandin, vif, décidé. Il aimait la bonne vie et rêvait la fortune; il avait essayé de l'acquérir par plusieurs moyens rapides. Mais à le regarder de près, il y avait autre chose que de la résolution dans son œil noir: il y avait une cruauté profonde, instinctive, et qui fait qu'on ne s'étonne pas de voir en lui l'auteur de l'effrayante adresse *Aux grandes villes*, se terminant par ces mots: « Paris ne sera plus qu'un immense cimetière. » Horrible menace à laquelle personne n'osait croire alors!

Arthur Arnould accusait moins de férocité. Il a publié des *Contes humoristiques*, dont l'un est dédié à M. Jules Simon avec toutes sortes d'expressions laudatives et de protestations de dévouement.

La nomenclature des écrivains de la Commune est loin d'être épuisée; ce sont les seuls personnages qui m'intéressent; aussi me pardonnera-t-on de m'y arrêter et d'essayer de retracer quelques traits de leurs physionomies devenues aujourd'hui si odieusement historiques.

Entre ces physionomies, celle de Cournet demeurera toujours comme une énigme. Il était courtois, souriant, distingué, de figure agréable. Il avait commencé par coudoyer au *Causeur* de Louis Jourdan. Puis, comme il faut vivre, (l'impitoyable Voltaire aurait dit: Je n'en vois pas la nécessité!) Cournet avait accepté pendant une saison les fonctions de régisseur au casino d'Arcachon; il organisait les quadrilles les soirs de bal, s'occupait des enfants et débitait avec une grâce parfaite des compliments aux belles dames de Bordeaux. — C'est le même homme qui succéda à Raoul Rigault à la préfecture de police et qui mit sa signature au bas du décret proscrivant les derniers journaux.

Petit, grêlé, borgne, Jules Andrieu avait dans son bagage un mince volume: *l'Amour en chansons*, compilation qui se laisse lire.

Vésinier, traité de « racine de buis » par Rochefort, signait: « ancien secrétaire d'Eugène Sue. » C'est probablement à cause de cela qu'il avait voulu faire du roman, lui aussi. Le morceau de résistance du secrétaire Vésinier est *le Mariage d'une Espagnole*. — Je défie qu'on puisse en digérer plus de vingt-cinq pages. Ici le scandale est étouffé par la bêtise.

Le grand Longuet, long comme un jour sans pain, aux enjambées de géant, au pardessus blanc jeté sur les épaules, Longuet était un fruit sec du journalisme. On se rapelle dans le quartier Latin quelques feuilles poitrinaires créées ou patronnées par lui.

Cet autre, sombre et les cheveux en broussaille, répondant au nom de J.-B. Clément, composait des chansons pour Darcier, intitulées: *le Joli temps* et

Quatre-vingt-neuf: — pas trop mauvaises, ma foi.

Je ne parlerai pas d'Alix, ce grotesque, cet échappé de Charenton, barbouilleur d'illisibles brochures; — en revanche, j'aurai une page pour Jules Vallès, un des plus criminels parmi tous ces criminels. J'aurai une page pour lui, parce que c'était une des figures très-connues de ce monde littéraire qui florit dans les cafés du boulevard, dans les brasseries du faubourg Montmartre et dans les caboulots de la rive gauche. J'aurai une page pour lui, parce qu'il était l'expression la plus complète d'une race d'hommes éternelle comme le monde, et fort à plaindre, au demeurant.

Ce criminel savait écrire. Il avait même su penser honnêtement. Avant d'en arriver aux fureurs du *Cri du peuple*, Vallès avait été un fantaisiste innocent; lui-même a rappelé cette période heureuse dans une pièce de vers adressée à une dame, la *dame* de tous les poëtes :

C'était ... vous savez quand. J'avais pris la rotonde :
Mes bras s'ouvraient tout grands pour embrasser le monde;
Je n'avais pas, mon Dieu, fermé l'œil de deux nuits;
J'étais un fort poëte en marche sur Paris.
Mais vous ne m'aimiez pas. j'avais l'air un peu bête,
Je parlais fort; les yeux me sortaient de la tête;
J'étais assez bien fait, mais assez mal couvert :
J'avais un gilet jaune avec un habit vert.
. . . .
Tenez, j'ai dans un coin de mon vieux portefeuille,
Marquée à votre chiffre une petite feuille,
Une dernière fleur que j'ai voulu sauver,
Et qui me fait sourire en me faisant rêver.

Des petites fleurs! Vallès! — Cet accès poétique, réminiscence des lectures d'Hégésippe Moreau, ne paraît pas avoir été suivi de plusieurs autres. Les petits journaux réclamèrent bientôt Jules Vallès comme leur proie naturelle. Il apporta chez eux une verve sombre, une âpreté chagrine qui était le fond de son talent. Il ne se plaisait qu'aux sujets pénibles, douloureux, funèbres, désespérés. *Le Figaro* accueillit une étude de lui, *les Réfractaires*, qui le résume tout entier. A distance, il est curieux et instructif de relire cet étrange morceau, qui commense ainsi :

« Il existe de par les chemins une race de gens qui ont juré d'être libres; qui, au lieu d'accepter la place que leur offrait le monde, ont voulu s'en faire une tout seuls, à coups d'audace et de talent; qui, se croyant de taille à arriver d'un coup par la force de leur désir, au souffle brûlant de leur ambition, n'ont pas daigné se mêler aux autres et prendre un numéro dans la vie.

« Je les appelle des *réfractaires*.

« Des réfractaires, ces gens qui ont fait de tout et ne sont rien, qui ont été à toutes les écoles, — de droit, de médecine ou des Chartes, — et qui n'ont ni grade, ni brevet, ni diplôme... Des réfractaires, ces inquiets qui ont soif seulement de bruit et d'émotions, qui croient avoir quand même une mission à remplir, un sacerdoce à exercer, un drapeau à défendre... Des réfractaires, tous ceux qui, n'ayant point voulu ou point su obéir à la loi commune, se sont jetés dans l'aventure; pauvres fous qui ont mis en partant leurs bottes de sept lieues, et qu'on retrouve à mi-côte en savates.

« Réfractaires, enfin, tous ces gens qui vous ont des métiers non classés dans le Bottin; inventeurs, poëtes, *tribuns*, philosophes. Le monde veut en faire des percepteurs ou des notaires; — ils s'écartent, ils s'éloignent, ils vont vivre une vie à part, étrange et douloureuse. »

Hélas! Jules Vallès était le type du réfractaire de lettres; son étude est prise sur le vif et sur le saignant, elle a la valeur d'un *écorché*. Il faut le voir, après ce préambule, suivre avec amour ses tristes héros, dépeindre minutieusement leurs pantalons effiloqués, leurs chapeaux rougis, leurs habits « couleur de dent malade, » leurs souliers sans semelles; il faut l'entendre raconter comment ils dînent, où ils logent, où ils travaillent. Cela soulève le cœur à force de sincérité, de réalisme. « C'est leur faute! crie notre égoïsme, gêné par ce spectacle et ces images. Qui vous l'a dit? Savez-vous ce que fut leur enfance, comment s'est passée leur jeunesse, à quelle heure ils firent naufrage, comment ils se sont perdus corps et âme dans cette tempête sans éclairs? »

Aux *Réfractaires*, Vallès fit succéder les *Irréguliers de Paris*. C'était encore la même note. Puis il s'acharna après les saltimbanques, les diseurs de bonne aventure, les pîtres forains, les lutteurs, les phénomènes, les colosses, les nains, les avaleurs de sabres. Ce fut une rage, un dilettantisme de haillons. Le public en sourit, et Jules Vallès eut peu à peu un nom.

Ce fut son meilleur temps. Le journal où il s'était produit lui fit un traité de vingt-quatre mille francs par an, moyennant un article quotidien. On en parle encore au café de Madrid et au café de Suède. Jamais Vallès ne s'était vu à pareille fête; la tête lui tourna à ce sommet. C'est à cette époque aussi qu'il eut les honneurs d'un médaillon dans les *Odeurs de Paris*.

« Pachionnard, d'Auvergne, a vraiment fait sensation : il a surgi comme de dessous terre, brûlant de fièvre, équipé en sauvage, criant que tout est vieux, que tout est bête et usé, et je ne prétends pas qu'il eut toujours tort; demandant du neuf et de l'extraordinaire, et jurant qu'il en apportait et qu'il avait de l'inouï plein ses poches; s'interrompant de démolir le monde pour conter comment il s'était ruiné en violettes, jadis, quand il aimait tant la belle gargotière de la rue Au Merle, infidèle, hélas! et toujours adorée. Dès longtemps le boulevard n'avait vu pareille entrée; l'omnibus faillit arrêter, pour voir ce qui allait suivre et ce que produirait ce vibrant. Le lendemain, même jeu; le surlendemain, encore; le troisième jour, toujours. Toujours l'appel à l'extraordinaire et les violettes de la rue Au Merle. Ce garçon demande de l'extraordinaire et va cueillir la violette, et il a tout dit, et il a tout fait. »

Après ce portrait, aussi ressemblant que spirituel, M. Veuillot conclut en ces termes : « N'y avait-il donc rien dans tout cela? Si fait. Il y avait des éléments précieux, de l'observation, de l'indignation, du désir, l'étoffe première en style, les germes de la pensée; mais il y fallait la culture. Ils disent, la plupart, qu'ils ont souffert. Alors il fallait la vertu de souffrir, et, quand la salle à manger s'est ouverte, ne pas se précipiter comme si manger était tout, et qu'il n'eut jamais été question que de manger tout. »

Sévère, mais juste. Vallès se fatigua à ce métier plus promptement qu'on l'aurait cru. Il ne réussissait que les nécrologies et les anniversaires tragiques. Le journal rompit le traité de vingt-quatre mille francs; l'auteur des *Réfractaires* dut se mettre en quête d'une autre salle à manger. Ce fut à ce moment-là qu'il s'imagina être mûr pour la politique. On était sous les dernières années de l'Empire; Jules Vallès se dit que son heure allait sonner : il voulut avoir son journal à lui, qu'il appela fièrement *la Rue*, et je vous laisse à penser s'il y recommença ses hymnes à la misère et ses glorifications des pauvres diables. Il fut agressif autant qu'on pouvait l'être, et il se fit supprimer, comme c'était la mode alors.

Vinrent les élections; il courut les clubs, escalada les tribunes, le tout en pure perte. Il s'était baptisé lui-même *le candidat de la misère*! Mais les misérables ne voulurent pas de lui. Il attendit, frémissant de colère et de honte. Lors de la guerre et de la débâcle, il fut pendant un instant chef de bataillon, comme tout le monde. Cela ne dura pas. L'avénement de la Commune seul devait placer ce brouillon impatient sur le piédestal qu'il avait si longtemps ambitionné.

Ce piédestal n'était qu'un tréteau, — un tréteau infâme et sanglant, où son pied glissa.....

On sait la fin, et comment Jules Vallès, délégué à la commission de l'enseignement, pût se croire ministre de l'instruction publique et grand-maître de l'Université, — comme M. de Fontanes. L'illusion fut de courte durée. Saisi d'une frénésie, qui avait peut-être sa cause dans la perception trop nette de l'avenir qui lui était réservé, il rédigeait en ces derniers temps une feuille où il prêchait chaque jour le meurtre et l'incendie. C'est lui qui a tracé cette phrase abominable : « Si M. Thiers est chimiste, il nous comprendra. »

Aujourd'hui que Jules Vallès n'est plus qu'un cadavre percé de balles, j'ai rouvert un de ses livres, et je suis tombé sur ce passage où il s'apitoie à propos d'un de ses amis, un *irrégulier* de Paris, tombé avant l'âge :

« Il espérait, lui aussi, l'immortalité. O fantôme! combien en as-tu entraîné avec toi dans l'ombre! Combien se sont accrochés, malheureux fous, au pan glorieux de ton linceul! Quand donc la lanière aiguë d'un sceptique robuste te fouettera-t-elle jusqu'à te faire mourir, Immortalité fatale, bourreau qui promets un trône et mènes par le ruisseau et l'hôpital jusqu'au trou commun où les squelettes se gênent? »

Ces lignes pourraient servir d'épitaphe à Jules Vallès.

〰 On n'a que l'embarras du choix entre les épisodes touchants ou affreux.

En voici un qui concerne le collége Sainte-Barbe, situé, comme on sait, à quelques pas du Panthéon, dans un coin de la place.

C'était mercredi; la poudrière du Luxembourg venait de sauter, brisant toutes les vitres de Sainte-Barbe; les élèves s'étaient précipités en désordre dans un escalier. De là, on les avait fait descendre dans les caves.

A ce moment M. Dubief, directeur du collége, apprenait, de la bouche même de Régère, que le Panthéon était destiné à partager le sort de la poudrière, au cas où les partisans de la Commune seraient vaincus.

M. Dubief sollicita l'autorisation de faire évacuer le collége; elle lui fut d'abord refusée; mais que ne peut l'éloquence du cœur, l'accent déchirant de la responsabilité! Régère se laissa attendrir. A cinq heures, le personnel de Sainte-Barbe, formant une colonne de cent individus environ, enfants, professeurs, domestiques des deux sexes, sortait par la grande porte, guidé par M. Dubief, qui agitait au-dessus de sa tête un drapeau d'ambulance. L'aumônier marchait à côté de lui, calme sous son habit de prêtre, qu'il s'était refusé à quitter.

La petite troupe s'engagea dans les rues laides et tortueuses qui longent Saint-Etienne-du-Mont, et descendit vers la Pitié. Partout des barricades à tourner ou à escalader; partout le *qui vive* des sentinelles. On ne pouvait avancer que lentement et avec mille précautions; à chaque pas, il fallait parlementer, dire qui l'on était, affronter les regards soupçonneux des fédérés, noirs de poudre et ruisselants de sueur.

Il est aisé de comprendre les transes de ces enfants, dont quelques-uns n'avaient pas plus de sept ou huit ans. Ils allaient, pâles, muets, tremblants, se serrant les uns contre les autres, ne pensant qu'à se garer des balles, car la fusillade était intense dans ce quartier-là. — Pauvres petits! parmi eux il y en avait deux de bien chers à celui qui écrit ces lignes.....

Le but du voyage était la Salpêtrière; on n'y arriva qu'au bout d'une heure et demie, — un siècle! — après bien des périls et bien des anxiétés. Le courageux M. Dubief m'a raconté que plus d'une fois sa respiration s'était arrêtée et que son pouls avait cessé de battre, glacé par le fracas des détonations. Mais aussitôt il se retournait vers ses élèves, en essayant de leur montrer un visage tranquille, et il reprenait sa route à travers de nouveaux obstacles. Sa main serrait avec une telle force le drapeau d'ambulance, qu'il eut grand' peine ensuite à l'en détacher.

A la Salpêtrière on était sauvé. On y passa deux jours et deux nuits, tantôt dans les cours, tantôt dans les caves, au gré des obus.

Samedi matin, les élèves de Sainte-Barbe rentraient dans leur collége, où je me trouvais en proie à une angoisse inexprimable, et quatre petits bras se jetaient à mon cou, pendant que j'entendais ce cri délicieux:

— Mon père!

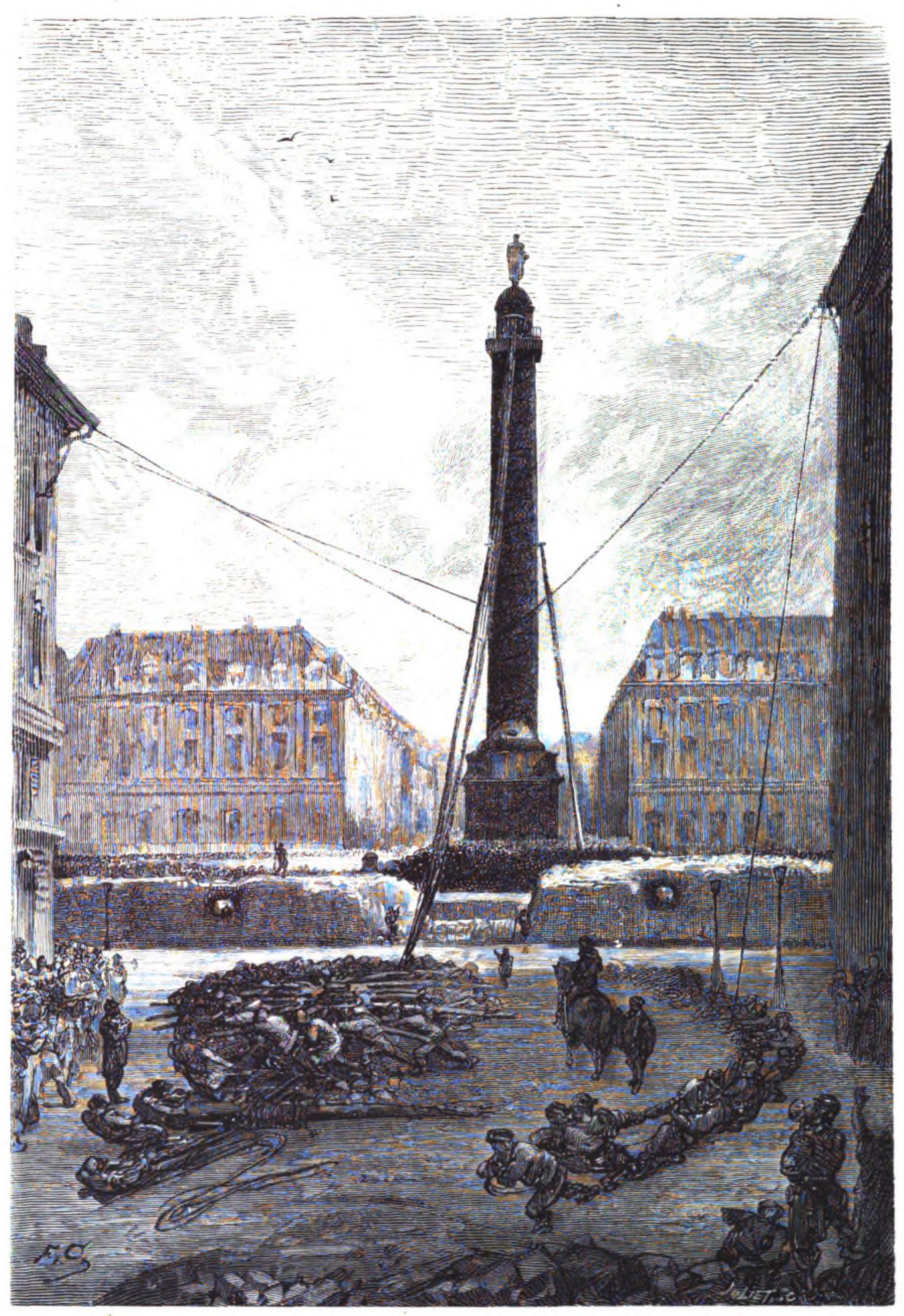
CHARLES MONSELET.



PARIS SOUS LA COMMUNE. — Catastrophe de la poudrière de l'avenue Rapp. — (Dessin de M. Vierge.)



PARIS-COMMUNE. Les fédérés à l'Arc-de-Triomphe. Ascension de mortiers pour établir dessus une batterie.
(D'après nature, par M. Provost).



PARIS-COMMUNE. — **La colonne avant sa chute.** — Moyen employé pour la détruire.
(D'après nature, par M. Chifflard.)

LA MAISON DE M. THIERS

On a beaucoup parlé de la maison de l'illustre vieillard qui s'est chargé du lourd fardeau de nos malheurs et du salut possible après un pareil cataclysme. Si nous la représentons encore aujourd'hui par la gravure de notre première page, c'est pour bien montrer aux générations à venir ce coup de pioche impie de la Commune dévastatrice. En touchant ainsi au foyer du plus patriotique français, en démolissant le cabinet d'étude du plus grand historien de notre temps, les infâmes ont montré qu'ils ne sauraient respecter ni la propriété, ni la science, ni l'art. Et pourtant quel cerveau eût jamais imaginé les épouvantables forfaits dont l'événement de la place Saint-Georges n'était que le prélude !

Notre dessin était fait avant que Paris ne soit brûlé et détruit; pour ajouter une note de plus à cette première ruine nous avions prié l'artiste de faire passer devant la porte de M. Thiers un convoi de fédéré comme pour montrer que ce ne serait pas impunément que se feraient toutes ces infamies. On sait que les corbillards d'alors étaient pavoisés de drapeaux rouges d'un sanglant effet. Beaucoup d'autres corps ont passé depuis place Saint-Georges, et dans un appareil plus sanglant encore.....; leurs yeux n'ont pu voir sur le mur démantelé du vieil hôtel le brillant drapeau tricolore flottant là où était le seuil.....

Elle renaîtra ta maison, vieillard, et ce sera la France qui te la rendra !

É. H.

Explosion de la cartoucherie de Grenelle

Dans la soirée du 17 mai, à six heures moins un quart, une effroyable explosion produisit un ébranlement général dans Paris.

C'était la cartoucherie située entre l'avenue Rapp et le Champ-de-Mars, qui venait de sauter.

Cette cartoucherie, une des plus importantes, occupait cinq cents ouvrières; ses ateliers couvraient une superficie de plusieurs hectares.

Le feu a pris dans le dépôt de cartouches et s'est communiqué dans tout l'établissement; c'est ce qui explique le roulement explosible.

Aussitôt, de tous les quartiers les compagnies de sapeurs-pompiers se dirigèrent au pas gymnastique sur le lieu du sinistre, ainsi que les ambulanciers, les voitures de place et une foule de piétons.

Du côté de l'École-Militaire, la fumée s'élevait par étages changeants, dans une splendide horreur qu'aucune plume ne saurait retracer; la hauteur de ces mouvantes montagnes de fumée blanchâtre était prodigieuse et s'étendait dans la direction du sud-ouest sur une largeur énorme. Toute la rive gauche semblait enveloppée dans un mobile linceul.

Au bout d'un quart d'heure, un immense incendie s'est fait jour à travers ces innombrables flocons de fumée, et la flamme, terrible, s'est élevée de toutes les parties du bâtiment, à une hauteur de vingt mètres au-dessus des toits. On eût dit qu'un caisson d'artillerie éclatait, ou bien quelque énorme pièce de marine, la Joséphine, par exemple.

Un garde national nous crie, éperdu :

— Éloignez-vous! éloignez-vous! De nouveaux accidents sont à craindre. Le feu gagne à la cartoucherie! Fuyez!

Un infirmier d'ambulance, qui avait été expédié en toute hâte, est venu confirmer ces craintes, qui heureusement étaient exagérées.

On entendait alors une succession de détonations assez semblables aux craquements de la mitrailleuse, mais incomparablement plus formidables.

Une immense colonne de fumée montait dans les nues, se déroulant à plusieurs centaines de mètres. Là elle restait suspendue avec des miroitements de couleurs, des profondeurs brûlantes dans l'ouate jaunissante de la nuée. Dans cette nuée crépitante éclataient des milliers de cartouches qui retombaient en pluie de balles sur tous les environs, à plus de mille mètres, en sorte que tout le monde en a pu faire sa triste provision. Il est tombé une quantité énorme de ces balles sur le Trocadéro, où se trouvaient des curieux, à Auteuil, à Passy, à Grenelle et jusque sur l'avenue du Roi-de-Rome.

Dans tous ces quartiers, les carreaux ont été mis en pièces, ainsi qu'à l'ambulance, à l'École militaire, sur tout le parcours de la Seine entre les deux ponts, à la rue Boissy-d'Anglas.

Le trottoir de l'École militaire était littéralement couvert de verre pilé et de cartouches floconneuses.

On connaît la brasserie qui se trouve presque au coin de l'avenue Lamothe-Piquet. Le propriétaire de cet établissement a une salle à manger dont la couverture est vitrée; au moment de l'explosion le couvert était mis, l'on venait de se mettre à table. La femme, les enfants ont été renversés par la commotion et le vitrage est tombé en pluie dans la salle à manger.

L'hôpital qui se trouve à une centaine de mètres du lieu de l'explosion a été comme bouleversé par la commotion. Un sauve-qui-peut général s'en est suivi : religieuses, domestiques, malades, gardiens, infirmiers, tout a fui dans un désarroi qu'il est facile de comprendre. Des réfractaires ont profité de la liberté qui leur était donnée si inopinément. On a vu des hommes en simple pantalon, des femmes à moitié vêtues, sans chaussure, en jupons, s'échapper et se jeter, dans leur effroi, au milieu du danger qu'elles voulaient éviter.

Quatre maisons de cinq étages ont été renversées et beaucoup de bâtiments ont été détériorés par la commotion. Un déménagement hâtif s'est opéré; de tous côtés, on jetait les matelas, les meubles par les fenêtres.

Les chevaux échappés des écuries bondissaient, se cabraient. En vain quelques hommes de bon sens, et qui n'avaient pas perdu leur présence d'esprit, donnaient des conseils, indiquaient de salutaires directions. Les avis étaient inutiles. Les conseils n'étaient pas écoutés. La folie, la peur, l'horreur étaient générales. Mais un retour admirable devait bientôt s'opérer dans toute cette population émue, et qui, un moment après, s'est montrée aussi généreuse, aussi vaillante, aussi secourable, qu'on avait le droit de l'attendre après un malheur si immense et si inattendu.

Ce changement subit dans l'attitude de la population s'est opéré à la vue des blessés, qui arrivaient, les uns supportés par des camarades, les autres traînés dans des voitures, dans des tapissières, dans les omnibus et dans les voitures des ambulances, qui n'ont pas tardé d'accourir par toutes les avenues, par tous les ponts.

Les soins et le dévouement les plus empressés n'ont pas fait défaut, et la panique, qui n'a duré qu'un instant, a fait place, ainsi que nous l'avons dit, à la plus vive et à la plus intelligente sollicitude. Tout le monde s'est offert pour secourir les victimes. Les dames sont accourues pour porter les brancards. Les premiers soins ont été donnés en plein Champ-de-Mars. Les blessés ont été pansés provisoirement et, autant qu'ils ont pu, ont cherché un abri qui leur a été partout offert. Nous voyons des infortunés assis sur les bancs des Champs-Élysées, dans une prostration qui fait mal.

Les premières victimes qu'ont aperçues nos regards, étaient quatre cadavres sur une civière et n'ayant pas forme humaine : c'étaient des cadavres d'enfants de tout âge. Une pauvre femme enceinte suivait la civière. Sa figure était labourée par les projectiles. Une femme que nous empêchons de se jeter à l'eau n'a pu de longtemps être calmée. Elle nous dit qu'un de ses enfants est dans sa maison et que cette maison vient de s'écrouler.

A l'hôpital du Gros-Caillou un boulet plein est entré dans le poste et a blessé quelques gardes nationaux qui s'y trouvaient.

A l'hospice militaire, une quantité de bombes, boîtes à mitrailles ont frappé des infirmiers et des gardes.

Dans la baraque n° 56, au Champ-de-Mars, où est cantonné le 228e bataillon de marche, plusieurs balles ont atteint des gardes à la figure, aux bras, et blessé quelques hommes très-grièvement.

Dans une maison, au sixième étage, rue de l'Université, à l'angle du Champ-de-Mars, une femme a été littéralement coupée en deux. Des cartouches ont atteint la manutention du quai de Billy.

L'ambulance américaine des Champs-Élysées se remplit à vue d'œil de blessés, de mourants. — Deux cents voitures à bras, omnibus, brancards de toutes sortes entrent et sortent chargés de quatre cinq, jusqu'à huit cadavres.

Aux alentours de la capsulerie, des bras, des jambes, sont projetés jusqu'au milieu du Champ-de-Mars.

Deux jeunes filles sont retrouvées dans un état navrant; tout le devant de leur corps a disparu; le reste est carbonisé. Plus de cheveux! Les yeux ne sont plus qu'une sanie noirâtre et purulente.

A ce moment, — dit le rédacteur du journal *la Vérité*, auquel nous empruntons ces détails intéressants, — les blessés arrivaient par groupes. Généreusement, ceux qui se sentaient légèrement atteints prêtaient leur appui à leurs camarades, puis s'éloignaient clopin-clopant. Les assistants leur donnaient leurs mouchoirs, leurs foulards, leurs manteaux, leur argent.

Un ouvrier a eu l'idée de faire une quête. De toutes les mains les écus, les pièces d'argent, les pièces d'or sont tombés avec abondance. Des femmes ont donné leurs bijoux; tout cela a été offert et reçu avec une touchante délicatesse. Des cochers ont mis leurs voitures à la disposition des victimes et les ont ramenées chez des amis, chez des parents, chez des voisins.

Car c'était la difficulté; comment abriter tout ce monde, comment donner l'hospitalité à tant de gens qui, en un instant, en quelques minutes, ont tout perdu ? Tant bien que mal on s'est arrangé. Nous avons vu accourir les ambulancières, les cantinières. Tout le monde s'est multiplié; pas de bavardage; chacun agissait avec promptitude, à propos, sans trouble, sans confusion.

Les marins des canonnières avaient mis leur flottille à l'abri, et ils ont aussi apporté leur contingent d'activité et de secours.

Tout cela, pendant que l'incendie continuait malgré les efforts des pompiers. Néanmoins il faut constater qu'on s'est rendu vite maître de ce feu terrible. Il semblait qu'il avait duré une éternité; c'est l'intensité du désastre qui a fait croire à sa durée, qui a été médiocre. Mais le flots de fumée ont pu faire croire qu'une seconde explosion était à redouter.

Les familiers de l'établissement ont bientôt rassuré la population qui, d'ailleurs, avec le courage habituel aux Parisiens, s'était jointe aux pompiers et faisait bravement la chaîne pour amener les torrents d'eau qui en quelques minutes ont arrêté l'incendie.

Combien le désastre eût été plus grand si le modeste et valeureux corps de pompiers n'eût pas aussi promptement agi! On en jugera quand on saura que la poudrière contenait une quantité considérable de cartouches pour chassepots. On assure qu'il y en avait plusieurs millions outre quatre-vingts charges à boulet.

La population a attribué avec raison la cause du désastre à la malveillance. On a opéré des arrestations assez nombreuses. On a arrêté un homme qu'on a trouvé dans une des baraques du Champ-de-Mars où il était couché à plat ventre et mort de peur; mais on l'a bien vite relâché.

Une femme qui, chez un marchand de vin, aurait dit être prévenue de la catastrophe trois jours auparavant et avoir délogé du quartier, a été aussi arrêtée.

On affirmait qu'on avait vu des artilleurs se glisser en cachette, qu'ils avaient allumé des mèches, et qu'ils s'étaient sauvés avant l'explosion. Un d'eux aurait dit à un enfant :

— Sauve-toi, parce que cela va sauter !

Ce sont là des commérages dont la sagace population de Paris a bientôt aperçu la perfidie et la fausseté.

Un obus a-t-il allumé l'incendie ? Ce n'est pas probable. Sans doute les obus sont tombés ce jour-là dans le Champ-de-Mars; mais au lors de cette terrible explosion, aucun obus n'a été signalé, et on n'en avait pas entendu le sifflement. Ceci est

constaté par plus de vingt personnes qui ont assisté à toute l'affaire et qui se trouvaient dans le voisinage de la cartoucherie au moment de la catastrophe.

Pour bien préciser les localités où le sinistre est arrivé, il faut savoir que la cartoucherie est à l'angle de l'avenue Rapp et de l'avenue Labourdonnais.

Il y a deux corps de bâtiment. L'un est le dépôt des projectiles chargés, l'autre, parfaitement distinct, est l'atelier. Dans celui-ci, des centaines d'ouvrières étaient occupées, tandis que l'autre n'en occupait qu'une vingtaine. C'est là que le feu a pris.

Dans le dépôt, il ne devait y avoir que les gens chargés de transporter les paquets et les projectiles, à mesure qu'ils sont préparés. Il est probable que l'explosion a d'abord eu lieu dans cette partie de l'établissement.

Ce dépôt se trouvant composé de plusieurs caves, c'est de là qu'elle serait partie à son début. Faut-il voir là une preuve que le désastre ne peut être attribué à la malveillance ?

Le colonel Razoua, qui commandait l'École militaire, avait demandé depuis plus de quinze jours que cette poudrière située dans un endroit si dangereux, fût transportée ailleurs. Le matin encore, se trouvant au ministère de la guerre, il réclamait de nouveau qu'on reléguât en lieu plus sûr cet établissement.

Le chef d'état-major du général La Cécilia, ancien médaillé militaire et capitaine dans l'armée de la Loire, a reçu un éclat à la main et une balle au genou ; il a été frappé devant la porte du quartier de cavalerie. Il est tombé sur la face.

Vers sept heures, le général Dombrowski arrive sur le théâtre du sinistre. Il est en voiture. Son état-major le suit. Nous distinguons aussi Courbet qui arrive de son côté, haletant.

Par l'avenue de Lamothe-Piquet arrivait un magnifique clarence attelé de deux chevaux blancs et suivi de deux officiers à cheval.

A l'intérieur de cette voiture, nous apercevons un citoyen M. Gaudin, chef d'état major de M. Delescluze qui, de loin paraissait vêtu d'une robe rouge, semblable à celle que portaient sous le régime déchu les membres de la cour suprême au jour des *Te Deum*. Un cache-nez blanc jeté autour du cou complétait l'illusion.

Devant cette apparition de grand inquisiteur, la foule émue s'écarte avec terreur.

Des délégués de la Commune accourent en hâte de tous côtés.

Jamais peut-être explosion n'a causé tant de dégâts et fait tant de victimes. La commotion a été ressentie à une distance considérable. Au haut du faubourg Saint-Honoré, les meubles ont dansé ; à Vaugirard, rue Lecourbe et dans les environs, les vitres ont été brisées ; au palais National, les fenêtres se sont ouvertes; partout, à deux kilomètres de distance, on a éprouvé des secousses plus ou moins violentes.

On peut, dès lors, se faire une idée des effets qui ont dû se produire de près. Les rues de Grenelle et Saint-Dominique-Saint-Germain ont notablement souffert. Outre les volets détachés, les vitres brisées, une grand nombre de maisons ont été, par suite du tremblement de terre et de la vibration de l'air, fortement endommagées ; les murs ont été lézardés; les toits se sont effondrés, les plafonds écroulés. Aux environs, on ne marche que sur des éclats de vitre, des gravats et des balles projetées par millions aux environs, sur le Champ-de-Mars, partout.

La cité ouvrière construite en 1867, a été fortement ébranlée. Les toits se sont affaissés, les planchers supérieurs abattus, les cloisons démolies.

Cette vaste contruction était habitée par une foule d'ouvriers. Plusieurs victimes sont encore sous les décombres.

Sur la façade de la Cité, on remarque au quatrième étage une large trace noire. C'est l'empreinte d'un cadavre projeté. Par-dessus ce bâtiment ont été lancés un tronc de cadavre et une jambe, qui sont tombés rue de l'Université, en face le n° 213, près le bâtiment qui contient le mobilier dit de la Couronne. Un bras a été trouvé sur le toit d'un troisième étage.

Des portes cochères ont été brisées rue de l'Université, et l'une d'elles a été brisée par un gros biscaïen.

Cette explosion a produit des effets étranges. Des personnes qui se trouvaient sur le Champ-de-Mars sont tombées et sont restées paralysées et privées du sentiment de la vie pendant une demi-heure.

Les chevaux des cavaliers se sont abattus et relevés pour retomber encore.

La cartoucherie formait un emplacement circulaire divisé en un grand nombre d'ateliers. Le sol est jonché de débris : plomb fondu en prodigieuse quantité, ferrure, papiers, tabac, poêles, crins, gan-ses, caoutchouc, gazes, fusils tordus, bombes, etc., des lambeaux de vêtement, des souliers.

On n'a pu retrouver la moindre trace de vingt gardes nationaux du poste.

Environ cent baraquements ont été détruits par l'incendie, ou mis en pièces ou démolis.

Un détail qui nous paraît de la plus haute importance est celui ci : les ouvrières, au nombre de cinq cents, étaient parties à cinq heures.

Faut-il n'y voir que la main du hasard ?...

Dans les débris dont le sol a été recouvert à trois cents mètres du foyer principal, nous avons vu des débris de cadavres : un tronc d'homme, un avant-bras, des jambes carbonisées, des fragments de cervelle. Tout cela au milieu de décombres fumants.

Un poste de la garde nationale, situé à cent mètres de la cartoucherie, a eu ses hommes presque tous blessés, ceux qui ne l'ont été que légèrement se sont enfuis affolés de terreur.

Les maisons de l'avenue, celles des rues voisines et jusqu'à la rue de l'Université ont eu leurs vitres cassées et leurs cloisons fendues ; plusieurs de ces maisons sont prêtes à s'écrouler, encore pleines de leurs locataires blessés ou terrifiés.

Les premiers secours ont été apportés par les bataillons casernés au Champ-de-Mars : le 55e, le 71e, le 93e et le 80e, qui ont offert leur puissant concours aux pompiers accourus de tous côtés.

A huit heures on était maître du feu, tout ayant été englouti dans cette effroyable irruption.

Le lendemain une foule immense visitait le théâtre du terrible accident.

Un cordon de sentinelles interdisait l'accès de la cartoucherie dont les débris avaient disparu, car les maisons les plus voisines présentent des fissures assez considérables pour faire craindre qu'elles ne s'écroulent.

En outre, l'établissement contenait 40,000 kilogrammes de poudre et le tiers seul contenu dans la cartoucherie a sauté. Par un heureux hasard, la poudrière a été épargnée.

Il n'en a pas été de même de la cité placée derrière la cartoucherie. La toiture s'est effondrée, ainsi que les planchers, et les fenêtres ont absolument disparu. Il ne reste de cette vaste construction que les murailles. La plupart de ses malheureux habitants ont été sauvés par les fenêtres, avec des cordes et des draps noués.

Nous l'avons dit, l'hôpital a beaucoup souffert, il ne reste pas une fenêtre ; rien n'a résisté à l'explosion, et des boites à mitrailles ont été projetées à l'intérieur de l'édifice.

L'hôpital a été évacué en vingt-cinq minutes ; malades et blessés ont été transférés aux Invalides, et il n'y en avait pas moins de cinq cents.

Il y a eu vingt infirmiers et deux malades blessés légèrement.

On doit les plus grands éloges au dévouement et à l'intelligence déployés dans cette triste circonstance par l'administration de l'hôtel des Invalides, qui a fait placer les blessés dans l'infirmerie, et les malades, dont l'état demande des soins moins urgents, dans les chambres restées libres.

Au reste, le service médical a rivalisé de zèle et de courage. Le docteur Chenu, chef de l'ambulance de la Société internationale, s'est immédiatement rendu, avec une partie de son personnel, sur le lieu du sinistre, où, par parenthèse, les gardes nationaux qui avaient reçu une consigne très sévère, les ont empêchés de passer tout d'abord.

Une soixantaine de femmes et d'enfants ont reçu asile dans l'ambulance des Champs-Elysées, où ils ont été soignés, réconfortés et consolés, en attendant qu'on vînt les réclamer.

Nous citerons également le docteur Demarquay, directeur de l'ambulance de la Presse, et tout le personnel médical de l'hôpital du Gros-Caillou, dont la conduite a été au-dessus de tout éloge.

On a construit à la hâte une baraque pour recevoir les débris humains recueillis de toutes parts. On en a découvert dans les endroits les plus invraisemblables. Une tête, entre autres, a été retrouvée sur une maison.

Au Champ-de-Mars, les commérages vont leur train. On assure qu'outre l'artilleur porteur de la mèche soufrée, on aurait arrêté un homme revêtu d'habits bourgeois qu'un cantonnier aurait aperçu jetant un objet *quelconque* dans une partie de la cartoucherie, peu de temps avant l'explosion.

Ce serait un grand jeune homme de vingt et quelques années, lequel, placé sur l'avenue de Lamothe-Piquet, aurait jeté quelque chose dans la partie de la cartoucherie où se trouvent les munitions confectionnées.

Il était en bourgeois, revêtu d'un paletot marron et d'un chapeau haut de forme. Il a été aperçu et dénoncé par un cantonnier chargé d'arroser les avenues.

La foule a failli l'écharper, et c'est avec toutes les peines imaginables que les gardes nationaux qui l'avaient arrêté, on pu le protéger.

En outre, on aurait découvert, caché dans une baraque, un homme déguisé en sergent d'artillerie, et tenant encore à la main une mèche soufrée dont il n'avait pas eu la précaution de se défaire, ainsi qu'un personnage accompagné d'une femme et qui, fort pâle, cherchait à regagner sa voiture.

L'avant-veille, à six heures du soir également, rue du Ruisseau, vers Clignancourt, avait eu lieu, dans les mêmes circonstances, l'explosion d'une fabrique de cartouches, chez un ancien artificier de l'Hôtel-de-Ville. Cette explosion, qui a été moins considérable parce qu'elle contenait peu de munitions, a eu lieu aussi après le départ des ouvriers. Un délégué de la Commune venait de quitter l'établissement.

L'émigration polonaise de Paris a fait de nombreuses démarches pour obtenir l'élargissement d'un de ses membres arrêté après l'explosion de l'avenue Rapp.

Nous ignorons encore ce que sont devenus les accusés dont la Commune nous annonçait à grand fracas l'incarcération ; mais nous craignons bien que l'enquête projetée soit demeurée à l'état de projet et que de pauvres diables innocents aient payé de leur vie le crime de quelques vandales, et nous n'osons espérer qu'on découvre jamais le mot de cette énigme mystérieuse posée par la Commune, mot qu'elle aura sans doute emporté avec tant d'autres, dans la tombe odieuse où elle vient de s'ensevelir, au milieu des ruines fumantes de Paris.

V.-F. M.

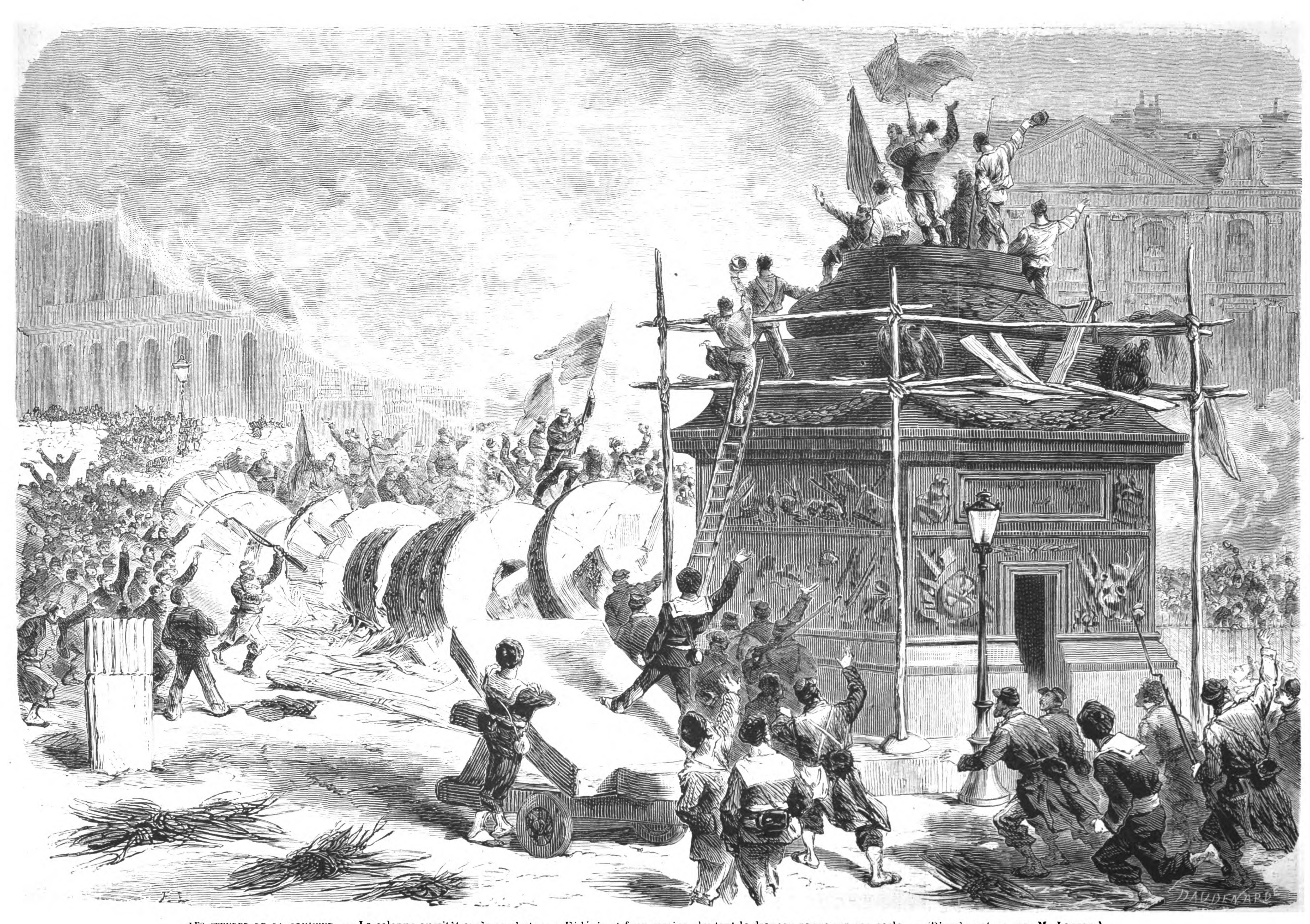
L'ARC-DE-TRIOMPHE

Quelques heures avant l'entrée de l'armée régulière dans Paris, les batteries de brèche établies par les Versaillais avaient ouvert le feu dans le bois de Boulogne. Elles tiraient sur le rempart avec des boulets pleins à pointes d'acier, pendant que les mortiers rendaient inhabitables les environs des chemins de ronde. C'est à trois cent cinquante mètres environ du rempart que ces batteries fonctionnaient.

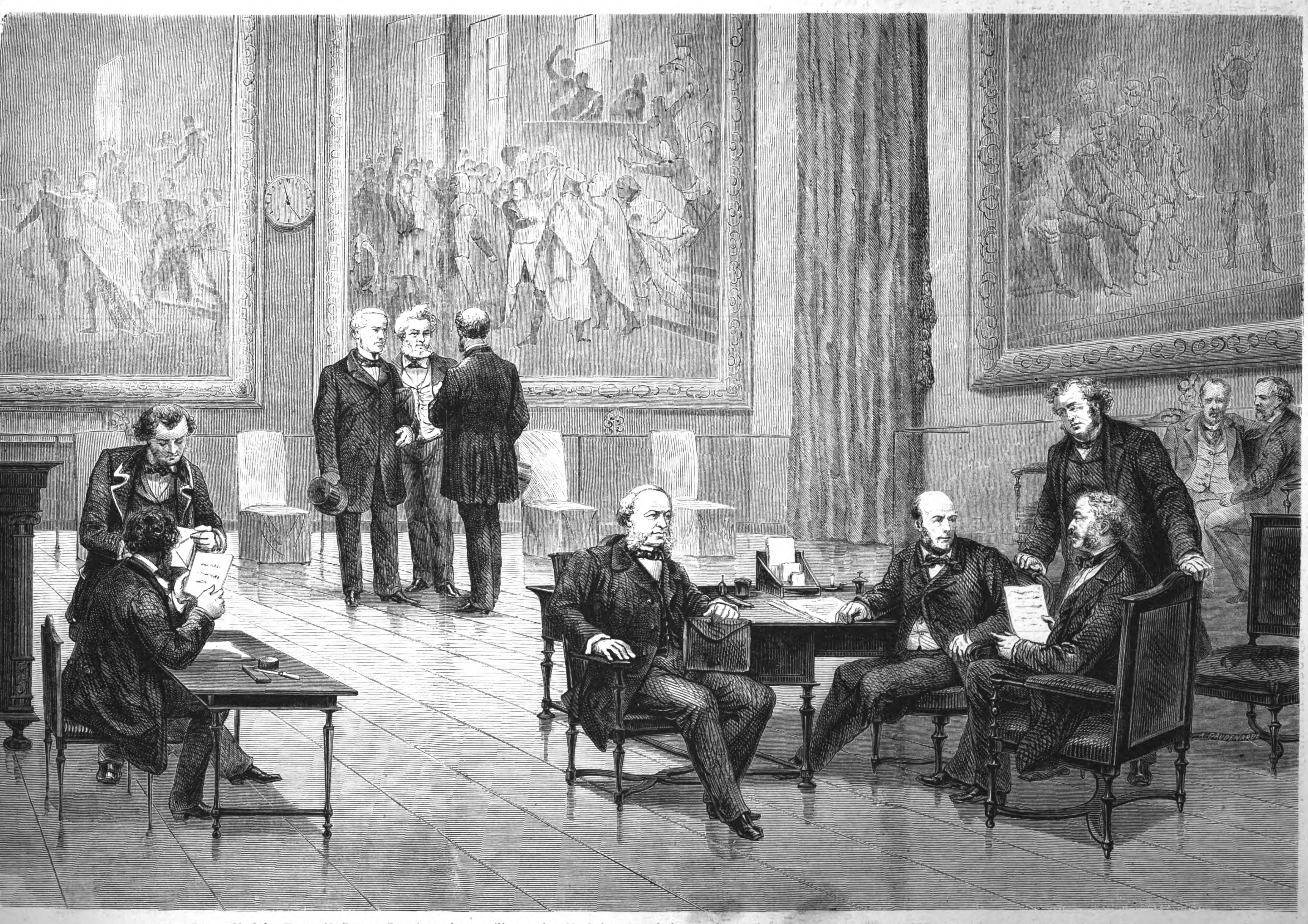
A Courbevoie, une terrible batterie de 19 pièces de marine avait été installée. Elle était commandée par un caiptaine de frégate. Elle tirait sur les bastions des Ternes et surtout sur les groupes de fédérés qui campaient entre le pont et la porte d'Asnières.

Pour conjurer ou tout au moins combattre une attaque imminente du côté de la porte Maillot, les insurgés amenèrent pendant la nuit plusieurs obusiers et les disposèrent sur la plateforme même de l'Arc-de-Triomphe.

On sait maintenant combien ces engins de destauction furent impuissants à arrêter l'élan de l'armée libératrice. M. V.



LES ŒUVRES DE LA COMMUNE. — La colonne aussitôt après sa chute. — Fédérés et faux marins plantant le drapeau rouge sur son socle. — (D'après nature, par M. Lançon.)



VERSAILLES. — M. Jules Favre, M. Pouyer-Quertier et leurs collègues chez M. Grévy avant la lecture du traité de paix ratifié par l'Assemblée nationale. — (Dessin de M. Bocourt.

DÉMOLITION DE LA COLONNE VENDOME

« En France, rien n'est ferme tout à fait.

« Déjà, une fois, les orages ont arraché du faîte de la colonne Vendôme le chapiteau, l'homme de fer qui pose sur son fût, *et en cas que les communistes parvinssent au gouvernement*, le même accident pourrait lui arriver une seconde fois, ou bien même la rage d'égalité radicale serait capable de renverser toute la colonne, afin que ce monument et symbole de la gloire fût entièrement rasé de la terre.

« Aucun homme et aucune œuvre humaine ne doit, d'après ces égalitaires communistes, surpasser une certaine mesure communale, et l'architecture aussi bien que la poésie épique est menacée de ruine. »

Henri Heine prophétisait, en 1841, dans son livre de *Lutèce*, les événements de 1871.

C'est aux démolisseurs de la Commune qu'était réservé le triste privilége de réaliser le sinistre projet des émigrés et de Blücher, projet à l'exécution duquel s'étaient opposés nos ennemis même victorieux.

Sans être fanatique de cette imitation de la colonne Trajane, — à cela près que le modèle est en marbre, — il faut bien avouer que la colonne Vendôme est un monument très-respectable à tous les points de vue.

Comme l'a fort bien dit un de nos meilleurs confrères : « Déchirer ce beau ruban de bas-reliefs qui ceignant vingt-deux fois la colonne, s'y déroule sur une spirale de sept cents pieds de longueur; remettre au creuset les soixante-seize épisodes d'une histoire qui est, après tout, celle de nos armées, faire disparaître le souvenir de nos anciens triomphes, au moment où l'ennemi se prépare à élever les trophées qui consacrent nos malheurs présents, ce n'est pas seulement commettre un acte de vandalisme, c'est enlever au peuple une image qui pouvait au moins le consoler de ses revers, c'est confondre l'héroïsme d'une nation avec l'orgueil d'un roi, c'est rejeter sur la grande armée la haine légitime qu'inspirent les ambitieux, les conquérants et les despotes; c'est enfin usurper sur la mémoire des sculpteurs qui ont travaillé à la colonne, et dont la plupart ont un nom illustre, tels que Bartolini, Bosio, Bridan, Callamart, Chaudet, Clodion, Deseine, Dumont père, Petitot, Gérard, Stoff, Tannay, Gelée.

« Sous la direction de Denon, alors directeur des musées, les soixante-seize sujets écrits au ciseau sur la colonne furent composés par Bergeret, qui a été à son heure un artiste éminent, et dont les peintres recherchent encore les eaux-fortes.

« Le piédestal du monument est à lui seul un chef-d'œuvre.

« Les proportions de la porte, les ornements qui l'encadrent, sculptés par Gérard sur les dessins de Mazois; les feuilles du tore taillées largement et au vif, le style des guirlandes, et par-dessus tout la décoration des faces latérales et postérieure, sont des morceaux d'une grande distinction et digne du plus haut intérêt. La confusion apparente dans laquelle ont été jetés les uniformes, les armes et les équipages militaires de l'ennemi, canons, carabines, pistolets, sabres, étendards, trompettes, casques, schakos, est une idée tout à fait heureuse et d'une rare beauté. »

Les journaux de 1834 nous apprennent que la colonne Vendôme s'appelait d'abord colonne d'Austerlitz et qu'elle fut fondue on le sait, avec les canons pris sur les armées russes et autrichiennes, pendant la campagne de 1805. Douze cents canons avaient été mis par l'administration de la guerre à la disposition des architectes. Il y avait là 900,000 kilogrammes de bronze.

Fondue en 1806, elle a été terminée en 1810.

Sa hauteur est de 118 pieds, sans compter le piédestal, son diamètre est de 12 pieds, sa fondation a 30 pieds de profondeur. Elle a été assise sur le pilotis établi pour la statue équestre de Louis XIV, qu'elle remplace.

Les aigles en bronze de l'attique, au-dessus du piédestal, pesaient chacun 500 livres.

Les bandes de bronze sur lesquelles sont les tableaux en bas-relief des exploits de la campagne de 1805, ont chacune 3 pieds 8 pouces de haut et sont séparées entre elles par un cordon sur lequel est inscrite l'action représentée dans les tableaux qui les dominent.

L'inscription placée sur la lanterne du dôme, du côté qui fait face aux Tuileries rappelle que :

« Ce monument a été élevé *à la gloire de la grande armée.* »

Il eût suffit d'enlever la statue de Napoléon I[er] pour ôter au monument son caractère antipathique en lui conservant sa destination première.

Deux fois déjà l'effigie du premier Bonaparte avait été descendue; mais le monument élevé à la gloire de l'armée française avait été respecté, même par les alliés en mai 1814.

La statue, qui a dix pieds de haut, pèse 2,536 kilos.

L'homme au petit chapeau, qui avait été transporté, il y a quelques années, à Courbevoie, avait été fait par M. Seurre avec le bronze de seize canons ennemis, tirés de l'arsenal de Metz.

L'exécution de la colonne, d'abord fixée au 5 mai, a eu lieu le 17 mai.

Les journaux de la Commune avaient annoncé la « cérémonie » pour deux heures.

Dès midi, une foule immense se presse rue de la Paix, place du nouvel Opéra et rue Castiglione. Les fenêtres et les balcons sont garnis de curieux.

Les ouvriers travaillent encore sur l'échafaudage, masqué par des toiles.

Les uns agrandissent l'ouverture en sifflet taillée dans la pierre jusqu'à l'escalier, et assez large pour livrer passage à un homme; les autres scient horizontalement la pierre du côté de la rue Castiglione; d'autres enfin, achèvent de préparer le lit de fascines, de sable, de madriers, de fumier, sur lequel doit s'étendre le monument.

Un câble relie la partie supérieure à un cabestan installé dans la rue de la Paix.

Quelques dessinateurs prennent des croquis; des manœuvres balayent les débris de pierres réduites en poussière.

A deux heures, on enlève les toiles.

Bientôt un citoyen grimpe sur la plate-forme et en fait le tour, en agitant un drapeau tricolore, sans doute pour indiquer que la chute de la colonne doit entraîner celle du drapeau. En tout cas, c'est un signal. La musique du 190[e] bataillon exécute *la Marseillaise*, à laquelle succède *le Chant du Départ*, exécuté par la musique du 172[e] bataillon.

Nous remarquons, au milieu de la foule, M. Glais-Bizoin, tête nue.

Les canons braqués sur la rue de la Paix sont retirés, et, par mesure de précaution, on a enlevé le milieu de la barricade construite en pavés.

Quelques membres de la Commune vont prendre place sur le balcon du ministère de la justice.

A trois heures et demie, le clairon sonne. Les ouvriers descendent de l'échafaudage. On fait éloigner tout le monde.

On fait manœuvrer le cabestan. Les trois câbles se tendent et se rejoignent; on observe d'un œil avide et anxieux.

Les regards se portent alternativement sur la partie sciée et sur la statue. Un nuage blanc passe, et, dans sa marche, on croit voir tomber la colonne.

Il s'écoule quelques minutes. L'incertitude et la crainte du danger croissent en proportion de l'attente.

Tout à coup un fort craquement se fait entendre. Grande rumeur dans la foule. Est-ce la colonne qui cède? Point! C'est un cabestan qui casse, en renversant cinq ou six travailleurs attelés au moulinet.

Un marin est blessé à la main.

On envoie chercher un nouvel appareil.

Cinq ou six ouvriers escaladent le piédestal et commencent à travailler de la pioche et de la pince sur le fût de la colonne, qui ne paraît pas suffisamment entamé, besogne périlleuse et dont on suit les progrès en frémissant.

Pendant ce travail, trois corps de musique, qui ont pris position devant le ministère de la justice, l'état-major et le numéro 10 de la place, exécutent des fanfares militaires et des airs patriotiques.

Quatre heures et demie sonnent quand on hisse de nouveaux cordages. Les ouvriers redescendent. Le clairon avertit la foule qu'elle doit s'éloigner.

Les cabestans fonctionnent, les câbles se tendent lentement.

Un cri, étranglé par la peur d'un accident dont il est impossible de mesurer l'étendue, part de toutes les bouches.

La colonne s'ébranle. Un silence d'épouvante se fait dans la foule anxieuse; puis, après avoir oscillé un instant sur sa base, cette masse de bronze et de granit tombe sur le lit qui lui a été préparé. Un bruit sourd se mêle au craquement des fascines; des nuages de poussière s'élèvent dans les airs.

Les aiguilles de notre montre marquent cinq heures trente-cinq minutes.

Les maisons ont éprouvé une légère trépidation.

La foule, qui a fait involontairement un mouvement de recul, semble frappée de stupeur et s'éloigne lentement, en proie à une tristesse qui tient du désappointement.

Les spectateurs les plus rapprochés se précipitent vers le monument abattu; quelques cris isolés de « *Vive la Commune!* » partent de la place Vendôme.

Les fascines et le fumier ont été chassés de chaque côté à plus de dix mètres.

La colonne est toute disloquée.

La statue a un bras cassé et la tête séparée du tronc.

Des pseudo-marins arborent le drapeau rouge sur le piédestal resté debout.

Un sergent escalade le soubassement de l'ex-édifice et prononce un discours. Il est interrompu par la foule impatiente. Le général Bergeret, monté sur les débris de la colonne brisée, parle à son tour.

La musique exécute *la Marseillaise* et le *Chant des Girondins*.

Les cordons de sentinelles qui gardent la place sont rompus. Vingt mille personnes se précipitent autour des débris de la colonne; chacun cherche à s'emparer de quelques bribes de bronze, de fer ou de pierre.

Un escadron arrive au grand trot et se range autour de ce qui fut le monument du premier empire pour maintenir la cohue. Les cavaliers ont fort à faire.

Le Génie que César portait dans sa main a déjà disparu.

Les bas-reliefs avaient été mutilés par les fédérés.

L'abattage avait été soumissionné au prix de 35,000 francs. Il y avait un dédit de 500 francs par jour à partir du 4 mai, ce qui a réduit de 6,000 fr. la somme à payer par la Commune au sinistre exécuteur du monument.

Il y a deux mois à peine, quand des événements inouïs eurent une troisième fois conduit les Prussiens dans Paris, il nous eût semblé que notre malheur eût été plus grand encore, s'il leur avait été permis de porter une main impie, ou même un regard haineux sur nos monuments publics, cette radieuse parure de notre gloire nationale. Si une pensée pouvait nous faire oublier un instant Sedan et Metz dans le présent, c'était Iéna dans le passé, la revanche dans l'avenir; c'était ce bronze conquis sur notre vainqueur d'aujourd'hui : pour nous à la fois exemple et espoir.

Sauvée de nos désastres militaires, la colonne Vendôme devait périr dans nos discordes civiles.

La Commune avait porté une main sacrilége sur ce monument élevé à la gloire de la France, fait avec l'airain conquis par ses enfants sur tous les champs de batailles de l'Europe.

Il appartenait à la France de relever ce trophée national dont la destruction était une violence faite à la vérité de l'histoire et une atteinte aux intérêts sacrés de l'art.

L'Assemblée nationale a décrété que la colonne, rétablie, serait surmontée de la statue de la France.

A la même heure, notre grand poëte, Victor Hugo, publiait à Bruxelles une admirable pièce de vers, dont nous détachons le fragment suivant :

Mais c'est la France! Quoi! Français, nous renversons
Ce qui reste debout sur les noirs horizons!
La grande France est là! Qu'importe Bonaparte?
Est-ce qu'on voit un roi quand on regarde Sparte?
Otez Napoléon, le peuple reparait,
Abattez l'arbre, mais respectez la forêt.

Tous ces grands combattants, tournant sur ces spirales,
Peuplant les champs, les tours, les barques amirales,
Franchissant murs et ponts, fossés, fleuves, marais,
C'est la France montant à l'assaut du progrès.
Justice! Otez de là César, mettez-y Rome.
Qu'on voie à cette cime un peuple et non un homme.

. . . .

Quoi! de nos propres mains nous achevons la France
Quoi! c'est nous qui faisons cela! Nous nous jetons
Sur ce double trophée envié des Teutons,
Torche et massue au poing, tous à la fois, en foule,
C'est sous nos propres coups que notre gloire croule!
Nous la brisons d'en haut, d'en bas, de près, de loin,
Toujours, partout, avec la Prusse pour témoin!

. . . .

Ils sont là, ceux à qui fut livrée et vendue
Ton invincible épée, ô patrie éperdue!
Ils sont là, ceux par qui tomba l'homme de Ham;
C'est devant Reishehoffen qu'on efface Wagram.
Marengo raturé, c'est Waterloo qui reste
La page altière meurt sous la rage funeste,
Ce qui souille survit à ce qui rayonna,
Et pour garder Forbach, on supprime Iéna!

. . . .

Si la Prusse, tenant Paris sous son talon,
Nous eût crié : — Je veux que vos gloires s'enfuient.
Français vous avez là deux restes qui m'ennuient,
Ce pilastre d'airain, cet arc de pierre; il faut
M'en délivrer, ici, dressez un échafaud,
Là, braquez des canons, ce soin sera le vôtre.
Vous démolirez l'un, vous mitraillerez l'autre.
Je l'ordonne. — O fureur! comme on eût dit : Souffrons!
Luttons! c'est trop! ceci passe tous les affronts!
Plutôt mourir cent fois! nos morts seront nos fêtes!
Comme on eût dit : Jamais! Jamais!
— Et vous le faites!.....

Corneille fût-il jamais mieux inspiré? Quelle voix plus éloquente flétrira jamais l'acte odieux et antipatriotique de ces iconoclastes modernes, qui semblaient vouloir effacer l'histoire et détruire tous les souvenirs de la patrie, comme si on pouvait détruire la patrie, surtout quand elle s'appelle la France!...

V.-F. MAISONNEUFVE.

UNE LETTRE DE M. BONJEAN

Le 20 mars dernier, M. le président Bonjean fut arrêté par la Commune sous le prétexte de servir d'otage aux criminels qui viennent d'épouvanter l'univers. Un journal, le *Quotidien*, de Riom, nous apporte aujourd'hui une lettre de l'éminent magistrat, précieuse lettre que le hasard, dit ce journal, a mise pour un instant entre les mains du rédacteur.

Chose étrange, M. Bonjean avait été le seul au Sénat qui ait soutenu cette démocratie au nom de laquelle des sauvages l'ont mis en prison.

Nous croyons devoir publier en entier cette page, qui restera, nous ne voulons pas en douter, comme un des plus grands exemples de courage civil, comme une leçon à méditer par les magistrats de tous les temps et de tous les pays. A ceux qui ont osé proférer ce blasphème que la magistrature de notre pays avait dégénéré, nous opposerons cette lettre si pleine de dignité, de grandeur, d'oubli de soi-même, d'amour de la France, cette lettre où le sentiment du devoir domine toutes les autres aspirations d'une hauteur incomparable.

« Mazas, le 30 avril 1871.

« Vous m'avez demandé, mon cher Guasco, pourquoi deux fois, le 8 septembre et le 20 mars, j'étais rentré à Paris, alors que le séjour de cette ville pouvait présenter de sérieux dangers. Vous êtes étonné surtout que je n'aie pas profité de l'armistice du 28 janvier pour aller embrasser à Bayeux ma femme et mes enfants, pour lesquels vous connaissez mon extrême tendresse et dont j'étais séparé depuis si longtemps.

« Si, au lieu de combattre bravement à Villers, et de vous faire mutiler sur le plateau d'Avron par un obus prussien, vous fussiez venu causer avec votre vieil ami, vous sauriez qu'étant donné le principe incontestable que c'est surtout aux jours du danger qu'un fonctionnaire doit être à son poste, je ne pouvais agir autrement que je ne l'ai fait. Je reprends vos trois questions.

« 1[re] question. — La Chambre des requêtes, que je préside, étant en vacances du 1[er] septembre au 3 novembre, j'aurais pu, sans doute, très-régulièrement, sans encourir aucun reproche, rester en Normandie avec ma famille et y attendre la fin d'un siége que personne alors ne supposait pouvoir durer au delà de quelques semaines. Mais d'un autre côté, par suite du départ de M. Devienne, c'était à moi, comme doyen des présidents de chambre, qu'incombaient les fonctions de premier président, c'est-à-dire la plus haute magistrature du pays. Je crus donc de mon devoir de rentrer à Paris lorsque le siége parut imminent et j'y rentrai en effet le 8 septembre, laissant en Normandie ma femme et mes enfants en pleurs. Mon sentiment était d'ailleurs celui de tous mes collègues; et lorsque, quelques jours après, M. Crémieux, garde des sceaux, nous consulta sur l'opportunité de transporter la Cour de cassation à Poitiers, les vingt-quatre membres présents à Paris n'hésitèrent pas à répondre, à une grande majorité, que le bien du service n'exigeait point ce déplacement; et à l'unanimité que d'ailleurs « il était plus digne du premier corps judiciaire de rester associé aux périls de la population parisienne. » (Voir l'*Officiel* du 18 septembre.) Je continuai donc, pendant toute la durée du siége, les fonctions de premier président, jointes à celles de président des requêtes.

« J'avais même tenté de contribuer plus activement à la défense de Paris, en me faisant inscrire comme volontaire dans la garde nationale; mais ce service se trouva au-dessus de mes forces et je dus y renoncer.

« 2[e] question. — Pourquoi, après la capitulation du 29 janvier, n'ai-je pas profité de la cessation de l'investissement pour rejoindre à Bayeux, ne fût-ce que pour quelques jours, ma famille bien-aimée? Le voici :

« La capitulation laissait pendante une question grosse de périls, celle de l'entrée des Prussiens à Paris. S'ils eussent persisté à le traverser triomphalement, un attentat contre le roi de Prusse était à prévoir, et cet attentat pouvait amener un massacre effroyable. Je ne crus pas qu'il fût permis au représentant le plus élevé de la justice française (et je l'étais *par intérim*) de se trouver absent de son poste à la veille de si terribles éventualités, dans lesquelles son rang lui fournirait peut-être l'occasion de rendre quelques services; et je résistai à l'entraînement d'ailleurs bien légitime qui me poussait vers Bayeux.

« 3[e] question. — Pourquoi être rentré le 20 mars? — Ce fut seulement quand la question de l'entrée des Prussiens à Paris eut été dénouée plus heureusement qu'on ne pouvait d'abord l'espérer, que les devoirs de ma charge me le permirent, que je me mis enfin en route pour Bayeux, avec obligation de m'arrêter quelques jours à Orgeville (Eure), pour tâcher d'y organiser la mise en culture de notre domaine, que le fermier, fuyant devant l'invasion allemande, avait abandonné dès le 16 septembre, laissant les terres incultes, fait dont je n'avais été averti que le 18 février. J'étais donc à Orgeville dès le 14 mars, et j'allais continuer ma route sur Bayeux, quand, le dimanche 19, assez tard, j'appris l'événement du 18 : la retraite du gouvernement à Versailles et l'établissement à l'Hôtel-de-Ville d'un pouvoir rival; le tout avec les exagérations ordinaires en pareille circonstance.

« Il n'était pas permis d'hésiter. J'écrivis à ma digne femme pour lui dire de ne pas m'attendre de quelques jours, et, dans la nuit du 19 au 20, je rentrais à Paris, à une heure très-avancée. Le lundi fut consacré à parcourir les journaux, je n'en avais lu aucun depuis le 13, afin de tâcher de me faire une idée du caractère, encore fort obscur, du mouvement du 18 mars. Le mardi 21, je présidai, à l'ordinaire, la chambre des requêtes; à trois heures et demie, au moment où je venais de rentrer chez moi, j'y fus arrêté, conduit à la Préfecture de police, puis au dépôt, plus tard à Mazas, sans avoir jamais pu connaître les motifs de mon arrestation; et aujourd'hui encore, après quarante et un jours de détention, dont trente-sept au secret, je n'en sais pas plus que le premier jour, si ce n'est le renseignement vague que je serais détenu comme *otage*.

« Voilà, mon cher Charles, dans toute leur simplicité, les faits que vous désiriez connaître. Je m'abstiens de toute réflexion qui pourrait être considérée par le greffe comme mettant obstacle au départ de cette lettre.

« Eh bien, mon cher enfant, mon âge et votre dévouement filial m'autorisent bien à vous donner ce titre, ce que j'ai fait, je le referais encore, quelque douloureuses qu'en aient été les conséquences pour ma famille tant aimée. C'est que, voyez-vous, à faire son devoir il y a une satisfaction intérieure qui permet de supporter avec patience, et même avec une certaine suavité, les plus amères douleurs. C'est le mot du Sermon sur la montagne, dont je n'avais jamais si bien compris la sublime philosophie : — « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice!... » C'est la même pensée exprimée par Sydney sous une autre forme, quand s'étant pris à rire, en descendant l'escalier de la tour pour porter sa tête sur l'échafaud, il dit à ses amis, étonnés de cet accès de gaîté dans un pareil moment : « Mes amis, il faut faire son devoir, et rester gai jusqu'à l'échafaud inclusivement. »

« Que, loin de vous décourager, mon exemple vous soit au contraire un nouvel encouragement à faire votre devoir, quoi qu'il en puisse advenir; car je puis vous affirmer sur l'honneur que, sauf la poignante inquiétude que j'éprouve pour la santé de ma noble et sainte compagne, jamais mon âme ne fut plus sereine et plus calme que depuis que j'ai perdu jusqu'à mon nom pour ne plus être que le n° 14 de la 6[e] division. Mais ce n° 14 vous aime bien et vous bénit comme si vous étiez un de ses enfants.

« Je n'ai pas besoin d'ajouter, car votre ami a dû vous le dire, qu'en annonçant mon arrestation à mon brave Georges, j'y avais joint la défense la plus énergique de venir à Paris pour rien tenter en ma faveur.

« Je lui disais que son poste à lui était de rester auprès de sa mère mourante, auprès de ses jeunes frères, dont il pouvait devenir d'un jour à l'autre l'unique protecteur; que sa présence à Paris serait pour moi la cause d'un véritable désespoir; car j'aurais à craindre soit qu'on le retînt aussi comme otage, soit qu'on l'obligeât à servir dans cette horrible guerre civile; que l'un ou l'autre événement serait certainement le coup mortel pour sa pauvre mère.

« Dieu merci, mon brave enfant avait le cœur assez haut pour comprendre ce langage, et je suis fier autant que reconnaissant de l'effort que cette généreuse nature a su faire sur elle-même pour accomplir le devoir que lui imposait mon autorité paternelle; aussi mon cœur le bénit-il avec la plus tendre affection.

« BONJEAN. »

(Extrait du *Quotidien*, de Riom.)

Après la lecture de cette lettre, il ne reste à tout honnête homme qu'un vœu à former, c'est d'apprendre bientôt la délivrance de M. Bonjean, dont le noble caractère, pour lequel nous avions déjà tant d'estime, sortira encore plus honoré de cette épreuve. — Hélas! le vœu du *Moniteur*, à qui *nous empruntons* ces réflexions rétrospectives, n'a pas été exaucé.

AUX TUILERIES

Le seul coin de Paris où il soit encore permis de respirer, c'est bien dans cette gracieuse oasis de verdure et de fleurs, que l'on appelait du temps de l'empire le jardin réservé. Aussi, depuis que sans réserve aucune, pas même celle des gazons et des massifs, où l'on ne se gêne plus de mettre le pied ou la main, la jouissance desdits lieux a été accordée par dame Commune, sont-ils devenus le rendez-vous général des enfants et des mères.

Pendant que celles-ci à l'ombre des jeunes arbustes adorants, cherchent dans le journal à s'expliquer les bruits du canon qu'on entend là-bas, les bébés rient aux papillons qui passent, aux oiseaux qui s'approchent en sautillant, aux branches qui remuent, à tout ce qui paraît enfin brillant et animé.

Les vrais enfants, c'est-à-dire bambins et bambinettes qui savent parler, courir et rire, trouvent là



PARIS-COMMUNE. — Aux Tuileries. — Rapprochements et contrastes. — (Dessin de M. Jules Noël.)

PARIS-COMMUNE. — Aux Tuileries. — Rapprochements et contrastes. — (Dessin de M. Jules Noel.)

mieux qu'ailleurs de quoi se livrer à leurs joyeux ébats.

Nous avons cherché souvent à reposer notre cœur fatigué de tous les dégoûts de la vie présente, dans ce lieu de paix où la nature ferait volontiers oublier l'humanité; il faut dire, hélas! que nous n'y sommes jamais complétement parvenu.

Sans doute, au premier abord la vue des arbres verts, les senteurs des buissons, les chants des oiseaux et des enfants vous font la plus douce sensation; mais si vous regardez de plus près ce poétique tableau, vous serez rappelé malgré vous à la situation présente, à la cruelle réalité!

En effet, quels sont ces hommes à figure sinistre qui gardent l'entrée du palais des Tuileries, vautrés sur ces nobles marches? Pourquoi ces cris, ces jurons, cette tabagie sous ces portiques? Ces gens-là seraient-ils nos maîtres, qu'ils usurpent ainsi la place de ceux que nous nous donnons!

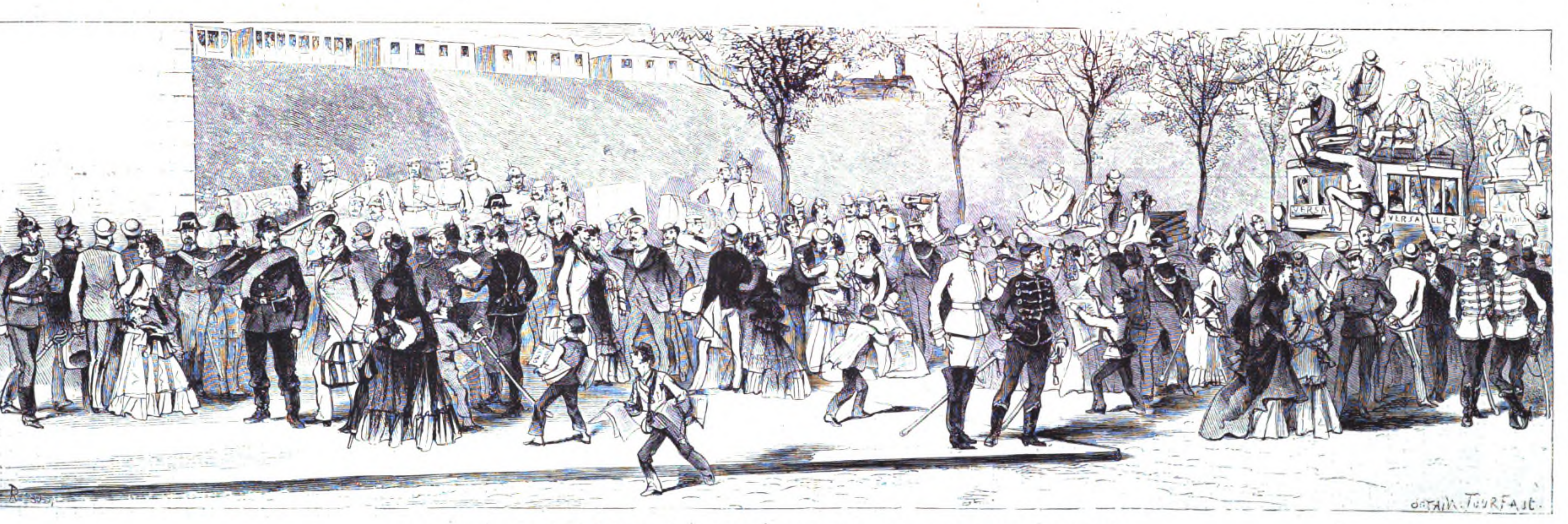
Quelles sont ces femmes avinées qui viennent s'abriter sous nos lambris dorés? Quelles sont ces quêteuses noires avec leurs petites boîtes à croix rouge?

Hélas! tout cela ne nous rappelle que trop le despotisme de la canaille et la guerre civile.

D'ailleurs les détonations de la poudre sont ici plus éclatantes qu'ailleurs et si vous jetez les regards au loin sur cette majestueuse perspective que donnent aux yeux étonnés le parc des Tuileries et les Champs-Elysées, vous verrez autour de l'Arc de l'Etoile, des flocons blancs qui couronnent cette couronne de Paris.

Ces flocons blancs, c'est la fumée des bombes, des boîtes à mitrailles et de

SAINT-DENIS. — La poste restante depuis la proclamation de la Commune à Paris. — (D'après nature, par M. Robida.)



SAINT-DENIS. — Les abords de la gare depuis la signature du traité de paix. — (D'après nature, par M. Robida.)

tous les engins de la destruction et de la mort.

Quel contraste! ici nature, jeunesse et fraîcheur; là-bas, guerre, tueries, ruines; ici les jeux, là-bas les combats.

Il faut dire pourtant que ces jeux mêmes ressemblent fort à des combats; les enfants sont trop impressionnables pour ne pas saisir au passage les faits et gestes des drôles de soldats qu'ils ont sous les yeux: on joue donc aux soldats, et petits garçons et petites filles parodient avec un art achevé, ce qui se fait aux deux bouts de l'avenue qui joint le Carrousel à l'Etoile.

Pauvres enfants qui faites de la guerre un jeu, ignorez longtemps, ignorez toujours ce que celle-là nous a coûté de larmes, de sang et de richesses!.....

Vous, petit bonhomme qui faites le chef jureur et vous, le soldat aviné; vous petite demoiselle qui imitez si bien la cantinière *Commune* ou la femme à 15 *sous*, reprenez bientôt, reprenez vite votre corde à sauter et votre toupie et vos billes et vos poupées, pour Dieu mes petits amis si les hommes ne sont plus des hommes, que les enfants soient toujours des enfants.

Et nous retournerons de bon cœur vous voir jouer aux Tuileries à l'ombre du palais qui n'a pas besoin de gardes mais de gardiens, vos rires ne seront plus couverts par le grognement du canon et l'arc sans fausse auréole sera de nouveau l'Arc-de-Triomphe, triomphe du bien sur le mal.

E. H.

SAINT-DENIS

La nouvelle de l'évacuation de Saint-Denis par les Prussiens a été, pendant les deux mois qui viennent de s'écouler, vingt fois affirmée et vingt fois démentie par les journaux.

Hélas! les bérets et les casques tenaient encore, la semaine dernière, le haut du trottoir dans la nécropole nationale.

L'autorité des généraux prussiens était absolue comme aux premiers jours de l'occupation, et les habitants de la ville, de même que les étrangers, ne pouvaient circuler après neuf heures du soir.

A cette heure, toutes les boutiques devaient être closes, le gaz éteint, tout être vivant rentré au logis.

Des affiches allemandes intimaient aux citoyens qui ne pourraient justifier de leurs moyens d'existence l'ordre de quitter Saint-Denis; les soldats chasseraient les récalcitrants, hommes ou femmes. Paris y a regagné une tribu interlope considérable.

On ne parvenait, du reste, que difficilement à Saint-Denis.

Les salles du départ de la gare du Nord étaient envahies par une foule immense, composée aux trois quarts de femmes et de vieillards.

Quelques jeunes gens par ci, par là, tenant ostensiblement à la main un petit papier, — lisez laissez-passer, — qu'ils n'eussent pas cédé pour tout l'or des deux Amériques.

Cette cohue hétérogène nous rappelait les fameux dimanches de la gare Saint-Lazare, alors que tous les Parisiens s'embarquaient pour Asnières, de joyeuse et turbulente mémoire.

Les abords des guichets ressemblaient à un véritable champ de bataille.

Aussi les bousculades étaient-elles fort vives, et parfois soulignées de coups de poings, qui, tout en défonçant quelques feutres, allaient ricocher jusque sur les chignons voisins.

Muni de son billet, le voyageur passait alors devant les gardes nationaux soupçonneux.

Peu après, les portes des salles d'attente s'ouvraient toutes grandes, et comme une digue rompue, la foule s'élançait à l'assaut des wagons qui craquaient sous le poids des voyageurs.

Dix minutes plus tard le sifflet de la locomotive éclatait aigu et strident, et le train, filant à toute vapeur, dépassait les fortifications, laissait Montmartre derrière le convoi et arrivait enfin à Saint-Denis.

Là, on ressentait au cœur une commotion douloureuse, à la vue de l'étranger foulant ce coin du sol français.

La gare est encombrée de voyageurs.

Quel tohu-bohu à l'embarcadère!

Deux cents cochers vous sautent à la gorge pour vous interner bon gré malgré dans leurs véhicules de Versailles « ou » de Saint-Germain.

Cris, apostrophes, prières, supplications semblables à celles des gavroches du boulevard vous appelant « mon prince! ou mon ambassadeur! »

On jette un regard effaré au milieu de ce capharnaüm.

Les soldats de l'empereur Guillaume inondent le pavé et les fenêtres des maisons.

Ils pullulent. Le regard en est comme épouvanté.

On marche en pleine Allemagne!

Ils se montrent, à nos yeux ahuris, de toutes les façons et de toutes les couleurs. Il y en a à pied, il y en a à cheval, il y en a sous les armes, il y en a en patrouilles, il y en a partout.

Les uns sont bleus, les autres verts, les autres blancs, les autres jaunes, c'est une variété de couleurs qui dépasse l'imagination.

Et les officiers, oh! les officiers!.. Ceux-là vont et viennent gros et gras, ou maigres et longs, barbus et ventrus, rêveurs et inspirés; chevauchant sur des bêtes admirables, ou se prélassant dans des victorias lancées au triple galop, ou traînant sur le pavé des rues leurs rapières retentissantes, dont le bruit ne fait retourner que les têtes de Fille-de-l'Air ou de Turlurette.

On dirait une scène détachée de quelque pièce militaire du Cirque ou du Châtelet.

Ce qui ne nous empêche pas de rendre hommage à l'excellente tenue et à la parfaite distinction de ces officiers, jeunes pour la plupart, grands, beaux garçons, bien faits sous leurs vestons courts et leurs pantalons collants, polis, aimables et prévenants jusqu'à l'obséquiosité, s'il faut en croire les habitants de Saint-Denis.

Ils ont toutes les qualités, je vous l'accorde.

Mais ne dites pas qu'ils ressemblent à des soldats et qu'ils regardent les femmes sans impertinence. Ils posent en Don Juan; mais leurs coups d'œil triomphateurs ne réussissent pas toujours.

La cathédrale est à demi ruinée.

Saint-Denis a été cette fois décapité pour de bon.

D'autres statues ont eu le même sort. Les vitraux du côté nord ont également beaucoup souffert, ainsi que la toiture du vaste édifice.

L'intérieur est navrant. Une immense et haute cloison en planches dérobe la moitié de la grande nef.

Sur cette cloison on lit en allemand l'inscription suivante:

« Par ordre du commandant, il est sévèrement défendu de toucher au monument. »

On nous dit que ce placard a été motivé par les excès commis par des soldats allemands sur les tombeaux, mausolées et statues que la Révolution avait respectés.

Après 93, l'invasion de 1870!...

La poste aux lettres est littéralement prise d'assaut. — Pour éviter l'encombrement, le chef des postes a distribué des numéros d'ordre, ce qui fait que, pour avoir ses lettres, on est forcé de faire queue à la porte du bureau de poste; — cela amuse énormément les Prussiens, mais pas du tout les Français... Dam! souvent ces derniers reviennent à Paris sans avoir pu obtenir leurs lettres.

Il est presque impossible de pénétrer dans les bureaux de la poste restante, où se pressent les pauvres Parisiens avides de nouvelles de la province.

Au dehors, chacun s'installe sans distinction de sexe ou d'âge, qui sur une chaise, qui sur une table, qui sur un banc, pour rédiger quelques mots à la hâte.

Bon voyage, chères lettres, allez bien vite rassurer sur notre sort ceux que nous aimons, en leur portant des nouvelles des pauvres exilés.

M. V.

A TRAVERS PARIS

(Suite)

L'ÉGLISE SAINT-LAURENT

L'église Saint-Laurent n'a jamais eu de chance, pas plus en 1871 qu'en 1792. Voici, à cette dernière date, une pièce très-curieuse extraite des registres de la section Poissonnière. Le curé de Saint-Laurent avait écrit aux membres de cette section en les invitant à un service pour le repos des âmes des morts dans la journée du 10 août. Leur président s'exprima ainsi sur cette invitation:

« Il a été fait lecture d'une lettre de M. le curé de Saint-Laurent, qui invite l'assemblée à assister à un service pour nos frères morts le 10 août dernier. L'assemblée, persuadée qu'il est temps enfin de parler le langage de la raison, a arrêté qu'il lui serait fait la réponse suivante:

« Les martyrs de la liberté, nos braves frères morts pour la patrie le 10 août, n'ont pas besoin, monsieur, d'être exaucés ni recommandés auprès d'un Dieu juste, bon et clément. Le sang qu'ils ont versé pour la patrie efface toutes leurs fautes et leur donne *des droits* aux bienfaits de la Divinité.

« Quoi! nous! nous irions prier Dieu de ne point condamner nos frères au supplice du feu? Ce serait l'outrager, le calomnier; ce serait lui dire qu'il est le plus féroce, le plus absurde, le plus ridicule de tous les êtres.

« Dieu est juste, monsieur; par conséquent, nos frères jouissent d'un bonheur parfait, que rien ne pourra troubler. Les mauvais citoyens peuvent seuls en douter.

« Montrez-nous sur vos autels les glorieuses victimes de la liberté, couronnées de fleurs, occupant la place de saint Crépin et de saint Cucufin. Substituez les chants de la liberté aux *absurdes* cantiques attribués à ce féroce David, à ce monstre couronné, le Néron des Hébreux, alors nous nous réunirons à vous, et nous célébrerons ensemble le Dieu qui grava dans le cœur de l'homme l'instinct et l'amour de la liberté.

« DEV........, *président*.

« TAB...., *secrétaire*. »

DIALOGUE D'UN MORT AVEC UN VIVANT

SIR HUDSON LOWE. — Bonjour, monsieur Courbet.

COURBET. — Tiens, vous parlez comme M. de Bryas! Qui êtes-vous?

SIR HUDSON LOWE. — Je n'ose vous le dire.

COURBET. — Pourquoi cela? Osez, mon cher. Vous vous adressez à un homme qui a toujours fait métier d'oser.

SIR HUDSON LOWE. — Vous m'enhardissez. Eh bien! je suis sir Hudson Lowe.

COURBET. — En vérité! Parbleu! je suis enchanté de faire connaissance avec un aussi digne gentleman.

SIR HUDSON LOWE. — Le gardien de.....

COURBET. — Oui, oui..... je sais qui vous voulez dire..... celui qui vous a donné tant de mal. Quel animal, hein?

SIR HUDSON LOWE. — J'avoue.....

COURBET. — Vous a-t-il assez supplicié!

SIR HUDSON LOWE. — Ah! je dois convenir...

COURBET. — Entre nous, c'était un homme impossible. Je l'ai toujours jugé ainsi. Il faut que vous ayez eu bien de la patience! — Et vous venez me féliciter.....

SIR HUDSON LOWE. — Naturellement, monsieur Courbet.

COURBET. — Cela n'en vaut vraiment pas la peine, sir.

SIR HUDSON LOWE. — Pardonnez-moi, monsieur Courbet. C'était un préjugé solidement enraciné!

COURBET. — J'ai prouvé le contraire. Avec trente-cinq mille francs j'ai débarrassé Paris de ce préjugé.

SIR HUDSON LOWE. — C'est pour rien, en effet. En d'autres temps, ma nation eût estimé à un plus haut prix cette...... entreprise.

COURBET. — Aujourd'hui, c'est bien différent, nous faisons les choses pour l'honneur.

SIR HUDSON LOWE. — Recevez-en tous mes compliments.

COURBET. — Votre main, sir Hudson Lowe!

SIR HUDSON LOWE. — Quoi! vous daignez.....

COURBET. — Pourquoi pas? J'ai pris la suite de vos affaires.

SIR HUDSON LOWE. — Monsieur Courbet, vous me réhabilitez.

LE PLI D'UNE FEUILLE DE ROSE

Il ne faudrait pas croire qu'Auber ait toujours échappé à la critique. Mendelssohn l'a traité avec une excessive sévérité dans ses *Lettres intimes*, à propos de la *Parisienne* (n'allez pas penser toutefois que je défende la *Parisienne*) :

« Faire, pour un grand peuple en proie à l'agitation la plus violente, un petit morceau parfaitement froid, trivial et niais, c'est ce dont Auber seul était capable... Du reste, soit dit en passant, je ne connais pas, entre musiciens et poètes, de ressemblance plus frappante qu'entre Auber et Clauren. Auber traduit fidèlement, note pour note, ce que l'autre exprime mot pour mot: la vantardise, l'infâme matérialisme, l'érudition, la recherche des morceaux friands et l'imitation prétentieuse des genres étrangers. »

Ces Allemands sont vraiment farouches!

Dans ces dernières années, les petits journaux s'occupaient beaucoup trop des faits privés de M. Auber. On eût dit que son mur était de verre. C'est très-joli d'être épicurien, mais cela est quelquefois aussi très-gênant; l'auteur d'*un Premier Jour de bonheur* devait s'en apercevoir. Il ne pouvait se montrer au bois de Boulogne en belle compagnie, encourager d'un madrigal une jeune élève du Conservatoire, ou exécuter le duo du perdreau dans un cabinet du café Anglais, sans qu'aussitôt la chronique intervînt avec ses clairons indiscrets.

ARCHERS DE MAZAS, VEILLEZ!

On ne compte plus les évasions de M. Charles Lullier. Latude et d'Alègre n'étaient que des lambins auprès de lui; il en aurait remontré à Casanova lui-même.

Voyez! M. Lullier s'est déjà évadé de Sainte-Pélagie.

M. Lullier s'est évadé de la Conciergerie.

M. Lullier, enfin, vient de s'évader de la prison de Mazas.

Je l'en félicite, et je m'extasie. Je l'en félicite, parce que je pense comme le grand esprit qui a dit : « Si j'étais accusé d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par prendre la fuite. »

Je m'extasie, parce que je m'étais accoutumé à considérer la prison de Mazas comme une enceinte redoutable, et d'où il était impossible de sortir autrement qu'avec le consentement de ceux qui vous y avaient fait entrer.

Je suis heureux de me voir enlever cette illusion, et désormais je pourrai dire, en touchant du bout de ma plume cette muraille sinistre, ce que disait Charles Ier en touchant du bout de sa canne la hache du bourreau : « Tu ne me fais pas peur! »

LA QUESTION DES TERMES

Le club Eustache n'y va pas de main morte, non plus que le club Nicolas-des-Champs.

Voici une des propositions qu'ils ont adoptées à l'unanimité :

« Tous les propriétaires devront délivrer dans les vingt-quatre heures quittance des termes échus, des termes de juillet *et d'octobre prochain.* »

A la bonne heure!

DIEU A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Auguste Vacquerie, le Vacquerie de *Tragaldabas* est retrouvé. Sonnez, oliphants!

Il vient d'imaginer, dans la manière fantastique du *Faust* de Gœthe, une séance de l'Assemblée nationale. Nous ne priverons pas nos lecteurs de ce romantique morceau.

« M. LE PRÉSIDENT : Huissiers, introduisez Dieu.

« Dieu entre. (*Tonnerre d'applaudissements.*)

« DIEU : Je n'ai pu résister à l'appel d'une Assemblée si unique. Me voici. Qu'est-ce que vous désirez de moi?

« M. DE CAZENOVE DE PRADINE : Nous voulions vous prier d'apaiser nos discordes civiles et de mettre un terme aux maux qui nous affligent.

« M. LE GÉNÉRAL DU TEMPLE : Et s'il vous faut quelques jeunes pour cela...

« DIEU : Vous désirez que j'apaise vos discordes civiles?

« LA DROITE : Oui.

« DIEU : Je ne comprends pas. (*Mouvements divers.*) Il me semblait... (*A la tribune!*)

« DIEU, *à la tribune* : Je ne comprends pas que vous vous adressiez à moi pour apaiser vos discordes. D'abord vous n'avez pas besoin de moi pour cela... »

La séance continue sur ce ton. Dieu se fait rappeler à l'ordre plusieurs fois.

Du Parny politique!

REGARD EN ARRIÈRE

Je ne cherche pas le parallèle, — ce procédé de réthorique qui souvent n'est qu'un trompe-l'œil et ne prouve rien du tout.

Mais je ne peux empêcher le parallèle de venir me trouver et de me solliciter.

Ainsi lorsque j'assiste à la fermeture de la plupart des églises, je me reporte involontairement aux jours les plus « psychologiques » de notre première Révolution. En ces jours-là la *Société des femmes révolutionnaires* tenait ses séances dans Saint-Eustache. Cette église avait converti ses chapelles en petits restaurants où la nappe était mise, et où femmes, enfants, vieillards, venaient dévorer du jambon, des andouilles, des viandes froides et des pâtisseries. Une décoration représentant des rochers et des arbres avait pris la place du maître-autel et du chœur.

A Saint-Gervais, les marchandes du marché Saint-Jean entraient avec leurs éventaires. Il y avait contre-danse dans la chapelle de la Vierge.

Notre-Dame retentissait des hymnes à la déesse Raison chantés par les chanteuses de l'Opéra, tandis que des bacchantes couronnées de chêne portaient la croix d'argent, suivies par des plaisants montés à rebours sur des ânes affublés d'étoles et sur des mulets couverts de chasubles.

Sur la place de Grève, on brûlait des reliques de sainte Geneviève, — une sainte du peuple cependant; — mais lorsque le peuple règne, épargne-t-il les siens!

En ces jours-là, les beaux quartiers étaient déserts. Désert, le faubourg Germain; désert, le faubourg Honoré. La population s'était reculée et tassée dans le Paris de la Cité, du quartier Latin et de l'Hôtel-de-Ville. Tout était peuple alors, du moins par le costume. La loi du niveau avait surtout été mise en exécution par les tailleurs. Peuple de frères, oui, mais de frères mal habillés, et le capucin Chabot (je ne dis pas cela pour le capucin Panille) avait fait fureur avec sa veste de sans-culotte, sa chemise ouverte à la poitrine, et ses pieds nus dans ses gros souliers.

Cet amour du laid était entretenu par l'effroi de la classe bourgeoise, restée sans force pour la résistance, et qui en était réduite à se modeler sur le peuple, afin d'être confondue avec lui; de la classe bourgeoise, qui n'osait plus donner signe de richesse ni même d'aisance, qui ne bâtissait plus, qui se tenait coite. Du reste, la stupeur était si profonde et si générale, comme le rapporte un chroniqueur, que si l'on eût dit à un particulier : « A telle heure la charrette passera devant ta maison, tu descendras et tu t'y placeras! » le particulier serait descendu, aurait attendu la charrette et s'y serait placé.

Tout concourait à justifier cette stupeur. Un bourgeois ne pouvait sortir de chez lui avec sa femme et sa fille sans risquer de se trouver face à face avec les *tape-durs*, qui le rudoyaient pour peu que sa figure leur déplût ou que sa cocarde ne fût pas bien mise. On appelait ainsi une compagnie d'individus armés de ces bâtons tortus qu'on désignait sous le nom de *constitutions*; c'étaient les janissaires du comité de sûreté générale; ils n'allaient que par bande d'au moins douze; leur point de réunion était le café de Chrétien, juge au tribunal révolutionnaire.

Si l'on ne rencontrait pas les tape-durs, on se croisait inévitablement avec la charrette mortuaire, ou bien avec la voiture du rapporteur qui la précédait et qui était montée par une sorte de bête brute, que l'on a vue pendant dix-huit mois vomir en se retournant des imprécations atroces sur les condamnés.

On conçoit que la pluralité des Parisiens se contristât d'un tel spectacle et que le caractère français en reçût un contre-coup momentané.

Le gouvernement ne faisait aucun frais pour égayer la population; il laissait ce soin aux hommes de la rue, aux saltimbanques aux diseurs de bonne aventure, à ceux qui cassent des noyaux de pêche avec leur derrière, à tous les Galimafrés du Pont-Neuf et de la place Germain-l'Auxerrois. De fait, jamais les histrions n'eurent plus d'agrément qu'en ces jours-là; on les laissait danser, jongler, jouer de la trompette, exhiber des phénomènes, prendre des bains de plomb bouillant. Ils étaient heureux, et jamais on ne les paya en assignats.

Alors, ce qui faisait dès le point du jour sauter les Parisiens hors de leurs lits, c'était le tambour, c'était le tocsin, c'était le canon. On n'osait plus faire de journaux, car on savait trop ce qu'il en coûtait. On n'osait plus afficher de placards, depuis qu'Olympe de Gouges avait payé les siens de la mort. On n'osait plus prendre la parole à la tribune, de crainte d'être assommé par le boucher Legendre, — le même qui voulait que l'on coupât le corps de Louis XVI en quatre-vingt-trois morceaux et qu'on l'envoyât ainsi aux quatre-vingt-trois départements.

Ah! Paris n'était pas un site agréable, il faut l'avouer. En revanche, ils devaient être satisfaits ceux qui aiment la vie mouvementée et remplie. Leur existence ne s'en allait plus en langueur, comme autrefois. Voilà le bénéfice des révolutions, c'est qu'elles nous débarrassent totalement des « blasés » des gens qui s'ennuient. Qui bâille devant un fer levé?

Cependant, quelques mois encore d'un tel régime, et je ne jurerais pas que la satiété ne s'y fût mise.

CHARLES MONSELET.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'homme qui compte sur l'écuelle d'autrui dînera souvent par cœur.

LES RÉFUGIÉS DE NOGENT-SUR-MARNE

Dès les premiers jours d'avril, l'élément masculin, — le jeune, bien entendu, — s'était éclipsé



ÉMIGRATION PARISIENNE. — Réfugiés de Paris à leur arrivée à Nogent-sur-Marne. — (D'après nature, par M. Ryckebusch.)

de toutes les promenades parisiennes.

Il avait disparu comme par enchantement, depuis le fameux décret de la Commune qui appelait sous le drapeau rouge la fine fleur du sexe barbu, de dix-neuf à quarante ans.

Un de nos amis nous citait à ce propos des fugues étranges :

Plusieurs jeunes gens auraient corrompu, moyennant quelques louis, les employés de nos égouts, qui les auraient conduits, par cette voie mystérieuse et souterraine, jusqu'à Saint-Denis.

D'autres auraient, étant en grand nombre, désarmé un poste de gardes nationaux à Saint-Mandé et auraient ainsi franchi les fortifications, pour se répandre en province.

D'autres enfin se sont déguisés en vitriers, blanchisseurs ou charbonniers.

Ajoutons que quelques-uns ont été arrêtés dans leur fugue.

Nous ne citons ces désertions de la jeunesse parisienne que pour donner un léger aperçu de l'effroi causé dans Paris par les ordres du général Cluseret.

Ces ordres étaient, du reste, rigoureusement exécutés, non seulement aux portes de la ville, mais aux gares des chemins de fer livrés alors à la circulation.

Le contrôle de la distribution des billets, dans ce dernier cas, était l'objet d'un zèle des plus actifs.

Les femmes, les enfants et les vieillards y avaient seuls droit.



La correspondance en plein vent aux abords de la poste à Saint-Denis.

Jamais loi plus tyrannique ne fut promulguée que celle qui forçait des pères à combattre contre leurs fils, des frères à aller tuer leurs frères.

Aussi grand fut le nombre des émigrés parisiens qui tentèrent d'échapper au décret des dictateurs improvisés de l'Hôtel-de-Ville.

Nuit et jour des caravanes de fuyards franchissaient les portes pour se réfugier dans les villages environnants.

Nogent-sur-Marne en a recueilli, pour sa part, une quantité respectable.

Quand nous quittâmes les tranchées proches de la Seine, en janvier dernier, le malheureux petit village était déjà aux trois quarts détruit par la mitraille prussienne. Les riantes villas avaient disparu sous la trombe ennemie. On ne voyait plus que murs troués, toits écroulés, arbres brisés, maisons effondrées.

Quel asile pouvaient offrir ces ruines aux réfugiés parisiens?

Les quelques hôtels encore debout étaient encombrés. La literie, pillée ou brûlée par les envahisseurs, était introuvable.

Force fut à nos compatriotes réfractaires de coucher, sans matelas ni paillasse, dans des écuries, dans des caves, dans des couloirs, sur des marches d'escalier. Coût : 3 francs par jour.

Impossible d'échapper à ce lourd impôt, à moins d'être ramassé dans la rue par la patrouille prussienne.

Les hommes dont le visage accusait plus de dix-neuf ans ou moins de quarante, étaient priés de retourner chez eux.

Il en résultait des scènes fort pittoresques. Des enfants se voyaient séparés de leurs parents ou des maris de leurs femmes.

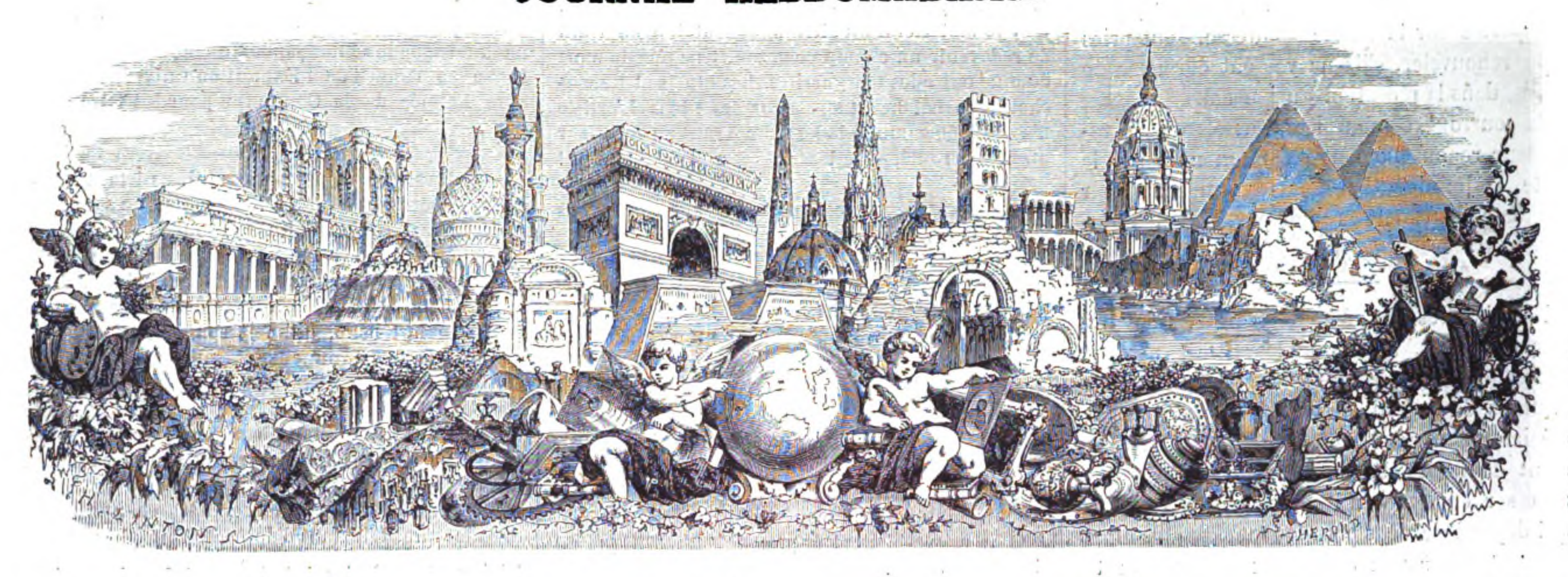
Et souvent ces sortes de séparations s'effectuaient au milieu d'un concert d'imprécations.

Cette émigration restera comme une des pages les plus horribles des fastes de la Commune. M. V.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, *directeur*.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 738 — 3 Juin 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, *administrateur*.

LA DÉLIVRANCE DE PARIS. — Premier drapeau tricolore planté au quartier Saint-Germain, le lundi 22 mai, à neuf heures du matin, par les gardes nationaux de l'ordre. (Dessin de M. Lix.)

AVIS A NOS ABONNÉS

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard, dans la réception du journal.

Ils pourront, comme par le passé, nous adresser leur renouvellement en un mandat sur la poste, l'administration a pris des mesures pour que toutes leurs lettres nous parviennent régulièrement.

Nos abonnés ont déjà reçu plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2e semestre de 1870. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement tous les numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement et d'ici à peu nous nous serons acquittés envers eux; ils seront alors en possession d'une remarquable et précieuse collection, car le *Monde illustré*, malgré les difficultés que lui a créées l'investissement de Paris, a continué sa publication sans amoindrir son format et sans restreindre le nombre de ses dessins, qu'il a au contraire augmenté pour suivre au jour le jour les événements qui se sont succédé depuis le commencement de la guerre.

COURRIER DE PARIS

Après la tourmente! tel est le titre de la grande composition que le *Monde illustré* publie dans son numéro d'aujourd'hui, à la double page du milieu.

Que de réflexions ne suggère-t-elle pas? Que d'impressions nombreuses et diverses elle soulève! Le cœur s'en trouve fortifié cependant. Ce sont des ruines, mais sur ces ruines le printemps a déjà fait son œuvre; les fleurs se reprennent à pousser entre des débris humains; les hirondelles sont revenues et remplissent les airs de leurs petits cris consolateurs.

Certes, il y a encore bien des points noirs à l'horizon, bien des nuages gros de tempêtes; le vent n'a pas encore entièrement dissipé ces sombres tourbillons. Mais patience et bon espoir! Il y aura sans doute bien des chaumières à relever, bien d'humbles toits à reconstruire, car la tourmente a été longue et dure. On les reconstruira, soyez tranquilles.

Et tenez, regardez du côté de l'orient: c'est la partie éclairée du tableau. Le soleil s'est levé radieux comme dans ses plus beaux jours. Les grands bœufs passent dans l'herbe nouvelle, traînant la charrue réapparue;

> Et l'on voit sur leurs cornes noires
> Se poser les petits oiseaux.

O charrue sainte, je te salue! Tu es le symbole de la paix, de la fécondation, de l'abondance! C'est par toi que la confiance renaît; tu ramènes avec toi la force et la poésie. Bêche au dos, les laboureurs reviennent plus ardents que jamais; un d'eux porte encore le képi du soldat; il s'est battu pour la patrie, et maintenant il s'apprête à recommencer la vie de travail après la vie de combat.

Edmond Morin, le dessinateur d'*Après la tourmente*, excelle dans ces compositions larges et familières à la fois, mélange de fantastique et de réalité. Nul ne sait mieux que lui tordre un arbre sur un gouffre, raconter le duel de la flamme avec la pierre ou précipiter les unes sur les autres des cohortes de fuyards confondus dans un noir essaim d'oiseaux de proie. L'ensemble ne nuit pas aux détails. Le premier plan est un fouillis d'objets décomposés; carcasses de chevaux, squelettes de cavaliers enfermés dans leurs cuirasses, gantelets rompus, sabres brisés, casques et chassepots enduits de rouille, tout le matériel d'un champ de bataille en train de redevenir un champ de gazon. Une tête de mort émerge entre les marguerites. Les bluets et les clochettes se balancent au-dessus des tibias. L'artiste n'a pas même oublié le lézard courant au soleil sur un bloc écroulé, — le lézard, cet ami de l'homme!

~~~ Assez d'autres compteront ce que nous avons perdu; comptons ce qui nous reste.

Il nous reste le Louvre, le Luxembourg, les Invalides, le Panthéon, l'Arc de l'Etoile, la Madeleine, le nouvel Opéra, la Sorbonne.

Il nous reste toutes nos églises et toutes nos bibliothèques, (une exceptée) tous nos jardins et tous nos squares, la colonne de Juillet et la tour Saint-Jacques-la-Boucherie, l'hôtel de Cluny et la Fontaine du marché des Innocents, nos grands boulevards et le *boulevard*, — c'est-à-dire de quoi défier encore et dominer toutes les autres capitales, de quoi éblouir longtemps le monde entier.

O invraisemblance! ô prodige! L'Obélisque est demeuré debout.

Tandis qu'autour de lui, sur la place de la Concorde (la mal nommée), les statues des villes de France se voyaient mutilées par les obus; tandis que les naïades des fontaines, ses voisines, recevaient une grêle de projectiles; tandis que les lanternes de gaz gisaient, tordues, sur le sol; lui l'Obélisque demeurait debout!

Cette ruine d'autrefois contemplait nos ruines d'aujourd'hui. Si elle avait pu parler, voici sans doute ce qu'elle aurait dit dédaigneusement: « De quoi s'inquiète-t-on et de quoi s'afflige-t-on à mes pieds? J'en ai vu bien d'autres, moi, sans que mon granit rose en ait subi la moindre altération! O Paris! orgueilleux Paris, plus orgueilleux que Thèbes aux cent portes, ne vas-tu pas te croire mort pour un combat de quelques jours! Cesse de te lamenter, mon hôte. »

Et l'Obélisque aurait sagement parlé en parlant de la sorte.

Revenons à nous. Secouons notre stupeur comme on fait d'un manteau. Essayons de nous persuader que nous sortons d'une maladie terrible ou d'un long voyage. Ressaisissons peu à peu les fils du passé.

Rome ne s'est pas relevée, Carthage ne s'est pas relevée; il faut que Paris se relève.

Cela est indispensable, cela est urgent. Il faut que la ville de Molière et de Voltaire renaisse de ses cendres. Le rôle de Paris n'est pas fini, il se modifiera, mais il doit recommencer. Apportez de nouveaux matériaux; appelez des architectes et des maçons; — et à l'œuvre sur-le-champ, à l'œuvre! Debout, les pierres et les hommes!

~~~ Voici, selon le calendrier républicain, les jours correspondant aux 22, 23, 24, 25, 26 27 et 28 mai, (car la bataille a duré sept longs jours) avec les noms des saints agricoles en regard :

AN 79 DE LA RÉPUBLIQUE.

2	Prairial.	Duodi.	*Hémérocale.*
3	—	Tridi.	*Trèfle.*
4	—	Quartidi.	*Angélique.*
5	—	Quintidi.	*Canard.*
6	—	Sextidi.	*Mélisse.*
7	—	Septidi.	*Fromental.*
8	—	Octidi.	*Pimprenelle.*

~~~ Les voyageurs et les touristes vont s'abattre en abondance cette année sur notre, malheureuse capitale. Toute l'Europe voudra accomplir ce pèlerinage. Dès à présent même, un assez grand nombre d'étrangers ont forcé les portes; ce sont les plus impatients; on les voit circuler au milieu des décombres, un *guide* à la main. Quelques-uns portent une lorgnette en bandoulière. Ils ramassent des pierres, des morceaux de fer, destinés à enrichir leur collection cosmopolite. A partir de ce jour, notre lamentable Hôtel-de-Ville, nos Tuileries déchiquetées, notre ministère des Finances, semblable à une grande eau forte de Piranesi, vont s'ajouter sur le programme de la fashion aux ruines du Colisée et aux restes d'Heidelberg. On visitera la rue du Bac comme on visite telle ruine de Pompeï.

Paris n'avait pas prévu cela.

Donc, attendons-nous à ce qu'en style de journaux on appelle « une grande affluence d'étrangers. » Il y a eu l'année de l'Exposition universelle; il y aura l'année de la Commune pour lui faire pendant.

~~~ Il est peu de personnes qui, assistant à ces embrasements et à ces écroulements, ne se soient écriées : « Mais c'est la fin du monde! »

La fin du monde! On y pense quelquefois, mais sans s'y arrêter longuement. Chateaubriand, dans son *Génie du christianisme*, a tenté de la dépeindre en une page fort belle, qui fait songer aux entassements à la fois lumineux et sombres du peintre anglais Martinn :

« Conçoit-on bien, dit-il, ce que serait une scène de la nature, si elle était abandonnée au seul mouvement de la matière? Les nuages, obéissant aux lois de la pesanteur, tomberaient perpendiculairement sur la terre ou monteraient en pyramides dans les airs. L'instant d'après, l'atmosphère serait trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes. La lune, trop près ou trop loin de nous, tour à tour serait invisible, tour à tour se montrerait sanglante, couverte de taches énormes ou remplissant seule de son orbe démesuré le dôme céleste. Saisie comme d'une étrange folie, elle marcherait d'éclipse en éclipse, ou, se roulant d'un flanc sur l'autre, elle découvrirait enfin cette autre face que la terre ne connaît pas. Les étoiles sembleraient frappées du même vertige, ce ne serait plus qu'une suite de conjonctions effrayantes : là, des astres passeraient avec la rapidité de l'éclair; ici, ils pendraient immobiles; quelquefois, se pressant en groupes, ils formeraient une nouvelle voie lactée; puis, disparaissant tous ensemble et déchirant le rideau des mondes, suivant l'expression de Tertullien, ils laisseraient apercevoir les abîmes de l'éternité! »

Voilà ce que beaucoup s'attendaient à voir la semaine dernière.

~~~ Au moins, il y avait eu des juges lors des massacres de septembre 1792; il y avait eu des simulacres de tribunaux, des semblants de procédure. Mais à la Roquette et au couvent des Dominicains, rien, rien! On pouvait disputer sa tête devant Maillard; quelques-uns même sauvèrent la leur. Rien de pareil en mai 1871.

Il semblait cependant que ces horribles journées de septembre ne pussent jamais être dépassées. J'ai voulu comparer; je viens de relire ce qui a été écrit sur ce qu'on a appelé dans le temps *l'expédition des prisons*. Terme honnête!

Je n'insisterai pas sur les faits trop connus qui se passèrent à l'Abbaye. Je ne rappellerai le verre de sang bu par Mlle de Sombreuil que pour faire remarquer que Legouvé, dans son *Mérite des femmes*, a renoncé à ce trait sublime; il désespérait de pouvoir le rendre en termes supportables. — Dans ses premières odes, M. Victor Hugo n'a pas reculé devant cette difficulté :

> S'élançant au travers des armes :
> — Mes amis, respectez ses jours!
> — Crois-tu nous fléchir par tes larmes?
> — Oh! je vous bénirai toujours!
> C'est sa fille qui vous implore;
> Rendez-le moi, qu'il vive encore!
> — Vois-tu le fer déjà levé?
> Crains d'irriter notre colère,
> Et, si tu veux sauver ton père,
> Bois ce sang...... — Mon père est sauvé!

Les massacres de la Force ne le cédèrent en rien aux massacres de l'Abbaye. Dans la soirée du 2 septembre, Germain Truchon, surnommé dans les rues de Paris la *Grande-Barbe*, se présenta chez le concierge de la Force et organisa avec quelques officiers municipaux, Michonis, Dangers, Monneuse, un tribunal en tout pareil à celui de l'Abbaye-Saint-Germain. Les mêmes formalités y furent suivies; on y employa les mêmes semblants d'humanité : à l'Abbaye on envoyait les gens *à la Force*; à
~~~

la Force on les envoya *à l'Abbaye*, ce qui signifiait à la mort. Plus de cent cinquante personnes furent condamnées et massacrées; le sang coulait jusque dans la rue des Ballets. Au seuil de la grande porte de la prison, le pied sur la borne, le pinceau en main, on affirme que le célèbre David retraçait le dernier moment des victimes et s'applaudissait d'une occasion si précieuse de *surprendre à la nature son secret*. — Pétion essaya, dit-on, de faire cesser ce carnage: s'étant rendu à la Force, il arracha de leurs siéges deux membres de la Commune en écharpe; mais à peine fut-il sorti que ces scélérats rentrèrent et continuèrent leurs fonctions.

Le 3, Hébert et L'Huillier vinrent se joindre aux complices de Truchon. L'Huillier, l'accusateur, n'avait plus rien à faire au tribunal, il cherchait de l'occupation. Ce fut devant ces deux scélérats que comparut Mme de Lamballe.

A Bicêtre, on se rendit avec sept canons traînés à bras qui furent rangés en batterie devant le château. Le libraire Louis-Ange Pitou, qui s'est trouvé mêlé à presque tous les événements de la révolution, et qui a laissé des notes souvent précieuses, donne les détails suivants sur cette expédition : « Le chef des égorgeurs, qui conduisit la troupe à Bicêtre, était un parricide natif d'Angers, nommé Musquinet de la Pagne; il avait été enfermé pendant plusieurs années dans les cachots souterrains de cette prison. Le concierge, qui l'avait connu, voulant faire une barrière de son corps aux prisonniers, fut la première victime de ce monstre. »

A Bicêtre, comme à la Force et à l'Abbaye, le registre des écrous fut apporté, et un tribunal s'installa, au nom du peuple, dans la salle du greffe. Il y eut peu de graciés; on poussa la barbarie jusqu'à égorger une trentaine de petits malheureux enfermés correctionlementnel: des enfants! Tous les corps amoncelés dans un coin de la cour furent portés au cimetière par les exécuteurs eux-mêmes, et brûlés dans des lits de chaux vive.

La Conciergerie eut également ses juges, parmi lesquels il faut ranger le journaliste Gorsas. On tua M. de Montmorin, qui en fut pour l'argent jeté à ses premiers juges; on tua aussi tout ce qui restait des Suisses.

On se contenta de l'appel nominal au couvent des Carmes de la rue de Vaugirard. Il ne paraît point non plus qu'il y ait eu de juges au couvent Saint-Firmin, aux Bernardins du quai Saint-Bernard, ni à la Salpêtrière.

Que ceux qui désirent avoir une idée des horreurs commises dans ces derniers endroits, consultent l'édition originale de la *Semaine nocturne*, par Rétif de la Bretonne, appendice aux *Nuits de Paris* (plus tard Rétif dut mettre des cartons à la *Semaine* par ordre de l'autorité supérieure.) Ce fut lors de l'expédition des Bernardins que cet auteur fut témoin auditif d'un trait « que j'ai sans doute seul remarqué, » écrit-il. La bande des massacreurs passait tumultueusement sous ses fenêtres en criant: Vive la nation! Un des tueurs, poussant l'enthousiasme jusqu'au vertige, s'écria : *Vive la mort*!

~~~ Elle avait l'œil à tout, cette Commune, elle pensait à tout. Comme si son règne devait durer des siècles, elle discutait l'opportunité des cartes d'entrée au Muséum d'histoire naturelle pendant la saison d'été. C'est trop fort!

Il y a quinze jours, pas davantage, elle décrétait ceci avec le plus grand sérieux : « Le citoyen Anys-el-Bittar est chargé de travaux spéciaux à la Bibliothèque nationale, section des manuscrits, en langues arabe et syriaque. »

Le *citoyen* Anys-el-Bittar! La langue syriaque! Qu'est-ce que pouvait donc leur importer le syriaque! Prodigieux!

~~~ Le décret qui ordonne momentanément la fermeture des cafés à onze heures du soir ne saurait gêner que la tribu des gens « qui ne veulent pas rentrer chez eux. »

Il est vrai qu'ils sont assez nombreux en temps ordinaire.

— Voyons, messieurs, allez-vous-en... il est une heure sonnée... Vous allez me faire trouver en contravention, comme l'autre soir!

Telles sont les paroles que prononcent quotidiennement tous les maîtres des principaux cafés du boulevard à une heure après minuit, — toujours en temps ordinaire.

Les habitués ne s'inquiètent ordinairement guère de cette première sommation.

— Cinq-quatre! s'écrie un joueur de dominos.

— Quatre partout! réplique un second.

— François, un bock!

On les croirait chez eux.

Pendant ce temps les garçons vont et viennent et mettent les volets à la devanture, avec un grand bruit de barres de fer et de boulons.

— Messieurs, recommence le cafetier avec un accent déchirant, je vous en prie... la police est à la porte. Georges! Eugène! enlevez tous ces plateaux!

Et lui-même monte sur un tabouret pour éteindre le gaz.

Joueurs et consommateurs font entendre un cri de rage. Les plus acharnés sollicitent une bougie, — qu'on leur refuse.

Enfin les volets sont mis. Il ne reste qu'une petite ouverture par laquelle les habitués s'en vont à regret, un à un, en se baissant — et poussés par le cafetier.

Cette scène-là, je le répète, se renouvelle régulièrement tous les soirs, avec les mêmes individus pour acteurs.

Ce sont, pour la plupart, des gens qui se rattachent à l'art par quelque côté, mais que mène plus encore l'indéfinissable attrait de la vie irrégulière.

Les voilà sur le trottoir du boulevard, abandonnés à eux-mêmes. Vous croyez peut-être qu'ils vont se séparer sur une poignée de main et rentrer chez eux. Ah! bien oui! L'idée leur en traverse un instant le cerveau. Mais quoi! rentrer chez eux, quand ils étaient si bien à l'entretien commencé; quand leurs coudes étaient si bien façonnés à la table égayante; quand leurs têtes sont précisément montées au diapason qu'il faut pour l'expansion et la faconde! Rentrer, s'enfoncer dans la grande rue lointaine, déserte, silencieuse, qui conduit au repos, au devoir, à toutes les choses sévères! Rentrer est bien dur, rentrer est impossible.

Ils ne rentreront pas.

Mais où iront-ils?

Placés dans des conditions riantes de fortune, ils auraient le club pour satisfaire leur amour de la veillée. Mais, à demi pauvres qu'ils sont, il ne leur reste qu'à parcourir les cercles inférieurs (sans calembour) du Paris nocturne, — un enfer médiocre, quoi qu'on en ait écrit.

L'un d'eux propose alors un bouchon mystérieux, où la tolérance est poussée jusqu'à deux heures. Cette proposition est acceptée avec reconnaissance. La bière coule de nouveau : toujours la bière! Mais, hélas! deux heures arrivent bientôt, — et la scène du café recommence au bouchon.

Pour la seconde fois ils se retrouvent sur le pavé, moins disposés que jamais à aller se coucher.

Et ils se rappellent avec amertume le temps où les cabarets de la Halle restaient ouverts toute la nuit; où Baratte et Bordier ne connaissaient pas d'entr'actes.

Ce temps n'est plus, ô regrets! La Halle, — ce pâle Hay-Market parisien, — s'est faite pudique et ensommeillée. C'est seulement à partir de quatre heures du matin qu'elle daigne compatir aux supplications des altérés et des amateurs d'huîtres.

Telles sont les mélancoliques réflexions qui assaillent *ceux qui ne veulent pas rentrer chez eux.*

Il est rare cependant qu'à ce moment suprême il ne se détermine pas soudain, dans leur nombre, un amphitryon qui, décidé à tout, excepté au sommeil, les emmène ordinairement souper dans la salle commune du restaurant Brébant, — ce paradis des noctambules.

Là, grâce aux propos joyeux qui se répondent d'une table à l'autre, les heures s'écoulent. Ils boivent et ils causent, ils fument et ils causent, ils causent sans cesse.

Et lorsqu'ils voient paraître le jour, ils sont triomphants!

Mais tout cela se passait il y a un an.

Histoire ancienne! Mœurs disparues!

~~~ Les arrestations vont toujours.

Elles n'ont plus le caractère collectif de la première heure; ce n'est plus par centaines que les fédérés traversent Paris. On les arrête à présent un par un, deux par deux. Le spectacle est moins terrifiant.

Et puis, les coupables ou les accusés ne sont plus empoignés et conduits par la garde nationale. Cette institution a cessé d'exister; elle ne protége plus l'ordre; cette fonction est dévolue aux soldats de la ligne qui s'en acquittent avec un zèle calme, inconnu de tout temps à nos gardes nationaux. Avec les soldats de la ligne, impassibles, maîtres d'eux-mêmes, il n'y a plus à redouter ces erreurs, ces brouhahas, ces scènes passionnées qui ont signalé le court règne des hommes à brassards.

L'oraison funèbre de la garde nationale, — de la garde nationale régulière, bien entendu, — serait trop longue à écrire. Elle comprendrait, à côté de quelques pages glorieuses, bien des feuillets regrettables. Combien de rôles elle a joués, et des plus différents, des plus maladroits, des plus dangereux, des plus saugrenus! Il restera pour elle d'avoir été, au début de la guerre, admirable de patriotisme et de bonne volonté dans son apprentissage armé. Avouons-le.

Mais toutes les fois que la garde nationale n'a pas eu l'occasion d'être héroïque, combien elle a été insupportable! Avouons-le aussi.

~~~ On peut prévoir le moment prochain où les théâtres rouvriront. Les comédiens redemandent à vivre; je ne vois pas quel inconvénient il y aurait à ne pas faire droit à leurs réclamations. Ils organiseront des représentations à bénéfice, et par ce moyen il leur sera possible de soulager quelques misères criardes.

2 Juin.

Sur ce sol maintenant aride,
Sur ce terrain tout fléchissant,
Si c'est bien ton doigt qui nous guide,
O Dieu! ton doigt a trop de sang!
Notre monde chancelle et sombre;
Tu lui jettes un manteau d'ombre,
Tu le poursuis par tous chemins;
Et ton bras vengeur nous écrase,
Au lieu de refaire une base
A l'édifice de tes mains.

Au temps des ténèbres sanglantes
Du siècle dernier aux abois,
Quand les Saturnales hurlantes
Frappaient à la porte des rois,
Le peuple, que le doute inspire,
Te demandait dans son délire
La science au prix du trépas :
« — Foudroie! et que ta foudre éclaire! »
Tu foudroyas dans ta colère,
Seigneur, mais tu n'éclairas pas!

Et depuis ces jours ton tonnerre
N'est pas remonté dans le ciel;
Il s'est promené sur la terre,
Renversant dans son vol mortel
Les trônes et les destinées,
Toutes les têtes fortunées,
Les cheveux blonds, les cheveux blancs,
Les hautes aristocraties,
[illegible]
Bourbon, Bonaparte, Orléans.

Mais cessons nos larmes, mes frères,
Les larmes n'ont rien fécondé;
Les vents nous reviendront prospères;
Que rien ne soit plus retardé.
La France est toujours cette femme
Grande par le front et par l'âme,
Au cerveau large, au bras puissant;
Dans sa droite elle tient un globe;
Que lui fait qu'un pan de sa robe
Soit taché d'un peu de son sang!

Rien ne l'arrête dans sa route,
Elle marche à pas de titans;
Que le ciel noircisse sa voûte,
Que Dieu déchaîne ses autans,
Qu'un pâle étranger qui la guette
La frappe dans la nuit secrète,
Fuyant son œil étincelant...
Altière, et diadème en tête,
Debout à travers la tempête,
Elle marche, la plaie au flanc!

CHARLES MONSELET.



LES DÉSASTRES DE PARIS. — Aspect de la rue de Lille à son intersection avec la rue du Bac. — Vue prise du restaurant Blot, rue de Lille, par M. Vierge.



LES INCENDIAIRES. — Les pétroleuses et leurs complices. — (Dessin de M. Lix.)

La défense du faubourg Saint-Germain

Voici un document officiel sur les événements du faubourg Saint-Germain, qu'on veut bien nous communiquer, nous le donnons de préférence à tout autre récit :

A M. LE COLONEL CORBIN CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE LA GARDE NATIONALE

RAPPORT sur la défense d'une partie du VIIe arrondissement par la garde nationale, pendant les journées des 22 et 23 mai 1871.

Mon colonel,

« A 5 heures, j'apprends que les troupes de Versailles sont entrées dans Paris ; les fédérés passent en débandade dans la rue du Bac.

A 7 heures, le citoyen Urbain, membre de la Commune, arrive à cheval et arrête une voiture de blanchisseur, menaçant de son révolver la femme qui conduisait cette voiture. Son but était de commencer ainsi une barricade ; quelques voisins protestent, et, grâce à eux, la voiture peut continuer son chemin.

Sur ces entrefaites arrive le citoyen Sicard, membre de la Commune, secondé par le citoyen Chauvet, commissaire de police du quartier, et accompagné d'une cinquantaine d'hommes munis de pinces, de pelles et de pioches. Ils commencent à dépaver la rue du Bac et à construire, à l'intersection des rues du Bac et de Grenelle, une barricade à deux faces commandant les deux côtés de la rue du Bac.

La barricade s'élevait lorsque, ayant pu réunir une dizaine d'hommes, nous nous précipitons sur les travailleurs, qui, devant cette attaque subite et les hourras et applaudissements des voisins, sont saisis de panique et prennent la fuite du côté du carrefour de la Croix-Rouge. Nous arrêtons un des chefs de la barricade. Nous sommes accompagnés de MM. Vrignault, porte-drapeau du 16e bataillon; Morin, lieutenant à la 2e de guerre du 16e bataillon; Cassan, sergent-major de la 1re de guerre du 16e, et Graudin, garde sédentaire du 16e. Puis nous nous avançons dans la rue de Grenelle, vers la mairie du septième arrondissement.

Arrivés au coin de la rue des Dames-de-la-Visitation, nous apercevons deux officiers insurgés, et, à nos cris de : Vive la République ! à bas la Commune ! ils déchargent sur nous leurs révolvers. Nous ripostons, et, à ce moment, une balle partie de l'une des maisons de la rue de Grenelle, me renverse. Les hommes qui m'accompagnaient me portent à l'ambulance de la Visitation et reviennent, par le passage Sainte-Marie, aux barricades des rues du Bac et de Grenelle. Le lieutenant Blamont, du 17e bataillon, avait déjà planté sur le carrefour le drapeau tricolore.

Le capitaine Bertrand-Taillé, commandant du 16e bataillon, prend alors la direction du mouvement, et je suis heureux de lui rendre ici ce juste témoignage que, par son attitude aussi calme qu'énergique et sa présence constante sur les divers points, il a puissamment contribué à entretenir le courage et l'ardeur de ses hommes. A ce moment le nombre des défenseurs de l'ordre s'élevait, à l'intersection des rues du Bac et de Grenelle, à une vingtaine d'hommes ; ils s'emparent des maisons formant les quatre encoignures, et de là tiennent en respect toute la journée les insurgés, qui faisaient feu sur eux des deux côtés de la rue de Grenelle, et aussi de la rue Saint-Dominique et de la rue du Bac. Les tirailleurs insurgés postés au coin de la rue Saint-Dominique, inquiétant trop vivement notre position, le capitaine Espéron, de la 2e de guerre du 16e bataillon, accompagné de quatre hommes, se rendit, à travers les jardins, jusqu'à la rue Saint-Dominique, dont il débusqua les fédérés, leur tuant deux hommes et leur faisant un prisonnier. Faute de monde, cette position ne put être conservée.

Pendant ce temps quelques hommes d'ordre s'étaient également groupés rue du Bac, au coin de la rue de Varenne, tenant en échec les deux côtés de la rue de Varenne et la rue du Bac jusqu'à la hauteur de la rue de Babylone.

Ces hommes ont gardé leur poste toute la journée et par un feu soutenu et quelques déploiements en avant ont pu attendre jusqu'à sept heures du soir l'arrivée des braves éclaireurs du 29e de ligne envoyés en renfort.

Un mouvement tournant, exécuté à travers les jardins, par le sergent-major Thomas et le caporal Isambert du 16e tirailleurs, chassa momentanément les tirailleurs insurgés de la rue de Varenne et permit d'établir au coin de cette rue et de la rue du Bac une barricade destinée à protéger notre position pour la nuit.

D'un autre côté, vers trois heures de l'après-midi, le lieutenant Morin ayant réussi à débusquer les insurgés du coin de la rue de Babylone, avait fait construire une barricade et s'y était établi définitivement.

Dès le matin, le capitaine Espéron et quelques hommes avaient fait prisonniers, au coin de la rue de Grenelle, un commandant d'artillerie et un officier d'état-major de la Commune qui, dans la soirée, avec d'autres prisonniers à l'École-Militaire, y furent fusillés.

La nuit se passa sans incident.

Le 23, au matin, les éclaireurs de la ligne, auxquels se joignent l'adjudant-payeur Guyard, le sergent-major Thomas, le sergent Michel et le garde Jauquet, tous quatre du 16e bataillon, venaient d'enlever la barricade de la rue de Sèvres, et arrivés au pied sont obligés de se replier devant les positions de la Croix-Rouge, très-fortement occupées par les insurgés avec de l'artillerie.

Il nous arrive successivement plusieurs fractions de bataillons de troupes de ligne. Vers trois heures, les insurgés, massés en grand nombre à leur barricade de la rue du Bac, à la hauteur du magasin du Petit-Saint-Thomas, ayant à leur disposition plusieurs pièces d'artillerie et occupant fortement tous les abords, tentent d'enlever notre barricade des rues du Bac et de Grenelle. Cette attaque est repoussée, mais non sans perte de notre côté. Une demi-batterie d'artillerie, sous les ordres du lieutenant Witscher, assura définitivement le succès et obligea les insurgés à abandonner la barricade du Petit-Saint-Thomas. Ces deux journées nous ont coûté quelques pertes douloureuses.

Nous comptons dans nos rangs 4 morts.

Un capitaine de garde nationale, étranger au quartier, et dont nous avons le regret d'ignorer le nom ; deux artilleurs qui s'étaient joints à nous, et enfin M. Vilain, concierge, rue du Bac, 80, qui avait fait preuve d'une grande valeur.

Parmi les blessés nous citerons le caporal Deb ie du 16e bataillon, le garde Coignier du 106e dont le courage a été admiré de tous, les mobiles Cochois et Gauthier, le garde de Belfort, du 16e, et le garde Marty, du 17e.

Dans cette triste lutte et parmi les vaillants cœurs qui sont venus soutenir, à mes côtés, la cause de l'ordre, faire un choix est chose difficile. Si vous voulez considérer que cette poignée d'hommes, presque tous des pères de famille, entourés de tous côtés par des insurgés, n'avaient en cas d'insuccès à espérer aucune merci de la part de leurs farouches adversaires, vous admettrez que je réclame de votre justice, un nombre de récompenses en proportion avec les dangers courus et les services rendus à la cause de l'ordre.

Je n'oublierai pas mon colonel, malgré la réserve que je dois garder pour moi, de vous signaler les services que mon fils, Louis Durouchoux m'a rendus en qualité d'officier d'ordonnance ; je ne le ferai que pour accomplir un des devoirs de mon commandement.

Depuis le jour où vous avez bien voulu me confier la situation militaire de l'arrondissement, il m'a prêté son concours pour l'accomplissement de cette tâche ardue ; pendant les heures de combat, après ma blessure, il a, conjointement avec le capitaine commandant du 16e bataillon, dirigé tous les mouvements et il a fait preuve d'autant d'intelligence que de bravoure et d'énergie.

Enfin, depuis que le commandement a cessé et lorsqu'il s'est agi, en l'absence de toute autorité civile, d'assurer l'ordre et la sécurité du quartier, il m'a remplacé de la façon la plus complète. Constamment en rapport avec les chefs de compagnie, les soldats de l'ordre et les hommes dévoués qui ont été délégués par la municipalité provisoire, il a concouru à prévenir tous les conflits et à maintenir l'union et la concorde pendant les jours difficiles que nous venons de traverser. »

A la suite de ce rapport viennent les noms des personnes qui se sont signalées, nous croyons n'oublier personne dans la liste suivante :

MM. Durouchoux père ; Durouchoux fils ; Blamont, lieutenant au 17e bataillon ; Vrignault, sous-lieutenant ; Ratinet, 17e bataillon ; Daguindeau (Louis), volontaire ; Rivert (François), 17e bataillon ; Ledain (Adolphe), 17e bataillon ; Gaudron (Jean), 106e bataillon ; Vilain, tué à la barricade passage Sainte-Marie ; Gauthier, blessé, 72, rue du Bac ; Coignier, 106e bataillon (4 blessures) ; Lux, 106e bataillon ; Ducret, franc tireur, blessé ; Debris, blessé, Gabriel Lefébure, délégué provisoire ; Isambert délégué provisoire ; Janin, 17e bataillon ; Aubert, volontaire ; Rogey, id. ; Martin (Etienne), id. ; Aufray, id. ; Guimbal, délégué provisoire à la mairie.

LES INCENDIAIRES

Ce n'était pas assez des ruines accumulées par la mitraille, des crimes qui ensanglantaient la ville et les faubourgs, de toutes ces catastrophes sans exemple auxquelles la postérité ne voudra pas croire, Paris devait avoir ses Néron et ses Erostrate.

Paris, comme Rome et Alexandrie, était voué aux incendiaires.

Pendant que le canon gronde, que la fusillade pétille, que les obus éclatent, jetant partout l'épouvante et l'effroi, des rougeurs sinistres illuminent l'horizon.

Les flammes partent du trottoir et volent soudain jusqu'au faîte.

La foule se répand dans les rues, sur les places publiques, au sommet des maisons, pour voir cet horrible spectacle qui annonce un malheur de plus ajouté à ceux qui nous accablent depuis de longues semaines.

La terreur de l'incendie a succédé à la terreur du despotisme.

Si l'on s'approche, on distingue une immense muraille incandescente qui se profile à l'horizon noir. Ce sont les magasins, les bâtiments et les approvisionnements en charbon, bois, marchandises de toute sorte qui deviennent la proie du monstre dévorant.

Les secours paraissent impuissants pour combattre cette gigantesque masse de feu ; cependant on les organise, et tous les pompiers disponibles en ce moment dans Paris se dirigent sur le lieu du sinistre. Tous les citoyens, hommes, femmes et enfants, apportent leur concours empressé pour arrêter la marche de l'élément destructeur.

Ce qui augmente l'épouvante, c'est le bruit du canon de la guerre civile qui retentit au loin. La guerre civile et l'incendie ! tel était le programme de la Commune.

Les misérables l'avaient dit : Si nous sommes vaincus, nous réduirons Paris en cendres ! Ils ont tenu parole.

La tourbe innombrable des malfaiteurs, pareille à une nuée de sauterelles, s'est abattue sur la ville condamnée ; dans sa sauvagerie et sa rage, elle verse le pétrole à flots, par les ouvertures des caves, par les lucarnes des toits et par les cheminées, et la flamme victorieuse détruit en quelques heures l'œuvre des siècles et le travail d'une civilisation.

Outre les monuments et les édifices publics, que d'hôtels particuliers, que de collections individuelles ont été anéantis dans ce déluge de feu !

Que de pertes artistiques irréparables !

Pour n'en citer qu'une, la torche criminelle qui a consumé la magnifique maison de la rue Boissy-d'Anglas y a fait une victime bien innocente et chère aux amis des arts et de l'archéologie.

M. Laurence, l'auteur et le graveur du *Vieux-Paris historique* (sous Napoléon III), enfermé dans un véritable cratère, et obligé de défendre sa vie, n'a rien pu sauver de son œuvre : dessins originaux, planches gravées à l'eau-forte, épreuves avant la

lettre, tout a disparu dans l'effondrement effroyable de la maison qu'il habitait.

Blessé lui-même d'un coup de baïonnette à la main, la figure brûlée et les vêtements en désordre, on l'a vu fuir, poursuivi par un fédéré déguisé en marin qui servait la mitrailleuse dirigée contre l'immeuble.

Depuis on n'a plus eu de ses nouvelles.

Le 23 mai, alors que la ligne occupait déjà les maisons du faubourg Saint-Honoré, de la rue Boissy-d'Anglas au n° 12, les insurgés ont mis le feu aux numéros 1 et 3 dans la journée et au numéro 2 à minuit, ainsi qu'au numéro 16 de la rue Royale.

Du rez-de-chaussée au cinquième c'était un rideau enflammé.

Un de nos amis demanda aux combattants de cesser le feu pendant un instant pour qu'on pût aller couper le gaz, qui faisait beaucoup de mal et menaçait le n° 5, maison de *la Pensée*, dans laquelle se trouve une distillerie qui aurait fait sauter ou brûler entièrement le quartier.

Il fallait empêcher le feu de gagner cette maison.

Les soldats acceptaient, mais les insurgés répondirent par une décharge; ils tiraient sur des femmes qui se sauvaient avec des enfants ayant peur du feu.

Les pompiers de Levallois-Perret arrivèrent le mercredi. Il était temps : Le capitaine ayant appris qu'il y avait du monde dans les caves, cet homme très-courageux et capable est aussitôt descendu au milieu de l'incendie; il a percé les murs des numéros 1 et 3 et a retiré sept personnes asphyxiées. L'une d'elles a parlé; sa montre marchait encore.

Une heure plus tôt elles étaient toutes sauvées......

Chacun tremble que le feu ne dévore son habitation.

Et comment en pourrait-il être autrement, lorsque tous les moyens sont bons aux insurgés pour consommer leur crime!

En moins d'une semaine on a arrêté plus de mille individus, hommes, femmes et enfants, qui tentaient d'incendier des édifices publics ou des maisons particulières.

Les femmes se montrent particulièrement acharnées; ces furies se glissent dans les quartiers riches, profitent de l'obscurité ou du désert que la guerre civile a fait autour d'elles, et lancent par les soupiraux des fioles de pétrole, des allumettes chimiques, des chiffons enflammés.

Il serait impossible d'énumérer les arrestations amenées par ces tentatives.

Rappelons seulement, entr'autres, qu'une après-midi, comme les gardiens de la paix faisaient une battue sur le quai, un homme travesti en femme a été pris au moment où il essayait de pénétrer dans les bâtiment du Corps législatif. On a découvert dans ses poches des bombes dites Monestrol, chargées d'huile minérale. Il a été fusillé sur-le-champ, comme tous les incendiaires pris sur le fait.

Des gamins ont été surpris jetant des fioles de pétrole dans les caves.

Une femme a été arrêtée tentant d'embraser une maison en construction, avec une boîte de lait pleine de pétrole.

Quinze pompiers ont été fusillés pour « avoir mis le feu », à divers locaux de la rue Royale.

D'autres ont été consumés dans les flammes qu'ils avaient allumées.

Des obus à pétrole, lancés du Père-Lachaise, sont tombés dans la rue Auber...

Si l'on voulait citer seulement tous les groupes d'incendiaires qui ont été exécutés, les huit pages de texte du *Monde illustré* n'y suffiraient pas...

Nous préférons détourner les yeux de ces horreurs sans nom, et nous tournant vers nos intrépides soldats et vers les braves pompiers de province saluer avec sympathie et respect tous ces chers sauveurs qui, au premier signal, sont accourus disputer à la torche des scélérats et des sauvages, les richesses de la patrie, qui sont aussi celles du genre humain.

V.-F. M.

LES INCENDIES DE LA RUE DE LILLE

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le haut de la rue du Bac n'existe pour ainsi dire plus. La Caisse des consignations n'est qu'un amas de débris fumants entre des murs noirs et sinistres. La maison du marchand de vins qui fait l'angle de la rue du Bac, ainsi que sa voisine, est en ruines; celles qui suivent, jusqu'au coin de la rue de Verneuil, ont leur façade à peu près intacte, mais l'intérieur est presque totalement détruit.

Le café d'Orsay est debout, mais il l'a échappé belle.

Du côté gauche, le désastre est encore plus affreux ; tout ou presque tout est rasé. On assure que, sous les décombres de la maison occupée par une boulangerie, un commerçant et sa famille sont réfugiés dans les caves.

Ils ont pu, pendant les premières heures qui ont suivi l'écroulement de leur habitation, communiquer avec l'extérieur par les soupiraux, et annoncer qu'ils étaient sains et saufs. Mais, depuis, leurs voix ont cessé de se faire entendre, et l'on frissonne à la seule idée de l'effroyable agonie par laquelle ils ont dû passer.

La maison du magasin de deuil formant l'encoignure de la rue de Lille est en ruines; de même celle qui lui faisait face, et dont la boutique était occupée par les tailleurs MM. A. Doucet et Van-Roey. Les deux suivantes ne sont plus qu'un monceau de pierres, de décombres et de fragments sans forme et sans nom.

Tout un côté de la rue de Beaune a été assez sérieusement atteint. Quant à la rue de Lille, à partir de la précédente, on ne compte plus les constructions ruinées, rasées ou calcinées.

Les chaussées, encombrées de débris, sont interdites à la circulation des voitures. Dans maint endroit on empêche, par prudence, les piétons de circuler; on craint la chute des murailles.

Un de nos meilleurs confrères et amis, M. de Balathier de Bragelonne, a raconté dans — la *Petite Presse*, dont il est le rédacteur en chef, — les différentes péripéties du drame de l'incendie dans ce quartier condamné par les dictateurs de l'Hôtel-de-Ville. Nous détachons quelques passages de cet émouvant récit :

« La soirée arrive, elle est sinistre. Point de gaz, point de lumières aux fenêtres ni dans les boutiques, qui sont closes; *par ordre* tous les volets sont ouverts et tous les rideaux relevés.

La nuit se passe, dans quelles angoisses! On affirme pourtant que l'armée va venir nous délivrer. Bien loin de trembler au bruit des coups de feu, du canon qui gronde, on se dit : Ah! si c'étaient eux! Sœur Anne, ma sœur, ne vois-tu rien venir?

Mais voici le jour. Avec lui renaissent le tumulte et l'agitation. On vocifère à la barricade, on se querelle, on dirait presque qu'on va en venir aux mains.

Tout à coup un coup de fusil donne l'alarme. Un grand bruit de mousqueterie lui succède. Suivant les uns, c'est l'armée régulière qui attaque; au dire des autres, ce sont les gardes nationaux du quartier restés fidèles à l'Assemblée qui font le coup de fusil avec les fédérés devant la barricade du petit Saint-Thomas. Où est la vérité? Dans ces périls extrêmes, où nul n'ose se risquer hors de chez soi, le bout de la rue, c'est le bout du monde.

Vers midi un roulement lugubre vient troubler le silence de la rue de Verneuil. Quelques curieux sont assez hardis pour se hasarder à regarder à travers les vitres. Ce sont deux pièces de canon, escortées d'artilleurs reconnaissables, à leur tenue sordide et débraillée, pour appartenir à l'armée fédérée, qui se dirigent vers la rue du Bac, tournent à droite et roulent dans la direction du Petit-Saint-Thomas, où elles vont, dit-on, pour battre en brèche et faire crouler les maisons d'où l'on a osé faire feu contre les troupes de la Commune.

Cette seule hypothèse nous fait frémir d'horreur. Faire crouler des maisons où s'abritent peut-être des femmes, des enfants, des vieillards, des malades! Plaisanterie que cela comparé à ce qui allait se passer quelques heures plus tard.

A partir de deux heures, ce n'est plus qu'un fracas incessant de détonations qui font trembler les murailles et frissonner les cœurs, que fusillade, que tumulte, que clameurs et vociférations. A chaque minute retentit le cri :

— Les fenêtres fermées, les rideaux ouverts. Personne derrière les carreaux!

Que se passe-t-il donc, mon Dieu? Oserait-on faire sauter le quartier, ainsi qu'on nous en a menacés? Car nous sommes tous condamnés, à titre de réactionnaires et de partisans de l'Assemblée. Des factionnaires postés sur les toits font feu sur les croisées, même entrebâillées, tandis que d'autres se promènent de faîte en faîte, en s'approchant mystérieusement des cheminées.

Au milieu de ces alternatives d'espérance et de désespoir, d'angoisses, d'émotions, de serrements de cœur, le jour baisse....

Soudain la rue s'emplit de cris de détresse et de sanglots d'enfants; à la porte qui fait face à la mienne, on commence à voir apparaître des hommes, des femmes tenant à la main quelques menus paquets noués à la hâte, des enfants en larmes les suivent en poussant des cris de terreur.

Je me précipite à la porte de mon escalier. Une vieille servante, chargée par ses maîtres de la garde de deux beaux chiens, descend les degrés de toute la vitesse de ses jambes tremblantes, n'emmenant, fidèle gardienne, que les deux pauvres bêtes confiées à ses soins.

— Sauvez-vous! balbutie-t-elle d'une voix étouffée par la terreur, sauvez-vous, pour l'amour de Dieu! vous n'avez bien juste que le temps.

— Me sauver ! et pourquoi ?

— Le feu!!!

— Le feu ?

J'ouvre précipitamment une fenêtre. En effet des lueurs sinistres commencent à rougir l'extrémité de la rue de Verneuil qui avoisine la rue de Poitiers.

Ma première idée est que le feu a été mis par les fédérés pour mettre les habitants en fuite et piller à leur aise les appartements abandonnés.

Le tableau est horrible, épouvantable, inouï dans sa terrifiante grandeur. La rue du Bac, dans la partie qui descend au quai forme comme une avenue de feu. Ici ce sont des maisons qui se consument et commencent à s'effondrer, là des flammes qui, partant soudain du pied des boutiques, volent en un clin d'œil jusqu'au faîte, léchant les murs, entrant par les portes et les fenêtres et prenant feu absolument comme une feuille de papier qu'on tiendrait suspendue et qu'on allumerait par le pied.

A cette vue, il se produisit comme un éclair dans ma mémoire ; ces fenêtres fermées *par ordre*, ces véhicules mystérieux, cette odeur singulière qui m'intriguait depuis plusieurs heures, c'était le secret que ces misérables nous cachaient : ils versaient à pleins seaux le pétrole dans nos cheminées ; ils en enduisaient nos murs et nos devantures, ils en remplissaient nos maisons, et, tout heureux de nous brûler vifs, il leur suffisait d'une allumette jetée sur le sol pour nous couper la retraite et nous murer derrière un brasier.

Heureux ceux qui, grâce à un hasard providentiel, ont échappé à cet infernal supplice! Mais combien de malheux, femmes, petits enfants, infirmes, vieillards, que sais-je ont péri asphyxiés et calcinés dans la fournaise allumée par ces incendiaires pires que des démons!...

Nous revenons sur nos pas et regagnons la rue du Bac, que nous descendons à main gauche. Mais avant de nous remettre en route du côté de la rue de l'Université, nous tournons nos regards vers la fournaise que nous avons contemplée tout à l'heure. En cinq minutes, l'incendie a pris un effroyable accroissement. Les murs s'écroulent, les poutres et les planchers craquent et plongent dans des océans de feu, d'où ils font jaillir des milliers d'étincelles, qui pétillent au sein d'une fumée ardente. Un immense édifice, dans lequel je reconnais le monument affecté à la Caisse des consignations, flamboie au sein de la rue de la Lille. C'est un spectacle d'une sublime horreur. Tout cela brûle en pleine liberté : pas un pompier ni une pompe.

Nous voici rue des Saints-Pères; encore un pas et nous serons au *Moniteur*. Nous arrivons rue de



APRES LA TOURMENTE ! —



... Composition de M. Edmond Morin.

Lille. Horreur! la rue semble flamber dans toute son étendue, à part les dernières maisons...

Il est neuf heures et demie quand nous arrivons au n° 24, qui n'est pas encore atteint.

M. Tolmer, le prote du *Moniteur*, veut bien nous offrir un abri dans l'établissement aussi longtemps qu'il sera debout.

— Espérez-vous échapper au désastre?

— Peut-être. Nous avons eu l'heureuse inspiration de demander à l'état-major une pompe et huit pompiers et le bonheur d'en obtenir trois. Mais ces trois-là en valent huit pour le moins : ce sont des braves, à commencer par le caporal Dumert. Tenez, regardez-les à l'œuvre, continua-t-il en ouvrant une fenêtre qui donnait sur la rue de Lille, les voilà travaillant à couper le feu, qui venait de franchir la largeur de la rue de Beaune et d'attaquer les maisons qui font partie de notre îlot. Par bonheur, ils ont, pour les seconder, faire la chaîne et manœuvrer les pompes, une vingtaine de nos ouvriers, demeurés chez nous, soit dans l'impossibilité de regagner leurs quartiers, soit afin de se cacher dans le dédale de nos ateliers.

— Et de l'eau, en ont-ils?

— Oui, Dieu merci, mais non sans peine. Comme le caporal allait ouvrir la borne-fontaine de la rue Allent, qui nous fait face, une demi-douzaine de fédérés, accourant furieux, l'ont menacé de le fusiller s'il portait le moindre secours.

— Et qu'a-t-il fait?

— Il a répondu simplement : « Fusillez-moi si vous voulez, moi je ne connais que mon devoir et je le remplis. Le reste à la grâce de Dieu. »

— Mais c'est un héros que ce brave soldat!

— Oh! oui, un héros sans le savoir, et qui mérite d'être mis à l'ordre du jour. Il n'y a pas une heure qu'il luttait, aidé de ses deux servants, contre l'incendie qui commençait à se déclarer dans la maison du n° 15. Posté au troisième étage, il voit les flammes gagner l'escalier, d'où elles ne tarderont pas à envahir le reste de l'habitation. Il s'élance de ce côté.

— Caporal, lui crie son premier servant, les planchers ne sont guère solides dans ces vieilles bicoques, je vais vous amarrer.

— Inutile.

— Qu'est-ce que ça vous fait? Laissez-moi faire.

— Comme tu voudras.

— Allez maintenant.

Le servant venait d'attacher solidement un câble à la ceinture bouclée autour du corps du caporal.

— Ah! monsieur, quelle inspiration! A peine le caporal, armé de sa lance, a-t-il commencé à lancer le jet, un craquement horrible se fait entendre, le plancher s'effondre sous ses pieds, il tombe dans le tourbillon de flammes qui déjà lèchent la cage de l'escalier. Heureusement, l'intrépide soldat a eu, dans sa terrible chute, la force et la présence d'esprit de ne pas lâcher la lance qu'il tenait à la main.

— Manœuvrez! crie à pleins poumons le servant aux hommes qui sont à la pompe, tout en remontant son chef à la force du bras.

— Manœuvrez! répète sans s'émouvoir le caporal au milieu des flammes, tout en se protégeant, à l'aide de sa lance, contre les atteintes du feu.

Moins d'une minute après, il posait ses pieds sur un plancher solide, un peu étourdi, mais, Dieu merci, sans meurtrissures ni brûlures et sans plus d'émotion que si rien ne lui fût advenu : — Allons, camarades, à l'ouvrage!

Si ce qui reste du quartier est sauvé, poursuivit M. Tolmer, c'est à ce brave que nous le devons.

Le récit qui précède, M. Tolmer me l'avait fait en bien moins de temps que je n'en ai mis à le raconter. Il l'achevait à peine quand on vient le prévenir que les étincelles commencent à pleuvoir sur nos toits.

— Je sors et je reviens, me dit-il, vous faire part de la situation.

Une demi-heure s'écoule dans une incertitude terrible. Un mot d'espoir nous arrive enfin : « Le feu est coupé, nous dit-on, à la hauteur de la rue de Beaune. » Encore quelques efforts et le *Moniteur* est sauvé...

Plusieurs de nos travailleurs, menacés d'être tués au milieu des ténèbres, abandonnaient forcément le terrain. Les pompiers demeurèrent à leur poste, et, assistés de ce qui restait de nos ouvriers, parvinrent, grâce à la direction du vent, et au prix du sacrifice de quelques cloisons, à couper le feu ou du moins à faire sa part.

Néanmoins, le péril dura toute la nuit, et au jour il n'était pas encore sûrement conjuré. Une saute de vent, quelques flammèches pénétrant dans nos combles, une étincelle tombant sur les vieux bois et les débris facilement inflammables dont les greniers du *Moniteur* sont encombrés, il n'en fallait pas davantage.

Aussi Dieu sait quelles angoisses étaient les nôtres! De minute en minute on montait aux étages supérieurs, et des fenêtres ouvertes du côté du feu, on observait la réverbération des flammes, et à la direction des tourbillons de fumée embrasée, on tâchait de se rendre compte de la marche du fléau.

Encore fallait-il agir avec une prudence extrême et ne s'approcher de quelque ouverture que ce fût que sans lumière et à pas étouffés, car les balles sifflaient de tous côtés et des tireurs au guet faisaient feu dans la direction du moindre signal apparent. La maison même où nous étions était enveloppée, en quelque sorte, dans un filet de fédérés et le plus léger bruit perçu par ces chasseurs à l'affût était le signal d'un coup de fusil.... »

Hélas! ce tableau n'est que trop vrai. L'îlot compris entre la rue de Bourgogne, la rue de l'Université, la rue des Saints-Pères et le quai, devait devenir un brasier gigantesque, un enfer bouillonnant dont les grilles de fer rougies faisaient penser au gril diabolique sur lequel Satan rôtit éternellement les damnés.

C'est pourtant du sein de cette fournaise, d'où la salamandre elle-même ne sortirait que calcinée, que le lendemain d'héroïques pompiers de Rouen et d'Orléans ont eu le courage et le bonheur d'arracher le double du grand-livre de l'État, dont l'autre exemplaire avait, dit-on, péri la veille dans l'incendie du ministère des finances. Braves gens! Hélas! ils ont laissé dans ce brasier deux des leurs, coupés par les flammes. Que la France pleure et glorifie ces obscures et vaillantes victimes du devoir et du dévouement!

La vue que nous publions ici a été prise au coin de la rue de Beaune, au rez-de-chaussée du restaurant Blot.

La maison de M. Gatteaux, n° 41, a péri de fond en comble, entraînant dans ses ruines fumantes des collections de la plus grande valeur. Membre de l'Institut comme sculpteur, fils du célèbre graveur en médaille de la première révolution, amateur distingué, M. Gatteaux, ami d'Ingres et de Flandrin, avait déjà enrichi le Louvre et la bibliothèque de l'école des Beaux-Arts de dessins précieux : il avait légué à ces deux établissements l'ensemble de ses collections.

Elles consistaient en bronzes et marbres antiques et de la renaissance, médailles et bas-reliefs, dessins des maîtres français et italiens les plus renommés; un tableau sur panneau de Memlinc; une bibliothèque incomparable pour la rareté et la conservation des exemplaires ou des épreuves de livres sur les arts, recueils de gravures, calques, notes, etc.

Du n° 35 à la rue du Bac, pas un pan de mur debout.

Les incendiaires avaient mis le feu au chantier de bois voisin de l'*Officiel*, et quand le concierge du n° 6 a voulu l'éteindre, ils l'ont mitraillé. Mais le brave homme n'en a pas moins poursuivi son œuvre et il est parvenu à sauver un petit coin de la rue.

Les habitants qui fuyaient étaient accueillis par des coups de fusil.

Le n° 27 a ses quatre étages couverts de ces traces rougeâtres couvertes de suie qui dénotent le passage du pétrole.

Plusieurs des bicoques, des masures de la rue de Verneuil, repaires de communeux, en tête desquels il faut citer le citoyen Cournet, qui, avant son arrivée aux grandeurs, habita longtemps le n° 52, sont remplies de matières incendiaires déposées et cachées dans les caves et dans les greniers, dans les coins obscurs, et jusque sous les parquets.

Ces scélérats pensaient à tout. On a trouvé dans les caves du n° 52 des barils de soufre que les braves pompiers d'Orléans, chargés du service de la rue du Bac et des environs, ont enlevés, non sans courir les plus grands dangers. Peu s'en est fallu que ces braves gens ne fussent positivement asphyxiés.

Comme l'a dit notre confrère, la conduite de ces nobles sauveteurs a été admirable; c'est à eux qu'on devra en partie le salut du quartier. — Ce qu'il faut louer sans réserve, c'est le dévouement, l'abnégation, le courage de toute la population du faubourg Saint-Germain. Jeunes gens, hommes faits, vieillards, femmes, enfants même, tous se sont sacrifiés au salut commun, travaillant nuit et jour à la chaîne, prenant à peine le temps de manger, s'exposant sans hésiter aux endroits les plus périlleux, donnant enfin l'exemple du plus admirable patriotisme et de la plus généreuse fraternité.

Un nouveau dépôt de matières incendiaires (huit bidons de pétrole contenant chacun environ 79 litres, une quantité considérable d'huile de lin et de vieux chiffons) vient d'être découvert dans les caves de l'École du génie maritime, rue de Lille, 2.

Cette importante découverte est due à l'activité intelligente d'un honorable habitant du quartier, qui avait entendu dire à un de ces exécrables incendiaires que tout l'îlot de maisons compris entre la rue de Beaune, le quai et la rue des Saints-Pères devait être livré aux flammes. Sur l'ordre du général de Cissey, une perquisition fut faite dans la matinée de vendredi, et amena la découverte dont nous parlons. Il fut constaté qu'une certaine quantité de pétrole avait été versée sur les marches du grand escalier.

Constamment nous apprenons de nouvelles arrestations d'incendiaires. Le personnel de ces bandits se recrutait tout particulièrement parmi de jeunes drôles de dix à quatorze ans.

Notons en passant que les *Enfants perdus* de la Commune, de garde dans le quartier, avaient touché chacun une haute solde de 50 francs. On voit que l'Hôtel-de-Ville ne marchandait pas avec ses complices.

Ainsi, vols, assassinats, incendies, nos maîtres d'hier n'auront laissé aucun genre de forfait sans le commettre ou sans essayer de le commettre.

Depuis les jours où Néron s'enivrait du spectacle de l'incendie de Rome, depuis ceux où Jean de Leyde ensanglantait Munster avant d'y périr avec les anabaptistes, le monde n'avait pas assisté à de pareils spectacles d'horreur.

V. M.

Nous recevons les communications suivantes relatives à l'incendie des rues du Bac et de Lille.

« Au nombre des désastres à déplorer dans ce quartier ravagé par le feu de ces misérables fédérés, il faut citer la maison qui faisait l'angle de la rue du Bac, 13, et de la rue de Lille, 37.

Cet immeuble, qui comptait six boutiquiers et plus de trente locataires, n'offre plus aujourd'hui qu'un amas de décombres fumants. Pas un mur n'est resté debout. — Aucune maison, à Paris, n'aura été plus éprouvée.

La boutique du coin était occupée par MM. A. Doucet et Van-Roey, les tailleurs si connus à Paris.

L'entresol servait d'appartement à M. Van-Roey, l'associé, qui, à peine vêtu, fut chassé de chez lui le pistolet sous la gorge.

Déjouant la surveillance des coquins envahissant la maison les torches et le pétrole à la main, il put descendre au magasin déjà tout en feu, traverser les flammes et la fumée suffocante, ouvrir le secrétaire et sauver au péril de sa vie, le portefeuille, quelques valeurs et un duplicata du grand-livre.

En remontant chez lui, il fut de nouveau menacé, poursuivi jusque dans la cave par ces brigands, qui le mettaient en joue, lui criant: « Descends, réactionnaire, aristo, nous allons te griller dans la cave. »

Grâce à un hasard providentiel, il parvint à s'échapper, et, muni de son précieux fardeau, il put traverser la cour déjà pleine de décombres, et ga-

gner la rue remplie d'insurgés, d'hommes, de femmes éplorées, d'enfants, se sauvant au milieu d'un tumulte impossible à décrire.

Pendant ce temps quelques fédérés visitaient les appartements déjà menacés par les flammes, enfonçaient les portes, les tiroirs, volant tout ce qui se trouvait sous leurs mains.

Plusieurs de ces affreux coquins trouvèrent un châtiment mérité dans l'accomplissement de leur crime et furent grillés ou étouffés.

La foule se presse depuis huit jours autour de ces ruines, et nous remarquons avec satisfaction combien grande étaient l'estime, la sympathie dont ces messieurs jouissaient, tant dans le quartier que parmi leur clientèle nombreuse.

Parmi les personnes habitant la maison se trouvait M. Bouisson, homme d'affaires, qui a été assez heureux pour retrouver intacte dans sa caisse, restée rouge huit heures durant, ses registres et des valeurs confiées s'élevant à 150,000 francs. La maison E. Sers, à Sainte-Cécile, un lampiste, un emballeur et une maison de deuil ont été complétement dévalisés par les flammes.

E. H.

ÉTAT ACTUEL DE L'HOTEL-DE-VILLE

La rage des incendiaires de la Commune semble avoir choisi de préférence ceux des monuments de Paris qu'on pouvait regarder comme les jalons de notre histoire nationale.

Les Tuileries, le Louvre, le Palais-de-Justice, l'Hôtel-de-Ville, ces merveilles de l'art français à toutes les époques, n'ont pas trouvé grâce devant la horde maudite.

Nous ne saurions trop le répéter avec M. Frédéric Fort rédacteur du *Bien public*: « Ce n'est pas seulement à l'histoire de Paris, mais à l'histoire de la France entière, que l'Hôtel-de-Ville était lié. Depuis l'émeute des Maillotins, en 1358, bien des émeutes, fatales non-seulement à Paris, mais à la France, ont passé par la même place. Cependant l'Hôtel, dont Pierre Viole posa la première pierre en 1533, et qui fut achevé dans les premières années du dix-septième siècle, a vu d'autres événements.

Après les fureurs de la Ligue et les horreurs d'un double siége, Paris ne marchanda pas son obéissance au premier Bourbon. C'est à l'Hôtel-de-Ville qu'il fêta son entrée. Etranges retours de la destinée! c'est là, peut-être dans la même *salle du Trône*, que Bailly, le 17 juillet 1789, présenta Louis XVI au peuple, et que le souverain, abandonnant le panache blanc de son aïeul, se para de la cocarde tricolore. Quelques jours après, les 172 commissaires des sections s'y installaient; de là sortait le signal du 10 août. Désormais, toute pensée révolutionnaire aboutit là comme à son centre, et part de là comme de son foyer.

Le premier Comité de salut public y établit sa sanglante dictature. Du *cabinet vert*, réuni plus tard à la salle du Trône, Robespierre domine la Convention et la France. C'est là qu'il succombe avec ses amis dans la journée du 9 thermidor.

Successivement, le Consulat, l'Empire et la Restauration agrandissent l'Hôtel-de-Ville. On n'y fait plus de politique: on y donne des fêtes. En 1810, Bonaparte y reçoit Marie-Louise; le parvenu corse fête la fille des Césars dans le palais du peuple. En 1821, Paris y célèbre le baptême du duc de Bordeaux; en 1823, le duc d'Angoulême revenant d'Espagne, et Charles X revenant de Reims.

Cinq ans s'écoulent, et du même balcon où Bailly avait présenté Louis XVI, La Fayette montre Louis-Philippe en disant: « Voilà la meilleure des Républiques! »

L'un et l'autre, sans doute, étaient sincères; mais la tâche étaient au-dessus de leurs forces. C'eût été bien assez pour un roi de faire la meilleure des monarchies. Aussi, dix-huit ans passés, le peuple se retrouvait encore sous les mêmes fenêtres acclamant le gouvernement provisoire. « La populace sublimée » ne se contente pas de la République, elle veut la révolution, c'est-à-dire le renversement social; le drapeau tricolore ne lui suffit plus, elle veut le drapeau rouge.

Lamartine, repoussant l'ignoble loque, fut véritablement grand. Du même balcon tomba cette parole: « Le drapeau rouge n'a jamais fait que le » tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du » peuple; le drapeau tricolore a fait le tour du » monde. » — Immortelle condamnation des prétentions démagogiques.

Hélas! — comme le rappelle notre confrère, dont nous citons volontiers les pages éloquentes, — ces prétentions poursuivirent leurs sanglantes chimères. L'Hôtel-de-Ville vit un instant, le 15 mai, Barbès et Blanqui, chefs d'un parti qui avait déjà résolu la destruction du monument. Aux néfastes journées de juin, l'intrépidité d'une poignée de combattants put seule le sauver. Le général Négrier, tombé sous les balles insurgées, y rendit le dernier soupir.

Là, vint le 13 août 1854, la reine d'Angleterre; puis, successivement, tous les souverains qui visitèrent Paris, laissant au palais leurs dons royaux, témoignages d'admiration pour la grande cité.

N'est-il pas, enfin, dans toutes les mémoires ce jour où, devant un trône plutôt abandonné que détruit, le peuple, de toutes les classes et de tous les rangs, vint encore sur cette même place proclamer un gouvernement nouveau. Pas un coup de feu tiré, pas une goutte de sang versée; seulement quelques écussons brisés. Mais, hélas! on a pu voir aussi, comme un signe de l'avenir, un homme ceint d'une écharpe rouge porté là de sa prison par un flot de la « populace sublimée. »

Peu après, des mots étranges sont prononcés. On parle de Commune et de Salut public, et ces paroles semblent d'abord un écho lointain de la grande tourmente. Du 4 septembre au 31 octobre, au 22 janvier, au 18 mars, la marche n'est pas longue; moins longue encore du 18 mars au 24 mai.

« La populace sublimée » avait vaincu; elle avait la toute-puissance dans Paris consterné, puis enchaîné. Mais ceux qui suivaient les actes et avaient vu réquisitionner, en vingt-quatre heures, toutes les matières incendiaires, et choisir dans cette tourbe et organiser en corps les plus audacieux, les plus inflexibles, les plus criminels, pressentant des choses inouïes, n'avaient pas songé que la rage et le cannibalisme s'attaqueraient aux pierres, que le palais du peuple comme le palais des rois aurait le sort de la colonne.

L'Hôtel-de-Ville, le lieu sacré de la dictature jacobine, le lieu sacré aussi des franchises dont ils s'étaient fait un drapeau! la destruction s'y est exercée dans sa plus complète férocité. Aux flammes tous ces souvenirs!

C'étaient des souvenirs de gloire et d'admiration, des souvenirs patriotiques. Aux flammes! « le nouveau genre humain » ne veut pas de patrie.

C'étaient des souvenirs de la cité, son histoire, sa vie même. Aux flammes! « le nouveau genre humain » ne veut pas de cité.

C'étaient des souvenirs de l'art! aux flammes! « le nouveau genre humain » n'a pas souci du beau. Plus d'artistes! partout le niveau de la barbarie.

C'étaient, enfin, les souvenirs des familles. Aux flammes! aux flammes! « le nouveau genre humain » n'a pas d'état civil, il ne veut pas de famille.

— *Répandez!* — ont-ils dit; — commandement sinistre!

Et le pétrole a été répandu dans la Salle du Trône où se trouvaient les sculptures de Biard et de Bodin; dans la Salle du Zodiaque, décorée par Jean Goujon et par Coigniet; dans la Galerie de pierre, où avaient travaillé Lecomte, Baudin, Desgoffes, Hédouin et Bellel; dans le Salon des Arcades, dans le Salon Napoléon; dans la Galerie des fêtes; dans le Salon de la Paix où l'on voyait les œuvres de Schopin, de Picot, de Vauchelet, de Jardin, de Gérard, d'Ingres, de Landelle, de Riesener, de Lehmann, de Grosse, de Benouville, de Cabanel. Et les flammes ont tout dévoré.

Et maintenant, — dit M. Lefort en terminant, — plus rien! que des murs noircis, calcinés, rongés, croulants: un énorme trou béant où sont entassés pêle-mêle poutres, bronzes, marbres et peintures, moellons et chefs-d'œuvre, les débris de ce qui fut l'Hôtel-de-Ville. Et sur quelques pans de murailles, dans les niches éventrées, sur les colonnes brisées, quelques figures de pierre, images désolées d'hommes illustres. Autrefois, ils semblaient appeler la foule au spectacle de leur œuvre; maintenant ils tournent le dos à ces ruines que leurs vertus et leur gloire ont été impuissantes à prévenir.

Quelques-unes des statues seulement ont été épargnées par l'incendie et les projectiles. Celles de J. Goujon, Pierre Lescot, Ph. Delorme, de la Vacquerie, Perronnet, d'Alembert, Buffon, Mansart, Lebrun, Lesueur, Colbert, Catinat, Boileau, Molière, ont été épargnées; la statue de Gosselin a eu le bras emporté; Voltaire a la calotte éraflée; il ne manque qu'un pan de draperie à la statue de Saint-Vincent-de-Paul.

La Liberté garantit l'exactitude des numéros suivants des bataillons fédérés qui ont assisté imperturbablement à l'incendie de l'Hôtel-de-Ville, et menaçaient de mort quiconque faisait mine d'appeler du secours:

Le 187e bataillon,	du	7e arrondissement.	
Le 57e	—	11e	—
Le 140e	—	15e	—
Le 178e	—	15e	—
Le 184e	—	13e	—

Toutes les archives, tous les documents, la bibliothèque, l'histoire de Paris, tout est perdu avec le monument dont nous étions fiers à si juste titre, que nous montrions avec tant d'orgueil aux étrangers, et dont la ruine sera un deuil pour le monde entier.

M. V.

Les prisonniers arrivant à Versailles

La plupart de ceux qui s'avancent là-bas, lentement, entre deux files de soldats, étaient peut-être, il y a quelques mois, de laborieux ouvriers et d'excellents pères de famille. Nous ne parlons pas des déclassés et des condottieri, pour qui une révolution est un vivier, où les adroits pêchent toujours une friture.

Les professeurs de science sociale et les tribuns d'antichambre, à l'affût d'un auditoire complaisant, convièrent ces braves gens aux clubs et aux réunions publiques.

Là, sous prétexte de philanthropie et d'humanité, ils prononcèrent avec emphase les grands mots d'association, de solidarité, de fédération, de commune, et leurs auditeurs confiants crurent voir dans ces discoureurs égoïstes et ambitieux des réformateurs convaincus et des hommes providentiels.

Quand l'esprit est préoccupé, la main est distraite et mal habile. Bientôt le rabot et le ciseau furent déposés dans un coin de l'atelier, devenu désert.....

Survint l'invasion allemande: On endossa l'uniforme. La paye du garde national remplaça le salaire quotidien, vaillamment gagné. Le goût du travail avait disparu: l'oisiveté était devenue une habitude, pour ne pas dire un besoin.....

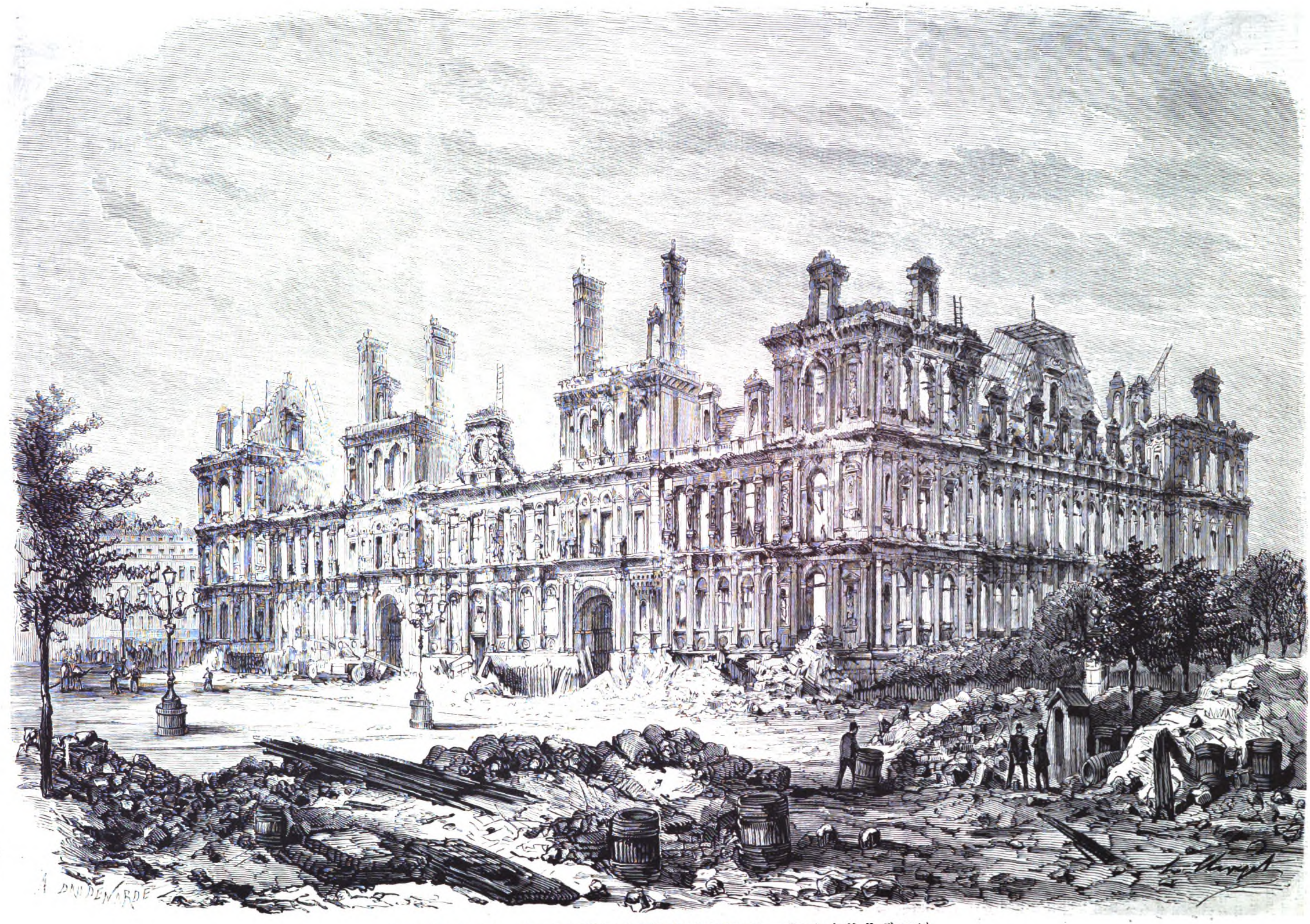
La paix fut enfin signée. Que faire? Retourner à ses outils? On n'en avait plus la force.

Les orateurs avaient parlé de rénovation sociale, d'affranchissement du prolétariat, d'extinction de la misère. Tout cela était contenu dans « LA COMMUNE. »

Faut-il rappeler ce que fut la Commune? L'impuissance conduit fatalement à la tyrannie et à l'inhumanité.

Et, depuis de longues semaines, ces travailleurs impatients et avides de progrès, devenus les séides de ces nouveaux prophètes, ont montré une énergie indomptable et se sont fait tuer pour défendre la loi nouvelle dont ils avaient à peine épelé les premiers mots et dont ils n'entrevoyaient pas l'inanité, éblouis qu'ils étaient par l'éclat trompeur de chimères d'idées fausses et de théories pseudo-humanitaires.

Ceux qui survivaient à leurs blessures, étaient conduits, par groupes nombreux, sur Versailles, où la foule les accueillait comme elle eût accueilli les hordes Prussiennes, contemplant avec effroi leurs



LES RUINES DE PARIS. Aspect de l'Hôtel-de-Ville depuis le 27 mai. — (Dessin de M. H. Clerget.)



LE GUERRE CIVILE. — Types d'insurgés prisonniers arrivant à Versailles. — (Dessins de M. Vierge d'après croquis de M. Bocourt.)

uniformes en lambeaux, leurs mains et leurs visages noirs de poussière et de poudre...

Parmi eux, hélas! nombre de femmes et d'enfants fanatisés....

Les malheureux sont aujourd'hui entre les mains de la justice; l'heure des déclamations stériles et des récriminations tardives est passée.

Mais que ce triste exemple nous serve de leçon!

Nous avons désormais une grande tâche à entreprendre: celle de ramener le travail et avec lui le calme et un bien-être relatif; un grand devoir à remplir: celui de pratiquer toutes les vertus civiques d'appliquer toutes nos forces vives à relever la patrie meurtrie et ensanglantée, à demi morte.

Une légende Arabe raconte qu'un roi d'Orient tomba malade, de cette maladie indéchiffrable qu'on appelle maladie de langueur.

Il dépérissait chaque jour et son front avait déjà les teintes diaphanes de l'agonie.

Il consulta son astrologue, lequel interrogea le ciel. Le ciel ordonna une singulière potion; et, en vertu de cette ordonnance cabalistique, un eunuque conduisit un chirurgien dans le grand couloir du sérail.

A la porte de la première cellule, l'homme de l'art vit passer, entre les tentures, un bras nu, blanc comme la neige. Il ouvrit la veine de la sultane anonyme, et il reçut le sang dans une coupe d'or.

A la porte de la seconde cellule, il trouva un bras doré par le soleil, comme le bras de la Sulamite; et il le saigna encore.

Il alla ainsi de cellule en cellule, parcourant tout le sérail, saignant toujours le bras de quelque impératrice mystérieuse et invisible.

Quand il eut ainsi versé le sang des trois continents, sans entendre un soupir, ni entrevoir une figure, il porta la médecine tout écumante au malade.

Le mourant vida d'un trait cette communion de toutes les races, et le lendemain il avait recouvré la santé.

Le mourant, aujourd'hui, c'est le pays, c'est la France.

La médecine qui doit guérir la mère n'apparaîtra dans la coupe légendaire que lorsque chacun des enfants y aura versé une goutte de son sang.

Ce remède souverain, c'est la concorde et le travail.

V.-F. M.

LE MASSACRE DES OTAGES

A LA ROQUETTE

Nous recevons de M. l'abbé Lamazou, vicaire de la Madeleine, sorti ce matin même de la Roquette, le récit suivant du drame sanglant qui s'est accompli pendant la semaine dans cette prison :

« Paris, le 28 mai 1871.

« Nous sommes sortis ce matin même de la prison de la Roquette dix ecclésiastiques, quarante sergents de ville et quatre-vingt-deux soldats, après avoir échappé à la mort par un vrai prodige d'audace et de sang-froid.

« Prisonnier du comité de salut public à la Conciergerie, à Mazas et à la Roquette, je serai aujourd'hui sobre de détails sur les faits révoltants, monstrueux, dont cette dernière prison a été le théâtre, et qui lui assurent désormais une place à part parmi les lieux les plus sinistrement célèbres. Pour en signaler un entre cent, un vicaire de Notre-Dame-des-Victoires et moi nous avons passé une demi-heure, le jeudi 25 mai, à nous préparer à être fusillés. Ce n'était qu'une fausse alerte, et les agents de la Commune chargés de ces aimables invitations consolaient ceux qui en étaient l'objet en leur assurant que ce qui n'avait pas eu lieu la veille ne manquerait pas d'arriver le lendemain. On devait simplement traduire un de nos voisins devant une espèce de cour martiale qui siégeait au greffe de la prison, et qui se composait de citoyens principalement remarquables, les uns par leur abrutissement, les autres par leur férocité.

« Depuis l'atroce exécution de Mgr l'archevêque de Paris, de M. le curé de la Madeleine, de M. le président Bonjean, de M. Allard, ancien missionnaire, et des PP. jésuites Clair et du Coudray, qui a eu lieu mercredi 24 mai, dans un coin de la cour extérieure de la prison, sans motif, sans jugement, sans procès-verbal, en présence d'un délégué de la Commune qui n'avait d'autre mandat que le révolver au poing, et d'une cohue de gardes nationaux qui n'eurent à manifester d'autres sentiments que de révoltants outrages, sans aucun respect pour les corps de ces nobles victimes qui furent dépouillés de leurs habits, entassés sur une vulgaire charrette et jetés dans un coin de terre de Charonne, il était évident qu'aux actes burlesques de la Commune allaient succéder les actes destructeurs et sanguinaires, et que les otages qui avaient été conduits de Mazas à la Roquette, le lendemain de l'entrée des troupes versaillaises à Paris, étaient destinés à subir le même sort.

« Le vendredi, 26 mai, trente-huit gendarmes et seize prêtres avaient été conduits au Père-Lachaise pour y être passés par les armes. Le jour suivant, comme l'armée versaillaise abordait les hauteurs du Père-Lachaise, où l'on avait dressé cette infernale batterie qui devait réduire en cendre les plus beaux monuments de Paris, on donna l'ordre de fusiller les prêtres les soldats et les sergents de ville que renfermait encore la prison. Les membres de la Commune, qui s'obstinaient dans leur horrible besogne, s'étaient installés au greffe de la Roquette. Je pouvais, de ma cellule, suivre leurs délibérations, et j'affirme qu'il ne doit pas y avoir de cabaret mal famé où la tenue ne soit plus édifiante.

« A trois heures et demie, le pourvoyeur de ces exécutions signifiait aux habitants du second et du troisième étage l'ordre de descendre. Cédant à une généreuse inspiration d'humanité, un gardien de la Roquette, dont le nom doit être connu du public, M. Pinet, ouvrait avec rapidité toutes les cellules, et déclarait qu'il était affreux de voir ainsi fusiller d'honnêtes gens par d'ignobles bandits; qu'il allait sacrifier sa vie pour la nôtre, si nous voulions leur opposer une énergique résistance.

« Cette proposition fut accueillie avec ardeur; chacun improvisa une arme de fer ou de bois; deux solides barricades furent établies à l'entrée des portes du troisième étage; une ouverture fut pratiquée au plancher pour communiquer notre résolution à l'étage inférieur, où les sergents de ville méditaient le même dessein. Sous la direction du gardien Pinet et d'un zouave entreprenant, le pavillon de l'Est devenait une véritable forteresse.

« La Commune, qui devait parodier et même dépasser tout ce qu'il y avait d'odieux et de grotesque dans la révolution de 1793, laissait pénétrer dans la cour cette ignoble populace qu'on ne voit à Paris que dans les jours sinistres, pour lui ménager le spectacle d'une nouvelle journée de septembre.

« Pendant qu'elle proférait des menaces, quelques-uns des gardes nationaux chargés de nous fusiller montèrent au troisième étage, annonçant qu'on allait faire sauter la prison par la mine ou la réduire en cendre, avec leur épouvantable artillerie du Père-Lachaise, et mirent le feu à l'une de nos barricades pour nous asphyxier. L'incendie fut bientôt éteint. Un détail que je tiens à ne pas oublier : l'individu qui agitait son fusil de la manière la plus cynique était un des condamnés à mort par la cour d'assises de la Seine, qui se trouvaient à la Roquette, et les détenus qui s'étaient fait ouvrir la porte, qui tinrent la prison au cri enthousiaste de : Vive la Commune!

« Notre énergique résistance causa une vive émotion à la Commune; qui s'enfuit, elle aussi, du côté de Charonne et de Belleville. La foule, impressionnée par cet exemple, suivit la Commune, et les portes de la prison purent être fermées. Nous étions à moitié sauvés, grâce à la déroute qui s'ensuivit; c'est alors que, passant de la menace à la séduction, la populace restée devant la Roquette se mit à crier : Vive la ligne! assurant qu'elle voulait simplement rendre la liberté à tous les prisonniers. Quatre ecclésiastiques et dix-huit soldats se laissèrent abuser par ces promesses; ils furent fusillés aussitôt contre un des murs de la prison, et les corps des quatre prêtres servirent de couronnement à la barricade voisine.

« Pendant la nuit, une garde sévère fut établie dans les deux étages; les cris menaçants proférés à l'extérieur n'effrayèrent personne. Enfin, dimanche 28, au lever du jour, la fusillade des troupes de Versailles, dont nous suivions le crépitement avec une émotion plus facile à comprendre qu'à exprimer, nous annonçait leur approche; à cinq heures un quart, la barricade placée en face de la Roquette était emportée d'un élan, et les soldats d'infanterie de marine prenaient possession de la prison.

« Nous étions rendus, d'une manière tout à fait inespérée, à la vie après quatre jours de l'agonie la plus cruelle qui se puisse imaginer.

« Agréez, monsieur le rédacteur, etc.

« L'abbé LAMAZOU,

« vicaire de la Madeleine. »

LES MONUMENTS INCENDIÉS

De sinistres spirales de fumée s'élèvent encore sur bien des points du ciel de Paris, et l'heure n'est point encore sonnée d'arrêter la liste précise des irréparables pertes que viennent de subir les arts français. Les foyers ne sont pas encore éteints. Là où l'on peut espérer que l'incendie est étouffé, peut-être n'est-il qu'assoupi sous les décombres, et peut-être essayera-t-il encore de darder ses langues de feu sur des parties non atteintes.

D'ailleurs certains renseignements sont encore contradictoires, et il n'est pas possible d'aller en personne vérifier tous les bruits qui nous arrivent.

Mais telle que nous pouvons la mesurer, la perte est déjà effroyable. L'architecture, la peinture, la sculpture, la ciselure, l'ornementation du mobilier, tout ce qui a fait dans le passé et dans le présent la gloire et la richesse de la France, la variété et l'attrait de Paris a été tordu, brûlé, noirci, défiguré, anéanti sur cent points différents. Les palais, les édifices publics, les théâtres, les hôtels des particuliers, tout a payé son tribut dans ce sinistre épilogue, et l'on peut dire que la ville de Paris a vu éclater et se fondre avec leur sertissure historique quelques-unes des pierres les plus précieuses qui ornaient sa couronne murale.

Il serait donc inutile et presque imprudent de signaler aujourd'hui comme existant encore ou comme ayant été détruits, des monuments dont nous n'aurions pas constaté de nos propres yeux l'anéantissement total ou partiel. Nous ouvrons seulement cet inventaire de deuil. En conduisant successivement notre lecteur devant chacun des amas de ruines fumantes que l'art ou les souvenirs historiques semblaient devoir à jamais préserver, nous raconterons ce que nous avons appris dans des jours moins troublés que ceux que nous traversons ou qui nous attendent. Triste promenade et cruelles oraisons funèbres!

On peut tenir pour certaines les atteintes plus ou moins profondes qu'ont subies les édifices ou les monuments dont voici la liste numérique: le Palais-Royal, le pavillon du nouveau Louvre qui renfermait la bibliothèque et une partie des bâtiments donnant sur la rue de Rivoli, et s'étendant depuis le pavillon Lesdiguière jusqu'au pavillon Marsan; les Tuileries dont il ne reste littéralement que les quatre murs; le pavillon de Flore qui a encore sa toiture, et, en retour sur le quai, les bâtiments jusques et y compris la récente caserne des cent gardes. Puis le ministère des finances, dont la façade s'est abattue d'une volée; la Préfecture de police; l'intérieur du nouveau Tribunal de commerce, et, me dit-on, le Palais-de-Justice, le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les sculptures de la Porte-Saint-Denis ont été largement criblées et labourées par les balles, les éclats de mitraille, les biscaïens. Par une sorte d'ironie suprême, le canon a renversé le génie de la Liberté qui s'envolait du sommet de la colonne de la Bastille, secouant ses

chaînes brisées, agitant sur Paris son flambeau vigilant!

Sur la rive gauche, on me signale, sans que j'aie pu tout vérifier, l'incendie du conseil d'État et du délicat palais de la Légion d'honneur, une cinquantaine d'obus dans les flancs de l'église du Val-de-Grâce et la perte totale des collections de tapisseries que possédait la manufacture des Gobelins, ainsi que de ses métiers.

Quand je vis de l'extrémité de la rue Vivienne la fumée s'élever en nuages opaques au-dessus du Palais-Royal et que j'y courus, la flamme sortait par les fenêtres et noircissait les groupes qui reposent sur les chapiteaux de la cour intérieure, le long de la galerie des Princes, seule partie qui datât de Richelieu et qui rappelât la dignité de grand amiral de France, titre dont il était fort jaloux, le grand ministre. Puis la toiture du pavillon central et de ses deux ailes s'abattit dans le foyer avec un craquement brutal et une gerbe d'étincelles s'envola en tournoyant.

Le lendemain seulement, je débouchai sur la place par la rue de Valois. Une barricade traversait l'angle de la rue Saint-Honoré; les pavés en avaient été renversés et les cadavres de ceux qui l'avaient défendue gisaient dans la tranchée, couverts de pelletées de sable; les pieds de l'un d'eux sortaient à demi, comme dans un célèbre tableau de Meissonnier qui représente une barricade en juin.

Des pompiers, arrivés de Saint-Ouen pendant la nuit, protégeaient, de la sape et de la lance, le pavillon de gauche et le Théâtre Français, qui l'a échappé belle.

Autant que j'en ai pu juger, pour l'intérieur du bâtiment central, il est perdu; la façade pourrait être sauvée. La façade, avec sa charmante entrée à trois portes, était l'œuvre de l'architecte Moreau.

C'était à Cartaut, autre architecte de goût et de science, que le duc d'Orléans avait confié la distribution intérieure; son vaste escalier d'honneur à double rampe, inscrit dans une cage ovale et qui conduisait aux appartements du premier étage, était célèbre par sa noblesse et sa grâce. Il ne doit rien en rester.

Les sculptures de Pajou qui ornent les fenêtres des deux pavillons en saillie sur la place; le Commerce et la Richesse, la Justice et la Force, ont été plutôt noircies que brûlées; celles de gauche sont intactes; celles de droite sont plus malades, ainsi que les deux génies qui soutiennent le cadran, dans le pavillon central. Ces figures de haut relief sont de délicieux spécimens de l'école française décorative du dix-huitième siècle.

La partie intérieure du Palais-Royal, les constructions et galeries qui enserrent de trois côtés le jardin et lui font un si superbe cadre, sont de l'architecte Louis, choisi par le duc de Chartres après son grand succès du théâtre de Bordeaux. Le feu ne les a ni atteintes ni menacées. La galerie d'Orléans est relativement récente.

La révolution de février fut exceptionnellement dure envers ce charmant palais. Les appartements, les galeries, la bibliothèque furent envahis. Les meubles furent amoncelés au milieu de la cour; les tableaux et les livres alimentèrent un de ces foyers sacriléges qui atteignent les forces vives d'un peuple et ne profitent qu'aux coquins vulgaires. Le duc d'Orléans, celui qui fut plus tard Louis-Philippe, y avait réuni une curieuse collection de tableaux modernes : des Léopold Robert, des Géricault, des Horace Vernet, des Paul Delaroche et même un Eugène Delacroix. Nous ne connaissons plus cette galerie précieuse que par une suite de lithographies qu'en avait fait faire M. Vatout pour orner son *Histoire du Palais-Royal*. La belle avance pour les incendiaires, et quels regrets pour les esprits délicats, soucieux de leur pays!

Qu'est cela auprès des ruines d'aujourd'hui!

Il ne devait rien rester en fait d'objets d'art dans le Palais-Royal actuel. Dans les semaines qui précédèrent le 4 septembre, le prince Jérôme-Napoléon avait fait prudemment évacuer sur son château de Prangins, en Suisse, tous les tableaux, objets de curiosité, ou meubles précieux qu'il possédait.

Pendant que tous ces souvenirs nous revenaient à l'esprit, la fumée sortait encore grise ou roussâtre du corps du pavillon du nouveau Louvre qui fait face au Palais-Royal. Nous y conduirons demain le lecteur ainsi qu'aux Tuileries.

En débouchant sur la place du Palais-Royal, on est frappé par l'aspect sévère et terrible du pavillon du Louvre qui renfermait la bibliothèque. C'était un des morceaux les mieux réussis de ce nouveau palais. Il était dû, ainsi que toute cette partie des bâtiments de la rue de Rivoli, à l'architecte Visconti.

Les fenêtres ont été violemment atteintes par les gerbes de feu que projetait le foyer central; les bordures ont éclaté comme si des boulets les eussent écornées.

Au-dessus du fronton, le buste de Minerve est resté intact, et les quatre grandes cariatides qui soutiennent l'attique semblent, de leurs yeux fixes, lancer en avant des regards irrités.

Cette bibliothèque, dont rien n'explique le stupide anéantissement, était peu fréquentée du public.

On n'y pouvait travailler qu'avec une autorisation spéciale du ministère de la maison de l'empereur, des bureaux duquel elle dépendait jusqu'au 4 septembre. Elle avait pour conservateur-administrateur M. Louis Barbier, oncle de M. Olivier Barbier, de la bibliothèque impériale qui, dit-on, aurait été mortellement atteint ces jours derniers par une balle perdue.

Elle comptait environ 90,000 volumes, quelques-uns en éditions rares ou en exemplaires précieux. Ainsi, c'est là notamment qu'on avait versé la très-précieuse collection de manuscrits, de livres d'heures, d'œuvres de poëtes ou d'historiens ayant appartenu à des rois, à des princes français, et revêtus de leurs reliures originales, qui en 1852 fut offerte au musée des souverains par M. Mottley. C'est, au point de vue de l'histoire et de la curiosité, une perte sensible.

Cette bibliothèque contenait encore le dépôt de tous les ouvrages français ou étrangers que recevaient en don le Louvre ou les Tuileries, ou auxquels ils souscrivaient, revues de science et d'art, livres à gravures, recueils de photographies d'après les collections publiques ou privées, etc.

On nous assure que les archives du ministère des beaux-arts n'auraient pas été atteintes. En effet, le feu a rencontré çà et là des obstacles qu'il n'a pas franchis, malgré la rage d'insistance qu'y mettaient les incendiaires. En continuant vers la gauche, il a brûlé la caserne et le bâtiment en retour. Un peu plus, il atteignait les salles où sont exposés les dessins et les pastels, la collection Sauvageot, les séries de faïences italiennes et de Bernard Palissy; enfin ce premier étage qui a au-dessus de lui le musée de marine, intact, nous assure-t-on, se fut effondré sur les salles du rez-de-chaussée où sont rangés les restes précieux des arts assyriens, babyloniens et égyptiens.

En reprenant la rue de Rivoli, on retrouve le feu continuant ses ravages dans les parties supérieures de l'édifice jusqu'au pavillon Marsan. Celui-ci est vidé des combles jusques au fond. Vidées aussi les Tuileries sans interruption jusqu'au pavillon de Flore, dont la façade qui donne sur le quai est demeurée debout.

Au point de vue de l'art architectural, les regrets ne peuvent être que modérés. De Philibert Delorme et de Jean Bullaud, qui édifièrent un charmant Palazzo à la florentine pour Catherine de Médicis, jusqu'à Duceneau, qui l'augmenta de deux pavillons, de Louis Leveau jusqu'à Mansard, et de M. Fontaine, l'exécuteur des plans de Louis-Philippe, jusqu'à M. Lefuel qui refit le pavillon de Flore, les architectes de la Renaissance, de Henri IV, de Louis XIV, de la convention même, pétrirent, repétrirent, remanièrent, augmentèrent et... abîmèrent à plaisir les Tuileries. Napoléon III allait les faire démolir pour les reconstruire dans le style du nouvel opéra.

Les pertes intérieures ne sont pas grandes non plus, et la lacune que laissera la perte de ce palais existera surtout dans les souvenirs qu'il évoquait. Catherine de Médicis y avait promené de chambre en chambre ses belles épaules.

Henri IV y demeura longtemps et Louis XIV le moins possible. Louis XV enfant, les habitait pendant que le régent s'amusait dans ce Palais-Royal dont nous parlions hier. Puis la Révolution y ramena de force Louis XV et sa famille, et bien peu après le 20 septembre 1792, la convention s'installait dans la salle du théâtre « de l'édifice national des Tuileries. »

A la suite du 4 septembre on enleva des Tuileries tous les tableaux et le mobilier d'apparat. Tout ce qui ne fut pas rendu à l'ex-famille impériale comme objets intimes fut inventorié par la commission de liquidation de la liste civile et envoyé au garde-meuble.

L'incendie a donc surtout eu pour proie les plafonds, en général fort noircis et dégradés, ainsi que les figures ou les vastes ornements des cadres.

Des portraits en pied de maréchaux, mauvaise suite de copies commencées par Louis-Philippe, et qui occupaient les entre-fenêtres dans la haute et vaste salle du pavillon de l'Horloge, avaient donné leur nom à cette partie centrale du palais par laquelle a commencé l'incendie.

Dans le salon suivant, il y avait une peinture de Le Brun, très-restaurée, *Apollon et les Muses*, puis, dans d'autres salons, un plafond de Nicolas Loir, *le Dieu du jour commençant sa carrière*, et *la Religion protégeant la France*; dans la salle de Louis XIV, où furent primitivement entassés les papiers et correspondances des Bonaparte, une copie de Le Brun, *Louis XIV recevant les échevins*; enfin, au delà, la galerie de Diane, où se tenait pendant les fêtes officielles le buffet de gala.

Au premier étage, sur le jardin, et allant jusqu'au pavillon de Flore, donnaient les appartements de l'impératrice. La chambre à coucher, immense salon Louis XIV, était d'un style sévère et riche, dont les tons chauds, les ors et les saillies faisaient singulièrement contraste avec les appartements privés. Dans celle-ci, on remarquait un joli plafond par Faustin Besson et une décoration complète, d'une gamme très-gaie et très-décorative, par Charles Chaplin : cela racontait l'histoire et les aventures d'une rose et d'une violette; naturellement il en naissait une impériale.

Les appartements de l'empereur occupaient le rez-de-chaussée, ainsi que ceux du prince impérial. Ils étaient d'une simplicité terne. Les meubles, en acajou plein, étaient cossus, sans art et sans charme. Nulle peinture, nulle sculpture.

Mais la perte irréparable, c'est celle de la collection qu'on y avait déposée dans des casiers et sur les tables. Tous les papiers saisis dans le cabinet de l'empereur et chez les ministres étaient là. Depuis huit mois une commission travaillait assidûment à les dépouiller, à les classer. Quelques livraisons ont été publiées et ont montré quels renseignements de tout genre l'histoire pouvait puiser dans ces séries de plus de 50,000 pièces originales. Mais ces livraisons, commencées trop hâtivement, continuées trop timidement, allaient être suivies de travaux plus sérieux et revus plus à l'aise.

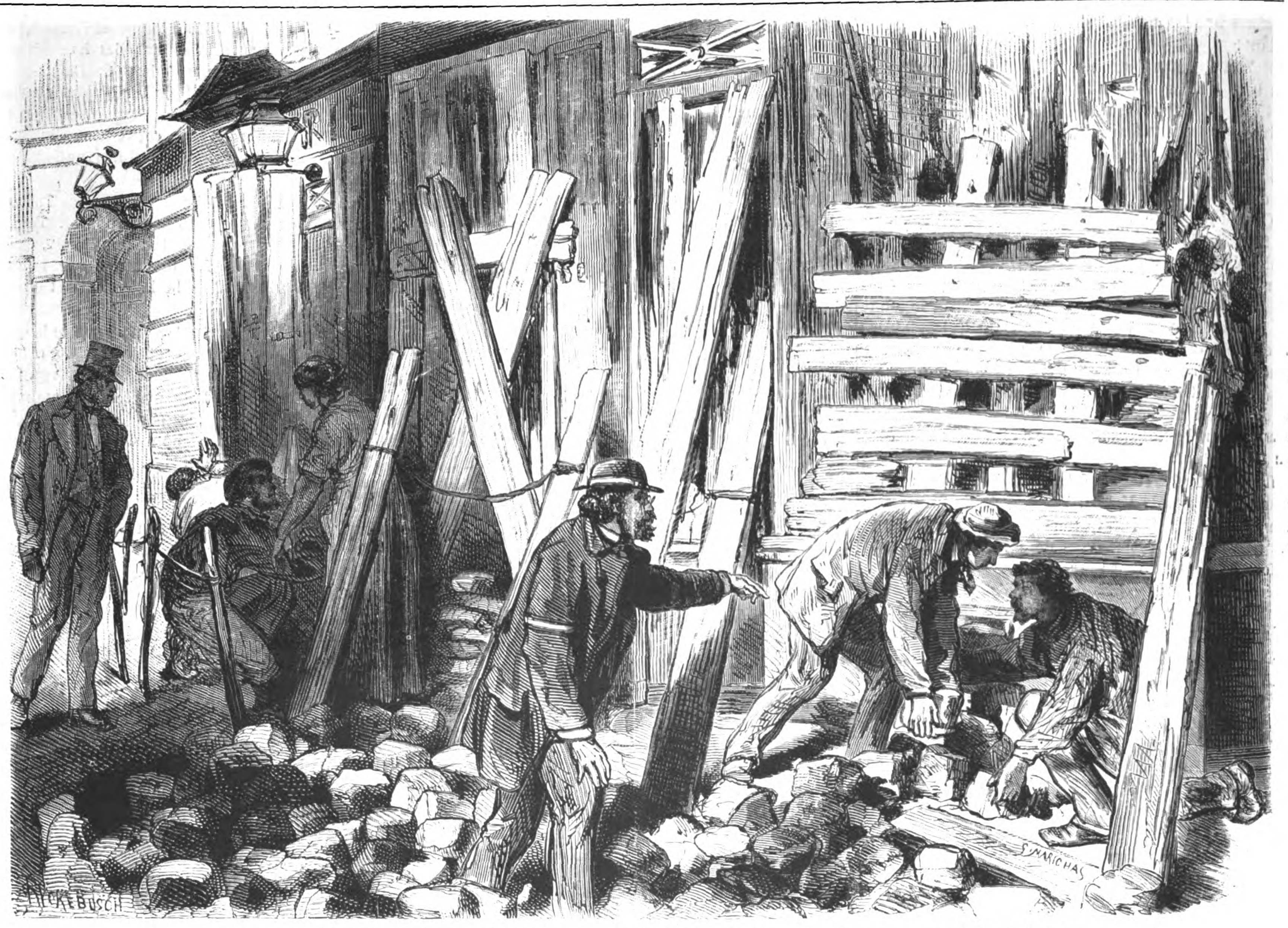
On a vu des mains brutales et noires badigeonner de pétrole les murs et les meubles de cette partie du palais qui renfermait ces archives vengeresses. On a vu des marins à mine sinistre s'y reprendre à deux fois pour alimenter le foyer précisément à cette place. Mais sait-on qui les poussait, et les ordres fussent-ils partis de l'Hôtel-de-Ville seulement, sait-on encore qui les avait inspirés?

Ce qui est certain c'est que toute la corruption des vingt dernières années s'étalait, dans ces dossiers, en preuves d'une énergie et d'une authenticité irrécusables.

Lorsque l'on rapproche l'anéantissement de ces preuves de complicité de l'anéantissement des archives de la cour des comptes et de la Légion d'honneur, n'est-on pas conduit à rappeler l'axiome de droit romain : *Is fecit, cui prodest?*

Y.

(*Le Siècle.*)



LE LENDEMAIN. — Précautions prises par les Parisiens contre les incendiaires. — (D'après nature, par M. Ryckebusch.)

ÉCHECS

—

Solution du problème n° 369.

1. T pr. PR	1. P pr. T, éch. dec (A)
2. F pr. T	2 *ad libitum*
3. P, F ou C, suivant le coup joué par les noirs, échec et mat,	

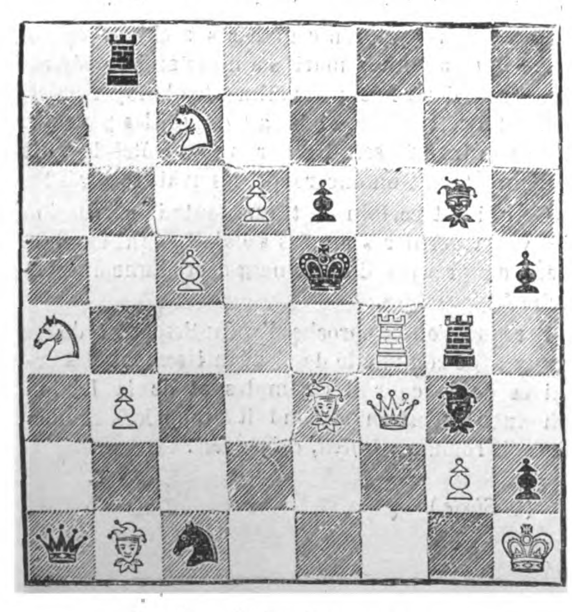
(A)

	1. P 4 FD
2. T 4 FD	2. *ad libitum.*
3. F, D ou C, échec et mat.	

P JOURNOUD

PROBLÈME N° 371.

COMPOSÉ PAR M. J. KOS



Les blancs font mat en quatre coups.

Précautions prises contre l'incendie

Les maisons s'éboulent et les palais s'écroulent.

Les poutres se carbonisent, et la pierre calciné revêt une teinte rougeâtre.

Les toits s'effondrent; les murailles, percées de fenêtres béantes, laissent voir le ciel, et, — selon l'expression d'A. de Vigny, — interrogent les rues.

Des milliers d'étincelles pétillent au sein d'une fumée ardente.

Partout une odeur âcre qui prend à la gorge; partout une chaleur de fournaise.

Partout un immense foyer de cendres et de décombres...

Pendant toute la nuit du mercredi au jeudi, la plupart des habitants ont veillé dans leurs appartements.

Depuis la veille on avait calfeutré tous les soupiraux des caves, les croisés des sous-sols, l'ouverture des égouts au moyen de sable et de sacs à terre.

Des patrouilles de gardes nationaux de l'ordre, portant la bande blanche au képi et le brassard tricolore, parcouraient les rues et arrêtaient tout le monde à partir de neuf heures du soir.

Dans les postes, on a déposé des solutions ammoniacales, destinées à combattre et à arrêter les ravages de pétrole.

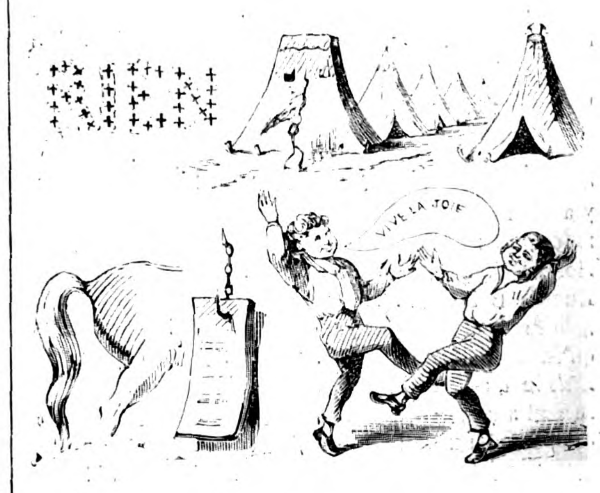
Les sentinelles surveillent les passants, prêts à châtier les *pétroliers*, — car on a dû inventer une qualification pour ces vandales civilisés.

Des cordes sont tendues le long des maisons, pour empêcher les curieux de s'approcher et les imprudents d'être écrasés par les pans de murs qui chancellent.

Et, cependant, la fusillade, le canon et le tocsin ne cessent de mêler leur voix au grondement et au pétillement de l'incendie...

M. V.

RÉBUS



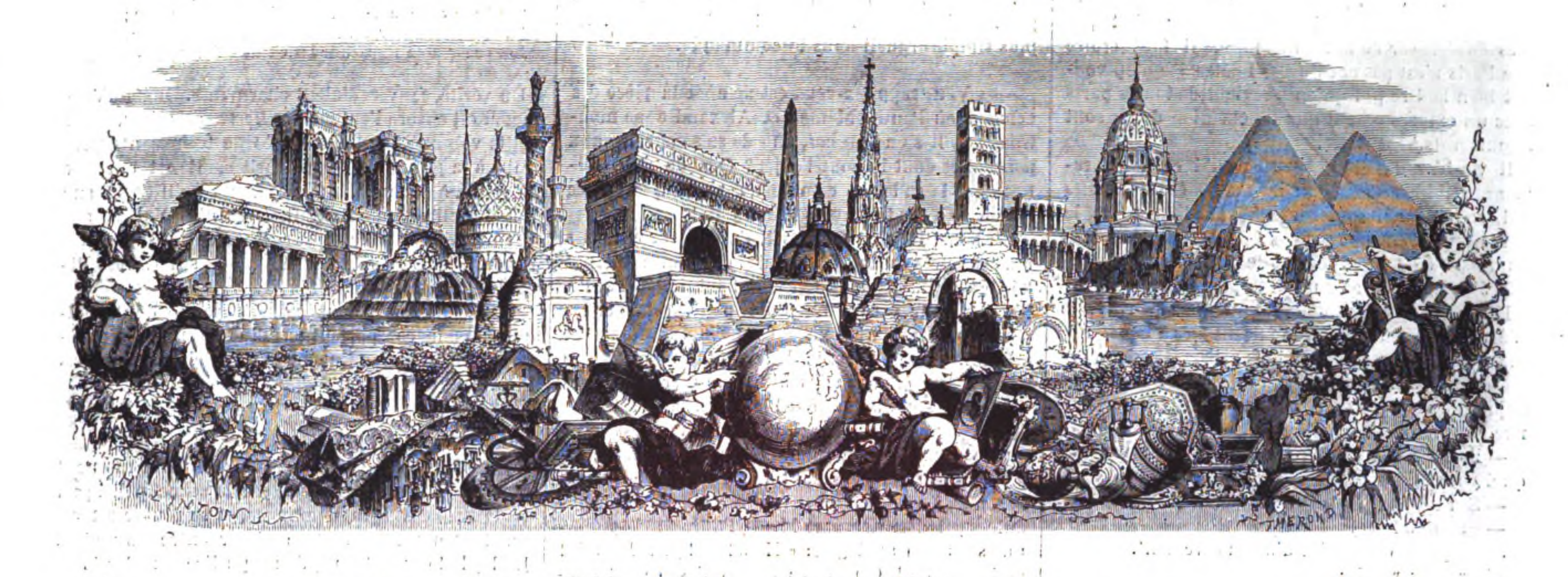
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Merci à l'Angleterre, ses dons nous ont touché,

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 739. — 10 Juin 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT.





LES VICTIMES

M. LE PRÉSIDENT BONJEAN,
assassiné à la Roquette le 24 mai 1871.

M. CHAUDEY,
rédacteur du *Siècle*, assassiné à Sainte-Pélagie le 23 mai 1871.

COURRIER DE PARIS

Paris reprend peu à peu son ancienne physionomie, c'est-à-dire sa physionomie d'avant la Commune, d'avant le siége et d'avant la garde nationale, — trois périodes dont le souvenir n'est pas près de s'effacer de notre mémoire. Il faut croire que Paris n'est pas encore aussi détesté qu'on voulait bien le dire puisqu'on y revient de toutes parts avec un empressement que les chemins de fer sont impuissants à satisfaire.

Il y a bien des étonnements parmi ceux qui reviennent, bien des douleurs aussi. Ceux mêmes qui, comme moi sont demeurés pendant toute la durée de la crise, ne sont pas à l'abri de certaines impressions qui sont comme des frissons rétrospectifs. J'en peux fournir un exemple récent.

Hier matin, me promenant au quai d'Orsay, je m'étais reposé sur un banc faisant face à la caserne incendiée, et ombragé de jolis arbres. Passe un arroseur en train d'exercer son ministère; il s'arrête auprès de moi, et me regarde avec un singulier sourire.

— Parions, me dit-il, que vous ne savez pas sur quoi vous êtes assis?

— Sur un banc, parbleu! répondis-je.

— Sur une fosse!

Je ne pus me défendre d'un mouvement.

L'arroseur reprit :

— Ce banc recouvre une fosse dans laquelle sont couchés sept gardes nationaux.

— Allons donc! m'écriai-je.

— C'est moi qui ai aidé à creuser la fosse, le mercredi; il y en a une autre à quelques pas de là, mais bien plus grande...... on y tient douze!

Inutile de dire que je m'étais levé, agité par des réflexions assez désagréables.

Quoi! un banc d'un si joli vert! Des arbres si frais, si gracieusement balancés!

~~~ Il est déjà bien tard pour parler des funérailles de l'archevêque de Paris.

Ces funérailles n'ont pas eu toute la pompe à laquelle on pouvait s'attendre. Il faut s'en prendre aux circonstances. En d'autre temps, le cortége, qui n'était composé absolument que de forces militaires, se serait augmenté des députations de tous les grands corps de l'Etat, des congrégations, des écoles. Par malheur, les grands corps de l'Etat sont à peine reconstitués, les maisons religieuses sont dispersées. — On a masqué ces absences en doublant le nombre des cuirassiers et des bataillons de ligne.

La foule, peu considérable sur le passage du cortége, s'est accrue aux alentours de Notre-Dame. Elle remplissait l'église métropolitaine, où l'on retrouvait les députés, les magistrats, les académiciens, enfin tous ceux qui, par divers motifs, avaient voulu s'épargner la fatigue du trajet. Quelques-uns s'excusaient sur l'incertitude du temps.

La cérémonie funèbre n'a pas manqué de grandeur. On lisait avec émotion les noms des infortunés otages inscrits dans des écussons. Mais vous avez lu tous ces détails autre part; — notre gravure se propose de les compléter dans le prochain numéro.

~~~ Il ne nous manquerait plus que de voir adopté par l'Assemblée nationale le projet de loi de M. Théophile Roussel proposant la conservation des ruines de Paris.

L'honorable député se fonde sur ce que « l'incendie des Tuileries et de l'Hôtel-de-Ville a donné à ces édifices un caractère qui commande le respect; qu'il a rendu ces monuments de notre histoire nationale plus précieux pour notre patriotisme et pour l'art; que leurs ruines serviront à donner dans la capitale du monde civilisé un enseignement salutaire, en inspirant l'horreur de toute insurrection contre la loi et de tout recours à la violence. »

Le danger que je trouve à cela est que nous allons devenir un peuple d'aubergistes. Tout simplement. Si vous laissez nos édifices en l'état actuel, je ne vous donne pas trois semaines sans que vous voyiez des enseignes ainsi conçues : « *Hôtel de l'Incendie* » ou « *A la belle vue du Pavillon écroulé.* » On dînera dans des chambres donnant sur la façade de l'ex-Commune, et qui naturellement se payeront fort cher, — voyez le pavillon Henri IV à Saint-Germain! — et notre pauvre capitale regorgera de cicerones comme le Colisée.

Puissions-nous ne pas en arriver là! N'étalons pas nos plaies aux regards avides de l'Europe. Le plus simple orgueil nous le commande.

~~~ Vous rappelez-vous cet acte de la pièce des *Cosaques* où Paulin Ménier et Alexandre se montrent habillés en femmes, afin de se soustraire aux poursuites dont ils sont l'objet? Que de rires c'était dans la salle, et comme on se moquait avec raison de leurs tournures grotesques!

Eh bien! Paschal Grousset, l'un des acteurs les plus sinistres du mélodrame de la Commune n'a pas hésité à s'affubler de la défroque féminine de Paulin Ménier, pour sauver ou plutôt pour prolonger les derniers jours d'une existence vouée unanimement à l'exécration de l'avenir. Le signataire de la féroce adresse *Aux grandes villes* a fait le sacrifice de ses moustaches, a dissimulé le bleu de sa barbe sous une épaisse couche de poudre à la maréchale, s'est coiffé d'un volumineux chignon. On se le représente répétant son rôle, s'étudiant à marcher, à se lever, à s'asseoir, à imprimer à sa robe des mouvements onduleux, et disant comme M. de Pourceaugnac dans une situation analogue : « Holà! oh! petit laquais! petit laquais! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde? »

Et puis voilà qu'il est surpris dans cet équipage. Il faut quitter le jupon et la natte; ce n'est plus Pourceaugnac, ce n'est plus le sergent Duriveau, c'est Faublas confus devant le commissaire de police. Il monte en voiture sans avoir eu le temps d'ôter ses brodequins de femme.

On aurait pu s'attendre à plus d'héroïsme de la part de Paschal Grousset. Il y a de la *chianlit* dans son fait. Ce n'est pas d'ailleurs le seul membre de la Commune qui ait demandé son salut au travestissement et à la mascarade. Tel autre s'est teint la barbe, a supprimé son pince-nez, s'est donné les allures d'un doux rentier. « Moi, Billioray, grands dieux! — s'est-il écrié, — je ne sais ce que vous voulez dire, mes bons messieurs; je m'appelle Bézenech, entendez-vous, Bézenech et non Billioray, cela est bien différent... »

Mais on ne l'a pas plus écouté que Faublas-Grousset.

~~~ L'auteur des *Fleurs du mal*, Baudelaire, aurait été content, lui qui écrivait au fronton de son œuvre ironique :

Si le viol, le poison, le meurtre, l'incendie,
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

Nous avons eu tout cela à la fois et en très-peu de temps, et de manière à confondre les imaginations les plus diaboliques. La banalité était bien loin de nous à ce moment, et une hardiesse sans égale présidait à nos destins.

« Le dix neuvième siècle n'est pas de son siècle, il est de tous les siècles. » Cette phrase d'un homme d'état s'en est trouvée devenue fausse tout à coup. Désormais, le dix-neuvième siècle aura sa physionomie bien à lui, soyez tranquilles, et cette physionomie produira sur les époques futures l'effet de la tête de Méduse.

~~~ Avant d'être le rédacteur, — non, un des rédacteurs, — de l'immonde *Père Duchêne*, Eugène Vesmersch, qui avait longtemps cherché sa voie, était un poëte aimable, amoureux, aristocratique à l'occasion. Ayant appris, un jour, que je me proposais de ressusciter l'*Almanach des Muses* (Oh! il y a deux ou trois ans de cela!) il m'adressa une pièce qui ne laissait certainement pas prévoir le flot de boue et de sang où il se verrait entraîné plus tard.

La pièce est du dernier galant. Ajoutons que l'écriture est coquette et fine. Elle est intitulée *la Rendez-vous* et commence de la sorte :

Madame, c'est ce soir que je vous attendrai.
Parfumez-vous d'iris, mettez la robe bleue,
Qui vous va mieux cent fois que vos robes à queue,
Et nattez savamment vos cheveux blond-cendré.

Le souper sera prêt quand vous arriverez,
Servi sur votre table aux pieds incrustés d'ambre;
La flamme empourprera, par ce soir de décembre,
Les cendres en frimas sur les chenets dorés; etc.

En vérité, ces vers étaient charmants. Eugène Vermesch est encore l'auteur des *Hommes du jour*, deux petits volumes, contenant près de trois cents portraits à la plume de nos célébrités. Il est curieux de relire, à distance, les jugements qu'il porte sur Edgar Quinet, sur Raspail, sur Jules Vallès, sur Vermorel, sur Thiers, sur Rochefort, sur Jules Favre, sur Courbet, sur Dufaure, sur Ernest Picard, etc., etc.

Il y a de l'esprit dans ces vifs croquis dont quelques-uns ne comportent pas plus de six ou sept lignes. Mais alors Eugène Vermesch n'était pas b.....ment en colère.

~~~ Tiens! M. Guizot!

Au fait, il ne pouvait pas être loin, du moment que M. Thiers reparaissait sur la scène politique. La langue devait lui démanger, et sa plume est venue tout naturellement se placer entre ses mains. De là, le long factum qu'on a pu lire dans les journaux. Cela était même surprenant que M. Guizot eût pu se tenir coi si longtemps en présence de l'agitation de M. Thiers!

La fatalité semble se plaire à pousser dans les mêmes chemins ces deux personnalités si dissemblables : à la tribune, au ministère, à l'Académie. Antagonistes toute leur vie, ils sont par cela même inséparables; et bon gré mal gré, l'histoire les accouplera dans la même légende.

S'imagine-t-on bien que M. Guizot a quatre-vingt-quatre ans, et qu'il a fait le voyage de Gand avec Louis XVIII! Comment la politique a-t-elle le don de conserver si miraculeusement les gens? Je me figurais, au contraire, que rien n'usait plus vite l'esprit et le corps que l'exercice du pouvoir. Passer ses jours dans des orages continuels! Je n'osais y penser sans frémir. — J'étais un naïf.

Quoique placé aujourd'hui — et sans doute désormais — en dehors des affaires publiques, M. Guizot ne se refuse pas le droit de jeter de temps en temps son mot au milieu des complications de la société moderne. Il souffre volontiers qu'on l'interroge, et même quelquefois il doit s'apercevoir qu'on ne l'interroge pas assez souvent. Il ressemble à cet ancien sorcier des bals publics qu'on voyait autrefois au fond d'un bosquet, vêtu d'une robe de velours noir et coiffé d'un chapeau pointu, attendant qu'on vînt lui demander la bonne aventure. Le bon sorcier attendait quelquefois longtemps, son porte-voix au repos, impassible en apparence, mais déplorant intérieurement l'incrédulité de la génération actuelle.

~~~ Jusqu'à nouvel ordre, les théâtres ne peuvent donner de représentations qu'avec l'autorisation du gouvernement militaire. Il n'a pas été difficile à la Comédie-Française et au Gymnase d'obtenir cette autorisation. On sait que ces deux théâtres sont demeurés ouverts pendant les plus mauvais jours, au prix des plus grands sacrifices. Il en sera certainement tenu compte à leurs directeurs, M. Edouard Thierry et M. Montigny.

De ces deux théâtres, un du moins, le Théâtre-Français, était condamné à périr dans les flammes. La sollicitude et l'énergie du secrétaire, M. Léon Guillard, ont empêché ce désastre; — et voilà comment le 267e anniversaire de la naissance de Corneille a pu être célébré mardi dernier.

Pas d'article sur Corneille, n'est-ce pas?...

Moins heureuse, la Porte-Saint-Martin n'a pas eu son Guillard; elle a brûlé du haut en bas. C'est une ruine navrante à contempler. Et lorsqu'on songe aux misères qu'elle crée autour d'elle, parmi ses acteurs, ses machinistes, ses employés!
~~~

~~~ Si nous n'avons pas à vous entrenir plus longuement des théâtres, il nous reste, en revanche à enregistrer plusieurs décès dans la littérature dramatique. Le premier, — qui remonte déjà au mois d'avril dernier, — est celui de M. de Rochefort, père du célèbre agitateur, et l'un des doyens de la société des auteurs. Ses contemporains seuls se souvenaient de lui et de la place brillante qu'il avait occupée pendant vingt-cinq ans. En tout temps une biographie de M. de Rochefort père serait chose intéressante, mais elle double d'intérêt aujourd'hui, en raison des circonstances, et à cause des analogies ou des contrastes qu'elle entraine. On me permettra donc de donner à mon sujet tous les développements qu'il réclame.

M. de Rochefort père était né marquis de Rochefort-Luçay. Il paraît, de tout temps, avoir fait assez bon marché de sa noblesse, — je ne l'en loue ni ne l'en blâme ; — il a été imité en cela, comme en beaucoup d'autres choses, par son fils. Dans un livre intitulé : *Mémoires d'un vaudevilliste*, et dont je serai amené à parler tout à l'heure, M. de Rochefort a donné lui-même quelques renseignements sur son enfance et sur sa jeunesse. Je ne saurai mieux faire que de puiser à cette source :

« Né pour ainsi dire dans les prisons de la Terreur, — raconte-t-il, — j'y restai pendant les deux premières années de ma vie, avec ma mère, femme forte, courageuse, condamnée à passer sous le glaive révolutionnaire, et dont l'exécution ne fut suspendue que par la mort de Robespierre. Sorti de prison, la ruine de ma famille fut complète ; on me plaça plus tard au collége d'Orléans, où mon éducation ne put être achevée par suite d'une longue maladie. J'entrai au ministère de l'Intérieur à quinze ans. Ayant eu la facilité de faire représenter une pièce au Vaudeville, tous mes camarades de bureau me traitèrent comme si j'avais eu une peste contagieuse....... Le succès beaucoup plus affirmé d'un second vaudeville, me classant tout à fait dans les parias, je donnai ma démission et partis avec le gouverneur de l'île Bourbon en qualité de secrétaire. »

Les trois mille six-cents lieues de traversée ne s'accomplirent pas sans quelques périls pour le jeune marquis : les relâches fréquentes, la tempête de rigueur. Il demeura trois ans à l'île Bourbon, chargé d'une besogne excessive et ingrate, trois ans au bout desquels, atteint par la nostalgie, il demanda son retour en France, qui ne pouvait lui être refusé d'après les clauses de son engagement. Ce ne fut pas, avoue-t-il, avec une certaine fatuité, sans faire couler des larmes à plusieurs beaux yeux créoles, qu'il abandonna le pays. Le chagrin d'une petite négresse, nommée Pomone, paraît également l'avoir touché.

« — Comment, me disait-elle dans son jargon, vous y va nous quitter, vérité de Dieu ?

« — Oui ma chère enfant.

« — Vous y voulait donc que moi y gagner douleur ?

« — Tu te consoleras avec un autre maître ; tiens, voilà de l'argent.

« — Moi, y veux pas argent, y veut que vous y reste avec nous touzours.

« — C'est impossible !

« — Ah ! grand malheur pour la pauvre Pomone.... Le Français bien gentil, li gazouillait comme colibri, grand malheur qu'il avait des ailes ! »

Le marquis de Rochefort soupira, et s'embarqua. Tout alla bien jusqu'à Cayenne, où la corvette sur laquelle il était monté ayant besoin de réparations, il séjourna pendant trois mois. Son enthousiasme ne tarit pas sur le climat enchanteur de cette contrée. « Sa nature productive est d'un luxe éclatant, dit-il ; *les habitants y vivent dans un doux far niente*, sans s'occuper de rien ; la terre, arrosée toutes les nuits par des pluies régulières, produit seule, sans culture, ses fruits nourriciers. » Il dut cependant dire adieu à cet Eden, et reprendre la route de Paris où il arriva sain et sauf.

Là, il reprit le collier de vaudevilliste, pour lequel il s'était toujours senti de l'inclination. On trouverait dans la *France littéraire* les titres de ses premiers essais, qu'il signa de l'humble prénom d'Edmond, lequel n'était pas même le sien, à ce que je crois. Plus tard, les applaudissements aidant, il hasarda son nom de Rochefort, — Rochefort tout court, Rochefort tout sec, — suivant l'exemple de Francis d'Allarde, d'Alisson de Chazet, et de plusieurs autres gentilshommes qui ne croyaient pas devoir admettre le parterre au régal de leur particule.

Son plus grand succès date de l'année 1825. C'est *Jocko ou le singe du Brésil*, drame en deux actes écrit pour les représentations du fameux mime Mazurier. *Jocko !* Il y a là toute une époque, toute une génération, toute une mode. Pour trouver une pièce aussi courue il faut remonter jusqu'à *la Folle journée*, jusqu'à *Janot ou les Battus payent l'amende*, jusqu'à *Madame Angot*, jusqu'au primitif *Pied de mouton*. Pendant longtemps on ne jura que par *Jocko* ; tout fut à la *Jocko* : les enseignes, les costumes, les bonbons. La ville et la cour ont répété ces couplets « sur un air nouveau de Piccini : »

Qui parcourt nos savanes,
Ravage nos vergers ?
Qui mange nos bananes,
Détruit nos orangers ?
Qui vient troubler nos fêtes,
Et, rien qu'en paraissant,
Fait sauver les fillettes.....
Dans les bras d'un amant ?

C'est Jocko (*bis*) qui passe pour une bête,
Mais qui peut, voyez-vous,
Nous tenir tête
A tous !

Qui de chaque embuscade
Sait très-bien s'échapper,
Donne la bastonnade
A qui veut l'attraper ?
Voleur rempli d'audace,
Qui, d'un air tout joyeux,
Paye avec des grimaces
Ce qu'il prend sous vos yeux ?

C'est Jocko (*bis*) qui passe pour une bête, etc.

On peut affirmer hardiment que *Jocko* a eu autant de représentations que *la Dame blanche*. On le reprend sans cesse pour le triomphe de quelques clowns de passage. Mais aucun n'a surpassé Mazurier, qui, de l'aveu de tout le monde, fut un grand artiste dans le genre simiesque. Rochefort père raconte qu'à un dîner chez le baron Taylor, Talma, interrogé sur la valeur des comédiens d'alors, répondit : « Je n'en connais que trois : Potier, Mazurier, *et peut-être moi.* »

Je soupçonne Talma d'avoir été un mystificateur à ses heures.

A partir de *Jocko*, la carrière dramatique fut tout-à-fait aplanie pour Edmond Rochefort. Il devint un des plus féconds fournisseurs des Variétés et du Vaudeville. Rappelons parmi ses meilleures pièces : *Carlin à Rome ou les Amis de collége*, en collaboration avec M. Gustave Lemoine ; *le For-l'Evêque*, avec les frères Cogniard ; *Gribouille*, avec M. Dumanoir ; *la Foire Saint-Laurent*, avec M. Siraudin ; *la Pipe cassée*, avec M. Bernard Lopez ; *Madame Grégoire ou le Cabaret de la Pomme de pin*, *Mon coquin de neveu*, etc., etc. Ses collaborateurs reconnaissaient en lui de la gaîté et du mouvement.

Quelques années s'écoulèrent ainsi, années de travail et de succès. Edmond Rochefort avait de nombreuses charges : il s'était marié, il avait quatre enfants, — trois filles et le fils que l'on sait. Il suffisait à tous, grâce à son activité ; mais le moyen d'amasser quelque chose pour sa vieillesse ! Il ne fallait pas y songer. Cependant, cette vieillesse arriva, et Rochefort subit la loi commune : on le délaissa, on le tint un peu à l'écart, on lui préféra des nouveaux venus, des jeunes gens. Cela ne se passe-t-il pas toujours ainsi !

Il se résigna, mais non pas sans tristesse ; et pour se consoler il écrivit le volume dont j'ai parlé plus haut : *Mémoires d'un vaudevilliste*, par A. de Rochefort (Paris, Charlieu et Huillery, éditeurs ; sans date). Ce livre, dont la publication remonte à une dizaine d'années, est dédié à la Société des auteurs dramatiques. Edmond Rochefort, redevenu A. de Rochefort, y parle fort peu de lui-même et beaucoup de ses collaborateurs, dont il esquisse les physionomies avec un enjouement et une bonhomie qui font penser à Brazier, l'auteur de l'*Histoire des petits théâtres de Paris*. Il y figure, ce Brazier, en compagnie de Théaulon, de Scribe, de Désaugiers, de Martainville, de Bayard, de Romieu, d'Ancelot et de tant d'autres qui ne sont plus que des noms aujourd'hui, rien que des noms !

En rappelant leurs succès, qui furent aussi quelquefois les siens, le digne marquis s'attendrit ; d'autre fois il compare le temps actuel avec le temps passé, et il se laisse aller à ces plaintes murmurées à demi-voix : « Dans ce temps-ci, m'a-t-on dit, les jeunes auteurs se font des vieux un objet de raillerie ; ils les écartent par des quolibets, les éloignent de toutes des directions par des moqueries de mauvais goût, en se disant avec La Fontaine ;

« Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau.

« Ici une question se présente : A quel moment de la vie est-on vieux pour le théâtre ? Si l'on a conservé une imagination verveuse, encore fraiche, jointe à une grande expérience de la scène, le public acceptera votre œuvre et ne vous demandera pas votre âge ; il y a des vieillards en littérature qui n'ont pas fini d'être jeunes : il ne faut pas les décourager. »

Il ne faut pas les décourager ! Que de mélancolie touchante dans ce mot ingénu ! — Pauvre homme ! Il ne cessa de réclamer sa place jusqu'au dernier jour. Plus que septuagénaire, il se trouvait encore bon au jeu du couplet, à l'escrime de l'intrigue, à tout ce qui avait fait sa vie et son bonheur.

J'ose espérer que les journaux ont trop assombri le tableau de ses derniers jours, et que le marquis de Rochefort-Luçay n'est pas mort aussi abandonné qu'ils l'ont fait entendre. Quoi qu'il en soit ; le ciel lui a accordé une grande faveur en lui fermant les yeux à temps, et en lui épargnant ainsi la douleur de savoir son fils arrêté. Peut-être cependant en a-t-il eu le pressentiment en entendant de sa petite chambre du faubourg Saint-Antoine les premiers grondements de cette insurrection formidable. Il devait s'attendre à tout, l'humble gentilhomme qui avait déjà traversé de si mauvais jours, et sur la tombe duquel on pourrait écrire ces mots :

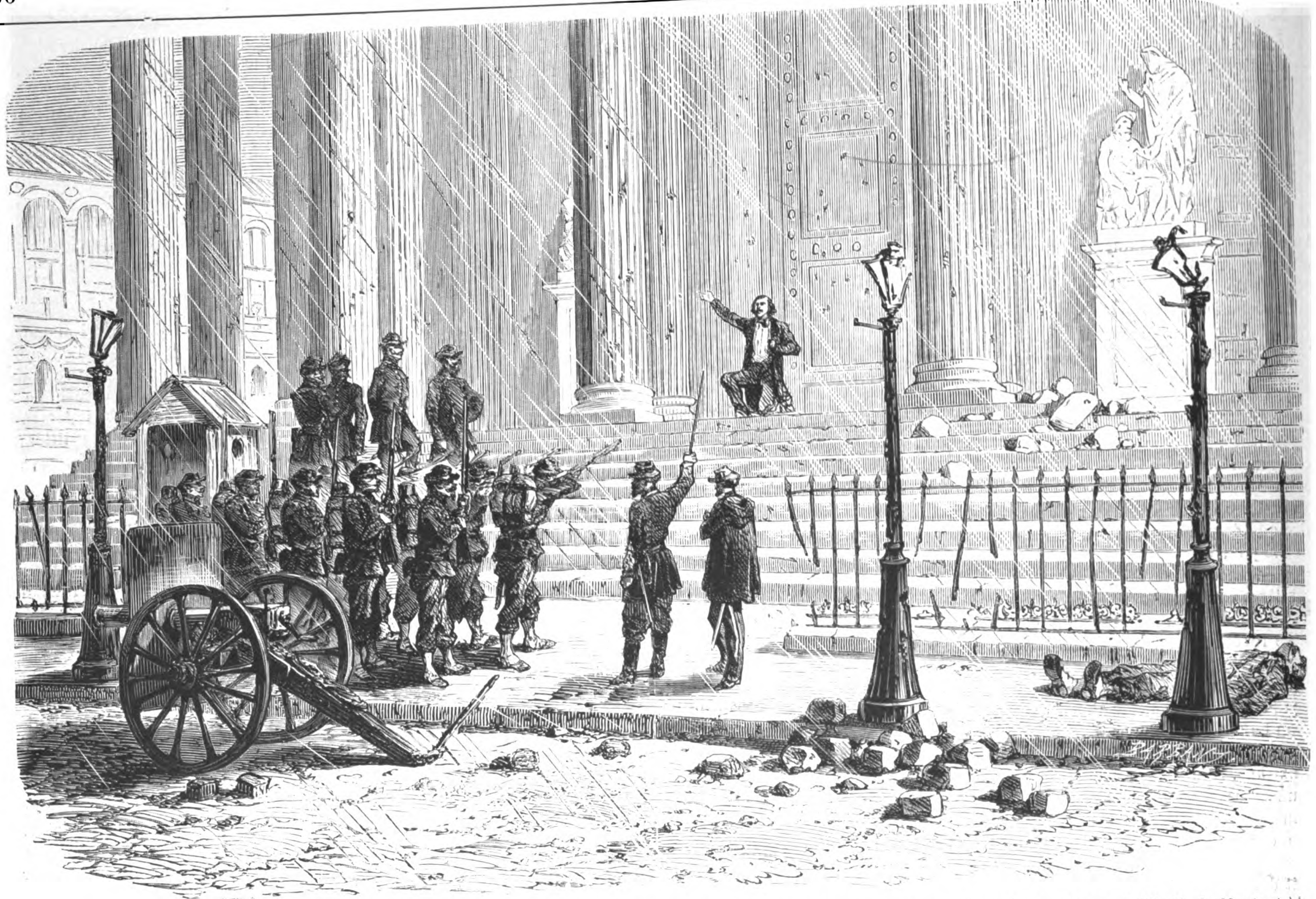
« Né sous la Terreur, — mort sous la Commune. »

~~~ Mort aussi, un brave garçon à deux réputations, mais non pas à deux visages, Eustache Lorsay, auteur dramatique et dessinateur. La liste de ses pièces est fort mince ; il n'a guère travaillé que pour le Cirque. Un *Maurice de Saxe* et un *Maréchal de Villars*, en une infini é d'actes et de tableaux à fracas, surnagent seuls dans ma mémoire ; j'y ai constaté, à cette place, des qualités, plusieurs situations présentées originalement. Ce n'est pas séparer Eustache Lorsay du théâtre que de parler de lui comme dessinateur, car tous ses dessins avaient trait aux choses et aux hommes du théâtre ; c'étaient des portraits d'acteurs, des scènes empruntées aux pièces en vogue, des types de coulisses spirituellement enlevés à l'aquarelle ou modestement crayonnés sur bois. Il a illustré de la sorte plusieurs *physiologies* et collaboré à un grand nombre de publications dites pittoresques, — entre autres à la belle édition de la *Comédie humaine*.

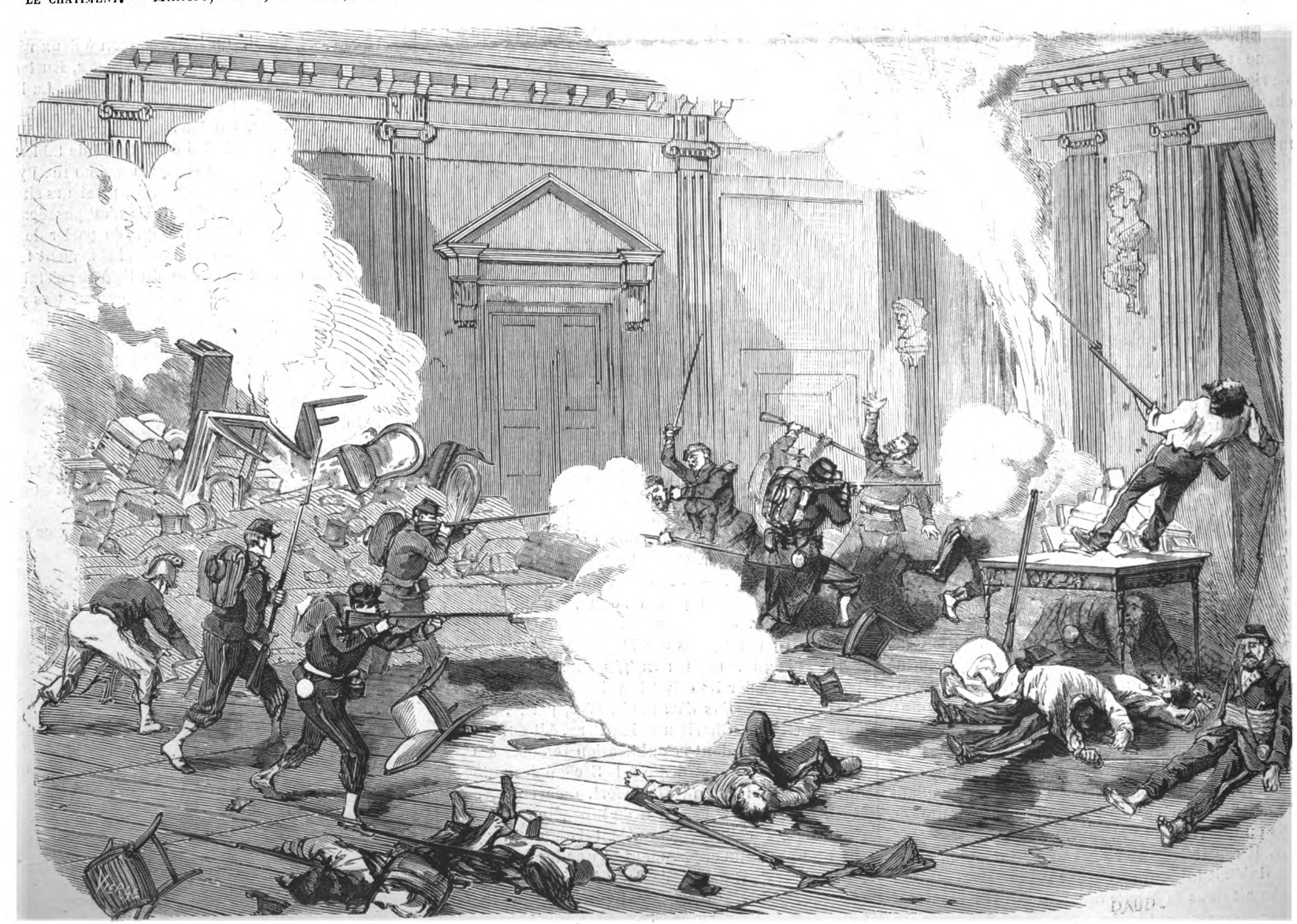
~~~ L'art musical a fait également une perte dans M. Aimé Maillart, l'auteur de *Lara* et des *Dragons de Villars*, ses deux succès les plus populaires. C'est à Moulins, où il était allé se réfugier depuis quelque temps, chez un docteur de ses amis, que Maillart a vu finir ses jours à l'âge de cinquante quatre ans. Il avait déjà essuyé une maladie qui avait fortement ébranlé ses organes. Dire que c'était un grand compositeur, ce serait trop dire ; il avait du talent, l'entente des masses chantantes (quelques-uns de ses chœurs de *Gastibelza* sont fort remarquables).

L'homme était doux, un peu triste, mais excellent.

CHARLES MONSELET.
~~~



LE CHATIMENT. — Millière, fusillé, le 26 mai, au lieu même où la veille il avait fait exécuter 30 gardes nationaux refusant de se battre. (Croq. de M. H. de Montaut.)



LA GUERRE CIVILE. — Prise du Panthéon par le 17e bataillon de chasseurs à pied. — Combat dans la grande salle. — (D'après le croquis de M. H. de Montaut.)



LA DÉLIVRANCE. — Accueil fait aux troupes par la population de Paris. — (Dessin de M. Lix.)

M. LE PRÉSIDENT BONJEAN

M. le président Bonjean, un des otages de la Commune, exécuté à la Roquette le même jour que l'archevêque de Paris, était un magistrat de la vieille roche.

Imbu des anciennes traditions parlementaires, il savait brider ses passions, se fortifier dans sa conscience, sans oublier que le libéralisme des parlements a précédé la révolution de 1789.

Né à Valence (Drôme) le 4 décembre 1804, Louis-Bernard Bonjean fut reçu docteur en droit en 1830. Il fut un des décorés de juillet.

En 1838, il acheta une charge d'avocat à la cour de cassation.

Sa réputation de jurisconsulte éminent était établie par sa traduction fort appréciée des *Institutes de Justinien*, et la publication, en 1844, d'un *Traité des actions* où les origines du droit romain sont savamment et nettement exposées.

M. Bonjean salua avec ardeur la Révolution de 1848, et fut envoyé à la Constituante par les électeurs républicains de la Drôme. Sa fougue républicaine se calma bientôt cependant. Il fit partie de la réunion alors fameuse de la rue de Poitiers, et se fit remarquer à la tribune par son opposition à Caussidière, alors préfet de police, et à Carnot qui tenait le portefeuille de l'instruction publique.

Ses électeurs de la Drôme repoussèrent sa candidature à la législative. L'année suivante, M. Bonjean se présenta sans plus de succès aux élections partielles qui se firent à Paris.

Les fonctions d'avocat général près la cour de cassation le consolèrent de ces deux échecs politiques.

En janvier 1851, le président de la République lui confia le ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux public.

Après le coup d'Etat il passa au conseil d'Etat, où il remplaça M. Delangle en qualité de président de la section de l'intérieur.

Nommé sénateur en 1855, M. Bonjean se fit remarquer au palais du Luxembourg par le libéralisme de ses discours où brillait son érudition en droit canonique. Il tenait pour les franchises gallicanes, et plus d'une fois son culte pour l'indépendance religieuse a fort embarrassé ses collègues du Sénat.

M. le président Bonjean qui encore, malgré ses soixante-six ans, travaillait quatorze heures par jour, était d'humeur simple et bienveillante, sans banalité. Il parlait avec bon sens et ne dédaignait pas de semer d'anecdotes sa conversation, qui ne manquait ni de finesse, ni de charme.

Avant tout, M. Bonjean était un honnête homme, bien digne de signer la remarquable lettre qu'il écrivait à un de ses amis pendant sa captivité, et que publiait dernièrement *le Quotidien* de Riom.

« Ce que j'ai fait, je le ferai encore, dit-il à son ami, quelque douloureuses qu'en aient été les conséquences pour ma famille tant aimée. C'est que, voyez-vous, à faire son devoir, il y a une satisfaction intérieure qui permet de supporter avec patience, et même une certaine suavité, les plus amères douleurs. »

M. Bonjean ne s'illusionnait pas sur le sort que lui réservait la Commune.

Les paroles du sermon sur la Montagne se présentent sublimes à son esprit : — « Heureux ceux qui souffrent pour la justice »

Sa sérénité en face de la mort prochaine ne quitte point son âme; car, après avoir cité ce mot du divin crucifié, M. Bonjean ajoute : « C'est la même pensée exprimée par Sydney sous une autre forme, quand, s'étant pris à rire, en descendant de l'escalier de la tour, pour porter sa tête sur l'échafaud, il répondit à ses amis étonnés de cet accès de gaieté dans un pareil moment : « Mes amis, il faut faire son devoir et rester gai, jusqu'à l'échafaud inclusivement. »

Cette lettre, datée de la prison de Mazas le 30 avril, complète et dit mieux qu'aucune biographie le caractère du savant infatigable, du magistrat érudit et de l'homme de bien dont M. Delescluze n'a pas rougi de décréter la mort.

M. V.

GUSTAVE CHAUDEY

Avocat et publiciste d'une certaine notoriété, Gustave Chaudey avait été nommé adjoint au maire de Paris par le gouvernement de la défense nationale. C'est en cette qualité qu'il défendit l'Hôtel-de-Ville contre les insurgés du 31 octobre qui tentaient de l'envahir.

Les hommes du 18 mars ne lui ont pas pardonné d'avoir fait bravement et honnêtement son devoir pendant cette journée où la Commune faisait sa première tentative d'usurpation de pouvoir.

C'est pour cet acte de courageux républicain que Gustave Chaudey a été dénoncé par le *Père Duchêne*, le pourvoyeur du fédéré Raoult Rigault.

Le lendemain de cette dénonciation, Chaudey était arrêté dans les bureaux du *Siècle*, dont il était un des collaborateurs estimés. Quelques moments avant son arrestation, ses amis lui conseillaient de fuir. Il ne le voulut pas, fort de sa conscience qui bravait la haine de ses ennemis. Chaudey croyait encore à la justice de la Commune. D'ailleurs son passé était là pour protester de son républicanisme.

C'était un ancien exilé du 2 décembre, un défenseur convaincu de l'affranchissement des communes, pour lequel les gens du 18 mars faisaient mine de se battre.

Chaudey fut enfermé à la prison de Sainte-Pélagie. C'est dans cette prison qu'il a été exécuté le 23 mai par l'ordre et sous les yeux du procureur de la Commune, le funeste citoyen Rigault.

C'est dans la nuit, à onze heures du soir, que Raoul Rigault se fait amener Chaudey.

— Je vous annonce que votre dernière heure est venue.

— Vous voulez donc m'assassiner? répond Chaudey.

— On va vous fusiller, et tout de suite.

L'inflexible procureur auquel Chaudey adressa cette dernière parole : « Rigault, j'ai une femme et un enfant, vous le savez », le procureur resta sourd à toute observation, insensible à toute pudeur humanitaire. Il fit avancer son peloton d'exécution et la victime fut amenée dans un chemin de ronde voisin de la chapelle.

Une lanterne était accrochée au mur dans un coin. Le prisonnier fut placé sous ce falot.

Raoul Rigault tira son sabre et comma la le feu.

Le peloton tira trop haut. Chaudey ne fut que blessé au bras.

Le greffier Clément, qui assistait son procureur de la Commune, renversa de deux coups de feu Chaudey, qui tomba en criant : « Vive la République! »

Un brigadier vint décharger encore son revolver dans la tête de la victime.

Les convoi et enterrement de cet honnête citoyen, que pleure toute la démocratie intelligente, ont eu lieu le 1er juin, à onze heures du matin. Le deuil était mené par le jeune fils de Chaudey et par M. Jules Barbier, beau-frère du défunt.

La rédaction entière du *Siècle* suivait le convoi, qu'accompagnaient également un grand nombre d'avocats, de journalistes et des députations des municipalités de Paris.

Gustave Chaudey a été enterré au cimetière Montmartre, où la presse de Paris doit lui élever un tombeau.

M. Jules Simon a annoncé à la Chambre que l'Etat se chargeait de l'éducation de l'enfant de Chaudey.

MAXIME VAUVERT.

EXÉCUTION DE MILLIÈRE

Le jeudi matin, 25 mai, le citoyen Millière, membre de la Commune, était arrêté dans le palais du Luxembourg. Il opposait aux soldats qui venaient s'emparer de sa dangereuse personne la plus vigoureuse résistance et tirait sur eux six coups de son revolver.

Il fut pris cependant et conduit sous bonne escorte au quartier général du général Cissey qui lui posa quelques questions auxquelles il répondit avec sang-froid. Sa sentence était prononcée.

Conduit au Panthéon, au centre de ce cinquième arrondissement qu'il avait été chargé de livrer aux incendiaires et aux pétroleuses, Millière, gravit les marches du péristyle sur lequel, l'avant-veille, il avait fait fusiller trente gardes nationaux qui n'avaient pas voulu se battre contre l'armée française.

Arrivé sous le péristyle, il se plaça en face des soldats chargés de l'exécuter. Il était debout. L'officier commandant le peloton d'exécution le fit mettre à genoux.

Millière découvrit sa poitrine et levant le bras droit : Vive la République! vive l'humanité! s'écria-t-il.

Une décharge de chassepots arrêta dans sa gorge un troisième vivat qu'il allait faire entendre. Il tomba sur le côté gauche.

Millière sur lequel le procès Pierre Bonaparte avait jeté quelque notoriété avait été gérant de la *Marseillaise* dans les derniers temps de l'empire. Sa facilité de parole et l'exaltation de ses opinions l'avaient porté, comme député de Paris, à l'Assemblée nationale. La Commune en avait fait un des siens. C'était un de ses plus jeunes membres et un des plus audacieux.

M. V.

Prise de la Mairie du Panthéon

C'est le 17e chasseurs à pied, commandant Moynier, qui est entré le premier à la mairie du Panthéon. Dans la lutte, quelques hommes du 71e régiment d'infanterie de ligne s'étaient mêlés à ceux-ci. Trois cents insurgés défendaient la mairie. Ils furent poursuivis et massacrés dans toutes les salles. C'était un homérique désordre lorsque le colonel Galle et le commandant de Montaut y pénétrèrent à leur tour; déjà la flamme s'élevait le long des rideaux de la grande salle du conseil, les chaises, entassées sur ces vêtements, sur les papiers, empilées sur les tables, commençaient à prendre feu, tandis que dans tous les coins râlait un moribond. — Sous les meubles, derniers refuges des bandits, étaient blottis des cadavres, les placards en recélaient encore.

Deux heures après on trouvait dans les caves et on fusillait quinze insurgés à qui le courage seul avait manqué pour faire sauter la mairie; — ils avaient tout ce qu'il faut pour cela, — car on y trouvait, outre plusieurs bonbonnes de pétrole, 3 barils de poudre que le colonel Galle faisait porter au Panthéon, qui contenait déjà 28 millions de cartouches, et qui n'avait pas sauté, grâce au commandant Moynier qui avait coupé les fils communiquant de la mairie au Panthéon.

H. DE M.

ACCUEIL FAIT A L'ARMÉE FRANÇAISE

Depuis soixante-douze jours la tyrannie de la Commune pesait sur les Parisiens.

Epuisée, décimée par six mois de siége et de disette, la population de la grande cité avait à supporter le poids de la guerre civile et l'imbécile et cruelle domination des hommes du 18 mars.

La bataille tous les jours, tous les jours de nouveaux deuils, de nouveaux attentats à toute liberté, à toute croyance, à toute propriété.

Sur la fin, Paris, à bout de forces, avait à subir un nouveau bombardement, pire que celui des Prussiens. La famine entrait par toutes les portes, les obus faisaient brèche à toutes les murailles. Après avoir réquisitionné toutes choses, la Commune, aux abois, réquisitionnait tous les hommes, les enfants, les femmes, les vieillards.

Malgré toute son aversion et en dépit de son acte de naissance, il fallait marcher à la guerre fratricide.

La nuit et le jour les oreilles étaient assourdies

par le bruit du canon, épouvantées par le glas du tocsin.

Plus de pain, plus de sommeil. On vivait dans les angoisses.

Quand l'armée française eut forcé les remparts, le 21 mai, on n'en pouvait plus; on était à bout.

Dès que la nouvelle s'en répandit, Paris éprouva le soulagement que procure le réveil à un homme tourmenté par un long cauchemar.

Quand on vit nos premiers soldats, on devina la délivrance; on fut tout à la joie.

Aussi le 24 mai, à deux heures, lorsque la brigade Paturel, formée en trois colonnes, s'élança sur le Luxembourg par les portes du jardin qui donnent sur la rue d'Assas et la rue de Vaugirard, la population du quartier alla au devant de nos braves soldats que suivait au pas de charge la justice qui venait sauver Paris.

Dans la rue Vavin, qui a été si rudement éprouvée par cette horrible révolution, on se mettait aux fenêtres pour arborer le drapeau tricolore, agiter son mouchoir; les femmes apportaient du vin, du pain, des friandises à nos troupiers couverts de poussière et noircis de poudre.

On saluait l'heure de la délivrance.

M. V.

INCENDIES

DES TUILERIES, DU PALAIS DU QUAI D'ORSAY ET DE LA CAISSE DES DÉPOTS ET CONSIGNATIONS

Les gens de la Commune ont liquidé leurs comptes par la torche.

Le moyen est odieux, mais il est sûr.

Il est d'un pratique que M. de Bismark lui-même aurait de la peine à méconnaitre.

Jugez donc ! On prend dans les caisses publiques et privées, on gaspille l'argent, les provisions, les munitions, les contributions, les réquisitions; on jette à la prodigalité communeuse jusqu'à 1,800,000 fr. par jour et il faudrait rendre un compte exact de toutes les sommes dépensées? Allons donc !

Il est bien plus simple de brûler le Ministère des finances, la Cour des comptes, la Caisse des dépôts et consignations.

Quel est le comptable assez malin pour reconstituer aujourd'hui le bilan de la Commune?

Où sont les pièces de comptabilité; les preuves à l'appui des encaissements et des payements faits par les hommes du 18 mars?

Autant en ont consumé les flammes complices du pétrole.

Comment prouver les concussions, les détournements, les vols des peu scrupuleux chefs et serviteurs de la Commune?

Ce n'est qu'après avoir fait le compte de tout ce qui lui manque que la France et Paris sauront ce que lui coûte la tyrannie de M. Delescluze.

Il est vrai qu'avec la comptabilité de la Commune sont également anéantis les documents financiers qui pouvaient servir à l'histoire des gouvernements précédents.

Quoi qu'il en soit, mesure administrative ou mesure militaire, l'incendie des Tuileries, du Ministère des finances, de la Cour des comptes, de la Caisse des dépôts et consignations, n'en sont pas moins des mesures odieuses. La torche incendiaire a brutalement enlevé au pays ses moyens de contrôle, la moralité de sa gestion financière, l'honorabilité de sa fortune publique.

Que reste-t-il aujourd'hui du vieux bâtiment des Tuileries?

Un immense squelette de pierres calcinées que les prochaines pluies réduiront en poussière. Le pavillon central surmonté de l'écrasant dôme quadrangulaire que Levau avait substitué au dôme sphérique de Philibert Delorme, s'est écroulé dans les flammes allumées le 26 mai par les pétroleurs de la commune, entraînant dans sa chute toutes les richesses décoratives de la salle des Maréchaux.

Les deux galeries qui reliaient à droite le pavillon de Marsan et le pavillon de Flore à gauche, ont été complétement consumées. Il ne reste de ce grand parallélogramme architectural que les quatre murs ouvrant dans le vide leurs grandes fenêtres vides. Les hautes cheminées noircies se dressent au-dessus des ruines de l'édifice comme des bras géants qui s'élèveraient vers le ciel pour demander justice du vandalisme qui a condamné au néant ces monuments qui faisaient l'orgueil de Paris et du monde.

L'œuvre de destruction commencée aux Tuileries s'est continuée sur le quai d'Orsay et dans la rue de Lille. Le feu a pris le lendemain au palais de la Légion d'honneur construit en 1786 par l'architecte Rousseau pour le prince de Salm dont il porta le nom jusqu'en 1802, au moment où Napoléon le fit acheter par l'État et l'affecta à la chancellerie de la Légion d'honneur, l'ordre qu'il venait de créer. L'élégante façade de ce palais, entourée de jardins et décorée de statues, se développait sur le quai d'Orsay. L'entrée était au nº 64 de la rue de Lille.

Sur le quai d'Orsay, occupant par ses derrières les nºs 62 et 62 *bis* de la rue de Lille, et séparé seulement par une rue, se trouvait également le palais que Napoléon Ier avait primitivement destiné au ministère des affaires étrangères. Les désastres du premier empire éclatèrent avant que le monument ne fût achevé. Les travaux, interrompus pendant quinze ans, ne furent terminés qu'en 1841. On y avait réuni le conseil d'Etat et la Cour des comptes. C'était un palais tout neuf dont Bonard et Lacornée avaient dirigé les travaux de construction.

Les débris fument encore à côté de l'importante caserne Bonaparte et de ceux de la Caisse des dépôts et consignations, situées l'une et l'autre sur le quai d'Orsay et la rue de Lille.

Le jour où l'incendie consumait cette importante rangée d'édifices nationaux, le ciel était tellement obscurci par la fumée qu'on aurait dit que les rayons du beau soleil de mai étaient ternis par une éclipse. Devant un tel vandalisme l'astre se voilait, aurait-on cru.

Les flammes lançaient dans les airs des amas de papiers calcinés que la brise portait à deux et trois lieues à la ronde. C'était une partie de la fortune publique que la Commune jetait au vent. C'était aussi la preuve écrite des gaspillages imposés par la force et le crime à la nation.

MAXIME VAUVERT.

LES MONUMENTS INCENDIÉS

LES TUILERIES

Avant l'Hôtel-de-Ville, l'incendie dévorait les Tuileries. Les rois avant le peuple : c'était justice ! Pourtant, si les rois avaient là-bas leurs souvenirs, le peuple avait ici les siens, grands et terribles.

Catherine de Médicis bâtit ce château de plaisance, mais elle n'abandonne pas le Louvre. Les Valois suivent son exemple; Henri IV et Louis XIII font comme les Valois, Louis XIV a Versailles, où Louis XV accourt après la régence. Le château royal des Tuileries devient le palais des rois quand le peuple y ramène Louis XVI. L'Assemblée législative tient ses séances au bout du jardin ; la Convention entre dans le palais. C'était le 20 septembre 1792. Après les Girondins, les Montagnards; après la Terreur, le 9 thermidor ; après la Convention, le Conseil des anciens : la salle de spectacle des Tuileries avait vu tout cela, ses échos avaient retenti de la voix de Vergniaud, de Danton et de Robespierre. Sous ses murailles rugirent les sections de Paris accourant aux ordres de la Commune pour imposer ses volontés. De là sortit Robespierre, le 22 prairial quand il vint à la tête de la Convention fêter l'Etre suprême sous les arbres du jardin. Là, dans une pièce écartée, autour d'un tapis vert, siégea le Comité de salut public où « souvent l'on n'entendait rien, disait Carnot, pas un mot, pas un souffle, rien que le bruit des plumes qui couraient sur le papier. » Mais ce conseil des Dix organisait quatorze armées et n'aurait pas brûlé Paris.

Le 1er février 1800, Bonaparte entrait aux Tuileries avec Joséphine, la veuve de cet Alexandre Beauharnais qui présidait l'Assemblée le jour où Louis XVI ramené de Varennes, reçut les Tuileries pour prison. Pendant quinze ans le palais abrite César, « le peuple couronné, » comme il s'appelait lui-même. L'Europe entière avait reçu de là des ordres, et c'est là qu'elle voulut achever sa vengeance. Mais sur ce seuil où les traces de la Convention paraissaient encore, Louis XVIII prenait le pas sur les souverains coalisés, et répondait fièrement à leur surprise : « Le roi de France est ici chez lui! » Quinze ans plus tard la révolution traversait encore ce palais, maudissant Polignac, dont le fils, né dans la captivité, devait, le 24 février 1848, apaiser un instant la « populace sublimée, » ardente au pillage. Hospice des invalides civils sous le gouvernement provisoire, exposition des beaux-arts sous la présidence, palais souverain sous l'empire, ambulance après le 4 septembre, telle est la fin de l'histoire des Tuileries.

En 1763, l'Opéra ayant été incendié, Louis XV le fit installer au palais dans la grande salle des Machines; en 1770, la Comédie-Française y remplaça l'Opéra jusqu'en 1783.

Le 30 mars 1778, on y représentait *Irène* et la marquise du Châtelet y couronnait Voltaire.

Ce souvenir n'était point suffisant pour arrêter les révolutionnaires de 1871. Cette royauté de l'esprit sceptique, du blasphème et de la décomposition morale, ne devait point trouver grâce ; l'édifice sapé par les mains de ce monarque devait retomber sur sa tête et broyer sa couronne. Involontairement, devant ces ruines, l'apostrophe d'Alfred de Musset revient à la mémoire :

> Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire.
> Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.

Ils sont de race, en effet, et dignes de leur père... moins l'esprit.

Les architectes, les artistes n'exprimeront peut-être pas de grands regrets pour cette masse de constructions de différent caractère. Si c'était là leur sentence, si toutes les parties anciennes étaient destinées à disparaître, nos regrets aussi seraient modérés. Et certes, il est consolant que le gouvernement du 4 septembre en ait retiré et envoyé au Garde-Meuble les choses les plus précieuses. Mais derrière ces vieux murs il y avait encore d'inappréciables tapisseries des Gobelins, d'admirables plafonds, des œuvres sans nombre auxquelles avaient concouru Charles Lebrun, Pierre Mignard, Nicolas Loyr, Detroy, Plamoël et Lemoyne, Coypel et Francisque Meillet, Coysevox et Girardon. Qui nous rendra le merveilleux salon des roses, d'où s'échappait tout un enchantement de fraîcheur et de poésie? De l'histoire, de la politique et de l'art, plus rien !

Les constructions neuves, près des quais, ont seules été à peu près épargnées, la rage des incendiaires n'ayant pu, malgré tous les efforts, réussir à enflammer le fer. Alors ils eurent recours à la poudre, mais il était déjà trop tard, l'heure de la retraite avait sonné.

Ces pertes sont douloureuses, sans doute. Il y en a d'autres, pourtant, plus irréparables encore. Dans les appartements occupés par l'ex-empereur, on avait réuni les papiers les plus secrets du règne commencé le 2 décembre. La vengeance de la France était là écrite de la main même de ceux qui l'avaient trahie ; ces monstres l'ont anéantie. Nulle part ils n'ont été plus habiles, plus zélés dans leur besogne sauvage; nulle part ils n'ont répandu le pétrole avec plus de soin et badigeonné les murailles avec plus d'ardeur.

Quelle main les avait poussés? Quel or les avait payés? D'où leur était venue cette pensée de détruire ce qu'ils auraient dû préserver de toute atteinte? L'histoire saura-t-elle jamais, maintenant, les machinations ténébreuses, les intrigues sans nom, les dilapidations sans exemple, par lesquelles le despotisme d'un homme a pu conduire la France au fond de l'abîme?

C'est cela, cela surtout, qu'il faut amèrement déplorer. Les édifices détruits peuvent être relevés, les artistes vivants peuvent recommencer leurs œuvres, le génie peut retrouver dans l'avenir les inspirations du passé; rien — car de tels phénomènes traversent rarement la vie des peuples — ne nous rendra dans sa réalité, palpable en quelque sorte, cette leçon terrible.

Certes, il y avait à ce sujet de nobles paroles à faire entendre, une page complémentaire des *Châtiments* à écrire. Le poëte de « la populace subli-

LES RUINES DE PARIS. — Vue générale du palais des Tuileries dans l'éta

LES RUINES DE PARIS. — Panorama des monuments incendiés du quai d'Orsay. — Le café d'Orsay. — La caisse des Dépôts et Consignations.

Tuileries l'état actuel. — Place du Carrousel. — (D'après nature, par M. Clerget.)

— La caserne de cavalerie. — Le palais d'Orsay (cour des Comptes et conseil d'État). — La Légion d'honneur. — (D'après nature, par M. Clerget.)

mée » ne l'a pas compris. Et, de fait, ces incendiaires ont tenu la torche et répandu le pétrole, parce que d'autres avaient tenu la plume ; ils ont renversé les pierres, parce que d'autres avaient bouleversé les âmes.

Lisant en face de ces ruines l'incroyable lettre de Victor Hugo, à qui le 4 septembre avait fait un regain de popularité, jamais nous n'avons mieux compris la profondeur de cette parole du chantre hébreu : *Omnes declinaverunt*. Oui, tous, en ces temps mauvais, se sont abaissés. La Némésis ardente du poëte contre « l'homme de décembre » s'est soudain changée en flatterie pour ces hommes qui défendaient moins un système politique qu'un bouleversement social. — « Ces sauvages n'ont point commis d'actes scélérats! — Ils étaient inconscients! » — L'inconscience! telle est en cette matière le grand argument de ces humanitaires dont l'*Internationale* est la plus charmante invention. Point de douceur trop grande, point d'asile trop inviolable pour ces criminels qu'on appelle aujourd'hui des « vaincus politiques »

Et c'est vous qui le dites, ô poëte des *Châtiments* ! Que ne respectiez-vous donc alors « le vaincu de Sedan! » — Non! l'histoire oubliera peut-être les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Rayons et les ombres*; de vous elle oubliera tout peut-être, hormis quelques pages des *Châtiments* dont elle fera le châtiment même des champions attardés du drapeau rouge.

LE LOUVRE

Quel miracle nous l'a conservé? Comment ce deuil a-t-il été épargné, non pas seulement à la France, mais à tous ceux qui, dans le monde entier, ont le sentiment et le culte du beau? — Les apôtres de l'humanité nouvelle avaient cependant bien préparé cette œuvre ; ils étaient jaloux de cette gloire. Les flammes devaient venir des Tuileries; néanmoins, par surcroît de précautions, ils incendièrent un peu plus tard la Bibliothèque dont l'entrée fait face au Palais-Royal. Sur les marches de l'escalier monumental — l'une des parties les plus réussies du nouveau Louvre — conduisant à ces trésors de science, nous avons vu, témoignage irrécusable, une énorme tourie de pétrole oubliée.

Malgré l'intensité de ce foyer qui, continuant vers la gauche, avait attaqué la caserne, la destruction n'allait pas assez vite. On résolut de la porter au milieu même du musée. Heureusement il avait fallu se replier sur l'Hôtel-de-Ville, et les quelques « Peaux-Rouges » restés pour achever cette noble tâche furent, dit-on, emprisonnés par les conservateurs, restés courageusement à leur poste. Alors, ce fut le tour des obus et des bombes, venus d'un côté qui ne laisse aucun doute sur l'intention. La *galerie d'Apollon*, extérieurement du moins, a été criblée ; mais, Dieu merci ! les précieuses collections qu'elle renferme n'ont pas eu beaucoup à souffrir.

S'attaquer aux rois jusque dans leurs tombes, jusque dans leurs palais, jusque dans la mémoire des peuples qui bénit ou maudit, rêver de soustraire légalement aux fils l'héritage de leurs pères et de distribuer les fortunes aux convoitises de la rue, imaginer une société sans famille et sans Dieu, recommencer l'œuvre des rois en abusant le peuple au nom de la liberté : oui! la logique des passions humaines peut aller jusque-là. Les siècles ont vu ces choses, bien que 93 aimât mieux habiter les palais que les détruire. Et cependant, l'innocence encore intacte du poëte des *Odes et Ballades* pouvait s'écrier à ces souvenirs, comme nous avec lui, devant la réalité :

O Dieu! leur liberté, c'était un monstre immense
Se nommant Vérité parce qu'il était nu.
. . . .
La dépouille de Rome ornait l'impure idole,
Le vautour remplaçait l'aigle à son Capitole,
L'enfer peuplait son Panthéon.

Mais, du moins, on pouvait concevoir encore, dans ces folies extrêmes de « la populace sublimée, » le bouleversement d'un sol où, depuis Philippe-Auguste, depuis bientôt sept cents ans, toute la monarchie française, c'est-à-dire la France elle-même, avait laissé son empreinte. La Convention eût fait cela, peut-être. Et pourtant, si elle proscrivit les prêtres, elle reconnut — par décret — l'existence de Dieu; si elle renversa l'Université, aussi vieille que le Louvre, loin de brûler les livres et les musées, elle dota la bibliothèque du roi, devenue la bibliothèque nationale, d'une organisation disparue seulement vers la fin du second empire. Ce n'est pas la faute à ces Vandales si le feu n'a pas consumé ces trésors de la pensée, auxquels rien ne saurait être comparé.

C'est miracle également que la bibliothèque Sainte-Geneviève, avec ses collections d'incunables, d'Aldes et d'Elzevirs; la Mazarine avec ses introuvables curiosités bibliographiques; celle de l'Arsenal avec les œuvres les plus rares de nos premiers siècles littéraires; que les Archives même, dont l'idée remonte jusqu'à Camus, de la Constituante, aient échappé sans grands dommages à la destruction. Rien ne devait être épargné, pas même l'Observatoire, pas même le Muséum, pas même le Conservatoire des Arts-et-Métiers, institué par la Convention, sur la proposition de Grégoire.

Les Gobelins ont été malheureusement plus éprouvés. Dans les bâtiments dévorés par l'incendie se trouvait la collection des tapisseries depuis Louis XIV. C'était toute l'histoire de ce travail patient, de ces œuvres collectives d'artistes dont la plus grande gloire est d'aller à la postérité sous ce nom de Gobelins, illustre entre tous les noms de l'art.

Au Louvre, plus de 90,000 volumes ont été détruits, beaucoup en éditions rares ou en exemplaires précieux venus des Tuileries, de l'Elysée et de quelques autres bibliothèques, avec une grande collection de manuscrits, la plupart inédits, et une collection d'estampes et de gravures peut-être sans rivale.

Ce sont les lettres, c'est la science, c'est l'effort de l'intelligence humaine depuis des siècles, depuis toujours. Qu'importe? cela gêne « l'humanité nouvelle » et l'empêche de s'épanouir au soleil.

Mêlant les lois de Sparte aux fêtes de Sodome,
De tous les attentats cherchant tous les fléaux.

De la littérature! est-ce que la « populace sublimée » en a besoin? Cela obscurcirait ses idées; pas plus de littérature que d'orthographe. De la philosophie, de la science, de l'art! allons donc! La philosophie, c'est la Révolution accusant un évêque de se dire *serviteur d'un nommé Dieu!* La science, c'est la Révolution fabriquant de la poudre et répandant le pétrole! L'art, c'est la Révolution construisant les barricades. Hors de là, tout est vain.

Qu'ils répètent donc maintenant que le grand obstacle au progrès, c'est l'ignorance!

On connaît trop, hélas! à cette heure, cette belle passion de concorde, de science, de civilisation. On sait quels instituteurs les peuples se donneraient en écoutant de pareils docteurs. Le centre de la civilisation, la capitale de l'esprit moderne, un instant défaillante, leur a laissé mettre la main sur tout, prendre toutes les écoles, escalader toutes les chaires où la femme libre venait étaler ses aspirations; et, après avoir fait de Paris un immense abattoir, ils en ont voulu faire un immense bûcher.

Voilà l'aurore de « l'humanité nouvelle, » l'étoile du matin de « la populace sublimée. » Elle hurle et se croit éloquente; elle tue et se croit puissante; elle brûle et se croit éclairée. Elle essaye de renverser la France, de détruire à la fois tous les monuments de l'histoire et de la pensée, oubliant de quelle exécration les générations ont poursuivi la mémoire du Turc qui avait brûlé la bibliothèque d'Alexandrie.

Et le calife Omar, au prix d'eux, ne savait pas son métier de barbare.

LE PALAIS D'ORSAY

Le palais d'Orsay, où siégeaient le conseil d'Etat et la cour des Comptes, a été, comme on le sait, la proie des incendiaires de la Commune.

Peu de jours après le 18 mars, le citoyen Peyrouton se présentait comme délégué de l'Hôtel-de-Ville et prenait possession du palais. Jusqu'au 1er avril on laissait pénétrer dans le bâtiment; mais à partir de cette époque les gens de la Commune commencèrent les visites dans les salles et cabinets. Les tiroirs furent forcés et vidés. Un nommé Cousinski, appartenant au 9e bataillon de marche, fut installé comme chef du matériel du conseil d'Etat, et un nommé Coppman, avec la même qualité, à la cour des Comptes. En même temps le 135e et le 67e bataillon s'établirent dans le palais et dans les maisons avoisinantes. Le 67e (de la place du Trône) est resté jusqu'au dernier moment.

Le mardi 23, à six heures du soir, les troupes du gouvernement ayant occupé le palais Bourbon, les insurgés commencèrent à déguerpir; à plusieurs reprises ils avaient pris la fuite, et l'on crut le quartier sauvé ; mais les fédérés revinrent aux palais de la Légion d'honneur et d'Orsay pour mettre à exécution les sinistres instructions parties de l'Hôtel-de-Ville. Des tonneaux de pétrole sont apportés dans la petite cour du côté de la rue Bellechasse, et le feu est mis à la partie ouest du bâtiment. En même temps les gardes nationaux du 67e enfoncent les portes du conseil d'Etat et apportent dans les salles et la bibliothèque des matelas imprégnés de pétrole. Tout le rez-de-chaussée est incendié, et le feu se communique rapidement au premier, à la cour des Comptes, par les escaliers et surtout par les vastes ouvertures pratiquées au plafond des salles d'attente pour recevoir le jour.

« Il était sept heures moins vingt quand le feu éclata; il se propagea avec une rapidité inouïe, qui s'explique par la construction du monument, tout en bois à l'intérieur et rempli de papiers. Non-seulement Paris fut couvert de paperasses enflammées, mais le vent en porta à Versailles, et, ce qui est plus étonnant, les pompiers accourus du département de l'Eure rapportèrent des débris de papiers noircis provenant de la cour des Comptes, et qui avaient voltigé jusqu'à Evreux. Le palais est entièrement consumé; il ne reste que les murs. L'escalier d'honneur de la cour des Comptes est couvert par les fresques de Chassériau, qui ont échappé en partie; les deux grisailles du bas sont intactes; au premier, le grand panneau représentant LA PAIX PROTECTRICE DES ARTS est brûlé en partie; le panneau en face : L'ORDRE POURVOIT AUX FRAIS DE LA GUERRE, est presque intact, ainsi que les panneaux du fond : LA JUSTICE RÉPRIMANT LES ABUS, et LE COMMERCE RAPPROCHE LES PEUPLES.

Au conseil d'Etat, deux belles toiles sont en cendres : *le Président Duranty*, par Paul Delaroche, dans la salle du Contentieux, et *Justinien*, par Eugène Delacroix, dans la salle de Législation. Dans la grande salle de l'assemblée générale se trouvaient une série de beaux panneaux représentant Vauban, Sully, Colbert, Richelieu, Turgot, Suger, Portalis et Cambacérès.

Le palais d'Orsay a eu pendant sa construction des destinations différentes; élevé sur l'emplacement occupé par un chantier de bois, il devait être le palais du roi de Rome; plus tard, il fut continué et presque fini pour recevoir le ministère des affaires étrangères; enfin, vers 1840, on se décida à y établir le conseil d'Etat qui siégeait alors dans un bâtiment du ministère des travaux publics et qu'on installa au rez-de-chaussée. La cour des Comptes, qui de temps immémorial avait son siége au Palais-de-Justice, occupa le reste du palais d'Orsay.

On évalue à plus de 2 millions les frais de réparation, et il n'a pas encore été pris de décision au sujet de l'installation du conseil d'Etat et de la cour des Comptes jusqu'à la réédification de leur ancien local.

(*Bien public.*) FRÉDÉRIC FORT.

INCENDIE DES GOBELINS

La manufacture des Gobelins, cet établissement national unique au monde pour la fabrication de ses tapis inimitables, a été incendiée le 25 mai, à cinq heures du soir. Le feu avait commencé par envahir l'aile gauche de la manufacture. Les vieux murs craquaient, les planchers imbibés de pétrole flambaient et s'écroulaient sous les combles qui s'effondraient.

Tout avait été préparé pour la destruction complète.

Les conduites d'eau avaient été coupées; les portes qui s'ouvraient sur la Bièvre, qui coule derrière la manufacture, avaient été murées.

On parvint cependant à se créer un passage et on put puiser abondamment à la rivière. Le quartier tout entier était intéressé à étouffer l'incendie, car une poudrière avait été établie par les fédérés dans l'établissement.

On chercha en vain à sauver les tapisseries de la galerie d'exposition.

Toutes les tapisseries, tous les métiers du grand atelier ont été consumés, mais une grande partie de la manufacture a pu être sauvée et bien des pièces précieuses qui avaient été mises en lieu sûr lors du bombardement de Paris par les Prussiens, nous restent encore.

L'incendie des Gobelins a été allumé par les ordres du commandant fédéré Brugier.

M. V.

Incendie du canal Saint-Martin

Ce n'était pas assez pour les incendiaires du 18 mars de pétroliser les palais nationaux, de livrer aux flammes des quartiers tout entiers, et sur la rive gauche et sur la rive droite de la Seine.

Ils ont mis le feu à l'eau.

Ah! ils connaissaient bien leur chimie destructive ceux qui ont arrosé de pétrole le canal Saint-Martin. Ils savaient que leur liquide incendiaire surnagerait, et qu'une fois allumé toute l'eau du canal de l'Ourcq serait impuissante à l'éteindre.

Ils ont donc déversé le pétrole à pleins barils dans cette partie du canal qui avoisine la place de la Bastille, et que, sous le règne de M. Haussmann, on a recouverte d'une voûte.

Des bateaux chargés d'huile étaient amarrés sous ce tunnel. Ils furent bientôt enveloppés d'une nappe d'huile minérale à laquelle les pétroleuses mirent le feu.

La combustion souterraine se développa rapidement sur l'eau du canal en flammes. Heureusement que l'air, difficilement renouvelé dans le tunnel, ne fournit pas l'oxygène suffisant à activer ces nappes incandescentes. Les chimistes de la Commune n'avaient pas prévu ce contre temps, et l'incendie ne donna pas les terribles résultats qu'ils en attendaient.

Ces vandales comptaient bien faire éclater les voûtes du canal, faire sauter la place de la Bastille avec la colonne de Juillet. Leurs sinistres projets ont été déjoués. Les bateaux attaqués par le pétrole ont été consumés et leur cargaison d'huiles s'est répandue à flots sur les eaux du canal; les voûtes ont été enfumées et calcinées, mais ont tenu bon.

La place de la Bastille est intacte, et le génie de la liberté qui couronne si fièrement la colonne plane au-dessus de leurs dévastations criminelles.

Du théâtre de la porte Saint-Martin il ne reste aujourd'hui que deux grands murs entièrement nus et calcinés, celui qui séparait la scène de la salle et un autre qui formait le mur du fond.

Tout le reste est écroulé.

M. V.

Exécution de Monseigneur Darboy

« Il nous manque six des nôtres; il nous en faut six. » Telles sont les paroles prononcées par le citoyen Ferré, délégué à la sûreté générale, se présentant, le 24 mai au soir, dans la quatrième division de la prison de la Roquette.

Six membres de la Commune, en effet, avaient été passés par les armes. L'armée française, entrant par la brèche dans Paris, le dimanche 21, s'était constituée la grande justicière.

Elle commençait l'épuration sociale.

Par leurs représailles de septembriseurs, les communeux comptaient arrêter la justice des honnêtes gens qui arrivait enfin pour les punir.

Voilà pourquoi l'exécution des otages avait été décidée; voilà pourquoi le sieur Ferré, le livre d'écrou à la main, a choisi lui-même les six victimes qu'il va faire fusiller : Mgr Darboy, archevêque de Paris; le président Bonjean; l'abbé Allard, membre de la Société de secours aux blessés; le P. Ducoudray, supérieur de l'École Sainte-Geneviève; le P. Clerc, de la compagnie de Jésus; enfin l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine.

Son compte fait, le citoyen Ferré se dirige vers la cellule n° 21, où était enfermé l'archevêque de Paris. Il appelle le prisonnier, qui d'une voix calme et ferme répond : « Présent. »

En sortant de sa cellule, Mgr Darboy, s'adressant au délégué de la Commune, lui dit : « La justice des tyrans est bien lente à venir. »

Cette justice des tyrans, elle arrivait hideuse en la personne du citoyen Ferré.

L'archevêque est réuni aux cinq autres victimes. Il descend avec elles l'escalier qui conduit au chemin de ronde. Jusqu'à la cour qui précède l'infirmerie, les huées et les blasphèmes des fédérés accompagnèrent ces martyrs, qui, avec autant de raison que Guadet, auraient pu jeter à la face de leurs bourreaux cette apostrophe indignée : « Lorsque les anciens conduisaient leurs victimes à la mort, ils les couronnaient de fleurs et ne les insultaient pas. »

La nuit venait. Il était huit heures un quart.

Dans la cour de l'infirmerie se trouvait le peloton d'exécution.

C'est alors, d'après ce que raconte un témoin de cette scène sanglante, que Mgr Darboy, s'adressant à ses assassins, leur adressa des paroles de pardon; que deux de ces hommes de sang vinrent s'agenouiller devant le prélat et le prier de les bénir. Cet attendrissement ne fut pas du goût des autres fédérés, qui se précipitèrent sur eux et les repoussèrent en les insultant.

Le lieutenant qui commandait le peloton ordonna de charger les armes.

Chacun des otages prisonniers fut à son tour placé contre le mur.

Deux feux de peloton éclatent à quelques secondes d'intervalle. Les six otages, ajustés à la fois, tombent en même temps. Vingt coups de feu se font entendre ensuite isolément. Ce sont les fédérés qui achèvent les victimes.

La tragique exécution terminée, les corps des malheureux otages sont placés tout habillés dans une voiture de la compagnie de Lyon, réquisitionnée à cet effet, et qui les conduit au cimetière du Père-Lachaise. Là, les six otages fusillés sont déposés dans la dernière tranchée de la fosse commune, à côté les uns des autres. C'est à cet endroit qu'on les a retrouvés lorqu'on a voulu rendre à leurs dépouilles funèbres les honneurs qui leur étaient dus.

Mgr Georges Darboy était âgé de cinquante-huit ans.

Ordonné prêtre en 1826, il avait professé la philosophie et la théologie dogmatique au séminaire de Langres, où il avait fait de brillantes études.

Il avait été aumônier du lycée Henri IV et chanoine honoraire de Notre-Dame de Paris, inspecteur de l'enseignement religieux dans les collèges.

Il était évêque de Nancy depuis 1859, lorsqu'un décret impérial l'appela au siége archiépiscopal de Paris, où il fut fait successivement grand-aumônier de l'empereur, sénateur, membre du conseil de l'instruction et grand-officier de la Légion d'honneur.

Sa haute position l'avait fait, ainsi que le disait le terrible Delescluze, un précieux otage de la Commune pour le parti clérical et légitimiste.

De la fosse commune du Père-Lachaise, où l'avaient déposé les fédérés, le corps de Mgr Darboy a été transporté au palais archiépiscopal, situé rue de Grenelle-Saint-Germain, à l'angle du boulevard des Invalides. Il a été exposé dans le troisième salon du rez-de-chaussée à gauche, transformé en chapelle ardente. Vêtu de ses habits pontificaux, et placé sur un lit de parade à colonnes et à baldaquin tendus de noir, avec ornements d'argent, l'archevêque de Paris n'est plus reconnaissable. Ses traits sont tuméfiés et luisants.

Le lit de parade et son pourtour sont jonchés de fleurs et de couronnes que ne cesse d'apporter aux pieds de cette nouvelle victime des fureurs révolutionnaires une foule de fidèles toujours croissante et de plus en plus émue.

MAC VERNOLL.

BATAILLES DANS PARIS

RIVE GAUCHE

LUNDI 22

Pendant la nuit de dimanche à lundi le bruit se répandait dans plusieurs quartiers de la rive gauche que l'armée avait forcé l'enceinte et qu'elle occupait déjà quelques points extrêmes de la ville. Bien que ce ne fut qu'un bruit, cette nouvelle produisit partout une émotion extraordinaire et dès la première heure du jour des groupes se formaient. Nous croyons être en mesure d'affirmer que la première manifestation publique, que le premier acte d'hostilité armée contre la Commune ont été accomplis rue du Bac par quelques courageux citoyens à son intersection avec la rue de Varenne. Ils étaient au nombre de quatre et appartenaient au 16e bataillon de la garde nationale.

A trois heures du matin, M. Durouchoux, colonel de la légion, suivi de deux officiers et de quatre gardes s'est avancé le sabre à la main jusqu'au coin des rues du Bac et de Grenelle, où M. Sicard, membre de la Commune commençait avec plusieurs fédérés l'érection d'une barricade. Tandis que M. Durouchoux poussait le cri : A bas la Commune! Un officier déchirait le drapeau rouge et foulait aux pieds ses morceaux. En même temps le drapeau tricolore était planté aux acclamations de : Vive la République à l'intersection des rues du Bac et de Varenne. C'est alors que, pénétrant dans la rue de Grenelle, ces citoyens courageux ont essuyé une décharge des fédérés postés au coin de la rue de la Visitation.

Le commandant Durouchoux a été grièvement blessé et les deux officiers ont été effleurés par des balles mortes à ses côtés.

L'exemple ainsi donné n'a pas été perdu; les gardes nationaux du quartier qui avaient conservé leurs armes ou qui ont pu s'en procurer sont venus se grouper bientôt autour de leurs camarades, et ce point de la rive gauche, en attendant l'arrivée des troupes, a pu tout d'abord être préservé de l'occupation insurrectionnelle : dans ce but, une barricade fut élevée au coin de la rue de Babylone.

C'est vers une heure qu'un premier détachement d'infanterie, appartenant au 39e de ligne et faisant partie de la division du général Lacretelle, vint se joindre aux gardes nationaux.

De toutes les fenêtres on battait des mains, et les cris de : Vive la ligne! A bas la Commune! retentissaient sur son passage.

Cependant des arrestations de fédérés et d'agents de la Commune s'opéraient dans le quartier.

Nous avons vu défiler un premier convoi composé de 17 prisonniers en tête duquel marchaient un commandant d'artillerie et un officier d'état-major; l'un et l'autre, conduits à la caserne de Babylone, y ont été fusillés avec la plus grande partie de leurs co-détenus.

Pendant une partie de la journée une fusillade nourrie a été échangée entre des fédérés apostés les uns rue de Varenne à ses deux extrémités, les autres sur le parcours de la rue du Bac et les défenseurs du quartier. Cette fusillade, sans être très-meurtrière, a fait quelques victimes parmi lesquelles un artilleur de la Commune qui était venu se joindre spontanément aux soldats de l'ordre. A la fin de la journée des troupes de ligne plus nombreuses ont occupé militairement le quartier aux acclamations des habitants; elles appartenaient au corps d'armée du général de Cissey, chargé du commandement supérieur de la rive gauche, qui avait établi, dès le matin, son quartier général à l'École militaire ayant sous ses ordres deux divisions, celle du général Lacretelle, quartier général, place Breteuil et celle du général Levasseur, quartier général,

LES RUINES DE PARIS. — Les Gobelins. — État actuel de l'atelier du professeur de dessin et de l'ancienne salle d'exposition. (D'après nature, par M. Ryckebusch.)



A LA BASTILLE. — Incendie des bateaux de pétrole sous la voûte du canal Saint-Martin. — (Dessin de M. Chifflard.)



LES MARTYRS. — Les derniers moments de Mgr Darboy et des cinq victimes fusillées comme otages à la prison de la Roquette. — (Dessin de M. Lix.)

chaussée du Maine. Les Invalides et la caserne de Babylone étaient occupés.

La nuit, sur la rive gauche, fut relativement tranquille.

MARDI 23

Dès le matin, les fédérés s'étant fortifiés dans le passage Sainte-Marie et ayant occupé les maisons voisines, notamment celles qui font le coin de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain engagèrent une fusillade très-vive, à laquelle, n'étant pas en nombre, on ne pouvait riposter que faiblement. Prévenu de ce fait, le général Lacretelle envoya vers midi deux régiments, 39e et 41e de ligne, soutenus par trois pièces d'artillerie, ces pièces mises en position entretinrent pendant toute l'après-midi contre le passage Sainte-Marie une vigoureuse canonnade, laquelle, jointe aux feux de l'infanterie, rendit vers le soir le poste intenable pour les fédérés; ceux-ci avaient pourtant l'avantage d'une situation dominante, tirant soit des fenêtres, soit même des toits, sur lesquels ils étaient apostés.

En même temps, soit par la rue de Sèvres, soit par les autres issues, une première tentative était faite par la troupe contre une barricade formidable établie à la Croix-Rouge.

Les troupes, auxquelles les habitants ont fait le plus chaleureux accueil, leur distribuant des vivres et des rafraîchissements, ont passé la nuit dans les rues mêmes qu'elles avaient occupées et dans les cours des maisons.

A la fin de cette journée, l'armée était maîtresse de toute la rive gauche, depuis l'École-Militaire jusqu'à la rue du Bac, mais avant d'évacuer leurs positions, les fédérés y avaient laissé des traces de leur passage, et, dans les premières heures de la soirée, un incendie, qui n'était pas encore éteint le lendemain matin, s'attaquait à tout le pâté de maisons compris entre les rues du Bac, de Verneuil, de Beaune, quai d'Orsay. Là figuraient, entre autres bâtiments, la Caisse des dépôts et consignations, la caserne d'Orsay, le conseil d'État, la Légion d'honneur, tous brûlés.

D'ailleurs, des nuages de fumée, envahissant le ciel dans la direction du quai apprenaient aux habitants de la rive gauche qu'ils n'avaient point le privilége des incendies, et que la rive droite n'était pas davantage épargnée. Autant qu'on pouvait apprécier la direction de ces sinistres lueurs, c'étaient les Tuileries et peut-être le Louvre qui brûlaient.

Des détonations d'artillerie plus ou moins lointaines ont attesté pendant toute la nuit l'acharnement du combat.

Il est tombé de nombreux projectiles dans le quartier.

MERCREDI 24

La journée de mercredi a été terrible, on s'est réveillé aux lueurs de l'incendie, qui ont continué pendant tout le jour à sillonner les divers points de l'horizon: on se serait endormi, si le sommeil était possible, au bruit d'une canonnade furieuse dont les nuits les plus sinistres du bombardement prussien ne donnent même pas une idée.

L'heure de l'action décisive est venue, il s'agit de se rendre maître des positions où les fédérés ont établi, sur la rive gauche, leur centre de résistance. A onze heures du matin, deux divisions d'infanterie accompagnées d'une artillerie nombreuse, de leurs voitures de munitions et de bagages, et d'un détachement de gendarmes à cheval, ont défilé dans la rue du Bac. Une partie de ces troupes a suivi la direction du quai; l'autre a marché sur la Croix-Rouge par la rue de Varennes; il s'agissait, croyons-nous, d'enlever la barricade de la Croix-Rouge, puis celle de la place Saint-Sulpice, pour se rabattre ensuite par le boulevard Saint-Michel sur l'Hôtel-de-Ville.

La barricade de la Croix-Rouge avait été établie par les fédérés dans des conditions de force extraordinaire; elle était armée de canons; pour en dégager les abords, quatre maisons avaient été incendiées, *par ordre*, au moyen de bonbonnes et de touries de pétrole.

Voici la formule textuelle de l'ordre susdit:

« Autorisation au porteur de la présente de détruire, par la sape, par la mine, par le feu, tout » établissement public ou privé nuisant à la défense » de la Commune. »

Sachons gré au signataire de cet ordre d'avoir eu la pudeur de ne pas écrire: nuisant à la défense de la République.

Sachons gré encore à ceux qui l'ont exécuté d'avoir donné *cinq minutes* au habitants des maisons condamnées pour enlever leurs objets précieux.

On nous dit, dans la soirée, que les troupes sont maîtresses de la Croix-Rouge, de la place Saint-Sulpice, et s'étendent dans la direction du boulevard Saint-Michel.

En même temps, une action serait engagée contre le quartier de Montrouge, où les fédérés demeurent cantonnés d'une façon formidable.

Quoi qu'il en soit, au moment où nous écrivons (10 heures), la canonnade, nous le répétons, est absolument furieuse; les détonations se succèdent sans interruption; pendant toute la journée, le quartier a reçu de nombreux obus, et même des boîtes à mitraille.

Des bombes incendiaires ont déterminé des commencements d'incendie sur plusieurs points, notamment rue Barbet-de-Jouy et dans les combles de la maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Dans le courant de la journée, une explosion, qu'on a dit être celle d'une poudrière au Luxembourg, a occasionné dans tout le quartier une commotion violente.

En présence des incendies qui se multiplient, et qui sont évidemment, chez les fédérés, un acte prémédité de leur défense sauvage, toutes les précautions ont été prises pour tenir en garde le quartier contre de nouvelles tentatives. Mais la nuit est pleine d'angoisse, car du côté de la Seine une immense lueur rougeâtre met sur le ciel embrasé un dais sanglant.

JEUDI 25

Le faubourg Saint-Germain, trop éprouvé dans la partie qui s'étend de la rue Saint-Dominique, jusqu'au quai d'Orsay et à la rue du Bac, est morne ce matin. On peut enfin parcourir ces rues désolées, mais on se trouve arrêté par les terribles effondrements de la rue de Lille, au coin de la rue de Verneuil et de la rue du Bac.

En gagnant les Invalides, on est surpris des sérieux dégâts du ministère des affaires étrangères; toute la façade du quai est affreusement attaquée et ne présente qu'une ruine continue. Le monument a eu à supporter le bombardement des canonnières que les fédérés avaient réunies sur la Seine.

Si l'on pénètre dans l'intérieur, dont un des fonctionnaires venu de Versailles dès lundi avait pris possession au nom du Gouvernement, on trouve tous les salons du rez-de-chaussée servant aux grandes réceptions, celui dit de la Paix, enfin le salon particulier du premier étage entièrement abîmés et dans l'état le plus pitoyable. C'est là cependant que le maréchal Mac-Mahon a établi son quartier général.

Les premières troupes qui ont occupé le monument sont le 2e régiment d'infanterie et les gardiens de la paix.

Un homme porteur d'une bombe à pétrole, venu pour incendier le ministère, a été fusillé et enterré près de la porte du quai. Le siége a duré longtemps et, comme nous le disions plus haut, les dégâts sont considérables.

Il y a eu cinq hommes blessés. Les troupes de marine, admirables d'entrain, ont sauvé le monument, ainsi que le Corps législatif.

Nous remontons les Invalides, où campent de nombreux corps de troupes de différentes armes et nous apprenons à l'archevêché qu'on n'y a aucune nouvelle de Mgr Darboy.

L'école de dressage sert de champ d'exécution et l'on y fusille de nombreux prisonniers.

La place Saint-Sulpice n'a pas subi d'aussi grands désastres qu'on l'avait supposé d'abord; le grand séminaire n'a pas brûlé; l'attention toute entière était à la Croix-Rouge, point stratégique important et pour lequel la Commune avait réservé des moyens de défense extraordinaires.

Le palais du Luxembourg est endommagé; ses vitres cassées; mais heureusement intact pour le reste.

Le Panthéon a souffert d'un long bombardement; sa façade est criblée; dans ce quartier la résistance assez longue a occasionné de grands dommages.

Mais où l'action était le plus intense c'est sur le boulevard Saint-Michel, hérissé de nombreuse barricades établies dans des conditions importantes.

Le Palais-de-Justice est complétement incendié mais la Sainte-Chapelle nous a paru heureusement préservée.

Des quais de la rive gauche et sur tous les points une foule anxieuse contemple les horreurs d'un immense incendie; c'est le Grenier d'abondance qui brûle et produit une fumée noire qui ne se dissipe pas.

En revenant rue du Bac, nous sommes témoin de l'effondrement des maisons de la rue de Lille, et de grandes précautions sont ordonnées, des mesures sont prises pour éloigner les passants des dangers continuels.

RIVE DROITE

C'est sur la rive droite, par la porte de Saint-Cloud au Point-du-Jour, que les premières troupes françaises sont entrées dans Paris. Ce premier point était enlevé de vive force dans l'après-midi de dimanche, par quatre compagnies bientôt suivies du corps entier du général Douay. Nous allons encore suivre les opérations journée par journée.

JOURNÉE DU 22

Pendant que, dans la nuit, la Commune éveillait la population par la générale battue dans tous les quartiers et le tocsin sonné à tous les clochers, le corps d'armée du général Ladmirault, suivant le général Douay, entrait à son tour par les portes de Passy et d'Auteuil. Dans leur surprise, les bataillons fédérés se débandent et s'enfuient. Au château de la Muette, l'état-major était surpris et fait entièrement prisonnier. Le général arrive ainsi dans l'avenue de la Grande-Armée, attaque et emporte la barricade en avant de l'Arc-de-Triomphe. A sept heures le drapeau tricolore flottait au-dessus du monument, et les obus de Montmartre essayaient vivement de l'abattre.

De son côté, le corps du général Clinchant pénétrait aussi par les mêmes points et tournait le rempart à l'intérieur jusqu'à la hauteur de la place Pereire, et descendait ensuite le faubourg Saint-Honoré, tandis que le général Montaudon, suivant le mouvement par le dehors, opérait sur Neuilly, Levallois-Perret, Clichy et Saint-Ouen, où il enlevait aux fédérés 105 bouches à feu.

L'Arc-de-Triomphe une fois enlevé, les troupes descendirent à la fois vers la place de la Concorde et vers le nouvel Opéra, par l'avenue Friedland et l'ancien boulevard Haussmann. Nous n'indiquons bien entendu, que le mouvement général, car il fallait prendre par toutes les rues et enlever toutes les barricades dont elles étaient parsemées. Mais, dans le premier moment de stupeur où les avaient jetés l'attaque, la résistance des fédérés était beaucoup moindre. Vers onze heures du matin, la caserne de la Pépinière était aux mains du général Ladmirault. Le général Clinchant continuait à descendre le faubourg Saint-Honoré d'un côté, et les boulevards extérieurs de l'autre, et, dans la journée il se trouvait établi à la hauteur de la place de l'Europe, au parc Monceaux et au nouveau collége Chaptal. On nous affirme aussi que dès lundi la gare Saint-Lazare avaient été enlevée et que les troupes s'étaient établies au bout de la rue du Havre, près des magasins du Printemps.

Mais revenus à eux, les fédérés et la Commune s'occupent d'organiser la résistance et de reprendre l'offensive s'il était possible. Les délégués se rendaient dans leurs arrondissement respectifs; le Comité de salut public, en permanence à l'Hôtel-de-Ville, confiait la défense de Montmartre à Cluseret, et celle de Belleville et de La Villette à Dombrowski, déjà prisonnier à ce qu'on assure.

Sur les boulevards, à tous les carrefours, dans toutes les rues, les fédérés arrêtent les passants, réquisitionnent les tonneaux vides et même des

meubles, et entassent les pavés. De temps en temps le canon tonne dans la direction des Champs-Elysées. Les rares promeneurs du boulevard se demandent pourquoi l'armée n'avance pas plus vite.

Partout le sentiment de la délivrance illumine les visages; mais bientôt les obus commencent à siffler dans la direction de la place de la Bourse. On crut d'abord que Montmartre commençait à bombarder les quartiers du centre; c'était l'artillerie du parc Monceaux battant les principales positions des fédérés. Vers sept heures une fusillade éclate rue de Châteaudun. L'avant-garde était à la Trinité. Puis, peu à peu le bruit cesse, mais on s'attend à une nuit terrible.

JOURNÉE DU 23

Depuis minuit, en effet, le canon n'a cessé de se faire entendre. Montmartre essaye de démonter les batteries de Monceaux, qui répondent formidablement. Vers sept heures, une partie du corps de Clinchant, ayant en tête le 3e régiment provisoire de ligne, colonel Bréard, un vrai soldat et un très-habile officier, traversait la place de l'Europe, établissait sous le feu ennemi une barricade, pour combattre celle de la rue Saint-Pétersbourg, qui ne tardait pas à être enlevée, et successivement toutes les autres jusqu'à la place Clichy. Alors, la barricade fédérée de la place Blanche se mit à balayer furieusement la rue Blanche et la rue Pigalle, pendant que la barricade établie près du Vaudeville, balayait la chaussée d'Antin et tirait à toute volée sur la Trinité. Mais les troupes cheminaient promptement et avec la plus grande prudence; elles traversent successivement la rue Moncey, la rue la Bruyère, la rue Léonie et la rue Chaptal; au moment même où elles allaient s'élancer par la rue Pigalle sur la place Blanche, un autre corps s'emparait de la barricade par le boulevard extérieur.

Alors, la rue Notre-Dame-de-Lorette est franchie; mais pour enlever la barricade qui la ferme près de l'église, il a fallu percer deux maisons et l'attaquer d'en haut. Elle est enlevée, et peu après celle de Châteaudun. L'attaque du faubourg Montmartre commençait.

En ce moment, le bruit se répand que la position formidable de Montmartre est enlevée. On voit, en effet, le pavillon tricolore flotter sur le moulin de la Galette. Batignolles ayant été occupé dans la matinée, une division avait tourné Montmartre et l'attaquait à l'ouest, par le cimetière, pendant qu'une autre division l'abordait de front par la rue Lepic. Tout le parc d'artillerie tombait au pouvoir des troupes; les fédérés, saisis de terreur, s'enfuirent en toute hâte du côté de La Villette, et l'armée, continuant d'avancer, occupa la gare du Nord.

Pour avancer sur le boulevard et pénétrer jusqu'à la place Vendôme, il fallait enlever la barricade de la Chaussée-d'Antin. Sous le feu même de cette barricade, des canons et des mitrailleuses sont établis sous le porche même de la Trinité. Elles réduisent bientôt la barricade au silence, pendant que, placés avec leurs petites pièces près des magasins de la Capitale et de la Trinité, les marins contribuent puissamment à la rendre intenable. Vers cinq heures et demie, elle était enlevée par un bataillon de la colonne du général Lhériller. La barricade du nouvel Opéra, prise par derrière, dut être évacuée et les troupes s'emparèrent également sans trop de peine de la place Vendôme.

Au faubourg Montmartre et rue Drouot, le combat est acharné et se prolonge fort avant dans la soirée; également au collége Rollin, avenue Trudaine et à la barrière Rochechouart.

JOURNÉE DU 24.

La nuit n'arrête pas la bataille. Elle se poursuit plus acharnée sur presque tous les points, à mesure que la résistance devient plus désespérée. La place de la Concorde venait d'être enlevée et la rue Royale; on tournait la barricade de la rue Saint-Florentin. Les insurgés, sentant qu'il fallait abandonner leurs positions, commencent cette série de forfaits qu'il est peut-être possible de raconter sans colère, mais non pas sans la plus profonde indignation.

Dès le soir, des maisons de la rue Royale étaient incendiées avec du pétrole lancé avec des pompes; on tirait sur les personnes qui tentaient de l'éteindre, et bien des gens réfugiés dans les caves y ont péri d'asphyxie ou ont été écrasés sous les décombres. L'âme se soulève d'horreur à la pensée de pareilles monstruosités. Ceux qui les ont commises ont leur place marquée hors de l'humanité, et si un accent de pitié osait s'élever contre l'implacable vengeance, la population de Paris, frémissante, serait là pour le condamner et le maudire.

Le citoyen Jules Vallès l'avait bien dit : « Si M. Thiers est chimiste, il doit nous comprendre. » Ces hommes, ces monstres, avaient préparé froidement la plus affreuse débauche de sang et de ruines dont l'histoire ait gardé le souvenir. La révolution sociale, communiste, niveleuse, est allée jusqu'au bout de ses principes. Mais quelle épreuve, bon Dieu ! Et combien d'écrivains auront à se frapper la poitrine.

Aux premières lueurs du matin, les Tuileries brûlaient. L'incendie gagnait le Louvre. On doit sa conservation aux marins, qui, voyant le danger de la rue des Saints-Pères, où ils se trouvaient, escaladèrent des jardins, enlevèrent la barricade de l'Institut, et passèrent le pont des Beaux-Arts, d'où ils purent parvenir au foyer de l'incendie.

Après les Tuileries, ce fut le tour du Palais-Royal, puis celui de l'Hôtel-de-Ville.

Les troupes poussaient toujours en avant. Partout sur leur passage les maisons se couvrent des couleurs nationales. L'Hôtel-de-Ville, ou du moins la place, était occupée dans la soirée. Du côté de la rue La Fayette la lutte était fort vive. Le collége Rollin était pris, la barrière Rochechouart, le faubourg Montmartre et la mairie de la rue Drouot, étaient occupés; mais les fédérés se maintenaient au square Montholon, en même temps de toutes leurs positions élevées du côté de Belleville et des buttes Chaumont ils lançaient des obus, malgré le bombardement que Montmartre leur faisait subir dans toutes les directions. Ce n'est qu'assez avant dans la journée que le square a été enlevé. Enfin, dans la soirée, on enlevait les barricades de la porte Saint-Denis.

JOURNÉE DU 25.

La nuit du 24 est plus terrible encore que la précédente. La lueur des incendies augmenta à chaque instant. Le courage admirable de l'armée surmonte tous les obstacles. Les opérations sur les boulevards extérieurs continuent autour de la butte Chaumont; vers le soir, le Père-Lachaise est occupé; les dernières barricades de la rue La Fayette sont enlevées, et au centre, on pousse de la porte Saint-Martin à la place du Château-d'Eau, où la caserne est occupée; on s'avance dans la direction de la Bastille. Vers neuf heures, cette colonne était à la place des Vosges. Les insurgés, disait-on, se défendaient à la gare de Sceaux. De l'autre côté, on attaquait les Archives, qui ont été prises dans la nuit, éclairées par l'immense incendie du Grenier-d'Abondance et d'un énorme dépôt de charbon de terre.

JOURNÉE DU 26

Maîtresse de toutes les positions de la rive gauche après avoir soutenu des combats d'une violence extrême, avoir subi des pertes assez sérieuses, mais après en avoir fait éprouver d'énormes aux insurgés, l'armée française enlevait, sur la rive droite, la place du Château-d'Eau et la caserne du prince Eugène, pendant que d'autres colonnes se portaient sur la place de la Bastille, la rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine.

Pendant ces opérations exécutées par le centre, les ailes exécutaient un mouvement tournant pour enserrer Belleville et Ménilmontant et cerner les communeux dans leurs dernières positions.

Les fédérés avaient établi trois batteries: une sur le boulevard du Temple, l'autre à la mairie du boulevard Voltaire, la troisième près du théâtre de la rue de Malte.

Les batteries de Montmartre tiraient sans relâche de leurs grosses pièces de marine sur les fédérés installés dans le cimetière du Père-Lachaise qui, de ces hautes positions, bombardent encore les monuments qu'ils peuvent atteindre, tels que l'église Saint-Eustache et les Halles centrales.

La veille au soir, à dix heures, l'horizon était embrasé par le plus terrible des incendies qu'ait vus Paris dans ces jours de désolation. C'étaient les docks de la Villette qui étaient en feu. Les flammes alimentées par des quantités considérables de sucres, s'élevaient à des hauteurs prodigieuses. A quarante kilomètres autour de Paris, le ciel était en feu et à deux et trois lieues on pouvait lire à la clarté de ce foyer gigantesque.

Après vingt-quatre heures de combat, dont ceux du 25 furent les plus acharnés et les plus meurtriers, les troupes s'étaient emparées des Douanes, du bassin de la Villette et du canal Saint-Martin.

Le drapeau tricolore flottait sur la colonne de la Bastille. Ce n'est que pied à pied et rue par rue que l'armée en était arrivée à prendre ces quartiers, dont la possession importait tant aux opérations d'investissement dirigées contre Belleville, Ménilmontant et le Père-Lachaise, que bombardait si vigoureusement l'artillerie, pendant que le combat continuait encore dans le faubourg Saint-Antoine, dans le quartier de Reuilly et celui de Picpus.

C'est dans cette journée du 26 que le corps du trop coupable Delescluze a été trouvé dans l'après-midi devant le n° 50 du boulevard du Prince-Eugène. Il était en bourgeois, pantalon gris et paletot noir. Il avait sur lui sa nomination de délégué à la guerre, ses insignes et son laissez-passer de membre de la Commune. Son corps était entouré de vingt-huit cadavres.

Le même jour, après midi, Jules Vallès était passé par les armes, rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Ferré et Longuet assistaient à son exécution et étaient menés un moment après sur le quai des Tuileries, où ils étaient également fusillés.

L'expiation se faisait pour les membres de la Commune.

JOURNÉE DU 27

Les insurgés, retirés sur les hauteurs du nord-est, étaient serrés de près et mitraillés sans relâche dans leurs positions. Pour les déloger de Belleville et de Ménilmontant, il fallait forcer les barricades de la rue Saint-Maur et du faubourg du Temple.

La lutte était vive. On pouvait craindre qu'elle ne fût longue dans ces quartiers familiers de l'émeute. Elle fut acharnée toute la matinée, et ce ne fut qu'à cinq heures du soir que la troupe fut maîtresse de tout le quartier.

Un grand nombre d'insurgés avaient mis bas les armes en voyant brûler leur dernière cartouche; les autres furent pris au moment où, n'ayant plus de munitions, ils se défendaient encore à la baïonnette.

Les derniers bataillons de la Commune, refoulés dans les quartiers extrêmes de la rive droite, ne pouvaient longtemps résister aux attaques vigoureuses que dirigeait contre eux le maréchal Mac-Mahon.

Les forces de l'insurrection se réduisaient à quelques légions de désespérés, dont chaque pas en avant de l'armée diminuait le nombre.

Une cour martiale est installée à l'École militaire. On y amène incessamment les insurgés faits prisonniers, dont le procès est bien vite terminé. On n'y entend que les détonations produites par les décharges des pelotons d'exécution.

En perdant ses défenseurs, la Commune perd aussi ses armes. A la place du Château-d'Eau, aux Arts-et-Métiers, l'armée a pris soixante mitrailleuses et autres pièces d'artillerie. Ces engins de destruction fratricide ont été conduits, momenta-

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Rien d'éloquent comme l'argent comptant.



LES RUINES DE PARIS. — Aspect du théâtre de la Porte-Saint-Martin et de ses abords depuis l'incendie. — (D'après nature, par M. Provost.)

nément ornés de feuillage, à la place de la Bourse.

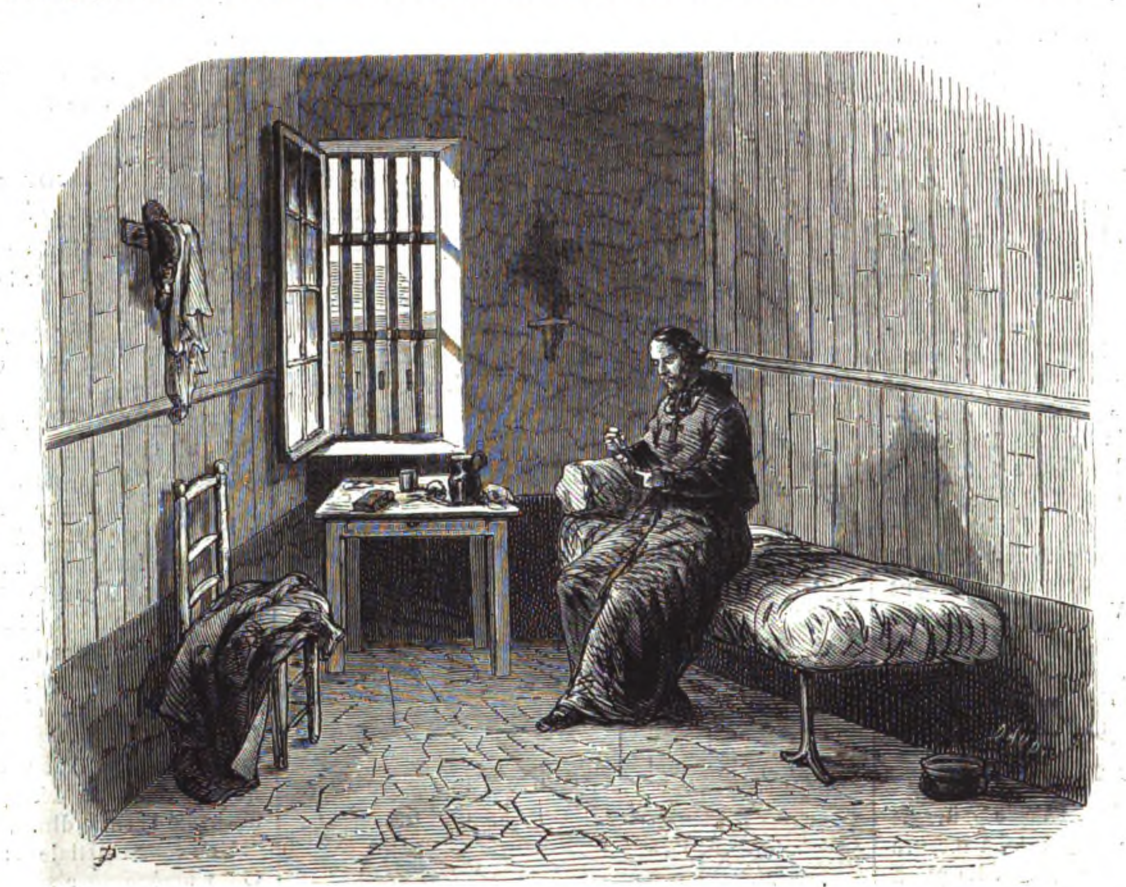
Malheureusement le pétrole suit pas à pas la retraite des fédérés. Pendant que brûlaient, sur la rive gauche, le quartier de la Croix-Rouge, le Palais-de-Justice, le feu était mis par ces forcenés à la caserne de Reuilly au moyen des bombes incendiaires lancées du Père-Lachaise, tandis que le fort d'Ivry continuait à envoyer sur Paris ses projectiles.

L'insurrection avait perdu son point d'appui dans la région du Sud. Villejuif s'était rendu; le fort de Bicêtre avait été emporté à l'assaut par les colonnes lancées du fort de Montrouge, dont les batteries canonnaient le fort d'Ivry, qui avait aussi à répondre à une batterie de 12 installée audacieusement devant ses murailles. C'est de cette batterie que partit l'obus qui mit le feu à la poudrière du fort, dont l'explosion avait jeté les insurgés dans le plus grand désordre. Profitant de ce moment de trouble, un régiment de dragons qui se trouvait à proximité avait mis pied à terre et s'était élancé à l'assaut, suivi bientôt par d'autres troupes.

Voyant toute résistance inutile, le commandant Wrobleski s'était rendu.

JOURNÉE DU 28

Les corps d'armée de la rive droite rangés, le 27 au soir, en cercle au pied des buttes Chaumont et des hauteurs de Belleville, commencèrent l'attaque des dernières positions de l'ennemi. Pendant que la division Grenier enlevait les abattoirs de la Villette, franchissait le canal et s'emparait du marché aux bestiaux, la division Montaudon prenait la formidable barricade qui défendait le rond-point du boulevard de la Villette.



La dernière cellule de Mgr Darboy à la prison de la Roquette.

De son côté, le général Ladmirault continuait son mouvement tournant dans lequel il enveloppait les buttes Chaumont et Belleville, que le corps du général Douay, parti du boulevard Richard-Lenoir abordait par le centre.

Au matin, le drapeau tricolore flottait sur ces hauteurs ainsi que sur celles du Père-Lachaise enlevées par la division Vinoy, en même temps que la mairie du 20e arrondissement et les prisons de la Roquette.

Nos soldats arrivèrent encore assez à temps pour arracher des mains de ces hommes de sang et de feu 169 otages qu'ils allaient encore fusiller.

Resserrée désormais dans un espace excessivement restreint, entre l'armée française et les Prussiens qui ne veulent pas lui livrer passage, l'insurrection n'a plus qu'à se rendre ou à mourir. Encore quelques heures et cette courageuse armée française, qui s'est battue pendant soixante-douze jours contre la plus formidable des insurrections, aura terminé la glorieuse tâche que lui avait confiée la patrie.

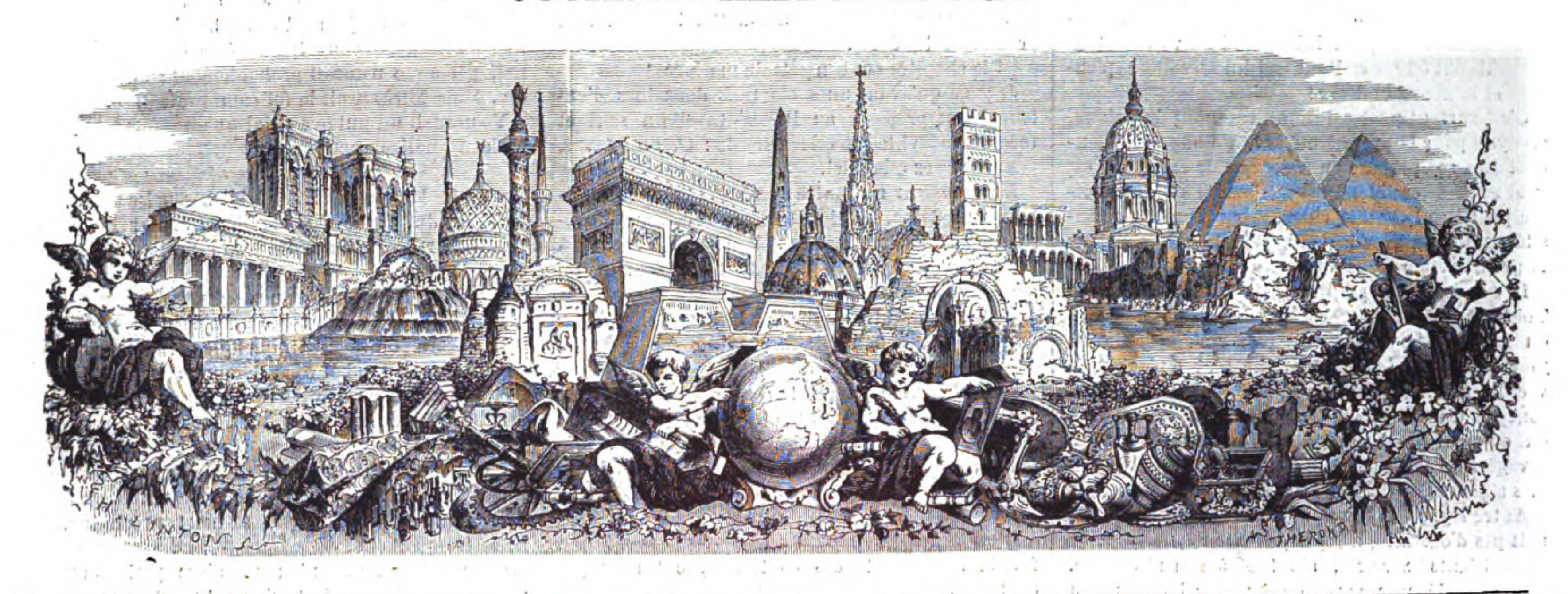
L'armée a sauvé la France et l'Europe de la guerre sociale et Paris d'une destruction complète. Honneur à elle!

MAXIME VAUVERT.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15e Année. N° 740. — 17 Juin 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT.

LA MALÉDICTION. — Arrestation de Paschal Grousset. — La foule veut l'arracher des mains de ses gardiens. — (Dessin de M. Lix.)

COURRIER DE PARIS

Le rideau est tombé sur le dernier acte de l'horrible drame. Mais comment se soustraire aux émotions qu'il laisse après lui, quand on voit surtout ce qu'ils ont fait de ce Paris qui lui servait de splendide et lamentable décor!

C'est surtout pour celui qui, revenant du dehors, revoyait pour la première fois la grande ville pleurant sur ses propres ruines, que le spectacle est saisissant et terrible. Plus saisissante et plus terrible peut-être l'apathie curieuse ou plutôt la curiosité apathique avec laquelle s'effectue chaque jour la promenade à travers les ruines.

Il est donc incorrigible le caractère national? Tout lui est spectacle. Ce sont les mêmes gens qui du même air allaient voir passer l'empereur les jours de revue, les Prussiens le jour de leur arrivée, les mêmes gens qui assistaient en badauds aux concerts donnés par la Commune aux Tuileries, et qui en ce moment s'attroupent devant les arcades ravagées du ministère des finances et devant les débris sinistres de l'Hôtel-de-Ville.

Autre signe des temps : La réclame, qui ne connait pas d'obstacle, a repris, elle aussi, le cours de ses brillants exercices, ajoutant à son répertoire, déjà si varié, une variété nouvelle : L'annonce à l'incendie.

Rien de plus simple que le procédé.

Le premier jour, faire imprimer quelque part :

« Au nombre des maisons détruites dans les funestes journées qui ont plongé la France dans la stupeur figure l'établissement des XXX. »

Sur quoi, le lendemain, refaire insérer dans la même feuille et dans bien d'autres une lettre de ce genre :

« Monsieur le rédacteur,

« C'est par erreur qu'on a annoncé que la maison des XXX est devenue la proie des flammes; non-seulement elle a été entièrement sauvée, mais dès aujourd'hui, rouvrant ses portes au public, elle est à même de lui offrir les nouveautés de printemps, et expose notamment un assortiment immense de jaconas au prix fabuleux de trente-cinq centimes le mètre, des confections de soie à trente-cinq francs, des soieries dont le bon marché fabuleux défie toute concurrence, etc., etc., etc... »

La grosse caisse se mêlant à l'écho d'une marche funèbre. Sommes-nous donc incorrigibles?

~~~ Pendant que nous sommes en train de signaler les excentricités du jour et les fantaisies lugubres, n'oublions pas un genre de plaisanterie singulièrement choisi.

Un certain nombre de ressentiments se sont ainsi donné une satisfaction plus puérile qu'honnête.

Recette non moins simple que la précédente :

Vous en voulez à quelqu'un; par un biais quelconque vous faites annoncer n'importe où qu'il a été arrêté comme entaché de connivence avec la Commune. Naturellement le quelqu'un proteste, le lendemain, par une lettre, mais combien de gens qui ont lu la nouvelle première ne liront point le démenti!

De telle sorte que dans un an, deux ans, dix ans, quand on prononcera le nom du calomnié il se trouvera quelqu'un pour dire :

— Un tel?... Je me rappelle, il a été compromis en 1871. Je ne sais même pas s'il n'a pas été déporté.

Quand un coup de plume peut avoir de si redoutables conséquences ne devrait-on pas attendre pour annoncer de pareilles nouvelles, qu'on en ait la preuve évidente et irréfutable?

Quant aux fusillés, ce sont souvent eux qui ont propagé le bruit de leur mort pour pouvoir fuir à l'aise et ils sont moins intéressants. Mais que de résurrections l'avenir nous réserve!

~~~ Que de conflits aussi, que de procès à la suite de la destruction des états civils.

Plus d'actes de naissance! Les mauvaises langues assurent que sur cette simple nouvelle toute la coquetterie féminine a été mise en émoi. On allait jusqu'à assurer qu'on avait rencontré Mlle X... qui malgré son âge vénérable joue encore les ingénues, se promenant dans la rue en robe courte un cerceau sous le bras.

Il est certain que plus d'une profitera de l'occasion pour exécuter des variations inattendues sur l'art de vérifier les date.

Et le chapitre des contrats de mariages!

Je gage qu'avant un mois trois douzaines d'auteurs iront proposer au Palais-Royal un seul et même vaudeville sous le titre de : *C'est ma femme*.

Vous voyez cela d'ici.

Un monsieur rencontre aux bains de mer ou ailleurs une dame. Il lui fait la cour et comme elle résiste à ses déclarations au lieu de l'assassiner à l'instar d'*Antony* il requiert tout simplement un gendarme :

— Madame est mon épouse légitime, elle refuse de réintégrer le domicile conjugal.

— Je proteste.....

— Comment, vous niez!

— Oui, je nie. Prouvez votre dire!

— La tactique de madame est trop naïve. Elle sait que notre contrat a été brûlé dans l'incendie de Paris.

La suite selon la formule.

C'est ainsi que toujours le comique se mêle au funèbre. Contraste des contrastes, tout n'est que contraste.

~~~ Il est tard (car c'est surtout dans de pareilles circonstances que les morts vont vite) il est tard pour parler de Mirès, une personnalité dont la vie a fait autant de bruit que le décès en a fait peu. C'était pourtant un type que Balzac se serait plu à étudier avec la curiosité d'un anatomiste disséquant un phénomène.

Tous les extrêmes se touchaient dans cette nature heurtée et extraordinaire. On a raconté cent fois le Mirès des premières années. C'est celui des derniers temps qui me parait avoir été le plus curieux.

Tant qu'il fut dans la période ascendante il ne s'éleva pas au-dessus de ces spéculateurs heureux, de ces joueurs à chance exceptionnelle, comme on en rencontre de distance en distance sur la route de la fortune.

Mais c'est au moment de l'adversité, à notre avis, que se révéla en lui un homme vraiment exceptionnel.

Il déploya dans cette lutte contre les revers et les persécutions, une énergie dont il est mort et qui fut un prodige dépassant la limite ordinaire des forces humaines.

Mais ce n'était pas tout d'avoir la foi, ce satané homme trouvait moyen de la communiquer aux autres dans des conditions absolument invraisemblables.

Je me rappelle avoir assisté à la convocation solennelle qu'il fit de ses actionnaires après que le jugement de Douay l'eut rendu à la liberté. C'était au Cirque des Champs-Elysées qu'avait lieu la séance.

Tous ceux qui avaient apporté leur obole à la Caisse des chemins de fer étaient là, et je vous assure que cela formait bien l'ensemble le plus hétérogène, l'amalgame le plus effroyable qu'on pût rêver.

Toutes les classes sociales étaient représentées.

Entre autres trois gendarmes, quatre facteurs de la poste, un nombre incalculable de paysans et deux croquemorts en costume.

Mirès, debout sur une estrade, en habit noir, en cravate blanche, allait, venait, promenait sur l'assistance des regards sûrs d'eux-mêmes; on sentait qu'il se disait :

— Cette foule est à moi.

Notez que cette foule était ruinée.

Il prit la parole.

Ce ne fut point un discours, ce ne fut point une conférence. Je ne sais trop ce que ce fut. Il allait toujours déduisant, argumentant, accumulant les additions. Et les bravos de l'interrompre sans cesse.

La conclusion fut plus pyramidale encore.

La harangue se résuma à ceci :

— Nous avons tout perdu ou à peu près; sur cinquante millions de capital, il nous reste dix-huit cent mille francs. Mais j'ai mon idée. Veuillez me voter l'autorisation d'employer vos dix-huit cent mille francs à m'acheter un journal dont je serai le directeur.

La chose fut enlevée par acclamation. Encore une fois vous auriez demandé aux auditeurs comment l'acquisition d'un journal qui absorbait leurs dernières ressources pouvait leur être de quelque utilité, personne n'aurait probablement su que répondre. Mais Mirès avait la foi communicative.

Y aurait-il un fluide spécial qu'on pourrait appeler le magnétisme actionnaire!

~~~ La banque des États fut l'entreprise suprême, le chant du cygne de Mirès. On intervint pour l'empêcher de donner suite à son projet, ce fut le coup de grâce.

Il ne fit que languir depuis.

Par instant sa verve toute méridionale se ranimait encore pour soutenir quelque paradoxe comme par exemple quand il vous démontrait que s'il défendait le pouvoir temporel du pape c'était en sa qualité d'israélite, dans l'intérêt de la religion juive.

Mais ces éclairs étaient de courte durée.

Depuis longtemps lui-même il se sentait profondément atteint et annonçait sa mort prochaine. Il ne se trompait pas.

Obscurément, au milieu des préoccupations et des angoisses d'une lutte fratricide, est mort en province celui qui avait été une des incarnations de cette finance du second empire, dont plus tard l'histoire redira avec étonnement les aventures et les expédients.

Sic transit gloria mundi.

~~~ Il faut en revenir aux tristes réalités d'aujourd'hui.

Mais si quelque chose au milieu de ces tristesses-là peut être pour nous une consolation c'est de constater quelle énorme place la France tient encore dans le monde. Et cette constatation nous avons été à même de la faire par nos propres yeux et par nos propres oreilles.

Au moment où l'ouragan de flammes se déchainait sur Paris nous nous trouvions en Belgique.

Eh bien, il semblait à voir l'anxiété générale que ce fût un deuil national pour les Belges. Certainement, si l'une de leurs grandes villes, avait été en feu il n'y aurait pas eu plus d'émotion et plus de sympathies.

Comme on sent aussi quand on voyage à l'étranger la place immense que Paris tient dans le monde!

Impossible de mettre le pied dans une boutique et d'y demander un article quelconque sans que neuf fois sur dix il vous soit répondu :

— Nous n'en avons pas.

— Comment cela?

— Il ne nous en reste plus; nous en attendions de Paris, mais les événements...

Supprimer Paris, ce ne serait pas seulement décapiter la France, ce serait décapiter l'Europe, qui, quoi qu'elle en ait et pour plus d'une bonne moitié, pense par la tête de la vieille et illustre capitale, travaille par ses bras, marche par ses jambes digère par son estomac.

Aussi le crime commis contre Paris est-il un crime de lèse-humanité.

~~~ Par contre, faire renaître ce Phénix de ses cendres est une tâche propre à illustrer la mémoire de celui qui réussira.

C'est à M. Léon Say que cette tâche-là incombe pour le moment. Nous espérons qu'elle ne pouvait être remise à des mains plus capables. Elle ne pouvait du moins être remise à des mains plus loyales.

Le public a toujours aimé les portraits, en passant un croquis de notre nouveau préfet.

Chacun sait qu'il appartient à une célèbre famille d'économistes. Bon augure! le mot *économie* devant être de tous les programmes aujourd'hui.

Comme âge, la quarantaine ou sa banlieue.

Taille moyenne, dirait un passeport.

Ajoutons, toutefois, que cette taille se rehausse d'une rotondité qui, sans aller trop loin, se prononce légèrement déjà.

Les cheveux, très-bruns, s'étagent sans cérémonie sur un front suffisamment développé. L'œil, dans lequel habite toute la vie de la physionomie, est vif avec bienveillance. Ce n'est pas de la malice, c'est plutôt de la pénétration. Le nez se busque légèrement; les moustaches, sans apprêt, surmontent une bouche accentuée; le visage a lui aussi sa rotondité amplement mesurée.

On sent, au premier coup d'œil, que M. Léon Say appartient à la race qu'on appelait la grande bourgeoisie. A soixante ans, un Ingres aidant, il donnerait un pendant au célèbre portrait de M. Bertin père.

Signe particulier : absence complète de pose. Il régira Paris les mains dans les poches, et, signe plus particulier encore, ces poches-là ne seront pas les nôtres.

Car ce n'est pas de l'ambition, c'est du dévouement qu'il faut pour entreprendre de pareilles cures.

~~~ A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe. Ce doit être en ce moment l'avis des photographes qui seront seuls, je crois, à avoir bénéficié du passage de la Commune.

Impossible de faire un pas dans une rue sans se trouver en face d'un objectif braqué dans une direction quelconque. Ce sont les artilleurs du collodion qui dirigent leurs batteries sur les gravas accumulés par le règne des communards.

Les cinq parties du monde se disputent, en effet, *les vues* de nos désastres.

On n'a pas même le temps de tirer les épreuves et de les coller.

— Dix mille pour Madrid,

— Vingt mille pour Berlin,

— Cent mille pour Londres,

— Deux cent mille pour New-York.

Heureusement c'est un genre de commerce qui aura des mortes saisons. Mais, pour le moment, c'est une vraie mine d'or à exploiter.

Il faut rendre, du reste, cette justice aux photographes qu'ils n'ont pas perdu de temps; on voit, en effet, aux vitrines des épreuves qui représentent, non-seulement les Tuileries après, mais *pendant* l'incendie.

Prodigieux effort de l'esprit commercial!

Vous figurez-vous un citoyen à qui l'on vient dire :

— Vous savez..., le feu est aux Tuileries, le ministère des finances s'écroule, la cour des Comptes flambe, le Louvre et toutes ses collections vont sans doute être perdus, l'Hôtel-de-Ville va sauter.....

Vous figurez-vous, dis-je, un citoyen à qui on vient apporter ces riantes nouvelles, ne perdant point une minute en lamentations banales, réprimant tout attendrissement, et s'écriant aussitôt en se frappant le front :

— Sapristi, il va y avoir là une affaire superbe, à moi mes instruments!

Vous représentez-vous le même citoyen descendant la rue, peut-être au milieu de la grêle des balles, installant ses appareils, agitant ses fioles, astiquant ses plaques de verre, veillant à ce que ses réactifs ne soient point incommodés par la chaleur du voisinage, choisissant tranquillement le point de vue le plus pittoresque et procédant avec méthode à l'enrichissement de ses collections futures?

J'avoue, pour ma part, que je trouve la chose héroïquement colossale.

Nota bene. — Je dois, par amour de la vérité, confesser qu'on m'a fait des révélations qui tempèrent un peu l'admiration précédente. Tant pis, ma foi, je préviens le public.

Donc la plupart des photographies en question seraient tout simplement des vues des divers monuments prises en temps ordinaire; sur une épreuve de ces vues, un retoucheur adroit aurait disposé savamment des flammes à l'aquarelle, après quoi l'on aurait tiré une contre-épreuve, et c'est avec ce cliché pastiche qu'aurait été fabriqué le plus grand nombre des belles horreurs en action.

Avis à qui de droit.

~~~ Parmi les singularités du moment, — et pour passer à quelque chose de moins sombre, n'oublions pas de noter un type nouveau qui pullule autour de nous, qu'on rencontre dans les rues, sur les places, dans les cafés, dans les salons.

Le badaud de Paris a de tout temps aimé à avoir l'air de collaborer aux affaires de l'Etat. Jadis les fonctions qu'il s'était décernées consistaient à promener des regards investigateurs sur les travaux en cours d'exécution dans les divers quartiers.

C'est ce qu'une caricature de Gavarni appelait *les Inspecteurs privés des travaux publics.*

Aujourd'hui que le travail chôme, il a fallu trouver autre chose. D'où sont venus les chercheurs d'impôts.

N'est-il pas vrai qu'ils vous ont parlé comme à moi?

N'importe à quel propos, ils trouvent moyen d'amener la conversation sur le sujet qui les touche; puis, par un biais plus ou moins adroit :

— Il faut sortir à tout prix, n'est-il pas vrai, de cette situation financière.

— Le fait est que.....

— Il faut en sortir, tout le monde le reconnaît, et il ne s'agit pas de se croiser les bras; car si les bons citoyens n'apportent pas le concours de leurs lumières... Moi, qui vous parle, monsieur, je n'ai que cette préoccupation, car, depuis trois mois, suivez bien mon raisonnement : Pour payer les milliards de la Prusse, il faut que la France accroisse ses recettes. C'est évident.

— Je confesse que je ne vois pas moyen sans cela.....

— Bon; mais comment accroîtrez-vous les recettes? En accroissant les impôts, c'est encore évident, n'est-ce pas?

— Sans nul doute.

— Eh bien, monsieur, c'est précisément à ces accroissements que je me suis appliqué. Mais des impôts nouveaux sont nécessaires, car les anciens ne suffiraient pas. Mais lesquels? Voilà le hic. Que diriez-vous d'un impôt sur les cors de chasse?

— Heu! heu!

— Permettez, il y a des gens pour lesquels le cor est une passion, la preuve, c'est que, malgré les ordonnances de police, ils se réunissent dans des caves pour sonner de la trompe. Pourquoi, moyennant une patente de cinquante francs par an, ne leur permettrait-on pas..... Ce n'est pas tout, je frappe en bloc tous les instruments de musique. On peut vivre sans musique, la musique est du superflu, et nous n'avons besoin, dans les circonstances où nous nous trouvons, que du strict nécessaire. Malheur à la France, si elle ne le comprend pas!

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant, monsieur..... Autre chose : J'établis un impôt à cinq francs par an sur les montres et les pendules. Il y a des horloges publiques, n'est-il pas vrai? les prolétaires se passent de bien autre chose. Donc, c'est encore du superflu..... C'est inépuisable, quand on y réfléchit comme moi, les ressources d'un grand pays. Tenez, un impôt admirable, ce serait un impôt sur la pomade; on n'a pas besoin de se graisser les cheveux, et la poudre de riz et les cosmétiques et les teintures..... Et.....

Le chercheur d'impôts ne s'arrêterait pas si vous ne trouviez moyen de lui fausser compagnie. Ils sont comme cela dix mille à Paris qui se font fort chacun de procurer à la France les cinq milliards; jugez quelle fortune nous avons en réserve!

~~~ Qui dirigera le Conservatoire?

Il importe que cette place éminente, laissée vacante par la mort d'Auber et du successeur ridicule qui lui avait été donné, ne reste pas vacante plus longtemps.

Le désarroi même dans lequel les événements ont mis les études rend plus impérieuse la nécessité de combler ce vide. Trois concurrents sont en présence, d'après les rumeurs.

Le premier, M. Ambroise Thomas, le second, M. Gounod, le troisième, M. Félicien David.

Nous ne croyons pas nous tromper en disant que les préférences publiques sont en faveur de M. Ambroise Thomas. Non pas que M. Gounod ne soit un musicien d'une réelle valeur, mais certains côtés mystiques de son tempérament l'éloignent plutôt des choses du théâtre qu'elles ne l'en rapprochent; il serait lui-même mal à l'aise dans ce milieu qui tient aux coulisses de si près.

M. Félicien David est un rêveur, un contemplateur. Sa nature souffrirait d'être prise dans les rouages administratifs, et les rouages administratifs de leur côté n'en iraient pas mieux, croyons-nous.

M. Ambroise Thomas a précisément toutes les qualités nécessaires pour ce poste. Musicien éclectique, comme l'attestent ses œuvres, il aura dans la direction des études une impartialité pour les différentes écoles et les différents styles sur laquelle se régleront les professeurs.

Son talent a précisément le côté savant qui convient; son caractère l'honorabilité, j'allais dire l'austérité, qui est nécessaire là où tant de jeunes filles sont amenées par la confiance de leurs familles.

Sous ce rapport il offrira toutes les garanties comme sous les autres.

Du moment où l'opinion paraît être unanime, il n'y a pas de raison pour qu'on retarde un choix qui ne semble pas douteux. Si le choix n'est pas fait au moment où paraîtront ces lignes, nous conseillons qu'on se hâte.

~~~ Chose étrange, inouïe, ruisselante!

Au lendemain de la crise que vous savez, il s'est trouvé un homme assez convaincu pour éditer un volume. Je ne parle pas d'un volume racontant les méfaits de la Commune. Ceux là foisonnent.

Non, pas plus tard qu'hier, on m'a remis, soigneusement enveloppé, un in-18 relié sur papier chamois tendre, portant ce titre : *les Rêves d'azur.*

C'est un recueil de poésies élégiaques et sentimentales signé d'un M. Gérandin (?).

Il y est question des *étoiles* et des *nuits sans voiles*, des *abeilles* et des *corbeilles.*

Heureux jeune homme (car il est impossible qu'il ne soit pas jeune), heureux jeune homme, qui emploie ses vingt-cinq ans à rimer, au lieu de les employer, comme le citoyen Raoul Rigault, à assassiner!

Je voudrais lui souhaiter un succès, mais...

A moins qu'il n'emploie le moyen que je vais lui indiquer :

Publier dans six mois une seconde édition des *Rêves d'azur*, qui sera la première en réalité.

Plus actuel, par exemple, est *l'Album du siége*, par Cham et Daumier. C'est l'ironie française survivant à nos défaites et faisant à l'ennemi des blessures que les lauriers ne cicatrisent pas.

Le crayon de Cham a trouvé dans *l'Album du siége* des pages d'une véritable et patriotique éloquence.

Succès mérité!

~~~ J'entends d'ici la voix d'un de mes lecteurs me demander de joindre ma note au concert de protestations que soulève la tyrannie vraiment inqualifiable de messieurs les cochers.

Le fait est que cette tyrannie-là a pris des proportions invraisemblables.

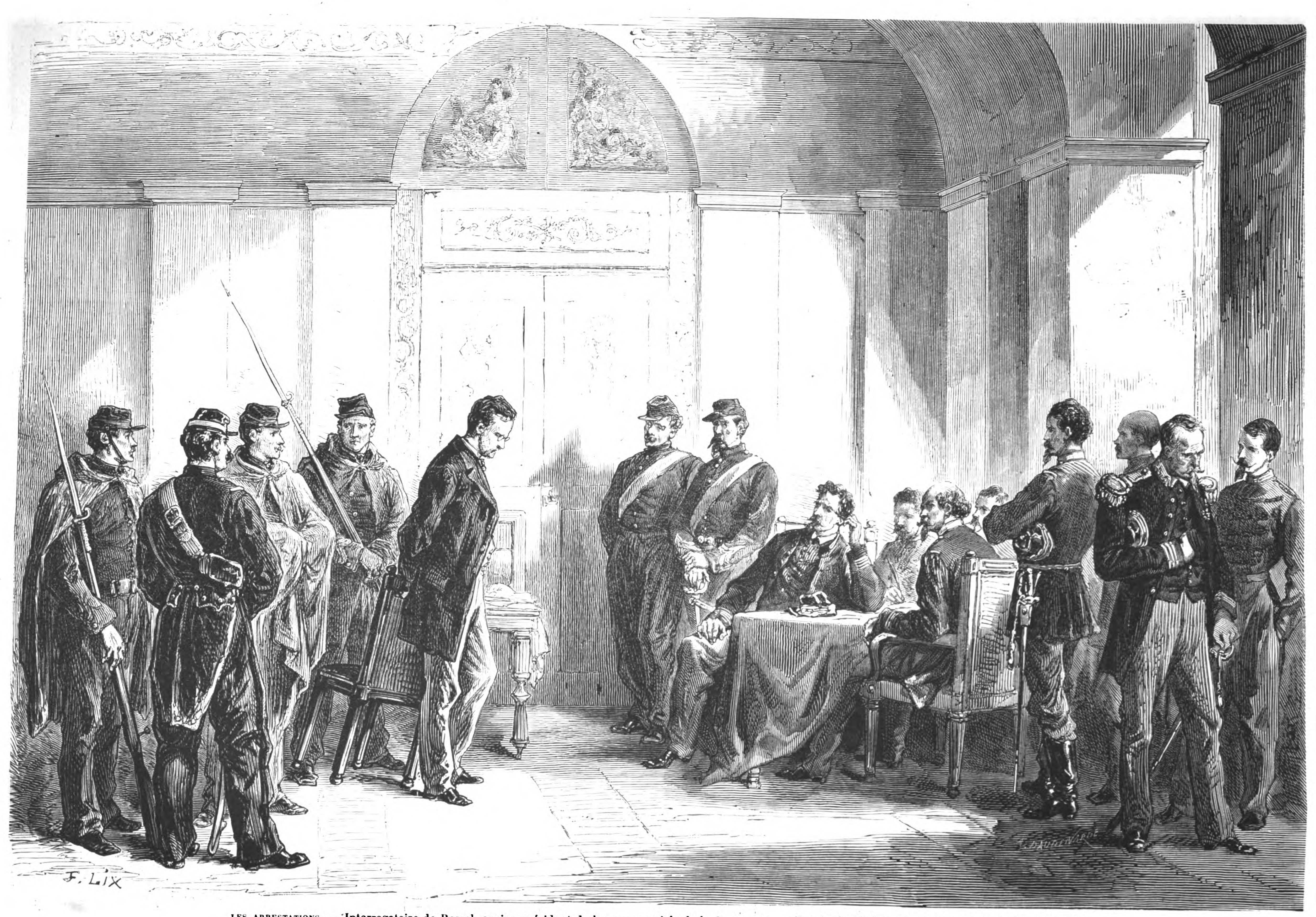
Quand vous hélez un automédon, il ne se contente plus de demander cinq francs l'heure, il vous pose ses petites conditions :

— Vous savez, vous ne resterez pas plus de dix minutes à faire votre visite .. Nous passerons par la rue de Lille, parce que je n'ai pas encore vu les ruines des incendies; par la rue de Sèvres, parce que j'y connais un distillateur qui vend une petite eau-de-vie dont j'ai besoin de prendre un verre. De plus, je vous descendrai sans entrer dans la rue de Vaugirard, parce que j'y ai un créancier...

Je n'exagère que de bien peu les prétentions de ces messieurs.

Mais que le lecteur qui voulait m'interpeller se rassure. Je sais de source certaine que les mesures sont prises pour qu'avant huit jours un frein étant mis à ces fantaisies, par trop échevelées, le fouet des cochers cesse d'être le sceptre du monde.

PIERRE VÉRON.
~~~



LES ARRESTATIONS. — Interrogatoire de Rossel, ancien président de la cour martiale de la Commune. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. G. Tiret.)

LE

GÉNÉRAL DE CISSEY

Ernest-Louis-Octave Courtot de Cissey est né à Paris le 23 décembre 1810.

Après deux années d'études à Saint-Cyr, il entre en 1832 à l'école d'état-major. En 1836, on le trouve en Afrique, où, pendant quatorze ans, son nom figure dans tous les bulletins de victoire. Les expéditions de Constantine, de Médéah, de Mascara et de Milianah valent au jeune capitaine autant de citations à l'ordre du jour de l'armée.

Tout en se faisant remarquer par son intrépidité et son sang-froid, M. de Cissey donne, déjà à cette époque, des preuves nombreuses des hautes qualités intellectuelles qui le distinguent, et Pélissier, excellent juge en pareille matière, le choisit successivement comme aide de camp d'abord, puis comme sous-chef d'état-major général de l'armée d'Afrique.

Nous ne relaterons pas tous les faits d'armes par lesquels M. de Cissey se signala pendant cette période de sa carrière. Disons seulement que le maréchal Bugeaud, qui le tenait en haute estime, le fit nommer colonel, et c'est à ce titre qu'il prit une part très-active aux préparatifs de la campagne de Crimée. Il était alors chef d'état-major de la seconde division d'infanterie de l'armée d'Orient, sous les ordres du général Bosquet. Inkermann le fit général de brigade, et l'assaut de Malakoff lui valut une nouvelle citation à l'ordre du jour.

En 1858, M. de Cissey, qui n'avait quitté la Crimée que pour rentrer en Algérie, fut nommé chef d'état-major du commandement supérieur des divisions du sud-ouest.

Cette position lui permit d'étudier d'une manière approfondie les intérêts et les besoins de la colonie, et lors de la création du ministère de l'Algérie il fut appelé à la direction des affaires militaires et maritimes. Les services qu'il a rendus à cette époque sont encore présents à la mémoire des colons.

Général de division en 1859, M. de Cissey fut d'abord chargé de nombreuses inspections géné-



LE GÉNÉRAL DE CISSEY, commandant le corps d'armée de la rive gauche, nommé ministre de la guerre.



ENTRÉE DES TROUPES A PARIS. — M. Trèves à la porte du Point-du-Jour. — 35e de ligne dans les tranchées. — (D'après le croquis de M. E. Demarquay.)

LES ARRESTATIONS. — Interrogatoire de Rossel, ancien président de la cour martiale de la Commune. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. G. Tirel.)

rales; puis, placé à la tête de la 17e division. C'est de là qu'il est parti pour l'armée du Rhin, où il prit le commandement d'une division dans le 4e corps. Borny, Rezonville et Saint-Privat furent pour lui autant de journées glorieuses. Malheureusement, sa voix ne fut pas toujours entendue, et lorsque, malgré ses conseils, Bazaine crut devoir capituler, M. de Cissey eut sa part de malheurs qu'il eût voulu conjurer au prix de sa vie.

Prisonnier, il fut envoyé à Hombourg, d'où il ne revint qu'après la signature des préliminaires de la paix.

Nous ne croyons pas utile d'insister sur la part qu'il a prise aux derniers événements de Paris. Grâce à l'intelligence avec laquelle il a conçu son attaque de la rive gauche et à la promptitude qu'il a mise à l'exécution de son plan, on peut dire qu'il a sauvé cette partie de la ville d'une destruction à peu près certaine.

Depuis le 7 juin, M. de Cissey est ministre de la guerre; il ne lui manque qu'un siége à l'Assemblée nationale. Paris, reconnaissant, saura bientôt le lui donner.

G. MONTGAUZY.

MANIFESTATION

SUR LE PASSAGE DE PASCHAL GROUSSET PRISONNIER

Comme membre de la Commune, Paschal Grousset était délégué aux relations extérieures, une sinécure dont tous les efforts du titulaire n'ont pu révéler l'importance.

Après la défaite de l'insurrection, Paschal Grousset était parvenu à se soustraire aux recherches de la police, qui cependant, le 3 juin, à une heure et demie de l'après-midi, parvenait à le découvrir dans l'appartement de Mlle Hacard, 39, rue Condorcet.

Le *Figaro* raconte qu'au moment où M. Duret, commissaire de police, mettait la main sur lui, Paschal Grousset, déguisé en femme, était affublé d'un jupon noir, d'une camisole et d'un énorme chignon attaché au sommet de la tête.

Ce travestissement n'avait rien d'extraordinaire, car l'ex délégué aux relations extérieures est physiquement doué de traits réguliers, et de même que M. Catulle Mendès

..... porte fièrement la honte d'être beau.

Paschal Grousset avait fait sensation aux audiences de la haute cour de Tours, lors du procès Pierre Bonaparte; et cette sensation était tout autant le résultat de sa tenue physique que de ses excentricités de témoin.

Les dames des tribunes ne cessaient de braquer leur lorgnon sur lui, et les assises de Tours ont été le plus grand succès... politique de ce duc de Richelieu socialiste.

Arrêté, Paschal Grousset fut conduit en voiture d'abord chez le commissaire de police, où il subit un interrogatoire sommaire, ensuite à la mairie de la rue Drouot.

Arrivé là, l'ancien journaliste, l'ex-délégué de la Commune, fut reconnu et salué des cris : « A mort, l'assassin! à mort l'incendiaire! qu'il aille à pied. »

Tout en poussant ces cris, la foule se pressait contre la voiture, lui montrait le poing, essayait de le frapper et d'ouvrir les portières.

M. Duret était impuissant à la maintenir, et, de plus en plus irritée, l'attitude populaire faisait craindre que justice allait être faite sur l'heure, lorsque le général Pradier, qui passait par là en ce moment, s'enquit du motif de ce rassemblement et de ces cris.

Mis au courant du fait, le général appela à lui tous les soldats et officiers qui se trouvaient dans le quartier et forma avec eux une escorte assez imposante au prisonnier.

On put alors suivre les boulevards et la rue Royale pour arriver au palais de l'Industrie. A l'entrée du faubourg Saint-Honoré, au point où s'amoncellent les décombres des maisons incendiées par les communeux, la fureur populaire redoubla, poussant toujours ses cris de mort.

— Cette foule est féroce, dit Paschal Grousset.

— Il faut être philosophe, lui répondit M. Duret. Si l'on m'eût arrêté il y a une quinzaine de jours, j'aurais pu être à votre place et vous à la mienne. Qui sait alors si vous m'eussiez sauvé des fureurs de tout ce monde?

Enfin, après un trajet long et difficile, la voiture qui portait Paschal Grousset fit son entrée dans le palais de l'Industrie, siége de la grande prévôté militaire.

Le soir même, l'ex-délégué de la Commune aux relations extérieures était dirigé sur Versailles, écroué à la prison de la rue Saint-Pierre, où il occupe une cellule voisine de celle de Rochefort.

Paschal Grousset passe son temps à fumer des cigarettes.

MAXIME VAUVERT.

Arrestation et interrogatoire de Rossel

Méfiez-vous des hommes pâles, disait César.

Rossel est un jeune homme pâle et maigre, de taille assez élevée, à la figure expressive, quoique l'éclat de son regard soit habituellement voilé par l'interposition d'un lorgnon de myope.

Ancien élève de l'École polytechnique, le jeune Rossel avait donné assez de preuves de ses capacités militaires pour être fait, à l'âge de vingt-six ans, capitaine dans l'arme difficile du génie.

Il était à Metz avec Bazaine et avait été assez heureux pour échapper à la captivité en Allemagne et pour venir se mettre, après Sedan et l'investissement de Paris, à la disposition de la délégation de Tours.

M. Gambetta, alors ministre de la guerre, fit du jeune Rossel un colonel.

Après la capitulation de Paris, vaincu plutôt par la famine que par le courage prussien, le Gouvernement ne voulut pas confirmer le grade que Gambetta avait donné à Rossel.

Le jeune officier vint alors à Paris. La commune avait pris la place du Gouvernement national. Elle manquait de chefs capables pour son armée insurrectionnelle. Elle jeta les yeux sur Rossel, qui se laissa égarer au point d'accepter un commandement dans l'état-major de Cluseret. Cluseret, mis en prison par ses amis d'hier, Rossel lui succéda à la délégation de la guerre. La prise du fort d'Issy fut la raison de sa démission, qu'il adressa motivée à la Commune par la voie des journaux.

Son premier soin fut de se mettre à l'abri de la colère révolutionnaire. Il se cacha. Le bruit courut qu'il avait pu gagner la Suisse, se réfugier en Angleterre.

Rossel n'avait pas quitté Paris. Il se cachait dans un hôtel garni du boulevard Saint-Germain, n° 54, où il a été mis, le 9 juin, en état d'arrestation.

Pour donner le change sur son identité, il avait pris la qualité et le costume d'un ingénieur de la compagnie du chemin de fer du Nord.

Du boulevard Saint Germain, Rossel fut amené au Petit-Luxembourg. On le fit entrer dans la Salle-Blanche, où siégeait le grand prévôt du corps de Cissey, M. Hincker.

L'ex-délégué à la guerre entra fièrement, examinant l'une après l'autre les personnes qui assistaient à son interrogatoire. A la vue de ses anciens camarades de l'École polytechnique et de l'armée, son assurance tomba, ses bras s'affaissèrent le long



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET

(Suite)

LISETTE, *interdite*. — A moi?

LE DUC. — A toi-même.

LISETTE. — Un diamant! (*Elle se tourne vers la marquise, comme pour la consulter.*)

LA MARQUISE, *avec humeur*. — Cela ne me regarde pas.

LE DUC. — Prends donc, te dis-je.

LISETTE, *vivement*. — Oh! bien volontiers! Grand merci, monsieur le duc..... et vous aussi, madame la marquise.

LE DUC, *stupéfait*. — Madame la marquise?.....

LISETTE, *à part*. — Aïe! j'ai fait une maladresse. Ma foi, tant pis!

LE DUC, *à part*. — J'ai été joué.

LA MARQUISE, *les examinant, à part*. — Les deux plaisantes figures! J'ai toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. (*haut*) Lisette, laissez-nous.

SCÈNE IV

LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC, *à part*. — Une marquise... C'est une marquise!

LA MARQUISE, *à part*. — Son air d'effronterie est tombé. Ayons pitié de lui. (*Haut*). Monsieur le duc.....

LE DUC. — Madame la marquise....

LA MARQUISE. — J'ai quelques excuses à vous faire pour une espièglerie dont vous avez peut-être, jusqu'à un certain point, le droit d'être surpris.

LE DUC. — Je ne demande qu'à être surpris. C'est la sensation dont je suis le plus avide.

LA MARQUISE. — Que vous dirais-je pour ma justification? Je m'ennuyais. J'ai cédé à un mouvement de curiosité, j'ai voulu savoir ce que l'on pouvait dire à ces sortes de créatures.

LE DUC. — Dans ce cas, votre femme de chambre vous a trahi trop tôt. Je n'avais pas encore tout dit.

LA MARQUISE. — Il faut pardonner quelque chose à l'isolement dans lequel je vis.

LE DUC. — En effet, je vois la marquise, mais je ne vois pas le marquis. Est-ce qu'il est en voyage, monsieur le marquis?

LA MARQUISE. — Non.

LE DUC. — Il est peut-être malade? (*La marquise se détourne sans répondre*) Mieux que cela?... Oh! qu'ai je dit!

LA MARQUISE. — Je suis veuve, monsieur le duc.

LE DUC. — Veuve!... Le ciel en soit loué!

LA MARQUISE, *sévèrement*. — Encore!... Vous croyez toujours parler à Fideline.

LE DUC. — Oh! non; les écailles sont tombées de mes yeux, et je me demande comment j'ai pu m'y tromper un seul moment... Tant de distinction et de grâce!... C'est à vous à me pardonner, si vous avez l'âme assez généreuse.

LA MARQUISE. — Puisque vous tenez à transposer les rôles, soyez satisfait... et pardonné.

LE DUC. — Merci!... Pourvu maintenant que la marquise veuille bien continuer à m'écouter avec les oreilles de Fideline!

LA MARQUISE. — Cela dépend... Que vous reste-t-il à me dire?

LE DUC. — Toujours la même chose.

LA MARQUISE. — Quoi! monsieur le duc, vous persistez à?...

LE DUC. — A me dire amoureux de vous. Certes, marquise. Plus que jamais et mieux que jamais! Mon amour a grandi subitement et prodigieusement, depuis que le hasard s'est chargé de le justifier. Le ciel me préserve de rien déranger à l'œuvre du hasard!

de son corps et sa tête se pencha sur sa poitrine.

Après l'avoir interrogé sur ses nom, prénoms, âge et qualité, M. Hincker posa au prisonnier cette question :

— Pourquoi avez-vous déserté l'armée pour vous enrôler sous la guenille rouge?

— On m'a fait tant d'injustices, répondit Rossel, que j'en ai eu le caractère aigri.

Après ces paroles, et malgré les pressantes questions que lui adressa le grand-prévôt, l'ancien ministre de la guerre sous la Commune se renferma dans le mutisme le plus absolu.

Ce refus de répondre à toutes les questions bien constaté, on mit les menottes à Rossel qui, se reculant d'un pas, avait dit en voyant l'agent chargé de le garrotter : « Non, pas de menottes, je ne suis pas un malfaiteur. »

Il fallut les efforts de quatre hommes pour lui attacher les mains. On le mit alors dans une voiture qui le mena à la gare Saint-Lazare, d'où il fut dirigé, en chemin de fer, sur Versailles.

M. V.

LE CAPITAINE DE FRÉGATE TRÈVES

A LA PORTE DE SAINT-CLOUD

Le nom du capitaine de frégate Trèves restera désormais attaché à l'entrée de nos troupes dans Paris.

Depuis deux mois, il rêvait au moyen de pénétrer par surprise dans la place. Plusieurs plans avaient été soumis par lui au Gouvernement. Quelques jours auparavant, pendant la nuit, il avait été sur le point de pénétrer par la poterne du bord de l'eau, sous le Point-du-Jour. Mais les aboiements d'un chien avaient donné l'éveil.

Au moment où notre vignette le représente, il avait quitté la tranchée (gardée par une cinquantaine d'hommes du 35e de ligne, et non par des marins comme on l'a dit) pour grimper sur le talus de la contrescarpe.

C'est alors qu'il vit un homme avançant à mi-corps de l'autre côté et dressant un mouchoir blanc.

Il résolut de s'avancer pour savoir ce que ce signal inattendu voulait dire, et fut suivi par un brave sergent du 35e, qui déclara ne pas vouloir le laisser aller seul.

Nos lecteurs connaissent le reste et nous sauront gré, sans doute, d'avoir tenu à leur conserver le croquis exact de cet événement mémorable.

L. L.

LA SAINTE-CHAPELLE

AU MILIEU DES FLAMMES

Grâces en soient rendues au courage des pompiers de nos départements.

La Sainte-Chapelle, ce bijou d'archéologie religieuse construit sous le règne de Saint-Louis, a pu échapper aux incendiaires de la Commune.

Le Palais-de-Justice, dans une des cours duquel est bâtie la Sainte-Chapelle, était en feu. La Préfecture de police, qui est à deux pas, lançait de hautes flammes menaçantes.

Les *fuséens* (un euphémisme de M. Delescluze) couraient le quartier la torche à la main. Les sinistres pétroleuses se démenaient autour des édifices incendiés. Tout Paris tremblait pour le chef-d'œuvre architectural de Pierre de Montreuil.

Cependant la flèche hardie qui surmonte l'église se dressait toujours impassible au-dessus des flammes qui semblaient respecter cette *merveille du monde*, comme dit Sauval.

Un incendie l'avait pourtant détruite en 1630. L'incendie de 1871 pouvait encore la réduire en cendres. Elle fut sauvée.

Si le feu avait atteint la Sainte-Chapelle, le monde artistique et religieux perdait ces magnifiques peintures murales du XIIIe siècle représentant l'Annonciation.

Nous perdions ses vitraux inimitables, son jubé, perdu, retrouvé et rétabli par M. Lassus, les figures des apôtres, qu'il a fallu rechercher un peu partout, au Mont-Valérien, à Creil ; l'oratoire de Saint-Louis, les reliques historiques et religieuses que contient cet exquis monument restauré sous Louis-Philippe par MM. Duban et Viollet-Leduc ; le tombeau de Boileau Despréaux, placé sous le lutrin qu'il avait chanté.

La perte de la Sainte-Chapelle aurait été réellement irréparable. Le Dieu qui préside aux destinées de l'art n'a pas voulu laisser s'exécuter la condamnation prononcée par les Erostrates de la Commune.

MAXIME VAUVERT.

EXTRAITS

de la Lettre de M. Alexandre Dumas fils

Cette pauvre république! cette fausse couche perpétuelle de la France! elle finit par être intéressante. Certes, à juger des idées comme on juge des gens, par leur passé, par leur famille, par leurs actes, il est impossible d'être moins recommandable, d'être plus mal famé que la république française. Il n'est pas de mauvais lieu, de marais fétide, de ruisseau de fange et de boue où elle ne se soit roulée et prostituée au premier venu. Ses pères, ses parrains, ses amants, ses enfants sont, pour la plupart, des fous, des imbéciles, des grotesques, des voleurs et des assassins. Le plus honnête est Robespierre, le plus pur est Saint-Just, le plus convaincu est Marat. En 93, elle tue ses fils; en 48, elle tue ses frères; en 71, elle tue sa mère. Quelle que soit la date, elle tue, elle tue, elle tue toujours. Elle appelle cela fonder. Le génie, la gloire, la vertu, Chénier, Lavoisier, Malesherbes, madame Elisabeth, les Bréa, les Clément Thomas, les Lecomte, les Darboy, les Deguerry, les Bonjean, tout y passe.

Mais en revanche elle a des générations spontanées, des éclosions subites de phénomènes imprévus, inanalysables, éphémères gigantesques, ombres chinoises colossales qui viennent gesticuler, pousser un cri et mourir en une minute sur un fond rougi par le feu et le sang. De quel accouplement fabuleux d'une limace et d'un paon, de quelles antithèses génésiaques, de quel suintement sébacé peut avoir été générée, par exemple, cette chose qu'on appelle monsieur Gustave Courbet? Sous quelle cloche, à l'aide de quel fumier, par suite de quelle mixture de vin, de bière, de mucus corrosif et d'œdème flatulent a pu pousser cette courge sonore et poilue, ce ventre esthétique, incarnation du Moi imbécile et impuissant ?

Ne dirait-on pas une farce de Dieu, si Dieu, que ce non être a voulu détruire, était capable de farce et pouvait se mêler de cela ! Et ses pareils avec formes différentes sont par milliers dans cette zoologie de révolutionnaires, depuis le mignon changé en cocotte comme Grousset jusqu'au paillasse à queue rouge comme Pipe-en-Bois. Nous ne dirons rien de leurs femelles, par respect pour les femmes à qui elles ressemblent quand elles sont mortes.

Eh bien, malgré tous ces arguments plats ou sinistres, nous sommes tous plus ou moins républicains au fond de l'âme, et nous ne pouvons nous

---

LA MARQUISE. — M'est-il possible de vous croire, et puis-je m'imaginer que vous parlez sincèrement?

LE DUC. — Je n'ai jamais été plus sincère qu'à présent, je vous le jure. J'en suis le premier étonné et ravi.

LA MARQUISE. — Accoutumé à vivre au milieu des intrigues, vous savez prendre tous les langages.

LE DUC. — Cette fois, celui-ci naît sans effort sur mes lèvres. Vous l'inspirez tout naturellement, et il semble que je n'y ai aucune part.

LA MARQUISE. — Non, je ne peux ajouter foi à vos paroles. D'ailleurs, où vous mènerait cette belle passion?

LE DUC. — Encore la question de tout à l'heure... Je l'ignore, puisque c'est un sentiment nouveau pour moi; mais qu'importe où l'amour me mène! Je suis tout aux enchantements du voyage.

LA MARQUISE. — Bien pour vous. Moi, je tiens à savoir où je vais. De tels voyages ne sont bons qu'avec des Fideline.

LE DUC. — Cessez de m'accabler sous ce nom.

LA MARQUISE. — Comment voulez-vous que je n'y revienne pas? Vous recommencez sans cesse à me traiter comme elle. — A propos, êtes-vous toujours dans l'intention de m'offrir votre carrosse à glaces et votre petite maison ?

LE DUC. — Vous êtes impitoyable!

LA MARQUISE. — Et vous inexplicable. Sais-je ce que vous voulez et où vous allez? Avec Fideline vous mettiez sur les i des points plus gros que les i eux mêmes. Avec la marquise vous ne ponctuez plus du tout. Comment puis-je régler ma conduite?

LE DUC. — Mon étonnement est sans égal. Avez-vous pu supposer un seul instant que j'apporterais à la marquise le même hommage qu'à Fideline? Ce serait me juger bien défavorablement et me croire dépourvu du moindre tact et de la moindre délicatesse. Qui a pu vous autoriser à me suspecter de la sorte? Hélas! je devine ce que vous allez me répondre : j'ai contre moi mon passé et ma réputation de roué. L'un et l'autre ont été bien surfaits, à tout prendre, et quoique vous paraissiez en douter, marquise. Que ne donnerais-je pas cependant pour racheter ce passé et pour effacer cette réputation! Comment ! parce que mon cœur se sera follement dépensé pendant la première moitié de ma vie, je serai condamné à ne jamais éprouver d'affection véritable! Je rêve d'un bonheur inconnu fait de calme et de réflexion..... Impossible! me dit le monde en ricanant. Vainement un doigt mystérieux me montre l'asile, l'oasis, l'Eden... Un ange se tient sur le seuil, armé non pas d'une épée flamboyante, mais d'un sourire moqueur, — comme le vôtre en ce moment, — et cet ange me dit de sa voix la plus douce: « Va-t-en d'ici, le bonheur honnête n'est pas fait pour toi! »

LA MARQUISE, *à part*. Cet accent d'émotion.... Je suis presque attendrie.... S'il était sincère, en effet?....

LE DUC. — Convenez, marquise, que cela est parfaitement injuste. Je veux faire valoir mes droits, à la fin. Et quand je dis que j'ai dépensé mon cœur, je me calomnie; à peine si je l'ai prêté. On me reproche mon inconstance, tandis qu'on devrait au contraire m'en faire un mérite. J'ai été inconstant, parce que je suis difficile. J'ai longtemps couru après la femme que je jugeais le plus digne d'amour... tellement couru, que j'en ai paru quelquefois essoufflé. Il aurait mieux valu l'attendre, à ce qu'on m'a dit. C'est possible. Je suis plus impatient que cela. Peut-être le monde aurait-il préféré me voir donner le spectacle d'une liaison ridicule, mais durable, comme Lauraguais, ou comme M. Bertin. J'ai mieux aimé suivre le cours de mes vagabondages... et de mes déceptions, libre et dédaigneux. Je n'ai jamais aimé, répète-t-on. Tant mieux, palsambleu! J'aimerai davantage quand j'aimerai une bonne fois; j'aimerai... comme je sens que j'aime aujourd'hui!

LA MARQUISE. — Êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper encore?

LE DUC. — Non; mon sang bat plus vite dans mes veines, mon front est plus éclairé. Je me sens capable de nobles actions. Et c'est à vous, marquise, que je suis redevable de cette métamorphose.

LA MARQUISE. — A moi?... Si l'on se laissait prendre pourtant à vos discours... Mais quel est ce bruit? (*Lisette entre précipitamment.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE. — Madame! madame!



LE MARÉCHAL MAC-MAHON, duc de Magenta, commandant en chef de l'armée libératrice.



UNE RELIQUE SAUVÉE. — La Sainte-Chapelle au milieu des flammes du Palais-de-Justice échappe à la destruction. — (Dessin de M. Chifflard.)

empêcher de dire en face de cet idéal : La république, ce que le chantre de Camille disait sur l'échafaud en se touchant le front : Et cependant il y avait quelque chose là !

D'un autre côté nous comprenons que, devant ces trois expériences, la France hésite et que bon nombre d'honnêtes gens qui ne demandaient pas mieux que d'être ralliés à cette forme élastique qui avait le mérite de pouvoir être éternellement provisoire, s'écrient et crient maintenant : Décidément, c'est impossible, et veuillent revenir aux formes monarchiques les plus oubliées, ce qui prouve que rien ne sera jamais impossible chez nous.

Ce qui est certain pour le moment, c'est que nous avons été vaincus et souillés par l'invasion, éventrés et déshonorés par l'émeute, que le pays a perdu deux de ses plus belles provinces, que le plus beau tiers de Paris est en *ruines*, que la capitale du monde civilisé a prouvé en 1871, comme en 1793, qu'elle était toujours disponible pour la terreur et que notre peuple a cela de commun avec les rois, que le malheur ne lui apprend rien. Désastres publics, malheurs privés, pertes irréparables de sang, d'intelligence, d'affection, d'espérance, de bonheur, de travail, de foi, dette extérieure énorme, dette intérieure insensée, humiliation, découragement, doute, inquiétude en haut, ébranlement au milieu, ténèbres en bas; dispersion des familles, division des partis, sauve qui peut des principes et partout un double courant, un double besoin *instinctif* de représailles et de calme, de vengeance et de repos, de haine et d'amour, de mort et de fécondation ; telle est en quelques mots notre *situation* à l'heure présente.

La France *est morte*, disent les uns, la France va mourir, disent les autres. Comment sortir de là, disent quelques-uns. Et chacun parmi les prétendants de cette France agonisante, suivant sa passion, son *intérêt*, sa rancune, sa sympathie, sa conscience, son idéal tire à droite, tire à gauche, crie, s'impatiente, s'irrite, pousse en avant, retient par derrière, et se dispose à mettre en miettes ce qui n'est encore qu'en morceaux. Rien de plus naturel d'ailleurs, de plus humain que cette agitation générale et individuelle après une pareille secousse.

Il me semble cependant à moi, qui ne suis pas dans la mêlée, que non-seulement la position n'est pas aussi désespérée qu'elle semble au premier aspect, mais encore que le plus grand bien, si nous savons le vouloir, peut *résulter* non-seulement pour nous, mais pour le monde entier de l'épreuve que nous traversons. Depuis quarante ans déjà, depuis soixante-dix ans peut-être, depuis *vingt* ans certainement, nous ne vivons que sur des fictions, sur des mots qui ne contiennent absolument rien, et la preuve c'est que depuis le commencement du siècle nous avons discuté, attaqué, renversé toutes nos institutions, si solides, si consenties que nous les eussions déclarées.

La liberté ! fiction proclamée en 89, étouffée en 1804.

La gloire militaire ! fiction qui dura vingt ans et qui s'évanouit en un jour.

La charte ! fiction inaugurée par un roi spirituel, violée par un roi dévot, mise en lambeaux par les Parisiens révoltés.

Le gouvernement parlementaire et constitutionnel ! fiction que tout le talent de M. Guizot ne peut faire durer et que le coup de pistolet de M. Lagrange tue.

La république de 48 ! fiction que la légende napoléonienne escamote à son profit avec ces quatre mots : l'Empire, c'est la paix, autre fiction qui nous donne la guerre de Crimée, la guerre d'Italie, les revers du Mexique et les désastres de Sedan.

Le suffrage universel ! fiction qui constitue à 3 ou 4 millions d'individus, ne sachant ni lire ni écrire, le droit de voter pour un candidat qu'ils ne connaissent pas, sur la recommandation d'un préfet ou sur le conseil d'un journal, qui donne 8 millions de voix à son souverain, qui les lui confirme au bout de dix-huit ans, et qui, trois mois après, laisse casser son vote et chasser son souverain par un orateur de taverne, l'illustre Gaudissart de la République, ravaudant toutes les vieilles phrases de Danton pour faire gober sa marchandise.

L'opposition ! fiction régulière et systématique, qui dit contre, quand elle est dehors ; qui dit pour, quand elle est dedans, qui demande la rentrée des princes quand l'empire la refuse, et qui la refuse quand elle a remplacé l'empire.

La nation française ! fiction qui subordonne *trente-sept* millions d'individus à cent cinquante mille Parisiens, toujours mécontents, qui changent les gouvernements en vingt-quatre heures et qui informent la province qu'elle ait à se soumettre à leur décision, si bien qu'un beau jour, la province, fatiguée de cette servitude, se croise les bras et regarde brûler et bombarder Paris en disant : Tire-toi de là comme tu pourras.

La politique, la diplomatie, les alliances, la sympathie des peuples, la malice de l'empereur, fictions ! M. de Bismark se rit de tout cela ; les mitrailleuses, les chassepots, les camps de Châlons, les grands généraux, l'armée invincible, à Berlin, la *Marseillaise*, fictions ! M. de Moltke a *tout* prévu, tout espionné, tout vaincu d'avance. Les lois, la justice et la magistrature, fictions ! M. Favre met les lois dans sa poche, M. Gambetta met les magistrats à la porte, et M. Crémieux met les assassins en liberté.

Enfin, l'égalité et la fraternité, la plus grotesque et la plus terrible de toutes les fictions. Cherchez-la sous les décombres de l'Hôtel-de-Ville et parmi les cadavres des otages.

. . . .

Jour de Dieu ! quel peuple ! Et comme je comprends qu'il gêne les autres et que la Prusse soit chargée par eux de le détruire, ce à quoi elle arrivera, car elle est tenace, elle, si nous ne prenons pas le parti de savoir enfin ce que nous voulons.

C'est le moment ou jamais. La situation offre du moins cet avantage dans sa crudité qu'elle nous autorise à reconnaître nos erreurs passées, à les condamner et à les exécuter publiquement, en remerciant Dieu de la leçon qu'il nous donne, si nous savons en tirer parti.

Aussi, comprenant d'instinct qu'il va falloir remonter aux causes premières des sociétés, sans tenir compte des accidents, les uns veulent reprendre les choses à 1848, les autres à 1830, ceux-ci à 1815, ceux-là à 1789. Et tout le monde de crier : « Où est l'homme qui nous sauvera ? Il nous faut un homme ! » Ne le cherchez pas si loin, cet homme, vous l'avez sous la main ; cet homme, c'est vous, c'est moi, c'est chacun de nous. Soyons chacun un homme, et l'homme providentiel, le grand homme que l'on finit toujours par renverser et par maudire devient complétement inutile.

Comment se constituer homme. Rien de plus difficile, si on ne sait pas vouloir ; rien de plus simple si on veut.

Grâce à la clarté des derniers événements de Paris nous savons à quoi *nous en tenir* sur ce qu'on appelle les besoins du peuple. Le mauvais peuple a volé, pillé, massacré, brûlé et le bon peuple l'a laissé faire.

La province a regardé, prête à en faire autant, et l'étranger a ri, prêt à profiter de tout.

Brennus a jeté de nouveau son épée dans la balance, l'armée a sauvé la France ! Vive la France ! vive l'armée ? La question se pose nette et précise, dégagée de toutes les littératures, de toutes les politiques et de tous les lieux communs dont nous l'embarrassions depuis quatre-vingts ans.

Il y a d'un côté les gens qui possèdent, les gens qui travaillent et les gens qui savent.

Il y a de l'autre côté les gens qui ne possèdent

LA MARQUISE, *avec humeur*. — Encore toi, Lisette !

LISETTE. — N'avez-vous pas entendu...

LA MARQUISE. — Qu'est-ce que c'est ?

LISETTE, *à demi-voix*. — Une chaise de poste qui vient d'arriver et de s'arrêter devant l'hôtel. J'en ai vu sortir le baron de Liversan.

LA MARQUISE, *de même*. — Le baron ! Quel contretemps !

LE DUC, *qui s'est éloigné ; à part*. — Qu'ont-elles à se concerter ?

LA MARQUISE, *à part*. — Dans quel moment arrive-t-il ? cela allait si bien !

LISETTE. — Il va demander madame la marquise. Qu'est-ce qu'il faut que je lui réponde ?

LA MARQUISE. — Attends... Il te connaît à peine ; fais-lui ta réponse habituelle : « Ce n'est pas ici, c'est plus haut. »

LISETTE. — Comment ! madame, vous voulez que j'envoie le baron à l'étage au-dessus ?

LA MARQUISE. — Eh ! oui.

LISETTE. — Chez Mlle Fideline ?

LA MARQUISE. — Cela me donnera le temps de réfléchir, d'aviser...

LISETTE. — Mais, madame, à l'étage au-dessus on le détrompera tout de suite, et il ne tardera pas à redescendre.

LA MARQUISE. — N'importe, obéis. Je l'entends.

LISETTE, *à part*. — Oh ! madame la marquise a aujourd'hui des idées d'une hardiesse et d'une fantaisie !...

LA MARQUISE. — Va donc ! (*Sortie de Lisette*.)

SCÈNE VIII

LE DUC, LA MARQUISE

LA MARQUISE. — Savez-vous, duc, qui est-ce qui est en ce moment à ma porte ?

LE DUC. — Cela me paraît assez difficile à deviner.

LA MARQUISE. — C'est l'homme qui aspire à remplacer feu mon mari.

LE DUC. — Un prétendant ?

LA MARQUISE. — Presque un prétendu. (*Elle va à la porte et prête l'oreille*.) Je reconnais sa voix. Il parlemente avec Lisette. Lisette lui répond. La porte se referme.

LE DUC. — Il est parti ?

LA MARQUISE. — Oui... mais il va revenir.

LE DUC. — Quand ?

LA MARQUISE. — Dans cinq minutes.

LE DUC. — Pourquoi faire ?

LA MARQUISE. — Pour me demander ma main, probablement.

LE DUC. — Vous pensez donc à vous remarier, marquise ?

LA MARQUISE. — Cette surprise est d'un goût étrange, duc, et ce n'est pas de vous que je l'aurais attendue.

LE DUC. — Que ne le disiez-vous tout de suite ! Je me mets sur les rangs.

LA MARQUISE. — Vous n'avez que cinq minutes pour cela.

LE DUC. — Cinq minutes bien employées...... Marquise, je meurs du désir d'être votre époux !

LA MARQUISE. — Vous n'êtes pas fait pour le mariage.

LE DUC. — Qu'en savez-vous ?

LA MARQUISE. — Vous n'y avez jamais songé.

LE DUC. — Je l'avoue, mais ne disiez-vous pas qu'il y a un commencement à tout ?

LA MARQUISE. — C'est que le mariage n'est pas un commencement..... c'est une fin.

LE DUC. — Eh ! c'est précisément une fin que je souhaite, que j'appelle de toutes mes forces.... la fin de mes années de frivolité, de mes distractions vaines, de mes plaisirs stériles.

LA MARQUISE, *à part, avec étonnement*. — Le baron ne redescend pas.....

LE DUC. — Marquise, voulez-vous accomplir un acte de charité ? Voulez vous retirer un malheureux de l'abîme ?... Mais vous ne me répondez pas,

LA MARQUISE. — Que vous êtes pressant ! (*Les yeux sur la pendule ; à part*) Cela est singulier......

LE DUC. — Je mets mon amour au galop. Vous ne m'avez accordé que cinq minutes.

LA MARQUISE, *à part*. — Et il y en a déjà dix d'écoulées..... dix minutes que le baron est chez Fideline !

LE DUC. — Vous paraissez préoccupée.

LA MARQUISE. — Excusez-moi, je vous prie. Vous disiez.... (*Ses regards sont toujours tournés vers la pendule*).

LE DUC. — Le bonheur ou le malheur de toute ma vie est entre vos mains. Décidez de ma destinée.

pas, les gens qui ne travaillent pas et les gens qui ne savent pas.

Il faut que ceux qui possèdent viennent en aide, sous toutes les formes possibles, à ceux qui ne possèdent pas; il faut que ceux qui travaillent fassent travailler ceux qui ne travaillent pas ou les exterminent impitoyablement s'ils s'y refusent. L'oisif doit disparaître du monde.

Il faut que ceux qui savent, renseignent, instruisent, élèvent ceux qui ne savent pas et les subordonnent en attendant au nom du droit, de la justice, de la nature et de la société, parce que celui qui ne sait pas, quelle que soit la raison de son ignorance, est inférieur et doit être soumis à celui qui sait.

Mais il ne s'agit là que du collectif; voyons comment va se constituer l'individu, car il faut que l'individu, c'est-à-dire le chef de soi-même, sorte de cette grande tempête.

L'être autonome et conscient, sachant d'où il vient, où il va, ce qu'il veut et doit faire de sa vie et de la vie du groupe dépendant de lui, ayant son idéal et son absolu, l'individu enfin, n'existe pas en France ou du moins est très-rare.

Chacun de nous, en se réveillant le matin, a besoin de cinq ou six autres êtres; rien que dans l'ordre intellectuel et moral, pour aller jusqu'au soir. Je ne parle pas des serviteurs matériels.

Nous avons besoin d'un sergent de ville pour nous garder dans la rue, d'un soldat pour nous garder à la frontière, d'un professeur pour éduquer notre petit, d'un prêtre pour lui apprendre la morale, d'un misérable quelconque pour aller se faire tuer à sa place, et d'un empereur ou d'un roi chargé de faire aller tout ça. Et pendant ce temps, bien entendu, nous faisons de l'esprit sur le sergent de ville, que nous appelons la rousse, sur le soldat, que nous appelons traîneur de sabre, sur le professeur, que nous appelons pion, sur le prêtre, que nous appelons calotin, sur le remplaçant, que nous appelons chair à canon, sur l'empereur ou le roi, que nous appelons l'homme au parapluie ou Badinguet. Et nous nous croyons bien garantis et bien couverts.

De sorte que l'invasion allemande nous tue notre soldat et notre remplaçant à la frontière, l'émeute nous escofie notre sergent de ville, ferme le collége, massacre le prêtre, chasse l'empereur ou le roi, et nous confine dans notre cave ou nous jette dans la campagne, où nous restons étonnés, ruinés, ébahis, stupides, ouvrant de grands yeux, et nous disant les uns aux autres :

Qui aurait jamais cru cela! Quels désastres! Pauvre pays! et autres phrases toutes faites pour la circonstance, dont nous n'aurions aucun besoin si nous avions été à nous-mêmes notre soldat, notre sergent de ville, notre instituteur, notre prêtre, notre empereur et notre roi, c'est-à dire si nous avions su une fois pour toutes qu'il y a une patrie, une société, une religion, une morale, une liberté et une conscience, qu'il faut être prêt à défendre soi-même à n'importe quel prix et en n'importe quel lieu.

Il ne s'agit donc plus d'ergoter, de discuter, de philosopher, d'analyser, de s'en remettre aux autres et d'attendre un Homme-Ange, il s'agit, car l'épreuve est décisive et nous sommes tous plus où moins atteints dans nos profondeurs, il s'agit de nous dégager de nos habitudes, de nos mœurs, de nos facilités, de nos conventions d'hier; de remonter aux sources primitives de la véritable humanité et de nous poser simplement, mais résolûment ces questions :

Faut-il décidément, oui on non, qu'il y ait un Dieu, une morale, une société, une famille, une solidarité humaine? L'homme doit-il travailler, savoir, progresser ? La femme doit-elle être respectée, ralliée, associée? La vérité est-elle le but ? la justice est-elle le moyen ? le bien est il l'absolu ?

Oui! oui! mille fois oui!

Les Etats, les sociétés, les gouvernements, les familles, les individus peuvent-ils, pour être valables, durables et féconds, se passer de ces éléments !

Non! non! mille fois non!

Alors il faut que cela soit ainsi et que soient exterminés tous ceux qui ne voudront pas que cela soit, fussent-ils nos frères! fussent-ils nos fils!

Que chacun de nous, ou, pour ne rien exagérer, qu'un sur deux, sur trois même, parmi nous, soit bien résolu à ce que cela soit, et, dans dix ans d'ici, vous aurez payé vos milliards, vous aurez repris l'Alsace et la Lorraine, et vous serez le premier peuple de l'univers. Et, cela fait, que vos princes soient dehors ou dedans, branche cadette ou branche aînée, que vous ayez la royauté, l'empire ou la république, c'est sans aucune importance.

Votre gouvernement sera ce que vous serez. Quand la nation est forte, quand elle sait bien ce qu'elle veut, tous ses gouvernements sont bons; ils ne l'oppriment jamais, ils l'expriment toujours.

Oui, c'est un *consensus* de dix ans que je vous demande, pour commencer, après quoi, les choses iront toutes seules. Pendant dix ans, il faut que la France fasse un effort unanime, donne le coup de collier de toutes les volontés, de toutes les énergies, et n'ait qu'une pensée unique, incessante, maniaque : Payer ce qu'elle doit, reprendre ce qu'on lui a pris, s'acquitter au dehors, se régénérer au dedans.

Comme le commerçant probe qui s'est vu mettre en faillite par l'incurie ou la mauvaise foi de son associé, il faut que la France vive de privations, qu'elle passe les nuits, qu'elle ne rie plus, qu'elle ne danse plus, qu'elle soit recueillie, modeste et patiente, que le père travaille, que la mère travaille, que les enfants travaillent, que les serviteurs travaillent jusqu'à ce qu'elle ait reconquis l'honneur de la maison. Il faut que lorsqu'on entendra de par le monde le grand bruit régulier et continu que fera ce travail universel, à quiconque demandera : Quel est ce bruit? chacun puisse répondre: C'est la France qui se libère et se transforme.

Ayez ce courage de dix ans et l'éternité est à vous.

C'est trop difficile! c'est trop long!

Vous ne vous sentez plus la volonté nécessaire, vous aimez mieux compter encore sur les abeilles ou sur le coq, sur l'aigle ou sur le lys. Alors, c'est le déluge, je vous en préviens, et nous qui sommes dans l'arche, nous n'avons plus qu'à vous regarder nager — et mourir.

ALEXANDRE DUMAS.

Le Puy, 8 juin 1871.

OBSÈQUES DE Mgr DARBOY

ARCHEVÊQUE DE PARIS

De la prison de la Roquette, où il était tombé sous les balles des communeux, commandés par le citoyen Ferré, le corps de Mgr Darboy avait été transporté au cimetière du Père-Lachaise et jeté, avec ceux des cinq autres otages fusillés en même temps que lui, dans ce coin du cimetière dont le *Monde illustré* reproduit à sa dernière page l'aspect topographique.

De ce coin sans nom la dépouille mortelle de l'archevêque de Paris avait été apportée à l'hôtel de l'archevêché et déposé dans une des pièces du rez-de-chaussée, transformée en chapelle ardente.

Le 1er juin, la population parisienne fut admise à venir en pèlerinage au palais archiépiscospal.

Revêtu de ses habits sacerdotaux, violets et blancs, avec dentelle et broderie d'argent, coiffé de la mitre blanche et la tête légèrement inclinée sur

---

LA MARQUISE, *à part.* — Que faut-il que je pense?

LE DUC. — Soyez duchesse de Saint-Genest.

LA MARQUISE. — Duchesse... (*A part, avec explosion*) Oh! c'est indigne!

LE DUC. — J'attends votre réponse....

LA MARQUISE, *hésitante.* — Ma réponse..... (*On sonne*) Ah! le voilà..... Enfin! Ce n'est pas malheureux.

LE DUC. — Qui est-ce encore?

LA MARQUISE. — Mon prétendant. (*A part*) Ah! baron! baron!

LE DUC. — La peste soit de lui! Vous n'allez pas le recevoir, j'espère.

LA MARQUISE. — Mais si!

LE DUC. — Devant moi?

LA MARQUISE. — Je veux vous le présenter.

LE DUC. — Prenez garde! Je ne réponds pas des effets de mon désespoir, de ma jalousie...

LA MARQUISE. — Vous êtes jaloux... et vous parlez de vos dispositions pour le mariage! (*A Lisette, qui paraît*). C'est sans doute le baron de Liversan?

LISETTE. — Oui, madame.

LA MARQUISE. — Fais-le entrer.

LE DUC, *à part.* — Le baron de Liversan? Mais je ne connais que lui.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE

LE DUC, LA MARQUISE, LISETTE, LE BARON

LE BARON. — Ah! ma chère cousine, que je suis aise de vous revoir, et combien j'étais impatient...

(*Apercevant le duc, à part*). Le duc ici! Qu'est-ce que cela veut dire?

LA MARQUISE. — Bonjour, baron. Quel vent vous a poussé vers ces contrées?

LE BARON, *étonné.* — Comment! quel vent?... Vous le voyez, j'accours à vos ordres.

LA MARQUISE. — Vous avez une façon d'accourir qui vous est toute particulière, baron. (*Le duc rit.*)

LE BARON, *à part.* — La présence du duc ne me présage rien de bon. (*Haut, à la marquise.*) Une erreur d'étage a retardé mon bonheur de quelques minutes.

LA MARQUISE, *soulignant.* — D'une demi-heure, baron, d'une grosse demi-heure.

LE BARON. — Comment savez-vous?...

LA MARQUISE, *à demi-voix.* — Je comprends que Mlle Fideline ait eu le pouvoir de vous retenir.

LE BARON, *à part.* — Diantre!

LA MARQUISE. — Cela est tout naturel.... Ne vous croyez donc plus obligé à mettre votre impatience en avant.

LE BARON, *confus.* — Marquise... cousine... je vous assure... Soyez convaincue qu'il n'a pas dépendu de moi de me rendre plus tôt à votre appel.

LA MARQUISE. — Quel appel?

LE BARON. — Cet air d'ignorance... Ne m'avez-vous pas écrit, il y a quinze jours: « *Venez, je m'ennuie!* »

LA MARQUISE. — Il y a quinze jours?... Ma foi, s'il m'en souvient...

LE DUC, *achevant.* — Il ne m'en souvient guère.

LE BARON, *après avoir jeté un regard de travers au duc.* — Parbleu! j'ai justement là votre billet sur moi. Lisez.

LA MARQUISE, *lisant.* — Venez, je m'ennuie! C'est vrai. (*Elle passe la lettre au duc.*)

LE DUC. — C'est vrai. (*Il passe la lettre à Lisette*).

LISETTE. — C'est vrai.

LA MARQUISE. — Eh bien! baron?

LE BARON. — Eh bien! me voici.

LA MARQUISE. — Trop tard, baron. (*Elle regarde le duc en lui tendant la main.*) Je ne m'ennuie plus.

Le rideau tombe.

J'ai dit que ce petit acte avait été adressé par moi à la Comédie-Française, sous le voile de l'anonyme, — et que je n'en avais jamais eu de nouvelles.

Mon humble position de souffleur m'empêcha de faire des démarches auprès du secrétaire, — encore moins auprès des sociétaires, par qui j'aurais craint d'être moqué.

Je me consolai de cette mésaventure secrète en écrivant, — toujours pour moi seul, — un feuilleton imité de ceux du fameux critique Geoffroy, feuilleton dans lequel je rendis compte de la représentation imaginaire de *Venez, je m'ennuie.*

CHARLES MONSELET.

(*La suite au prochain numéro.*)



LES SACRILÉGES. — Un poste de fédérés au Père-Lachaise.



LES DÉFENSEURS DE LA COMMUNE. — Une femme conduisant une batterie de mitrailleuses place Taranne, le 22 mai
(Dessin de M. Sahib.)



LES DERNIERS HONNEURS. — Funérailles de Mgr Darboy et de l'évêque de Sura. — Passage du cortège quai des Augustins. — (Dessin de M. Vierge.)

l'épaule droite, Mgr Darboy fut placé sur un lit de parade autour duquel brûlaient les cierges et priaient les prêtres.

Le corps de l'archevêque martyr est resté exposé dans cette chapelle ardente jusqu'au mercredi 7 juin, jour fixé pour les funérailles.

L'émouvante cérémonie a eu lieu à dix heures précises.

Après la levée du corps, faite par les élèves suffragants du diocèse et le chapitre métropolitain, le cortége s'est dirigé de la rue de Grenelle-Saint-Germain vers Notre-Dame.

Un détachement de cuirassiers, colonel en tête, ouvrait la marche, suivi par des escadrons de chasseurs à cheval, par le 23e bataillon de chasseurs à pied et par trois bataillons du 48e de ligne.

Le deuil était conduit par le frère de Mgr Darboy.

A la suite des troupes s'acheminaient lentement quatre voitures de deuil, dans lesquelles se trouvaient quatre évêques en surplis et avec l'étole.

Huit diacres, à pied, portant la crosse, la mitre, le bougeoir et les autres insignes, précédaient le char funèbre dont les quatre coins, sont soutenus par des anges argentés qui se voilent la face en signe de deuil.

Sur le char sont placés l'étole et le surplis du prélat, avec une palme de martyr tressée en couronne.

Un deuxième char funèbre accompagnait le char de l'archevêque. C'était celui, moins pompeux, qui renfermait les restes de Mgr Sura et sur lequel étaient posés les insignes de sa dignité épiscopale.

Derrière les chars, marchaient les parents, des membres du clergé, plusieurs femmes.

Le cortége était fermé par les 38e et 76e régiments de ligne, par une batterie d'artillerie et un escadron de cuirassiers.

Parti de l'archevêché, le convoi funèbre a suivi l'esplanade des Invalides et les quais jusqu'à la cathédrale. Notre dessinateur a retracé les points de sa marche au moment où il gravit la pente qui mène du quai des Augustins sur la place Saint-Michel d'où on aperçoit à quelques pas la haute flèche de Notre-Dame de Paris.

En cet endroit, et des deux côtés, les trottoirs surplombent la chaussée et la foule se presse sur le passage du cortége. Tous étaient émus en pensant que depuis cinquante ans les archevêques de Paris semblent tous prédestinés à la mort du martyr.

L'intérieur de la cathédrale tout tendu de noir avec bordures d'hermine et crépines d'argent, était entièrement plein. Pas une place d'inoccupée.

On remarquait dans cette assistance tristement impressionnée:

M. Grévy, président de l'Assemblée nationale, à la tête de la députation des représentants;

Le maréchal Mac-Mahon avec son état-major;

Les généraux Douay et Vinoy entourés d'officiers de toutes armes.

Le générla Laveaucoupet, commandant en chef les troupes du cortége, se tenait à l'entrée de l'église avec son état-major.

Mgr Alouvry, ancien évêque de Pamiers, assisté des évêques de Châlons-sur-Marne et de Meaux, a officié.

Le catafalque de Mgr Darboy était placé à l'entrée de la nef, près du chœur. Celui de Mgr Sura était à sa droite, et à sa gauche le cercueil de l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine. Derrière ces trois cercueils se trouvaient ceux de MM. Bécourt, curé de Bonne-Nouvelle, et Sabathier, curé de Notre-Dame de Lorette, tous victimes des attentats de la Commune.

A l'issue de la cérémonie, les corps de Mgr Darboy et de Mgr Sura sont restés à Notre-Dame où ils ont été inhumés dans les caveaux; celui de M. Deguerry a été reconduit à la Madeleine; celui de M. Sabathier en son église, où un nouveau service funèbre a été célébré depuis.

MAC VERNOLL.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: *l'Aventurière*. — GYMNASE: *les Femmes terribles*. — VARIÉTÉS: *les Pupazzi*. — PALAIS-ROYAL: *la Chambre à deux lits*. — GAITÉ: *Il y a seize ans*. — CHATELET: *le Courrier de Lyon*. — Nécrologie. — Nouvelles.

Allons, reprenons nos habitudes et, petit à petit, nos plaisirs. Paris se doit à lui-même, à sa renommée, à son peuple d'artistes. La plupart de ses théâtres ont échappé aux flammes; rouvrez-les; remettez à leur place les décors à moitié roussis, rappelez le souffleur à son trou, le chef d'orchestre à son pupitre, les comédiens à leurs rôles. Le public reviendra instinctivement. On peut même, sans être un grand devin, prédire une très-belle saison dramatique. L'horizon est rempli de provinciaux et d'étrangers, avides de revoir Paris, dont ils sont privés depuis bientôt un an, — ce mauvais sujet de Paris, cet abominable Paris, contre lequel on déclame tant, qu'on ne cesse de maudire, et dont on ne peut pas se passer.

Grâce au retour de quelques-uns et de quelques-unes de ses sociétaires, la Comédie-Française a pu organiser des représentations composées d'autre chose que de *Tartuffe* et de *Valérie*. Elle donnait mardi dernier *l'Aventurière*, cette comédie qui a l'attrait d'un pastiche de Scarron et la valeur d'une solide peinture de mœurs. Clorinde a toujours été un des rôles les mieux rendus par Mme Plessy-Arnould. Ce n'était pas Régnier qui jouait Don Annibal ce jour-là, mais c'était un de ses élèves les plus intelligents, Coquelin cadet, — comme on dit Baptiste cadet, — l'émule grandissant de Coquelin aîné.

A propos de comédie on me conte une anecdote qui se place ici tout naturellement.

Les membres de la Commune ne dédaignaient pas d'envoyer demander au Théâtre-Français des loges, qu'ils distribuaient avec une galante munificence. Un d'eux se présenta lui-même (c'était peut-être Bergeret) dans le cabinet du secrétaire, et, après s'être fait remettre quelques coupons, il dit d'un air dégagé :

— J'ai parmi mes ordonnances un garçon qui s'occupe beaucoup de théâtre. Il a de l'imagination, de la facilité...

— Vraiment, citoyen!

— Il a composé une tragédie, dont il m'a lu quelques morceaux. Ce n'est pas mal du tout. Il faudra que je l'engage à vous adresser cela.

— Soyez sûr, citoyen délégué, que nous accueillerons avec le plus vif plaisir la tragédie de votre protégé.

Le lendemain, le secrétaire du Théâtre-Français recevait un assez volumineux manuscrit. C'était la tragédie en question. J'ai pu obtenir d'en copier quelques passages, qui donneront une idée suffisante du reste.

CATALLINAT OU LES CONJUREZ DE ROME

Tragédit en 5 aqte

SCÈNE Ire

Catallinat et sa femme

CATALLINAT

Madame, je ne puit atandre plus lontans,
J'atan depuis déja plus de vint ans.
Nous brave que nous somes interdis par ses lois,
Il nous faut une dépandanse. Voila mes explois.

SA FEMME

C'est pour te corrigé et te faire bien connaitre.
Le mal que tu as fait as tombé sur ta tête.

CATALLINAT

Si je ne me retenais, femme, je vous décolerais.
Oui, de mon Damas je vous partagerais.

SCÈNE II

Pison et Catallinat

CATALLINAT

Bonjour, Pison.

PISON

Me voici, bonjour, Catallinat.

CATALLINAT

Bon. Acié toi, et nous allons cosé là.

Reprenons notre sérieux.

Le Gymnase a emprunté au répertoire de feu Dumanoir une de ses bonnes pièces: *les Femmes terribles*. Mlle Aimée Desclée y joue le rôle de Mme de Ris, créé au Vaudeville par Mme Fargueil; elle y montre cette souplesse et cette mutinerie qui l'avaient déjà fait remarquer dans *Froufrou*. — *Les Grandes demoiselles* de M. Gondinet ont ramené l'essaim des jolies pensionnaires de M. Montigny, longtemps dispersé et effarouché par les clameurs de Bellone (style classique).

Au théâtre des Variétés, une troupe de comédiens recrutés un peu partout, s'est installée et donne des représentations composées des éléments les plus divers. Dans la même soirée, on assiste à un drame en vers, à un ballet, à un vaudeville et à un spectacle de marionnettes. Le drame est déclamé par M. Taillade, le ballet est dansé par Mlle Virginie Magny, le vaudeville est joué par des inconnus.

Quant aux marionnettes, ce sont les *Pupazzi* de M. Lemercier de Neuville, les *Pupazzi* d'aristophanesque mémoire, qui ont fait leur tour d'Europe et qui reviennent à Paris, leur berceau natal. Ah! l'excellente troupe! Elle fait songer à celle dont parle Hoffmann dans ses *Fantaisies à la manière de Callot*: « Après beaucoup de tourments et de tribulations, je suis parvenu à composer une troupe parfaite. Il n'y a pas de membre qui, pour sa diction, sa pantomime, son costume, ne suive aveuglément ma volonté. J'ajoute que dans les entrées et les sorties il y a d'autant moins de confusion que personne ne se met dans la tête de prendre le pas sur un autre; vous pouvez juger ainsi de l'harmonie de nos représentations. Pas de jalousies, pas de cancans ni de propos haineux; je n'ai pas encore eu la plus petite querelle..... — Et les femmes? — Elles sont toujours dans les bras l'une de l'autre. »

Telle est la troupe de M. Lemercier de Neuville, qui tient tout entière dans un coffre. Et cependant quels personnages bruyants et discordants représentent ces *Pupazzi*! On les reconnait tous à la vue et à l'audition. Voici le grand compositeur des Bouffes, long, sec, aux cheveux en saule pleureur, le nez chaussé d'inamovibles besicles; — voici les deux frères Siamois de la chansonnette, soupirant les triolets des *Prunes* et racontant ainsi leur propre histoire :

Mon frère avait assez de voix,
Et moi, j'imitais les comiques;
Nous chantions tous deux à la fois;
Mon frère avait assez de voix.
Chez les seigneurs, chez les bourgeois,
On nous trouva très-sympathiques.
Mon frère avait assez de voix,
Et moi, j'imitais les comiques.

Notre chemin se fit ainsi,
Choyés tous deux par le caprice;
Ayant le *sol* et lui le *si*.
Notre chemin se fit ainsi.
Nous n'eûmes de réel souci
Qu'à l'époque de la milice.
Notre chemin se fit ainsi,
Choyés tous deux par le caprice.

Voici le célèbre publiciste *à la mèche*, turbulent, nerveux, saccadé, hachant menu ses phrases, et formulant mathématiquement ses idées politiques: « Sans paix, point de liberté! Sans liberté, point de paix! — Qu'est-ce que la paix? la formule de la liberté. Qu'est-ce que la liberté? l'expression de la paix. — La paix termine tout, dénoue tout, tranche tout, résout tout, fonde tout! La liberté fonde tout, résout tout, tranche tout, dénoue tout, termine tout! — Si donc, dans un Etat, l'on veut fonder tout, résoudre tout, trancher tout, terminer tout, il faut employer la paix, il faut employer la liberté. — La liberté sans paix équivaut à la paix sans liberté. — Paix, liberté! Liberté, paix! Tout est là. »

Voici l'avocat onctueux, ému, féminin, melliflu, ingénieux et paradoxal jusqu'au délire. Ecoutez-le plaidant la cause d'un individu qui a tué sa femme à coups de sabot et ses enfants à coups de soulier: « Nous ne nions pas le fait! — s'écrie-t-il — mais nous vous ferons cette question: Avec quoi voulez-vous que nous eussions commis ces meurtres? L'accusé est cordonnier. Il y a évidemment là dedans une circonstance atténuante qu'appréciera le jury. Oui, messieurs, l'accusé est coupable...... coupabl

et inexcusable! Mais je le demande à vous tous, messieurs les jurés, à vous qui êtes tous ou presque tous pères de famille; si vous aviez, par une circonstance ou par une autre, perdu votre femme et vos enfants, et si vous aviez comme tout le monde quelque chose à vous reprocher, ne vous trouveriez-vous pas assez punis par ces pertes successives, — même si vous les aviez provoquées? Et dans votre abandon et vos remords ne trouveriez-vous pas un supplice plus grand que tous ceux inventés par la justice humaine?»

Toutes ces *imitations* sont amusantes au possible, et M. Lemercier de Neuville s'en tire avec une double habileté. Ses auditeurs cosmopolites l'attendent à une nouvelle série.

Rouvert le Palais-Royal! rouvert le Châtelet! rouverte la Gaîté! Ne comptez pas cependant sur des pièces nouvelles avant quelques semaines, et d'ici là sachez vous contenter du *Courrier de Lyon* ou d'*Il y a seize ans.* C'est encore assez bon pour une ville en convalescence.

Il faut ajouter le nom du marquis de Belloy à la liste trop longue des écrivains et des artistes morts pendant les derniers événements. Nommer l'auteur de *Pythias et Damon*, de *Karel Dujardin*, du *Tasse à Sorrente*, de la *Pia de Tolomei*, et de quelques autres bijoux poétiques et dramatiques, c'est évoquer le souvenir d'un des esprits les plus délicats et d'un des talents les plus cultivés de notre époque. Il est mort discrètement, comme il a vécu, laissant derrière lui un parfum d'exquise littérature.

Auguste de Belloy était âgé de cinquante-six ans environ. Sa dernière œuvre est une traduction en vers de Térence, qui fut couronnée par l'Académie française.

CHARLES MONSELET.

L'ORGIE ROUGE

Per me si va nella Citta dolente.

Nous nous rappelions, en rentrant dans Paris, cette inscription que Dante a gravée sur la porte de son Enfer. « Cité dolente, » en effet, et que les scélérats qui l'ont dévastée avaient changée en ville infernale. Palais écroulés, monuments détruits, rues éventrées, maisons béantes: la flamme et l'obus ont passé partout.

Et cet entassement de ruines n'est que la hideuse ébauche de la destruction gigantesque que projetait la Commune! Cela fait l'effet d'un horrible rêve. On a besoin, pour y croire, de tâter les plaies et de fouler les décombres. C'est une honte de penser que cette insurrection excécrable va entrer et se vautrer dans l'histoire.

Son début pouvait faire présager sa fin. Elle s'ouvre par l'assassinat de deux généraux pris dans le guet-apens de l'émeute, fusillés à bout portant contre un mur. La voie Scélérate était frayée du haut de Montmartre redevenu le mont des Martyrs. L'insurrection du 18 mars devait fatalement rouler sur cette pente, dans un torrent de fange et de sang. Le crime originel se multiplie par lui-même; une fois lancé, on ne s'arrête plus.

Le lendemain de ces meurtres une troupe d'êtres inconnus, révélés pour la première fois par l'affiche qui portait leurs noms, rappelant, tant ils étaient obscurs, ces bandits masqués ou barbouillés de noir qui escaladent, la nuit, la maison qu'ils vont mettre à sac, s'emparent de Paris. Leurs sombres bandes s'ébranlent derrière eux; elles envahissent la ville désarmée. La Commune sort d'une élection dérisoire et le tour est fait: le tour sinistre d'une ville de deux millions d'âmes escamotée sous l'urne aux trois quarts vide d'un scrutin fraudé.

Paris, pris de stupeur, ne résista pas. Il fit le mort, comme on dit. Mais faire le mort dans de pareils périls, ou mourir véritablement, c'est tout un, lorsque le jeu se prolonge. La Commune s'installa sur le cadavre de cette ville inerte. Quand elle voulut se réveiller, quelques jours après, il était trop tard. Ses clés étaient prises, ses forteresses occupées, ses ministères usurpés, ses postes surpris. L'armée de l'émeute, enrégimentée de longue date, cernait de toutes parts les bataillons impuissants de l'ordre. Paris sentit le pied des brigands sur sa gorge: il rentra dans sa léthargie, ne bougeant plus, s'attendant à tout.

Dès lors la Commune régna et se mit à l'œuvre. Son personnel tenait le milieu entre la bohème et le bagne: émeutiers de profession, assasins de fraîche date, journalistes tarés, ruffians de faubourgs, aboyeurs de clubs, ouvriers de grèves; le *tas d'hommes perdus* dont parle Corneille, portés par un flot fangeux sur le sommet de la dictature. Un joueur de vielle était là, comme pour mener la ronde de cette Carmagnole au pouvoir.

Cherchez bien, parcourez l'histoire, vous n'y trouverez pas une révolution d'un niveau si bas et d'un caractère si pervers. — Les guerres serviles de Rome sont justes, en fin de compte, malgré leurs excès. Ce sont des esclaves qui brisent leurs chaînes; des gladiateurs qui s'échappent de la boucherie du Cirque, et qui retournent contre leurs bourreaux les glaives ignobles avec lesquels ils les forçaient à s'entretuer dans l'arène. La Jacquerie du quatorzième siècle sort d'un effroyable abîme d'oppression. Les *Ciompi* de Florence, incendiaires comme les communistes de l'Hôtel-de-Ville, ont pour grief l'ilotisme politique et industriel auquel les classes riches les avaient réduits. Le fanatisme biblique illumine d'une sorte de folie sacrée l'apocalypse sauvage des anabaptistes de Munster. La Terreur, horrible au dedans, est parfois superbe au dehors: l'héroïque épée de ses soldats rachète, en partie, la hache de ses égorgeurs.

L'insurrection du 18 mars n'a aucune de ces compensations ni de ces excuses. Elle éclate brusquement, en pleine république, en pleine liberté, devant l'invasion rangée en bataille sous les remparts de Paris, contre une Assemblée librement élue, contre le suffrage universel, contre la religion, contre la bourgeoisie, contre l'industrie, contre la famille, contre le travail, contre tout ce qui fait la dignité, la sécurité et la vie d'un peuple. Ce n'est ni à un despotisme, ni à une aristocratie qu'elle déclare la guerre, mais à la civilisation, à la société et à la patrie. Elle n'a pour dogme qu'un athéisme grossier, pour doctrine qu'un matérialisme abject, pour programme que le lazzaronisme armé, l'expropriation de toutes les classes par une seule, l'égalité des parts dans la mangeoire humaine, la curée de la fortune publique et privée jetée en proie aux appétits et aux convoitises du prolétariat.

Tout d'abord, l'insurrection jeta bas le masque. La veille, elle ne réclamait qu'une municipalité librement élue; le lendemain, ce fut l'autocratie de la Commune asservissant Paris et la France, abolissant l'armée, déchirant les lois, rayant les contrats, confondant dans un gâchis informe et absurde la voirie et l'enseignement, les impositions et les consciences, l'impôt universel et l'octroi local. Du premier coup, ces suppôts de liberté à outrance nous ramenaient à la plus odieuse forme de tyrannie qu'ait créée l'histoire, celle de la Seigneurie italienne du moyen-âge, cumulant tous les pouvoirs, judiciaire et politique, pouvant, à son gré, tuer et proscrire, raser les maisons et confisquer les fortunes. Despotisme d'autant plus terrible que, concentré dans l'enceinte d'une ville, il en tenait tous les habitants sous sa main et sous son regard. On peut passer inaperçu à travers les mailles d'une vaste oppression, on n'échappe pas à une tyrannie locale qui vous parque et qui vous étreint; la ville est prise comme sous un filet. C'est ce régime barbare qu'aurait rétabli la Commune. Paris fait à son image

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Si Paris s'est rendu, ce n'est qu'affamé.

ÉCHECS

Solution du problème n° 370.

1. F 5 FD	1. F pr F (A)
2. F 5 D, échec.	2. T pr F
3. D 1 FD, échec.	3. R 5 D
4. D 4 FR, échec et mat.	

(A)

	1. R pr. F.
2. D 6 F, échec.	2. R 5 D
3. D 4 R, échec.	3. R 4 F
4. D 4 CD, échec et mat.	

P. JOURNOUD.

TYPES DE COMMUNEUX. — Convoi d'incendiaires conduits à la prévôté du Petit-Luxembourg, le 24 mai. — (Dessin de M. Vernier.)

n'aurait plus été qu'une immense cité ouvrière consommant sans produire, rançonnant pour vivre, soldée par le capital et par l'épargne jusqu'à extinction de l'une et de l'autre, repue en bas et terrorisée en haut par une oligarchie de grévistes et de démagogues.

Mais c'est faire trop d'honneur aux ravageurs de Paris que de leur prêter un système. Ils n'ont eu d'autre logique que celle de la violence et de l'ineptie. La spolation et la profanation des églises, l'emprisonnement de l'archevêque et des prêtres, les enrôlements forcés pour la guerre civile, les réquisitions violant les domiciles et dressant l'inventaire des futurs pillages, sont les premiers actes de leur grossier mélodrame. Tout en restant horrible, il tourna bientôt à la farce lorsqu'il se jeta dans la parodie de 93. Le carnaval fut complet, toutes les friperies jacobines furent rapiécées et remises à jour, tous les grands rôles de la tragédie révolutionnaire furent repris par de grotesques doublures. Le vieux Delescluze, avec sa « tête de bois remplie de fiel, » se grima en Maximilien Robespierre. Félix Pyat n'eut qu'à rester lui-même pour jouer la *rage* et la lâcheté de Marat, prêt à rentrer dans son bateau de blanchisseuse, comme l'Ami du peuple dans sa cave, au premier signal du péril. Raoul Rigault, bronzé en Saint-Just, avait ceint l'écharpe sanglante de Fouquier-Tinville : et l'on vit bientôt la population parisienne trembler devant cet affreux gamin du quartier latin. Le cordonnier Simon reparaissait dans le savetier Gaillard, ressemeleur breveté des barricades de l'insurrection, celui-là même qui, détrôné par la Commune de ses tas de pavés, rentrait magnanimement dans l'échoppe de sa vie privée, « heureux d'avoir pu rendre quelques services à son pays. » Chaumette déguisé en garde national, allait d'église en église, abattant les crucifix, crochetant les tabernacles, volant les ciboires. On mettait le Christ à la porte des écoles et des hôpitaux. L'athéisme avait ses Torquemada.



La fosse commune. — A, — Lieu où fut retrouvé le corps de Mgr Darboy au Père-Lachaise.

Cette abjecte contrefaçon de 93 s'étendait à la presse infecte qui soutenait la Commune. Un bâtard de Marat, Jules Vallès, dans le *Cri du peuple*, vociférait la haine et la rage. Bohême de lettres, aigri par une jeunesse misérable, affolé d'orgueil, ulcéré d'envie, sa poche à fiel crevée s'était répandue dans son style.

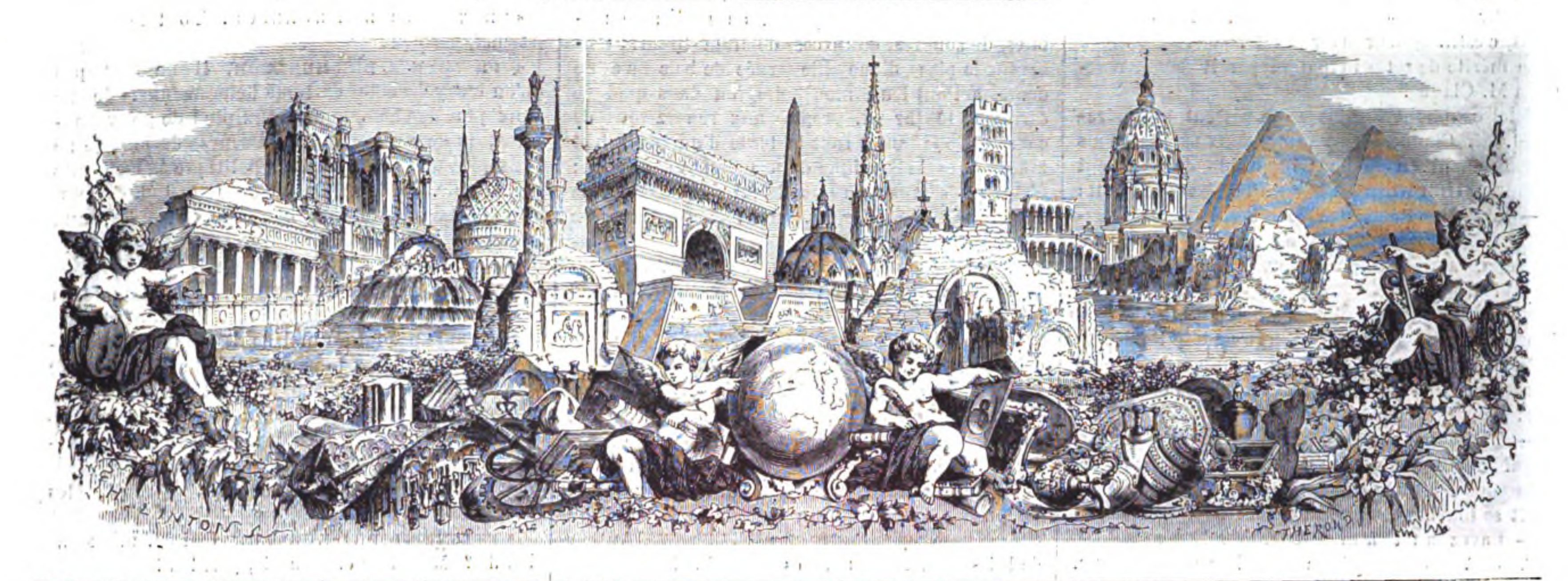
PAUL DE SAINT-VICTOR.

(A suivre.)

IMPRIMERIE JANNIN, 13, Quai Voltaire.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE
15e Année. N° 741. — 24 Juin 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. —— On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT

SOMMAIRE



L'AGONIE DE LA COMMUNE. — Marins, infanterie de marine et 74e de ligne purgeant le Père-Lachaise des derniers insurgés, le samedi 27 mai à 8 heures du soir.
(D'après le croquis de M. Robida.)

COURRIER DE PARIS

Un des nouveaux moyens employés par la police pour arriver à découvrir les fédérés cachés à Paris, c'est... de leur laver la tête.

Le mérite de cette invention paraît devoir revenir à M. Claude.

Voici comment les choses se passent ordinairement. M. Claude pénètre, avec deux agents, dans l'appartement où se tient l'individu dont il veut s'assurer. Un révolver à la main, il s'avance et dit :

— Vous êtes Flodoard... le membre de la Commune... le joueur de trombone... le délégué à l'enseignement public... Au nom de la loi, je vous arrête!

Naturellement, le quidam affirme qu'il n'est pas Flodoard, qu'il ne sait pas ce que c'est que Flodoard, qu'il n'a jamais su tenir un trombone, et que l'enseignement public lui est complétement étranger.

— Chansons! réplique M. Claude; vous êtes admirablement grimé, j'en conviens, mais nous allons vous rendre votre identité.

Et se tournant vers ses agents :

— Lavez la tête à monsieur, leur dit-il.

Aussitôt les agents de se précipiter sur monsieur, de l'empoigner par le cou et de le fixer sur une chaise. Un d'eux court à la cuvette, l'emplit d'eau et y verse une substance chimique. La tête de l'individu est saisie et frottée d'importance; on lui passe et repasse la main dans les cheveux.

Pendant ce temps là, M. Claude a tiré de sa poche une photographie.

— Frottez encore, dit-il imperturbablement.

En vain le patient se débat et continue ses protestations.

M. Claude semble ne pas l'écouter; les yeux attachés sur la photographie :

— Lavez toujours... il n'est pas assez ressemblant.

Et les agents se remettent à la besogne jusqu'à ce que les cheveux aient tout à fait recouvré leur nuance primitive, noirs s'ils étaient blonds, blonds s'ils étaient noirs.

— Ah! s'écrie alors M. Claude triomphant, osez soutenir encore que vous n'êtes pas Flodoard!

Cela est très-bien, si l'individu est en effet Flodoard, comme cela arrive toujours.

Mais supposez cependant qu'il ne soit pas Flodoard.

Le voilà avec le secret de sa teinture dévoilé, livré aux risées de ceux qui l'entourent.

On ne s'imagine pas ce que le nouveau moyen de M. Claude a semé d'alarmes parmi les gens qui se teignent, — corporation plus nombreuse qu'on ne croit.

Ils sont dans une anxiété perpétuelle, ils ne vivent plus.

A chaque coup de sonnette qu'ils entendent retentir à leur porte, ils tressaillent et s'écrient d'un ton lamentable :

— Ah! mon Dieu! On vient me laver la tête!

~~~ Si les Français n'ont pas « la tête épique, » selon une affirmation célèbre, ils ont, en revanche, le tempérament dramatique développé au plus haut degré. Combien de fois n'ai-je pas entendu répéter autour de moi, dans ces derniers temps : « Que de sujets de pièces pour l'avenir! »

« Que de sujets de pièces! » Et tandis que cette exclamation faisait son chemin, un homme se trouvait qui écrivait une de ces pièces-là, au fur et à mesure des événements, et comme sous leur dictée. Il faut dire que cet homme n'habitait pas Paris, mais la province, et encore la province du bord de la mer. Il n'y avait que la mer, en effet, dont la voix fût assez puissante, par intervalles, pour lutter avec la voix de la guerre; un tel voisinage était indispensable pour soutenir cet écrivain dans son entreprise. Une fois la pièce faite, le journal *le Havre* s'en empara et la publia dans son feuilleton. C'est là que je l'ai lue, par hasard, sans en connaître l'auteur. Elle a pour titre : *Jean-le-Victorieux*. Je ne serais pas surpris qu'Alexandre Dumas fils, qui habite lui aussi un rivage de l'Océan, l'ait lue de son côté.

Jean-le-Victorieux est en cinq actes, qui se subdivisent en une infinité de tableaux. Comme dans les grandes pièces à batailles de Shakspeare, le lieu de l'action y change à chaque instant : tantôt dans un camp, en pleine campagne, au milieu de mobiles, de zouaves, de turcos, de franc-tireurs; tantôt sur la place d'une ville, ornée de balcons et de dames agitant leurs mouchoirs, ou dans quelque carrefour ténébreux, propice aux rendez-vous de conspiration; tantôt sous la tente d'un général et tantôt dans la boutique d'un marchand de vins; d'autre fois dans un salon de ministère, et même en pleine Assemblée nationale. *Jean-le-Victorieux* met en scène une masse considérable de personnages, — il n'en pouvait pas être autrement : — députés, hommes d'état, princes, espions, inventeurs, marchands de journaux, grandes dames, cantinières, prêtres, philosophes, ouvriers, négociants, artistes, etc., etc.

Cependant, pour satisfaire à des convenances que l'on comprend de reste, le drame se passe dans une contrée de fantaisie. La plupart des noms sont inventés, mais beaucoup sont transparents. Il en résulte une œuvre singulière et d'un intérêt curieux. Le principal héros est un officier de fortune qui rêve dans son pays le rôle de Washington. Autour de lui s'empressent tous les individus inséparables d'une révolution quelconque, les uns gravitant, les autres rampant. Parmi eux on remarque la figure très-réussie d'un ambitieux à tout faire, le citoyen Oribot. Son caractère est fort bien posé dans sa première entrevue avec la régente du royaume.

« THÉCLA, *avec un gracieux signe de tête*. Monsieur Oribot...

« ORIBOT. Citoyen Oribot, madame.

« THÉCLA. Je vous ai fait prier de venir me voir, *monsieur*, afin de m'entretenir avec vous d'affaires sérieuses. Je sais que vous possédez des qualités politiques véritables... (*Oribot veut parler, elle l'arrête d'un geste*) et je ne puis comprendre qu'un homme aussi distingué que vous fasse usage de ces vulgarités ramassées dans le ruisseau.

« ORIBOT. Ce langage, madame la régente...

« THÉCLA. Est dur, mais nécessaire en ce moment pour établir nos situations. Je vais au fait : votre ambition est en disponibilité; voulez-vous la mettre au service d'une grande entreprise politique?

« ORIBOT. Qui vous donne le droit, madame?...

« THÉCLA. Ceci. (*Elle tire un papier et le lui montre.*)

« ORIBOT, *avec un peu de confusion*. J'avais pensé devoir offrir mes services à ce misérable gouvernement, si justement déchu... Qui n'a eu son quart d'heure de folie? qui ne possède un grain d'ambition? »

Cette situation est prise sur le vif et dans l'histoire de nos dernières années, où on l'a vue se répéter souvent. La régente offre à Oribot le ministère de la police. « J'allais vous le demander, madame, » dit-il. Et sans perdre une minute, le voilà qui explique la manière dont il comprend ses fonctions. Il a besoin de ressources, de grandes ressources. « Le plus ruineux, assurément, — dit-il, — c'est l'organisation des complots contre soi-même. Et comment se passer de complots! Le complot est indispensable à la consécration d'un gouvernement et à son maintien... Nous aurons besoin, dès le début, d'une conspiration bien montée, pour rassurer les bons et faire trembler les méchants, et pour nous poser près du gros public en défenseurs privilégiés de l'ordre. Avec cela, nous pourrons marcher quelque temps et préparer à loisir d'autres machines. Ah! les complots! on ne sait pas le parti qu'on peut en tirer. Semer des inquiétudes dans l'opinion publique, faire diversion à ses réclamations et trêve à ses plaintes, compromettre des noms honorables mais gênants, et perdre sûrement ses ennemis, — on arrive à tout cela avec de bons complots. Les faire naître et les étouffer à propos, voilà donc la fine science des hommes d'Etat. »

On assiste, dans les actes suivants, à la formation de ce complot. Une séance de la Société des Libres-Hurleurs reproduit en partie les excentricités de langage et d'idées dont nous avons été témoins dans les clubs de Paris. Les Libres-Hurleurs, passablement avinés, sont réunis pour élire un chef. Là-dessus, réclamations, tapage, brouhaha :

« PREMIER LIBRE HURLEUR. De quoi? un chef! C'est contraire à l'égalité. Je m'oppose à la motion, je ne veux pas de chef, il n'en faut pas!

« DEUXIÈME LIBRE-HURLEUR. Tout le monde est chef, parbleu!

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Il ne faut pas qu'on essaye encore de nous fiche dedans. Je ne veux plus de chefs, je ne veux plus de gouvernement, je ne veux plus de faiseurs de lois, je ne veux plus d'impôts! Voilà la politique à Coco, mes petits amis. Je demande qu'on jette tout dehors, et qu'on fasse place aux bons, aux solides, aux purs.....

« TOUS. Pas de chefs! pas de chefs!

« PREMIER LIBRE HURLEUR. Je la connais, la politique. Depuis trente ans j'ai été de tout et partout. N'ai-je pas fait, à moi seul, plus de barricades que vous n'avez tous ensemble usé de culottes? Et pas de quoi boire un coup! Tout cela par la faute des braillards de la chambre, des avocats et des barbouilleurs de papier. C'est le tour des purs aujourd'hui!

« DEUXIÈME LIBRE-HURLEUR. Qui ça, les purs?

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Qui ça, monsieur l'enflé? Mais moi et les amis, parbleu!

« TOUS. Il a raison!

« PREMIER LIBRE HURLEUR. Sans quoi, les patriotes, au lieu de régner, seront encore une fois envoyés à l'ours..... Je vois le coup! »

Ne reconnait-on pas là tout ce qui s'est débité si longtemps à la salle Favier, à la salle de la Reine-Blanche, à la salle de l'Elysée-Montmartre, à la salle des Folies-Bergère? — Ce n'est pas tout : après la séance, *l'orateur* est suivi et rejoint par un individu nommé Lascar, qui lui propose un litre à seize. Le dialogue suivant s'échange sous un bec de gaz :

« LASCAR. Avant d'entrer, un mot. Je sais que tu as toujours été un pur.

« PREMIER LIBRE HURLEUR. Oui!

« LASCAR. Un vrai.

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Tu as raison. Franchement, je n'avais pas confiance en toi, camarade; mais je vois que tu m'apprécies, je te pardonne ma méfiance.

« LASCAR. Je t'avouerai que je suis chargé de t'offrir une place.

« PREMIER LIBRE HURLEUR, *flatté*. Ah! ah! on a enfin pensé à moi.

« LASCAR. Le nouveau gouvernement veut se faire des amis.

« PREMIER LIBRE HURLEUR. Ces gens-là ont du nez.

« LASCAR. Beaucoup de nez... Quelle place veux-tu?

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Choisis pour moi.

« LASCAR, *souriant*. Tu ne peux pas être ministre.

« PREMIER LIBRE HURLEUR. Pourquoi pas?

« LASCAR. Il y a des questions à étudier.

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Des questions! Il ne fallait pas nous la faire celle-là. Tout le monde est égal, voilà la politique.

« LASCAR. Mais enfin.....

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Entre nous, écoute: toute réflexion faite, j'aime mieux qu'on me donne tant par jour.

« LASCAR. Je vais te remettre les premiers fonds.

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Merci, vieux! Allons émarger une bouteille.

« LASCAR. D'accord! (*Ils entrent chez le marchand de vins*). »

Il y a trois mois que ces choses étaient imprimées. On ne peut refuser à l'auteur le don de l'intuition.

Le complot suit son cours, il éclate. Des individus masqués font mine de se jeter sur le ministre Oribot, et s'enfuient au premier cri d'alarme. Oribot s'essuie le front, et, dépliant tranquillement un grand papier : « Voilà, dit-il, un exemplaire des 50,000 placards qui vont annoncer cet attentat à la nation! » Aussitôt, on entend crier dans la coulisse: « Demandez le grand complot contre le nouveau
~~~

gouvernement!.... Horribles détails!..., dix centimes! » Des marchands entrent en scène, répétant ce cri, et suivis d'une foule de badauds qui se disputent les exemplaires.

— « Brave peuple! — s'écrie avec enthousiasme Oribot, resté seul; — je t'aime et je te sauverai malgré toi. . dussé-je faire arrêter tout le monde! C'est ainsi que je fonderai la liberté et que je saurai la faire chérir des hommes intelligents. (*Pause*) Son Excellence Oribot!... Ces mots sonnent bien... Ah! la grande politique vous enlève vite son homme! Et dire qu'il y a huit jours à peine une crémerie de bas étage me refusait crédit!... Je ferai surveiller cet établissement. »

Ce dernier trait est adorable.

A cet intrigant sans préjugés, l'auteur oppose un noble caractère, celui du républicain Martin.—C'est cette diversité de types qui fait l'intérêt de *Jean-le-Victorieux*, plutôt que l'intrigue sentimentale qu'il s'est cru obligé d'y coudre, sans doute pour satisfaire aux conventions scéniques. J'ignore toutefois si la pièce a été écrite en vue de la représentation; il y aurait, dans ce cas, beaucoup à élaguer, à sacrifier, car elle est touffue comme le *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset.

Quoi qu'il en soit, cet essai d'un inconnu,—d'un anonyme, veux-je dire, — annonce des qualités dramatiques d'un ordre de plus en plus rare, et il valait la peine d'être signalé à nos lecteurs.

~~~ Depuis la Saint-Médard, quinze jours se sont écoulés, — c'est le mot. Le saint a tenu une partie de ses promesses.

Dans un charmant tableau de Gavarni, deux petites dames, — on les appelait *lorettes* en ce temps-là, — regardent s'éloigner un jeune homme.

— Ce petit me plaira beaucoup pendant quarante jours, dit l'une d'elles.

— Pourquoi? demande l'autre.

— Parce qu'il *a plu* le jour de la Saint-Médar.

~~~ Celui qui écrira le grand drame parisien de ces dernières années devra audacieusement l'appeler : *le Marchand de vins*.

C'est chez le marchand en vins en effet que tout s'est préparé, que tout s'est passé, que tout s'est accompli. Le marchand de vins est la clef de voûte de l'édifice social enclos dans le terrible département de la Seine.

Hélas! qui est-ce qui peut prévoir pendant combien de temps s'exercera encore sa funeste influence!

Et cependant, le marchand de vins lui-même n'est pas l'être heureux et joyeux qu'on pourrait s'imaginer.

Verser le plaisir et l'oubli à tout le monde et ne se réserver pour soi que la fatigue, — tel est son lot.

On va en juger par le simple exposé d'une des journées du premier marchand de vins venu.

A six heures en été, à sept heures en hiver, le marchand de vins est invariablement debout chaque matin, pour présider à l'ouverture et au nettoyage de sa boutique.

Puis il s'assied à son comptoir de plomb, avec la majesté d'un fonctionnaire public, et attend venir le client.

Sur le comptoir il y a tout ce qu'il faut pour..... boire; c'est-à-dire, d'un côté les mesures connues sous les noms de litre, demi-litre, cinquième, canon; de l'autre côté, des verres de toutes les dimensions.

Au-dessus du comptoir, une pendule.

Le long du mur, le *tourniquet*, témoin des défis bachiques.

Et l'*ardoise*, qui reçoit les additions.

Le premier client du marchand de vin est quelquefois cet ouvrier nocturne dont le nom seul réclame toutes les délicatesses de la plume.

D'autres fois, c'est le *laitier*.

Mais, à coup sûr et invariablement, le troisième client est le charbonnier, — le charbonnier du coin ou d'en face, éveillé lui aussi dès la première heure, et tourmenté du besoin bien naturel de *tuer le ver*.

Voyez-le, cet enfant de l'Auvergne à la figure joviale et demi-noire, aux dents blanches, à la démarche indolente et lourde; il apparaît sur le seuil du marchand de vins, l'air à la fois indécis et malin.

— Bonjour, monsieur Louis (ou monsieur Jean, ou monsieur Thomas), dit-il.

— Bonjour M. Chambournac.

— Et qu'est-che que vous nous raconterez de nouveau, che matin, monsieur Louis?

— Pas grand'chose, monsieur Chambournac.

— Che crois bien que chest vostre tour de payer le vin blanc, ajoute-t-il en se grattant l'oreille.

— Je suis sûr du contraire, réplique le marchand de vins, puisque c'est moi qui l'ai payé hier.

— Alors, comme chela, monsieur Louis, il faut que je régale aujourd'hui.

— Vous voyez bien que les verres sont remplis.

— Ch'est juste. A vostre santa, monsieur Louis!

— A la vôtre, monsieur Chambournac!

Et l'on trinque.

Après avoir bu et après s'être essuyé les lèvres du revers de la main, l'honnête Auvergnat ne manque pas d'ajouter avec un gros sourire :

— Chavez-vous, monsieur Louis, que vos verres deviennent plus petits tous les jours?

— Attendez, je vais les remplir une seconde fois et payer la tournée; je suis sûr que vous les trouverez plus grands.

— Oh! oh! chest pourtant vrai! s'écrie joyeusement le charbonnier.

Et l'on trinque encore, on trinque toujours. Il faut que le marchand de vins soit en fer pour y tenir. Les tournées succèdent aux tournées; après le charbonnier, c'est le boulanger, c'est le coiffeur, c'est le marchand de couleurs, ce sont tous les voisins, empressés successivement d'*écraser un grain*.

Le marchand de vins tient tête à tous.

Notez qu'il n'est pas encore huit heures.

A huit heures, une soupe plantureuse se dresse et fume pour tout le monde, pour les ouvriers de l'atelier voisin, pour les cochers de la station de vis-à-vis.

Je laisse à juger si on l'arrose!

Le vin rouge a remplacé le vin blanc; — désormais le vin rouge régnera toute la journée.

Jusqu'à midi, déjeuners par-ci, déjeuners par-là; l'entre-côte traditionnelle ou l'omelette au lard; souvent la modeste andouillette; quelquefois moins encore, deux œufs durs épluchés sur le coin du comptoir...

Il est reconnu que l'œuf dur est un puissant éperon pour la soif.

Puis, la cafetière se promène, versant le *petit noir* aux indigents, le *gloria* aux opulents.

C'est aussi le moment où l'on apporte les cadres de tapis verts et les cartes; on joue les consommations passées et les consommations futures, prétextes sans cesse renaissants; parties en *lié* et en renoué, coupées par l'éternel choc des verres, — sans oublier l'apostrophe continuelle au marchand de vin :

— Eh bien! patron, est-ce que vous ne prendrez pas quelque chose avec nous?

— Tout de même! répond l'héroïque patron.

Pendant l'après-midi la consommation se diversifie, s'étend, s'ingénie, emprunte mille formes, touche à tout, goûte à tout. L'après-midi est surtout le moment du *casuel*, des buveurs envoyés par le hasard.

Nous touchons à une heure importante, — à l'heure de l'absinthe.

L'heure de l'absinthe est aussi l'heure du vermouth, et l'heure du bitter, et l'heure du madère, — l'heure des apéritifs enfin.

On coupe l'absinthe avec de l'anisette, le vermouth avec de la gomme, le bitter avec du curaçao.

Versez! et reversez encore! Paris n'a pas soif, mais il veut s'exciter à boire.

Et il arrivera à son but, soyez-en sûr.

Le voilà à table, en effet.

Il dîne chez le marchand de vins, qui a toujours un noyau de dix ou douze habitués.

Le dîner, c'est le *crescendo* de la symphonie, le couronnement, le bouquet, les digues rompues, l'inondation, l'explosion, l'éruption!

Et vous vous imaginez bien que le marchand de vins a sa part des trésors liquides qu'il monte de la cave, — surtout lorsque c'est lui-même qui, armé de son *foret*, délivre de sa prison transparente l'âme du vin.

— Allons, patron, apportez votre verre!

— Vous me faites bien de l'honneur, messieurs, répond le patron obéissant.

Entre onze heures et minuit, vous le croyez peut-être harassé, abattu, brisé.

Vous vous le représentez vaincu par cette mer de liquides de toutes les couleurs qu'il a engloutie.

Vous vous le figurez demandant grâce...

Erreur! Son œil est peut-être plus brillant, ses joues plus enflammées, sa voix plus retentissante; — mais il est ferme à son poste.

Ne faut-il pas qu'il surveille les bischofs et les punchs par lesquels les buveurs triomphalement obstinés terminent leurs glorieux travaux?

Certes, il faut être spécialement et énergiquement constitué pour accepter les rudes fonctions de marchand de vins.

Je n'ai tracé qu'un croquis insuffisant et incomplet d'une de ces journées si effrayamment remplies.

Encore n'ai-je point parlé des discussions où il est naturellement forcé d'intervenir;

Des rixes qu'il est appelé à étouffer;

Des *pochards* qu'il lui faut éconduire plus ou moins poliment.

Voyez le temps qui lui reste pour la vie de famille, pour les distractions, pour la pensée!

Et portez-lui envie, si vous l'osez...

Minuit!

C'est l'heure de la délivrance!

Les volets sont fermés, le gaz va être éteint.

Le marchand de vins compte sa recette, il est enfin seul — et, malgré lui, sa tête s'incline dans ses mains...

Mais il se reproche bien vite ce moment de faiblesse, et, d'un pas encore assuré, il monte dans sa chambre à coucher.

Six heures après... il recommence.

~~~ La réapparition des vélocipèdes n'est pas un des moindres symptômes de la renaissance parisienne. Sur la poussière de nos ruines, on voit rouler — avec un empressement peut-être prématuré — un assez grand nombre d'élégants *velocemen*, fort habiles dans l'art de diriger les bicycles.

Ce spectacle m'a arraché l'apostrophe suivante, dont l'amertume pourrait bien avoir sa cause dans une question personnelle de conformation physique :

Instrument raide
En fer battu,
Qui dépossède
Le char tortu;

Vélocipède!
Rail impromptu,
Fils d'Archimède,
D'où nous viens-tu?

De la Suède
Au toit pointu,
Ou de Tolède
D'acier vêtu?

Ton nom m'obsède,
Nom rebattu,
Que, comme un Mède,
J'ai combattu!

Si je te cède,
Esprit têtu,
Que je décède
Comme un fétu!

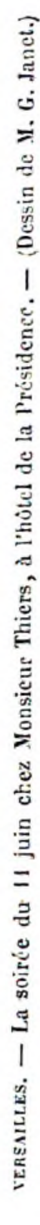
Je suis tiède
Et courbatu;
Rouler m'excède;
Folle vertu!

Humble bipède
Gros et pattu;
Si l'on ne m'aide,
Turlututu!

CHARLES MONSELET.
~~~



LES SÉIDES DE LA COMMUNE. — Types pris d'après nature pendant leur interrogatoire sommaire. Dessin de M. Van Elven et croquis de M. E. Demarquay.)



VERSAILLES. — La soirée du 11 juin chez Monsieur Thiers, à l'hôtel de la Présidence. — (Dessin de M. G. Janet.)

LA DERNIÈRE ÉTAPE

DES FÉDÉRÉS AU PÈRE-LACHAISE

Quelle funèbre coïncidence !

La dernière étape de l'insurrection communeuse aux abois a été marquée dans le cimetière du Père-Lachaise.

Dès le vendredi, 26 mai, les fédérés étaient resserrés dans un demi-cercle dont les deux extrémités s'appuyaient sur la ligne des fortifications, enserrant, par les boulevards, de la Bastille au Château-d'Eau, et du faubourg du Temple à la Villette les deux positions importantes d'où l'insurrection domine Paris et d'où elle canonne et cherche à incendier le centre de la ville. Ces deux positions étaient les buttes Chaumont et le Père-Lachaise.

Cent mille hommes sont là, massés pour en finir d'un seul coup.

Le général Ladmirault avait exécuté son mouvement tournant sur la Villette pendant que le général Vinoy en arrivait à prendre position sur le revers du cimetière de l'Est.

Les deux points qui restaient aux derniers défenseurs de la Commune étaient bombardés sans relâche par les canons de Montmartre distants seulement de 3,500 mètres.

La nuit vient, le ciel gris est illuminé par les sinistres et grandioses lueurs des docks de la Villette, qui sont en feu. La fusillade s'est calmée, mais le canon ne cesse pas ses sourdes détonations. L'assaut ne peut être long. Il sera sanglant, car l'insurrection est prise du désespoir de l'agonie.

Sur la crête de la butte Chaumont, au milieu d'une pelouse au gazon flétri, foulé et desséché, au pied d'un grand arbre, se trouvent les batteries insurrectionnelles, qui répondent de leur mieux à l'artillerie de Montmartre.

A la droite de la butte, le sol présente une déclivité dans laquelle est placée la partie centrale de Belleville et le quartier de Ménilmontant qui se groupe autour de l'église de Saint-Ambroise. A l'extrémité de cette dépression, le terrain se relève assez brusquement pour former le plateau verdoyant du Père-Lachaise. Sur le point culminant du cimetière et dans la partie occidentale où se dresse sur un tombeau un monumental obélisque, les insurgés ont établi ces batteries qui lancent leurs obus au cœur de la grande cité. Les impatients se demandent comment les pointeurs de Montmartre n'ont pu encore éteindre les pièces des buttes Chaumont, et Père-Lachaise. Et cependant les obus pleuvent sur ces deux points. Dans tout Paris on se demande avec angoisse quand finira ce second bombardement.

Le silence de la nuit, interrompu seulement par les fusillades isolées des avant-postes, est rompu le samedi matin. La vigueur de l'attaque et l'acharnement de la riposte dénotent assez que le dénouement approche, que le drame va jouer son dernier acte sanglant.

Sur les quais du canal, au boulevard Richard-Lenoir, au boulevard de la Villette, les soutiens de la Commune, vigoureusement poussés, reculent incessamment. La lutte est acharnée autour des barricades qui coupent et défendent toutes les rues, tous les carrefours. Le sang français coule des deux côtés et, par endroits, le sol parisien en est tellement imbibé qu'il se détrempe sous les pas. La fusillade roule toujours, dominée par les voix profondes du canon, qui ne cesse de tirer. Quoique sentant la fin imminente de cette affreuse guerre civile on n'en éprouve pas moins des angoisses patriotiques plus réelles et plus poignantes que celles de M. Rouher à la tribune.

Les ailes de l'armée avaient fait leur jonction et poussaient ferme devant elles.

Le général Ladmirault s'empare des abattoirs et du marché aux bestiaux de la Villette et malgré la nuit venue, aborde par derrière la butte Chaumont, qu'il enlève en passant par-dessus toutes les résistances.

De son côté, le général Vinoy attaque le Père-Lachaise, le samedi, à huit heures du soir. Quatre à cinq cents fédérés, commandés par un colonel polonais, occupaient, avec une dizaine de canons, l'enclos qu'on appelait autrefois la *Folie-Regnault*. Une batterie avait été installée sur un terre-plein, formé de remblais récents, en avant du tombeau de M. de Morny; une autre au pied de la pyramide colossale de la famille Beaujour.

Depuis quarante huit heures, ces deux batteries lançaient la mitraille et l'incendie sur tous les quartiers de Paris, malgré les ripostes terribles des artilleurs de Montmartre.

Quelques obusiers de montagne, en lançant leurs projectiles dans le cimetière, avaient jeté la panique parmi les communeux, dont une partie s'était enfuie en escaladant les murs.

Les premières colonnes d'attaque de la division Vinoy, croyant le Père-Lachaise rempli d'insurgés, s'avancèrent d'abord timidement, après avoir franchi les brèches faites au mur d'enceinte. Leur nombre n'était pas grand, mais il fut suffisant pour jeter la terreur dans les rangs de l'insurrection, que la débandade emporta. Les canons furent abandonnés sans avoir été encloués, et il ne resta bientôt plus qu'un groupe de forcenés qui, décidés à se défendre jusqu'à la mort, firent une résistance désespérée. La lutte suprême dans laquelle l'insurrection a exhalé, avec son dernier cri de haine, son dernier soupir, a été livrée au milieu des tombeaux de Charles Nodier, d'Emile Souvestre, de Balzac.

Le combat a eu lieu à l'arme blanche, et ce sont les troupes de marine qui ont donné les coups de la fin. Notre gravure reproduit cet épisode sanglant où la Commune a brûlé sa dernière amorce.

Le jour se levait transparent. Le ciel était bleu ; les arbustes et les plantes exhalaient leurs parfums du matin et leur feuillage printanier semblait plus verdoyant sous les rayons d'un soleil éclatant.

La nature souriait au milieu des tombes et la faux de la mort, tout ensanglantée, se reposait un moment.

Devant un fosse immense, large comme une tranchée de chemin de fer, des hommes recouvraient de goudron et de terre des couches de cadavres qui n'avaient pour linceul que leur uniforme délabré. Ces cadavres étaient ceux des fédérés pris les armes à la main et passés par les armes. On pouvait en compter seize cents à peu près.

Des femmes, debout sur le talus de la funèbre tranchée, cherchaient à reconnaître parmi ces morts un mari, un frère, un amant. D'autres attendaient un nouveau convoi.

Et les oiseaux se poursuivaient de branche en branche, gazouillant leurs petits cris joyeux.

Ah! que les horreurs de la guerre civile sont atroces devant ce calme inconscient de la nature, devant cette imperturbable sérénité de la création, qui ne semble si puissante que lorsqu'elle accuse l'insanité humaine.

LÉO DE BERNARD.

LE PRINCE DE JOINVILLE

François, prince de Joinville, est le troisième fils du roi Louis-Philippe et de Marie-Amélie. Il est né en 1818.

Sous le règne de son père, il était un des officiers distingués de la marine française, et c'est à lui que fut confié le soin de ramener, en 1840, les cendres de Napoléon Ier, qui reposaient sous le saule de Sainte-Hélène.



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET

(Suite)

Je retrouve une copie de mon feuilleton, comme j'ai retrouvé une copie de ma pièce. L'une est faite pour accompagner l'autre. On sourira peut-être de ce jeu d'esprit, — qui est bien dans la nature littéraire. Je ne m'y ménage pas les éloges, cela va de soi, mais je ne m'y épargne pas non plus les critiques.

Voici ce document, qui n'a pas beaucoup de précédents, à ce que je crois :

« COMÉDIE FRANÇAISE

Première représentation de *Venez, je m'ennuie!* comédie en un acte et en vers, par M. ***

Cette petite pièce a été goûtée du public ; elle ne pouvait pas espérer davantage. C'est ce qu'on appelle un ouvrage sans conséquence. La durée en est de trois-quarts d'heure environ, autant que *le Legs* ou *la Gageure imprévue*, deux pièces que nous ne rappelons pas sans dessein, car celle de M. *** procède un peu de l'une et de l'autre. Elle s'essaye au ton brillant de Marivaux et affecte par moments les brusqueries du bonhomme Sedaine. Dirons-nous qu'elle reste assez loin de ses deux modèles ? Ce n'en est pas la peine, je le suppose.

Le sujet, qui paraît appartenir en propre à l'auteur, (mérite fort rare par ce temps de pillage, d'emprunts et de traductions) ne manque pas d'un certain piquant. Il s'agit d'une jeune et jolie veuve qui s'ennuie à périr aux eaux de Spa. Au-dessus d'elle habite une demoiselle Fideline, célèbre dans le monde de la galanterie. Cette Fideline, — qui ne paraît pas dans la pièce, mais dont il est constamment question, — reçoit chaque jour un grand nombre de visites. Or, il arrive parfois que ses adorateurs se trompent involontairement d'étage et frappent à la porte de notre triste veuve, marquise de son état. Cela se répète si souvent que celle-ci finit par en être souverainement agacée, et que dans un moment d'exaspération elle ordonne à sa femme de chambre d'introduire le premier d'entre eux qui demandera Fideline.

Voilà le point de départ de l'intrigue et ce qu'il s'agit d'admettre. Dès que cela est admis, le reste va tout seul. La marquise ne veut que se distraire et connaître *ce qu'on peut bien dire à ces sortes de créatures*: ce sont ses propres paroles. Elle ne tarde pas à être satisfaite au delà de son attente. Un duc évaporé se présente, plein d'effronterie et fécond en libres propos. Il hasarde auprès de la fausse Fideline maintes propositions d'un goût périlleux, dont elle a toutes les peines du monde à se défendre.

A un certain indice, le duc découvre tout à coup qu'il a affaire à une femme du monde et non point à Fideline. Il change de langage et modère sa pantomime, mais il continue à faire sa cour; le roué se transforme en amant respectueux. La marquise, d'abord incrédule et railleuse, prête peu à peu l'oreille à ses discours..... C'est alors que la femme de chambre vient annoncer l'arrivée d'un cousin de Paris, un certain baron de Liversan, auquel la marquise avait écrit : *Venez, je m'ennuie!* On ne saurait arriver plus mal à propos. Elle avait complétement oublié ce billet. Que va-t-elle faire ! Il lui semble que le duc de Saint-Genest n'a pas épuisé toute son éloquence et qu'il a encore quelque chose à lui dire. Dans cette occurence, elle commande à sa femme de chambre d'envoyer le baron à l'étage au-dessus, chez Fideline. De la sorte, la marquise gagnera quelques instants.

Tout la pièce est dans ce chassé-croisé, d'une in-

A cette époque, M. Thiers était président du conseil; la question d'Orient menaçait de mettre l'Europe en feu, et la France en guerre avec une nouvelle coalition, à la tête de laquelle se trouvait l'Angleterre. Le prince de Joinville, commandant *la Belle-Poule*, chargée de son impérial fardeau, rencontra en pleine mer un navire anglais. A la vue du drapeau britannique, il se disposa à la lutte et commanda le branle-bas de combat. A la moindre menace du capitaine anglais, un abordage dont la guerre pouvait sortir était imminent. Le navire anglais passa sans mot dire et le feu ne fut pas mis aux poudres. Le prince de Joinville avait prouvé à ses marins qu'il n'avait pas boudé. Il ne bouda pas non plus au bombardement des villes de la côte marocaine, alors qu'avec son navire il se trouvait toujours des premiers au feu.

La Révolution de 1848 l'éloigna de la France; celle de 1871 le rappelle et lui rend son titre de citoyen français.

Le vote universel vient de l'appeler à la Chambre en qualité de député de la Manche.

Le prince de Joinville a aujourd'hui cinquante-trois ans. Il est un peu voûté et marche toujours appuyé sur une canne. L'exil pour lui semble avoir été plus dur que pour ses autres frères. Ses cheveux ont blanchi et sa surdité s'est aggravée.

De son mariage avec la fille de l'empereur du Brésil, il a un fils de dix-sept ans : Pierre, duc de Penthièvre.

LÉO DE BERNARD.

LE DUC D'AUMALE

Henri, duc d'Aumale, est né en 1822.

Après sa sortie du collége, son royal père le fit soldat. Il alla faire et apprendre la guerre en Afrique. Il était gouverneur de l'Algérie quand éclata la Révolution de 1848. La République le condamnait à l'exil, il s'exila, laissant à Alger le meilleur souvenir de son administration.

Pendant son éloignement de la mère patrie, il s'est fait un des plus rudes adversaires de la lignée des Bonaparte, les combattant de sa plume dans les revues et les journaux. Ce n'est pas sa faute à lui s'il n'a pu se mesurer avec eux l'épée à la main.

On connait son cartel au prince Napoléon et l'empressement que celui-ci a mis à ne pas accepter un pareil honneur.

Aujourd'hui le duc d'Aumale revient en France, rappelé par les récents décrets de l'Assemblée nationale et choisi comme député par deux départements, la Haute-Marne et l'Oise. Il a opté pour le département de l'Oise.

Veuf depuis deux ans, le duc d'Aumale a un fils : François, duc de Guise, né en 1854.

A en juger par son aspect militaire, le quatrième fils de Louis-Philippe semble avoir conservé ses goûts militaires. Il paraît peu vieilli, quoique sa démarche, alourdie à la suite de plusieurs chûtes de cheval, ait quelque chose d'inquiet et de mal assuré. Sa prestance est même un peu soldatesque et il porte crânement la barbiche blonde et les cheveux ras réglementaires.

Il a tout l'air d'un officier et semble n'avoir jamais quitté son uniforme de général de division, que, dans une lettre adressée au gouvernement du 4 septembre, il demandait à reprendre pour marcher aux Prussiens et défendre sa patrie qui cherchait à reconquérir son honneur militaire si misérablement compromis par le second empire.

LÉO DE BERNARD.

UNE SOIRÉE CHEZ M. THIERS

Le dimanche 11 juin, le chef du pouvoir exécutif donnait un grand dîner aux membres du corps diplomatique, auquel assistait le général de Fabrice, une personnalité politico-militaire prussienne avec laquelle nos ministres ont eu à régler toutes les conditions secondaires du traité de Francfort. Là se trouvaient aussi M. Jules Favre, un ancien du gouvernement de la défense nationale, et le nouveau ministre du commerce, M. Victor Lefranc, le nonce du pape, lord Lyons, le prince de Metternich, M. Kern, représentant de la Suisse, et autres ambassadeurs.

Après le dîner, il y eut réception. Un grand nombre de députés vinrent saluer le président du conseil, et, parmi ces députés, MM. les princes de Joinville et d'Aumale, accompagnés du duc de Chartres. Personne ne les attendait. Ils n'en furent pas moins les bien reçus, car tout le monde, là, comprenait l'accueil qui devait être fait à leur distinction personnelle. M. Jules Favre et M. Victor Lefranc s'entretinrent un moment avec eux.

Dans *ce très-léger événement*, dont certaine presse aurait voulu faire une manifestation politique, « rien qui ne soit conforme à la politique inaugurée par le vote libéral de l'Assemblée nationale. »

C'est en ces termes que parle *l'Officiel* dans une note rédigée tout entière, disent les indiscrets, par la main de M. Thiers lui-même.

La nation, il est vrai, n'avait pas à s'émouvoir de ces marques de courtoisie; mais elle est toute rassurée quand elle lit dans cette même note officielle cette appréciation : « Des républicains peuvent, sans éprouver aucun embarras, témoigner leur déférence à des princes qui portent noblement un nom illustre, et M. Thiers peut s'honorer de recevoir chez lui des membres d'une famille dont la politique a toujours été le respect le plus sincère de la volonté du pays. »

Le *Journal officiel* a bien fait de réduire à leur véritable signification les conséquences de cette réception qu'on a fait interprétant partout selon ses désirs ou son antipathie, mais le peuple français devrait bien se faire, une fois pour toutes, aux mœurs de la liberté, et renoncer au système de Marat, qui voulait que le dictateur de la République française eût toujours un boulet attaché à la cheville et fût le citoyen le plus esclave du pays.

Regardez un peu moins les actes, toujours difficiles à interpréter de près, et sondez un peu plus attentivement les consciences.

M. V.

Une manifestation patriotique à Strasbourg

L'enterrement d'une demoiselle Riton a donné lieu, en pleine occupation prussienne, à une manifestation grandiose et toute française.

Cette demoiselle a péri victime de son dévouement pour les prisonniers français qui passent à proximité de Strasbourg, à Kœnigshoffen.

Il y a deux jours, Mlle Riton s'était rendue, avec plusieurs dames de la ville, à Kœnigshoffen, pour accomplir l'œuvre patriotique, lorsqu'elle fut surprise sur le marche-pied d'un wagon par le mouvement imprévu d'un train. Elle tomba et fut entraînée sous les roues. On la retira littéralement broyée.

Il n'en fallait pas tant pour donner au patriotisme des Strasbourgeois l'occasion de se manifester. Des milliers de bourgeois, des dames vêtues de noir et voilées, les vieillards des hôpitaux, les orphelins, des gens de toutes les confessions accoururent aux obsèques de Mlle Riton. Mais ce qui donnait à cette funèbre cérémonie un cachet tout particulier, ce qui nous offrit un spectacle, hélas! bien

---

géniosité assez audacieuse. A partir de ce moment, on sent que la pièce est terminée ou va l'être. En effet, le duc achève de gagner sa cause, tandis que le baron perd entièrement la sienne en s'attardant plus que de raison chez Fideline. Lorsqu'il en redescend, c'est pour recevoir son congé de la marquise. Vainement essaye-t-il de reconquérir ses droits en lui représentant son billet : *Venez, je m'ennuie!* « Je ne m'ennuie plus », répond-elle en tendant la main au duc de Saint-Genest.

Ce badinage est adroitement conduit. Si l'idée en est quelque peu audacieuse, comme nous l'avons dit, l'exécution en est relativement timide. Peut-être le sujet aurait-il gagné à être transporté dans une sphère bourgeoise; l'élément gaillard s'y serait donné libre carrière; les situations, au lieu d'être adoucies ou fugitivement indiquées, auraient été poussées jusqu'où elles pouvaient aller. La délicatesse de l'auteur ne serait-elle pas de la faiblesse?

On ne saurait refuser au style de l'aisance et de la pureté, et le ton juste de la société de l'ancien régime. L'écrivain est maître de sa phrase; rien en lui, sous ce rapport, ne sent le début. Qui sait si cela n'est pas regrettable jusqu'à un certain point? Il y a des inexpériences attrayantes, des gaucheries pleines de promesses. L'auteur de : *Venez, je m'ennuie!* ne promet rien, il donne tout de suite; il remplit consciencieusement le plan qu'il s'est tracé; voilà tout. L'esprit n'est pas cherché, il vient à point; ~~un peu plus de~~ prodigalité et d'éclat n'auraient pas cependant déplu autant qu'il a semblé le redouter. Un pareil acte devrait pétiller d'un bout à l'autre. M. *** a préféré se tenir sur les limites du bon goût, de la plaisanterie modérée, de la saillie coquette. Grâce à ces qualités, le Théâtre-Français compte une agréable bluette de plus, qui pourra alterner avec les *Fausses infidélités* et l'*Heureusement* de Rochon de Chabannes.

Nous aurions bien l'envie de chicaner sur le titre : *Venez, je m'ennuie!* dont le sans-façon participe plutôt du vaudeville que de la comédie. Pourquoi M. *** n'a-t-il pas mieux aimé donner pour titre à sa pièce le nom de la personne qui, sans y paraître y joue cependant le rôle principal, *Fideline?* cela aurait paru moins affecté.

Fleury et Mlle Mezerai ont singulièrement augmenté la valeur de cette production par leur jeu rempli de charme. On sait que Fleury est, après Molé, sans égal dans l'emploi des petits maîtres. Il a parfaitement rendu le rôle du duc, qu'il a dégagé de la banalité des roués en lui imprimant à un certain moment un demi air de sensibilité. Mlle Mezerai est de plus en plus en faveur auprès du public.

CHAPITRE XIX

J'ai dit combien j'étais avide de renseignements sur les personnages célèbres du dernier siècle.

Aussi ne me faisais-je pas défaut d'interroger ceux de leurs contemporains qu'il m'était donné d'approcher au foyer de la Comédie-Française.

Parmi ces derniers, le vieux chevalier de la M*** se laissait volontiers aller aux confidences.

Le jour que nous apprîmes la mort de Mlle Clairon, je m'empressai de le mettre sur le chapitre de la grande tragédienne.

— Oh! oh! grande tragédienne! répéta-t-il d'un air railleur et en roulant sa tabatière entre les doigts: cela est bon à dire...

— Quoi! Mlle Clairon...

— Mlle Clairon n'a jamais été et ne sera jamais pour moi que Frétillon.

Je savais que Frétillon avait été le surnom de notre fameuse sociétaire; elle le devait à la rancune d'un de ses anciens camarades de coulisse, le comédien Gaillard de la Bataille, avec qui elle avait couru la province dans sa jeunesse.

Je pressai le chevalier de s'expliquer.

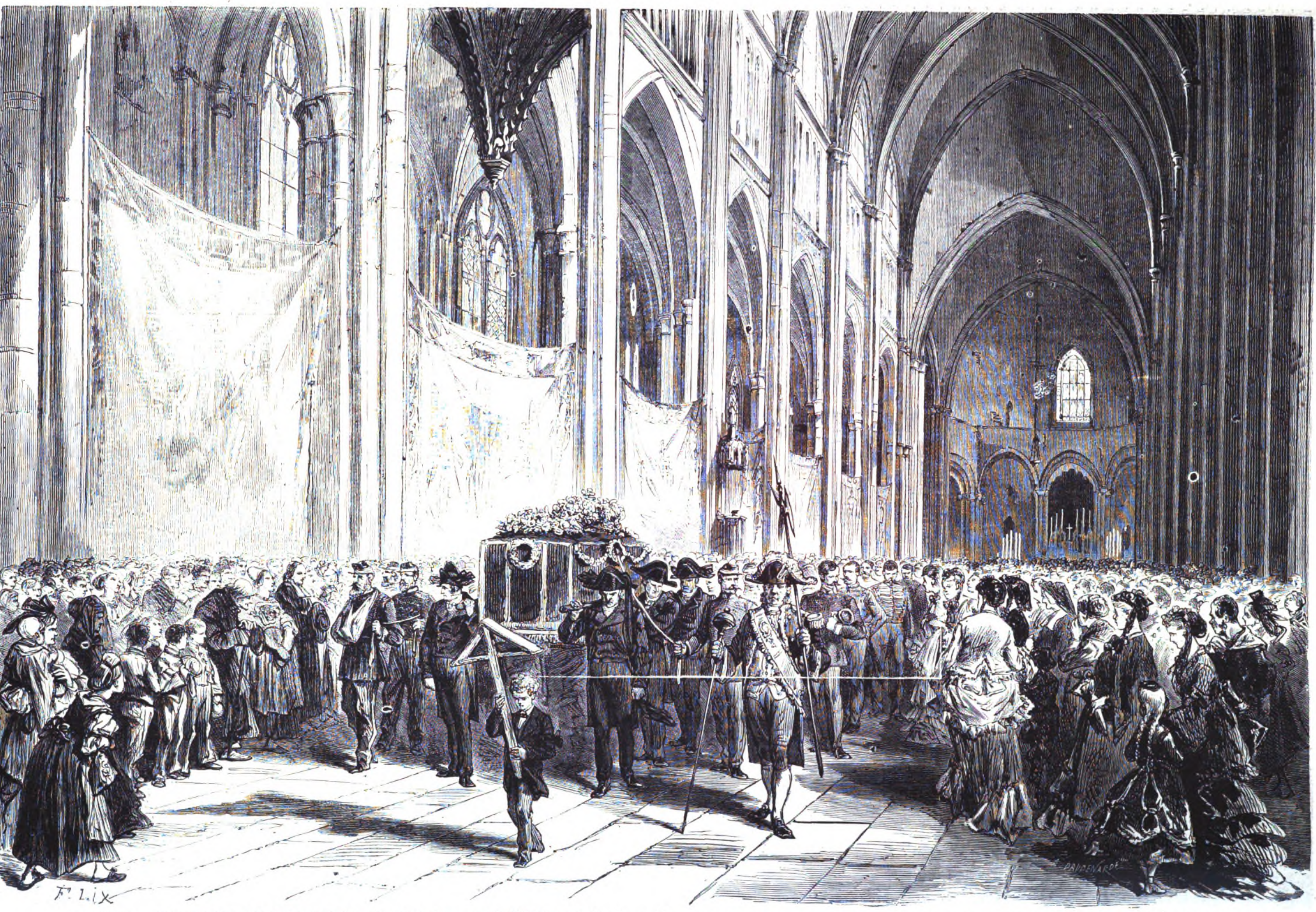
Après s'être fait prier, pour la forme, il commença ainsi :

— D'autres ont pu élever jusqu'aux nues les talents de cette nouvelle Melpomène, comme on l'appelée (O ma pauvre Adrienne Lecouvreur!); pour moi, je dirai simplement que je ne pouvais pas la souffrir. Au théâtre, ce que je détestai toujours le plus, ce sont les génies académiques, ceux qui ne laissent rien à faire à la nature, ceux dont la sensibilité ne se meut que par des ressorts. On a dit de Clairon que nulle *ne poussa l'art plus loin*; cela est possible, mais son talent était comme son nom, — quelque chose de sonore et de froid; — et je me moque de l'art, en matière d'émotion! Je préfère alors mille fois la Dumesnil, à qui la passion et le vin sortaient par les yeux!

Je n'étais pas le seul de mon avis, mais j'étais le seul qui l'exprimât tout haut, car une tragédienne

LE DUC D'AUMALE, député du département de l'Oise.

LE PRINCE DE JOINVILLE, député du département de la Manche.



STRASBOURG. — Démonstration anti-prussienne à l'occasion de l'enterrement de Mlle Riton, victime de son dévouement envers les prisonniers français. (Dessin de M. Lix d'après le croquis de M. Martin Rach.)

éloigné de nous, c'est que l'enterrement fut un *enterrement militaire français*. Plus de trois cents officiers et soldats alsaciens, naguère prisonniers, revêtirent leurs uniformes français, et vinrent rendre un dernier hommage à celle qui avait péri en portant du soulagement à leurs camarades d'exil. Cette réunion de soldats français, dignes et calmes, dans la grande nef de la cathédrale, ce touchant concours de la population, firent un tel effet sur les assistants, que le plus grand nombre fondit en larmes. Il semblait que ce cercueil si honoré contenait quelque chose de cette nationalité française qui, quoi qu'on fasse, restera toujours au fond du cœur de tous les Alsaciens comme un dépôt sacré que doit un jour retrouver la France.

MARTIN RACH.

L'ORGIE ROUGE

[Suite]

Son talent réel, mais lugubre, avait les grimaces et les contorsions d'un condamné. Avant de hurler contre la société, il avait aboyé contre le génie. C'était lui qui, dans des diatribes éhontées, *blaguait* Dante, bafouait Michel-Ange, et renvoyait Homère « aux Quinze-Vingts. » L'abîme appelle l'abîme, le blasphème intellectuel appelle le forfait social. L'incendiaire couvait sous l'énergumène. Après avoir craché sur l'*Iliade*, il est tout simple qu'on veuille brûler le Louvre et faire sauter Notre-Dame.

— Hébert avait aussi reparu dans ces saturnales. Le *Père Duchêne* « b..... en colère, » rallumait ses fourneaux et rouvrait sa gueule. Sous le masque de ce vil pastiche, se cachait un plumitif à tout faire; ancien chroniqueur d'alcôve qui avait quitté la pornographie pour la démagogie devenue plus lucrative. Sa feuille immonde, maculée de jurons obscènes, lançait les crimes et désignait les victimes. Pour un tirage de dix mille numéros de plus, il aurait demandé autant de mille têtes. Le Mendiant de Molière refuse à Don Juan un blasphème pour un louis d'or; Vermesch vendait pour deux sous ses b....., ses f..... et ses infamies à la populace. — Tous les journaux de la Commune suaient le sang et tisonnaient l'incendie. C'était du poison vendu à la criée dans les carrefours. L'impiété y prêchait la férocité. L'insecte d'une de ces feuilles venimeuses trempait sa patte dans l'encre et « biffait Dieu. »

Rien de rapide comme la transition du singe au tigre dans la mascarade révolutionnaire. Après avoir copié les oripeaux et les ridicules de 93, la Commune imita ses crimes. Elle entassa dans ses prisons les otages voués au massacre; ses janissaires traquaient de rue en rue les réfractaires de la guerre civile, comme les p'anteurs chassent aux nègres *marrons* dans les sentiers des forêts. Les journaux de l'ordre allaient par fournées à la guillotine de la suppression. De monstrueux décrets préludaient à l'écroulement prémédité de Paris. En démolissant la Chapelle expiatoire et la chapelle Bréa, la Commune réhabilitait l'assassinat et le régicide. En abattant la colonne, elle rentait les gloires de la France. Opprobre inouï, honte sans exemple! Au lendemain de Sedan, ces misérables extirpaient Wagram et raturaient Austerlitz. Le bronze d'Iéna jeté par terre, la corde au cou comme un malfaiteur, faisait amende honorable à la Prusse, campée devant nos remparts; il lui demandait pardon de l'avoir vaincue il y a soixante ans. Et qui sait si la Prusse ne tenait pas le bout de cette corde infâme? Qui sait si elle n'était pas le bourreau masqué de ce supplice des victoires françaises jetées au fumier? On peut tout croire de ces bandits, même une complicité payée avec l'ennemi, même un marché de Judas vendant la patrie à deniers comptants. Ce qui ressort du moins avec évidence, c'est leur lâche attitude vis-à-vis de l'armée allemande, leur obéissance servile à ses moindres ordres. Hardis contre Versailles, ils tombaient à plat ventre devant Saint-Denis. Un caporal prussien faisait trembler Bergeret « lui-même. » En ceci seulement, la Commune répudiait les traditions de 93. Ses matamores à panache filaient doux devant l'étranger.

Aussi bien l'insurrection du 18 mars avait-elle abjuré la France. Qu'est-ce que la Commune dans le vrai et pur sens du mot? Ce qu'il y a de plus local et de plus intime dans la grande patrie; un groupe dans un peuple, une famille agrandie. De ce foyer de la cité, les démagogues du 18 mars avaient fait un caravansérail de brigands et de condottieri. L'Internationale, cette franc-maçonnerie du crime, dont le drapeau n'a d'autre couleur que celle du sang, trônait et régnait à l'Hôtel-de-Ville. Elle avait fait appel aux routiers et aux malandrins de l'Europe entière. Des faussaires polonais, des *bravi* garibaldiens, des pandours slaves, des agents prussiens, des flibustiers yankees, cavalcadaient en tête de ses bataillons, plus chamarrés et plus galonnés que l'état-major de Soulouque. Paris était devenu l'égout collecteur de la lie et de l'écume des deux mondes. Il expiait par le cosmopolitisme du crime le cosmopolitisme de corruption dont il s'était fait si longtemps le centre. Ce « cabaret de l'Europe, » comme on l'appelait ironiquement autrefois, n'était plus que son tapis-franc, un tapis-franc fétide et sinistre, plein de rires et de fureurs, où ruisselaient pêle-mêle le vin et le sang.

Car l'ivrognerie était l'aliment de cette révolution crapuleuse. Une vapeur d'alcool flottait sur l'effervescence de sa plèbe. La bouteille fut l'un des « instruments de règne » de la Commune. Elle abrutissait avec le vin et l'eau-de-vie les bandes imbéciles qu'elle expédiait à la mort, comme le Vieux de la Montagne hallucinait ses séides avec le haschisch. Ses bataillons marchaient en titubant au combat. Il y avait du *delirium tremens* dans la furie de leur résistance. Ils tombaient ivres-morts sous les balles et sous les obus.

D'heure en heure croissait le vertige. En lisant certaines séances de la Commune, on croit entendre des fous furieux s'interpeller en vociférant à travers les grilles de leurs cabanons. Insanités sur atrocités, les firmans de Schahabaham décrétant les inepties de Cabet. Ce volcan de boue, ne tarissait pas. Un jour ils décidaient que Paris ne mangerait plus que du pain rassis. Une autre fois, ils ramenaient les procès civils à la justice sommaire de Sancho Pança dans son île ou du cadi turc faisant la ronde d'un bazar. La bouffonnerie se mêlait à la tragédie. Des changements à vue fantastiques métamorphosaient, d'un instant à l'autre, le *pur* en traître et l'incorruptible en mouchard. L'arrestation mutuelle était à l'ordre du jour. Assi, Lullier, Cluseret, Bergeret, Clément, Allix, passaient tour à tour de l'Hôtel-de-Ville à Mazas, pour y rentrer bientôt en sourdine, comme par la porte des artistes de leur comédie. — Un jour, la Commune, effrayée, reconnaissait dans un de ses membres un capucin défroqué. La Convention avait toléré Chabot, la Commune expulsa Panille et le remit en cellule pour crime d'ex-capucinade. — Une autre fois, c'était Rossel arrêté et remis en garde au citoyen Gérardin. Une heure après, le geôlier et son prisonnier s'échappaient ensemble, et Bergeret offrait de les poursuivre, espérant sans doute les rejoindre et s'évader avec eux. Quoi de plus comique encore, si le rire, en pareil sujet, n'était glacé par l'horreur, que le mensonge imperturbable de leurs bulletins militaires? Battus à chaque rencontre, ils chantaient victoire. Les télégrammes de leurs généraux traduisaient les échauffourées en exploits et la déroute en triomphe. Ils niaient jusqu'au drapeau tricolore, que tout Paris pouvait voir flotter sur les forts conquis. Les malheureux qu'ils pous-

---

ne m'a jamais fait peur, — surtout une tragédienne des tragédies de Voltaire et de Marmontel. Je connaissais l'orgueil surhumain de cette reine de théâtre, et je goûtais un plaisir infini à le rabaisser; M[lle] Clairon me prit en horreur. Elle jura de tirer une vengeance éclatante de mes propos; je suppose qu'elle jura par le Styx : les immortels de la Comédie-Française ne pouvaient pas faire moins que les immortels de l'Olympe.

Quoi qu'il en soit, je ne fis que rire des menaces de M[lle] Clairon, — et j'eus tort; oui, j'eus tort. J'aurais dû me rappeler l'anecdote de Fréron et le mouvement extraordinaire qu'elle s'était donné pour l'envoyer au For-l'Évêque; j'aurais dû me rappeler qu'il n'avait fallu rien moins que l'intercession de Marie Leckzinska pour empêcher qu'on n'allât arracher de chez lui ce journaliste, malade de la goutte. Mais on ne pense jamais à tout. La Clairon ne me fit pas conduire au For-l'Évêque; vous allez voir ce qu'elle imagina.

C'était à la première représentation de *Tancrède*, en 1761, je crois. Quelques minutes avant le lever du rideau, j'allai prendre ma place accoutumée dans le parterre. Ce soir-là j'avais fait grand bruit chez Procope : je m'étais déclaré ouvertement contre la pièce, contre Voltaire, et partant contre la Clairon; — j'avais même prédit que la pièce n'irait pas au quatrième acte.

J'étais assis entre deux individus d'une taille robuste et d'une figure patibulaire, que je ne reconnus pas pour mes voisins habituels; néanmoins, je n'en pris aucune inquiétude. *Tancrède* commença; je laissai passer les premières scènes. Vers la fin du premier acte seulement, je me mis en mesure de prodiguer les exclamations, les murmures, les haut-le-corps, les mouvements d'impatience; mais aux premiers symptômes d'hostilité que je laissai percer, mes deux voisins se rapprochèrent tellement de moi qu'ils faillirent m'étouffer.

— Holà! dis-je à celui de gauche.

— Mordieu! dis-je à celui de droite.

Ils se reculèrent un peu, et je respirai. La pièce tenait tout le public dans l'attention, lorsque, à un vers qui me parut marqué au coin de l'emphase, je laissai échapper un *oh! oh!* dérisoire, et qui fit rumeur. Au même instant, je me sentis broyé entre mes deux murailles vivantes; et des *paix là! paix donc!* partis du milieu du parterre ne permirent pas à ma voix de se faire entendre. Je me contentai de rouler des yeux furibonds sur ces deux hommes, qui demeurèrent impassibles et silencieux, le regard attaché sur la scène, avec cette expression des gens qui n'ont point coutume de venir à la comédie. Ce que voyant, je haussai les épaules et je fus dégagé.

Le premier acte s'acheva. Au second, j'étais bien décidé à protester vigoureusement contre *Tancrède* et contre Aménaïde, représentée par la Clairon; mais, au moment où j'approchais mon sifflet de mes lèvres, le voisin de droite me saisit le bras avec une telle violence que le sifflet tomba par terre.

— Chut! me dit-il.

Pour le coup, je me démenai de toutes mes forces, et j'allais m'exclamer, quand je sentis mon autre bras comprimé non moins énergiquement.

C'était le voisin de gauche.

— Silence! me dit-il.

Le sang m'arriva à la figure; mais, retenu par les deux poignets, que pouvais-je faire? j'essayai de me lever, cependant.

— Restez tranquille, me dit brutalement dans l'oreille le premier de ces bourreaux.

— Si vous faites un geste, si vous jetez un cri, ajouta le second, notre ordre est de vous enlever de place et de vous expulser du parterre.

Ces hommes étaient deux exempts de police déguisés; j'aurais dû m'en apercevoir plus tôt à leur laconisme farouche. Ils étaient taillés en athlètes; toute lutte avec eux eût été misérable, et je ne dus même pas y songer.

— Ah çà! mes drôles, murmurai-je, savez-vous qui je suis?

— Parfaitement; vous êtes M. le chevalier de la M***, et nous avons mission, mon camarade et moi, de vous surveiller.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui, et demain, et tous les jours, jusqu'à nouvelle consigne.

— Mais de quel droit?... demandai-je, confondu.

L'exempt ne m'écoutait pas; ses yeux étaient fixés sur la scène avec admiration.

— Taisez-vous, dit-il, voilà M[lle] Clairon qui entre en scène; ah! quel jeu, quelle actrice, monsieur le chevalier!

Et il se mit à claquer.

saient à l'abattoir des remparts croyaient pourtant à ces impostures. On eût dit que leur guenille rouge avait le don de les aveugler comme elle aveugle, en les irritant, les taureaux aux yeux desquels on l'agite, pour les pousser devant l'épée dont la pointe tendue les attend.

Au reste, la Commune avait peut-être fini par croire elle-même à ses mensonges effrénés. Il y a de la démence dans l'aplomb avec lequel elle a décrété jusqu'au dernier jour. Ces bandits attablés à une orgie éphémère bâclaient, sous les fusils des gendarmes, des lois perpétuelles. Ils fondaient ce qu'ils appelaient leur « gouvernement » sur les barricades chancelantes auxquelles les acculait notre armée. La veille du jour où elle entra dans Paris, la Commune réglementait les théâtres et nommait directeur du Conservatoire, à la place d'Auber, le timbalier de sa troupe. Cette fois, c'était Napoléon qu'elle singeait. Au milieu de Paris en feu, elle rédigeait son décret de Moscou.

Ses derniers jours furent sinistres. Irritée par le refoulement de ses hordes, exaspérée par l'approche d'un châtiment infaillible, la Commune se préparait aux grands crimes. Les décrets de son agonie ressemblent aux imprécations d'un bandit conduit au supplice. C'est la démolition de la maison de M. Thiers et le vol effronté des merveilles d'art qui la décoraient. C'est le journalisme visé par les fusils de la cour martiale, auxquels elle renvoyait toute feuille hostile. C'est l'arrêté atroce qui prescrivait de détruire en masse les trains de chemin de fer qui dépassaient les limites. C'est la menace de brûler les titres de rentes de tous les émigrants qui avaient déserté Paris. Les attentats montaient l'un sur l'autre dans ce *crescendo* frénétique. Quelques jours encore, et ce scénario de Terreur devenait le plus horrible des drames. Le jury révolutionnaire rentrait en séance; les *feux de file*, comme on appelait en 93 ses arrêts de mort, allaient être accélérés par le chassepot; Raoul Rigault remontait au siége de Fouquier-Tinville. Les citoyens Urbain et Clémence sommaient la Commune d'ordonner la fusillade immédiate de tous les otages. L'exhumation de squelettes séculaires, déterrés des anciens caveaux des églises et exhibés à la foule comme les victimes du clergé par des faussaires de sépulcres, provoquait les massacres de la Roquette. Le bûcher funèbre des palais et des monuments s'entassait dans l'ombre. L'air était chargé de ces miasmes qui décèlent le voisinage des volcans. Pour qui savait lire à travers leurs réticences lugubres et leurs vagues menaces, les journaux de la Commune sentaient déjà le *brûlé* de Paris.

Malgré ces présages, la plus sombre imagination n'aurait pu rêver les horreurs de la lutte finale : les tueries des prisons, le martyre de l'archevêque et de ses compagnons de captivité, les Tuileries en flammes, l'Hôtel-de-Ville embrasé, des rues entières effondrées, la Bibliothèque et le Louvre, ces sanctuaires du génie humain, n'échappant que par miracle aux fournaises creusées pour les engloutir; je ne sais quelle horrible contrefaçon de l'atelier appliquée à cet incendie méthodique qui avait ses ouvriers, ses chauffeurs et ses contre-maîtres: les pétroleuses courant, avec des gestes de Furies, à travers ce pandæmonium et attisant ses brasiers; la Commune enfin disparaissant dans le cratère allumé par elle, comme dans une apothéose infernale. L'indignation se sent impuissante à égaler de pareils forfaits; ils frappent l'esprit de consternation et de honte. Aux lueurs de l'incendie de Paris, le monde a pu voir combien la tyrannie et la démagogie se ressemblent. Néron, à travers les siècles, y passait sa torche à Babœuf.

Cette catastrophe exécrable a purifié la France en la foudroyant. Elle aura l'éclat d'un Jugement dernier, tranchant en deux parties la nation. D'un côté, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions diverses et leurs préférences opposées, les élus de l'ordre, du devoir, de l'honnêteté, de la paix publique; de l'autre, les réprouvés du brigandage et de l'anarchie.

La Commune a flétri la sédition, tué le complot, déshonoré la révolte. Elle a marqué d'avance de son stigmate infamant quiconque osera'it, même de loin, rentrer dans ses voies. Désormais la société aura le droit de traiter et de frapper en ennemis tous ceux qui s'insurgeront contre ses principes. La loi sera une religion armée de vindicte et d'anathèmes inflexibles; elle ne se laissera plus attaquer.

Cette effroyable insurrection aura été aussi une révélation. La démagogie socialiste s'y est montrée à nu dans toute sa hideur. Elle a étalé les horreurs et les turpitudes que recouvraient ses sophismes. Cette montagne en travail d'une humanité bienheureuse a accouché d'une portée de monstres. Elle a vaincu, elle a régné, elle a gouverné, la voilà jugée par ses œuvres. Ce sépulcre blanchi s'est enfin ouvert. Qu'y a-t-on vu ? le néant de la mort, la confusion du chaos, le vide de l'abîme. Qu'en est-il sorti ? des spectres sanglants, des cris de haine, les flammes de l'enfer.

Les légendes racontent que le Démon pour tenter les hommes, leur apparaissait d'abord sous la figure d'un ange de lumière ou d'une femme resplendissante de beauté; mais qu'à bout de métamorphoses, il reprenait sa forme véritable, celle d'un chien immonde ou d'un dragon dévorant. La révolution démagogique, elle aussi, s'est présentée à la France, tantôt comme un tribun sublime, tantôt comme une divinité bienfaisante, ou sous les traits d'un enchanteur merveilleux, prêt à changer le monde en Eden. Une dernière évocation l'a fait rentrer dans sa nature cynique et féroce. Elle est apparue dégouttante de sang et la torche au poing. L'épreuve est consommée, le charme est rompu. Les peuples ne se laisseront plus tenter ni séduire par le parti des incendiaires et des assassins.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

LE MINISTÈRE DES FINANCES

C'est le 24 mai que le ministère des finances a été livré aux flammes par les fuséens de M. Delescluze placés, pour cette expédition de Vandales, sous les ordres du fameux général Bergeret.

L'incendie s'est acquitté en conscience de la sinistre tâche. De cet édifice, dont la première pierre avait été posée en 1811, et qui n'avait été terminé qu'en 1822, il ne reste que de vastes arcades béantes et calcinées que ces temps pluvieux réduisent chaque jour en miettes.

Ce grand bâtiment, vaste parallélogramme dont les façades donnaient sur les rues de Rivoli, rue Mont-Thabor et rue de Luxembourg, avait été primitivement destiné à l'administration des postes, mais la Restauration en décida autrement que l'Empire, et les postes restèrent, comme par le passé, à l'hôtel d'Armenonville, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Reconstruira-t-on sur l'emplacement de l'édifice en cendres de la rue de Rivoli, et pour la somme de huit à dix millions, le futur ministère des finances ?

Achètera-t-on, ainsi qu'il en a été question, pour loger tous ses services, le Grand-Hôtel, en sacrifiant vingt-six à trente millions? Nous ne le savons guère, mais ce dont nous sommes convaincus, c'est qu'en ce moment la France n'a pas besoin de jeter ses écus par les fenêtres, fussent-elles toutes grandes ouvertes comme celles du ministère incendié.

En tout cas, on pourra bien refaire les murs, relever les arcades, exhausser les étages sur les étages; mais ce qu'il ne sera pas donné aux architectes de nous rendre, ce sont les immenses documents que contenaient les bureaux. Tout a été brûlé, sauf

---

J'étais pourpre: je me tournai vers le second exempt, qui me parut être moins facile à l'enthousiasme.

— Ainsi, lui dis-je c'est désormais entre vous et votre camarade qu'il me faudra assister à la comédie?

— Oui, monsieur le chevalier, et croyez que nous en sommes bien contents; moi, surtout, qui aime tant les pièces de M. de Voltaire.

— Pardieu! m'écriai-je en grinçant des dents, je suis enchanté que ce soit ma compagnie qui vous procure ce plaisir.

— Il ne tiendra qu'à monsieur le chevalier de n'avoir pas à se plaindre de la nôtre.

— Et comment cela ?

— En s'abstenant scrupuleusement de toute manifestation désapprobatrice; ce qui doit être bien facile à monsieur le chevalier, lorsqu'on joue des pièces comme celle-ci, par exemple. Tenez, écoutez: quelle grâce dans la période, quelle majesté dans la rime! Ah! les beaux vers! les beaux vers!

Les deux exempts se mirent à l'unisson et applaudirent à tout rompre.

— Bravo! Clairon! bravo! criait le premier.

— Bravo! Voltaire! bravo! criait le second.

On se représente ma situation; elle n'était pas tenable. Je quittai la place au troisième acte pour aller exhaler ma rage dans la rue.

Le lendemain, je ne parus pas à la Comédie-Française; le surlendemain non plus. A la fin de la semaine, j'y entrai, non sans une vive appréhension. Les deux exempts m'attendaient; ils me rejoignirent et se placèrent à mes côtés, après m'avoir donné toutes sortes de marques de respect.

Il m'était impossible, dans cette aventure, de méconnaître le doigt de Frétillon.

J'enrageai. Ma contenance fut toutefois celle d'un homme de condition, qui prend galamment les choses, et qui compte assez sur son imagination pour n'être pas inquiet de sa revanche.

En effet, l'occasion se présenta de mettre les rieurs de mon parti.

Cette fois, ce ne fut point à la représentation d'une tragédie de Voltaire, mais à celle d'un mauvais drame de Saurin, *Blanche et Guiscard*, imité de Thompson, qui lui-même en avait pris le sujet dans *Gil Blas*. Frétillon y avait un rôle dont on disait merveille, et pour lequel Garrick était venu lui donner des leçons.

Mes deux voisins étaient à leur poste.

— Ma foi, monsieur le chevalier, me dit l'un, nous désespérions depuis quelque temps de votre présence; on a cependant joué de bien jolies pièces, et Mlle Clairon s'est surpassée.

En toute autre circonstance, j'aurais vertement corrigé ce drôle, plus narquois évidemment que son devoir ne le comportait. Aujourd'hui, je ne voulais rien compromettre; je me contentai de le regarder de travers, et de graver, pour l'avenir, son signalement dans ma mémoire.

— Mais, ajouta l'autre, nous avons bien pensé que vous ne pouviez pas vous dispenser de venir ce soir au théâtre.

Celui-ci avait plus de retenue.

— Qui est-ce qui joue? lui demandai-je.

— C'est Bellecour, avec Mlle Dubois et la Clairon.

— C'est une belle fille, la Dubois.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Et qu'est-ce qu'on dit de l'ouvrage? continuai-je indifféremment.

— De l'ouvrage de M. Saurin?

— Oui.

— Mais, monsieur, répliqua l'exempt avec l'expression de la plus honnête surprise, est-ce que l'on peut dire quelque chose d'un ouvrage avant qu'il ait été représenté?

— Bon! vous savez bien ce que j'entends; je demande ce que l'on en pronostique, si l'on croit à un succès ou à une chute.

— Oh! monsieur le chevalier, on s'attend à un succès.

— Pourquoi cela?

— Est-ce que M. Saurin n'est pas de l'Académie?

— Eh bien, dis-je en riant, ce n'est pas une raison.

— C'est une raison pour un exempt, répondit-il avec une gravité un peu piquée.

Il n'y avait pas à causer avec cet homme-là.

Je me retournai vers la salle.

CHARLES MONSELET.

(*La suite au prochain numéro.*)



LES RUINES DE PARIS. — Le ministère des finances dans l'état actuel. (D'après nature par M. Provost.)



LA CURIOSITÉ. — Les étrangers visitant les ruines de Paris. (Dessin de M. Vierge.)



LA COMMUNE. — Insurgés défonçant les murs intérieurs des maisons pour défendre leurs barricades. (Dessin de M. Sahib.)

la partie occupée par l'administration des forêts.

Des deux grands livres, l'un, celui des pensions, a été totalement anéanti; l'autre, celui des rentes inscrites au Trésor, et dont le premier n'est que le complément, a pu être emporté à Versailles le lendemain du 18 mars, avant que le ministère ne tombât aux mains des fédérés.

En livrant aux flammes le ministère des finances, les communeux ont brûlé les éléments de notre comptabilité publique; les livres et archives de la direction générale des contributions directes, de l'enregistrement et des domaines, des douanes et des contributions indirectes, des manufactures de l'Etat, enfin les documents dont étaient remplis les cinq étages de ce monde administratif. La bibliothèque spéciale qui contenait les mémoires et ouvrages traitant des anciennes tailles et des vieux impôts est une perte irréparable. Un seul volume a été sauvé, le premier de la *Correspondance de Jauquemond*. Il était égaré depuis sept ans, c'est à cela qu'il doit sa conservation.

Dans la funeste journée où le feu dévorait le ministère quelques courageux citoyens du quartier, entraînés par plusieurs employés dévoués, se jetèrent au milieu des flammes et à travers les balles des insurgés pour se livrer à un sauvetage désespéré. Ils furent assez heureux pour arracher à l'incendie plusieurs livres et papiers du deuxième et troisième étage ainsi qu'une notable partie des objets et documents du rez-de-chaussée. Ces épaves mouillées, à moitié brûlées, froissées, déchirées, furent entassées pêle-mêle dans l'ancienne caserne de l'Assomption. Le tri, le classement de tous ces papiers sera long et difficile, mais on y arrivera. On arrivera aussi à reconstituer le grand livre des pensions, soit avec les titres qui sont entre les mains des pensionnés, soit au moyen des documents fournis par les receveurs généraux. Il faudra hâter ce travail car le payement des pensions se prescrit par trois ans.

On s'est déjà mis à l'œuvre pour reconstituer la comptabilité du ministère des Finances. Plusieurs années de laborieux et persévérants efforts seront nécessaires pour rétablir le plus essentiel de notre organisation financière.

Si encore les communeux, si ardents à faire table rase du passé, n'avaient mis à néant que la vieille routine proverbiale du ministère des Finances, la filière interminable par laquelle la moindre pièce était obligée de passer, le mal ne serait pas grand et les contribuables et les intéressés ne se plaindraient guère. Malheureusement ces misérables ont brûlé plus que les anciens rouages administratifs auxquels chaque nouveau chef de bureau ajoutait une formalité inédite et non moins désagréable. Avec tous les papiers du ministère, ils ont détruit les titres de rente 4 et 4 1/2 pour cent. Les porteurs il est vrai, ont leurs titres, qu'il s'agira de vérifier, de contrôler. Si on ne renonce pas aux lenteurs traditionnelles, ce sera long.

Le personnel du ministère des Finances, installé dans un local nouveau, tiendra à honneur de dépouiller le vieil homme et d'inaugurer un système d'administration plus expéditif. Dans ce cas, s'il est vrai que le temps soit de l'argent, le public ne regrettera pas les deniers que va lui coûter la reconstruction de l'hôtel des Finances. Il aura bientôt rattrapé ses quelques surtaxes d'impôt car il économisera beaucoup d'heures précieuses qu'il était condamné, de par le règlement, à perdre à chaque guichet.

MAXIME VAUVERT

LES ÉTRANGERS A PARIS

Ce n'est pas chose ordinaire que de visiter une grande capitale qui a supporté un siége de huit mois, deux bombardements et l'incendie de ses plus beaux quartiers.

Un anglais, M. Cook qui est peut-être un descendant du fameux capitaine qui faisait du tour du monde sa promenade habituelle, M. Cook a compris cela et, comme tout bon anglais, il a voulu tirer bénéfice de son idée.

M. Cook a donc organisé des trains de plaisir qui, partant de Londres, emportent des fournées de curieux que, moyennant une certaine quantité de livres sterling, il se charge de piloter dans la capitale de la France si durement éprouvée, de les nourrir, de les voiturer, de les arracher au spleen national.

C'est M. Cook qui le premier a mis le pied à Paris après la défaite de l'insurrection. C'est entre une ruine fumante et une maison éventrée par les obus que la pensée lui est venue d'organiser la *great attraction* continentale du moment. C'est lui que vous pouvez voir, toutes les semaines, descendre de wagon à la gare du Nord, grouper autour de sa personne et de son verbiage de Cicerone, vingt, trente, quarante anglais, et là commencer l'histoire de l'investissement prussien et des horreurs de l'insurrection communeuse.

Cet entrepreneur de voyages faits pour former l'esprit plutôt que le cœur, promène dans tout Paris son troupeau de voyageurs. On le voit au Tuileries, au ministère des Finances, au grenier d'Abondance et aux magasins de la Villette. Aujourd'hui il est à la Croix-Rouge, demain il sera au Point-du-Jour, mais où qu'il soit, où qu'il aille, on voit inévitablement son troupeau d'Anglais occupé à ramasser des vestiges commémoratifs de nos monuments incendiés, un morceau de bois, une pierre noircie.

Lorsque toute l'Angleterre aura suivi M. Cook à Paris, il ne restera plus le moindre souvenir tangible des méfaits de la guerre et des atrocités de la Commune.

Pourvu qu'après s'être attaqués à nos monuments détruits les pensionnaires de M. Cook n'aillent pas nous démolir ce qui nous reste, sous prétexte de satisfaire leur amour pour les reliques archéologiques!

L'histoire du Parthénon est là pour nous apprendre que les scrupules ne sauraient arrêter un Anglais devant une Minerve dont il envierait le petit doigt de pied.

MAXIME VAUVERT.

CORRESPONDANCE

Paris le 19 juin 1871.

Monsieur le directeur,

J'ai le regret de lire dans votre nº du 17 courant, un article, du reste fort bien senti, signé Maxime Vauvert et touchant à propos des incendies de Paris, le sujet de la Sainte-Chapelle. Assurément, l'auteur le dit: « On doit rendre grâce à nos braves pompiers de province, pour l'admirable dévouement qu'ils ont montré. »

Mais à propos de reliques pareilles, il m'a paru (et je me permets, quoique sans titre, de vous le dire), qu'à des sauvetages de cette nature, le nom des sauveteurs doit rester attaché.

Vous ignorez peut-être, monsieur le directeur, que c'est aux pompiers de Rambouillet et de Chartres, sous le commandement de M. Guénot, capitaine des pompiers de Rambouillet, que l'on doit la conservation du joyau dont vous donnez la belle vue dans le nº du 17.

C'est à M. Tulle, lieutenant des pompiers de Rambouillet, que revient l'honneur d'avoir arraché le drapeau rouge qui s'était allé fourvoyer là-dessus.

Je ne crois pas avoir besoin d'insister, monsieur le directeur, pour espérer que vous voudrez bien prier M. Maxime Vauvert de réparer cette omission, et persuadé d'avance qu'il vous plaira de considérer, comme je le dis plus haut, le nom du sauveteur comme inséparable de celui du monument sauvé,

J'ai l'honneur de me dire, monsieur le directeur, votre tout dévoué serviteur,

HARRÈRE.

Un des témoins oculaires.
Rue Bréa, 8.

LA SAINTE-CHAPELLE

« Sauvez mon Cupidon! » s'écriait Praxitèle devant son atelier envahi par les flammes. Le musée du Louvre et la Bibliothèque exceptés, si Paris avait pu faire entendre sa voix au milieu des incendies horribles qui le ravageaient, il aurait crié: Sauvez la Sainte-Chapelle! — N'est-elle pas en effet son joyau, sa perle sans prix, la plus pure relique de son art et de son histoire? Parmi les spectateurs des catastrophes de la Cité, ce fut une poignante angoisse, lorsqu'on vit la svelte église enveloppée par les flammes qui dévoraient le Palais-de-Justice. Ce fut aussi un ravissement de reconnaissance et de joie, lorsqu'elle surgit du brasier, intacte et brillante, pareille à ces Vierges-Martyres qui, liées au poteau d'un bûcher ardent, apparaissaient, quand il était consumé, le sourire aux lèvres et les yeux au ciel, sans que le feu eût même effleuré leurs cheveux épars. L'Ange qui plane sur le sommet de l'abside complétait cette miraculeuse ressemblance. Un ange aussi, dans les légendes, vole sur le bûcher des Saintes, et l'éteint du vent de ses ailes.

Nous sommes retourné comme en pèlerinage à la Sainte-Chapelle. Nous avons revu ses merveilles, relu son histoire; parlons-en donc aujourd'hui. Tous les monuments de Paris échappés à ce cataclysme, en sortent rafraîchis et comme rajeunis. Leur délivrance est pour eux une renaissance.

Les rois du moyen âge sont souvent représentés, dans les peintures des vieux maitres, à genoux devant le ciel entr'ouvert, portant une cathédrale ou un monastère dans leurs mains, comme s'ils soulevaient un instant de terre, pour la montrer à Dieu, la maison qu'ils lui avaient édifiée. Ce grave et beau symbole me revient toujours en mémoire devant la Sainte-Chapelle. Je me la représente comme une mosquée arabe comprise dans les présents faits par un calife à saint Louis, et qu'il aurait rapportée lui-même de la croisade, encore tout illuminée de soleil, pour la convertir au Christ et la transplanter dans le vieux Paris. — Cette image se trouve être presque une réalité. Il y a de l'Orient dans la Sainte-Chapelle de Paris, dans son architecture, dans le maître qui l'a bâtie, jusque dans l'origine de sa fondation.

En 1238, Baudoin de Courtenay, dernier empereur français de Constantinople, assiégé par Vatace, empereur de Nicée, et par Azan, roi des Bulgares, manquant de soldats et dénué d'argent, vint en Occident implorer le secours des peuples latins. Il engagea d'abord à saint Louis, moyennant cinquante mille livres parisis, sa comté de Namur; puis il offrit la couronne d'épines qui avait ceint le front du Christ, durant sa Passion, et qui faisait partie du trésor de Sainte-Sophie. Dans sa détresse, Baudoin l'avait déjà mise en gage entre les mains de « riches hommes » génois et vénitiens. Shylock détenait peut-être le diadème du Crucifié entre un collier de courtisane et un hanap de banquet. Mais, en y mettant le prix, le roi pourrait retirer la Sainte Couronne du coffre des publicains et l'acquérir définitivement. Baudoin savait la passion de saint Louis pour les reliques: il savait quel regret douloureux lui restait d'un clou de la Croix récemment disparu de l'église de Saint-Denis. « Le pieux jeune roi Loys. — dit la Chronique latine de l'Abbaye, — s'écria, dit-on, que plutôt que de perdre ce clou qui avoit attaché à la croix le corps divin du Sauveur, il eût mieux aimé voir la plus belle part de son royaume abîmée sous terre. »

Le roi accepta donc avec empressement l'offre de Baudoin. L'autenthicité de cette grande relique n'était pas certaine, il est vrai, car la basilique de Saint-Denis prétendait posséder déjà la Couronne d'épines. Mais le bon roi, dans sa foi naïve, pensa que, lorsqu'il aurait les deux couronnes, il serait du moins assuré de tenir la véritable. Un autre scrupule bien autrement grave troublait sa conscience. Etait-il permis de vendre ou d'acheter des reliques? Ne tomberait-il pas dans le péché de simonie en trafiquant d'une chose sainte? Il résolut ce cas difficile par une naïve capitulation de conscience. Ce fut « gratuitement » qu'il accepta de Baudoin la Couronne d'épines; ce fut « gratuitement » qu'il

lui donna l'argent nécessaire pour la racheter aux usuriers italiens, et « gratuitement » encore qu'il lui fit don de deux cent mille livres : — plus d'un million d'aujourd'hui.

La Couronne d'épines fut reçue en France, dit un chroniqueur, « comme on y aurait reçu le Christ en personne ». Une ambassade d'évêques et de barons fut envoyée à sa rencontre. Le roi alla la recevoir à Vincennes, et la rapporta à Paris, dans Notre-Dame, au milieu des transports et des acclamations de son peuple. Il aurait pu, sans sacrilége, en ceindre un instant sa tête. Quel front plus digne de porter la couronne de la Passion que celui qui devait si pieusement saigner sous le casque lourd et douloureux des Croisades.

Cependant Baudoin prenait goût à son trafic simoniaque. La chapelle du palais de Constantinople possédait encore d'insignes dépouilles du Calvaire. Deux ans après — 1241 — il offrit à saint Louis un nouveau marché. Ce fut un étrange spectacle que celui d'un empereur chrétien se faisant ainsi marchand de reliques, sciant l'arbre du Golgotha, dépeçant le suaire du Sépulcre, la pourpre sanglante de l'*Ecce homo*, trafiquant âprement, à la face de la chrétienté, de l'héritage de son Dieu. Un brocanteur juif qui, le soir du Vendredi saint, aurait acheté en gros à Pilate les instruments de la Passion, pour les revendre en détail aux disciples et aux saintes femmes, n'aurait pas fait pis.

La chrétienté fut scandalisée, le roi hésita ; mais la tentation était trop forte pour son âme fervente : le second marché fut conclu. Une grande portion de la vraie Croix, le fer de la lance dont fut percé le corps de Jésus, l'éponge qu'on lui présenta trempée de vinaigre, vinrent se grouper autour de la Couronne d'épines, comme un saint trophée. Ce fut le vendredi d'avant Pâques que ces reliques furent apportées à Paris. Un échafaud avait été dressé près de l'église Saint-Antoine; le roi y monta avec les deux reines, sa mère et sa femme, ses frères et les premiers prélats et barons. Là, en présence d'un peuple innombrable, il éleva la croix vers le ciel, tandis que les évêques criaient d'une voix retentissante : « *Ecce crux Domini!* Voilà la croix du Seigneur! » Puis, quand tous eurent adoré le bois de la Passion, le roi nu-pieds, tête nue, vêtu de laine, les reins ceints d'une corde, pâle et exténué d'un jeûne de trois jours, porta la Croix jusqu'à Notre-Dame.

Deux seigneurs marchant à ses côtés lui soutenaient les bras, de peur qu'il ne tombât de fatigue avec son précieux fardeau. Saint comme il l'était, avec sa marche chancelante sous le poids de la Croix, son visage ardent et navré d'amour, n'était-il pas en ce moment la vivante image du Christ, qu'il devait suivre dans sa voie sanglante, pour racheter son tombeau? — Plus tard, au retour de sa première croisade, le roi voulant loger ces trésors, commanda la Sainte-Chapelle à Pierre de Montereau, qu'il y avait mené avec lui.

L'art gothique, encore affiné par l'architecture arabe, dont Pierre de Montereau avait vu et étudié les merveilles, a donné sa fleur et son idéal dans cette châsse de pierre translucide, légère, aérienne, qui, d'un jet, s'élance vers le ciel. Pureté de coupe, justesse de proportions, sveltesse des formes, élancement des lignes, richesse et délicatesse des sculptures : c'est un monument et c'est un bijou. L'église est double, mais la chapelle basse n'a rien de la lourdeur ni de l'écrasement de la crypte. Eclatante de peintures, portée par des colonnes brodées de feuillage, elle donne moins l'idée d'une fondation que d'un piédestal. Montez dans la chapelle haute, et vous serez pris de l'éblouissement d'une vision. Tout point d'appui a disparu, toute loi d'équilibre semble contredite. Les minces colonnettes qui portent la voûte effleurent à peine les murs de leurs fins profils. Quatre immenses baies ogivales, garnies de vitraux, ouvrent à jour cette nef sans charpente. L'architecture s'est effacée devant la lumière; la matière, transfigurée, semble évanouie dans la transparence. L'or ruisselle sur la pierre, l'azur étoilé du plafond donne l'illusion d'une percée sur le ciel; les vitraux, qui occupent plus de la moitié de l'édifice, lui versent un jour qui semble filtré par des mosaïques de pierreries. On se croirait transporté dans la Jérusalem céleste de l'Apocalypse, bâtie d'or pur et de cristal, d'émeraudes et de saphirs.

Ces vitraux rivalisent avec ceux des cathédrales de Chartres et de Bourges. Ils avaient baptisé les vins des vignes généreuses. Ces vins de pourpre, qui font reluire de rubis les verres, nos pères les disaient : *couleur des vitraux de la Sainte-Chapelle*. Le bleu du ciel, les roses de l'aurore, les feux du Midi, les pourpres du soir y semblent dissous dans un mélange ineffable. L'œil, ébloui, se perd d'abord dans les rayonnements de leurs prismes : qu'il en soutienne l'étonnant éclat, bientôt il verra un peuple de figures innombrables défiler dans ces circuits enflammés. On croit voir cette rose infinie et fourmillante d'âmes que Dante vit s'épanouir dans le septième ciel :

In forma, dunque, di candida rosa
Mi si mostrava la milizia santa,
Che, nel suo sangue, Christo fece sposa.
. . . .

Le faccie tutte haven di fiamma viva,
Et l'ale doro, et l'altro tanto bianco,
Che nul'a neve a tal termine arriva.

« Donc se montrait à moi, sous la forme d'une rose « éblouissante, la milice sainte dont, par son sang, le « Christ a fait son épouse.

. . . .

« Ces âmes avaient la face de flamme vive, les ailes d'or « et le reste d'une telle blancheur, qu'aucune neige n'y « pouvait atteindre. »

L'Ancien et le Nouveau-Testament sont peints, tout entiers, sur les onze cents trames des vitraux de la Sainte-Chapelle. Comme un grand livre lu sous la lampe, dont les pages s'illuminent tour à tour sous le doigt qui les soulève, cette Bible de verre rayonne toujours par quelque feuillet. Quand la Genèse s'éteint, l'Apocalypse s'allume; quand l'ancienne Loi rentre dans l'ombre, l'Evangile éclate dans la lumière. Mystique et merveilleux symbole! Dieu promène son soleil comme un flambeau sur la traduction de son Verbe.

Ce qui étonne surtout dans ces vitraux, c'est leur hauteur prodigieuse. Ils forment à eux seuls, comme nous l'avons dit, la moitié de l'église, et pourtant ils ont résisté à toutes les violences du vent et de l'air. Pierre de Montereau, pendant son voyage en Orient, aurait-il surpris le secret de ces magiciens des contes arabes, qui enfermaient les sultanes dans des tours, verre transparent et solide comme le diamant? On le croirait à voir cette architecture fantastique, où la pierre est si fine qu'elle paraît vitrifiée, où le verre est si dur qu'on le dirait pétrifié.

Un moment pourtant il dut être effrayé de sa hardiesse, et se repentir d'avoir bâti une église, comme un verrier souffle une coupe. Rouillard raconte que la Sainte-Chapelle, dans les premiers temps qu'elle fut bâtie, oscillait au vent sur les pavés, comme une nacelle sur les flots. Le clocher tremblait sous la corde du sonneur, et suivait le balancement de ses cloches. D'après une tradition, la terreur de voir le frêle édifice tomber en morceaux fut un instant si grande, que le maître se cacha le jour de sa dédicace, et que les ouvriers qui avaient travaillé à sa construction prirent la fuite, de peur qu'on ne leur fît apprendre les lois de l'équilibre au bout d'une potence. Le temps a donné raison à la témérité du vieux maître. Il s'est trouvé que cette fleur exquise a des racines de vieux chêne.

Saint Louis combla de dons et de priviléges son église de prédilection. Il institua, pour la desservir, un clergé particulier qui ne relevait que de Rome. Ce clergé se composait de dix-sept prêtres, dont cinq chapelains ou chanoines, cinq sous-chapelains, cinq clercs et trois marguilliers. Le roi leur assigna de riches revenus, auxquels ses successeurs ajoutèrent. Le trésorier avait le droit de porter dans l'enclos du Palais l'anneau pastoral et la mitre. Sous François Ier, il s'intitulait : « Pape de la Sainte-Chapelle. »

Le Trésor de la Sainte-Chapelle était d'une magnificence fabuleuse. L'inventaire qui en est resté éblouit encore. Outre la grande châsse des reliques, fermée par dix serrures différentes, dont les rois voulurent eux-mêmes garder les clefs, pendant plusieurs siècles, il possédait le chef de saint Louis, enchâssé, parmi les diamants, dans un buste d'or. Ses croix d'or massif, ses statues d'argent, ses calices et ses reliquaires bosselés d'émaux et de pierres précieuses, ses dyptiques d'ivoire, ses vases de cristal, ses missels à reliures de perles, ses ostensoirs jonchés d'escarboucles encombraient, du haut en bas, tout un édicule. — En 1793, un cortége dérisoire transporta sur des charrettes, à la Convention, ces gemmes sacrées, ces orfévreries vénérables. Le balancier broya les os des martyrs dans leurs reliquaires; on battit monnaie avec la tête de saint Louis.

Le chef-d'œuvre de toutes ces richesses était la célèbre *Apothéose d'Auguste*, qui illustre aujourd'hui le Cabinet des médailles. Double chef-d'œuvre, pour lequel la nature était entrée en collaboration avec l'art, et qui est, à la fois, la plus belle agathe et le plus beau camée qui soient dans le monde. Venue de Constantinople avec la Sainte-Couronne, elle passa longtemps pour représenter le triomphe de Joseph en Égypte. On l'avait montée sur un socle garni de reliques. L'apothéose païenne, ainsi naïvement accouplée à la canonisation catholique, était exposée, les jours de fête, à la vénération des fidèles. Ce ne fut qu'en 1619 que Peiresc en reconnut le véritable sujet.

La Sainte-Chapelle avait ses coutumes. Le jour de la Pentecôte, une fête religieuse se célébrait dans ce sanctuaire enchanté. Pendant la grand'messe tandis qu'on chantait la prose de la fête, un ange descendait de la voûte, tenant un biberon d'argent, avec lequel il versait de l'eau sur les mains du célébrant. Les fleurs pleuvaient, un essaim de petits oiseaux et un pigeon blanc étaient lâchés sous la voûte, parmi les étoupes enflammées, figurant des langues de feu qui s'étaient posées sur les douze têtes des apôtres. — Le jour des Innocents, les enfants de chœur devenaient les rois et les maîtres de la Sainte-Chapelle. Ils trônaient sur les hauts stalles, affublés des vastes chapes des chanoines. L'un deux, portant le bâton réservé au chantre, marchait, aux vêpres, en tête des chapelains, grave comme Jésus enfant parmi les Docteurs.

En bâtissant son église, saint Louis avait voulu se créer un Orient chrétien qui lui rappelât la Terre sainte. Il avait donné aux rues voisines les noms des villes et des bourgades évangéliques: Bethléem, Galilée, Jérusalem, Nazareth; tout un coin de la Palestine enchâssé dans Paris, à l'ombre de la chapelle. C'était là qu'il en cherchait la pieuse allusion; là qu'il venait soulager son âme souffrante de la nostalgie du Calvaire. On montre encore, au midi de l'église, l'étroite cellule qui lui servait d'oratoire. Les vendredis saints, il tirait lui-même les reliques de la Passion de leur châsse et les montrait à son peuple, du haut de la tribune absidale. Ces jours-là, le roi faisait les fonctions du prêtre, comme David prenant sur l'autel les pains de Proposition.

Mais ces évocations mystiques ne pouvaient guérir son âme malade de l'amour divin. Bientôt des cris de détresse arrivèrent à lui du fond de la Syrie. Les mamelouks d'Égypte avaient détruit Nazareth et profané Bethléem; partout ils égorgeaient les chrétiens ou tuaient leurs âmes en les forçant de renier leur foi. C'en était trop : Louis s'était cloué sur le revers de la croix, il y saignait de toutes les blessures de la chrétienté. Le 25 mai 1267, ayant convoqué ses barons dans la grande tour du Louvre, il entra au milieu d'eux, tenant dans ses mains la Couronne d'épines. Il prit la croix, la fit prendre à ses trois fils, et, trois ans après, vieilli avant l'âge, déjà mortellement malade, reprit ce chemin sanglant du Sépulcre ou la dernière croisade devait s'ensevelir avec lui.

Tant que les rois habitèrent le palais de la Cité, la Sainte-Chapelle resplendit de cérémonies et de fêtes. On y couronnait des reines, on y célébrait des mariages royaux. Le jour de l'Épiphanie de l'année 1378, le roi Charles V, l'empereur Charles IV et son fils Venceslas, roi des Romains, marchèrent à l'offrande, portant l'or, l'encens et la myrrhe, comme les Mages venus d'Orient pour adorer Jésus dans sa crèche.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(*A suivre.*)



LES INCENDIES. — Les pompiers de province et ceux de Saint-Cloud sauvant un exemplaire du grand-livre à la Caisse des dépôts et consignations. (D'après la photographie de M. Richebourg.)

L'EMPRUNT DE DEUX MILLIARDS

Le président du pouvoir exécutif de la République française a proposé et l'Assemblée nationale a voté un emprunt de deux milliards que M. le ministre des finances est autorisé à émettre en rentes 5 p. 0/0.

La souscription publique sera ouverte incessamment le 26, croyons-nous.

L'affiche qui l'annonce sur le papier blanc réservé aux actes officiels du gouvernement le dit : c'est un emprunt national.

Sa destination est la délivrance du pays.

La France mutilée fait un appel au crédit, et la confiance dans l'abondance et l'élasticité de ses ressources est telle que cet emprunt, on en a la certitude, sera couvert. La correspondance des banquiers et leurs offres de services ne laissent aucun doute à cet égard.

Sa réalisation assurée permettra d'affranchir les provinces envahies du poids qui pèse sur elles, de ramener le travail dans toutes les branches de l'industrie nationale, de rappeler l'activité dans les transactions commerciales, de fermer les plaies de la guerre, d'affirmer la sécurité dans l'avenir.

Ces grandes opérations de finances demandent pour être bien conçues et bien conduites, un esprit clair et dès longtemps rompu au maniement des affaires publiques. A ce point de vue de M. Thiers, qui en a pris l'initiative et M. Pouyer-Quertier, qui s'est chargé de mener à bonne fin cette entreprise d'un emprunt de deux milliards, le plus considérable que la France ait encore émis, ont fait leurs preuves et sont un sûr garant de son économique et sage préparation.

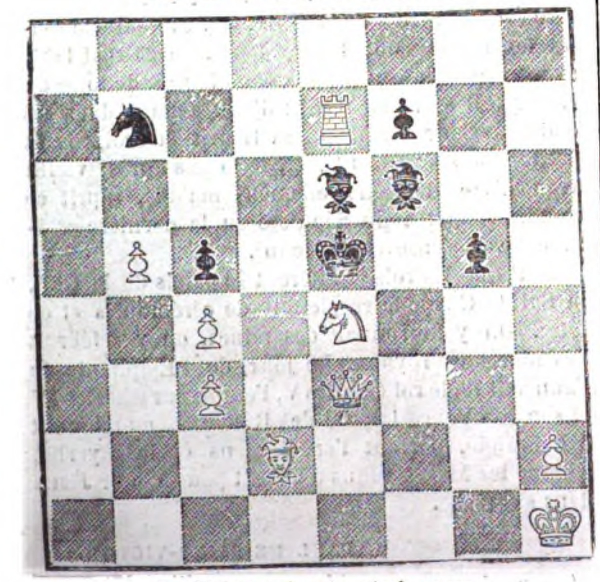
L'emprunt national de 1871 marque la fin d'une crise qui pouvait tout compromettre et le commencement d'une époque féconde en résultats heureux.

AMÉDÉE ACHARD.

ÉCHECS

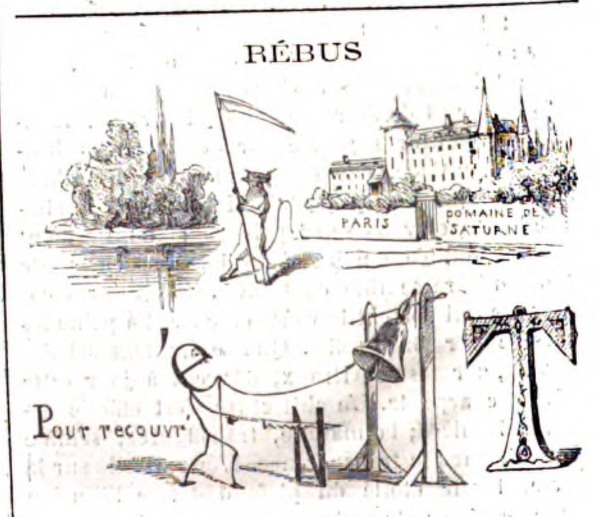
PROBLÈME N° 372

COMPOSÉ PAR M. J. DE SZIRMAY



Les blancs ont mat en trois coups.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Souris qui n'a qu'un trou est vite prise.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1er SEMESTRE 1871

TOME XXVIII

(Du 1er Janvier au 30 Juin 1871)

TEXTE

A

B

C

D

E

F

G

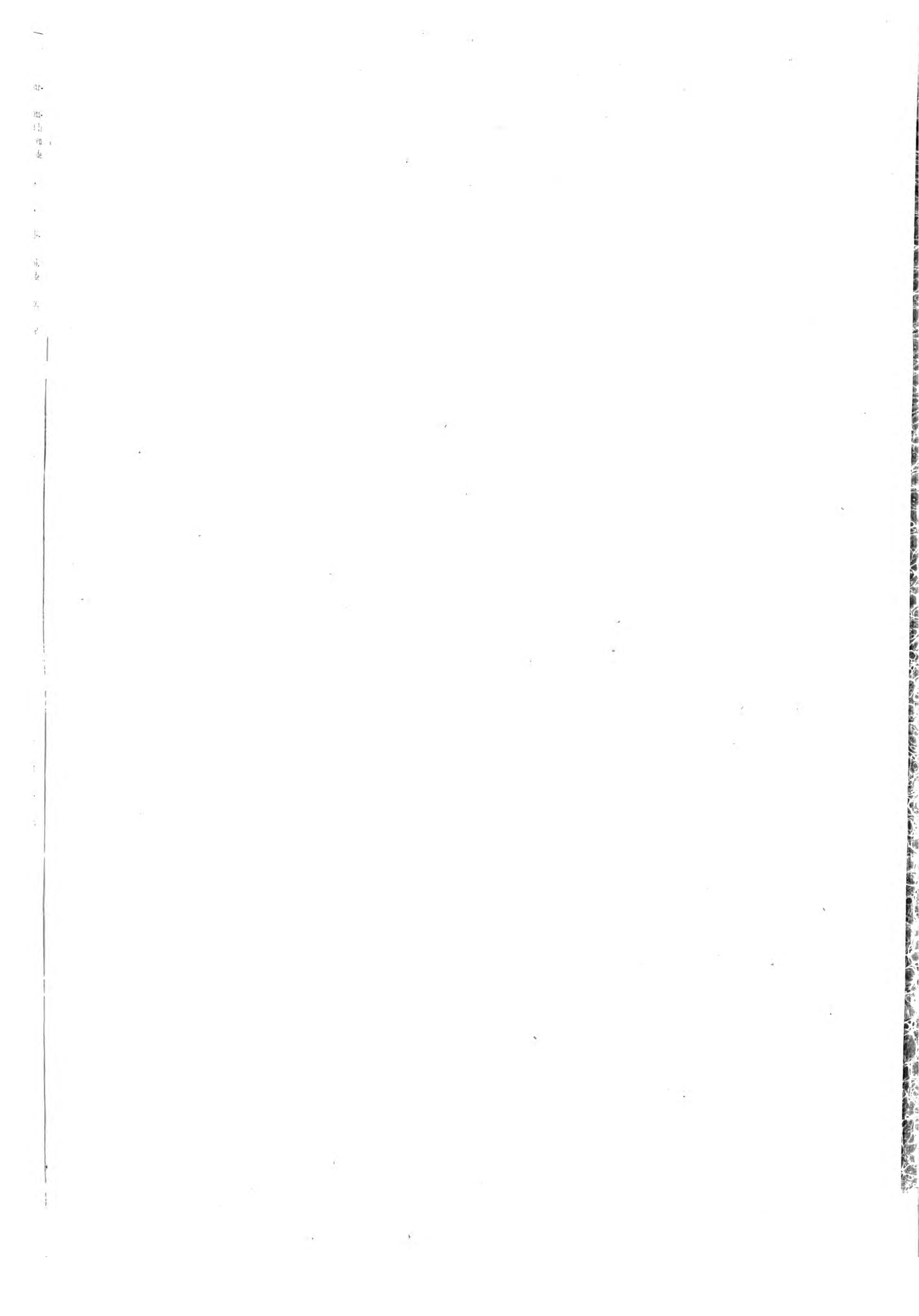
H

I

GRAVURES

FIN DE LA TABLE DU VINGT-HUITIÈME VOLUME

PARIS — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.








UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 118001475